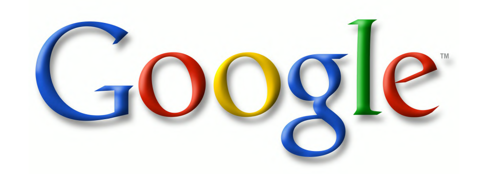
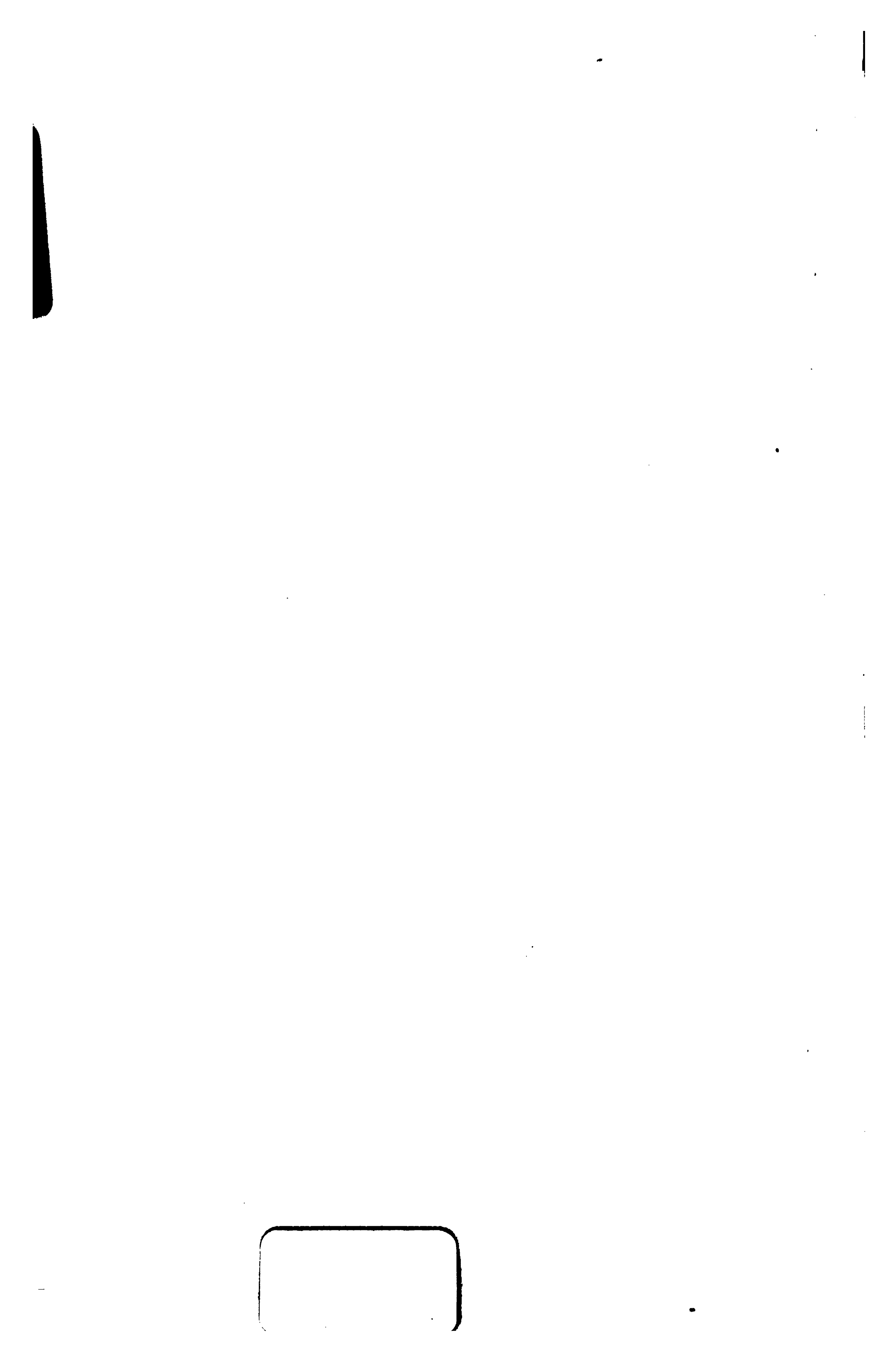

Google



VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

—

TOME II

IMPRIMERIE RENOU ET MAULDE
RUE DE RIVOLI, 144.




Rouargue del.
Boyer et Ch. Lalaisse sc.

[illegible]

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

[illegible]

DUMONT-D'URVILLE

PARIS

[illegible]NE ET C[illegible] [illegible]

RUE SAINT-A[illegible]

M [illegible] LIX



HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

VOYAGES

PAR

DUMONT D'URVILLE

D'ORBIGNY, EYRIÈS ET A. JACOBS

TOME II

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

PAR

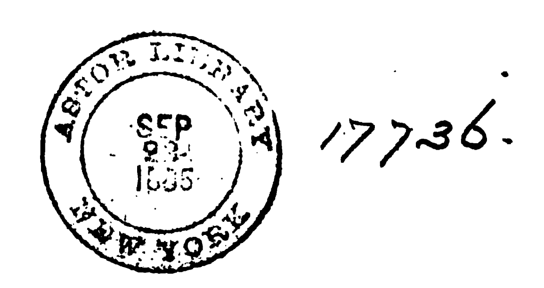
DUMONT-D'URVILLE

PARIS

FURNE ET Ce, ÉDITEURS

45 RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

M DCCC LIX


ASTOR LIBRARY
SEP
1885
NEW YORK
17736.



VOYAGE AUTOUR DU MONDE



CHAPITRE PREMIER.

TRAVERSÉE DES ILES NOUKA-HIVA AUX ILES TAITI. — ILE WAIHOU.



Quand nous quittâmes l'archipel de Nouka-Hiva, tout avait pris pour nous un aspect sombre et menaçant. A terre il avait fallu se défendre du vol à coups de fusil; à bord il fallut combattre la tempête à force de bras; car la tempête arriva ainsi que l'avait dit Pendleton. Au coucher du soleil, le vent se fixa au N. O. avec une violence effrayante. Pendant tout le jour, *l'Oceanic* avait bien maintenu sa route vers Taïti. Mais, la nuit venue, l'ouragan redoubla d'énergie; la mer devint furibonde et acharnée : à chaque minute elle enjambait le pont et le surplomblait. Le sloop aurait pu tenir sans doute; mais Pendleton préféra user de prudence. « Laisse arriver! » cria-t-il au timonier; et bientôt *l'Oceanic* abaissa devant la bourrasque ses voiles les plus élevées. Cette nouvelle allure lui valut une assiette plus sûre et des mouvements moins brusques. Pour ma part, des nausées fâcheuses me faisaient depuis longtemps désirer qu'on ne continuât pas davantage ce duel avec les lames. Malheu-

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

—

TOME II

IMPRIMERIE RENOU ET MAULDE
RUE DE RIVOLI, 144.





MORT DU CAPITAINE COOK

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

DUMONT-D'URVILLE

PARIS

FURNE ET Cᵉ ÉDI[illegible]

RUE SAINT-A[illegible]

M [illegible] LIX

ancien *master* de Cook, un rude et sévère marin, qui l'imitait surtout dans ses allures tyranniques et intraitables. Vers la fin de 1787, il partit d'Angleterre avec le navire *Bounty*, pour transporter de Taïti aux possessions anglaises d'Amérique des plants de l'arbre à pain. Il arriva le 26 octobre 1788 à Taïti, où son équipage fraya avec les hommes, et surtout avec les femmes. Une fois sa mission remplie, *le Bounty* remit à la voile : il se trouvait près de l'île Tofoua au moment où éclata à bord un complot qui couvait depuis longtemps. L'équipage et quelques officiers à sa tête se révoltèrent contre le capitaine. Bligh, et il l'a bien prouvé depuis ce temps, quand il fut nommé gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud, avait des allures d'intolérable despotisme. Dans son rapport sur l'événement dont il s'agit, il avoua lui-même que les chefs du complot, le lieutenant Christiern et les midshipmen Haywood, Young et Stewart, étaient d'excellents sujets, irréprochables jusque-là. Il fallait donc que le commandant eût épuisé la mesure. Le complot réussit : on jeta dans une chaloupe Bligh et dix-huit hommes qui lui étaient restés fidèles. Nous les retrouverons plus tard. Vingt-cinq révoltés restèrent sur *le Bounty*, avec lequel ils retournèrent dans l'archipel taïtien. Sur la route ils touchèrent à Toubouai, île située à 120 lieues au sud de Taïti, et ils s'y seraient établis peut-être sur-le-champ, sans l'attitude hostile des naturels. Ils n'y reparurent qu'après avoir fait échelle à Taïti et assistés d'émigrants taïtiens qui avaient consenti à les suivre. Cet établissement n'eut pas toutefois une longue durée. Au bout de quelques jours, un complot découvert parmi les insulaires força les nouveaux colons à sévir, et, malgré l'avis du lieutenant Christiern, on ne crut pas devoir persévérer dans une prise de possession si chanceuse. *Le Bounty* reparut pour la troisième fois à Taïti, où la plus grande partie de l'équipage se fixa, et où elle fut reprise deux ans après par la frégate anglaise *la Pandora*, envoyée à la recherche des mutins. Mieux inspiré, le lieutenant Christiern remit à la voile presque sur-le-champ avec huit marins décidés à partager sa fortune, dix insulaires de Toubouai et de Taïti, et douze femmes de cette dernière île. Entre une foule d'îlots, Christiern préféra Pitcairn : on y mit à terre tous les objets utiles à la colonie, puis on incendia *le Bounty*, le 23 janvier 1790, afin d'en faire disparaître jusqu'aux traces.

Quelques vestiges de moraïs et d'habitations firent craindre d'abord aux nouveaux débarqués que l'île ne fût peuplée, appréhension qui, heureusement, ne se justifia point. Des travaux furent réalisés en commun pour l'installation de la famille anglo-taïtienne; on bâtit des maisons, on défricha des terrains. Mais, par une violation insensée du droit naturel, dès l'abord les Anglais se posèrent à l'état de maîtres dans cette exploitation, ne laissant aux pauvres Polynésiens leurs coassociés que les charges du serf et de l'esclave. Les Anglais possédaient, les Taïtiens cultivaient. Malgré cet abus étrange, la paix et l'union se maintinrent pendant deux ans; mais au bout de ce laps de temps des troubles éclatèrent. L'armurier Williams, ayant perdu sa femme, voulut en avoir une autre : il menaça de quitter l'île si on ne lui donnait satisfaction sur ce point. Pour retenir ce sujet

précieux, on lui affecta d'autorité l'épouse d'un Taïtien. Là-dessus grande rumeur parmi ces derniers, menaces et complot qui fut dénoncé aux Anglais par un chant de femmes. Les deux chefs conjurés parvinrent à s'enfuir ; mais ils furent rejoints et tués dans les bois par leurs propres compatriotes, à qui les Anglais avaient imposé ce meurtre comme condition de leur pardon. Après cet exemple, la paix dura encore deux années. Elle fut rompue par une conspiration dans laquelle cinq Européens, et dans le nombre Christiern, tombèrent sous les coups des Taïtiens. C'était le signal d'une boucherie qui alla par intermittences.

D'abord les Taïtiens restés maîtres furent égorgés par les veuves des Anglais qui regrettaient leurs maris, et le 3 octobre 1793 il ne restait plus sur l'île que quatre Anglais, douze femmes et quelques enfants. Plus tard, les femmes, tourmentées de nostalgie, menacèrent les hommes de les tuer s'ils ne les ramenaient dans l'archipel taïtien. Ensuite vint la découverte d'un spiritueux fait avec la racine du *ti* (*dracœna terminalis*), qui fut la cause de la mort d'un des quatre survivants ; un autre périt, en 1799, massacré par ses propres compagnons pour avoir voulu enlever de force la femme d'un camarade. Enfin l'avant-dernier, Young, mourut de maladie. Il ne restait donc plus qu'un Anglais, douze femmes et dix-neuf enfants, dont plusieurs âgés de 7 à 8 ans. Cet homme avait nom Smith, mais il avait pris celui de John Adams, sous lequel il fut connu dans la suite. Protecteur et maître de la colonie, ce simple et grossier marin sentit tout à coup en lui l'inspiration d'un nouveau rôle. Il comprit la mission d'un patriarche, d'un chef de famille, il réfléchit à l'anarchie passée qui avait abouti à la dépopulation ; il trouva dans son sens droit, dans quelques souvenirs religieux, dans quelques pratiques d'enfance, les moyens et la force d'accomplir une réforme éclatante et de créer une société modèle. La vertu, la piété, l'union, l'amour, ignorés jusque-là, formèrent bientôt un code à l'usage des habitants de Pitcairn. Les femmes se prêtèrent à cette direction nouvelle avec toute l'énergie de leur cœur et de leur tête : les enfants furent élevés dans cette voie ; ils la suivirent avec docilité. Bientôt les principes de la morale chrétienne régnèrent parmi les colons : Adams institua des mariages réguliers entre les enfants des diverses familles, et sous son aile, obéissant à ce chef comme à une loi vivante, cette petite société prospéra dans la concorde et dans la vertu.

Ce ne fut qu'en 1808, au mois de septembre, que le capitaine américain Folger, du navire *Topaz*, découvrit l'existence de cette colonie anglo-taïtienne. A son retour, il la révéla à l'Europe, et dit succinctement ce qu'elle était et d'où elle provenait. A l'époque de son passage, le village de Pitcairn comptait trente-cinq têtes, sous les ordres de John Adams. On l'oublia jusqu'en 1814, où les capitaines Hains et Pipon, détachés à la poursuite de l'Américain Porter, parurent devant l'île. Quelques naturels étant venus à bord des frégates, grande fut la surprise des officiers de les entendre s'exprimer en assez bon anglais. A l'instant même les deux commandants descendirent à terre pour visiter le village et son brave chef. Comme on craignait que la vieille faute de Smith ne fût un motif d'arrestation et

d'extradition : « Ne craignez rien, dirent les deux commandants anglais, le révolté du *Bounty* n'existe plus ; le patriarche de Pitcairn l'a effacé. On ne l'enlèvera point à sa famille. » Cette famille se composait alors de quarante-six individus, presque tous adolescents. Par la suite, Pitcairn fut accostée encore par quelques baleiniers, dont l'un laissa sur l'île un nommé Buffet, qui, séduit par le spectacle de la vie primitive des colons, demanda et obtint de s'y établir pour y cumuler les fonctions de ministre et de maître d'école. Au mois de décembre 1825, Beechey y parut à son tour, et, comme l'avait fait avant lui le capitaine Pipon, il consigna dans son journal des détails curieux sur cette île favorisée. C'était une peuplade naïve, pure, un pays d'âge d'or comme la romanesque vallée des Battuecas. Beechey vit le vieux Adams gouvernant en père cette famille de soixante-six membres.

Depuis lors, ainsi que nous l'apprîmes à Taïti, le capitaine Waldegrave avait paru à Pitcairn, un an avant nous, en mars 1830. Le vieux John Adams y était mort douze mois auparavant, et nul ne l'avait remplacé. Des germes de division fermentaient déjà au sein de cette colonie composée vers ce temps de quatre-vingts personnes. Ce fut alors qu'un missionnaire de Taïti nommé Scott, ayant visité Pitcairn, sollicita pour ses habitants une translation à Taïti, afin qu'on pût compléter leur éducation religieuse, sauf à les renvoyer après. L'Amirauté consentit à mettre des transports à la disposition des habitants de Pitcairn s'ils se décidaient à émigrer. L'embarquement avait eu lieu en effet un mois avant notre passage. Le 7 mars 1831, quatre-vingt-sept Anglo-Taïtiens montèrent dans le sloop *Comet*, capitaine Sandilands, et arrivèrent le 23 du même mois à Taïti, où nous les vîmes, et où la jeune reine les avait pris sous sa protection. Mais l'histoire ne finit pas là ; à mon retour en Europe, j'appris que les colons de Pitcairn n'avaient pu s'acclimater à Taïti : une sorte d'épidémie en avait tué douze. Alors ils demandèrent à être renvoyés dans leur île, fût-ce à leurs frais. Ils nolisèrent un navire américain pour 200 dollars (1,000 francs environ), qu'ils payèrent avec le cuivre du *Bounty*, resté entre leurs mains ; ils regagnèrent Pitcairn, où ils reprirent leur ancienne vie. Ils y ont été visités en mai 1833 par le capitaine anglais Freemantle du navire *Challanger*, qui les trouva tranquilles et heureux, quoique le séjour de Taïti eût quelque peu altéré la pureté des mœurs. L'ivrognerie, que John Adams avait extirpée, s'était reproduite par l'exemple de trois Anglais fixés nouvellement. Cependant le fondateur et patriarche de Pitcairn semble avoir trouvé un successeur dans un vieillard nommé Joshua Hill, qui vient de s'y établir comme pasteur et comme précepteur. Le personnel de la colonie est aujourd'hui de soixante-dix-neuf membres. L'île, dans ses quatre milles de surface, peut en nourrir quatre cents. Sans le manque d'eau douce, toutes les jouissances de la vie physique pourraient s'y naturaliser.

CHAPITRE III.

TRAVERSÉE DE PITCAIRN A TAITI. — ARCHIPEL POMOTOU.

Nous avions dit adieu à Pitcairn, alors veuve de ses habitants ; nous l'avions vue s'effacer dans la brume, quand une autre île parut, celle d'Oeno, petit rocher coralligène tapissé de broussailles, entouré de récifs sur lesquels Beechey manqua de se perdre et où il laissa un homme et un canot. Le jour suivant, 5 avril, vers 6 heures du matin, nous rangions à un mille de distance les récifs de l'île Crescent. Cette île, ou plutôt cet écueil, est une langue de terre de 25 toises de largeur, élevée à six pieds seulement au-dessus du niveau de la mer. Comme nous passions en vue de la terre, une quarantaine de naturels s'étaient groupés sur une des pointes de l'îlot pour nous examiner. Ils nous faisaient signe d'accoster la plage. Ils nous parurent, à la longue-vue, grands, bien faits, couverts de tatouages, laissant tomber sur leurs épaules et leur poitrine une chevelure et une barbe noires et touffues. Au travers du feuillage pointaient quelques toits de leurs cases. Découverte en 1797 par Wilson, cette île ne put pas être explorée par lui, à cause des dispositions hostiles des naturels.

De Crescent, nous distinguions l'île centrale du groupe de Gambier, distante de dix lieues environ. Les vents de S. E. avaient alors molli de telle façon que nous faisions à peine trois à quatre milles à l'heure. Pendleton voulut utiliser ce calme, et fit jeter un pied d'ancre sur la partie occidentale de l'île par un fond de trente brasses. A peine le navire était-il installé que déjà plusieurs pirogues se pressaient autour de ses flancs : elles étaient d'une construction bien inférieure à tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Semblables aux catimarons indiens, ces embarcations consistaient en de simples radeaux formés de quelques pièces de bois, et pourvus d'une longue voile fixée à deux antennes et soutenue par un mât incliné ; assemblés par cinq ou par six, ils formaient une plate-forme portant quatre-vingts ou cent hommes ; puis, en approchant de *l'Oceanic*, ils se divisèrent en bateaux plats, contenant chacun douze ou quinze sauvages habiles à les diriger. Des pourparlers s'ouvrirent. Sur l'une des pirogues était un chef, à ce que nous crûmes du moins, car il portait des plumes blanches sur la tête. On lui offrit quelques bagatelles qu'il accepta avec joie, et en retour desquelles il nous fit cadeau d'une sorte de pâte fermentée, d'une odeur acide et fort peu agréable.

Cependant, le reste de la troupe, n'osant pas encore monter à bord, s'évertuait à chercher comment elle pourrait s'emparer de quelque chose : les uns menacèrent le porte-hauban ; d'autres plongeaient pour essayer de détacher quelques morceaux de cuivre du doublage. On avait beau les menacer du poing, ils ne s'en inquiétaient pas ; mais dès qu'on les eut couchés en joue, ils se tinrent tranquilles, preuve qu'ils connaissaient les armes à feu. Enfin le chef se décida à mon-

ter l'échelle. Se rassurant peu à peu, il en vint à jouir franchement de ce qu'il voyait, examinant, admirant tout avec surprise, faisant moins attention à ce qu'on lui disait qu'aux merveilles qu'il avait sous les yeux. Quand il eut bien regardé, il se sentit pris d'une joie subite; il dansa, chanta, gesticula, s'interrompant quelquefois pour parler avec volubilité; puis, rassemblant dans son tablier d'étoffe blanche tout ce qu'il avait reçu, il quitta le pont et descendit dans sa pirogue. Alléchée par la cupidité, la foule voulut escalader le navire; mais Pendleton, craignant l'adresse des escamoteurs insulaires, n'en laissa monter qu'un petit nombre. Les autres demeurèrent autour du bord, faisant un tapage assourdissant. On aurait voulu échanger quelque chose avec eux; mais ils n'avaient rien; ils étaient venus en curieux et non en trafiquants. Ces hommes paraissaient bien constitués et d'un visage agréable. Leur tatouage, fort bien exécuté, avait l'aspect d'un pantalon rayé.

Le jour suivant, Pendleton fit armer deux canots avec lesquels nous devions aller à terre. Le second restait préposé à la garde du bord; il lui était enjoint de ne laisser monter que peu de monde. Nous partîmes. Sur la grève se trouvaient, au milieu d'une foule nombreuse, deux naturels, les chefs sans doute, qui nous reçurent avec le salut océanien, c'est-à-dire en frottant rudement leurs nez contre les nôtres. Il fallut en passer par là. Ensuite ils nous conduisirent à leur village, à un demi-mille du débarcadère. Le chemin était ombragé d'arbres à pain, de cocotiers, et bordé de terrains en mauvais état de culture. Sur la route, notre escorte augmenta; nous eûmes bientôt autour de nous cent naturels qui se montrèrent officieux et prévenants. Çà et là, paraissaient des cases ouvertes au sud. L'une d'elles, remplie de filets, était entièrement fermée; à côté gisaient sur des plates-formes deux corps enveloppés d'étoffes. Quand nous en approchâmes, les sauvages nous firent signe de n'y pas toucher; mais ils nous en permirent la vue. Plus loin, parut une place pavée en partie et entourée de blocs de corail. Elle servait de cour à une habitation plus grande que les autres. Devant l'un des côtés ouverts, était une estrade, et sur cette estrade se tenait un vieillard d'une soixantaine d'années avec une longue barbe grise, des traits réguliers et un aspect imposant. Un maro lui ceignait les reins, une couronne de plumes lui couvrait le front. A la longueur démesurée de ses ongles et à son embonpoint, il était aisé de voir que son rang lui permettait le repos. En effet c'était un chef. Sans changer de place, il nous accorda la faveur du salut nasal; ensuite il reçut avec une affabilité grave les petits cadeaux de Pendleton. Celui-ci pourtant, n'oubliant pas son rôle, lui demanda en taïtien s'il n'avait rien de bon à céder sur ces îles, et à échanger contre des cadeaux plus considérables. A cette question directe, l'arigui répondit par un mot dilatoire : *Bobo mai*, (c'est-à-dire, à demain). Il se leva de son estrade, s'avança vers Pendleton, le prit par la main, et le conduisit vers un indigène de haute taille et de fort bonne mine. « C'est un arigui distingué, lui dit-il, il faut lui faire un présent. » Pendleton s'exécuta.

Le nouveau personnage expliqua au capitaine qu'il était le chef d'un village


THE ASTOR LIBRARY
NY



ATTAQUE DES NATURELS DES ILES GAMBIER.

considérable situé de l'autre côté de l'île, et l'invita à s'y rendre, en ajoutant pour le décider, qu'il y trouverait de l'eau excellente à boire. La journée n'était pas très-avancée; les chaloupes avaient un équipage choisi, bien pourvu d'armes; nous embarquâmes le chef et nous partîmes. Le village qui lui était soumis se trouvait à l'est de la grande île. Pour y arriver, il nous fallut doubler, non sans peine, le canal qui sépare les îles Peard et Beechey; nous côtoyâmes la partie S. E. de l'île Peard que couvrait une végétation magnifique; puis nous donnâmes dans une belle baie au fond de laquelle, sous une voûte de cocotiers, d'arbres à pain, blanchissaient les cases du hameau, but de notre course.

Le chef, notre compagnon de route, nous indiqua lui-même le débarcadère, où nous nous engageâmes avec les chaloupes. Il nous conduisit, au milieu de cinquante à soixante naturels, vers une grande place où l'on nous apporta, comme régal, de la pâte fermentée, enveloppée dans des feuilles de bananier. Soit dégoût, soit défiance, nous n'y touchâmes point : quelques cocos obtenus à grand'peine nous suffirent. Nous vîmes là quelques femmes, peu jolies pour la plupart. A chaque minute, à chaque pas, il fallait faire un présent sans rien recevoir en échange, pas même des fruits et des vivres dont les insulaires des autres archipels s'étaient montrés si prodigues. Ce fut très-difficilement que Pendleton se fit donner un tam-tam en bois d'hibiscus, qui semblait être une rareté chez ces misérables peuplades. Alléché par cet appât, je venais de me séparer de mes compagnons, et j'allais vers une case avec trois naturels qui semblaient m'avoir pris en affection, quand, au détour d'une haie, je me sentis violemment frapper sur les reins. La douleur me renversa; on m'arracha mon fusil; on allait m'enlever mes habits. Trois hommes étaient sur moi; ils m'avaient attiré dans un guet-apens. L'instinct du danger grandit mon courage et mes forces; je tirai mes pistolets de ma ceinture, et j'ajustai celui qui m'avait dépouillé de mon arme; tremblant, il la laissa tomber et s'enfuit; le second persista; d'un coup de pistolet je lui brisai l'épaule, pendant que je tenais le troisième en respect. Au bruit, Pendleton accourut avec quelques canotiers armés, pendant qu'une soixantaine de naturels munis de bâtons se déployaient autour de notre petite troupe. Décidément il fallait recourir à la force pour se tirer de ce mauvais pas. Pendleton ordonna une décharge, et deux sauvages tombèrent morts. Les autres prirent la fuite en hurlant d'une façon horrible. Mais la partie ne pouvait continuer; les fuyards allaient revenir plus nombreux; nous n'avions pas un instant à perdre. L'embarquement se fit à la hâte; et quand on regagna le large, deux cents sauvages, groupés sur la grève, saluèrent notre départ avec une pluie de pierres. Le soir même nous quittâmes cette terre stérile autant qu'inhospitalière. L'île, ou plutôt le groupe Gambier, fut découverte en 1797 par Wilson, qui n'y toucha point; et il ne paraît pas que d'autres aient exploré ce pays avant Beechey, qui y passa en 1826. Ce dernier ne fut pas plus heureux que nous ne l'avions été nous-mêmes. Il se mit, dès les premiers jours, en guerre avec les naturels, et il lui fallut employer le canon pour les réduire.

Le jour suivant, 6 avril, nous avions dès le matin une autre île devant nous, car nous entrions dans une voie lactée d'îles serrées et confuses. C'était l'île Hood, chaîne d'îlots bas, boisés et inhabités, entourant un bassin ou lagon de onze milles et demi de long sur cinq milles de large. Le 7, *l'Oceanic* prolongeait par le nord Carysford, petite île de quatre à cinq milles de circuit. Elle fut découverte par Edwards en 1791, et revue en 1826 par Beechey, qui envoya un canot pour la reconnaître. Le naturaliste de l'expédition faillit se noyer en débarquant. On trouva, sous les arbres, trois puits, quelques huttes et une tombe en pierres abandonnée depuis longtemps. Près de Carysford, les cartes signalaient une île Duff que Wilson croyait avoir vue en 1797. Pendleton donna l'ordre de surveiller l'horizon. Rien ne parut, et Duff, cherchée vainement plusieurs fois, semble être une île imaginaire.

Ce qui se révéla à nous au lever du soleil, ce fut une longue bande de récifs argentés qui servaient de ceinture à une langue de terre couverte d'arbres et encaissant elle-même un lagon intérieur. Çà et là, on pouvait distinguer quelques cabanes sans habitants. Nous passâmes à cinq cents brasses du récif du nord, et nous y jetâmes la sonde, qui ne rencontra point de fond à cinq cents brasses. « C'est l'île Whitsunday, me dit Pendleton, découverte en 1767 par Wallis, qui envoya un canot à terre. On y trouva des huttes et des pirogues, mais point d'habitants; ils avaient fui vers l'ouest. » Après Whitsunday parut Queen-Charlotte, îlot semblable au précédent, mais sans lagon intérieur. Il ne nous sembla point peuplé, quoiqu'on distinguât, dans une petite anse au nord, des cases et des pirogues. Quand Wallis le découvrit, en 1767, les naturels, voyant qu'une chaloupe détachée du bord voguait vers le rivage, cherchèrent à s'opposer à la descente; puis, calculant que la résistance serait dangereuse, ils s'embarquèrent sur neuf pirogues et s'enfuirent. Restés maîtres du terrain, les Anglais trouvèrent des citernes, des cases, des embarcations, des tombeaux où les cadavres, exposés sous un dais, pourrissaient à l'air. Au-dessus de Queen-Charlotte, nous vîmes Egmont, petite île habitée, basse, boisée dans ses six milles de circuit. Wallis la découvrit en 1767; mais, lorsqu'il voulut descendre à terre, il trouva en armes sur le rivage les naturels du petit groupe. Beechey fut plus heureux en 1826, il put faire quelques échanges : pour plusieurs morceaux de fer, les sauvages lui auraient donné toute leur île, à l'exception pourtant de quelques bâtons surmontés d'une touffe de plumes, objet qui semblait avoir pour eux un prix inestimable. Le 9 avril, nous prolongions à 200 toises de distance l'île Touï-Touï, découverte en 1767 par Carteret, qui la nomma Gloucester, et reconnue en 1826 par Beechey, qui la place par 19° 8′ de lat. S. et 143° 0′ de long. O. C'est encore une chaîne étroite de langues de terre, basses et boisées, ayant de 4 à 5 milles de l'est à l'ouest. De Touï-Touï, nous remontâmes vers Heiou, où nous serions venus mouiller quand même la tempête ne nous eût pas dérangés de notre route.

Heiou est une pêcherie de perles, et Pendleton, huit mois auparavant, y avait fait une commande aux naturels. Le 10 avril, *l'Oceanic* donna dans la passe étroite

qui conduit dans un magnifique bassin intérieur. Ce havre est abrité d'un côté par une suite d'îles basses, et de l'autre par des brisants à fleur d'eau. Nous mouillâmes en face de hangars qui servent de logements aux pêcheurs. Ces hommes nous parurent les crétins de la race polynésienne : nez plat et écrasé, œil enfoncé et stupide, lèvres épaisses, bouche aux angles pendants, visage avec des rides précoces, cheveux touffus chargés de vermine, taille médiocre et voûtée, et pour tout vêtement le maro; voilà pour les hommes. Les femmes étaient bien plus hideuses encore. Le chef ne se distinguait des autres insulaires que par une taille plus avantageuse. Il nous reçut d'une façon assez amicale, mais avec un air assez embarrassé : il avait disposé en faveur d'un autre navire des perles destinées à Pendleton et pour lesquelles celui-ci avait donné des arrhes en marchandises. L'affaire s'arrangea tant bien que mal; le capitaine prit quelques bois à brûler pour le navire, quelques fruits et une petite quantité d'écailles de tortues et d'huîtres perlières. Cette rondeur de l'Américain parut enchanter les naturels, qui dès lors se montrèrent excellents pour nous. Semblable aux îles basses dont nous avons parlé, l'île Heiou se compose de langues de coraux fort étroites, couvertes d'arbres du côté du vent, mais entièrement nues sous le vent. Elle n'a pas moins de 30 milles de long sur 5 milles de large. Bougainville la découvrit en 1768, et la nomma île de la Harpe à cause de sa configuration.

Le 10 au soir nous remîmes à la voile, et le lendemain au matin nous rangeâmes de près Dwaa-Hidi, chaîne d'îlots bas, boisés et peuplés, de 8 à 10 milles de longueur, découverte en 1769 par Bougainville, et vue l'année suivante par Cook. Sur les dix heures nous prolongions une autre île, l'île Bird, basse, inhabitée, ayant tout au plus 4 milles de circuit. Découverte en 1768 par Bougainville, qui ne daigna pas la nommer, elle fut vue l'année suivante par Cook, qui lui donna le nom de *Bird* (oiseau). Plus tard nous passâmes à 4 ou 5 milles au S. de Croker, petite île basse de 6 ou 7 milles de long sur 1 mille de large. A partir de celle-ci, nous gouvernâmes à l'ouest et nous longeâmes un autre groupe d'îles basses et boisées plus considérable que les précédents. C'était une rangée d'îlots bas, de diverses grandeurs. La fumée des cases indiquait que ces terres étaient peuplées. « C'est Anaa, découverte par Cook en 1769, me dit le capitaine. Dépendante de Taïti, elle est aujourd'hui toute chrétienne, et déjà elle fournit des missionnaires aux autres points de l'archipel de Pomotou. »

Tout ce que nous pouvions voir de ces îles sur notre chemin était vu. Désormais nous allions tirer droit sur Taïti, sans nous heurter à toute heure contre ces écueils coralligènes, dangereux à cause de leur peu d'élévation. Nous laissions pourtant à droite et à gauche de nous une foule d'îles et d'îlots peu connus, pour la plupart. Le nom de Pomotou indique en taïtien toutes les îles basses, situées au vent par rapport à Taïti; il a remplacé les diverses appellations d'*archipel dangereux*, *mer mauvaise*, *îles basses*, que divers navigateurs ont données à ce groupe. L'archipel de Pomotou s'étend dans un espace de 500 lieues d'E. S. E. à l'O. N. O., depuis l'île Ducie jusqu'à l'île Lazareff, sur une largeur variable

qui ne dépasse pas 140 lieues dans sa plus grande dimension. Toutes les îles, ou plutôt les groupes d'îles qui le composent, à l'exception de Pitcairn et de Gambier, sont des terres basses madréporiques, entourant un lagon intérieur, inhabitées ou peuplées d'une race polynésienne. Ces îles sont au nombre de soixante environ.

CHAPITRE IV.

ARRIVÉE A TAITI. — SÉJOUR.

Nous avions perdu de vue l'archipel de Pomotou depuis vingt-quatre heures à peine, que déjà le piton solitaire de Maïtia se dressait devant nous. A mesure que nous approchions de cette île, succursale de Taïti, il était facile de distinguer et de détailler une autre nature, un autre aspect géologique, que dans les écueils sans nombre côtoyés peu de jours auparavant. Ce n'était plus quelques maigres arbustes couvrant une terre de coraux, ni ces bandes de sable, ni des grèves livrées aux oiseaux de mer, ni ces récifs à fleur d'eau; mais ces sommets touffus coupés par de sombres et fraîches ravines, des torrents et des arbres de haute futaie, une riche verdure, des plateaux cultivés. et des villages cachés sous des berceaux de cocotiers.

Pendleton savait que les vivres étaient moins chers à Maïtia qu'à Taïti; il envoya son second à terre avec un canot. Je m'y embarquai. Nous voguâmes vers le S. de l'île, partie la plus populeuse, et les habitants étaient si bien au fait de visites pareilles, que nous trouvâmes sur la plage des bandes de cochons et des mannes pleines de fruits et de légumes. On débattit les prix de part et d'autre avec quelque ténacité, mais l'accord, une fois consenti, fut religieusement tenu; on ne chercha ni à nous voler, ni à tromper sur les objets. Je n'aperçus que de loin le village, dont l'aspect attestait quelque aisance. Les maisons me semblèrent propres et entourées d'enclos. On me fit remarquer une chapelle chrétienne, bâtiment ovale : elle sert d'église pour l'île entière.

Maïtia, terre d'origine volcanique, n'a guère plus de 5 à 6 milles de circuit. Sa hauteur, suivant Beechey, est de 1,250 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Sa petite population dépend de Taïti, au moins depuis l'époque de la découverte. Le premier qui vit cette île fut l'Espagnol Quiros, en 1606. Il la nomma *Dezena.* Wallis la visita en 1767. Quelques échanges eurent lieu, et aussi, à la suite de vols, quelques coups de fusil. L'année d'après parut Bougainville, qui la nomma *le Boudoir;* puis, en 1772, Bonechea qui voulut en faire *San-Christoval;* enfin, après eux tous les navigateurs qui arrivèrent à Taïti par le côté de l'E. aperçurent et relevèrent Maïtia.

Au delà de Maïtia, l'horizon s'éclaircit devant nous, et alors se révela presque imperceptible, à la distance de 90 milles, la cime de Taïti, pointant au-dessus de

l'horizon comme un simple petit rocher. Caché par moments, ensuite mieux accusé, ce sommet grandit devant nous jusqu'au coucher du soleil. Toute la nuit, on courut vers la terre, et à l'aube ce fut un admirable spectacle, car nous étions presque à ses pieds. Elle était là devant nous, la délicieuse Taïti, cette reine polynésienne, cette île d'Europe au milieu de l'Océan sauvage; nous pouvions saisir ses beautés générales, détailler les accidents de son terrain, ses pitons divers et nombreux, ses vallées creuses et solitaires, ses forêts pendantes sur les flancs des mornes ou s'agitant comme une couronne sur leurs crêtes fécondes; nous pouvions l'admirer, cette terre, fille des volcans, avec sa double ceinture, l'une d'argent et d'écume sur des récifs, l'autre de végétation et de verdure sur la grève. Oui, c'était là notre Taïti rêvée, cette hôtellerie toujours ouverte aux navires; compatissante à leurs fatigues, loyale auprès de tant d'archipels perfides, généreuse, dévouée, prompte à recevoir l'empreinte civilisatrice; c'était Taïti, la perle, le diamant de ce cinquième monde, dont Cook fut le Colomb.

Quand le jour fut fait, nous étions presque rendus à notre destination; la pointe Vénus, qui forme le cap le plus nord de l'île, nous restait à 5 milles dans l'O. S. O.; en trois heures nous pouvions mouiller à Matavaï, havre principal de Taïti. Vieux visiteur de ces parages, Pendleton faisait route directe, quand une pirogue se démasqua de derrière les récifs, portant sur l'arrière un naturel vêtu d'un pantalon et d'une veste, mais marchant pieds nus. Il monta lestement à bord : « Ah! c'est toi, Tom, lui dit Pendleton en l'apercevant; tu n'as pas été matinal, mon garçon; ta besogne, comme tu vois, est plus d'à moitié faite. N'importe, mon pauvre Tom, ajouta-t-il voyant l'air décontenancé du pilote, tu n'en finiras que mieux ce qui reste. A toi, maintenant! » Rassuré, Tom alla vers l'habitacle, regarda le compas, emboucha le porte-voix, et commanda la manœuvre. *L'Oceanic* lui obéit, passa à 10 toises de l'écueil du Dauphin, et le 14 avril, à neuf heures, il se balançait à l'ancre, par une assez forte houle, dans la baie de Matavaï.

A peine étions-nous amarrés, que le sloop, encore encombré de cordages, fut transformé en bazar. Une quarantaine de pirogues l'entouraient, et les naturels eurent bientôt couvert le pont de fruits, de racines, de pagaies sculptées, et surtout de fort belles coquilles. Tout cela devait servir d'objets d'échange contre des objets d'industrie européenne, des habits, des chemises, des chapeaux, dont cette foule semblait très-curieuse. Aucune description ne pourrait rendre le spectacle que nous avions alors sous les yeux. J'ai parlé de l'amalgame des vêtements et de leur grotesque emploi à Hawaii : ici c'était cent fois pis. Chacun portait un lambeau européen, le reste du corps étant nu ou couvert de nattes. Je vis un Taïtien qui se promenait avec le maro seul, véritable Adam, dans une nudité presque primitive, si ce n'est que ses pieds étaient chaussés de bottes molles à revers jaunes; celui-ci n'avait qu'un pantalon, celui-là n'avait qu'une veste; un troisième se contentait d'un feutre noir ou blanc. Les plus singuliers étaient en uniforme rouge à épaulettes écaillées, et rien n'était plus amusant que de voir des basques écarlates battre leurs hanches nues et tatouées.

Les scènes de leur petit négoce n'étaient pas moins intéressantes. Déjà, il était facile de s'en apercevoir, le frottement des Européens avait raffiné leurs notions mercantiles. Avant d'échanger un objet, ils l'examinaient, le retournaient dans tous les sens; puis, ne se fiant pas à leur seule impression, ils consultaient leurs camarades sur la convenance et l'utilité du marché. Mais une fois l'affaire conclue, ils en tenaient loyalement les clauses. La grande vogue était alors pour les habillements, parce que les missionnaires, voulant extirper le tatouage, avaient recommandé à tous et à chacun de se couvrir le corps; mais, après les hardes, ce que nos insulaires demandaient le plus, c'était de la poudre, du rhum, des ustensiles de ménage, puis tout ce qu'ils voyaient, et de préférence les objets les plus bizarres. A ces échanges présidait une sorte de numération dont la mesure était la piastre d'Espagne. Réelle quelquefois, elle circulait en argent; d'autres fois fictive, elle prenait un équivalent en marchandises. Ainsi, le quart d'une bouteille de rhum, deux aunes de calicot, une aune de ruban d'un schelling, un bout de galon d'or ou d'argent, équivalaient à une piastre espagnole.

Tout entier à cette scène singulière, je ne remarquai pas d'abord que plusieurs naturels, passant à mes côtés, me glissaient à l'oreille le mot *taïo*, *taïo*, avec un air de mystérieuse supplique. Cette parole, toujours reproduite, venait de me frapper pour la troisième fois, quand le second me dit : « Avez-vous choisi un taïo? — Un taïo? répliquai-je. Qu'est-ce donc que cela? — Un taïo, c'est un ami avec lequel on échange son nom; c'est un protecteur et un protégé pour vous. On ne reste pas à Taïti sans un taïo; c'est un meuble de rigueur, comme une canne dans les rues de New-York. — Voilà un singulier usage! dis-je encore. — Il a ses bénéfices et ses charges, continua Philips. Entre taïos tout est commun, et presque jamais la balance n'est en faveur de l'Européen. Il faut dire qu'ils n'abusent pas du privilége, surtout quand ils ne sont pas de la classe élevée. »

J'avisai donc à choisir mon Pylade parmi les insulaires présents. Dans le nombre, j'en avais remarqué un plus réservé, moins bruyant que les autres, qui m'avait offert quelques présents, et, à diverses reprises, s'approchant de mon oreille, m'avait dit : *Francès koti taïo Turvi*. N'attachant point de signification à ces paroles, j'avais tourné le dos. Quand Philips m'eut éclairé, je le rappelai, et à l'aide d'un Anglais établi dans la colonie, nous nous entendîmes sur les clauses de notre intimité passagère. Il devait être mon guide et mon répondant à Taïti. Cet homme se nommait Otouri. C'était un simple *raatira*, un honnête propriétaire, bien famé dans la contrée, vert encore, d'une physionomie où se mêlait une expression de laideur et de bonté. Déjà, sur sa mine et sur sa réputation, d'autres Européens l'avaient choisi comme moi pour leur *alter ego*. Sept ou huit ans auparavant, lors du passage de la corvette française *la Coquille*, il avait été le taïo du lieutenant de vaisseau d'Urville, capitaine en second de l'expédition, et il possédait encore un certificat signé de cet officier. Dès l'instant où mon choix fut arrêté, Otouri fut tout à moi : donnant ses ordres à deux serviteurs qui l'accompagnaient, il encombra ma chambre de cocos, de bananes, d'étoffes, de lances et de pagaies

sculptées. A mon retour, je voulus reconnaître sur-le-champ ces cadeaux par quelques présents, mais il me fit signe qu'il ne recevrait rien de moi ce jour-là. C'était l'usage; le lendemain il ne devait pas avoir les mêmes scrupules.

Comme nous n'avions que peu de temps à stationner sur la rade de Matavaï, je m'arrangeai pour l'utiliser de mon mieux. Le lendemain, dès l'aube, mon taïo m'attendait sur le pont. Je descendis avec lui dans sa pirogue, et doublant la pointe Vénus, il me fit débarquer dans un torrent qui se décharge sur ce point. Non loin de là se trouvait la maison du missionnaire Wilson, et une petite chapelle qui y attenait. Je visitai cet édifice, construit comme les cases des naturels, à cette différence près qu'il était entouré de percées latérales depuis le toit jusqu'à terre, avec des fenêtres sur toute la longueur. Il était assez vaste pour recevoir trois cents personnes, qui avaient la faculté de s'asseoir sur des bancs assez propres; il était entouré d'un petit cimetière. Quand nous entrâmes (ce jour-là était un dimanche), l'église était pleine; les femmes d'un côté, les hommes de l'autre; tous si bizarrement accoutrés, que j'eus grand'peine à contenir un éclat de rire. On eût dit une mascarade arrangée à plaisir, un magasin de costumes, une friperie vivante. Les habits troués et râpés, les robes aux paillettes pleines de rouille, les vieilles défroques de bateleurs, en un mot tout ce que l'Europe avait rejeté de ses garde-robes se trouvait là, à Taïti, sur le dos de ces sauvages. Les missionnaires avaient tant de fois prêché qu'il fallait se couvrir, que ces malheureux s'étaient affublés, à tout prix, de guenilles apportées par les Anglais et les Américains. Nos matelots avaient vendu toute leur défroque. Un de ces naturels était surtout magnifique à voir : enveloppé d'un manteau comme un hidalgo castillan, mais avec les jambes nues et des souliers à boucles, il semblait mépriser les autres de toute l'ampleur de son drap et de tout le luisant de sa chaussure. Le reste en effet se remuait à peine dans des habits étriqués et fendus comme des grenades. Pendant que l'homme au manteau avait la liberté de ses bras, les autres en étaient réduits, serrés qu'ils étaient, à les tenir étendus comme les ailes d'un télégraphe. Les femmes, laides en général, n'étaient pas mieux vêtues. Les unes avaient endossé des chemises d'homme qui laissaient leurs cuisses à découvert; d'autres étaient enterrées dans des pièces d'étoffe comme dans un linceul; presque toutes portaient sur leurs cheveux coupés un petit chapeau à l'anglaise, d'une forme ingrate, et décoré de rubans et de fleurs. Cependant, malgré tant de sujets capables d'exciter le rire, l'assemblée se tenait avec ordre sur les bancs, sérieuse, attentive, muette. Le missionnaire Wilson, qui était devant son pupitre, entonna un psaume que les fidèles continuèrent sur un mode criard et discordant. Puis, le pasteur lut un chapitre de la Bible, s'arrêtant par intervalles, s'agenouillant pendant que l'assistance se prosternait. Cela dura une demi-heure, pendant laquelle régna le plus profond recueillement. Ce fut à peine si de temps à autre quelques jeunes têtes se retournèrent vers moi, pour examiner la physionomie du nouveau débarqué. Au moment où nous sortîmes de l'église, mon taïo me fit remarquer de l'autre côté du torrent l'habitation de M. Nott, doyen des missionnaires de

Taïti, et récemment gouverneur du jeune Pomare. Non loin de là, et toujours sur la berge du torrent, se trouve une maison royale qui sert de résidence à la cour quand elle se transporte à Matavaï.

Après ce coup d'œil jeté sur ces édifices les plus importants du pays, nous rabattîmes vers la plage qui fait face au mouillage. Là s'alignaient quelques cases, et devant leurs façades, accroupis ou debout, se tenaient quelques naturels occupés à de petits ouvrages, ou se reposant avec leurs enfants et leurs femmes. Quand je passai devant eux, presque tous m'accueillirent avec un affable *ia ourana*, sorte de salutation qui répond à notre bonjour; quelques-uns allèrent jusqu'à m'inviter à entrer et à me reposer dans leurs cases, où les enfants vinrent bondir et jouer autour de moi, en m'apportant des fleurs, des coquilles ou des papillons. Tout ce peuple était doux, tranquille et hospitalier; on reconnaissait en lui les insulaires de Wallis, de Bougainville et de Cook; mais ce qu'on ne retrouvait pas, c'étaient les femmes si gracieuses et si vantées de ces navigateurs. Les Taïtiennes que je rencontrai n'étaient rien moins que des beautés. Fatiguées prématurément, avec des traits plutôt désagréables que réguliers, à peine distinguait-on parmi elles un petit nombre de jeunes filles à qui l'âge donnait quelques charmes et quelque fraîcheur. Les femmes de Nouka-Hiva étaient incomparablement mieux. D'où vient alors qu'à soixante ans d'intervalle une telle dégénération est survenue dans le type physique de ces peuples? Serait-ce que les premiers navigateurs ont trouvé beau ce qui était bon, qu'ils ont loué, exalté outre mesure cette race remarquable en effet auprès du sang nègre de la Mélanésie? Les illusions d'une longue traversée, la vue des femmes, pour eux absentes depuis si longtemps, le désir d'enrichir de poétiques tableaux des expéditions déjà si romanesques, tout cela n'entre-t-il pas pour quelque chose dans le contraste? Quoiqu'il y ait eu abâtardissement réel et dépopulation depuis l'époque de la découverte, il faut d'autant plus croire au concours de ces différentes causes d'erreur, que les hommes n'ont pas déchu en proportion des femmes, et la dégradation physique de l'un des deux sexes sans que l'autre eût subi une altération analogue serait un fait trop difficilement explicable pour être admis. Il faut dire, en outre, que l'usage des guenilles européennes, substituées à un costume pittoresque et sauvage, a dû entrer pour quelque chose dans l'aspect extérieur de ces peuples et dans les impressions qui en résultent.

Après avoir parcouru les cases de la grève, Otouri me fit faire une halte à la porte de l'une d'elles, plus apparente que les autres, et mystérieusement voilée par un bouquet de cocotiers. C'était la demeure d'un grand personnage de Matavaï. Nous allions vers elle, quand du coin d'un petit sentier se démasqua Pendleton qui marchait aussi vers la case, sous la conduite d'un géant, d'un patagon océanien. Ce géant avait nom Oupa-Parou. Taïo de Pendleton, cette belle case lui appartenait. Qu'on se figure un homme de cinquante ans environ, haut de six pieds deux pouces, avec une circonférence de sept pieds au moins; et sur cette masse énorme une figure d'enfant, tant elle avait l'expression de la douceur et de

l'affabilité, tant elle souriait avec bienveillance : tel était Oupa-Parou. Pendleton m'ayant présenté à lui, le chef m'invita aussitôt à me reposer dans sa demeure, me priant de la regarder comme la mienne, et ses serviteurs comme les miens. Elle était tenue avec un certain luxe, demi-sauvage, demi-européen : cinq fusils bien luisants et bien entretenus reposaient sur un râtelier à côté de casse-têtes et de pagaies sculptées. Sortis de là, nous poussâmes notre promenade vers la vallée de Matavaï, Pendleton et moi suivis de nos deux taïos.

Déserte à l'intérieur, l'île de Taïti, comme celle d'Hawaii, n'est peuplée que sur les grèves seulement. La zone habitable, ou plutôt la zone habitée, se réduit à un espace de trois ou quatre cents pas le long de la mer, souvent même de cent cinquante pas. Matavaï est un des points où cette zone s'étend le plus loin, car le torrent qui se précipite des ravines intérieures semble avoir formé une petite vallée d'alluvion d'une demi-lieue de diamètre dans tous les sens. Si l'on pouvait mettre ce terrain à l'abri des débordements de ce cours d'eau, on en ferait une plaine merveilleusement fertile. A un demi-mille à peu près de la pointe Vénus, nous trouvâmes une partie de la grande route, qui fait presque entièrement le tour de l'île. Cette route est large, belle, suffisamment exhaussée au-dessus des terrains qui la pressent, bordée de chaque côté de rigoles pour l'écoulement des eaux. Des ponts en bois ont été jetés sur les torrents, de sorte qu'on a aujourd'hui des communications par terre d'un village à un autre, quelle que soit la distance qui les sépare.

« Voyez cette route, me dit Pendleton; elle est extraordinaire dans un pays si pauvre; mais la manière dont elle a été construite est plus extraordinaire encore. Les péchés des Taïtiens, les galanteries des Taïtiennes ont nivelé, battu cette voie et creusé ces rigoles. Vous riez! Rien n'est plus sérieux. Ici la pénalité civile, la pénalité religieuse, ont été conçues dans un but d'utilité. On ne condamne ni à l'amende, ni à la prison, ni aux galères; on condamne à une espèce de corvée, au travail des routes. Le taux est proportionné au délit, il varie de deux toises de route jusqu'à cent. Le coupable est tenu d'exécuter cette tâche, soit par lui-même, soit par ses amis ou par ses serviteurs; aussi les aides ne manquent-ils qu'aux pauvres. Un seigneur, un propriétaire, fait travailler ses domestiques; une jeune fille, ses galants. Vous voyez qu'il a fallu peu de temps pour que la distinction des classes s'établit sur le sol océanien. Cette manière de faire profiter les fautes eût été bonne si on ne l'avait outrée. Pour trouver un plus grand nombre de délinquants, les missionnaires avaient jadis organisé une espèce d'espionnage : ce système n'a abouti qu'à l'hypocrisie et au mensonge; l'excès de rigueur a engendré le relâchement; on se cache pour pécher, mais on pèche bien davantage. Maîtres de Taïti, despotes absolus des consciences et des actes, les missionnaires auraient longtemps conservé ce pouvoir s'ils n'en avaient abusé.

« Pomare II est le Clovis, le Constantin de Taïti : le premier il embrassa le christianisme, et l'archipel s'empressa de l'imiter. Ce roi fut toute sa vie un fervent néophyte; il se voua aux progrès du culte nouveau, non-seulement comme sou-

verain, mais encore comme apôtre; on lui doit la première traduction de l'Évangile en taïtien. Sous lui la religion fut florissante, mais non despotique; quand les pasteurs européens voulurent empiéter, il les contint et les limita. Aussi fut-il médiocrement regretté par eux. L'occasion de la minorité d'un prince enfant était trop belle pour que les missionnaires ne s'en saisissent pas. Pomare III fut mis sous leur tutelle, et, comme un autre Joas, on l'éleva à l'ombre des autels. Sans sa fin précoce, Taïti obéirait aujourd'hui à une sorte de théocratie. Quand il fallut donner un successeur au prince mort en état de minorité, on intronisa bon gré mal gré, la jeune princesse Aïmata, sous le nom de Pomare-Wahine Ire. Aïmata est une jeune fille de dix-sept ans, d'un caractère vif, d'une volonté mutine et d'un tempérament de feu. Difficile à dominer et à conduire, elle devait renouveler à sa cour les dissolutions encore récentes de la célèbre Idia, femme de son aïeul Pomare Ier. Au début de son règne, elle mit quelque mesure dans ses déportements; mais peu à peu, enhardie par l'exemple de sa mère et de sa tante, elle s'abandonna entièrement à son organisation ardente. C'était la reine : on ne pouvait pas la condamner à cent toises de route. Cependant la cour l'imitait: elle eût été bigote sous l'élève des missionnaires, elle devint débauchée sous la jeune Messaline, et l'exemple gagna les classes inférieures. Jusqu'ici les missionnaires n'ont rien trouvé d'efficace contre ce fatal débordement. Il a été question à diverses reprises de prononcer la déchéance de la reine, mais on ne l'a pas encore osé. »

Pendant cet entretien, nous avions gravi un morne qui domine cette pointe de l'île. De là nous embrassions tout : Matawaï, ses cases, ses chapelles, ses bosquets de cocotiers et d'arbres à pain, la pointe Vénus avec son mât de pavillon; à notre gauche les toits royaux de Papaoa blanchissant parmi les autres; le tout encadré par une ligne de brisants sur lesquels bondissaient quelques pirogues de pêcheurs. C'est sur ce morne nommé Taha-Raï, et dans une cabane dont nous vîmes les restes, que le roi Pomare se reposait quand il faisait à pied la route de Papaoa à Matawaï. Wallis et Cook l'ont nommé *le Cap de l'Arbre*, à cause d'un arbre isolé qui en occupait l'extrémité.

Les jours suivants, nos excursions continuèrent. Mon taïo voulait avant toute chose que je visitasse son habitation de l'intérieur. A Matawaï il n'avait qu'un simple pied-à-terre; sa véritable case, celle qu'habitaient sa femme et ses enfants, était située entre Matawaï et Papaoa. Une demi-heure de marche nous conduisit à une demeure propre et convenable. Au dedans tout témoignait l'aisance. Quatre ou cinq fusils, quelques habits, des vêtements de femme, des ustensiles de ménage, figuraient là comme autant de souvenirs laissés par des taïos européens. L'hospitalité était donc d'autant mieux pratiquée dans cette case, qu'elle lui avait été plus habituelle et plus profitable. La femme d'Otouri m'accueillit les bras ouverts; elle n'était plus jeune, mais deux filles de douze à quatorze ans semblaient disposées à suppléer leur mère, s'il avait fallu pousser jusqu'au bout le dévouement à un hôte. Je n'en abusai pas. Tout se borna à un magnifique dîner taïtien que je partageai avec la famille: un cochon rôti tout entier, deux poules bouillies,

du poisson cuit dans des feuilles de bananier, du fruit d'arbre à pain, une bouteille de rhum avec de l'eau, tel fut notre menu. Quand le repas fut fini, je m'exécutai à mon tour : dans ma petite pacotille d'objets apportés de Calcutta et de Chine, j'avais choisi un vieux pistolet, un uniforme rouge, deux chemises blanches, deux de couleur; puis (je ne me doutais pas de l'importance de mon cadeau) trois aunes de faux galon doré; enfin quelques couteaux, miroirs et colliers de verroterie. La vue du galon fit une révolution dans la famille; la mère, les filles, les garçons, le père, se mirent à gambader à travers la case. L'hôtesse me sauta au cou, et ses deux filles aînées en firent autant; je crus qu'on m'étoufferait par reconnaissance. « Ne dites pas surtout que nous possédons cela, » me disait chacune d'elles. Je ne savais d'où me venait tant de succès et tant de fête. Le lendemain seulement, après avoir interrogé Pendleton, j'appris que le galon d'or faisait fureur dans l'île; que plusieurs nobles dames, et des plus jolies, se seraient mises à ma discrétion pour mon cadeau de la veille, et que la reine elle-même m'aurait payé les trois aunes offertes avec cinquante cochons au moins. Cette nouvelle m'enchanta : j'avais été vraiment généreux envers la femme de mon taïo. Le dévouement d'Otouri pour moi prit dès lors un caractère de fanatisme; il se serait jeté au feu pour peu que cela m'eût fait plaisir; il fut mon guide partout, partout mon fournisseur gratuit. Je fus payé de mon galon bien au delà de sa valeur.

Notre première course intérieure eut pour but la belle vallée de Matawaï. Partis dès l'aube, nous traversâmes le torrent, Otouri dans l'eau, moi sur ses épaules; puis, tirant vers la montagne, nous longeâmes ce vallon, désert aujourd'hui, et que Cook trouva si populeux. Le sol était magnifique pourtant, et couvert de bois de cocotiers, d'arbres à pain et de spondias. A trois milles de la mer, la vallée se resserre, les flancs des montagnes se rapprochent; tapissés jusque-là de bruyères, ils se hérissent d'arbres touffus le long de leurs versants plus abrupts. Des phaétons aux plumes blanches planent sur ces solitudes, tandis que de jolies tourterelles, des perruches vertes, des hirondelles, viennent effleurer la tête du voyageur. La base du roc offre un trachite poreux et très-noir. Çà et là l'eau suinte à travers, serpente en filets, ou tombe en cascades. Dans ces vallées que le soleil éclaire à peine quatre heures par jour, la fraîcheur est constante et délicieuse. Le sol alors commençait à monter sur un plan plus rapide : à chaque minute, pour satisfaire aux caprices du torrent, il fallait traverser son lit pour retrouver la seule berge qu'il laissât praticable au pied de ses parois basaltiques. Le long de la route, nous avions ramassé cinq ou six gentils enfants, qui demandaient comme une faveur l'autorisation de nous suivre. Ils étaient autour de moi, frétillant comme des lévriers, s'élançant, sur un mot, sur un geste, pour aller cueillir une fleur, une plante, pour me rapporter une pierre ou l'oiseau que je venais d'abattre. On ne saurait se faire une idée de la finesse de leur vue; ils trouvaient le gibier mort au milieu du plus impénétrable fourré. Une épingle ou un grain de verre me suffisait pour les payer largement de leur assistance.

Après un déjeuner frugal pris en chemin, nous arrivâmes, vers les dix heures,

à un endroit où le torrent, encaissé entre deux rochers, se précipite de 60 à 80 pieds de hauteur verticale. Comme son volume n'était pas alors bien considérable, une partie de l'eau, fouettée par le vent, s'éparpillait en gouttes menues, et retombait en pluie fine; le reste serpentait en écumant le long des rigoles creusées dans le roc. Plus loin, l'aspect était plus imposant encore: la rive gauche du torrent s'élargissait et offrait du terrain à un vaste bocage, tandis qu'à droite la muraille verticale se dressait à 100 pieds de hauteur, en formant des prismes basaltiques comme ceux de la Chaussée des Géants.

Il serait trop long de dire en détail toutes mes courses dans l'intérieur. Marcheur infatigable et ardent, je ne pris pas, dans notre relâche à Matavaï, quatre heures suivies de repos. Je vis tout ce qui pouvait se voir; je grimpai sur tous les sites signalés par les voyageurs: je créai même d'autres itinéraires pour le géologue et le naturaliste. Ainsi, un jour, le pauvre Otouri fut obligé, bien à contre-cœur, de me frayer une route vers le sommet de Mowa, que nul Européen n'a encore visité. Nous attaquâmes la montagne par le morne Taha-Raï, marchant pendant quelques heures dans un chemin raide, mais praticable, puis obligés de gravir un roc à pic en nous aidant des buissons et des fougères. Ainsi meurtris et saignants, nous arrivâmes au dernier plateau qui sert de base au piton. Là, dans cette nature muette qu'animait parfois le vol de quelque phaéton, je reconnus des arbres des hautes zones, au milieu desquels les cyathées arborescentes déployaient leurs touffes gracieuses. Nous étions parvenus à 1,200 toises de hauteur: le pic pouvait en avoir 1,700. De ce point la perspective était véritablement belle: nous dominions l'île sur trois faces, toute la plage du nord avec ses brisants. Excité par un tel spectacle, j'en désirai un plus pompeux encore; je donnai à Otouri le signal du départ. Mon pauvre taïo hocha la tête: « Impossible, me dit-il; il n'y a pas de chemin. — Essayons toujours. » Malgré son découragement, nous essayâmes; mais il me fut bientôt facile de reconnaître que je poursuivais une tâche impossible. Les sentiers nous ayant manqué, il fallut se frayer, avec les pieds, avec les mains, un passage à travers des bruyères épineuses ou résistantes, laissant à chaque buisson un lambeau de nos habits. Après une demi-heure de lutte, j'y renonçai. Nous retournâmes à Matavaï.

Une campagne plus longue, mais bien moins pénible, est celle qui nous conduisit à un lac célèbre de l'intérieur, le lac Wahi-Ria, réservoir mystérieux dont les eaux, suivant les naturels, n'avaient pas de fond, et dont les bords étaient peuplés de malins génies. Mon escorte, cette fois, s'était augmentée. A côté de mon taïo, qui me transportait dans sa pirogue, était un garde du corps de la jeune reine, un beau soldat taïtien nommé Maï-Titi dont le rang et la profession devaient m'assurer dans toute l'île respect et protection. Cinq ou six ans auparavant, Maï-Titi, et c'était pour lui un titre de gloire, avait conduit vers le même lieu un *Raatira Russia* (un Russe), que j'ai su depuis être le naturaliste Koffmann. Il portait fièrement sur l'épaule un fusil sans chien: une giberne vide battait sur ses reins. Quand tous les préparatifs furent faits, nous mîmes à la voile par une

bonne brise d'est qui nous porta rapidement vers Paï-Oni, aux confins du district de Ata-Hourou, mais où le calme nous força d'avoir recours aux pagaies.

Le lendemain au jour, nous poursuivîmes notre route par terre, la pirogue devant aller nous attendre à Tera-Wau, au point le plus étroit de l'isthme surbaissé qui joint Taïti à Taïarabou. Le chemin, s'élevant d'abord en pente très-douce, nous conduisit à une vallée charmante qu'encaissaient des rochers de basalte. Sur ce lit volcanique glissaient des ruisseaux, petits affluents de la rivière qui coulait dans le ravin. C'était le plus grand cours d'eau de toute l'île, non plus ombragé de cocotiers et d'arbres à pain, mais d'ananas et d'orangers dont les fruits avaient une saveur exquise. La route était jalonnée, de loin en loin, par quelques huttes où logeait la mesquine population de la vallée. Nous couchâmes dans l'une d'elles, où l'on nous servit un cochon entier rôti sous terre, des chevrettes de rivière et des fruits. Ces vivres, joints au biscuit et au rhum que nous avions apportés, nous composèrent un excellent repas. Nos hôtes en prirent leur part, non sans avoir dit leur *Benedicite* chrétien. Une couche épaisse de nattes et deux grandes pièces de tapa me servirent de lit. J'y dormis délicieusement. Quoique Maï-Titi regardât cette hospitalité comme une chose obligatoire, je crus devoir la reconnaître par le don d'un couteau, d'une paire de ciseaux et d'une bouteille vide, don qui parut enchanter cette pauvre famille. La vallée, à mesure que nous nous y enfoncions, grandissait en beautés sauvages. Elle occupait plus d'espace, et sur chacun de ses côtés s'élevaient des parois verticales de mille pieds de haut, entrecoupées de cascades aux nappes d'argent. Il nous fallut d'abord marcher à l'assaut de mornes qui se succédaient, passant d'abord devant un marais autour duquel couraient des cochons sauvages; puis, par un dernier effort, nous arrivâmes au pied du fameux lac, bassin d'eau douce d'environ un mille de circuit. Il paraîtrait que ses eaux, qu'alimentent des ruisseaux descendus des roches environnantes, s'écoulent par une issue souterraine. On dit qu'on y trouve des anguilles monstrueuses, fait déjà remarqué dans les bassins élevés de l'île de France.

Nous rentrâmes le soir au logis, et le lendemain nous rejoignîmes nos pirogues, qu'on avait, par une manœuvre assez singulière, fait sauter par-dessus la terre-ferme. Profitant d'une haute marée, les canotiers d'Otouri avaient franchi par eau l'isthme étroit et très-bas qui sépare les deux îles. Dans notre traversée nouvelle, nous vîmes les districts de Hidia, de Waha-Heina et de Wapaï-Ano, et deux jours après je remontais à bord de *l'Oceanic*, ayant fait le tour complet de la grande presqu'île de Taïti. Là je retrouvai Pendleton dont les affaires étaient à peu près terminées. Trop surchargé de besogne jusqu'alors, il avait ajourné au lendemain une visite de rigueur à la jeune reine, qui résidait à Papara. J'arrivais fort à propos pour grossir le cortége du capitaine, qui ne me parut pas satisfait du marché de Matavaï. Le goût des choses de luxe, des habillements, des galons, des objets d'Europe, était sans doute plus vif, plus inassouvi que jamais parmi les insulaires, mais les objets d'échange manquaient. Il était facile de prévoir que bientôt Taïti n'offrirait plus de ressources d'aucun genre aux trafiquants d'outre-

mer. Pour satisfaire à leurs besoins de toilette et à l'achat des vêtements exigés par les missionnaires, les naturels en étaient arrivés à s'imposer des privations alimentaires. Ainsi cette île, peu riche en produits et en bras, se trouvait vouée à une misère et à une dépopulation graduelles.

Pendleton n'avait pas même pu trouver sur Taïti les objets de ravitaillement; il en était réduit à courir l'archipel de rade en rade, d'échelle en échelle, et sa philosophie coutumière était démontée. Quand nous nous embarquâmes pour aller rendre nos hommages à la jeune souveraine, il était encore sous le coup de cette impression. « Taïti tombe en quenouille, me dit-il, on s'y occupe trop de plaisirs et de *pala-palas* (prières). On s'y énerve dans la débauche; on s'y absorbe dans la dévotion; et pendant ce temps le sol ne se cultive pas. L'année se perd en jours fériés et en parties de plaisir. On outre, on exagère tout, excepté le travail, pour lequel personne n'est tenté de se passionner. Ces hommes sont trop mous : ils sont destinés à périr. Vous allez voir cette cour de femmes. Jamais Rome et l'Égypte n'ont rien eu de plus crûment dépravé. »

En causant ainsi, nous accostâmes un quai commode et bien entretenu, qui conduisait à la résidence royale. Ce quartier de l'île est charmant, boisé, cultivé, couvert d'arbres à fruits tellement serrés, qu'ils forment de délicieux bosquets. Quand la garde du palais nous vit, elle brûla quelques amorces en guise de salut. Ces soldats étaient à l'unisson des autres naturels, mi-vêtus, mi-armés; grotesques dans leurs guenilles, sérieux pourtant, et exécutant le maniement d'armes d'une façon passable. Quant à la résidence royale, c'était une grande case, plus étendue que les autres, avec un toit supporté par un double rang de colonnes. Sa seule division est un compartiment transversal qui la partage en deux pièces, dont la première sert d'antichambre : c'est dans celle-ci que se tiennent d'habitude les gardes du corps; la seconde est occupée par la cour et la famille royale. Au moment où nous entrâmes, les trois princesses étaient assises sur des chaises; la jeune reine reposait sur un fauteuil à bras, et les courtisans se tenaient debout. A notre approche, les nobles dames se levèrent, et, souriantes, nous touchèrent la main. La jeune reine Pomare-Wahine Ire n'était pas une beauté, tant s'en faut, mais elle avait une figure plus espiègle et plus intelligente que ses compagnes. Ses yeux surtout brillaient d'une pétulance et d'un éclat qui semblaient une provocation. A sa droite figurait sa mère Pomare-Wahine, femme d'une cinquantaine d'années, et à sa gauche sa tante, la reine Tere-moe-moe, mère du jeune Pomare III qui venait de mourir. Plus jeune que sa sœur, Tere-moe-moe gardait quelques restes de cette beauté qui l'avait rendue si chère à son époux. Auprès des princesses se tenaient les chefs les plus distingués de l'île: Outami, allié à la famille royale, Hitoti et Pawaii, deux frères, les plus riches propriétaires de la contrée; enfin Taati, homme non moins influent et tout dévoué aux missionnaires; puis encore d'autres naturels moins puissants, clients des ariis que retenait à la cour la nature de leurs fonctions. Après les premières politesses, on parla d'affaires; la régente conduisait la conférence. Elle aborda ouvertement les grands secrets de l'État,

raconta comment le capitaine Sandilands venait de terminer à l'amiable les petits démêlés qui existaient entre la couronne et les différents chefs de l'île, et quel gage de paix et de prospérité future était cette transaction. « Nous partons aujourd'hui même, ajouta-t-elle, pour Raïatea avec la reine, afin que personne avant nous n'annonce cette bonne nouvelle à notre aïeul, le vieux roi Tamatoa. — Je vous reverrai donc à Raïatea, princesses, dit Pendleton, car je compte y conduire mon *Oceanic*. Notre sloop se ferait une fête de vous recevoir. » On le lui promit, et l'audience finit là, non sans de gracieux et agaçants sourires de la part de Pomare-Wahine.

Le peu de temps qui nous restait fut employé à visiter Papara et le district de Pare, qui y touche, et Oupa-Parou, qui s'était offert à nous servir de guide nous dirigea d'abord vers la tombe du célèbre Pomare II, située tout près de la maison royale. C'est un petit édifice en maçonnerie, avec un caveau pour le corps; le tout entouré d'une palissade, et garni à l'intérieur de beaux casuarinas. Trois canons figurent auprès de la tombe; mais, de peur d'accident, on les a encloués.

A peu de distance du palais, s'élevait aussi un immense hangar, espèce de Forum législatif dans lequel se réunissaient naguère les habitants venus de toutes les îles de l'archipel. Long de 600 pieds et large de 60, ce hangar pouvait contenir toute la population taïtienne. Souvent six et sept mille naturels se groupèrent dans cette enceinte, soit pour y écouter la parole des évangélistes chrétiens, soit pour discuter les lois et les constitutions du royaume. Aujourd'hui ces assemblées n'ont plus lieu aussi régulièrement, et le hangar tombe en ruines. Taïti est un fruit qui a mûri trop vite; il s'est vite flétri. Quittant cette enceinte morne et muette, nous retrouvâmes la campagne, délicieuse de ce côté. Nous vîmes en passant les colons de Pitcairn campés sur le terrain que leur avait cédé la reine, mécontents de leur nouveau sort, fatigués par le climat et déjà pris de nostalgie. Nous saluâmes, et le fils putatif de Christiern, espèce de crétin qui faisait mentir son origine, et le jeune Young, enfant d'un des midshipmen du *Bounty*, plus ouvert, plus intelligent que son camarade; puis, traversant la riche et magnifique propriété de l'insulaire Taati, nous arrivâmes sur la pointe Ta-One, où l'Anglais Bicknell a établi une sucrerie au milieu de magnifiques champs de cannes. Les cannes, quoique mal cultivées, s'y élèvent de 20 à 25 pieds de hauteur, en atteignant une grosseur proportionnelle.

C'est tout près de là que se trouve l'antique emplacement du plus beau moraï de l'île. Aujourd'hui quelques cailloux, épars sur le sol, et quelques souvenirs déjà confus dans la mémoire des insulaires, attestent seuls l'importance de cet ancien monument. Le christianisme n'a eu besoin que de quinze ans pour extirper dans sa racine le vieux culte indigène. Pendleton voulut faire parler Opa-Parou, et sur le temple, et sur les sacrifices qu'on y pratiquait. « Tout cela était des folies, répondit-il en éludant une réponse directe, les missionnaires nous ont défendu d'y songer. » Un peu plus loin, et sur la plage de Papaï-Iti, était l'habitation de la régente, grande et jolie case, entourée de beaux arbres à fruit; ensuite, à deux

cents pas dans la même direction, charmantes, propres et agréablement situées, paraissaient l'habitation et la chapelle des missionnaires. Enfin, avant de reprendre le chemin du bord, nous visitâmes le petit îlot de Motou-Ta, joli bouquet d'arbres qui sort du milieu des récifs. C'était le belvéder de Pomare II. Là, couché sur le ventre, sa bouteille de rhum d'un côté, sa bible de l'autre, le roi employait des journées entières à traduire les Écritures pour composer sa Vulgate taïtienne.

Dix jours de relâche à Matavaï avaient suffi à ces longues et minutieuses explorations. Le 23 avril, dans la matinée, l'ordre était donné de lever l'ancre. Une heure auparavant, l'équipage avait doublé de nombre : auprès de chaque Européen se tenait son taïo, qui voulait utiliser au moins les dernières heures de l'intimité. Oupa-Parou était aux côtés de Pendleton, et moi j'avais aux miens l'inévitable Otouri, raide comme un soldat aux gardes, marchant quand je marchais, s'arrêtant quand je m'arrêtais, véritable chien de garde, s'enchevêtrant à toute minute dans mes jambes. Il me tardait d'être libre de tant d'affection : si j'étais resté plus longtemps à Taïti, le mal du taïo m'aurait pris; l'assiduité de cet homme m'aurait tué. Ce n'était pas toutefois un garçon exigeant; il acceptait, mais ne demandait pas. Enfin nous réglâmes nos comptes; je fus généreux au delà de son attente, et il s'en retourna navré de me quitter, car il s'était fait à ce nouvel état; il avait plaisir à vivre de ma vie. Pauvre Otouri! je ne crois pas que Taïti recèle un meilleur homme.

L'ancre de *l'Oceanic* était haute à peine qu'elle retombait déjà. Quatre heures après notre départ de Matavaï, nous mouillions dans le havre de Talou sur l'île d'Eïmeo, que les naturels et les missionnaires à leur exemple nomment souvent Mourea. C'est un vrai tapis de verdure, c'est la perle de l'archipel par l'aspect varié du paysage et la fécondité du sol. Ses montagnes, moins élevées que celles de Taïti, sont très-accidentées pourtant et coupées de ravins au milieu desquels bruissent des torrents. Un beau lac, situé dans la partie N. E. entre les montagnes et la mer, foisonne en poissons et en canards. Un récif circulaire, garni çà et là de quelques petits îlots verts, entoure l'île à la distance d'un mille et quelquefois moins. Le havre de Talou, plus exactement nommé Opou-Nohou, souvent visité par Cook, est un mouillage commode et sûr. Vers sa partie occidentale se déploie le village de Papetoai, réunion de petites cases bâties à l'européenne, blanchies à la chaux, jolies à voir, mais maussades à habiter. La chapelle de Papetoai est la plus splendide de tout l'archipel. De beaux bancs et une tribune en bois d'artocarpus en composent le mobilier.

Dans la partie orientale de l'île est un autre village, celui d'Afare-Aïtou, assis dans une position délicieuse. Sous le nom de *South sea Academy*, il possède un collége pour les enfants des missionnaires : outre l'écriture et la lecture, on leur y enseigne les éléments des arts et des sciences, l'histoire, la géographie, l'astronomie et les mathématiques. C'est là que le jeune Pomare III avait été élevé sous l'œil et par les soins de ses professeurs Blossom et Orsmond, chefs de l'académie. A côté de cette fondation savante s'élèvent quelques établissements indus-

triels ; par exemple, une fabrique de coton dirigée par l'artisan-missionnaire Armitage, et une fabrique de cordages placée sous la direction de M. Simpson, autre missionnaire. Ces deux tentatives n'ont jusqu'à l'heure actuelle que très-médiocrement réussi. Les fondateurs attribuent l'insuccès à l'indolence des naturels ; mais n'en faut-il pas rejeter une grande partie sur le tort qu'on a de ne les employer que comme ouvriers mal salariés, et non comme sociétaires intéressés? Du reste, la petite île d'Eïmeo est la favorite des missionnaires. C'est le berceau de leur propagande ; c'est là qu'ils ont posé le pied ; c'est de là que la foi chrétienne a rayonné sur toute l'île. Nuls insulaires n'ont été plus constamment dociles et dévoués que ceux d'Eïmeo : ils ont les premiers accepté le joug de leur loi, ils le secoueront les derniers.

Nous ne restâmes qu'un jour à Eïmeo ; le lendemain, 24 avril, *l'Oceanic* réappareilla. Il laissa dans le S. O. les sommets de Tabou-Emanou, et vint mouiller le 25 dans la baie de Ware, dans le N. E. de l'île Wahine. Débarqués presque à l'instant, nous allâmes d'abord visiter la première autorité du lieu, le missionnaire Barff ; puis la seconde, le brave roi Maheïne, chrétien obéissant et zélé. Bon gré mal gré, il fallut accepter du digne Taïtien un repas qu'il s'efforça d'arranger à l'anglaise : nous eûmes des couteaux, des cuillers, des fourchettes, des verres ; mais tout ce service était incomplet et assez malpropre. Le dîner n'en fut pas moins gai : on parla de l'île, de son importance, de sa situation actuelle. Maheïne avait environ 1,800 sujets, plutôt moins que plus, car la guerre venait de décimer son petit peuple. Cette guerre pourtant n'aurait dû toucher que les deux îles engagées, Tahaa et Raïatea ; mais plusieurs chefs de Wahine, malgré les sages avis de leur roi, avaient voulu prendre parti, soit pour l'une, soit pour l'autre des deux puissances belligérantes, et il en était résulté quelque dépopulation. Après le dîner, le roi nous présenta sa belle-fille, veuve de son fils unique Taaro-Arii, ainsi que son petit-fils Tamarii, héritier présomptif de ses États. Tamarii était un enfant fort gentil, de neuf à dix ans au plus, et qui, élevé par les missionnaires, promettait de faire un meilleur chrétien que ne l'avait été son père, mort à la fleur de l'âge et d'une façon déplorable. Ce n'est pas que ce prince, nommé Taaro-Arii, n'eût d'abord montré du zèle et de la foi ; mais, égaré par de mauvais conseils, il se moqua des missionnaires et de leurs temples. Son père, navré de douleur, essaya de tout pour le ramener dans une voie meilleure : on le maria, mais au bout de deux mois il négligea et maltraita sa femme ; enfin, et ceci était bien plus irrémissible, il poussa l'oubli de toute réserve jusqu'à se faire tatouer. Alors les missionnaires, voulant faire un grand exemple, demandèrent et obtinrent que le fils du roi fût jugé comme violateur des statuts. Amené devant le tribunal, Taaro-Arii fut condamné aux travaux des routes, comme l'aurait été un simple Taïtien. Exaspéré, il refusa l'aide de ses amis, et se mit à l'œuvre. Bientôt, soit par suite d'un effort, soit par l'effet d'une fureur concentrée, il se rompit un vaisseau et mourut. Sa veuve accoucha d'un fils deux mois après.

C'est à Wahine que Cook avait pris Maï, le second Polynésien qu'on ait vu

en Europe, et qui retourna, chargé de présents, dans son île où le capitaine l'installa de nouveau. Ce Maï n'était point originaire de Wahine, mais de Raïatea, d'où il s'était enfui par suite d'une invasion des naturels de Bora-Bora. Quand Cook parut dans l'archipel, il était *hoa* (ami ou parent) du roi de Wahine. Pendant ses quatre années d'absence, il avait eu à Londres la petite-vérole. Cook lui fit élever une maisonnette dans le style anglais par les charpentiers du navire et lui donna deux chevaux, des chèvres, avec plusieurs autres animaux utiles, une cotte de mailles, une armure complète, un mousquet, des pistolets, de la poudre, des balles, un orgue portatif, une machine électrique, des pièces d'artifice, et différents objets de moindre valeur. Chacune de ces choses était un trésor dans la baie de Ware et sur l'île Wahine; aussi Maï fut-il à l'instant même comblé d'honneurs par le roi, qui lui donna sa fille en mariage et changea son nom en celui de *Paari* (sage), sous lequel il fut connu depuis. Il paraît toutefois que Maï abusa de sa position, et surtout de la supériorité de ses armes européennes. Favori d'un roi cruel, il se montra plus cruel que lui. Ne quittant jamais ses armes, il essayait son coup d'œil contre les gens qui passaient, tantôt de loin avec son fusil, tantôt de près avec ses pistolets. Le souvenir de ces meurtres vit encore à Wahine, où la mémoire de Maï est en exécration. Le terrain où avait été bâtie la maison de ce monstre s'appelle encore *Beritani*, corruption de *Britain* (Angleterre). Un pamplemousse planté, au dire des naturels, par Cook lui-même, est tout ce qui reste de l'ancien jardin; des animaux laissés par les Anglais, les chiens et les cochons ont seuls survécu. Le casque et d'autres parties de l'armure de Maï sont conservés dans la maison qui a remplacé la sienne; des chefs de l'île ont le reste des hochets européens donnés à l'insulaire, et ils les conservent précieusement. Le jeune prince de Tahoa, entre autres, possédait et fit voir au missionnaire Ellis une grande Bible in-quarto ornée de nombreuses gravures enluminées, provenant de la succession de Maï.

Le soir même, nous quittâmes le havre de Ware pour gagner le mouillage de Raïatea, où nous laissâmes tomber l'ancre le lendemain 26 avril, à 200 toises environ du rivage. Du pont du sloop, on pouvait reconnaître les blanches maisonnettes de Outou-Maoro, alignées sur la plage septentrionale de Raïatea. Quand *l'Oceanic* fut installé, j'accompagnai Pendleton chez M. Williams, le missionnaire, qui occupait une charmante habitation non loin de la grève. Il nous reçut fort bien, et nous apprit que la reine et la régente de Taïti, arrivées de la veille, étaient allées faire une excursion à Tahoa avec leur aïeul, et qu'elles seraient de retour le soir seulement. Il ne restait alors à Outou-Maoro que la vieille reine de Raïatea, vers laquelle il offrit de nous conduire. Nous prîmes donc la route de la résidence royale, jolie maisonnette en maçonnerie, blanche, bien recrépie, composée de quatre pièces de plain-pied, l'une servant de salle d'audience, les autres de chambres à coucher ou de cabinets. Comme la vieille reine l'avait cédée à ses enfants venus de Taïti, nous dûmes gagner une case plus modeste, où nous la trouvâmes occupée à fabriquer des nattes. Après les saluts échangés, elle nous tendit la

main. C'était une femme de 50 à 60 ans, d'une figure gracieuse et respectable, avec quelques restes d'une beauté qui avait eu de l'éclat pendant sa jeunesse. Vêtue d'un morceau d'étoffe blanche jeté sur ses épaules, et d'un *pau* ou jupe du pays, à raies bleues croisées, elle portait comme accessoires un long châle et un manteau de paille. On causa, et ses réponses furent toutes empreintes de naïveté et de bienveillance. « Vous faites là un beau travail, lui dit Pendleton. — Non, cette natte est grossière, répliqua-t-elle; en voici de plus belles, » et elle montrait celles de ses femmes; « mais, quand j'étais jeune, je n'avais point d'égale dans ce genre d'ouvrage. » Nous sortîmes enchantés d'elle comme elle parut enchantée de nous. La partie était arrangée pour que le lendemain la famille royale, de retour de son excursion, vînt nous faire une visite. Peut-être les deux souverains de Raïatea ne viendraient-ils pas; mais ceux de Taïti s'étaient d'avance fait une fête de dîner à bord de *l'Oceanic*. Le reste de ma journée demeurait libre, et si notre séjour n'avait pas été limité dans sa durée, j'aurais poussé une pointe jusque vers Opoa, ancienne capitale de l'île, située à douze ou quinze milles vers le S. S. E. de Outou-Maroa. Là se trouvait jadis un antique et célèbre moraï d'Oro.

Le jour suivant, *l'Oceanic* eut la visite de tous les personnages de la famille royale, souverains de Raïatea ou souverains de Taïti. Dès le matin on avait fait laver le pont, lover les cordages, ajuster la chambre; un canot de corvée alla même chercher des fleurs dans les bois du rivage, et les matelots les disposèrent avec grâce dans des vases du Japon. La consigne de l'équipage était la chemise blanche et le chapeau ciré uniforme. Vers midi, la garde des passeavants annonça deux pirogues, et l'équipage, au bruit du sifflet, s'aligna sur deux files à tribord. Une salve de neuf coups de canon reçut les augustes visiteurs. La première pirogue portait la vieille reine et le vieux roi de Raïatea, ce dernier robuste encore et d'une taille gigantesque. Il pouvait bien avoir six pieds, et nous dépassait de toute la tête; nous étions des nains à côté de lui. Il s'avança vers Pendleton, et lui secoua la main d'une manière amicale. Son costume était un uniforme anglais assez propre, avec le chapeau, la ceinture et l'épée, plus un pantalon et des souliers, complément assez rare d'une toilette taïtienne. La vieille reine portait une robe de mousseline blanche, un mouchoir de soie jaune, de belles franges, une ceinture de satin et un chapeau de paille garni de rubans. La seconde pirogue portait la famille royale de Taïti. A peine avait-on eu le temps de se préparer, que déjà la jeune reine sautait sur le pont, vive et légère. Pendleton lui offrit la main pour la conduire sur l'arrière; je pris celle de la respectable régente Pomare-Wahine, et les autres officiers du navire se firent par ordre hiérarchique les cavaliers servants de la douairière Tere-moe-moe, de la femme du gouverneur de Wahine, de sa fille et de quelques autres dames de distinction. Aïmata, la jeune reine, était vêtue d'une robe de satin noir ornée d'une jolie bordure de mousseline; une ceinture terminée par une agrafe d'or entourait sa taille; un chapeau à larges bords, garni de rubans, couvrait ses cheveux. Tout cet ensemble ne manquait pas de grâce et de coquetterie.

A l'instant où tout le monde fut groupé sur l'arrière, Pendleton ordonna une nouvelle salve de quinze coups. Les pièces du sloop étaient petites, mais on les refoula si vigoureusement qu'elles tonnèrent avec force. A cette explosion soudaine, grand effroi parmi ces dames; la vénérable reine de Raïatea se jeta à genoux et dit ses prières; Aïmata saisit le bras de Pendleton dans un mouvement convulsif; la régente s'évanouit; toutes enfin se bouchèrent les oreilles, et crièrent : « *Maitai! maitai!* C'est bon! c'est bon! » Le vieux roi ne bougea point; il semblait habitué à ce bruit. Bientôt on se mit à table, où les augustes convives siégèrent assez décemment. La cour semblait habituée au service européen; elle maniait sans trop de gaucherie les couverts et les assiettes. Elle paraissait aussi fort bien dressée à l'usage des toasts, et elle en porta plusieurs, les princesses surtout, par sympathie sans doute pour le rhum. Pourtant, au dessert les têtes étaient saines, quoique bien échauffées. Quand la jeune reine et la régente remontèrent sur le pont, elles eurent une surprise; la flûte et le tambour du bord avaient été renforcés par un violon; un matelot, artiste ignoré jusque-là, fit ses débuts devant la cour taïtienne et obtint un succès prodigieux.

Les royales pirogues une fois parties et saluées par une dernière salve, Pendleton passa de la fête au travail : l'équipage alla quitter son costume d'apparat pour virer au cabestan. *L'Oceanic* leva l'ancre, doubla Tahoa par le nord, et gouverna sur Bora-Bora. A la nuit, on voyait le piton de cette île qui planait sur elle comme un phare sans feu. La nuit arrivant, il fallut mettre en panne jusqu'au jour. A l'aube, on fit route, on rasa à 100 toises de distance la pointe nord des écueils de Bora-Bora, on doubla l'île d'Apiti, et vers midi on laissa tomber l'ancre de nouveau devant la pointe de Pahoua par vingt brasses de fond.

Après tant de relâches successives, je croyais n'avoir plus rien à admirer dans les paysages de l'archipel. Taïti, Eïmeo, Wahine, Raïatea, m'avaient donné mon contingent de jouissances en ce genre; j'étais presque décidé à regarder Bora-Bora d'un œil indifférent. Malgré moi cependant, à la vue d'un site neuf et curieux, d'un terrain étrangement accidenté; malgré moi, à l'heure où j'aperçus ce cône de rochers tapissé de végétation, dominant une vallée étroite mais touffue, avec ses deux échelons de verdure, l'un, plus bas, de pandanus; l'autre, plus haut, de cocotiers se dressant comme des tiges de parasol; puis çà et là plus de cases que je n'en avais encore vu, jolies, coquettes, bien alignées; alors, peu à peu, je revins de mon parti pris, j'accordai quelque attention à cette nature romantique et pleine d'intérêt. Une autre circonstance caractérisait encore Bora-Bora. Au lieu d'être tantôt sous-marine, tantôt à fleur d'eau, ici unie, là couverte de végétation, la chaine extérieure de ses brisants était toute plantée de cocotiers qui lui formaient une ceinture. Qu'on se figure un bouquet entouré d'une guirlande verte. Dans le bassin qui sépare les récifs, l'eau était limpide et calme comme dans un lac. Le missionnaire du pays, nommé Platt, vint nous recevoir sur le débarcadère : il nous conduisit chez les rois de l'île, Tafaoura et Maï, deux physionomies de Taïtiens assez communes. Le premier pourtant, homme de haute

taille, mais d'une obésité proportionnelle, avait été le gouverneur de Pomare III.

Une fois débarrassés de nos visites officielles, nous parcourûmes le village, qui se divise en deux parties, Matapaï et Beula, dont chacune a son chef, peuplées l'une et l'autre d'environ 400 âmes. Devant un beau quai en dalles de corail s'élevaient l'habitation et la chapelle des missionnaires, seuls édifices de toute l'île, car Bora-Bora est un pays d'excellents chrétiens. Ils n'ont plus rien de ce courage national qui les rendit, il y a cinquante ans, si redoutables au reste de l'archipel; ils ne sont plus les soldats de ce célèbre Pouni qui fit la conquête de Tahaa et de Raïatea, et qui menaça même Taïti : de mœurs plus pacifiques et plus douces, ils obéissent à la voix des missionnaires, vont au prêche, et lisent la Bible.

J'avais un jour devant moi; et désirant l'employer à la rude et périlleuse ascension du piton de l'île, du mont Pahia, je demandai un guide à M. Platt, qui me donna un vieillard de 70 ans, un nommé Tamati, vert encore, dispos, se souvenant d'avoir vu Cook et ses navires. Moyennant une chemise bleue, cet homme devait m'accompagner jusqu'au sommet du pic; j'y ajoutai volontairement un joli mouchoir, que le vieil insulaire paraissait désirer. Nous partîmes de grand matin avec son petit-fils, garçon de fort bonne mine. Débarqués devant la pointe de Fahre-Piti, je demandai à y voir un fameux moraï consacré à Oro, temple dont parlaient les anciens récits de nos navigateurs. Tamati m'en indiqua la place : c'était un fourré de broussailles; puis, me faisant signe de garder le plus profond silence sur sa révélation, il me fit distinguer au bord de la mer une muraille de 25 à 30 pieds de long sur 5 à 6 pieds d'épaisseur, formée par des blocs de corail posés de champ, et par des cailloux plus menus jetés dans les intervalles. Cette maçonnerie formait une sorte de plate-forme sur laquelle reposait la statue du redoutable Oro, entourée d'un petit nombre de divinités subalternes. Là on apportait les offrandes, on immolait les victimes, on faisait les prières. Tamati avait passé une partie de sa vie au service des prêtres, et il savait les détails de ces pratiques; souvent les desservants du temple l'employèrent à pousser ces cris aigus et mystérieux qui, aux yeux des profanes, passaient pour la voix de la divinité.

Du moraï d'Oro la pirogue nous emporta dans la baie de Fanouï, qui creuse dans cette partie de l'île, et au fond de laquelle, près des ruines d'un petit hameau, nous commençâmes à gravir la montagne. La pente était assez douce jusqu'à l'endroit que les naturels nomment *Ohouai*, sorte de *pari*, ou forteresse, construit avec des roches; plus haut l'ascension devint plus pénible. Nous arrivâmes pourtant sans malencontre jusqu'au point accessible pour les Européens : au-dessus, le pic de Pahia n'était plus qu'un piton, une aiguille verticale sur toutes ses faces, sorte de clocher de 200 pieds de haut. A le voir, on eût dit que les oiseaux seuls avaient le privilége d'aller se poser sur son arête pointue; mais Tamati m'assura qu'à l'époque de la couvaison, les naturels, s'aidant des aspérités saillantes du roc, allaient surprendre les phaétons dans leurs nids, et leur enlever leurs belles plumes rouges. Pour mieux m'en convaincre, malgré ses 70 ans il

s'élança lui-même, et en deux minutes il se trouva suspendu à 30 pieds au-dessus de ma tête. Mais de l'endroit où nous étions, le coup d'œil est si magnifique, que je n'avais nul intérêt à gravir plus haut : j'embrassais tout Bora-Bora, avec sa couronne d'îles vertes et son lac circulaire et limpide ; d'un côté, je découvrais les pitons des îles adjacentes de Tahaa, de Raïatea, et même de Wahine ; de l'autre, les plages de Toubaï. C'était un horizon immense, riche, peuplé d'îles, accidenté de terre et d'eau.

Pour jouir plus longtemps du tableau, je pris un déjeuner frugal à l'ombre d'un bouquet de fougères arborescentes, et je fus rejoint sur le piton par un Anglais, habitant de Bora-Bora, qui m'avait suivi de près avec un guide. Jones, c'était son nom, m'accosta fort amicalement ; nous mîmes en commun notre rhum et nos vivres. A la fin du repas, il me parla du commerce de l'île, de la situation des missionnaires, de l'obéissance timide et absolue des naturels. « Croiriez-vous, me dit-il, que je n'ai rien pu obtenir d'eux touchant leur vieille histoire, qui est fort intéressante ? On les force à renier leurs pères. — Vous piquez ma curiosité, lui répliquai-je ; en voici un qui me paraît plus accommodant que les autres : si nous essayions ? » Nous essayâmes en effet, nous demandâmes à Tamati l'histoire du célèbre chef Pouni ; mais, à cette brusque ouverture, mon guide se troubla. J'insistai, j'offris un joli miroir de poche : il hésita encore, il semblait partagé entre le désir d'obtenir l'objet et la crainte d'avoir à s'en repentir ; il jetait surtout des regards inquiets sur les deux Bora-Boriens présents ; il craignait même son petit-fils. « Éloignons les autres, me dit l'Anglais. » Je trouvai un prétexte, c'est-à-dire que je leur donnai un couteau à chacun, en leur disant d'aller me couper des cocos, puis de nous attendre au pari. Le vieillard, mettant de côté la contrainte : « Cela me fait plaisir, dit-il, de parler de nos vieilles coutumes ; j'aime encore nos danses nationales, j'aime nos jeux qu'on a proscrits, nos costumes qu'on a déchirés, notre beau tatouage qui va s'effaçant. Quand je songe à nos combats d'autrefois, je saute sur mon casse-tête et je prends la pose de bataille. Pauvre Tamati ! on m'a converti trop vieux ! je ferai toujours un mauvais chrétien ! Oui, je tiens encore à ce qui n'est plus, j'ai du respect pour les choses abolies. Mais, que voulez-vous ; on ne peut plus parler ! c'est défendu. Si vous dites un mot, vos enfants vous trahissent. Les missionnaires ordonnent aux rois de vous condamner, et les rois vous condamnent. Il faut dire ses *pala-palas* (prières), voilà tout. » Nous rassurâmes le narrateur et le plaignîmes si bien, qu'il nous débita l'histoire de Pouni.

Sous les deux rois qui habitaient chacun un des côtés de la baie de Fanouï, Bora-Bora vivait tantôt en paix, tantôt en guerre avec les îles voisines, et elle avait eu dans cette lutte des chances intermittentes et balancées, quand Pouni parut. Pouni commença par réunir dans une seule main la souveraineté de l'île ; puis, étendant au loin ses conquêtes, il vainquit Raïatea et Tahaa, amassa des richesses immenses, et fit bâtir le magnifique moraï de Fahre-Piti. A l'époque où Cook le visita en 1777, et quand il rendit à ce navigateur l'ancre de Bougainville trouvée

par un chef de Taïarabou, Pouni était à l'apogée de son éclat et de sa puissance. Depuis lors, sa fortune alla toujours en déclinant. Son avarice lui fit des ennemis dans Bora-Bora, et parvenu à la vieillesse, il vécut dans l'indigence et réduit à l'état de prolétaire. Son neveu, un chef nommé Tapoa, réussit pourtant à ressaisir quelques propriétés de son oncle; il porta, avec quelques guerriers, ses armes victorieuses dans Wahine, Tahaa et Raïatea; puis il établit sa résidence dans cette dernière île. Puissant alors, il voulut venger Pouni et reconquérir Bora-Bora, où il conduisit une armée composée d'insulaires de Raïatea, de Wahine et même de Taïti, forte d'environ 4,000 hommes. Les habitants de Bora-Bora n'en avaient que 900; mais, ne désespérant pas de la victoire, ils renfermèrent leurs femmes et leurs enfants dans le pari, dont ils fortifièrent le point le plus faible et le plus accessible. Tapoa, qui avait pris terre dans la baie d'Anao, sur le revers oriental de Bora-Bora, marcha à l'assaut du pari, mais il fut repoussé avec vigueur, et perdit même un Anglais, son auxiliaire. Furieux de cet échec, il se mit à ravager les cases de la baie de Fanouï. A ce spectacle, les insulaires sortirent de leurs retranchements, et engagèrent dans la plaine de Tahou-Roua une bataille où les envahisseurs eurent encore le dessous. Tapoa se retira sur sa flotte à Raïatea. Devenu ensuite l'auxiliaire de Pomare, il périt dans le combat de Hitia avec le renom d'un des plus braves guerriers de ces îles. Depuis lors, et ces faits n'avaient que vingt années de date, Maï et Tafaoura étaient restés tranquilles possesseurs de Bora-Bora.

Mon guide, Tamati, avait pris part à cette guerre; quoiqu'il eût porté les armes contre Tapoa, il conservait un grand respect pour ce chef célèbre. En redescendant du pic, il nous fit traverser l'Ohouai, cette forteresse naturelle qui avait arrêté le premier effort des envahisseurs, et à la vue de ce champ de bataille le vieux guerrier sentit se réveiller en lui les impressions de sa jeunesse : retrouvant l'énergie du geste et de la voix, il nous raconta les divers incidents de l'assaut, les manœuvres de l'ennemi et la courageuse tactique de l'assiégé. Bref, il nous reconduisit, au bruit des exploits de son héros, jusque sur la pointe de Pahoua, où le canot de *l'Oceanic* vint nous prendre. Je trouvai à bord les deux rois de Bora-Bora, attablés avec le missionnaire et Pendleton, ce qui me permit d'observer mieux ces deux majestés sauvages : à leur obséquieuse attitude vis-à-vis du pasteur, je compris que Tamati ne m'avait trompé en rien de ce qui se rapportait à eux.

L'Oceanic avait fait à Bora-Bora sa provision de bois, fort rare à Taïti. Il remit à la voile le 29 avril, et se trouva en peu d'heures au sud de Maupiti, dont la constitution a quelque analogie avec celle de Bora-Bora; seulement, le piton y est moins élevé et moins aigu. Nous devions raisonner sur cette île, et nous nous disposions à envoyer le canot dans sa passe étroite et dangereuse, quand Pendleton, après un coup d'œil jeté sur l'horizon, se ravisa. « Nous sommes prédestinés, me dit-il, à ne faire les choses que malgré nous et par force. J'aurais voulu passer encore un jour dans l'archipel, et nous allons en être chassés tout à l'heure. Je voulais cingler sur Tonga, et nous irons où il plaira à Dieu. Deux ouragans de

N. O. en quarante jours, ici, dans cette saison, c'est un renversement de l'ordre établi, c'est une révolution dans les éléments. » Je ne comprenais rien encore à ce que disait le capitaine. Au lieu de la brise d'E., nous avions alors un calme plat, une chaleur sourde et étouffée. Çà et là quelques nuages montaient à l'horizon, il est vrai, mais lentement et sans affecter un caractère hostile. Pendleton m'avait habitué à ne pas douter de ses pressentiments, et celui-là ne se justifia ni moins vite ni moins complétement que les autres.

CHAPITRE V.

ARCHIPEL DE TAITI. — GÉOGRAPHIE. — HISTOIRE.

Le groupe connu sous le nom de Taïti se compose des îles Maïtia, Taïti, Eïmeo, Tabou-Emanou, Wahine, Raïatea, Tahaa, Bora-Bora, Toubaï, Maupiti, et de l'île basse Tetoua-Roa. Taïti, la plus grande de toutes, est celle qui a donné à l'archipel son nom moderne, nom évidemment préférable à ceux d'*îles de la Société* ou d'*îles Géorgiennes*, entre lesquels flottent encore les Anglais.

A n'en plus douter aujourd'hui, le premier découvreur de Taïti est l'Espagnol Quiros. Il vit, le 10 février 1606, cette terre qui lui restait au vent, et ordonna à un brigantin d'y aller à la recherche d'un port. Ce petit navire mouilla par dix brasses et mit à l'eau les canots qui, secoués par le ressac, ne purent accoster sur aucun point. La plage pourtant fourmillait d'insulaires, et ils prodiguaient aux étrangers des signes d'amitié. Encouragé par cet appel, un jeune Espagnol, nommé Francisco Ponce, se jeta à la nage, franchit le ressac, et parvint, à l'aide des naturels, à gagner le rivage, où il fut comblé de caresses. D'autres Espagnols imitèrent le hardi nageur et reçurent le même accueil. Ces sauvages étaient armés de lances, de sabres et de casse-têtes en bois. Leur peau était basanée. Ils étaient grands et forts. Leurs cases s'alignaient sous des cocotiers au bord de la mer. Après un séjour de quelques heures, les Espagnols regagnèrent leurs chaloupes à la nage. Aucun naturel ne voulut les accompagner.

Le lendemain, les navires étant tombés sous le vent, les chaloupes retournèrent vers la plage pour y faire de l'eau. Nul torrent, nulle source ne s'étant offerts, ils creusèrent les sables de la grève, et ils obtinrent ainsi quelques puits d'eau saumâtre. En revanche, ils ramassèrent des noix de coco en abondance. S'étant aventurés dans l'intérieur, ils virent qu'ils se trouvaient sur un isthme fort étroit, submergé à la marée basse et occupé alors par la mer qui formait une île de deux presqu'îles. Ayant rencontré une vieille femme, ils l'engagèrent à les suivre. Elle y consentit sans peine, et quand elle fut à bord on la combla de présents, on la régala, on l'habilla, après quoi on la reconduisit à terre. Cette fois, les naturels étaient venus à la rencontre des chaloupes avec leurs pirogues à la voile. Rien ne saurait rendre leur mouvement d'allégresse quand ils virent leur

CARTE
DES ILES TAÏTI
pour le Voyage autour du monde de
DUMONT DURVILLE.

152°
30'
30'
17°
18°
Latitude Méridionale.
Latitude Méridionale.

TETOUA-ROA

Talon
Paraa-roa
Papetoai
EIMEO
Matavai
Pare
Papeava
Papara
Hidia
TAÏTI
Ahabourou
Waire
TAIARABOU

Pl. LXII.



vieille compatriote ainsi affublée et chargée de présents. Leurs avances, leurs amitiés vis-à-vis des Espagnols en redoublèrent. Un entre autres, homme de haute taille et de bonne mine, avait sur la tête une couronne de plumes noires et fines, qui semblait caractériser un chef. Une chevelure blonde à demi bouclée, qui flottait sur ses épaules, ne fut pas ce qui surprit le moins les Espagnols, car il était le seul qui présentât cette particularité. Comme les Espagnols insistaient vivement par gestes pour qu'il se rendît à bord avec eux, il monta dans un de leurs canots avec quelques compagnons; mais au moment où l'on poussa au large, effrayés de se voir à la merci d'inconnus, les sauvages se jetèrent à l'eau, et si l'on retint le chef ce fut de vive force. On le mena jusqu'au brigantin sans pouvoir le décider à monter sur le pont. Il fallut lui servir à manger, l'amadouer, le combler de présents dans la chaloupe même; puis, quand on le crut bien gagné par ces prévenances, on le ramena à terre. Il était temps. Un petit nombre d'Espagnols laissés sur le rivage venait d'être entouré par des nuées d'insulaires, qui, armés de javelots et de lances, songeaient à venger leur chef, qu'ils croyaient déjà rôti et mangé par les gens du bord. La situation était donc des plus critiques au moment où ce chef reparut, enchanté de la réception qu'on lui avait faite. Ce retour fut un signal de concorde et de joie. Les matelots espagnols furent fêtés à l'envi, caressés, comblés de petits cadeaux, et l'officier qui commandait les chaloupes eut pour sa part tout ce que les naturels possédaient de plus précieux. Quiros mit à la voile le lendemain, laissant à cette île le nom de *Sagittaria.*

On l'oublia jusqu'à l'époque où Wallis et Bougainville la retrouvèrent, c'est-à-dire pendant cent soixante ans. Wallis mouilla en juin 1767 dans la baie de Mataval, après avoir failli se perdre sur le banc du Dolphin. Traîtres dans les premiers jours, turbulents et voleurs, les insulaires parurent un instant corrigés par l'argument du mousquet; puis, enhardis par leur nombre, ils en vinrent à des voies d'agression plus directes et plus formidables. Un matin, trois cents pirogues chargées de deux mille combattants, se dirigèrent vers le vaisseau anglais, et lui lancèrent une grêle de pierres. Wallis laissa les assaillants s'engager à portée, et quand ils s'y trouvèrent, *le Dolphin* fit feu de toutes ses pièces et balaya la flottille. Quelques barques plus hardies essayèrent d'en venir à l'abordage par la poulaine; mais une pièce portée sur l'avant eut bientôt fait justice de cette attaque. Le chef étant mort, les sauvages se retirèrent. A cette leçon sévère succéda une nouvelle pacification, rompue encore au bout de vingt-quatre heures. Il fallut en venir à une extermination complète, à l'anéantissement de toutes les pirogues, tant de celles qui se trouvaient à flot, que de celles qui étaient à sec sur la grève. Enfin la force eut le dessus; la victoire et la terreur des armes européennes déterminèrent une paix durable. Ces hommes, si insolents et si hardis jusqu'alors, devinrent dévoués et paisibles. Wallis explora et reconnut le pays. Parmi les chefs qui reçurent sa visite, il ne nomme que la princesse Oberea, femme de quarante-cinq ans, d'un maintien doux, d'un port majestueux, fort respectée parmi les insulaires. Elle habitait, à deux milles du mouillage, une grande case entourée

d'une cour de chefs et d'une domesticité nombreuse. Une liaison intime semble avoir existé entre le capitaine anglais et la princesse, qu'il délaissa après cinq semaines de séjour. Ce navigateur nomma l'île *George III*, et obtint même de la reine, s'il faut en croire la gravure de sa relation, la cession formelle de Taïti à S. M. Britannique.

En avril 1768, quand Bougainville vint mouiller devant le district de Hidia, Taïti devint possession française; puis, cinq ans plus tard, possession espagnole, grâce à l'Espagnol Bonechea. Ainsi se ballottait une puérile et nominale suzeraineté. Lors de la visite du navigateur français, le roi de Taïti était un enfant au nom duquel s'exerçait le gouvernement monarchique, ou à peu près. Ce gouvernement avait cela de singulier que, dès qu'un fils naissait au roi, ses fonctions changeaient de nature : il n'était plus que régent. Le roi, ou plutôt, selon le terme indigène, l'*otou*, c'était l'enfant. L'année précédente, Oammo occupait la régence pour son fils Temare; la reine-mère était la princesse Oberea, ou plutôt Pouria, la délaissée de Wallis. A part quelques larcins et le meurtre d'un naturel, suite d'un malentendu, rien ne troubla le séjour d'une semaine que Bougainville fit à Hidia. C'est à lui qu'on dut le premier tableau de Taïti, tableau enchanteur qui eut du retentissement en Europe et qui prépara la curiosité publique aux merveilleux récits de Cook et de ses compagnons. Les grâces des Taïtiennes, leurs molles complaisances, leur beauté originale, firent bruit en France et en Angleterre. On se prit d'engouement pour les peuples océaniens, pour leur hospitalité si commode, pour leurs vêtements, pour leurs armes, pour leurs mœurs. Bougainville voulait appeler l'île *Nouvelle Cythère;* mais le nom indigène de Taïti a prévalu. Il avait amené avec lui un Taïtien, Outourou, frère du chef Reti. Outourou passa onze mois à Paris, fêté, choyé, promené comme une chose curieuse, et se plia très-bien à notre civilisation : seulement, il ne put jamais parler notre langue. En 1770, le navire *le Brisson* le transporta à l'île de France, d'où il devait regagner son île; mais ayant fait échelle à Madagascar, il y mourut de la petite-vérole.

Après le départ de Bougainville, une révolution politique eut lieu à Taïti. L'un des triumvirs, l'ambitieux Toutaha, s'étant ligué avec Wahi-Adoua, gouverneur de Taïa-Rabou, chercha à déposséder de la régence Oammo et la princesse Pouria, en portant la couronne du mineur actuel, Temare, sur la tête d'un autre enfant, Otou. Les conjurés marchèrent sur Papara, enlevèrent du moraï de ce district les insignes du roi et du grand prêtre, et les transportèrent dans celui d'Ata-Hourou, où s'accomplirent dès lors, au moins pour un temps, les cérémonies solennelles et les sacrifices humains. Bientôt la puissance nouvelle, fortifiée de tous les déserteurs du parti légitime, se consolida : la révolution était consommée. Otou régnait à Pari, son domaine héréditaire, sous la tutelle et la régence de Toutaha, quand Cook vint mouiller à Matavaï en 1769. Le capitaine anglais ouvrit des relations avec le rivage; il visita le régent Toutaha et Toubouraï-Tamaïdi, chef du district de Matavaï. Il vit Reti, l'ami de Bougainville et chef de Hidia; Teari, fils du vieux Wahi-Adoua, chef de Taïa-Rabou. Il se présenta aussi chez la

princesse Oberea ou Pouria, alors déchue et effacée. Cependant un jour elle lui présenta son fils comme l'héritier présomptif de la couronne, et Oammo comme régent. La seule personne qu'il ne put voir, ce fut le roi en exercice, le mineur Otou.

Cook ne rencontra chez les naturels que bienveillance et dévouement. Quelques vols eurent lieu, rares, peu importants, mais rudement châtiés. L'île, du reste, était sûre pour les explorateurs; il la parcourut, visita le moraï royal de Papara, monument étrange et remarquable par son architecture, dont l'extérieur était formé de blocs de coraux taillés et équarris; l'intérieur, rempli de cailloux ronds. Non loin blanchissaient des amas d'ossements, débris des victimes de la dernière guerre. Au moment où Cook allait remettre à la voile, deux matelots désertèrent de son bord; pour les ravoir, l'entreprenant capitaine eut recours à l'un de ces moyens violents et décisifs qui lui étaient familiers : il fit main-basse sur la famille royale, signifiant qu'il garderait tous les otages jusqu'à ce que ses déserteurs lui eussent été rendus. Aussitôt on courut à la poursuite de ces derniers et on les lui ramena. Toutefois, le navigateur anglais ne quitta pas Taïti sans prendre, comme l'avait fait Bougainville, un insulaire à son bord : c'était la manie du temps. Cette fois ce fut Toupaïa, l'ex-grand prêtre : passager de la frégate, il visita la Nouvelle-Zélande et vint mourir à Batavia avec un serviteur qui l'avait suivi. Instruit, intelligent, Toupaïa aurait éclairé l'histoire de son pays; il eût livré à l'Europe le secret de ses traditions primitives. Sa mort fut donc regrettable à plus d'un titre.

Cependant la puissance de Toutaha, le régent de Taïti, croissait de jour en jour. Ces richesses que Cook lui avait laissées, ces armes, ces habits, tous ces objets européens, lui avaient donné un relief nouveau. Il en vint à rêver une souveraineté plus grande; il voulut soumettre la presqu'île de Taïarabou. Vainement le vieux Wahi-Adoua fit-il valoir d'anciens services auprès de l'ambitieux; il n'écouta que son orgueil : il fit voile vers la péninsule avec une immense flottille, livra un combat naval où les chances furent partagées; puis, résolu de tenter la fortune sur terre, il emmena le jeune roi et marcha à la rencontre de l'ennemi, qui l'attendait sur l'isthme. La bataille fut sanglante, et fatale à Toutaha : il y périt avec d'autres chefs qui furent grièvement blessés; le jeune Otou n'échappa qu'en fuyant vers les montagnes. Déjà Wahi-Adoua marchait vers Matavaï et Pare; déjà l'île entière, ravagée et soumise, s'inclinait devant le vainqueur, quand on proposa des conditions de paix. Elles furent acceptées. Le jeune Otou, devenu majeur, régna en s'aidant des conseils de son père. Il avait trois frères cadets : l'un devenu célèbre dans la suite sous le nom d'Ora-Piha, puis Waïdoua et Tepahou. Quant à Wahi-Adoua, le souverain de Taïarabou, il survécut peu à son triomphe, et laissa la couronne à son fils. Ce fut lui que virent, Bonechea en 1772, dans un voyage dont les détails sont peu connus, et en 1773 un autre Espagnol, nommé Langara, qui y laissa un déserteur, devenu depuis le conseiller et le favori de Wahi-Adoua II.

En avril 1773, Cook reparut avec deux vaisseaux devant Taïti; il passa huit

jours devant Taïarabou, où il reçut, la veille de son départ, la visite de Wahi-Adoua. « Wahi-Adoua, dit Forster, était un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, bien fait, d'une physionomie douce mais sans expression, qui annonçait la crainte et la défiance. Après une relâche sur la côte, les vaisseaux anglais firent route pour le nord de l'île et vinrent mouiller à Matavaï. Là une réception brillante attendait le capitaine de la part du souverain de Taïti, le roi Otou. Ce prince était âgé de trente ans, beau, bien fait, de bonne mine, brun de chevelure. Nul n'avait le droit de se couvrir en sa présence, nul, pas même son père, et non-seulement il fallait rester devant lui tête nue, mais le haut du corps découvert jusqu'à la ceinture. Autour de lui se tenaient ses frères, ses sœurs et son père Hapaï, homme déjà âgé, maigre et de haute taille, mais vert encore et vigoureux. Oammo et Oberea se trouvaient totalement effacés. Un des chefs les plus remarquables de cette île était alors Potatou, que déjà Cook avait connu dans un précédent voyage. A une taille gigantesque, à une constitution d'athlète, Potatou unissait une grâce singulière de traits, une noblesse de maintien, une douceur de manières surprenante. Il était si prodigieusement construit qu'une de ses cuisses égalait en grosseur le corps du plus fort matelot. Sa femme, Pola-Tehera, ne lui cédait en rien sous ce rapport : sa taille allait presque à six pieds. Devenue, lors du premier voyage, la sœur de Cook (*Touahine no Touti*), elle était fort jalouse des droits que lui donnait ce titre, et un jour que la sentinelle anglaise voulut lui interdire l'accès de la chambre du capitaine, elle la colleta sans façon, la jeta par terre, et arriva jusqu'à son frère adoptif à qui elle porta ses plaintes.

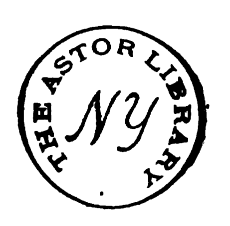
Cette année-là, Cook fit encore diverses échelles dans l'archipel. Un an après (avril 1774), il était de nouveau au mouillage de Matavaï, où il trouva une flottille considérable, destinée à agir contre Eïmeo, sous les ordres de Towha, chef de Tetaha. Il s'agissait d'établir de vive force dans la royauté de cette île Motou-Aro, beau-frère du roi Otou, contre les prétentions rivales de son oncle Mahine, alors investi. Rien de plus curieux que cette flotte. Les bâtiments de guerre consistaient en grosses doubles pirogues de 40, 50 et 60 pieds de longueur, montées chacune par quarante hommes, guerriers ou rameurs, et en autres doubles pirogues plus petites, au nombre de 170, faisant l'office de transports et montées par huit hommes, terme moyen. D'après ce calcul, les 330 bâtiments dont elle se composait devaient porter 7,760 hommes. Encore faut-il remarquer que ces embarcations ne paraissaient pas armées au complet : d'ailleurs elle n'était fournie que par deux districts de Taïti, et Taïarabou n'avait pas envoyé de contingent. Cette donnée peut servir de base à un calcul de la population de Taïti à cette époque.

Cook n'assista pas au départ de la flotte, et il n'apprit qu'à son retour le résultat de l'entreprise. La première attaque fut heureuse; Motou-Aro fut installé roi; mais Mahine étant revenu à la charge, demeura maître derechef, et obligea le roi de Taïti à un armement et à une descente nouvelle. Celle-là ne fut pas aussi énergiquement conduite. On entra en pourparlers au lieu de combattre; une trans-



FLOTTE DE TAÏTI.

Publié par Furne à Paris.


THE ASTOR LIBRARY
NY

action, d'abord désapprouvée et critiquée vivement, fut enfin admise par le roi Otou, et Mahine resta possesseur d'Eimeo. Cependant, avant que cette affaire eût suivi ses phases diverses, Cook accomplit son second et son troisième voyages, sans aucun incident bien décisif. Désormais lié avec tous ces chefs, presque chef taïtien lui-même, il fut visité par eux comme un ami ou comme un supérieur. Au troisième, c'est-à-dire en 1777, il parut avec deux vaisseaux devant la presqu'île de Taïarabou, puis il vint à Matavaï, où on le reçut comme un ancien ami, quitta cette rade vers la fin de septembre, passa à Eïmeo où régnait alors Mahine, y brûla une vingtaine de pirogues pour une chèvre qu'on lui avait volée, relâcha à Wahine, gouvernée par Taïri-Taïria, installa sur cette île le protégé des Anglais. le célèbre Maï qui avait visité Londres, et y punit à sa manière un naturel qui avait volé un sextant. « Je lui fis, dit-il naïvement, raser les cheveux et la barbe, puis couper les deux oreilles. » Pour un Anglais, c'était faire justice un peu trop à la turque : du reste, cette façon expéditive était systématique chez Cook. Quelques jours après, en rade de Raïatea, un matelot de *la Découverte* vint à déserter : à l'instant même le capitaine renouvela les représailles de Taïti; il enleva tout d'une rafle le fils, la fille et le gendre du chef Oreo, et les garda prisonniers jusqu'à ce qu'il eût retrouvé son déserteur.

Ce fut dans l'intervalle de ces voyages de Cook, le 27 novembre 1774, que le capitaine espagnol Domingo Bonechea mouilla dans le port de Watou-Tera sur Taïarabou. Envoyé par le gouverneur du Pérou pour établir des missionnaires sur l'île Taïti, il fut accueilli fort amicalement par l'arii Wahi-Adoua, qui entra dans sa pensée et favorisa singulièrement son entreprise. Le roi Otou lui-même vint alors dans la presqu'île pour voir les étrangers. On débarqua deux missionnaires sur la plage; après quoi les Espagnols mirent à la voile, firent échelle sur d'autres points de l'archipel, et ne reparurent à Taïti que pour y perdre, le 26 janvier 1775, leur brave commandant, qui fut enterré au pied de la croix de la mission. Deux jours après, les navires réappareillèrent pour Lima, laissant sur l'île les deux missionnaires. Il paraît toutefois que ces évangélistes y séjournèrent peu : la même année un bâtiment vint les reprendre, et depuis cet essai isolé l'Espagne s'est abstenue d'en faire aucun autre. Au reste, et de l'aveu même des Anglais, la mission laissa des regrets et des souvenirs honorables dans tout le pays. La brutale énergie de Cook ne rencontra pas des sympathies aussi sûres et aussi universelles.

Peu de temps après le départ du capitaine anglais, Otou épousa Hidia, sœur aînée de Motou-Aro, de sorte que ces deux princes se trouvèrent ainsi doublement alliés. Le premier enfant qui provint de cette union fut étranglé pour que ses parents se maintinssent leur titre; mais Otou ayant voulu conserver le deuxième, il s'ensuivit pour lui, d'après la loi indigène, une espèce d'abdication, ou de passage de l'état de roi à celui de régent. Dès lors il changea de nom plusieurs fois, et finit par s'arrêter à celui de Pomare (rhume), par allusion à un rhume violent qu'il avait contracté à la suite de marches guerrières. Les Euro-

péens consacrèrent ce sobriquet, et il devint pour eux Pomare Ier; son fils, Pomare II. La naissance de cet enfant ne fut pas seulement pour son père une cause d'abdication, elle devint une occasion de rupture dans le ménage royal. Hidia quitta son époux, ne lui restant fidèle que sous le rapport politique. Bientôt après, le régent et le jeune roi virent leur autorité menacée. Un dangereux rival, Towba, l'amiral qui avait transigé à Eïmeo, couvait depuis longtemps des projets de vengeance, et Cook lui-même avait été obligé d'intervenir pour les comprimer. Libre d'agir après le départ du capitaine anglais, il réunit ses forces à celles de Tetaha, d'Ata-Horou et de Mahine, pour agir contre les districts de Pare et de l'Est. Les hostilités se prolongèrent longtemps sans aucun avantage de part ni d'autre : on brûla des pirogues, on ravagea des champs, on détruisit les animaux que Cook avait laissés dans l'intention de les multiplier; on épuisa tour à tour Eïmeo et Taïti. Dans ces entrefaites, Mahine mourut, et fut remplacé par son fils. Le parti Motou-Aro s'agita vainement pour ressaisir la souveraineté.

Onze années s'écoulèrent ainsi sans qu'aucun navire abordât à ces îles pour lesquelles, dans la période antérieure, on s'était si vivement engoué. De toutes les empreintes, de tous les souvenirs que les Européens y avaient laissés, une chose seule avait acquis un malheureux privilége de naturalisation et de développement : des maladies honteuses s'étaient d'autant plus facilement infiltrées au milieu de cette population, qu'elle avait mis dans ses rapports avec les marins moins de réserve et plus de complaisance. Déjà la contagion avait vicié le sang; déjà elle avait dégradé et altéré dans sa source cette race de beaux et robustes insulaires, de femmes gracieuses et belles. C'était pitié de voir que le premier contact d'un monde civilisateur était un poison physique.

Le premier navire qui reparut devant Taïti fut le *Lady Penrhyn*, capitaine Sever, l'un des bâtiments chargés du transport de la colonie qui venait de s'établir sur la Nouvelle-Galles du Sud. Il mouilla à Matawaï en juillet 1788 pour procurer des vivres frais à son équipage infecté du scorbut. Pomare vint à bord et montra au capitaine un portrait de Cook, espèce de relique dont il semblait fier. Sever ne crut pas devoir lui annoncer la mort du célèbre navigateur; il lui fit même des présents en son nom, et de son côté le chef sauvage le pourvut libéralement de vivres. L'attitude des naturels fut affectueuse, réservée, presque tendre, vis-à-vis de leurs amis les Anglais, qu'ils n'avaient pas vus depuis un si long temps. A son tour Bligh parut à Matavaï pour s'y procurer des plantes destinées à la transplantation dans les colonies anglaises. Le terrible Towha n'existait plus, et Tepahou, oncle du roi, lui avait succédé. Le capitaine resta cinq mois sur la rade. Pomare Ier était absent alors, mais il revint à la première nouvelle. « Le régent, dit Bligh, était un homme de cinq pieds huit pouces, très-fort, très-corpulent, âgé de trente-cinq ans environ. Hidia, belle et grande femme de vingt-quatre ans, avait une figure animée et spirituelle; enfin Waï-Doua, autre membre de la famille royale, jouissait d'une grande réputation de bravoure, mais il était encore plus ivrogne que brave. Le petit Pomare II n'avait que six


THE ASTOR LIBRARY
NY



HOMMES MASQUÉS D'HAWAÏ.



POMARE IER ROI DE TAÏTI.

Publié par Furne, à Paris.

ans. » Dès les premières entrevues, le régent et sa femme supplièrent le capitaine de les emmener en Angleterre. « Nous voulons rendre visite au roi George, » disaient-ils. C'était probablement un prétexte; le véritable motif était la crainte que leur causaient des rivaux actifs et remuants. Il déclina cette mission, et promit seulement, pour leur échapper, de venir les aider dans leurs guerres. Deux mois s'étaient écoulés à peine, que *le Bounty* mouilla de nouveau à Matawaï. Bligh n'y était plus, la révolte l'avait destitué, puis abandonné à la merci de l'Océan. On fit un conte aux naturels, qui ignoraient encore la mort de Cook. C'était lui, disait-on, qui renvoyait *le Bounty* pour engager les insulaires à coloniser une île trouvée sur la route de Tonga, île où Bligh avait pris terre. Les Taïtiens le crurent; on embarqua quatre cent soixante cochons, cinquante chèvres et une grande quantité de poules, de chiens et de chats. Onze femmes et treize hommes complétèrent la cargaison, qui fit voile pour Toubouaï.

Cette expédition ayant mal tourné, *le Bounty* ramena les trop confiants Taïtiens à Matavaï le 22 septembre 1789. Seize des révoltés se firent mettre à terre : les autres, comme on l'a vu, avaient suivi la fortune du lieutenant Christiern, et fondé Pitcairn. Quant aux nouveaux colons de Taïti, ils essayèrent de s'y industrier : les plus habiles songèrent à construire un petit schooner. Churchill, l'un d'eux, ex-maître d'armes à bord du navire, se rendit à Taïarabou auprès de Wahi-Adoua dont il avait été le taïo (l'ami). Un de ses camarades, Thompson, homme brutal et cruel, l'y suivit, et partagea les avantages de sa position. Elle devint si belle pour Churchill, qu'à la mort de Wahi-Adoua on le nomma chef. Il allait régner sur la presqu'île, quand Thompson, jaloux, le tua d'un coup de fusil. A leur tour les naturels vengèrent leur souverain et immolèrent Thompson. Un enfant de quatre ans fut intronisé. Les autres Anglais, contenus par Pomare, vécurent assez tranquilles. Un jour ils eurent une alerte quelque peu vive à la vue d'un navire européen qui cinglait vers le mouillage de Matavaï; mais le pavillon suédois arboré sur l'arrière apaisa leurs craintes. C'était le capitaine Cox, qui fut très-bien accueilli par le régent; il repartit peu de jours après, laissant un déserteur sur l'île, un nommé Brown, homme actif et intelligent, qui devint l'ami et le bras droit de Pomare Ier.

Bientôt le régent sentit combien le concours de ces Européens pouvait lui être momentanément utile. Dans une guerre contre Eïmeo, tout en refusant d'y prendre part en personne, ils livrèrent à quelques naturels des armes mises en état, leur apprirent la manière de s'en servir, et cette circonstance suffit pour donner la victoire à la famille de Motou-Aro depuis si longtemps dépossédée. Dans une révolte d'un danger plus immédiat, quand Potatou et Tetouha, chefs de Taïti, prirent les armes contre la famille royale et envahirent le district de Pare, les Anglais firent plus encore : ils se mêlèrent directement à la lutte. Le schooner était alors terminé : il fit voile avec une flotte de pirogues pour attaquer Ata-Hourou par mer, tandis que Pomare et un certain nombre d'entre eux l'investiraient du côté de terre. Ce plan réussit : Potatou et Tetouha furent obligés de se

sauver vers la montagne; ils abaissèrent leur orgueil devant Pomare II, livrèrent le maro royal, enlevé depuis vingt-un ans au moraï de Pare, et conservé dans celui d'Ata-Hourou. Quand on tint cet insigne, on voulut que le jeune roi en fût solennellement revêtu, puis on enveloppa S. M. dans un pavillon donné par le capitaine Cox. Ainsi vêtu et ceint du maro, Otou fut promené processionnellement par toute l'île, même dans la péninsule de Taïarabou, jusqu'alors indépendante, et dont le régent rêvait la conquête. Il avait décidé les Anglais à la poursuivre conjointement avec lui, lorsque le capitaine Edwards de la frégate *la Pandora* vint, au nom de son gouvernement, réclamer les mutins du *Bounty*. En présence des canons d'une frégate, il n'y avait pas de résistance possible; les chefs indigènes, se montrant ingrats vis-à-vis de leurs hôtes, les livrèrent à leurs compatriotes, malgré les cris et les sanglots des veuves taïtiennes et des orphelins qu'ils laissaient. Pomare, toujours tourmenté de la pensée de revoir l'Europe, aida le capitaine anglais dans cette exécution; puis il demanda, comme récompense, à être embarqué pour l'Angleterre. Sans son frère Ora-Piha, ce départ aurait eu lieu.

Vers la fin de la même année, Vancouver parut à Taïti avec ses navires. Des chefs qu'il y avait connus lors du dernier voyage de Cook, il n'en trouva que deux, Pomare Ier et Potatou. Pomare Ier avait même fixé sa résidence à Eïmeo, d'où il accourut pour voir ses amis les Anglais. A cette époque, il y avait dans les événements politiques une tendance à la réunion du gouvernement de l'archipel dans une seule main. Pomare Ier exerçait à Eïmeo une suprématie égale à celle de régent. De tous côtés se combinaient donc des éléments qui devaient donner quelque unité à son pouvoir. Ses parents et amis y pensaient surtout; ils s'en ouvrirent à Vancouver, en le suppliant de les aider de sa personne et de ses soldats, ou bien, à défaut, de ses canons et de sa poudre. Vancouver demanda d'en référer au roi George qui, sans doute, ne manquerait pas de faire ce que lui demandait son ami Pomare. Officier des expéditions de Cook, Vancouver put remarquer combien l'archipel avait déchu : il ne retrouva plus ces fraîches et jolies Taïtiennes, ces Taïtiens vigoureux et bien faits. La population, réduite chaque jour, s'était peu à peu étiolée : la décadence devenait frappante.

En février 1792, *la Mathilda*, capitaine Weatherhead, après une relâche de quinze jours à Taïti, se perdit sur les écueils de l'île Osnabrugh. Sauvé dans les canots, l'équipage regagna Taïti, où les naturels achevèrent de dépouiller des hommes à qui la mer avait laissé fort peu de chose. Pomare, averti de cette conduite, vengea les naufragés en ravageant le canton inhospitalier. Un petit navire, *le Prince William Henry*, ayant mouillé à Taïti le 26 mars suivant, consentit à prendre quelques hommes de *la Mathilda;* les autres arrangèrent leur vie dans l'île. Bligh, qui reparut en avril, les y trouva installés. Il venait encore, avec les navires *Providence* et *Assistance,* charger des plants d'arbres à pain pour les colonies américaines, et séjourna trois mois, pendant lesquels Pomare le vit fort souvent. Bligh aida à la pacification des divers districts; puis il repartit, emme-

nant avec lui Hidi-Hidi et un autre Taïtien. Le premier resta aux Indes occidentales pour y prendre soin des plantes qu'on voulait naturaliser ; l'autre poussa jusqu'en Angleterre, où il mourut. Après Bligh vinrent *le Dedalus*, capitaine New, en février 1793; puis *la Jenny* et *la Britannia* touchèrent à Taïti en 1794; enfin *le Duff*, capitaine Wilson, chargé de distribuer de pieux missionnaires sur toutes les îles de la Polynésie, mouilla dans la rade le 5 mars 1797.

L'arrivée de ces propagateurs d'une religion nouvelle fit révolution à Taïti. Le grand prêtre Mani-Mani se déclara sur-le-champ pour eux, abnégation bien étrange chez un homme qui vivait de son culte idolâtre. Il se fit l'ami, le protecteur de ceux qui venaient élever autel contre autel et enlever des fidèles à ses temples. Enchantés de cet accueil, les missionnaires se livrèrent sans aucun délai à leur œuvre pieuse, et deux Suédois, André Lynd et Peter Haggerstein, naturalisés sur l'île, se posèrent comme interprètes entre eux et les naturels. Pour prouver que la sympathie indigène ne voulait demeurer ni ingrate ni stérile envers les pasteurs chrétiens, une cérémonie solennelle eut lieu le 16 mars, où, devant les chefs Pomare Ier, Hidia, le vieux Hapaï, et Païtia, chef de Matavaï, le roi Pomare II fit aux missionnaires cession publique et complète du territoire de Matavaï. A cette occasion, le grand prêtre Mani-Mani prononça un discours accompagné de gestes expressifs, auquel les notabilités taïtiennes répondaient par des signes d'assentiment. A la suite de cet acte officiel, les Anglais se mirent à l'œuvre pour construire à leurs vénérables compatriotes une maison commode, et les naturels les secondèrent de tous leurs moyens. Quand cette habitation fut prête, les évangélistes destinés à la résidence de Taïti, avec cinq femmes et deux enfants, en prirent possession; et *le Duff*, dont la mission était accomplie, remit à la voile pour Nouka-Hiva.

Laissés au milieu d'un troupeau encore idolâtre, les pasteurs cherchèrent à le ramener peu à peu à une foi meilleure. Leur premier soin fut d'empêcher les areoïs de détruire leurs enfants comme ils le faisaient pour ne pas se laisser déposséder par eux ; et dans cette vue ils s'adressèrent à l'amour maternel : il ne fut pas lent à leur répondre. La femme de l'areoï Omtaï, cédant à la persuasion, avait consenti à laisser vivre son enfant et à le livrer aux Européens pour qu'ils l'élevassent. Elle s'en ouvrit à son mari, qui rejeta bien loin cette proposition si nouvelle pour ses oreilles. « Non, disait-il, il ne faut pas enfreindre les priviléges des areoïs.—Mais en faisant cela tu offenses Dieu, insistaient les missionnaires, tu provoques sa vengeance. — Si je voyais, répliqua l'opiniâtre Taïtien, si je voyais qu'Atoua (Dieu) détruisît pour cela les areoïs, je renoncerais à mon droit. Mais ce n'est pas pour cela que nos ancêtres sont morts ! — Qui te le dit ? » reprit l'apôtre, se permettant un pieux mensonge. Le chef fut un instant ébranlé; mais il se remit et persista : l'enfant fut tué. Des démarches à peu près semblables eurent lieu auprès de la princesse Hidia, enceinte alors du fait d'un de ses serviteurs : elle refusa aussi, donnant pour motif que le fruit de ses entrailles était du sang vulgaire et qu'il devait mourir. On l'immola en effet, et comme les missionnaires lui

en faisaient des reproches, elle entra dans une grande colère. Il fallut se taire et patienter.

Le Duff reparut à Matavaï le 6 juillet ; il y retrouva les missionnaires fort contents de la manière dont on les traitait, mais peu avancés dans leur œuvre de conversions. Des explorations curieuses et exactes eurent lieu pendant cette relâche, qui dura deux mois. Le jeune Wilson, neveu du capitaine, fit le tour de l'île, et évalua à 16,000 âmes le chiffre de la population, chiffre qui constatait une effrayante perte d'hommes depuis la découverte ; il visita aussi divers monuments curieux, par exemple les grands moraïs de Papara et d'Ata-Hourou. Nous avons dit ce qu'était le premier ; l'autre était situé dans la partie nord de la vallée d'Ata-Hourou, à un mille environ du rivage, sous un berceau d'arbres qui l'abritaient contre le soleil, et occupait une esplanade entourée d'une palissade en bois de cent pieds carrés. La moitié de cette enceinte était pavée, et sur cet espace s'élevait une sorte d'autel ou plate-forme soutenue sur seize piliers de bois. Cette plate-forme était couverte de nattes épaisses dont les bords pendaient en guise de franges. Sur ces nattes se déposaient les offrandes, des cochons, des colliers, des tortues, de grands poissons, des bananes, des cocos, le tout dans un état de décomposition plus ou moins avancé.

A peu de distance de ce moraï, le hasard offrit à Wilson le spectacle d'un *toupapau*. Un toupapau, c'est le cadavre, conservé aussi longtemps que possible, d'un chef célèbre, d'un homme illustre dans la contrée : celui-ci était la dépouille d'Ori-Piha, mort quelques mois auparavant. Sur la demande de l'Anglais, on tira le cadavre de la plate-forme où il était couché ; on le dégagea des nattes qui l'enveloppaient, sorte de bandelettes égyptiennes qui ne laissaient voir que les pieds. Quand tout fut enlevé, Wilson remarqua que le corps avait été ouvert, et que la peau intacte adhérait aux os. On eût dit un squelette recouvert de papier huilé. Malgré la chaleur du climat, il exhalait une odeur à peine sensible. Cette sorte d'embaumement se pratique de la manière suivante : on ouvre le corps pour lui enlever les entrailles et la cervelle, puis on le lave et on le frotte tous les jours avec de l'huile de coco jusqu'à ce que la chair soit entièrement desséchée. A part le système d'injections aromatiques, c'est à peu près l'embaumement égyptien. Quand le corps est ainsi préparé, on l'abandonne à l'action du temps. Aux arbres voisins se balançaient suspendus des bananes et d'autres fruits offerts à l'esprit du mort. « Où est cet esprit ? » demanda Wilson aux gardiens. Ils sourirent, puis répliquèrent : « *Are po* (Il est allé dans la nuit). »

Enfin *le Duff* quitta Matavaï et laissa les missionnaires à la merci des naturels, n'ayant pour toute défense que l'arme puissante du prosélytisme. Le premier soin de ces hommes dévoués fut de se mettre au fait de la langue du pays ; ils y firent de rapides progrès, grâce à la merveilleuse complaisance des insulaires. En retour de ce bon procédé, les apôtres rendaient parfois d'importants services aux chefs, au moyen de leur forge et de leurs outils de charpentier. La bonne harmonie régna donc entre les colons et les indigènes ; seulement il fut impos-

sible à ces derniers de dissimuler qu'ils étaient nés larrons; ils ne se firent pas scrupule d'enlever çà et là, l'occasion le voulant, quelque outil indispensable aux missionnaires, et, sans une surveillance continuelle, ces derniers se seraient vus promptement et complétement dévalisés. Ils comptaient un an de séjour dans l'île quand, le 6 mars 1798, *le Nautilus*, capitaine Bishop, vint mouiller sur la rade de Mataval. Destiné au commerce de pelleteries sur la côte N. O. de l'Amérique, ce navire avait été si tourmenté par des ouragans essuyés coup sur coup, qu'il offrait l'aspect le plus délabré. Pomare II contempla sa détresse avec un superbe dédain; sans l'entremise des missionnaires, *le Nautilus* n'aurait eu aucun secours. Aidé et ravitaillé, il venait de remettre à la voile quand un nouveau coup de vent le ramena sur la rade. Là, trois de ses hommes ayant déserté, Bishop s'adressa aux missionnaires, qui se rendirent chez le roi pour les réclamer; mais, par un acte de violence inouï jusqu'alors, ces porteurs de paroles furent arrêtés et dévalisés en route par les indigènes : l'intervention fortuite de Pomare Ier et de Hidia les préserva d'être jetés dans le torrent. Il y a lieu de croire que Pomare II était complice dans cette affaire. Quand son père lui en fit des reproches, il désavoua les coupables, mais il ne restitua point les déserteurs.

Cette aventure découragea les missionnaires : elle leur semblait le prélude d'outrages plus grands et de vexations plus cruelles. La plupart d'entre eux se décidèrent à quitter l'île avec *le Nautilus*. Pomare Ier chercha vainement à les retenir; ils persistèrent. Six seulement, dont un marié, tinrent bon contre des périls éventuels. Ils restèrent, confiants dans la Providence, et, renonçant à quelques armes, à quelques munitions que Wilson leur avait laissées, ils ne gardèrent que deux mousquets, dont ils firent présent à Pomare et à Hidia. Ainsi que les plus timides l'avaient prévu, la place ne fut pas tenable. Pomare Ier était pour les apôtres chrétiens, mais Pomare II, par esprit d'opposition, semblait les abandonner. Le peuple, d'ailleurs, commençait à les voir d'un mauvais œil; car, à cause d'eux et à leur intention, Pomare Ier avait fait supplicier deux des agresseurs dans l'affaire du *Nautilus*.

Les choses en étaient là au moment où deux gros navires se montrèrent en vue de Matavaï. Les naturels de Pare crurent que le roi d'Angleterre envoyait un capitaine pour tirer vengeance de l'outrage fait aux missionnaires, et ils s'enfuirent effrayés dans les montagnes. Ce n'étaient pourtant que deux baleiniers, *Cornwall* et *Sally*, qui partirent, après trois jours de relâche, laissant un déserteur. Dans ce même temps, un incident singulier vint tourmenter le pays. Le chef de Papara et rival de Pomare Ier, un nommé Oripaïa, ayant voulu essayer de la poudre que lui avait donnée *le Cornwall*, s'y prit avec maladresse, et périt dans une explosion. On l'embauma, on l'exposa sur le toupapau; mais Pomare Ier, au lieu de lui rendre les honneurs dus à un chef, le fit insulter sur son lit de parade. A cette nouvelle, le roi Pomare II entra dans une violente colère; il leva une armée, marcha vers le district de Matavaï, le parcourut en balayant tout devant lui, chassa les habitants, et déclara Pomare Ier déchu de toute son autorité sur la

péninsule. Pour ne pas affecter des prétentions immédiates à la souveraineté des districts conquis, Pomare II céda celui de Matavaï au grand prêtre Mani-Mani, puis il le fit assassiner quelques jours après son investiture. Ce prince continuait par toutes les voies son système d'envahissement. Les districts du S. O. s'étaient déclarés pour lui, et il faisait menacer les autres d'une conquête à main armée s'ils ne suivaient pas cet exemple.

La situation n'était guère rassurante; elle allait empirer encore et s'aggraver de toutes les chances d'une guerre civile, quand *le Purpoise* mouilla à Matavaï, apportant à Pomare II des présents, de la part du gouverneur de Port-Jackson. Cette reconnaissance solennelle du roi taïtien imposa à ses ennemis; ils ajournèrent leurs projets, et la mission respira. Elle eut bientôt des motifs plus réels de confiance. *Le Royal-Admiral*, que commandait encore Wilson, apporta un renfort de huit missionnaires, que les autorités locales accueillirent parfaitement. A cette époque, les évangélistes arrivés les premiers savaient déjà passablement la langue du pays. Ils prêchaient l'Évangile au peuple et enseignaient le catéchisme aux enfants; ils poussaient même jusque dans l'intérieur du pays pour établir les conversions sur une plus grande échelle. M. Nott fut le premier qui, au mois de mars 1802, fit le tour de l'île en se livrant à la prédication. Partout il fut accueilli de la façon la plus hospitalière. Plusieurs l'écoutaient avec curiosité, quelques-uns avec intérêt; il y en eut même qui se déclarèrent prêts à adorer le nouveau dieu, si les anciennes divinités de Taïti voulaient bien ne pas les punir de mort. A son retour, M. Nott passa par le district de Ata-Hourou. Il y trouva le roi, son père, et tous les chefs guerriers rassemblés au grand moraï, et en train d'accomplir des cérémonies en l'honneur du dieu Oro; une foule de cochons gisaient sur l'autel, plusieurs victimes humaines pendaient aux arbres du voisinage. Scandalisé à la vue d'un tel spectacle, Nott voulut parler; mais on ne l'écouta point.

Le lendemain une seconde réunion eut lieu au moraï, mais plus bruyante, plus dramatique dans son dénouement. Pomare II et son père y prirent la parole : ils dirent que le dieu Oro les avait priés de le faire transférer d'Ata-Hourou à Tautira sur Taïarabou, et qu'en conséquence on eût à le leur livrer. Sur cette ouverture, grand tumulte : les chefs d'Ata-Hourou refusèrent de se prêter à cette cession. Nouvelle demande de la part du roi et du régent; nouveau refus de la part des chefs. Alors Pomare ordonna d'enlever le dieu, malgré la résistance des gens d'Ata-Hourou, et des guerriers sortis en armes de leurs pirogues exécutèrent cet ordre. La flotte, après cet exploit, leva l'ancre sous la conduite des deux Pomare, qui emportaient avec eux la fameuse divinité, l'atoua Oro, à qui tout aussitôt on demanda le pardon de cette violence par un sacrifice humain. Le résultat de ce rapt à main armée fut une guerre qu'on nomma dans les annales indigènes *Tetamaï ia Roua* (guerre de Roua), parce que ce fut un chef de ce nom qui commanda les insurgés d'Ata-Hourou. Quelques jours après la profanation de leur temple, ces derniers débordèrent sur le district de Faha, le ravagèrent

de fond en comble, massacrèrent tous les naturels qu'ils purent atteindre, continuèrent ensuite sur les terres de Pare cette campagne de meurtre et de destruction, et se retirèrent en menaçant Matavaï d'un sort semblable.

A cette époque, le parti royal était vivement compromis. Retirés dans la presqu'île de Taïarabou, les deux Pomare assistaient presque indifférents à ces représailles qu'ils avaient provoquées; ils continuaient à conjurer leur dieu qu'ils croyaient offensé. De ce côté les missionnaires n'avaient donc rien à attendre : d'un jour à l'autre leur territoire pouvait être envahi, leur établissement détruit, leurs personnes en danger. Ils tremblaient que cet événement n'arrivât, lorsque, coup sur coup, deux navires parurent en rade de Matavaï : l'un, *le Norfolk*, capitaine Bishop, amenant de Port-Jackson le missionnaire Shelly et sa femme; l'autre, *la Vénus*, capitaine Bass, qui venait se ravitailler. *Le Norfolk*, s'étant jeté à la côte, mit même bientôt à la disposition des pasteurs et de leurs partisans une petite troupe d'Européens échappés au naufrage. Sur ces entrefaites, 300 guerriers étant venus d'Eïmeo au secours de la cause royale, un combat s'engagea entre toutes ces forces, soutenues par un détachement anglais, contre les rebelles d'Ata-Hourou. Cependant l'avantage fut pour ces derniers, que fanatisait la pensée qu'ils combattaient pour leurs dieux, tandis que les soldats de Pomare luttaient sans énergie et sous le coup d'une profanation. La présence des Anglais put seule empêcher une invasion du territoire de Matavaï. Après la bataille, des pourparlers s'ouvrirent; et il fut convenu que ce district serait respecté comme un terrain neutre, comme un point plus européen que taïtien, libre et ouvert à tous les partis. Sans Bishop et ses hommes, bien certainement de pareilles conditions n'eussent jamais été obtenues.

Le théâtre de la guerre fut donc changé. Enflés par ce succès, et convaincus que leur dieu combattait pour eux, les insurgés d'Ata-Hourou rallièrent à leur cause les populations de Papara et de quelques autres districts de la presqu'île de Taïti; ils franchirent l'isthme, et marchèrent vers Tantira, résidence des deux Pomare qu'ils surprirent presque désarmés, absorbés dans la prière, démoralisés par la pensée que leur dieu était inflexible, privés de leurs soldats qui semblaient déserter une guerre sacrilége. Les deux rois comptaient dans leur armée quarante mousquets, et leurs adversaires n'en avaient que quatorze; mais cet avantage ne compensait pas pour eux la démoralisation qui s'était emparée de leurs troupes. Battus, repoussés dans leurs pirogues, ils furent obligés de fuir par mer, tandis que les chefs rebelles reprenaient dans Tentira l'effigie d'Oro qu'ils rapportaient triomphalement dans le moraï d'Ata-Hourou; et quand ils arrivèrent à Matavaï, le désespoir dans l'âme, ils avaient conçu le projet, renonçant à la partie, de se retirer sur Eïmeo. Bishop et ses compagnons les en dissuadèrent et leur rendirent le courage.

Le capitaine se faisait fort de rétablir les affaires : il prit d'énergiques mesures de défense, palissada la maison des missionnaires, traça des retranchements, rasa une chapelle afin de déblayer le sol, et installa sur une plate-forme quatre canons

de cuivre qu'on avait tirés du *Nautilus* après le naufrage de ce bâtiment. Des chausse-trappes furent creusées dans les issues voisines, et des sentinelles durent veiller à tour de rôle à la sûreté commune. De son côté, Pomare fit exécuter quelques travaux sur la colline de Taha-Raï, seule route par laquelle on pouvait diriger une attaque contre Matavaï du côté de l'ouest. Ayant appris vers ce même temps, que l'armée des rebelles était retournée à Taïarabou, afin de s'installer dans sa conquête, il profita de son éloignement pour envahir le territoire de Ata-Hourou. Tombant à l'improviste sur des femmes, des enfants et des vieillards, il massacra 200 individus, et laissa le district baigné de sang. Un acte de cruauté aussi stérile exaspéra les rebelles sans les affaiblir. La guerre était désormais une guerre d'extermination. Elle devait avoir ses intermittences; mais la haine et la colère des deux partis ne devaient ni se prescrire, ni s'atténuer jamais.

Le Nautilus, habitué de ces parages, y fit alors une nouvelle apparition. Il entra dans la ligue royale. Un de ses canots avec un équipage anglais accompagna d'abord Pomare dans un pèlerinage expiatoire auprès de l'idole d'Oro; puis, quand l'heure fut venue d'un concours plus sérieux, le 3 juillet, le capitaine Bishop et le maître du navire s'embarquèrent, avec 23 Européens bien armés, dans une chaloupe portant un canon de 4, et mirent à la voile avec la flotte de Pomare pour les côtes d'Ata-Hourou. Un missionnaire accompagnait l'expédition en qualité de chirurgien. Cette armée prit terre sur le dictrict rebelle, et n'y trouva pas une âme vivante. Appréhendant le résultat de la lutte, les naturels s'étaient enfuis vers leur pari, forteresse naturelle située à quatre milles du rivage, imprenable avec les seules ressources locales, et fort difficile à enlever, même à l'aide de moyens plus énergiques. Arrivés au pied de cette barrière de rocs, les Anglais engagèrent une fusillade qui fit plus de peur que de mal. Vers le soir, les assaillants allaient se retirer, lorsqu'à la suite du défi d'un jeune guerrier de Pomare, qui avait pris le nom de *To-morro-Morning*, les rebelles s'élancèrent hors des retranchements, et voulurent inquiéter dans sa retraite l'armée du roi. Alors une lutte s'engagea sur le rivage, et les Anglais s'y mêlèrent. Soixante-six guerriers ennemis restèrent morts sur la place; les autres regagnèrent les montagnes. On croyait que cette leçon suffirait, et que le lendemain les rebelles se livreraient à la merci du vainqueur. Il n'en fut rien; on les retrouva dans leur *pari*, plus forts, plus nombreux, plus résolus que jamais. Leur chef, un parent de Pomare, nommé Taatahi, ne voulut entendre à aucune capitulation. Pomare se retira convaincu de l'extrême difficulté de réduire des adversaires qui avaient pour eux la position et l'audace. Il reprit son quartier général de Pare. Mais dès lors, par une convention réelle, quoique tacite, de guerre lasse, un armistice eut lieu et dura pendant quelque temps. *Le Nautilus* partit, et après lui le capitaine Bishop, cet auxiliaire courageux des missionnaires, qui s'embarqua sur *la Vénus*.

D'autres navires se montrèrent aussi sur ces parages, vers cette époque, et dans le nombre étaient *le Purpoise* et *le Margaret*. *Le Purpoise* se ravitailla seu-

lement; *le Margaret*, capitaine Byers, s'occupa d'explorations dont le subrécargue Turnbull nous a laissé le détail. *Le Margaret* fit diverses échelles dans l'archipel; il trouva Wahine sous l'autorité d'un enfant de huit ans; il visita Raïatea, que gouvernait le chef Tama-Toua, d'une stature imposante et martiale. Un incident marqua cette relâche. La femme du chef Tiri-Mani, belle, jeune et insinuante, avait eu l'adresse de se faire des taïos dans l'équipage et de leur arracher une foule de présents divers; elle osa plus encore, elle voulut enlever, à l'aide de quelques convicts (condamnés), le navire et ses officiers. Plusieurs chefs du pays trempèrent dans le complot, et s'il n'eût fait un brusque appareillage, *le Margaret* était confisqué au profit de l'audacieuse Tiri-Mani. Le pauvre brick n'en fut pas plus heureux; il se perdit dans l'archipel Pomotou, près du groupe Palliser. L'équipage, au nombre de seize personnes, parvint à regagner Taïti, où Turnbull était resté pour affaires de commerce.

La trêve durait toujours. De fatigue, d'épuisement, on avait renoncé à la lutte. La mort d'ailleurs suppléait aux batailles; les chefs de Taïti s'en allaient un à un. Le premier frappé fut Hapaï, père de Pomare Ier, beau vieillard, doux, bon, prévenant, regretté de tous, Européens et indigènes; ensuite ce fut le tour de son petit-fils, du fils de Pomare Ier, le jeune prince de Taïarabou, que les sacrifices humains, les tabous et les sortiléges ne surent pas guérir d'un mal incurable; puis après expira, le 3 septembre 1803, le célèbre Pomare Ier, frappé de mort subite après son dîner, à l'âge de cinquante-cinq ans environ. Depuis trente ans, Pomare Ier était l'homme capital de Taïti, aussi grand, plus grand peut-être dans ses jours de revers que dans ses jours de puissance, opiniâtre, énergique, actif, doué de sagacité politique et de qualités personnelles. La vie entière de cet homme avait été une longue lutte : malgré la loi du pays, il avait régné, son fils régnant; il avait résisté à tous ses ennemis, et s'était maintenu dans son poste jusqu'à son dernier jour. Intelligent d'ailleurs, plein d'idées civilisatrices, il s'était constamment montré favorable aux missionnaires; il les avait protégés en toute occasion, autant par sympathie réelle que pour tenir la promesse qu'il avait faite à leur arrivée. Son fils adopta ou plutôt continua le nom de Pomare.

Jusqu'alors, il faut le dire, les prédications des missionnaires n'avaient eu aucun succès. Dans tous les districts où ils s'étaient présentés, on les avait tournés en ridicule, quand on ne les avait pas maltraités. Les naturels riaient de leur Dieu, leur disaient en face qu'il n'était que le serviteur du grand dieu Oro, et qu'ils ne quitteraient pas l'un pour aller à l'autre. Quelquefois même, un insulaire tombait-il malade pendant le passage de l'évangéliste, on accusait ce dernier de maléfice et on le forçait à déguerpir du canton. Malgré tous ces obstacles, la mission n'en continuait pas moins son œuvre. Ainsi, au mois de janvier 1805, on prépara un catéchisme détaillé, et en mars suivant on adopta l'alphabet qui servit de base aux traductions ultérieures. On commençait à espérer des résultats plus heureux, quand la trêve indéfinie qui régnait entre les chefs fut brusquement rompue pour faire place à de longues et déplorables hostilités. Dans le courant de juin 1807, les

troupes royales tombèrent à l'improviste sur le district d'Ata-Hourou, ravagèrent, massacrèrent tout ce qui se trouva devant elles, chassèrent la population entière vers les montagnes, puis se retirèrent emportant les cadavres, qui furent déposés sur les autels d'Oro. Longtemps les chefs d'Ata-Hourou méditèrent une vengeance éclatante de cette horrible expédition; elle fut terrible et complète. Avant l'explosion, pourtant, les missionnaires avaient pu se retirer sur le navire anglais *Perseverance*, qui se trouvait alors mouillé sur la rade. Le pasteur Nott ne se rendit à bord que le dernier, ayant voulu tenter un dernier effort auprès des rebelles pour les réconcilier avec Pomare. Il échoua.

Alors commença la guerre désastreuse connue dans les annales de Taïti sous le nom de *Tamaï rahi ia Arahou-Raïa* (grande guerre de Arahou-Raïa). Le chef des insurgés était Tanta, ancien ministre du roi, alors son plus rude adversaire, et le guerrier le plus redouté de tout l'archipel. Son nom seul était un gage de victoire. Quand il quitta le parti de Pomare, celui-ci se tint pour battu; il en versa des larmes de douleur; cependant il ne voulut pas renoncer à la partie sans combattre. Conseillé par le grand prêtre d'Oro, il prit même l'initiative; il attaqua son adversaire, qui avait l'avantage du nombre et de la position; mais, vivement repoussé, il fut obligé de s'enfuir jusqu'à Pare, où il n'attendit pas l'ennemi. Il quitta Taïti et se réfugia à Wahine, où les missionnaires avaient déjà cherché un asile.

Taïti et Taïarabou appartenaient aux rebelles; aucun chef de marque ne se présentait plus pour les leur disputer. Leur premier acte de possession fut entaché de sang et de ravages; ils foulèrent les districts de Pare et de Matavaï, ravagèrent les habitations des chefs du parti royal, saccagèrent l'établissement des missions, pillèrent les objets de quelque valeur, fondirent en balles les caractères d'imprimerie et roulèrent les livres en cartouches, enlevèrent les armes existantes ou en fabriquèrent d'étranges avec les ustensiles de cuisine. Enivrés par le succès, ils espéraient davantage encore; ils épiaient l'occasion d'enlever le premier navire qui se serait présenté, après en avoir massacré les officiers. Ce coup de main eut lieu en effet sur le schooner *Vénus*, qui ne put être prévenu à temps du péril; mais le bonheur voulut que l'équipage, au lieu d'être égorgé sur-le-champ, fût réservé aux sacrifices du dieu Oro, ce qui donna à *l'Urania*, navire anglais qui survint, le temps de tout sauver des mains de ces barbares, équipage et navire. La place n'était plus tenable. A l'exemple de Taïti, les autres îles étaient tourmentées par des factions turbulentes et diverses : une étincelle avait incendié toutes ces têtes guerrières, et désormais, au milieu de ces querelles flagrantes, des ministres de paix n'avaient plus de rôle à jouer. Aussi, le 26 octobre 1809, tous les missionnaires quittèrent-ils l'archipel pour se rendre à Port-Jackson. On ne laissa que deux pasteurs, Haywood à Wahine et Nott à Eïmeo.

Ce dernier fit alors sa plus grande et sa plus décisive conquête; ce fut la guerre qui la lui valut. Dépossédé, malheureux, abattu, Pomare vivait à Eïmeo, privé de toute consolation : il se trouvait dans une situation d'esprit favorable à un en-

seignement religieux. Le dieu Oro se déclarait contre lui; le dieu chrétien pouvait lui être propice. Tel était le langage des missionnaires. L'argument politique avait un côté plus péremptoire encore : la puissance anglaise secourrait sans aucun doute un roi devenu chrétien, et le réinstallerait sur son trône. Par l'un ou par l'autre de ces motifs, ou soit que la foi lui fût venue d'en haut, Pomare devint un zélé catéchumène du pasteur Nott; appliqué comme un adolescent, il apprenait à lire et à écrire afin de ne rien ignorer des dogmes chrétiens. Quand un homme de cette importance eut donné l'exemple, les insulaires le suivirent à l'envi, et bientôt Eïmeo compta une foule de baptêmes et de conversions. Le prosélytisme marcha si bien et si vite, que le pasteur Nott ne put plus suffire à l'église nouvelle; il demanda des aides, et ses collègues revinrent à Eïmeo au commencement de 1812.

A leur retour, Pomare, voyant que les éléments existaient pour une grande révolution religieuse, résolut de consacrer par un acte public son adhésion officielle au culte nouveau. Voici comment il s'y prit. Un jour, on venait de lui offrir une tortue, animal essentiellement tabou et qui ne devait être préparé que dans l'enceinte du moraï, la part du dieu prélevée d'abord. Au lieu de faire accomplir la cérémonie habituelle, le roi ordonna de cuire la tortue au four comme les viandes ordinaires, et de la lui présenter sans en rien réserver pour l'idole. On s'attendait à voir Pomare frappé de la foudre pour cette violation du tabou, ou du moins étouffé par l'animal qu'il mangeait d'une façon si sacrilége. Il n'en fut rien : le repas se fit très-tranquillement. Après avoir consommé cette rupture éclatante avec les anciennes adorations, Pomare se leva, et harangua le peuple : « Vous voyez, lui dit-il, ce que sont les dieux de votre fantaisie; impuissants à vous servir et à vous nuire. Faites, comme je fais. Nul n'aura à s'en repentir. » Beaucoup, en effet, suivirent son exemple. Le nouveau culte n'imposait aucune de ces expiations sanglantes auxquelles ce peuple tenait plus par crainte que par sympathie. Peu à peu il s'habitua à avoir moins de foi en la puissance de ses mystérieuses idoles; il les redouta moins, finit par s'en moquer, et dès lors tout fut dit. Les chefs se rangèrent des premiers parmi les néophytes; Tapoa, chef de Raïatea; Tamatoua, beau-père de Pomare; Mahine, chef de Wahine, et une foule d'autres, se firent instruire. Les premières conquêtes étaient faites; la puissance de l'imitation fit le reste. Devenu chrétien fervent, Pomare voulut que la religion eût son temple; et l'on y installa une chaire du haut de laquelle les apôtres purent prêcher leur culte à des milliers d'insulaires, les uns convaincus, les autres ébranlés.

Ce fut alors que deux chefs arrivés de Taïti vinrent proposer à Pomare de retourner dans cette île en proie à l'anarchie, et d'y ressaisir son ancien pouvoir : à cette heure de crise, tous les partis l'appelaient et le regrettaient, car depuis son expulsion, l'île était restée en proie aux plus horribles désordres et aux plus révoltantes saturnales. Au lieu d'organiser leur conquête, les chefs vainqueurs n'avaient cherché qu'à la gaspiller. Le travail des champs avait été négligé, et l'on s'était adonné seulement avec fureur à la distillation de la racine du ti (*dra-*

cœna terminalis) dont on extrayait une liqueur spiritueuse, ce qui convertit l'île entière en un vaste cabaret et un atelier de distillerie. La chaudière était un rocher creux; la cornue, un couvercle en bois; le réfrigérant, un conduit en roseau. La liqueur était reçue dans un vase en bois ou dans une gourde en coco. Autour de cet alambic établi à peu de frais, se tenaient dix, vingt, trente naturels, qui buvaient le produit de la distillation à mesure que la liqueur tombait dans le récipient. Puis, quand ils étaient tous ivres, une fureur sauvage s'emparait d'eux; ils tombaient les uns sur les autres, se terrassaient, s'égorgeaient sur le lieu même de ces sanglantes orgies. Plus tard, au retour des missionnaires, des ossements humains semés çà et là indiquaient encore le théâtre de ces sanglantes bacchanales.

Quand il eut appris tous ces détails, il jugea que l'heure était venue de mettre un terme au désordre. Il se rendit donc à Taïti, où son établissement rencontra peu d'obstacles. Ne sachant comment tourneraient les choses, il n'avait pas voulu que les missionnaires le suivissent; mais il se consolait de leur absence par de pieuses missives. « Puissé-je, écrivait-il au pasteur Nott, puissé-je désarmer la colère de Jéhovah envers moi, qui suis un méchant homme, coupable de crimes accumulés, coupable d'indifférence et d'ignorance du vrai Dieu. » Un autre jour, souffrant d'une maladie, il écrivait : « Mon affliction est grande; mais si je puis seulement obtenir la faveur de Dieu avant de mourir, je m'estimerai heureux. Mais, hélas! si je venais à mourir avant d'avoir obtenu mon pardon, ce serait un malheur pour moi! Puissent mes péchés être pardonnés et mon âme sauvée par Jésus-Christ! » Voilà où en était le royal catéchumène, ardent pour la foi, enthousiaste, et profondément pénétré.

L'église d'Eïmeo devenait de plus en plus prospère : l'affluence des prosélytes était telle, qu'on ne pouvait suffire aux prêches et aux baptêmes. Le 25 juillet 1813, la chapelle publique fut inaugurée : on y célébra le service divin en présence d'une troupe nombreuse de fidèles, et la cérémonie se termina par la communion solennelle des nouveaux convertis. Tout l'archipel suivait progressivement l'impulsion donnée. D'éclatantes et nombreuses conversions s'opérèrent à Wahine, à Raïatea et à Tahaa. Des chefs arrivèrent même de Taïti, conduits par Pomare qui les avait gagnés à la foi. Dans le nombre se trouvait Oupa-Parou, le taïo de Pendleton, l'un des plus influents personnages de l'île. Les missionnaires voyaient enfin leur persévérance couronnée de succès. Vers la fin de 1814, cinq à six cents chrétiens existaient dans l'archipel, et la progression allait croissant chaque jour. Il fallait donc augmenter aussi les moyens d'action des directeurs de la nouvelle église : on demanda un renfort d'apôtres; on termina une traduction de l'Évangile en taïtien, et on l'envoya à Port-Jackson pour qu'elle y fût imprimée.

De si grands succès éveillèrent la jalousie des dissidents. Tant que les chrétiens n'avaient formé qu'un petit noyau d'hommes isolés, on s'était borné à les combattre par le dédain; quand ils furent plus forts, on chercha à les tuer par le ridicule; on les stigmatisa du sobriquet de *Boure-Atoua* (*boure*, prières; *atoua*, dieux); mais quand ils eurent gagné du terrain, malgré l'orgueil des uns et le

sarcasme des autres; quand la propagande, étendue sur la famille royale, se fut révélée plus active, plus puissante que jamais, les idolâtres jurèrent dans leur cœur qu'ils tueraient par le fer ce qui avait résisté jusqu'alors à des efforts d'un autre genre. Les chefs, en querelle jusque-là, signèrent une ligue contre l'ennemi du dieu commun. Les districts de Pare, de Matavaï, de Wapaï-Ano, s'associèrent pour exécuter des vêpres taïtiennes. Invités à prendre part à ce meurtre, les chefs d'Ata-Hourou et de Papara promirent leur concours. Dans la nuit du 7 au 8 juillet 1814, les boure-atouas résidant à Taïti devaient tous être égorgés. Sans un avis donné au dernier instant, pas un n'échappait à cette boucherie. Ils eurent à peine une demi-heure devant eux pour pousser leurs pirogues à la mer et se sauver à Eïmeo.

Les conjurés marchaient déjà, ainsi qu'ils en étaient convenus. Mais qu'on juge de leur fureur et de leur surprise, lorsque dans toutes les maisons marquées de la croix fatale ils ne trouvèrent pas âme vivante. Voyant que leur proie leur avait échappé, ils entrèrent dans d'horribles fureurs, s'accusèrent réciproquement de trahison, puis passèrent des récriminations aux voies de fait. Alors les scissions politiques, un instant effacées devant un but religieux, reparurent plus violentes, plus implacables que jamais. Les naturels de Papara et de Ata-Hourou, ennemis éternels des Pori-Onou, nom collectif des peuplades qui habitent le N. E. de Taïti, violèrent lès premiers l'alliance temporaire, fondirent sur leurs antagonistes, les taillèrent en pièces, exterminèrent leurs principaux chefs et leurs meilleurs guerriers. Les gens de Taïarabou étant survenus, se déclarèrent pour le parti vainqueur et pillèrent à sa suite, de sorte que tout ce littoral taïtien, les riches districts de Pare et de Faha, les vallées romantiques de Matavaï et Waraï-Ano, ne furent plus qu'un vaste champ de deuil. Quand tout fut tombé, hommes et cases; quand rien ne resta debout devant les conquérants, ils se disputèrent le butin, et, faute de pouvoir s'entendre sur le partage, ils se battirent entre eux. Ata-Hourou et Papara se liguèrent contre ceux de Taïarabou, et les chassèrent vers les montagnes. Le meurtre, l'incendie, le pillage, désolèrent la plaine et déterminèrent de fréquentes migrations à Eïmeo, qui recevait des idolâtres pour en faire des chrétiens. La guerre civile elle-même servait ainsi la cause de la foi nouvelle. Pomare était devenu l'instrument le plus actif de cette conversion générale; il parcourait les villages d'Eïmeo comme l'aurait fait un apôtre, se donnant comme exemple, et se portant fort pour les vérités qu'il enseignait.

L'année 1815 s'ouvrit ainsi. Eïmeo, pacifique et prospère, se peuplait de chrétiens; Taïti, livrée à des chefs turbulents, allait à sa ruine. Les chefs insurgés comprirent où tendait cette marche inverse; ils résolurent de tenter une perfidie. Par des messagers, ils firent conjurer les émigrants taïtiens de rentrer dans leurs possessions, leur en promettant la jouissance tranquille, et le libre exercice de leur culte. On pressentit bien une ruse, mais on accepta. Le roi Pomare se chargea de surveiller lui-même le retour des exilés; il rassembla les guerriers les plus illustres d'Eïmeo et des îles voisines, tous chrétiens dévoués et soldats intré-

pides. La flotte partit : à sa vue l'alarme gagna les idolâtres; ils descendirent en grand nombre et armés sur le rivage, signifiant par leurs gestes et par leurs cris qu'ils s'opposeraient au débarquement d'une troupe si nombreuse. Ils allèrent même jusqu'à faire feu sur les pirogues. Pomare ne voulut pas d'abord repousser la force par la force; il parla à ces énergumènes, et obtint d'eux de prendre langue, lui et les guerriers qui l'accompagnaient. La paix se fit; mais elle n'était pas sincère et ne pouvait durer.

Le 12 novembre 1815, jour mémorable dans les annales taïtiennes, un dimanche, dans l'après-midi, Pomare et ses 300 guerriers venus d'Eïmeo se réunirent pour célébrer le service divin dans un lieu nommé Narii, près du village de Bouna-Auïa, dans le district d'Ata-Hourou. Les idolâtres attendaient cette occasion. Leurs détachements, nombreux et bien armés, entouraient l'enceinte où les boure-atouas (chrétiens) étaient réunis. A peine Pomare avait-il entonné un hymne que la fusillade commença. Des bandes nombreuses, l'étendard d'Oro sur leur front de bataille, marchèrent à l'attaque en poussant de grands cris. Malgré l'imminence du péril, Pomare voulut qu'on achevât le service. « Jéhovah vous protége, cria-t-il; que craignez-vous? » Ses guerriers restèrent; puis, les prières terminées, ils s'échelonnèrent sur le rivage en trois colonnes qui faisaient face à l'ennemi, éparpillé vers la montagne. A l'avant-garde figuraient trois chefs célèbres, Auna, Oupa-Parou et Hitoti; le corps avancé obéissait à Mahine et à l'amazone Pomare-Wahine, armée d'un mousquet et d'une lance et couverte d'une bonne cotte de mailles en tresses de romaha. Quant à Pomare, il avait choisi son poste sur une pirogue avec plusieurs fusiliers qui devaient inquiéter le flanc de l'ennemi. Sur une autre pirogue, commandée par un Anglais nommé Joe, se trouvait un pierrier qui rendit de grands services à la cause royale.

Pomare avait à peine terminé ces préparatifs, que les idolâtres fondirent sur lui. Un choc terrible ébranla son avant-garde; une foule des guerriers qui la composaient furent mis hors de combat; Oupa-Parou n'échappa qu'en laissant entre les mains de l'ennemi les lambeaux de ses vêtements, et tomba un peu plus loin, percé d'un coup de lance. Cependant une terreur panique décida la victoire; les idolâtres s'enfuirent vers les montagnes. Emportés par leurs anciennes habitudes, les soldats de Pomare allaient achever les blessés; quand le roi s'écria d'une voix forte : « *Atira !* » (c'est assez!). Il voulait faire la guerre en chrétien. Au lieu d'immoler les prisonniers, on les pansa; au lieu de maltraiter les familles des vaincus, on les entoura de soins; on rappela les rebelles par des promesses d'amnistie religieusement tenues. Pomare voulut que Opou-Fara fût enseveli, suivant la coutume, dans le tombeau de ses pères; il envoya vers les *paris* de l'intérieur pour promettre individuellement à tous les chefs le pardon et l'oubli du passé.

Cette conduite si nouvelle pour le pays gagna à Pomare et à son dieu une foule de partisans. On compara ces deux religions : l'une, toute de douceur et de clémence, ne répandant le sang que pour se défendre; l'autre, farouche et impitoyable demandant à toute heure des victimes nouvelles, et la comparaison fut

un beau plaidoyer en faveur du christianisme : cette journée lui valut la conquête de Taïti. Pomare, pour ajouter à ces moyens de conversion, résolut de dépouiller les vieilles idoles du prestige de respect et de puissance qui les environnait encore, de les insulter d'une façon si brutale et si publique, que chacun se trouvât guéri de la peur qu'elles inspiraient. En conséquence, il envoya des guerriers d'élite à Tautira, où se trouvait alors la fameuse statue d'Oro. Cette troupe entra dans le moraï, renversa les autels, pilla les offrandes, saisit l'idole, la coucha sur le sol, lui fit sauter la tête (c'était un bloc de casuarina grossièrement sculpté), et l'apporta aux pieds du roi. Celui-ci affecta d'abord de s'en servir pour les plus vils usages, puis il la jeta au feu. Cette exécution devint le signal d'un auto-da-fé universel pour tous les moraïs et toutes les idoles. Détruite à Taïti, l'idolâtrie ne tarda pas à être extirpée des îles voisines : en six mois, temples et dieux avaient disparu.

Pomare régnait enfin, Taïti chrétienne lui appartenait; il en distribua la gestion aux chefs qui avaient partagé sa disgrâce et ses triomphes. Les premiers en ligne étaient les missionnaires : il leur fit la part aussi belle qu'ils le voulurent; les évangélistes ne se montrèrent ni exigeants ni difficiles. Huit ou dix collègues vinrent les aider dans leurs travaux apostoliques, devenus chaque jour plus graves et plus multipliés. On créa des établissements sur toutes les îles de l'archipel, de manière à pouvoir catéchiser et enseigner toutes les peuplades. Peut-être, en formulant le nouveau code moral, les hommes de Dieu ne tinrent-ils pas assez compte de la vie antérieure de ces peuples; peut-être y avait-il quelque danger à remplacer par un code trop rigoureux des coutumes relâchées et faciles : aussi, quelques regrets mal étouffés, quelques complots contre la vie de Pomare, semblèrent indiquer que la persuasion n'avait pas seule contribué à la conversion de l'archipel. Quoi qu'il en soit, comme moyen d'action sur les esprits, on résolut de faire imprimer à Port-Jackson un Évangile taïtien; puis, afin d'opérer plus sûrement et plus promptement, de naturaliser l'imprimerie dans le groupe taïtien lui-même. M. Ellis réalisa ce plan : il arriva à Eïmeo, apportant une presse et des caractères.

Prévenu de l'arrivée d'une chose si nouvelle pour lui, Pomare offrit avec instance une maison, ne demandant pour toute faveur que d'être averti quand la machine fonctionnerait. Ce jour-là il vint, en effet, accompagné des principaux chefs. M. Ellis prit alors devant lui les outils du compositeur; puis voyant que le roi regardait avec une vive curiosité ces caractères brillants et neufs, il lui proposa de composer lui-même le premier alphabet. En effet, avec l'aide du pasteur, le roi en vint à bout. La feuille fut immédiatement imprimée. Pomare la prit, enchanté de son ouvrage, la passa aux chefs; puis il voulut qu'on la montrât au peuple, qui l'accueillit par un cri général de surprise. Après cette inauguration, le travail continua, et le roi venait chaque jour assister à ses progrès. Un catéchisme taïtien fut ainsi imprimé à 2,600 exemplaires, puis des extraits des Écritures et un Évangile selon saint Luc. Bientôt la foule accourut aux portes de l'imprimerie pour voir les missionnaires à l'œuvre et pour se procurer des livres. Le rivage

était sans cesse bordé de canots, et les cases de la grève regorgeaient de curieux. Afin que les livres durassent plus longtemps, on les relia tant bien que mal, tantôt avec de la toile d'écorce d'arbre, tantôt avec des dépouilles d'animaux. D'abord on les distribuait gratis; mais bientôt, pour relever leur valeur aux yeux du peuple, il fut décidé qu'on les échangerait contre une petite quantité d'huile de coco.

M. Ellis, à qui nous empruntons ces détails, raconte quelle satisfaction lui donnait cette tâche, accomplie avec des instruments défectueux. « Souvent, dit-il, je voyais arriver trente ou quarante canots des parties les plus éloignées d'Eïmeo ou de quelque île voisine, amenant chacun cinq ou six personnes qui ne faisaient le voyage que pour se procurer des livres de dévotion, et qui parfois étaient obligées de les attendre pendant plusieurs semaines. Elles apportaient d'énormes paquets de lettres écrites sur des feuilles de platane et roulées comme de vieux parchemins : c'étaient autant de suppliques de ceux qui, ne pouvant venir eux-mêmes, demandaient qu'on leur fît des envois. Un soir, au coucher du soleil, une pirogue arriva de Taïti, montée par cinq hommes. Ils débarquèrent, plièrent leur voile, tirèrent leur embarcation sur la grève, et s'acheminèrent vers ma demeure. J'allai au-devant d'eux. « *Luka! te parau na Luka*, » me dirent-ils tous à la fois en me montrant des cannes de bambou, pleines d'huile de coco, qu'ils offraient en paiement. Je n'avais pas d'exemplaires prêts, je leur en promis pour le lendemain, et les engageai à se retirer chez quelque ami dans le village pour y passer la nuit. Le crépuscule, toujours très-court sous les tropiques, venait de s'éteindre; je me retirai. Quelle fut ma surprise quand le lendemain, au soleil levant, je les aperçus couchés à terre devant la maison sur des nattes de feuilles de cocotier, sans autre couverture que le large manteau de toile d'écorce qu'ils portent habituellement! Je me hâtai de sortir, et je sus d'eux qu'ils avaient passé là toute la nuit. Lorsque je leur demandai pourquoi ils n'étaient pas allés loger dans une maison, ils répondirent : « Oh! nous avions trop peur qu'en notre absence quelqu'un ne vînt avant nous demander les livres que vous aviez préparés : nous avons tenu conseil hier soir, et nous avons résolu de ne nous éloigner qu'après avoir obtenu ce que nous sommes venus chercher. » Je les conduisis dans l'imprimerie, et ayant assemblé des feuilles à la hâte, je leur donnai à chacun un exemplaire. Ils enveloppèrent les livres dans un morceau de toile blanche du pays, les mirent dans leur sein, me souhaitèrent une bonne journée, et sans avoir ni bu, ni mangé, ni visité une seule personne de l'établissement, ils coururent au rivage, remirent leur canot à flot, hissèrent leur voile de cordes de palmier nattées, et se dirigèrent tout joyeux vers leur île natale. »

C'était, comme on le voit, une révolution complète, et Pomare en était le promoteur. Son appui ne faillit pas un seul jour aux missionnaires. Il les seconda de tout son pouvoir dans la propagation de la doctrine, et alla jusqu'à traduire lui-même les Écritures en langage taïtien. Toutefois il ne concentra pas son activité tout entière dans cette sphère d'enseignement; il s'occupa aussi d'affaires de com-

merce, et fit preuve d'habileté dans la gestion de ses affaires d'intérêt. Comme les missionnaires voulaient prendre l'initiative du progrès commercial et agricole, il résista pour la première fois à leurs désirs, et déclara même dans une assemblée qu'il savait qu'on s'y était pris ainsi en d'autres contrées, où l'on avait commencé par des exploitations territoriales, et où l'on avait fini par l'usurpation et la conquête. Cette conduite était peut-être bien calculée au point de vue dynastique, mais elle était en sens inverse de l'intérêt civilisateur du pays : ainsi la culture et la fabrication du coton, l'établissement de grandes sucreries, échouèrent par suite d'une égoïste préoccupation politique. Le gouvernement de Pomare II était donc mêlé de bon et de mauvais, mais vers les dernières années surtout un grave défaut vint malheureusement entacher son règne : adonné à l'ivrognerie, il finit par abuser des liqueurs fortes au point d'abrutir son esprit et d'altérer sa santé. Quand il se rendait chaque matin dans le petit kiosque où il traduisait les Écritures, il emportait sa Bible sous un bras, mais sous l'autre toujours sa bouteille de rhum. Ces excès abrégèrent ses jours : il mourut d'hydropisie, le 7 septembre 1821, à l'âge de quarante-huit ans, dans les bras de M. Crook, peu regretté des missionnaires dont il avait été l'instrument, laissant de son épouse Tere-moe-moe une fille, Aïmata, âgée de huit à dix ans, et un fils âgé de quatre ans seulement. Ce fut ce dernier qu'on proclama roi de l'île sous le nom de Pomare III; sa tante, Pomare-Wahine, fut nommée régente.

De 1816 à 1823, peu de navires européens dont les noms nous soient restés, visitèrent l'archipel. En 1820 pourtant, Bellinghausen avait mouillé à Matavaï avec deux vaisseaux, mais sans laisser des traces bien remarquables de son passage. *La Coquille* y arriva à son tour au mois de mai 1823, et y séjourna trois semaines qui furent employées à des recherches et à des observations. « Au moment de notre arrivée, dit le commandant en second, M. d'Urville, l'assemblée générale des Taïtiens allait ouvrir ses séances, et le 13 mai on célébra un service divin en guise de prélude. Curieux de ce spectacle, je m'embarquai avec MM. Bennet et Wilson, les missionnaires, et plusieurs officiers du bord. Arrivés à Papaoa, je vis les habitants, hommes et femmes, marchant sur deux files, dans la direction de l'église. On eût dit une ligne noire de dévots pèlerins. Dans le temple, chacun prenait place suivant son district et son canton. Bientôt cet immense hangar, long de 700 pieds, fut en grande partie rempli; et pourtant, malgré l'affluence des fidèles, un tel silence régnait que la voix du missionnaire se faisait entendre dans toutes les parties de la salle. Le service commença, à dix heures, par un hymne que les assistants chantèrent en chœur; ensuite vint une lecture de quelques pages des Actes des Apôtres; puis M. Barff fit un long discours sur un passage des prophéties d'Isaïe. Son débit expressif et fortement accentué semblait produire la plus grande impression. Quelques-uns des auditeurs cherchaient à tracer à la hâte sur un papier des passages du sermon; les autres écoutaient dans l'attitude la plus fervente. La famille royale assistait au service, confondue dans la foule et sans distinction apparente. »

Après *la Coquille* parut à Taïti le capitaine Kotzebue, qui jugea la société des missions avec plus de sévérité que M. d'Urville. Sa relation renferme quelques exemples de la justice âpre et rigoureuse de ces pasteurs, qui étaient à la fois et les surveillants des consciences et les redresseurs des torts. Un indigène qui avait volé une chemise à l'un des marins du *Rurick* fut garrotté, malgré le pardon que lui octroyait le capitaine, malgré même son désistement et ses vives instances, et envoyé au travail des routes : on lui fit grâce du fouet seulement. La pénalité n'était pas moins rigoureuse pour les faiblesses de la chair. Ces Taïtiennes, si galantes et si libres jadis, étaient devenues d'une réserve extrême, plus par crainte que par vertu, car on infligeait des corrections exemplaires à celles qui se livraient aux marins.

Le 21 avril 1824, le petit Pomare III, l'élève des missionnaires, fut couronné dans une assemblée solennelle. Le doyen de la mission, M. Davis, s'engagea en son nom à gouverner ses peuples avec justice et bonté, suivant les lois et la parole de Dieu. A cette occasion une amnistie générale fut proclamée, et tous les bannis eurent la permission de rentrer dans leurs districts. Toutefois cette royauté éphémère, sur laquelle était bâti l'avenir du pouvoir théocratique, fut emportée peu de temps après. Pomare III avait passé sur l'île d'Eïmeo, où il devait être élevé dans l'académie de *South-Sea*, sous les yeux de M. Orsmond; au mois de décembre 1826, une maladie endémique ravagea le groupe, et frappa l'un des premiers le roi mineur, qui mourut entre les bras de sa mère le 11 janvier 1827.

Les missionnaires avaient utilisé ce règne si court pour faire adopter une loi qui donnait à l'archipel une sorte de représentation nationale et abolissait à jamais l'influence des grands feudataires. Les membres des divers districts devaient se réunir une fois par an pour discuter et améliorer la législation; et ces députés, élus à la majorité des voix, étaient investis d'un mandat triennal. D'abord leur nombre fut fixé à deux par district; mais l'assemblée avait la faculté de le porter à trois, ou même à quatre, si elle jugeait que cet accroissement fût utile. Désormais nulle institution ne devait avoir vigueur sans passer par le vote de la Chambre représentative et par la sanction royale. Dans la session de 1826, le parlement taïtien rendit diverses lois, et entre autres une qui condamnait à 30 dollars d'amende tout capitaine étranger qui, sans la permission du gouverneur du district, laisserait à terre un homme de son équipage. Un marin trouvé dans l'île après le départ de son navire encourait la peine de 50 toises de route. Cette disposition avait été dictée par la jalouse politique des missionnaires.

Tout en rendant justice au zèle et au dévouement de la mission, à ses travaux nombreux et divers, le capitaine Beechey, qui visita l'archipel en 1826, ne peut s'empêcher de convenir qu'une sorte d'exagération puritaine arrêtait l'élan politique et commercial de ces îles. Voici ce qu'il dit à ce sujet : « En considérant les progrès que ce pays a faits dans la science du gouvernement par la fondation d'un parlement et par la promulgation d'un code de lois, nous nous attendions à trouver quelques germes de bien-être à venir. Nos excursions ne nous révélèrent

rien de pareil. Les naturels, non-seulement n'ont fait aucun progrès sous le rapport industriel, mais ils ont laissé périr plusieurs de leurs arts primitifs. »

Après la mort de Pomare III, on intronisa sa sœur, la jeune Aïmata, dernier rejeton de la famille, sous le nom de Pomare-Wahine Ire, et on la mit sous la tutelle de sa tante. Le parlement taïtien continua de se rassembler tous les ans, mais ses débats restèrent sans intérêt. Le capitaine Waldegrave, visita cette contrée au mois d'avril 1830. L'île lui parut dans un état transitoire entre les habitudes anciennes et l'appréciation confuse de la loi nouvelle : c'était une sorte de conflit, où se heurtaient d'une part les anciens priviléges des chefs, et de l'autre les nouveaux droits du peuple émancipé. A cette époque, les missionnaires s'occupaient beaucoup d'affaires commerciales. Ils s'étaient fait adjuger le monopole du bétail, monopole auquel ils méditaient de joindre celui de l'huile de coco et de l'arrow-root; ils descendaient même quelquefois jusqu'à se faire les courtiers, les fournisseurs des navires. Quant à la famille royale, tous les témoignages s'accordaient à l'accuser d'une dissolution poussée à l'extrême. La reine donnait l'exemple du scandale, et son mari, *Pomare-Obou-Rahi* (Pomare-Gros-Ventre), semblait assister aux saturnales de la cour plutôt comme témoin indifférent que comme partie intéressée.

Le temps approchait où ces désordres, si favorables aux empiétements de la mission, allaient amener une crise dont les résultats devaient se faire sentir jusqu'en Europe et apporter une modification profonde dans l'état politique de l'archipel. La reine Pomare, à peine émancipée de la tutelle de sa tante, était passée sous celle des pasteurs méthodistes : elle n'était plus qu'un prête-nom entre les mains de cette société dont l'ambition avait perverti les vertus chrétiennes. La mission exploitait par les menaces et pour son compte, dit M. Dupetit-Thouars, toutes les îles de la domination de la reine, tant celles qu'elle avait bien voulu lui laisser, que les îles de Pometou, de Huaheïne, de Reïatea et de Bora-Bora, dont elle lui avait enlevé la souveraineté directe. A proprement parler, Pomare ne possédait plus, comme souveraine, que les îles de Taïti et d'Eimeo. Un des missionnaires, le consul anglais Pritchard, depuis si tristement fameux, avait pris un empire absolu sur le faible esprit de la reine : il en profita pour susciter toutes sortes de vexations aux résidents étrangers, et surtout aux Français, objets particuliers de sa haine. Par de graves insultes, accompagnées de violences, il força deux de nos compatriotes, MM. Laval et Carret, à quitter l'île de Taïti. Le gouvernement français ne pouvait tolérer de tels actes sans manquer à sa dignité : il donna l'ordre au capitaine Dupetit-Thouars de se rendre à l'archipel pour y demander une éclatante réparation, et, au mois d'août 1838, cet officier, monté sur la frégate *la Vénus*, mouilla dans le port de Papeïti.

Après bien des pourparlers, dans lesquels Pritchard s'arrogea le rôle de ministre plénipotentiaire, force fut à Pomare d'accepter les trois conditions du capitaine Dupetit-Thouars, à savoir : une lettre d'excuse adressée par elle au roi Louis-Philippe; 2,000 piastres d'indemnité pour les deux Français expulsés de l'île,

et un salut fait au pavillon de la France, arboré sur le lieu même où il avait été insulté dans la personne de nos compatriotes. *La Vénus* mit à la voile le 17 septembre. Elle ne se fut pas plus tôt éloignée que les résidents français se virent exposés à de nouvelles vexations. En 1842, le capitaine de la corvette *l'Aube*, tout en remettant à Pomare des présents du roi Louis-Philippe, dut se plaindre du peu de respect de ses sujets pour les traités. Les mauvais procédés n'en continuèrent pas moins, et ils prirent une telle gravité que M. Dupetit-Thouars, élevé au rang de contre-amiral, revint à Taïti, sur la frégate la *Reine-Blanche*, après avoir pris possession des îles Marquises.

L'amiral demanda, comme garantie de l'observation des traités à l'avenir, la consignation d'une somme de 10,000 piastres entre les mains du gouvernement français, en laissant toutefois aux Taïtiens le soin de lui proposer telle autre combinaison qui leur paraîtrait d'une exécution plus facile. Les grands chefs des îles, las des hontes et des faiblesses du gouvernement de Pomare, avaient proposé à M. Canning, au temps où il était ministre, de placer l'archipel sous la protection de Sa Majesté Britannique; mais cet homme d'État, dans la crainte, sans doute, d'imposer de nouvelles charges à son pays, n'avait pas cru devoir accepter. Les grands chefs ne se furent pas plus tôt mis en rapport avec M. Dupetit-Thouars, en 1842, qu'ils lui adressèrent la même offre. L'amiral accepta, et, en attendant la ratification de son gouvernement, établit une commission exécutive. Ces arrangements déplurent à l'Angleterre. Quatre bâtiments anglais se succédèrent rapidement dans les parages de Taïti : *la Favorite*, *le Talbot*, *la Vindictive* et *le Prendent*. Le premier s'était contenté d'observer, les trois autres intriguèrent très-activement : le consul Pritchard, qui s'était momentanément éloigné de l'archipel, revint à Taïti sur *la Vindictive*. On sait le reste : le refus de Pomare de reconnaître le protectorat de la France, sa retraite sur un bâtiment anglais, l'éloignement forcé de Pritchard et la prise de possession de l'archipel. Ce dernier acte de M. Dupetit-Thouars fut désavoué par son gouvernement, le 9 août 1843. La reine d'Angleterre exigea, en outre, une indemnité en argent pour son missionnaire-consul Pritchard; elle lui fut accordée, mais non sans protestation de la part d'un grand nombre de citoyens français, qui votèrent une épée d'honneur à l'amiral Dupetit-Thouars. Cet officier supérieur fut remplacé par M. le capitaine de vaisseau Bruat. Le nouveau gouverneur eut à lutter contre de grandes difficultés : une partie des populations indigènes, retirée dans les camps retranchés de Panaïra et de Papenoo, y résistèrent pendant plusieurs années à l'autorité française. Enfin, en 1846, le gouverneur, à la tête de 800 hommes de troupes françaises et de 200 auxiliaires taïtiens, marcha contre les insurgés, les attaqua dans leurs retranchements et les défit complétement. Tout est pacifié aujourd'hui dans l'archipel. La reine Pomare est rentrée à Taïti, où elle vit tranquille et heureuse sous le protectorat de la France.

CHAPITRE VI.

ARCHIPEL DE TAITI. — MŒURS, COUTUMES ET PRODUCTIONS.

D'après ce qui précède, on comprend que, sous le point de vue physiologique, il existe deux Taïti : la Taïti de la découverte et la Taïti actuelle ; l'une, la reine de la Polynésie, peuplée d'une race belle et gracieuse ; l'autre, au type déchu et dégénéré, offrant à peine aujourd'hui quelques rares individus comme échantillons de la population antérieure. La taille des hommes est moyenne : les chefs seuls semblent former une race à part, un peuple de Patagons. L'angle facial est aussi ouvert chez eux que chez les Européens, excepté quand le front et l'occiput ont été comprimés dans l'enfance, pratique usitée par les mères qui destinent leurs enfants à la profession des armes. La couleur du teint est olive ou bronzée. Pour ces insulaires la blancheur de la peau n'était nullement un objet d'envie : suivant eux, un teint foncé annonçait la force, un teint blanc la faiblesse. Aussi ne se souciaient-ils pas de se garantir de l'action du soleil. Sur le champ de bataille, ils dépeçaient les individus les plus bruns pour fabriquer avec leurs os des ciseaux, des aiguilles, des alènes et des hameçons, parce qu'ils supposaient que leurs os devaient être beaucoup plus solides que chez les autres.

Tous les voyageurs ont parlé des mœurs paisibles et hospitalières des naturels. Quoique modifiées par le contact de la civilisation européenne, ces qualités se retrouvent encore dans le caractère actuel. Le défaut capital de ces sauvages était le vol ; du reste, ce penchant irrésistible peut s'expliquer par la nouveauté des choses qu'ils voyaient sur les navires et par le prix qu'ils attribuaient à la moindre bagatelle, à une hache, à un couteau, ou simplement à un clou. Malgré leur indolence instinctive et leur goût pour le plaisir, les arts industriels n'étaient pas arriérés chez eux ; aux jours de Cook, leurs maisons, leurs pirogues, leurs ornements, attestaient au contraire un certain degré d'adresse manuelle et d'intelligence ouvrière. Hors de là, il y a jusqu'ici peu à espérer d'une race qui arrive facilement jusqu'aux connaissances d'une sphère inférieure, mais qui ne s'élève jamais au-dessus.

Quant à la religion de ce peuple, on n'a sur ce sujet que des traditions confuses ; celle que cite Ellis se rapproche des mythes mosaïques. Taaroa, après avoir créé le monde, forma l'homme avec de la terre rouge (*araea*), qui servit même d'aliment à la créature jusqu'à l'apparition de l'arbre à pain. Un jour Taaroa plongea l'homme dans un profond sommeil et tira de son corps un os, ou *ivi*, dont il fit la femme. Telle fut la souche primitive de la famille humaine. Les récits touchant l'origine des animaux domestiques sont tout aussi variés : quelques indigènes des îles Taïti parlaient d'une importation faite par des peuples occidentaux ; d'autres continuaient le système de la création de Taaroa, en disant qu'après l'homme il

créa les quadrupèdes pour la terre, les oiseaux pour l'air, les poissons pour la mer. Ces peuples avaient aussi leur histoire diluvienne; tout fut submergé, hormis plusieurs *aurous* ou points saillants qui, se maintenant au-dessus de l'eau, formèrent les îles actuelles. Voilà quel est le récit dans les groupes de l'est; le groupe de l'ouest en a un autre. Dans ce dernier, la généalogie royale, telle que l'établit la tradition, remonte jusqu'aux dieux; aussi la personne des souverains était-elle essentiellement *tabou*, et les membres de leur famille marchaient-ils au-dessus de tout. Les deux chefs de la nation, c'étaient le dieu et le roi; ainsi, le roi, n'étant autre que le grand prêtre, cumulait les deux pouvoirs.

De même qu'à Hawaii, la division sociale s'opérait en trois classes : les *houi-ariis*, comprenant la famille royale et la noblesse; les *boue-raaliras*, propriétaires ou principaux fermiers; enfin les *mana-hounes* ou menu peuple. Ces trois classes se subdivisaient encore, et la dernière comprenait les *titis*, esclaves, et les *teouteous*, serviteurs. Les *titis* étaient des prisonniers faits à la guerre, et auxquels on avait conservé la vie, ou bien les habitants des pays vaincus et conquis. Ces hommes formaient une espèce de gibier qu'on tenait parqué pour les sacrifices. On les traitait pourtant avec douceur, et quelquefois on leur rendait la liberté. Les *teouteous* se composaient des non-propriétaires, qui étaient obligés de se mettre au service des riches.

Voici comment procédait la hiérarchie : le roi, la reine, les frères du roi, les collatéraux par ordre du sang. La royauté était héréditaire; les femmes pouvaient régner. Le plus singulier usage de ces peuples, c'était celui de l'abdication forcée du roi à la naissance de l'enfant. Le père déclarait lui-même sa propre déchéance, et faisait promener dans l'île une bannière royale aux armes de son héritier. Du reste, l'autorité de celui-ci n'était que nominale; le père régnait de fait : à part quelques marques extérieures de respect imposées à tous envers le mineur, l'administration du pays, les hommages, les honneurs, les tributs, lui revenaient. Cette étrange coutume n'était pas seulement à l'usage de la famille royale; elle avait vigueur parmi les houï-ariis et même parmi les raatiras. Quoiqu'elle remontât à la plus haute antiquité, on ne pouvait guère l'expliquer d'une manière satisfaisante. Sans doute elle donnait au droit d'héritage et à la transmission du rang et de la propriété, une force et une valeur immédiates; mais, d'un autre côté, elle ouvrait une large voie à l'infanticide, source de deuil et de dépopulation.

Le roi et la reine ne marchaient jamais; ils avaient des porteurs qui les transportaient sur leurs épaules et qui se relayaient de distance en distance. Le changement s'opérait en un clin d'œil : les deux porteurs s'abaissaient, l'un pour mettre à terre le fardeau royal, l'autre pour le recevoir, et le souverain sautait de dessus les épaules de l'un sur celles de l'autre. La plus grande marque de respect vis-à-vis du monarque et de son épouse consistait à se dépouiller de tout vêtement en leur présence. Nobles et peuple y étaient astreints. Quand on criait *te arii!* (voici le roi!), il fallait se mettre dans un état de nudité complète, et rester ainsi jusqu'à ce qu'il eût passé. Si, par nonchalance ou par mauvaise

volonté, on manquait à cette déférence, le vêtement devait être déchiré à l'instant même. En passant devant une résidence royale, indiquée par un *tii*, ou statue en bois, le même cérémonial était exigé.

L'investiture royale se célébrait avec magnificence. Sans époque fixe, elle avait lieu assez habituellement quand le prince atteignait sa dix-huitième année. Le grand signe distinctif de la dignité suprême était le *maro oura*, ceinture sacrée, tissue des fibres battues de l'ava tressées avec des *ouras* ou plumes rouges prises aux effigies des divinités. Ces plumes avaient le don de transmettre au jeune roi des attributions divines. Pendant tout le temps employé à la fabrication du maro sacré, on accomplissait des sacrifices humains. Quand tout était prêt pour la cérémonie, le cortége se rendait processionnellement au moraï d'Oro. La statue du dieu était posée sur une estrade, et son lit habituel, sorte de banquette en bois ciselé, devait servir de trône. A peine le roi y était-il assis, que le grand prêtre (Tarimoua) suivi des autres prêtres (Miro-Tahouas), avec le grand tam-tam, des trompettes et divers instruments sonores, le *tapaau* au bras (sorte d'ornement en feuilles de cocotier), enlevaient l'idole, qui sortait du temple entre deux haies de respectueux adorateurs. La procession se rendait vers la plage, et Oro montait bientôt sur la pirogue sacrée. A un certain signal, le roi, resté jusqu'alors sur le lit du dieu, se levait, et prenant une branche de *mero* sacré coupée dans l'enceinte du moraï, il marchait vers la mer, s'y baignait et s'y purifiait. Cette ablution accomplie, il montait la pirogue, où le grand prêtre le ceignait du maro oura, en invoquant la divinité par ces paroles : « Répands l'influence du roi sur la mer vers l'île sacrée. » Cependant la foule rassemblée sur le rivage saluait l'investiture par les cris : *Maeva arii! Maeva arii!* et ce *vivat* escortait la flottille de pirogues qui se promenait sur la mer. Après cette course nautique, le roi retournait vers le rivage et allait s'étendre sur le lit d'Oro, la tête appuyée sur le coussin sacré de Tafeou, bloc de bois ciselé. Quatre porteurs, membres de la famille royale, l'enlevaient alors, et le conduisaient vers le temple national de Taboutabou-atea. Les prêtres suivaient avec leurs instruments; puis venaient les chefs et le peuple vociférant : *Maeva arii!* Arrivés dans l'enceinte du moraï, on plaçait Oro et son fils à côté du roi sur une plate-forme élevée, et là dieu et souverain recevaient les hommages du peuple. La cérémonie se terminait par une espèce de saturnale populaire.

Ce caractère divin que l'investiture attribuait au roi régnant se reproduisait dans tous les objets à son usage, habits, meubles, pirogues, porteurs, cases de passage ou de résidence habituelle; il s'étendait même jusqu'à leurs qualifications. Ainsi les maisons du roi s'appelaient *aoraï*, nuages du ciel; sa pirogue, *anoua noua*, arc-en-ciel; sa voix était le tonnerre; les lumières de son palais, des éclairs; pour dire qu'il voyageait, on se servait du mot *mahouta*, voler. Enfin toutes les hyperboles de l'orientalisme se retrouvaient dans la langue pour exprimer ce qui était à son usage.

Chaque chef gouvernait son district en reconnaissant la suprématie du roi. Une

île comprenait ordinairement huit districts ou *matatnas*, dont les administrateurs étaient des membres de la famille royale. Pour des crimes graves, le roi pouvait les bannir et confisquer leurs propriétés. Ces arrêts rencontraient parfois des résistances, car les chefs dépossédés avaient le soin d'établir entre eux et leurs voisins une puissante solidarité. Pour notifier ses ordres, le roi se servait de messagers, qui parcouraient l'île armés de feuilles de cocotier. Accepter la feuille, c'était se soumettre ; la refuser, c'était désobéir : elle était l'emblème de l'autorité. Du reste, on ne connaissait aucune loi régulière. Les hommes du peuple vidaient leurs débats entre eux; les chefs seuls avaient stipulé une pénalité pour venger leurs injures. La mort, le bannissement, ou la perspective de servir d'holocauste, voilà quels étaient les châtiments les plus sévères. Parler mal du roi était un crime si monstrueux, que non-seulement le coupable devait périr, mais qu'en outre le district était contraint de fournir une victime humaine pour les dieux. La débauche n'était point punie; l'adultère l'était quelquefois, mais surtout quand le mari le demandait. Faciles, du reste, et peu jaloux, les Taïtiens livraient souvent eux-mêmes leurs femmes, et les troquaient entre amis. Quoique le vol fût presque une seconde nature chez eux, il était néanmoins puni comme un crime : le larron pris en flagrant délit pouvait être assommé sur place; d'autres fois on le mettait sur une pirogue à demi pourrie, et il y était abandonné pour servir de pâture aux requins. Pourtant, le *harouraa*, c'est-à-dire la confiscation des biens, était le châtiment le plus ordinaire : la partie lésée entrait dans la case du voleur, et y enlevait tout ce qu'elle pouvait. Une seule classe était à l'abri de ces lois sévères, la classe des areoïs : pour eux le vol et le pillage étaient chose licite. Vagabonds, licencieux, despotes, ils pouvaient fatiguer impunément le pays de leurs vexations et de leurs désordres. Ils formaient entre eux une ligue puissante, une association compacte qui existait non-seulement à Taïti, mais dans toute la Polynésie, une secte qui avait à la fois ses traditions, sa généalogie et ses priviléges.

Les areoïs étaient partagés en sept classes distinctes dont chacune avait son tatouage. Le titre d'areoï était toujours censé d'investiture divine. Le candidat, simulant la folie, se présentait dans une assemblée publique, les reins ceints de feuilles de *dracæna*, la figure barbouillée du suc rouge du *mati*, le front couvert d'une visière en feuilles de cocotier tressées, les cheveux oints d'huile parfumée ou ornés de fleurs odorantes. Dans cet état, il s'élançait au milieu du cercle des areoïs, se mêlait à leurs exercices avec fougue et vigueur, et tenait bon jusqu'à ce qu'ils fussent terminés. Ce début caractérisait la vocation, et si le candidat était agréé, on le désignait pour le service d'un des principaux chefs de la société. Après un noviciat durant lequel on éprouvait son dévouement et sa docilité, il passait à l'initiation, cérémonie qui s'accomplissait dans quelque *taupiti* ou assemblée politique de l'ordre. Le premier areoï amenait le néophyte, revêtu d'une étoffe particulière, et le présentait à ses confrères sous le nom adopté. Là, on lui faisait prononcer une espèce de formule par laquelle il s'engageait à faire périr

ses enfants; puis, avec un geste particulier, il débitait une invocation solennelle. Ces préludes accomplis, on le revêtait de l'habit porté par la femme du rang le plus élevé, et il devenait areoï de la septième classe.

Telle était la vie des areoïs, vie paresseuse et débauchée. Quelquefois, formés en bandes nombreuses, ils parcouraient les diverses îles de l'archipel sur des flottilles composées de 50 à 60 pirogues. Bien vus des princes, respectés par le peuple, supportés par les raatiras, ils semblaient être les maîtres partout où ils abordaient. Sur une des pirogues voyageuses, on avait construit un simulacre de moraï des deux fondateurs de l'ordre, Oro-Tetefa et Ourou-Tetefa, et des autres divinités des areoïs, figurées par des pierres ornées de plumes rouges. Arrivés dans un lieu quelconque, ils y préparaient leur spectacle, semi-religieux, semi-profane. Leurs représentations portaient le nom d'*oupaupa*. Assis en cercle, ils répétaient une légende ou hymne en l'honneur du dieu ou de quelque areoï célèbre, puis un d'eux, placé au centre, entonnait un récitatif que les autres continuaient en chorus, bas et sourd d'abord, puis bruyant et inintelligible. Venaient ensuite diverses sortes de luttes, mais jamais le pugilat, qu'ils regardaient comme indigne de leur caractère sacré. Leur plaisir de prédilection était la danse : souvent elle les tenait sur pied des nuits entières. Des maisons spacieuses et bien ornées étaient affectées à ce divertissement; parfois aussi ils s'y livraient à bord de leurs pirogues, particulièrement quand le roi de l'île faisait partie de l'expédition. Barbouillés de pied en cap et montés sur une haute plate-forme, ils accomplissaient leurs rites mystérieux, avec accompagnement de gestes bizarres, de cris, de musique sauvage dans laquelle dominaient la flûte et le tam-tam. Qu'on juge du fantastique effet de pareilles scènes, de ce mouvement, de ce bruit qui se mêlait au bruit de la mer, au mugissement de la lame, à la voix du ressac, au clapotement des récifs du rivage!

Déjà heureux dans cette vie, les areoïs ne s'étaient pas oubliés dans l'autre : le monopole de l'Élysée taïtien leur appartenait. Pour consacrer cette seconde vie de fêtes, une foule de cérémonies bizarres avaient lieu à la mort d'un areoï. L'*otohaa* ou deuil général devait durer deux ou trois jours, pendant lesquels le corps restait à sa place, entouré des parents et des amis qui se lamentaient. Ce délai expiré, les areoïs se rendaient au grand moraï où reposaient les os des rois, et le prêtre d'Oro adressait à l'idole une prière pour que le dieu retirât au cadavre l'initiation divine et la gardât par devers lui, afin d'en disposer pour un autre; le défunt était ensuite enterré dans l'enceinte du moraï. Ajoutons que toute la théogonie taïtienne est très-confuse et souvent contradictoire : les légendes varient non-seulement d'île à île, mais de district à district, et aucune d'elles n'a un sens allégorique ou réel assez nettement accusé pour qu'on puisse en déduire un système plausible.

Au milieu de la confusion des divinités, on ne distingue aucune pensée profonde et philosophique : ce n'est évidemment là qu'un mélange d'histoire positive et d'idéalités traditionnelles, arrangées par les prêtres pour le vulgaire, ou par le

peuple lui-même, toujours avide du merveilleux. On aurait à remplir de longues et fatigantes pages, si l'on entreprenait de citer les myriades de dieux ou demi-dieux en sous-ordre, hommes ou animaux déifiés. Le polythéisme hindou, plus connu peut-être, n'est pas plus compliqué que le fétichisme taïtien. Les temples, comme on l'a vu, s'appelaient *morais* ou *marais*, selon la version probablement plus exacte des derniers missionnaires. Ces moraïs étaient de vastes enclos entourés de palissades, le plus ordinairement de murs, et renfermant les chapelles des dieux, les autels ou plates-formes pour les offrandes, les cases des prêtres, souvent aussi les tombes des chefs. Ces monuments ont été rasés; mais quelque part qu'on aille dans l'archipel, on en retrouve des décombres dans les vallons intérieurs, auprès des villages, sur les promontoires, et jusque dans les gorges des collines. Les arbres qui croissaient à l'entour étaient sacrés : c'étaient le plus ordinairement des casuarinas au feuillage mélancolique, des thespesias et des cordias impénétrables au soleil.

Les fonctions sacerdotales étaient héréditaires. Les prêtres avaient le rang de chefs. Le roi était quelquefois prêtre du temple national, et la dignité de grand prêtre était toujours confiée à un membre de la famille régnante, cela sans doute dans le but d'éviter des conflits entre les autorités spirituelle et temporelle. Le culte taïtien se composait de prières, d'offrandes et de sacrifices. Les prières ou oubous, quoique courtes, étaient prononcées lentement, gravement, de manière à attirer l'attention de la divinité. Les offrandes consistaient en poissons, oiseaux, fruits, cochons, étoffes ou autres objets travaillés. Elles étaient parfaitement innocentes : des animaux, des fruits de la terre présentés aux dieux, c'est le culte primitif des peuples simples ou pasteurs. Mais à côté de ces offrandes pacifiques on retrouve des holocaustes atroces et injustifiables : nous voulons parler des sacrifices humains, qui se faisaient en temps de guerre, dans les grandes calamités nationales, à l'occasion des maladies des chefs puissants, et pour la dédicace des moraïs. Lors de la fondation du moraï célèbre de Maeva sur Wahine, chaque pieu du temple fut planté sur le corps d'une victime de la superstition sanguinaire. C'étaient ou des captifs faits à la guerre, ou des hommes qui s'étaient rendus suspects aux chefs et aux prêtres. Quand un district ou un ménage avait fourni un sujet, il était ordinairement tabou ou dévoué; on s'adressait à lui de préférence une seconde et une troisième fois. Il en résultait assez souvent que les familles déjà frappées s'enfuyaient vers les montagnes, quand elles pressentaient un nouvel holocauste. La victime, en général, était assommée à l'improviste de la main du chef du district, puis son corps était placé dans une longue corbeille en feuilles de cocotier, porté au temple et offert à l'idole. Le prêtre, en le consacrant, enlevait un des yeux, le plaçait sur une feuille de bananier, et le présentait au roi qui le portait jusqu'à sa bouche comme pour le manger, puis le remettait à un autre prêtre placé à ses côtés. De temps en temps, pendant l'oubou, le prêtre arrachait des touffes de sa chevelure, qu'il plaçait devant le dieu. Quand la prière était finie, on enveloppait le cadavre dans des feuilles de cocotier, puis il était

placé sur un arbre du voisinage, où il restait jusqu'à ce que, l'entière consomption des chairs étant opérée, on enterrât les os sous le pavé du moraï.

Dès qu'un individu décédait, le *tahoua-toutera* était chargé de rechercher la cause de sa mort. Celui-ci prenait une pirogue et pagayait jusqu'à l'endroit où gisait le cadavre, car l'esprit en s'échappant devait lui apparaître et lui dire pourquoi il avait quitté ce corps. Si la mort provenait du courroux des dieux, l'action du sortilége se révélait par une flamme; une plume rouge manifestait qu'elle était due aux maléfices d'un ennemi. Cela constaté, de façon ou d'autre, le tahoua venait signifier aux parents du défunt le résultat de son enquête, et recevoir un salaire proportionné à l'importance du défunt. A ce jongleur succédait le *tata-faa-tere* ou *faa-touboua*, dont l'emploi était de détourner le même mal de dessus le reste de la famille. Il y procédait à grand renfort de prières et de cérémonies; après quoi il annonçait aux parents que le succès avait couronné ses peines, et enfin on procédait aux funérailles. Pour les pauvres et pour les hommes de la classe ordinaire, le corps était placé sur un lit de feuilles odorantes, et gardé par les parents en deuil: les plus proches se déchiraient la figure, la poitrine et le reste du corps avec des dents de requin effilées. Le sang ruisselait sur tous leurs membres. Cette longue veille terminée, on relevait le cadavre; puis, à l'aide de bandelettes, on le bridait de manière à ce que les genoux fussent fort rapprochés de la figure, tandis que les bras étaient croisés et réunis. On l'enterrait ainsi. Quant aux chefs, ils avaient les honneurs du *toupapau*. On les embaumait et on les laissait exposés sur des plates-formes, jusqu'à ce qu'ils s'en allassent par lambeaux; on recueillait ensuite les ossements pour les enterrer dans les moraïs. Des offrandes en vivres devaient être constamment exposées devant les *toupapaus;* car, d'après les naturels, les viandes et les fruits avaient des parties invisibles et subtiles dont l'exhalation nourrissait les morts. Les moraïs et les lieux de sépulture étaient *tabou*, même en temps de guerre; mais parfois les vainqueurs ne s'arrêtaient pas à temps : ils profanaient les tombes, pillaient les autels, enlevaient les idoles, déterraient les ossements pour les aiguiser et les convertir en armes, ce qui était le plus sanglant outrage pour les vaincus.

Taïti pouvait s'appeler la métropole du tabou. Nulle part dans les archipels polynésiens cette règle restrictive et prohibitive n'était plus minutieuse, plus tyrannique et plus cruelle. Depuis la naissance jusqu'à la mort existait pour le Taïtien une méticuleuse distinction de vivres permis ou non permis. On retrouvait ce *veto* partout, en santé comme en maladie, dans les temples, hors des temples, dans les repas, dans le sommeil, dans la guerre, au milieu de la mer, dans la case, à la pêche, à la chasse, partout. Les hommes, et ceux spécialement qui de loin ou de près tenaient au service divin, étaient considérés comme *ras*, ou sacrés; ils pouvaient comme tels manger de tous les aliments qu'on offrait aux dieux, tandis que les femmes (*noas*) communes ne pouvaient, sous peine de mort, toucher à aucun de ces vivres privilégiés. Le feu des hommes ne pouvait servir à préparer la nourriture des femmes; il en était de même des corbeilles et des autres usten-

siles de ménage. Ce mépris pour le sexe le plus faible, ces interdictions, cette infériorité relative, ne furent pas un des moindres motifs qui jetèrent les femmes dans le christianisme, religion émancipatrice et juste pour elles. Peut-être, sans ce bienfait, les Taïtiennes n'auraient-elles pas pu pardonner au culte nouveau d'avoir condamné les plaisirs et les divertissements pour lesquels elles étaient passionnées, et parmi lesquels il faut mettre au premier rang les chants et les danses exécutés au son de l'orchestre indigène. Les instruments étaient les tam-tams de diverses grandeurs, la trompette marine, l'*ihara*, sorte de tambour formé par un bout de bambou comprenant un entre-nœud tout entier et percé d'un bout à l'autre, et sur lequel on frappait avec un bâton ; le dernier consistait en une flûte ou *viro*, le plus souvent faite avec un roseau d'un pied de long, pourvue de quatre trous, et sur laquelle on jouait avec le souffle des narines. Les sons, un peu sourds, étaient agréables : habituellement cette flûte servait à accompagner les *pehes*, sortes de ballades destinées à célébrer les louanges des dieux et les exploits des héros ou quelque événement historique. On les récitait en public en aidant le chant au moyen d'une pantomime. Leur ensemble formait l'histoire traditionnelle du pays.

Les autres divertissements des Taïtiens étaient presque innombrables. En tête on place les *taupitis* ou *oroas*, fêtes solennelles destinées à célébrer le retour d'un chef, une victoire, un grand événement. La lutte y jouait le rôle principal, et des athlètes s'y rendaient de tous les coins de l'île pour faire assaut d'adresse devant plusieurs milliers de spectateurs. Tant qu'ils en étaient aux mains, un silence religieux régnait dans l'assemblée ; mais la chute d'un des champions était saluée par des cris et de bruyantes explosions de joie. Les femmes ne craignaient pas de se mêler à ces jeux pyrrhiques ; elles joutaient même contre des hommes, et la reine Tere-moe-moe, couverte de l'habit du lutteur, se mesura souvent avec plus d'un jeune chef de sa cour. A la lutte succédait le pugilat, moins noble et moins honoré. Les athlètes se décochaient de violents coups de poing, en se visant à la tête. Dès les premiers coups, les visages saignaient. Quelquefois ces assauts étaient meurtriers, et un grand prêtre d'Oro, à Matavaï, homme d'une force prodigieuse, assomma un jour, dans une même lutte, deux de ses antagonistes, le père et le fils. Au reste, on ne permettait pas de frapper un champion à terre ou en fuite. Celui qui restait debout dans l'arène était proclamé vainqueur. La course à pied était le jeu favori des jeunes gens. Le corps oint d'huile, le maro serré autour des reins, le front couvert d'une guirlande de fleurs avec une sorte de turban d'étoffe autour de la tête, les concurrents parcouraient la lice, plage de sable longue et unie. La course des pirogues sur une mer calme était un spectacle non moins attrayant. A ces jeux succédaient les divertissements militaires, l'exercice du javelot et de la fronde, dans lequel les Taïtiens excellaient, puis des simulacres de combat, aussi curieux à suivre que ceux de Hawaii. Enfin, les danses étaient fort variées aussi. Dans le *heiva* figuraient les hommes et les femmes, mais presque toujours séparément. Celles-ci



Rouargue frères del. et sc.

DANSEUSES DE TAÏTI

Publié par Furne, à Paris.


THE ASTOR LIBRARY
NY

étaient gracieusement costumées. Coiffées de tresses de *tamau*, ou de cheveux humains, ou de guirlandes de la fleur blanche du *teairi*, elles avaient les bras et le cou découverts, les seins ornés de coquilles ou de touffes de plumes, puis une robe, presque toujours de couleur blanche, avec une bordure écarlate. Ces danses avaient lieu le soir, et se prolongeaient parfois durant la nuit.

La nourriture du peuple taïtien consistait principalement en poisson, coquillages, taro, fruits d'arbre à pain, bananes et cocos. La chair de porc, réservée aux chefs, n'arrivait aux tables du peuple que de loin en loin, c'est-à-dire aux jours solennels. Comme tous les sauvages, ces hommes primitifs n'avaient point d'heures fixes pour manger; ils attendaient que la faim se fît sentir. Cependant le principal repas avait lieu dans la soirée. L'eau formait leur boisson habituelle; mais passionnés pour l'ava, ils en buvaient à toute occasion, immodérément quand ils le pouvaient. Suivant Anderson, ils fabriquaient cette liqueur en versant de l'eau sur la racine ou sur les feuilles de la plante, dont ils extrayaient ensuite le suc. Aux yeux des Taïtiens, les maladies manifestaient la vengeance des dieux ou des génies malins, et leurs moyens curatifs se réduisaient aux conjurations des prêtres; mais pour les blessures et pour les fractures ils employaient les procédés connus des Hawaiiens. Pour eux, la folie constituait un état d'inspiration, de divination; aussi avaient-ils pour les aliénés un respect religieux. Nous avons déjà observé à Hawaii et dans l'Inde ce fait commun d'ailleurs à presque tout l'Orient.

Quelques-unes des traditions remontaient jusqu'à trente générations. Ces peuples comptaient le temps par douze lunes, avec une lune intercalaire à la fin de certaines périodes. Chaque lune, chaque jour de lune, chaque partie du jour, avait un nom propre, nom souvent significatif. Les dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième nuits qui suivaient la pleine lune de chaque mois étaient regardées comme celles où les esprits venaient rôder sur la terre. La numération des Taïtiens ressemblait à celle d'Hawaii : ils comptaient par *ourou*, dizaine; *rau*, centaine; *mano*, mille; *mano tini*, dix mille; *rahou*, cent mille; jusqu'à *tou*, un million. Du reste, ils montraient quelque facilité à apprendre le calcul; et, au dire des missionnaires, la classe d'arithmétique est celle où s'obtenaient les plus grands succès.

Le taïtien n'est qu'un dialecte polynésien, et l'un des moins riches à cause de l'imperfection de plusieurs consonnances. En effet, les seules consonnes articulées sont : B, D, F, M, N, P, R, T et V. Cette indigence multiplie les sons vocaux, et rend l'idiome beaucoup plus difficile pour l'étranger, le même mot signifiant vingt choses diverses, que l'accentuation seule différencie. Quoi qu'il en soit, ce dialecte ne manque ni d'éclat ni d'énergie; plus d'une fois il a fourni aux tribus sauvages de Papara de puissants mouvements oratoires. Du reste, on a encore beaucoup à apprendre sur le mécanisme des idiomes polynésiens : resserrés par notre cadre, nous ne saurions traiter cette question philologique avec l'étendue qu'elle mérite. Peu à peu se déchire le voile qui séparait l'Océanie du monde commercial et scientifique : qui sait si, à force d'investigations, on ne parviendra pas à remonter jusqu'au berceau de ces mystérieuses peuplades!

CHAPITRE VII.

L'OCÉANIE. — ILES VAVITOU. — MANGIA. — VAITOU-TAKI. — TOUBOUAI, ETC. — TRAVERSÉE DES ILES TAITI AUX ILES TONGA.

Le nouvel ouragan qui, le 29 avril au soir, nous avait surpris au milieu du groupe de Taïti, n'eut pas la violence de celui que nous avions essuyé précédemment : au bout de quarante-huit heures, le vent de N. O. avait molli, et, au lieu de fuir devant lui, *l'Oceanic* eût pu aisément tenir la cape et attendre le retour des brises régulières du S. E. Pendleton préféra lui épargner cette fatigue ; le capitaine continua la même route jusqu'à la hauteur de l'île Vavitou, où la brise lui permit de gouverner dans la direction de Tonga. Vavitou, alors distincte devant les bossoirs du sloop, nous parut de moyenne hauteur, fertile et boisée, avec un aspect de végétation analogue à celui qu'offre Taïti. Nous prolongions depuis un quart d'heure sa pointe méridionale quand une pirogue nous accosta : elle portait trois indigènes, dont l'un était évidemment un chef. Aux manières douces et patelines de ces hommes, surtout à leur respect pour les objets épars sur le pont il était facile de voir que les missionnaires avaient civilisé et catéchisé Vavitou. En effet, cette terre est entièrement chrétienne. Ces envoyés eussent bien désiré que *l'Oceanic* stationnât sur leur côte ; mais Pendleton ne crut pas la localité assez importante pour se déranger de sa route. D'ailleurs, la population était encore tourmentée par une épidémie qui de 3,000 âmes l'avait réduite à 700. Nous fîmes seulement quelques cadeaux à ces visiteurs, et nous cinglâmes vers Toubouaï où nous devions relâcher.

Vavitou était loin quand, le 4 mai au matin, nous aperçûmes Toubouaï, et dans la matinée *l'Oceanic* était mouillé par cinq brasses de fond en dedans des récifs de la bande occidentale. C'est sur cette grève que sont venus s'établir tous les habitants de l'île, au nombre de 300 environ, dans deux petits villages qui offrent çà et là quelques maisonnettes en pierre, recrépies de blanc, comme on en voit dans le groupe taïtien, habitations plus élégantes que confortables, moins saines, moins sûres que les cases primitives de l'état sauvage. A peine avions-nous jeté l'ancre que le canot nous conduisit à terre, où nous débarquâmes entre deux haies de naturels. C'était à qui nous ferait des amitiés, à qui nous adresserait la parole dans cet idiome polynésien avec lequel j'étais déjà complétement familiarisé. Plusieurs guides s'offrirent pour nous conduire vers le village, dont les cases ressemblaient à celles des Nouka-Hiviens. Quant à moi, malgré l'avis de Pendleton, je voulus pousser plus loin cette reconnaissance, et visiter l'intérieur de l'île. « Du moins, me dit-il, adressez-vous à un des chefs. » On m'indiqua le plus considérable de tous, le roitelet de Toubouaï. Accroupi sur un récif, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe, S. M. pêchait, à l'aide d'une ligne barbelée, le poisson nécessaire à son

repas du jour. Quand je lui demandai s'il voulait me servir de pilote, il secoua la tête, puis regarda son hameçon qui frétillait dans le remous. Je compris ses scrupules, et tirant de ma poche un fort joli couteau, je le lui présentai. Cet argument fit merveilles : le pêcheur jeta là sa ligne, marcha devant moi en disant à diverses reprises qu'il était mon ami, et me guida tout d'abord vers un terrain marécageux aux approches duquel il s'était agenouillé comme un dromadaire, il me fit signe de grimper sur son dos. J'enfourchai bon gré mal gré ses royales épaules, et traversai ainsi trois cents toises d'eau bourbeuse.

La route était glissante et le fardeau passablement lourd; aussi mon intrépide porteur arriva-t-il tout haletant à l'autre bord, et couvert d'une vase infecte et noire. Il en fut quitte pour quelques ablutions dans le torrent voisin. Au delà du marais s'étendait une plaine couverte de cocotiers, de bananiers, d'arbres à pain, de papayers, et semée çà et là de huttes en ruines qui paraissaient abandonnées depuis longtemps. Du reste, la vallée entière était féconde, riante, encaissée. Nous y marchions depuis trois quarts d'heure, quand mon compagnon articula un cri soudain et perçant qui me fit tressaillir : je crus un instant que Pendleton n'avait pas eu tort de me conseiller la prudence. Ce n'était rien, toutefois. A cet appel du chef, un naturel apparut loin devant nous, sorti comme un fantôme d'un taillis voisin; mais, loin de manifester aucune intention hostile. sur un second signe il s'élança au haut d'un cocotier, en détacha des noix et nous les envoya. J'en suçai le lait avec délices. Pour compléter la collation, le roi me fit entrer dans une case où l'on nous servit de la pâte desséchée et des fruits de l'arbre à pain; puis nous retournâmes vers le mouillage par un autre chemin, bordé de cannes à sucre à l'état sauvage.

Descendu sur la grève, je voulais me rembarquer incontinent, mais le roi me retint à dîner. Cette fois les vivres furent plus variés et plus appétissants. On voyait bien encore figurer cette pâte fermentée, accessoire obligé de tous les menus, mais le poisson, les poules rôties, le taro, les fruits d'arbres à pain ne faisaient pas défaut. Plusieurs convives survinrent, d'autres chefs, sans doute, quoique inférieurs à mon hôte. On s'accroupit, on porta la main sur les vivres, on mangea, on but à la ronde. Le roi se plut à me servir lui-même. Pour reconnaître ce bon procédé, je lui offris ma gourde pleine de rhum, où nous bûmes en commun. Voyant qu'il revenait trop souvent à la charge, et ne pouvant prévoir quelle serait la nature de son ivresse, je l'engageai à distribuer à ses convives un peu de cette boisson spiritueuse; je lui désignai même deux vieux chefs qui paraissaient les plus élevés après lui. Révolté de cette proposition, il prit la gourde et la cacha entre ses jambes. Dès que j'eus l'air de l'avoir oubliée, il en revint à ses caresses, à ses offres; il voulait tout me donner, sa case, ses sujets, sa femme. Mon rhum lui avait pénétré jusqu'à l'âme, l'avait rendu tendre et expansif outre mesure. Quand Pendleton vint m'arracher de ses bras, il se mit à pleurer comme un enfant; et au moment où le canot prit le large il se jeta à la nage.

Toubouaï fut découverte par Cook en août 1777. Ce navigateur n'atterrit pas,

mais il communiqua avec les naturels, qui vinrent dans des pirogues de 30 pieds de long, montées chacune par sept ou huit hommes. Ces hommes étaient vigoureux, avec une peau cuivrée, une chevelure noire et lisse, des visages ronds, pleins, d'un caractère féroce, et complétement nus, quoique ceux que les gens du vaisseau apercevaient sur le rivage se drapassent dans des étoffes blanches; des huîtres perlières leur tombaient en collier sur la poitrine. Après Cook parurent les révoltés du *Bounty*, qui, on l'a vu, essayèrent à diverses reprises de s'établir dans l'île. En 1821, vinrent les missionnaires qui, malgré une résistance assez vive, sont parvenus, moitié de gré, moitié de force, à faire dominer l'influence chrétienne. De même que les groupes adjacents, Toubouai marche vers la dépopulation. De 1,000 âmes qu'on y a comptées, il en reste aujourd'hui 300.

En gouvernant sur Rimetara, nous pûmes voir, à quelques lieues de distance, Rouroutou, ou autrement Ohiteroa. Elle fut découverte, en 1769, par Cook, qui la trouva peu fertile et presque déserte, quoique les insulaires parussent vigoureux, bien faits. Tatoués seulement aux aisselles et aux jambes, ils portaient pour vêtement des étoffes bien fabriquées et bien teintes. Leurs armes étaient en bois dur et bien travaillé; leurs pirogues, délicatement sculptées, étalaient une ceinture de plumes blanches qui, au dehors, pendaient à l'avant et à l'arrière. Totalement oubliée jusqu'en 1811, Rouroutou, qui a douze ou treize milles de circuit, ne fut explorée en détail qu'en 1832 par les missionnaires taïtiens. Aujourd'hui elle est toute chrétienne.

Arrivé par le travers de Rimetara, *l'Oceanic* mit un canot à la mer. Pendleton avait là un compatriote; il descendit seul pour s'aboucher avec lui, et n'employa que trois heures à cette visite, pendant laquelle le sloop tint le large. Ce petit îlot est devenu intéressant à cause de la fertilité du sol. Une mission chrétienne qu'on a fondée, sert de centre aux petits groupes environnants. Découverte en 1811 par Henry, Rimetara resta oubliée jusqu'en 1821, époque où les ministres anglicans y abordèrent. Paulding, qui les vit en 1826, trouva une peuplade de 300 habitants, groupée dans un petit village au bord de la mer, autour d'une grande maison blanchie à la chaux et qu'environnaient des enclos plantés de patates et de tabac, de petits champs d'ignames ou de taro. C'est là que résidaient les pasteurs, rois et apôtres de l'île. L'idolâtrie paraissait totalement extirpée : des débris de colonnes, qui avaient eu 60 pieds de hauteur, marquaient seuls l'emplacement de l'ancien moraï, qui s'était, on peut le dire, écroulé à la voix des missionnaires.

Cette navigation d'île en île se prolongea pendant quelques jours encore, puis *l'Oceanic* appuya un peu plus au nord. Il rasa tour à tour Maouti, Miti-Aro, Watiou, Manouaï et Waïtou-Taki, îles riantes et vertes, qui appartiennent à un groupe connu sous la dénomination générale d'îles Harvey. Si nous ne les vîmes que de loin et à la voile, voici du moins ce qu'on sait d'elles. La plus méridionale, Mangia, fut découverte en 1777 par Cook, qui avait alors à bord de sa frégate le sauvage Maï, embarqué dans l'archipel taïtien. Maï servit d'interprète; il engagea les naturels accourus avec leurs pirogues à monter sur le pont des vaisseaux, ce

qu'ils ne firent qu'après une certaine hésitation. Ces indigènes formaient une assez belle race d'hommes, vigoureux, bien proportionnés quoique petits. Cook resta peu de temps en vue de Mangia; il aurait voulu y débarquer, mais les naturels, groupés sur le rivage, manifestèrent des intentions si hostiles qu'il renonça à l'entreprise. Plus persévérants et plus heureux que lui, les pasteurs évangéliques taïtiens y ont fondé une mission en 1823, et, malgré de nombreux obstacles, ils convertirent la population tout entière.

A trente-six lieues au N. 1/4 N. E. de Mangia paraît l'île Maouti, découverte en 1821 seulement, à l'époque où les propagandistes taïtiens vinrent prêcher l'Évangile dans cet archipel peu fréquenté jusqu'alors. Le capitaine Byron, qui mouilla à Maouti en 1825, fut enchanté de l'accueil hospitalier des insulaires; aussi déclare-t-il que nulle terre n'est plus riche en jolis paysages, que nul peuple n'a des mœurs plus douces. Grâce à sa conversion, Maouti est devenu un petit Éden. En 1821, elle reconnaissait l'autorité du roi de Watiou, qui venait d'embrasser la foi chrétienne; le fervent prosélyte voulut que ses sujets suivissent son exemple, et passa sur l'île avec deux missionnaires. Ayant pris terre au milieu d'une foule nombreuse, il lui adressa la parole en ces termes : « Jusqu'ici vous avez adoré des morceaux de bois qui n'ont ni sentiment ni pouvoir, des idoles ouvrages de vos mains. Vous allez connaître le vrai Dieu; les hommes venus avec moi vous l'enseigneront. » Après cette courte allocution, il ordonna que toutes les statues des moraïs fussent détruites. L'idolâtrie, en vigueur à Maouti le matin encore, n'y existait plus le soir, et en peu de mois elle fit place à la nouvelle croyance. Dans son circuit de huit milles, cette île est fertile et boisée; elle compte 200 habitants. A vingt-cinq milles au nord se trouve Miti-Aro, autre îlot bas, boisé, et peuplé d'une centaine d'habitants qu'un sol assez ingrat nourrit à peine. C'est encore une dépendance du royaume de Watiou.

L'île Watiou, l'Atoui des missionnaires, est à vingt-huit milles au S. O. de Miti-Aro. Elle fut découverte en 1777 par Cook, qui envoya à terre trois de ses officiers, sous la conduite du Taïtien Maï. Les étrangers furent reçus d'abord avec un certain appareil; mais ces bonnes dispositions ne furent pas de longue durée. Bientôt rendus à leur instinct de vol, les sauvages dévalisèrent leurs hôtes, et tentèrent même de les retenir prisonniers. Sans les menaces de Maï, qui leur fit peur du canon des frégates et au moyen de quelques pièces d'artifice leur fit connaître l'énergie meurtrière de la poudre, cette captivité eût sans doute été plus longue et plus dangereuse. Le Taïtien trouva sur Watiou trois de ses compatriotes, seul reste d'un équipage de vingt hommes dont la pirogue avait chaviré en pleine mer : ils y vivaient depuis douze ans; et, bien traités par les naturels, ils refusèrent de retourner dans leur patrie. Après le départ des vaisseaux anglais, aucun navigateur ne visita Watiou jusqu'en 1821, où les missionnaires y parurent pour la convertir. Lents d'abord, les progrès du prosélytisme paraissent aujourd'hui complets; Watiou est chrétienne. C'est une terre peu élevée, de six lieues de circuit, environnée de brisants, et peuplée de quelques centaines d'âmes.

A vingt lieues environ au N. O. de Watiou vient l'île Manouaï, que Cook vit pour la première fois en 1773, et nomma île *Harvey*. Dans ce premier voyage, le capitaine la crut déserte; mais l'ayant visitée en 1777, il la trouva occupée par des hommes d'un caractère farouche et inhospitalier, qui s'opposèrent à la descente. Elle semblait faire partie des possessions du roi de Watiou. Quoiqu'il soit présumable qu'elle a suivi le sort de l'archipel dans sa conversion récente, nulle part les missionnaires n'en parlent d'une manière explicite.

L'île Waïtou-Taki, l'Aïtou-Taki des missionnaires, est placée à vingt lieues au N. O. de la précédente. Ce fut Bligh qui découvrit ce groupe en avril 1789. Il communiqua avec les naturels, qui apportèrent dans leurs relations beaucoup de confiance et de franchise. Ces hommes semblaient plus doux que leurs voisins de Manouaï. Edwards aperçut Waïtou-Taki deux ans après la visite de Bligh, puis l'île fut négligée jusqu'en 1821, date de l'arrivée du missionnaire Williams, qui y laissa deux prédicateurs taïtiens. Leur œuvre s'accomplit avec autant de promptitude que de bonheur : le roi Tamatoa et tous ses sujets, au nombre de 1,000, devinrent des chrétiens zélés. Waïtou-Taki forme un petit groupe d'îlots bas dont celui du centre s'élève au-dessus des autres, et qui est entouré dans tous les sens par une bordure de récifs de trente à quarante milles de circuit.

Mais voici Raro-Tonga, la plus importante de toutes les îles de cet archipel. Elle ne fut découverte qu'en 1814 par un petit navire des missionnaires, et c'est encore le roi de Watiou qui, en 1823, les dirigea sur ce point. On y laissa deux pasteurs taïtiens, et en moins d'une année la conversion des naturels était achevée : plus de 1,500 avaient reçu le baptême. Le progrès agricole marchait de pair avec le progrès religieux, l'île entière se couvrit de riches plantations : la population s'éleva bientôt à 7,000 habitants environ, chiffre égal à celle de Taïti.

Cependant *l'Oceanic*, servi par une bonne brise du S. E., avait dépassé toute cette série d'îles et d'îlots. Le 10 mai au matin, il était en vue du groupe de Palmerston, écueils bas et boisés, dont Pomare, dans la dernière année de son règne, avait voulu faire le Botany-Bay de Taïti. Sa mort ayant fait échouer ce projet, Palmerston est restée ce qu'elle avait toujours été, une terre déserte. Cook la vit deux fois, en juin 1774 et en avril 1777. De Palmerston, la route directe sur Tonga ne nous eût offert que des reconnaissances insignifiantes : les écueils Beveridge et Nicholson, dont l'existence est même assez douteuse; puis l'île Savage, négligée par tous les navigateurs depuis la réception que les naturels y firent à Cook. Ayant découvert cette terre le 20 juin 1774, le célèbre navigateur voulut tenter une reconnaissance sur le rivage; mais à deux reprises et sur deux points différents il rencontra un acharnement et une férocité incroyables. Repoussés par des décharges meurtrières, les indigènes se réfugièrent dans les bois voisins, d'où Cook n'osa les débusquer. Quant à nous, la route par le nord étant plus féconde et plus intéressante, Pendleton l'avait préférée. Il voulait n'attaquer Tonga qu'après avoir reconnu les îles Hamoa, si imparfaitement décrites jusqu'ici. *L'Oceanic* mit donc le cap au N. O.

Pour ma part, je ne voyais pas arriver sans quelque plaisir ces terres que le christianisme n'avait pas encore façonnées à l'hospitalité et à la mansuétude. L'Océanie avait deux parts, l'une pour les émotions douces, c'était celle que nous allions bientôt quitter; l'autre pour les impressions dramatiques, pour les catastrophes de tout genre, c'était celle vers laquelle nous tendions et dont nous allions toucher la lisière. Encore polynésiens, les groupes Hamoa et Tonga étaient pourtant limitrophes de la Mélanésie, et les mœurs, les usages, la vie des naturels, se ressentaient de ce voisinage. L'archipel Viti se trouvait à quelques lieues de là, avec ses races insociables. L'aspect des lieux et des hommes allait changer. Chaque jour j'ouvrais ma carte, je faisais et refaisais mes calculs nautiques. Élève de Pendleton qui se glorifiait de mes progrès, j'étais devenu un passable géographe, complétant mes études théoriques par des expériences et des observations. « Capitaine, lui dis-je un jour que l'Océanie se trouvait déroulée sous nos yeux; voici qui nous échappera. » Et je lui montrais toutes ces petites îles polynésiennes semées entre l'archipel Havaii et le groupe Hamoa, dans une étendue de 700 lieues environ. « Sans doute, me répondit-il, mais qu'importe! Points insignifiants, douteux pour la plupart, déserts presque tous; ce n'est là qu'une aride nomenclature dont je ne veux même pas vous donner l'ennui. »

CHAPITRE VIII.

TRAVERSÉE DE TAITI AUX ILES TONGA. — ILES HAMOA.

L'Oceanic voguait vers le groupe Hamoa sans que la moindre variation de brise vînt déranger sa voilure, si calme dans sa vitesse qu'on eût dit qu'il ne bougeait pas. On filait pourtant neuf à dix nœuds. Aussi, dès la soirée du 13 mai, des bandes de fous et de goëlands signalèrent-elles l'approche de la terre; au jour levant elle était devant nous. Nous attendîmes sur un îlot entouré d'un récif de six milles de circuit et orné de quelques maigres arbustes dans le centre. « C'est l'île Rose, me dit Pendleton, une découverte de votre compatriote le capitaine Freycinet; il lui donna le nom de sa femme, qui l'accompagnait dans son voyage de circumnavigation. » Après avoir doublé cet écueil par le nord, nous vîmes le sommet de l'île d'Opoun dont nous prolongeâmes dans la journée la côte méridionale.

Nous faisions alors route directe sur Maouna, où le capitaine Delangle, compagnon de La Pérouse, fut impitoyablement égorgé avec ses matelots. Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que, le jour suivant, j'aperçus cette terre fatale. *L'Oceanic* en était à quatre ou cinq milles; il en doubla la pointe septentrionale, puis en prolongea la côte nord à un ou deux milles au plus, en vue d'une longue ligne de brisants sur laquelle la vague venait s'échouer et blanchir. Cette côte

offrait une série de sites ravissants : tantôt une forêt sauvage et profonde, tantôt des bouquets de bois éparpillés sur une pelouse ; ici une clairière, là un village sous un massif d'arbres. Après avoir joui de ce spectacle pendant quelques heures, nous arrivâmes devant la baie tristement célèbre où périrent Delangle et ses compagnons. C'est une plage délicieuse et tranquille, un lieu si recueilli, si calme, si touffu, que du large on aurait pu le croire inhabité. Pas une colonne de fumée ne s'élevait au-dessus de ce dôme formé par un massif d'arbres verdoyants, pas une pirogue ne se balançait sur la baie, pas un de ces fragiles esquifs ne dormait couché sur la grève. Cet aspect triste et désert ne permettait que difficilement de reconnaître une côte où La Pérouse s'était vu subitement entouré par une centaine de barques chargées de provisions.

L'Oceanic mit en panne en face de la baie, et longtemps nous attendîmes sans rien voir. Enfin une petite pirogue montée par trois hommes sortit de derrière une anse abritée, et pagaya dans notre direction. Quand elle eut accosté le sloop, l'un des naturels monta sur le pont, timidement, avec défiance, regardant autour de lui comme s'il eût craint une surprise. N'osant pas dépasser le bastingage, il offrit de là quelques noix de coco, pour lesquelles on lui donna un morceau de fer qu'il porta à son front en guise de remerciement ; mais l'instant d'après, ses allures de défiance recommencèrent : il promena de nouveau sur le pont des regards soupçonneux, parut se recueillir, puis enfin, prenant une sorte d'élan, il se mit à débiter une longue harangue qui peu à peu s'accentua jusqu'au ton le plus énergique. Dans de certaines périodes, le geste aidait à la voix : montrant tour à tour la terre et le navire, l'orateur paraissait inviter les marins à essayer de l'hospitalité indigène. Nous écoutions avec attention, et aucun de nous ne comprenait ; la science même de Pendleton, si complète dans les idiomes polynésiens, se trouvait en défaut ; à peine saisissait-il au bond le sens de quelques paroles. L'indigène, de son côté, voyant l'assemblée attentive et silencieuse, ne cessait pas de parler et de gesticuler : il aurait gesticulé et parlé longtemps encore, si d'autres pirogues étant venues successivement se joindre à la sienne, le navire n'eût fini par être entouré de visiteurs qui, timides d'abord, ne tardèrent pas à se montrer turbulents, farouches, voleurs effrontés. Sans les filets d'abordage, ces démons-là auraient pris *l'Oceanic* d'assaut. Leur hardiesse alla même si loin, que, la précaution prise par le capitaine devenant insuffisante, il fallut disposer autour du navire les matelots armés de piques, et encore plusieurs d'entre eux parvinrent-ils à s'y introduire. Une fois montés sur le pont, on les voyait s'abattre comme des oiseaux de proie sur tous les objets qu'on laissait à leur portée : si l'équipage entier ne s'était mis en devoir de les rejeter dans leurs pirogues, ils auraient démoli le sloop navire clou à clou, membrure à membrure.

Du reste, ces importuns visiteurs n'apportaient presque rien qui fût susceptible de devenir objet d'échange, si ce n'est quelques noix de coco. Quand on leur demandait d'autres denrées, ils montraient la terre et faisaient entendre par signes qu'on y trouverait en abondance des productions plus estimées. Leur conduite

actuelle n'était toutefois pas de nature à rassurer Pendleton sur le sort réservé à une descente. Si peu nombreux qu'ils fussent autour du bord, il semblait que *l'Oceanic* fût devenu leur propriété; au lieu de recevoir avec joie, avec reconnaissance, les petits cadeaux qu'on était disposé à leur faire, ils les arrachaient brutalement des mains. Ceux qui, grimpés sur le pont, parvenaient soit à obtenir, soit à escamoter quelque chose, un clou, une hache, une verroterie, le montraient de loin à leurs camarades restés sur les pirogues, et ceux-ci, furieux, jaloux, désappointés, grinçaient des dents, écumaient, menaçaient de leurs piques les matelots pour qu'on les laissât monter ou qu'au moins on leur fît une part dans ces largesses. Toutes ces têtes avaient une expression hideuse et farouche. Des dix sauvages qui garnissaient alors la dunette du sloop, un seul, un jeune homme, chef ou fils de chef sans doute, se distinguait des autres par des traits plus heureux et une physionomie plus avenante. Il ne brusquait pas ceux qui lui offraient des présents : au lieu de bondir dessus et de les arracher des mains, il les recevait avec des manières gracieuses et décentes, puis les portait vers son front à diverses reprises; ses camarades, au contraire, n'avaient rien des formes et des allures humaines, ils rugissaient comme la bête. A la vue du bras nu d'un matelot, l'un d'eux fit un geste horrible, indiquant qu'il aurait plaisir à dévorer un morceau de chair si savoureux. La naïveté de ce cannibalisme nous fit frissonner tous. Quant à moi, je me sentis guéri du démon de la curiosité, et cette fois je ne parlai pas d'aller à terre.

Ces insulaires étaient grands, sveltes et singulièrement musculeux, d'un type farouche sans que leurs traits fussent irréguliers, d'un teint foncé. Leur principale toilette consistait dans la manière d'arranger leur coiffure. Les uns laissaient leurs cheveux longs, droits et noirs, flotter librement sur leur cou et sur leurs épaules; d'autres les portaient, ou liés, ou frisés, ou crêpés au moyen de la chaleur, et en formaient une sorte de boule que souvent ils coloraient en jaune; d'autres encore les teignaient en rouge et les frisaient en longues boucles. Quelques colliers de verroterie ornaient la poitrine d'un petit nombre. Leur tatouage était insignifiant; mais de nombreuses cicatrices attestaient que chez eux les guerres n'étaient pas rares. Quant aux femmes, nous en aperçûmes peu, et pour la plupart elles étaient fort laides.

Cependant le nombre des pirogues augmentait d'heure en heure, et malgré la surveillance la plus active le pont s'encombrait de nouveaux visiteurs qui, l'audace croissant avec le nombre, devenaient de plus en plus menaçants. D'une pirogue à l'autre on échangeait des harangues que nous jugâmes être des préludes de guerre; on montrait du doigt le navire, on semblait le désigner comme une proie facile et sûre; enfin, comme à un signal donné, tous sautèrent sur leurs armes, brandirent leurs piques contre *l'Oceanic*. « Nous voilà au fort de la crise, dit Pendleton. Ces gens-là abusent de notre patience; il faut en finir. » Et, sur son commandement, on commença par déblayer le pont, malgré une résistance assez vive, à coups de corde ou de manche de pique. Ce premier acte de

justice exécuté, « Passons sur le ventre de cette canaille! » s'écria le capitaine, et il donna l'ordre de faire servir les voiles. Dès que notre sloop eut retrouvé son aire, dès que la brise gonflant ses voiles lui eut rendu son élan habituel, cette foule d'embarcations, pressées, confuses, mal orientées, se trouva sous ses bossoirs et sous sa quille. Sans se déranger de sa route, il balaya les trois cents pirogues qui l'offusquaient : cinquante furent coulées et chavirées; une foule d'autres éprouvèrent de graves avaries. C'était une débâcle horrible : pagaies balanciers, mâts et vergues, craquaient de toutes parts; en un instant la mer fut couverte de leurs débris et de têtes d'hommes. Dans le premier moment de la surprise, cette multitude ne songea qu'à sauver les embarcations coulées, à rajuster les mâts, à réparer les avaries; puis, faute d'une vengeance plus réelle, elle se mit à hurler des menaces ou des injures contre le sloop, qui, dédaigneux de ces vaines colères, s'éloignait à toutes voiles. Quelques insulaires, plus endiablés que les autres, s'étaient attachés aux préceintes, d'où ils cherchaient à pénétrer dans le navire : quelques coups de pieu leur firent lâcher prise, et nous poursuivîmes notre route triomphants et vengés.

Dans la nuit *l'Oceanic* franchit la distance qui sépare Maouna d'Oïolava. Le 14 mai, à la pointe du jour, il n'était qu'à deux milles d'un petit îlot situé près de la pointe orientale de cette dernière. Là quelques pirogues nous accostèrent, montées par des hommes plus pacifiques que ceux de la veille, peut-être parce qu'ils étaient moins nombreux : ils nous parurent être des pêcheurs, car ils échangèrent du poisson pour quelques bagatelles. Toutefois le sloop ne s'était pas arrêté pour eux; il longeait la côte méridionale d'Oïolava, terre riante et fertile depuis la grève jusqu'au sommet des montagnes. Nulle contrée océanienne, pas même la fraîche Taïti, n'offrait un plus bel amphithéâtre de verdure. Par malheur, aucun ancrage n'y a encore été trouvé, et, les navires européens n'ayant pu y faire de longues relâches, elle n'est encore qu'imparfaitement connue. A mesure que nous la prolongions, nous pouvions voir des pirogues se détacher une à une de la côte pour venir nous reconnaître. Pendleton ne voulut pas les attendre; il ne mit en panne que vis-à-vis de l'île Plate, située près de la pointe occidentale d'Oïolava, à laquelle elle est réunie par un brisant à fleur d'eau.

L'île Plate, qu'on peut nommer le diamant du groupe Hamoa, si favorisé par la nature, est un îlot très-bas, que domine seulement, au centre, un monticule aplati au sommet. A en juger par les myriades de pirogues qui s'empressèrent de venir au-devant de nous, ce coin de terre doit être prodigieusement peuplé. On eût dit qu'une ville flottante, une plaine de bateaux, un vaste bazar de fruits, de légumes, de provisions de toutes sortes, se balançait sur l'Océan, comme un marché chinois se balance sur le Tigre. La mer disparaissait sous les pirogues et sous les têtes de ces insulaires. Ni menaçants, ni voleurs comme ceux de Maouna, leurs manières étaient, au contraire, amicales et bienveillantes; ils se comportaient avec décence et loyauté. Parfois leur hilarité devenait bruyante et criarde; c'est tout ce qu'il est possible de leur reprocher. Quand on leur défendait de

monter à bord, ils obéissaient, attachaient leurs marchandises à des cordes, et recevaient avec joie ce qu'on leur donnait en retour. Un paquet de morceaux de cercles de barriques, maladroitement lancé par nous, étant tombé à la mer, nous eûmes un spectacle fort divertissant : malgré la profondeur de l'eau, dix sauvages plongèrent, atteignirent le paquet avant qu'il fût descendu à fond, et, semblables à des poissons, s'en disputèrent assez longtemps les débris : pas la moindre parcelle n'en fut perdue.

Tout à coup l'arrivée d'une grande pirogue suspendit les échanges. *Egui! ia egui!* (le chef! c'est le chef!) crièrent à la fois les patrons des barques serrées autour du sloop, et toutes s'écartèrent simultanément pour faire place. Vaste, ornée de coquilles d'huîtres perlières, cette embarcation était montée par un équipage de dix hommes qui la poussaient avec leurs pagaies. Le chef, qui tenait le gouvernail, et les rameurs eux-mêmes, avaient la tête couronnée de rameaux verts, ce qui annonçait des dispositions amicales. A l'avant et sur une plate-forme couverte de nattes, se tenait accroupi un homme vieux déjà. Au-dessus de sa tête était déployé un parasol de fabrique européenne, meuble qui n'était pour lui, il faut le dire, qu'un inutile ornement, car son teint ne devait plus craindre l'action du soleil. Une natte fine couvrait ses épaules; une ceinture d'étoffe lui enveloppait le corps; un turban lui ceignait le front. Quand il fut à portée de la voix, il parla aux patrons des pirogues, s'ouvrit ainsi un passage, saisit l'échelle de *l'Oceanic* et monta à bord, lui troisième. Ce vénérable chef était un homme de cinq pieds six pouces, maigre, mais agile encore et vigoureux. Sa figure n'avait rien de repoussant, sa physionomie était sérieuse et intelligente. Nul tatouage ne le distinguait. Arrivé sur le pont, il demanda l'egui. Philips, qui l'avait reçu, lui montra le capitaine assis sur le banc de quart. Alors il se dirigea vers Pendleton, baissa la tête, prononça quelques mots dans sa langue natale; puis lui saisissant les deux coudes et les soulevant à deux ou trois reprises : *Very good* (très-bon), dit-il en anglais. A la suite de ce salut, demi-sauvage, demi-européen, il fit comprendre qu'il était l'egui (le roi) de l'île Plate, et ordonna à ses serviteurs de mettre aux pieds du capitaine les présents qu'il lui destinait. C'étaient trois beaux cochons, qu'il appelait des *boaka*, des ignames et des fruits. En retour, on présenta à l'egui une hache, deux rangs de grains de verre bleu et un mouchoir de soie de couleur que le capitaine noua de sa main autour du turban de l'insulaire. Émerveillé de tant de richesses, celui-ci semblait refuser d'y croire; il doutait qu'elles fussent bien à lui, et sa reconnaissance, défiante encore et timide, ne se manifestait que par quelques *very good* articulés à voix basse. Enfin il se hasarda à demander si tout cela était réellement sa propriété, si ce mouchoir, si cette hache surtout lui appartenaient. Quand il en fut bien convaincu, sa joie ne connut plus de bornes; il se mit à marcher sur le pont, en criant : *Very good! very good!* Enfin cette ivresse se calma; on recueillit tous les bijoux offerts, on les posa avec soin dans une corbeille, et les deux eguis, celui de l'île et celui du bord, essayèrent de se parler et de s'entendre.

Le roi de l'île Plate avait déjà vu des Européens, comme l'attestaient le parasol en soie, son meuble honorifique, et une ou deux piastres qu'il conservait soigneusement. Quand Pendleton l'interrogea là-dessus, il dit que peu d'années auparavant il avait visité avec sa pirogue une île située bien loin dans le sud, et que là un egui, chef de navire, lui avait donné ces précieux objets. Comme pour appuyer son dire par une preuve nouvelle, il montra du doigt les canons de *l'Oceanic*, et, imitant leur explosion, il fit comprendre qu'il avait déjà entendu ces instruments de meurtre; puis, expliquant leur effet, il ferma les yeux et laissa pendre sa tête comme un homme mort. Ce qui frappa le plus vivement son attention, ce fut une grosse lunette d'approche qui appartenait au capitaine. Au premier aspect, il la prit pour un petit canon, et semblait éviter de se trouver vis-à-vis de ce tube. Pendleton, remarquant sa frayeur, lui fit signe de poser son œil contre le verre; mais le phénomène d'optique fut si imprévu, si étrange, qu'il rejeta l'instrument, lequel se serait brisé si Pendleton ne l'eût saisi au vol. Afin de rassurer l'egui, il regarda lui-même à diverses reprises dans la longue-vue; ce fut peine inutile; l'insulaire se croyait dupe d'un sortilége, car cette machine merveilleuse lui avait fait voir, presque à les toucher, des parents, des amis qui se tenaient alors sur le rivage à deux milles de distance.

Du reste, l'egui fut bienveillant pour *l'Oceanic* et son capitaine, qu'évidemment il voulait entraîner à terre, sauf à changer ensuite de façons. A cet effet, il n'épargna rien, ni promesses, ni offres séduisantes; il parla de sa magnifique case, de ses nattes, de ses pirogues, de sa basse-cour. Voyant que Pendleton restait insensible, il eut recours à un dernier argument, une arme de réserve : le prenant par le bras, il le conduisit vers les pirogues qui pressaient les flancs du sloop, lui montra du doigt quelques femmes que, dans sa langue, il nommait *waraki*, et secouant la tête avec une expression de dédain, il disait : *No good!* (pas bon). Qnand il crut que son intention était saisie, il se tourna vers l'île, étendit le bras dans cette direction, et d'un ton de voix patelin, comme un proxénète qui vanterait sa marchandise : *Very good waraki* (très-bonnes femmes), dit-il à plusieurs reprises. L'excellent homme avait mis tant d'apprêt dans sa pantomime, que Pendleton ne put retenir un éclat de rire. Malgré ses défiances, il eût essayé un débarquement; mais on n'apercevait aucun mouillage, et se hasarder à gagner la terre sur une chaloupe, c'eût été une imprudence gratuite. D'ailleurs, le calme et le courant entraînaient peu à peu *l'Oceanic* vers la ligne des récifs, et il devenait urgent de s'éloigner de la côte. On força de voiles, et au bruit d'un chant de départ, chant doux et plaintif, qu'entonnèrent les naturels, notre sloop se dégagea lentement de la flottille qui obstruait sa marche, pour reprendre son allure habituelle. L'egui nous avait quittés en répétant pour adieu : *Maroua! maroua!* et la foule des pirogues nous poursuivit longtemps du même salut : *Maroua! maroua!*

Le jour suivant nous prolongions la côte méridionale de la grande et belle île Poia. Des nuages floconneux en cachaient la cime; mais sur les flancs de ses col-

lines, échelonnées en amphithéâtre, se montraient des villages entourés de riches plantations. C'est là sans doute une des plus belles, une des plus fécondes terres du monde maritime, et sans doute aussi une des plus peuplées. Du pont de *l'Oceanic*, on pouvait distinguer des milliers de têtes qui se précipitaient vers la grève pour jouir de sa vue. Une quarantaine de pirogues nous accostèrent encore dans la matinée, mais le pont et l'entre-pont regorgeaient de vivres; et d'ailleurs le temps pressait : le vent, qui venait d'adonner jusqu'à l'E. en fraîchissant, nous promettait une courte traversée jusqu'aux îles Tonga. Le 12 mai, à six heures du soir, après cette courte et curieuse reconnaissance du groupe Hamoa, le sloop mit le cap au sud.

CHAPITRE IX.

ILES HAMOA. — GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE.

La chaîne des îles Hamoa occupe une étendue de 100 lieues environ de l'E. à l'O. par le 14e degré de latitude méridionale. Les plus occidentales sont les plus grandes; celle du milieu, Maouna, l'est moins; les trois de l'E. sont les plus petites; l'île Rose n'est qu'un écueil. — OPOUN, LEONE et FANFOUE, séparées l'une de l'autre par des canaux étroits, sont des terres hautes, boisées, qui à distance semblent ne former qu'une seule île. — MAOUNA, montueuse, boisée et fertile, a 17 milles de longueur sur une largeur moyenne de 6 à 7. — OÏOLAVA, d'un aspect plus riant et plus fertile encore, n'a pas moins de 40 milles de longueur sur 10 milles dans sa plus grande largeur. Quelques îlots la flanquent à l'E. et à l'O. Dans le nombre est l'île Plate si fertile et si populeuse. — POLA, la dernière à l'O., est une île magnifique. Les merveilleux récits de La Pérouse et de Kotzebue font regretter qu'elle n'ait pas été plus minutieusement reconnue. La beauté des sites, la fécondité incontestable du sol, en font une espèce d'Élysée océanien. Elle offre l'aspect d'un cône immense que Kotzebue compare pour la forme à celui de Mouna-Roa à Hawaii, pour la hauteur au pic de Ténériffe, et qui n'a pas moins de 100 milles de circonférence.

Suivant toute apparence, le groupe Hamoa est le même archipel que le Hollandais Roggeween découvrit en 1722 et nomma îles Bauman. « Par 12° de lat. S., dit ce navigateur, on découvrit plusieurs îles à la fois, d'un aspect fort agréable, couvertes d'arbres à fruits et de légumes. Les terres étaient entrecoupées de montagnes et de vallées riantes; quelques-unes avaient 10, 15 et jusqu'à 20 lieues de circuit. Chaque famille paraît s'y gouverner à part, et les tribus sont classées par catégories comme à l'île de Pâques. » Les insulaires s'avancèrent vers les Hollandais en pleine mer, et leur offrirent du poisson, des noix de coco, des bananes, et d'autres fruits excellents, en échange desquels on leur donna quelques objets de quincaillerie européenne. On jugea ces îles fort peuplées, à cause de la

foule d'hommes et de femmes qui accouraient sur le rivage. Les hommes étaient blancs, et ils ne différaient des Européens que parce qu'ils avaient la peau brûlée par le soleil; leur corps était peint de diverses couleurs; pour armes ils portaient un arc et des flèches. Une étoffe, artistement tissue et ornée de franges, les couvrait de la ceinture aux talons; ils portaient un chapeau de même étoffe, et des guirlandes de fleurs sur le cou. Leur physionomie était bienveillante et douce, leur humeur spirituelle et gaie. « C'est, ajoute la relation, le peuple le plus honnête et le plus civilisé de la mer du Sud. Ils nous prirent pour des dieux, et pleurèrent quand nous partîmes. » Telle est en résumé la version de Roggeween, embrouillée comme tous ses récits, plus embrouillée encore depuis que le savant Fleurieu s'est fait son commentateur. La confusion dans les gisements géographiques, les erreurs, l'incertitude pour les faits observés, ont mis les détails de ce voyage au nombre des choses contestables et lui ont enlevé une grande partie de son autorité.

Il est résulté de là que le découvreur de droit, sinon de fait, du groupe Hamoa, est notre Bougainville. Il tomba sur ces îles en 1768, peu de jours après avoir quitté Taïti, prolongea Opoun, Leone, Fanfoue et surtout Maouna, vit de loin Oïolava, et n'aperçut point Pola. Ce navigateur eut quelques communications avec les naturels, mais ce portrait qu'il en trace diffère beaucoup de celui qu'a laissé Roggeween : « Ces hommes ne sont pas aussi doux que ceux de Taïti; leur physionomie est plus sauvage; leur caractère plus faux et plus rusé : ils cherchaient constamment à nous tromper dans les échanges. Le fait le plus saillant chez ce peuple, c'était son habileté dans la navigation : des pirogues mieux construites que celles des autres insulaires océaniens voguaient avec une rapidité extrême. » Cette circonstance engagea Bougainville à nommer ce groupe *Iles des Navigateurs*, nom qui a longtemps figuré sur les cartes où il faut désormais le remplacer par l'appellation indigène, c'est-à-dire par celle d'îles Hamoa.

Le plan de campagne de La Pérouse emportait la reconnaissance complète de ce groupe; il y parut le 6 décembre 1787, et durant sa relâche de dix jours, eut lieu la catastrophe qui ravit à l'expédition un de ses meilleurs officiers. Dès son arrivée, il s'était établi entre lui et les naturels des îles orientales quelques rapports pacifiques et insignifiants; le 9 décembre, il vint mouiller devant Maouna, en pleine côte, par trente brasses de fond, et le soir même le capitaine Delangle, descendu avec plusieurs officiers dans trois canots armés, alla reconnaître un village populeux, où il reçut l'accueil le plus amical. Comme l'heure était avancée, les naturels allèrent jusqu'à allumer un grand feu pour éclairer leurs hôtes. Tout se passa donc fort bien, et les canots regagnèrent les navires. Le lendemain, au jour levant, les naturels vinrent trafiquer à bord, échangeant des provisions contre des objets en fer, et surtout contre des verroteries qui les séduisaient; les chaloupes allèrent à terre pour y faire de l'eau, et les deux capitaines des frégates suivirent dans leurs canots. Mais bientôt les rapports devinrent moins bienveillants. Des matelots, chargés de faire la haie de l'aiguade aux chaloupes, se laissèrent débau-

cher par des femmes, et un sauvage, qui s'était glissé dans le canot, en frappa un de son casse-tête. Au lieu de sévir avec vigueur, La Pérouse se contenta de faire jeter à l'eau l'agresseur. Il fallait un exemple plus sévère, pour imposer à un peuple robuste et gigantesque, qui s'exagérait les avantages de sa force corporelle; il fallait prouver la puissance des Français et l'effet des armes à feu autrement qu'en faisant tuer au vol un ou deux pigeons.

Cependant La Pérouse, accompagné de quelques hommes armés, était allé visiter le village, tapi sous un bosquet d'arbres à fruits. Les cases y étaient disposées autour d'une fort belle pelouse circulaire de 50 toises de diamètre. Debout devant leur porte, tous ces sauvages, hommes, femmes, enfants, vieillards, suppliaient le capitaine de les honorer de sa visite; il entra dans plusieurs cases, et reconnut que toutes elles avaient un plancher de cailloux choisis, élevé de deux pieds au-dessus du sol, et tapissé de nattes travaillées avec art. Généralement la forme en était elliptique, et un rang de troncs d'arbres supportait un toit formé de feuilles de cocotier. A l'intérieur régnaient l'élégance et la propreté. Pour tempérer l'ardeur des journées chaudes, on avait disposé un jeu de nattes superposées qui s'abaissaient ou se relevaient comme nos stores. Des jouissances de luxe, telles que de jeunes tourterelles ou de jolies perruches, enfants de la maison, complétaient le mobilier de ces gracieuses demeures. Tout cela semblait indiquer un peuple heureux, doux et tranquille; et cependant de larges blessures, cicatrisées ou saignantes encore, trahissaient chez ces hommes des habitudes belliqueuses et turbulentes; habitudes qui, pendant l'absence des chefs, s'étaient clairement révélées à bord des frégates. Des sauvages s'étaient glissés sur le pont, avaient dérobé çà et là plusieurs objets, et il avait fallu recourir à la force. Les proportions grêles des Français, leur taille peu avantageuse, n'imposaient aucun respect à ces Hercules; il eût fallu constater notre supériorité par des preuves sanglantes, on ne le fit pas. La Pérouse avait une expérience à faire : nous allons voir qu'elle coûta cher à ses équipages.

Dans la journée du 10, Delangle avait reconnu un joli village dans une anse voisine; il voulut y retourner le 11, malgré toutes les représentations qu'on lui fit. Vers midi, les deux chaloupes des frégates et les deux grands canots, montés par 61 hommes, sous les ordres du hasardeux capitaine, quittèrent donc le mouillage pour se rendre à l'aiguade qu'il avait aperçue la veille. Les embarcations étaient armées de leurs pierriers; les marins, de mousquets et de sabres. Arrivé à l'endroit désigné par lui, Delangle, au lieu du beau bassin qu'il s'attendait à trouver, ne vit plus qu'un amas de coraux encaissant un canal étroit et tortueux. La différence du flux et du reflux avait changé la configuration du lieu. D'abord il pensa à rebrousser chemin pour se rendre à l'aiguade voisine; mais, rassuré par les bonnes dispositions des indigènes, il fit porter à terre les barriques à eau, établir une haie de soldats pour protéger les travailleurs, et l'opération commença. Dans la première heure, le nombre des naturels ne s'élevant guère à plus de 200, nul danger n'existait encore; mais peu à peu arrivèrent de tous les côtés

des convois de pirogues, et bientôt 1,500 insulaires couvrirent la plage et encombrèrent la petite crique. Alors commencèrent les scènes de désordre et de confusion. Pour y mettre fin, Delangle, mal inspiré, s'avisa de distribuer des présents à des hommes qu'il prit pour des chefs; mais cela ne satisfit personne : ceux qui ne recevaient rien devinrent jaloux jusqu'à la rage, et dès lors un conflit parut inévitable.

Delangle avait ordonné la retraite, et les sauvages ne la troublèrent point : seulement ils entrèrent dans l'eau en même temps que les Français, qui étaient obligés de s'avancer ainsi vers leurs embarcations, et dans le trajet ces derniers mouillèrent leurs fusils et leurs cartouches. Quand l'ordre fut donné de lever les grappins et de mettre les chaloupes à flot, quelques pierres furent lancées : Delangle y répondit par un coup de fusil tiré en l'air. ce qui devint pour les sauvages le signal d'une attaque générale. Il en avait à peine tiré un second que 50 d'entre eux fondirent sur lui; renversé par un coup de casse-tête, il fut achevé par ceux qui suivaient, et quoique mort il reçut encore deux cents coups de massue; enfin, ces furieux attachèrent son corps à la chaloupe. Près du commandant tombaient à la même minute, et surpris comme lui, le naturaliste Lamanon, le capitaine d'armes Talin et plusieurs matelots. De tous côtés s'avançaient dans la mer des nuées de cannibales, éparpillés çà et là, offrant à peine une prise au jeu des pierriers et de la mousqueterie. Attaqués de droite et de gauche, de l'avant et de l'arrière, les équipages ne savaient plus ni à qui obéir, ni comment se défendre. C'était une mêlée sanglante, où l'avantage de la situation devait annuler et dominer la supériorité des armes.

Dans l'impossibilité de dégager les chaloupes engravées et de se défendre tout à la fois contre les attaques des naturels, on les évacua, et l'on parvint à rejoindre les canots, heureusement restés à flot. Ce mouvement produisit une diversion salutaire. Les sauvages, rappelés à l'instinct du pillage, se précipitèrent sur la proie qu'on leur abandonnait, se disputant l'un à l'autre les moindres bagatelles. En peu de minutes les embarcations furent dépecées; elles s'en allaient par lambeaux, avirons, agrès, clous, ferrements. Pendant ce temps, les marins français avaient jeté à la mer toutes les pièces à eau, afin d'alléger les canots et de faire place à tout leur monde; puis ils avaient pris le large. Dans le plus étroit de la passe, un incident faillit compromettre de nouveau leur salut : le canot de *l'Astrolabe* toucha. Quelle situation pour ces malheureux ! des deux côtés du chenal, à dix pieds au plus de distance, le banc de récifs permettait aux insulaires de venir engager une nouvelle attaque; et le pillage des chaloupes était achevé, et cette bande de forcenés, ivre d'un premier succès, restait tout entière disponible! Elle accourut en effet en poussant des cris horribles, croyant tenir une nouvelle proie, et espérant couper la retraite aux fugitifs; mais plusieurs décharges faites à propos sauvèrent nos compatriotes d'une seconde catastrophe. Les canots se dégagèrent et regagnèrent les frégates. Cette heureuse retraite fut une œuvre de la Providence; car si les insulaires ne s'étaient pas amusés au pil-

lage des chaloupes, les équipages privés de leurs chefs, n'ayant plus que des canots encombrés et mal armés, auraient probablement succombé jusqu'au dernier homme.

Quand on vit arriver le long des frégates ces embarcations remplies de blessés, quand surtout on apprit la mort du capitaine Delangle et de ses compagnons, un immense cri de fureur retentit sur les deux frégates. On voulait, sans perdre un seul instant, tirer vengeance de leurs assassins. Cent pirogues étaient là avec des hommes, des femmes et des enfants : c'était une belle hécatombe à offrir aux mânes de leurs trop malheureux camarades, et peut-être un coup d'éclat eût-il été une mesure politique autant que sage. D'ailleurs, il fallait réclamer les cadavres que ces cannibales destinaient sans doute à leurs horribles festins. La Pérouse ne crut pas devoir céder à l'entraînement général. Un coup de canon à poudre dispersa la flottille. Il lui en coûtait sans doute de se montrer aussi clément, de ne pas offrir à son ami une expiation égale à sa douleur ; du moins cette cruelle aventure lui servit-elle de leçon, et désormais sa conduite vis-à-vis des sauvages n'eut plus rien de ces funestes ménagements.

Malgré l'horrible boucherie de la veille, quelques pirogues vinrent le 12 rôder autour des navires, et d'autres accouraient encore. Les Français étaient furieux, leur commandant lui-même se contenait à peine. Si l'on eût trouvé un ancrage sûr, il se serait embossé pour canonner les villages de la côte. Contraint de quitter ces tristes parages sans avoir exercé de sanglantes et bien justes représailles, La Pérouse donna l'ordre d'appareiller, et le 14 décembre il prolongeait la côte d'Oïolava, où d'autres pirogues vinrent encore au-devant de lui. Les insulaires qui les montaient présentaient le même type extérieur que ceux de Maouna; mais leurs manières étaient plus douces et plus calmes. Ils étaient accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Dans la soirée, les frégates mirent en panne devant un magnifique village. « C'était, dit l'infortuné capitaine, un vaste espace couvert de maisons depuis la cime des montagnes jusqu'au rivage. Ces montagnes occupent à peu près le milieu de l'île, et, vu du large, le terrain, qui est incliné en pente douce, forme un amphithéâtre couvert d'arbres, de cases et de verdure : des colonnes de fumée montaient au-dessus de ce village, semblables à celles qui s'élèvent au-dessus d'une grande ville, et la mer était couverte de pirogues sans nombre, les unes attirées par la curiosité seule, les autres par le désir de faire des échanges. » Après avoir vu encore l'île Pola, La Pérouse s'éloigna de cet archipel.

L'Anglais Edwards le parcourut à son tour en 1791, et lui imposa d'autres noms. Depuis lors jusqu'en 1824, année qui fut marquée par la reconnaissance de Kotzebue, aucun navigateur renommé n'y atterrit. Le travail du capitaine russe a confirmé sur quelques points, rectifié sur d'autres, le travail de La Pérouse. Ce qui paraît en résulter, c'est que les habitants des îles occidentales, Oïolava, l'île Plate et Pola, sont d'un naturel bien plus doux, bien plus sociable que ceux de Maouna. D'où vient cette dissemblance entre deux populations voisines? Cela tient-il à des causes radicales et profondes? ou cela ne provient-il que de quel-

ques différences dans la forme du gouvernement, plus régulier dans les îles de l'ouest, plus anarchique dans celles de l'est? Ici, en effet, on voit des chefs dont l'autorité est respectée; là, on n'en trouve point, le peuple est maître : il a le droit de tout oser!

Du reste, la race qui habite les îles Hamoa appartient incontestablement à la famille polynésienne, quoique altérée par le voisinage mélanésien. La langue surtout paraît former un dialecte très-marqué du grand polynésien. Suivant La Pérouse, la taille des hommes est communément de cinq pieds dix pouces, et leurs membres sont d'une proportion colossale. Nus, avec une simple ceinture d'herbes qui descendait jusqu'au genou, ils semblaient avoir sur le corps un vêtement de tatouage; leurs cheveux longs et retroussés ajoutaient à la férocité de leurs physionomies. La taille des femmes n'était pas proportionnellement moins avantageuse que celle des hommes : grandes, sveltes, gracieuses, quelquefois jolies, elles étaient d'une licence repoussante dans les allures et dans les gestes; tout sentiment de réserve et de pudeur leur semblait étranger. Pendant le court séjour des équipages français, toutes celles de l'île furent à leur disposition, et d'officieuses matrones se chargeaient de conclure ces honteux marchés.

Ces insulaires sont assez industrieux; ils travaillent avec habileté le bois en se servant de haches d'un basalte fin et compacte; ils fabriquent de grands plats à trois pieds et construisent des pirogues qui manœuvrent fort bien à la voile. Outre les étoffes papyriformes et les nattes ordinaires, ils confectionnent des tissus souples et soyeux, semblables à ceux auxquels les Nouveaux-Zélandais emploient le phormium; mais on ignore de quelle plante ils se servent. Le chiffre de la population est tout à fait conjectural; cependant, si l'on voulait établir un calcul d'après les récits de La Pérouse et de Kotzebue, calcul basé sur les villages populeux qu'ils ont relevés, sur les innombrables pirogues qu'ils ont vues, il faudrait évaluer à 50,000 au moins le nombre des habitants de l'archipel d'Hamoa.

CHAPITRE X.

TRAVERSÉE DES ILES HAMOA AUX ILES TONGA. — NIOUHA. — ILES TONGA.

Le 13 mai, une nouvelle terre parut devant nos bossoirs : c'était le groupe Niouha, que nous laissâmes sous le vent. Le Hollandais Schouten découvrit ces îles et y mouilla le 11 mai 1616. Les naturels étaient venus au-devant de lui dans de petites pirogues légères construites avec une sorte de bois rouge. Il y resta pendant plusieurs jours, à la grande satisfaction des sauvages émerveillés. Ils ne pouvaient se lasser d'admirer le navire, et, pour s'assurer de sa solidité, quelques-uns, plongeant sous la carène, la frappèrent avec des cailloux. Empressés, du reste, à proposer des échanges, ils encombraient le pont de volailles, de légumes et de fruits, puis se retiraient contents de peu.

Bientôt Schouten reçut les présents et la visite d'un roi ou *latou* d'une île voisine. Quand ce potentat parut le long du bord, les trompettes et les tambours lui firent un accueil bruyant dont il parut enchanté. Le concert terminé, il prit la parole, débita une harangue qui parut aux Hollandais fort bienveillante, et envoya sur le pont trois hommes chargés d'offrir de sa part une fort belle natte au capitaine. Ces délégués s'acquittèrent de ce devoir humblement et à genoux. En retour, Schouten leur donna une vieille hache, quelques verroteries, de vieux clous et un morceau de toile, présents qui charmèrent le *latou*. Ce prince paraissait jouir d'une autorité assez bien établie : quelques pirogues s'étant placées de manière à gêner les Hollandais, ils s'en plaignirent à S. M. sauvage, qui cria : *Fanou! fanou!* et les pirogues s'éloignèrent. Résistant aux instances du capitaine, il ne voulut pas monter à bord; mais il y envoya son fils qui, de son côté, supplia les étrangers de descendre à terre.

Cette journée si pacifique ne pouvait nullement faire présager celle qui la suivit. L'accueil bienveillant fait aux Européens n'était qu'un piége pour les attirer sur la plage, et quand les insulaires virent que la ruse ne leur réussissait pas, ils en vinrent à la force ouverte. Le 13 mai au matin, une flottille entière cerna le bâtiment. Elle se composait de vingt-trois doubles pirogues montées chacune par vingt-trois hommes environ, et de quarante-cinq pirogues simples avec cinq hommes chacune. Le roi reconnut en personne la position du navire ; puis, quand il se fut assuré de l'état de ses forces, un naturel frappa violemment sur une espèce de tambour, et les autres répondirent à cet appel par un cri perçant : c'était le signal du combat. L'embarcation du *latou* s'engagea la première, animée de toute la force d'impulsion que pouvaient lui donner ses rameurs; mais, au lieu de briser le navire, elle fut mise en pièces, et l'agresseur se vit réduit à gagner la terre à la nage. Le reste des ennemis continua à tenir bon et à lancer quelques cailloux, jusqu'à ce que la mousqueterie du bord et le feu de quelques pierriers chargés à mitraille eussent dispersé cette cohue. « Ainsi les *Indiens* reculèrent, ne s'étant pas attendus à de telles salves, dont ils n'avaient jamais ouï parler, et qui avaient fait périr d'une manière si étrange quelques-uns de leurs gens. Apparemment que le roi avait rassemblé ses forces pour cette entreprise; car il y avait là plus de 1,000 hommes, entre lesquels un tout-à-fait blanc. » Le jour suivant, Schouten quitta ces îles qu'il nomma *îles des Cocos* et *Verraders* (traîtres).

Wallis les revit en 1767, mais sans s'y arrêter, n'ayant point trouvé de mouillage à sa convenance. Ses canots seuls eurent communication avec l'île basse. Ce navigateur trouva les naturels assez semblables aux Taïtiens, et il remarqua qu'ils avaient la première phalange du petit doigt coupée. Le nom hollandais de l'île fut alors changé en ceux de Boscawen et Keppel. Ensuite vint (avril 1781) l'Espagnol Maurelle, qui, épuisé, manquant de tout, put s'y ravitailler, et les nomma pour ce fait îles *Consolacion*. Ce dernier dit que les naturels parlaient la même langue que ceux de Vavao, et qu'ils se conduisirent d'une manière honnête et douce. Après Maurelle parut en 1787 La Pérouse, qui ne vit que l'île haute, *l'île des*

Traîtres de Schouten : il commerça avec les indigènes, qui présentaient, suivant lui, beaucoup d'analogie avec les habitants d'Hamoa. Depuis cette époque, personne n'a spécialement reconnu les îles Niouha, dont il est question pourtant dans les aventures de Mariner, cet historien si exact pour les îles Tonga. Suivant La Pérouse, le petit groupe de Niouha se compose de deux petites îles que sépare un canal de trois milles de largeur. Celle du nord à la forme d'un pain de sucre, et est couverte d'arbres du pied au sommet; l'autre est une terre basse et plate, surmontée d'un morne au milieu. Un canal large de 150 toises coupe celle-ci en deux parties : sa longueur est de trois milles et demi, et sa largeur de deux milles seulement. Des récifs poussent leurs rameaux au large dans la partie méridionale et y forment un mouillage par 20 et 25 brasses.

Depuis le départ de Hamoa, Pendleton avait donné l'ordre de serrer le vent, et cette mesure de prudence fut justifiée par l'événement, car un courant fit dévier *l'Oceanic* de 30 milles vers l'O. Aussi, tout ce que nous pûmes faire dans la journée suivante, ce fut de passer entre Amargura et Vavao, à 3 ou 4 lieues sous le vent de celle-ci. Enfin, le 15, après avoir prolongé, au jour levant, les îles basses d'Hapaï et laissé sur notre droite les pitons volcaniques de Kao et de Tofoua, nous mouillâmes avant midi sur la rade de Namouka, vers la bande septentrionale de l'île. Notre apparition anima bien vite cette baie, qui d'abord nous avait semblé déserte. De tous les rochers, de tous les angles sablonneux, de toutes les anses, partirent des pirogues chargées de vivres divers, de racines et de fruits. Élégantes et gracieuses, elles portaient jusqu'à 40 ou 50 hommes. Une heure après nous en comptions près de 100 autour du sloop. « De la prudence! cria Pendleton au maître d'équipage. Il faut empêcher que tout ce monde-là ne se glisse à bord. Larguez vos filets d'abordage et posez des sentinelles partout. » Les ordres du capitaine venaient d'être exécutés, quand un tapage affreux nous attira vers les bastingages. « Capitaine, dit le maître, c'est un sauvage qui veut monter; il ne tient pas compte de la consigne. Il se dit chef de l'île, un egui, un roi enfin. — Ah! si c'est un roi, répliqua Pendleton en riant, nous traiterons au moins de puissance à puissance. » On se départit donc des instructions premières; le prétendu roi monta, mais à sa suite se faufilèrent un si grand nombre de ses sujets qu'il fallut en venir à une interdiction nouvelle. Plus de soixante étaient déjà parvenus sur la lisse; il était temps de faire bonne garde.

Les vivres abondaient sur *l'Oceanic*, et pourtant nos nouveaux amis faisaient si bon marché des leurs, que bientôt le pont fut encombré de cochons et de tas d'ignames. Dès le premier abord, ces gens-là me parurent bien plus sociables qu'aucun des peuples polynésiens que j'avais visités jusqu'alors. Certainement, on ne trouvait chez eux ni cette rouerie commerciale qui commence à s'infiltrer chez les Hawaïens, ni ces allures de simplicité enfantine, de flagornerie quêteuse qui caractérisent les Taïtiens; mais ils accusaient plus d'intelligence, plus de dignité personnelle, plus de conscience de leurs forces. Réservés, on voyait qu'ils craignaient de devenir importuns; ils ne se montraient ni solliciteurs fatigants, ni

impudents voleurs. J'étais enchanté d'eux. « Voilà au moins des hommes avec qui l'on peut frayer, dis-je à Pendleton. — Oui, pour un jour ou deux, répliqua le capitaine. Ils ont eu ainsi, de tout temps, d'assez beaux dehors. Ils ont séduit jusqu'à l'austère Cook, qui nomma leurs îles *Iles des Amis*. Mais depuis lors, d'autres relations ont donné à ce beau nom d'assez rudes démentis, et nous ont appris qu'il y avait là dedans plus de diplomatie que d'élan naturel, plus de calcul que de vérité. Ces sauvages viennent avec l'olivier à la main, mais ils ont le poignard dans la ceinture. Ils caressent et flattent pour mieux savoir où ils pourront frapper. Leur honnêteté n'est que de la perfidie. Ils sont plus rusés encore que méchants ; jamais on ne les a vus faire de la violence avant d'en avoir reconnu pour eux l'utilité et l'à-propos. Ils ont des griffes comme leurs voisins de Viti ; seulement ils les cachent. » Le capitaine venait de désenchanter mes rêves, et la réaction fut si complète qu'elle modifia même mes impressions physiques. Dans ces figures de naturels où je n'avais aperçu que bienveillance et timidité, je démêlais de la perfidie et de l'astuce ; dans ces attitudes de modération et de réserve, je devinais l'espionnage sournois : tant les préventions sont puissantes, tant elles influent sur les jugements humains.

Pendleton ne s'en tenait pourtant pas à des défiances spéculatives. Il avait besoin de renouveler l'eau de ses tonnes, et l'aiguade de Namouka lui avait paru propice ; mais l'aventure de Delangle et de ses compagnons était un fait dont le théâtre paraissait trop voisin de nous, pour qu'il se hasardât à visiter la terre sans avoir obtenu quelques garanties. S'approchant de l'egui, il lui demanda s'il consentait à rester à bord de *l'Oceanic* comme otage pendant que ses chaloupes stationneraient sur les bords de son île. A cette question que lui avait transmise un déserteur anglais naturalisé à Namouka, l'egui se prit à sourire ; puis reprenant son sérieux : « Dites à l'egui européen, répliqua-t-il par la voix de l'interprète ; oui, dites à l'egui qui commande ce navire que depuis un an les habitants de Hapaï sont chrétiens, et qu'ils ne font point de mal à leurs frères. » Pendleton resta étonné ; il ignorait cette conversion subite ; il s'en défia : « Chrétiens ou non, veulent-ils rester comme otages ? — Sans doute, répondit l'egui, si cela peut contenter nos frères d'Europe. » On consigna donc dans la chambre le chef sauvage avec cinq ou six de ses officiers, et pour les distraire Pendleton ordonna qu'on leur servît les mets les plus rares, les vins les mieux choisis. La chaloupe quitta le bord sous les ordres du second lieutenant. Pendleton et Philips restaient sur *l'Oceanic ;* le premier par prudence, le second par suite d'un état maladif toujours intermittent. Quant à moi, je ne pouvais me résigner à voir déborder une embarcation sans me mettre de la partie. J'obtins encore cette faveur. Nous voguâmes vers le rivage, entourés d'une multitude de pirogues à la voile ou à la rame. Sur la grève une foule nombreuse nous attendait ; mais, au lieu de cet accueil bruyant et importun que nous avions rencontré ailleurs, on fit assaut envers nous d'honnêteté et de décence. Au milieu de ce peuple circulaient quelques hommes plus graves, plus compassés que les autres, sortes de moniteurs qui semblaient chargés

de le surveiller, et qui lui prêchaient ce jour-là sans doute les égards et la politesse vis-à-vis des étrangers.

Cependant les matelots s'occupaient à remplir leurs tonnes dans un étang peu éloigné de la grève. L'eau se trouvant moins bonne que Pendleton ne l'avait cru, l'officier ne fit pas un approvisionnement complet, et garda quelques futailles vides. Moi, j'examinai l'île, prudemment d'abord et à portée de la voix; puis enhardi peu à peu, rassuré par les garanties d'otages, encouragé par les offres d'un apprenti missionnaire qui voulut être lui-même mon guide, je m'aventurai dans l'intérieur sans même prévenir Raimbow, le second du navire. J'arrivai ainsi, après une demi-heure de promenade, jusqu'aux bords d'un grand lagon intérieur d'environ trois milles de long sur un mille de large, séparé de la mer par une langue de terre. Trois petits îlots ombragés semblaient dormir sur ses ondes comme de vertes oasis sur l'océan des sables; ils se miraient dans cette glace limpide et polie, que ridait à peine l'aile de quelques oiseaux de mer. Du haut d'une pelouse ombragée, j'embrassais l'ensemble de ce site, ravissant échantillon de cette Namouka pour laquelle le naturaliste Forster eut tant raison de se passionner. De là je suivais tous les mouvements d'un terrain bas et boisé, accidenté par quelques monticules, hérissé de haies et de buissons, semé par intervalles de quelques bouquets de cocotiers ou de casuarinas. De l'aspect général si je passais aux détails, que de perspectives ravissantes et harmonieuses! Que de fleurs nouvelles et colorées! Que d'oiseaux aux plumes brillantes! des colombes, des perruches, des râles, sans compter les espèces plus petites aux mille formes! Je marchais enchanté au milieu de ces preuves de fécondité et d'abondance, mes préventions avaient disparu; sur une si bonne terre, l'homme ne pouvait être méchant. L'instinct carnassier ne tourmente guère les animaux que quand ils sont provoqués par la faim; repus, les plus féroces se tiennent tranquilles.

Mon extase fut troublée par la voix de quelques hommes qui semblaient se disputer vivement avec mon guide. L'idée qui me vint d'abord fut que j'étais l'enjeu de cette querelle, et je portai la main sur mes pistolets. A ce geste, l'un des survenants accourut vers moi, et les défiances de Pendleton me revinrent à la mémoire : plutôt que de me laisser dépouiller, j'aurais engagé la lutte. Heureusement j'en fus quitte pour mes démonstrations. Les nouveaux venus disputaient seulement à mon guide l'honneur de me conduire, présumant bien qu'il en résulterait pour lui quelques bénéfices, quelque cadeau en objets européens. J'apaisai la querelle en admettant tout le monde dans mon escorte, et, pour éviter que mon excursion si pittoresque n'aboutît à un dénouement dramatique, je repris le chemin de l'aiguade. Tout en causant avec mes nouveaux gardes du corps je rejoignis la grève, d'où la chaloupe avait disparu. Las de m'attendre, Raimbow avait pris le large; mais assis sur la poupe et la longue-vue dirigée vers la plage, il paraissait épier mon retour pour faire virer l'embarcation. Ainsi mon angoisse ne fut pas longue. Pourtant aux chuchotements mystérieux des naturels, aux manières cupides et sournoises qui déjà remplaçaient l'air ouvert et franc qu'ils avaient

eu jusque-là, je pus comprendre que, dans le cas d'abandon, ma situation eût été horrible. « Vous êtes bien imprudent, me dit Raimbow en accostant la terre : le pavillon de partance est cloué au mât depuis une heure; j'ai désobéi tant que j'ai pu. Le capitaine se fâchera. » Monté le premier sur *l'Oceanic*, je racontai tout au capitaine, qui me sermonna comme si j'eusse été son fils.

Nous quittâmes le soir même la rade de Namouka; le lendemain 16 mai, monté sur le pont au jour levant, je vis presque par notre travers deux masses énormes se dressant à moins d'une lieue de distance l'une de l'autre, masses noires, escarpées, inaccessibles en apparence, chacune d'un demi-mille de largeur. « Voilà de bons pilotes, me dit Pendleton en me les montrant, d'excellentes balises que la nature a jetées sur la mer pour guider les navires dans les tortueuses passes de Tonga-Tabou. » Ces mots étaient à peine prononcés, qu'un cri retentit dans la hune. Le sloop venait de s'engager dans une passe étroite, bordée de chaque côté de brisants où la mer bondissait écumeuse et violente; puis au delà de ce chenal parut une eau plus dormante, mais plus dangereuse encore. C'était un fond parsemé de bancs de coraux aux couleurs vives et saillantes, les uns visibles, les autres cachés à des profondeurs inégales, poignards sous-marins qui d'un instant à l'autre pouvaient enfoncer leurs mille pointes dans les flancs du navire, l'éventrer, le jeter sur un lit de roches, agonisant et meurtri. Dans ce moment solennel le plus profond silence s'établit sur le pont; le front du capitaine, froncé de larges plis, pronostiquait un danger possible et menaçant; les hunes, la poulaine, le beaupré, étincelaient d'yeux qui semblaient interroger la mer; on sondait ses abîmes, on leur demandait ce qu'ils contenaient d'écueils, on cherchait à y retrouver le sillon navigable, à y creuser une place suffisante pour la quille de *l'Oceanic.*

Un instant je crus que nous avions touché : la marche du sloop se ralentit, une sorte de frémissement l'ébranla; il parut inquiet, secoua ses flancs comme la baleine quand elle essaie de se débarrasser de l'espadon. Si l'on eût pu vérifier le fait, *l'Oceanic* eût montré une longue écorchure le long de ses bordages : une pointe de corail avait rayé son bois comme le diamant raie le verre. Mais cela dura peu, le front de Pendleton n'en prit qu'une ride de plus; son porte-voix resta à mi-chemin et retomba ensuite au repos. Les passes périlleuses étaient franchies; Tonga-Tabou déroulait une à une sous nos regards ses merveilles territoriales, son sol tapissé de végétation, ses cases isolées, ses villages, ses faïtokas élevés par assises. Nous touchions au port; nous étions sauvés. Il était deux heures quand nous laissâmes tomber l'ancre devant la petite île de Pangaï-Modou, station préférée des navires européens. Là, même affluence de la part des naturels. Les travaux du mouillage duraient encore que déjà nous étions entourés d'une soixantaine de pirogues. Les indigènes qui les montaient ne différaient pas de ceux que nous avions vus la veille. Pendleton ne sembla point faire de distinction entre les uns et les autres, car il ordonna la même surveillance et les mêmes précautions. Trois pirogues pourtant, plus élégantes, plus spacieuses que les autres, écartèrent la foule des embarcations vulgaires : c'étaient celles des trois chefs de l'île. On le.

admit avec leur suite. Comme interprète et comme ambassadeur, figurait à leurs côtés un Anglais, matelot échappé au désastre du navire *le Port-au-Prince* que les naturels avaient surpris en 1804. Deux autres Anglais, naturalisés sur ces îles, les suivaient aussi. Du reste, Tahofa et Lavaka, ainsi s'appelaient nos nobles visiteurs, n'étaient pas montés seuls à bord de *l'Oceanic :* chacun d'eux avait à sa suite une sorte de cour, ou plutôt un piquet de gardes du corps. On ne reçut pas tous ces gens sur le pont de *l'Oceanic*, et pourtant nous en comptâmes bientôt plus de cinquante.

Pendleton, voulant établir dès le premier jour une situation nette, déclara à l'interprète anglais que les échanges entre l'équipage et les insulaires ne commenceraient qu'après une convention passée avec les chefs, et demanda qu'un d'eux restât constamment à bord comme otage, et comme garantie pour les chaloupes qui se rendraient au rivage. Quand celui-ci eut traduit cette prétention du capitaine américain, un mouvement de surprise, réelle ou feinte, se manifesta parmi les trois chefs; Tahofa fronça le sourcil, Palou se mordit la lèvre. « Quoi! dit ce dernier, vous vous défiez de nous? de nous les meilleurs amis des Européens? Et pourquoi vous ferions-nous du mal? Vous nous apportez des choses que nous aimons : du fer, des étoffes, des colliers de verre bleu. Si nous vous traitons mal, vous ne reviendrez plus, et nous n'aurons plus de colliers, plus d'étoffes, plus de fer. Puis, vos navires ont des canons, vos matelots ont des fusils; et quand même ceux qui sont là ne vous suffiraient point, votre grand roi en a d'autres, et il anéantirait Tonga-Tabou. Vous voyez donc que vous n'avez rien à craindre. Venez à terre, les eguis vous protégeront : fiez-vous à mes promesses. » Quand Pendleton eut saisi le sens de la harangue, il ne laissa pas aux interprètes le temps d'achever. « Nous connaissons les ruses de Tonga, répliqua-t-il; nous savons ce qui est arrivé aux capitaines d'Urville et Dillon. Bon visage d'abord, puis complot et guet-apens. Dites à vos eguis que c'est là mon ultimatum : un chef à bord comme otage. Si cela ne les arrange pas, *l'Oceanic* vire sur son ancre et quitte la rade de Pangaï-Modou. » Devant une résolution si fermement exprimée, les chefs sauvages cédèrent. Palou consentit à rester à bord avec une partie de son escorte; Tahofa et Lavaka devaient venir le remplacer quand il serait obligé d'aller à terre.

Cette espèce de charte consentie de part et d'autre, on ouvrit les échanges. Le nombre des insulaires admis à bord ne devait jamais dépasser trente; les autres présentaient leurs denrées et en recevaient la contre-valeur à travers les filets d'abordage; quant aux articles volumineux, on les hissait à l'aide de cordes et de palans. Cochons, volailles, légumes et fruits, on obtenait tout en échange de bagatelles parmi lesquelles les verres bleus avaient toujours la préférence. Les verres bleus faisaient fureur à Tonga, comme à Taïti le galon : pour cinq grains on avait une poule, un gros cochon pour cinquante. J'obtins presque un cabinet d'histoire naturelle, coquilles, coraux, madrépores, pour vingt grains; un muséum complet d'armes indigènes, poignard, casse-tête, pique, bouclier, ne m'en

coûta que cinquante. Les autres provenances européennes étaient également recherchées, mais avec moins d'acharnement. Par malheur pour ces négociants sauvages, l'abondance régnait chez nous; depuis une semaine le matelot de *l'Oceanic* se traitait royalement, avec du porc frais tous les jours et une ou deux volailles par tête; les bananes, les ignames, les pastèques couvraient le pont: les nouveaux venus s'adressaient donc à des besoins pleinement satisfaits. On acheta encore, moins pour user que pour gaspiller, mais on marchanda mieux, on eut plus facilement raison des détenteurs; ce fut presque une donation. Malgré ce rabais énorme, les côtés de *l'Oceanic* offraient du matin au soir l'aspect d'une foire perpétuelle. Plusieurs centaines de brocanteurs, hommes ou femmes, se tenaient cloués le long des porte-haubans, cherchant à passer à travers les mailles du filet; tapageurs, bavards, gesticulateurs, mais, au demeurant, bons et honnêtes, loyaux dans leurs marchés, et craignant de paraître importuns.

Les trois chefs ne nous quittèrent pas de la première journée: ils mangèrent à notre table, ils couchèrent dans nos chambres. Le lendemain Pendleton devait aller à terre, car, plus tranquille au moyen des sûretés prises, il voulait rendre une visite à Hata, chef de Hifo, qui dans une courte visite lui avait promis de lui procurer deux pilotes pour l'éclairer dans la difficile navigation de l'archipel Viti. *L'Oceanic* était remis à la garde du second, avec une consigne rigoureuse relativement aux pirogues. Le canot, monté de dix hommes armés devait conduire le capitaine vers la grève, et moi, comme de coutume, j'étais du voyage. Nous partîmes dès l'aube: Hifo se trouvant à 15 milles du mouillage, il fallait ramer pendant tout ce trajet et gagner ainsi, à travers les coraux, jusqu'à l'extrémité occidentale de l'île. Cette traversée se fit tant bien que mal: à diverses reprises les matelots furent obligés de se jeter à la mer pour dégager l'embarcation. Il fut même un instant où une barre de récifs ne laissa plus d'autre parti que de s'échouer. On était pourtant encore fort éloigné de la plage, et, pour l'atteindre, il fallut marcher sur ces coraux où brisait la vague, quelquefois avec de l'eau jusqu'aux aisselles. Nous y arrivâmes mouillés et harassés; mais l'aspect du sol était bien fait pour nous consoler. De toutes parts pointaient des cases charmantes, cachées sous des massifs d'arbres et entourées de palissades. Nulle plaine, si ce n'est celle de Namouka, ne m'avait semblé aussi féconde et aussi bien cultivée. Les champs de kava étaient de vrais jardins, tenus avec un soin, avec un ordre, avec une recherche admirables. On y eût en vain cherché une mauvaise herbe. Après une centaine de pas, notre petite caravane arriva devant Hifo.

Ce village avait quelques simulacres de fortifications, des barrières fortement construites et des fossés remplis d'eau, qui, sans doute, avaient eu leur utilité pendant les guerres antérieures. Une centaine de cases éparses dans le bois, tantôt isolées, tantôt par groupes, se déroulèrent tour à tour devant nous. Elles avaient toutes conservé leur caractère de construction sauvage: une seule affectait la forme européenne si commune à Taïti; c'était une maisonnette à un étage au-dessus du rez-de-chaussée, construite en bois, peinte en vert et percée

de trois fenêtres sur le devant. Un petit enclos bien palissadé attenait à l'habitation. Là avaient résidé les missionnaires anglais, apôtres de Tonga-Tabou, MM. Thomas, Hutchinson, et d'autres membres de cette église; mais à l'heure actuelle la maisonnette était vacante. A la suite de longs efforts, ils avaient désespéré de la conversion de Hata; et leurs successeurs, au lieu de se dévouer à une prédication stérile, s'étaient fixés sur Nioukou-Lafa.

Les eguis de la famille, les mata-boulais et les serviteurs s'étaient réunis en cercle sur le malaï (place) qui formait une esplanade devant la maison; le peuple debout, dans une attitude curieuse et discrète, épiait l'arrivée de son chef. Facile à reconnaître à son magnifique collier en dents de cachalot, attribut principal de son grade, Hata parut; il s'avança vers le haut du groupe circulaire, nous tendit la main, nous fit asseoir à ses côtés, puis donna un signal. Ce signal était l'ouverture du kava, cérémonie importante dans les îles océaniennes, sorte de libation tantôt religieuse, tantôt purement civile. Aussitôt un des principaux assistants, assis à l'autre bout du cercle, prit un large plat, sorte de trépied dont l'intérieur, vernissé par le sédiment de la liqueur, attestait les vieux et longs services. Recevant ensuite des mains d'un naturel une immense botte de kava destinée à la préparation du jour, il la distribua racine par racine au peuple qui entourait les convives, choisissant les hommes et les femmes les plus jeunes. Ces individus devaient mâcher le kava comme on mâche un bâton de réglisse, afin que l'eau absorbât plus vite et mieux tous les principes de fermentation que contiennent les racines. En cinq minutes cette mastication fut faite : chacun apporta sa part de substance triturée. Le mata-boulai les réunit dans le vase, et pendant qu'il faisait verser de l'eau sur les fibres, il les agitait, les pressait, les massait, les éparpillait de manière à en extraire tout le suc. Enfin, les recueillant dans un filet à larges mailles, par une dernière et décisive opération, il les exprima de nouveau jusqu'à ce que toute la partie juteuse en fût retirée. Ce qui restait ne devait plus être que des fibres sans saveur, autrement le kava eût manqué de force. Chacun avait d'avance préparé sa coupe, espèce de verre naturel composé avec des feuilles de cocotier adroitement disposées : ces coupes ne servent qu'une fois; quand on a bu, on les jette. Rangées autour du grand vase, elles furent remplies une à une pendant que Hata disait : « Donne à un tel; » réglant ainsi l'ordre hiérarchique de la distribution en commençant par les chefs les plus élevés. A mesure que le chef nommait un des convives, celui-ci frappait des mains pour indiquer son rang, avalait le kava, et jetait la tasse loin de lui. La distribution finit quand le cercle fut épuisé; le peuple debout autour de l'enceinte ne fut pas admis à partager le régal. Pourtant je fis un heureux : ne pouvant achever ma ration, dont la saveur épicée me saisissait à la gorge, je la fis passer à un naturel qui l'avala avec délices.

Cette partie de kava, quoique faite avec un certain appareil, n'avait pas toute l'importance des grands kavas nationaux, réunions politiques ou religieuses auxquelles accourent les plus grands chefs de l'île, et qui servent souvent de champ clos à des débats de préséance. L'Anglais Mariner est le premier qui ait raconté

cette cérémonie avec tous ses détails de formes et d'étiquette. Il est impossible que tout le monde soit admis au partage de la boisson. On ne sert guère que les personnes du cercle supérieur, puis leurs parents du cercle inférieur suivant leur rang ou à peu près. Le premier bol une fois vide, le chef en fait souvent distribuer un second, un troisième, et même un quatrième. Pour ces nouveaux bols, le cérémonial ne change pas; on les prépare et on les sert comme le premier. En de certaines occasions, on a vu des chefs du cercle supérieur offrir à leur tour de la racine de kava, et remplacer l'amphitryon. Cependant, jamais un chef supérieur ne se rend au kava d'un inférieur, et quand, par extraordinaire, cela arrive, l'inférieur se retire hors du cercle et laisse le supérieur présider son propre kava. Les kavas religieux n'ont pas un autre caractère, si ce n'est que le prêtre préside et qu'on y observe un silence complet. Celui que nous servit le chef de Hifo, quoique de moyenne importance, put cependant nous donner une idée exacte de l'aspect général de ces cérémonies. Ce ne fut pas, du reste, le seul spectacle que nous réservât cette journée.

Le kava était à peine fini que deux serviteurs vinrent, avec gravité, présenter au chef un cochon vivant. Hata prononça seulement quelques paroles, puis l'animal fut emporté. Ce cochon allait être préparé pour nous, il devait nous être servi. J'avais souvent entendu parler avec les plus grands éloges de la méthode culinaire des indigènes, et l'occasion était trop belle pour que je ne cherchasse pas à en juger par moi-même. Pendleton s'offrit à m'accompagner, et Hata voulut bien nous conduire. L'animal fut assommé d'abord, puis frotté avec le suc d'un tronçon de bananier, jeté ensuite au travers d'un feu de cannes, enfin rasé avec des coquilles tranchantes, et lavé. Ces préliminaires accomplis, on pratiqua une ouverture circulaire au bas du ventre, et l'on retira tour à tour les entrailles, l'estomac et le foie : le foie seul fut lavé et replacé dans le corps; l'estomac et les entrailles devaient être rôtis à part sur des charbons ardents. Quand notre cochon fut prêt, les serviteurs nous l'apportèrent en grande pompe dans la case de Hata. On se mit à table, les insulaires accroupis, nous assis sur des havre-sacs que nous avions apportés. Cuite de cette manière, la chair nous parut un mets délicieux. Soit que cela tînt à la qualité, soit que la préparation en fût cause, ce porc nous sembla préférable à celui que nous mangeons en Europe. Il est moins gras et moins indigeste; il a une saveur plus fine et plus délicate. Peut-être l'accessoire des feuilles de bananier et d'arbre à pain entre-t-il pour quelque chose dans ce goût exquis.

Après le repas on causa d'affaires. Pendleton avait à s'entendre avec le chef au sujet des pilotes qu'il lui avait promis; il voulait aussi demander quelques renseignements commerciaux, essentiels pour lui, mais peu intéressants pour moi. Je le laissai donc avec Hata, assisté de l'interprète Singleton, et sous la conduite d'un autre Anglais j'allai faire une courte promenade aux environs. Je m'enfonçai sous les voûtes fraîches et sombres des bois voisins, admirant en détail chacun de ces arbres si beaux dans l'ensemble. De temps à autre, au milieu de

ces bois, et entourés d'une espèce de quinconce, apparaissaient des chapelles dédiées aux esprits, et plus fréquemment encore des *faï-tokas*, monuments funéraires très-honorés dans la contrée. Les faï-tokas de Hifo n'avaient pas la grandeur et la pompe de ceux de Moua. Ce n'étaient pas des monuments en larges blocs de pierres, disposés par assises, mais de simples tertres gazonnés et surmontés d'un petit hangar, logement putatif de l'esprit du défunt. Les arbres qui prêtent leur ombre à ces sépultures sont d'ordinaire des casuarinas, aussi sacrés que les tombeaux, et aux branches desquels pendent par centaines des roussettes de grande taille. Accrochés par les griffes et pelotonnés de manière à tromper l'œil, ces animaux ressemblent à des grappes oblongues et noires, à des espèces de fruits ou de graines qui tiennent aux rameaux. Tous les voyageurs ont pu être illusionnés ainsi ; seulement, une pierre jetée dans le feuillage donnait la clef du phénomène : à cet acte d'agression, une nuée de chauves-souris monstrueuses se détachaient de l'arbre, prenaient leur vol en poussant des cris aigus, puis après cette courte alerte elles revenaient une à une se grouper et se pelotonner comme auparavant.

La nuit s'approchait; Pendleton avait pris congé du chef de Hifo ; nous regagnâmes notre embarcation. En cheminant sur la grève, Singleton fit remarquer au capitaine, au milieu des coraux, des excavations étendues et régulières. « C'est de là, disait l'Anglais, que les insulaires ont détaché des blocs énormes pour les constructions de Moua. » Grâce à l'adresse de nos canotiers, nous ne fûmes pas obligés cette fois d'entrer dans la mer jusqu'à la ceinture ; l'embarcation vogua promptement en pleine eau au milieu de pirogues de pêche, les unes à la voile, les autres manœuvrées à l'aide de pagaies. Plusieurs d'entre elles marchaient à peu de distance de nous, nous suivant comme si elles eussent été nos conserves. Leur équipage chantait et battait la mesure avec les rames : leur refrain était rimé, doux, lent, facile à retenir. Nous arrivâmes à bord au bruit de cette psalmodie. Tout s'y était bien passé pendant notre absence : l'otage Palou et Philips s'entendaient à merveille ; ils avaient charmé leurs loisirs à l'aide de quelques pipes et d'une demi-bouteille de rhum. Du reste, les échanges entre l'équipage et les pirogues avaient continué sans incident fâcheux ; les chefs admis sur le pont s'étaient comportés avec décence. Nulle apparence de complot, nul germe de discorde, ne semblaient commander des défiances plus rigoureuses. Pendleton, quoique rassuré, voulut pourtant garder lui-même le sloop dans la journée suivante. Je devais seul aller à Nioukou-Lafa, résidence actuelle du chef chrétien Toubo, et qui était un lieu célèbre dans les guerres de Tonga-Tabou, un endroit saint à un autre titre que Mafanga.

Nioukou-Lafa n'étant qu'à deux milles du mouillage, une demi-heure nous suffit pour ce trajet. L'interprète, devenu mon guide obligé, était de la partie. A peine débarqué, il me conduisit vers deux pirogues tirées à terre et abritées sous de vastes hangars. Elles avaient des proportions gigantesques. La plus grande, de 86 pieds de long, portait une plate-forme de 41 pieds sur 18 : elle pouvait con-

tenir 200 hommes. L'autre n'avait qu'un pied de moins. Toutes les deux semblaient vieilles, pourries, et complétement hors de service : on les gardait là comme échantillons, comme reliques des anciens temps. Les naturels vantaient encore les prouesses de ces deux pontons, leur agilité à la course, leur force à la guerre. Par des sentiers bordés de riches plantations, nous arrivâmes à la chapelle du district, petit édifice propre, bien tenu, bâti sur le modèle des églises de Taïti. Sa construction avait été dirigée en effet par deux Taïtiens, Tafeta et Hapa, et une femme nommée Taï : ces trois évangélistes eurent seuls le mérite de commencer une œuvre dans laquelle divers missionnaires avaient échoué. C'était en 1826. Ils avaient quitté leur terre natale pour se rendre à Viti, et ne devaient voir Tonga-Tabou qu'en passant; mais là on leur fit de telles avances, on les supplia si vivement de se fixer dans l'île, qu'ils renoncèrent à poursuivre leur voyage. Ils choisirent pour résidence Nioukou-Lafa. Leur mission fut heureuse : presque tous les parents du chef, ses amis, une portion de ses sujets, se convertirent; on eût pu croire que l'île entière allait suivre cet exemple. Il n'en fut rien. Le chef de Hifo, comme on l'a vu, résista aux prédications des missionnaires Thomas et Hutchinson; et par son abjuration Toubo perdit une partie de son influence sur la contrée.

Nioukou-Lafa n'avait plus rien pour me retenir, et le soleil montait encore. « Allons à Mafanga, me dit Singleton, c'est le lieu saint des idolâtres; c'est leur sanctuaire, toujours respecté, même quand sévit la guerre civile. » Nous partîmes, cheminant sous des voûtes de verdure, car Tonga-Tabou est un jardin perpétuel, fort peu accidenté, avec un simple plateau dans le milieu, une terre de débris végétaux amassés lentement sur une base madréporique. Plus nous approchions, plus les cases, les enclos, les chapelles, les malaïs, prenaient un aspect de grandeur et d'opulence. C'était la zone sacrée de l'île, un endroit tabou au degré le plus éminent, l'enceinte réservée aux temples les plus saints, aux plus nobles faï-tokas, aux plus illustres tombes. Tout en causant avec mon guide, j'arrivai jusqu'à la demeure du brave Faka-Fanoua, gardien suprême et chef de l'enceinte sacrée. Le vieillard m'accueillit avec cordialité; il me conduisit lui-même vers les chapelles des hotouas; il insista surtout pour que j'examinasse avec soin l'oratoire de Touï-Faka-Nouï, auquel il semblait attacher une importance considérable. Était-ce là que résidait son dieu de famille, ou le grand dieu tutélaire de Mafanga? Toutes ces chapelles, ces oratoires, ces faï-tokas, avaient le même caractère que les édifices analogues de Hifo. Seulement, en raison de la sainteté du lieu, ils étaient plus grandioses, plus somptueux. Les cases, les clos, les vergers, avaient aussi meilleure mine. Dans les habitations où je pénétrai, je ne remarquai que quelques pièces d'étoffes, des cordages, et des vases qui semblaient jouer le rôle d'*ex-voto*. L'une d'elles renfermait quelques bustes humains en bois grossièrement sculpté : je pris ces statuettes et les maniai sans que Faka-Fanoua s'y opposât, ce qui me fit penser qu'aucune idée religieuse ne s'y rattachait. Nous étions alors sur la place publique, sur le malaï de Mafanga, admirable pelouse ombragée de fort beaux arbres, qui dans les jours de fêtes solennelles reçoit toute la popu-

lation de Tonga-Tabou. Quand *l'Astrolabe*, sous le commandement du capitaine d'Urville, pour venger l'enlèvement de l'équipage d'une chaloupe et le meurtre d'un matelot, attaqua Mafanga, le quartier général de Tahofa était sur ce malaï : ses meilleurs guerriers avaient pris position derrière un figuier monstrueux ; mais le premier boulet lancé par la batterie ayant coupé une des plus grosses branches de l'arbre, ils se replièrent en poussant de longs cris.

Mafanga était vu ; je pris congé de Faka-Fanoua, après avoir payé son obligeance au moyen de quelques bagatelles, puis je suivis de nouveau Singleton qui voulait me faire voir encore Nougou-Nougou. Ce village gardait aussi quelque empreinte du passage de *l'Astrolabe*. Par représailles, les Français l'avaient incendié. Pourtant, depuis leur passage le hameau avait eu sa renaissance ; il était rebâti complétement ; il avait un air de prospérité et de bien-être. Sans doute le séjour de la vieille touï-tonga-fafine contribuait à ce résultat. De temps à autre, le rusé Tahofa venait voir cette femme, seule héritière des pouvoirs religieux échus aux touï-tongas ; il avait même eu l'adresse de lui faire adopter son propre fils, un enfant de sept ou huit ans, afin que l'autorité des touï-tongas lui échût par substitution. Ma journée était finie. Comme la marée baissait, je passai, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe, sur la petite île d'Oneata, sur Manima, enfin sur Pangaï-Modou, où le canot du sloop vint me prendre. Je dînai à bord avec Singleton, mon guide et mon commensal.

Pendant mon absence, Pendleton avait eu de grandes occupations. La visite des missionnaires, un régal extraordinaire servi à l'intention de son ofa ou ami Palou, avaient rempli sa journée. L'egui était dans un enchantement tel qu'il voulut rendre fête pour fête le lendemain. Je fus invité aussi. Nous devions avoir toutes sortes de divertissements. Le lieutenant Raimbow était des nôtres ; mais Philips restait consigné à bord. Pendleton redoutait toujours une surprise. Palou, devenu notre amphitryon, devait être remplacé à bord par Tahofa, otage à son tour. La chose avait été réglée ainsi. A huit heures du matin, nous voguions vers Moua dans la baleinière. Ayant contourné Pangaï-Modou par le nord, nous donnâmes dans le vaste lagon qui échancre le territoire septentrional de Tonga-Tabou. Il offre une douce et calme navigation dans un bassin jonché d'îles vertes et bordé d'une couronne de cocotiers. On accosta auprès d'une maison longtemps occupée par le missionnaire Lowry, près d'un vaste figuier qui servait de hangar aux pirogues et à la baleinière anglaise de Palou.

Palou nous reçut à la porte de sa case avec dignité. Flanqué de ses mata-boulais, il ordonna que l'inévitable kava fût servi ; puis, en attendant le grand repas, chacun se trouva libre. « Allons voir les faï-tokas, me dit Pendleton. Moua possède les plus beaux de l'île. » L'Anglais Singleton nous y guida. Le premier que nous aperçûmes était la tombe du célèbre Finau, illustré par les récits de Cook. Monument rectangulaire, avec des pierres posées de champ et entourées de gazon, ce faï-toka laissait apercevoir vers le centre les ruines d'une chapelle. Le suivant est un mausolée de famille dans lequel reposent les restes de Tougou-Aho, de

son frère et de son fils. Plus loin parurent ceux des Fata-Faïs, les anciens chefs religieux de l'île. Jadis entretenus avec soin, plantés d'arbres magnifiques, couverts du gazon le plus beau, ces faï-tokas ont été négligés depuis que le touï-tonga a quitté Tonga-Tabou. Toutes les cases qui environnaient les sépultures tombent en ruines, tous ces clos si bien soignés sont envahis par une végétation parasite. Quelques monuments sont tout à fait recouverts de broussailles, d'autres sont enterrés à demi; aucun ne peut être envisagé dans son ensemble architectural. L'un des mieux conservés offre encore une construction rectangulaire montant par assise jusqu'à une petite niche où réside l'âme du touï-tonga. Quelques-uns de ces tombeaux, plus petits que les autres, affectaient une forme ovale ou elliptique. Ces grands travaux d'architecture qui supposent des procédés assez avancés de statistique, de mécanique et d'architecture, sont la preuve incontestable d'une antique civilisation : depuis leur érection, il y a eu décadence. Soit que le goût des arts se soit perdu, soit que l'enthousiasme religieux se soit éteint par l'émigration des chefs du culte, on ne construit plus aujourd'hui de ces faï-tokas. Le dernier des Finau a, dit-on, transporté à Vavao les sépultures royales, et par ses ordres deux monuments ont été construits, l'un pour le dernier touï-tonga mort, l'autre pour son père. Mais à Tonga-Tabou le temps de ces inaugurations est passé; aux chefs les plus illustres on élève à peine quelques petits *tumulus*, ou de grands rectangles gazonnés et entourés de blocs de corail.

Quand notre reconnaissance fut achevée, nous regagnâmes la maison de Palou. Le festin était prêt. C'était, comme toujours, le cochon rôti qui en faisait la base; nous mangeâmes avec tout l'appétit de promeneurs à jeun, nous servant d'ignames et de bananes rôties, en guise de pain. Palou cependant nous avait réservé une surprise; le plus habile cuisinier de l'île, mandé par lui, avait composé un menu digne de la table du touï-tonga. Toutes les sauces, tous les condiments indigènes défilèrent devant nous; et ces mets étaient arrangés sur des feuilles de bananier. Chacun recevait sa portion et la mangeait sans en offrir. Des serviteurs présentaient aux convives des courges pleines d'eau ou d'eau de coco. Pour nous honorer mieux, Palou sortit ce jour-là une bouteille de vieux rhum, cadeau de quelque Européen; mais, réservé dans ses largesses, il n'en offrit qu'à Pendleton et à moi.

Après le festin, Palou nous laissa libres, et, sur l'avis de Pendleton, nous allâmes rendre visite à la tamaha. C'était une sœur du touï-tonga expulsé, et, malgré cet ostracisme, considérée encore comme une des premières autorités de l'île. Elle habitait au bord de la mer, où elle nous reçut environnée de ses femmes et de ses parents. Avenante encore, avec un visage vraiment distingué, douce, bonne, communicative, la tamaha comptait plus de soixante ans. Elle avait vu et connu les navigateurs qui avaient pratiqué ces parages, et se souvenait de Cook, de Wallis, de La Pérouse, de Bligh, de d'Entrecasteaux. Trois années auparavant, elle avait eu la visite du capitaine d'Urville, qui dut à ses révélations de savoir que La Pérouse, avant d'aller se perdre sur les récifs de Vanikoro, et quelques jours après son départ de Botany-Bay, avait jeté une ancre à Namouka.

La douairière nous confirma cette particularité ; elle y ajouta l'histoire de la lutte des Français contre les insulaires, disant, avec la version indigène, que le Français tué l'avait été pour avoir manqué de bonne foi dans un échange.

En sortant de la case de la tamaha, et près de la fontaine du touï-tonga, nous aperçûmes un arbre monstrueux nommé dans le pays *mea* et appartenant au genre ficus. Il s'élève au bord même de la mer et projette une portion de ses branches, de manière à étendre son ombrage jusqu'à une certaine distance de la grève. Ce gigantesque mea est presque une forêt : son tronc énorme n'a pas moins de 100 pieds de circonférence, d'après les mesures qu'en donne le capitaine d'Urville, et il peut avoir 120 pieds de hauteur. L'une des branches qui pendent sur la mer comporte 18 pieds de tour. C'était un arbre consacré spécialement au touï-tonga, et gigantesque comme le pouvoir de ce chef religieux. Après son couronnement, ce dignitaire venait s'asseoir sous son ombre. Là, entouré de ses officiers, il accomplissait le cérémonial prescrit, pendant que la touï-tonga-fafine, assistée de quelques-unes de ses femmes, se purifiait dans une fontaine voisine, où nul individu ne pouvait se baigner sous peine de mort. Aujourd'hui la fontaine est souillée : la présence du touï-tonga ne la défend plus.

Revenus dans le village de Moua, nous en parcourûmes les cases, où des groupes de femmes travaillaient à la confection des étoffes. Les unes enlevaient adroitement l'écorce des jeunes baguettes du *broussonetia*, et la nettoyaient avec des coquilles de moule ; d'autres la ployaient dans un sens opposé à sa courbure naturelle, et la faisaient macérer dans l'eau. J'allai d'une case à l'autre, cherchant à saisir sur le fait les mœurs de ce peuple, ses habitudes, sa vie domestique, ses occupations industrielles. A chaque pas, une particularité me frappait ; ici une mère rasant la tête de son enfant avec une dent de requin aussi bien que pourrait le faire un barbier oriental avec son instrument ; là, un petit kava de famille ; plus loin, une chasse aux rats ; ailleurs, une fabrication de filets pour la pêche ; partout, des choses curieuses et dignes de remarque. En général, les femmes me parurent plus réservées et plus chastes que dans les archipels visités jusqu'alors. Elles ne résistaient pas sans doute à l'offre d'un cadeau européen ; mais elles n'allaient pas au-devant. Une crainte salutaire les retenait d'ailleurs : sachant par de fréquentes expériences quel poison les matelots d'Europe avaient importé dans la Polynésie, elles reculaient devant de si terribles chances.

De même que les voyageurs qui m'avaient précédé, je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que la plupart de ces insulaires étaient mutilés du petit doigt : celui-ci avait perdu une phalange, celui-là deux. Cette opération bizarre se pratique à l'occasion de la maladie d'un proche parent : c'est un sacrifice qui doit désarmer le courroux du dieu et amener la guérison. Dans une case où gisait un moribond, je fus témoin d'un de ces actes de dévouement. Les enfants éplorés semblaient chercher à calmer ses douleurs aiguës, et une petite fille, âgée de 7 ans, provoquait du geste un jeune homme armé d'une hache à l'amputer pour sauver son père. L'opérateur obéit, disposa sur un billot le doigt de la patiente et coupa d'un

coup la première phalange qui bondit au loin. L'enfant ne poussa pas un cri : seulement, pour arrêter l'hémorrhagie, elle exposa son doigt à la vapeur d'une certaine herbe enflammée. Ainsi soignées, ces plaies guérissent ordinairement au bout de deux jours. De pareils sacrifices peuvent avoir lieu à chaque maladie grave d'un proche parent ; après les deux premières phalanges de chaque petit doigt, on offre les phalanges des doigts suivants. C'est, du reste, la chose la plus commune et la plus simple parmi les insulaires ; ils donnent une à une leurs articulations, sans une plainte, sans un regret. Avant de connaître l'acier, ils se servaient, pour ces amputations, d'une pierre ou d'une coquille de trident aiguisée.

Plus loin je vis deux eguis qui jouaient avec acharnement au *leagui*. Le leagui est la distraction favorite des chefs. Palou lui-même était fanatique de ce jeu ; retenu à bord comme otage, il s'y escrimait du matin au soir avec son mata-boulai. Voici en quoi consiste le leagui : les deux joueurs se placent en face l'un de l'autre, ayant chacun dans la main gauche cinq petits morceaux de bois. Celui qui débute fait de la main libre l'un de ces trois gestes : lever la main ouverte, ou la lever fermée, ou bien encore la lever fermée, l'index seul restant debout. L'autre doit à l'instant même répéter le geste ; s'il se trompe, il perd un point ; s'il réussit, c'est à lui de jouer. A chaque point perdu, on se dessaisit d'un petit bâton. Les cinq composent la partie. Parfois le leagui se fait à quatre ; on joue avec son vis-à-vis. On peut voir que ce jeu a une grande analogie avec la *mourre* des Provençaux et des Napolitains. Du reste, ce n'est pas le seul point de ressemblance que les coutumes de Tonga aient avec celles de nos méridionaux. Le *fana-kalaï* est une sorte de chasse à l'aide d'appeaux attachés par la patte. Le chasseur tonga se poste avec son arme dans une ramée, au travers de laquelle il peut distinguer le gibier qui survient ; au-dessus de ce feuillage arrangé à dessein est un oiseau mâle de l'espèce nommée *kalaï*, sorte de poule d'eau : un lien le retient par la patte. L'oiseau s'agite bruyamment, bat des ailes, tandis que, placée dans une cage au milieu du fourré, la femelle répond à l'appel du mâle. A ce bruit, à ce chant connu, d'autres kalaïs accourent, et le chasseur embusqué les tue à coups de flèche ou à coups de fusil.

Pendant que je poursuivais dans le village ce curieux examen de mœurs et de coutumes étranges, Palou nous préparait une fête dans toutes les règles. Une troupe nombreuse était groupée sur le malaï quand je vins prendre la place d'honneur qu'on m'avait réservée. Le premier divertissement eut un caractère belliqueux. Une trentaine de guerriers armés de massues arrivèrent dans l'enceinte, y évoluèrent avec ordre et agilité ; puis se retirèrent et se disposèrent de chaque côté de la scène. Alors, de l'un des deux camps sortit un champion qui défia l'ennemi ; un tenant se présenta, et le couple en vint aux mains. D'un couple à l'autre, toute la troupe s'engagea ainsi. Chaque fois le vainqueur venait se prosterner devant Palou, puis se relevait et s'éloignait. Des vieillards, espèces de juges du camp, proclamaient le triomphe des athlètes, et l'assemblée accueillait leurs noms avec des transports enthousiastes. Les intermèdes étaient

remplis par des scènes de pugilat et de lutte, engagements fort courts qui ne servaient qu'à distraire l'assistance. Une chose charmait surtout dans ces espèces de tournois, c'était la bonne humeur des antagonistes : toujours riants, quoique parfois ils reçussent de rudes horions et se retirassent saignants de la lice. De leur côté, les vainqueurs n'affectaient pas un air fanfaron; ils jouissaient modestement de leur gloire.

De la lutte on passa à la danse. Palou donna l'ordre qu'on exécutât un *heïva*, et l'arène devint une salle de bal. Vingt musiciens se présentèrent avec leurs morceaux de bambou pour tout instrument; bientôt après, quatre groupes de douze hommes entrèrent en scène. Chaque homme avait à la main une petite pagaie en bois mince et léger, exécutant avec cette pagaie d'élégantes et curieuses figures, tantôt en la pointant à droite et à gauche, et inclinant le corps du même côté, puis la passant rapidement de l'autre; tantôt en la faisant voler de main en main avec une rapidité prodigieuse. Grave et calme d'abord, la danse s'anima par degrés : les danseurs eux-mêmes se mirent ensuite à chanter, et le chœur des musiciens répétait leur récitatif; enfin, dans un *tutti* final, acteurs, musiciens et public confondirent leurs voix. C'était étourdissant. Les quatre troupes de danseurs exécutèrent encore quelques figures, tantôt unies, tantôt séparées : elles se mêlaient, se confondaient, changeaient de place, se divisaient de nouveau, combinaient quelques passes, s'approchaient, s'écartaient; enfin, elles terminèrent par une sorte de ronde.

Les diverses danses exécutées jusqu'alors étaient connues sous le nom générique de *mettaou pagui*, parce qu'elles s'exécutent avec des pagaies nommées *pagui*. Mariner dit ces divertissements originaires des îles Niouha, mais la chorégraphie de Tonga-Tabou n'était ni moins célèbre ni moins variée. Nous allions voir les *bou-met*, ou danses de nuit, tels que Cook les a décrits, et qui sont de pure tradition indigène. Il était huit heures du soir, et bientôt tous les angles du malaï furent garnis de torches allumées. L'orchestre commença, mariant comme toujours les sons doux et lents du bambou aux notes perçantes du nafa, contraste d'où résultait une harmonie imprévue et sauvage. A son appel, vingt jeunes filles s'élancèrent, jolies, demi-nues, les cheveux garnis de roses de la Chine et d'autres fleurs écarlates, la tête et le corps ornés de guirlandes de feuilles. Rangées autour des musiciens, ces comparses chantèrent des airs mélancoliques et tendres, les accompagnant de gestes gracieux, tantôt élevant leurs mains au-dessus de leurs têtes, tantôt les ramenant sur leurs poitrines nues. Par intervalles, elles bondissaient en avant sur un pied, puis se repliaient doucement, imitant l'ondulation de la vague. Ensuite elles se retournèrent du côté des spectateurs, marchèrent vers nous à pas comptés, et s'arrêtèrent à quelque distance. Deux d'entre elles se détachèrent, et firent, en sens opposé, le tour de la scène, jusqu'à se rejoindre; les autres les imitèrent; puis toutes se groupèrent en cercle autour des musiciens. Alors les figures devinrent plus animées. C'était comme une courante après un menuet : les coryphées pirouettaient sur elles-mêmes, frappant des mains,

faisant claquer leurs doigts, et chantant encore. Le chant s'amortissait toutefois, à mesure que les mouvements devenaient plus rapides et plus vifs. Les gestes, de décents qu'ils avaient été jusque-là, prenaient un caractère plus licencieux. Après ces baïadères parurent une quinzaine d'hommes, les uns jeunes, les autres déjà mûrs, mais non moins légers, non moins vigoureux que les premiers. Cette nouvelle troupe répéta à peu près les mêmes passes que celles des jeunes filles, se groupant en deux sections autour de l'orchestre, de manière à ce que l'une regardât à droite, l'autre à gauche. Chants, gestes, ondulations, tout fut reproduit avec un caractère plus énergique et plus marqué. L'accélération du mouvement final fut telle, qu'elle nous tenait, nous spectateurs, saisis et presque hors d'haleine.

Nous n'étions pas au bout de nos jouissances, Palou voulait épuiser le catalogue des fêtes indigènes. Après le bal, la comédie. Douze hommes se montrèrent sur la scène; l'un acteur principal, les autres choristes; le premier entonnant, les autres répondant. Ensuite ce fut le tour d'une scène assez inintelligible. Neuf femmes étant venues s'asseoir en face de nous, un homme se leva, et de ses deux poings alla frapper la première de ces femmes, puis la seconde et la troisième : à la quatrième le coup fut porté sur la poitrine; ce que voyant, un des spectateurs s'élança armé de son casse-tête, et en asséna une décharge si violente sur le crâne du correcteur, qu'il l'étendit par terre. On l'emporta sans s'émouvoir autrement, puis un autre insulaire acheva la correction des cinq autres femmes, en les battant sur le dos. Après ces bourrasques, elles se mirent à danser, mais assez mal, à ce qu'il paraîtrait, car on leur fit l'affront de les faire recommencer. Je ne raconterai pas tous les jeux, toutes les danses; les acteurs et les actrices formant des cercles distincts et concentriques, se nouant, se dénouant, enroulés comme de longues couleuvres, et se décomposant toujours avec ordre, avec harmonie.

Il était onze heures du soir : Pendleton m'avait laissé; une fête ne lui faisait pas oublier son *Oceanic*. Je soupai donc avec Palou et m'arrangeai de mon mieux pour passer la nuit sur une natte. Seulement, au lieu du coussinet en bois qui sert d'oreiller aux insulaires, je pris mon havresac et y posai ma tête. Malgré la fatigue et quelques moustiques assez incommodes, mon sommeil fut tranquille; je dormis comme dans mon cadre du bord. Les gardes du corps de Palou ronflaient à mes côtés. L'egui reposait dans son harem, dont nous séparait une cloison de nattes.

Le lendemain, au point du jour, Palou fit armer la pirogue pour me reconduire à bord. Les ordres furent exécutés lentement et avec mollesse; on eût dit que les canotiers cherchaient des prétextes à un retard. En vain insistai-je auprès de Singleton, auprès de Palou; on ne finissait rien; on cherchait des faux-fuyants, on ne partait pas. Je n'étais nullement inquiet encore, car Pendleton ne devait mettre à la voile que le lendemain; mais je m'impatientais, je me fâchais. Peu à peu pourtant mon attention fut saisie par une grande affluence de naturels. Le bal de la veille justifiait bien la présence d'une foule d'hommes et de femmes; mais ce que je voyais ne se composait que de guerriers qui semblaient marcher par groupes

avec une espèce de discipline. Presque tous avaient leurs casse-têtes. Bientôt le bassin de Moua fut couvert de pirogues qui gagnaient le large. Je commençai à redouter quelque perfidie; la conduite antérieure des naturels, leurs dispositions si variables, la surprise de navires mouillés dans leurs parages, la guerre récente de *l'Astrolabe*, tout me revint à la pensée. Je compris qu'il fallait agir avec quelque décision. Prenant Singleton presque au collet : « Vous n'êtes pas un traître? lui dis-je. — Moi, Monsieur! Dieu m'en garde! — Alors, ajoutai-je, que pensez-vous de ces retards, de ce mouvement de guerriers? — Cela m'étonne, sans que j'en sache la cause; il y a peut-être quelque trahison là-dessous. — Eh bien, allons vers Palou, vous lui traduirez mes paroles. » Le chef cheminait vers la grève : je l'interpellai avec tant de vigueur qu'il céda; la pirogue fut armée; nous prîmes le large. Il était temps; un coup de canon de rappel venait d'être tiré à bord de *l'Oceanic*, et un canot armé débordait pour venir me joindre. Philips le montait lui-même. On allait lever l'ancre.

C'est dans la matinée que cette détermination avait été prise. L'otage Tahofa s'était sauvé à la nage dès avant le jour, sans doute pour aller combiner un enlèvement. De toutes les anses de l'île nous voyions sortir de grandes pirogues armées en guerre : elles semblaient agir dans une pensée commune. Palou, d'après les ordres du chef de Bea, aurait dû me retenir prisonnier : il s'en fit un cas de conscience, me rendit à Philips, et s'éloigna sans entrer dans d'autres explications. Singleton me dit adieu en ajoutant : « Dieu soit loué! » Nous regagnâmes le bord; on hissa le canot, on partit. Le sloop était si leste, l'équipage si alerte, que nous n'eûmes pas même besoin d'user de violence; nous avions franchi le chenal avant que les pirogues eussent fait leur jonction. Tahofa put suivre de l'œil notre svelte *Oceanic* ouvrant ses voiles à la brise du S. E., et enlevé comme par magie à d'impuissantes trahisons.

CHAPITRE XI.

ARCHIPEL TONGA. — GÉOGRAPHIE. — HISTOIRE.

Il faudrait presque arriver à la centaine, si l'on voulait compter toutes les îles et tous les îlots de l'archipel de Tonga, dans son étendue de 200 milles du nord au sud, sur une largeur moyenne de 50 à 60 milles. Toutefois, l'archipel doit se diviser en trois groupes distincts : au sud les îles de Tonga proprement dites; au centre les îles Hapaï; au nord les îles Hafoulou-Hou; plus quelques îles éparses.

TONGA-TABOU, la métropole, est une terre fertile, peu élevée. Tonga-Tabou a dix-huit milles de l'E. à l'O. sur douze milles de largeur. Fortement échancrée vers le nord par un vaste lagon, elle affecte la forme d'un croissant irrégulier. Toute la bande septentrionale est, en outre, accompagnée d'un immense récif,

couvert d'îlots verdoyants. A l'intérieur de ces brisants on trouve des ancrages assez sûrs; mais l'entrée en est difficile et très-dangereuse. L'eau douce est rare sur Tonga-Tabou, mais en creusant à une certaine profondeur on en trouve de potable. La flore du pays est riche; elle a déjà quelques rapports avec la flore mélanésienne, et comprend des espèces absentes de la Polynésie orientale. Quant aux principales divisions de l'île, c'étaient jadis : Hifo à l'ouest, Moua au centre, Hagui à l'est, et Lego, nom collectif pour tout le sud, partie inculte et moins habitée. Depuis l'expulsion du touï-tonga, ces divisions anciennes sont effacées : chaque district a son chef, et ces chefs s'entendent entre eux de manière à entretenir de bonnes relations. La population a été diversement estimée. L'Anglais Singleton l'évaluait à 20,000 âmes; le capitaine d'Urville à 15,000; le capitaine Waldegrave à 12,000. Les missionnaires comptaient 4,000 naturels dans le seul district de Hifo. Ce qui est positif, c'est que Tonga-Tabou peut mettre 5,000 guerriers en campagne.

Nous voici au groupe Hapaï, long de soixante milles du N. N. E. au S. S. O., sur une largeur de vingt-cinq à trente milles. Ce groupe se compose d'îles basses liées entre elles par une chaîne non interrompue de récifs. Toutes reconnaissaient autrefois l'autorité du touï-tonga; chacune d'elles a aujourd'hui son roi particulier, avec un gouvernement distinct de celui de la métropole. Le christianisme y est, dit-on, florissant et en progrès. Ces îles, fécondes et boisées, sont plus ou moins populeuses. On distingue parmi elles : LEFOUGA, la principale du groupe. — NAMOUKA, découverte en 1643 par Tasman, qui la nomma *île Rotterdam*. On a vu combien elle était riche en sites ravissants. Elle a dix ou douze milles de circuit. La population des îles Hapaï ne saurait s'évaluer d'une manière précise; mais, d'après le tableau de l'armée avec laquelle Finau Ier s'embarqua pour soumettre Tonga-Tabou, on peut la porter à 10,000 âmes. Dans ce groupe il faut remarquer particulièrement TOFOUA, découverte en 1774 par Cook, qui la revit en 1777, puis retrouvée par Maurelle en 1781, qui la nomma *San-Cristoval;* enfin par La Pérouse, Bligh et Edwards. C'est une île haute, boisée, peuplée, et couronnée par un volcan actif. Elle fournissait jadis à tout l'archipel les basaltes et les obsidiennes que les insulaires aiguisaient en instruments tranchants. Tofoua était une terre sacrée, résidence des dieux de la mer; aussi les naturels pensaient-ils que les requins respectaient les individus qui se baignaient sur ses côtes. C'est à Tofoua que Bligh vint aborder avec son canot, quand la révolte l'eut chassé de son navire. Au lieu de lui fournir des vivres, les insulaires se montrèrent disposés à user de violence à son égard. Ils voulurent l'arrêter, lui et ses gens; ce ne fut qu'avec peine et après avoir laissé un matelot en leur pouvoir que Bligh put se sauver. Ce pauvre matelot, massacré sur place, fut ensuite traîné jusqu'au malaï voisin, pour y être enterré. Depuis lors, quand Mariner passa à Tofoua, on lui fit voir le lieu où cet acte barbare s'était consommé, et les naturels ajoutèrent que partout où le cadavre de l'Anglais avait été traîné l'herbe s'était desséchée pour ne plus reverdir.

Le dernier groupe de cet archipel est celui de Hafoulou-Hou qui se compose

des deux grandes îles de Vavao et de Pangaï-Modou, et d'une dizaine d'îlots groupés à l'entour. — VAVAO, découverte en 1781 par Maurelle, qui la nomma *Mayorga*, fut revue par La Pérouse, par Edwards qui la nomma *île Howe*, et par Malespina. La plus grande de toutes les îles avoisinantes, elle a vingt milles du N. N. E. au S. S. O., sur dix à douze milles de largeur. De même qu'à Tonga-Tabou, un bras de mer qui entre dans les terres et les échancre, détermine de bons mouillages. Modérément accidentée, Vavao présente des paysages délicieux, mais l'intérieur, visité par le capitaine Waldegrave, offre, au dire de ce marin, des parties entièrement incultes, couvertes seulement de troncs d'arbres, de liserons, d'ignames sauvages et de lianes sarmenteuses. Aussi est-elle beaucoup moins peuplée que Tonga-Tabou. La base de l'île est madréporique, quoiqu'on y aperçoive des traces de l'action du feu. Cette île avait jadis ses chefs particuliers qui reconnaissaient la suprématie du touï-tonga; mais au commencement de ce siècle, elle fut conquise par Finau Ier, qui la réunit à son royaume de Hapaï, et dont le fils, Finau II, renonça à la possession de ces dernières îles pour l'entière souveraineté de Vavao. En 1830, Waldegrave la trouva encore gouvernée par un chef absolu, jeune homme de trente ans, fils ou neveu sans doute de Finau II et appelé du même nom. Ce navigateur évalue la population de Vavao à 6,000 habitants. Parmi les petites îles qui avoisinent Vavao, il faut citer TAONGA, LEKA-LEKA et surtout HOUNGA, célèbre pour avoir été jadis la retraite d'un couple amoureux que persécutait un chef cruel.

L'archipel Tonga forme à l'occident la limite de la Polynésie. Placé aux confins de la zone torride, il jouit d'une température égale et modérée. A quelque distance dans l'ouest se trouve le groupe Viti, première terre mélanésienne. Cependant le type polynésien reparaît encore au delà, comme nous le verrons. Il se révèle sur quelques-unes des Nouvelles-Hébrides, mais seulement par petites peuplades et avec tous les caractères qui attestent une émigration. Dans cette zone prévaut et règne la race mélanésienne, qui occupe toutes les grandes îles de l'occident, jusqu'à ce que paraisse la race malaise. Voisines des îles Viti, les îles Tonga leur ont donné plutôt qu'elles n'ont reçu d'elles; elles ont civilisé à demi ces barbares sans s'infecter elles-mêmes de barbarie.

Le découvreur des îles Tonga fut le Hollandais Tasman. Le 19 janvier 1643 il aperçut l'île Pylstart, et le jour suivant reconnut Eoa d'abord, puis Tonga-Tabou, qu'il nomma, l'une *Middelbourg*, l'autre *Amsterdam*. Mouillé sur la baie ouverte de Hifo (baie Maria des Hollandais), il y reçut la visite des naturels, accourus dans leurs pirogues. Un vieux chef, qui semblait investi d'une autorité supérieure, vint souvent à bord; il se montra prévenant, respectueux; il accepta avec des effusions de reconnaissance les présents qui lui furent faits. Dans le nombre se trouvait un plat en bois, qui, conservé fort précieusement par les souverains de l'île, eut depuis une singulière destination, celle de servir de coupe d'épreuve dans le jugement des criminels. Plus tard, ce vase s'éleva à un honneur plus grand encore : il remplaça le toui-tonga dans ses absences; on lui rendit les mêmes hommages

qu'au chef suprême de la religion. Peut-être doit-on à cette circonstance le souvenir gardé dans le pays du passage des Hollandais.

De Tonga-Tabou Tasman cingla vers Namouka, qu'il nomma *Rotterdam.* « Les insulaires de Rotterdam, dit sa relation, ressemblent à ceux de la précédente. Ils sont doux et n'ont point d'armes, mais ce sont de grands voleurs. On y fit de l'eau, et l'on y trouva quelques autres rafraîchissements. Nous fûmes d'un bout à l'autre de cette île, et nous y vîmes quantité de cocotiers et de très-beaux jardins garnis de toutes sortes d'arbres fruitiers. Après avoir quitté Rotterdam, on découvrit quelques autres îles. » Ces détails simples et naïfs ont été écrits de la main même de Tasman : ils sont d'autant plus précieux que les îles décrites n'ont pas changé d'aspect depuis deux cents ans. L'archipel de Tasman est l'archipel de Cook et du capitaine d'Urville.

Ce fut au mois d'octobre 1773 que Cook mouilla en pleine côte sous le vent d'Eoa. Les naturels s'y montrèrent empressés et sociables. Un de leurs chefs, nommé Taï-One, s'épuisa surtout en témoignages hospitaliers : il conduisit les Anglais dans son hameau, les reçut de son mieux, les régala de musique et de kava. Le naturaliste Forster était du nombre de ces hôtes ; il se détacha pour aller voir la campagne ; il ne rencontra sur sa route qu'égards et bonnes intentions. « Les vieillards et les jeunes gens, dit-il, les hommes et les femmes, nous comblaient des plus tendres caresses ; ils baisaient nos mains avec l'affection la plus cordiale ; ils les mettaient sur leur sein en jetant sur nous des regards qui nous attendrissaient. » Malgré ces dehors pacifiques, les insulaires étaient presque tous armés ; ils avaient des casse-têtes de toutes les formes, des arcs, des lances, des flèches. Ces armes, alors inoffensives, n'étaient pas sans doute destinées à se reposer toujours.

Rien ne troubla pourtant la bonne harmonie entre les Anglais et leurs hôtes. Forster parcourut les environs du mouillage : il vit et décrivit cette campagne. « Nous montâmes sur la colline, dit-il, pour examiner l'intérieur du pays, traversant de riches plantations ou jardins, enfermées par des haies de bambou. Ensuite nous atteignîmes un petit sentier entre deux enclos, et nous vîmes des ignames et des bananes plantées des deux côtés, avec autant d'ordre et de régularité que nous en mettons dans nos jardins. Ce sentier débouchait au milieu d'une plaine d'une grande étendue et couverte de riches pâturages. A l'autre extrémité régnait une promenade délicieuse, d'environ un mille de long, formée de quatre rangs de cocotiers, qui aboutissaient à un nouveau sentier entre des plantations fort régulières, environnées de pamplemousses, etc. Ce sentier conduisait à une vallée cultivée où plusieurs chemins se croisaient. Nous découvrîmes là une jolie prairie revêtue d'un gazon vert et fin, entourée de tous côtés par de grands arbres touffus. L'un de nous s'assit pour dessiner ce charmant paysage ; nous respirions un air délicieux et parfumé ; la brise de mer jouait dans nos cheveux et dans nos vêtements ; elle tempérait et rafraîchissait l'atmosphère ; une foule d'oiseaux gazouillaient, et les colombes roucoulaient dans le feuillage. Ce lieu fertile et

solitaire nous donna l'idée de ces bosquets enchantés sur lesquels les romanciers répandent les beautés de leur imagination. Il serait impossible, en effet, de trouver un coin de terre plus favorable à la retraite, s'il y existait une fontaine limpide ou un ruisseau; mais, malheureusement, l'eau est la seule chose qui manque à cette île. Je découvris à notre gauche une promenade couverte qui menait à une autre prairie au fond de laquelle nous aperçûmes une petite montagne surmontée de deux huttes. Des bambous plantés en terre, à la distance d'un pied l'un de l'autre, environnaient la colline. Les naturels qui nous accompagnaient ne voulurent point en approcher : nous avançâmes seuls, et parvînmes avec beaucoup de peine à jeter un regard dans les huttes, parce que l'extrémité du toit descendait presque à un palme du sol. L'une de ces huttes contenait un cadavre déposé depuis peu; l'autre était vide. »

Le lendemain Cook alla mouiller devant Hifo, à Tonga-Tabou. Non moins empressés à visiter le navire, les naturels y apportèrent des vivres de toute espèce qu'ils échangeaient avec joie contre les plus mauvaises guenilles d'Europe. La première excursion du capitaine le conduisit vers le principal faï-toka, espèce de tertre au sommet duquel était perchée une chapelle. De ce sanctuaire sortirent trois vieillards qui débitèrent une harangue ou une espèce de prière au visiteur étranger. Toute l'île était jonchée de monuments semblables. Guidés par un chef nommé Taha vers la zone intérieure, Cook et ses compagnons rencontrèrent un second faï-toka, plus vaste encore et plus considérable que le premier. Une habitation y attenait : elle était occupée par un autre chef qui engagea les étrangers à se reposer et à partager une modeste collation de fruits d'ignames. La méthode des harangues était sans doute l'accessoire obligé de telles visites aux lieux saints, car le plus vieux des prêtres commença la sienne, tantôt tourné vers les dieux du faï-toka, tantôt faisant volte-face du côté de Cook, jusqu'à ce que celui-ci eût fait un signe de tête comme adhésion, quoiqu'il ne comprît pas un mot de cette verbeuse et interminable allocution. Quant au peuple disséminé autour de l'habitation, son attitude était silencieuse, mais indifférente; la vue des Anglais l'intéressait plus que la cérémonie.

Après une courte halte, Cook revint à bord, accompagné de Taha. C'était l'heure du dîner; on installa l'insulaire à la table du capitaine, et déjà il se disposait à mettre cet honneur à profit, quand on annonça la visite d'un vieillard presque aveugle : c'était l'egui de la contrée. Le nouveau venu fut introduit, puis invité comme Taha; mais quelle fut la surprise des assistants quand on vit ce dernier abandonner aussitôt la table et se retirer dans un petit endroit où il ne pouvait être aperçu de l'egui, le convié des Anglais! C'est que Taha était un chef inférieur, et que le vieillard aveugle figurait au nombre des notabilités religieuses de l'île : manger à la même table que lui eût été un sacrilége. Cependant l'egui, si respecté par le peuple, n'était rien moins que respectable. Selon le rapport de Cook, il sentait à peine sa dignité; il était tombé dans l'enfance et l'idiotisme. Un jour le capitaine lui demanda et obtint une entrevue; voici en quels termes il la

raconte : « Je trouvai le chef assis avec une gravité si stupide et si sombre, que malgré tout ce qu'on m'en avait dit je le pris pour un idiot que le peuple adorait par suite d'idées superstitieuses. Je le saluai et je lui parlai ; mais il ne me répondit point et ne fit pas même attention à moi. Du reste, rien n'était altéré dans sa physionomie. J'allais le quitter, lorsqu'un naturel, jeune et intelligent, entreprit de me détromper et m'expliqua, de manière à ne me laisser aucun doute, que c'était le roi ou le principal personnage de l'île. Je lui offris alors en présent une chemise, une hache, un morceau d'étoffe rouge, un miroir, quelques clous, des médailles et des verroteries ; il les reçut, ou plutôt il souffrit qu'on les mît sur sa personne et autour de lui, sans rien perdre de sa gravité et sans dire un mot. Il restait constamment immobile comme une statue. Je le laissai dans la même position quand je retournai à bord, et il se retira bientôt après. A peine fus-je arrivé au vaisseau qu'on vint me dire que le chef avait envoyé au rivage une quantité de provisions. Ma chaloupe alla les prendre sur la côte : elles consistaient en vingt paniers de bananes grillées, en ignames, en fruits d'arbres à pain, et en un cochon rôti d'environ vingt livres ; et les insulaires dirent que c'était un présent de l'*ariki*, ou roi de l'île, à l'*ariki* du vaisseau. Je fus alors convaincu de la dignité de ce chef imbécile. » Plus tard ce mystérieux personnage a été mieux connu. Son nom était Lalou-Liboulou ; il était membre de la divine famille des Fata-Faïs, auxquels la naissance conférait de grands droits honorifiques, quoique leur autorité réelle fût souvent fort restreinte.

Cette première station de Cook sur les côtes de Tonga-Tabou ne fut du reste marquée par aucune scène fâcheuse. A part quelques larcins hardis, tout se passa au mieux. On sévit sans que les répressions isolées provoquassent un conflit général. Un de ces audacieux voleurs ayant enlevé la jaquette d'un matelot, sauta à la mer, esquiva huit coups de fusil qui lui furent tirés, et fut arrêté sur la grève seulement par les équipages de corvée. Un autre s'étant glissé jusque dans la chambre du maître, y avait enlevé des livres et quelques effets, puis s'était aussi élancé hors du bord pour gagner la terre à la nage : on l'aperçut, on lança le canot à sa poursuite. Le rattraper n'était pas chose facile ; il ne montrait que de temps à autre la tête hors de l'eau, et quand on l'approchait il plongeait comme un poisson. Dans un moment où il se trouvait à portée, un matelot lui enfonça le croc de la chaloupe entre les côtes et parvint à le haler ainsi jusqu'au navire ; mais là, malgré la douleur et l'hémorrhagie, le patient eut le courage de s'arracher du croc qui le mordait et de reprendre la route de terre. On s'obstina, on courut encore vers lui. Alors, par une inspiration dernière, il plongea sous le canot et en décrocha le gouvernail. Dès lors il fut sauvé : on ne pouvait continuer la chasse. Toutefois, malgré ces conflits particuliers, les meilleurs rapports subsistèrent entre la plage et le bord. On se quitta bons amis.

L'année d'après, Cook revint dans cet archipel ; il mouilla sur la bande nord de Namouka. Les naturalistes parcoururent l'île, et tracèrent un délicieux tableau de ses paysages enchanteurs ; la bienveillance, l'aménité des insulaires, servirent

d'escorte à tous ceux qui mirent le pied sur la plage. Un seul, le chirurgien du bord, fut moins heureux : resté sur le rivage, il fut assailli par une troupe de naturels qui lui enlevèrent son fusil, sa cravate et son mouchoir. Les agresseurs paraissaient disposés à ne pas lui laisser le moindre vêtement sur le corps, quand il prit son étui en guise d'arme et fit semblant de coucher en joue les plus hardis. Ce mouvement déconcerta les malfaiteurs, mais ils auraient repris courage, et le chirurgien, accablé de fatigue, se fût trouvé à leur merci, sans l'intervention d'une jeune fille aux longs cheveux bouclés, qui le prit sous sa protection. Elle le défendit contre tous, lui donna pour le désaltérer des morceaux de pamplemousse, veilla autour de lui comme une sentinelle jusqu'à ce que les chaloupes du bord fussent venues le tirer de ce mauvais pas.

Cependant, de temps à autre, quelques hardis larcins vinrent troubler la paix, soit à bord, soit sur la plage. Cook, qui ne savait pas pardonner de telles licences, y répondait par des corrections rigoureuses. A propos d'un vol d'armes, il fit saisir sur la grève deux grandes doubles pirogues, et un naturel ayant voulu seul opposer quelque résistance, il ordonna qu'on tirât sur lui de très-près. Ce malheureux, presque nu, fut mis dans un état déplorable. Ses pleurs, ses cris, émurent l'inflexible capitaine lui-même, et le chirurgien fut chargé de le panser. Celui-ci voulait commencer par appliquer sur les plaies un cataplasme de bananes; mais les insulaires lui apportèrent des cannes à sucre dont ils tirèrent les pulpes, en les indiquant comme un remède plus efficace. Quand l'appareil fut posé, ils redoublèrent de caresses vis-à-vis des Européens. Forster était témoin de cette scène; il l'a décrite ainsi : « Les femmes qui assistèrent au pansement de leur compatriote blessé paraissaient fort jalouses de rétablir la paix, et leurs timides regards nous reprochaient notre violence. Elles s'assirent sur un joli gazon, et formant un groupe de plus de cinquante, elles nous invitèrent à nous placer à leurs côtés, en nous prodiguant toutes les marques possibles de tendresse. L'amie du chirurgien fut une des plus caressantes; elle occupait un des premiers rangs parmi les beautés de l'île; sa taille avait de la grâce, et ses formes d'heureuses proportions : ses traits, parfaitement réguliers, étaient pleins de douceur et de charme; ses grands yeux noirs étincelaient, son teint était plus blanc que celui du bas peuple. Elle portait une étoffe brune qui lui serrait le corps au-dessous du sein, et qui ensuite s'élargissait par le bas. Ce vêtement avait plus de grâce qu'une élégante robe européenne. » Cette seconde relâche fut suivie de la reconnaissance des îles Hapaï, au nord de Namouka. Cook passa entre Kao et Tofoua, et s'assura que cette dernière avait un volcan actif. Il appela ce groupe l'*Archipel des Amis*, nom remplacé depuis par le nom indigène de Tonga, plus exact sous tous les rapports.

Le troisième voyage de Cook sur ces îles, en 1777, fut le plus fécond et le plus important de tous. A peine mouillé sur la rade de Namouka, il reçut à bord la visite d'un chef nommé Toubo; mais trois jours après arriva de Tonga-Tabou un egui bien autrement puissant. C'était Finau, homme d'une haute stature, mais

d'une taille mince, avec des traits assez semblables à ceux d'un Européen. Finau se donna pour le roi de toutes les îles de Tonga. En effet, à son air fier, à ses allures despotiques, et surtout au profond respect des naturels, on put le considérer comme le véritable souverain. Personne ne l'abordait sans se prosterner jusqu'à terre et sans toucher la plante de ses pieds avec la paume et le revers des mains; la moindre inobservation valait aux délinquants de cruelles bourrades et de rudes coups de bâton. Du reste, Finau se déclara l'ami et le commensal de Cook; il vint chaque jour dîner à bord, honneur qui valut au capitaine anglais d'être débarrassé des importuns subalternes. Ainsi diminuaient les chances de vols journaliers et les embarras de la répression. N'osant pas toujours employer le mousquet, Cook eut recours aux coups de fouet ou à l'expédient de très-fortes rançons en vivres; enfin, jugeant que ces châtiments ne suffisaient pas, il s'avisa de faire raser par les barbiers du bord la tête des coupables pris en flagrant délit. La honte du châtiment retint les autres.

De Namouka, Cook comptait aller à Tonga-Tabou; mais ce projet semblait contrarier Finau. Il plaida si bien pour une relâche antérieure sur les îles Hapaï, que le capitaine se laissa gagner. Le 17 mai, les vaisseaux mouillèrent sous le vent de Lefouga, entourés d'une multitude de pirogues qui demandaient à échanger des provisions contre des articles d'Europe. Sur l'invitation de Finau, Cook descendit à terre. Il y reçut de la part du chef des prévenances de mille sortes, il y vit des luttes, des danses, des concerts exécutés à son intention, et répondit à ces politesses par des exercices à feu, des divertissements de pyrotechnie. Cette scène se passait au bord de la mer, sous des arbres, devant quatre à cinq mille spectateurs. Quand la nuit vint, des torches placées de distance en distance suppléèrent au jour et éclairèrent la fête. Ce fut pourtant au milieu de ces témoignages d'affection que se trama un complot horrible, complot que le hasard fit avorter, et que nous n'aurions jamais connu si Mariner n'en avait eu plus tard la révélation. Finau et les chefs d'Hapaï devaient, s'il faut en croire le narrateur, assassiner dans ce *bou-mei* (danse de nuit) le capitaine et ses officiers, puis surprendre les navires. Aucun d'entre eux ne trouvait l'acte ni inopportun ni barbare; mais les uns pensaient que la nuit était plus favorable pour le complot; les autres, et Finau à leur tête, qu'il valait mieux agir en plein jour. Cette scission fit manquer le guet-apens. Le bal eut lieu, mais aucune catastrophe ne le suivit.

Cependant l'heure approchait où le rusé Finau allait être dépouillé de sa souveraineté d'emprunt. Il avait couru la chance d'un premier échec dans l'apparition du chef Latou-Liboulou, que dans le voyage précédent Cook avait pris pour le roi; cette fois le touï-tonga, le véritable chef, allait paraître en personne. C'était Poulaho Fata-Faï. Prévenu de son arrivée prochaine, Finau voulut éviter la première rencontre; il partit pour Vavao, et, comme Cook parlait d'aller reconnaître cette île, Finau l'en détourna en l'assurant qu'il n'y existait aucun mouillage. Tout cela n'était que ruse et calcul.

Poulaho arriva pendant que Cook se trouvait dans la rade de Houa-Leva,

s'annonçant pour le souverain positif et suprême de Tonga. Incrédule d'abord, le capitaine n'en accueillit pas moins bien le nouveau prétendant. C'était un homme de petite taille, d'une corpulence extrême, âgé de quarante ans environ, d'une physionomie heureuse, à l'air intelligent et grave. Il monta lestement à bord, examina le vaisseau avec attention, adressa à Cook des questions fort judicieuses, et insista pour savoir quels motifs l'avaient amené sur ces îles. Après quelques politesses échangées sur le pont, le capitaine invita le roi à descendre dans la chambre; mais alors les naturels de l'escorte intervinrent; ils déclarèrent que leur roi était sacré, tabou, et qu'on ne pouvait marcher au-dessus de sa tête. On aplanit la difficulté; on défendit aux matelots d'aller vers l'arrière. Poulaho d'ailleurs fut plus accommodant que sa cour; il descendit malgré l'étiquette, se mit à table, mangea et but avec réserve, et insista pour qu'on vît bien en lui le souverain réel de Tonga. En effet, il fut bientôt impossible de s'y méprendre. A terre personne ne parlait devant Poulaho; quand un courtisan entrait ou sortait de sa demeure, il plaçait sa tête sous le pied du monarque : aucun ne paraissait exempt de cette marque de déférence. La chose fut mieux confirmée encore une semaine après, quand Cook fut revenu sur Namouka où le roi le suivit dans sa pirogue. Là se trouvait Finau, le prétendu souverain, fort embarrassé de la manière dont il pourrait arranger et faire excuser ses mensonges. Poulaho s'étant rencontré avec lui à bord, il parut confus et décontenancé; puis, après quelques mots chuchotés à l'oreille de son roi, il parut plus rassuré et plus calme. Dès ce jour sa déchéance était constatée : il ne put s'asseoir à la table du capitaine avec Poulaho. Du reste, à une époque où l'organisation politique et sociale de la contrée offrait des obscurités et des contradictions sans nombre, les erreurs de ce genre étaient faciles. La question n'a même été bien éclaircie que par le travail récent du capitaine d'Urville, qui a résumé toutes les observations antérieures en les éclairant par ses observations personnelles.

A la tête de la société tonga se trouvait placé de temps immémorial le touï-tonga, dont le nom même (*toui*, seigneur) classait et constatait le rang. Ce touï-tonga était revêtu d'un caractère sacré, dont l'influence rayonnait dans l'archipel et hors de l'archipel, par exemple aux îles Niouha et dans les groupes Hamoa et Viti. Quoique son autorité temporelle fût moins absolue, tout se faisait en son nom, et nul egui, quelque puissant qu'il fût, n'eût pu se soustraire à l'hommage qu'on lui devait. De grands honneurs, de grands priviléges se rattachaient à la personne de ce pontife; il était exempt du tatouage et de la circoncision; pour parler de lui il fallait se servir d'une langue spéciale; il existait un cérémonial particulier pour son mariage et ses funérailles. Enfin, dans une fête solennelle nommée *natchi*, tout l'archipel accourait mettre à ses pieds les prémices de ses productions terrestres, *tabous* jusque-là. Cette dignité était héréditaire. Elle passait, on le croit, des aînés aux cadets, pour retourner aux fils des premiers. La famille du fata-faï était seule en possession de donner le touï-tonga, fait attesté par les traditions comme par ses antiques et vastes *faï-tokas* (tombeaux).

Une politique bien entendue portait les deux branches de cette maison à confondre leurs intérêts par des mariages. La première femme du touï-tonga était choisie dans la famille Toubo; mais parfois l'ambition et la jalousie étaient plus fortes que la parenté. Peu à peu ces passions amenèrent la ruine commune de ces deux puissantes familles.

Lorsque, en 1777, le capitaine Cook parut pour la troisième fois sur ces îles et mouilla devant Tonga-Tabou pour y séjourner plus d'un mois, le touï-tonga régnant, Poulaho, avait épousé la fille de Mari-Wagui, alors chef de la famille Toubo; l'ambitieux Finau n'était que le cousin par alliance du touï-tonga. Cette station fut une longue fête. Tous les chefs rivalisèrent de faste pour traiter leur hôte; Poulaho, Mari-Wagui, son frère cadet, Finau lui-même, traitèrent tour à tour le capitaine et ses officiers. Ce fut une série de luttes, de combats, de danses, de chants, de repas, plus splendides les uns que les autres. On accabla les étrangers de divertissements analogues à ceux que nous avons déjà décrits.

Le 10 juillet Cook partit, non sans avoir couru quelques dangers sur les récifs de l'est, et alla mouiller devant Eoa, où il fut accueilli par le chef Tahofa. Dans cette relâche, les Anglais apprirent qu'Eoa appartenait presque tout entière aux grands eguis de Tonga-Tabou, et que le sol était exploité par leurs vassaux. Rien de remarquable ne se passa durant ce court séjour, si ce n'est le supplice infligé à un galant pris en flagrant délit avec une femme tabou : amené au milieu d'un cercle, on lui ouvrit le crâne, et on lui brisa une cuisse à coups de casse-tête; sans l'intervention officieuse des Anglais, on l'aurait achevé. Quant à la femme, supérieure au délinquant par la naissance, elle en fut quitte pour quelques coups de bâton. Enfin, après cette longue reconnaissance, Cook quitta définitivement l'archipel le 17, ne laissant à voir et à décrire que l'île Vavao et les écueils adjacents.

Cet honneur était réservé à l'Espagnol Maurelle, commandant la frégate *la Princesa*. Ce navigateur se trouvait dans un état de dénuement complet, le 26 février 1781, quand il découvrit l'île *Amargura*, qu'il longea à un ou deux milles de distance, et, n'eût été son escarpement et son aspect stérile, il y aurait abordé. Poursuivant sa route au sud, il aperçut le jour suivant une terre que couronnait un plateau élevé. La cime en paraissait abrupte, mais une végétation riche et fraîche en couvrait les flancs. A la distance d'une lieue, des convois de pirogues arrivèrent avec des cocos et des bananes qui furent achetés, et un chef, montant à bord, invita le capitaine à accoster l'île, qu'il nommait Lataï. Maurelle s'y refusa, n'y voyant point de mouillage et apercevant d'ailleurs dans l'est des terres plus étendues et sans doute plus importantes. Quatre jours après, il mouilla sur Vavao dans un port beau et sûr qu'il nomma *Port du Refuge*.

Cependant l'abondance avait succédé à la disette; les équipages avaient à discrétion des cochons, des poules, des racines et des fruits. Tranquille dans ce havre, l'Espagnol y reçut la visite d'un egui qu'il nomme le Tubou, sans doute le Toubo de Cook. C'était un homme âgé et corpulent; on fut presque obligé de le

hisser à bord. Il était accompagné de sa femme, jeune, gracieuse, et si régulièrement jolie, que Maurelle la compare à nos plus séduisantes Européennes. Montés sur le pont, ces nobles hôtes allèrent s'asseoir sur le banc de quart, où les naturels de leur suite vinrent leur baiser les pieds; ensuite commencèrent les politesses. Toubo offrit au capitaine une pirogue chargée de patates, et Maurelle répondit à cette libéralité par de fort beaux présents. On fit voir en détail la frégate aux illustres insulaires, on les reçut dans la chambre, on leur fit parcourir la batterie; après quoi ils se retirèrent enchantés, invitant Maurelle à venir les visiter dans leur île. Il se rendit à cette offre, débarqua, le 7 mars, avec un détachement armé, et obtint les honneurs d'un kava qu'il décrit de la manière suivante, sans en soupçonner l'importance :

« Le Tubou, dit-il, me fit les plus grandes caresses et m'embrassa cent fois. Son cortége s'assit, formant un grand cercle dans le même ordre qu'il était arrivé. On apporta deux tapis de palmes; le roi s'assit sur l'un et l'on me fit asseoir sur l'autre, à sa droite. Tous gardaient un profond silence; seulement ceux qui étaient près du Tubou et que leur grand âge rendait sans doute les plus respectables, répétaient fidèlement toutes ses paroles. On apporta bientôt des racines avec lesquelles on fit, dans des espèces d'auges, une boisson qui devait être fort amère, à en juger par les gestes de ceux qui en burent. Ce rafraîchissement fut servi dans des vases faits de feuilles de bananier. Trois ou quatre jeunes Indiens nous en offrirent à moi et au Tubou les premiers; je n'en goûtai point, la vue seule me répugnait. L'insulaire le plus voisin du Tubou désigna ceux qui devaient en boire; on n'en servit point aux autres. On mit ensuite devant moi des patates grillées et des bananes parfaitement mûres; j'en mangeai. Peu après, je vis paraître des canots remplis de provisions semblables, destinées à être réparties entre mes soldats. »

Maurelle alla ensuite visiter Toubo dans sa propre demeure. La reine parut à l'audience, précédée de huit à dix jeunes servantes entre seize et dix-huit ans. Les unes écartaient les mouches; elle s'appuyait sur les autres, car, empaquetée dans diverses pièces d'étoffes, elle marchait difficilement. Quand elle aperçut le capitaine espagnol, elle sourit et répéta gracieusement : *Lele! lele!* (bien! bien!). Toubo accabla son hôte de fêtes, comme il le comblait de caresses. Mais, au milieu de ces protestations amicales, quelques tentatives de larcins vinrent révéler l'instinct habituel des insulaires. Il fallut tirer un coup de pistolet sur l'un d'entre eux, qui plus hardi que les autres cherchait pour la seconde fois à détacher la chaîne d'un gouvernail. La bonne harmonie n'en fut pas troublée; et les regrets de cette population accompagnèrent Maurelle quand il appareilla. L'Espagnol laissa à ce groupe le nom de *Don Martin de Mayorga.* Il vit ensuite les îles Hapaï, les reconnut à la voile, et reçut à bord un chef qui se disait roi de quarante-huit îles. Poussant vers le sud, il releva encore Tofoua, qu'il nomma *San-Cristoval;* les écueils Hounga-Tonga et Hounga-Hapaï, qu'il nomma *las Colubras;* Pylstart, dont il fit *la Sola;* enfin une île Vasquez que personne n'a revue après

lui. Parvenu au 30e degré de lat. S., il revint sur ses pas, et gouverna vers le N., avec l'intention de faire une nouvelle halte à Vavao; mais le vent et les courants la lui firent manquer, et il continua directement sa route pour les îles Mariannes.

Vers la fin de décembre 1787, La Pérouse se montra dans ces parages. Le 31, comme il côtoyait les récifs de Tonga-Tabou, sept ou huit pirogues l'accostèrent, et un de ceux qui les montaient se donna pour le fils de Finau. Ces relations, fort courtes d'ailleurs, furent tout amicales, et, après avoir reconnu Pylstart, La Pérouse continua sa route pour Botany-Bay. D'après la double opinion des capitaines d'Urville et Dillon, opinion fondée sur des renseignements pris aux sources mêmes, il est à croire que notre infortuné compatriote parut de nouveau dans l'archipel Tonga avant d'aller se briser contre les récifs de Vanikoro. La version de ces deux marins diffère pourtant en un point. Suivant le premier, qui recueillit le fait dans son entrevue à Tonga-Tabou, La Pérouse avait passé dix jours à Namouka, et son expédition vivait dans la mémoire des naturels sous le nom de *Louadji*, comme celle de d'Entrecasteaux s'y grava plus tard sous le nom de *Selenari*. Suivant le second, La Pérouse n'aurait pas même mouillé, et serait resté vingt-quatre heures seulement en croisière devant l'île.

Au mois d'avril 1789, le capitaine Bligh parut à son tour dans l'archipel Tonga. Il passa trois jours à Namouka, où il trouva deux chefs du nom de Toubo, et un autre nommé Taïpa. Selon leurs rapports, Poulaho, Finau et Toubo vivaient encore. Ce fut deux jours après le départ de cette île qu'éclata à bord du *Bounty* la révolte qui priva Bligh du commandement et qui le livra dans sa chaloupe, avec quelques hommes restés fidèles, à la merci des vagues de l'Océan. Nous avons déjà raconté cette catastrophe. Rappelons encore que Bligh put aborder à Tofoua, dont les naturels, d'abord bienveillants, finirent par user de violence pour le retenir; qu'un combat s'engagea sur la grève, où un matelot resté en arrière fut assommé et mutilé. La chaloupe, étant parvenue à se dégager, fut poursuivie, et sans l'abandon de quelques hardes qu'ils éparpillèrent sur l'eau, peut-être les Anglais n'auraient-ils pu échapper à ces opiniâtres ennemis.

Après Bligh nous trouvons en 1791 le capitaine Edwards, qui toucha deux fois à Namouka et put constater la passion des naturels pour le vol. Quelques attaques eurent lieu, dans lesquelles un de ces maraudeurs fut tué. Les chefs, du reste, se montrèrent fort bien intentionnés, et le roi, qu'Edwards nomme *Fetafi* (Fata-Faï sans doute), consentit à s'embarquer avec l'un des Toubo pour se rendre à Tofoua. Ce Fata-Faï était-il Poulaho lui-même ou son frère? On ne sait; mais Poulaho dut mourir vers cette époque, car deux ans après d'Entrecasteaux ne le trouva plus. D'après le capitaine d'Urville, Poulaho mourut et fut inhumé à Vavao. Ce qui paraît très-positif, c'est que Finau n'existait plus lors de l'arrivée d'Edwards.

D'Entrecasteaux mouilla à Tonga-Tabou le 23 mars 1793. Alors l'autorité principale se trouvait entre les mains du touï-hata-kalava, frère cadet de Toubo-Lahi; le fils de Poulaho, appelé Foua-Nounouï-Hava, et alors âgé de vingt-cinq ans environ, n'était pas encore investi du titre de touï-tonga. Les premiers rapports

de nos marins avec les naturels furent mêlés de rixes sanglantes, dans l'une desquelles un d'eux fut grièvement blessé. Comme représailles, le coupable fut livré, avec prière qu'on le tuât : d'Entrecasteaux se contenta de lui faire asséner des coups de corde. Cette relâche ne se passa pourtant point sans quelques fêtes ; mais elles n'eurent ni la splendeur ni l'importance de celles de Cook. Le 30 mars, d'Entrecasteaux se rendit à une invitation de Toubo ; tout était mesquin, sale et sans goût. Plus généreux, le commandant offrit de beaux présents qui furent reçus avec indifférence. On ne répondait qu'avec contrainte à ses questions : le touï-tonga, les eguis, le peuple, tous avaient un air de défiance et d'angoisse ; ce que voyant, il se retira avant la fin de la fête. Ce départ précipité le sauva, lui et ses compagnons. En effet, un complot avait été ourdi ; la fête cachait un guet-apens, et les victimes échappèrent au massacre, pour lequel les conjurés n'étaient pas encore prêts. D'Entrecasteaux comprit dès lors que la douceur n'était pas toujours la meilleure voie pour obtenir le respect de ces peuplades. Comme les vols continuaient malgré ses plaintes réitérées, il fit un jour tirer à mitraille contre des agresseurs plus hardis, et en tua trois, leçon qui n'empêcha pas les autres insulaires de revenir le lendemain dans leurs pirogues pour trafiquer comme à l'ordinaire. Ces voleurs, il faut le dire, appartenaient à la dernière classe du peuple, et les chefs, loin de regretter leur mort et de vouloir la venger, eussent été les premiers peut-être à les assommer à coups de casse-tête. Ils auraient exploité peut-être la surprise en masse ; le larcin en détail leur semblait un cas pendable. Enfin, au bout de deux semaines environ de séjour, d'Entrecasteaux quitta Tonga-Tabou le 9 avril. Le souvenir de son passage est resté parmi les naturels sous le nom de *Selenari*, corruption du mot *général*, sous lequel ce chef militaire était plus souvent désigné.

Après d'Entrecasteaux vint sur la rade de Namouka un navire américain d'où s'échappèrent six déserteurs, les premiers qui se soient fixés sur ces îles. Quatre d'entre eux n'y firent qu'une courte halte, mais les deux autres, Connelly et Ambler, passèrent à Tonga-Tabou et s'y établirent. C'étaient de fort mauvais sujets, de qui les naturels n'avaient rien de bon à apprendre.

En avril 1797 parut *le Duff*, capitaine Wilson, navire chargé de missionnaires. Les fonctions de touï-tonga appartenaient alors à Foua-Nounouï-Hava, que Wilson désigne sous le nom générique de Fata-Faï. Quand *le Duff* eut pris son poste au mouillage, le capitaine descendit à terre pour sonder les dispositions des chefs, et ceux-ci répondirent aux premières ouvertures qu'ils seraient charmés de posséder quelques Européens. Sur cette assurance dix missionnaires s'établirent à Hifo, sous le patronage spécial d'un certain Tougou-Aho, homme d'une grande bravoure mais d'un caractère violent et cruel. On l'avait choisi, moins pour la sécurité qu'il offrait, qu'à cause de la terreur qu'il inspirait aux autres chefs. « C'était, dit Wilson, un homme d'une quarantaine d'années, d'un maintien sombre et taciturne. Il parlait peu, mais quand il était en colère les éclats de sa voix retentissaient comme les rugissements du lion. Fata-Faï, au contraire, homme à peu près du

même âge, vigoureux aussi et bien proportionné, avait des manières gracieuses, affables et prévenantes; sa démarche était noble et majestueuse, et tout en lui annonçait l'intelligence et le désir de s'instruire. » Ces pourparlers furent traversés par un orage brusque et imprévu. Un jour, sans menace préalable, *le Duff* se vit tout à coup entouré de plusieurs centaines de pirogues portant près de 3,000 hommes armés. Ambler, l'un des Américains établis sur l'île, avait prévenu Wilson qu'un complot, à la tête duquel se trouvait encore un certain Finau, était sur le point d'éclater, et que cette flottille, inoffensive encore, se proposait de surprendre son navire. A l'instant il fit des préparatifs de défense, et quand les pirogues se présentèrent le long du bord, on n'admit sur le pont que les chefs, comme des espèces d'otages, en tenant les autres dans un état de surveillance. Une autre fois, par une nuit orageuse, on découvrit, vers onze heures du soir, une pirogue qui se glissait vers le beaupré. L'intention bien évidente de ceux qui la montaient était de couper les câbles du navire. La sentinelle tira un coup de fusil, et les hommes se précipitèrent dans les flots pour gagner la terre à la nage.

Le 15 avril, *le Duff* quitta cette côte, laissant les missionnaires à la merci des naturels. Le sort de ces évangélistes fut d'abord assez doux; on les respecta, on pourvut à leurs besoins, et pendant quelque temps ils purent croire au succès de leur apostolat. Mais, au milieu d'un peuple livré à ses pratiques païennes, obligés d'en subir le spectacle sans entrevoir la possibilité de les détruire, leur position finit par devenir intolérable. Les deux déserteurs Connelly et Ambler, rejoints bientôt par leur camarade Morgan, leur suscitèrent toutes sortes de tracasseries. Tougou-Aho refusa d'écouter les conseils de ces hommes malintentionnés, et continua sa protection aux prédicateurs évangéliques; toutefois, ceux-ci crurent utile à leur sûreté future de ne pas demeurer abrités sous l'aile d'un seul chef; ils se dispersèrent dans l'île : deux seulement restèrent avec Tougou-Aho; les autres se firent les protégés des quatre eguis les plus influents après lui.

Après une nouvelle apparition du *Duff*, qui repartit pour l'Europe le 7 septembre 1797, laissant les missionnaires à la garde de Dieu et des naturels, Tonga-Tabou ne fut que peu visitée pendant un espace de trente années. Aucun navire n'y parut avec mission officielle, et les rares aventuriers qui mouillaient sur la côte eurent presque tous une fin désastreuse. Aussi l'histoire de ce temps seraitelle restée inconnue si le naufragé du *Port-au-Prince*, l'Anglais Mariner, ne l'eût recueillie de la bouche même des indigènes, et ne nous eût transmis les détails suivants. Le souverain, le tyran de ces îles, c'était Tougou-Aho, véritable boucher qui mutilait ses sujets comme eût pu le faire un pacha d'Orient. Par simple passe-temps, il fit couper le bras gauche à douze de ses serviteurs dans une assemblée de kava. A toute figure qui lui déplaisait il ne se faisait aucun scrupule d'enlever le nez, un œil, une oreille. Ces cruautés, poussées jusqu'à la démence, exaspérèrent bientôt les chefs inférieurs, et, entre autres, un egui puissant, nommé Toubo-Niouha. D'accord avec son frère Finau, chef tributaire de toutes les îles Hapaï, il résolut de délivrer l'archipel d'un fou furieux. Un soir donc, en

mai 1799, les deux conjurés abordèrent avec leurs clients à Hifo, résidence de Tougou-Aho, sous prétexte de vouloir lui rendre hommage et de lui offrir des présents. A une heure si indue, on était obligé de les recevoir et de les loger pour la nuit. Quand tout fut plongé dans le sommeil, ils se levèrent : Finau, avec ses gens, devait garder les diverses issues de la résidence royale, Toubo-Niouha se chargeait de pénétrer dans l'intérieur et d'assommer le tyran de sa main. Il fut fait comme il était dit. L'énergique conspirateur pénétra jusqu'au lit de Tougou-Aho, et, pour que sa victime sût qui la frappait, il le réveilla en lui disant : « C'est moi, c'est Toubo-Niouha ; » puis, d'un coup de casse-tête, il l'étendit raide mort. Une scène de carnage suivit ce premier meurtre, et toute la famille du *hou* y périt, à l'exception d'un enfant de trois ans, fils adoptif de Toubo-Niouha, que celui-ci sauva du désastre. Cette petite poignée d'hommes avait suffi pour conduire le complot à bonne fin ; mais elle était insuffisante pour repousser l'attaque des amis et des parents de la victime ; Toubo-Niouha et Finau se retirèrent donc dans le district de Hagui pour surveiller les mouvements de leurs adversaires.

A la nouvelle du massacre, Tonga-Tabou s'émut tout entière. De tous côtés, la conque de guerre appela aux armes les guerriers ; on prêcha une sorte de croisade. De leur côté, les assassins réunirent leurs forces, surprirent et dispersèrent la flotte ennemie, débarquèrent à Hifo et engagèrent l'action avec les troupes campées sur la plage. Après une lutte opiniâtre, Finau et son frère eurent le dessous ; ils se retirèrent de nouveau à Hagui ; mais là le hasard leur amena un puissant allié. C'était Touï-Hala-Fataï, le vainqueur des îles Viti, le plus grand guerrier de Tonga. Touï-Hala-Fataï, à la tête de hardis aventuriers comme lui, avait fait deux ans la guerre aux Vitiens, peuple farouche et courageux, dont il avait dévasté les terres, ravagé les cases, égorgé les populations. Il revenait, las de sang et de pillage, à Tonga-Tabou dans le moment même où Finau et son frère cédaient à la force et au nombre. Qu'on juge de la joie des vaincus quand vinrent s'offrir à eux, comme alliés, des hommes qui ne respiraient que la guerre ! L'intrépide chef de ces aventuriers était atteint d'une maladie mortelle ; mais il lui restait un jour entier pour combattre : il voulut l'utiliser. Aussi la guerre recommença-t-elle le lendemain 29 mai. Touï-Hala-Fataï, Finau et Toubo-Niouha se dirigèrent sur Hifo ; leurs adversaires leur épargnèrent la moitié du chemin.

Arrivés en présence, l'impatient Touï-Hala-Fataï s'élança avec ses guerriers contre un parti ennemi. L'élan une fois donné, l'affaire devint générale. Elle fut acharnée et sanglante, héroïque et grande des deux parts. Les trois chefs, Touï-Hala-Fataï, Toubo-Niouha et Finau rivalisèrent de valeur. L'aventurier, se sentant condamné par la maladie, voulait périr : il se fit un lit de cadavres sur lesquels il tomba agonisant et percé de vingt coups de lance. Plus fort et plus vigoureux, Toubo-Niouha restait debout au milieu de quarante ennemis tombés sous son casse-tête ; non moins brave, mais plus prudent, Finau mesurait ses coups, et n'en portait que de plus sûrs. Animés par ces trois chefs, leurs guerriers firent des merveilles. L'ennemi fut battu, mais cette victoire n'offrait pas des résultats

assez décisifs pour que Finau attendît sur l'île une nouvelle attaque des partisans du *hou* égorgé. Il se retira dans ses États de Hapaï, vainquit, en deux rencontres à Namouka, les guerriers de Tougou-Aho, et consolida ainsi sa domination sur tout cet archipel, désormais indépendant. Cette révolution n'eut pas lieu sans une réaction contre les vaincus. Divers eguis furent en butte à d'horribles vengeances. On les jeta par troupes dans des pirogues qu'on coulait ensuite ou qu'on abandonnait en pleine mer; ou bien, nus et dépouillés, on les liait à des pieux enfoncés dans le sol et on les laissait mourir d'inanition. Les naturels de cette zone croient encore entendre dans le bruissement de la vague les plaintes de ces victimes.

Tranquilles à Hapaï, Finau et Toubo-Niouha songèrent à la soumission de Vavao. Le chef de ces îles, au nom de Tougou-Aho, voulut d'abord leur résister, lasser leur patience par des escarmouches journalières; mais cette guerre de partisans ne dura que deux semaines, au bout desquelles Finau resta maître de la grande île. Il y laissa, comme vice-roi tributaire, son frère et allié Toubo-Niouha, et revint dans sa résidence de Hapaï méditer l'invasion de Tonga-Tabou, qui était alors livrée à une déplorable anarchie. Tougou-Aho n'ayant pas laissé d'héritier direct, des collatéraux se disputaient la puissance. L'île était divisée en vingt partis, qui tous attiraient à eux quelques lambeaux d'influence et d'autorité. Au lieu d'un roi, on avait douze rois, tous retranchés dans leurs forteresses et se menaçant, s'attaquant, sans que la question de prépondérance fût jamais résolue. Ballottés entre ces souverains d'un jour, opprimés par le plus grand nombre, défendus à peine par quelques-uns, les missionnaires eurent à lutter contre les dangers d'une position critique. Trois de ces malheureux furent égorgés en 1799, après la défaite du chef qui les protégeait; cinq furent trouvés et recueillis par un navire qui toucha à Tonga-Tabou en janvier 1800; le dernier enfin, le pasteur Veeson, retiré à Vavao, fut assez heureux pour gagner un navire en vue des côtes au moment où un arrêt de mort allait l'atteindre et le frapper. Dès ce moment l'anarchie ne fit qu'empirer.

Ainsi livrée à la guerre civile, Tonga-Tabou n'était plus abordable pour les Européens. Peu de temps après le massacre des missionnaires, l'équipage du navire *Argo*, qui, naufragé sur le groupe Viti, avait pu gagner Tonga, y périt dans des combats avec les naturels, à l'exception d'un seul homme recueilli par un bâtiment de passage. Bientôt un attentat plus grave se commit sur ces côtes. Jusque-là, n'ayant eu affaire qu'à des navires de guerre bien équipés et bien armés, les naturels avaient vu échouer tous leurs complots; ils eurent plus facilement raison de bâtiments marchands. Le *Duke of Portland*, capitaine Melon, fut leur première victime. Par suite de la trahison d'un Malais et d'un déserteur américain nommé Doyle, l'équipage fut assassiné tout entier, à l'exception d'un vieillard, de quatre mousses, et d'une femme de couleur nommée Élisa Mosey. Ces individus n'avaient eu la vie sauve qu'à cause de leur âge; on les destinait à aider au déchargement et à la destruction du navire, sauf à les immoler ensuite pour anéantir toutes traces de cet attentat. Doyle présidait aux tra-

vaux; il était l'âme de ce pillage. Le déchargement durait depuis plusieurs jours, lorsqu'un matin le vieillard et les quatre mousses surprirent le traître, le tuèrent, chassèrent du navire les naturels qui s'y trouvaient, coupèrent les câbles et prirent le large, laissant sur l'île Élisa Mosey. On n'eut plus de nouvelles de ces malheureux, qui sans doute allèrent se perdre sur une autre plage.

L'Union de New-York, capitaine Isaac Pendleton, éprouva à son tour une catastrophe sanglante. Ayant touché à Tonga-Tabou le 1er octobre 1804, il envoya à terre un de ses canots dans lequel se trouvaient quelques matelots, le capitaine et le subrécargue. La journée finit, la nuit s'écoula sans que personne revînt. Le lendemain, le second du navire, nommé Wright, commençait à concevoir des inquiétudes sérieuses : aucune pirogue de naturels n'avait, comme la veille, accosté le bord; les chefs tongas se bornaient à demander par signes que les officiers envoyassent un autre canot à terre. Ils cherchaient à faire entendre que le capitaine avait acheté des cochons et d'autres provisions pour le transport desquels la chaloupe était insuffisante. Wright se défia, et avec d'autant plus de raison que des pirogues de guerre cernaient peu à peu le navire, et que dejà plusieurs naturels armés de leurs casse-têtes se disposaient à monter à l'abordage. Pour tempérer leur audace, il fallut montrer la gueule des canons prêts à faire feu. Ils s'éloignèrent alors et se tinrent à quelque distance. Dans le même instant, une grande pirogue détachée de la grève accourait rapidement vers le bord; elle traversa la flottille et cingla vers le navire, affectant de montrer aux Américains une femme étrangère debout sur l'avant. Étonné, l'équipage de *l'Union* cherchait à deviner le mot de cette énigme, quand cette femme, après quelques mots échangés avec l'egui de la pirogue, se jeta subitement à la mer et nagea vers le vaisseau. Tout en nageant, elle demandait du secours à l'officier. « Tenez-vous sur vos gardes, criait-elle; le capitaine et ses matelots ont été égorgés à terre. » On tira sur la pirogue pour assurer la fuite de cette femme, qui fut recueillie à bord. Les insulaires, furieux de voir que leur proie leur échappait, se précipitèrent vers *l'Union* et commencèrent une attaque générale. Les boulets, la mitraille, la mousqueterie, rien ne les arrêta. La mer était couverte de cadavres, de débris de pirogues et de lambeaux mutilés; les mourants, les blessés frappaient l'air de cris horribles. N'importe! le reste des combattants s'attachait aux flancs du navire et paraissait décidé à l'enlever ou à périr. Un sort affreux était réservé à *l'Union* si Wright n'eût fait couper les câbles. Quand le navire prit son élan sous ses voiles déployées, les assaillants renversés, trompés dans leur espoir de sang et de butin, firent entendre des hurlements sauvages. C'était le tigre qui manquait sa proie.

Cependant on avait déjà interrogé la femme recueillie à bord. C'était, comme on le devine, Élisa Mosey, seule échappée au désastre du *Duke of Portland*. Elle raconta qu'à la suite d'avances adroites, le capitaine et ses compagnons s'étaient laissé entraîner dans l'intérieur de l'île; que là ils avaient été entourés subitement et massacrés. On voulait attirer encore un des canots à terre et lui ménager

une fin pareille. Mais Élisa s'était dévouée : elle s'était offerte comme devant faciliter l'exécution du second guet-apens ; elle avait demandé qu'on l'envoyât le long du bord pour persuader et tromper l'officier. Sa pensée secrète était de l'avertir et de le sauver. La feinte avait réussi ; *l'Union* voguait sur l'Océan, échappé par miracle aux sauvages de Tonga-Tabou. Hélas ! c'était pour tomber en des mains plus farouches encore. La fatalité pesait sur ce navire ; quelques jours après, il se perdit dans les îles Viti, où son équipage fut dévoré par les cannibales.

Depuis le désastre de *l'Union*, peu de navires marchands s'arrêtèrent sur Tonga-Tabou. Le capitaine Campbell du *Harrington*, arrivé en 1809, prévit une attaque et leva l'ancre sans prendre terre ; moins prudent, le capitaine Brown du *Port-au-Prince* avait essuyé une épouvantable catastrophe. Le *Port-au-Prince*, fort beau navire monté par un équipage de près de 100 hommes, armé de vingt-quatre canons de 12 et de huit caronades du même calibre, mouilla sur le groupe Hapaï, le 29 novembre 1806. Séduit par les avances des naturels, le capitaine descendit à terre le 1er décembre, et une demi-heure après c'en était fait de lui et de son navire : on l'égorgea sur la plage avec ses compagnons. Sur 62 Européens, 36 périrent ; on laissa la vie à 26. Dans le nombre était Mariner, jeune homme intelligent et bien élevé, à qui nous devons les détails de cette histoire. Mariner se trouvait dans l'état le plus déplorable, quand le roi Finau s'intéressa à lui et l'attacha à son service. Depuis cette sorte d'adoption, il devint un véritable Tonga : il prit le costume des insulaires, adopta leurs mœurs, se plia à leurs usages. Un de ses compagnons d'infortune, Singleton, se résigna comme lui à sa situation nouvelle. Naufragé de 1806, il était encore à Tonga-Tabou en 1831, quand le capitaine Waldegrave y passa.

Ainsi, l'enlèvement du *Port-au-Prince* était l'œuvre de Finau. Pour lui, cette capture avait une grande importance politique : il allait posséder des pièces d'artillerie, des munitions, des vergues, des mâts, des cordes, du fer. Pour tirer plus aisément le fer de la coque, Finau donna l'ordre d'incendier le navire, qui brûla jusqu'à la flottaison ; à la suite de ce procédé expéditif, on traîna le reste jusqu'à la plage, où on le dépeça. Les Anglais furent obligés de se prêter à ce sacrifice de leur propre bâtiment ; ils enseignèrent les moyens mécaniques à l'aide desquels les canons se transportaient ; ils mirent les naturels au fait de leur service, et devinrent eux-mêmes les artilleurs de Finau. Ce long travail du bord fut marqué par des scènes curieuses et plaisantes. La plupart des objets qui s'y trouvaient étaient nouveaux pour les naturels ; ils en ignoraient l'emploi ; ils s'étonnaient quand on le leur indiquait. Ainsi une montre, avec son bruit continuel et son mouvement inaperçu, les jeta dans une stupéfaction profonde ; ils la retournaient dans tous les sens, la rejetaient effrayés, puis la reprenaient ; enfin ils s'adressèrent à Mariner, qui leur en expliqua le mécanisme. Quand ils eurent compris, ils s'écrièrent · *Fanoua boto !* (quel pays intelligent !)

Enhardi par ce renfort d'armes et d'hommes, Finau rêva de nouveau la conquête de Tonga-Tabou. Il organisa son armée, forma son petit corps d'artilleurs

anglais, fit un parc de campagne de quatre caronades, rassembla toutes ses troupes à Namouka. On s'embarqua sur 170 pirogues, qui abordèrent le jour suivant à Pangaï-Modou. Aussitôt la guerre commença. Finau se porta sur la forteresse de Nioukou-Lafa, une des plus redoutables positions de l'île. Située à cent toises de la plage, cette citadelle de forme circulaire occupait une surface de quatre à cinq acres; elle était défendue par un double rang de palissades. De quinze en quinze toises, cette enceinte se trouvait flanquée de plates-formes, d'où les assiégés pouvaient lancer des projectiles sur les assaillants. Outre diverses petites issues, la citadelle avait quatre grandes portes assujetties à l'intérieur par de fortes traverses en bois de cocotier. Avec les armes habituelles des naturels, cette place était imprenable; elle céda en quelques heures à l'artillerie de Finau. La mousqueterie balaya d'abord les plates-formes, puis les bouches à feu jouèrent. Assis sur un grand fauteuil qui provenait du navire pillé, Finau suivait de l'œil le service des pièces. Comme il n'en résultait aucun mal apparent, il se fâcha d'abord; mais lorsque, entré dans la place évacuée, il vit quatre cents morts ou blessés étendus sur le champ de bataille, il félicita Mariner et ses compagnons de leur adresse meurtrière et les remercia de leur concours. Désormais le sort de ces auxiliaires devint plus tolérable.

Cependant la guerre ne marchait pas comme le roi de Hapaï l'avait espéré. L'ennemi évitait les rencontres générales, où le canon triomphait de la bravoure et du nombre; il dressait des embuscades, massacrait des partis entiers, organisait une lutte de buissons et de fourrés. Dans une de ces rencontres, Mariner, tombé dans une fosse, eût péri sans le dévouement de ses compagnons. Trente sauvages de Hapaï tombèrent à ses côtés après une résistance opiniâtre. Ce qui frappa le plus notre Européen dans cette affaire, ce fut un combat singulier entre un chef hapaï et un chef tonga. Dans la première attaque, leurs casse-têtes se brisèrent; ils en vinrent au pugilat, du pugilat à la lutte; haletants, épuisés de fatigue, à demi morts, ils tombèrent l'un près de l'autre, se mordirent tant qu'ils eurent un peu de force, puis restèrent immobiles sans pouvoir remuer aucun membre, tant il y avait chez eux épuisement et prostration. Ainsi transformée en engagements singuliers, la guerre entraîna à sa suite des misères horribles. Les champs restèrent en jachère, et la famine survint. Pour la combattre, on tua, on rôtit, on mangea les prisonniers. Quand on eut expédié les captifs un à un, les guerriers du même camp s'entre-tuèrent ou égorgèrent leurs proches pour s'en nourrir.

Éloigné depuis longtemps de ses États de Hapaï, Finau ne cherchait qu'un prétexte pour terminer cette campagne sanglante et stérile. La mort du touï-tonga la lui fournit. Il fallait qu'il assistât aux funérailles de ce pontife, mort plusieurs mois auparavant. Cependant, ne voulant pas perdre les avantages obtenus, il céda la forteresse de Nioukou-Lafa à Tarkaï, l'un des guerriers les plus renommés de Tonga-Tabou, qui s'était déclaré pour lui et l'avait reconnu pour roi de tout l'archipel. Cette soumission n'était toutefois qu'une feinte; car, avant même de s'embarquer, Finau put voir sa forteresse livrée aux flammes. Sans les prêtres, qui

pressaient son départ, il eût vengé cette trahison; mais la cérémonie religieuse passait avant les rancunes politiques. Finau revint sur Namouka, puis sur Lefouga, où s'accomplissait déjà la solennelle levée du grand tabou mis sur les productions de la terre. Le nouveau touï-tonga présidait à cette fête commémorative, et cinq jours après il épousa l'une des filles de Finau, âgée de dix-huit ans.

A peu de jours de là, surgit un nouvel incident. L'un des fils de Tougou-Aho, nommé Toubo-Toa, avait juré de venger la mort de son père sur la personne du meurtrier Toubo-Niouha, le complice de Finau. Il avait fait vœu de ne pas boire de lait de coco jusqu'après l'accomplissement de l'acte expiatoire. Persévérant dans ses desseins, il s'était attaché à Finau, cherchant à noircir Toubo-Niouha dans son esprit, et à en faire un rival fort dangereux pour lui. Finau prêta l'oreille à ces insinuations passionnées; il devint jaloux de son frère, de son influence toute-puissante à Vavao, et alla même jusqu'à laisser entrevoir le désir d'en être débarrassé. Cela suffit à Toubo-Toa. Décidé au meurtre, il saisit le moment où Toubo-Niouha se trouvait à Lefouga, le fit surprendre un soir et assassiner par quatre affidés sous les yeux même de Finau. Celui-ci laissa consommer le crime, et se contenta de protester publiquement. Les plus grands honneurs furent rendus au corps de la victime; on l'enterra dans le tombeau de ses ancêtres avec tout le cérémonial dû à son rang.

Pour garder plus sûrement sous son patronage une contrée lointaine, Finau nomma au gouvernement de Vavao une femme, sa tante Touï-Oumou. Les chefs prêtèrent serment de fidélité au roi de Hapaï sur le vase du kava sacré; mais trois semaines après, Vavao et sa nouvelle souveraine se soulevaient contre Finau, qu'ils accusaient de complicité dans le meurtre de Toubo-Niouha. L'île se déclarait indépendante, et une forteresse s'élevait à Fella-Toa. Cet événement fit diversion à l'attaque de Tonga-Tabou. La soumission de Vavao était d'une urgence extrême : Finau y songea avant tout. Il passa avec 4,000 hommes sur Hanao, l'une des îles Hapaï, et de là cingla pour Vavao avec trois pirogues seulement, avant-garde de son armée. Le débarquement eut lieu sur Naï-Afou, le lieu saint de Vavao, comme Mafanga l'est de Tonga-Tabou. De là Finau se porta vers la citadelle ennemie, et ouvrit des négociations au pied des retranchements. Les chefs de Vavao ne se montrèrent pas intraitables : ils consentaient à reconnaître Finau pour leur chef, mais ils exigeaient qu'il se fixât sur leur île, et qu'il n'y gardât qu'un petit nombre de ses sujets de Hapaï; ou bien encore, si la résidence de Vavao ne convenait pas au roi, ils lui offraient de reconnaître sa suzeraineté par un tribut annuel, à la condition toutefois que l'île serait gouvernée par des indigènes et non par des chefs envoyés de Hapaï. « Nous sommes fatigués de combats, disaient les négociateurs; nous voulons une longue et bonne paix. » Finau n'écouta ces ouvertures qu'avec colère; il se rembarqua sur sa pirogue, fulminant des paroles de vengeance. De retour à Hanao, il rassembla toute la flotte, et partit pour l'archipel rebelle avec 5,000 hommes et 150 pirogues. Les artilleurs anglais étaient de l'expédition avec deux canons. On aborda le lende-

main à Naï-Afou, et le jour suivant on se trouvait en face de la terrible citadelle avec un appareil menaçant et des ressources de tout genre. Les assiégés ne s'épouvantèrent pas; ils reçurent leur ennemi à coups de flèches. La citadelle tint bon, malgré toutes les forces de Finau. Désappointé, le roi de Hapaï se retira à Naï-Afou, où il se retrancha à son tour. Dès lors la guerre prit un caractère d'escarmouches et de rencontres partielles, où l'avantage restait tantôt à l'un, tantôt à l'autre camp.

Enfin, après plusieurs mois d'efforts infructueux, Finau, voyant que les moyens violents le servaient mal, en vint à des combinaisons plus pacifiques. Il se ménagea diverses entrevues avec les chefs de Vavao, et fit si bien qu'il les décida à le reconnaître pour leur roi. Plus accommodant alors, il ne craignit pas de promettre qu'il s'établirait à Vavao, qu'il ne garderait auprès de lui qu'un très-petit nombre de mataboulais, et renverrait le reste de son armée aux îles Hapaï, dont il laisserait désormais le gouvernement à Toubo-Toa. Dès le lendemain, Finau fit son entrée dans la citadelle à la tête de ses principaux officiers. Il y présenta ses hommages à la reine Touï-Oumou, et signa une paix définitive. A peine souscrite, cette paix fut violée par Finau, qui brûla la forteresse de Fella-Toa et conserva celle de Naï-Afou. Il désarmait ainsi des ennemis en se maintenant dans ses propres avantages. Aussi, devenus défiants, les principaux chefs de Vavao crurent-ils plus prudent à eux de rejoindre Tarkaï et les mécontents de Tonga-Tabou que d'attendre dans leur île les résultats de la clémence du vainqueur. L'avenir justifia cet acte de prévoyance. Cependant, aussi bon politique que guerrier persévérant, Finau ne manquait aucune occasion d'attirer des chefs puissants dans son parti. Ainsi, un mata-boulai de Tonga-Tabou, nommé Kou-Mouala, qui revenait d'une expédition dans les îles Viti, fut accueilli et secouru par lui; ainsi, le même chef qui avait défendu contre son armée la forteresse de Nioukou-Lafa, fatigué de la guerre, fut accueilli également avec les plus grands égards quand il fit sa soumission et demanda à vivre tranquille sur l'archipel de Hapaï.

Mais les jours de Finau étaient désormais comptés. Sa jeune fille *Sau-Omaï-Langui* (donnée par le ciel) le précéda dans la tombe après une maladie de cinq à six semaines, et le lendemain de ses funérailles, célébrées avec la plus grande pompe, Finau lui-même tomba dangereusement malade. En vain un de ses propres enfants fut-il sacrifié pour conjurer les dieux; en vain transporta-t-on le moribond d'un temple à un autre, d'une chapelle à un sanctuaire d'hotouas et jusque dans la maison du touï-tonga: le mal alla toujours croissant; Finau expira sur le malaï de sa maison à Naï-Afou.

Après lui, il était à craindre que divers chefs ne disputassent le gouvernement de Vavao à son fils Moë-Ngongo. Mais ce jeune prince, aidé des conseils de son oncle, le brave Finau-Fidgi, saisit vigoureusement le pouvoir. Calculant que la division de son autorité pourrait l'affaiblir et la compromettre, il se désista de tous ses droits sur les îles Hapaï, et déclara qu'il se bornerait à gouverner le groupe de Hafoulou-Hou. Cette zone de l'archipel Tonga convenait mieux au

jeune prince qui avait passé à Hamoa une partie de son adolescence et en avait ramené deux épouses. A son retour, deux filles de chefs de Hapaï avaient complété son harem.

Décidé à une scission qui était conseillée par une politique prudente, le nouveau roi de Vavao, qui avait pris le nom de Finau II, rassembla ses sujets sur le malaï de Naï-Afou, et après un kava solennel il leur adressa l'allocution suivante, véritable modèle d'éloquence tonga :

« Écoutez-moi, chefs et guerriers! — Si quelqu'un parmi vous est mécontent de l'état actuel des affaires de Vavao, c'est le moment d'aller à Hapaï, — car personne ne restera à Hafoulou-Hou avec un esprit mécontent et porté vers d'autres lieux. — Mon âme a été attristée, en contemplant les ravages causés par les guerres continuelles du chef dont le corps repose actuellement au malaï. — Nous avons, il est vrai, beaucoup fait; mais quel en est le résultat? Le pays est dépeuplé; la terre est envahie par la mauvaise herbe, et il n'y a personne pour la défricher. Si nous étions restés en paix, elle serait encore peuplée. — Les principaux chefs et guerriers ne sont plus. Quelle démence! — La vie n'est-elle pas déjà trop courte!... — N'est-ce pas la preuve d'un noble caractère dans un homme de rester paisible et satisfait de sa position? — C'est donc une folie de chercher à abréger ce qui n'est déjà que trop court. — Qui, parmi vous, peut dire : Je désire la mort, je suis fatigué de la vie? — Voyez! n'avez-vous pas agi comme des insensés? — Nous avons recherché une chose qui nous prive de tout ce qui nous était réellement nécessaire. — Je ne vous dirai pourtant point : Renoncez à tout désir de combattre. — Que le front de la guerre approche de nos terres, et que l'ennemi vienne pour ravager nos possessions, nous saurons lui résister avec d'autant plus de bravoure, que nos plantations seront devenues plus étendues. — Appliquons-nous donc à la culture de la terre, puisqu'elle seule peut sauver notre pays. — Pourquoi donc serions-nous jaloux d'un accroissement de territoire? — Le nôtre n'est-il pas assez grand pour nous procurer notre subsistance? Nous ne pourrons jamais consommer tout ce qu'il produit... — Mais, peut-être, je ne vous parle point avec sagesse... Les vieux mata-boulais sont assis auprès de moi : je les prie de dire si j'ai tort. — Je ne suis qu'un jeune homme, je le sais; et je n'agirais pas avec sagesse, si, à l'exemple du chef défunt, je voulais gouverner suivant mes propres idées et sans écouter leurs conseils. — Recevez mes remerciements pour l'amour et la fidélité que vous lui avez portés. — Finau-Fidgi et les mata-boulais, ici présents, savent combien j'ai cherché à m'instruire de ce qui pouvait être avantageux à notre gouvernement. — Écoutez-moi! Je vous rappelle que, parmi vous, si quelqu'un tient à un autre pays, si quelqu'un est mécontent de l'état actuel des affaires, voici la seule occasion que je puisse vous procurer de quitter l'île : car, passé ce moment, nous n'aurons plus de communication avec Hapaï. — Choisissez donc le lieu de votre demeure. Ceux-là dont le vœu est unanime, ceux-là qui désirent vivre dans une paix constante, ceux-là seuls pourront demeurer à Hafoulou-Hou. »

Comme tout est grave dans ce discours! Que d'éloquence et de politique! Sans doute ce jeune homme n'avait pas à lui seul formulé ce programme de son règne. Son oncle Finau-Fidgi, homme intrépide et prudent, et les plus sages eguis de Vavao, avaient dû y prendre part. Il annonçait la décision prise par Finau de renoncer à la souveraineté de Hapaï; il impliquait la censure formelle du règne passé, et l'annonce d'un changement de conduite.

Investi du pouvoir, le jeune Finau ne démentit point ses débuts. Il renvoya les guerriers dans leurs domaines, et donna une impulsion nouvelle à l'agriculture et aux métiers utiles. Il fit rétablir la citadelle de Felle-Toa, pour rassurer le pays contre les agressions des îles voisines, et parvint à éluder toutes les visites des naturels de Hapaï et de Tonga-Tabou. A peine autorisa-t-il une seule fois, dans l'année, le chef de Hapaï, Toubo-Toa, à venir, à l'occasion d'un grand natchi, accomplir ses devoirs religieux sur la tombe du dernier hou. Encore se prépara-t-il à cet incident de manière à déjouer toute espèce de surprise. Il poussa les précautions jusqu'à renoncer au tribut annuel que voulait lui payer Toubo-Toa, comme au successeur de Finau Ier. D'abord il n'avait pu se refuser à ce qu'une pirogue, une seule, celle de Tonga-Mana, membre de la famille Touï-Tonga, vînt, une fois l'an, porter au souverain pontife l'offrande due à l'occasion du natchi; mais le touï-tonga étant venu à mourir, il profita de cette circonstance pour abolir cette dignité, et détruire ainsi tout prétexte de communication entre les deux groupes.

A 1810 s'arrête l'histoire précise et authentique de cet archipel. Il paraît seulement qu'après des luttes longues et sanglantes, la guerre civile cessa par suite de la lassitude de tous les partis. Tonga-Tabou fut alors divisé entre deux chefs, qui restèrent indépendants en respectant leurs droits réciproques. Durant cette période peu de navires s'y présentèrent. Le souvenir de trois désastres complets et d'une foule de tentatives à grand'peine déjouées faisait considérer cette terre comme fatale pour les armements européens. On l'évitait, ou on ne l'abordait qu'en tremblant.

Enfin, en 1822, des missionnaires se montrèrent plus hardis : le zèle évangélique donnait à la timidité commerciale l'exemple d'une intrépide initiative, et la société de Wesley se décida à envoyer une mission dans cet archipel. MM. Walter Lawry, sa femme, deux artisans nommés Tilly et Tyndall, arrivèrent à Tonga-Tabou le 16 août, sur le *San-Michaël*. Accueillis favorablement par le chef Palou, ils s'établirent à Moua, et purent y construire une habitation agréable et saine sur les bords de la mer. A peine installés, ils s'occupèrent d'améliorations agricoles et d'enseignements religieux; mais un séjour de quatorze mois n'avait guère avancé la double besogne, quand la santé de madame Lawry exigea un changement de climat. Le missionnaire retourna à Port-Jackson; les deux artisans persistèrent; cependant, menacés par les naturels, ils furent obligés bientôt, sur l'ordre même de Palou, de quitter le presbytère. L'un, Tilly, s'embarqua; l'autre, Tyndall, alla se mettre sous la protection de Hata, chef de Hifo, où, au mois de

juin 1826, MM. J. Thomas et J. Hutchinson le trouvèrent encore établi. Ces derniers s'y fixèrent eux-mêmes et recommencèrent l'œuvre de la conversion, sans obtenir plus de succès que leurs devanciers. Non-seulement Hata se refusait à donner l'exemple, mais encore il voyait de mauvais œil les efforts que faisaient ses hôtes pour vaincre l'insouciance ou l'antipathie des insulaires. Deux naturels de Taïti, chrétiens et apôtres, furent plus heureux auprès de Toubo, chef de Niou-kou-Lafa; ils le baptisèrent, lui, sa famille, et un grand nombre de ses sujets.

Voilà quelle était la situation de Tonga-Tabou quand *l'Astrolabe* y parut en avril 1827. L'intention du capitaine d'Urville était de n'y faire qu'une courte relâche pour régler ses montres marines et se procurer quelques provisions; la fatalité en avait ordonné tout autrement. Arrivée dès le 9 avril à la hauteur d'Eoa, la corvette française comptait mouiller le lendemain devant Pangaï-Modou, quand elle fut assaillie par une violente tempête du N. O. qui la jeta hors de sa route. Pendant dix jours entiers, elle eut à lutter contre le vent et les courants. Enfin, le 20 à midi, à la suite d'un grain furieux, poussée par une brise du S. E., elle donna dans la passe de l'est. Une ou deux heures encore, et elle atteignait le mouillage; mais le vent ne s'y prêta point; il mollit jusqu'au calme plat, livrant ainsi le navire au jeu des courants dans un chenal hérissé de récifs. Drossé par l'action des eaux, il donna contre les brisants du nord. Une prompte manœuvre l'en releva bien; mais le vent, revenu au S. S. E., le tint adossé contre ce mur de coraux sous-marins, véritable rempart vertical, aux accores duquel on ne trouvait point de fond à quatre-vingts brasses.

La situation était critique; le capitaine d'Urville fit tout ce qui était humainement possible pour conjurer le danger. Des ancres à jet furent élongées; mais le tranchant des coraux eut bientôt coupé les câbles, et les menues ancres furent perdues. Les deux chaînes seules résistèrent pendant trois jours et trois nuits. Qu'un seul de leurs anneaux cassât, et *l'Astrolabe*, broyée par ces récifs, livrait ses lambeaux comme une proie facile aux cupides insulaires, et son équipage tout entier demeurait à la merci d'une population dont on pouvait à bon droit suspecter la bienveillance. Cependant, dès les premières heures de l'échouage, la corvette avait eu des visiteurs. Les premiers furent trois Anglais établis dans l'île, Singleton, vieux colon de Tonga-Tabou, et deux autres, Read et Ritchett. Après eux parurent des chefs indigènes, et Palou le premier de tous. Pour s'assurer quelques garanties contre une surprise, le capitaine d'Urville demanda que cet egui restât à bord comme otage, et Palou ayant accepté, le commandant lui céda sa propre chambre. Le chef Tahofa ne parut à bord de *l'Astrolabe* que le lendemain.

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis que la corvette se maintenait dans son poste périlleux. Plus la situation se prolongeait, plus elle devenait horrible; les chaînes avaient déjà cédé, et, dans les profondes oscillations de la houle, le flanc droit du navire allait s'abattre à cinq ou six pieds tout au plus du mur de coraux. En supposant un désastre de nuit, le nombre des victimes était incalcu-

lable. Le capitaine d'Urville réfléchit à cette affreuse éventualité; il voulut au moins assurer, par une mesure de prévoyance, le salut d'une portion de son équipage. Encouragé par les protestations amicales des chefs, enhardi par les rapports des Ang.ais, il se décida à envoyer la majeure partie de son monde sur la petite île de Pangaï-Modou, où elle aurait campé sous la protection de Tahofa, tandis que lui-même il se tiendrait à bord avec Palou et le reste des Français pour attendre l'événement. Ce qui le faisait incliner pour cette résolution toute d'humanité, c'est qu'aucune manœuvre n'était plus ni possible, ni utile pour le salut commun. Il fallait attendre, les bras croisés, et faire seulement des vœux pour la bonne tenue des ancres : si elles maintenaient la corvette jusqu'au changement de la brise, on pouvait appareiller et quitter cet écueil avec les hommes conservés à bord.

La portion de l'équipage désignée pour le débarquement avait déjà préparé ses bagages, quand survint l'artisan attaché à l'établissement des missionnaires. A la vue de la chaloupe prête à déborder, il interrogea les marins sur sa destination, et lorsqu'il la connut : « Vous voulez donc faire périr votre monde, dit-il vivement au capitaine d'Urville, ou tout au moins le faire dépouiller complétement? Tant qu'ils ne seront pas nus, ils courront le danger de la vie. » A cela le capitaine répondit qu'il avait cru pouvoir se confier aux bonnes dispositions de Tahofa et de Palou, et aux assurances favorables des Anglais. « Commandant répliqua l'interlocuteur, ne vous fiez en aucune sorte à ces gens-là. Les insulaires et leurs chefs sont des hommes perfides, et les Anglais qui les soutiennent ne valent guère mieux. D'ailleurs, quand Tahofa et Palou seraient de bonne foi, leur autorité serait méconnue. On vous pillera tous, vous dis-je, et si vous vous défendez, on vous tuera. » Cet homme paraissait bien informé : le capitaine réfléchit. Déjà d'ailleurs, à la vue des bagages qu'emportait la chaloupe, les naturels, paisibles jusque-là, avaient fait entendre de longs murmures : ils semblaient convoiter tant de richesses avec un œil farouche. A l'instant même, contre-ordre fut donné; les matelots descendus dans les chaloupes remontèrent sur le pont, on hissa les bagages et les malles : l'équipage de *l'Astrolabe* ne devait avoir désormais qu'une seule et même fortune. Seulement, pour tout prévoir, pour sauver d'un sinistre possible les travaux de l'expédition, le commandant fit emballer dans une caisse en tôle les papiers, les journaux, les documents scientifiques, et les embarqua dans le bot. Un matelot du bord et l'agent des missionnaires, décidé non sans quelque peine, se chargèrent de les transporter à Hifo, où ils devaient être mis sous la sauvegarde de MM. Thomas et Hutchinson. Ainsi la partie du voyage qui intéressait le monde savant n'était pas perdue. Le bot, d'ailleurs, frêle et petite embarcation, n'était presque d'aucun secours en cas de bris sur les écueils.

Le bot était parti à peine que la brise fraîchit et que le ressac augmenta. *L'Astrolabe* présentait l'aspect le plus sinistre : les matelots, qui jusque-là trouvaient dans les échanges avec les naturels une distraction aux périls qui les menaçaient, ne purent s'abuser plus longtemps. La nuit entière se passa dans

les transes. Le capitaine continuait à prendre toutes les mesures de précaution indiquées. Vers le soir on descendit dans la yole les montres marines, quelques instruments, les instructions officielles, les lettres de recommandation des divers gouvernements, et ce nouveau convoi d'objets fut dirigé sur l'établissement des missionnaires, sous la conduite d'un officier du bord. En même temps, pour prévenir le désordre d'un embarquement nocturne, on ordonnait à la moitié de l'équipage de descendre dans les embarcations. Si l'événement funeste arrivait, toutes les mesures étaient prises, tous les ordres étaient donnés.

Le jour parut enfin, mais sans que la situation fût changée. Au milieu de cette crise, les chefs Tahofa et Palou restaient toujours à bord, bien traités, bien repus, faisant honneur au vin et au rhum du capitaine. Le sort de la corvette semblait les préoccuper fort peu; ils avaient l'air indifférents au spectacle du navire se débattant contre la mort, se roulant sur ses ancres à quelques pas de l'écueil. Nul symptôme ne décelait chez eux ni désir ni crainte : ils se montraient toujours bienveillants, prêts à réprimer l'importunité des naturels qui voulaient forcer la consigne. Un troisième chef qui survint, et que les Anglais présentaient comme le chef le plus puissant de l'île, témoigna une impassibilité bien plus grande encore. C'était un nommé Lavaka, homme d'une grande nullité, influent seulement par ses richesses.

Le missionnaire Thomas, qui parut à son tour dans la journée du 22, conduisait avec lui le chef Toubo, le seul egui chrétien de l'île. Toubo semblait se trouver mal à son aise vis-à-vis des trois chefs ses rivaux; il ne cessait de les dépeindre comme des hommes fort dangereux. Toutefois sa haine contre eux n'allait pas jusqu'à vouloir les braver en face. En réfléchissant à la situation, le capitaine d'Urville comprit que s'il pouvait intéresser à sa cause un seul des chefs qui se partageaient Tonga-Tabou, avec son renfort d'hommes, de fusils et de canons, il pourrait, en cas de malheur, se créer un parti dans l'île, avec des chances pour vaincre ou pour neutraliser les autres. Il proposa donc à Toubo une alliance offensive et défensive; il lui offrit de combattre pour lui et de lui assurer la prépondérance sur ses voisins. A de telles propositions, il fallut voir ce pauvre Toubo et M. Thomas se récrier d'étonnement et d'effroi : « Ne songez pas à cela, dirent-ils; Tahofa et Palou sont trop puissants pour qu'on les brave. Nous nous perdrions sans vous sauver. — Eh bien! insista le commandant, en cas de sinistre, quelle conduite faut-il tenir? —*Keep your sheep* (conservez votre navire), » répliqua le missionnaire.

Cependant le 22, entre trois et quatre heures, le vent ayant paru varier, toutes les voiles hautes et basses furent mises dehors. Les canots agirent sur l'avant de la corvette, et l'on fila les amarres par le bout. Un instant on crut que *l'Astrolabe* se détachait du récif; mais quelle consternation, lorsque au bout de huit ou dix minutes la corvette donna sur l'écueil! Elle n'avait que quatre pieds d'eau sous la poulaine. Cette fois c'en était fait; l'échouage si longtemps évité se trouvait accompli; il ne s'agissait plus que de forcer les chefs sauvages à des explications

décisives et catégoriques. Prenant sur-le-champ son parti, le capitaine fit descendre dans la chambre les trois chefs Palou, Tahofa et Lavaka; il ne leur cacha pas la situation où se trouvait son bâtiment, leur demanda ce qu'ils comptaient faire, les adjura de protéger l'équipage que la force majeure allait jeter sur leurs côtes. Il leur promit de ne pas leur disputer les objets que contenait le navire, pourvu qu'on laissât aux Français ce qui leur était nécessaire pour pouvoir regagner leur patrie. Les chefs écoutèrent avec attention; puis Palou prit la parole. Au nom de ses collègues et au sien, il accéda à l'espèce de compromis formulé par le capitaine; mais il insinua que la bienveillance le guidait en cela plus que la cupidité, et qu'il périrait plutôt que de laisser maltraiter ses amis les Français. En effet, au moment de l'échouage, une foule de pirogues s'étaient précipitées sur *l'Astrolabe* comme sur une proie : montant sur le pont, Palou leur signifia d'un ton ferme de se retirer.

Un heureux incident voulut que les bonnes intentions des trois chefs ne fussent pas mises à une plus longue épreuve. Pendant que durait la conférence, on avait pu ressaisir les amarres filées par le bout au moment de l'appareillage. Quand le capitaine d'Urville reparut sur le pont, *l'Astrolabe* était à flot dans la même position que la veille, toujours exposée sans doute, mais non désespérée. Ce premier bonheur releva tous les courages. Dégagée d'une manière presque miraculeuse, la corvette n'était pas destinée à périr, elle devait achever son utile et rude campagne. En effet, la nuit suivante se passa sans que la situation eût empiré; le lendemain 23, on s'écarta des récifs de quelques toises; enfin le 24, après quatre-vingt-quatorze heures d'angoisses, la corvette, au moyen de quelques risées folles du N. E. et de la touline des embarcations, put quitter les accores de ce triste récif et reprendre lentement le chemin du mouillage. Dans l'intérieur des passes, elle toucha encore, mais avec bien moins de danger; elle fit encore deux ou trois haltes, et ne jeta l'ancre devant la petite île de Pangaï-Modou que le 26 au soir.

Pendant toute la durée du péril, les trois chefs tongas n'avaient pas même démenti un seul instant leur conduite primitive. Au plus fort de la crise, on a vu ce que le capitaine d'Urville obtint d'eux; quand elle se fut dénouée heureusement, ils s'en réjouirent les premiers d'une façon qui paraissait sincère. Quelques présents faits à propos semblèrent les gagner mieux encore. Le même accord régnait entre les équipages et les insulaires. A diverses reprises, les officiers et les naturalistes s'étaient rendus à terre; ils y avaient même passé la nuit, sans qu'aucun acte de violence vînt autoriser le soupçon. Malgré ces nombreux gages de sécurité, le capitaine continuait son système de surveillance; les filets d'abordage demeuraient toujours tendus, les sentinelles se relevaient régulièrement avec des consignes rigoureuses. Enfin, grâce à ces sages précautions, il put songer à des travaux d'un ordre non moins important. Son désir était bien de quitter au plus tôt cette île funeste; mais ses menues ancres laissées devant le récif étaient une perte tellement irréparable, qu'il voulut essayer au moins d'en sauver quelques-unes, et pendant plusieurs jours les chaloupes y travaillèrent avec plus de peine





DUMONT DURVILLE AUX ILES TONGA

Publié par Furne à Paris.

que de succès. D'autres embarcations étaient employées aussi, soit à des relevés géographiques, soit au ravitaillement du bord.

Dans la première semaine, les officiers et les naturalistes se rendirent seuls à terre, où on leur fit le meilleur accueil. M. d'Urville persistait à garder le bord, pour qu'on ne s'y relâchât point du système de défiance qu'il avait établi. Enfin, le 4 mai, il s'embarqua sur la baleinière pour aller rendre une visite aux missionnaires de Hifo. La journée fut longue et fatigante. Il fallut faire une partie du chemin avec de l'eau jusqu'à mi-jambe. Les missionnaires se montrèrent empressés et polis; ils conduisirent le capitaine au Pangaï, belle maison publique d'une vaste étendue, au faï-toka de Mou-Mouï, et aux chapelles des hotouas. Une entrevue avec Hata, le chef de ce district, termina cette excursion. Les jours suivants, il visita Nioukou-Lafa, Mafanga et Moua. Cette dernière course fut accompagnée d'une sorte de cérémonial. Le chef Palou avait, à diverses reprises, témoigné le désir de recevoir le navigateur français, et le jour de cette audience avait été réglé avec une espèce d'appareil. Le commandant, les officiers en uniforme s'embarquèrent le 9 mai dans le grand canot. Mais au lieu de trouver sur les lieux une foule empressée, un hôte affable et gai, des jeux, des festins, des danses, des fêtes, les Français ne rencontrèrent que quelques hommes du peuple, quelques femmes ou enfants. Palou les accueillit avec un air sérieux et contraint; il offrit un pauvre kava à des hommes qui avaient besoin d'une politesse plus substantielle; il se tint sur la réserve, lui jusque-là cordial et communicatif. Pour pallier le mauvais effet de cet accueil, l'interprète annonça au commandant que Palou avait naguère perdu un de ses enfants, et qu'il était menacé d'en perdre un second. Cette explication vraie ou fausse satisfit le capitaine; il poursuivit son rôle d'explorateur, visita les tombeaux de Finau, de Tougou-Aho et de Tafoa, monuments assez mal entretenus et cachés sous les buissons qui les enveloppaient. Du reste, ils différaient peu de ceux de Hifo, et cette promenade à terre aurait offert un assez médiocre intérêt, sans une visite que M. d'Urville rendit à la tamaha. Nous lui laissons raconter cette entrevue.

« De là, dit-il, je fus conduit à la résidence de la tamaha, située dans une position fort agréable, au bord de la mer, dans le petit village de Palea-Mahou. La tamaha, dont le nom propre est Fana-Kana, me reçut entourée de ses femmes, et avec la plus aimable politesse. C'est une femme de cinquante-cinq à soixante ans, qui a dû être très-bien dans sa jeunesse, et qui conserve encore les traits les plus réguliers, les manières les plus aisées, et je dirai même un mélange de grâces, de noblesse et de décence bien remarquable au milieu d'un peuple sauvage. C'était d'elle que j'attendais les renseignements les plus précieux, et je ne fus pas trompé dans mon attente. Elle se rappelait avec beaucoup de satisfaction le passage des vaisseaux de M. d'Entrecasteaux, qu'elle avait visité avec sa mère, veuve du touï-tonga Poulaho. La tamaha ne se souvenait que confusément des vaisseaux de Cook, n'ayant alors que neuf ou dix ans, ce qu'elle m'exprimait en me montrant une jeune fille de cet âge.

« Alors je voulus savoir si, entre Cook et d'Entrecasteaux, il n'était pas venu d'autres Européens à Tonga. Après avoir réfléchi quelques moments, elle m'expliqua très-clairement que, peu d'années avant le passage de d'Entrecasteaux, deux grands navires semblables aux siens, avec des canons et beaucoup d'Européens, avaient mouillé à Namouka, où ils étaient restés dix jours. Leur pavillon était tout blanc et non pas semblable à celui des Anglais. Les étrangers étaient fort bien avec les naturels : on leur donna une maison à terre où se faisaient les échanges. Les vaisseaux de La Pérouse furent désignés par les naturels sous le nom de *Louadji*, de même que ceux de d'Entrecasteaux le furent sous celui de *Selenari*. Dès lors il ne me resta plus de doute que La Pérouse n'eût mouillé à Namouka à son retour de Botany-Bay, comme il en avait eu l'intention. »

Pendant que le capitaine d'Urville utilisait ainsi ses visites à terre, les officiers, les naturalistes, le chirurgien, le dessinateur de *l'Astrolabe*, se livraient, de leur côté, à des recherches spéciales. Ils restaient sur Tonga-Tabou une partie de la journée, et souvent même ils s'arrangeaient pour y passer la nuit chez un de leurs *ofas* ou amis. Aucun incident fâcheux ne fit d'abord regretter cette confiance; mais bientôt survinrent des embarras d'une nature plus grave.

Livrés à leurs seules inspirations, peut-être les naturels seraient-ils demeurés avec les Français dans les termes de bienveillance simulée et probablement de sourde convoitise qui les avaient caractérisés jusque-là. Après trois semaines de relâche, *l'Astrolabe* serait repartie ayant plutôt à se louer d'eux qu'à s'en plaindre; mais la trahison s'en mêlant, leur attitude changea; de calme, elle devint offensive. Pour expliquer cette réaction, il faut savoir que l'équipage de la corvette, hâtivement rassemblé à Toulon, comptait quelques mauvais sujets tirés des cachots pour finir leur temps dans un voyage de découvertes. Pour le malheur de l'expédition, il y avait là des hommes capables de la trahir au profit des sauvages, sauf à partager avec eux ses dépouilles. Le capitaine d'Urville savait cela; il avait voulu éviter, autant que possible, tout rapport trop familier entre ses marins et les chefs de l'île, il désirait surtout abréger son séjour pour que le temps manquât à de mauvais desseins; mais l'échouage et les travaux qu'il nécessita, la drague des ancres, le manque de munitions et de vivres, trompèrent ses calculs. Il fallut s'attarder sur la rade de Pangaï-Modou, et les délais furent utilisés par les déserteurs et par les traîtres.

Un complot se forma; il poussa de telles ramifications dans l'île, que le capitaine en fut informé par un message des missionnaires. Son parti fut pris. Prévenu le 12, il résolut d'avancer son départ, d'appareiller le 13, et non le 14, comme il l'avait annoncé. En même temps il fit redoubler la surveillance de jour et de nuit, afin que personne ne pût quitter le bord. Le 13 donc, vers huit heures du matin, tout était prêt pour l'appareillage. Il restait encore à envoyer la yole à terre pour y prendre le chef de timonerie et quelques sacs de sable. On l'y expédia. En même temps, faisant ses adieux aux chefs venus à bord comme de coutume, le capitaine leur distribua quelques derniers présents. On se sépara avec tous les

dehors d'une bonne intelligence. Les chefs semblaient regretter les Français, mais rien n'indiquait qu'ils voulussent les retenir par la violence.

Les choses en étaient là à neuf heures du matin, quand un bruit confus et subit s'éleva de la plage. Les insulaires attaquaient la yole et cherchaient à entraîner les matelots qui la montaient. Ceux-ci, vaincus par le nombre, cédèrent. Alors le capitaine ordonna que le grand canot fût armé : vingt-trois hommes s'y embarquèrent sous les ordres des officiers Gressien et Pâris. Mais vainement cette petite troupe chercha-t-elle à couper la retraite aux ravisseurs. Les sauvages échappèrent avec leur proie. D'ailleurs le grand canot tirait trop d'eau pour pouvoir accoster la terre. A quelque distance, il fallut que son équipage se jetât à l'eau et fît de là une guerre de tirailleurs contre les sauvages qui tiraient aussi de la grève. Quand cette petite troupe fut arrivée en terre-ferme, tout avait disparu, sauvages et Européens. Tout ce qu'elle put faire, ce fut de recueillir trois hommes, le chef de timonerie, l'élève de marine Dudemaine qui avait passé la nuit chez son *oja*, et un jeune matelot nommé Cannac. Les autres demeuraient prisonniers. Cette scène, rapidement accomplie, fut cependant caractéristique en ce sens, qu'on ne put point douter du concours de Tahofa dans cette surprise. Ayant rencontré l'élève Dudemaine, il lui asséna un grand coup de poing. Plus humain vis-à-vis de Cannac, et touché sans doute de son extrême jeunesse, il lui permit de rejoindre l'équipage du grand canot. Le nombre des captifs se réduisait alors à neuf personnes, l'élève Faraguet et huit matelots.

Cette attaque subite des naturels serait restée une énigme pour les Français, si l'on ne se fût aperçu qu'un des matelots de *l'Astrolabe*, nommé Simonet, avait déserté. D'après l'explication que recueillit depuis le capitaine Dillon, Simonet, dont la fuite était méditée de longue main, se glissa, le 12 au matin, dans une des pirogues de Tahofa, et un des canotiers de la yole suivit son exemple à terre. Tahofa allait ainsi avoir deux Européens à son service, avantage rare et fort apprécié dans le pays. La jalousie des autres chefs s'en était émue; ils avaient voulu se ménager une compensation en enlevant les hommes de la yole. Telle est du moins l'excuse donnée au capitaine anglais. Quant à la complicité de Simonet, elle était évidente, et il s'en cachait si peu, que l'élève Dudemaine l'aperçut parmi les naturels, armé et habillé, tandis que les autres matelots avaient été dépouillés complétement.

Après avoir incendié les habitations des îles Pangaï-Modou et Manima, le grand canot revint à bord vers les trois heures et demie, et en repartit presque sur-le-champ, armé d'officiers, de maîtres et d'officiers mariniers, hommes sûrs et éprouvés. Dans l'impossibilité où l'on était d'attaquer Tahofa dans sa forteresse de Bea, la petite troupe de vingt hommes bien armés devait marcher le long du rivage, brûlant les habitations et les pirogues, tirant sur ce qui résisterait, épargnant les vieillards et les femmes. Le but du capitaine d'Urville était alors d'obtenir par la terreur la restitution des prisonniers.

L'expédition fut conduite avec intelligence. Les villages de Nougou-Nougou et

d'Oleva furent livrés aux flammes; cinq belles pirogues furent détruites; puis le petit corps marcha vers Mafanga. Mais à mesure qu'on approchait du lieu saint les naturels, qui avaient fui jusque-là, se rassemblaient et résistaient. Le capitaine d'Urville savait que Mafanga était le lieu saint de l'île, et que, si on l'attaquait, Tonga-Tabou tout entière serait intéressée à la querelle. Ainsi les divers chefs interviendraient dans une affaire où jusqu'alors Tahofa s'était trouvé seul mêlé, et les jalousies rivales, autant que le désir de sauver le sanctuaire indigène, pouvaient amener la prompte restitution des prisonniers. Malgré tout le danger d'une côte bordée de récifs, le capitaine résolut de canonner Mafanga.

Pendant qu'on se préparait à cette attaque, contrariée par les vents de S. E., une pirogue ramena à bord l'élève Faraguet et l'interprète Singleton. L'officier français avait été le captif de Palou qui, n'ayant pu le décider à se fixer auprès de lui, le renvoyait à bord de *l'Astrolabe*. Aucun doute ne resta alors sur le chef du complot. L'honneur en revenait tout entier à Tahofa. Singleton ajoutait même que les autres chefs avaient censuré sa conduite dans le conseil du matin; il ne pouvait faire la loi seul contre tous. Par une sorte de compromis, Singleton se disait pourtant autorisé à promettre que tous les hommes qui se refuseraient à rester dans le pays seraient rendus à *l'Astrolabe*. Le capitaine d'Urville crut une pareille transaction indigne de lui; on y reconnaissait la main de Simonet qui demandait presque une capitulation personnelle. « Aucun des hommes que le roi m'a confiés, dit-il à Singleton, ne restera à Tonga-Tabou. Si demain les captifs des insulaires ne sont pas à bord, Mafanga sera canonné. » En effet, le 15 la corvette s'embossa, comme son capitaine l'avait dit, hissa la grande enseigne et l'appuya d'un coup de canon. Les naturels y répondirent en ajustant plusieurs pavillons blancs au bout de longues perches. Dans l'espoir que ces pavillons étaient un signal de paix, on envoya le canot à terre; mais un coup de fusil, qui perça le canot de part en part, trahit les véritables dispositions des insulaires. Il fallait que la force coupât court à tant de perfidie.

Le canon tonna le lendemain 16, dans la matinée. Trente coups de caronade furent tirés tant à boulet qu'à mitraille. La première décharge coupa en deux une branche d'un grand figuier qui ombrageait le malaï, alors place d'armes de Tahofa. Sa chute fut saluée par des cris aigus et perçants, que suivit un profond silence. Abrités derrière des remparts de sable, ou dans le creux de quelques fossés improvisés, les sauvages ne souffraient pas beaucoup de ce feu, et ils y gagnaient quelques boulets enterrés dans les sables. Dans l'après-midi, la corvette se trouva si près du récif, qu'à la marée basse les naturels pouvaient s'approcher d'elle à une distance de vingt toises. Pendant les trois jours qui suivirent, *l'Astrolabe* se maintint dans ce poste critique. Le temps beau jusque-là était devenu incertain et tempêtueux. Le vent soufflait par rafales violentes, et menaçait de jeter le navire sur ces récifs où la mer déferlait avec force. C'était une épreuve non moins périlleuse que celle à laquelle on avait naguère échappé. En cas de sinistre, on n'avait pas même de quartier à espérer cette fois. On était en guerre

ouverte, et peut-être l'ennemi avait-il des morts à venger. Secouée par le ressac, la corvette semblait à toute minute près de se détacher de ses ancres pour aller se heurter contre les pointes du banc. L'équipage paraissait inquiet, préoccupé. On eût dit qu'il regrettait le sort des camarades captifs qu'on apercevait de temps à autre sur la grève. Cette guerre faite à deux pas de l'écueil, ces décharges d'artillerie qui de temps à autre rompaient le silence de la terre et du bord, cette incertitude de l'avenir, cette obstination des chefs tongas, tout saisissait, tout attristait la pensée. On en était venu à craindre un complot parmi les marins, et le capitaine d'Urville allait renoncer peut-être à son projet, quand, dans la journée du 19, une petite pirogue déborda de la plage vis-à-vis Mafanga. Elle portait un des matelots, le nommé Martineng, qui venait, de la part de Tahofa, promettre au capitaine la restitution des prisonniers s'il consentait à suspendre les hostilités. Le canon de retraite de la veille chargé à mitraille ayant tué un chef, cet incident avait déterminé des ouvertures pacifiques.

Elles furent conduites à bonne fin. L'un des mata-boulais de Tahofa, Waï-Totaï, vint tout tremblant expliquer qu'il était impossible de restituer les déserteurs Simonet et Reboul, alors en fuite; mais que les autres Français allaient être rendus. Jaloux de quitter les accores de l'écueil, le capitaine d'Urville passa sur cette difficulté; il fit semblant d'oublier aussi les objets enlevés dans le pillage de la yole. Un canot alla vers Mafanga pour recueillir les prisonniers. Ils arrivèrent dans le plus bizarre accoutrement, revêtus d'étoffes indigènes que Tahofa leur avait fait donner après qu'on les eut dépouillés de leurs habits. Tirée ainsi de ce mauvais pas, le lendemain 21 mai, *l'Astrolabe* quittait Tonga-Tabou, après un mois de désastreux séjour, échappée à tous les périls et à toutes les misères, le naufrage, la révolte et la guerre.

Trois mois après elle était remplacée sur la même rade par *le Research*, capitaine Dillon. Ce navire, qui appartenait à la Compagnie des Indes, avait d'abord touché à Eoa, sans se hasarder néanmoins à prendre terre. Le capitaine savait à quoi s'en tenir sur les dispositions des naturels. Il avait même heureusement le secret d'une ruse plusieurs fois pratiquée, et fatale à d'autres Européens. Les insulaires d'Eoa avaient en effet imaginé d'attirer les canots des navires de relâche, à l'aide de pirogues remplies des plus belles femmes de la contrée. Ces sirènes allaient circuler autour du bord jusqu'à ce qu'elles eussent entraîné sur le rivage quelques matelots. Là des centaines d'hommes les entouraient, les liaient aux arbres voisins, et les retenaient jusqu'à ce que le navire eût payé leur rançon avec des objets d'Europe. Ce manége valait mieux que des voies de fait plus ouvertes; il présentait moins de dangers. Cependant les naturels d'Eoa ne s'en contentèrent pas. *Le Supply*, navire anglais, ayant eu l'imprudence de recevoir trop de visiteurs sur son pont, se vit un jour subitement attaqué. Le frère du capitaine et un matelot furent assommés à coups de casse-têtes, le capitaine lui-même fut jeté à la mer. Le hasard voulut que ce dernier tombât dans un canot amarré le long du bord et y trouvât une longue-vue; il saisit l'instrument et en tourna le

tube contre les naturels, qui crurent que c'était une arme à feu de nouvelle invention et s'enfuirent effrayés. Au même instant l'équipage, qui dînait dans l'entrepont, s'étant armé de harpons et de piques, se précipita sur eux, en tua quelques-uns, fit sauter les autres par-dessus les bordages, et *le Supply* fut sauvé.

Le dernier navigateur qui, à notre connaissance, ait visité l'archipel de Tonga, est le capitaine anglais Waldegrave, du sloop de guerre *le Seringapatnam*. Mouillé à Pangaï-Modou, vers la fin de mai 1830, il n'y eut avec les naturels que des relations constamment pacifiques.

CHAPITRE XII.

ILES TONGA. — MŒURS. — COUTUMES. — RELIGION.

Voisin de l'archipel Viti, qu'occupent des peuplades noires, le groupe tonga appartient évidemment encore à cette race que nous avons nommée polynésienne; et, par une bizarrerie assez inexplicable, cette race s'y trouve plus noble, moins mêlée, plus régulière, souvent plus blanche que dans certaines îles, beaucoup plus éloignées, de la Mélanésie. Le physique des Tongas est agréable : ils ont souvent le nez aquilin, les lèvres minces, les cheveux généralement lisses, la taille haute et bien proportionnée. Qu'on ajoute à cela un teint peu foncé, surtout chez les femmes et les chefs, et l'on comprendra sans peine combien de rapports extérieurs ce peuple peut avoir avec les populations de l'Europe méridionale. Quelques femmes ont des formes si belles et si pures, qu'elles pourraient servir de modèles à nos artistes. Sous un climat tempéré, avec une nourriture abondante et facile, les naturels jouissent en général d'une bonne santé. Ils sont sujets pourtant à la lèpre éléphantiasis, au marasme, aux refroidissements, et à une espèce d'éruption cutanée sur diverses parties du corps. Les vieillards y sont plus nombreux que dans les autres groupes polynésiens, plus agiles aussi et plus vigoureux.

On a vu quel était le caractère de ces peuples. Ainsi chaque navigateur a pu les voir sous un aspect différent, l'un les exaltant outre mesure, l'autre les dénigrant peut-être trop. Hospitaliers et égorgeant leurs hôtes, bienveillants et cruels, généreux et cupides, profondément dissimulés et courageux par-dessus tout; graves, affables entre eux, intelligents, rusés, mûrs pour la civilisation, voilà quels sont les traits souvent heurtés qui les distinguent. Chez eux, les liens sociaux sont nobles et convenables. La famille y est bien gouvernée, les femmes n'y vivent point dans une humiliation dégradante; le tabou n'y est pas stupidement rigoureux. Aussi le capitaine d'Urville ne craint-il pas de placer ces naturels sur la même ligne que les Nouveaux-Zélandais. Ils ont des qualités d'un ordre supérieur, et surtout une puissance sur eux-mêmes qui n'est que le résultat d'une raison forte et élevée.



NATUREL DE MANGIA

LE TOUÏ-TONGA.

Publié par Furne, à Paris.


THE ASTOR LIBRARY
NY

La société tonga peut se fractionner en cinq classes : le touï-tonga, les eguis, les mata-boulais, les mouas et les touas.

On a dit ce qu'étaient le touï-tonga et sa famille. Les eguis ou nobles paraissaient former la classe des propriétaires du sol. Ils occupaient les premières fonctions de l'État, fournissaient à chaque district un chef politique, presque indépendant du touï-tonga, et astreint seulement à des hommages d'étiquette. Cette indépendance semble n'avoir pas existé dans l'origine ; mais de nos temps elle était devenue un fait incontestable. Sous les plus puissants eguis, chefs de districts, se groupaient les autres eguis subalternes, qui suivaient la fortune de leur patron. Pour désigner la suprématie sur une île, un canton, un village, ils ajoutaient au mot *toui* (seigneur) le nom de leur possession. De là les noms de touï-vavao, touï-hapaï, touï-namouka. Les femmes seules transmettaient la noblesse : si la mère n'était pas noble, l'enfant ne l'était point. En aucun cas, la fortune n'élevait le rang de l'individu.

Après les eguis viennent les mata-boulais, institution sage et utile, correction essentielle d'un régime féodal. Les mata-boulais sont les conseillers-nés, les tuteurs des eguis. Ils sont chargés de la gestion des propriétés, de la surveillance des cérémonies et du maintien des traditions. Rarement un egui fait un acte important sans consulter ses mata-boulais. Les mata-boulais sont l'intermédiaire naturel entre le peuple et les grands, l'échelon qui conduit du prolétariat à la noblesse.

La classe des mouas, espèce de création mixte, se compose presque toute de parents des mata-boulais. A eux sont affectés les arts réputés libéraux : la construction des pirogues et des grandes cases, la taille des dents de baleine et la fabrication des filets. Les autres métiers appartiennent aux touas, qui sont la dernière classe, subdivisée elle-même en catégories, suivant le plus ou le moins de vileté des métiers. Ceux du dernier rang sont cuisiniers ou laboureurs. Quant aux esclaves proprement dits, il n'en existe pas ; les prisonniers faits dans les guerres étaient, ou massacrés, ou échangés, ou rendus, ou incorporés dans les troupes du vainqueur.

Naguère, quand l'archipel, soumis au touï-tonga, reconnaissait des pouvoirs réguliers, les guerres étaient rares et partielles sans doute. Ceux que tourmentait l'amour des combats s'embarquaient pour les îles Viti, théâtres de luttes affreuses et permanentes. La révolte de Finau changea cette situation pacifique. Durant dix années toutes les îles furent en combustion. A diverses reprises, des armées de deux à trois mille hommes en vinrent aux mains, et ces rencontres firent ressortir l'esprit entreprenant et guerrier des indigènes. Tout homme en état de porter les armes se mettait à la disposition de l'egui, et le suivait dans ses diverses campagnes. D'ordinaire on évitait les batailles rangées ; on procédait par escarmouches et par surprises. Le parti vaincu restait à la discrétion du vainqueur, ou fuyait vers une île amie, emportant tout sur ses pirogues, femmes, enfants, vieillards et objets précieux. Les armes de ces peuples étaient des lances et des

casse-têtes de toutes les formes. Ils ont de plus aujourd'hui quelques mousquets, et surtout beaucoup de baïonnettes ajustées à de longs manches.

Les nombreuses professions exercées par ces insulaires indiquent une industrie assez avancée. Il faut citer la construction des pirogues, dans laquelle excellent les peuples tongas ; l'art de fabriquer les colliers avec les dents de cachalot ; la construction des caveaux pour la sépulture des chefs ; la fabrication des filets ; la pêche au filet et à l'hameçon ; la construction des cases ; l'art de tatouer, celui de ciseler les casse-têtes ; le métier de barbier, qui se pratique, soit avec deux coquilles tranchantes, soit avec une pierre ponce ; la profession de cuisinier. Toutes ces professions sont héréditaires, tandis que d'autres sont éventuelles, comme la pratique des opérations chirurgicales, la construction des fortifications, la fabrication des cordes et des armes.

C'est aux femmes qu'est habituellement dévolue la fabrication des étoffes, des nattes et des corbeilles. Les nattes les plus fines se font avec les feuilles du pandanus. Les nattes à dormir sont doublées, et elles varient beaucoup de grandeur. Les nattes pour voiles, aussi fortes que légères ; les nattes pour tapis ; les nattes pour toitures, complètent la nomenclature de cette fabrication. Les corbeilles sont de divers genres comme les nattes. A ces divers travaux, qui sont du ressort des femmes, il faut ajouter la fabrication des peignes avec les côtes des feuilles du cocotier, et celle du fil avec l'écorce de l'*olonga*.

Les vêtements consistent en une natte fine ou une pièce d'étoffe dont les naturels s'enveloppent le corps en lui faisant faire un tour et demi sur les reins et l'arrêtant sur la ceinture. Les femmes se couvrent habituellement le sein ; mais les hommes conservent la poitrine découverte. Les hommes du peuple se contentent souvent d'un pagne en feuillage et d'une ceinture semblable au *maro* des Taïtiens. Les petits garçons vont longtemps nus ; les jeunes filles sont vêtues beaucoup plus tôt. Parfois les naturels se coiffent de petits bonnets ou de morceaux d'étoffe roulés en turban, ou bien encore de simples visières en feuilles de cocotier tressées, espèce de garde-vue contre les rayons solaires.

L'arrangement des cheveux est le détail le plus essentiel d'une toilette tonga. Rien n'est uniforme dans leur ordonnance. Les uns les portent longs et flottants, d'autres les coupent ras. Il en est qui, au moyen de certains mordants, les teignent en blanc, en rouge ou en blond fade, et les frisent ensuite avec le plus grand soin. Les femmes, au contraire, tiennent leur chevelure fort courte. Mais ce qui distingue l'un et l'autre sexe, c'est une minutieuse propreté corporelle. L'usage des bains, joint à des frictions d'huile de coco, donne à leur peau une douceur et une beauté remarquables. Quand les femmes se présentent dans une fête, ainsi lavées, ointes et parfumées, avec leurs ornements nombreux et divers, leurs colliers de coquilles, d'ossements d'oiseaux, de dents de requin ou d'os de baleine, elles sont vraiment pleines de séduction et de grâces. Des fruits de pandanus, des fleurs odorantes, ceignent parfois leurs jolies têtes, ou se festonnent en guirlandes autour de leurs bustes élégants. Dans les lobes des oreilles, percés

de larges trous, sont introduits des cylindres de trois pouces de long et des articulations de roseaux remplies de poudre jaune.

On a vu quels étaient les instruments de musique : le *nafa*, sorte de tambour, les bambous de diverses dimensions, le *fango-fango*, espèce de flûte formée d'un bambou fermé aux deux extrémités, et percé de six trous dans lesquels on souffle avec les narines. On connaît aussi à Tonga la flûte de Pan ou syrinx, composée de huit à dix roseaux ajustés parallèlement, et desquels on tire des sons assez irréguliers. Comme Taïti et les îles Havaii, Tonga-Tabou a ses chants, destinés les uns à retracer les événements historiques des premiers âges, les autres à peindre une scène d'imagination, d'autres enfin à servir de simple accompagnement aux danses. Ces danses, nous avons dit combien elles sont gracieuses, élégantes, nobles et variées.

Il ne paraît pas que les Tongas adorent les fétiches dont le culte est en vigueur dans la Polynésie orientale. Leur idolâtrie est plutôt emblématique que réelle; c'est une adoration toute spiritualiste pour des divinités vagues et assez mal définies. Les prêtres ne forment point, comme dans les autres groupes polynésiens, une caste privilégiée, une corporation distincte. C'est la nature qui fait un prêtre, non la vocation; pour cela il faut être doué de l'inspiration, être visité de temps à autre par le dieu. Ceux qui jouissent de ce privilége sont *fahe-gueke*, c'est-à-dire distincts, séparés du reste des hommes et passés à l'état de pure essence. Leur caractère sacerdotal les quitte avec l'extase; ils ne sont plus que des êtres fort ordinaires; ils rentrent dans les conditions de leur rang social, habituellement inférieur. En effet les, eguis sont rarement prêtres, surtout ceux d'un rang un peu élevé.

Cet état d'inspiration a sans doute ses charlatans; mais Mariner incline à croire que l'extase, provenant d'une grande surexcitation au cerveau, est quelquefois profonde et réelle. Les prêtres de Tonga semblent éprouver les phénomènes organiques que l'antiquité a signalés dans les pythonisses et les sibylles, et que le magnétisme moderne a reproduits d'une manière qui désarme tout à fait l'incrédulité. Soumis à l'influence du dieu, l'adepte devient d'abord mélancolique et sombre; il semble lutter contre une force irrésistible qu'il voudrait vaincre; vaincu lui-même, il cède pourtant et parle d'une voix sourde d'abord, comme contraint et violenté; puis s'élevant peu à peu à des paroxysmes convulsifs, il presse ses paroles, les jette heurtées et vibrantes, se pose dans une attitude de défi et de menace. Alors commence une sorte de tremblement épileptique et nerveux : la sueur dégoutte du front, la bouche s'agite dans des tics continuels, les dents claquent, les lèvres deviennent noires, la poitrine haletante, le pouls saccadé; le malheureux expirerait si des larmes abondantes ne sortaient de ses paupières. Cette expansion le soulage, il se remet de cet accès effrayant, et mange ensuite comme quatre hommes affamés.

Quelquefois les dieux descendent pour visiter des individus étrangers à l'ordre sacerdotal; et chez eux ces visites s'annoncent également par des accès d'humeur

noire. Alors il faut préparer un grand kava, et suivre le cérémonial usité pour les prêtres. Mariner raconte l'histoire d'un jeune et bel egui qui, inspiré de la sorte, ne pouvait deviner quel dieu le tourmentait. Conduit à un vieux prêtre, celui-ci déclara qu'une femme morte depuis deux ans, éprise d'un violent amour pour le malade, venait le visiter ainsi; et il ajouta qu'elle désirait le voir mourir pour jouir de sa personne; que ce sort lui écherrait sous peu. Le narrateur ne dit pas si la prédiction fut vérifiée.

Dans l'archipel Tonga, le *tabou*, ce solennel interdit qui couvre toutes les contrées polynésiennes, a son aspect et sa physionomie particulière. On a vu déjà qu'il s'y montrait plus tolérant qu'ailleurs à l'égard des femmes : d'autres caractères encore le distinguent et le signalent. Quiconque venait à toucher une personne bien supérieure à lui devenait tabou pour ce seul fait, et ne pouvait désormais se servir de ses mains. Si un individu craignait d'avoir touché des vivres avec les mains tabouées, pour en éviter les conséquences funestes il se prosternait devant un chef d'un rang bien supérieur, et lui saisissant un pied, se l'appliquait contre le ventre. Cette cérémonie s'appelait *fata*. Plus le chef était élevé en dignité, plus elle était efficace. Aussi recherchait-on de préférence les chefs de la famille Fata-Faï. En cas d'absence du touï-tonga, un vase sacré destiné à cet usage opérait la même expiation par un simple contact. Un vase d'étain, laissé par Cook, remplit longtemps cette destination importante. Le kava seul était exempt de toute espèce de tabou.

Une cérémonie qu'on appelait natchi entraînait avec elle une telle consommation de vivres, qu'un tabou temporaire pesait ensuite sur certains aliments, tabou qui se terminait par une autre cérémonie nommée *faka-lahi*. Cette cérémonie consistait en un grand étalage de vivres, cochons rôtis, ignames et patates, qu'on portait au malaï du roi, et qu'on distribuait aux eguis, chargés de les répartir parmi le peuple. Dans celle que vit Mariner il n'y avait pas moins de quatre cents cochons et de trois ou quatre milliers d'ignames.

Une autre fête semblable au natchi, et nommée *tao-tao*, consiste en offrandes à *Alo-Alo*, dieu des éléments, pour l'engager à féconder la terre. La lutte forme le complément de cette fête, qui est une sorte de saturnales où tous les rangs sont confondus, où le touï-tonga lui-même peut recevoir une bourrade de la part du dernier des touas, sans qu'il lui soit permis d'en appeler à sa dignité. Ce qui distingue ce pêle-mêle, c'est la bonne humeur des combattants, même de ceux qui y sont le plus rudement traités. Montrer de la colère contre un homme qui vous a cassé un bras ou une jambe serait un acte de faiblesse.

La cérémonie du *naudjia* est cette horrible coutume qui fait égorger un enfant pour obtenir des dieux la guérison d'un chef malade : elle est aussi de rigueur quand un chef a offensé les dieux par mégarde. A la mort du touï-tonga, on immolait jadis sa première femme dans un naudjia solennel, afin que son corps fût enterré en même temps que celui de son époux; Finau II a fait abolir cet usage. Du reste, les naturels ne se conforment qu'avec répugnance au naudjia.

Ils pleurent et regrettent la victime; mais ils regardent son immolation comme nécessaire.

Les cérémonies qui ont lieu à l'occasion de la mort du touï-tonga se font sur une grande échelle. On porte pendant quatre mois le deuil du chef religieux. Le tabou encouru pour avoir touché son corps est de dix mois au moins, et de quinze pour ses plus proches parents. Durant un mois il est défendu de se faire la barbe et de se frotter d'huile pendant le jour. Auprès du faï-toka stationnent jour et nuit, durant deux mois entiers, les femmes du deuil; c'est à peine si elles s'éloignent pour aller manger à la hâte dans les huttes voisines.

Le *tougou-kava* est une cérémonie qui se rattache également au deuil: elle consiste à déposer une branche de kava devant une chapelle ou un tombeau, quand on veut pratiquer sur sa personne l'acte du *tougui*, c'est-à-dire se déchirer ou se meurtrir. Ces punitions corporelles ne sont ni rares ni douces; elles rappellent les macérations des fakirs et des joguis de l'Inde. Toute prière s'appelle *lotou*.

Les charmes et les présages jouent un rôle important parmi ces insulaires. Les songes, les éclairs, l'action d'éternuer, le vol subit d'un martin-pêcheur, tout devient une occasion d'augures, et parfois un motif pour renoncer à des plans déjà réalisés à demi. La médecine se réduit le plus souvent aux charmes, aux sacrifices expiatoires, aux prières, aux sortiléges; toutefois ils emploient certaines infusions de plantes, auxquelles ils n'accordent qu'une confiance fort limitée. Quant à l'art chirurgical, il est plus avancé. Pour certaines maladies, les naturels pratiquent des scarifications aux jambes avec des coquilles tranchantes, et nomment cette opération le *tafa*. Le *tata* est une sorte de moxa pour les tumeurs lentes et opiniâtres; on le produit par l'application d'un morceau d'étoffe enflammée qui cautérise la peau et détermine la suppuration. Le *kaouso* est une incision pratiquée sur la poitrine pour opérer un dégagement de sang extravasé, quelquefois aussi pour en extraire la pointe barbelée d'une flèche rompue. Mariner rend compte d'une de ces opérations pratiquée avec la plus grande habileté : avec un morceau de bambou et un éclat de coquille l'extraction fut faite, et le malade guérit au bout de six semaines. La flèche était pourtant entrée dans le côté droit, entre la cinquième et la sixième côte, à un pouce au-dessous de la mamelle; elle s'était rompue à trois pouces de la pointe, au troisième rang de barbes, et l'on ne pouvait même plus en sentir le bout en sondant la blessure. Dans les blessures d'armes à feu, ils laissent la plaie ouverte, non-seulement pour l'extraction de la balle, mais encore pour convertir une plaie fistulaire en une plaie vive plus prompte et plus facile à guérir. Quant aux hideuses maladies qu'ils nomment le *kahi* et le *pala*, ulcères dégoûtants et presque incurables, ils emploient pour les adoucir l'application d'un suc végétal amer. Mais il n'est point de palliatif pour le *foua* ou éléphantiasis, ni pour le *momoko*, sorte de marasme ou de phthisie.

La langue tonga est toujours, suivant nous, un idiome polynésien. Plus riche, plus harmonieuse que celle des groupes orientaux, elle a aussi plus de caractère et plus de nombre. Elle admet toutes les consonnances, et gagne ainsi autant en

force qu'en variété. Le discours de Finau témoigne de ses formes graves, sévères, précises.

Les productions de l'archipel Tonga se rapportent généralement encore à celles de Taïti et de Nouka-Hiva. Là pourtant commencent à paraître quelques plantes des îles asiatiques qui ne semblent pas s'étendre plus loin vers l'est. Outre le cochon et le chien qui est fort rare, on n'y trouve d'autre quadrupède que le rat, et d'autre mammifère que la roussette. Les oiseaux sont la tourterelle, une petite perruche fort élégante, le râle, un philédon, un martin-pêcheur. Il y a deux ou trois espèces de serpents, un hydrophis et un petit lézard. Les poissons et les mollusques y sont nombreux et variés.

CHAPITRE XIII.

ARCHIPEL VITI.

Décidément j'allais sortir de ces groupes polynésiens aux mœurs uniformes et déjà si tempérées par le christianisme. Une fois hors des passes de Tonga-Tabou, *l'Oceanic* cingla droit vers l'archipel Viti, où Pendleton croyait pouvoir se procurer du bois de sandal. De Viti, on devait explorer tour à tour les Nouvelles Hébrides, Vanikoro, l'archipel Salomon, la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne, toutes contrées enclavées dans cette Mélanésie sauvage encore si peu visitée.

C'était pour moi un bel itinéraire. Avide d'inconnu, je me figurais que dans ces groupes vers lesquels nous tendions j'allais trouver des émotions nouvelles; je mesurais de l'œil sur ma carte ces terres importantes, auprès desquelles Hawaii, Taïti, Tonga-Tabou, ne paraissaient que comme des îlots microscopiques et insignifiants. « Les belles excursions que nous allons faire dans ces îles! » dis-je enthousiasmé. Pendleton m'écoutait : il me regardait avec son sourire ironique et fin. « Oui, me répondit-il, de belles excursions, et longues surtout, car on n'en revient guère. Oh! pour cette fois, mon cher passager, vous irez seul. Dans toutes ces îles on mange les curieux, et cela guérit les plus incorrigibles. —Quoi! on ne débarque pas même sur la côte! — Le moins qu'on peut, car le danger y est toujours grand. On ne trouve plus, dans ces groupes, des races semblables à celles que nous venons de quitter, perfides quelquefois, cupides, mobiles, maraudeuses, mais sociables du moins et à demi hospitalières. Non, vous ne verrez plus des insulaires vous presser de venir visiter le rivage, d'assister à leurs repas, à leurs cérémonies, à leurs fêtes; sauvages babillards et communicatifs, ouvrant tout, montrant tout à l'étranger, les cases et les moraïs, les habitations privées et les sanctuaires religieux. Tout cela a fui pour nous; vous ne le retrouverez guère qu'à la Nouvelle-Zélande. Ici rien de pareil; des hommes, au contraire, restés

presque à l'état de la brute, farouches, féroces, fuyant les Européens, et ne cherchant à les rejoindre que pour les massacrer. Tels sont les caractères généraux des peuplades mélanésiennes. Vous ne sauriez vous imaginer à quel point de barbarie et d'abjection elles se maintiennent encore, quelle haine elles portent à toute espèce de civilisation, quelle horrible anarchie les dévore et les ronge. Les Boshismen de l'Afrique, les Bedahs de Ceylan, les Negritos de Manille, ne sont guère au-dessous d'eux sur l'échelle des races. Aussi, depuis que ces vastes terres ont été reconnues, depuis Tasman qui les découvrit au milieu du XVIe siècle, combien peu de navigateurs ont osé croiser dans ces parages! Cook, aux Nouvelles-Hébrides, ne put mettre le pied à terre qu'en faisant jouer le canon. Barteret, à Santa-Cruz; Bougainville, Surville, aux îles Salomon, et récemment encore le capitaine Morell, ont appris par de dures expériences à reconnaître l'intraitable férocité de ces races. On les détruira, on ne les civilisera point. Le type cuivré, déjà façonné à l'usage de nos armes européennes, fera quelque jour la conquête de ces terres et absorbera graduellement le type nègre. Mais, jusque-là, il y aura imprudence gratuite et péril sans compensation à s'aventurer dans l'intérieur des îles mélanésiennes. Pour ma part, je ne les ai jamais reconnues qu'à la voile, cherchant bien à y réaliser quelques échanges, mais évitant de compromettre mon équipage dans des communications fréquentes et directes. » Ainsi Pendleton détruisait impitoyablement un de mes rêves; il limitait dans une reconnaissance circonspecte cet itinéraire que j'avais d'avance semé d'aventures et de catastrophes.

Au milieu de ces désappointements, *l'Oceanic* gagnait du chemin; en trente-six heures, il avait franchi l'espace qui sépare les îles Tonga des îles Viti. Le 27 mai au matin, nous laissâmes à une grande distance sur bâbord les terres basses de l'île Batoa, puis nous donnâmes dans la passe qui sépare les îles Ong-Hea et Boulang-Ha, terres d'une hauteur médiocre, inhabitées en apparence et couvertes de bois jusqu'au rivage. Enfin, le 28 dans l'après-midi, nous mîmes en panne sous le vent et à une demi-lieue de Laguemba où Pendleton voulait prendre un ou deux pilotes pour se rendre sur Vanoua-Lebou, dans la baie au bois de sandal. Notre brusque appareillage de Pangaï-Modou avait empêché deux Tongas, marins pratiques de ces parages, de venir à bord pour nous aider de leur expérience; il fallait donc à leur place employer des naturels vitiens moins, intelligents et plus perfides. Toute l'habileté d'un capitaine européen le tirerait difficilement du labyrinthe de coraux qui sépare les deux grandes îles de cet archipel, Vanoua-Lebou et Viti Levou.

L'Oceanic était à peine en vue de Laguemba, que trois pirogues l'accostèrent; elles ressemblaient à celles de Tonga, quoique plus petites, moins élégantes et manœuvrées avec moins d'habileté. Leurs équipages étaient mi-partis de Tongas et de Vitiens, ce qui établissait la différence des types d'une façon plus saillante encore. Quoique préparé par les révélations de Pendleton, ce ne fut pas sans une surprise désagréable que je considérai ces hommes. Leur teint de suie, leurs

membres grêles, leurs cheveux en buisson, leurs traits farouches et disgracieux, leur figure plate, leurs yeux ternes, tout contrastait avec la physionomie régulière, ouverte et presque noble des naturels polynésiens. Les uns et les autres montèrent à bord; et, aux premiers mots prononcés, il fut facile de reconnaître que la langue avait changé en même temps que l'aspect physique. Pendleton lui-même ne comprenait pas un mot du dialecte vitien; et, sans l'assistance officieuse des interprètes tongas, il nous eût été impossible de nous entendre. Bientôt d'ailleurs un nouvel aide parut sur le pont de *l'Oceanic*. C'était un homme plus blanc que ceux qui l'entouraient, avec des traits et des façons qui le classaient à part de cette horde sauvage. Accouru dans une petite pirogue, il grimpa vivement le long de l'échelle, et vint se jeter aux pieds de Pendleton. Là, au milieu de sanglots qui entrecoupaient ses paroles : « Seigneur capitaine, dit-il en espagnol, au nom de la Vierge et des saints, sauvez-moi des mains de ces peuplades; je suis un blanc, un chrétien comme vous, Dieu vous récompensera de vos bons offices dans ce monde ou dans l'autre. — Qui êtes-vous, et d'où sortez-vous? » répondit Pendleton en le relevant. Le pauvre diable se remit, et raconta son histoire.

C'était un Manillois, nommé Hernando, qui était venu aux îles Viti, sept ou huit ans auparavant, sur le navire espagnol *la Concepcion*. Un naufrage dans les passes qui séparent les deux grandes îles l'avait jeté, lui et quarante de ses compatriotes, sur cette côte inhospitalière. Une partie de l'équipage se noya et fut mangée par les cannibales; le reste vécut dispersé parmi les diverses tribus de l'île. Les chefs s'en étaient fait une espèce de garde d'honneur; à ce titre, ils jouissaient de certains priviléges. Seulement, quand les hostilités éclataient entre les chefs vitiens, ils couraient comme les autres la chance des prisonniers de guerre, c'est-à-dire d'être rôtis et mangés. Cette fin atroce avait été celle du plus grand nombre. Hernando n'y avait échappé que par miracle. « Cependant quatre de mes compagnons d'infortune, ajoutait l'Espagnol, ont été recueillis naguère devant Laguemba par un navire portant pavillon blanc. Depuis que j'ai connu les détails de cette heureuse délivrance, à mon tour j'ai épié toutes les occasions; je me suis rendu sur Laguemba, où j'attends depuis six mois qu'un Européen croise dans ces parages. Quand je vous ai aperçu au large, l'aiguillon de la liberté s'est fait sentir en moi; j'ai conjuré un chef de me conduire à bord comme interprète, en lui promettant de lui faire obtenir quelques cadeaux. Maintenant me voici; ne me repoussez pas; tirez-moi d'un enfer où je serai dévoré tôt ou tard par ces démons. » Pendleton calma cet homme; il consentit à le garder. Familier dans la langue vitienne, Hernando pouvait servir de truchement pour l'achat des bois de sandal, et l'intérêt s'accordait cette fois avec la question d'humanité. Moyennant une espèce de rançon payée au chef de la pirogue, et qui consistait en une hache avec quelque peu de poudre, l'Espagnol redevint libre. Il fallut voir alors avec quelle expansion bruyante ce malheureux chercha à prouver sa gratitude. On avait eu de la peine à contenir ses larmes; il fut plus difficile encore de couper court à l'élan de sa joie. Enfin cette fougue se calma ; et, pour se rendre utile

dès le premier jour, Hernando choisit, parmi les naturels venus le long du bord, les deux plus habiles pilotes. Ils promirent de guider le sloop vers Vanoua-Lebou. Ces dispositions prises, nous quittâmes Laguemba.

Vue à la distance de quelques milles, cette île nous parut être d'une grande élévation, bien accidentée, fertile, et couverte d'une végétation admirable. Les toits de quelques grandes cases pointaient au-dessus des arbres touffus et serrés jusque sur la grève ; au sud, une ceinture de terribles brisants semblait la rendre inaccessible, quoique Hernando nous assurât qu'elle offrait une passe aux pirogues et aux petits navires. A peine hors de vue de Laguemba, *l'Oceanic* laissa sur sa droite quelques îles de médiocre étendue, moins bien boisées et assez hautes. La dernière est surtout remarquable par un rocher élevé, qui en domine le centre : taillé sur ses diverses faces, et ras à son sommet comme une table, ce rocher affecte les formes d'un diamant. Grâce à cet appendice bizarre, l'îlot se distingue de fort loin et devient une excellente reconnaissance pour les navires.

Cependant nous approchions des immenses chaînes de récifs qui unissent presque Vanoua-Lebou à Viti-Levou. Déjà même vers l'horizon pointait le sommet de la haute île de Koro qui marque à peu près l'entrée de ces dangereuses passes. Pendleton allait s'y engager pour faire route vers Vouhia, dans la Baie au bois de Sandal (Sandal's Bay), lorsque la brise, qui jusque-là s'était maintenue au S. E., sauta tout à coup au nord par violentes et brusques rafales. Le capitaine persista ; pendant deux jours il essuya des grains chargés de pluie, tint bon malgré des nuits obscures et tempêtueuses, malgré une mer creuse et pesante. Dans des parages tout semés d'écueils mal connus, au milieu de courants qui trompent les calculs les plus exacts, *l'Oceanic* courait de grandes chances de se perdre. Un instant même il se trouva à quelques brasses des dangereux îlots de Nougou-Tolou, quand on s'en croyait encore à plusieurs milles dans l'ouest. Enfin, comme le temps ne s'arrangeait pas, Pendleton changea son itinéraire : la route par le nord devenant impossible, il songea à doubler l'archipel par le sud. Mais alors les deux pilotes qu'il avait à bord se trouvaient inutiles, et il résolut de les déposer en passant sur Mouala où leur vie serait en sûreté, pour ne garder que le naufragé espagnol. Les ordres furent donnés à l'instant même, et à une croisière trop dangereuse succéda une navigation plus facile. Tout ce que je gagnai à cette lutte de deux jours contre la vague et le vent, ce fut d'avoir aperçu des pitons élevés qui semblaient appartenir, les uns à Vanoua-Lebou, les autres à la grande île de Tabe-Ouni. Tabe-Ouni est la terre devant laquelle mouilla le courageux Tasman, découvreur de ce groupe. Récemment encore elle en était la seule partie connue.

Les hauts sommets de Nhao venaient de nous rester sur la gauche, et nous approchions de Mouala, quand la vigie signala sur l'avant du navire une pirogue qui tantôt s'élevait à la crête de la lame, et tantôt s'abîmait dans son sillon. Quand elle se fut approchée de *l'Oceanic*, un de nos pilotes, qui jusque-là avait gardé un air inquiet et soucieux, poussa tout à coup un cri de joie. « Il vient de

reconnaître des amis, nous dit Hernando; le voilà délivré de la peur de tomber dans les mains d'une tribu hostile. » La pirogue en effet appartenait à Mouala et avait l'air de se diriger sur Imbao. A mesure que la distance s'amoindrissait, on pouvait distinguer l'équipage de cette frêle embarcation et son patron debout sur l'arrière. On se héla, on fit connaissance. Le chef vitien n'était rien moins que le neveu du puissant Orivo, chef d'Imbao, le même Toumboua-Nakoro que le capitaine d'Urville recueillit à son bord et qui fut pendant quelques jours le passager de *l'Astrolabe*. Toumboua-Nakoro fut pour nous ce qu'il avait été pour M. d'Urville, un homme beaucoup plus distingué qu'aucun de sa race. Pendant une heure environ qu'il passa avec nous, il garda un maintien décent, une gravité noble et naturelle; ses manières, ses discours, ne donnaient pas un démenti à sa physionomie intelligente. Cet air affable semblait se relever encore par la pauvreté du costume; Toumboua-Nakoro n'avait qu'une veste de matelot assez râpée, et un maro qui lui laissait nu presque tout le corps.

Monté à bord de *l'Oceanic*, Tomboua-Nakoro s'aboucha avec le capitaine. Il dit qu'il venait de percevoir à Mouala les tributs dus à son oncle Orivo, et qu'en ce moment il se rendait à Nhao. Questionné au sujet de cette île et des autres terres de l'archipel, il donna quelques renseignements assez confus, parla de son séjour antérieur sur un navire dont le pavillon était blanc (*l'Astrolabe* sans doute), se montra fort empressé enfin à satisfaire à nos moindres demandes. Dès la première ouverture de Pendleton, il se chargea avec joie des deux pilotes vitiens pris à Laguemba; c'étaient d'ailleurs des hommes de sa tribu et qu'il connaissait fort bien. L'un d'eux surtout tenait à une famille distinguée, et son absence de sa patrie, pendant un plus long temps, exposerait ses femmes à être immolées au bout d'un certain délai. Une fois à Imbao, il serait facile de les faire passer sur Laguemba, ou tout au moins d'avertir leur famille qu'ils n'avaient point péri et qu'ils allaient revenir. A la suite de cet entretien, nos deux hommes descendirent dans la pirogue, avec Toumboua-Nakoro, qui continua sa route enchanté de quelques présents qu'il avait reçus. Au moment où cet épisode finit, *l'Oceanic* se trouvait à une petite distance de Mouala. Cette île, vue de loin, nous parut une terre féconde et riante, dont les grèves étalaient une verte bordure de cocotiers. Un large brisant qui la revêt dans sa partie occidentale devait sans doute offrir quelque bon mouillage, si toutefois il existe des passes entre ses coraux.

La brise ayant franchi au S. E., nous ne pûmes pas pousser plus loin cette reconnaissance à la voile. Le sloop vit d'abord se perdre aux bords de l'horizon les pitons de Totoua et de Motogou; puis Mouala disparut à son tour au soleil couchant; mais le lendemain une autre terre se présentait de nouveau devant nos bossoirs. C'était Kandabon, île beaucoup plus considérable que les précédentes, mais si montueuse et si accidentée, qu'il paraît impossible que sa population soit bien considérable. Vers la pointe S. O. se dressait un piton majestueux aux flancs abruptes, à la cime émoussée. Ce cône, haut de 600 toises environ, était couvert de végétation jusqu'au sommet; et çà et là, au sein des ravines

ouvertes, paraissaient de charmantes vallées tapissées de cocotiers, de bananiers et d'autres arbres à fruits. De Kandabon, nous tirâmes sur Vatou-Lele, en évitant les récifs qui avoisinent cette île, et dont la découverte toute récente appartient au capitaine d'Urville. *L'Oceanic* longea la côte occidentale de cette terre à deux milles de distance. Vatou-Lele semblait de là fertile et populeuse; des milliers d'insulaires étaient accourus sur la plage; ils gambadaient à l'aspect du sloop et suivaient ses évolutions avec une infatigable curiosité.

Enfin, après ce long tâtonnement dans l'archipel vitien, le 4 juin au point du jour nous nous trouvions à moins de deux lieues de la grande île de Viti-Levou. Depuis Havaii, nulle terre aussi importante n'avait arrêté mes regards. Encore Viti-Levou, avec ses terrasses étagées depuis la grève jusqu'à ses pitons intérieurs, Viti-Levou, verdoyante, belle, couverte de fruits et de fleurs, avait-elle un aspect plus souriant que la volcanique Hawaii avec ses déchirements et sa surface tourmentée. Cet aspect lointain qui prévient tant en faveur de cette île vitienne est du reste la seule donnée géographique que l'on ait sur son compte. *L'Astrolabe* elle-même, qui reconnut cet archipel mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, qui en éclaira le gisement par une foule de relevés géographiques, *l'Astrolabe* ne tenta point de débarquement sur Viti-Levou. Les résultats à obtenir n'eussent pas été proportionnés au risque couru dans une telle entreprise. Pendleton ne commit pas non plus une imprudence puérile. Saisi par le calme à trois milles dans le S. O. de Viti-Levou, il mit en panne, bien certain que les pirogues viendraient le visiter à cette distance. En effet, nous en vîmes bientôt cinq ou six se détacher de la grève. L'une d'elles, plus considérable que les autres, portait trente naturels, et sur l'arrière se tenait assis un homme qu'à ses manières et à sa parole pleine d'autorité, il nous fut facile de reconnaître pour un chef suprême. L'équipage de sa pirogue et ceux des pirogues voisines obéissaient à ses moindres signes avec une déférence sans égale.

Pendleton pourtant, après quelques mesures de sûreté, venait de paraître sur la lisse avec notre nouvel interprète Hernando. On entra en pourparlers, et, charmé de pouvoir se faire comprendre, le chef de Viti-Levou demanda la faveur de monter à bord. Quand Pendleton y eut consenti, il s'élança le long de l'échelle avec une confiance et un aplomb indicibles, salua à sa manière le capitaine et les officiers, et alla s'asseoir gravement sur le bastingage. De cette position élevée, il pouvait, disait-il, surveiller ce qui se passait dans les pirogues et y maintenir l'ordre convenable. En effet, plusieurs rixes étant survenues, d'un mot, d'un geste, il les apaisa, et nous donna ainsi une très-haute opinion de l'autorité et de l'influence dont il jouissait parmi les siens. Bientôt l'entretien s'étant engagé, nous pûmes savoir qui il était. On le nommait Ounong-Lebou; il commandait une tribu de Nanrong-Ha. Sa taille, qui allait à cinq pieds neuf pouces, ses formes régulières, son visage vraiment beau malgré sa teinte fuligineuse, son air calme, même affectueux, tout en faisait un homme à part parmi les cannibales de Viti. Dans cette occasion comme dans plusieurs autres, je pus constater que l'aristo-

cratie océanienne provenait des familles les plus avantagées sous le rapport physique et moral. Les plus beaux sujets, les sujets les plus intelligents commandaient aux autres, se mariaient entre eux, et perpétuaient ainsi dans leur famille la double supériorité de nature et de position. Ounong-Lebou nous captiva tous : il accepta avec réserve et dignité ce qu'on lui offrit, mais il ne demanda rien, ni directement ni indirectement. Les pirogues qui étaient venues le long du bord ne contenaient que fort peu de provisions, et Ounong-Lebou semblait désespéré de ce contre-temps. Il ne pouvait se montrer avec nous ni aussi grand ni aussi généreux qu'il l'eût voulu. Aussi, au moment de nous quitter, insista-t-il vivement auprès du capitaine pour qu'il consentît à venir mouiller devant son village. On devait, d'après lui, y trouver une foule de choses excellentes, et surtout de *jolies femmes*, circonstance qu'il indiqua par un geste fort significatif. Puis, voyant que Pendleton se défiait un peu, il ajouta que si le sloop aimait mieux rester à cette distance pendant la nuit, les pirogues reviendraient le lendemain de fort bonne heure, chargées de cochons et de fruits. « Si le calme se prolonge, répondit Pendleton, vous me retrouverez ; si la brise s'élève, j'en profiterai pour continuer ma route. »

Pendant cette entrevue, nous avions eu tout le loisir de poursuivre nos observations physiologiques. Chez ces naturels de Viti-Levou, le type mélanésien se produisait dans tous ses caractères. La figure plate, le nez épaté, les lèvres épaisses, les pommettes saillantes, les cheveux crépus, la peau bronzée ou noire, voilà quels étaient leurs traits principaux. Chez ceux que nous vîmes, le lobe de l'oreille était percé d'un trou dilaté outre mesure ; ils portaient des colliers et des bracelets en coquilles ; leurs armes étaient des arcs, des flèches, des lances, et surtout de petits casse-têtes d'un bois très-dur, longs de douze à dix-huit pouces, munis d'un bouton arrondi très-pesant, et garnis quelquefois de dents humaines. Cette arme dangereuse et redoutable pendait à leur ceinture.

Quoiqu'il y eût parmi ceux qui nous visitèrent quelques individus atteints d'une sorte de lèpre, ces Vitiens n'étaient pas trop malpropres. Grands et assez bien faits, ils portaient les cheveux arrangés avec soin, frisés, pommadés et poudrés en blanc, rouge, gris ou noir, suivant le caprice de chaque individu. Toumboua-Nakoro, le chef d'Imbao, avait cela de particulier, que les deux côtés de sa chevelure étaient d'un beau noir, tandis que toute la partie postérieure était d'une couleur rouge sombre qui lui donnait un air postiche. L'habillement général des insulaires de Viti-Levou se réduisait à une large bande d'étoffe affectant la même forme que le maro. Nous vîmes pourtant qu'ils portaient quelquefois des pièces d'étoffe d'une fabrication semblable à celle de Tonga. Dans les échanges, ce qu'ils demandaient avant tout, c'était de la poudre et des fusils. Ils ne se cachaient pas, du reste, sur l'emploi qu'ils en voulaient faire : « Tuer nos ennemis, disaient-ils, et nous régaler de leur chair, voilà ce que nous voulons. »

Les rapports que nous eûmes avec les habitants de Viti-Levou furent, d'ailleurs, très-pacifiques. Ils se montrèrent probes et accommodants. Ils répondaient à nos

questions d'une façon aussi nette qu'ils le pouvaient, embarrassés quelquefois et cherchant à entrer dans un ordre d'idées qui n'était pas le leur. Nous sûmes par eux que le peuple de Nanrong-Ha était alors en guerre avec celui d'Imbao; Ounong-Lebou nous déclara même que Toumboua-Nakoro était un méchant homme, *tanata-tza*, quoiqu'il convînt pourtant qu'il avait accueilli et soigné des *Papa-Languis* (blancs) naufragés sur les côtes de sa province.

Vers les dix heures du soir, la brise se refit au S. E., et quelque plaisir que nous eussions trouvé dans nos communications avec les Vitiens, *l'Oceanic* leur faussa parole; il orienta ses voiles et reprit le large. Le 5 juin au jour, nous relevions la chaîne des îles Malolo, Bitonha et Bivoua, qui forment la limite occidentale de l'archipel Viti. Pendleton avait renoncé à se procurer du bois de sandal dans l'archipel; le vent, l'occasion, les renseignements obtenus d'Ounong-Lebou, tout l'en avait dissuadé. Il fixa donc la route du sloop au S. E., pour attaquer la partie méridionale des Nouvelles-Hébrides.

CHAPITRE XIV.

ARCHIPEL VITI. — GÉOGRAPHIE. — HISTOIRE.

Compris entre le 16° et le 20° de lat. S., le 174° et le 179° de long. E. du méridien de Paris, l'archipel Viti se prolonge dans une étendue de 100 lieues du nord au sud, sur 90 lieues de l'est à l'ouest. On y remarque deux grandes îles, deux autres moins étendues, une quinzaine d'autres de médiocre grandeur; enfin un nombre encore inappréciable d'îlots, d'écueils et de récifs. Quoique les travaux récents du capitaine d'Urville aient avancé beaucoup la reconnaissance de toutes ces terres, on est encore réduit pour la plupart d'entre elles à des renseignements incomplets.

Les deux grandes îles de l'archipel Viti sont Viti-Levou et Vanoua-Lebou. — Viti-Levou, la plus importante et la plus grande, a soixante-dix milles de l'est à l'ouest, et près de soixante milles du nord au sud. Les terres sont heureusement accidentées, et tout indique qu'elles doivent être fertiles. — Vanoua-Lebou, qui paraît presque aussi grande que Viti-Levou, est encore bien peu connue. Ce serait dans ce dernier que se trouverait la baie *Sandal Wood*, d'un mouillage sûr, mais d'un accès difficile. Les divers districts reconnaissent chacun un chef, et ces chefs se font entre eux une guerre acharnée. Il fut un temps où le bois de sandal abondait sur cette île, et notamment sur la côte occidentale. Vers les premières années du siècle, un grand nombre d'aventuriers espagnols, américains et anglais, y trouvèrent de magnifiques chargements. Mais il paraît que depuis cette époque les beaux arbres sont devenus plus rares et moins faciles à se procurer.

Entre les deux îles que nous venons de décrire, règne un canal de douze ou

quinze lieues de large, passe dangereuse, peu pratiquée, et semée de brisants dans toute sa longueur. Un autre canal d'une étendue à peu près égale sépare Viti-Levou de KANDABON. Kandabon, dont le gisement a été fixé par les travaux de *l'Astrolabe*, est une île haute, montueuse, terminée au S. O. par un pic d'une grande hauteur. Son étendue est de trente milles environ de l'E. N. E. à l'O. S. O., sur une largeur variable de quatre à neuf milles. D'après Toumboua-Nakoro, elle contiendrait 10,000 habitants, chiffre qui paraîtrait toutefois exagéré. Telles sont les trois principales îles de l'archipel Viti. Les naturels en connaissent et en nomment une foule d'autres, comme on peut le voir dans la liste que les chefs Toumboua-Nakoro et Ounong-Lebou fournirent à M. Gaimard, naturaliste embarqué sur *l'Astrolabe*, et publiée dans la relation de cette expédition.

Tasman, on l'a déjà dit, fut le découvreur du groupe de Viti; toutefois il n'aperçut qu'une portion de ces terres vastes et multipliées. Sa relation constate que, dans les premiers jours de février 1643, ses navires se trouvèrent engagés dans un labyrinthe d'îles hérissées de bas-fonds, de bancs, de rochers, dont ils eurent beaucoup de peine à se tirer. Tasman baptisa ces terres *îles du prince Guillaume* et *bas-fonds de Heemskerk*. De nos jours, les relevés mathématiques de M. d'Urville nous ont donné la certitude que les îles aperçues par Tasman étaient Ianoudza, Rambe, Tabe-Ouni et Laoudzala, suivant les noms récents de sa carte.

En 1774, Cook découvrit l'île Batoa; en 1777, dans son troisième voyage, il recueillit à Tonga-Tabou quelques renseignements sur les îles Fidgi, nom de Viti dans le dialecte de Tonga. Bligh traversa à son tour ces groupes en 1789, quand, fugitif et dépouillé de son commandement, il cherchait pour sa chaloupe une côte hospitalière. On croit qu'il passa alors entre les grandes îles Viti-Levou et Vanoua-Lebou; mais, dans la position où il se trouvait, nulle reconnaissance exacte n'était possible. Plus tard même, quand il revint de Taïti sur les navires *Providence* et *Assistance*, il longea l'archipel dans toute sa partie méridionale; mais soit oubli, soit insouciance, aucun des travaux de ce voyage ne fut publié. En 1793, d'Entrecasteaux recueillit pourtant quelques détails sur les terres vitiennes, et vit en passant l'île Batoa de Cook. Peu après, le capitaine Maitland les côtoya aussi et les nomma *Terres de liberté;* puis vint le capitaine Barber, de *l'Arthur,* qui rasa la bande occidentale; mais ni l'un ni l'autre ils ne consignèrent nulle part le résultat de leurs découvertes. Le capitaine Wilson, au contraire, dressa la carte de son itinéraire dans la partie N. E. où, à diverses reprises, il faillit se perdre en 1797 : sans être correctes, ses indications ont au moins donné les moyens de retrouver les îles qu'il avait aperçues.

Durant les quinze premières années de ce siècle, plusieurs navires marchands semblent avoir fréquenté l'archipel Viti. Le commerce du bois de sandal y attirait des spéculateurs des ports de l'Inde et de l'Europe, et le district d'Imbao, sur la côte occidentale de Vanoua-Lebou, était le centre de ces échanges. Là se trouvait une rade que les aventuriers anglais et américains avaient nommée Baie du Bois de Sandal (Sandal Wood's Bay). Il était rare que trois ou quatre bricks n'y

vinssent pas mouiller chaque année et y prendre des cargaisons de ce bois précieux, de défaite prompte et lucrative sur les marchés de la Chine; car nulle part les essences de sandal n'étaient plus belles. Maint tronc tiré de Viti servit à creuser la caisse mortuaire d'un riche mandarin.

Dans les premières années de ce siècle, un grand nombre de navires de commerce vinrent donc mouiller tour à tour à Viti; mais loin qu'aucun des capitaines se montrât disposé à livrer au public le secret de son itinéraire, tous ils affectaient de couvrir ces voyages d'un voile mystérieux, de peur que leurs révélations n'éveillassent de dangereuses concurrences. Ils se sont tus; et d'ailleurs, eussent-ils parlé, ils n'auraient sans doute rien appris à l'Europe en dehors des détails de leur petit trafic. La route suivie, les écueils rencontrés, les îles reconnues, rien n'a donc transpiré de ces différentes traversées. Aussi Krusenstern, dans l'ébauche hydrographique qu'il traça de cet archipel en 1824, fut-il obligé d'avoir recours à des matériaux inexacts et sans autorité. Tout ce qu'on a su des rapports de nos marchands d'Europe avec les Vitiens, c'est qu'à la suite de rixes dont les causes restent inappréciables, une rupture sanglante éclata tout à coup et donna lieu à des vengeances atroces de la part des indigènes. Voici deux de ces catastrophes, l'une empruntée au voyage de Turnbull, publié en 1813, l'autre au voyage de Dillon, qui est depuis quinze ans dans les mains du public.

Le premier épisode concerne *la Favorite*, capitaine Campbell, qui mouilla, en octobre 1809, dans la baie de Sandal Wood. Le 7 du même mois, le second du navire, M. Thomas Smith et les deux lieutenants Lockerby et Graham se détachèrent du bord avec trois canots pour aller chercher du bois dans la baie de Waïlea. Arrivés sur ce point, ils trouvèrent le pays en grand émoi: on y attendait d'un instant à l'autre le puissant chef du district de Vouhia, nommé Boullandam, qui avait déclaré la guerre aux insulaires de Tafeïa ou Tafere. Les naturels de Waïlea devaient l'assister dans cette entreprise. Le hasard servait donc mal *la Favorite :* elle venait poursuivre un commerce paisible au milieu d'hostilités flagrantes. Deux de ses canots persistèrent pourtant; le troisième, sous les ordres de M. Graham, put regagner le bord sans péril. Le lendemain, quand les autres voulurent en faire autant, des empêchements se présentèrent. En effet, sur le bras de mer qui séparait Waïlea du navire, MM. Smith et Lockerby rencontrèrent la flotte de Boullandam, forte de cent quarante pirogues, et qui s'avançait en formant un vaste demi-cercle. L'éviter eût été impossible; M. Smith préféra manœuvrer comme s'il n'avait eu rien à craindre, et fit route vers le centre. Arrivés à portée de voix, les canots reçurent ordre d'approcher; mais à peine s'étaient-ils engagés au milieu de ces nombreuses embarcations, qu'une grande pirogue courut sur la baleinière, la frappa et la coupa en deux. M. Lockerby et ses gens furent recueillis et faits prisonniers, pendant que le grand canot, qui portait le second Thomas Smith et ses compagnons, était amariné par les naturels.

Les premiers moments de cette captivité furent marqués par des manifestations violentes : les sauvages s'apprêtaient à expédier les prisonniers à coups de lances

et de casse-têtes, quand un des chefs s'interposa, faisant entendre qu'on ne pouvait disposer d'eux sans les ordres du commandant général. Ils arrivèrent donc sains et saufs devant Boullandam. Celui-ci, loin de se montrer empressé de se débarrasser de sa capture, témoigna sur-le-champ le désir de l'utiliser : il demanda à Smith de l'accompagner dans son expédition contre les insulaires de Tafere, espérant que les fusils des matelots lui rendraient la victoire facile. Malheureusement les provisions de poudre avaient été mouillées par suite de l'immersion causée par le choc de la grande pirogue, et Smith fut obligé d'avouer que pour le moment les armes de ses gens avaient perdu leur efficacité. Quoique vivement contrarié, Boullandam n'en défendit pas moins qu'on fît le moindre mal à ses prisonniers, et il témoigna même les plus grands égards à Smith, vu sa qualité d'officier. Il semblait fier de sa compagnie, se faisait de lui une espèce de garde du corps, et quand celui-ci paraissait inquiet sur le sort qu'on lui réservait, il s'empressait de lui prodiguer les démonstrations les plus amicales, l'assurant que lorsque Tafere serait soumise, non-seulement il lui rendrait la liberté, mais encore qu'il emploierait tout son monde à procurer au navire une belle cargaison de bois de sandal.

Cependant la réunion de toutes les forces qui devaient s'avancer contre l'île ennemie s'opérait peu à peu. Le 11 octobre, toute la flotte coalisée fit voile de Waïlea, et après avoir couru quelques bordées contre le vent, elle laissa porter dans la soirée sur la partie N. E. du territoire qu'on voulait envahir. Débarqué l'un des premiers, Boullandam emmena Smith avec lui, et bivouaqua sur la grève avec une garde de dix hommes armés de lances et de flèches. Le lendemain on se rembarqua pour faire route directe sur Tafere, et l'on était à peine en vue du village, qu'une flottille composant l'avant-garde ennemie vint offrir le combat.

L'action s'engagea. Elle commença par des volées de flèches; puis, les pirogues s'étant abordées, on put faire usage des lances et des casse-têtes. Cette mêlée fut opiniâtre et sanglante, mais les Tafériens, fort inférieurs en nombre, devaient évidemment succomber. Pour se dérober à une mort certaine, ils se précipitèrent à l'eau et nagèrent vers le rivage. En vain Boullandam ordonna-t-il un mouvement pour leur couper la retraite, cette manœuvre ne lui livra que les pirogues vides, et dans l'une d'elles un seul homme vivant, un pauvre garçon qui s'était caché au lieu de fuir. La gnerre était sans quartier; on assomma le captif devant les Européens, et son cadavre fut livré à un serviteur qui reçut l'ordre de le faire rôtir sur-le-champ pour la table des chefs.

Cette barbarie n'était que le prélude d'autres atrocités. Tafere était déserte; les hommes avaient fui; mais on savait que les femmes, les vieillards et les enfants n'étaient pas éloignés, que cette partie plus faible de la population se tenait cachée dans le voisinage. On résolut de la surprendre et de l'égorger. Une pirogue fut détachée pour aller sonder le terrain, et à un signal convenu la horde hideuse se précipita tout entière sur la plage : l'incendie d'une cabane indiquait que l'œuvre de destruction était commencée. La population de Tafere n'avait pas essayé de se

dérober par la fuite à une boucherie générale. Entassée dans un enclos de palétuviers, elle attendait, pour rentrer dans ses cases, que la flottille ennemie eût quitté ces parages. Voilà que tout à coup un épouvantable cri retentit autour de l'enceinte, le cri du tigre qui rugit autour de sa proie. Les victimes ont compris : elles se résignent; de tous côtés les bourreaux entrent, brandissant leurs casse-têtes contre des enfants, des femmes, des vieillards sans défense. L'enclos est devenu un abattoir; les cadavres tombent l'un sur l'autre, pyramide de corps meurtris dont la base trempe dans le sang. Puis, quand la boucherie est terminée, on traîne ce butin vers le rivage. Malheur à ceux que le casse-tête n'a pas achevés! malgré leurs cris, malgré leurs râlements, malgré leurs mouvements convulsifs, on les promène, on les tire sur les roches, sur le sable de la grève, sur les pointes des récifs, pour les entasser, respirant encore, dans la grande pirogue qui sert d'entrepôt à tous ces cadavres. Les Anglais prisonniers purent les voir défiler un à un : jeunes filles, adultes, femmes, enfants à la mamelle, hommes infirmes ou cassés par l'âge, les vainqueurs empilaient tout dans ce charnier. Ce transport de cadavres semblait une fête pour ces cannibales : des centaines d'individus, hommes ou femmes, à dévorer, tel était le régal offert à leurs atroces appétits. On en compta quarante-deux seulement sur une plate-forme élevée qui surmontait le pirogue de Boullandam; on les tria, et le chef ayant remarqué dans le nombre le corps d'une jeune fille, ordonna qu'on le mît de côté pour sa table.

Tafere pourtant était restée abandonnée : les hommes valides avaient fui; le reste gisait immolé. Boullandam prit possession de cette solitude, et M. Smith l'y accompagna. C'était un des plus beaux sites qu'on pût voir, un village charmant avec une centaine de cases étagées le long de la colline, coupées çà et là de bouquets de cocotiers et d'arbres à pain, défendues presque toutes par des murs en pierres. Boullandam donna l'ordre d'incendier ces habitations, étendant ainsi sa colère des hommes aux choses, achevant par le feu ce que le fer avait commencé. Quand ce dernier acte de vengeance fut accompli, la flotte victorieuse reprit le chemin de la grande terre, où devait se consommer le festin de chair humaine. Dégoûté de ces horribles tableaux, Smith ne cessait de réclamer chaque jour l'exécution de la promesse que Boullandam lui avait faite; il insistait pour que lui et ses compagnons fussent remis en liberté. A cela le chef répondait qu'il tiendrait parole, et qu'après le grand régal on le ramènerait à bord. Enfin cette révoltante fête eut lieu; les corps avaient tous été dépecés, et leurs membres, prêts à être rôtis, pendaient aux arbres de la plage. Lorsqu'ils furent cuits, on les distribua. Un morceau de cuisse fut offert à Smith, qui le refusa avec horreur, quoiqu'il fût à jeun depuis cinq jours. Surpris, les sauvages lui demandèrent la raison de ses répugnances, et les comprirent à peine quand Smith leur dit que la chair humaine serait du poison pour lui. La nuit entière s'écoula dans cet abominable festin. Ce qui resta fut rôti à demi et placé dans des corbeilles, procédé de conservation usité parmi ces peuples.

La captivité de Smith se prolongea pendant quelque temps encore ; et, s'il faut l'en croire, il passa neuf jours parmi ces cannibales sans prendre aucun aliment. Le chef de la pirogue qui l'avait capturé était venu revendiquer son prisonnier, disant qu'il voulait le reconduire au vaisseau, et demander en échange trois dents de baleine et douze haches. Cette proposition, toutefois, n'eut pas de suite. Enfin, le 16 octobre, après avoir vu massacrer sous ses yeux un insulaire échappé par miracle à l'expédition de Tafere, Smith et six de ses compagnons furent ramenés à bord par un chef chargé de réclamer la rançon ; deux Européens, M. Lockerby et un matelot, ne furent rendus que plus tard. Enfin, grâce aux persévérants efforts du capitaine Campbell, *la Favorite* put remettre à la voile avec son équipage complet. « Ces sauvages, ajoute cette relation, déploient dans l'accomplissement de leurs projets une persévérance opiniâtre et qui ne peut se comparer qu'à la précision de leurs dispositions militaires. Leurs mouvements sont préparés avec une intelligence, exécutés avec un calme et une énergie capables d'étonner même un Européen. A une grande vigueur corporelle ils unissent un profond mépris du danger, la plus complète insouciance des peines et des fatigues. Leur chef actuel, Boullandam, s'était rendu terrible ; il aspirait à la souveraineté sur toutes ces îles. »

Telle est la première aventure, d'après les détails transmis par les acteurs eux-mêmes. Leur récit, à part la circonstance d'un jeûne de neuf jours, paraît assez sincère ; on peut l'admettre comme authentique. Mais celle qui va suivre n'a ni cette simplicité, ni ce cachet de vraisemblance ; elle est rapportée pourtant par Dillon, qui en fut l'un des principaux acteurs. La voici moins prolixement que dans son ouvrage, où elle a encore des caractères plus fabuleux et plus étranges. Il faut la livrer avec le nom de son auteur, qui ainsi en devient responsable.

Dillon était officier sur *le Hunter*, dont le capitaine Robson, vieux routier des îles Viti, avait acquis une certaine influence dans la contrée en se mêlant aux débats des indigènes et en prenant fait et cause dans leurs guerres. Le chef de Waïlea, nommé Bonassar, était de ses amis. Le 19 février 1813, *le Hunter* vint mouiller sur la baie de Waïlea, devant une petite rivière qui conduit à un village. Quand Robson se fut établi dans la rade, il reçut la visite du chef Bonassar, qui lui raconta comment, pendant son absence, la fortune avait tourné contre lui ; comment les tribus récemment soumises s'étaient révoltées et avaient appelé à leur aide, en qualité d'auxiliaires, les tribus puissantes des rives du Nanpakab. De là, une guerre cruelle et désastreuse. Bonassar espérait que le séjour de son ami servirait à rétablir ses affaires ; il ajouta, par voie d'insinuation, que ses sujets ne pourraient s'éloigner dans les montagnes pour aller couper le bois de sandal, tant que la défense des côtes nécessiterait leur présence, et que son intérêt politique s'accordait en cela avec l'intérêt commercial du capitaine. Du reste, après cette ouverture son accueil ne fut ni moins cordial ni moins franc que de coutume. A cette époque, disons-le, chaque chef vitien avait à ses ordres quelques Européens, les uns déserteurs, les autres naufragés sur cette plage. Bien traités, ils avaient

pris racine dans le pays. Quelques-uns seulement, ayant abusé de l'influence acquise par leurs services militaires, avaient été égorgés par les peuples de Bao (Imbao sans doute); mais ces représailles sévères ne s'étaient exercées que contre trois hommes; intervenant à temps, le roi avait soustrait les autres à la rage de ses sujets.

Voilà où en étaient les choses au moment où *le Hunter* parut. Robson aurait bien voulu opposer des moyens dilatoires à la demande directe et pressante de Bonassar; il ouvrit son chargement, et chercha à le poursuivre tant bien que mal, mais la fin de mars était venue sans qu'il fût fort avancé. Le même argument des naturels : « Aidez-nous, nous vous aiderons; combattez avec nous, et nous vous donnerons tout le bois que vous voudrez, » fut incessamment articulé et reproduit. Enfin Robson céda; le 1er avril il mit à la disposition de ses alliés trois embarcations portant vingt fusiliers et un petit canon du calibre de deux livres de balle. Réuni à une armée de 3 ou 4,000 sauvages, ce détachement européen cingla vers la petite île de Nanpakab. On débarqua, on attaqua les naturels, et les armes à feu eurent bientôt décidé la victoire. Nanpakab fut évacuée; on y recueillit dix cadavres, trophées du combat. On remonta la rivière; on incendia tout sur les bords, cases et plantations; puis on revint camper sur la grève, où l'on festina avec les corps des vaincus.

Robson avait rempli les conditions du traité; Bonassar ne les tint pas; et au mois de mai, le chargement de bois était fort peu avancé, quand *le Hunter* fut rallié au mouillage par son allége *l'Élisabeth*. Vers cette époque aussi, les Européens établis à Bao vinrent visiter le capitaine Robson, et celui-ci les engagea, moyennant salaire, à travailler à son service. Malgré ces secours, la besogne allait lentement, et au mois d'août l'on avait à peine à bord 150 tonneaux de bois de sandal, c'est-à-dire le tiers environ de la cargaison. Les insulaires avaient signifié qu'ils ne pouvaient en fournir davantage, les forêts étant épuisées. Craignant toutefois la colère du capitaine joué depuis si longtemps, ils cessèrent de venir à bord, pour ne pas y être retenus comme prisonniers et comme otages. Robson était furieux; Bonassar le bernait; il s'était fait aider par l'Européen, avec l'intention évidente de ne point l'aider à son tour. C'était une mauvaise foi dont il fallait tirer vengeance. Robson voulut qu'elle fût éclatante. Passant sur le cutter mouillé à 60 toises du rivage, il attaqua la flottille de Vaïlea et prit quatorze pirogues; puis, ayant besoin d'abattre son *Élisabeth* en carène, il résolut de ne pas laisser aux naturels une seule embarcation, afin de leur enlever jusqu'aux plus petits moyens de lui nuire. Pour réaliser ce coup de main, il profita de l'arrivée de deux grandes pirogues de Bao, qui, armées de 250 guerriers, étaient venues réclamer les Européens au service de ce roi. Embauchant ces pirogues et leurs équipages, aidé par des Anglais, des Américains et des Espagnols, ses journaliers depuis quelques mois, groupant tous les marins de ses deux navires, il se crut assez fort pour tenter une descente. Le 6 décembre, elle s'opéra sous les ordres de M. Norman, second du *Hunter*.

A terre une première faute eut lieu. Au lieu de marcher en troupe serrée, les agresseurs se divisèrent par petits pelotons de trois ou quatre individus. C'était se livrer en détail. Les sauvages le comprirent et usèrent de ruse. Ils évacuèrent les abords de la grève, laissant les Anglais et leurs auxiliaires de Bao s'engager dans l'intérieur. Les divers détachements donnèrent dans le piége; ils s'avancèrent vers une petite plaine que dominait un coteau. Quelques résistances partielles, vaincues à l'aide de plusieurs décharges, semblaient promettre à cette opération une issue prompte et heureuse, quand le petit corps que commandait M. Norman entendit de toutes parts des cris affreux et prolongés. C'était le signal d'une attaque générale et imprévue. Postés en embuscade, les sauvages s'étaient précipités à la fois sur les groupes détachés des Européens, et les avaient massacrés tous, à l'exception de deux hommes qui purent fuir vers les canots. Un seul détachement restait intact, celui que commandaient MM. Norman et Dillon. Il se composait de huit matelots armés, de deux chefs de Bao, et d'un de leurs guerriers. A la suite de cette déconfiture complète, il ne restait plus qu'à se replier sur les embarcations en peloton serré : la plaine était couverte de sauvages armés et furieux. Toute tentative de fuite isolée eût été un arrêt de mort : un des hommes de la troupe qui l'essaya fut à l'instant cerné et massacré. M. Norman ordonna la retraite; elle fut heureuse jusqu'au pied de la colline; mais là les naturels se présentèrent pour barrer le chemin au détachement. Ils étaient plusieurs centaines contre douze individus; et, pour se donner un aspect plus effrayant, ils s'étaient barbouillé le visage avec le sang des Européens restés sur le champ de bataille. Dans le combat qui eut lieu sur ce point, M. Norman tomba percé d'un coup de lance, et M. Dillon demeura commandant de la troupe; responsabilité terrible et sinistre! Les Européens, cernés de toutes parts, avaient alors perdu tout espoir de retraite; il n'avaient plus qu'à vendre chèrement leur vie. Pourtant, au fort de cette situation désespérée, M. Dillon aperçut au milieu de la plaine un rocher isolé, abrupt, presque inaccessible. Le voir, le désigner à ses compagnons et le gravir, tout cela fut l'affaire de quelques minutes. M. Dillon s'établit sur cette aire avec quatre Européens, nommés Savage, Bushart, Dafny, Wilson, et un Chinois appelé Luis. Le reste du détachement avait été tué, ainsi que les chefs de Bao. Dafny lui-même était percé de coups de lance, et se traînait avec quatre flèches dans le dos.

Heureusement pour ces malheureux, le rocher, accessible d'un seul côté facile à défendre, se trouvait assez élevé pour défier les projectiles des insulaires; ils purent donc y continuer leur résistance fabuleuse avec quelques chances de réussite. Dès qu'un sauvage se présentait en tête de la rampe étroite qui donnait accès vers le faîte, un coup de fusil l'arrêtait en chemin. Dix à douze y parurent tour à tour et tombèrent percés de balles. Cet exemple intimida les autres. Ils se bornèrent dès lors à tenir les marins bloqués dans leur forteresse naturelle. De cette espèce de phare qui dominait la mer et la plaine, Dillon pouvait voir d'un côté le navire se balançant à l'ancre, silencieux, impuissant à le secourir, et de l'autre ses compagnons

d'infortune, dépecés, rôtis et mangés sous ses yeux : triste spectacle qui ramenait les Européens encore vivants à la perspective du sort qui les attendait.

Cependant la fureur des sauvages s'était un peu calmée. On parla de paix et de transaction. Huit prisonniers faits par Robson restaient à bord du *Hunter*, et dans le nombre se trouvait le frère du *nambeo* ou grand prêtre de Vaï-Tea. Dillon basa un traité sur cette circonstance. « Si l'on nous tue, dit-il, ces captifs seront tués aussi. » Le hasard voulut que le nambeo fît partie des sauvages qui couvraient la plaine; il s'approcha lui-même en parlementaire, demanda des renseignements sur son frère qu'il croyait tué, et déclara que, pour sa part, il consentait à ce qu'un échange eût lieu entre les prisonniers du *Hunter* et les hommes bloqués sur le rocher. On parla d'envoyer quelqu'un à bord pour négocier. Dafny, blessé et incapable de service actif, fut choisi par Dillon. Il devait conseiller l'échange, mais recommander au capitaine de ne livrer à la fois que la moitié de ses otages, et de garder l'autre moitié comme garantie contre la trahison des naturels. Dafny partit en effet, il s'embarqua avec le nambeo, et les assiégés purent suivre de l'œil la pirogue qui les portait, jusqu'à ce qu'elle eût accosté *le Hunter*.

Pendant les pourparlers, les chefs des Vitiens s'approchèrent de la base du rocher, essayant de lier l'entretien avec Dillon et ses hommes, cherchant surtout à obtenir d'eux qu'ils quittassent leur poste inaccessible pour se remettre entre leurs mains. Dillon ne se fia ni à leurs gestes, ni à leurs protestations; il conseilla la même prudence à ses compagnons. L'un d'eux, toutefois, qui depuis cinq ans vivait sur ces îles, Savage se hasarda à descendre et à se mêler à leurs groupes. On le conduisit à Bonassar, qui lui fit d'abord une réception fort amicale. Encouragé par l'exemple, le Chinois Luis se livra à son tour, et se mit sous la protection d'un chef à qui il avait rendu divers services. Croyant que Dillon ne résisterait pas après ces deux précédents, les chefs insistèrent encore auprès de lui; mais il répliqua qu'avant d'imiter ses camarades il attendrait que la pirogue envoyée au capitaine du *Hunter* fût de retour. Toutes les sollicitations ayant été inutiles, ces traîtres jetèrent le masque. A un cri poussé, Savage fut saisi, plongé la tête en bas dans une fosse pleine d'eau, tandis qu'un Vitien fit sauter le crâne du Chinois d'un coup de casse-tête. Dépecés et rôtis à l'instant même, les cadavres furent mangés sous les yeux de Dillon. La prudence l'avait bien inspiré.

Il ne restait donc plus sur le rocher que Dillon, Bushart et Wilson : trois hommes contre plusieurs milliers d'assaillants. Croyant en avoir désormais bon marché, les sauvages recommencèrent l'attaque avec une fureur nouvelle, mais tout en se maintenant hors de la portée de mousquet. Cette circonspection était justifiée par les résultats de l'attaque antérieure. Habile tireur, Bushart, s'il faut en croire Dillon, tua vingt-sept sauvages sur vingt-huit coups; Dillon, de son côté, en expédia un bon nombre; Wilson ne tirait pas, mais chargeait les armes. Ainsi les abords de cette citadelle étaient encombrés de cadavres, et les plus hardis n'osaient affronter une mort presque certaine. Las de cette lutte désavantageuse, les sauvages renoncèrent à l'agression ouverte; le temps était pour

eux. L'obscurité ou la faim devait tôt ou tard leur livrer les dernières victimes. Alors se renouvelèrent sous les yeux des Européens les scènes de cannibalisme qui semblaient les poursuivre comme une ironie cruelle : on retira les viandes du four, on les partagea entre les tribus, qui les dévorèrent avec une avidité farouche ; interrompant leur repas, quelques chefs venaient, tenant à la main des lambeaux de chair saignante, engager Dillon et ses compagnons à descendre auprès d'eux. A ces provocations, à ces sarcasmes, Dillon répondait que, si l'on tuait à terre les Européens, les insulaires seraient massacrés à bord. « Bah ! bah ! répliquaient les cannibales; que le capitaine Robson mange les nôtres, si cela lui plait, mais nous voulons vous manger tous les trois. Quand il fera nuit, vous ne pourrez pas nous ajuster ; nous monterons là-haut et nous vous égorgerons. »

Le jour baissait en effet, et la situation des assiégés n'était guère tenable ; ils n'avaient plus que dix-sept cartouches, et le premier assaut de nuit devait les livrer à ces impitoyables ennemis. Leur parti fut bientôt pris : comme aucun d'eux ne voulait tomber vivant aux mains des anthropophages, la nuit venue, ils devaient se tuer l'un l'autre, afin d'abréger leurs souffrances. Un instant leur espoir se ranima. L'embarcation envoyée à bord du *Hunter* quittait le navire et voguait droit vers la terre ; mais quelles furent la douleur et la surprise de Dillon quand il vit que le capitaine Robson avait commis la faute impardonnable de relâcher les huit prisonniers à la fois ! Dès lors, toute chance de salut échappait à ces braves. Quel intérêt les sauvages auraient-ils à les épargner, si nulles représailles n'étaient à craindre ! Un manque de foi, une trahison de plus étaient choses qui ne leur coûtaient guère. C'en était donc fait. Comment Dillon se tira-t-il de ce coupe-gorge ? C'est ce que lui-même va nous dire :

« Peu de temps après que les huit prisonniers eurent été débarqués, on les amena sans armes auprès de moi, précédés par le prêtre, qui me dit que le capitaine Robson les avait relâchés tous, et avait fait débarquer une caisse de coutellerie et de quincaillerie pour être offerte, comme notre rançon, aux chefs à qui il nous ordonnait de remettre nos armes. Le prêtre ajouta que dans ce cas il nous conduirait sains et saufs à notre embarcation. Je répondis que tant que j'aurais un souffle de vie, je ne livrerais pas mon fusil qui était ma propriété, parce que j'étais certain qu'on nous traiterait, mes compagnons et moi, comme Charles Savage et Luis. Le prêtre se tourna alors vers Martin Bushart pour tâcher de le convaincre et de le faire acquiescer à ses propositions. En ce moment, je conçus l'idée de faire prisonnier le prêtre et de le tuer ou d'obtenir ma liberté en échange de la sienne. J'attachai le fusil de Charles Savage à ma ceinture avec ma cravate, et cela fait, je présentai le bout du mien devant le visage du prêtre, lui déclarant que je le tuerais s'il cherchait à s'enfuir, ou si quelqu'un des siens faisait le moindre mouvement pour nous attaquer, mes compagnons et moi, ou nous arrêter dans notre retraite. Je lui ordonnai alors de marcher en droite ligne vers nos embarcations, le menaçant d'une mort immédiate s'il n'obéissait pas. Il obéit, et, en traversant la foule des sauvages, il les exhorta à s'asseoir et à ne faire aucun mal

ni à Peter ni à ses compagnons, parce que s'ils nous assaillaient nous le tuerions, et qu'alors ils attireraient sur eux la colère des dieux assis dans les nuages, qui, irrités de leur désobéissance, soulèveraient la mer pour engloutir l'île et ses habitants. Ces barbares témoignèrent le plus profond respect pour les exhortations de leur prêtre, et s'assirent sur l'herbe. Le *nambetti* (nom qu'ils donnent à un prêtre) se dirigea, comme je le lui avais ordonné, du côté des embarcations. Bushart et Wilson avaient le bout de leur fusil placé de chaque côté à la hauteur de ses tempes, et j'appuyais le mien entre ses deux épaules pour presser sa marche. L'approche de la nuit m'avait fait recourir à cet expédient, connaissant le pouvoir que les prêtres exercent sur l'esprit de toutes les nations barbares. En arrivant auprès des embarcations, le nambetti s'arrêta tout court. Je lui ordonnai d'avancer; il s'y refusa de la manière la plus formelle, me déclarant qu'il n'irait pas plus loin et que je pouvais le tuer si je voulais. Je l'en menaçai, et lui demandai pourquoi il refusait d'aller jusqu'au bord de l'eau. Il répondit : « Vous voulez m'emmener vivant à bord du navire pour me mettre à la torture. » Comme il n'y avait pas de temps à perdre, je lui ordonnai de ne pas bouger, et, nos fusils toujours dirigés sur lui, nous marchâmes à reculons et gagnâmes de la sorte un de nos canots. Nous n'y fûmes pas plus tôt entrés, que les sauvages accoururent en foule et nous saluèrent d'une grêle de flèches et de pierres; mais bientôt nous nous trouvâmes hors de la portée de leurs arcs et de leurs frondes. Dès que nous nous vîmes hors de danger, nous remerciâmes la divine providence et nous fîmes force de rames vers le navire, que nous atteignîmes au moment où le soleil se couchait. »

Tel est le récit de Dillon, qu'il faut livrer sans commentaires, quelque incroyable qu'il soit. Du reste, le plus grand défaut des relations des capitaines de la marine marchande n'est pas dans leur côté dramatique et souvent fabuleux, mais plutôt dans l'absence de tout document exact, de tout détail positif sur les localités et sur les peuples qui les habitent. Soit insouciance, soit système, les navigateurs du commerce ont eu plus à cœur de nous raconter les faits héroïques de leur voyage, circonstances transitoires et peu significatives, que de nous laisser des notions géographiques sur les terres qu'ils abordaient, notions d'un intérêt fécond et général. Quoi qu'il en soit, la plus grande incertitude régnait sur les îles de l'archipel Viti quand le capitaine d'Urville en entreprit l'exploration. On a vu combien les désastres de sa relâche à Tonga-Tabou devaient lui rendre un pareil travail ingrat et difficile. Plus de grelins, plus de menues ancres, si nécessaires dans des parages où il faut mouiller à toute heure et appareiller à l'improviste. Des périls sans nombre attendaient *l'Astrolabe* au milieu de cette mer semée de hauts-fonds; et, dans un cas de sinistre, l'équipage devait rencontrer sur cette côte une population farouche et implacable.

Malgré ces périls et ces obstacles, le capitaine d'Urville ne voulut pas éluder cette partie importante de sa mission; il cingla vers le groupe de Viti, releva la petite île Batoa, et, le 25 mai 1827, s'engagea dans les passes d'Ong-Hea et de

Boulang-Ha. Sur cette route et avant d'arriver à Laguemba, il reconnut et releva les diverses îles qui furent signalées. Près d'Ong-Hea-Lebou, une pirogue, montée par des insulaires tongas, accosta la corvette française : elle avait pour chef un membre de la famille des Fata-Faï, nommé Mouki. Cet homme monta à bord et s'entretint avec le capitaine. On apprit de lui qu'il existait à Laguemba une petite ancre provenant d'un navire américain naufragé sur Batoa. Dans l'état où se trouvait la corvette, cet objet devenait fort précieux, et, au dire de Mouki, le roi de Laguemba, Touï-Neao, devait la céder sans aucune difficulté. On cingla donc sur Laguemba, et la pirogue tonga suivit la corvette après avoir laissé à bord un Espagnol nommé Mediola, l'un des naufragés du navire *la Concepcion*.

Décidé à acquérir l'ancre que possédaient les insulaires, le capitaine d'Urville, à peine arrivé devant Laguemba, envoya à terre le grand canot armé, sous les ordres de l'officier Lottin. Le Tonga Mouki et l'Espagnol Mediola s'y embarquèrent comme interprètes et comme négociateurs. Le canot accosta le long de la grève; et M. Lottin, craignant une surprise, eut soin de le tenir à flot. Dans le premier moment, peu de naturels se montrèrent sur la plage, mais bientôt le bruit du débarquement s'étant répandu au loin, on vit arriver plus de 200 hommes armés de lances et de casse-têtes. Réservés et silencieux jusque-là, ils devinrent bientôt importuns et bruyants. M. Lottin se tenait sur ses gardes; il observait les groupes et cherchait à deviner les intentions. Enfin, quand il vit les sauvages se diriger vers l'embarcation, et la tirer vers la terre dans l'intention de l'échouer, il pensa qu'il était temps de s'éloigner. L'Espagnol et le Tonga, cachés au fond du canot, tremblaient de tous leurs membres, et cette attitude en disait plus que des paroles. La retraite fut ordonnée. On hala le canot au large, et on regagna le bord sans autre accident.

Dans l'intervalle, *l'Astrolabe* n'était pas restée sans visiteurs. Trois autres Espagnols, naufragés du même navire la *Concepcion*, s'étaient présentés au capitaine d'Urville, humbles, suppliants, racontant, les larmes aux yeux, que déjà deux ou trois capitaines de navire leur avaient refusé un asile, et conjurant le commandant français d'être plus généreux et plus hospitalier. M. d'Urville les admit comme passagers au même titre que leur compagnon Mediola. Avec ces Européens étaient venus encore des personnages distingués de l'archipel Viti : Toureng-Toki, frère du roi de Laguemba; Loua-Lala, son cousin, métis tonga et viti, plus marqué au premier type qu'au second, avec la physionomie et la tournure noble de l'un, le teint enfumé et les cheveux crépus de l'autre. Enfin arriva un homme plus important que ceux qu'on vient de citer. C'était Toumboua-Nakoro, neveu du grand Orivo, chef suprême d'Imbao et de toutes les îles de l'orient. Se trouvant alors pour affaires de tribut à Laguemba, il se fit conduire à bord de *l'Astrolabe*, et s'y montra noble et réservé dans ses manières. Ces divers visiteurs étaient encore sur le pont, lorsque M. Lottin revint avec le grand canot. Quand il eut raconté son aventure, Toureng-Toki et Loua-Lala cherchèrent à disculper leurs sujets. Ce n'était pas malveillance, suivant eux, mais curiosité et importunité seulement.

Dès lors pourtant le capitaine d'Urville résolut de traiter à bord et avec Toureng-Toki l'affaire de l'ancre. Le marché fut conclu. Le frère du roi s'engagea à envoyer chercher l'objet dans une des plus grandes pirogues de l'île. On s'en occupa sur-le-champ; mais la nuit survint, et il fallut remettre au jour suivant le reste de l'opération. Comme garantie de leur sincérité, les trois chefs de Viti restèrent sur la corvette avec trois insulaires de Tonga.

Cependant la mer étant devenue houleuse et le vent tempêtueux, *l'Astrolabe* ne put tenir la croisière sur cette côte. Elle prit le large et fut obligée pendant deux jours d'y poursuivre une navigation inquiétante au milieu d'îles inconnues. Enfin, le 28 mai au matin, voyant que le courant drossait le navire vers le nord, le capitaine d'Urville résolut de continuer hardiment son exploration, sauf à chercher un lieu de refuge si le temps empirait. Il reconnut donc tour à tour et avec soin les îles Neaou, Dzizia, Batou-Bara, Azata, Tabe-Ouni, Laoudzala, s'opiniâtrant dans cette tâche pénible, malgré la mer creuse et fatigante, malgré les récifs innombrables que cachaient ces eaux tourmentées. Un instant, dans la journée du 31, *l'Astrolabe* se trouva bloquée dans un labyrinthe de récifs. Elle naviguait alors dans le canal formé entre les îles Laoudzala et Nougou-Laoudzala, et cherchait à y trouver une passe vers le nord. A diverses reprises, elle alla jusqu'aux accores du banc, mais chaque fois la longue barre d'écume s'offrit à elle, immense, liée d'un bout à l'autre, sans solution de continuité. C'était une véritable impasse. Le commandant renonça à pousser plus loin de ce côté. Il reprit la bordée au sud, revit les îles déjà nommées, et, en outre, Koro, Neïraï et Nhao, enfin une île inconnue jusqu'alors : c'était Mouala.

Dans cette longue tournée hydrographique, *l'Astrolabe* avait promené les personnages vitiens et tongas, ses passagers à contre-cœur : ils maugréaient contre la tempête et contre les flots, pleuraient, se désespéraient, ne sachant pas s'ils reverraient jamais leur île. Le frère du roi de Lagnemba, Toureng-Toki, versait des larmes comme un enfant; Loua-Lala restait abîmé dans une douleur apathique. Maître de ses craintes et de ses regrets, Toumboua-Nakoro seul prit bravement son parti; il se résigna aux pires chances, et déclara que si les Français voulaient l'emmener il était prêt à les suivre; mais en se dévouant ainsi lui-même, il plaidait pour ses compagnons, insistait sur le renvoi de Toureng-Toki et de Loua-Lala, hommes de distinction, dont les femmes seraient massacrées s'ils tardaient à reparaître. A ces plaintes, à ces demandes, le capitaine d'Urville répondait que son intention n'était nullement de garder et d'emmener de tels hôtes, mais qu'au premier beau temps il les déposerait sains et saufs sur une de leurs îles. Tant que la corvette fit route vers le nord, les chefs sauvages ne crurent pas à cette promesse, mais le retour vers le sud leur rendit quelque confiance, et quand, à la vue de Mouala, on leur dit qu'on allait les renvoyer, leur ivresse fut au comble. Mouala était une terre amie.

Ce débarquement eut lieu le 2 juin. Les sauvages quittèrent le bord chargés de présents et reconnaissants en apparence. De tous ces hommes, Toumboua-Nakoro

fut celui dont le séjour parmi nous devait laisser le plus de souvenirs. Honnête, grave, courageux, réservé, il mettait une infatigable complaisance à répondre aux questions qu'on lui adressait. Intelligent d'ailleurs, instruit pour un homme de sa race, il savait rendre un compte assez exact des mœurs, des coutumes de ces peuples. Il avait voyagé dans l'archipel et le connaissait bien. Il savait le nom de chaque île qu'on découvrait, et donnait toujours à ce sujet quelques renseignements traduits par les interprètes espagnols, qui savaient parfaitement la langue indigène. Ainsi sa présence avait été précieuse pour les savants de *l'Astrolabe;* elle ajouta aux relevés géographiques des terres le mérite de dénominations exactes.

Après la relâche à Mouala, *l'Astrolabe* fut encore poursuivie par des temps détestables. Dans la journée du 5, elle prolongea de près et pendant 15 milles les redoutables brisants qui ceignent la partie S. E. de la belle île de Viti-Levou. Dans la nuit, ayant repris la bordée du sud pour aller reconnaître une île située, d'après les cartes, à 30 milles de distance, la corvette avait couru 12 milles à peine, quand la lune, se montrant à la dérobée au travers d'épais nuages, jeta quelques rayons douteux sur une longue bande de récifs qui blanchissaient à quelques encâblures de l'avant. Cinq minutes plus tard, le navire allait s'y briser. Une manœuvre rapide l'en tira. *L'Astrolabe* serra le vent, et rasa les accores de l'écueil. L'avertissement était terrible; aussi resta-t-on toute la nuit sur le qui-vive; et, au jour, on put voir un immense récif qui borde un groupe d'îles et d'îlots situés au nord de Kandabon. Après avoir exploré encore Oumbenga et Kandabon, *l'Astrolabe* repiqua au nord pour rejoindre Viti-Levou; mais le chenal lui fut de nouveau fermé par une bande de brisants qui n'étaient peut-être que la suite de ceux de la veille. Dans la journée du 7 se révéla la riante et petite Vatou-Lele, et, le soir, on se trouvait sur la côte S. O. de Viti-Levou. Quelques relations amicales avec les habitants de la grande île marquèrent cette courte relâche. Le 10 parurent une foule d'îles et d'îlots. Enfin, le 11, la corvette se trouvant engagée au milieu de hauts-fonds dangereux, il fallut s'éloigner de terre, et terminer là cette reconnaissance des îles Viti. Le capitaine d'Urville cingla vers d'autres points non moins importants que lui indiquait son itinéraire.

Ainsi, dans cette exploration épineuse, *l'Astrolabe*, bravant chaque jour des périls imprévus, parvint du moins à constater d'une manière sûre le gisement d'une foule d'îles qu'on avait jusque-là jetées au hasard sur la carte; elle rectifia les anciennes découvertes, et opéra des découvertes nouvelles, fixa les dénominations, recueillit enfin quelques notions exactes et neuves sur les peuplades de ces parages, documents précieux pour la science, jalons sûrs et utiles qui mettront sur la voie de renseignements plus complets.

CHAPITRE XV

ARCHIPEL VITI. — MŒURS. — COUTUMES. — LANGAGE.

On a déjà dit que les habitants de Viti appartiennent à la race mélanésienne ; il faut ajouter qu'ils en sont une des plus belles variétés. Grands, bien faits, agiles et musculeux, ils n'ont pas, comme les Polynésiens, cette tendance à l'obésité, si fréquente même à Tonga. Ils ont le haut du visage élargi, le nez large, gros et aplati, la bouche grande, les lèvres épaisses, les dents blanches, les sourcils bien fournis ; mais ce qui les caractérise mieux encore, c'est ce teint fuligineux, ce sont ces cheveux crépus, qui donnent à leur visage un aspect sombre et farouche.

Il serait fort difficile de préciser leur caractère. De tout temps on leur a fait une grande réputation de férocité et de perfidie, réputation assise d'ailleurs sur des faits qui paraissent incontestables. Toutefois, jusqu'à plus ample informé, faisons la part de l'exagération dans les récits des aventuriers européens qui ont eu le plus à se plaindre de ces peuples. Si les sauvages pouvaient à leur tour articuler leurs griefs, peut-être trouverait-on que les torts étaient réciproques, et que les barbaries des insulaires n'étaient que des représailles. Les spéculateurs armés de canons ne sont pas d'une nature bien conciliante, et s'ils ne mangent pas les indigènes, peut-être ne se font-ils pas scrupule de les mitrailler.

Ce qu'il est impossible de révoquer en doute, c'est l'anthropophagie de ces peuples, coutume abominable qu'ils poussent plus loin que les Nouveaux-Zélandais. En effet, à la Nouvelle-Zélande, la religion joue le principal rôle dans les sacrifices humains : c'est elle qui les provoque et qui les perpétue ; tandis que dans l'archipel Viti le goût seul, l'appétit sensuel, y pousse le cannibale. Un egui de Tonga, cité par Mariner, assista un jour à un festin que donnèrent deux grands de Viti. C'était un repas à la fois horrible et grandiose : deux cents corbeilles d'ignames, deux cents poules, deux cents cochons, deux cents cadavres humains rôtis au four, y figuraient. Les convives, mi-partis de Tongas et de Vitiens, ne quittèrent la place que lorsque ces vivres furent consommés. Il faut croire, du reste, que cet usage n'était pas, même à Viti, sans quelque caractère religieux, puisque Smith, dont on a cité les aventures, raconte que les cadavres étaient remis aux prêtres chargés de les préparer. Après le combat, lorsque les vainqueurs vont s'emparer des morts pour les dépecer et les rôtir, ils chantent en chœur un hymne dont les paroles ont été données à M. Gaimard par le chef Toumboua-Nakoro, qui ne sut toutefois pas en préciser le sens.

Les Vitiens n'ont guère que le maro pour vêtement. Toute leur toilette se borne à l'arrangement de leur coiffure qu'ils teignent, frisent et ajustent de cent manières. Outre le tatouage ordinaire aux Polynésiens, la plupart d'entre eux

pratiquent le tatouage en relief particulier aux tribus mélanésiennes, tatouage qui résulte d'incisions profondes dont les cicatrices font saillie sur la peau.

Les deux grandes îles paraissent être partagées en diverses peuplades qui reconnaissent divers chefs. Celui d'Imbao, sur la partie E. de Viti-Levou, prend le titre d'abouni-valou, et règne sur presque toutes les terres de l'orient. Ounong-Lebou, souverain de la partie occidentale, paraît être aussi un chef puissant. Orivo, chef d'Imbao, possédait, dit-on, cent femmes à lui seul. Dans l'ordre héréditaire, la succession va des aînés aux cadets, puis retourne aux enfants des aînés. L'autorité des rois est absolue, pourvu qu'ils obéissent à l'impulsion des prêtres. Ceux-ci se nomment *nambeo* ou *nambetti*, et leur chef prend le titre de nambetti-levou. Ce pontife a trois femmes; il possède de grandes richesses en dents de baleine. On cite encore une grande prêtresse qui prend le titre de nambetti-levoua, et dont le mari est chef sur Nhao. Ces personnages jouissent tous d'une grande influence sur l'esprit des naturels.

A peine a-t-on quelques données sur leurs idées religieuses. Zan-Houalou est un dieu de premier ordre. Un autre dieu, Onden-Hi ou Onden-Heï, a créé le ciel, la terre, toutes les choses et tous les dieux. Aussi dit-on qu'après la mort l'âme va se réunir à Onden-Hi. Ces dieux ne sont point figurés par des images matérielles, mais ils ont des chapelles ou maisons sacrées nommées *amboure*, dans lesquelles on leur fait des offrandes en cochons, bananes, étoffes, etc., particulièrement à l'occasion de la maladie d'un parent ou d'un chef. Suivant leur fortune, les chefs ont depuis dix jusqu'à cent femmes : quand leur maître meurt, plusieurs d'entre elles sont immolées sur sa tombe. Les hommes du peuple n'en ont qu'une seule. Les filles sont mariées dès qu'elles sont nubiles; mais les hommes ne peuvent cohabiter avec des femmes qu'à l'âge de vingt ans. Ils sont convaincus qu'ils mourraient s'ils violaient cette interdiction. L'usage des femmes n'est permis qu'à ceux dont la barbe est déjà longue. Les deux sexes ne mangent point ensemble. La pêche, la cuisine, la préparation des aliments, la fabrication des étoffes, regardent les femmes; les hommes font la guerre, cultivent les champs, construisent les pirogues et les maisons, qui ressemblent à celles des habitants de Tonga.

Le kava est usité chez les Vitiens, et ils ne connaissent pas le bétel. Ils ne se rasent pas la barbe. En naissant, l'enfant reçoit un nom, mais il en change quand il est grand. A quinze ans on circoncit les garçons à l'aide d'une coquille mince et tranchante. L'hémorrhagie est arrêtée au moyen d'une étoffe très-fine.

Le suicide est connu à Viti: maltraités par leurs chefs, les naturels ont parfois recours à la mort volontaire. Les vols sont fréquents chez eux. Quant aux peines, elles dépendent toutes de l'arbitraire des chefs.

Ces hommes ignorent l'usage d'échanger leurs noms avec leurs hôtes, gage d'amitié et de fraternité commun chez les Polynésiens. Mais, lorsqu'un chef a tué un ennemi, il en prend le nom. Les armes des insulaires sont les flèches, la lance et le casse-tête. Les plus dangereux, parmi ces derniers, sont courts et munis d'un gros bâton arrondi. Les dents de baleine sont les objets les plus esti-

més par les Vitiens; elles font chez eux le précieux office de monnaie. Chaque dent est divisée en quatre ou cinq morceaux dans le sens de la longueur, et l'on en fait des colliers que les chefs seuls ont le droit de porter.

Il existe aux îles Viti une classe d'hommes qui offre quelque analogie avec celle des mata-boulais de Tonga; on les appelle *mata-nivanoua*. Leurs principales fonctions sont d'aller recueillir les tributs, et de prononcer les harangues publiques. On voit aussi dans l'archipel des esclaves des deux sexes, connus sous le nom de *kaïssi*.

Quoique mêlée de quelques mots tongas, la langue vitienne diffère essentiellement de tous les dialectes polynésiens. On y trouve déjà l'emploi fréquent de l'*m* et de l'*n* au commencement des mots, et même devant des consonnes. Cette articulation, suivant les remarques de M. d'Urville, se reproduit dans beaucoup de langues des nations noires; on la retrouve dans le copte, et sans doute elle n'était pas étrangère aux dialectes de l'ancienne Égypte.

Les productions jusqu'ici connues des îles Viti leur semblent communes avec les îles plus orientales. Il est à croire toutefois que les grandes et hautes terres de Vanoua-Lebou et de Viti-Levou contiennent diverses espèces étrangères au sol polynésien, transition nécessaire et forcée des flores pauvres et réduites des groupes de l'est aux flores riches et variées des archipels de l'occident.

CHAPITRE XVI

NOUVELLES-HÉBRIDES. — GÉOGRAPHIE. — HISTOIRE.

L'Oceanic venait de quitter les îles Viti; il forçait de voiles vers les Nouvelles-Hébrides, quand un triste événement y répandit le deuil. Depuis quelque temps le pauvre Philips se mourait; une dyssenterie opiniâtre, négligée dans le principe, et aggravée par le régime du bord, tuait peu à peu ce brave marin. Le mal procéda d'abord par intermittences. A chaque lueur de mieux, le lieutenant remontait sur le pont, et ne souffrait pas qu'un autre fît son service. Mais la gaieté avait disparu; mais les formes replètes et rebondies s'altéraient et s'émaciaient chaque jour. Depuis le départ des îles Tonga, le malade avait gardé son hamac; il ne devait plus s'en relever. Pendleton, le seul docteur du bâtiment, y épuisa toute sa sollicitude, toute sa science. Pendant cinq nuits il veilla son second comme il eût veillé son enfant; il vida presque toute sa pharmacie, il utilisa les meilleures formules de la médication anglaise : rien ne put arrêter l'affection morbide, qui croissait à vue d'œil.

Le 6 juin au matin Philips agonisait. J'étais près de son hamac. « Je n'ose pas le demander à Pendleton, me dit-il à voix basse, mais je voudrais mourir sur le pont, en vue de la mer, près du banc de quart et toutes voiles dehors. L'air de la

cabine est lourd; je souffrirai moins là-haut. » J'allai porter au capitaine ce vœu d'un moribond. « Qu'on fasse ce qu'il demande, » me répondit-il la larme à l'œil. Nous détachâmes le cadre du second, lentement, avec soin; nous le portâmes ainsi sur l'arrière. Quand notre mourant revit l'Océan, son œil s'anima, sa physionomie terreuse prit quelques reflets pourpres, il tendit les mains et fit un effort pour se relever. Mais l'énergie de l'âme n'avait pu passer dans le corps; il retomba. Ce mouvement fut du reste le dernier. Après cette épreuve de son impuissance, il croisa les bras, et, dans une muette extase, il regarda la mer, parcourut les voiles, examina les agrès avec un air de satisfaction. Il semblait faire au sloop ses adieux. La pensée de la terre ne lui revint que plus tard et vers sa dernière heure. Pendleton s'était alors rapproché du hamac. « Capitaine, lui dit-il, vous serez le tuteur de mes enfants; vous soignerez leur héritage. Mes dernières volontés sont écrites; vous les trouverez dans ma boîte d'octant avec l'inventaire de ma petite fortune. » Ces paroles dites, Philips n'articula plus rien d'une façon distincte jusqu'à ce qu'un hoquet convulsif vint le saisir. Après un quart d'heure de râle, il se raidit et mourut.

Tout l'équipage avait assisté à cette mort arrivée sur le pont et en plein jour. Philips était aimé des matelots; ces braves gens le pleurèrent. Le soir même, le maître voilier, assisté de quelques aides, s'approcha pour coudre le défunt dans le hamac qui devait lui servir de suaire. On para le cadavre de ses meilleurs habits, on lui fixa deux boulets aux pieds, après quoi on assujettit bien cet emballage qui avait à peu près l'apparence d'une momie égyptienne. Le tout fut déposé dans un panier à claire-voie, et transporté vers le couronnement. Deux fanaux allumés veillèrent sur cette caisse mortuaire; et le sloop couvrit les dépouilles du mort de son étamine étoilée. C'était un coup d'œil lugubre et imposant. Cette nuit-là, on parla peu à bord de *l'Oceanic*, et presque toujours du défunt.

Le lendemain, sur les onze heures, les funérailles s'accomplirent. Les basses voiles avaient seules été gardées pour la manœuvre, toutes les hautes vergues étaient brassées en croix, le pavillon flottait à mi-mât. Sur un signal de Pendleton, la grande cloche sonna la cérémonie. Pour donner à ses tintements un son lugubre et sourd, le battant avait été enveloppé d'étoupes. A ce son l'équipage entier monta sur le pont et s'échelonna sur les galeries, autour du grand mât et sur le gaillard d'avant. Quelques gabiers montèrent seuls dans les hunes. Ensuite six hommes en grande tenue allèrent chercher le panier à claire-voie qui contenait les dépouilles du marin; ils marchèrent ainsi en bon ordre vers la lisse, et déposèrent leur fardeau devant l'échelle du passe-avant. C'est par là qu'on devait le précipiter dans la mer.

L'instant solennel était venu. Trois coups de canon l'avaient annoncé, et Pendleton, chapelain de son navire comme il en était le docteur, s'avança vers le cercueil et récita cette prière que tous les matelots se mirent à répéter : « Puisqu'il a plu au Dieu tout-puissant, dans sa miséricorde infinie, d'appeler à lui l'âme de notre frère bien-aimé, ici présent, nous confions son corps à la mer, mais en

attendant la résurrection où la mer rendra ses morts pour la vie à venir. » Au moment où Pendleton articulait ces paroles « nous confions son corps à la mer, » deux matelots se baissèrent, dégagèrent le pavillon qui couvrait les restes du mort et précipitèrent le panier dans les flots. La prière venait de finir quand le corps chargé de deux boulets se creusa un lit dans l'Océan, en soulevant une suite de vagues rapides et circulaires. Puis tout fut calme, la mer et le navire ; la prière et le remou se turent. Trois autres coups de canon terminèrent la cérémonie funèbre. Ainsi disparut l'un de nos compagnons de route, dont la naïveté originale m'avait procuré de si fréquentes et si heureuses distractions. Je le connaissais d'hier, et pourtant je le regrettai comme un vieil ami. Le bord est une famille ; on s'attache à tout ce qui le peuple, on y pleure tout ce qui s'en va. Dans la société, les vides se remarquent à peine ; en mer, ils frappent et occupent longtemps le cœur et l'esprit.

Le 7 juin, lendemain des funérailles du malheureux officier, quelques nuages opiniâtrément fixés sur un point de l'horizon nous révélèrent une terre. C'était Erronan. Pendleton avait résolu de jeter l'ancre sur l'archipel pour s'assurer du degré de confiance que méritaient quelques rapports récents de capitaines du commerce. Suivant eux, les récifs de Tanna abondaient en tripangs, et les montagnes de l'intérieur cachaient de magnifiques essences de sandal. On ajoutait que les bénéfices les plus certains attendaient une expédition qui ferait échelle dans ces parages.

Jusque-là *l'Oceanic* avait couru sur une mer fort belle et par une brise faite de S. E. ; tout semblait servir cette reconnaissance. Pendleton fit donc gouverner vers les Nouvelles-Hébrides. Déjà le piton conique d'Erronan se détachait du sein de ces nuages, quand tout à coup, sans que rien pût faire soupçonner cet accident, nos voiles fasièrent et se collèrent sur le mât. Du S. E., la brise avait sauté au S. O. ; nous étions masqués. Sans Pendleton qui accourut aussitôt, peut-être *l'Oceanic* eût-il éprouvé quelques avaries dans sa mâture. En cinq minutes l'habile manœuvrier eut tout réparé. On était alors en vue de Tanna, celle des Hébrides où le capitaine avait projeté de mouiller. Mais le courant, la houle et le vent nous en éloignaient. En vain essaya-t-on de gagner du chemin en louvoyant; le pic de Tanna, au lieu de se rapprocher, fuyait peu à peu et s'abîmait dans les nuages. La nuit seulement, une lueur douteuse semblait signaler dans sa direction les flammes d'un volcan. Enfin, après huit jours d'une navigation pénible et infructueuse, nous avions dépassé la longue suite des Nouvelles-Hébrides, et nous nous trouvions entre les îles Fataka et Tikopia : l'une nous restait à l'ouest ; l'autre à l'est. Pendleton renonçait à visiter ce groupe ; je ne pouvais les voir par moi-même ; il fallut me contenter des observations faites par des navigateurs plus heureux.

Si l'on remonte à la découverte de cet archipel, c'est l'Espagnol Quiros qu'on rencontre d'abord. Il vit le premier les Nouvelles-Hébrides. Envoyé à la découverte des grandes terres australes, il apprit des habitants de Taumako qu'au sud

de leur île existait un groupe nommé Mannicolo, où vivaient des blancs, des noirs et des mulâtres. Guidé par ces seuls renseignements, il courut au sud, et, le 25 avril 1606, il découvrit par 14° 30′ de lat. plusieurs îles hautes, dont l'une fut nommée *Nuestra Señora de Luz.* La côte était escarpée, dangereuse, et sillonnée de cascades qui tombaient dans la mer.

Vue du large, la terre paraissait couverte de plantations. Accourus au spectacle d'un vaisseau voguant à pleines voiles, les naturels agitaient des rameaux de cocotier; ils appelaient les Espagnols, tantôt avec des cris, tantôt avec des signaux et des feux sur la montagne. Quiros envoya à terre un officier, avec vingt soldats armés de rondaches et de mousquets. Ils entrèrent dans une jolie rivière qui coulait entre de gros rochers. Les Espagnols firent aux naturels des signes de paix; mais, en même temps, un de ces derniers, s'élançant d'un rocher, gagna la pirogue à la nage. On s'empara de lui, on le fit prisonnier : « Car, dit la relation, il était brave et robuste : ses gestes des bras et ses contorsions du visage ne promettaient rien de bon. » Il est difficile, toutefois, de deviner quel mal eût pu faire un seul homme à vingt hommes armés. Ce sauvage était un chef, autant qu'on pouvait en juger par ses bracelets en dents de sanglier, ornement qu'on prit d'autant plus volontiers pour une distinction qu'un autre sauvage, fait prisonnier par ruse, ne portait rien de semblable. Pour s'assurer de cette double capture on mit les fers aux pieds de ces malheureux, et l'on commença à voguer vers le bord. Inquiet du sort qu'on lui réservait, l'un de ces prisonniers rompit ses liens et se jeta à l'eau, traînant après lui un bout de chaîne. Cependant, comme la nuit était survenue, il ne put regagner la terre et fut recueilli à bord. L'un et l'autre furent fort bien reçus par Quiros. Ce capitaine les rassura, leur fit raser la barbe et les cheveux, ordonna de les vêtir de taffetas rouge, et de les reconduire ensuite à terre avec plusieurs pièces d'étoffes qu'on devait échanger contre des vivres. Cela fut fait. Dans les échanges le chef captif des Espagnols apporta de la reconnaissance. Il chargea les chaloupes de cochons, d'ignames, de patates, et surtout de belles et excellentes bananes. Encouragé par ces premiers rapports, Quiros résolut de prolonger son séjour sur ces îles. Il y essaya même, s'il faut l'en croire, une sorte de colonisation. Voici, du reste, son propre récit, un peu fabuleux, mais simple et caractéristique comme impression et comme date :

« Nous continuâmes, dit-il, à courir le long de la côte dans la chaloupe, à la vue d'une autre nation nombreuse, de haute taille, plus grisâtre que la précédente. Peu après qu'ils nous eurent fait des signes d'amitié, nous vîmes leurs femmes fuir vers les bois, et aussitôt ils nous décochèrent une grêle de flèches dont un de nos Espagnols fut légèrement blessé au visage. Notre mousqueterie les fit repentir de leur malice; après quoi, la nuit s'approchant, la chaloupe revint à la flotte raconter ce qui s'était passé.

« L'envie de connaître cette grande terre qu'on voyait au S. E. nous fit lever l'ancre. Ceux qu'on y envoya le 20 avril rapportèrent qu'ils avaient trouvé une bonne baie, large, bien à l'abri, bon mouillage sur trente brasses, que la côte

s'étendait fort au loin en retour, déclinant au S. S. O.; qu'on leur avait fait des signaux par des feux allumés sur les montagnes; que les peuples de cette côte étaient de haute stature; qu'ils les avaient abordés dans une pirogue avec des marques d'amitié, quoique feintes, comme nous l'éprouvâmes ensuite, et leur avaient fait présent d'une belle aigrette de plumes de héron. Ce rapport combla de joie l'équipage, qui se voyait parvenu au but de ses désirs par la découverte d'une grande terre et d'un bon port. L'escadre entra le 1er mai dans la baie qu'elle nomma, du nom de la fête, *Saint-Jacques et Saint-Philippe.* Le 3 mai, nous mouillâmes dans un bon port, à l'embouchure de deux rivières fond de sable net depuis quarante jusqu'à six brasses. Les Indiens qui nous entouraient dans leurs canots nous engageaient par signes à entrer plus avant; mais nous ne jugeâmes pas à propos de le faire. C'était le jour de l'Invention de la sainte Croix. Nous nommâmes le port *Vera-Cruz :* tout le continent, *Terre Australe du Saint-Esprit;* et les deux rivières, l'une *Jourdain*, l'autre *Saint-Sauveur.* Les bords de ces deux rivières sont d'une beauté enchanteresse, garnis de fleurs et de verdure. La plage y est large et plane, si bien à l'abri que, quelque vent qui souffle dans la baie, la mer reste calme et tranquille dans le retour; le rivage, jusqu'à la pente des montagnes, est couvert d'arbres; les montagnes, aussi vertes que la plaine, sont séparées par de larges vallons plats, fertiles, arrosés de rivières; en un mot, il n'y a point de contrées si belles en Amérique, et bien peu qui l'égalent en Europe. La terre y produit en abondance et presque sans culture des fruits de bon goût, des patates, des ignames, des papaies, des plantains, des oranges, des amandes, et divers autres fruits fort savoureux que nous ne connaissions pas. Les habitants sont noirs; ils demeurent dans des cabanes couvertes en paille. Ils parurent assez mécontents de notre arrivée. Quand nous eûmes mis pied à terre, leur chef vint à nous avec sa troupe, et nous présenta quelques fruits, en nous faisant signe de nous en aller; comme nous n'en tenions compte, il traça une raie sur la poussière, et par un geste nous signifia de ne pas la passer. A peine Torrès se fut-il avancé au delà, qu'ils nous décochèrent quelques flèches, ce qui nous obligea de faire feu et d'en tuer quelques-uns, au nombre desquels était leur chef. Les autres s'enfuirent vers les montagnes. Une seconde troupe des nôtres était allée d'un autre côté chercher des vivres, et tâcher de faire alliance avec les nationaux; mais ils sont d'un si mauvais caractère qu'il n'y a pas moyen d'entrer en conférence. Ils se mettaient toujours aux aguets sur notre passage, quoique avec peu de succès; car les branches rompaient le coup de leurs flèches, au lieu qu'elles les paraient mal de nos mousquets. Nous restâmes quelques jours en ce lieu, à nous reposer des fatigues passées. On célébra le service divin dans une cabane de verdure précédée d'une belle allée d'arbres; on y éleva une croix. On prit possession du pays au nom du roi Philippe III. Quelques-uns des nôtres étant un jour allés chercher des fruits, découvrirent du haut d'une montagne un beau vallon qu'ils traversèrent; puis. du sommet d'une autre montagne, à deux lieues du rivage, ils entendirent un bruit de tambour qui leur donna la

curiosité de s'approcher dans un grand silence. Ils arrivèrent à une habitation où les sauvages passaient nonchalamment le temps à danser. Dès que ceux-ci se virent surpris, ils prirent la fuite vers la montagne, abandonnant leurs femmes et leurs enfants; mais on eut bientôt lieu de juger qu'ils ne s'étaient ainsi sauvés que pour avoir été surpris sans armes. Nos gens, restés maîtres de l'habitation, entrèrent dans une cabane d'où ils enlevèrent trois enfants et quatorze cochons, et s'en revinrent au plus tôt de notre côté, avant le retour des Indiens, étant loin de tout secours et accablés de lassitude. Ils repassaient dans le vallon, lorsqu'ils entendirent de nouveau les cris des Barbares, accompagnés du bruit de leurs tambours faits d'un tronc de bois creux. Près d'être assaillis, ils coururent de toutes leurs forces jusqu'à la pente de la montagne, dont ils gagnèrent le sommet aussi vite que le permettaient les fardeaux dont ils étaient chargés. La nécessité de reprendre haleine les obligea de s'y arrêter. Les Barbares approchèrent, et poussant leurs cris ordinaires, leur lancèrent une grêle de flèches qui, par bonheur, n'atteignirent personne. On leur répondit à coups de mousquets et l'on en blessa quelques-uns, ce qui les fit reculer; mais ils ne tardèrent pas à revenir à la charge, poursuivant les nôtres à la descente jusque auprès du rivage; de sorte que ces derniers étaient obligés de faire ferme de temps en temps pour recharger leurs armes. Cependant la crainte ne faisait pas lâcher prise aux Barbares : lorsqu'ils eurent épuisé leurs flèches, ils se campèrent sur des pointes de rochers, d'où ils nous lançaient de grosses pierres. Un de nos Espagnols fut attteint et eut le bras cassé; mais les autres n'eurent pas d'autre mal dans cette retraite dangereuse, qu'ils exécutèrent avec une bravoure extrême, sans abandonner leur proie. Quand les Indiens entendirent tirer le canon des vaisseaux et virent qu'on courait de toutes parts au secours des Européens, ils abandonnèrent la partie et s'enfuirent vers la montagne.

« Après quelque séjour dans cette baie, les vaisseaux levèrent l'ancre et nous en sortîmes; mais il y fallut bientôt rentrer. Nos gens tombèrent tout d'un coup malades en si grand nombre, qu'il ne restait plus personne en état de faire la manœuvre. On ne pouvait attribuer cet accident à la nature même du poisson dont nous avions mangé en quantité devant cette baie; mais on soupçonna que ce dernier pouvait avoir avalé quelque poison, ou avoir été habillé et coupé en morceaux sur des herbes vénéneuses. En peu de temps les vaisseaux devinrent semblables à l'hôpital d'une ville pestiférée : pas un seul homme à bord ne croyait pouvoir en revenir. Cependant nos chirurgiens, malades eux-mêmes, soignèrent les autres avec tant de zèle et d'habileté, que les effets de cet accident furent bientôt passés sans que personne y eût succombé. Durant ce second séjour, on fit aussi quelques descentes à terre, et l'on relâcha les enfants enlevés de l'habitation, dans l'espérance qu'ils seraient les instruments d'un traité de paix entre les naturels et nous; mais ceci n'ayant eu aucun effet, nous levâmes l'ancre une seconde fois. Le 5 juin, empressés d'aller reconnaître les terres sur le vent, d'en prendre possession pour le roi, nous trouvâmes au large le vent contraire et la

mer si agitée que la proue des navires était quelquefois sous l'eau. On fut forcé de regagner la baie. Les deux vaisseaux et le petit bâtiment la coururent ensemble pendant deux jours, non sans risque. Le troisième jour, deux des trois gagnèrent la rivière et mouillèrent dans un bon abri, plus avancé que celui où nous avions fait notre précédent débarquement. Mais la capitane n'en put jamais venir à bout, et courut tant de risque dans la baie, qu'elle fut forcée d'en sortir pour prendre le large où elle dériva si bien qu'elle ne put jamais regagner la bouque. » Là finit la relation de Quiros pour ce qui regarde les Nouvelles-Hébrides. Malgré des détails si explicites, la *Tierra del Espiritu-Santo* du navigateur espagnol semblait perdue pour les géographes, quand Bougainville et Cook vinrent réhabiliter les récits de Quiros et de Torrès.

Dans la journée du 22 mai 1768, Bougainville, naviguant dans ces parages, aperçut deux terres hautes qu'il nomma *Pentecôte* et *Aurore;* puis au nord de celle-ci une petite île élevée en forme de pain de sucre ; enfin, plus loin dans l'ouest, une troisième île encore plus haute que les précédentes et entièrement couverte de bois. Des pirogues croisaient le long de la côte, mais sans faire aucun mouvement qui indiquât le désir de s'approcher des navires. Des fumées nombreuses s'élevant de toute l'île faisaient soupçonner une population considérable.

Quand on se trouva près du rivage, Bougainville détacha trois canots armés pour le reconnaître. Les insulaires, armés d'arcs et de flèches, voulurent d'abord s'opposer au débarquement; mais, comme les équipages français passaient outre, ils reculèrent, se tinrent à distance et restèrent sur la défensive. On avait beau leur faire des signes d'amitié et marcher vers eux d'une façon pacifique, ils persistaient à demeurer à l'écart. Enfin le prince de Nassau, qui faisait cette campagne en amateur, s'avança seul vers l'intérieur de l'île, et, ne voyant plus qu'un homme isolé, les sauvages s'arrêtèrent. Alors on put échanger quelques objets d'Europe contre des fruits du pays; seulement, quand on leur demanda en retour quelques armes, ils refusèrent et se maintinrent dans une attitude menaçante et hostile. Plusieurs d'entre eux gardaient leurs frondes prêtes pour le combat. Pendant ce temps, Bougainville faisait charger ses canots de fruits et de bois; il ordonnait qu'on gravât sur une planche de chêne l'acte de prise de possession de ces îles au nom de la France, et qu'on enterrât au pied d'un arbre cette périssable preuve d'une suprématie nominale. Cette petite vanité une fois satisfaite, on se rembarqua. C'était le moment qu'attendaient les sauvages. Lorsqu'ils virent que les chaloupes regagnaient la haute mer, ils se précipitèrent vers la grève et décochèrent une grêle de pierres et de flèches. On y répondit à l'instant par quelques coups de fusil tirés en l'air; puis, voyant que les assaillants y mettaient une obstination dangereuse, on coupa court à leurs tentatives par une mousqueterie vive et bien dirigée. Aux premiers morts tombés, les agresseurs s'enfuirent en hurlant vers des forêts qui bordaient la plage.

Bougainville distingua aussi sur ces îles deux types distincts, des noirs et des mulâtres, les uns et les autres aux lèvres épaisses, aux cheveux presque laineux;

petits du reste, laids, mal faits et rongés de lèpre, circonstance qui lui fit nommer cette terre *Ile des Lépreux*. Le peu de femmes qu'il y vit n'étaient pas moins hideuses que les hommes. Ceux-ci, à peu près nus, se couvraient à peine les parties sexuelles; celles-là, également à demi nues, portaient leurs enfants dans des espèces d'écharpes papyriformes ornées de jolis dessins et entourées d'une bordure cramoisie. La barbe des hommes était rase; les cloisons des narines étaient percées pour recevoir des ornements; à chaque bras ils avaient des bracelets de dents de sanglier, et au cou des plaques d'écaille de tortue. Leurs armes étaient des arcs, des flèches, des roseaux armés d'os acérés, des casse-têtes et des sabres en bois très-dur, enfin des pierres qu'ils lançaient soit avec la fronde, soit avec la main. Le Taïtien Outourou, que Bougainville avait à bord, ne comprit pas un seul mot du langage de ces naturels.

Durant deux ou trois jours le calme ou les folles brises retinrent les vaisseaux de Bougainville dans une espèce de bassin formé par de hautes terres. Le 26 mai, il s'approcha de celle de l'ouest, qui formait, suivant lui, une fort belle côte couverte d'arbres et d'espaces bien cultivés. L'aspect général promettait un pays riche, quoique montueux. Quelques hommes s'approchèrent dans des pirogues; mais, en dépit de toutes les invitations, ils se tinrent hors de la portée des fusils. La côte fourmillait de têtes noires. Bougainville voulut alors tenter une seconde reconnaissance. Ayant remarqué un enfoncement qui semblait former un havre, il envoya ses canots armés pour l'explorer pendant qu'il croisait avec ses navires à une lieue de terre. L'un des canots s'étant séparé des autres, reçut quelques volées de flèches, auxquelles il répondit par des feux de mousqueterie et des décharges de pierriers. Ces hostilités rendirent les communications impossibles. Les habitants parurent semblables à ceux de l'île des Lépreux. Là se termina cette exploration. Bougainville, ayant encore cherché inutilement un mouillage, prit le large le 28 mai, et continua sa route vers l'ouest.

Les dernières terres que venait de longer Bougainville étaient les deux grandes îles du Saint-Esprit et de Mannicolo, avec l'île Saint-Barthélemy et les îlots qui en dépendent. Comparant ses relevés et les indications de Quiros, le navigateur français soupçonna bien l'identité de ce groupe avec la *Tierra del Espiritu-Santo* de l'Espagnol; mais s'appuyant d'une foule de particularités qui repoussaient cette hypothèse, il usa du droit de découvreur pour imposer à cet archipel le nom de *Grandes Cyclades*. Bougainville eut du moins l'incontestable gloire d'avoir retrouvé des groupes que l'on croyait perdus; il devança Cook dans une reconnaissance que celui-ci devait opérer avec cette supériorité d'exécution qui le distingue de tous les navigateurs de cette époque.

Cook aperçut les terres de l'île Aurore le 16 juillet 1774; il les doubla par le nord en prolongeant la côte, que la brume et les nuages cachaient par intervalles. « Nous apercevions, dit Forster, des cocotiers jusque sur les plus hautes chaînes de l'île. Autant qu'une brume épaisse nous permit d'en juger, elle est revêtue de forêts d'un aspect agréable, mais sauvage. » Le 18 juillet, Cook s'étant approché

de l'île aux Lépreux, deux pirogues s'avancèrent vers le navire, en se tenant à la distance d'un jet de pierre. Sur la grève se pressaient des milliers de naturels armés d'arcs et de flèches, noirs, nus, avec quelques ornements sur la poitrine et aux bras. L'un d'eux, il était le seul ainsi accoutré, portait en guise d'écharpe une étoffe d'un blanc sale ornée d'une bordure rouge. Le jour suivant on longea l'île Aurore, pour cingler ensuite vers l'île Pentecôte, plus belle, plus féconde, plus populeuse en apparence. La fumée y tourbillonnait sur tous les points. De là on se dirigea vers la côte septentrionale d'Ambrym, afin de gagner les terres situées à l'ouest. En se rapprochant d'elles, on reconnut qu'elles formaient une grande île nommée Mannicolo par les naturels. Cook ayant trouvé une baie dans le S. E., y jeta l'ancre le 21 juillet.

Quand l'embarcation détachée en avant s'approcha du rivage, on vit les naturels s'y précipiter en foule, armés de rameaux verts qu'ils agitaient au loin; ils puisaient ensuite de l'eau avec leurs mains et la versaient sur leurs têtes. A ces démonstrations amicales, Cook fit répondre par des signes analogues. Alors les pirogues se rapprochèrent des navires, et les naturels qui les montaient continuèrent à secouer leurs rameaux verts, en criant : *Tomar!* qui semble être l'équivalent du *tato* (ami, frère) des Taïtiens. Malgré ces dehors pacifiques, la plupart d'entre eux étaient armés. On les surveilla, tout en cherchant à réaliser quelques échanges. Les Anglais donnèrent des étoffes de Taïti, les naturels des flèches armées d'os et barbouillées d'une gomme noirâtre. Enfin, après avoir circulé et babillé bruyamment autour du bord, les sauvages se retirèrent le soir vers la grève, y allumèrent de grands feux, reparurent auprès des navires dans leurs pirogues garnies de torches, se promenèrent encore dans toute la baie, et, retournés à terre, ne cessèrent leurs chants et leurs danses que fort avant dans la nuit.

Le lendemain, ils accoururent de nouveau, les uns à la nage, les autres dans des pirogues. Ce jour-là Cook invita l'un d'eux à monter à bord, et le vaisseau fut bientôt rempli de sauvages. En peu d'instants on en eut partout du haut en bas des frégates, et jusque dans les moindres recoins. Les uns parcouraient l'entre-pont et les chambres, les autres grimpaient au sommet des mâts comme d'habiles gabiers; ceux-ci allaient sur le gaillard d'avant; ceux-là cherchaient à s'introduire dans la cale. Ces hommes semblaient fort intelligents; ils comprenaient les moindres gestes, et ils enseignèrent aux marins en fort peu d'heures une foule de mots de leur idiome. Ils convoitaient sans doute tout ce qu'ils voyaient, mais ils n'y touchaient pas si on le leur refusait. Leur curiosité fut excitée surtout par la vue des miroirs; l'effet de la réflexion ne les étonna que pendant quelques minutes, après quoi ils s'y habituèrent et prirent plaisir à s'y regarder. Les choses allaient au mieux, quand un incident subit faillit troubler la bonne harmonie naissante. Un sauvage des pirogues, voyant qu'on lui interdisait l'accès du vaisseau, banda son arc contre un canotier. Ses compatriotes voulurent l'en empêcher d'abord, mais il persista. Cook lui-même, l'ayant menacé, fut couché en joue par le sauvage.

Alors le capitaine, peu endurant de sa nature, prévint l'agresseur par un coup de fusil chargé à dragées. Le naturel chancela mais ne renonça point; il ne laissa tomber son arc qu'à une seconde décharge. A ces actes d'hostilités succéda une sorte de pêle-mêle; les pirogues des naturels se sauvèrent en lançant quelques flèches auxquelles on répondit par un coup de canon; puis, au bout d'une heure d'armistice, les fuyards se rapprochèrent, entourèrent le bord, et recommencèrent leurs échanges, comme si nul acte de violence n'avait eu lieu. Seulement, au bruit du canon, une espèce de tambour avait battu à terre. C'était sans doute un signal de ralliement. Cook retourna dans l'après-midi sur la plage avec deux canots armés. Il voulait y faire de l'eau et du bois. Quoique cinq cents insulaires fussent rassemblés sur la grève, tous armés de massues, d'arcs et de lances, nulle hostilité ne survint. Le capitaine alla seul vers ces hommes, agitant un rameau vert, tandis qu'un chef sauvage en faisait autant de son côté. On échangea les rameaux, on se joignit les mains, et la paix fut faite. Cook distribua quelques présents aux chefs, et reçut en échange un petit cochon, quelques noix de coco et un peu d'eau fraîche. Ayant fait signe qu'il voulait du bois, il lui fut permis d'en couper, à la condition que personne ne pénétrerait dans l'île. Cette interdiction fut rigoureusement maintenue : les naturalistes Forster et Sparmann, ayant découvert un petit sentier au milieu des taillis, commençaient déjà leurs explorations botaniques, quand un naturel les aperçut et avertit ses camarades; sur-le-champ, on courut vers eux, et malgré des prières et des instances redoublées, il leur fallut faire volte-face et rétrograder vers le rivage.

Avant de quitter ce havre, Cook voulut en visiter le côté opposé. Il descendit à terre; mais il n'y resta guère plus d'un quart d'heure, les naturels ayant témoigné par quelques gestes le désir de voir évacuer leur territoire. Cook, du reste, avait pu s'assurer d'un coup d'œil qu'aucune source d'eau n'existait sur cette grève. C'est là tout ce qu'il voulait. Le 23 juillet au matin, il leva l'ancre et quitta ce mouillage après l'avoir nommé *Port-Sandwich*. Au moment où le navire abandonna l'île, les naturels se pressèrent encore le long du bord. Quelques derniers échanges eurent lieu avec une probité qui surprit les Anglais. Le navire marchant assez vite, plus d'une pirogue se vit repoussée loin du bord, avant d'avoir pu fournir la contre-valeur des marchandises qu'elle avait reçues. Dans toute la Polynésie, cet accident eût été une bonne fortune pour les naturels; mais ces Mélanésiens semblaient se piquer d'honneur; ils voulaient faire du commerce et non dérober. Aussi voyait-on les pirogues pagayer vivement vers le vaisseau pour lui remettre le prix des choses qu'elles en avaient reçues. L'un de ces naturels surtout fit un trait digne d'être cité : ayant pu accoster le bâtiment, il monta sur le pont avec des objets dont il avait reçu la valeur, et laissa la marchandise en indiquant qu'il ne faisait que se libérer. Acte singulier de loyauté pour ces races si disposées au larcin!

Cook reconnut Ambrym et Paoum, et s'approcha le 24 d'Api, où il vit sur la grève des sauvages armés d'arcs et semblables à ceux de Mallicolo. Le calme sur-

prit son navire près des îles Stephen, où un mal presque subit frappa son état-major. On avait pêché deux poissons rougeâtres semblables à de grosses brêmes pour la taille et pour la forme, et on les avait servis sur la table des officiers et des sous-officiers. A la suite de ce repas, presque tous les convives tombèrent malades. De violentes douleurs à la tête et aux membres, une chaleur brûlante sur toute la peau, et une espèce d'insensibilité dans les jointures, tels étaient les symptômes de cet empoisonnement. La nuit, les souffrances des patients redoublaient encore; tourmentés d'insomnie, ils ne pouvaient supporter le hamac, ils se traînaient sur le pont, fatigués par une salivation excessive, le corps couvert de boutons et de boursouflures cuisantes. Ceux dont les souffrances étaient moins vives paraissaient plus abattus et plus profondément atteints que les autres. Les animaux eux-mêmes éprouvèrent le contre-coup de cet accident; un chien et un cochon périrent. Les hommes atteints ne se rétablirent qu'au bout de dix jours. Ainsi se reproduisit sur l'équipage de Cook le singulier épisode arrivé, cent cinquante ans auparavant, aux compagnons de Quiros, et, depuis Cook, d'autres navigateurs ont couru les mêmes dangers et éprouvé les mêmes symptômes. Forster attribue cela non point à la qualité du poisson, mais aux aliments vénéneux dont il se nourrit dans ces parages. Ailleurs les mêmes espèces se mangent sans aucun inconvénient.

Après avoir exploré tour à tour les petites îles Stephen, Monument, Trois-Collines, Deux-Collines, Montagne et Hinchinbrook, Cook découvrit une grande et belle terre qu'il nomma *Ile Sandwich.* Fertile et verte, elle parut moins peuplée que celle du nord. Le 1er août, on rangea Erro-Mango, ou plutôt Koro-Mango, comme on l'a su depuis. Le 3, il jeta l'ancre sur la partie septentrionale de cette île, abritée seulement contre les alisés de l'E. et du S. E. Ce lieu fut nommé le Cap des Traîtres, à cause des événements qui vont suivre.

Le 2 août, Cook ayant vogué vers la terre avec deux canots, trouva sur le rivage les naturels, bien disposés en apparence. On lui indiqua une plage de beau sable, où il débarqua seul, tenant à la main un rameau vert qu'un des sauvages lui avait donné. Réservés et presque polis, les natifs se tenaient éloignés de la chaloupe sur le moindre signe impératif. L'un d'eux, le chef sans doute, rangea ses compagnons en demi-cercle autour de l'embarcation, et il frappait les curieux qui sortaient du rang. Cook leur distribua quelques cadeaux, puis il demanda de l'eau fraîche et quelques fruits; on lui apporta un vase en bambou, une igname et quelques noix de coco. Jusque-là c'était bien, quoique les insulaires fussent armés de lances et de massues. Cook surveillait leurs mouvements et ceux de leurs chefs; il ne se livrait pas à une confiance aveugle : l'événement justifia sa circonspection. Quand on voulut regagner le bord, la guerre éclata; on vola la planche qui conduisait à pied sec du canot à la terre, on se précipita vers les embarcations pour les tirer sur le sable, on essaya d'enlever violemment les rames aux matelots. La vue d'un fusil arrêta un instant les agresseurs; mais ils revinrent à la charge, guidés par leur chef. Cook voulut punir ce dernier; il le coucha en joue, mais

l'amorce seule brûla. Cet accident enhardit les naturels; ils firent pleuvoir sur les chaloupes une grêle de pierres et de flèches. Il n'y avait plus qu'à repousser la force par la force. Trois décharges successives délivrèrent les Anglais; ils purent reprendre le chemin du bord après avoir tué quatre insulaires et dispersé les autres. Le soir, quelques-uns parurent vers la pointe basse d'un rocher, et montrèrent deux rames, sans doute dans l'intention de les rendre; mais, au lieu d'entrer en pourparlers avec eux, Cook fit tirer une pièce de 4 pour leur donner une idée de la portée des canons.

Ce coup de canon était un salut d'adieu, car Cook quitta Koro-Mango pour gagner une île aperçue dans le S., et que signalaient pendant la nuit quelques lueurs volcaniques. Le 9 août, à trois ou quatre milles dans le N. E., on distingua cette terre ignivome. Forster la dépeint ainsi : « La colline la plus basse de toutes celles de la même rangée, et d'une forme conique, avait un cratère au milieu; elle était d'un rouge brun et composée d'un amas de pierres brûlées, parfaitement stériles. Une colonne épaisse de fumée, pareille à un grand arbre, en jaillissait de temps en temps, et sa tête s'élargissait à mesure qu'elle montait. Toutes les fois qu'une nouvelle colonne de fumée était ainsi jetée en l'air, nous entendions un bruit pareil à celui du tonnerre, et les colonnes se suivaient de près. Toute l'île, excepté le volcan, est bien boisée, et contient une grande quantité de jolis palmiers. Nous y remarquions une belle verdure, même à cette saison de l'année qui était l'hiver pour ce climat. » Cook trouva un mouillage sur la pointe S. E. de cette île nommée Tanna; il y passa quelques jours, et s'y procura des renseignements sur les autres terres de l'archipel. Encore aujourd'hui, Tanna est la seule île un peu connue des Nouvelles-Hébrides.

Timides et invisibles d'abord, les naturels prirent peu à peu quelque hardiesse et se prêtèrent à des échanges; ensuite, devenus insolents et voleurs, ils voulurent enlever de force tout ce qui tombait sous leurs mains, le pavillon, les gonds du gouvernail, les bouées des ancres. Les menaces, le bruit des fusils ne les intimidaient pas; le canon lui-même n'y put rien avec son grondement; il fallut en venir à leur prouver que ce n'étaient pas là seulement des armes de parade. Forster cite de leur part deux traits de courage fort remarquables. Quand on tira le canon, les deux cents sauvages qui entouraient le navire se jetèrent à la mer épouvantés. Un seul, au milieu de cette alarme générale, jeune homme beau et bien fait, resta debout sur sa pirogue, et une expression de dédain caustique anima son visage lorsqu'il vit fuir ainsi ses pusillanimes compatriotes. Un autre jour, un vieillard occupé à enlever une bouée, reçut une balle dans le corps sans renoncer à son travail; il essuya d'autres décharges, puis se rendit tranquillement à bord pour offrir une noix de coco. On ne pouvait se montrer ni plus brave ni plus insouciant.

Tel était le peuple de Tanna. Le 9 août, Cook descendit à terre avec un fort détachement. Suivant l'usage de cet archipel, il avait un rameau vert à la main, et marcha vers les insulaires qui se tenaient massés sur la grève, armés d'arcs et

de casse-têtes. Bientôt la troupe se sépara en deux fractions, l'une à droite, l'autre à gauche des Anglais, comme pour surveiller leurs moindres démarches. Cook distribua quelques présents aux vieillards, et leur fit entendre ensuite qu'il avait besoin de bois et d'eau. Les vieillards indiquèrent les arbres de la grève comme pour autoriser un abattis; mais en recommandant toutefois de ne point toucher aux cocotiers, si utiles à ces peuples.

Le jour suivant, le vaisseau s'engagea beaucoup plus avant dans la baie. Là, les échanges recommencèrent avec des apparences d'abord pacifiques et loyales; mais peu à peu se reproduisirent des scènes de violence. Pour y mettre ordre, Cook fit tirer quelques coups de mousqueton par-dessus les pirogues, sans réussir à intimider les turbulents; puis il tenta une nouvelle descente avec trois canots montés par des soldats et des marins armés. Neuf cents naturels l'attendaient. Ils ne s'opposèrent pas au débarquement; mais quand on les invita à se dessaisir de leurs arcs et de leurs casse-têtes, ils refusèrent. En vain un chef ami des Anglais leur conseilla-t-il de donner cette satisfaction aux Européens, ils s'obstinèrent à rester dans une pose de défi; et quand Cook, pour les intimider, fit tirer un coup de canon sur eux, ils répondirent en narguant les Anglais par des attitudes indécentes. Il fallut donc en venir à une fusillade plus sérieuse et à quelques coups de pierriers qui obtinrent de meilleurs résultats. On put dès lors travailler en paix; on creusa des lignes dans le sable, afin de poser une barrière entre les marins et les naturels. Cette attitude, tour à tour forte et bienveillante, finit par réussir auprès de ces remuants insulaires. Ils n'en vinrent pas, il est vrai, à ce degré de confiance, obtenu de toutes les peuplades polynésiennes, mais ils souffrirent des rapports bien plus intimes que ne l'avait fait jusque-là aucune tribu de la Mélanésie. Le vieux chef ami des Anglais fut l'intermédiaire de ces transactions amicales, et il y apporta une loyauté qui ne se démentit pas. Un autre ami des Anglais fut ce même intrépide jeune homme qui s'était moqué des frayeurs de ses compatriotes, quand ils tombèrent renversés au seul bruit du canon. Les plus intrépides parmi les natifs s'étaient donc rangés du côté des Anglais. Wa-Akou fut, du reste, remarqué par Cook et Forster; et ce dernier en a laissé un portrait flatteur. « Il avait de beaux traits, dit le naturaliste, de grands yeux très-vifs; et toute sa physionomie annonçait de la bonne humeur, de l'enjouement et de la pénétration. Voici une preuve de son intelligence. Le capitaine Cook et mon père, comparant leur vocabulaire, trouvèrent qu'ils avaient noté un mot différent pour exprimer le ciel, et ils s'en rapportèrent à lui pour savoir lequel des deux termes était le véritable. A l'instant il étendit une de ses mains vers le ciel, et il la posa sur un des mots; il remua ensuite une autre main sous lui, et il prononça le second, en nous faisant comprendre que le premier signifiait proprement le firmament, et le second les nuages qui se trouvent au-dessous. Il nous apprit aussi les noms des îles des environs. Ses manières à table furent très-décentes; la seule chose qui nous parut malpropre, c'est qu'au lieu de fourchette il se servait d'un petit bâton qu'il portait dans ses cheveux, et avec lequel il se grattait la tête de

temps en temps. Comme ses cheveux étaient arrangés, suivant la mode du pays, à la porc-épic, et remplis d'huile et de peinture, il nous dégoûta encore davantage; mais il ne croyait pas manquer de politesse. »

Au bout de quelques jours, la méfiance des indigènes s'apaisa; les naturalistes purent opérer des reconnaissances intérieures, quelquefois à la distance de trois ou quatre milles. Le savant Forster parcourut l'île dans diverses directions, sans que les sauvages l'inquiétassent. Un seul point lui fut interdit, l'accès du volcan. Chaque fois qu'il se dirigeait de ce côté, les insulaires lui barraient le passage, et ne souffraient pas qu'il poussât plus loin. Était-ce le chemin d'un de leurs villages et voulaient-ils le cacher aux Européens, ou bien un motif superstitieux rendait-il sacrés les abords du cratère? Forster ne le sut pas; il trouva des obstacles insurmontables, sans pouvoir en saisir la cause. Dans une autre excursion sur l'île, Forster chercha à pénétrer dans une des cases mystérieuses d'où partaient les chants solennels. Éconduit et repoussé de nouveau, il utilisa du moins sa tentative en recueillant des observations sur les mœurs des indigènes.

« Nos Indiens, dit-il, nous conduisirent par un nouveau sentier à travers des plantations fertiles et en bon ordre; de jeunes garçons couraient devant nous, en nous donnant différentes preuves de leur habileté dans les exercices militaires. Ils jetaient une pierre avec adresse, et en place de dard ils faisaient usage d'un gramen ou roseau vert. Leur trait ne manquait jamais le but, et ils imprimaient tant de force au roseau, que le moindre souffle d'air pouvait détourner de sa route, qu'il entrait de plus d'un pouce dans le bois; ils le balançaient entre la jointure inférieure du pouce et de la main, sans le toucher des doigts. Les petits enfants de cinq ou six ans s'accoutumaient déjà à cet exercice, et ils se préparaient à manier un jour les armes avec succès. Différents détours nous reconduisirent aux habitations où les femmes apprêtaient leur dîner. Elles grillaient des racines d'igname sur un feu allumé au pied d'un arbre. Notre approche les fit tressaillir et les mit en fuite; mais nos conducteurs les tranquillisèrent, et elles continuèrent leur opération. Nous nous mîmes au pied d'un arbre devant une des maisons, et nous essayâmes de causer avec ces Indiens, tandis que quelques-uns d'entre eux étaient allés nous chercher des rafraîchissements. Les habitants des plantations voisines, apprenant notre arrivée, se rassemblèrent en foule autour de nous, et parurent fort charmés de ce que nous causions amicalement et familièrement avec eux. Je fredonnai par hasard une chanson; ils me prièrent instamment de chanter; et quoique aucun de nous ne fût habile musicien, nous satisfîmes leur curiosité et nous leur chantâmes différents airs. Les chansons allemandes et anglaises, surtout les plus gaies, leur plaisaient infiniment; mais les tons suédois du docteur Sparmann obtinrent des bravos universels. Quand nous eûmes fini, nous les priâmes de vouloir bien nous donner à leur tour une occasion d'admirer leur talent, et l'un d'eux commença à l'instant un air très-simple, mais harmonieux; nous n'en avions jamais entendu un aussi bon chez les différentes nations des mers du Sud. Il embrassait une plus grande quantité de notes que ceux de Taïti, ou même de Tonga-

Tabou, et il avait un ton sérieux qui le distinguait avantageusement de la musique plus douce et plus efféminée de ces îles. Les mots paraissaient disposés en mètre et coulaient de la bouche avec aisance. Les naturels nous montrèrent aussi, en cette occasion, un instrument musical composé de huit roseaux, comme la syrinx de Tonga-Tabou, avec cette différence que la grosseur des roseaux décroissait en proportion régulière et qu'il comprenait une octave, quoique les roseaux ne fussent pas complétement d'accord.

« L'après-dînée, je redescendis à terre avec le docteur Sparmann, et nous allâmes sur la colline plate faire une autre visite aux naturels. Quelques-uns vinrent à notre rencontre à moitié chemin, et nous conduisirent à leurs huttes. Dès que nous fûmes assis avec le père d'une de ces familles, homme d'un âge moyen et d'une physionomie intéressante, nos amis nous prièrent de nouveau de chanter. Nous y consentîmes volontiers; et lorsqu'ils parurent s'étonner de la différence de nos chansons, nous tâchâmes de leur faire comprendre que nous étions de différents pays. Alors, nous indiquant un vieillard dans la foule de nos auditeurs, ils nous dirent qu'il était natif de Koro-Mango, et ils l'engagèrent à nous amuser par ses chants. Tandis que l'insulaire de Koro-Mango chantait, les femmes sortirent de leurs huttes et vinrent former un petit groupe autour de nous. En général elles étaient d'une stature beaucoup moindre que celle des hommes, et elles portaient de vieux jupons d'herbe et de feuilles, plus ou moins longs suivant leur âge. De jeunes filles de quatorze ans avaient des traits fort agréables, et un sourire qui devint plus touchant à mesure que leur frayeur se dissipa. Elles avaient les formes sveltes, les bras d'une délicatesse particulière, les seins ronds et pleins. Elles n'étaient couvertes que jusqu'au genou. Leurs cheveux bouclés flottaient sur leur tête, et la feuille de banane verte qu'elles y portaient montrait, avec plus d'avantage, leur couloir noire. Elles avaient des anneaux d'écaille de tortue à leurs oreilles. Nous remarquâmes que la quantité de leurs ornements croissait avec l'âge; les plus vieilles et les plus laides étaient chargées de colliers, de pendants d'oreilles et de nez, et de bracelets.

« Les insulaires de Tanna présentaient à nos yeux un exemple d'affection qui prouve que les passions et les bonnes qualités des hommes sont les mêmes dans chaque pays. Une petite fille d'environ huit ans, d'une physionomie intéressante, nous examinait furtivement entre les têtes des Indiens assis à terre. Dès qu'elle s'aperçut qu'on la regardait, elle alla en toute hâte se cacher dans la hutte. Je lui fis signe de revenir; et pour l'y engager je lui montrai une pièce d'étoffe de Taïti; mais je ne pus la déterminer à se rapprocher. Son père se leva, et à force de caresses il la ramena. Je pris la main de l'enfant, et je lui donnai l'étoffe avec de petits ornements : la joie et le contentement se peignirent aussitôt sur le visage du père.

« Nous restâmes parmi ces insulaires jusqu'au coucher du soleil. Avant notre départ des huttes, les femmes allumèrent différents feux dans l'intérieur et aux environs, et elles se mirent à apprêter leur souper. Les Indiens se précipitaient

autour de ces feux, et il semblait que l'air du soir était un peu trop frais pour leurs corps nus. Plusieurs avaient à la paupière supérieure une tumeur que nous attribuâmes à la fumée dans laquelle ils sont toujours assis : elle obstruait tellement leur vue, qu'ils étaient obligés de tourner la tête en arrière jusqu'à ce que l'œil fût dans une ligne horizontale avec l'objet qu'ils voulaient regarder. »

Après Forster et Sparmann, Cook tenta lui-même une excursion jusqu'au cratère volcanique. Il partit le 14 au matin, et se dirigea vers la colline, où les naturalistes avaient observé des fumeroles. Un thermomètre y fut encore enterré. A l'air libre, il marquait 26° 7 : dans ce sable brûlant, il monta en une minute à 98°, c'est-à-dire à une température qui approchait de celle de l'eau bouillante. La surface du sol, ainsi échauffée, occupait quatre ou cinq toises en carré, et tout près de là prospéraient des figuiers dont l'ombre se projetait sur cet espace tourmenté par des feux intérieurs. Les voyageurs rencontrèrent, de distance en distance, des maisons, des habitants, et des terrains cultivés. Pour défricher le sol couvert de bois, les naturels coupaient les petites branches des grands arbres, creusaient la terre sous les racines, et réduisaient tout en cendres. Un sauvage que trouvèrent Sparmann et Forster s'offrit à leur servir de guide; mais à l'embranchement de deux sentiers, un autre naturel moins obligeant, armé d'une fronde et d'une pierre, leur barra le chemin. Le bout d'un fusil dirigé sur lui fit bien tomber les armes de ses mains, mais il poussa alors des cris qui attirèrent deux ou trois voisins et une jeune femme armée d'une massue. Ceux-ci conduisirent la petite caravane sur le sommet d'une colline, et, de là, lui montrant un chemin qui menait au navire, ils l'invitèrent à y retourner. Décidés à poursuivre leur projet, les Anglais ne quittèrent pas néanmoins leur première direction. Quoique leur guide les eût abandonnés, ils gravirent un autre monticule qui, suivant eux, devait être presque contigu au volcan. Cette attente fut déçue; ils étaient loin encore du but de leur course, presque aussi loin qu'au moment du départ, et plusieurs montagnes les en séparaient. Ce désappointement les refroidit beaucoup, et déjà ils songeaient à rétrograder, quand des sauvages, apparus en armes, vinrent changer en retraite forcée cette retraite volontaire. Dès qu'on eut pris le chemin du rivage, ces hommes se montrèrent tout autres ; ils servirent de guides aux Anglais et leur offrirent des noix de coco et des bananes. Ce fut, du reste, la dernière tentative faite pour s'approcher du volcan.

Le 16, parut sur le rivage un sauvage nommé Logaï, et qu'on appelait le roi de l'île ou l'ariki. Cook descendit à terre pour le voir et lui faire quelques présents : il les accepta et partit. C'était un vieillard avancé en âge, d'une physionomie ouverte et riante. Rien ne semblait caractériser son rang, si ce n'est, pourtant, la ceinture de ses reins qui était bigarrée de noir et de rouge, tandis que celles des autres insulaires étaient toutes d'un brun jaunâtre. Ce chef était suivi de son fils, âgé de quarante ans environ. Une foule de naturels venus à sa suite encombraient le rivage. L'autorité de ces chefs resta une énigme pour Cook. L'un d'eux n'eut pas assez de pouvoir sur les insulaires présents pour en faire monter un seul

au sommet d'un cocotier dont il désirait quelques noix : après s'être vainement adressé à plusieurs, il se décida à y grimper lui-même. Sa vengeance contre les hommes qui lui avaient désobéi fut de n'y pas laisser une seule noix. Il les cueillit toutes et les distribua aux matelots. Du reste, l'un et l'autre chef s'invitèrent sans façon à dîner à la table de Cook : tous deux ils firent honneur aux légumes, mais ne se soucièrent pas des salaisons.

La bonne harmonie qui régnait depuis quelque temps faillit être troublée par un incident malheureux. Une ligne de démarcation avait été tracée autour du camp anglais établi à terre, et des sentinelles veillaient à ce qu'elle fût respectée par les sauvages. Un jour, quatre ou cinq naturels s'étant obstinés à la franchir, le factionnaire fit feu sur eux, et celui qu'il tua n'était pas le coupable. Ce soldat fut blâmé par Cook ; mais ce blâme ne suffisait pas. Heureusement les insulaires se montrèrent plus affligés que courroucés ; ils apportèrent des fruits sur le rivage pour désarmer ces superbes étrangers, et ne cherchèrent pas à retenir comme otage et comme victime Forster, qui, alors en excursion dans l'île, se trouvait à leur merci. Forster revint sans être inquiété. Ayant même rencontré sur sa route deux naturels qui rapportaient le cadavre de leur compatriote, il n'entendit sortir de leur bouche, comme plainte, que le seul mot *markom !* (il est mort !)

Cook quitta le havre de Tanna le 21 août : il doubla cette terre par le sud, reconnut l'île basse d'Immer, les hautes terres d'Erronan et d'Annatom, puis laissa porter au N. O. Le jour suivant il prolongea la bande occidentale de l'île Sandwich, rasa à une demi-lieue de distance la pointe S. O. de Mallicolo, dont la plage était couverte d'insulaires. Passant ensuite entre Mallicolo et la terre du Saint-Esprit, il rangea cette dernière dans toute sa partie orientale ; puis, le 24 au soir, il laissa porter sur la pointe N. Durant deux jours, son navire louvoya pour pénétrer dans une vaste baie qui forme une échancrure dans les terres. Le 26 dans l'après-midi, le navire ne se trouvant plus qu'à deux milles du fond de la baie, Cook expédia deux canots en reconnaissance. De leur côté, les naturels se hasardèrent de nouveau à suivre le bâtiment avec leurs pirogues, mais sans vouloir jamais aborder. L'officier envoyé en reconnaissance parla à son tour. Il dit que, débarqué sur la plage, il y avait trouvé une rivière assez profonde pour que les canots pussent la remonter. Ce fait était assez caractéristique : Cook ne put s'y méprendre. C'était évidemment la baie que Quiros avait nommée Saint-Jacques et Saint-Philippe, et au fond de laquelle il avait bâti sa prétendue ville de *Jérusalem-la-Neuve*. Le capitaine anglais ne chercha plus de nouvelles preuves à l'appui de cette concordance. Enfin, le 1er septembre, Cook perdit de vue ces terres en leur laissant le nom de Nouvelles-Hébrides, que l'usage a consacré.

Voilà quelle fut l'exploration de Cook. Il a fallu la citer avec détails, car il est le seul qui ait bien vu cet important archipel. En 1793, d'Entrecasteaux se contenta d'une reconnaissance rapide. Krusenstern parle bien d'une relâche de Golownin à Tanna en 1808 ; mais sa relation, si elle existe, est peu connue. Enfin, en 1827, le capitaine d'Urville, passant dans la partie S. du groupe, rectifia la

position d'Erronan, et reconnut de plus près que ses devanciers l'île d'Annatom. Le temps l'empêcha de pousser plus loin cette reconnaissance partielle.

CHAPITRE XVII.

NOUVELLES-HÉBRIDES. — GÉOGRAPHIE — MŒURS.

L'archipel des Nouvelles-Hébrides forme une chaîne étroite d'environ 120 lieues d'étendue du N. N. O. au S. S. E., entre le 15° et le 20° de lat. méridionale, et entre le 164° et le 168° de long. à l'E. de Paris. Il comprend neuf grandes îles et beaucoup d'autres d'une moindre étendue. On y relève en commençant par le sud : — ANNATOM, découverte par Cook en 1774, revue par d'Entrecasteaux en 1793, et reconnue en 1827 par d'Urville : terre formée par de hautes montagnes, avec une bande littorale fort étroite, surtout dans la partie nord. Cette bande est garnie de cocotiers et d'une foule d'autres arbres au tronc blanchâtre et dénudé, que M. d'Urville suppose appartenir à l'espèce *melaleuca leucadrendron*, qui fournit l'huile de *katoupouti*. Dans toute cette partie, nul indice ne révéla à ce navigateur que l'île fût peuplée. Elle a dix milles de l'E. à l'O. sur six de largeur. — ERRONAN, découverte par Cook en 1774, revue par d'Entrecasteaux en 1793, et par d'Urville en 1827. Ile fort haute, ayant la forme d'un cône isolé, à pans escarpés et largement tronqué au sommet. Suivant Forster ses habitants se rapprochent du type polynésien. Cinq milles de circuit. — TANNA, découverte en 1774 par Cook, revue en 1793 par d'Entrecasteaux. Ile haute, bien peuplée, d'environ vingt-deux milles d'étendue du N. N. O. au S. S. E., sur neuf milles de large.

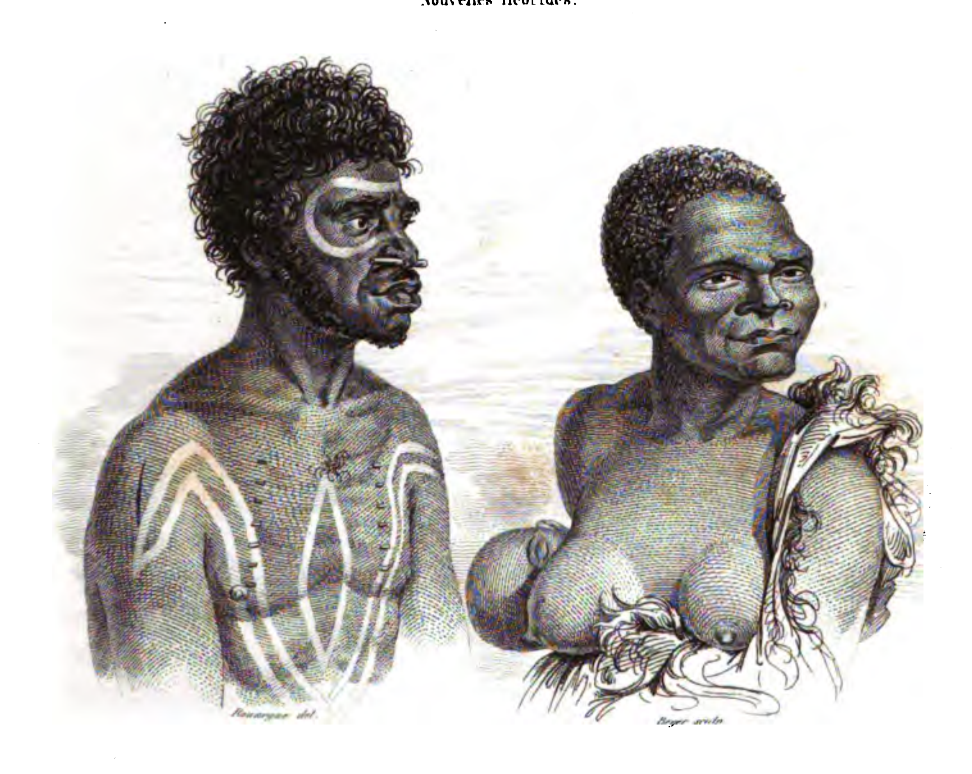
Les insulaires de Tanna sont d'une couleur bronzée, de formes grêles et anguleuses, de taille petite et mince. Leur nez est large; leurs yeux sont pleins et doux, leurs traits respirent la vivacité et l'esprit. Presque tous, au dire de Cook, avaient la physionomie ouverte, mâle et honnête; mais chez un petit nombre, moins heureusement doué, l'air était méchant et faux. Les naturels, agiles et dispos, maniaient les armes avec adresse; mais réservant toutes leurs forces pour les temps de guerre, ils laissaient aux femmes le soin des travaux pénibles. Sur la plage les femmes circulaient chargées de fardeaux; les hommes ne portaient que leurs armes. Les femmes, petites de taille, sont assez jolies dans leur jeunesse. Leurs yeux sont doux et bons; leur démarche ne manque pas d'une certaine grâce. Le vêtement des hommes consiste en un pagne qui, au lieu de cacher leur nudité, a le privilége de la faire mieux ressortir. « Ils ressemblent, dit Forster, au dieu tutélaire des vergers dans la mythologie grecque. » Les femmes s'enveloppent d'une pièce d'étoffe en fibres de bananier, qui les couvre de la ceinture aux genoux.





INDIGÈNE DE TANNA

Nouvelles Hébrides.



NATURELS DE L'AUSTRALIE.

Publié par Furne, à Paris.

Imp. F. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille à Paris


THE ASTOR LIBRARY
NY

Outre le tatouage ordinaire par piqûres, le tatouage par incision est pratiqué chez ces peuples. La chair est enlevée avec un bambou ou une coquille acérée; puis on applique une plante particulière pour faire soulever la peau pendant que la blessure se guérit. Ces tatouages affectent la forme de fleurs, d'animaux, ou d'autres figures; ils sont en grand honneur dans le pays. Les deux sexes usent encore, comme ornements, de divers fards, tantôt d'un noir de plomb, tantôt rougeâtres, quelquefois d'un brun rouge, et ils les disposent sur le visage, le cou et les épaules, en bandes obliques de deux ou trois pouces de large. Rarement la couleur blanche est employée; mais quelquefois une moitié du visage est peinte en rouge, tandis que l'autre l'est en noir.

Leurs cheveux, naturellement crépus et frisés, noirs ou bruns, séparés en petites mèches fort menues, ont dans leur partie inférieure l'apparence de cordelettes tortillées. Pour obtenir ce résultat, ils ont soin de les rouler de temps en temps autour d'une menue plante. D'autres, abandonnant leur chevelure à la forme naturelle, se contentent de la rattacher en touffes au sommet de la tête avec une feuille verte. Ils tiennent aussi plantée dans ce chignon une petite baguette dont ils se servent pour se gratter, infestés qu'ils sont de vermine, et en outre un petit bambou garni de plumes d'oiseau. Quelques-uns se coiffent de chapeaux en nattes ou en feuilles de bananier. Les femmes ont généralement les cheveux courts, ainsi que les jeunes gens jusqu'à l'âge viril. La barbe des hommes est courte, forte et épaisse; quelquefois ils la disposent en mèches tortillées comme les cheveux. Les hommes et les femmes sont chargés de bracelets, de colliers, de pendants d'oreilles et d'amulettes. Ces ornements sont en pierres dures, en coquillages, en écailles de tortue, en coques de noix de coco, ou simplement en morceaux de bois poli, suivant les moyens de chaque individu. Les cloisons des narines sont percées pour recevoir une pierre cylindrique, ou un morceau de bambou d'un demi-pouce d'épaisseur.

L'industrie de ces sauvages se borne à la culture des terres, à la fabrication de leurs étoffes, de leurs armes, à la construction de leurs maisons et de leurs pirogues. Ils n'avaient encore aucune idée de l'emploi du fer, mais bientôt ils en eurent senti l'utilité. Leurs armes sont la lance, le dard, l'arc et le casse-tête. Le dard est leur arme favorite : pour le lancer, ils se servent d'un cordon tressé, de six pouces de long, avec un œillet à un bout et un nœud à l'autre. L'index de la main droite se place dans l'œillet, et l'autre bout se roule autour du dard, tandis que celui-ci est soutenu sur le pouce et les autres doigts pour déterminer la direction. L'impulsion est donnée par l'index, et, quand le trait part, le cordon reste aux doigts. Avec ces dards, ils tuent les oiseaux et les poissons à la distance de vingt à trente pieds, mettent l'arme dans un blanc de six pouces sans jamais manquer leur coup. On n'a rien pu savoir au sujet de la forme de leur gouvernement. Quelques-uns ont le titre de chef; mais leurs privilèges, s'ils en ont, paraissent bien limités. Malgré toutes les questions faites, il fut impossible de savoir quelle était leur religion, et même s'ils en avaient une. On se borna à con-

jecturer que les chants entendus chaque matin sur la plage orientale étaient une prière solennelle.

Quand ces sauvages remarquaient quelque chose de nouveau pour eux, ils s'écriaient : *Hiibou!* Ce mot était employé encore pour exprimer d'autres impressions, comme la surprise, l'admiration, le désir. Ils lui donnaient en outre un caractère spécial par la manière dont ils l'accentuaient, et l'un de ces accompagnements obligés consistait dans la manière de faire claquer leurs doigts. Forster pense que leur langue est aussi différente de l'idiome tonga que de celui de Mallicolo : la plupart des mots contiennent des sons gutturaux et de fortes aspirations. Sonores d'ailleurs et remplis de voyelles, ils sont faciles à répéter. Les connaissances géographiques de ces insulaires s'arrêtaient à Koro-Mango ; ils ne connaissaient ni Mallicolo, ni Api, ni même Sandwich, plus rapprochée d'eux.

Les principales productions de l'île sont le fruit de l'arbre à pain, la noix de coco, un fruit semblable à la pêche, un autre fruit semblable à l'orange, mais non mangeable ; l'igname, la patate et la figue sauvage. Les fruits de l'arbre à pain, les cocos et les bananes ne sont ni aussi bons ni aussi abondants qu'à Taïti ; mais la canne à sucre et les ignames y excellent pour la quantité, pour la grosseur et pour la qualité. Une igname fut trouvée qui pesait cinquante-six livres. Les cochons sont assez communs, mais la volaille est rare. Quant aux oiseaux, moins nombreux qu'à Taïti, ils sont peut-être d'un plumage plus brillant. Les Anglais firent le long du rivage des pêches miraculeuses. Forster put remarquer que les forêts produisaient une foule de plantes étrangères à Taïti, les unes communes aux flores asiatiques, les autres particulières à ces groupes.

La constitution géologique de Tanna fut l'objet d'un examen sérieux de la part des naturalistes de Cook. « Une espèce de pierre argileuse, dit Forster, mêlée avec des morceaux de pierre de craie, forme la plupart des rochers que nous examinâmes. Elle est communément d'une couleur brune ou jaunâtre, et elle se trouve en couches horizontales d'environ six pouces d'épaisseur. En plusieurs endroits, nous observâmes une pierre noire, tendre, composée de cendres et des schorls vomis par le volcan, mêlée d'argile ou d'une sorte de tripoli que les mineurs appellent pierre ponce. Cette substance est placée quelquefois en couches alternatives avec la pierre noire. Le même sable volcanique, mêlé au terreau végétal, forme le sol le meilleur de l'île, où, comme je l'ai déjà dit, tous les végétaux croissent en abondance. »

Koro-Mango, découverte par Cook en 1774, n'est pas éloignée de Tanna de plus de vingt milles au nord. Ses terres sont assez élevées, et forment, sur la bande orientale, une baie profonde dont les rives sont basses, et dont les terres adjacentes semblent être fertiles : des deux côtés règnent de vastes forêts d'un coup d'œil ravissant ; au sud le sol s'incline en pente douce et présente une vaste étendue particulièrement cultivée. Cette île a 20 milles du N. au S., sur une largeur presque égale. Ses habitants forment, avec ceux des îles au sud, une variété différente de celles qui habitent les îles plus au nord ; ils parlent même une

autre langue. Leur stature est médiocre, mais ils sont assez bien proportionnés; leurs traits ne sont point disgracieux; d'un teint très-foncé, ils se peignent le visage en noir ou en rouge, et portent les cheveux frisés ou bouclés. Leurs cases sont couvertes de feuilles de palmier, et leurs plantations sont entourées de haies de roseaux.

Ile Sandwich, découverte en 1774 par Cook. Elle gît à 22 lieues au N. N. O. de la précédente; elle a 22 lieues de circuit, et sa plus grande dimension est de 10 lieues du S. E. au N. O. Cette île, l'une des plus belles du groupe, offrit aux Anglais l'aspect le plus riant. Des plaines et des bosquets de la plus riche verdure y coupent le terrain. On y voyait, à l'ombre de hauts palmiers, de petites huttes assez jolies, et la grève était couverte de pirogues échouées.

Ile Pentecôte, découverte par Bougainville en 1768, reconnue par Cook en 1774. C'est une terre d'une hauteur considérable et couverte de bois, à l'exception des terrains cultivés, qui paraissent en grand nombre. Elle n'a pas moins de trente-trois milles du N. au S. sur huit à dix milles de largeur. Les compagnons de Cook y remarquèrent dans la nuit des incendies de forêts, et ils en conclurent que les défrichements occupaient la population de cette île.

Ile Aurore, découverte par Bougainville en 1768, reconnue par Cook en 1774. Terre haute et peuplée, d'environ 11 lieues du N. au S. sur quatre ou cinq milles seulement de largeur. L'île entière, depuis les bords de la mer jusqu'au sommet des montagnes, paraît couverte de bois, et toutes les vallées y sont coupées par des ruisseaux. Le pic central est d'une hauteur considérable.

Ile des Lépreux, découverte par Bougainville en 1768, reconnue par Cook en 1774. Terre haute et peuplée, de forme ovale, et de 18 à 20 lieues de circuit. Toute la pointe N. E. parut à Forster plus basse que le reste de l'île, et couverte de différents arbres parmi lesquels figuraient des tiges innombrables de palmiers. De superbes cascades se précipitaient des montagnes.

Ile Mallicolo, découverte par Quiros en 1606, revue par Bougainville en 1768 et reconnue par Cook en 1774. C'est une grande et belle île qui n'a pas moins de 18 lieues du N. O. au S. E., sur 6 ou 7 de largeur. Cook l'a dépeinte comme féconde et populeuse. Ses habitants sont petits, bronzés, avec la tête longue et le visage plat, plus semblables à des singes qu'à des hommes, moins pourtant à cause de la figure que par l'effet de membres grêles et disproportionnés. Ce qui accroît leur difformité naturelle, c'est une ceinture en corde, serrée si fortement autour des reins, que la forme de leur corps approche de celle d'une grosse fourmi. Le sillage creusé par ce lien coupe le corps de la manière la plus disgracieuse. Les femmes, non moins hideuses que les hommes, se peignent en rouge la tête, le visage et les épaules. Les ornements et les armes de ces insulaires sont semblables à ceux de Tanna. La langue de Mallicolo parut à Forster tout à fait différente de celles qu'il avait étudiées jusque-là. Elle prodiguait l'articulation *brr* fortement accentuée; ainsi l'un des amis des Anglais se nommait *Mambrroum*, un autre *Bonobrrouai;* ils appelaient le cochon *broa*, et ils avaient

souvent à la bouche le mot *tomarr* (ami). Ces sauvages articulaient du reste bien plus facilement les langues d'Europe que ne pouvaient le faire les Taïtiens. Pour exprimer leur admiration, ils faisaient entendre un sifflement pareil à celui d'une oie.

Ile Saint-Esprit, découverte en 1606 par Quiros, retrouvée par Bougainville, et reconnue par Cook en 1774. C'est une île fort étendue, ayant vingt-deux lieues du N. N. O. au S. S. E., sur une largeur de dix à douze lieues, échancrée dans sa partie N. par une vaste baie, et, dans sa partie méridionale, bordée de plusieurs petites îlots. A l'exception des plages et de quelques escarpements où le roc se montre à nu, elle est couverte de bois et de plantations. Sa végétation offrit à Forster l'aspect le plus riche et le plus varié. D'accord en cela avec Quiros, son devancier de près de deux siècles, il dit que ce pays est un des plus beaux du monde. Le petit nombre d'insulaires que les Anglais purent apercevoir étaient plus robustes et mieux faits que les naturels de Mallicolo. On en conjectura qu'ils appartenaient à une race différente. Cette opinion s'accrédita d'autant mieux que la langue n'avait point d'affinité avec celle de Tanna et de Mallicolo, et se rapprochait au contraire de l'idiome tonga.

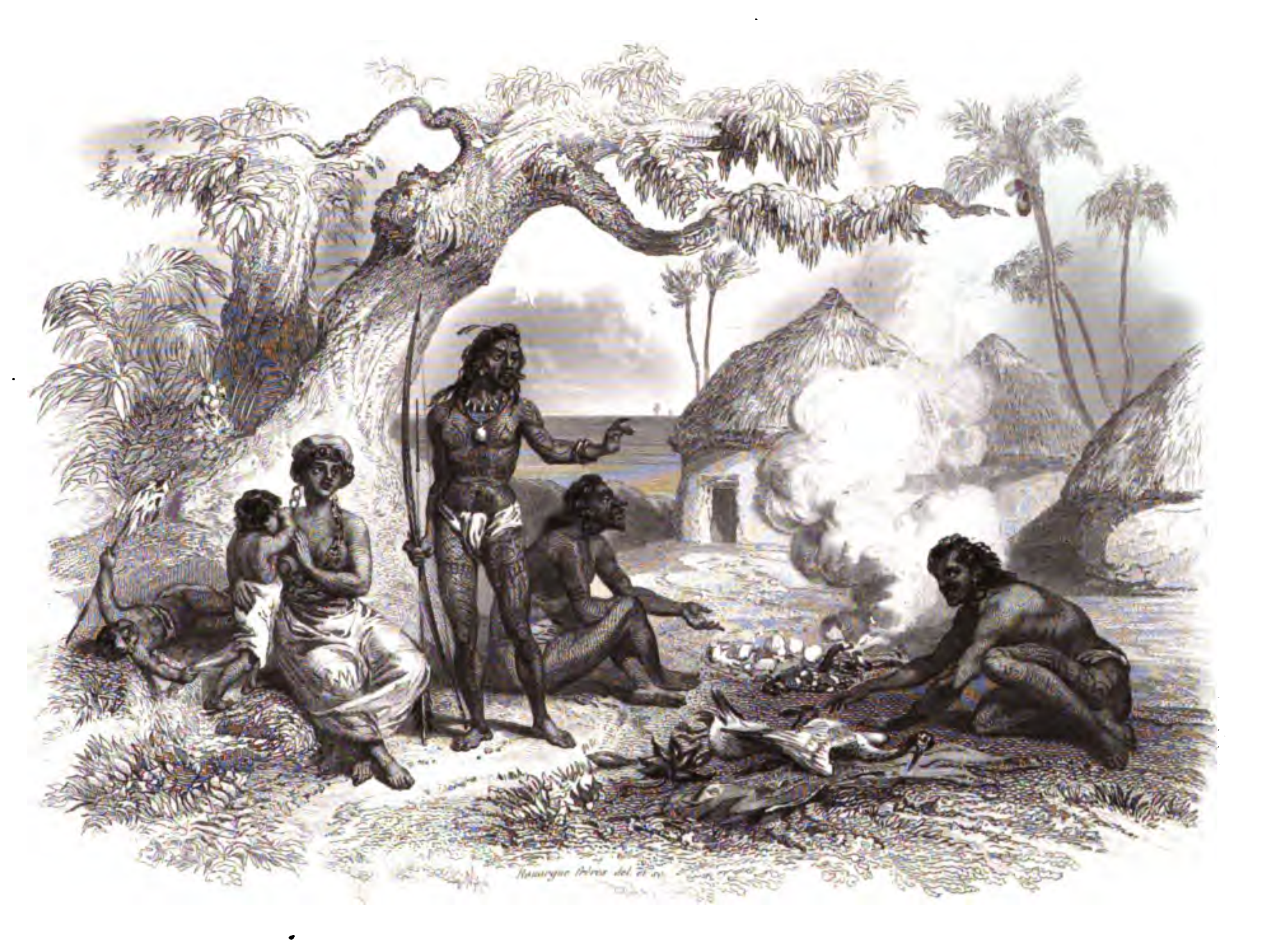
CHAPITRE XVIII.

TIKOPIA. – VANIKORO.

L'Oceanic, ballotté par les vents contraires, était donc arrivé le 15 juin dans l'espace compris entre les îles Fataka et Tikopia. Fataka nous apparaissait sous la forme d'une mitre, qui lui fit donner, en 1791, par le capitaine Edwards, son découvreur, le nom d'*île Mitre*. Depuis cette époque, elle fut revue, en 1822, par le russe Kroucheff; en 1827, par Dillon; en 1828, par d'Urville, qui en fit la reconnaissance. Il constata que c'était un rocher d'un mille d'étendue au plus, médiocrement boisé, escarpé, haut de soixante à quatre-vingts toises. Fataka est restée ainsi inculte et déserte. Pendleton avait donné la route de manière à pouvoir ranger Tikopia depuis longtemps en vue, quoiqu'elle fût à une distance de quinze lieues. Arrivés vers les deux heures de l'après-midi à un mille au S. O. de l'île, nous vîmes qu'elle avait plus d'apparence que d'étendue réelle. On ne pouvait guère lui assigner plus de quatre à cinq milles de circuit; mais, dans cet espace étroit, quelle végétation élégante et vigoureuse!

Une fois à l'abri de l'île, Pendleton mit en panne pour attendre une pirogue qui s'était détachée du rivage. De loin on pouvait voir que des sept individus qui la montaient, un seul tranchait avec les autres par la couleur de sa peau et la forme de ses vêtements. Quand l'embarcation accosta, on eut le mot de l'énigme. Cet homme distinct des autres était un Anglais, nommé John Paterson, quelque





HABITANTS DE TIKOPIA.

Publié par Furne à Paris.

déserteur sans doute, échappé de la geôle de Port-Jackson, mais qui se donna à nous comme un matelot laissé à terre par son capitaine dans un but commercial. Peu nous importait qui il fût et d'où il vînt, pourvu qu'il satisfît notre curiosité. Paterson nous raconta qu'il était fort bien chez ces insulaires, peuple sociable et doux ; il nous présenta son patron Tafoua, qui reçut avec gratitude les cadeaux de Pendleton. Enchanté du rapport de cet Anglais, le capitaine allait faire mettre le canot à la mer pour aller visiter lui-même la plage, quand Paterson l'arrêta : « Non, dit-il, on ne vous laisserait pas débarquer. — Pourquoi cela ? insista Pendleton, puisque vous les dites bienveillants et hospitaliers ? — Oh ! pourquoi ? c'est une longue histoire. Des étrangers ont abusé de leur hospitalité, et ils se défient aujourd'hui. Il y a quelques années, un navire portant le pavillon blanc, et ayant à bord beaucoup d'hommes et de canons, parut devant Tikopia. Un canot accosta la terre, et les naturels allèrent à bord. Le navire emporta cinq de ces insulaires et disparut dans l'ouest. Puis, peu de temps après, une maladie épidémique sévit dans toute l'île ; elle moissonna le quart de sa petite population. Cette calamité, suivant les naturels, était l'œuvre du mauvais esprit qui s'était glissé dans l'île avec le navire au pavillon blanc. Ainsi, tout bâtiment devant ou pouvant porter avec lui un fléau, ils ont décidé que désormais aucun canot n'aborderait sur leur île. Quant aux Européens isolés, c'est autre chose. Ils les admettent, car l'expérience des naufragés recueillis ne leur a jamais été fatale. » Tel fut le récit de Paterson ; on aurait pu en suspecter la franchise, si l'attitude des naturels ne l'eût confirmé d'une façon péremptoire. Autant ces hommes semblaient mettre d'obstination à ce qu'aucun canot ne débordât de *l'Ocanic*, autant ils témoignaient de désir pour posséder sur leur île quelques-uns de nos matelots. Prières, instances, caresses, offres de tout genre, ils n'épargnèrent rien. Ce fut au point que, craignant une désertion, Pendleton orienta de nouveau le sloop et fit route à l'E.

Tikopia est encore une des îles que découvrit Quiros en 1606. Après lui, elle ne fut revue qu'en 1798 par le navire *Barwell*, dont elle reçut le nom. Enfin, en 1813, Dillon y passa et laissa sur sa grève un matelot prussien nommé Bushart, un Lascar nommé Joe et une femme de Viti. Ces trois individus furent fort bien accueillis par les naturels et vécurent sur l'île jusqu'en 1826, époque où Dillon reparut devant Tikopia. Là Bushart et Joe purent lui donner les premiers renseignements obtenus sur le naufrage de La Pérouse, et cette révélation fut la cause déterminante du voyage du *Research*, navire de la Compagnie des Indes. *Le Research* se montra devant Tikopia en 1827, et en 1828 le capitaine d'Urville exécuta la reconnaissance de cette petite île.

Enclavés au milieu de groupes mélanésiens, les habitants de Tikopia forment une belle variété de l'espèce polynésienne. Ils sont grands, forts, bien constitués, d'une humeur douce, joviale et hospitalière. Leur barbe est peu fournie, mais leurs cheveux retombent flottants sur leurs épaules. Les femmes, plus blanches que les hommes, ont une taille svelte, une figure heureuse et des formes bien développées. Placés aux confins de deux races, les naturels ont emprunté des

coutumes à l'une et à l'autre. Ils se tatouent comme les Tongas, et se surchargent le nez et les oreilles d'ornements en écaille de tortue comme les insulaires de Vanikoro. Ils font tout à la fois usage du kava et du bétel. Les mutilations polynésiennes, comme de se casser une dent, de se couper une ou plusieurs phalanges des doigts, leur sont complétement inconnues. Ils aiment la danse; mais ils n'ont d'autre instrument de musique qu'une planche sur laquelle ils battent la mesure avec deux bâtons.

La population de Tikopia ne s'élève pas à plus de 400 à 500 habitants, distribués dans quatre villages qui reconnaissent chacun leur chef. Le pouvoir religieux est entre les mains d'un grand prêtre et de trois prêtres subalternes. Ces insulaires vivent en paix entre eux et ne connaissent point le fléau de la guerre. Quand des disputes surviennent, les chefs les apaisent en menaçant leurs sujets du courroux des dieux. Ces chefs sont si respectés que le peuple ne les aborde qu'en se prosternant la face contre terre. La puissance des chefs est héréditaire. Le fils succède au père dans ses priviléges, ou bien c'est le frère quand le fils est trop jeune. Les chefs sont inhumés dans leurs propres maisons.

Le nombre des femmes est supérieur à celui des hommes. La polygamie est permise. Certains hommes ont jusqu'à trois femmes. Rien d'ailleurs n'est plus simple que les cérémonies nuptiales. L'homme va rendre visite dans la soirée à sa fiancée, qui, le lendemain, déclare au chef qu'elle est satisfaite. Le chef ratifie le mariage, et les nouveaux époux lui offrent un panier de fruits. Les étrangers ne peuvent épouser que des veuves. Le Lascar Joe avait ainsi contracté avec une veuve, mère de grands enfants. Un soir qu'il venait chez elle, elle lui fit une proposition de mariage. Et, comme il se taisait, elle prit son silence pour un acquiescement, le barbouilla de rouge, et tout fut dit. Les femmes de Tikopia sont fidèles; l'adultère peut être puni de mort par le mari, qui exerce rarement cet acte de vengeance. Les jeunes filles sont libres; aussi pèchent-elles plus d'une fois et ont-elles recours à l'infanticide pour déguiser leurs fautes. Le suicide est fort rare dans l'île.

Quand une épidémie sévit dans la contrée, ils cherchent à la conjurer par quelque cérémonie expiatoire. Ainsi, en 1827, après le départ du capitaine Dillon, Tikopia ayant été frappée par un fléau pareil, les insulaires construisirent une petite pirogue et la garnirent de bouquets. Quand elle fut prête, les quatre fils des premiers chefs du pays la promenèrent sur leurs épaules, accompagnés de toute la population. Cette procession fit le tour de l'île, en poussant de grands cris et en frappant avec force sur toutes les broussailles. Revenus au point de départ, les assistants lancèrent la pirogue à la mer, et l'abandonnèrent au gré des vents. On a vu que les Chingulais avaient une pratique analogue pour calmer le dieu des tempêtes. Les Tikopiens, du reste, n'attribuaient pas à ce cérémonial plus de valeur qu'il n'en méritait. Ils avaient plus de foi dans le cordon sanitaire établi contre les canots européens.

L'Oceanic avait quitté Tikopia avec une brise de S. E., toujours très-fraîche

dans cette saison. Aussi, dès le 16 au matin, les sommets de Vanikoro se montrèrent-ils sur l'avant sous la forme de trois îlots aplatis et médiocrement élevés. Peu à peu ces îlots grandirent pour ne plus former qu'une seule et même île. Le soir, au coucher du soleil, le sloop n'était plus qu'à deux lieues de la côte orientale, dont une barre circulaire de récifs semblait défendre les abords sur tous les points, excepté du côté de l'est où se révélait un vaste enfoncement qui mordait bien avant dans les terres. C'était là Vanikoro, peu fréquentée et peu connue avant que les capitaines Dillon et d'Urville en eussent fait l'objet d'explorations spéciales. Là existait le monument élevé par la nouvelle *Astrolabe*, sur le même sol où périt l'ancienne. Comment pouvais-je rester indifférent à ce double épisode, l'un de deuil, l'autre de réparation? Seul Français sur ce navire américain, j'avais à fouler cette terre un intérêt de nationalité que ne partageait aucun de mes compagnons de voyage : tous ils la regardaient d'une façon indifférente, pendant que je la dévorais de l'œil. Nul ne me comprit, si ce n'est Pendleton. « Nous jouons de malheur, me dit-il. Pour vous et pour moi, j'avais résolu de mouiller à Vanikoro : pour vous, car je vous devine; pour moi, car les travaux de Dillon et de d'Urville ont jeté un grave intérêt sur ce coin de terre. Mais le temps nous sert mal. Voyez l'horizon dans le S. E.; il y a du vent là-bas plus que nos voiles n'en doivent porter sur une côte; et vous ne voudriez pas que Pendleton fît le second tome de La Pérouse. Toutefois, ne désespérons de rien. Si le vent est maniable, nous nous maintiendrons à portée du mouillage jusqu'à ce qu'on puisse y jeter l'ancre sans péril. »

Comme le capitaine l'avait prevu, la nuit fut dure. Il fallut prendre la cape et courir un bord au large, pour éviter de tomber sur les récifs. Au jour, on reprit la bordée de l'île; mais chassé par la dérive et par le courant, *l'Oceanic* se trouva bientôt entraîné dans l'ouest, et tout ce qu'on put faire en forçant de voiles, ce fut de longer l'île sous le vent à deux ou trois lieues des brisants de la bande occidentale. Cloué sur le pont, je cherchai, à l'aide d'une excellente longue-vue, à distinguer les divers points signalés par les récits de Dillon et de d'Urville, les villages de Païou, de Vanou et de Nama, récemment devenus célèbres. Rien ne se détacha d'une manière bien nette; je ne vis que les masses de bois qui couvrent toute l'île depuis la base jusqu'à la cime des monts. Le récif offrait un spectacle plus curieux. Çà et là des roches noirâtres de huit à dix pieds de hauteur se dressaient saillantes sur les eaux, et les lames énormes de l'Océan qui venaient se briser contre ces rocs solitaires formaient, de distance en distance, des jets d'eau élancés au-dessus de la nappe écumeuse et uniforme. De ce côté, la chaîne sous-marine s'étend quelquefois jusqu'à une lieue de terre, laissant entre elle et le rivage un large bassin intérieur dont les eaux restent toujours paisibles comme celles d'un lac, avec des teintes toutes diverses, à cause des brusques variations du fond.

Ainsi, il fallait renoncer à Vanikoro; la brise et la mer s'y opposaient. *L'Oceanic* fut même obligé de passer sous le vent de Toupoua, qu'il rangea d'assez près pour

qu'on pût distinguer sur le rivage les cases des naturels. Aucune pirogue ne se risqua au large : le temps était trop mauvais. Enfin, le sloop réussit à doubler la pointe orientale de la grande île Nitendi ou Santa-Cruz; il laissa porter le long de la bande nord jusqu'à la hauteur de la baie Graciosa, dans laquelle nous jetâmes une ancre par quarante brasses, à un mille environ du rivage. C'était le 18 juin à midi.

CHAPITRE XIX.

VANIKORO. — HISTOIRE. — NAUFRAGE DE LA PÉROUSE.

Vanikoro est désormais une île célèbre dans les annales de la navigation française. Ce fut sur ses récifs que se perdit La Pérouse. Longtemps on ignora le lieu où avait fini cette grande destinée; de sa lutte avec la mer il n'était pas échappé un seul homme pour nous dire comment l'illustre marin avait été vaincu. Les voyages récents de Dillon et de d'Urville ont seuls éclairci ce point d'histoire. Pour l'établir ici, il faut remonter à l'origine de l'expédition.

C'était au temps où Cook venait d'illustrer la Grande-Bretagne par une série de voyages hardiment conçus, habilement exécutés. La France, mise en demeure par cet exemple qui avait retenti en Europe, résolut à son tour de combiner un voyage de circumnavigation sur une grande échelle. Le savant Fleurieu en dressa l'itinéraire; Louis XVI, bon géographe lui-même, écrivit de sa main des instructions qui pourraient passer pour un chef-d'œuvre, ne fussent-elles pas venues d'un roi. Enfin, comme chef de cette expédition, on choisit le capitaine La Pérouse, déjà célèbre dans la marine par son expédition contre les établissements anglais de la baie d'Hudson. On lui donna pour second le capitaine Delangle, son ami, officier fort distingué; des savants et des marins du plus grand mérite furent en outre appelés à partager les travaux de cette aventureuse expédition. Les deux flûtes *la Boussole* et *l'Astrolabe* furent armées pour ce voyage. Elles appareillèrent de Brest le 1er août 1785, mouillèrent tour à tour à Madère, à Ténériffe, à Sainte-Catherine du Brésil, à la Conception du Chili; elles visitèrent l'île de Pâques, l'île Mawi dans le groupe Hawaii, et commencèrent ensuite l'exploration de la côte N. O. de l'Amérique, travail le plus essentiel de la mission.

Sur ces parages, un premier malheur vint frapper La Pérouse. Dans un havre auquel il avait donné le nom de *Port des Français*, deux embarcations s'étant hasardées sur une barre dangereuse, furent englouties avec tout leur monde. Six officiers et seize matelots périrent dans ce désastre. La Pérouse quitta cette côte fatale vers la fin de juin 1786, relâcha à Monterey en Californie, traversa l'Océan Pacifique, faillit se perdre sur deux écueils inconnus qu'il nomma *Ile Necker* et *Iles Basses Françaises*, traversa les îles Mariannes à la hauteur de l'Assomption, doubla les îles Bashee, et mouilla enfin à Macao le 3 janvier 1787. Il resta deux

mois dans cette relâche, puis quarante jours à Manille qu'il quitta le 10 avril, piqua au nord, reconnut quelques portions de la côte japonaise, exécuta son beau travail dans le bras de mer inexploré jusque-là, et qu'il nomma *Manche de Tartarie*. releva toute la presqu'île Seghalien, puis quelques-unes des Kouriles, mouilla enfin dans le port Saint-Pierre et Saint-Paul du Kamtchatka, d'où il expédia par terre le jeune Lesseps avec un double des matériaux jusque-là recueillis. Cet interprète était le seul homme de l'expédition qui dût revoir la France.

Parti du Kamtchatka vers la fin de septembre 1787, La Pérouse fit voile vers le sud, coupa la ligne le 21 novembre, aperçut, le 9 décembre, l'une des îles Hamoa, où périt le malheureux Delangle, fit voile pour l'Australie, et mouilla à Botany-Bay le 26 janvier 1788. Par une coïncidence assez bizarre, à la même époque, le commodore Phllip se trouvait mouillé près de là, à Port-Jackson, amenant avec lui les hommes qui devaient former le noyau de la future colonie de la Nouvelle-Galles du Sud. Les deux commandants français et anglais firent échange de politesses et de bons procédés. Le commandant Phllip se chargea des dépêches de La Pérouse, les dernières qu'on ait reçues de lui. Dans une lettre au ministre de la marine, le capitaine traçait les éventualités de son itinéraire. Il avait l'intention, en quittant Botany-Bay, de visiter les îles Tonga, d'explorer ensuite certaines parties de la Nouvelle-Calédonie, des îles Salomon, de la Louisiade, puis de passer le détroit de Torrès pour atteindre l'île de France en décembre de la même année. Il comptait être de retour en France au mois de juin 1789.

Cependant 1789 et 1790 s'écoulèrent sans qu'aucune nouvelle postérieure parvînt dans nos ports de mer. Des inquiétudes sérieuses commençaient à s'accréditer. La société d'histoire naturelle prit l'initiative, et demanda à l'Assemblée nationale qu'une expédition fût envoyée à la recherche des navires de La Pérouse. L'Assemblée nationale se réunit à ce vœu par son décret du 9 février 1791, sanctionné par le roi. Un armement fut résolu. Les deux grandes flûtes *la Recherche* et *l'Espérance* partirent de Brest le 28 septembre 1791, sous les ordres de d'Entrecasteaux. Cet officier, à son passage au Cap de Bonne-Espérance, apprit qu'un rapport du commodore Hunter désignait les îles de l'Amirauté comme le théâtre probable du naufrage de La Pérouse. A l'instant même les deux flûtes se dirigèrent vers cet archipel; mais contrariées par la saison et, d'ailleurs, mauvaises voilières, elles n'y parvinrent que le 28 juillet 1792. Leurs recherches furent inutiles; nul bâtiment européen ne semblait s'être perdu sur ces parages. D'Entrecasteaux poursuivit les opérations qui lui avaient été imposées. De beaux travaux scientifiques publiés par MM. Rossel et Labillardière furent la seule compensation obtenue à des frais énormes et à d'incalculables fatigues. L'armement fut maltraité dans son personnel plus qu'aucun ne l'avait été; les trois premiers chefs moururent : d'Entrecasteaux, Huon de Kermadec et d'Auribeau; et avec eux une bonne partie des équipages. Enfin, à leur arrivée à Java, les deux navires furent confisqués par le gouvernement hollandais. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce voyage, c'est que les deux conserves passèrent devant l'île qu'elles cherchaient,

devant Vanikoro, théâtre du désastre de La Pérouse, où, sans doute, on eût trouvé alors des traces récentes du naufrage, et peut-être des hommes encore vivants.

Depuis cette époque jusqu'en 1825, nul autre essai de recherche ne semble avoir été fait. *L'Uranie* et *la Coquille*, expédiées pour les mers du Sud sous la Restauration, ne furent point envoyées dans cette pensée. *La Coquille*, dans la nuit du 1er au 2 août 1823, passa à quatre ou cinq lieues de Vanikoro, sans se douter que cette île gardât des preuves du triste événement. Ce ne fut guère qu'au moment où le ministère accueillit le projet du capitaine d'Urville, c'est-à-dire vers la fin de 1825, que l'on songea à faire des recherches nouvelles. Il était bruit alors, en France, du rapport d'un baleinier qui avait vu une croix de Saint-Louis et quelques médailles entre les mains des sauvages de la Louisiade et de la Nouvelle-Calédonie. Les détails paraissaient exacts et formels. Le ministre de la marine en tint compte; M. d'Urville fut chargé de s'assurer de leur degré de vérité, et de poursuivre la solution du problème. Le nom de son navire, *la Coquille*, fut changé en celui d'*Astrolabe*. *L'Astrolabe* partait de France avec des données bien incertaines; mais sur sa route l'attendaient de précieux indices. Son passage à Port-Jackson, loin de lui rien révéler, mit M. d'Urville en suspicion contre les bruits accrédités en France. Plus heureux à Tonga-Tabou, il sut que La Pérouse avait relâché à Namouka après avoir quitté Botany-Bay. Ce ne fut pourtant qu'à la fin de 1827, et dans une relâche à Hobart-Town, qu'il fut mis sur la voie d'une nouvelle reconnaissance. A Hobart-Town, on avait connaissance d'une découverte faite par le capitaine Dillon, indice dont il est temps de parler.

Vieux routier de l'Océan Pacifique, où il naviguait depuis vingt années sur des bâtiments de commerce, Dillon commandait en 1826 *le Saint-Patrick*, qui, dans sa route de Valparaiso au Bengale, passa le 15 mai près de Tikopia. Sur les pirogues qui vinrent accoster le navire, se trouvaient le Prussien Bushart et le Lascar Joe, qu'il avait, treize ans auparavant, déposés sur cette île. Joe, monté à bord, fit des affaires avec l'équipage, et, entre autres objets, vendit à l'armurier une poignée d'épée en argent, sur laquelle étaient gravés des caractères. Interrogé à cet égard, le Lascar répondit que cette poignée, ainsi que d'autres colifichets de fabrique européenne qui se trouvaient à Tikopia, provenaient d'une île voisine nommée Vanikoro, sur laquelle deux grands navires avaient autrefois naufragé. Le Lascar affirma, suivant Dillon, qu'ayant fait le voyage de Vanikoro six ans auparavant, il y avait vu deux hommes âgés, marins des bâtiments perdus; il ajouta que des débris du sinistre existaient encore, et qu'on pourrait en retirer quelques-uns. De ce récit Dillon inféra que ces deux bâtiments étaient ceux de La Pérouse. Il décida Bushart à l'accompagner sur Vanikoro; mais, cette fois, les calmes et les courants contrarièrent sa reconnaissance. Retourné à Calcutta, il fit part de ses soupçons à la Compagnie des Indes et à la Société asiatique, dans un rapport officiel plus explicite et plus formel que le récit livré depuis à la publicité.

« En examinant la poignée d'épée, dit-il, je crus y découvrir les initiales du

nom de La Pérouse, ce qui fit naître en moi des soupçons et pousser mes questions aussi loin que possible. Par l'intermédiaire de Bushart et du Lascar, j'interrogeai quelques insulaires sur la manière dont leurs voisins avaient pu se procurer tous les objets en argent et en fer qu'ils possédaient. Ils me répondirent que les naturels de Mallicolo (Vanikoro) racontaient que, bien des années auparavant, deux grands vaisseaux étaient arrivés près de leurs îles; qu'ils avaient jeté l'ancre, l'un à l'île de Vanou, et l'autre à l'île de Païou, peu éloignées l'une de l'autre. Quelques jours après, et avant qu'ils eussent eu communication avec la terre, une tempête s'était élevée et avait poussé les deux vaisseaux à la côte. Celui qui avait jeté l'ancre à Vanou échoua sur les roches. Les naturels se portèrent alors en foule au bord de la mer, armés de massues, de lances et d'arcs, et lancèrent quelques flèches à bord du vaisseau. L'équipage riposta par des coups de canon, et tua plusieurs sauvages. Le vaisseau battu par les vagues, et continuant de se heurter contre les roches, fut bientôt mis en pièces. Quelques hommes de l'équipage se jetèrent dans les canots, et furent poussés par le vent à la côte, où, en débarquant, ils furent tués jusqu'au dernier par les naturels; d'autres, qui s'étaient jetés à la nage, ne gagnèrent la terre que pour partager le sort de leurs compagnons, de sorte que pas un seul n'échappa à la mort.

« Le vaisseau qui échoua à Païou fut jeté sur une plage de sable. Les naturels accoururent et lancèrent leurs flèches sur ce navire comme ils avaient fait sur l'autre; mais les gens de l'équipage eurent la prudence de ne pas répondre par les armes à cette agression. Au contraire, ils montrèrent aux assaillants des haches, de la verroterie et d'autres bagatelles comme offrandes de paix, et ceux-ci cessèrent les hostilités. Bientôt ils apportèrent en retour des ignames, des volailles, des bananes, des cocos, des porcs, et la confiance se trouva établie de part et d'autre. L'équipage du vaisseau fut obligé de l'abandonner. Les hommes blancs descendirent à terre, apportant avec eux une grande partie de leurs provisions. Ils restèrent quelque temps dans l'île et bâtirent un petit vaisseau avec les débris du grand. Aussitôt que le petit bâtiment fut prêt à mettre à la voile, il partit avec autant d'hommes qu'il en put convenablement porter, après avoir été approvisionné de vivres frais et abondants par les insulaires. Le commandant promit aux hommes qu'il laissait dans l'île de revenir promptement les chercher, et d'apporter en même temps des présents pour les naturels; mais jamais les insulaires n'entendirent reparler ni de ce petit bâtiment ni de ceux qui le montaient. Les hommes de l'équipage demeurés dans l'île se partagèrent entre les divers chefs, auprès desquels ils résidèrent jusqu'à leur mort. Il leur avait été laissé par leurs camarades, des fusils et de la poudre; et ces objets les mirent à même de rendre de grands services à leurs amis, dans leurs batailles avec les naturels des îles voisines. Le Prussien ne s'était jamais hasardé à faire un voyage à Mallicolo avec les naturels; mais le Lascar y était allé une fois ou deux. Il affirma qu'il avait vu à Païou deux Européens qui parlaient la langue des insulaires, et qu'il avait conversé avec eux. C'étaient des vieillards qui lui dirent avoir fait naufrage plusieurs

années auparavant dans un des vaisseaux dont ils lui montrèrent les débris. Ils lui dirent aussi qu'aucun vaisseau n'avait touché aux îles Mallicolo depuis qu'ils y étaient; que la plupart de leurs camarades étaient morts, mais qu'ayant été disséminés dans les diverses îles, ils ne pouvaient dire précisément combien d'entre eux étaient encore vivants. »

Après la lecture de ce rapport, la Compagnie décida qu'un de ses navires, *le Research*, irait, sous les ordres de M. Dillon, explorer les îles de Vanikoro, et constater d'une manière précise le naufrage du capitaine français. On ne négligea rien pour rendre en outre l'expédition profitable dans les recherches d'histoire naturelle. Le docteur Tytler, connu par quelques ouvrages scientifiques, devint à la fois le docteur, le naturaliste et l'historiographe de la mission. Ses appointements furent magnifiques, ainsi que ceux de M. Dillon : 2,000 roupies furent affectées au seul achat des objets qui devaient être distribués en présents aux naturels de Vanikoro, somme égale à la somme fixée pour les ravitaillements d'une expédition française dans une campagne de trois années. La Compagnie alla plus loin encore; elle plaça à bord du *Research* un agent français qui devait constater officiellement les découvertes.

Le 23 janvier 1827, *le Research* prit la mer. A peine comptait-il quelques jours de traversée, quand de terribles discussions s'élevèrent entre le docteur Tytler et le capitaine Dillon. Elles furent si vives, qu'à l'arrivée à Hobart-Town, le docteur porta plainte contre le capitaine devant une cour martiale. Dillon, déclaré coupable, fut condamné à un emprisonnement de deux mois et à une amende de 50 livres sterling; en outre, une caution de 400 livres sterling était exigée comme garantie de sa conduite à venir. Comme la peine prononcée contre Dillon entraînait un retard dans le voyage, on chercha d'abord à le remplacer; mais le rusé capitaine n'avait révélé à personne le gisement de Vanikoro, et sous la conduite d'un autre la mission avortait. Force fut donc de laisser une partie du jugement inexécutée : on obligea Dillon au paiement de l'amende et au dépôt de la garantie, mais on lui fit grâce de la prison. Cette triste affaire terminée, *le Research* mit à la voile le 20 mai, arriva le 3 juin à Port-Jackson où il ne fit que toucher, et mouilla le 1er juillet à Korora-Reka sur la baie des îles. Reparti de nouveau, il toucha successivement à Tonga-Tabou, à Rotouma et à Tikopia. Sur cette dernière île, il embarqua un naturel nommé Ratia, qui devait lui servir de guide et d'interprète. Il s'y procura aussi divers objets provenant du naufrage. Enfin, arrivé le 7 près de Vanikoro, *le Research*, après six jours employés dans une reconnaissance du mouillage, jeta l'ancre sur le petit havre d'Ocili, dans la baie de l'E.

A peine établi sur ce point, Dillon s'occupa de recueillir tous les objets du naufrage qui restaient dans l'île, et grâce aux instruments en fer, aux étoffes et aux verroteries dont il se montra prodigue, il parvint à en ramasser une quantité prodigieuse. La plus grande partie consistait en crocs, chevilles, anneaux de chaînes, et autres morceaux en fer; en rouets de poulies, casseroles, cuillères, plateaux et entonnoirs en cuivre; en divers fragments d'instruments astronomiques et



NAUFRAGE DE LA PÉROUSE.

Publié par Furne à Paris.

d'ustensiles de cuisine. L'un des objets les plus importants fut une grande cloche en bronze d'un pied de diamètre. Sur l'un de ses côtés se trouvait un crucifix entre deux figures; de l'autre, rayonnait un soleil, le tout estampillé au moyen d'une espèce de légende : BAZIN M'A FAIT. Des recherches accomplies depuis ont prouvé que ces marques étaient celles de la fonderie de l'arsenal de Brest vers 1785. On réussit en outre à se procurer, sur les récifs de l'ouest, quatre pierriers en bronze, un boulet de 18, un dollar espagnol, des fragments de cristaux, porcelaines, faïence, bouteilles et verres; enfin, divers débris en fer, cuivre et plomb. Mais une trouvaille plus précieuse encore, ce fut celle d'un morceau de sapin de quatre pieds de long sur quatorze pouces de large, décoré d'une fleur de lis et de plusieurs autres ornements sculptés. Cette sculpture, rapportée en France, fut reconnue pour un débris du couronnement d'un des navires de La Pérouse, épave incontestable de ce naufrage. A Vanikoro, les naturels en avaient fait un panneau de porte. Une pierre meulière, qui avait dû servir à un moulin à bras, fut trouvée aussi dans le même enclos.

Les naturels, d'ailleurs, ne niaient pas le naufrage. Ils le racontaient chacun à leur manière, et le capitaine du *Research* cite plusieurs versions qu'on lui en fit. Voici la plus précise et probablement la plus exacte de toutes. « Il y a longtemps, dit un des chefs indigènes, que les habitants de cette île, sortant un matin de leurs maisons, aperçurent une partie d'un vaisseau sur le récif, en face de Païou. Il y demeura jusqu'au milieu du jour, heure vers laquelle la mer acheva de le mettre en pièces. De grandes portions de ses débris flottèrent le long de la côte. Le vaisseau avait été jeté sur le récif pendant la nuit et à la suite d'un ouragan terrible, qui brisa un grand nombre de nos arbres à fruits. Nous n'avions pas vu le vaisseau la veille. Quatre hommes échappèrent et prirent terre près d'ici : nous allions les tuer, quand ils firent présent de quelque chose à notre chef qui leur sauva la vie. Ils résidèrent parmi nous pendant un peu de temps, après quoi ils allèrent rejoindre leurs compagnons à Païou. Là, ils bâtirent un petit vaisseau, et s'en allèrent dedans. Aucun de ces quatre hommes n'était chef; tous étaient des inférieurs. Les objets que nous vendons proviennent du vaisseau qui échoua sur le récif; à basse mer nos gens avaient l'habitude d'y aller plonger et d'en rapporter ce qu'ils pouvaient. Plusieurs débris vinrent à la côte, et nous en tirâmes diverses choses; mais, depuis quelque temps, on n'a rien retiré du vaisseau, parce qu'il est pourri et qu'il a été emmené par la mer. Nous ne tuâmes aucun des hommes de ce vaisseau; mais il vint à la côte plusieurs cadavres qui avaient les bras et les jambes mutilés par les requins. Dans la même nuit, un autre vaisseau toucha sur un récif près de Vanou et coula à fond. Il y eut plusieurs hommes qui se sauvèrent. Ils bâtirent un petit vaisseau, et partirent cinq lunes après que le grand se fut perdu. Pendant qu'ils bâtissaient le petit vaisseau, ils avaient planté autour d'eux une forte palissade de troncs d'arbres pour se garantir de l'approche des insulaires. Ceux-ci, de leur côté, les craignaient, de sorte qu'il y eut peu de communications entre eux. Les hommes blancs avaient coutume de

regarder le soleil au travers de certaines choses que je ne puis ni dépeindre ni montrer, parce que nous n'avons eu aucune de ces choses. Deux hommes blancs restèrent après le départ de leurs compagnons. L'un était chef, l'autre un homme qui servait le chef. Le premier mourut il y a environ trois ans : une demi-année après, le chef du canton où résidait l'autre homme blanc fut obligé de s'enfuir de l'île, et l'homme blanc partit avec lui. Les seuls blancs que les habitants de l'île aient jamais vus sont premièrement les gens du vaisseau naufragé, puis ceux que nous voyons aujourd'hui. » M. Dillon fit plusieurs excursions dans l'île, sans que les naturels, gagnés par ses largesses, l'inquiétassent en aucune manière. Le résultat de cette reconnaissance, consigné dans sa relation, n'offre qu'un intérêt fort médiocre.

Dans les premiers jours d'octobre, craignant que les vents d'E. ne le retinssent dans la baie, il franchit heureusement la passe dangereuse de l'E. et mouilla sur la baie tranquille de Manevai, y stationna trois jours, puis sortit par le chenal du N., cingla vers Touboua et Nitendi, et ensuite vers la Nouvelle-Zélande. Après une relâche assez longue, il passa à Port-Jackson, et mit ensuite à la voile pour Calcutta, où il fut rendu le 7 avril 1828. Récompensé généreusement, il obtint de la Compagnie la permission d'aller en France avec les objets qui devaient faire foi de sa découverte. En France le meilleur accueil lui était réservé : il fut présenté à Charles X, obtint la croix de la Légion-d'Honneur, 10,000 fr. d'indemnité, et une pension de 4,000 fr. inscrite au grand-livre. Tout cela se passait un mois avant l'arrivée de *l'Astrolabe*. Ce fut devant Hobart-Town, le 20 décembre 1827, que le capitaine d'Urville eut connaissance des travaux de Dillon, dont quelques journaux avaient donné des aperçus pleins de réticences. Dillon, il faut le dire, ne jouissait pas d'une grande réputation de véracité dans la colonie; on y tenait ses récits pour fort suspects. Aller ainsi, sur la foi de données vagues, chercher une île imaginaire, lui demander des preuves qu'elle n'avait peut-être pas, se livrer à cette croisière fantastique et stérile, pendant qu'une reconnaissance inachevée des côtes de la Nouvelle-Zélande demandait encore quelques mois d'explorations studieuses, telle était la position qui s'offrait alors au capitaine d'Urville. Vouloir, d'ailleurs, ne suffisait pas; il fallait pouvoir. Dillon avait parlé de Tikopia et de Vanikoro, mais sans préciser leur gisement. C'était là son secret, la restriction mentale qu'il devait exploiter. Il fallait donc chercher à tâtons l'île problématique. Le capitaine d'Urville ne se laissa pas vaincre par cette difficulté. Sondant les réticences de Dillon, il vit que Tikopia était l'ancienne Barwell des cartes anglaises, et que Vanikoro ne pouvait être qu'une des îles situées au S. E. de Santa-Cruz, ou le groupe découvert par Bligh au N. des Nouvelles-Hébrides. Dès lors son plan fut fait; il résolut de chercher Tikopia dans Barwell, et là, de savoir par les naturels quelle était l'île du naufrage.

Pendant que le capitaine d'Urville organisait son départ, arrivèrent à Hobart-Town deux lettres de Dillon complétement contradictoires : l'une parlant d'ajourner son voyage à cause d'une prétendue mousson; l'autre annonçant qu'il venait

de le réaliser avec les plus beaux résultats. Quoique ces dépêches étranges dussent redoubler l'embarras du commandant français, il n'en persista pas moins dans ses résolutions. *L'Astrolabe* mit à la voile le 6 janvier 1828; elle reconnut l'île Norfolk et le volcan Mathew, les îles Fataka et Anouda, et parut le 10 février devant Tikopia. La corvette était à peine en vue qu'une pirogue l'accosta. Elle portait le Prussien Bushart, qui avait accompagné Dillon à Vanikoro. Cet homme confirma la réalité du voyage de ce marin, et tira enfin le capitaine d'Urville de sa longue incertitude. C'était déjà beaucoup que d'avoir obtenu cette preuve; mais il restait à la compléter par une reconnaissance; il restait aussi à accomplir un pieux devoir vis-à-vis d'hommes morts pour le progrès de la science et de la navigation.

Quelques officiers et naturalistes mirent pied à terre à Tikopia et furent reçus dans une case publique des indigènes : c'était Bushart qui les conduisait. Cet homme avait promis d'accompagner *l'Astrolabe* à Vanikoro, avec cette condition toutefois que sa femme, jeune Zélandaise, serait du voyage : mais d'autres influences lui firent retirer sa promesse. L'une des raisons alléguées pour justifier ce refus était l'insalubrité du séjour de Vanikoro. Les naturels auxquels on s'adressa firent la même réponse. Le Lascar Joe, prié à son tour, ne se montra pas moins intraitable. Il prétendit n'avoir jamais dit au capitaine Dillon qu'il y fût allé. Alors le capitaine d'Urville se contenta de prendre à bord deux Anglais, fixés à Tikopia depuis neuf mois, et dont l'un, qui parlait assez bien la langue des naturels, pouvait servir d'interprète. Cinq Tikopiens furent aussi compagnons forcés du voyage : on les trouva oubliés à bord, quand toutes les pirogues se furent éloignées. Le capitaine d'Urville tira droit sur Vanikoro, dont, à travers les ruses et les réticences de Dillon, il avait démêlé le gisement. Quelques calmes l'ayant attardé en route, il n'accosta l'île que le 14, en prolongea les récifs, envoya un canot pour reconnaître le mouillage, utilisa un vent contraire pour aller chercher Taumako, indiquée par Quiros près de Santa-Cruz, et perdue depuis cette époque; employa trois jours à cette croisière, sans pouvoir trouver cette île; puis rebroussa chemin vers Vanikoro, et mouilla le 21 dans la dangereuse rade d'Ocili, où *le Research* avait mouillé, et qu'avaient indiquée les naturels du village de Manevai.

Le premier soin de M. d'Urville, quand *l'Astrolabe* se trouva affourchée sur ses ancres, fut de se concilier les naturels à l'aide de quelques présents. En toute autre occasion, les objets qu'il offrit auraient été regardés comme des choses de la plus grande magnificence; mais Dillon, le prodigue Dillon, avait gâté les insulaires : ils reçurent tout avec froideur. On passa outre : cette circonstance ne fut pas, du reste, la seule où l'on put rencontrer parmi les naturels de la défiance et de la mauvaise volonté. Il s'en présenta d'autres par la suite et en si grand nombre qu'il fallut croire à des préventions semées d'avance, à des terreurs habilement produites. D'ailleurs, ces hommes avouèrent plus tard qu'on les avait avertis que les Français étaient compatriotes des naufragés, et qu'ils viendraient sans doute tirer vengeance du funeste événement dont ces côtes avaient été le théâtre. Mal-

gré ces obstacles si grands et si divers, M. d'Urville ne se rebuta point. Des embarcations furent expédiées sous les ordres des officiers de *l'Astrolabe* pour faire le tour de l'île. On devait recueillir à la fois, le long de la côte, et les objets provenant du sauvetage et les traditions du sinistre; relever la carte de l'île et en étudier l'histoire naturelle.

La première expédition, commandée par M. Gressien, ne valut à *l'Astrolabe* qu'un petit nombre de débris peu importants. Nul renseignement n'en résulta. A toutes les questions qui leur étaient adressées, les insulaires opposaient un profond silence ou des réponses évasives. Un système de mutisme, délibéré en commun, semblait bâillonner toutes les bouches et fermer toutes les oreilles. Quand l'un d'eux, plus communicatif et plus accessible aux présents, s'apprêtait à donner quelques détails, à l'instant même ses camarades l'entouraient d'un air mécontent et effrayé, et le forçaient à la retraite. La seconde expédition, commandée par M. Jacquinot, éprouva d'abord des obstacles semblables. A Vanou, l'approche des Français mit l'alarme dans la petite population de ce village; les femmes et les enfants s'enfuirent dans les bois, emportant leurs effets les plus précieux; les hommes s'approchèrent seuls, mais évidemment effrayés et inquiets. On les interrogea; ils nièrent tout; enfin ils avouèrent que longtemps ils avaient eu en leur pouvoir des crânes de *Maras* (ils nommaient ainsi les Européens), mais qu'ils les avaient ensuite jetés à la mer.

Le chef Valie, celui que cite Dillon, fut le seul qui montra plus de confiance. A diverses reprises, il parut sur le point de faire des révélations complètes; mais ses compatriotes l'arrêtèrent avec des menaces. A Nama, même silence, même dissimulation. Nulle offre ne put d'abord décider les naturels à signaler le lieu du naufrage; mais M. Jacquinot s'étant mis à déployer devant eux un morceau de drap rouge, un des sauvages, séduit par la couleur éclatante de l'objet, sauta à l'instant dans le canot, témoignant par gestes qu'il le conduirait au lieu voulu si on lui donnait le morceau d'étoffe. Le marché fut fait, et M. Jacquinot arriva sur le récif où s'était passée la catastrophe. C'était là une recherche essentielle et dont M. Dillon semble ne s'être point occupé. Du moins n'en parle-t-il nulle part.

La chaîne de récifs qui environne Vanikoro occupe un diamètre de deux ou trois milles au large devant Païou et Ambi, tantôt rapproché beaucoup de la côte, tantôt s'éloignant d'environ un mille. Là, dans une sorte de passe à travers le brisant, le sauvage fit arrêter le canot, montrant du geste le fond de l'eau. Les Français regardèrent, et, à une profondeur de douze à quinze pieds, ils distinguèrent, disséminés çà et là et empâtés de coraux, des ancres, des canons, des boulets et de nombreuses plaques de plomb. Ce spectacle dissipa tous les doutes. Sur les pointes de cet écueil s'était perdu l'un des navires de La Pérouse. Tout le bois mangé par la vague avait disparu; le métal seul restait, plus durable et plus résistant. Le gisement des ancres donnait lieu de présumer que quatre d'entre elles avaient coulé bas avec le navire, tandis que les deux autres auraient pu être mouillées. En outre, l'aspect des lieux permettait de soupçonner que le navire

avait donné dans cette passe pour avoir voulu s'introduire en dedans de la chaîne des brisants, qu'il y avait échoué et qu'il n'avait pu se tirer de cette position. Quelques sauvages affirmaient que c'était ce navire dont l'équipage débarqué à Païou avait construit un petit bâtiment, tandis que l'autre navire avait échoué en dehors du récif et s'était complétement englouti.

Arrivé ainsi sur le lieu du sinistre, M. Jacquinot chercha à l'instant même à en arracher quelques débris. Il fit élinguer une ancre; mais elle adhérait si fort au fond, qu'on fut obligé de renoncer à cette drague. Plus tard, M. Guilbert fut plus heureux. Après de violents efforts qui firent craquer la chaloupe, il parvint à extraire de la croûte des coraux qui tapissaient la mer une ancre de 1,800 livres environ, un canon court en fonte du calibre de 8, fortement oxidés et empâtés à deux pouces d'épaisseur. Un pierrier en bronze, une espingole en cuivre, un saumon et une grande plaque de plomb, des fragments de porcelaine, complétèrent ce sauvetage fait à quarante ans d'intervalle.

Cependant *l'Astrolabe* souffrait dans ce mauvais havre d'Ocili. La houle fatiguait ses chaînes et menaçait de la jeter à toute heure sur une côte aux rochers verticaux. Le commandant songea à changer de station. A l'aide de grelins et d'ancres à jet, il se hala jusque dans la vaste baie de Manevai, bassin calme et abrité contre tous les éléments. Là du moins on rencontra des hommes plus sociables. Les naturels, ennemis de ceux de Tevai, accoururent à bord de *l'Astrolabe*. Les chefs saluèrent le capitaine à la manière du pays, en baisant le dos de leur main, et l'un d'eux, premier ariki et prêtre de Manevai, se déclara son ami particulier. C'était un homme de cinquante ans environ, petit de taille, laid même parmi les siens, bon homme au demeurant, d'un naturel paisible, point importun, point indiscret, possédant presque du savoir-vivre au milieu de ses maussades compatriotes. Devenu l'ami de M. d'Urville, il vint le visiter souvent. Il répondait de son mieux à ses questions, n'interrogeait pas, attendait patiemment les cadeaux qu'on voulait lui faire et les recevait avec reconnaissance.

Pendant ce temps-là les travaux scientifiques allaient leur train. Le naturaliste Gaimard avait obtenu du commandant de débarquer seul sur la partie occidentale de l'île. Par prudence, on lui avait donné pour compagnon l'Anglais Hamilton, qui parlait tant bien que mal la langue vanikorienne. Les habitants de Nama parurent enchantés de voir ces étrangers : mais, pendant les cinq jours que M. Gaimard et l'Anglais restèrent parmi eux, ils ne se montrèrent pas toujours d'un caractère facile et hospitalier. Cette excursion, du reste fort périlleuse et bien méritante, ne produisit aucun résultat utile. Au bout de cinq jours, le naturaliste revint avec une fièvre intense, et ayant eu toutes les peines imaginables à se défendre contre des hommes d'un naturel irritable et turbulent.

Grâce aux découvertes déjà faites, on pouvait alors regarder le naufrage de La Pérouse sur cette côte comme chose prouvée et hors de débat. Le capitaine d'Urville assembla donc ses compagnons de voyage; et, leur montrant les objets recueillis, il leur demanda quelle était leur opinion touchant leur origine. A l'una-

nimité, ils répondirent que, dans leur conviction, c'étaient là des débris du sinistre de La Pérouse. Alors il leur communiqua son projet, depuis longtemps formé, d'élever sur le lieu même un mausolée aux mânes de compatriotes morts pour la science. Cette ouverture fut accueillie avec enthousiasme, et chacun voulut concourir à l'érection du monument. Comme il était impossible de l'élever à Païou, sur le lieu même de la catastrophe, on choisit comme emplacement une touffe de mangliers située sur le récif qui ceignait en partie le mouillage de Manevai. Des plateaux de corail, contenus entre des pieux solides fichés en terre, formèrent le massif du monument, et le faîte fut recouvert d'un petit chapiteau en planches achetées à la Nouvelle-Zélande. Pour ne pas exciter la cupidité des naturels, on eut soin de n'employer dans la construction du pieux édifice ni clous ni ferrures. Une fois commencé, le mausolée marcha vite, malgré les travaux du bord, et malgré les fléaux qui fondaient sur la nouvelle *Astrolabe*, dans un lieu déjà si fatal à l'ancienne.

Le 14 mars, le mausolée fut termine ; son inauguration eut lieu le jour même, en présence d'une portion de l'équipage descendue sur le récif. Un détachement armé salua le cénotaphe d'une triple salve de mousqueterie, à laquelle répondit le canon de la corvette. Cette cérémonie pieuse s'accomplit au milieu d'un silence et d'un recueillement profonds. Tout était deuil sur cette terre néfaste. La fièvre tenait alors clouée sur les hamacs la moitié de l'équipage de *l'Astrolabe*, et semblait menacer l'autre moitié. Les bras allaient manquer à la corvette pour se tirer de passes difficiles et dangereuses. Encore quelques jours de retard, et le mausolée debout sur le récif servait à constater deux catastrophes. Le capitaine d'Urville sentit l'imminence du péril. Frappé lui-même, il eut encore la force de donner des ordres pour sortir de cet endroit fatal. Chaque tentative augmentait le nombre des malades ; enfin, le 17 mars, on redoubla d'efforts. Il faut laisser M. d'Urville rendre compte de cette critique et décisive opération :

« Quarante hommes sont hors de service, et si nous laissons passer cette journée (17 mars) sans bouger, demain peut-être il ne sera plus temps de vouloir quitter Vanikoro. En conséquence, je suis décidé à tenter un dernier effort. A six heures du matin, on commence à virer sur les ancres, et on les retire les unes après les autres, manœuvre longue et pénible, attendu que le câble, la chaîne et le grelin s'étaient entortillés les uns avec les autres, et que nous avions peu de bras valides. Sur les huit heures, tandis que nous étions le plus occupés à ce travail, j'ai été fort étonné de voir venir à nous une demi-douzaine de pirogues de Tevai, d'autant plus que trois ou quatre habitants de Manevai qui se trouvaient à bord ne paraissaient en aucune manière effrayés à leur apppoche, bien qu'ils m'eussent dit, quelques jours auparavant, que ceux de Tevai étaient leurs ennemis mortels. Je témoignai ma surprise aux hommes de Manevai, qui se contentèrent de rire d'un air équivoque, en disant qu'ils avaient fait la paix avec les habitants de Tevai, et que ceux-ci m'apportaient des cocos. Mais je vis bientôt que les nouveaux venus n'apportaient que des arcs et des flèches en fort bon état. Deux ou trois d'entre

eux montèrent à bord d'un air déterminé, se rapprochèrent du grand panneau pour regarder dans l'intérieur du faux-pont, et s'assurer du nombre des hommes malades. Une joie maligne perçait en même temps dans leurs regards diaboliques. En ce moment, quelques personnes de l'équipage me firent remarquer que deux des trois hommes de Manevai qui se trouvaient à bord faisaient ce même manége depuis trois ou quatre jours.

« De pareilles manœuvres annonçaient les plus perfides dispositions, et je jugeai que le danger était imminent. A l'instant, j'intimai aux naturels l'ordre de quitter la corvette et de rentrer dans leurs pirogues. Ils eurent l'audace de me regarder d'un air fier et menaçant, comme pour me défier de faire mettre mon ordre à exécution. Je me contentai de faire ouvrir la salle d'armes, ordinairement fermée avec soin, et, d'un front sévère, je la montrai du doigt à mes sauvages, tandis que de l'autre je leur désignais leurs pirogues. L'aspect de vingt mousquets étincelants, dont ils connaissaient la puissance, les fit tressaillir et nous débarrassa de leur présence. Il est plus essentiel qu'on ne pense de contenir ces hommes grossiers par la seule terreur des armes à feu; elle est plus salutaire que leur effet même. La vue seule d'un pistolet pourra mettre en fuite vingt sauvages, tandis qu'ils seraient capables de se ruer comme des bêtes féroces sur un détachement entier qui viendrait de faire feu sur eux. Du reste, nous venions, pour ainsi dire, de rompre la paille avec ces barbares, et notre départ devenait plus indispensable que jamais. J'exhortai donc l'équipage à redoubler de courage et d'efforts, et je pressai le moment de l'appareillage, autant que le permettaient mes faibles moyens. Les malades eux-mêmes prêtèrent leurs débiles mains à l'ouvrage, et nous pûmes enfin élonger une ancre à jet dans l'E., par trente brasses de fond; quoiqu'elle fût surjalée, nous fûmes assez heureux pour qu'elle tînt jusqu'au bout.

« Ce fut sur ce frêle appui que, le 17 mars 1828, à onze heures quinze minutes du matin, *l'Astrolabe* déploya ses voiles et prit définitivement son essor pour quitter Vanikoro. Nous serrâmes d'abord le vent le plus près qu'il nous fut possible, puis nous laissâmes porter sur la passe; mais au moment même où nous donnions dans l'endroit le plus scabreux, celui où elle est semée d'écueils, un grain subit vint nous borner notre horizon dans un rayon de soixante à quatre-vingts toises. Accablé par la fièvre, je pouvais à peine me soutenir pour commander la manœuvre, et mes yeux affaiblis ne pouvaient se fixer sur les flots d'écume qui blanchissaient les deux bords de la passe. Mais je fus secondé par l'activité des officiers, surtout par l'assistance de M. Gressien, que j'avais chargé de diriger notre route. Il nous servit de pilote, et le fit avec tant de sang-froid, de prudence et d'habileté, que la corvette franchit sans accident la passe étroite et difficile par où nous devions gagner le large. Ce moment décidait sans retour du sort de l'expédition, et la moindre fausse manœuvre jetait la corvette sur des écueils d'où rien n'aurait pu la retirer. Aussi, malgré notre détresse, après quelques minutes d'anxiété, nous éprouvâmes tous, en nous voyant délivrés des récifs de cette île funeste, un sentiment de joie comparable à celui qu'éprouve un prison-

nier qui échappe aux horreurs de la plus dure captivité ; la douce espérance vint ranimer notre courage abattu, et nos regards se tournèrent encore une fois vers les rives de notre patrie, à travers les 5 ou 6,000 lieues qui nous en séparaient. Toutefois, ce séjour si tristement prolongé eut de beaux résultats pour la science ; d'utiles travaux furent réalisés ; des observations importantes furent faites ; M. Gressien leva le plan le plus exact et le plus complet de toute l'île ; sa configuration, ses récifs, ses accidents de terrain y furent minutieusement décrits. Naguère inconnue, Vanikoro est maintenant un des points les mieux décrits de l'Océan Pacifique. Les règnes de la nature y ont été étudiés, et des échantillons authentiques existent dans les salles du Muséum. »

Quand les premières nouvelles des découvertes de Dillon parvinrent en France, on craignit que le capitaine d'Urville, alors en cours de mission, ne pût pas profiter de ces données pour se rendre sur le lieu du naufrage. Pour tout prévoir, le ministre de la marine donna donc à M. Le Goarant qui commandait la corvette *la Bayonnaise*, en station alors sur la côte occidentale de l'Amérique, l'ordre de faire voile vers Tikopia et Vanikoro, à l'effet d'y opérer toutes les recherches nécessaires pour constater le naufrage de La Pérouse. M. Le Goarant appareilla de Valparaiso le 8 février 1828, visita en route les îles Hawaii, Faning, Sidney, Phœnix, Rotouma et Tikopia. Sur cette dernière île, il trouva le Prussien Bushart et le Lascar Joe. Le premier se montra sourd à toutes les propositions d'embarquement : Joe, qui venait de perdre sa femme, se montra plus accommodant ; il monta à bord de *la Bayonnaise*. Cette corvette parut devant Vanikoro le 3 juin, et y passa, suivant le récit du capitaine, douze jours sans mouiller nulle part. Elle fut ainsi préservée des fièvres de l'île ; mais, par contre-coup, sa reconnaissance à la voile resta sans résultat pour la géographie et pour la science : la question du naufrage de La Pérouse demeura en outre au même point où le capitaine d'Urville l'avait laissée. Il est à regretter que *la Bayonnaise*, avec un équipage double de celui de *l'Astrolabe*, n'ait pas envoyé un fort détachement à Païou, pour y faire exécuter des fouilles qui auraient peut-être constaté le séjour des Français. Le fait le plus remarquable de l'apparition de *la Bayonnaise* devant Vanikoro, fut que l'un de ses canots fit la découverte du monument qu'avaient élevé naguère les marins de *l'Astrolabe*. Loin de détruire le mausolée, les habitants l'entouraient d'une sorte de vénération, et ils ne permirent qu'avec peine aux nouveaux venus d'y venir clouer une médaille attestant le passage de *la Bayonnaise*. Ainsi, on a lieu de l'espérer, ce mausolée durera autant que le permettront les fragiles matériaux dont il est composé. La France ne fera-t-elle pas, pour des marins morts à son service, quelque chose de mieux que ce simple et périssable monument improvisé dans une pensée pieuse ?

CHAPITRE XX.

VANIKORO. — GÉOGRAPHIE. — MŒURS.

Découvert en 1788 par La Pérouse qui paya chèrement cet honneur, le groupe de Vanikoro se compose de deux îles d'inégale grandeur et entourées d'un récif de coraux d'environ trente-six milles de circuit. M. d'Urville a laissé le nom de *Recherche* à la plus grande, et a donné celui de *Tevai* à la plus petite, du nom du principal village. Recherche a trente milles de circuit, et Tevai n'en pas a plus de neuf. Indépendamment des deux îles principales, on trouve encore deux îlots dans la baie intérieure, dont l'un porte le nom de Manevai, de la tribu qui l'habite, et la petite île Nanounha. Le brisant qui environne tout le groupe n'est interrompu que dans la partie de l'E., et pendant huit milles environ. Cependant, sur d'autres points, il offre des passes plus ou moins étroites qui donnent accès dans l'intérieur du brisant, où l'on trouve trente à quarante brasses de fond avec de nombreux pâtés de coraux qui saillent souvent à dix pieds de profondeur.

Une population restreinte et misérable occupe ces îles d'ailleurs fécondes et ne semble pas s'y élever à plus de 1,500 âmes. L'intérieur est une vaste et impénétrable forêt; les côtes seules sont habitées. Les habitants sont en général petits, maigres, grêles, de chétive apparence. Leur peau noire, leur physionomie disgracieuse, la hauteur démesurée du front et son rétrécissement à la hauteur des tempes, donnent à cette race un caractère bizarre et sauvage. Des morceaux de bois ou des coquilles, passés dans la cloison des narines, ne relèvent guère des nez naturellement camards. Les femmes sont relativement plus hideuses encore que les hommes; mais, si hideuses qu'elles soient, les hommes s'en montrent fort jaloux et ne les produisent qu'à leur corps défendant aux regards des étrangers. Le costume des hommes se réduit ordinairement à une ceinture en étoffe de fil d'*hibiscus* ou en rotin tressé, à laquelle se rattache un petit morceau de toile qui sert de maro. La ceinture est la même pour les femmes : seulement le pagne descend jusqu'au genou. Hommes et femmes se surchargent les oreilles et quelquefois le nez d'une quantité prodigieuse d'anneaux en écaille de tortue. Ils portent aussi des bracelets entièrement tissus en très-petits disques de morceaux de coquilles et de noix de coco, auxquels ils attachent un très-grand prix. Ils connaissent le tatouage par piqûres, mais ils ne le pratiquent que sur le dos, où ils dessinent des poissons, des lézards et des dents de loup. Du reste ce tatouage est à peine visible, tant leur peau est noire.

Ces insulaires font un grand usage du bétel, ce qui leur défigure horriblement les mâchoires. C'est pour cet emploi qu'ils cultivent le *piper* ou kava, car son usage comme boisson spiritueuse leur est inconnu. Une petite calebasse ciselée

et fermée par un bouchon de bois contient la chaux réduite en poudre très-fine; l'arek et le bétel sont placés dans deux petits sacs. Leurs cases ont de dix à vingt pieds de long sur six à dix de large. Des nattes grossières en feuilles de cocotier forment le toit et les parois de la case; au centre de la cabane, un foyer carré et de petites plates-formes établies dans les angles intérieurs, reçoivent les ustensiles de ménage. Certaines cases, jolies, spacieuses et mieux construites, prennent le nom de maisons d'*atouas*, et servent tout à la fois d'arsenal, de salle de conseil et de temple pour le culte. Leurs pirogues sont d'une forme très-grossière. Le plus souvent c'est une simple poutre, presque cylindrique, creusée en dedans, mais de telle sorte que la fente supérieure est tout juste assez large pour recevoir les jambes des sauvages. Ces pirogues sont garnies de balanciers et d'une voile triangulaire d'une prodigieuse hauteur. Du reste, pour les progrès de la navigation ces naturels sont fort en arrière de leurs voisins les Polynésiens.

Jusqu'ici nulle notion positive n'a pu être recueillie sur la religion de ces insulaires; on sait pourtant qu'ils en ont une. Ce doit être une sorte de fétichisme, puisque le vieux Moembe, prêtre de Manevai, invité par le capitaine d'Urville à lui montrer ses atouas, *Loubo* et *Banie*, le conduisit vers une case d'un misérable aspect, et lui fit voir, pour le premier atoua, un trou de crabe terrestre; pour le second, un nid de terre formé par quelques insectes du genre des abeilles ou des fourmis. Lorsque M. d'Urville eut adressé ses offrandes à ces singulières divinités, le pieux Moembe récita de longues prières à chacune d'elles, puis retira les objets déposés, les enveloppa soigneusement et les emporta chez lui. En même temps, Moembe désigna comme la résidence d'un dieu plus puissant la cime même du mont Kapogo, et spécialement un rocher blanchâtre et dépouillé, d'où se précipitaient les eaux pluviales.

Les habitants de Vanikoro ont toujours nié qu'ils fussent anthropophages; mais ils ont avoué qu'ils laissaient macérer dans la mer les cadavres des ennemis tués dans les combats, pour séparer ensuite la chair des os, dont ils se servaient pour fabriquer les pointes acérées de leurs flèches. Ils gardaient aussi les crânes comme trophées.

Leur langue diffère essentiellement des dialectes polynésiens, quoiqu'elle ait des expressions communes avec ces derniers. Du reste, Vanikoro a elle-même plusieurs idiomes, et M. Gaimard a constaté qu'ils variaient d'une tribu à l'autre, d'un cap à un autre cap. Ce langage, assez sonore, n'a rien de déplaisant. Les naturels ont d'ailleurs quelque facilité pour les langues, et prononcent les mots européens mieux qu'aucune race polynésienne. Les rares habitants de Vanikoro sont distribués dans huit villages, qui se composent chacun de trente à quarante cases. Chacune de ces tribus reconnaît un chef, un *aligui*, dont il est difficile de préciser les attributions et les prérogatives. Le capitaine d'Urville a appris seulement qu'en cas de guerre, les chefs restaient constamment neutres. Si ce fait est vrai, cette coutume en pays barbare serait de bon exemple pour nos pays civilisés, où les rois ont l'humeur si guerroyante, quand les peuples l'ont si peu.

Les productions de cette île sont les mêmes que celles de l'Océanie ; mais déjà la nature asiatique s'y montre et s'y mêle davantage. Les oiseaux y comptent plusieurs espèces ; les poissons y fourmillent dans toutes les variétés, et les récifs y nourrissent une foule de mollusques, dont quelques-uns, inconnus et curieux, ont été décrits dans le Voyage de *l'Astrolabe*.

CHAPITRE XXI.

ILE NITENDI OU SANTA-CRUZ. — ILES TOUPOUA, MINDANA, DUFF.

L'Oceanic, chassé des parages de Vanikoro, était, on l'a vu, parvenu à jeter l'ancre sur l'île Nitendi, le 18 juin. A droite et à gauche de la baie dans laquelle nous avions donné, paraissaient des villages populeux et considérables, et déjà, de divers points de la côte, on voyait se détacher des pirogues qui faisaient route vers nous. Chacune de ces embarcations portait de trois à cinq hommes, armés d'arcs et de flèches, qui paraissaient habitués à traiter avec des Européens. Plusieurs apportaient des vivres. Comme nous n'avions pas renouvelé nos provisions depuis Tonga-Tabou, les vivres frais commençaient à s'épuiser à bord de *l'Oceanic*. Nous profitâmes de cette occasion pour en acheter. Outre ces vivres frais, Pendleton avait besoin de bois et d'eau, et il aurait désiré s'en procurer. Il chercha donc à se lier avec quelques chefs ; mais il eut beau épuiser tout son vocabulaire océanien, aucun de ces sauvages ne le comprit. Il allait y renoncer quand il aperçut dans une des pirogues un individu d'une couleur bien moins foncée que les autres, et dont le type différait essentiellement de ceux qui l'entouraient ; Pendleton l'invita à monter à bord, lui parla, s'en fit comprendre, et apprit de lui qu'il était originaire de Tikopia, qu'il se nommait Fatakou, et qu'un naufrage l'avait jeté sur la côte de Nitendi.

Cet homme était un interprète tout trouvé. Comme le capitaine lui témoigna le désir de s'aboucher avec un chef, le Tikopien lui montra un vieillard d'assez bonne mine, qui, au premier signe qu'on lui fit, monta à bord sans hésitation. Un morceau d'étoffe rouge et quelques menus objets le transportèrent de joie. Le truchement tikopien lui expliqua que le sloop avait besoin de bois et de vivres ; à quoi ce dernier répondit que dans son village on trouverait de tout cela. Ce village, appelé Mambo, était à une certaine distance de notre mouillage et sur la côte orientale de la baie. Pour donner des preuves plus promptes de sa bonne volonté, ce chef, nommé Lamoa, voulait qu'on y conduisît le navire à l'heure même. Il fallait s'assurer auparavant s'il y avait sûreté à le faire. En conséquence il fut arrêté que le chef retournerait ce soir-là chez lui ; mais qu'il reviendrait le lendemain pour servir de pilote à deux canots qui se rendraient à Mambo. Quand la chose eut été ainsi arrangée, il se rembarqua, et on put le suivre de l'œil au

moment où il prit terre, fier des présents qu'il avait reçus et les montrant aux naturels rassemblés sur la grève. Ce sauvage avait du reste fort bien compris ce que Pendleton voulait de lui; il savait qu'une liaison d'amitié existait désormais entre lui et le capitaine, et il s'était prêté sur-le-champ à l'échange des noms à la façon polynésienne. Ainsi il appelait l'Américain Lamoa, tandis que lui-même répondait au nom de Pendleton.

Les pirogues, disparues au coucher du soleil, se rapprochèrent de nouveau du bord dès que le jour eut pointé. Cette fois, elles étaient chargées de quelques provisions, mais peu abondantes, ce qui semblait prouver que cette île n'était pas si féconde qu'elle le paraissait, ou qu'elle ne produisait guère au delà des denrées nécessaires à sa population. L'ami de Pendleton, le chef Lamoa, reparut à bord un des premiers, escorté d'un de ses fils. Il offrit au capitaine, en retour de ses cadeaux de la veille, des ignames, des patates douces et des noix d'arèque, mais le tout en petite quantité. Son offrande faite, il s'embarqua dans l'un des canots, et son fils dans l'autre. J'obtins d'être de la partie comme amateur : nulle occasion plus belle ne pouvait se présenter de visiter une île si peu fréquentée. A sept heures du matin, nous quittâmes le bord, et une heure après nous étions devant Mambo. Un simple examen de l'anse et un coup de sonde jeté eurent bientôt appris au lieutenant Rainbow que *l'Oceanic* ne pouvait pas être conduit dans cet ancrage sans le plus grand danger pour lui. C'était une plage basse et ouverte, au milieu de laquelle se déchargeait une petite rivière que les canots remontèrent jusqu'à deux ou trois cents toises. L'eau en était parfaitement douce. On emplit quelques futailles à la hâte, et, pendant ce temps, je pus faire une petite excursion vers le village. Lamoa refusait d'abord de s'y prêter; mais je fis valoir auprès de lui le seul argument auquel il fût accessible : je lui donnai quelques colliers de verroteries. Ses répugnances ne tinrent pas contre ce cadeau; il autorisa son fils à m'accompagner.

Mambo était un hameau de quatre cases environ, grandes, commodes, pourvues d'une porte sur chaque face, entourées de murs en pierres sèches de quatre à cinq pieds de hauteur, sur une épaisseur à peu près égale. Ce mur était une espèce de retranchement grâce auquel chaque case pouvait devenir une forteresse. Les naturels étaient au nombre de soixante à quatre-vingts. Propres et vigoureux, ils avaient cet air de santé qui fait supposer une nourriture abondante et saine. Aucun, du reste, ne me fit ces avances de politesse hospitalière que j'avais toujours rencontrées chez les Polynésiens les moins communicatifs. Ceux-ci, au contraire, semblaient me considérer avec un air de soupçon et de défiance; ils paraissaient même faire peser sur le fils de Lamoa une partie de leur mauvaise humeur, en lui reprochant du regard de m'avoir initié aux secrets de leurs pénates. Aussi ce jeune homme ne persista-t-il point dans son rôle officieux : au bout d'une heure de tournée il me ramena vers nos canots, en me témoignant d'une façon péremptoire que j'en avais assez vu. Dans cette promenade si rapide, j'avais aperçu quelques femmes, créatures d'assez bon air, malgré leur teint fuli-

gineux, et quoique l'usage du bétel et de la chaux défigurât leurs bouches. Vers deux heures de l'après-midi, nous avions repris la route du sloop, et regagné le bord où Pendleton nous attendait avec impatience. La circonstance qui empêchait de mouiller devant l'aiguade le contrariait d'autant plus que les villages voisins fournissaient fort peu de vivres, et que les naturels commençaient déjà à montrer une turbulence dangereuse.

Le jour suivant, les deux canots partirent encore pour Mambo. Cette fois mon projet était de pousser ma promenade plus loin que la veille, et surtout d'aller visiter une magnifique source d'eau vive qui jaillissait d'entre les roches à peu de distance de la grève. Cette source semblait être la même dont il est question dans les récits de l'Espagnol Mindana. Mes plans étaient parfaitement concertés. Connaissant le faible de Lamoa, je l'avais gagné à l'aide d'un magnifique collier. C'était un homme à moi; il eût soulevé l'île pour me plaire. Aussi, à peine avions-nous posé le pied sur la plage qu'il se mit lui-même à marcher devant et à me guider vers le lieu où je voulais diriger mes recherches. Tout allait bien, lorsqu'à une centaine de pas dans les terres, je vis venir un homme que mon guide me dit être prêtre ou sorcier, et qui me barra le passage avec acharnement. Vainement voulus-je l'apaiser par des cadeaux, et obtenir un permis de route au moyen de quelques droits de péage; l'endiablé ne tint compte de rien. Alors Lamoa me pressa lui-même d'obéir à l'ordre d'un dieu avec lequel peut-être il avait réglé par avance le programme de cette comédie. Comme je persistais malgré tout, il se retira, me laissant aux prises avec le convulsionnaire et une vingtaine de naturels alertes et vigoureux qu'avaient attirés les cris de ce dernier. N'ayant aucun motif de ménager un Européen, ces hommes commençaient à me regarder d'un œil farouche et à frapper sur leurs arcs avec une expression menaçante; je me résignai à quitter une partie qui n'était pas égale. Retourné auprès des matelots qui remplissaient les futailles, je me réfugiai dans l'une des embarcations, n'ayant rien observé de saillant sur cette plage, semblable, pour l'aspect physique et pour la végétation, à plus de vingt plages déjà visitées. Au moment où nous rejoignîmes le sloop, Pendleton se disposait à mettre à la voile, et une petite brise qui soufflait du fond de la baie l'y servait à merveille. Il était d'ailleurs charmé de sortir promptement d'un havre peu sûr, et de quitter une population farouche et cupide que nos canons seuls tenaient en respect.

Nitendi, ou *Indendi*, ou *Indeni*, nom indigène diversement saisi par les navigateurs, fut découverte le 7 septembre 1595 par Mindana, envoyé du Pérou pour fonder une colonie aux îles Salomon, qu'il avait découvertes dans son premier voyage en 1568. Dans la nuit du 8 octobre, devant Nitendi, le vaisseau amiral se sépara des autres par un temps très-obscur, et se perdit sans doute sur quelque île voisine, car personne n'en entendit plus parler.

De ce malheureux essai de colonisation il ne paraît pas qu'il soit rien resté dans l'île, si ce n'est quelques mots espagnols qu'on a retrouvés plus tard dans la bouche des naturels. Après Mindana, l'île de Santa-Cruz fut oubliée pour ainsi

dire jusqu'au jour où l'Anglais Carteret la visita de nouveau. Ce fut le 12 août 1767 que se fit cette seconde découverte. L'équipage de Carteret était alors travaillé par la maladie et des privations de tout genre : son navire, fatigué par d'horribles tempêtes, ne manœuvrait plus qu'avec peine ; une voie d'eau venait de se déclarer un peu au-dessus de la flottaison. Une relâche pouvait seule sauver cette expédition, et lui donner le temps de réparer ses avaries. Carteret mouilla d'abord sur la partie N. E. de Nitendi ; puis, la place ne lui ayant pas paru favorable, il passa sur la partie septentrionale, où il se tint à la voile, en envoyant un canot avec quinze hommes armés, pour faire une reconnaissance préliminaire. Le maître qui montait ce canot avait l'ordre de s'assurer d'abord d'nn ancrage, puis de tâcher de lier quelques relations avec les naturels, et d'échanger quelques vivres contre des présents. Du reste, ses instructions étaient formelles, en ce sens que le canot devait toujours garder la meilleure partie de son équipage, et ne laisser débarquer que deux hommes à la fois. Cette première embarcation était partie à peine, que des naturels parurent de l'autre côté de la plage, faisant des signes pour qu'on allât vers eux. Carteret y dépêcha un second canot sous les ordres du lieutenant ; mais, assailli à coups de flèches, cet officier fut obligé de revenir presque aussitôt. Cette réception faisait mal augurer de celle qu'on avait faite au maître et à ses gens. En effet, une heure s'était à peine écoulée, qu'ils revinrent après avoir essuyé nne attaque violente. Le maître avait trois flèches dans le corps ; plusieurs matelots étaient blessés plus ou moins grièvement.

Ayant remis à la voile le 17 août, Carteret côtoya toute la bande septentrionale de l'île. A trois milles dans l'ouest du village où le maître avait été si mal accueilli, se montrait un autre amas de cases beaucoup plus considérable, pourvu du côté de la mer d'un parapet en pierres, de quatre pieds de hauteur, avec des angles saillants et rentrants comme dans des fortifications européennes. Un peu au delà coulait une rivière qui s'enfonçait bien avant dans le pays, et qui devait être navigable pour les petits bâtiments. Plus loin, à l'ouest, la côte formait une grande baie. « Dans les environs, dit Carteret, il y a une ville fort étendue ; les habitants semblaient y fourmiller comme les abeilles dans une ruche. Lorsque le vaisseau passa en son travers, il en sortit une multitude incroyable d'Indiens, tenant dans leurs mains quelque chose qui ressemblait à un paquet d'herbes vertes, dont ils paraissaient se frapper les uns les autres, dansant en même temps ou courant en cercle. » Un peu plus loin, devant l'île de la Huerta et aux abords de la baie Graciosa, la population était plus nombreuse encore, et la côte entière ne semblait former qu'une succession de villes pleines d'habitants. Un canot, expédié pour sonder ces parages, se vit assailli tout à coup par des volées de flèches, auxquelles on répondit avec de la mitraille et de la mousqueterie, ce qui décida les pirogues à la retraite.

Carteret quitta ces îles le 18 août. Quoiqu'il sût pertinemment que c'étaient les mêmes terres découvertes par Mindana, deux siècles auparavant, il n'en donna pas moins au groupe le nom d'îles *Queen Charlotte*, à Nitendi le nom d'*Egmont*,

et ainsi pour toutes. Sa carte, toutefois, n'était guère qu'une ébauche imparfaite quand d'Entrecasteaux entreprit de relever l'hydrographie exacte de cet archipel. Il parut devant l'île le 19 mai 1793, et la contourna presque en entier durant les jours suivants. Le 21, ayant cru reconnaître une baie profonde, il y détacha un canot, qui s'assura que ce n'était point une baie, mais un canal qui se prolonge entre l'île Howe et la terre principale. Cette petite excursion fut marquée par un accident. Au moment où rien ne faisait prévoir un acte d'hostilité, un naturel décocha une flèche sur un matelot et le blessa. L'agresseur fut renversé à son tour par un coup de fusil, et ses compagnons s'enfuirent à la nage.

D'Entrecasteaux rangea ensuite la côte méridionale, sur laquelle s'échelonnaient des cases peu distantes les unes des autres, entourées de murs en pierre sèche. Des pirogues tirées à sec couvraient le rivage. Le 22, après avoir doublé la partie occidentale, on se trouva sur la côte nord qui semblait plus peuplée que celle du midi. L'île Huerta ou Trevanion semblait fourmiller de sauvages, qui agitaient leurs lances et leurs bâtons avec des gestes de défi. Les canots de l'escadre communiquèrent le jour suivant avec les habitants d'un hameau situé sur les bords de la mer, dans une position charmante. On s'arrêta sur les accores d'un récif sur lequel les naturels se rendirent en foule, à la vue des objets qu'on leur présentait. Les échanges se faisaient avec tranquillité, mais avec une sorte de défiance : les sauvages ne se dessaisissaient de leurs armes qu'avec la plus grande peine, et quand ils le faisaient, ils donnaient leurs arcs aux hommes de l'un des deux canots, et les flèches à ceux de l'autre. On eut d'eux des bracelets bien travaillés, des colliers et d'autres ornements. Les seuls objets de fabrique européenne que l'on vit entre leurs mains étaient des grains de verre et une hache faite avec un morceau de cercle de barrique. D'Entrecasteaux pensa que ces objets provenaient du voyage de Carteret; mais aujourd'hui on doit plutôt croire que les habitants de Nitendi les tenaient des Vanikoriens, et que c'étaient encore là des débris du naufrage de La Pérouse.

Après un court séjour marqué, comme on le voit, par des circonstances bien peu significatives, d'Entrecasteaux quitta Nitendi. Sans doute l'île a été visitée depuis, à diverses époques, par des navires européens, baleiniers ou autres; pourtant le capitaine Dillon est encore le seul qui en ait fait mention. A son départ de Vanikoro, il tira droit sur elle, tant pour se procurer des vivres que pour obtenir des renseignements sur le sort postérieur des naufragés dont il venait de retrouver les traces. Le 10 octobre 1827, *le Research* ayant paru sur la côte N. de l'île, plusieurs pirogues se détachèrent du rivage sans pouvoir l'atteindre; il continua sa route vers la baie Graciosa, et, en y donnant, il aperçut éparpillés sur les récifs une foule de points noirs qui semblaient être autant de têtes de sauvages. Un peu plus loin, vingt-cinq pirogues s'approchèrent du navire, en criant : *Toki! toki!* mais aucun naturel ne voulut y monter, quoique deux Tikopiens, passagers de Dillon, les y invitassent. Contrarié par le calme, ce fut seulement le jour suivant que Dillon put pénétrer dans la baie. Alors augmenta la foule des

pirogues qui apportaient des porcs, de la volaille, de gros pigeons, une espèce de concombre, des mangoustans et des fruits de spondias. On compta autour du *Research* cent trente-cinq pirogues, si pleines de monde et si bruyantes qu'on ne pouvait s'entendre à bord. Bientôt des scènes plus sérieuses vinrent compliquer la situation. Des flèches furent décochées contre des officiers assis sur la dunette, et il fallut se débarrasser par une décharge de mousqueterie de ces turbulents visiteurs. Ceci se passait du côté occidental de la baie. Dillon se rapprocha alors du rivage opposé, qui envoya aussi ses pirogues, mais celles-là plus pacifiques. Les naturels qui les montaient blâmèrent même leurs compatriotes, et dirent qu'on avait fort bien fait de tirer sur eux : on parvint ainsi jusqu'au fond de la baie Graciosa. Dillon y fit la connaissance de Lamoa, et envoya un de ses canots faire de l'eau et du bois dans le village de Manbo. Dans ce moment-là, le capitaine fit une singulière conquête. Ayant remarqué la grosseur des dents des naturels, il voulut en avoir une pour l'examiner avec soin. Lui-même va nous dire comment il s'y prit :

« J'avais aperçu la veille un homme qui avait attiré mon attention par une dentition singulière : il avait sur le devant de la mâchoire supérieure des dents d'une énorme dimension. Je voulus le faire monter sur le pont, afin de l'examiner de près ; mais je ne pus y réussir. Je pensai, au premier abord, que ce que je prenais pour des dents n'était autre chose que des morceaux d'os que cet homme avait implantés dans sa mâchoire ou qu'il tenait simplement serrés entre sa lèvre et ses dents naturelles ; et bientôt je n'attachai plus d'importance à ce qui ne paraissait être que des dents postiches de la grosseur de celles d'un grand bœuf. Ce matin, ma surprise augmenta en voyant plusieurs insulaires qui avaient des dents encore plus grosses que celles qui m'avaient frappé la veille. Je décidai deux de ces hommes à venir sur le bâtiment, et j'en priai un de me vendre une de ces dents monstrueuses. En même temps, je m'assurai qu'elles étaient solidement fixées à sa mâchoire, et non pas des ornements artificiels. Voulant à toute force en avoir une en ma possession, j'offris un fer de rabot, puis une herminette ; mais on ne considéra pas ces objets comme étant d'une valeur égale à celle de la dent que je convoitais. Je finis par proposer une hache. Alors mon homme, qui avait à sa mâchoire inférieure une dent plus grosse qu'aucune de celles qui avaient attiré mes regards, chercha à se l'arracher, mais il fit de vains efforts pour y parvenir. J'envoyai chercher au poste des chirurgiens l'instrument dont se servent les hommes de l'art pour les opérations de ce genre ; mais il ne présenta point assez d'ouverture pour saisir la dent de l'insulaire. J'eus recours alors à une tenaille de charpentier. Le docteur, muni de cet outil, saisit la dent comme par manière de jeu, et, d'un coup de poignet vigoureux, l'enleva. La bouche du patient saigna considérablement ; mais, sans paraître s'occuper beaucoup de cette bagatelle, il demanda la hache. Aussitôt qu'il l'eut entre les mains, il se mit à sauter de joie d'avoir fait un aussi bon marché. Ayant examiné avec soin cette dent, je ne tardai pas à découvrir la cause de son accroissement monstrueux. En la taillant avec un

canif, ce que je fis assez facilement, je trouvai au centre une dent de grosseur ordinaire, mais qui était recouverte de nombreuses couches d'une espèce de ciment qu'y avait formées la chaux mêlée au suc de bétel, et qui, par une longue suite d'années, s'étaient accumulées au point de donner à cette dent le volume qu'elle avait alors. »

Dillon ne prolongea pas son séjour à Nitendi. La fièvre ravageait son bord, et la moitié des hommes étaient gisants sur les cadres. Il appareilla donc le 14, laissant chez Lamoa un Anglais nommé Stewart qu'il avait recueilli sur Tikopia. L'année d'après, c'est-à-dire en 1828, M. Le Goarant eut avec Nitendi quelques communications, tout en restant à la voile : les naturels se montrèrent bienveillants; ils accostèrent le navire en chantant, et en offrant des provisions aux Français. On fit une foule d'échanges.

L'île Nitendi a vingt-quatre milles de l'E. N. E. à l'O. S. O. sur une largeur de neuf à dix milles. Sans être très-élevé, le terrain en est montueux et entièrement couvert de bois, à l'exception des espaces cultivés. Très-différente de Vanikoro, elle est exempte de récifs dans presque toute son étendue, ou du moins ils s'éloignent très-peu de la côte, excepté sur trois ou quatre points isolés où ils s'avancent au plus à un demi-mille au large. Nitendi est une île fort populeuse. La plupart de ses indigènes sont noirs, avec les lèvres fortes, le nez épaté, les cheveux crépus et le front très-large; du reste vigoureux et assez bien proportionnés, aux jambes près qui sont peu musclées. Quelques-uns des habitants se distinguent des autres par un teint olivâtre et foncé qui les rapproche de la race polynésienne. Les insulaires ont encore avec cette race une analogie frappante, celle du nez et des oreilles percés pour recevoir des anneaux d'écaille de tortue; ils se parent également la tête avec une fleur rouge. Sous leurs bracelets et à leur ceinture, ils placent diverses espèces d'herbes odoriférantes. Le tatouage et la circoncision sont en usage parmi eux.

« L'île, dit Dillon, abonde en porcs, en volailles, pigeons ramiers, hérons et grives; on y trouve aussi une espèce d'hirondelle. Les productions végétales consistent en cocos, cannes à sucre, fruits d'arbre à pain, bananes de diverses espèces, ignames pesant de trois à quatre livres, et patates de diverses sortes, que les insulaires font cuire dans des fours creusés en terre, ou sous la cendre. Quant au taro, ils le coupent en tranches minces et le font sécher au soleil. En cet état, il peut se conserver plusieurs mois; puis, quand on le fait rôtir, son goût est assez agréable. Il y a aussi des pamplemousses et une sorte de noix commune à Taïti. » Dans sa partie occidentale, la largeur de Nitendi se trouve réduite à moins de trois milles, par deux baies qui pénètrent fort avant dans les terres. Celle du sud est la vaste et belle baie Graciosa, découverte par Mindana. Vis-à-vis son entrée se trouve une petite île fertile et populeuse, de cinq ou six milles de circuit, que les Espagnols nommèrent *Huerta* (jardin), et Carteret *Trevanion*. Cette île garantit l'intérieur de la baie Graciosa des houles et du vent du large.

A quarante milles au S. E. de Nitendi se trouve l'île Toupoua, terre haute,

bien peuplée, divisée pour ainsi dire en deux par une terre basse qui occupe sa partie centrale. Son étendue doit être d'environ dix ou douze milles. Découverte en 1595 par Mindana, cette île fut revue de loin, en 1767, par Carteret, qui, trompé par l'aspect de ses deux pitons, en fit deux îles qu'il nomma *Edgecumbe* et *Ourry*. Edwards la revit en 1791, d'Entrecasteaux en 1793, et Duperrey en 1823. Dillon fut le premier qui la visita en 1827; il constata que Toupoua n'était qu'une seule île, bordée en partie par un récif qui s'avance jusqu'à deux milles au large. D'Urville fixa sa position en 1828, et peu de temps après M. Le Goarant communiqua avec les habitants, qu'il dépeint comme bons et hospitaliers.

A quinze milles au nord de Nitendi s'élève l'île Tinakoro ou le Volcan, découverte en 1595 par Mindana, revue en 1767 par Carteret, en 1793 par d'Entrecasteaux, en 1823 par Duperrey, en 1827 par Dillon. C'est un piton conique d'une grande hauteur, et couronné par un cratère en activité. Du temps de Mindana, il vomissait constamment des flammes; Carteret n'y vit que des fumées; les compagnons de d'Entrecasteaux n'y aperçurent aucun indice de feu souterrain; Dillon le vit vomir des flammes de cinq minutes en cinq minutes. Il raconte, en outre, qu'en vue de cette île, l'année précédente, et saisi par des calmes, il vit le volcan jeter une grande quantité de lave, qui roulait en torrent sur les flancs de la montagne.

Iles Mindana, situées à 4 ou 5 lieues à l'E. N. E. de Tinakoro. Découvertes en 1595 par Mindana, ces îles sont identiques sans doute avec celles que Carteret nomma, en 1767, *Swallow*. Wilson les revit en 1797, et M. Le Goarant les reconnut en 1828. C'est un groupe de neuf îles, basses, boisées, inhabitées, la plupart petites, mais liées par de vastes récifs: il paraît avoir près de trente milles de l'O. N. O. à l'E. S. E. Dans l'est, et à peu de distance, se trouvent les îles Duff, découvertes par le capitaine Wilson en 1797, dont la plus haute et la plus grande. qu'il nomma *Disappointement*, a 12 lieues de tour. Sur la partie orientale de ce dernier groupe, qui se compose d'une dizaine d'îles, est un rocher qui affecte la forme d'un obélisque. Wilson en trouva les naturels grands, bien faits, cuivrés, ils appartiennent, à ne pas s'y méprendre, à la race polynésienne.

CHAPITRE XXII.

ILES SALOMON.

L'Oceanic avait passé, le 20 juin au coucher du soleil. à dix milles du cône imposant de Tinakoro dont un épais nuage couronnait la crête sans qu'on pût dire s'il était formé par les fumées du cratère. La nuit venue, on ne remarqua pourtant point de flammes. La première terre aperçue ensuite fut l'île Sesagara, ou l'*île des Contrariétés* de Surville, que le sloop longea dans la matinée. Sur mes

instances, et quoique mal prévenu envers les naturels, Pendleton consentit à la ranger de près. Ainsi, à défaut de communications avec les indigènes, je devais avoir l'aspect du paysage riche en beautés naturelles. Arrivés à la distance d'une lieue, nous pûmes distinguer des sites ravissants : des forêts de cocotiers élançaient leurs tiges de dessus une grève élevée, dont la base se composait de roches aux formes bizarres.

Nous courions à petites voiles le long de cette terre, quand une vingtaine de pirogues, portant chacune de six à huit hommes, parurent autour de *l'Oceanic*. On commença par offrir aux visiteurs l'accès du pont, ce qu'ils refusèrent; mais quand on leur eut fait voir quelques objets qu'on savait être à leur fantaisie, l'un d'eux, qui avait la physionomie et les allures d'un chef, accepta et grimpa le long de l'échelle. Là, son premier mouvement fut de porter la main sur ce qu'il vit. Une casaque de matelot était étendue pour sécher, il s'élança sur cette proie, la saisit, et ne la restitua qu'avec beaucoup de peine; ensuite il bondit vers le pavillon de poupe, qu'il amena pour se l'approprier, et il fallut encore user de grands raisonnements pour l'y faire renoncer. Grimpant alors dans les enfléchures comme aurait pu le faire le meilleur gabier, il alla jusqu'aux barres de perroquet, où il s'accroupit comme eût pu le faire un gros singe, et de là, avec une vivacité de mouvements presque convulsive, il examina fort longtemps les moindres parties du navire. Redescendu, il se mit à sauter et à gambader avec une agilité vraiment surhumaine : puis, se tournant vers ses compagnons, il leur adressa une fort longue et très-belle harangue, dans laquelle il leur dépeignait sans doute ce qu'il avait vu et les engageait à venir à bord. Pour les décider plus vite, il joignit les gestes aux paroles, frappant ses fesses nues, et s'agitant de cent manières bizarres. Ces arguments de singulière espèce vainquirent leur répugnance; mais avant tout on exigea de ceux qui montèrent l'échelle qu'ils laissassent leurs armes dans leurs pirogues, où nous voyions une grande quantité d'arcs, de lances et de flèches barbelées.

Ces sauvages, complétement nus, semblaient être mi-partis de races noire et jaune. L'un d'eux, dont la chevelure était saupoudrée de chaux, avait les cloisons des narines traversées d'un morceau de bois; les autres s'étaient contentés d'y suspendre un morceau de nacre triangulaire et arrondi, orné de quelques ciselures. Tous avaient le lobe inférieur de l'oreille fendu pour recevoir des bouquets de feuilles aromatiques, qu'ils portent aussi au cou, aux bras et à d'autres parties du corps. Au-dessous du coude, ils ont des bracelets en coquilles. Le chef portait, en outre, des bracelets et une ceinture en petits disques noirs et blancs, adroitement tissus, et sur sa tête ondoyait une aigrette de deux plumes, à laquelle il attachait un grand prix et qu'il ne voulait pas même laisser toucher. Bien que d'une taille médiocre, ces hommes avaient la poitrine large, les épaules effacées et les proportions musculeuses. Leurs pirogues, celle du chef surtout, étaient un modèle de goût; elle avait un revêtement composé de bois de couleur et de morceaux de nacre parfaitement polis, ajustés et incrustés avec beaucoup d'art. Sur l'avant

flottait une sorte de pavillon en flocons de paille ou de menus joncs teints en rouge. L'arrière était décoré de sculptures figurant des chiens et d'autres animaux.

Une conversation s'engagea entre les arrivants et ceux de leurs compagnons qui étaient dans les pirogues, conversation longue et vive dont il fut impossible de pénétrer le sujet. Pendleton commençait même à la suivre de l'œil avec une sorte de défiance, quand un incident imprévu vint rompre ces pourparlers. Jusque-là, grâce à des précautions minutieuses, on avait pu se garantir de tentatives de vol à chaque minute renouvelées; tout à coup l'un des indigènes, plus heureux et plus hardi, se glissa derrière le capitaine, lui arracha son porte-voix des mains et sauta à la mer. Tous les autres imitèrent ce mouvement, le chef seul excepté. Peut-être croyait-il de sa dignité de ne pas fuir, mais il paraissait inquiet et agité. Cependant Pendleton ne bougeait pas; il empêcha même deux sentinelles de tirer sur les fuyards. « C'est votre faute, dit-il; vous deviez surveiller cet homme quand il se glissait derrière moi. » L'indigène ne s'attendait pas à tant de clémence; il en fut touché; il prodigua les marques du regret le plus profond, de l'affection la plus entière; puis il invita les Anglais, dans les termes les plus doux, avec les gestes les plus caressants, à venir à terre, leur faisant entendre qu'ils y trouveraient toutes les provisions qu'ils pourraient désirer.

Pendleton ne se fiait guère à ces peuples; il les connaissait, il savait combien de perfidie se logeait dans leur cœur, et combien de fois ils avaient cherché à attirer des équipages européens dans d'horribles guet-apens. Cependant, j'insistai si bien auprès de lui que l'excellent homme céda. La terre était si belle, le rivage si proche! On amena la yole; six marins bien armés s'y embarquèrent sous les ordres du lieutenant Rainbow, et, comme on le pense, je ne fus pas le dernier à y prendre place : quant au chef indigène, il s'embarqua dans sa pirogue et marcha de conserve avec nous. Mais à peine étions-nous à deux cents toises du navire, que nous vîmes la petite flottille se former comme pour tenir conseil; après quoi, quatre pirogues se détachèrent vers notre canot, en faisant la manœuvre de le cerner. Déjà les sauvages bandaient leurs arcs, quand Pendleton, qui nous suivait de l'œil avec une sollicitude toute paternelle, fit une diversion à ces dispositions hostiles par un coup de canon tiré à boulet sur le gros de l'ennemi. Le projectile, ricochant au milieu des sauvages effrayés, jeta du désordre parmi eux : ils quittèrent l'attitude offensive et s'enfuirent vers le rivage.

Cependant nous nous étions rapprochés de *l'Oceanic*, et comme il paraissait peu prudent de se hasarder sur cette côte en petit nombre, on doubla l'équipage de la yole, on l'arma de fusils de rechange, puis nous repartîmes avec la défense formelle de tenter aucun débarquement. Pendleton avait même recommandé à Rainbow de ne s'engager qu'avec la plus grande précaution, une fois que nous serions hors de la portée du navire. Tirant droit vers la côte, nous gouvernâmes de manière à doubler une petite pointe qui masquait une baie, au fond de laquelle un village semblait être assis. En effet, à la hauteur de ce cap, quelques cases

parurent; mais sur la petite crique qui en baignait le pied naviguait une armée entière de pirogues. Notre apparition fut saluée par un cri général et formidable; puis cette nuée de barques fondit sur nous comme sur une proie facile, et nous aurions eu en effet beaucoup de peine à nous tirer de leurs mains, si le prudent Rainbow n'eût fait virer sur-le-champ. Avec une mer clapoteuse et le vent debout, notre marche devenait difficile, ce qui permit à quelques-unes de ces pirogues légères de nous rejoindre et de nous décocher des volées de flèches. Deux décharges de mousqueterie calmèrent l'ardeur guerrière de cette avant-garde; elle se replia sur la ligne de bataille, et nous eûmes le temps de regagner *l'Oceanic*. Comme ces insulaires persistaient, la mitraille de six canons fit justice de leur audace. « Eh bien, me dit Pendleton, avais-je tort de vous dire que la Mélanésie n'était peuplée que de races insociables? » Et il donna l'ordre de continuer la route.

Le jour suivant, nous étions devant l'île des Arsacides, qu'à l'aspect du terrain couvert de plantations, et à de nombreuses fumées s'élevant de tous les points, on devait prendre pour une contrée populeuse et féconde. Mais la leçon reçue la veille n'était pas oubliée, et, l'eût-elle été, je n'aurais pas voulu abuser de la bonté inépuisable de mon capitaine. Aussi, malgré l'attrait des sites ravissants, je ne demandai pas à aller à terre. D'ailleurs, trois pirogues s'étaient détachées du rivage, jolies, élégantes, semblables à celles de Sesarga, et montées par six individus. Ces hommes appartenaient à la même race que ceux de cette dernière île. Aussi farouches et plus défiants encore, ils regardaient avec une sorte d'indifférence les présents qu'on voulut leur faire, et ils refusèrent de monter à bord; mais ils nous faisaient signe d'aller à terre, indiquant que nous y trouverions des provisions. On ne fut pas tenté de se rendre à leur invitation : la leçon de la veille suffisait. Aussi, après avoir fait le tour du navire, les pirogues reprirent-elles le chemin de la côte.

Jusque-là favorable, le vent varia au nord, accompagné de grains et de calmes. C'était un indice qui annonçait le voisinage de hautes montagnes qui coupent et détournent les vents réguliers. Dans l'une des bordées, on aperçut les cocotiers des îles Stewart, terres basses et entourées de récifs; mais, par un temps incertain, Pendleton ne jugea pas à propos de s'engager dans une reconnaissance de cette dangereuse côte. On passa outre. Le jour suivant, nous vîmes l'île Gower, puis les montagnes élevées d'Isabel et de Choiseul, en vue desquelles nous restâmes pendant deux jours entiers; enfin, le 30, nous rangions à 2 ou 3 lieues de distance, les ravissantes îles de Bougainville et de Bouka. La fantaisie me vint bien encore de visiter cette terre; mais le naturel farouche des habitants était un fait d'une telle notoriété, que je n'osai pas me risquer, et que je laissai *l'Oceanic* glisser en paix le long de ces grèves riantes et fleuries. Cependant, le 1er juillet au matin, nous fûmes accostés par deux ou trois pirogues. Les naturels qui les montaient nous parurent être habitués à la vue des Européens. Ils se conduisirent d'une façon assez pacifique, et nous offrirent des taros et des ignames contre

divers objets d'échange. Noirs et à peu près nus, agiles, vigoureux et bien faits, ces sauvages avaient une physionomie moins disgracieuse que féroce. Ils nous engagèrent aussi à débarquer, nous indiquant à cet effet un point de la grève où un village blanchissait à travers les arbres. Cette plage était couverte de têtes noires qui semblaient attendre qu'un canot se détachât du bord; nous ne leur donnâmes pas cette jouissance. Dans le court trajet que nous fîmes avec nos visiteurs, j'achetai pour ma part, moyennant une aune de serge rouge, un superbe arc de six pieds de long, en bois d'aréquier, très-lisse et parfaitement travaillé. C'est une arme aussi difficile à bander que celle de la fable, et les blessures qu'elle faisait devaient être en raison directe de la peine qu'on éprouvait à la manier. Ces naturels paraissaient être fort irascibles et très-prompts aux voies de fait : à la moindre contrariété, ils saisissaient leurs arcs et ajustaient l'homme qui avait éveillé leur colère; cependant, grâce à notre attitude patiente, nous nous séparâmes sans éclat et sans hostilités.

L'île Bouka venait à peine de s'effacer à l'est quand d'autres terres parurent à l'ouest. A l'entrée du canal Saint-George, *l'Oceanic* fut encore tourmenté par les courants et contrarié par les brises incertaines. Enfin, le 3 juillet, il arriva en vue de l'île aux Cocos, et mouilla dans le havre Carteret sous le revers oriental de cette île. Ainsi les îles Salomon avaient été dépassées en grande partie, sans que le temps m'en eût permis une exploration personnelle. Il fallait que je me contentasse des renseignements recueillis par d'autres navigateurs.

L'archipel Salomon, qui se compose d'une dizaine de grandes îles et d'une quinzaine de moindre dimension, fut découvert en 1567 par Mindana qui mouilla sur l'île Isabel dans le port de la Estrella, situé, à ce que l'on croit, sur la bande N. E. Les habitants du pays, dit la relation, adorent des serpents, des crapauds et autres animaux. Leur teint est brun, leurs cheveux sont crépus, et ils n'ont de couvert que les parties naturelles. Ils se nourrissent de cocos et d'une sorte de racine nommée *venaus;* ils ne mangent point de viande et ne boivent que de l'eau. Pourtant on ne peut douter qu'ils ne fussent anthropophages, car leur chef envoya à Mindana comme présent un quartier d'enfant, auquel tenaient encore le bras et la main. Le général, ajoute la relation, fit enterrer ce morceau de cadavre en présence des naturels qui l'avaient apporté. Ceux-ci parurent offensés, et, confus du mauvais succès de leur ambassade, ils se retirèrent la tête basse. Ce peuple est divisé en tribus, qui sont entre elles dans un état de guerre continuelle. Les prisonniers sont réduits en esclavage.

Mindana fit construire un brigantin qu'il arma de 18 soldats, de 12 matelots, et avec lequel le mestre de camp Ortega et le premier pilote Hernan Galego devaient aller à la reconnaissance des îles voisines. Ortega passa successivement aux îles Malaïta, Galera, Buena-Vista, Sesarga, où il signala un volcan qui vomissait sans cesse de la fumée; puis il en découvrit une beaucoup plus grande qu'il nomma Guadalcanar. Elle était traversée par une rivière large et profonde. Plusieurs pirogues de naturels vinrent à la rencontre des Espagnols, et ayant mis

pied à terre, le mestre de camp visita un village assez bien cultivé. De là il se replia sur l'île Isabel, découvrit l'île Saint-George (aujourd'hui Georgia), et y vit une autre bourgade dont les naturels entrèrent en pourparlers avec lui. Les perles étaient si abondantes sur ces parages qu'on n'y attachait aucun prix. Poursuivant cette reconnaissance, Ortega découvrit près de la pointe occidentale d'Isabel une foule d'îlots sur des récifs très-étendus, où l'on observa des chauves-souris qui avaient cinq pieds d'envergure. Quand il eut doublé cette pointe, il trouva des vents contraires, et fut obligé d'envoyer dans un canot guidé par un naturel plusieurs de ses hommes pour rendre compte à Mindana de ses découvertes. Mais le canot s'étant brisé sur les récifs, l'équipage fut obligé de regagner le brigantin, qui atteignit lui-même le port de la Estrella quelques jours après. Alors le général espagnol quitta ce mouillage et vint en prendre un autre sous l'île Guadalcanar, dans un lieu qu'il nomma *la Cruz*. Là, il prit formellement possession du sol au nom de son souverain, et voulut planter une croix sur le rivage. Les naturels ayant protesté par une volée de flèches contre cet acte d'investiture, il y répondit par une décharge de mousquets qui tua deux des agresseurs. Le reste prit la fuite.

La flotte remit à la voile le 13 juin 1567, et alla mouiller sur l'île Cristoval. Le général descendit de sa personne à terre. Quand les naturels l'eurent aperçu, ils se mirent à gesticuler de la façon la plus expressive, en indiquant aux étrangers de se rembarquer; et, comme on n'obéissait point, ils répétèrent leurs premiers signes avec de bizarres démonstrations, grattant la terre avec leurs pieds et avec leurs mains, jetant du sable en l'air, ou courant au rivage et battant l'air comme des forcenés. Au lieu de se déconcerter de ce mouvement et de ce bruit, Mindana fit sonner les trompettes, et Sarmiento accourut avec sa troupe. Les naturels ne reculèrent point devant le combat; ils s'avancèrent armés de lances, d'arcs, de flèches et de casse-têtes. Quand ils furent à portée, on leur fit signe de se retirer : comme ils persistaient, une décharge générale de mousquets eut lieu. Un sauvage fut tué; les autres s'enfuirent. Les Espagnols entrèrent alors dans le village, et y trouvèrent un tel butin en cocos et en amandes qu'un navire n'eût pu le charger tout entier. On en combla les chaloupes. Une troisième fois, le brigantin fut expédié. Il découvrit les deux îles Anna et Catalina, qui terminent de ce côté l'archipel. Cette reconnaissance fut la dernière que fit Mindana sur cette côte. Quand le brigantin eut rejoint, l'escadre appareilla pour le Pérou, où elle était de retour au commencement de mars 1568.

Ces belles découvertes restèrent longtemps sans résultat. Soit que les Espagnols voulussent les tenir cachées à leurs rivaux européens, soit que leur récit entaché d'exagération fût regardé comme une fable, on oublia les îles Salomon pendant deux siècles, et les géographes en étaient venus à les regarder comme fantastiques. Le premier qui les retrouva, ce fut Carteret. En 1767, il vit deux points de cet archipel, savoir : les îles Gower, Malaïta (qui fut nommée *Carteret*) et Simpson, puis la partie septentrionale de l'île Bouka qu'il nomma *Winchelsea*. Un

canot, envoyé sur l'île Gower, fut attaqué par les naturels; mais l'équipage anglais resta maître du champ de bataille et s'empara des pirogues, artistement construites et ornées de coquillages et de figures sculptées. Carteret ne s'arrêta pas longtemps sur ces îles; il ne soupçonna point qu'elles fussent identiques avec l'archipel Salomon de Mindana, et trouva que la race y continuait celle qu'il avait trouvée à Nitendi.

En juillet de l'année suivante (1768), Bougainville reconnut une plus grande étendue de ces terres, dont il fit la deuxième partie de sa Louisiade. Il l'accosta près du *cap Satisfaction* et aperçut ensuite la grande île à laquelle il donna le nom de *Choiseul*. S'étant engagées dans le détroit qui sépare cette dernière de l'île Bougainville, les frégates y coururent de grands dangers, à cause des récifs et des courants irréguliers. Quelques canots allèrent reconnaître une belle et large baie située sur la pointe O. de l'île Choiseul. Les opérations du brassiage étaient commencées, quand on vit sortir tout à coup d'une anse masquée jusque-là une flottille de pirogues montées par 150 hommes armés d'arcs, de lances ou de boucliers. Cette flottille s'avança en bon ordre; puis, se séparant en deux divisions, elle fondit sur les canots de toute la vitesse de ses pagaies. Un cri affreux fut le signal de l'attaque. Les canots français y répondirent par une décharge qui n'intimida point les assaillants; il en fallut une seconde pour les mettre en fuite. Le champ de bataille resta donc aux Français, ainsi que deux pirogues, longues, bien travaillées, très-relevées de l'avant et de l'arrière. Sur la proue de l'une d'elles était sculptée une tête humaine, avec des yeux de nacre, des oreilles en écaille, une longue barbe et des lèvres peintes en rouge. Dans les pirogues étaient une provision de lances, boucliers, cocos, noix d'arèque, divers petits ustensiles, des filets à mailles très-fines et très-bien tissues et une mâchoire d'homme à demi grillée.

Ce détroit une fois doublé, Bougainville prolongea en entier la côte orientale de l'île qui reçut son nom, et dont la chaîne centrale est d'une hauteur prodigieuse. Le 4 juillet, il doubla la pointe N. de l'île Bouka, qui lui parut populeuse et bien cultivée. Après Bougainville, et dans l'année qui suivit cette campagne, un autre Français, le capitaine Surville, parut sur cette côte. Il en parcourut la partie méridionale; et les seuls documents un peu étendus qu'on possède sur cet archipel appartiennent à sa relation.

Surville atterrit le 7 octobre 1769, devant le détroit formé par les îles Choiseul et Isabel; et, deux jours après, il envoya un canot sur une île de ce détroit, à laquelle il donna le nom d'*île de Première Vue*. Au rapport d'un officier qui la contourna en canot, elle était inhabitée, mais couverte d'arbres fruitiers; elle abondait en oiseaux, au nombre desquels étaient des perroquets; les poissons fourmillaient sur les récifs. Après avoir lutté les jours suivants contre les brises contraires et contre les calmes, Surville mouilla le 13 sur la partie N. E. de l'île Isabel, dans une vaste baie semée d'îlots à laquelle il donna le nom de *port Praslin*. A peine était-on installé, qu'une foule de pirogues entourèrent le navire. Deux seulement s'abouchèrent; mais, malgré des invitations réitérées, les natu-

rels ne voulurent point monter à bord; ils se hasardèrent seulement à accepter quelques présents, puis ils se retirèrent, en annonçant qu'on trouverait au fond de la baie de l'eau bonne à boire et des provisions pour manger, et en répétant à diverses reprises les mots *Aoua! aoua!* Quand ces deux pirogues eurent quitté le navire, une troisième survint. Des trois naturels qui la montaient, il y en eut un qui, debout sur l'avant, banda son arc pour lancer une flèche; quelques présents le calmèrent. Il était tard alors, et toutes ces embarcations regagnèrent la grève. Bientôt on vit les sauvages se grouper autour d'un grand feu : quelques-uns d'entre eux cherchaient à contrefaire les bruits qu'ils avaient entendus à bord et qu'ils y entendaient encore, comme les divers commandements et les intonations du sifflet du maître.

Le lendemain matin, tandis qu'on travaillait à haler le vaisseau plus avant dans le port, une douzaine de pirogues se présentèrent, portant chacune dix à douze hommes. Ce jour-là, comme la veille, le plus grand plaisir de ces sauvages fut de répéter les commandements qu'ils entendaient. Le fifre ayant commencé à jouer un air avec accompagnement de tambour, ils se mirent à écouter, muets et ravis; puis, sortant tout à coup de cette extase, ils firent pirouetter leurs pirogues avec leurs pagaies, en battant l'eau en cadence et avec toutes les marques de transports d'allégresse. La musique ayant ainsi établi quelques rapports, un des sauvages se hasarda à monter à bord, et bientôt son exemple eut tant d'imitateurs qu'il fallut songer à y mettre bon ordre. Quoique les communications fussent ouvertes, une défiance, une inquiétude vagues régnaient encore parmi eux; leur attitude, leurs regards, leurs pourparlers, tout trahissait leurs craintes et leurs soupçons. Au moindre mouvement qu'on faisait sur le vaisseau, ils sautaient dans leurs frêles embarcations, et parfois même ils se jetaient à la mer. On leur fit quelques cadeaux, et cependant ils n'en étaient pas moins prompts à s'élancer sur toutes les choses qui se trouvaient à leur portée.

Vers midi, Surville expédia deux canots armés sous les ordres de son second, M. Labbé, pour chercher une aiguade; toutes les pirogues les accompagnèrent, l'une d'elles marchant en avant pour guider les autres. Elle semblait commandée par un naturel qui se tenait debout, avec deux paquets d'herbes dans les mains qu'il élevait au-dessus de sa tête en exécutant différents gestes en cadence; au milieu figurait un jeune homme également debout, dans une attitude sérieuse et appuyé sur une longue lance. Des paquets de fleurs rouges étaient passés dans ses oreilles et dans la cloison de ses narines : ses cheveux étaient poudrés à blanc avec de la chaux. Ce mouvement demi-triomphal, demi-guerrier, ne s'opéra pas sans quelques allées et venues, sans quelque agitation et quelques pourparlers; mais on les prit pour la suite d'une première et inévitable confusion. Les canots furent conduits vers l'entrée d'un canal étroit, garni de broussailles sur les bords, et qui recélait l'aiguade prétendue. M. Labbé ne trouva pas prudent de s'y engager; il détacha, pour faire une reconnaissance par terre, quatre hommes et un caporal. Cette patrouille revint, annonçant qu'elle n'avait point trouvé d'eau, si

ce n'est dans des marais où l'on enfonçait jusqu'à la ceinture. Devenu plus défiant, l'officier se plaignit de ce qu'on l'avait induit en erreur; alors les sauvages entraînèrent les canots derrière un groupe d'îlots, à 3 lieues du navire, au pied d'une colline boisée. L'expérience fut faite de nouveau : la même patrouille trouva un filet d'eau qui découlait d'un rocher goutte à goutte. En cet endroit, elle se vit abandonnée par ses guides, et eut beaucoup de peine à retrouver son chemin.

Cependant les naturels restés sur la grève méditaient une autre scène. D'abord ils cherchèrent, par tous les moyens possibles, à y attirer les Français, pour pouvoir ensuite tirer et échouer les canots sur le sable. Dans cette intention, ils montraient les magnifiques noix de coco dont étaient chargés les arbres de la forêt; et puis, comme on ne se rendait pas à leurs instances, ils cherchaient à saisir les amarres. La scène se prolongea ainsi jusqu'au retour du petit détachement. Au moment où il reparut, les sauvages, au nombre de deux cent cinquante, armés de flèches, d'arcs, de lances et de casse-têtes, épiaient une occasion favorable de commencer l'attaque. La vue de ces cinq hommes isolés sembla leur indiquer ce qu'ils devaient faire : ils fondirent sur eux, tuèrent un soldat, blessèrent le sergent d'un coup de lance, et les autres avec d'autres armes; M. Labbé lui-même reçut deux flèches dans les cuisses et une pierre à la jambe. Attaqués d'une manière inattendue, les Français firent feu, et la décharge fut d'autant plus meurtrière, que leurs ennemis se trouvaient presque à bout portant. Cette riposte terrifia ces derniers, et une seconde décharge les mit en déroute. Il faut convenir aussi que la mort d'un de leurs chefs fut en grande partie la cause de cette déconfiture soudaine et générale : c'était M. Labbé lui-même qui l'avait tué. Remarquant un naturel qui, se tenant à l'écart, levait les mains au ciel et excitait les guerriers de la voix, il l'ajusta et l'étendit raide sur la place. A ses côtés gisaient quarante de ses guerriers; les blessés avaient été emportés par les fuyards.

Cependant Surville s'obstinait à obtenir de l'eau, et, pour arriver à ce but, il résolut de s'emparer d'un sauvage. Sa première tentative eut lieu contre cinq ou six d'entre eux qui s'étaient aventurés sur un îlot voisin; mais ils lancèrent leur pirogue avant qu'on eût pu les surprendre. Tous, et même l'un d'eux assez grièvement blessé, regagnèrent la terre à la nage. Une autre fois, une pirogue s'étant approchée à une distance raisonnable du navire, Surville dressa un piége pour surprendre les hommes qui la montaient. Deux matelots cafres furent embarqués dans une pirogue, le corps nu, la tête poudrée à blanc, comme les indigènes cherchant aussi à imiter leurs signes et leurs gestes. Trompés par ces allures, les sauvages crurent pouvoir s'approcher du navire comme leurs prétendus compatriotes. On les laissa s'avancer; puis, quand on les crut à portée, les canots français leur donnèrent la chasse, et, désespérant de les gagner de vitesse, tirèrent sur les fuyards. L'un d'eux fut tué, et, en tombant à la mer, fit chavirer la pirogue. Le second voulut se sauver à la nage, mais on le rejoignit, malgré ses plongeons réité-

rés, et on l'amena à bord. C'était un jeune homme de quinze à seize ans qui se défendit avec une intrépidité merveilleuse, usant de ses dents à défaut d'une autre arme. Arrivé sur le pont, tout garrotté, il contrefit le mort pendant une heure; mais, comme on essaya de le laisser tomber à plusieurs reprises de sa hauteur, il eut soin dans sa chute d'avancer l'épaule pour préserver la tête. Enfin, las de jouer la comédie, il ouvrit les yeux, et, voyant l'équipage manger du biscuit, il en demanda et le mangea de fort bon appétit. On eut soin, toutefois, de le tenir attaché, de peur qu'il ne se jetât à la mer. Pour intimider les sauvages, on fit encore feu, dans le jour, sur deux pirogues qui passaient. Le lendemain, le captif indiqua l'aiguade tant désirée, et l'on alla à diverses reprises y faire de l'eau, en ayant le soin de tirer sur les pirogues qui rôdaient autour des chaloupes. Quant aux rafraîchissements, les seuls qu'on put se procurer furent des cocos, des choux-palmistes, des huîtres et d'autres coquillages. Tout cela n'était guère restaurant pour un équipage qui souffrait des fièvres et s'en allait presque à vue d'œil. Cette relâche avait d'ailleurs été marquée par des incidents déplorables; le sergent blessé était mort, et M. Labbé lui-même ne vit fermer ses plaies que dix mois après le combat, ce qui fit suppposer que ces flèches étaient empoisonnées.

Le seul résultat heureux du passage de Surville consiste en quelques documents recueillis ou par lui-même, ou par ses officiers, documents d'autant plus précieux qu'ils sont à peu près les seuls que nous ayons sur les îles Salomon.

Les indigènes de cet archipel sont de stature médiocre, mais forts et nerveux. Les uns sont tout à fait noirs, les autres cuivrés. Les noirs ont les cheveux crépus, le front petit, le bas du visage pointu et garni d'un peu de barbe. L'ensemble de la physionomie a un caractère farouche, presque féroce. Quelques-uns des hommes cuivrés ont la chevelure lisse. En général, les cheveux sont coupés à la hauteur des oreilles; d'autres n'en conservent qu'une touffe sur le sommet de la tête, rasant tout le reste, excepté quelques mèches au bas de la nuque; plusieurs divisent la touffe de l'occiput en petites queues qu'ils pommadent avec une sorte de gomme. Le plus grand nombre se teignent les sourcils et les cheveux en jaune avec de la chaux, et s'applique une raie blanche, d'une tempe à l'autre, au-dessus des sourcils. Les femmes, dont on ne vit qu'un petit nombre, tracent des raies semblables en long sur leurs joues et en travers sur leur gorge. Le seul vêtement des deux sexes consiste en un morceau de natte autour des reins. Les hommes se tatouent le visage, les bras et d'autres parties du corps, et ces dessins ne manquent pas de grâce. Le lobe inférieur des oreilles et la cloison des narines sont percés pour recevoir divers ornements. Les bracelets en coquillages et en écaille de tortue sont placés au-dessus du coude, et, à défaut, ils en portent d'autres au poignet composés seulement de petits os de poisson, ou d'autres animaux, enfilés à l'aide d'une ficelle. Mais les ornements qui frappèrent le plus vivement Surville et ses compagnons, furent des colliers, des pendants d'oreilles et même des ceintures entières en dents humaines. On dut croire que c'étaient là les dépouilles des ennemis dévorés à la suite des combats.

Ces îles produisent des cocotiers, des bananiers, des cannes à sucre, des ignames et diverses sortes d'amandes. Le *binao*, évidemment le *venaus* de Mindana, tient lieu de pain aux naturels. Ces paysages riches et verdoyants étaient peuplés d'une grande quantité de cacatoès, de loris, de pigeons ramiers, et de merles plus gros que ceux d'Europe. Quoiqu'on n'eût point aperçu de quadrupèdes, on sut pourtant que le cochon sauvage abondait dans les forêts des grandes îles. Un des officiers, qui s'occupait de sciences naturelles, remarqua une araignée d'une espèce nouvelle, des fourmis d'une grosseur prodigieuse, des mouches de la grosseur d'un taon d'Europe et dont la piqûre était cruelle.

A ces détails il est utile de joindre les renseignements donnés par l'indigène captif, quand il put articuler quelques mots de français. Voici ce que M. Monneron, un des officiers de Surville, dit de Lova-Sarega (c'est ainsi qu'on appelait ce jeune homme) : « Il était à peine depuis deux mois sur le vaisseau, qu'on s'aperçut de la facilité qu'il avait à apprendre notre langue ; mais les progrès qu'il avait faits furent retardés par un séjour de trois mois chez les Espagnols du Pérou. Il parvint néanmoins, pendant ce temps, à se faire entendre assez bien dans les deux idiomes. Ce qui excita le plus son étonnement à Lima, ce fut la hauteur et la grandeur des maisons. Il ne pouvait se persuader qu'elles fussent solides, et, pour s'en assurer il essayait d'ébranler les murs. Sa surprise redoublait tous les jours, en voyant les occupations et les ouvrages des Européens, et il ne tarda pas à reconnaître qu'ils avaient une grande supériorité sur ses compatriotes. Pendant la traversée du port Praslin au Pérou, M. de Surville le fit toujours manger à sa table : il reconnut bien que c'était une faveur particulière, parce que le traitement des autres noirs était tout différent du sien. A la mort de M. de Surville, qui se noya par accident en arrivant au Callao de Lima, le jeune Lova se retira de lui-même de la table des officiers, et voulut servir comme domestique. On eut pour lui des égards particuliers, et les témoignages de sa reconnaissance ont toujours prouvé qu'il en sentait le prix. Le seul défaut qu'on lui connaisse est un mouvement de dépit auquel il se livre facilement et qu'on ne peut attribuer qu'à son extrême sensibilité ; mais ce mouvement ne tourne jamais que contre lui-même et ne dure qu'un instant : c'est la colère d'un enfant. Il a l'esprit pénétrant et apprend avec facilité et avec plaisir tout ce qu'on désire qu'il sache. On n'a qu'à se louer de sa probité ; il aime assez la parure, mais il s'en détache sans peine. Il connaît très-bien le prix et l'usage de l'argent, et cependant il n'y attache pas une grande valeur. Il ne paraît avoir de vifs désirs que pour satisfaire son appétit. On peut assurer qu'il a les plus heureuses dispositions, et qu'il est exempt de beaucoup de défauts dont l'éducation la plus soignée ne garantit pas toujours. »

Interrogé sur son pays natal, Lova-Sarega répondit que cet archipel était dévasté par des guerres permanentes, que chaque île y était en guerre avec l'île voisine, et que les prisonniers faits dans les batailles devenaient les esclaves des vainqueurs. L'autorité du roi ou chef est illimitée ; tous ses sujets doivent apporter chez lui le produit de leur pêche, de leurs récoltes, de leurs travaux et du butin

fait sur l'ennemi. Celui qui emporterait quelque chose avant de l'avoir offert au souverain s'exposerait à une peine sévère. Tout sujet marchant sur l'ombre de son roi était sur-le-champ puni de mort; cependant Lova faisait observer qu'un grand du pays pouvait racheter sa vie par le sacrifice de toutes ses richesses. Pour ce qui est de la religion, on n'obtint de lui rien de bien positif : il disait seulement qu'après leur mort les hommes montaient au ciel, et reparaissaient de temps en temps sur la terre pour visiter leurs anciens amis. Quand on le chicanait à cet égard, il répondait que personne ne pouvait savoir mieux que lui ce qui se passait dans son pays.

Les médecins, tous vieillards, ont une grande influence parmi ces peuples. Même après un long séjour à bord, Lova parlait des médecins de son île comme d'hommes bien plus expérimentés que les médecins d'Europe, bons seulement pour prolonger les maladies. Les filles, fiancées dès l'âge le plus tendre, vont habiter la maison des parents du futur; on les marie aux premiers indices de puberté. La polygamie est en vigueur dans l'île. Quand un homme riche meurt, son cadavre est déposé sur une plate-forme à claire-voie, au-dessous de laquelle on a creusé une fosse. On attend que l'action de la pluie, du soleil et de la putréfaction, ait décomposé les chairs et que les fragments en soient tombés dans cette fosse; puis on entasse la tête et les ossements, qui sont transportés dans une sépulture commune. Le trou est recouvert, et au-dessus on élève une case en guise de tumulus. Pour un enfant, on plante seulement des fleurs.

Quoique leurs embarcations paraissent fragiles, ces sauvages n'en exécutent pas moins des voyages de dix a douze jours. Ils se guident dans leur route sur le mouvement des astres et savent distinguer quelques étoiles. D'après les rapports de Lova, ils trafiqueraient beaucoup avec un peuple presque blanc, ou du moins infiniment moins noir qu'eux; il assurait avoir vu aborder à son île un bateau qui portait quinze hommes noirs, trois femmes noires et une femme blanche. Les femmes noires ne faisaient que babiller; la femme blanche pleurait; elle pleurait un homme blanc qui s'étant jeté à l'eau pour prendre une tortue avait été dévoré par les poissons. Elle accoucha de deux filles blanches dont l'une mourut. Mais quoiqu'elle eût dû vivre pour celle qui restait, rien ne consola sa douleur; elle s'étrangla avec un petit lacet qu'elle portait à son cou et qui lui servait sans doute (comme les quipos des Péruviens) à marquer par des nœuds le nombre de jours qu'elle avait passés loin de son pays. Lova avait un lacet analogue, sur lequel il semblait faire le même calcul. Lova disait encore que son père faisait de fréquents voyages chez une nation beaucoup moins noire que la sienne, qu'il y échangeait des noirs contre des blancs, et qu'il en rapportait des toiles fines chargées de dessins pour en faire des ceintures. Ces divers récits, nettement précisés, et accompagnés de détails minutieux, donneraient lieu de penser que la race jaune ou polynésienne occupe encore quelques points des îles Salomon. Quoique les environs du port Praslin n'offrissent guère que des hameaux sans importance, l'intérieur de l'île renfermait des villages considérables. Le captif

énonça ce fait à diverses reprises, mais une chose qu'il oublia, ce fut d'indiquer le nom indigène de son pays.

Surville quitta le port Praslin le 21 octobre, et le 26 il se croyait hors de vue de toute terre, quand une île s'étant révélée tout à coup, il la nomma l'*île Inattendue*. C'était la *Gower* de Carteret. Il découvrit encore le lendemain l'*île des Contrariétés* (Sesarga), qu'il appela ainsi à cause du calme et des folles brises qui le retinrent sur la côte. Dans la journée du 2 novembre, enchaîné sur la mer qui dormait sans un souffle de vent, il fut environné de pirogues, et voulut même envoyer un canot à terre; mais des hostilités éclatèrent et firent renoncer à la descente. Le 3, Surville découvrit les *Trois-Sœurs*, et une quatrième île qu'il nomma *île du Golfe*. Quoique les habitants de ces diverses îles eussent tour à tour envoyé leurs pirogues vers le navire, aucun d'eux ne voulut se rendre aux signes qu'on leur fit d'approcher. Enfin, le 6, Surville doubla les deux petites îles *Anna* et *Catalina*, qu'il nomma *îles de la Délivrance;* puis pensant que toutes les terres qu'il venait de prolonger ne formaient qu'une seule et grande île, il les nomma *Terre des Arsacides*, nom qui plus tard a été restreint à une seule.

Là se borne l'exploration de Surville. Ses découvertes, jointes à celles de Bougainville, donnèrent l'éveil en Europe sur cet archipel, dont la description semblait concorder avec les récits de Mindana. Le laborieux Buache et l'habile Fleurieu travaillèrent tour à tour à établir cette identité qui, depuis, est devenue un fait acquis à la science géographique : les îles relevées par Surville et par Bougainville sont réellement l'archipel Salomon de Mindana.

L'Anglais Shortland fut le premier qui revit ces terres. Le 31 juillet 1788, il accosta la pointe sud de l'île Guadalcanar, et, prolongeant la bande méridionale de l'archipel, il entra dans le même détroit qu'avait pratiqué Bougainville vingt ans auparavant. Comme cette reconnaissance se fit de loin, Shortland crut comme Surville que ce n'était qu'une grande et longue terre. Il la nomma *Nouvelle-Georgie*, nom qui est resté à une seule des îles vues par lui. Shortland n'eut guère de communications avec les naturels qu'à la hauteur du cap Déception : des pirogues s'approchèrent de son navire pour échanger des bracelets, des bagues, des chaînes en os et en arêtes contre de semblables objets de fabrique européenne, donnant toutefois la préférence aux objets en fer. Ils montrèrent beaucoup de bonne foi dans leurs échanges, et n'eurent aucune velléité de fraude ni de vol. Leur plus grand désir était que l'équipage consentît à visiter le rivage; ils montraient, pour l'y engager, des écorces de fruits et des plumes de volaille, indiquant qu'on trouverait de tout cela à terre. Après avoir suivi le navire pendant deux ou trois heures, ils reprirent le chemin de la côte.

Aucun voyage ne devait être plus fructueux pour la géographie des îles Salomon que celui de d'Entrecasteaux. Le 9 juillet 1792, il commença ses travaux devant l'île Georgia, puis il reconnut tour à tour les îles de la Trésorerie, l'île Shortland, et la bande occidentale des îles Bougainville et Bouka. Mais cette exploration n'ajouta presque rien aux connaissances anthologiques qu'on pouvait avoir sur

l'archipel. D'Entrecasteaux ne toucha nulle part, et communiqua peu avec les naturels. Seulement, se trouvant près des îles de la Trésorerie, l'escadre aperçut quelques naturels et des pirogues naviguant autour des îles. Plus loin encore, et près de la pointe N. de l'île Bouka, plusieurs pirogues se détachèrent de la côte avec huit hommes d'équipage dans chacune d'elles. Après quelques heures d'hésitation, la flottille accosta les navires : on échangea d'abord quelques objets d'Europe contre des flèches seules, les naturels refusant leurs arcs. Mais un officier s'étant mis à jouer un air un peu vif sur le violon, à l'instant on vit tous ces sauvages s'ébranler, rire, sauter, gambader sur les bancs de leurs pirogues, et proposer, en échange du violon, non-seulement un arc, mais encore tous leurs casse-têtes qu'ils avaient tenus cachés jusque-là. L'année suivante (25 mai), d'Entrecasteaux reprit son exploration aux îles Anna et Catalina, puis sur toute la côte occidentale de l'île Cristoval, qui semblait couverte de villages vers la pointe N. O. Il visita Sesarga, prolongea la grande île de Guadalcanar, puis, après avoir doublé le cap Marsh, termina son exploration par la reconnaissance de la partie méridionale de l'île Georgia. Le 7 juin, l'escadre était hors de vue de toute terre.

Quelques portions des îles Salomon furent vues successivement en 1792 par Manning, qui passa entre Isabel et Choiseul; en 1794 par *l'Indispensable*, qui passa entre Cristoval et Guadalcanar, puis entre Isabel et Malayta; enfin, encore en 1794, par Butler. Mais aucun de ces navigateurs n'a recueilli de détails essentiels dans ces reconnaissances opérées à la voile.

CHAPITRE XXIII.

ARCHIPEL SALOMON. — ILES DU MASSACRE.

A l'un des derniers groupes qui font partie de l'archipel Salomon, se rapporte celui des *îles du Massacre*, qui a fourni à l'Américain Morrell un long et dramatique épisode. Les inexactitudes de position qui abondent dans le livre de ce navigateur font qu'avec lui on est toujours réduit à des conjectures; aussi doit-on prendre la forme du doute pour avancer que les *îles du Massacre* sont les îles Carteret. Les mêmes réserves doivent être faites pour le reste de son récit, mêlé en bien des endroits de détails extraordinaires qui sentent au moins l'exagération.

Capitaine du joli schooner *l'Antarctic*, M. Morrell, aventurier comme pouvait l'être Pendleton, tomba, le 24 mai 1830, sur les îles du Massacre, où il mouilla dans un lagon tranquille et sûr. A peine s'y trouvait-il, que les indigènes, race presque noire, parurent dans leurs pirogues : timides d'abord, ils se tinrent à l'écart; puis, enhardis, ils s'approchèrent. Leur chef, auquel Morrell donne le

nom fantastique de Nero, se distinguait par des colliers en coquille et par les guirlandes de fleurs dont sa tête et son cou étaient surchargés. Le premier il se décida à monter à bord du schooner, où tout le frappa de surprise et d'épouvante. Stupéfait d'abord de ce qu'il voyait, il se rassura ensuite peu à peu, examina l'un après l'autre les objets épars sur le pont, faisant une foule de questions sans jamais attendre la réponse; enfin il se mit à gambader comme un fou, riant et poussant des cris. Celui par lequel son étonnement se manifestait était celui-ci : *Rett stiller!* que Morrell traduisit par « que c'est beau! » Nero ne consentit à descendre dans la cabane du capitaine qu'après avoir fait sonder le terrain par trois de ses sujets, auxquels celui-ci montra les fusils et les pistolets luisants du râtelier d'armes. Ils crièrent : *Rett stiller!* plus que jamais. La vue de miroirs provoqua une scène plus curieuse encore. Leur premier mouvement fut un grand effroi; mais ensuite, s'étant assurés que c'était bien leurs propres traits qui étaient reproduits par ces objets, ils s'embrassèrent en poussant des cris de joie. Cette explosion de gaieté décida Nero; d'un bond il descendit dans la chambre. On s'amusa de la sorte à faire sur eux diverses expériences d'impressions nouvelles. Ainsi, un peu de poudre brûlée sur le pont les fit tomber à plat ventre.

Cependant Morrell avait fait divers cadeaux à Nero, qui, se piquant d'honneur, envoya chercher à terre des cocos et d'autres fruits qu'il offrit au capitaine; puis, il invita ses hôtes à le suivre sur la grève. On entra dans sa case, qui ne différait des autres que par les dimensions; on s'y assit sur des nattes, au milieu d'un cercle de femmes assez jolies, et l'on mangea du poisson et des fruits qui furent offerts par Nero. Après le repas, Morrell fit à son tour quelques cadeaux à la femme de ce chef; entre autres, il lui donna des ciseaux qui parurent lui faire le plus grand plaisir. Nero alors, pour la première fois, se prit à toucher les vêtements de son hôte, et à s'assurer que là-dessous il y avait de la chair et des os humains. Pendant qu'il se livrait à cet examen, de temps à autre des marques de surprise lui échappaient; puis, quand il eut fini, il se retourna du côté de ses gens et leur débita une longue harangue que ceux-ci écoutèrent la bouche béante et les yeux immobiles.

Dès que l'intimité eut été ainsi établie, les naturels, hommes et femmes, firent présent à leurs hôtes de colliers d'écaille, de bonnets de plumes, et de nattes tressées avec soin. Le nombre des sauvages qui assistaient à cette scène avait augmenté peu à peu; on en comptait alors près de quatre cents groupés autou. des Américains. Ils entonnèrent un chant solennel qui semblait être un acte de remerciement vis-à-vis du généreux étranger, et celui-ci répondit à cette politesse en imitant du mieux qu'il put leurs gestes et leurs grimaces. A la suite de ces préliminaires, Morrell fit entendre au chef sauvage qu'il désirait faire un tour dans l'île, et celui-ci s'empressa de contenter ce désir. A l'instant même on se mit en route, Nero guidant son hôte, et les indigènes suivant leur chef avec force gambades. Dès les premiers pas, Morrell remarqua que tous les arbres étaient jeunes, ce qui semblait indiquer une île de création récente. Dans le rayon cen-

tral, sa vue se fixa sur de petits tas de coraux, disposés par rangées régulières, entrecoupés de sentiers et entourés d'une palissade de pieux fichés en terre. Sur la demande du capitaine, Nero expliqua que c'étaient des sépultures, et que ces amas de coraux indiquaient les tombes des gens de distinction. Les cadavres des hommes du peuple étaient simplement jetés dans la mer.

Dans cette excursion, ayant reconnu, sur la côte S. O., un endroit favorable pour la pêche et la préparation du trépang, Morrell résolut d'y conduire son navire. Non-seulement Nero y consentit, mais il lui promit même l'assistance de son peuple dans ce travail. Pour preuve surabondante de ses bonnes intentions, il envoya à bord de *l'Antarctic* une provision de cocos, de bananes et de poissons. Dès le lendemain, un détachement de vingt-cinq hommes, armés de haches, fut envoyé pour déblayer un espace sur la plage, en face même du navire. On s'occupa ensuite de construire un hangar. Ces travaux parurent charmer les naturels; ils regardaient, avec une surprise mêlée d'admiration, la rapidité avec laquelle les Européens faisaient tomber les arbres. Morrell fit défricher, en outre, un petit morceau de terrain qu'il sema de graines utiles, en cherchant à expliquer aux naturels de quel usage elles pouvaient être pour eux. Tandis qu'il poursuivait cette besogne, un naturel s'approcha de lui, lui prit la main avec une expression de reconnaissance, et lui fit entendre qu'il comprenait le fond de sa pensée. La physionomie de cet individu exprimait à la fois l'énergie et l'intelligence. Plus tard, on sut qu'il se nommait Hennin, et qu'il était chef particulier de cette terre. Nero, plus puissant que lui, était le roi de tout le groupe. Quand le travail des semailles fut fini, Hennin fit entourer de palissades le petit clos, et lorsqu'à son tour Nero eut appris ce que les étrangers venaient de faire pour la prospérité agricole de son île, il parut enchanté, se retourna vers ses camarades et leur expliqua les intentions bienfaisantes du capitaine. L'assemblée répondit par des acclamations.

Le jour suivant, 27, Morrell redescendit avec vingt-huit hommes. Il fit débarquer l'armurier et la forge, afin de poursuivre les travaux. Les naturels s'y prêtaient de grand cœur; ils travaillaient à revêtir le hangar d'un toit en feuilles de cocotier. Quand la forge fut en activité, les témoins du travail furent émerveillés. Jusque-là les choses s'étaient passées au mieux; mais la vue de tels prodiges donna aux naturels l'idée de s'en approprier les instruments. Quelques vols insignifiants furent d'abord commis; puis l'armurier ayant quitté sa forge, elle fut en un instant dépouillée de tous ses accessoires. Toutefois, Morrell s'étant plaint, Nero entra dans une violente colère contre les voleurs et les força tous à restituer le fruit de leurs larcins. Le capitaine invita ensuite les chefs à l'accompagner à bord. Nero y consentit; Hennin prit un prétexte pour refuser. Quand Morrell eut traité ses hôtes de son mieux, il redescendit à terre, où il apprit que les vols avaient recommencé, et que le chef Hennin en était évidemment complice. On s'adressa de nouveau à Nero; mais cette fois, loin de se fâcher contre les voleurs, le roi entra dans une grande colère contre le plaignant, et déclara qu'il ne voulait

pas se mêler de cette affaire. Hennin, pressé à son tour, fit une réponse semblable. Morrell crut qu'un acte de vigueur ferait avorter dans leur germe ces tentatives malveillantes; il marcha vers le village d'Hennin, avec six matelots armés jusqu'aux dents, dans l'espoir de surprendre ce chef et d'obtenir la restitution volontaire ou forcée des objets enlevés : mais quelle fut sa surprise, lorsqu'au sortir des broussailles il aperçut tout à coup devant lui 200 guerriers armés d'arcs et de flèches et peints en rouge pour le combat, et qu'en se retournant il vit sur ses derrières une autre troupe non moins nombreuse! Ainsi, il était tombé dans un coupe-gorge; il se trouvait cerné de toutes parts. Prenant sur-le-champ son parti, Morrell (et ici nous donnons sa version sans la garantir), Morrell marcha droit vers Nero, suivi de deux marins, parvint à le joindre, et lui mit un pistolet sur la gorge pendant que ses deux hommes tenaient leurs sabres levés sur sa tête. A la vue du péril que courait leur chef, les sauvages laissèrent tomber leurs arcs, et permirent à la petite troupe de Morrell de se retirer vers le rivage, emmenant comme en triomphe le roi indigène. Ils étaient pourtant trois cents contre six. Cette leçon suffit pour cette journée; les sauvages revinrent si bien de leurs pensées d'hostilités, qu'ils travaillèrent encore à la toiture. Quant à Nero, comblé d'égards et de présents, il semblait avoir oublié l'événement du matin.

Le 28, vingt hommes de *l'Antarctic*, sous les ordres de MM. Wallace et Wiley, continuèrent le travail du hangar. De plus en plus caressés et défrayés, les chefs indigènes paraissaient avoir désormais renoncé à toute hostilité nouvelle. Des hommes débarqués vaquaient à la préparation des trépangs. Pendant une heure et demie, tout se passa bien; mais tout à coup retentit sur la plage le cri de guerre des sauvages. Morrell, alors sur le pont, pressentit un malheur : il fit tirer un canon à boulet qui du moins avertit ses marins occupés sur la grève. Il était trop tard; les indigènes, déjà formés en ligne, leur coupaient la retraite. Deux Américains étaient tombés sous leurs coups; la première volée de flèches en fit tomber trois autres, et blessa presque tout le reste. Un canot avait bien été détaché du navire; mais pendant qu'il voguait vers la plage de toute la force de ses avirons, une foule de victimes tombaient sur le champ de bataille. Quand il accosta, quatorze Américains sur vingt avaient déjà péri ou disparu. La présence d'un renfort donna de l'énergie à ceux qui restaient debout; une décharge combinée facilita la jonction. Sept marins gagnèrent le canot, qui prit le large. Il fut poursuivi par une nuée de pirogues; mais une bordée à mitraille partie de *l'Antartic* vint faire une heureuse diversion : deux d'entre elles volèrent en éclats; les autres s'enfuirent. Maître de ce côté, *l'Antartic* était pourtant encore dans une situation déplorable. Onze hommes seulement lui restaient en état de combattre, et de tous les coins de l'île accouraient des myriades de pirogues qui semblaient couvrir la mer.

Une brise d'E. tira Morrell de ce mauvais pas. *L'Antartic* quitta cette côte. Le capitaine prétend que, retenu par le calme, il put voir les jours suivants, à l'aide

de sa longue-vue, les cadavres de ses compagnons rôtis et dévorés par les cannibales, le butin mis en commun et partagé. Quoi qu'il en soit de ces derniers faits, il nomma ces îles les *îles du Massacre*, et plaça leur mouillage par 4° 50′ lat. S. et 153° 50′ long. E. (position évidemment inexacte). Il laissait sur l'île les corps de quatorze de ses compagnons, une baleinière, des barils, plusieurs armes et instruments, beaucoup de cordages, une chaîne de fer et une ancre d'un millier. Revenu à Manille, l'Américain remplaça ce qu'il avait perdu, recruta de soixante-six matelots du pays son équipage décimé, et remit à la voile pour les îles du Massacre, autant pour avoir des nouvelles de ses marins, que pour recommencer l'exploitation du trépang, meilleur sur ces îles que sur aucune île connue.

Le 14 septembre suivant, *l'Antartic* mouillait de nouveau sur les îles du Massacre, en face même du village. Dès la veille au soir, les naturels avaient reconnu le navire, et ils s'étaient rassemblés de tous les coins du groupe, croyant avoir bon marché d'un équipage qu'ils avaient vu naguère affaibli et incapable de résistance. C'était là ce qu'attendait Morrell. Quand la flottille des sauvages, arrivée à bonne portée de canon, le salua de ses volées de flèches, il y répondit par toute la mitraille de son bord. Effrayés autant que surpris, les assaillants se retirèrent, et Morrell dirigea alors son feu sur le village même. Les boulets ramés et la mitraille faisaient voler en éclats les cases de bambous. Bientôt pourtant une petite pirogue se détacha de la grève. Elle portait un individu peint qui pagayait avec une ardeur extraordinaire. Le feu fut suspendu un instant. La pirogue s'approcha du bord, et quand on la héla, une voix répondit : « C'est moi, c'est le vieux Shaw qui revient à bord ! » On ne saurait se faire une idée des transports que ces mots excitèrent dans l'équipage. On entoura Shaw, on le pressa de questions. Il raconta ses douleurs et ses misères. Le détail en était affreux. Alors ce fut un cri de vengeance que le capitaine eut quelque peine à calmer.

Le lendemain, les naturels firent amende honorable; ils protestèrent de leur repentir et de leurs bonnes dispositions futures. On traita avec Hennin pour l'acquisition d'une petite île où l'on voulait établir des pêcheurs de trépangs. Cette île fut payée en coutellerie et divers autres objets qui lui furent livrés. Shaw servit d'interprète pour ce marché. Dès que le traité fut conclu, soixante-dix hommes prirent terre sur l'îlot, qui fut nommé île Wallace. On décapita deux arbres énormes à une hauteur de quarante pieds, puis on dressa sur leurs troncs une plate-forme où cinquante hommes pouvaient se loger à l'abri des intempéries de la saison et des attaques des sauvages. On y monta quatre pierriers en cuivre, et l'on y établit à poste fixe seize des meilleurs matelots de l'équipage, armés de mousquets. On arrivait sur cette forteresse aérienne à l'aide d'une échelle qu'on retirait ensuite après soi. A l'abri de ce petit ouvrage, qui commandait et le rivage et la mer, quatre-vingts hommes travaillaient chaque jour à déblayer un espace de 100 toises environ, sur lequel on construisit un hangar de 140 pieds de long sur 35 de large pour la préparation du trépang. Pendant quelques jours les choses se passèrent tranquillement.

Mais le 19 au matin, cinquante pirogues étrangères parurent sur l'île du Massacre. Shaw dit qu'elles appartenaient aux îles voisines et que leur présence était suspecte. Morrell redoubla alors de précautions. Aucun travailleur n'alla à terre comme les jours précédents. Vers les huit heures, Hennin parut au bout du récif avec des fruits, comme c'était son habitude; mais nulle pirogue ne se détacha pour aller recueillir ce qu'il offrait. Alors le chef sauvage se hasarda à venir sur l'île Wallace, chose qu'il n'avait pas faite jusqu'alors. En même temps des pirogues se dirigèrent sur ce point de tous les côtés de la baie, et au premier cri de guerre poussé par les hommes qui les montaient, répondirent deux cents sauvages qui avaient passé la nuit dans les broussailles de l'îlot. A ce signal, une volée de flèches vint se ficher sur les flancs et sur le toit de la forteresse. Les pierriers ripostèrent, et lancèrent la mitraille avec tant de justesse et d'à-propos que les sauvages ne songèrent plus qu'à se retirer en emportant leurs blessés. Un grand nombre d'entre eux devaient être mortellement atteints. Les Américains n'avaient que deux hommes légèrement blessés.

Le jour suivant, comme si rien ne s'était passé la veille, Hennin parut au bord du récif. Morrell savait dès lors tout ce qu'il avait à craindre de la perfidie des insulaires. Il envoya le bot, mais en donnant l'ordre de tirer dès qu'on soupçonnerait la moindre trahison. En effet, Hennin ayant bandé son arc, un homme du bot ajusta ce chef et l'abattit. A cette vue, la flottille de pirogues accourut, et là eut lieu un nouvel engagement, qui serait devenu funeste à la petite embarcation si Morrell n'eût envoyé les chaloupes à son secours. Les pirogues prirent la fuite, emportant leur chef blessé qui expira avant de toucher le rivage. La mort d'Hennin consterna les naturels; ils abandonnèrent leur île pour se réfugier sur les autres îles du groupe. Les Américains descendus à terre n'y trouvèrent plus personne; mais ils virent devant la porte de Hennin les crânes de cinq de leurs compagnons auxquels ils rendirent les derniers devoirs.

A la suite de cette expédition on reprit les travaux, qui se prolongèrent pendant un mois malgré des agressions et des voies de fait isolées. Enfin, désespérant de pouvoir terminer sa cargaison, pressé d'ailleurs par le manque de provisions, Morrell se décida à quitter ces îles. On mit le feu au hangar et à la forteresse, et le 3 novembre *l'Antartic* fit route à l'E. Le lendemain, il se trouvait près de la côte N. de l'île Bouka, dont les naturels parurent de tout point semblables à ceux des îles du Massacre. De cette campagne, il ne reste plus qu'à rapporter le récit du matelot Shaw, en atténuant le caractère d'exagération qui y domine.

Shaw s'était enfui dans le bois pendant que tous ses compagnons tombaient sous les massues des sauvages. Mais on fut bientôt sur sa voie. Près d'être atteint, il s'adossa à un arbre et coucha en joue avec une hache l'insulaire qui le serrait de plus près. Ce geste éloigna l'homme, et Shaw s'enfonça plus avant dans le bois. A la nuit il put se traîner sur le rivage; qu'on juge de sa douleur quand il vit que le navire était parti. Alors son premier mouvement fut d'aller se livrer aux naturels; et il était sur le point de le faire, lorsque, arrivé près de leurs cases, il les

vit occupés à dépecer et à dévorer ses compagnons. Ce spectacle lui fit défaillir le cœur ; il regagna de nouveau la forêt, où il vécut de coquillages durant quinze jours, souffrant beaucoup de la saison pluvieuse qui régnait alors.

Enfin il fut aperçu par un naturel qui donna l'alarme. On accourut ; on saisit le pauvre Américain, qui tomba à genoux en demandant grâce et en tendant les bras. Un chef semblait prêt à la lui accorder, quand un des sauvages lui asséna sur la tête un coup de massue qui le renversa évanoui. Il ne revint à lui que quelques heures après et avec le crâne fracassé. Sur un signe qu'il fit à un chef, s'offrant à lui pour serviteur, il obtint alors la vie sauve. Son maître pansa sa blessure, en la remplissant d'eau chaude qu'il y laissa séjourner jusqu'à ce qu'elle fût refroidie ; puis il remplit la plaie de cendres et laissa le patient tranquille. Lorsqu'il fut guéri, Shaw dut travailler pour son maître, qui lui fit fabriquer de petits couteaux avec le fer tiré de l'établissement américain, tâche qu'il remplit au milieu des tourments que lui causaient les petits sauvages, dont il était le jouet et la risée. Ces couteaux fabriqués, on le conduisit vers une autre île, où résidait le roi du groupe, et où il n'arriva qu'après s'être ensanglanté les pieds sur les coraux.. Devant l'autocrate sauvage, Shaw fut obligé de s'incliner, de lui baiser les pieds et les mains ; après quoi on le reconduisit à son gîte. Le malheureux pouvait alors tout au plus se soutenir. Martyr des hommes, il le fut encore des enfants, qui se mirent à l'épiler poil à poil, et qui ne le laissèrent tranquille que lorsqu'il se fut lui-même, tant bien que mal, coupé la barbe avec des coquilles tranchantes. Une souffrance plus cruelle encore, celle de la faim, tourmenta l'infortuné matelot ; sans les rats qu'il tuait, il serait mort ; et encore fallait-il faire cette chasse en cachette, les rats étant réservés pour les chefs. Malgré toutes ces misères, Shaw survécut ; il retira peu à peu le sable qu'on lui avait mis dans la tête et guérit de sa blessure. Mais ce n'était pour lui que partie remise. Huit jours avant que *l'Antarctic* parût, il eût été rôti et mangé, si le roi du groupe s'était trouvé exact au rendez-vous du sacrifice : la victime était prête, on avait conduit Shaw sur le lieu même où ses compagnons avaient été dépecés ; il était garrotté ; déjà il voyait la massue levée sur sa tête. Le roi ne vint pas ; il fut réservé pour un autre jour.

Dans l'intervalle, *l'Antarctic* fit sa deuxième apparition devant l'île. Les naturels ne l'eurent pas plus tôt aperçu, qu'ils coururent à la hutte de Shaw. L'Américain voulut d'abord leur faire entendre que ce n'était pas le même bâtiment ; mais les naturels l'avaient reconnu. Toute dénégation fut inutile. La nuit survint, une nuit tourmentée pour le pauvre Shaw. Au jour commença l'attaque des pirogues et la canonnade qui la suivit. Alors, épouvantés, les sauvages s'adressèrent à Shaw en le suppliant de vouloir bien leur servir de parlementaire. Shaw biaisa d'abord, craignant un guet-apens ; il déclara qu'il ne voulait pas quitter les sauvages et son bon maître Hennin, et protesta qu'il n'avait aucune envie de retourner à bord. Quand on le vit dans ces dispositions, on le pressa d'autant plus d'aller à bord du schooner, et il fut ainsi délivre.

Telle fut l'aventure de Shaw. Maintenant, d'après lui et d'après Morrell, voici quelques détails ethnologiques sur les îles du Massacre. Les habitants sont, en général, grands, bien faits, vigoureux et agiles. Leur peau lisse, et douce au toucher, est un peu moins noire que la peau des Malgaches. Quand la joie et le plaisir ne la modifient point, leur physionomie a une expression de férocité mêlée de hardiesse. Le tatouage dont leur corps est couvert ajoute encore à ce caractère d'énergie sauvage. Les femmes, aussi grandes, aussi noires, aussi bien faites que les hommes, avec de petites figures rondes et de grands yeux noirs, ressemblent un peu aux mulâtresses quarteronnes. Les chefs se distinguent par des bandeaux de plumes rouges qui leur ceignent le front. Renversées et ajustées aux reins, ces guirlandes de plumes deviennent encore une parure fort élégante.

Toutes ces îles obéissaient à un seul chef, autocrate de tout le groupe; chaque île avait en outre son chef particulier. Shaw ne put découvrir parmi les naturels aucune trace de religion, ni rien qui ressemblât à la croyance d'un Être suprême. Les chefs se donnaient le passe-temps de la polygamie, mais la plupart des insulaires n'avaient qu'une seule femme. Les femmes du groupe semblaient réservées, plus par peur que par vertu, car leurs maris les tuaient impitoyablement aux premiers soupçons d'infidélité. Shaw crut remarquer qu'ils immolaient tous les enfants, à l'exception de ceux des chefs.

CHAPITRE XXIV.

NOUVELLE-IRLANDE. — NOUVELLE-BRETAGNE ET ILES VOISINES.

En mouillant au havre Carteret, Pendleton voulait seulement remplacer l'eau et le bois consommés. Sous tout autre rapport, cette relâche eût été fort inutile, car nulle terre de l'Océanie n'offrait moins de ressources que celle-là. L'île aux Cocos ment à son nom; elle n'a pas même de cocotier, pas un fruit, pas un comestible. La pêche elle-même y est mauvaise et difficile, le fond de coraux déchirant les filets. La chasse restait donc seule; mais les pigeons, les ramiers, et quelques loris qui abondent au sein de l'île, se tenaient sur la cime d'arbres très-élevés. D'ailleurs, sur toute la bande littorale du havre Carteret, s'élève un mur de falaises qui interdit l'accès du rivage. C'est à peine si l'on peut pénétrer jusqu'à une demi-lieue dans les terres, du côté de l'aiguade, en marchant le long du torrent. Aussi, après une excursion sur ce territoire ingrat, j'eus assez du havre Carteret. Comme le port Praslin promettait des sites plus curieux, j'en parlai à Pendleton. « Nous irons ensemble, me répondit le bon capitaine; j'avais l'intention d'aller le reconnaître dans la grande chaloupe. »

Nous partîmes en effet le jour suivant, et, favorisés par une jolie brise, nous prîmes terre à huit heures du matin sur la pointe O. de la petite île Lambom (île

aux Marteaux de Bougainville). Après un frugal déjeuner à l'ombre d'un calophyllum qui projetait au loin ses rameaux sur la mer, nous cherchâmes sur les récifs quelques-uns de ces coquillages précieux qui lui ont valu son nom français. Dans cette recherche, qui resta infructueuse, un de nos matelots fut piqué par un animal qu'il ne put découvrir. La chair se tuméfia promptement, et il en résulta d'horribles souffrances pendant quelques jours. A la longue pourtant le mal cessa.

Au delà du chenal qui sépare Lambom de l'îlot verdoyant de Latao, nous nous trouvâmes sur la pointe occidentale du port Praslin. Comme nous le doublions, un cri se fit entendre : « Pirogue de sauvages ! » Je regardai : c'était une grande embarcation échouée au fond de l'anse, et autour de laquelle rôdaient quelques naturels. Nos armes furent mises en état et nous nous tînmes sur la défensive, tout en espérant que nos relations resteraient dans des termes pacifiques. Aucun fâcheux antécédent ne pesait sur les insulaires de ces parages ; les marins de *la Coquille* avaient vécu avec eux dans de bons rapports. Il en fut ainsi pour nous. Ces hommes s'avancèrent d'un air confiant et amical ; la vue de nos armes ne parut même leur causer aucune crainte.

Après quelques ordres que dictait la prudence, Pendleton prit terre avec deux hommes. Je le suivis. Un signe fait aux naturels leur indiqua que nous voulions aller voir la cascade. Deux d'entre eux nous y guidèrent. Cette chute d'eau étant située à cinq minutes du rivage, nous y arrivâmes bientôt. Bougainville a exagéré l'importance de cette cascade. C'est tout simplement un torrent assez large qui se précipite le long d'un rocher madréporique d'une hauteur de quarante à cinquante pieds. Les saillies du rocher et ses angles rentrants déterminent une multitude de petites chutes partielles qui varient le jeu de l'eau, spectacle curieux et éblouissant, surtout quand le soleil revêt toute cette nappe blanche des plus belles couleurs prismatiques. Les gerbes de Versailles et de Saint-Cloud donnent une idée assez exacte de la cascade du port Praslin. Seulement, dans les mois pluvieux elle doit augmenter considérablement de volume. Ce fut sans doute dans un pareil moment que Bougainville la visita.

Différent du havre Carteret, le fond du port Praslin offre sur une plaine marécageuse une foule d'arbres magnifiques et de la plus riche verdure. Tour à tour brûlant et humide, le climat aide à maintenir cette puissante végétation. L'inocarpus y grandit jusqu'à une hauteur prodigieuse, tandis que son tronc se divise en expansions assez minces, qui s'étendent parfois jusqu'à cinq ou six pieds de son épaisseur moyenne. Il en résulte ainsi des espèces de cellules autour du tronc principal. Des guirlandes de lianes descendant en festons sur toute la forêt semblent en former la décoration.

Les oiseaux préfèrent le port Praslin au havre Carteret. On y entend le roucoulement plaintif des diverses sortes de ramiers, les cris de plusieurs perroquets et loris, des coucous, des martins-pêcheurs, des hirondelles, des gobe-mouches et de petits souï-mangas, tous plus ou moins remarquables par leur plumage et

par leurs formes. Mais l'animal qui se distingue entre tous, est une espèce de corbeau dont le cri ressemble, à s'y méprendre, à l'aboiement du chien. De magnifiques papillons voltigent à travers ces vastes forêts : les plus beaux de tous sont l'éclatant priam qui, dans son vol, ressemble à un petit oiseau ; le tricondyle, qui rampe lentement sur les troncs des barringtonias et des calophyllums. La cigale y chante à côté de l'oiseau ; des phasmas peuplent les tiges de certaines plantes, et d'énormes fourmis se révèlent par des morsures douloureuses. Sur la plage se posait le blennie sauteur de Commerson, poisson amphibie, qui saute hors de l'eau comme une grenouille, grimpe même quelquefois aux tiges des plantes, et se replonge dans la mer au premier bruit.

Après une heure de promenade, nous revînmes sur la grève, où tout s'était passé au mieux. On échangea quelques armes et quelques bracelets pour des clous et d'autres bagatelles. Les sauvages cédèrent quelques poissons qu'ils venaient de pêcher avec des tridents armés de pointes. Ces insulaires étaient, en général, petits, faibles, d'une physionomie peu gracieuse, d'une race assez chétive. Leur teint variait beaucoup. La plupart étaient évidemment des Mélanésiens ; mais les autres étaient moins foncés, et l'un d'eux, pour le type et pour la couleur, ne différait pas des races polynésiennes. Tous étaient complétement nus, avec des cheveux poudrés et préparés de vingt manières, avec des bracelets en coquilles de tridacne, et divers ornements d'écaille et de bois taillé. L'extérieur de ces hommes était plus timide que féroce. Ils nous accueillirent d'une manière affable, et allèrent jusqu'à nous offrir, sans rétribution, du taro et des ignames. Cependant, une sorte de défiance se refléta dans tous leurs traits, quand nous leur eûmes demandé où ils habitaient. L'un d'eux, moins réservé que les autres, avait déjà prononcé le mot *Liki-Liki*, et montré avec ses bras l'autre revers de l'ile, lorsque ses camarades l'arrêtèrent et l'empêchèrent de pousser plus loin ses révélations. Ils paraissaient se soucier peu de nous faire connaître le lieu de leur résidence : nous n'insistâmes plus ; seulement, leur désignant l'endroit où était le navire, nous les invitâmes à nous apporter des provisions à bord, à quoi ils répondirent, par des gestes, qu'ils ne pouvaient pas s'aventurer à de telles distances à cause de leurs ennemis.

La chaloupe quitta le port Praslin vers midi, et vint aborder, quelques heures plus tard, au fond du port des Anglais, havre excellent, où pourraient mouiller en toute sûreté les plus gros navires. Dans cette anse se décharge une magnifique rivière, et deux ou trois huttes abandonnées témoignent que des naturels fréquentent quelquefois cette plage. Au delà du port des Anglais, le courant se mit à nous contrarier, ce qui nous obligea à user de rames jusqu'à ce que nous eussions rejoint le schooner. Pour éclairer notre marche, de demi-heure en demi-heure on tirait du bord un coup de canon. Ce tapage nous valut, le lendemain, la visite de deux pirogues, dont l'une était montée par cinq hommes, l'autre par sept. Ces individus étaient plus disgraciés encore que ceux du port Praslin. Non moins défiants que ceux de la veille, ils refusèrent de monter à bord. Les provi-

sions qu'ils nous apportèrent consistaient en misérables racines de taro, crues ou à demi cuites. Après une ou deux heures passées tranquillement le long du bord, les insulaires poussèrent au large, et regagnèrent la terre de l'autre côté de la baie. Une fois encore avant le départ, je débarquai sur l'île aux Cocos pour y recueillir quelques coquillages. Nul sauvage ne s'y offrit à moi; mais, en revanche, en détournant la pointe N., je me trouvai tout à coup face à face avec un énorme caïman aux yeux à fleur de tête, à la peau écaillée. Peu habitué à de telles rencontres, je m'apprêtais à rebrousser chemin, quand l'animal, plus timide que moi, s'élança à la mer et disparut dans la lame. Ainsi, ces reptiles se trouvent acclimatés à la Nouvelle-Irlande, et il n'est pas impossible que de là ils soient allés vers l'E. et que d'île en île ils aient atteint l'archipel Viti.

L'Oceanic appareilla de nouveau le 9 juillet; contrarié dans cette manœuvre et par le courant et par la brise, il rasa à quelques toises de distance la pointe N. de l'île aux Cocos, gagna le large, et fit route au N. N. E., le long du canal de Saint-George. Uniforme dans toute son étendue, la côte de la Nouvelle-Irlande forme une longue et haute chaîne couverte d'impénétrables forêts. Les terres de la Nouvelle-Bretagne, qui se montrent à sept ou huit lieues de distance, annoncent un sol plus varié, plus fertile et surtout plus populeux, à en juger par les fumées qui s'en élèvent. Sur cette dernière se faisaient remarquer les trois montagnes que Carteret nomma la Mère et les Deux-Filles. La première, avec sa forme en cône, ses flancs dépouillés et son élévation au milieu de terrains bas, semble accuser une origine volcanique.

Des calmes, accompagnés de chaleurs accablantes, nous retinrent dans ces parages pendant plusieurs jours. La mer était aussi unie que l'eau du bassin le mieux fermé, circonstance qui s'explique par la configuration de cette côte. La longue et étroite langue de terre qui forme la Nouvelle-Irlande nous défendait des houles de l'E.; la Nouvelle-Bretagne nous abritait au S. Enfin une petite brise du S. E. entraîna le schooner; il doubla à quelques lieues de distance les petites îles Portland, et découvrit, le 13, les îles de l'Amirauté.

La première qui parut sous nos bossoirs fut l'île Vendôla, dont la forme est celle d'une colline ronde. Les lieux élevés semblent destinés à la culture des plantes alimentaires, pendant que le littoral présente un amphithéâtre d'habitations. De loin, ces cases semblaient vastes, nombreuses et élégantes. Accourus sur la plage par centaines, les sauvages nous faisaient toutes sortes de signaux pour nous inviter à débarquer. Ils poussaient de grands cris, agitaient des branches d'arbres, nous montraient des cocos et d'autres fruits, ou couraient sur la plage pour suivre la marche du navire. Aussi furent-ils rendus aussi vite que nous sur le revers occidental de l'île.

Là, on mit la baleinière à l'eau; mais, malgré le désir qu'avait Pendleton d'accoster le rivage, un ressac furieux nous obligea de rester à une demi-encâblure du rivage. Voyant que nous ne pouvions pas aller à eux, ils vinrent à nous, les uns à la nage, les autres marchant à travers le récif, tous avec une physionomie gra-

cieuse et douce. Ils échangèrent d'abord leurs armes, leurs ornements, les fruits qu'ils avaient sur leur tête, pour des objets insignifiants; mais, comme les insulaires de la Nouvelle-Irlande, ils préférèrent le fer à tout, faisant entendre qu'ils en connaissaient l'emploi et la valeur.

Quelques traits nous donnèrent la preuve qu'une certaine hiérarchie sociale existait sur ces îles. Un supérieur usa même devant nous de ses droits d'une façon assez singulière. Au moment où les sauvages nous regardaient de dessus le récif, n'osant s'aventurer plus loin, un naturel que distinguait une espèce de diadème formé d'un double rang de coquillages, donna à l'un de ses inférieurs l'ordre de nous apporter des noix de coco pour un couteau que nous offrions en échange. Intimidé, le sauvage hésitait; mais le chef, peu habitué à de pareilles désobéissances, lui appliqua de tels coups de bâton sur le ventre, que le pauvre malheureux se hasarda à remplir la commission. Pour le consoler de ce traitement, nous lui donnâmes, outre le couteau, un morceau d'étoffe rouge et quelques clous qui le comblèrent de joie. Cette générosité de notre part nous concilia tout ce monde; la baleinière fut bientôt entourée de naturels. Leurs dispositions pacifiques ne se démentirent pas; seulement quelques tentatives de vol nous invitèrent à une surveillance rigoureuse. Les premiers larcins étant restés impunis, bientôt ils s'en donnèrent à qui mieux mieux. Quand ils manquaient un objet, ils se rabattaient sur l'autre. L'un d'eux avait attrapé un couteau; on le lui fit rendre; mais un instant après, le tapis du canot avait disparu, et quand on s'aperçut du vol le voleur était loin. Pour ne pas terminer par des voies de fait une journée assez tranquille, nous regagnâmes le bord. La brise d'E. S. E. s'étant faite, Pendleton voulut se tirer de ces îles avant la nuit. En effet, au soleil couchant, nous rangeâmes à une très-petite distance les derniers écueils qui les terminent vers l'O. Sortis de ces passes, nous gouvernâmes vers les côtes de la Nouvelle-Guinée.

Les îles que nous venions de laisser ne furent pendant fort longtemps regardées que comme un prolongement et une dépendance de la Nouvelle-Guinée. Tasman et Schouten, les deux navigateurs les plus distingués du XVIIe siècle, les confondirent. L'Anglais Dampier fut le premier qui rectifia ces données fautives en franchissant, en 1700, le détroit qui sépare la Nouvelle-Guinée de la Nouvelle-Bretagne, détroit auquel il donna son nom. Carteret fit faire un nouveau pas à la géographie, en 1767, en découvrant le canal Saint-George. Ainsi, d'une seule terre on en faisait trois. D'Entrecasteaux et d'Urville, par des reconnaissances détaillées et beaucoup plus exactes que celles de leurs devanciers, ont achevé de tracer la configuration exacte de ces terres.

Découverte par Dampier en 1700, la NOUVELLE-BRETAGNE n'a pas été visitée depuis lors. Dampier commença sa reconnaissance au cap Ofort, suivit une partie de la côte, et mouilla, le 14 mars, dans une baie assez profonde, formée par quelques îlots. Il la nomma *port Montague*. Après avoir fait de l'eau, Dampier quitta le port le 26 mars. Peu de jours après, il découvrit le détroit qui porte son nom, et quitta les côtes de la Nouvelle-Bretagne, qu'il avait trouvées, dit-il, peuplées

de nègres vigoureux et bien taillés, qui s'étaient montrés hardis et entreprenants. Carteret, dans l'année 1767, n'aperçut que de loin la côte orientale de la Nouvelle-Bretagne, mais il en fixa la limite au N., et signala les trois montagnes caractéristiques qui se trouvent près de cette extrémité. Au mois de juin 1793, d'Entrecasteaux traversa le détroit de Dampier, explora la partie occidentale de la Nouvelle-Bretagne, qu'il trouva fort belle d'aspect, et à laquelle il attribua une population très-nombreuse, le rivage se présentant couvert de cocotiers et jonché de cases. Ensuite il découvrit plusieurs îles nouvelles de diverses grandeurs sur la bande septentrionale de la Nouvelle-Bretagne, sans avoir toutefois de communications avec la terre. Ses équipages se trouvaient alors dans l'état le plus déplorable, et lui-même mourut quelques jours après.

Au mois de juillet 1827, le capitaine d'Urville accosta cette terre près du cap Butler, avec la pensée de l'explorer dans toute sa partie méridionale. Mais privé de ses menues ancres, perdues à Tonga-Tabou, assailli par des temps pluvieux et par des rafales violentes, il ne se tira qu'avec la plus grande peine de cette côte périlleuse. Malgré ces obstacles, il resta pourtant treize jours en vue, et parvint à tracer la configuration de la côte dans une étendue de cent lieues environ. Le 2 août au matin, au moment de donner dans le détroit de Dampier, *l'Astrolabe* toucha deux fois sur un récif de coraux inconnu. Si la lame ne l'eût relevée, elle était perdue. Le travail de M. d'Urville a fait connaître le pic Quoy, montagne conique d'un aspect imposant près du cap Orfort, la baie Jacquinot, et plusieurs petites îles, entre autres le groupe pittoresque des îles Gracieuses. Il résulte de son exploration que la Nouvelle-Bretagne forme une chaîne continue, bien que réduite en de certains endroits à une petite largeur. Le capitaine d'Urville rangea de très-près la pointe occidentale de cette île, de manière à en pouvoir saisir les détails. Voici ce qu'il dit de cette partie de la côte :

« Comme à Dampier et à d'Entrecasteaux, cette terre nous offrit un aspect délicieux. Rarement la nature imprime aux pays dont la main de l'homme n'a point modifié la surface, des accidents aussi agréables, des effets de perspective aussi gracieux, aussi variés. Partout une côte saine, accessible, et baignée par des flots tranquilles; un sol s'élevant doucement en amphithéâtre sur divers plans, tantôt ombragé de sombres forêts, tantôt couvert de fourrés moins élevés, tantôt enfin de vastes pelouses dont la teinte jaunissante contraste avec la nuance plus sombre des forêts et des bocages environnants. Les deux pitons du mont Glocester couronnent de leurs masses imposantes cette riante scène, et cachent fréquemment leurs cimes majestueuses sous les nuages de l'équateur. » En somme la Nouvelle-Bretagne est une île d'environ 95 lieues de longueur de l'E. N. E. à l'O. S. O., avec une largeur très-variable, quelquefois de trente-six milles, quelquefois de huit ou dix milles seulement. C'est, en quelque sorte, une longue et étroite chaîne de montagnes élevées qui affecte une courbure dont la concavité se présente au N. O. Les pitons de la Mère et des Deux-Sœurs, de Deschamps, de Quoy et de Glocester, se font remarquer dans la charpente montueuse de cette

contrée, et semblent tous accuser une origine ignée. Sur la côte méridionale sont les petites îles du Cap-Sud, de Roos et Gracieuses, avec quelques autres toutes basses, boisées, et découvertes en 1827 par le capitaine d'Urville. Sur la partie N., et plus ou moins rapprochée de la côte, sont les îles Willaumez, Raoul, Gicquel, Filtz, Duportail et le Danseur, dont quelques-unes sont hautes et assez étendues. Sur la première, qui est la plus considérable, les Français remarquèrent quelques fumées, et les arbres couvraient tout le sol depuis le rivage jusqu'aux sommets les plus élevés.

Quant à la NOUVELLE-IRLANDE, ce fut le Hollandais Schouten qui la découvrit en 1616. Il en prolongea, à ce qu'il paraît, toute la bande orientale, ayant, à diverses reprises, des communications avec les naturels. Les premiers qu'on vit lancèrent contre le bord des pierres à l'aide de leurs frondes, et l'on fut obligé de leur riposter à coups de mousquet. On mouilla durant une nuit près de la côte, et les sauvages vinrent, au clair de la lune, rôder autour du navire. On essaya de les attirer soit avec des paroles amicales, soit avec des cadeaux; mais ils furent insensibles à toutes les avances; car, dit la relation, « c'étaient des hommes véritablement sauvages et brutaux. » Tasman, en 1643, parcourut à son tour la plus grande étendue de cette côte, qu'il prenait, comme son devancier, pour la partie orientale de la Nouvelle-Guinée. En 1700, l'Anglais Dampier prolongea cette même terre dans un sens opposé, c'est-à-dire du N. au. S.

Après avoir doublé la pointe S. de cette terre, il entra dans l'enfoncement situé à l'E., et qu'il prit pour une grande baie qu'il nomma baie Saint-George, puis il fit route vers la Nouvelle-Bretagne. Carteret, en 1767, mouilla successivement au port Praslin, dans l'anse Anglaise, et au havre Carteret, sur la partie S. O. de la Nouvelle-Irlande, où il se procura du bois et de l'eau, quelques choux-palmistes et des cocos. Dans aucun de ces endroits il ne vit des naturels; il poursuivit sa route au N. N. O. et découvrit le canal Saint-George, qui sépare les deux îles de la Nouvelle-Irlande et de la Nouvelle-Bretagne.

En juillet 1768, Bougainville mouilla au port Praslin et y passa huit jours, pendant lesquels les travaux de l'expédition furent contrariés par des pluies continuelles. Le soleil n'y parut que dans une seule journée. Le 22 juillet, vers les dix heures du matin, une secousse ébranla le navire. C'était un tremblement de terre et un ras de marée. La mer haussa et baissa plusieurs fois de suite, ce qui effraya beaucoup ceux qui pêchaient sur les récifs. Bougainville ne vit point d'insulaires durant sa relâche : seulement il observa plusieurs traces de leur passage et même une pirogue entre deux cases. Ignorant la découverte de Carteret, Bougainville, en quittant le port Praslin, doubla le cap Saint-George et prolongea la bande orientale de la Nouvelle-Irlande, comme avaient fait Schouten et Tasman. Le 29, se trouvant sur cette côte, les frégates reçurent la visite de plusieurs pirogues, montées chacune par cinq ou six hommes noirs, crépus, grands, agiles et robustes. Ils invitaient les Français à se rendre à terre; mais ils ne voulurent pas monter à bord du navire. On leur donna quelques morceaux d'étoffes. Quand ils les eurent

reçus, ils se retirèrent en lançant des pierres. Le jour suivant, revenus en plus grand nombre, ils accostèrent sans difficulté. Leur chef, le bâton élevé sur la tête, semblait faire la pantomime du commandement. Ces noirs avaient fait une grande toilette; cheveux poudrés à rouge, aigrettes de plumes à la tête, hausse-cols, pendants aux oreilles et au nez, bracelets aux jambes, rien ne leur manquait. Vainement voulut-on organiser quelques échanges avec eux, ils prenaient ce qu'on donnait et ne présentaient rien en retour. Après une alerte essuyée le 31 juillet, de la part d'une flottille qui se retira devant le canon, Bougainville appareilla et quitta ces parages.

A son tour, en juillet 1792, d'Entrecasteaux mouilla au havre Carteret et y passa sept jours. Ce fut une semaine diluvienne; des torrents d'eau tombèrent dans cet intervalle. On put à peine se procurer cinq ou six noix de coco et l'on ne vit aucun naturel. Après cette station, d'Entrecasteaux reconnut toute la partie occidentale de la Nouvelle-Irlande, presque inconnue avant lui. Il observa que sa charpente était généralement formée par deux chaînes de montagnes de deux mille mètres d'élévation perpendiculaire : seulement devant l'île Sandwich, le terrain était beaucoup moins élevé.

Le capitaine Duperrey mouilla en 1823 au port Praslin dont il fit lever le plan. Grâce à un temps tolérable, il put avoir de fréquentes communications avec les naturels. Ces hommes se montrèrent pacifiques et défiants. Enfin, en juillet 1827, le capitaine d'Urville passa douze jours au havre Carteret, dont il fit un plan exact et détaillé. Les naturels, venus à diverses fois le long de *l'Astrolabe*, se montrèrent aussi défiants. Ils ne voulurent jamais ni indiquer le lieu de leur demeure, ni souffrir qu'aucun Français les y accompagnât. On suppose pourtant qu'ils habitaient une île basse et boisée, située au N. O. du havre. On ne trouva pas un seul cocotier sur l'île aux Cocos; en revanche, on y tua un caïman.

Pour se résumer sur la Nouvelle-Irlande, il faut dire qu'elle a cent quatre-vingt-quatorze milles environ du N. O. au S. E., sur une largeur variable de huit à trente milles. Sa partie centrale est formée par une chaîne de hautes montagnes, couvertes d'arbres jusqu'à la cime. Elle est peuplée de noirs mélanésiens, dont le type varie d'une terre à l'autre, mais dont le caractère général est la timidité et la défiance. Près de son extrémité N. O. est l'île Sandwich, découverte en 1767 par Carteret, et reconnue par d'Entrecasteaux en 1792. C'est une terre haute, boisée, peuplée, de douze milles de l'E. à l'O. sur sept du N. au S. Un pic remarquable, en forme de pain de sucre, s'élève dans la partie septentrionale. Sur les collines de cette île, de vieux troncs d'arbres dépouillés de rameaux et chargés de lianes affectaient la forme de colonnades ornées de festons. La Nouvelle-Irlande n'est séparée de la Nouvelle-Hanovre que par un canal large de six milles, où pointent quelques îlots tout bas, à l'exception d'un seul, caractérisé par un pic remarquable, que Carteret nomma *Byron*, et d'Entrecasteaux *Mausolée*.

NOUVELLE-HANOVRE, vue en 1616, par Schouten, qui nomma sa pointe *cap Solomon-Swert*, revue ensuite par Tasman, Dampier et Bougainville; mais recon-

nue seulement par Carteret et d'Entrecasteaux. C'est une terre élevée, couverte d'arbres, à travers lesquels on distingue plusieurs plantations. Cette île a trente-huit milles de l'E. S. E. à l'O. N. O.; sa largeur, encore incertaine, est au moins de douze milles. Revenu maintenant près du cap Saint-George, on retrouve une série d'îles qui forment une chaîne parallèle à la Nouvelle-Irlande. Le groupe des îles de l'Amirauté occupe un espace d'environ cent vingt milles de l'E. à l'O., sur quarante à cinquante milles du N. au S. Il se compose d'îles plus ou moins étendues, élevées, d'un aspect agréable et varié, et est occupé par une race de Mélanésiens du plus beau type.

CHAPITRE XXV.

NOUVELLE-GUINÉE. — LOUISIADE ET ILES VOISINES.

Des îles de l'Amirauté, *l'Oceanic*, on l'a vu, avait cinglé vers la Nouvelle-Guinée. Le 16 juillet au matin, nous n'étions plus qu'à six ou sept milles au N. de l'île Lesson, la plus orientale des îles Schouten. Sur notre gauche, à l'horizon, pointaient les cimes de l'île Vulcain et de quelques autres montagnes de la Nouvelle-Guinée. Devant l'île Roissy, île fertile et montueuse, un instant nous crûmes que *l'Oceanic* aurait quelques relations avec les naturels. Deux pirogues détachées de la côte parurent naviguer dans notre direction. On avait mis en panne pour les attendre, et il semblait qu'elles joindraient bientôt le navire; mais, arrivées à un demi-mille de distance, elles s'arrêtèrent, et tous nos signes, toutes nos instances ne purent décider les indigènes à s'approcher; puis, comme on fit servir pour gouverner dans leur direction, ils s'enfuirent de toute la vitesse de leurs pagaies.

Nous passâmes à 3 ou 4 lieues de l'île d'Urville, la plus considérable du groupe, ayant de quinze à dix-huit milles de circuit avec une élévation moyenne et un aspect fort agréable; après quoi nous fîmes route à l'E. N. E., en nous maintenant à une distance moyenne de la côte, afin de pouvoir, en toute sécurité, cheminer pendant la nuit. D'ailleurs, le capitaine américain savait bien qu'il n'y avait rien à espérer de bon des races insociables qui peuplent cet archipel; il connaissait les rapports anciens et récents qui donnaient la mesure de leurs mœurs et de leur caractère. Seul de tout le bord, je me plaignais intérieurement de cette réserve. Se trouver ainsi en vue d'une terre curieuse et peu connue sans l'explorer, sans y poser le pied, c'était le supplice de Tantale. Nous passâmes devant les masses énormes des monts Bougainville et Cyclope, qui indiquaient la position de la baie Humboldt, récemment signalée à la géographie par le capitaine d'Urville. Le vent était doux, le ciel pur, les eaux calmes. On eût dit que nous avions retrouvé la mer des Indes, et que les bourrasques de l'Océan Pacifique avaient fui. La brise soufflait même tellement faible, que le courant nous poussait plus

qu'elle. Ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que cette action des eaux était constamment insensible pour le navigateur. Son seul effet apparent était de déterminer un calme parfait et fort étonnant sur une mer aussi libre.

Dans la nuit du 26 juillet, *l'Oceanic* passa entre les deux petites îles Arimoa et la terre qui était très-basse et couverte de grands arbres. Le lendemain, en face de la pointe d'Urville, nous pûmes remarquer une décoloration qui semblait indiquer des hauts-fonds, circonstance déjà observée par le capitaine qui a donné son nom à ce cap. Nul danger pourtant n'existe sur ce point. Au delà de cette bande décolorée parut une pirogue que la brise S. poussait vers le navire. C'était une embarcation assez grande, portant une plate-forme sur laquelle on distinguait une quarantaine de noirs. Au milieu d'eux, et plus caractérisé que les autres, se tenait un individu demi-vêtu, coiffé d'un chapeau conique pareil à celui des Chinois. A mesure que la pirogue gagnait du chemin, cet homme nous faisait des gestes de plus en plus vifs pour nous inviter à aller à terre. Enfin il fit amener sa voile à cinq cents toises du navire, et là il recommença cette pantomime avec une énergie dont on ne peut se faire une idée. Croyant que Pendleton se rendrait à cette invitation si pressante, je demandai à être de la partie. « Vous avez donc bien bonne envie, me dit le capitaine, d'aller pourvoir la table de ces sauvages? C'est une terre diabolique que cette Nouvelle-Guinée; nous en avons su de terribles nouvelles. Il y a un an ou deux, un pauvre baleinier se hasarda à mouiller près de la grande baie de Geelwink. Séduit par les naturels, qui se montrèrent d'abord hospitaliers et prévenants, il envoya chez eux un canot qui ne revint pas. Le jour suivant, un second canot fut détaché à la recherche du premier. On le circonvint; on lui tua deux ou trois hommes; le reste regagna le bord en grande hâte et épouvanté. Sans doute les cadavres des victimes auront nourri la peuplade pendant un jour ou deux. Voulez-vous que *l'Oceanic* envoie aussi de la chair fraîche à ces mangeurs d'hommes? » Je me tus; je savais que Pendleton ne s'exagérait jamais les périls.

Pour éviter les calmes du détroit de Jobie, *l'Oceanic* ne s'engagea point; il gouverna vers le N. pour passer à bonne distance des îles basses des Traîtres et des côtes de la grande île Mysory dont je vis cependant les sommets. Le 29 juillet, le navire doubla les petites îles de la Providence; puis il découvrit, dans une éclaircie, les pitons majestueux des monts Arfaki, qui se dressaient à une très-grande hauteur dans le S. O. au-dessus de Doreï. Nous en étions pourtant éloignés encore de soixante-quinze milles, ou 36 lieues environ, ce qui indique une grande élévation. Leur cime était toutefois au-dessous de la zone des neiges perpétuelles sous l'équateur. Ballottés pendant deux ou trois jours, nous atteignîmes seulement le 1er août le havre Doreï, dont l'entrée offre un coup d'œil vraiment admirable. Sur la gauche se développe une longue suite d'îles basses et verdoyantes qui vont former un anneau avec une grève élevée. Sur la droite s'étend une lisière de terrains boisés que dominent des coteaux chargés d'une végétation puissante. Enfin, dans le fond du tableau se dresse comme un mur de

basalte la charpente immense des monts Arfaki, s'élevant sur cinq ou six plans successifs, et se terminant par quelques pitons aigus qui paraissent surplomber le havre, tant leur pente est rapide.

A peine arrivés en vue, la foule des pirogues nous entoura. On eût dit que ce n'était plus la même race que celle des groupes précédents, tant il y avait chez ces naturels de confiance et d'abandon. C'est qu'ici, à diverses reprises, des navigateurs français étaient venus nouer des relations dont les sauvages n'avaient pas eu à se plaindre. Les Européens étaient en bonne odeur à Doreï; les capitaines Duperrey et d'Urville s'y étaient conduits de manière à se faire regretter de la population. Déjà les indigènes, venus dans les pirogues, s'apprêtaient à monter tous à bord pêle-mêle; mais craignant que la manœuvre n'en fût contrariée, Pendleton ne permit l'accès du pont qu'à un petit nombre de chefs ou *koranos*. Toutefois il leur fit entendre en malais, qu'ils comprenaient un peu, qu'aussitôt après le mouillage tout le monde serait accueilli et que les échanges commenceraient. Les koranos ayant expliqué cela aux pirogues, sur-le-champ elles se détachèrent du navire et nous escortèrent d'une manière paisible, sans cris, sans murmures, en se tenant à quelque distance de *l'Oceanic*. Cette conduite, pleine de réserve, était non-seulement plus convenable que celle des Mélanésiens, mais elle laissait loin en arrière les habitudes assez bruyantes des peuplades les plus civilisées de la Polynésie.

Nous mouillâmes donc dans le havre de Doreï, bassin bien fermé, de deux à trois cents toises de diamètre, où l'on se trouve à l'abri de tous les vents du large. L'ancrage terminé, on leva la consigne et vingt pirogues accostèrent le bord. Le pont devint un véritable bazar. Chaque indigène étala ses marchandises; celui-ci un ballot d'écorce de missoï, celui-là une corbeille de tabac; l'un des arcs, des flèches, des nattes en feuilles de bananier bariolées d'une manière bizarre; l'autre un bambou qui contenait le précieux oiseau de paradis. Le plus petit nombre apporta des provisions en taro et une espèce de petit légume nommé *abrou*, quelques poissons et des coquillages. Tant qu'il ne s'agit que de vivres, d'armes et d'autres objets analogues, les marchés se concluaient facilement, bien qu'il fût aisé de reconnaître dans ces Papous des négociants fort adroits; mais, dès qu'on en venait à traiter pour des oiseaux de paradis, les échanges se compliquaient. A toutes les propositions qu'on leur faisait, en haches, en coutelas et même en étoffes, les détenteurs hochaient dédaigneusement la tête et ne répondaient que par un mot : *Compan!* Longtemps nous ne sûmes ce que ce mot pouvait signifier; mais enfin l'un d'eux nous ayant montré un bracelet d'argent massif qu'il portait à son poignet, nous comprîmes que *compan* était le synonyme d'argent. Pour avoir la preuve du fait on leur fit voir des piastres, et, à cette vue, ils bondirent de joie, en criant : *Compan! compan!* Ils voulaient des piastres contre leurs oiseaux de paradis. On leur offrit donc des piastres; mais il ne fut pas aisé d'avoir raison de leurs prétentions. Ils exigeaient trois dollars pour des oiseaux médiocres, et cinq ou six pour les plus beaux. Pendleton ne voulut point en

acheter. « Ce sont les officiers de *la Coquille* et de *l'Astrolabe* qui nous ont gâté les prix, me dit-il. Il y a quinze ans de cela, on avait un oiseau de paradis pour un grand couteau ou pour une pièce de guinée. Aujourd'hui ce sont des prix exorbitants. Il faut savoir refuser au premier moment; vers les derniers jours ils seront moins tenaces. » Malgré cette recommandation, je ne résistai pas à la fantaisie d'avoir sur-le-champ quelques-uns de ces magnifiques plumages. Le hasard me fit même réaliser un fort beau marché. Parmi les objets qui me restaient, se trouvaient quelques tasses de porcelaine achetées à Canton, et que je n'avais eu l'occasion d'utiliser dans aucune île de l'Océanie. Un Papou me les demanda en retour de deux oiseaux de paradis, un *manucode* et un *superbe* assez bien conservés. Je conclus l'affaire.

Le canot étant allé le soir à terre pour y faire aiguade, j'en profitai pour voir l'aspect du rivage. Nous débarquâmes auprès d'un torrent limpide qui court à travers un lit de coraux. A marée basse, on peut y faire de l'eau très-facilement; mais la marée montante y pénètre, et en rend l'eau saumâtre. Pour voir le ruisseau, il faut se tenir dans son lit même; car les bords en sont garnis de broussailles épaisses et épineuses. Le long des bords se trouvaient plusieurs belles coquilles de l'espèce nommée vulgairement *oreille de Midas*, et fort estimée. Le jeune Rainbow, fort habile chasseur, me proposa de le suivre le lendemain dans une partie de chasse aux oiseaux de paradis. Deux ou trois jeunes Papous, connaissant bien la contrée, devaient nous servir de guides. Nous partîmes de bonne heure. Les bords de la plage étant partout garnis d'une lisière de fourrés épais où nos vêtements seraient tous restés par lambeaux, nous pénétrâmes dans les bois par le lit même du torrent. Pendant deux ou trois cents pas, il fallut marcher avec de l'eau jusqu'à la ceinture. La lisière maritime une fois franchie, la forêt se dégage, on peut y entrer, et la parcourir dans tous les sens. Elle est composée alors de végétaux immenses qui forment souvent deux étages de verdure; c'est-à-dire au premier rang des pterocarpus, des ficus, des inocarpus, une sorte d'acacia ou mimosa, et d'autres espèces que je ne reconnus point, élevant leurs stipes nus jusqu'à une hauteur de cent pieds, et s'épanouissant ensuite en hautes cimes qui grandissent encore dans une proportion pareille. Sous cette voûte, le sol, qui ne reçoit aucun rayon de soleil, n'offre que de rares et maigres arbrisseaux. Ce sol, qui n'est qu'un terrain noir très-mobile, est souvent sillonné et troué de manière à le rendre très-incommode au voyageur. Ces accidents sont dus aux cochons sauvages, qui abondent dans ces forêts.

Nous tuâmes une foule d'oiseaux; des calaos au vol bruyant, d'énormes et magnifiques pigeons gouras, des nicobars aux couleurs métalliques, de jolies tourterelles, d'élégants martins-pêcheurs, des coucals, des cacatoès, des perroquets, des loris, des perruches de toutes les nuances. Mais l'oiseau de paradis, le brillant émeraude, sut se dérober à nos coups. Parfois nous l'entendions appeler sa femelle par son cri glapissant et rauque *ouak*, *ouak*, *ouako*, ou bien encore *koua*, *koua*, *koua;* mais quand nous allions vers lui, il se taisait, ou perché sur la cime

d'un grand arbre, il se dérobait aux regards. On en tira deux ou trois sans pouvoir les atteindre. Quelques-uns furent vus d'assez près, tandis qu'ils traversaient le cours du torrent d'un vol rapide, inégal, capricieux, et procédant comme par ondulations. C'est un spectacle curieux que de voir ce beau panache orangé chatoyer sur le vert des arbres : dans le cours de son vol, les flancs touffus et éclatants de l'oiseau sont les seuls points perceptibles. Abattu sur un arbre, l'oiseau de paradis continue ses mouvements pétulants et saccadés. On dirait qu'il ne peut rester un instant tranquille : son attitude est inquiète; il bat fréquemment des ailes, hérisse son plumage, secoue tous ses membres, et répète son chant monotone. La femelle, dont le corps n'est pas richement emplumé, répète ce cri monotone, mais d'une façon moins distincte. Nous avions été tentés de croire que les femelles étaient beaucoup plus communes que les mâles, parce que nous en vîmes un plus grand nombre; mais les naturalistes de *l'Astrolabe* ont pu constater que cette disproportion n'est qu'apparente. Jeune, le mâle n'a pas sa magnifique parure, de sorte que, au coup d'œil, on peut le confondre avec la femelle. Le plumage grandit avec l'âge. Ces oiseaux vivent de fruits, et principalement de tek et d'une espèce de figuier. Leur vol par ondulations paraît provenir de la disposition de leurs plumes longues et à barbules désunies. Ce luxe de plumage les oblige à prendre une direction opposée à celle du vent. Cette direction maintient leurs longues plumes collées contre leur corps, tandis qu'un vol contraire les ébourifferait et rendrait leur allure embarrassée. Aussi, à l'approche des orages, ces oiseaux ne s'aventurent-ils point dans l'air, et restent-ils tapis sous des troncs d'arbres. Les mœurs de ces émeraudes sont courageuses et vindicatives; ils poursuivent leur ennemi à outrance. Il n'est point d'exemple qu'on soit parvenu à les amener à la domesticité.

Notre chasse ne se passa point sans quelques aventures. Au plus épais de la forêt, là où nous ne croyions rencontrer que des animaux, des voix humaines nous frappèrent, et nos guides s'arrêtèrent effrayés. *Arfakis*, dirent-ils, nous faisant signe en même temps d'armer nos fusils. Nous nous tînmes sur nos gardes et avançâmes droit vers le bruit. Les deux jeunes Papous semblaient retenir leur haleine, dans la préoccupation d'une rencontre funeste; mais, arrivés à portée, ils poussèrent un cri de joie. Ils venaient de reconnaître des compatriotes, chasseurs comme nous, plus heureux que nous, et qui préparaient leur gibier de manière à pouvoir le vendre le lendemain aux matelots de *l'Oceanic*. C'étaient deux sangliers de taille moyenne et deux autres très-petits. Les sauvages essorillaient ces pièces sur un feu de broussailles et de feuilles sèches. Je leur marchandai cette venaison, et ils me la cédèrent, quoiqu'à regret, moyennant quelques piastres, en prenant l'obligation de la porter à bord.

La journée qui suivit cette incursion fut employée à visiter les villages papous situés sur la grève. On en voyait deux sur la rive N. du havre, nommés Doreï et Kouao; et un troisième sur la petite île de Mana-Souari. Tous ont la même forme. Ce sont des hangars d'une grande longueur fabriqués avec des ais et des perches

grossièrement taillés, se soutenant sur des pieux à huit ou dix pieds au-dessus du niveau de la mer. Tous sont ainsi construits sur pilotis; aucun n'est en terre-ferme. De longs pieux fortement entaillés servent d'escaliers à ces demeures, et sont retirés au dedans pour la nuit. Cette affectation des Papous à n'avoir des demeures que sur les eaux n'a pas été bien expliquée. Les uns y ont vu une pensée religieuse; d'autres, le simple désir de se tenir à l'abri d'insectes et de fourmis importunes qui ravagent le pays; d'autres enfin, un motif de sécurité contre les attaques de leurs adversaires.

J'entrai dans une de ces cases. C'était un vrai château branlant, percé à jour de tous les côtés. Un couloir long et étroit, pratiqué dans le milieu, séparait une rangée de cellules, chacune habitée par un ménage. Ces cellules n'avaient pour tous meubles qu'une natte ou deux, un pot de terre, un vase ou deux en faïence, et des sacs de farine de sagou. Les appartements des koranos (chefs), qu'ils nomment aussi *capitans*, mieux montés que les autres, avaient de plus quelques caisses ou corbeilles en feuilles de bananier ou de pandanus, où ils déposent leurs marchandises et leurs richesses. Dans une autre cabane, qui semblait une sorte de harem ou de gynécée, je vis plusieurs femmes rassemblées dans une salle commune et travaillant à divers ouvrages. Les unes tissaient des nattes, les autres pétrissaient de l'argile et en fabriquaient des vases de diverses grandeurs. Une d'elles chantait pendant que les autres semblaient prendre plaisir à cette mélodie. L'un des marins venus avec nous dans cette tournée avait un flageolet dans sa poche; il se mit à en jouer. On ne saurait dépeindre quel effet produisit cette harmonie inattendue. Toutes ces femmes quittèrent leur ouvrage et vinrent se grouper autour de l'exécutant. Ensuite elles recommencèrent leurs chants, qui me semblaient harmonieux et supérieurs aux chants malais, généralement monotones. Nous voulûmes offrir quelques bagatelles à ces virtuoses : elles rougirent et refusèrent d'abord; puis, étant allées chercher quelques corbeilles de bananes, elles les échangèrent avec nous contre des verroteries. Ce n'était plus alors accepter un don, mais faire un troc. Au lieu d'emporter les bananes à bord, nous les distribuâmes aux petits enfants qui peuplaient la maison; ils les reçurent d'une manière modeste, réservée, sans avidité et sans gloutonnerie, en élevant chaque fois les mains sur leur tête en guise de remerciement. Des enfants ainsi élevés ne pouvaient manquer de faire des hommes sociables et doux. Pendant tout notre séjour dans la maison des femmes, les Papous semblèrent fort inquiets. Ils nous priaient par signes d'en sortir, et furent enchantés quand nous nous rendîmes à leurs instances.

Au milieu de toutes ces maisons alignées le long de la plage, il y en eut une qui frappa ma curiosité. Elle se composait d'une seule pièce avec un toit triangulaire, ayant pour plancher six grosses poutres transversales, soutenues chacune sur quatre pieux solides. Il en résultait une sorte de colonnade de quatre rangs, dont chacune se composait de six poteaux. Tous ces pieux étaient sculptés en figures humaines d'un travail grossier, si l'on veut, mais fort reconnaissables. Dans ces

figures toutes nues, la moitié, celles du rang extérieur, étaient du sexe masculin; les autres du rang intérieur étaient du sexe féminin. Elles étaient toutes surmontées d'un turban ou shako formant chapiteau, de sorte que leur assemblage avec les poutres supérieures présentait un ensemble d'architecture régulière. Tout ce que nous pûmes savoir de nos guides au sujet de cet édifice, c'est qu'il avait une destination religieuse.

Placés aux portes de la Malaisie, des Philippines et de la Chine, les Papous ont dû recevoir de ces pays quelques notions de l'art asiatique et de l'industrie européenne. Déjà ces premiers rudiments se traduisent pour eux en progrès dans l'architecture, le commerce et les constructions. Leurs pirogues sont tout à fait différentes de celles des Mélanésiens; elles ressemblent beaucoup pour la forme au *koro-koro* des Moluques. L'une de ces embarcations me frappa surtout par sa forme et ses proportions. D'une construction plus régulière que les barques malaises, elle offrait des analogies avec nos grands bateaux pêcheurs. Les guides nous apprirent que c'était le navire sur lequel les habitants de Doreï envoient tous les deux ans leurs tributs en esclaves, écailles de tortue, oiseaux et écorce de missoï, au sultan de Tidore, qu'ils reconnaissent pour leur souverain.

La veille de notre départ, un de nos jeunes guides vint nous offrir de nous conduire à une cérémonie funèbre qui devait avoir lieu, cette nuit même, à la lueur des torches. Pendleton y vint seul avec moi. La cérémonie se passait sur la plate-forme ouverte de l'une des maisons. Réunie autour de plats de cochon grillé, de bananes, d'ignames et de taro, la famille du défunt témoignait sa douleur en se gorgeant de vivres à son intention. Des fétiches disposés autour de la table furent promenés à la ronde, et subirent une harangue de la part de chaque convié. Vingt naturels assistaient à cette séance, qui se prolongea bien avant dans la nuit. Il était neuf heures quand nous retournâmes à bord. Comme la maison où nous étions se trouvait située à l'extrémité du village, on voulut nous faire traverser les ponts à la manière des naturels. Ces ponts sont tout simplement une tige de bambou, appliquée d'un plancher à l'autre, chemin assez semblable à la corde tendue d'un acrobate. Nos Papous marchaient là-dessus comme ils l'auraient fait sur une chaussée. Quant à nous, n'ayant point encore fait notre éducation d'équilibristes, nous fûmes obligés d'enfourcher le pont, comme nous aurions pu faire d'un cheval, pour arriver sans encombre d'une case à l'autre.

Le dernier jour que nous passâmes à terre, je voulus déterminer un de mes guides à m'accompagner chez les Arfakis; mais toutes mes instances furent inutiles. Quand on en parle aux Papous, ils secouent la tête et disent « que ce sont là des folies; qu'aller chez ces gens-là, c'est s'exposer à être égorgé. » Obligé de renoncer à ce projet, je fis encore une excursion sur la plage. J'y vis de fort belles plantations, consistant principalement en légumes, abrus, taros, ignames, jeunes hibiscus, etc. Çà et là, au milieu des défrichements, restaient quelques grands arbres sur lesquels on voyait voltiger des émeraudes au brillant panache. Comme je revenais vers le village, des coups de marteau frappèrent mon oreille.

on eût dit un atelier de forgeron ou de serrurier. Je m'avançai. C'était une forge en effet, une forge papoue en plein vent, ingénieuse à la fois et pittoresque. Les naturels y convertissaient en bracelets les piastres que nous venions de leur donner. La forge se composait d'un soufflet, et d'une pierre pour enclume. Le soufflet, de la forme la plus simple, consistait en deux cylindres de gros bambous, disposés verticalement l'un près de l'autre comme deux grands tuyaux de pompe; des roseaux adaptés horizontalement près de la base de ces deux bambous, et qui convergent vers le bout en un seul canal, donnent issue à l'air refoulé alternativement dans chaque tuyau, au moyen de deux pistons sur lesquels agit un homme assis sur un tronc d'arbre de la hauteur des cylindres. L'enclume est en granit. Comme ils ignorent les moyens de fondre et de couler l'argent, ils se contentent de le ramollir au feu de la forge, et de le façonner ensuite par le martelage. Ils gaspillent ainsi beaucoup de métal, et il leur faut plusieurs piastres pour faire un bracelet. Quelques-uns d'entre eux en portaient trois ou quatre à chaque bras, provenant des piastres échangées avec les Européens. Ce désir d'avoir des piastres se manifesta à nous plus vif que jamais le jour de notre départ. Comme nous levions l'ancre, le 7 août au matin, les Papous accoururent en foule, offrant au rabais leurs oiseaux de paradis. On en vendit bien cent, dans cette seule matinée.

Sorti du havre de Doreï, *l'Oceanic* doubla le cap Mamory, pointe avancée de la presqu'île, et gouverna vers l'O. avec une brise très-faible, au milieu de calmes intermittents et de chaleurs étouffantes. Les courants seuls ou presque seuls nous faisaient avancer. Grâce à eux, nous pûmes doubler le cap de *Goede-Hoop* (Bonne-Espérance) de la Nouvelle-Guinée, caractérisé par une montagne que surmonte un pic échancré en forme de croissant. Toute cette étendue de côtes est couverte d'arbres jusqu'à une très-grande hauteur; mais, au peu de fumées qui s'en élevaient et à la rareté des terrains en culture, on pouvait conjecturer qu'elle est médiocrement peuplée. Les montagnes de la Nouvelle-Guinée étaient encore bien hautes sur l'horizon quand nous apparurent les terres de Waigiou. *L'Oceanic* prolongea lentement, dans les journées des 12 et 13 août, les côtes de cette grande île. Là étaient les sites décrits par les capitaines Freycinet et Duperrey, les bois de Rawak et Fofahak. Cette terre devait pourtant nous échapper; nous ne pouvions la reconnaître qu'à la voile. Pendleton avait le projet de faire échelle encore sur quelques points des Moluques avant de retourner à Java. Les derniers mois de la mousson du S. étaient arrivés; il fallait en profiter. *L'Oceanic* perdit donc de vue Waigiou et cingla vers les Moluques. Les terres que nous venions de quitter sont les dernières de la Mélanésie proprement dite. Les Papous sont comme la transition située sur cette limite, pour arriver aux peuplades plus ou moins sauvages qui se terminent aux îles Viti.

La Nouvelle-Guinée ou terre des Papous, fut découverte, à ce que l'on croit, vers 1511, par les Portugais Antonio Abreu et Francisco Serrano. A son tour, vers 1526, don José de Meneses, dans sa traversée de Malacca aux Moluques, fut

entraîné par les vents et les courants fort loin dans l'E. de Bornéo. Se dirigeant au S., il atteignit, sous l'équateur, un port de l'île des Papous nommé Versija, où il séjourna pour attendre la mousson favorable. En 1528, deux ans après, le général espagnol Alvar de Saavedra tomba aussi sur la terre des Papous; il passa même deux mois parmi ces hommes, à 250 lieues des Moluques. Par suite de la manie du temps, on nomma ces îles *Islas de Oro :* les Espagnols voyaient de l'or partout. A 100 lieues plus loin, des naturels attaquèrent le navire et on leur fit trois prisonniers. Saavedra, ayant échoué dans sa traversée, revint aux Moluques; puis, l'année d'après (1529), il suivit le même chemin, et côtoya la terre des Papous jusqu'à l'endroit où il avait pris les trois sauvages. A la vue de la terre, deux d'entre eux se précipitèrent dans les flots et gagnèrent le rivage; le troisième, devenu chrétien, s'y rendit aussi du gré des Espagnols, mais dans l'intention de convertir ses compatriotes. Les deux premiers fuyards assommèrent leur confrère avant qu'il touchât au rivage. Saavedra paraît avoir côtoyé cette terre pendant près de 500 lieues, et s'être dirigé ensuite au N. E. En 1537, les navires de Grijalva visitèrent, près de l'équateur, deux îles nommées *Mensum* et *Bufu*, habitées par des Papous. « Les naturels, dit la relation, sont des noirs à cheveux frisés; ils mangent de la chair humaine et se livrent à de telles méchancetés que les diables vont avec eux à titre de compagnons. » En 1445, Ynigo Oritz de Hatez paraît aussi avoir reconnu la plus grande partie de la côte septentrionale de la terre des Papous. Ce fut dans cette expédition que les Espagnols lui donnèrent le nom de *Nouvelle-Guinée*, par suite de la ressemblance qui existait entre les indigènes du pays et ceux de la Guinée.

Ainsi déjà vers ce temps, comme il est aisé de le voir par ces récits peu détaillés et confus, la terre des Papous avait été explorée à diverses reprises. Ce qui le prouve mieux encore, c'est une description grossière publiée, en 1753, par Nicolas Sruick, de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, description dans laquelle figurent, pour les diverses localités, une foule de noms portugais qu'il serait difficile de faire concorder aujourd'hui avec les explorations récentes du capitaine d'Urville.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le Hollandais Schouten fut le premier à rectifier les notions acquises sur cette terre. Il l'accosta le 7 juillet 1616, devant l'île Vulcain, qui était alors un volcan en activité. Les insulaires accoururent le long du navire avec cinq ou six pirogues à balancier; mais personne à bord ne comprit leur langage, pas même le Mélanésien Moïse, pris quelques jours auparavant à la Nouvelle-Irlande. Après avoir dépassé, le 9 juillet, les îles qui reçurent le nom de *Schouten*, le capitaine mouilla devant une île identique avec celle qui fut nommée depuis *île d'Urville*. Suivant la relation, les habitants avaient des cheveux courts, frisés; ils portaient des anneaux aux narines et aux oreilles, des plumes à la tête et aux bras, des colliers de dents de porc au nez et un grand ornement sur la poitrine. Deux villages parurent sur la côte, d'où quelques pirogues se détachèrent vers le navire; mais il fut très-difficile de faire des échanges avec ceux qui les

montaient. Pendant plusieurs jours on navigua sans qu'on sût dire où l'on se trouvait. Le 15, l'ancre fut jetée près de deux îles fertiles en cocos, séparées de la grande terre par un canal d'un mille d'étendue. Le capitaine ayant envoyé des canots à terre, les naturels se cachèrent dans les bois d'où ils tirèrent quelques volées de flèches. On leur répondit par des décharges de pierriers ; mais le nombre des sauvages augmentant, il fallut se replier sur le navire. Après cette île, on en vit deux autres situées à cinq ou six milles de la côte, et nommées *Arimoa*. Non contents d'aller y cueillir des cocos, les Hollandais y brûlèrent quelques habitations. Quoique furieux et poussant des cris de rage, les naturels n'osèrent pas attaquer les navires, à cause des canons, dont les boulets ricochaient sur la grève. Le soir, la paix fut faite et scellée par quelques noix de coco. On eut alors autant de fruits et de provisions qu'on en voulut, contre de la verroterie, de vieux clous et des couteaux rouillés. Ces sauvages, du reste, paraissaient avoir déjà eu des relations assez fréquentes avec les Européens. Sans doute ils étaient en guerre avec des tribus voisines, car des pirogues s'étant montrées du côté de l'E., ils prièrent qu'on tirât sur elles.

Le 21, d'autres îles parurent, probablement les îles des Traîtres, dont les habitants vinrent commercer avec de grandes pirogues chargées de poisson sec, de cocos, de bananes et de tabac. Ils s'approchèrent d'un air timide et doux, versant de l'eau sur leur tête en signe d'amitié. Leur langage différait de celui des îles Arimoa. Un anneau d'étain pendait à leurs narines, et ils portaient aux mains des bracelets de nacre. Il vint encore une pirogue d'une autre île, ayant des vivres à bord ainsi que des porcelaines de Chine. Les naturels qui la montaient étaient d'une taille plus élevée et d'un teint plus foncé que les précédents. Leurs oreilles portaient des pendants en verres bleus de diverses nuances. Après avoir quitté cette île, Schouten en prolongea encore une fort haute, dont la partie occidentale fut nommée *Goede-Hoop*, nom qui fut transféré par Dampier à une pointe plus occidentale. Après cette campagne fructueuse, Schouten rentra aux Moluques.

En 1622, Roggeween vit aussi quelques parties de la Nouvelle-Guinée. Il toucha aux îles Arimoa où deux cents pirogues lui apportèrent des provisions, et traversa un groupe qu'il nomma *Mille-Iles* (sans doute les îles des Traîtres). En 1643, le Hollandais Abel Tasman reconnut l'île Vulcain et sa crête ignivome, communiqua avec les habitants de l'île Jama, avec lesquels des provisions furent échangées. Après Tasman, on délaissa pendant soixante ans la Nouvelle-Guinée. L'Anglais Dampier, en janvier 1700, fut le premier qui la tira de l'oubli. Il vit une portion de la côte la plus occidentale, passa ensuite sur la bande septentrionale qu'il prolongea à grande distance. A son retour, il s'ouvrit une route à travers le détroit qui porte son nom, reconnut enfin les îles Schouten, entre lesquelles il aperçut des pirogues à la voile. Gouvernant encore à l'O., il passa à la hauteur de Mysory et Providence, et quitta ensuite les parages de la Nouvelle-Guinée. En 1705, le petit navire hollandais *le Geelwink* explora en détail la grande baie qui reçut son nom ; mais soit mystère systématique, soit insuffisance d'observations, il n'est

resté aucun document précis de cette campagne. Dans la même année, l'Anglais Funnel vit quelques parties de la côte N. O. de la Nouvelle-Guinée, sans que les habitants fissent mine de vouloir accoster le navire.

Soixante ans se passèrent, jusqu'à ce qu'en 1768 Bougainville approcha des terres de la Nouvelle-Guinée, vers l'endroit où le capitaine d'Urville a placé la baie Humboldt, et la prolongea à une distance considérable. Cook à son tour, en 1770, en fit autant pour la côte méridionale, qu'il aborda aux environs du cap Walsh. Il tenta même un débarquement pour se ravitailler; mais les naturels, placés en embuscade, envoyèrent leurs javelines sur les Anglais, et en outre plusieurs d'entre eux lancèrent, avec une sorte de canon ou de canne creuse, des feux dont personne ne put soupçonner ni l'usage ni la nature; seulement, à une certaine distance, les décharges ressemblaient entièrement à celles d'armes à feu, sauf le bruit. Les insulaires, suivant l'observation de Cook, ressemblaient aux naturels de la Nouvelle-Hollande, à cela près qu'ils lui parurent d'un teint beaucoup moins foncé. Le navigateur anglais fut le premier à relever quelques détails précis sur la partie méridionale de la Nouvelle-Guinée, quoique, d'après son aveu, elle eût dû être visitée en des siècles antérieurs par des Espagnols, des Hollandais et des Portugais, qui tous avaient gardé le silence sur leur découverte.

En 1774, le capitaine Forrest vint des Moluques, sur un *koro-koro* malais, pour prendre quelques plants de muscadier sur la partie occidentale de la Nouvelle-Guinée. Il entra dans le havre de Doreï et fut le premier qui recueillit des documents authentiques sur la terre des Papous. En 1790 et 1791, Macluer paraît avoir réalisé des travaux importants sur la partie occidentale de cette terre. Cette exploration, peu connue d'ailleurs, semble être entachée de grandes inexactitudes. En 1792, d'Entrecasteaux reconnut environ quarante lieues de côtes; mais, dans ces reconnaissances à la voile, il n'eut aucune relation avec les naturels.

En 1823, le capitaine Duperrey se contenta de relever les îles Schouten; il aperçut, à quinze ou vingt lieues de distance, quelques-uns des pitons de la grande-terre; mais, l'année suivante, il passa treize jours au mouillage du havre Doreï, et en releva la côte dans une étendue de vingt à trente lieues à l'O. de ce havre. Dans la relâche à Doreï, les recherches et les études des naturalistes éclairèrent la science sur les productions du pays en tout genre. La relation de ce voyage n'est point encore publiée, mais nous avons sous les yeux le journal de M. d'Urville, lieutenant dans cette expédition, et nous puisons à cette source inédite les détails qui vont suivre. Il s'agit de la relâche à Doreï et d'une excursion dans les environs du havre.

« Les questions que j'avais adressées en malais à quelques naturels m'avaient amené à penser qu'ils tiraient des Harfours la plupart de leurs productions végétales, comme liqueur, tabac, taros, et le récit de Forrest ne pouvait que me confirmer dans cette opinion. Il fut impossible à ce navigateur d'avoir aucune relation avec ces hommes; les Papous s'y opposèrent, et paraissaient même fort mécontents du désir qu'il témoignait de pénétrer jusqu'à eux. Ils agirent de

même avec moi et mirent tout en usage pour m'engager à renoncer au projet que j'avais formé de visiter les Harfours. Cette pensée les contrariait singulièrement. Les uns ne voulaient pas m'écouter; les autres faisaient semblant de ne pas m'entendre, et les plus civils employaient toute leur rhétorique pour me dissuader. Enfin, par l'appât d'un *compan* (piastre) et d'un beau couteau, je parvins à déterminer un jeune Papou, d'une physionomie intelligente, à m'accompagner jusque chez les Harfours. Je ne sais s'il communiqua son marché à quelqu'un des siens, ou s'il changea subitement de résolution; mais à peine fut-il assis avec moi dans le canot, que la peur s'empara de lui, et il allégua pour s'excuser tous les motifs qu'il put imaginer : la faim, la soif, le mal de cœur.

« Quand nous eûmes débarqué près des cases, les manifestations de sa crainte redoublèrent; il s'arma d'un arc et de flèches, assurant que les Arfakis étaient de très-méchantes gens, qui nous tueraient infailliblement si nous n'avions point de fusils. Je n'avais pas voulu en prendre, pour ne causer aucune inquiétude aux nouveaux hôtes que j'allais visiter, et je ne portais que la petite bêche qui me servait à arracher les plantes. J'étais accompagné d'un seul homme également sans armes et portant une boîte de botanique. Sans écouter mon guide, j'enfilai le premier sentier qui s'offrit à nos yeux et qui semblait conduire vers l'intérieur. Par un hasard assez singulier, j'ai reconnu depuis que c'était le seul sur plusieurs qui devait me conduire à mon but, et ce fut heureux, car, dans les dispositions où était mon conducteur, si je m'étais fourvoyé, il est à peu près certain qu'il ne m'eût pas remis sur ma route. Nous traversâmes une lisière assez mince, occupée par des bois de taillis d'un aspect fort agréable, et semés seulement çà et là de grands arbres. Mon guide ne cessait ses jérémiades, et ses efforts pour m'engager à revenir sur mes pas, ou du moins à prendre des sentiers latéraux. Ennuyé de ses doléances perpétuelles, je lui signifiai durement que je n'avais pas besoin de lui, et que j'irais bien tout seul chez les Harfours. Alors il prit son parti, soupira, et marcha en avant, voulant sans doute gagner son enjeu.

« Au bout de quinze minutes environ de marche, au moment où l'on va quitter la bande littorale pour entrer dans la colline qui la surmonte, je rencontrai un grand enclos rempli de bananiers et de taros très-verdoyants, très-touffus, mais assez mal entretenus, le tout entouré d'une solide palissade. Comme je m'arrêtais pour y jeter les yeux, mon sauvage vint brusquement à moi, et me dit que les femmes des Arfakis étaient cachées là-dedans, qu'il ne fallait pas y entrer si je ne voulais pas être massacré. Je ne croyais guère à ces menaces; mais en jetant les yeux autour de moi, j'aperçus sur le coteau qui dominait la vallée un grand édifice perché sur des pieux élevés, offrant l'apparence d'une redoute. Comme je considérais l'étrange aspect de cette habitation, mon Papou se mit à pousser des cris, auxquels répondirent d'autres cris confus parmi lesquels je distinguai des voix de femmes. Alors il renouvela ses instances pour me faire rétrograder; mais je commençai à pénétrer le véritable but de ses simagrées. Il était impossible que ces individus avec lesquels il échangeait paisiblement des cris fussent ces ter-

ribles Arfakis dont il redoutait si fort la rencontre ; tout annonçait au contraire que c'était là que les femmes des Papous s'étaient retirées avec leurs enfants, pour n'être pas exposées aux regards des Français. La veille, avec Duperrey, j'avais visité le village, et j'avais été surpris de trouver la plupart des cases désertes. Pas une femme ne s'y trouvait. Sans doute les naturels, à l'arrivée d'un nouveau navire dont ils ne connaissaient pas le pavillon, avaient conçu des soupçons sur les intentions de ces étrangers, et avaient pensé que le parti le plus sûr était de soustraire leurs femmes et leurs enfants à la vue de ces nouveaux venus, dans la crainte qu'ils ne finissent par les enlever. Le hasard m'avait amené au lieu de leur asile, et de là les craintes et les détours de mon Papou.

« J'expliquai donc de mon mieux à mon guide que je n'avais aucune envie de voir les femmes renfermées dans cette enceinte, mais que je voulais absolument voir les Harfours. Ce n'était pas encore là tout ce qu'il demandait. Pourtant cette déclaration le calma un peu, et nous commençâmes à gravir la côte. En certains endroits, elle est assez rude, et les filets d'eau qui coulent sur le granit rendent parfois le chemin fort glissant. Quelquefois encore il est barré par des crevasses ou des fondrières qu'il faut traverser sur des troncs d'arbres qui servent de ponts. Comme nous commencions à monter, une quinzaine de sauvages, armés de couperets, d'arcs et de flèches, parurent au-devant de nous. Ils manifestèrent une vive inquiétude. Du reste aucune menace, aucune intention hostile. Je regardai mon Papou ; il semblait embarrassé, mais nullement épouvanté. J'en conclus qu'il n'y avait point de danger. M'avancer vers les nouveaux venus, leur offrir quelques cadeaux, et tâcher de leur faire entendre que je n'en voulais point à leurs femmes, voilà ce que je fis. Les sauvages m'écoutaient en me regardant d'un air étonné. Il était évident qu'ils ne comprenaient nullement ce que je voulais leur dire ; mais ils se rangèrent paisiblement et me laissèrent passer. L'un d'eux même, en retour de mes présents, m'offrit un oiseau de paradis de l'espèce *superbe*, assez bien conservé, et en outre un jeune kangarou en vie. J'acceptai l'oiseau et envoyai le kangarou à bord.

« Comme je continuais ma route, mon Papou semblait s'être un peu rassuré, me parlait des sauvages que nous venions de rencontrer, et me disait que ce n'étaient pas des Papous comme lui, mais des bêtes, des animaux, qui ne savaient ni entendre ni parler *malaio*. Toutes ses expressions sur leur compte étaient empreintes du sentiment du mépris le plus complet. Enfin je me trouvai près d'un vaste enclos qui environnait la grande case du sommet de la colline ; j'entrai sans obstacle, et je témoignai à deux ou trois sauvages le désir de visiter la maison. Ils y consentirent sans aucune répugnance apparente et m'y accompagnèrent. Une grosse poutre inclinée, fortement entaillée, servait d'escalier ; l'édifice est un vaste hangar, d'environ cent pieds de long, soutenu à une hauteur de vingt pieds environ sur une charpente compliquée. L'intérieur se compose d'un couloir qui règne dans toute son étendue avec de petites chambres de chaque côté. Aux deux extrémités sont deux plates-formes. En un mot, la disposition de ces cases est

absolument semblable à celle des édifices bâtis par les Papous au bord de l'eau. Les femmes et les enfants avaient été éloignés. Pourtant mes nouveaux hôtes m'offrirent à manger du pain, du sagou et des taros. Une fois redescendu de la case, mon guide et quelques-uns de ses camarades qui l'avaient rejoint, tentèrent de nouveau de me faire rebrousser chemin. Mais je continuai de suivre le sentier battu; je traversai un joli courant d'eau douce; puis je gravis une seconde colline. Au sommet je trouvai une seconde habitation semblable à la précédente, également enclose. Malgré les objections de mes compagnons, j'allai jusqu'au pied, mais je ne montai point dedans. Au-dessous de cette case paissaient de petits cochons aux formes plus sveltes que ceux d'Europe, au pelage entièrement fauve, à la queue plus longue. J'aperçus aussi quelques poules. Cette seconde habitation est située à cent vingt toises environ au-dessus du niveau de la mer, et à une demi-lieue du rivage.

« Mes sauvages et surtout le guide devinrent plus pressants que jamais pour m'engager à m'en retourner. Je leur déclarai d'un ton péremptoire que je voulais absolument voir les Arfakis et leur parler. Les Papous parurent d'abord fort embarrassés, puis mon guide finit par m'avouer que ces deux cases appartenaient aux Arfakis, tandis que celles du bord de la mer étaient aux Papous; et il m'expliqua tout cela de manière à me prouver qu'il disait effectivement la vérité. Les habitants de ces cases, par leurs gestes, semblaient confirmer l'exactitude de ces assertions. Alors, je déclarai que je voulais visiter les Harfours, et tous assurèrent qu'il n'y en avait point. A cet égard, je dus rester dans une véritable incertitude. Cette expression d'Harfour doit elle s'appliquer aux Arfakis ou habitants des montagnes? Est-elle inconnue à Doreï; ou bien doit-elle désigner des tribus stationnées plus avant dans l'intérieur? Pour résoudre ces questions, il eût fallu mieux connaître l'idiome de ces peuples.

« Je prolongeai encore ma course à un mille ou deux plus avant; mais je ne trouvai que de sombres et majestueuses forêts, où s'offraient seulement çà et là quelques clairières : les espaces où les arbres étaient en partie brûlés, en partie coupés, semblaient destinés à des plantations. Du reste, je ne retrouvai aucune trace d'habitations. Enfin, le temps se couvrit; mes sauvages ne cessaient de me harceler pour m'inviter à revenir; je sentis que, si je les poussais à bout, quelques flèches me seraient facilement adressées sans que je pusse seulement deviner d'où elles viendraient, et qu'à bord on ne pourrait pas même conjecturer où je serais resté. Je me décidai donc à revenir sur mes pas, et je fis une assez bonne récolte de plantes et d'insectes. Autour des plantations voisines des cases, les coléoptères surtout m'offrirent une foule d'espèces nouvelles que j'aurais vainement cherchées dans les forêts vierges du fond du havre. A deux heures, je fus de retour à bord.

« Quant à mon guide, qui m'accompagna jusqu'aux cases du rivage, je lui fis des reproches sur ses tromperies continuelles et sur la mauvaise volonté qu'il m'avait toujours témoignée dans cette excursion. Le pauvre diable parut sentir

mes reproches et se montra si confus, que je finis par en avoir pitié. Dans son système de dénégation, il avait sans doute obéi aux consignes de son chef. Aussi, je lui donnai un couteau, un collier et un miroir, qui lui firent d'autant plus de plaisir qu'il paraissait avoir perdu tout espoir de rémunération. »

Malgré toutes ces reconnaissances successives, la Nouvelle-Guinée était encore, il y a huit ans, bien imparfaitement connue. On ignorait la configuration de ses terres, les accidents du littoral et le gisement des vastes baies qui l'accidentent. *L'Astrolabe* devait réaliser ce grand travail géographique, quoique les pertes faites à Tonga-Tabou lui rendissent cette opération très-difficile. Cette corvette, après avoir franchi le 2 août 1827 le détroit de Dampier, commença le relèvement minutieux de toute la côte, et le continua sur une étendue de 350 lieues, avec la précision des méthodes les plus rigoureuses. Elle reconnut ainsi l'île du Volcan dans le détroit, et trouva son cratère éteint; les îles Rook, Tupinier, Lottin, Longue, Couronne, Rich, à peine indiquées jusqu'alors; elle traça la direction de l'immense chaîne des monts Finistère; signala la première le golfe de l'Astrolabe reconnut encore les îles Dampier, Vulcain, traversa toutes les îles Schouten, releva d'autres îles inconnues près de la côte, découvrit la baie Humboldt, flanquée de chaque côté par les énormes pitons des monts Bougainville et Cyclopes. Sans la perte antérieure de ses ancres, qui lui rendait les mouillages difficiles et périlleux, elle eût vérifié le gisement intérieur de cette baie importante. A dix lieues environ à l'E. de ce port, *l'Astrolabe* s'étant trouvée entraînée vers la côte par le calme et le courant, les naturels, accourus dans des pirogues, firent mine de l'attaquer; mais un coup de fusil et un coup de canon délivrèrent les Français de ces visiteurs. Ce fut là le seul épisode de ce genre. Le capitaine d'Urville continua sa route, passa entre les îles Arimoa et la terre, franchit la bande d'eaux décolorées, au nord de la pointe qui reçut son nom, et soupçonna qu'un fleuve considérable se jetait dans la mer à cette hauteur. Donnant ensuite dans le canal de Jobie, inexploré jusqu'à lui, il traça la configuration des îles Jobie, Mysory, Bultig et Longue; enfin, le 25, il alla mouiller au fond du havre Doreï, où il passa dix jours.

A peine la corvette se trouvait-elle sur son ancre, que des pirogues l'entourèrent et vinrent commercer avec les matelots. La confiance était si bien établie par les précédents de *la Coquille*, que les femmes elles-mêmes ne songèrent plus à quitter leur résidence. L'arrivée des Français ne changea même rien aux habitudes de la peuplade. Il en résulta seulement un redoublement d'activité commerciale. Ayant pris terre sur la grève, M. d'Urville voulut y continuer, à quatre ans d'intervalle, ses explorations aux cabanes des Arfakis, espérant toujours y obtenir quelques renseignements sur ces mystérieuses peuplades. Il faut encore laisser parler ce capitaine : « Quatre jeunes Papous, à qui j'avais promis en récompense quelques bagatelles, devaient me conduire aux lieux que fréquentaient les oiseaux de paradis. Après avoir marché durant dix minutes dans une agréable vallée qui borde le rivage, on arrive à une côte d'une pente assez rapide,

mais médiocrement élevée, et généralement couverte de très-grands arbres. Les pluies avaient rendu le sentier très-glissant et difficile à pratiquer. Quand on a gravi à la hauteur de cent toises environ, on se trouve sur une espèce de plateau habité et cultivé par une tribu d'Arfakis, amie des Papous de la plage. Toutefois une défiance réciproque règne entre les deux peuplades. Lors du voyage de *la Coquille*, quand je découvris pour la première fois la résidence de cette tribu, les Papous de la plage employèrent tous les moyens possibles pour m'empêcher d'avoir aucune communication avec ces montagnards, tantôt m'affirmant qu'ils allaient me tuer et me couper la tête, tantôt me disant que c'étaient des imbéciles semblables aux animaux, incapables d'entendre mon langage non plus que le leur, et qui ne méritaient que mon mépris. Il était évident que ces Papous désiraient conserver le monopole du commerce, et paraissaient contrariés de voir les Arfakis participer aux avantages qu'ils retiraient de leurs relations avec nous.

« A cette époque, la tribu tout entière des Arfakis, qui me parut composée d'environ cent cinquante personnes, habitait deux immenses cabanes en bois, perchées sur des pieux de trente à quarante pieds de hauteur, et dans lesquelles on montait par une pièce de bois entaillée. Cette pièce de bois se retirait durant la nuit et aux approches de l'ennemi. Chaque famille avait une cellule particulière, et chacune des cabanes ou hangars contenait une vingtaine de ces cellules. Ces Arfakis me reçurent alors avec beaucoup de politesse, et, plus hospitaliers que les Papous, ils m'offrirent même quelques rafraîchissements, ce que les autres n'avaient point l'habitude de faire.

« Dans la position qu'occupaient primitivement les deux cabanes sur le bord d'un ravin profond, et de la plate-forme qu'elles terminaient, on jouissait de la vue la plus ravissante. L'ensemble du havre Doreï, les riantes îles de Mana-Souari et Masmapi, la côte entière fuyant vers le S. jusqu'aux limites de l'horizon, et par-dessus tout cela la chaîne imposante des monts Arfaki, formaient un tableau vraiment admirable. C'était la nature sauvage dans tout son luxe, dans toute sa sévérité; sous les feux de la ligne, le voyageur contemple avec étonnement cette puissance de végétation, cette surabondance de sucs qui couvre d'arbres, de fougères et de plantes parasites les terrains en apparence les plus arides et les plus rocailleux. Nulle part au monde je n'ai observé des végétaux d'une hauteur plus démesurée. Les dimensions ordinaires des arbres de ces forêts surpassent tout ce que j'ai jamais vu en ce genre. Aujourd'hui les deux grands hangars sont abandonnés et en ruines; les Arfakis se sont logés dans cinq ou six édifices plus petits, construits dans le même genre, mais moins élevés et situés à deux ou trois cents pas plus loin. Ils sont entourés de belles plantations de taros, de courges, de maïs, de calavanzas, de bananiers, etc. Ces hommes sont venus amicalement au-devant de moi et m'ont offert quelques rafraîchissements, mais je les ai remerciés et j'ai passé outre.

« Bientôt nous nous sommes retrouvés au milieu de vastes et sombres forêts; alors mes guides m'ont assuré que là vivaient les oiseaux que je cherchais. Soit à

cause de la pluie qui était tombée dans la nuit, soit par tout autre motif, je ne vis aucun de ces brillants volatiles, je n'entendis pas même leur cri habituel *koua*, *koua*, si perçant et si remarquable parmi les autres cris d'oiseaux. Ces forêts, peu garnies de sous-bois, sont faciles à traverser, et présentent surtout une promenade agréable sous leurs immenses et impénétrables dômes de verdure, au moment le plus brûlant de la journée. Après avoir marché à grands pas durant plus de deux heures, après avoir franchi plusieurs ravins et quelques fourrés très-épais, sans faire aucune rencontre intéressante, nous descendîmes par une pente beaucoup plus douce que celle que nous avions suivie en montant, et nous nous retrouvâmes sur les bords de la mer, près de l'entrée du canal de Doreï.

« Toute la portion de côte qui règne depuis cet endroit jusqu'aux villages forme une vallée d'environ un mille de largeur le long de la plage, occupée par des plantations de diverse nature. Sans être bien entretenues, ces plantations offrent du moins un terrain plus découvert et plus praticable que partout ailleurs autour du havre Doreï. De petits sentiers permettent à l'Européen de s'y promener sans fatigue. Je remarquai aussi que les diverses sortes d'insectes sont beaucoup plus variées et plus fréquentes dans ces lieux que dans ceux qui sont abandonnés aux mains de la nature. Sur le petit nombre de grands arbres qui ont été conservés au milieu de ces plantations, j'ai vu voltiger quelques émeraudes; mais il m'a été impossible d'en approcher un seul à portée de fusil.

« J'ai cheminé le long du petit sentier qui suit la direction du rivage et qui m'a ramené aux villages de Doreï et Kouao. A notre approche, les femmes ont encore témoigné quelque timidité : mais les hommes et les enfants se sont tout à fait familiarisés avec nous, et nous accompagnent sans peine partout où nous voulons aller. Après avoir conversé avec eux, à l'ombre d'un bel artocarpus, vers trois heures je suis rentré à bord. »

La bonne intelligence qui régnait entre les Papous et les marins de *l'Astrolabe* faillit être détruite par un incident imprévu, qui serait resté inexplicable sans les inductions que M. d'Urville avait tirées du caractère des Papous, même avant la querelle. La veille du départ, un des matelots occupés à faire de l'eau sur la grève reçut, à l'improviste et sans hostilité préalable, une flèche qui fut tirée du milieu du bois. Ses compagnons crurent à une attaque combinée; ils poussèrent un grand cri d'alarme, et M. d'Urville crut devoir tirer un coup de canon, tant pour intimider les sauvages que pour rappeler les hommes débarqués dans toutes les directions et surtout une bande de chasseurs, composée de quatre officiers, deux maîtres et deux matelots. « Dès le premier moment d'alarme, ajoute le capitaine, les enfants des sauvages qui restaient à bord, frappés d'épouvante, s'étaient enfuis avec précipitation dans des pirogues en criant avec terreur : *Arfaki! Arfaki!* Un instant après, la chaloupe parut hors de l'entrée du ruisseau, et fut de retour avec le grand canot, ramenant le matelot Bellanger, grièvement blessé d'un coup de flèche. Ce trait, qui était un simple roseau garni d'une pointe très-acérée, étant entré par le dos, avait profondément péné-

tré dans les chairs, et était ensuite tombé dans le mouvement que Bellanger avait fait pour s'enfuir.

« Après avoir repris leurs sens, Quemener et Vigneau racontèrent qu'étant tous les deux occupés à puiser de l'eau avec Bellanger, ils avaient tout à coup vu tomber celui-ci percé d'une flèche. Au même instant, deux sauvages s'étaient précipités au milieu d'eux pour se saisir d'un seau qu'ils avaient à la main. Nos hommes s'étaient enfuis en toute hâte vers la chaloupe, et, de leur côté, les sauvages avaient disparu vers la forêt. Les hommes que j'avais envoyés vers le grand canot n'avaient rien pu découvrir, et s'étaient contentés de ramasser la flèche meurtrière qu'ils m'avaient apportée et que j'ai conservée. D'après ce récit, il paraît vraisemblable que c'était aux Arfakis, seuls habitants des montagnes, que nous devions attribuer cet outrage. Les cris des enfants en quittant le navire, et la conduite constamment amicale des Papous, donnaient un nouveau poids à cette opinion.

« Toutefois, pour ne négliger aucune des précautions nécessaires en pareille circonstance, et pour protéger le retour de nos chasseurs, j'expédiai vers le village de Doreï un canot bien armé. Je leur donnai l'ordre de se tenir à bonne portée du rivage et d'observer avec soin les mouvements des naturels ; si ces mouvements étaient évidemment hostiles, ils devaient revenir sur-le-champ à bord; sinon, leur consigne était de ne faire eux-mêmes aucune démarche suspecte ni imprudente, et d'attendre paisiblement le retour à bord de nos chasseurs. Au cas où les naturels eussent agi hostilement, j'étais décidé à conduire immédiatement la corvette près du rivage, pour le détruire de fond en comble, un châtiment prompt et sévère pouvant seul arrêter ces insulaires dans le cours de leurs attentats. Mais vingt minutes après le départ du canot, les deux maîtres parurent successivement sur la plage de Ninou-Kamondi. Chacun d'eux était accompagné de Papous, qui avaient continué à se montrer à leur égard dans les mêmes sentiments de bienveillance et d'amitié, ce qui me tranquillisa déjà beaucoup sur le sort des autres personnes.

« Bientôt M. Bertrand arriva tout tremblant d'effroi dans une petite pirogue conduite par le capitan Oukema, le seul Papou qui dans cette alerte eût osé se hasarder à venir à bord. L'honnête capitan se trouvait à la pêche; au bruit du canon et au son des conques qui résonnaient parmi les sauvages, il s'était rapproché des villages, avait pris M. Bertrand dans sa pirogue et avait eu la complaisance de le ramener à bord. Celui-ci avait vu tous les habitants des deux villages prêts à prendre la fuite dans les bois : les hommes étaient armés de toutes pièces; les femmes et les enfants étaient chargés des ustensiles les plus nécessaires. Ces malheureux semblaient redouter à la fois l'irruption des Arfakis et la vengeance des Européens. Enfin, vers onze heures et demie, le grand canot fut de retour à bord, ramenant sains et saufs les trois derniers chasseurs qui nous manquaient encore, MM. Quoy, Guilbert et Dudemaine. Ces messieurs n'avaient rien observé qui pût donner lieu aux moindres soupçons sur la bonne foi des

naturels. Ils étaient dispersés bien avant dans l'intérieur, quand ils entendirent le coup de canon. A ce signal, ils imaginèrent que nous étions aux prises avec les Papous, et comme ils se trouvaient entièrement au pouvoir de ceux-ci, on put deviner quelle fut leur inquiétude. Mais elle se dissipa à leur arrivée devant le village. Les naturels s'occupaient uniquement à chercher leur propre salut dans une prompte retraite, et ils firent à peine attention aux Français, qui n'eurent aucune peine à rejoindre le grand canot.

« Le bon Oukema s'efforça de nouveau, moitié en malais qu'il parlait passablement, moitié par gestes, de me convaincre que les Arfakis seuls avaient pu commettre cet attentat contre nos hommes. Les Arfakis, leurs ennemis irréconciliables, parcourent les bois, se tiennent à l'affût des journées entières pour surprendre un Papou; quand ils réussissent, ils le percent de flèches, puis s'élancent sur leur victime, lui tranchent la tête, et l'emportent en triomphe pour la suspendre aux portes de leurs cabanes. Mais les Papous en agissent de même avec leurs ennemis, et les têtes que nous avions remarquées sur quelques-unes de leurs cabanes et sur leurs tombeaux proviennent de ces sortes d'expéditions. Du reste, notre capitan assurait que ni les Papous ni les Arfakis n'étaient anthropophages; mais les Harfours, habitants de l'intérieur, ne se font aucun scrupule de cette pratique horrible. Ce sont eux qui tuent les oiseaux de paradis, et les vendent aux Papous pour des haches, des couteaux et des étoffes, et le principal entrepôt de ce commerce paraît être à Embarbaken. Les Arfakis ne tuent point d'oiseaux de paradis, mais ils cultivent une grande quantité de tabac.

« A mon tour, je mis en usage toute mon éloquence pour persuader à Oukema que les Papous n'avaient rien à redouter de nous, et, pour gage de mes bonnes dispositions, je lui fis présent de deux mouchoirs et d'une médaille en bronze, dont je lui expliquai la destination. Il suspendit la médaille à son cou, et noua les deux mouchoirs autour de sa tête en forme de turban; puis il me demanda la permission d'aller les montrer à ses compatriotes. Une heure après, les pirogues sont revenues le long du bord plus nombreuses que jamais, et les naturels ont recommencé leurs marchés avec la même confiance et la même sécurité qu'auparavant. »

Le jour suivant, *l'Astrolabe* s'étant ébranlée pour quitter le havre Doreï, les naturels accoururent en foule dans leurs pirogues pour faire encore quelques échanges. Mais, craignant que la foule n'encombrât le pont et ne gênât la manœuvre, le capitaine ne donna l'accès du bord qu'au seul capitan Oukema. Trompés dans leur attente, les pauvres Papous regardèrent tristement la corvette qui ouvrait son sillon d'argent sur les eaux bruissantes de la baie.

M. d'Urville prolongea encore la côte de la Nouvelle-Guinée jusqu'aux deux petites îles Mispalu, au delà du cap Goede-Hoop, puis il quitta cette grande terre après avoir achevé l'une des plus importantes reconnaissances dont la géographie ait profité. Il espérait, l'année suivante, pouvoir réaliser un semblable travail sur la partie méridionale de l'île; mais son séjour à Vanikoro et les fièvres qui en résultèrent le forcèrent à donner une autre direction à son navire. La reconnais-

sance du S. de la Nouvelle-Guinée reste donc à faire, et ce travail appartient à la France, qui a déjà relevé la partie N.

La Nouvelle-Guinée a 400 lieues de long dans la direction de l'E. S. E. à l'O. N. O., sur une largeur très-variable, mais dont la moyenne est d'environ 70 lieues. Les limites en latitude sont le 0° 19′ et le 10° 2′ S., en longitude le 128° 23′ et le 146° 15′ E. Le canal Macluer et la baie du Geelwink, dans la partie occidentale, forment deux presqu'îles presque entièrement isolées, et l'on ignore encore si la partie orientale au delà du golfe Huon ne forme qu'une seule terre, ou bien une réunion d'îles semblables à celles de la Louisiade. Jusqu'ici le cap Rodney est considéré comme sa pointe la plus E. Sur toute la bande du N. règne, à peu de distance du rivage, une chaîne de hautes montagnes dont les parties les plus élevées sont les extrémités E. et O., c'est-à-dire à l'E. du golfe de l'Astrolabe d'une part, et de l'autre à l'O. de la baie de Geelwink. Cette chaîne s'affaisse devant la pointe d'Urville, ou du moins recule beaucoup dans l'intérieur. Les îles placées sur sa côte septentrionale sont généralement hautes, d'un accès facile, et dégagées de récifs ainsi que les plages de la grande terre. Il n'en est point de même de celles qui se trouvent sur la partie méridionale, surtout dans l'étendue du détroit de Torrès. La plupart sont des terres basses, réunies par un lacis inextricable de récifs de coraux.

La Nouvelle-Guinée tout entière, ainsi que les îles plus ou moins grandes qui en dépendent, paraissent être entièrement occupées par des Mélanésiens, généralement farouches et peu sociables, ainsi que l'ont constaté les relations de presque tous les voyageurs. Les Papous de Doreï et des environs forment une variété remarquable de cette grande famille, si même ils n'ont pas une origine étrangère, comme l'ont pensé quelques écrivains qui les font descendre des Biadjous de Bornéo. Du reste, ces Papous de Doreï sont les seuls habitants de la Nouvelle-Guinée qu'on ait pu observer d'une manière exacte et suivie. A eux se réduir l'appréciation ethnologique de la Nouvelle-Guinée, fondée en grande partie sur les observations personnelles du capitaine d'Urville en 1824 et 1827.

Rien n'est plus variable que les types de ces naturels, parmi lesquels M. d'Urville en distingue trois principaux : celui des Papous proprement dits, celui des Harfours ou indigènes de l'intérieur, et des métis qui tiennent plus ou moins de la race malaise. Les Papous ont en général le corps grêle, la taille médiocre, le corps svelte et les membres faibles. La coupe du visage est assez régulière; les pommettes sont peu saillantes et les lèvres assez minces; la bouche est petite et le nez bien fait; leur peau, douce et lisse, est d'un brun prononcé, sans être tout à fait noire. Ils ont peu de barbe et de poils; leurs cheveux sont crépus, moins naturellement que par l'habitude qu'ils ont de les friser sans cesse. C'est chez eux surtout que se pratique l'usage de les disposer en crinières arrondies, ou en buisson d'un volume prodigieux. A Doreï, cette race se montre d'un naturel timide et peu guerrier. Ils ne s'écartent presque point de la bande littorale où ils construisent constamment leurs cases sur pilotis au-dessus des eaux de la mer. Leur

nom de *Papous*, suivant l'explication la plus commune, indique leur couleur noire, par opposition à celle des Boughis et des habitants cuivrés des îles Malaises.

Les Harfours, parmi lesquels M. d'Urville comprend les Arfakis de Doreï, sont des hommes agiles, de petite taille et plus vigoureux que les précédents. Ils s'en distinguent encore par leurs traits plus farouches, leur teint plus fuligineux, leur peau plus rude et plus écailleuse, et leur maigreur habituelle, qui rappelle le type mélanésien le plus répandu dans cette mer. Ces sauvages pratiquent le tatouage par cicatrices. Ils vont habituellement nus, ou seulement couverts d'une ceinture. Leurs cheveux flottent au hasard, ou sont seulement tortillés en petites mèches. Cette race semble d'ailleurs former les véritables indigènes de ces îles : c'est elle qui peuple sans doute les régions inconnues encore de la Nouvelle-Guinée. Au dire de tous les voyageurs, les mots *Arfour*, *Alfouroue*, *Harafora*, signifient, dans toutes les Moluques, les sauvages qui habitent l'intérieur, quels que soient d'ailleurs leur teint et leur constitution. Repoussés du littoral par les Papous, ces Harfours se sont réfugiés vers les terres centrales, où ils cultivent quelques portions de terre, et habitent des cases perchées sur des pieux. Les Arfakis ou Harfours du havre de Doreï sont tous, à l'exception d'une petite peuplade, en état de guerre avec les Papous qui habitent le rivage. Les Papous exercent évidemment un monopole sur les produits du sol, quoique ce monopole ne soit pas aussi tyrannique que l'a prétendu le capitaine Forrest.

S'il faut en croire ce navigateur, les Harfours seraient tenus de fournir aux Papous des fruits et des légumes, sans que ceux-ci leur donnent rien en échange. Au contraire, quand une fois un Papou a donné à un Harfour une hache, un couperet, ou tout autre instrument, les terres de l'homme qui a reçu le présent tombent à jamais sous le vasselage du donateur. De temps à autre, l'Harfour est obligé de porter quelque chose au Papou. Quand même l'Harfour perdrait l'outil, il serait encore sujet à la redevance; mais si l'outil se brise ou s'use au dos, le Papou est obligé d'en fournir un autre : à défaut, la taxe cesse. Ce qui explique ce singulier usage, c'est le prix extraordinaire que les Harfours attachent aux outils en fer et l'impossibilité où ils se trouvent de s'en procurer sans le concours des Papous, maîtres du littoral. Malgré cette raison, il est difficile de croire ce vasselage bien sérieux, quand on songe à la frayeur que témoigne un Papou aux approches de la case d'un Harfour.

Les métis, qui forment la troisième variété indigène, sont des individus de petite taille, trapus, vigoureux, au visage osseux, carré, plat, avec des traits anguleux, des pommettes saillantes, une bouche grande, des lèvres épaisses, un nez épaté, mais souvent pointu. Ils sont confondus avec les Papous et vivent avec eux. A leur peau moins foncée, à leurs cheveux plus droits, à leur coiffure en forme de turban, on peut deviner une origine malaise; telle est du moins l'opinion de M. d'Urville, qui les considère comme le résultat de croisements plus ou moins anciens entre Malais et Papous. Dans cette variété se trouvent les koranos, les capitans, les rajahs, et en général tous ceux qui semblent exercer une autorité

quelconque sur les indigènes. La plupart parlent le malais plus ou moins couramment.

Les environs du havre de Doreï et les villages qui le bordent ne comptent guère plus de 1,500 âmes de population. Les armes de ces naturels sont la flèche, la lance, un bouclier étroit et long, un couperet d'acier nommé aussi parang, qui sert encore à des usages domestiques. Leur nourriture consiste en pain de sagou, chair de tortue, poisson, coquillages, fruits, racines et légumes. Les Papous n'emploient point le four en terre comme les Polynésiens, mais ils pratiquent un foyer en plein air sur lequel ils disposent des grillages en bambou pour faire cuire leurs aliments, procédé qui s'applique surtout à la préparation des tortues et des poissons. Ces insulaires ne connaissent point le kava, mais ils mâchent le bétel. Ils emploient le tatouage par ponction, quoique les dessins paraissent peu sur leur peau foncée. La plupart sont nus; les chefs seuls portent des nattes en feuilles de bananier teintes de couleurs éclatantes et bordées de franges découpées avec tant d'art, qu'on dirait des garnitures de dentelles. Leurs ornements favoris sont des bracelets, des anneaux, des peignes qui se dressent sur leur tête d'une manière étrange, des pendants en coquillages, en écaille de tortue, ou bien encore en argent, quand ils parviennent à s'en procurer. Ils fabriquent encore une foule de petits coffrets de toutes les formes en paille de bananier ou de pandanus. Leurs instruments de musique sont : le tam-tam, garni à l'une des extrémités d'une peau de lézard; la flûte de Pan, une guimbarde faite avec une lame de bambou, et la trompette marine avec un gros *murex* percé. La tribu qui habite les environs de ce havre n'élève qu'un petit nombre de volailles et de cochons; mais les forêts voisines renferment beaucoup de ces animaux à l'état sauvage. D'après les remarques de M. d'Urville, ce serait là le plus grand quadrupède connu dans le pays; les autres sont : le chien, le kangarou d'Arrou, le phalanger et une espèce de péramèle nouvelle. Le casoar existe dans quelques localités visitées. La langue des Papous n'est guère qu'un idiome parlé depuis Waigiou jusqu'à Doreï, idiome qui diffère autant du malais que des dialectes des Harfours. Par le peu qu'on en connaît, elle n'a rien de désagréable ni de dur dans la prononciation; elle est même douce et harmonieuse dans la bouche des femmes. Il est rare qu'on entende chez ces peuplades les cris discordants et rauques qui caractérisent les tribus sauvages.

Alarmés par les tentatives de colonisation anglaise sur la côte australienne, et craignant pour les Moluques le voisinage de ces navigateurs entreprenants, les Hollandais essayèrent, en 1828, de les précéder sur les côtes de la Nouvelle-Guinée, et de s'y établir aux environs du cap Walsh. Ils y bâtirent donc un fort sur les bords d'une rivière considérable qui reçut le nom de Dourga, et dont le voyage de Kolfous nous a donné le croquis. Depuis lors, tout ce que l'on sait de cette fondation, c'est que les nouveaux occupants ont été décimés par l'insalubrité du climat. Le fort existe encore aujourd'hui; mais la garnison est bien réduite.

La Louisiade, à l'E. de la Nouvelle-Guinée, est un groupe d'îles importantes, hautes, et peuplées d'une race de sauvages, farouches et crépus comme ceux de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande. Le premier, en 1768, Bougainville aperçut ces terres. Après avoir serré la bande méridionale, pendant 100 lieues environ, jusqu'à une grande baie ouverte qu'il nomma *Cul-de-sac de l'Orangerie*, il revint sur ses pas, doubla le cap de la Délivrance et fit route pour les îles Salomon. Pendant cette campagne, il n'eut avec les naturels aucune communication. Seulement il vit plusieurs pirogues voguant le long de la côte, sur laquelle de grands feux étaient allumés. Voici comment il caractérise la contrée, à partir du Cul-de-sac de l'Orangerie. « J'ai vu peu de pays dont le coup d'œil fût plus beau. Un terrain bas, partagé en plaines et en bosquets, régnait sur le bord de la mer et s'élevait ensuite en amphithéâtre jusqu'aux montagnes, dont la cime se perdait dans les nues. On en distinguait trois étages, et la chaîne la plus élevée était à plus de 25 lieues dans l'intérieur du pays. Le triste état où nous étions réduits ne nous permettait point de sacrifier quelque temps à la visite de ce magnifique pays, que tout annonçait être fertile et riche. »

En 1793, d'Entrecasteaux explora toute la partie septentrionale de cet archipel, non sans courir de grands dangers au milieu de ces parages semés d'écueils. Dans les pirogues qui s'approchèrent des navires étaient des sauvages semblables à ceux qu'on avait aperçus jusque-là. Ils firent quelques échanges; puis, à défaut d'autres armes, ils décochèrent sur le navire une grêle de pierres, à laquelle on riposta par des coups de fusil. Un peu plus loin, et devant l'île de Well, deux pirogues, parties de deux directions opposées, donnèrent aux Français le spectacle d'un combat naval. Les sauvages restés spectateurs apprirent aux Européens que les deux embarcations allaient se combattre, et que les vainqueurs mangeraient les vaincus. Cette explication était donnée avec des signes extérieurs de contentement et des gestes de cannibales, vraiment hideux à voir. Les combattants, debout sur le balancier, armés de pierres d'une main, et de l'autre d'un bouclier pour parer les coups, en vinrent aux prises. Les pierres volèrent ainsi pendant une demi-heure de part et d'autre avec une rapidité et une adresse merveilleuses; puis, soit que la partie fût remise, ou qu'une réconciliation eût eu lieu, le combat cessa, et chacun reprit la direction d'où il était venu. Ces pirogues étaient d'une dimension plus grande qu'aucune de celles qu'on avait observées jusque-là sur les côtes de la Louisiade. L'une d'elles, de cinquante pieds de long, semblait merveilleusement taillée pour la marche. Les naturels, toujours défiants, ne voulaient point monter à bord de l'un des navires, mais ils invitaient les Français à se rendre à terre, probablement dans des intentions peu bienveillantes. Ils montraient des ossements humains dont ils avaient fabriqué des objets à leur usage. Le fer ne les tentait point; ils ne se passionnaient que pour les étoffes rouges, dont les teintes éclatantes frappaient vivement leur regard. Ces hommes semblaient d'ailleurs d'un caractère traître et farouche. L'un d'eux, apercevant le second chirurgien de *l'Espérance* en dehors de la préceinte, dirigea contre lui

sa zagaie, et fut par bonheur remarqué assez à temps pour qu'on le couchât en joue. Ce signe suffit pour l'arrêter.

La Louisiade occupe un espace de 120 lieues environ de l'E. S. E. à l'O. N. O., c'est-à-dire depuis le cap de la Délivrance jusqu'aux îles Lusançay et au Cul-de-sac de l'Orangerie. Elle a peu de largeur dans l'E.; mais dans l'O. elle doit avoir 40 lieues de large. Les îles qui la composent sont vaguement indiquées sur les cartes; les meilleures et les plus récentes ne portent pas même la délinéation des côtes. Il faut donc se borner à citer comme les plus remarquables les îles Rossel, Saint-Aignan, d'Entrecasteaux, Trobriand, de Lusançay.

Il ne faut qu'indiquer en passant les îles semées au S. de la Nouvelle-Guinée, à travers les récifs du détroit de Torrès, et dont les principales sont les îles Murray, Warmwax, Bristow, Dalrymple, Rennel, Retour, Cornwallis, Talbot et Délivrance. Les plus grandes n'ont que 3 ou 4 milles d'étendue. Peu élevées, elles sont peuplées encore de sauvages mélanésiens semblables à ceux de la Nouvelle-Guinée, armés d'arcs et de flèches, farouches, cruels, perfides. A diverses reprises des navires marchands tombèrent sous les coups de ces barbares, entre autres *le Chesterfield* et *le Hormuzier*, qui mouillèrent en 1793 entre les îles Warmwax et Murray. Plusieurs hommes ayant pris terre furent attaqués et égorgés. Les terres adjacentes de la côte orientale ayant été à peu près passées en revue, il ne nous reste plus qu'à parcourir les dépendances occidentales, qui forment l'extrême limite de la Mélanésie; au delà, on entre dans les terres malaises.

La première est SALLAWATTY, terre haute, peuplée, et d'environ 80 milles de circuit, séparée de la Nouvelle-Guinée par un détroit peu large, sinueux et semé de petits îlots que signala pour la première fois, en 1764, le capitaine Watson. Elle passe pour être occupée par une race de Papous, nombreuse et féroce, que gouverne un rajah indépendant. Les naturels vivent de poissons, de tortues et de sagou. Naguère ils se réunissaient aux guerriers des groupes voisins pour aller opérer des descentes formidables sur les points des Moluques occupés par les comptoirs hollandais. Forrest raconte qu'aux mois de mars et d'avril les Papous de la Nouvelle-Guinée et de Sallawatty se réunirent en grand nombre pour aller faire la guerre à Guilolo, Ceram, Amboine, et jusqu'à Xulla-Bessy. Ils ravagèrent l'île d'Amblou, près de Bourou, et enlevèrent plusieurs des habitants.

« En 1770, ajoute ce capitaine, cent bateaux papous de la Nouvelle-Guinée, des îles Arrou, Sallawatty et Mysol, s'assemblèrent au temps de l'équinoxe du printemps, lorsque les mers sont tranquilles, et remontèrent le détroit de Patience, qui sépare Batchian de Guilolo. Ils ne commirent point d'hostilités; mais la compagnie hollandaise, qui les redoute, leur envoya des députés, et fit aux chefs des présents d'étoffes, etc., ce qui dispersa la flotte; et, après avoir pêché quelques jours et chassé dans les bois, ils s'en retournèrent. Le rajah de Sallawatty eut l'imprudence de rester par derrière. Les Hollandais, qui voulaient l'enlever, imaginèrent ce stratagème : un messager lui porta un papier signé et scellé du gouverneur de Ternate, en lui disant que c'était un pardon du délit qu'il avait

commis en entrant à main armée sur les territoires des Hollandais ; qu'il était plus heureux que les autres chefs des Papous, qui avaient regagné leurs foyers sans cette absolution. Il fut invité en même temps à venir à Ternate, où le gouverneur lui rendrait tous les honneurs dus à son rang ; et pour qu'il pût acheter dans les magasins de la compagnie ce qui lui conviendrait, cette invitation fut accompagnée d'un sac de dollars. Le chef indien se laissa séduire : sentant que ses dollars lui seraient inutiles dans son pays, et ayant entendu parler des belles choses que les Hollandais vendaient à Ternate, il ne put résister au désir d'employer utilement cet argent, qu'il venait d'acquérir d'une manière si imprévue ; il suivit donc l'envoyé avec dix ou douze de ses sujets, et entra dans le fort. Le gouverneur, renvoyant alors la garde du prince indien, se crut si sûr de son prisonnier, qu'il ne fit pas même fermer les portes. Quand on eut annoncé au rajah qu'il devait se rendre, il dit tout bas à ses gens, qui étaient prêts à se faire tuer pour sauver leur maître et à massacrer quelques Hollandais avant de mourir, de ne rien faire pour sa défense, mais de se sauver eux-mêmes : ils prirent effectivement la fuite, tandis que le rajah rendait son *crid* (poignard) ; et, dès qu'il furent hors du fort, ils montèrent à bord du koro-koro et s'échappèrent. Le rajah resta prisonnier au Cap, où il fut gardé très-étroitement. »

Comme on le présume, cette trahison infâme n'arrangea pas les affaires des Hollandais à Sallawatty et dans les pays papous. Depuis cette époque, ces peuples ont continué, comme représailles, leurs excursions et leurs pillages. Peu de temps avant le passage de M. d'Urville à Bourou, en 1824, cette île avait été attaquée ; aussi les Malais ne parlaient-ils des Papous que comme de tigres altérés de sang. Rien au monde n'était plus redoutable à leurs yeux que ces peuplades farouches, et ils ne pouvaient concevoir comment les Français de *la Coquille* avaient pu traiter amicalement avec eux.

Le détroit de Pitt ou Saggeween sépare Sallawatty de Battanta, terre haute, de 26 milles de long sur 6 de large. Sa pointe O. est le cap Mabo, célèbre dans les récits des premiers navigateurs, qui le prenaient à tort pour l'extrémité de la Nouvelle-Guinée. Près de ce cap est une baie où l'on peut se procurer du bois et de l'eau, en se tenant en garde contre une tribu farouche de Papous. Le détroit de Gamen ou de Dampier, reconnu par ce navigateur en 1700, et semé de plusieurs îles, sépare Battanta de l'île Waigiou. C'est par ce passage que se dirigent les navires qui veulent se rendre en Chine à contre-mousson, passage dangereux, que les courants rendent difficile à franchir.

L'île Waigiou, plus considérable et mieux connue que les précédentes, paraît avoir été découverte par les premiers navigateurs européens qui s'établirent sur les Moluques. Dampier fut le premier toutefois qui, en 1700, constata qu'elle était séparée de la Nouvelle-Guinée. Bougainville, en 1768, en prolongea la côte méridionale. L'île entière, au dire des naturels, contenait 100,000 habitants, distribués sous différents chefs, dont le plus puissant prenait le titre de rajah de Waigiou et résidait sur une île de la partie méridionale. Les compagnons de

d'Entrecasteaux mouillèrent à leur tour dans la baie de Boni, où ils passèrent douze jours. Leurs relations avec les Papous furent très-amicales; chaque jour on apportait le long du bord du poisson, des poules, des tortues, des cochons, des légumes et des fruits de toute sorte. Les naturels vivaient dans une grande crainte des Hollandais. On reçut à bord la visite de divers chefs, et, la veille du départ, celui de Rawak soupa et coucha à bord de *l'Espérance*. Mais quand il vit qu'on allait lever l'ancre il se jeta à l'eau, tremblant qu'on ne voulût l'enlever. Cette crainte d'ailleurs était assez justifiée par une foule de rapts commis par les Hollandais qui, récemment encore, avaient, au milieu d'une fête donnée à bord, enlevé le frère même du rajah.

Sur la fin de 1818, M. Freycinet séjourna aussi pendant trois semaines dans le petit havre de Rawak, où les Papous de Boni et de Kabareï venaient trafiquer avec les Français. Ces naturels se montrèrent aussi timides qu'on les avait dits entreprenants et belliqueux. Le Papou Srouane, chef de l'île Boni, gagné par des présents, devint l'ami et le commensal du capitaine. Les officiers, les naturalistes, parcoururent librement la contrée, et M. Quoy put saisir un tableau assez complet de la physionomie du pays. « Dès que le jour parut, dit-il, nous partîmes pour Boni, où, la veille, nous avions aperçu un assez grand nombre de maisons. Arrivés vis-à-vis de l'anse où elles sont placées, nous reconnûmes qu'une ceinture de brisants nous en défendait l'approche. Ayant fait, sans succès, pour franchir cette barrière, quelques tentatives qui faillirent nous être funestes, il fut résolu que nous nous dirigerions vers le côté S. de l'île, où la mer plus tranquille nous promettait un accès moins périlleux; mais là, des arbres qui couvraient les rochers en s'avançant jusque dans l'eau bordaient la côte d'un rempart presque impénétrable. Une très-petite anse nous parut être le seul point où l'on pût débarquer. Du reste, nous admirions partout la vigueur et l'éclat de cette végétation; tantôt des perroquets, parés des plus vives couleurs, l'animaient et l'ornaient à la fois; tantôt des cacatoës d'une blancheur éblouissante se dessinaient au loin sur le vert foncé du feuillage; nous en vîmes quelques-uns entièrement noirs, ce qui est assez rare dans cette espèce d'oiseaux causeurs.

« Continuant à côtoyer l'île Boni, l'embouchure d'une petite rivière par laquelle la mer pénètre dans l'intérieur des terres nous fit naître l'idée d'y entrer; nous le fîmes en nous glissant avec peine sous les branches des mangliers, dont les racines entravaient à chaque minute la marche du canot et finirent par lui barrer tout à fait le passage. Heureusement une pointe de rocher nous reçut près de là, et nous y recueillîmes quelques échantillons pour joindre à notre collection minéralogique. Peu de temps après, il parut une pirogue qui se dirigeait vers nous; c'était Srouane, chef de l'île Boni, qui nous ayant aperçus lorsque nous cherchions à franchir les brisants, vint à notre rencontre. Prié de nous reconduire au village qu'il habitait, il ne s'y refusa pas positivement; mais il mit beaucoup de lenteur à s'y décider. Il avait l'air tellement inquiet, que nous ne pûmes nous-mêmes nous défendre de quelques craintes. Tantôt il naviguai derrière le canot, tantôt il

venait à côté; jamais il ne passait devant; une fois même il alla sur l'île pour prendre un troisième compagnon; enfin, après nous avoir fait suivre assez exactement la route par laquelle nous étions venus, il prit subitement le large, et contournant les brisants qui nous avaient repoussés, il s'engagea entre eux par une passe étroite. Nous le suivîmes alors, mais non en toute sécurité, car il pouvait arriver qu'ayant à franchir une barre, notre embarcation pérît dans ce trajet qui, pour la pirogue beaucoup plus légère, aurait été sans danger, et qui sait, disions-nous tout bas, s'il ne nous conduit pas dans un piége pour profiter ensuite de nos dépouilles? Grâce à Dieu, ces souçons étaient injustes : Srouane nous pilota avec toute la bonne foi possible : notre embarcation, après avoir dépassé les brisants malencontreux, vogua dans une eau paisible, quoique peu profonde. Notre étonnement fut grand, en arrivant à terre, de voir que les vingt cases ou maisons dont se compose le village de Boni venaient d'être à l'instant même abandonnées, et que les naturels s'étaient réfugiés dans les bois. Il fut évident alors que le but des retards apportés par Srouane avait été de faire prévenir les habitants du village, et de donner aux femmes surtout le temps de se cacher.

« Ce rajah mit en quelque sorte à notre disposition tout le village désert de Boni; il nous en montra les maisons, à l'exception d'une seule que nous avons supposée être une espèce de temple. Elles sont construites sur pilotis, au-dessus de l'eau et au bord de la mer. M. Duperrey intima à nos gens l'ordre de ne toucher à rien de ce que les habitants avaient laissé, ce qui fut ponctuellement exécuté. Quant à Srouane, après être demeuré quelque temps avec nous, avoir partagé notre déjeuner et bu du vin qui lui parut excellent, il nous quitta pour aller à la pêche. Dans l'impossibilité de communiquer avec les indigènes, il fut décidé que, sans attendre le retour du rajah, on sortirait par la passe qu'il nous avait fait connaître : nous y réussîmes, non sans peine, et partîmes aussitôt pour le fond du havre, dans l'intention de visiter la rivière qui servit autrefois d'aiguade à l'amiral d'Entrecasteaux. Elle est étroite, sinueuse, et coule sur un lit de cailloux : ses bords sont couverts d'arbres d'une hauteur immense formant un paysage et des ombrages charmants. Le soleil, sur son déclin, laissait régner autour de nous une douce fraîcheur. Tout à coup trois oiseaux de paradis vinrent animer ce tableau : l'un d'eux traversa la rivière en formant des ondulations avec sa queue magnifique; arrivé au milieu du trajet, il s'éleva perpendiculairement, ce qui nous procura longtemps le plaisir de le considérer. Je le tirai, mais la distance était trop grande pour que je pusse l'atteindre; et une fois éloignés par le bruit de nos armes, ces admirables oiseaux s'éloignèrent et ne reparurent plus.

« Nous remontâmes le courant pendant l'espace de près d'un mille; mais là notre canot tirant trop d'eau, fut arrêté par un amas considérable de galets, de schistes, de pétrosilex, etc., qui encaissant le lit de cette rivière, le forçaient de faire un léger détour. Des deux côtés ses eaux débordent et donnent naissance à des marais d'une étendue immense, où croissent une foule de plantes et d'arbres. Nous vîmes sur de petits îlots des cabanes en ruines qui paraissaient désertes

depuis longtemps et quelques pirogues à l'abandon. Ne rencontrant aucun asile convenable, nous revînmes à notre gîte de la veille; il s'y trouvait encore du feu, chose agréable, même sous l'équateur, car les nuits y sont fraîches et excessivement humides. En parcourant les environs, je vis des fouilles semblables aux boutés des sangliers; j'imaginai qu'elles annonçaient le passage de cette espèce de cochon sauvage, assez commun dans la contrée; peut-être encore étaient-ce des traces de babiroussas, animaux qu'il ne serait pas surprenant de trouver aussi sur Waigiou. Je dormis, mon fusil sous la tête, précaution inutile, car je n'entendis rien de toute la nuit. » Pendant le séjour de M. Freycinet à Rawak, le *kimalaha*, ou chef maritime de Guebe, vint lui rendre visite dans son koro-koro armé. A l'arrivée des Guébéens, tous les Papous qui entouraient *l'Uranie* disparurent sur-le-champ. Il était facile de voir que ces étrangers leur causaient une grande terreur, et l'on en conclut que le kimalaha et ses gens traitaient en despotes les pauvres habitants de Waigiou.

A son tour, en 1823, M. Duperrey visita ces terres et mouilla à Fofahak. Comme son devancier, il n'eut avec les naturels que des relations pacifiques et douces. Cependant les habitants de la plage continuaient à dérober leurs femmes aux regards des Européens. Toujours timides et défiants, ils n'en étaient pas moins des négociants fort habiles. Quelques notions d'ethnologie et de géographie marquèrent cette relâche, sur laquelle, à défaut de la relation du capitaine, non encore publiée, on aimera à retrouver ici un morceau inédit de M. d'Urville :

« Depuis deux jours la corvette était à l'ancre, et les naturels n'avaient point encore paru le long du bord. Dans mes courses précédentes, je n'avais pu approcher d'eux, non plus qu'aucun des officiers. Pourtant je désirais observer cette race d'hommes touchant laquelle les rapports des voyageurs ont été si divers, car les uns les dépeignent comme des sauvages féroces et sanguinaires, qui ne cherchent que l'occasion de surprendre les étrangers pour les égorger; d'autres n'ont trouvé en eux que des hommes doux, paisibles et timides. En outre, je voulais constater ce qu'il y avait d'exact dans le fait mentionné par Forrest, qu'un isthme étroit séparait le port de Fofahak d'une grande baie méridionale.

« A six heures du matin, je m'embarquai avec MM. Lesson et Rolland dans le grand canot, armé de 7 hommes. Parmi ces canotiers j'avais placé l'Anglais Williams, dont le dévouement, la bonne volonté et l'intrépidité m'inspiraient le plus de confiance. Nous passâmes devant la haute péninsule que couronne un morne élevé dont la forme bizarre affecte celle d'un bonnet phrygien, et devant la petite île des Tombeaux qui se réunit à la péninsule par un récif couvert seulement de quelques pieds d'eau à marée basse. Sur le bord de l'île se trouvaient une dizaine de naturels, postés près de leurs pirogues, qui gardaient notre canot avec inquiétude, et tous semblaient prêts à s'enfuir si nous abordions. La connaissance que j'avais déjà acquise du caractère des sauvages m'avait indiqué que, pour entrer en communication avec eux, rien n'est plus maladroit que de marcher directement vers eux quand ils ont peur de vous; mais qu'il faut au contraire faire

semblant de ne pas les voir ou de ne point se soucier d'eux, et que peu à peu leur défiance diminue. On sait du reste que c'est la même marche qu'il faut suivre en général pour s'approcher de tout animal sauvage. Ainsi je recommandai à mes compagnons de paraître ne pas faire attention à ces insulaires, et nous poursuivîmes notre route. Nous ralliâmes la côte méridionale du havre, qui est fort raide et n'offre pas un seul point où l'on puisse débarquer ; elle est en outre couverte d'arbres d'une hauteur médiocre, parmi lesquels les casuarinas sont les plus nombreux. En quittant le bord, le ciel était déjà couvert ; mais je comptais arriver sans eau, lorsqu'à sept heures les nuages parvenus sur nos têtes éclatèrent et nous couvrirent de torrents de pluie, si bien qu'en peu de minutes nous fûmes trempés jusqu'aux os. En cela mon plus grand regret fut de voir que le temps nuisait infiniment à mes recherches de botanique et d'entomologie.

« Vers sept heures et demie, nous parvînmes au fond de l'anse qui termine le bras occidental du havre de Fofahak, éloigné d'une lieue de notre mouillage. En y arrivant, une triste scène s'offrit à mes regards. Au lieu d'une plage dégagée, accessible et même habitée, que je m'attendais à trouver, le rivage n'offrait qu'un marais fangeux couvert d'immenses mangliers du genre *bruguiera*, dont les racines étendaient une sorte de filet sans bornes sur tout ce marécage. Rien n'était plus pénible, plus difficile, que de s'avancer sur ce sol où le pied glisse à chaque pas, et où l'on court le risque de se rompre le cou. Nous restâmes dans le canot pour faire notre frugal déjeuner, dans l'espoir que la pluie cesserait ; mais elle continuait avec force. Alors, pour ne pas perdre le fruit de cette course, à huit heures je me décidai à pousser une reconnaissance à l'intérieur aussi loin que je le pourrais. Je me mis en route accompagné de Rolland, de Williams et de deux autres marins ; M. Lesson préféra demeurer près du canot. Après avoir suivi l'espace de cent pas le lit d'un torrent assez profond, nous tombâmes sur une case qui, par sa forme et par la nature de ses matériaux, ne me parut propre qu'à servir de station pour se mettre à l'abri des injures du temps. Près de là gisaient sur le sol deux édifices plus considérables. A cette case commençait un petit sentier assez nettement tracé, qui nous permit de cheminer à travers d'inextricables lacis de végétaux. Après avoir traversé plusieurs fois un torrent d'une eau très-fraîche, nous nous trouvâmes au pied de la montée. La route devint plus commode, le sol plus ferme et plus sec, et je recueillis plusieurs sortes de plantes nouvelles pour moi, parmi lesquelles je ne citerai que le curieux *nepenthes mirabilis* aux godets toujours remplis d'eau, que je rencontrais alors pour la première fois. Par malheur, la pluie tombait toujours à verse, et ces échantillons ne pouvaient être bien conservés.

« A mesure que nous nous élevions, le sentier devenait plus rapide ; le sol argileux était si glissant, que sans des entailles pratiquées par les naturels, et qui nous servaient de degrés, nous eussions probablement échoué dans nos efforts. Toutefois, il nous arrivait souvent de lâcher pied, et alors nous perdions, en une seule glissade en arrière, le fruit de longs efforts. Nous nous en consolions en riant

à gorge déployee de notre déconvenue. Enfin nous arrivâmes au sommet de l'isthme, dont j'estime la hauteur totale à cent toises environ. Là fut résolue sur-le-champ la question qui m'appelait en ces lieux. Dans la direction de la baie de Fofahak, les arbres me cachaient la vue de la mer, et je ne pouvais voir que la haute crête dentelée qui règne au delà; mais du côté opposé, c'est-à-dire dans la direction du S. S. E., je vis avec joie un immense bassin qui semblait se diriger du S. S. E. au N. N. O., mais dont je ne pouvais apercevoir l'entrée : seulement je remarquai sur la surface quelques îles plus ou moins considérables. Cette découverte m'encouragea, et comme le temps commençait à s'améliorer, je voulus compléter ma reconnaissance.

« Le sentier était bien frayé; nous commencions a redescendre. Comme la pente en est encore plus rapide que sur le revers opposé, les naturels ont placé de grosses branches d'arbres en travers, en guise d'échelons, pour appuyer les pieds. Ces diverses précautions m'annonçaient une communication assez régulière entre les deux baies. En outre, nous distinguions parfaitement dans la boue l'empreinte récente des orteils des naturels. En moins d'une demi-heure, nous parvînmes au bord d'une petite rivière près de laquelle était un hangar semblable à celui situé de l'autre côté de la montagne. Tout à l'entour, le sol était couvert de tas de coquillages. Je dois même faire remarquer en passant, que dans toute l'étendue de ce chemin que nous venions de découvrir, c'est-à-dire durant une lieue environ, à toutes ces hauteurs, le sol était jonché de coquilles de diverses espèces, surtout d'arches apportées par les sauvages. Il faut que ces gens-là marchent toujours avec des provisions de coquilles, et qu'ils les mangent tout le long de la route, pour qu'elle en soit pavée de cette manière.

« Le chemin s'effaçait à cet endroit; au delà, le sol était couvert de mangliers aux racines entrelacées, baignées par les eaux de la mer à marée haute. D'abord, je tentai de cheminer dans le lit de la rivière; mais bientôt j'en eus jusqu'au cou, et force me fut de renoncer à ce moyen. Je voulus ensuite cheminer sur les racines de mangliers, mais deux ou trois chutes assez désagréables me dégoûtèrent encore de cette entreprise. Après une heure consacrée à ces essais aussi pénibles qu'infructueux, je pris le parti de retourner à la case avec Rolland et d'y attendre Williams, qui avait poussé jusqu'à la mer. Sa longue existence au milieu des peuples sauvages l'avait, pour ainsi dire, formé à tous leurs exercices, et il pouvait marcher sans peine sur ces lacis scabreux, où je ne me soutenais qu'en chancelant. En rôdant aux environs de la case, je trouvai des fragments de pagaie, je recueillis quelques plantes nouvelles, et le soleil ayant apparu, quelques papillons aux riches couleurs voltigèrent çà et là et me firent regretter d'avoir laissé mon échiquier dans le canot. Williams, à son retour, m'apprit qu'après avoir cheminé sur les racines l'espace d'un demi-mille environ, il s'était trouvé sur les bords d'une petite anse, entourée de marécages, ayant son entrée au S. et contenant deux petites îles. Du reste, nulle part le rivage ne lui avait paru praticable, ce qui me fit penser que les naturels ne se rendaient qu'en pirogue à haute mer

jusqu'à la petite case située au pied de l'isthme. Comme il était déjà dix heures et demie, et qu'il était impossible de rien tenter sans l'aide des sauvages, je repris le chemin du canot.

« Au sommet de l'isthme, je grimpai sur un arbre élevé pour mieux examiner la baie du S. Alors je pus me convaincre que la partie qu'avait vue Williams n'était qu'une anse de la grande baie, qui se prolongeait, d'une part, fort loin dans l'O.; de l'autre, dans le S. S. E. Sur une île assez grande se montraient, au bord de la mer, trois grandes cases entourées de cultures, et je supposai que c'était la résidence du rajah mentionnée par Forrest. En outre, je restai convaincu que le sentier que j'avais découvert était l'unique moyen de communication entre les deux baies, le terrain à droite et à gauche montant considérablement et devenant d'un accès encore moins praticable.

« Nous fûmes de retour au canot à midi et demi; je me dirigeai alors sur l'anse reconnue la veille par nos officiers, au sud de l'île des Tombeaux. Un massif de douze à quinze cocotiers entourant une petite case sur pilotis nous promettait le suc rafraîchissant de ses fruits et le moyen de nous promener un peu à leur ombre, car partout où se trouvent ces arbres le sol est ordinairement praticable. La mer était basse, et il restait à peine deux pieds d'eau sur la vase, de sorte que nous eûmes toutes les peines du monde à amener le canot jusqu'à la case. J'eus bientôt reconnu que ce n'était guère qu'une grande cage en bambous recouverte de feuilles de latanier, et soutenue sur quatre piliers, à quatre ou cinq pieds au-dessus du niveau de l'eau, comme toutes les habitations des Papous. Dans l'intérieur, on ne trouvait que cinq foyers carrés, à chaque angle une petite plate-forme, une corbeille et quelques trépangs desséchés.

« Nous n'eûmes ensuite rien de plus pressé que d'aller voir si les couteaux laissés la veille par M. Bérard, en place des cocos qu'il avait fait cueillir, avaient été enlevés par les sauvages. Avant d'accoster à terre, j'avais entrevu, à travers les mangliers, un jeune sauvage qui semblait vouloir se cacher pour épier nos mouvements. J'avais fait semblant de ne pas l'apercevoir, et j'avais défendu aux marins d'aller de ce côté. A quelques pas de la maison, sur la plage que je suivais pour aller à la chasse des papillons, je vis disposés sur le sable douze à quinze cocos tout frais, attachés par couple, et sur lesquels on avait fiché deux des couteaux laissés la veille. Cette galanterie, due à notre jeune invisible, me parut tout à fait d'un bon goût; elle annonçait des dispositions amicales. Nous en profitâmes: nous ouvrîmes ces fruits et nous en bûmes avec délices le suc, mes compagnons et moi, car il faisait alors une chaleur excessive, et nous n'avions même pas d'eau claire pour étancher notre soif. Satisfait sans doute de voir son hospitalité accueillie, le Papou s'avança alors, seul et sans armes; d'un air confiant, il vint nous donner la main en disant *bangous* (bon), et nous indiquant par signes que c'était lui qui avait placé là ces cocos à notre intention.

« Comme il était le premier qui se hasardât à nous approcher, je lui fis beaucoup d'amitiés et lui offris des pendants d'oreilles et un beau collier. Cette libéralité, sans

doute fort inattendue pour lui, parut avoir tout à fait gagné son cœur, et il nous fit entendre que tous les cocos étaient à notre service. Je permis alors aux matelots d'aller en cueillir, en leur recommandant de ne point les gaspiller, et de bien traiter les insulaires s'il en venait d'autres. J'errai une heure ou deux dans la forêt, qui de ce côté est assez praticable, et je fis une bonne récolte de beaux lépidoptères. Surtout je me procurai plusieurs individus du superbe papillon *urania orontes*, qui se pose sous les feuilles du manglier, à la manière de nos phalènes lichenées, et voltige comme par sauts et par bonds. Cette magnifique espèce abonde en ces lieux marécageux.

« Je rejoignis enfin le canot pour prendre mon dîner; ce fut avec joie que j'y trouvai dix à douze Papous jouant et mangeant avec nos canotiers comme s'ils étaient d'anciennes connaissances. Ils m'eurent bientôt environné en me répétant: *Capitan bangous*, *sobat*, etc., et en me faisant toutes sortes d'amitiés. Ces hommes sont en général d'une petite stature, d'une complexion grêle et débile, sujets à la lèpre; leurs traits ne sont pourtant pas disgracieux, leur organe est doux, leur maintien grave et poli, et même empreint d'une certaine mélancolie habituelle. A quatre heures, nous quittâmes cette station pour regagner le bord. En passant devant l'île des Tombeaux, je rangeai la plage de très-près, mais sans faire mine de l'aborder. Cette fois l'un des naturels, s'avançant dans l'eau avec un pigeon à la main, me fit signe d'approcher; nous fûmes bientôt au milieu d'eux, et nous examinâmes avec curiosité leur campement. Sur un grand foyer rôtissait un énorme monceau de chair de tortue; un petit abri en branches de palmier, élevé de trois pieds au-dessus du sol, avait été construit pour ceux qui semblaient être les chefs de la bande, et ceux-ci étaient étendus nonchalamment sur des nattes, la tête appuyée sur un petit coussin en bois sculpté. Après avoir échangé avec eux quelques mots malais, je leur fis entendre que, s'ils voulaient porter à bord des vivres ou des objets de leur industrie, ils recevraient en retour divers objets de fabrique européenne : ils promirent d'y aller le jour suivant. Il était cinq heures passées : je pris congé d'eux et fus de retour à bord au soleil couchant, très-satisfait de ma course. »

Les Papous tinrent leur promesse. Le jour suivant, ils parurent autour de *la Coquille* et ne cessèrent d'y venir jusqu'au départ du navire, commerçant avec bonne foi, et se conduisant de la façon la plus loyale. Deux jours après la course de M. d'Urville, l'élève Blosseville poussa avec Williams une reconnaissance jusqu'à la résidence du rajah de l'île, dans la baie du sud, où il trouva une population douce, timide, semblable à celle qui fréquentait déjà les Français. Le rajah vint lui-même à bord de *la Coquille*, et offrit au capitaine Duperrey deux beaux oiseaux de paradis; mais il demanda un fusil de munition pour une corbeille d'assez belle écaille, et il la remporta quand il vit qu'on lui refusait l'échange.

La population de Waigiou est peu dissemblable de celle de Doreï, et ce qu'on a dit de la première peut se rapporter à la seconde. Seulement, il faut ajouter que les officiers de *la Coquille* trouvèrent, dans un village situé à l'E. de la baie, une

sorte de chapelle ornée de plusieurs effigies bizarres, barbouillées de diverses couleurs, ornées de plumes et de nattes, disposées d'une manière symétrique. Cette chapelle devait être un temple ; ces figures en bois, des images de divinités. On ne put du reste rien savoir de plus sur les croyances religieuses de ces peuples. Très-haute à l'intérieur, montueuse, et presque entièrement boisée, l'île Waigiou a 66 milles environ de l'E. à l'O. sur 30 milles du N. au S. La grande baie du S., qui s'enfonce presque jusqu'à la côte N., semble couper l'île en deux parties. La partie méridionale est du reste à peu près inconnue.

CHAPITRE XXVI.

MALAISIE. — ILE CÉLÈBES.

Nous avons laissé *l'Oceanic*, le 13 août, à la hauteur de l'île Waigiou. Dans les jours qui suivirent, Pendleton laissa porter pour doubler par le N. l'île Morty, l'une des Moluques, et attaquer ensuite l'île Célèbes. Quoique la brise soufflât assez rondement du S. S. O., la mer était unie comme une glace : on se serait cru dans un bassin, tant l'abri des grandes terres donnait à ces parages un aspect différent de celui de la mer du Sud. Le 14 au soir, nous aperçûmes le cap Salawaï de l'île Guilolo ; le 15, Morty était doublé ; le 17, Célèbes était en vue : *l'Oceanic* avait devant lui le cap Coffin, qui la termine au N. E., et les petites îles Banka qui la flanquent. Le 18 au soir, saisi par le calme, il était encore sous le cap Coffin ; devant sa proue s'ouvrait le canal de Banka, dans lequel nous donnâmes le jour suivant. La côte étant accore, notre navire rangea à un demi-mille de distance le cap Coffin, morne équarri, boisé et de peu d'élévation ; puis tour à tour il prolongea les îles de ce chenal, Banka, Ganga, Salice et Kabroukan, passa devant le petit village de Likoupang, où l'on voyait flotter le pavillon hollandais, doubla ensuite à deux ou trois cents brasses de distance le cap N. de Célèbes ; puis se présenta devant la vaste baie de Manado, havre immense, mais ouvert et peu sûr, d'un ancrage difficile d'ailleurs, la mer ayant soixante à quatre-vingts brasses de rond à une demi-encâblure du rivage.

L'Oceanic avait déployé son pavillon en tête de la rade, et il venait de s'engager à l'intérieur, lorsqu'il fut accosté par une chaloupe néerlandaise. Un officier et trois soldats de marine, montant sur le pont, demandèrent à parler au capitaine. Pendleton les fit descendre dans la chambre, où se tint une sorte de conseil qui dura une demi-heure environ. Le résultat fut que la rade de Manado, privilégiée pour les navires bataves, faisait payer beaucoup trop cher aux navires étrangers l'hospitalité de son ancrage, en limitant en outre à un petit nombre de jours le temps d'une relâche. Le capitaine américain ne semblait pas d'humeur à passer sous ces fourches-caudines. Quand il reparut, il était furieux : « Juifs néerlan-

dais ! s'écriait-il, s'ils pouvaient faire payer l'air qu'on respire dans leur rade, ils le feraient. Non, *l'Oceanic* ne leur donnera pas un seul dollar. » Et se retournant vers l'officier : « Monsieur, ajouta-t-il, je voulais prendre chez vous de l'eau et des vivres ; mais, au compte que vous me faites, ils seraient trop chers. Je vais gouverner sur Manille. » A l'instant même, il fit mettre en panne pour ne pas s'engager plus avant.

Depuis plusieurs jours, il avait été convenu entre Pendleton et moi que je le quitterais à Manado. La dernière campagne de *l'Oceanic* avait été stérile : avant de rentrer à New-York, Pendleton voulait battre une fois encore la côte N. O. de l'Amérique, et ce nouvel itinéraire contrariait le mien. Une portion de la Malaisie et les plus grandes terres australes restaient encore inexplorées pour moi ; elles me promettaient des études curieuses. Elles devaient former l'un des plus précieux butins de mon voyage. Il n'y avait donc pas à hésiter : il fallait quitter mon digne ami, mon excellent capitaine. Quand je l'embrassai, les larmes me vinrent aux yeux ; lui-même était ému. « Nous nous reverrons, me dit-il, nous nous reverrons. Des croiseurs comme nous se retrouvent, fût-ce au bout du monde. Quelque part que vous alliez, recommandez-vous de *l'Oceanic;* c'est un poisson de mer que tous les parages connaissent. » On porta mes malles dans l'embarcation néerlandaise, qui me donnait passage jusqu'à la côte ; après quoi m'affalant par l'échelle je cherchai à abréger cette scène d'adieux. Les rameurs hollandais m'emportèrent ; *l'Oceanic* s'orienta pour reprendre le bord au large. Pendant quelques minutes, je pus voir Pendleton debout sur le couronnement, et me saluant encore de son porte-voix. Longtemps j'agitai vers lui mon mouchoir, longtemps je tins mes yeux fixés sur ce joli navire, qui avait été ma seule demeure depuis près de deux années, auquel j'étais attaché comme son équipage. Mais le gracieux *Oceanic* s'ébattait au loin sur la mer avec ses voiles blanches, me fuyant, me laissant seul sur une grève étrangère, et bientôt il disparut entièrement à ma vue.

Les attentions de l'officier néerlandais calmèrent un peu ces regrets d'une brusque séparation. A mi-chemin de la côte, une pirogue nous rejoignit ; elle portait deux Européens vêtus de toile blanche à la façon créole et coiffés d'immenses chapeaux de paille. C'étaient deux Français établis depuis longtemps à Manado, MM. Barbier et Martin. M. Barbier, ancien officier de la marine impériale, avait fait dans l'Inde la campagne de *la Sémillante :* destitué pour ses opinions, en 1815, il commandait alors une petite goëlette avec laquelle il faisait le commerce des Moluques. Cette rencontre imprévue, les bontés que ces messieurs et le résident de Manado eurent pour moi pendant ma courte halte, me firent regretter de n'avoir pas plus de temps à donner à cette reconnaissance de Célèbes. A peine arrivé, je songeai sur-le-champ aux moyens de sortir de cette espèce d'impasse au milieu des mers malaises. M. Barbier ne devait partir pour Amboine qu'à vingt jours de là ; et peut-être eût-il fallu patienter pendant ces trois semaines, si un brick de guerre hollandais, *le Siva*, affecté au service de Manado, n'eût reçu l'ordre de mettre à la voile pour une mission urgente. Le résident,

M. Pietermat, me fit offrir passage à bord, ce que j'acceptai de grand cœur. Nous devions partir le 23.

Deux jours me restaient donc pour voir Célèbes; et grâce à M. Barbier, ils furent utilement remplis. Cet excellent compatriote me présenta au résident, qui me fit le meilleur accueil. Désormais je fus admis à tous les plaisirs, à toutes les fêtes. Une partie devait avoir lieu le lendemain même au lac de Tondano, excursion demi-scientifique, demi-pittoresque, projetée en l'honneur de quelques Hollandais de distinction, voyageurs comme moi. On me convia à cette promenade, et j'acceptai avec reconnaissance. Un jour seul me restait alors pour voir le littoral; je m'empressai de l'utiliser.

Quand on arrive du large, Manado ne se présente guère que comme un amas de cases basses aux toits inclinés, dominées elles-mêmes par une habitation à deux étages, demeure du résident. Un mur d'enceinte, garni de quelques canons, est la seule défense de ce château que domine le pavillon hollandais. Assis sur le bord de la mer, le village est flanqué à sa droite d'une chaîne ondulée dont un rameau va mourir vers la mer, à 1 ou 2 lieues du rivage; à sa gauche s'élève le mont Koblat. A gauche et à droite du fort s'étendent les maisons du village, d'un genre d'architecture particulier à Célèbes, élevées sur des pieux équarris, construites en planches, et avec des fenêtres ornées de sculptures. Celles des chefs surtout sont des édifices importants, précédées d'une sorte de péristyle quadrilatéral et surmontées d'un faîte très-raide, couvert en chaume. Les Hollandais fixés dans ce pays n'ont pas cherché à y introduire un autre mode de construction. La population de Manado, quoique évidemment d'origine malaise, n'avait point pourtant la face équarrie et osseuse qui caractérise cette race dans les autres groupes. Le teint de ces indigènes était plus clair, leur visage plus rond, leur corpulence moins marquée. Parmi les races de l'intérieur de Célèbes, cette dissemblance devait se prononcer d'une manière plus saillante encore.

Le 21 août, à six heures du matin, tout ayant été disposé dès la veille pour notre pèlerinage au lac Tondano, nous nous mîmes en route en nombreuse compagnie. Voulant faire à ses hôtes les honneurs de cette partie, le résident lui-même s'était joint à la caravane. D'excellents chevaux, doux et pleins de feu, nous attendaient dans les cours de son palais. Cent cinquante serviteurs, les uns à pied, les autres montés, devaient nous servir d'escorte ou porter nos bagages. C'était vraiment un faste de prince. Quelques palanquins avec leurs relais avaient été réservés pour les personnes qui préféraient ce mode de transport.

Les environs de Manado, semés de jolies maisons qu'encadrent des palissades de sagoutier, me parurent ravissants, par un beau lever du soleil et au milieu de cette espèce de marche triomphale. La route, large et commode, s'ouvrit d'abord sur un terrain légèrement ondulé que couvrent des forêts immenses; mais bientôt commença une suite de hautes collines boisées, entrecoupées de ravins profonds. Habitués à gravir ou à descendre ces rampes taillées en escalier, nos chevaux ne bronchaient pas sur le revers de ces gorges à pic que terminait un pont





CHUTE DU MANADO.

en bois jeté sur un ravin et recouvert d'une toiture comme les ponts chinois. Qu'on se figure une longue cavalcade de cent cinquante individus, échelonnés sur des rampes qui serpentent le long des flancs boisés d'une montagne abrupte ; ici les cavaliers de la tête traversant le pont au galop, tandis que d'autres paraissent à peine à la cime de la montagne, et l'on aura une idée du tableau qui s'offrit dans cette pittoresque promenade. Les Malais chargés du service ne nous laissaient pas le temps de désirer quelque chose ; ils nous prévenaient en tout. Leur nombre était si grand qu'il restait à peine à chacun d'eux quelque chose à faire. Celui-ci ne portait qu'un nid d'oiseau, celui-là une bouteille de vin. Chaque membre européen de la cavalcade en avait douze à ses ordres.

Nous traversâmes ainsi Tawangàn, beau village du canton de Darès, distant de 5 milles de Manado, et dont le kapala-balák (chef) faisait partie de notre suite ; puis laissant derrière nous le haut piton du mont Koblat, nous arrivâmes à Passan-Goulang où nous attendait un déjeuner somptueux. Trente à quarante naturels, habillés de toile blanche et rangés sur deux files, devaient nous servir de garde d'honneur. Derrière cette haie de guerriers se tenaient quelques femmes du pays, timides, se montrant à peine. Quoique jeunes et assez bien costumées, elles n'avaient dans les traits rien qui fût engageant : une bouche fort éloignée des narines, un nez court et épaté, des yeux sans expression et sans harmonie, une face comprimée de haut en bas, tel est le caractère de crétinisme qui se produisait sur toutes ces figures. Du reste, dans cette île les femmes semblent se tenir dans un état d'infériorité bien prononcée : leur intelligence ne ment point à leur physionomie ; et elles sont esclaves plutôt qu'épouses, et un homme en prend autant qu'il en peut nourrir.

Au delà de Paoun-Nereng et à 10 milles environ de Manado, commencèrent de sombres forêts, hautes et vigoureuses, impénétrables partout ailleurs que dans la route récemment ouverte par les soins des Hollandais. Ces forêts rappelaient celles de la Nouvelle-Guinée, pour les productions du sol et pour les animaux dont elles sont peuplées. Seulement, sous ces voûtes fraîches, les oiseaux semblaient être plus rares et moins variés qu'à la terre des Papous, tandis qu'au contraire les mammifères offraient déjà de grandes races, étrangères à la Mélanésie.

Nous étions alors dans la partie la plus pittoresque de cette route. Les ravins devenaient plus creux et plus encaissés ; à chaque instant il fallait mettre pied à terre ; des torrents écumeux, et dans le nombre celui de Manado, barraient fréquemment la route. Cependant, cette zone une fois dépassée, on arriva sur le plateau de Tondano, plateau délicieux où de vertes rizières s'agitaient sous la brise beaucoup plus fraîche à de telles hauteurs. Là, après avoir parcouru le village de Tonsea-Lama, où gisent des tombeaux en blocs de basalte couverts de figures hiéroglyphiques, nous arrivâmes à la chute du Manado, déjà considérable alors, quoiqu'il sorte à peine du lac de Tondano. A cet endroit, le torrent barré par une roche de basalte a peu à peu rongé l'obstacle de manière à s'y frayer un passage encaissé comme celui d'un biez de moulin. Comprimé dans cette issue, le volume

entier de ses eaux s'en élance avec force pour tomber en gerbe épanouie, et avec un bruit qui remplit tout le paysage, dans un bassin rempli de remous écumeux. Les parois de ce bassin sont formées de rochers noirs, dépouillés vers leur base, mais revêtus, dans leur partie supérieure, d'un tapis de vingt fougères diverses. Au-dessus des gouffres et dans la roche anfractueuse, voltigeaient des salanganes au corps et aux ailes d'un bleu satiné en dessous, métallique en dessus. Pour donner au voyageur le coup d'œil complet de cette scène, l'un des derniers résidents a fait bâtir à pic sur le précipice, et adhérant au rocher comme un nid d'oiseau, un petit pavillon en écorce et en baguettes de sagoutier.

Aux approches de Tondano, la route s'élargit, les habitations deviennent plus spacieuses, les plantations plus considérables. En notre honneur, l'un et l'autre revers du chemin étaient bordés d'une haie de guerriers armés de boucliers et de sabres de bois. Un corps nombreux de kapala-balaks, chefs supérieurs, et de hokkoums, chefs inférieurs, nous attendait à l'entrée de la petite ville, jolie, propre, élégante, avec des maisons vastes et solides, alignées des deux côtés de la rivière de Tondano. Notre halte se fit devant la maison de la résidence, située sur une île que pressent les deux bras du Manado. C'est une délicieuse habitation, crépie à la chaux, bâtie, comme tous les édifices des Harfours, sur d'énormes pieux qui exhaussent le rez-de-chaussée au-dessus du sol et forment une vaste galerie sous la maison même. Dès que nous y fûmes installés, les chefs du pays vinrent nous rendre leurs devoirs, c'est-à-dire nous toucher la main en s'inclinant, puis avaler un verre d'arak et se retirer. Ces formalités accomplies, nous prîmes un délicieux repas composé de poisson du lac, de belles chevrettes d'eau douce et des choux-palmistes d'un goût excellent.

Le jour suivant, dès l'aube nous étions sur le lac, dont nous devions faire le tour sur de petites pirogues munies de tendelets en feuilles. Du côté de la ville et en avant du bassin, règne d'abord une sorte de marécage couvert de cypéracées et de hautes graminées du genre *arundo* ou *saccharum*, parmi lesquelles apparaissent çà et là les cloches éclatantes du *convolvulus*. Au delà de ce marais se développe un bassin magnifique long de 5 à 6 milles du N. N. O. au S. S. E., sur 2 milles de largeur moyenne. Ses rives, excepté du côté de Tondano, sont bien dessinées, quelquefois même accores, et dominées par une chaîne de montagnes dont celles du côté S. sont presque toutes volcaniques. Dans la partie N., près de Tondano, le lac n'a guère plus de trois à quatre brasses; mais partout ailleurs la sonde rapporte de douze à quatorze brasses avec une régularité remarquable. Desséché, le lac serait donc une plaine tout unie. Sur ses bords sont disséminés cinq ou six villages peuplés de pêcheurs, dont les pirogues sillonnent presque toujours le vaste bassin. L'un de ces villages, Passoun, situé au fond même du lac, présente un aspect assez misérable. Débarqués, nous aperçûmes sur la berge d'énormes et longues poutres, sur lesquelles étaient pratiqués plusieurs trous arrondis, disposés de manière à ce que cinq ou six personnes, armées chacune d'un pilon, pussent piler leur riz à la fois. Une de ces machines, destinées, ainsi

qu'on nous le dit, aux occasions solennelles, portait aux deux extrémités deux figures sculptées avec les attributs des deux sexes, prononcés fortement et dans le genre des sculptures que je devais voir plus tard à la Nouvelle-Zélande. Les environs de ces villages, semés autour du lac, étaient plantés de rizières et de riches caféières dont les récoltes appartiennent au gouvernement hollandais. Après un coup d'œil jeté sur ces hameaux et sur cette campagne, nous revînmes vers Tondano dans nos pirogues, pêchant ou chassant le long de la route. On ne prit que peu de poissons assez médiocres; mais, en revanche, on tua une foule d'oiseaux, des canards, des poules sultanes, des poules d'eau, et surtout des hérons blancs, noirs, et gris.

Quelque désir que j'eusse de prolonger mon séjour dans un pays si beau et au milieu d'une atmosphère si salubre, le jour du départ de Manado approchait; il fallut quitter Tondano. Revenus par une autre route, nous traversâmes de riches plantations de café et des clos immenses couverts de riz. Le premier village sur notre route fut Koïa; puis nous vîmes le gros bourg de Tomohon, peuplé de Harfours qui, prévenus de notre arrivée, avaient préparé pour nous leurs plus magnifiques fêtes. A peine, en effet, avions-nous pris place sous la galerie du kapala-balak que l'enceinte se couvrit de monde. Des danses, des pantomimes, des jeux, furent exécutés tour à tour. La première danse fut celle de dix-huit naturels qui avaient revêtu l'ancien costume national des Harfours; il consistait en un pagne élégant d'étoffe de soie chamarrée, pagne qui ceignait leurs reins en retombant par-devant comme les franges d'une écharpe. Leur front ceint d'une sorte de turban que surmontait un oiseau de paradis; leur cou chargé de colliers de verroterie; leurs genoux entourés de jarretières munies de grelots bruyants; leur lance emplumée et leur bouclier sculpté, tout cela faisait de ces hommes quelque chose d'assez semblable aux sauvages de convention qui figurent parfois sur notre scène. Le contraste de ce costume primitif était d'autant plus saillant, que près de ces Harfours s'en trouvaient d'autres de la garde du gouverneur, vêtus à l'européenne. A cette danse en succéda une autre, bien plus pittoresque, bien plus générale. Cent cinquante à deux cents jeunes Harfours, revêtus du simple sarong (sorte de blouse malaise), avec le mouchoir en turban et l'oiseau de paradis pour aigrette, s'ébranlèrent tous à la fois, au bruit des pétards, au son des tam-tams et des cymbales métalliques. Ils débutèrent par la danse des boucliers et des lances, exécutant diverses manœuvres très-compliquées sur le simple geste d'une espèce de chorégraphe en chef; simulant des combats, s'allongeant par files, serpentant en arabesques, s'enroulant et se déroulant tour à tour. Après diverses passes variées, la scène finit par une danse en rond, accompagnée d'un chant monotone et lent. La main droite appuyée sur l'épaule de leur voisin, et tenant leur bouclier de la gauche, les naturels prolongèrent pendant assez longtemps cette espèce de danse aussi gracieuse que symétrique. C'était vraiment une fête orientale.

Cette bourgade d'Harfours m'offrit l'occasion d'étudier mieux les mœurs de ce

singulier peuple. C'est une race évidemment différente de la race purement malaise, avec la peau plus blanche, le visage plus arrondi. Ces deux caractères se reproduisent dans presque tous les sujets. Les yeux sont ovales, horizontaux, non bridés comme ceux des Chinois; les cheveux sont noirs, lisses et longs, surtout chez les hommes. Ceux-ci ont peu de barbe. Du reste, la teinte de la peau varie suivant la zone qu'habitent les naturels, plus foncée sur le rivage, plus claire dans l'intérieur. Les individus provenant de croisements entre Harfours et Européens sont vraiment de figure et de formes gracieuses. Petits de taille, mais bien faits, les Harfours sont presque tous costumés à l'orientale, quoique peu d'entre eux pratiquent le mahométisme. Toutes les femmes sont vêtues. Les hommes du peuple seuls marchent presque nus, avec une simple chemise, ou un pagne qui leur tombe de la ceinture aux genoux. Ces indigènes sont doux, bons et hospitaliers; ils n'ont rien de cette férocité qu'on reproche aux Harfours des Moluques ou de la Nouvelle-Guinée. Soumis aux Hollandais, ils obéissent au résident comme à un demi-dieu; et quand il voyage dans l'intérieur, tout le pays est en fêtes. Nous pûmes voir, dans notre tournée, un échantillon de ces réjouissances publiques. Les Harfours n'ont pas de culte bien saisissable. On ne leur connaît ni temples, ni idoles, ni prêtres. Leur religion semble se réduire à une sorte de manichéisme pareil à celui des Tongas; ils croient aux esprits malfaisants, et, pour les conjurer, ils s'imposent des privations volontaires qui rappellent parfois les rigueurs du *tabou* polynésien. Les Harfours ont aussi des prêtres, ou plutôt des devins qui consultent, comme les augures romains, le chant et le vol des oiseaux, le mouvement des entrailles palpitantes. Souvent même ils poussent la jonglerie jusqu'à plonger leur tête dans le ventre fumant de la victime; puis, la retirant de là toute sanglante, ils prophétisent l'avenir en langage rhythmique.

Avant la conquête, ces tribus d'Harfours, réunies en confédération de Manado, étaient régies par des chefs qui s'assemblaient en congrès pour traiter des affaires communes. Maîtres du pays, les Hollandais laissèrent vivre ces vieux usages. Seulement ils assujettirent à la sanction du gouverneur la nomination des principaux chefs (kapala-balaks), qui, à leur tour, avec l'approbation du résident, nommèrent les hokkoums, ou chefs de villages. Une foule de contre-poids empêchent que cette autorité des indigènes devienne jamais ni menaçante, ni dangereuse pour les Hollandais. Aucun de ces emplois n'est héréditaire, et les kapala-balaks sont sous la discipline du résident, qui, à la première faute, les met en prison. Aussi ces hommes restent-ils dans une soumission sans bornes. Des esclaves ne seraient ni plus doux ni plus obéissants. Un Hollandais, quel qu'il soit, est pour eux une chose sacrée, et la canne seule du gouverneur, portée par un de ses pions, a une puissance souveraine. Ce signe de l'autorité hollandaise suffit pour commander le respect et forcer l'exécution immédiate d'un ordre.

Après ces observations, pour nous pleines d'intérêt, nous quittâmes Tomohon et la maison hospitalière du kapala-balak, l'une des plus belles que j'eusse encore vues, bien bâtie, bien meublée, avec des canapés aussi vieux que la conquête, et

quelques vases d'argent, produit de l'industrie européenne. Tout le sol que nous parcourions alors était volcanique, avec quelques blocs de basalte semés çà et là, et des obsidiennes noires dans quelques ravins. Nulle part on ne voyait de coulées de lave bien caractérisées. Les principales cultures étaient le riz et le café. Après avoir traversé des plateaux onduleux, nous arrivâmes à la cime du *Counong-Empong* (mont des Esprits), contre-fort du Lokong, et élevé de 3,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. De ce sommet, une perspective admirable s'offrit à nos yeux. La baie de Manado, ses îles, le terrain d'alentour jusqu'au mont Klobat, tout se déroulait devant nous. D'Empong on descendit vers Lota, d'où, en quelques heures, nous gagnâmes Manado où la caravane n'arriva que fort tard. Il me resta à peine assez de temps pour faire mes adieux à mes nouveaux amis, et *le Siva* devant lever l'ancre le lendemain à l'aube, j'allai le soir même coucher à bord.

Célèbes est une grande île d'environ 200 lieues de long, et qui se prolonge de la ligne équinoxiale jusqu'au 6° environ de latitude méridionale, offrant ainsi une surface d'à peu près 16,000 lieues carrées. Comme division géologique, on peut la scinder en quatre grandes échancrures formant autant de péninsules. Politiquement et administrativement, on peut en outre la diviser en possessions immédiates et en possessions médiates.

Parmi les possessions immédiates, il faut citer les districts de MANADO et de GORONTALO, dont nous venons de parcourir une partie : le premier ressortissant directement de l'autorité néerlandaise; le second, régi par un sultan, vassal du résident de Manado. Ces deux districts, qui forment la péninsule N. E. de Célèbes, fort riches par le sol et la population, sont dans un état de prospérité ascendante. On y récolte du café, du riz, de l'or, et l'on y fait d'excellents cordages en fil de goumouti. Leurs trois villes principales sont : Manado, Gorontalo et Kema. — Le gouvernement de MACASSAR, subdivisé lui-même en plusieurs districts environnants, le petit district de Macassar avec ses trois bourgs, Campong-Barou, Malayo et Bouguis; puis, les districts méridionaux, la résidence de Bonthain et la résidence de Maros. Le district de Macassar, assez important jadis pour avoir donné son nom à un détroit, et aujourd'hui encore chef-lieu de la puissance néerlandaise à Célèbes, est un petit territoire de 8 lieues carrées avec une population de 15,000 âmes, y compris les trois îles qui font face à la rade, havre immense et sûr. Le district de Macassar n'a point, d'ailleurs, de ville qui porte ce nom. Celle qui existait, et qui s'appelait en malais Oudjong-Padang, est effacée depuis longtemps : à sa place, il n'y a guère que le fort Rotterdam et la ville de Wlaardingen, peuplés de 800 Européens, fonctionnaires ou négociants, et d'une garnison de 3 ou 400 hommes. L'autorité civile y est exercée par un gouverneur ayant sous ses ordres cinq résidents placés dans les districts du nord et du midi, dans ceux de Boulecomba et Bonthain, ainsi que dans les îles Sambowa et Salayer.—Les districts MÉRIDIONAUX (*zuider districten*) forment une résidence de 200 lieues carrées, divisée en douze régences et renfermant 75,000 âmes. —

Les districts de Boulecomba et Bonthain, d'une étendue de 260 lieues carrées et d'une population de 25,000 âmes. — Le district de Maros forme la belle résidence de ce nom. Il est partagé en régences dont quelques-unes, qui durant la dernière guerre entre la Hollande et l'Angleterre, s'étaient ralliées aux États de Tanette et de Boni, viennent d'être reconquises par leurs anciens maîtres. Son étendue est de 230 lieues carrées, avec 100,000 âmes de population.

Les possessions médiates des Hollandais comprennent une grande partie de Célèbes. On pourrait même, avec plus de raison, les appeler la partie indépendante de l'île; car les princes qui les gouvernent ne relèvent guère des Hollandais que pour la forme. Cette partie de Célèbes se subdivise en une foule de petites souverainetés qui tendent chaque jour à se fractionner davantage, par suite de morcellements apanagers. Tous ces petits rajahs vivent assez bien entre eux, et forment une espèce de confédération dont le gouverneur général est regardé comme le *premier allié*. Les droits affectés à ce titre consistent en un rôle de médiateur dans les débats de prince à prince. Il y a, en outre, de la part des titulaires des principautés, serment de fidélité à prêter, obligation de subordonner le choix des nouveaux élus, lors de chaque vacance, à l'approbation du chef européen; enfin, engagement de soumettre la navigation indigène à une patente délivrée par les Hollandais: charges plus vexatoires qu'utiles, plus coûteuses que profitables pour ceux à l'avantage desquels elles ont été stipulées.

L'île Célèbes, presque toute montueuse, n'en est pas moins fertile dans beaucoup de ses parties. Avant que les Hollandais, par suite de calculs dignes d'avides et ignorants monopoleurs, les eussent fait arracher, des arbres à épices couvraient tous ces coteaux. Des muscadiers, des girofliers versaient sur le littoral leurs récoltes abondantes. Aujourd'hui, les produits du pays se bornent à la culture d'une excellente espèce de café et à l'exploitation de mines d'or assez productives. Dans les forêts qui couvrent l'île, on remarque des bois de construction, tels que le cèdre, le chêne, l'érable, des bois d'ébène, des bois de fustet, du calembac et du sandal. Il y croît aussi une sorte de bambou, qui s'élève jusqu'à 40 pieds de haut sur 1 à 3 de large. Tous les arbres à fruits des tropiques, le palmier, l'arbre à pain, le manguier, l'oranger, le bananier, le noyer, s'y produisent en belles sortes. Parmi les arbres et les plantes utiles, il faut citer le cotonnier, le cafier, la canne à sucre, le riz, le poivre, le bétel, l'arec, le riz de montagne et le riz de terres baignées. La patate, l'igname, croissent dans les clos à côté des chicorées, du pourpier, du chou, des raves d'Europe. On y trouve encore le blé de Turquie, la racine de manioc, le sel, le sucre fait avec l'arbre d'areeng, le benjoin et le tabac. Les côtes sont poissonneuses, et l'écaille de tortue y fait l'objet d'un commerce important.

Couverte de pâturages, Célèbes a un grand nombre d'animaux quadrupèdes. Ses chevaux sont renommés dans toute l'Inde pour leur beauté, leur feu et leur vigueur. Les autres bêtes domestiques sont le bœuf, la vache, la chèvre, les moutons et les cochons. Les cerfs, les sangliers, les babiroussas, les sapi-outangs, les


THE ASTOR LIBRARY
NY



INTÉRIEUR D'UN RICHE MALAIS

A SIAM

Publié par Furne à Paris

lièvres, abondent dans la campagne. La race des singes y est malfaisante et multipliée. Sans les boas, qui leur font une guerre active, ils seraient les maîtres du pays. Les boas de Célèbes sont d'énormes reptiles dont quelques-uns ont jusqu'à 25 pieds de longueur sur 9 pouces de diamètre. Les familles des oiseaux sont aussi variées qu'éclatantes. L'aigle et le vautour planent sur la montagne ; le gros corbeau d'Europe couvre presque toute l'île de ses troupes noires ; les tourterelles, les faisans, les canards, les poules d'eau, les hérons blancs, fournissent d'excellent gibier. Il y a aussi dans les bois des variétés infinies de perroquets : le kakatoës blanc, avec son diadème de plumes jaunes qui se ploient et se déploient comme un éventail ; le lori, presque tout rouge, avec la gorge noire et pourpre ; enfin, le perroquet vert, le plus commun de tous. Un autre oiseau estimé est le térengoulon, gros à peine comme un moineau, mais couvert des couleurs les plus vives, avec le dos d'un vert émeraude éclatant, le ventre d'un jaune d'or, la queue bleu de ciel, le bec et les pattes écarlates.

Les races qui peuplent cette île sont sans doute diverses, quoiqu'on sache peu de chose sur elles. Deux divisions principales doivent d'abord être établies, les Malais de la côte et les Harfours de l'intérieur ; les premiers, plus bruns et moins beaux que les seconds, plus dissimulés, moins soumis, moins tranquilles. On a déjà vu ce contraste à Manado.

L'île Célèbes appartint d'abord aux Portugais, qui s'y établirent en 1525 et s'y maintinrent même après avoir été chassés des Moluques. Les Hollandais ne s'en emparèrent que vers 1660, et la conservèrent, moins à cause des bénéfices qu'elle leur donnait que par la crainte de la voir tomber entre les mains d'une autre puissance. De tout temps les dépenses occasionnées par l'occupation ont excédé les recettes. On espère pourtant que les réformes introduites par le baron Van-der-Capellen rétabliront les choses sur un meilleur pied. Le régime absurde du monopole a pu étouffer à Célèbes toutes les richesses du plus beau sol ; mais le commerce et la culture libres doivent lui rendre les avantages dont la nature l'a dotée. Du reste, c'est une question qui reviendra pour nous quand nous jetterons un coup d'œil sommaire et général sur le système administratif qui a si longtemps régi ce qu'on nomme les *îles à Épices*.

CHAPITRE XXVII.

MALAISIE. — ILES MOLUQUES.

Le Siva, capitaine Norbott, était un joli brick de guerre, comme les Hollandais en ont dans ces parages pour le service de leurs colonies. Parti le 24 août de Manado, il doubla, par une bonne brise de terre, les îles qui terminent Célèbes au N. E. ; puis, quand il se trouva à une hauteur suffisante, il prit la bordée du sud

qui devait le conduire à Ternate. Cette traversée sur une mer unie, par un beau ciel et une brise favorable, avec un excellent voilier, se passa sans incident remarquable. Le 27, *le Siva* mouillait sur la rade de Ternate, ayant en vue la jumelle de cette île, c'est-à-dire l'île de Tidor. Quoique petites, elles sont les points les plus importants du groupe Guilolo, connu sous le nom de *Moluques propres*. Quelques autres, comme Banjan, Motir qu'un ancien voyageur nomme l'île de la Volupté, Batchian, et Makian qui a un cratère ouvert le long des flancs d'une montagne, en sont des annexes; leurs sultans ont même des colonies vassales sur la grande île de Guilolo.

Située par 0° 52′ de lat. sept. et 125° 12′ de long. à l'E. de Paris, TERNATE a 10 lieues de tour. Elle appartient à un sultan mahométan dont le magnifique *dalem* (palais) est bâti entre la ville et le fort néerlandais d'Orange. Ce sultan, que des traités politiques et commerciaux lient à la Hollande, s'était résigné, dans les temps de monopole, à l'extirpation de tous les arbres à épices, mesure désastreuse et absurde que le baron Van-der-Capellen a fait cesser depuis peu. Aujourd'hui, le monopole a fait place au régime du tarif. On paie aux cultivateurs de Ternate et de Tidor 10 sous pour une livre de clous, 12 sous pour une livre de macis, 8 sous pour une livre de muscade. Bâtie en amphithéâtre sur les bords de la mer, Ternate est une jolie ville peuplée d'environ 5,000 âmes. Fertile et bon, le sol de cette île comporte toutes les cultures intertropicales. Tout l'intérieur est peuplé d'habitants tranquilles et doux, indolents parce qu'ils ont peu de besoins et que rien n'excite leur activité. De tout temps, Ternate a été considéré par les Hollandais comme un poste très-essentiel, tantôt sous le point de vue commercial, tantôt sous le point de vue militaire. C'est l'une des frontières de la Malaisie néerlandaise. Aussi, attaqué à diverses reprises pendant la dernière guerre, le poste se défendit-il vigoureusement. Comme marché d'échanges, Ternate offrirait une foule d'avantages, si l'on savait mieux en apprécier l'importance. L'administration néerlandaise y est composée d'un résident assisté d'un secrétaire et de deux employés. On y trouve aussi une magistrature, un conseil de justice et une chambre des orphelins. — TIDOR, plus peuplée encore que Ternate, avec une ville du même nom, obéit comme sa voisine à un sultan vassal des Hollandais. Le sol, les cultures, y sont à peu près les mêmes. Comme je l'ai déjà dit, ces deux sultans ont chacun un pied-à-terre sur la grande île de Guilolo, la plus vaste des Moluques, qui reproduit en diminutif les quatre péninsules de Célèbes avec ses grands golfes tournés également du côté de l'E. La partie centrale de l'île obéit à des chefs indépendants.

Le Siva ne s'arrêta que quelques heures à Ternate, pour y prendre des dépêches du résident. Il reconnut tour à tour les sommets de Tawally, de Xoulla-Mangola, de Xoulla-Bessy. A la hauteur de cette dernière île, un koro-koro passa à quelques encâblures du brick. Deux ou trois individus en costume malais, debout sur la plate-forme, semblaient donner des ordres à une foule d'hommes nus, au corps bronzé, à la chevelure buissonneuse, pauvres journaliers qui s'épuisaient à

agir sur les pagaies. Sur l'avant et sur l'arrière flottaient des pavillons bleus avec un triangle rouge entouré de figures bleues semblables aux carreaux des jeux de cartes. Dans l'intérieur du triangle étaient encore trois ou quatre de ces carreaux. Enfin, sur le milieu du koro-koro flottait un troisième pavillon blanc beaucoup plus grand que les autres, et portant vers le centre une sorte de double coutelas dont les tranchants se regardaient. C'étaient sans doute les armoiries du rajah (le double *parang*, nom du couperet parmi ces peuples). Pour charmer les ennuis du maître et pour animer les rameurs, la navigation se faisait au son des tam-tams et des goum-goums.

Dans la journée du 31 août, *le Siva* parut devant le détroit de Bourou, gouverna sur la pointe Rouba, et laissa tomber l'ancre dans la baie de Caïeli, par trente brasses, devant le fort Défense. Le canot du brick ayant été mis à la mer, je m'y embarquai, et j'accompagnai chez le résident le capitaine Norbott, qui déjà s'intéressait à moi, et dont je m'étais fait un ami. Le résident M. Jansens nous reçut fort bien, et nous passâmes à terre quelques heures. Caïeli offre une suite de jolis points de vue. La rade est vaste et belle, pouvant contenir des escadres, quoiqu'à peine quelques caboteurs viennent de temps à autre y mouiller. Le fort Défense, en assez bon état, commande la rade. Situé au centre, il a, à sa droite et à sa gauche, les cases de bambou qu'occupent les Malais. Grand et assez peuplé, ce village forme ainsi un demi-cercle d'habitations, coupé çà et là de ruisseaux, et ombragé de magnifiques aréquiers, l'un des arbres les plus élégants des tropiques. Les montagnes qui couronnent Caïeli sont assez reculées dans les terres pour qu'on puisse facilement pénétrer dans la campagne. En suivant un sentier qui longe la droite du fort, on peut marcher pendant une lieue sous une allée de jacquiers, d'arbres à pain et d'autres grands végétaux d'une hauteur prodigieuse. Les perroquets volent dans ces forêts par troupes éclatantes et nombreuses.

Pendant notre court séjour, le résident voulut nous procurer le spectacle de quelques fêtes. Le divertissement principal fut une danse guerrière exécutée sur la place de Caïeli par des insulaires d'Amblou, île voisine de Bourou et son annexe. Des deux champions, l'un, nu jusqu'à la ceinture, n'avait qu'une espèce de caleçon collant et court comme celui de nos baigneurs, avec une simple calotte sur la tête; l'autre avait un pagne descendant de la ceinture jusqu'au-dessous du genou, une camisole ouverte et une calotte surmontée d'un ornement en métal. L'un et l'autre, armés de boucliers et d'une espèce de sabre, portaient et paraient des coups pendant qu'un musicien, frappant sur un goum-goum, semblait les exciter et régler la mesure du combat. Cette lutte avait lieu au milieu des rires de l'assemblée, car les champions accompagnaient leurs mouvements des gestes les plus comiques et de la plus expressive pantomime. Après cette danse des insulaires d'Amblou, vinrent des danses nationales des Malais, des Papous et des Harfours. Un enfant que M. Jansens, le résident, avait eu d'une femme malaise, se distingua dans ces exercices. Ces danses, par leur caractère et leurs détails, rappelaient

à nos yeux leur double origine asiatique et polynésienne, comme nous le rappelait le pays lui-même.

L'île de Bourou, très-haute et très-accore, s'élève du milieu de la mer des Moluques comme une muraille. Montueuse et inégale, elle est à l'intérieur peuplée d'Harfours moins souples et moins doux que ceux de Manado. Accoutumés dès l'enfance aux jeux guerriers, ces indigènes ne se sont jamais livrés qu'avec défiance aux avances des Hollandais. Sans doute ils n'attaquent ni le poste littoral, ni le château qui le défend; mais plus d'un poste isolé de la garnison a eu à souffrir de leurs agressions. La population de la côte se compose de Malais et de Chinois assez misérables. Les Malais professent le mahométisme, hantent les mosquées, ont des imans qui les prêchent et pratiquent la circoncision. A Bourou, comme dans tous les pays mahométans, les femmes se montrent très-réservées et fuient l'approche des hommes. A des traits agréables, des cheveux longs, noirs et soyeux, des yeux vifs, des pieds et des mains d'une forme délicate, elles joignent beaucoup de coquetterie dans leur costume. Elles aiment les ornements et les colliers. Sans la hideuse habitude du bétel, qui noircit leurs dents et donne à leurs lèvres une teinte sanguinolente, les femmes de Bourou seraient d'assez belles créatures. Parmi les habitants, les plus pauvres s'adonnent à la pêche; les plus riches élèvent des bœufs javanais de petite taille, qu'on exporte ensuite pour Amboine où ils sont consommés. L'île Bourou nourrit encore d'autres bœufs à l'état sauvage, des sangliers, des cerfs, des buffles et des babiroussas. Des serpents communs et venimeux infestent les bois de l'intérieur, où se rencontrent de belles essences d'ébénier vert, du cayou-pouti des Malais dont les feuilles donnent le cajeput, de bois de fer et de tek. L'air de Bourou est très-humide : la mousse y tapisse les arbres et forme autour des fontaines et des ruisseaux une margelle de verdure. La nature y est luxuriante comme dans toutes les contrées équatoriales, belle avec ces reflets de pourpre et d'or que le soleil y verse.

Le Siva ne s'arrêtait pas longtemps sur la même rade. Par sa destination, ce brick était une espèce d'estafette entre les îles de la Sonde et les Moluques, stationnant à peine sur chaque échelle secondaire pendant tout le temps voulu pour remettre et recevoir des dépêches. Cette mission étant remplie auprès des résidents de Caïeli, il remit à la voile le 1er septembre. Nous doublâmes la pointe Pela et louvoyâmes dans le détroit contre les vents de S. S. E. et de S. Parvenus le soir à la hauteur de la petite île Amblou, satellite de la grande île, nous prîmes le bord à l'E., serrant le vent autant que possible pour attaquer la rade d'Amboine. Contrarié par les vents, *le Siva* ne se présenta à l'entrée de la baie que le 4 septembre. A huit heures du matin, nous avions déjà rangé, à une demi-encâblure de distance, les rochers de Noessa-Niva, après quoi le capitaine Norbott fit gouverner sur le fort Vittoria. A ce moment l'île presque tout entière d'Amboine s'épanouissait devant nous, envoyant jusqu'au large les parfums de ses girofliers. Sur la plage toute verte et basse, se groupaient les maisons, les cases, qui semblaient aller s'adosser à un morne élevé sur lequel les habitations étaient plus rares et les

plantations plus clair-semées. Le fort, avec son pavillon au haut d'un mât et les embrasures de ses bouches à feu; la rade en fer à cheval, peuplée de navires à l'ancre, de pirogues, de koros en mouvement; la ville encadrée dans ce paysage, et, dans le lointain, les monts de l'île Ceram qui bornent l'horizon : tel est le premier aspect qu'offre l'île d'Amboine au navigateur qui arrive du large. Sa configuration géographique ajoute quelque chose de singulier à son aspect; car, dans sa longueur, estimée de 20 lieues, Amboine est coupée en deux péninsules à peu près égales par une vaste baie qui l'échancre et lui donne la forme d'un fer à cheval. Cette circonstance divise l'île en deux portions si distinctes, que les Hollandais ont affecté un nom à chacune d'elles : Hitou et Leytimor, séparées par une langue de terre qui n'a tout au plus qu'une demi-lieue de large. Ainsi la mer pénétrant dans ce vaste demi-cercle y forme deux baies, bonnes l'une et l'autre pour l'ancrage des plus gros navires. C'est devant la plus grande de ces baies, ou baie du midi, que les Portugais avaient bâti le fort Vittoria, où se loge encore aujourd'hui la garnison hollandaise. La ville est à une centaine de toises dans l'intérieur. Un canot du gouverneur, qui venait d'accoster *le Siva*, nous conduisit à terre. Comme le capitaine Norbott était obligé de partir à l'instant même pour Batou-Gadja, résidence du gouverneur, les officiers du bord s'offrirent à me servir de guides dans une promenade au sein de la ville. Une fois cette tournée faite, nous devions nous-mêmes nous diriger sur Batou-Gadja, où nous étions invités à dîner.

Notre première halte eut lieu dans le fort, ouvrage de médiocre défense, bâti par les Portugais et tombant en ruines. La garnison ordinaire s'y compose de 700 hommes environ, dont la milice indigène forme la plus grande partie. Ces troupes étaient proprement tenues; mais, composées de recrues du pays et comptant à peine une quarantaine d'Européens dans leurs rangs, elles feraient sans doute triste figure si elles avaient à se mesurer contre des troupes anglaises ou françaises. Non loin du fort, et en gravissant la hauteur, nous pûmes déjà voir quelques types des beautés malaises. Auprès d'une fontaine sortant du rocher, était une jeune fille, qui venait remplir ses deux bardaques; cette jeune fille était vraiment jolie, svelte et gracieuse. Près d'elle était un milicien en petit uniforme, pieds nus et la casquette sur la tête. Un jeune Malais, posé derrière la fontaine, complétait le groupe.

Nous continuâmes notre chemin vers la ville par une allée de fort beaux arbres, que bordent de jolies habitations à l'européenne. Amboine s'étend dans la plaine en demi-lune dont le centre est occupé par le quartier des Européens. De grands édifices, des maisons entourées de galeries somptueuses et vastes, des rues droites, larges, aérées, des jardins plantés de beaux arbres, voilà ce que nous offrit cette partie opulente et privilégiée de la ville. Le quartier des Malais couvre un espace considérable. S'il a un aspect moins riche, il offre, en revanche, beaucoup plus de parties pittoresques et de beautés naturelles. On y trouve, à chaque pas, délicieusement groupées, des cases en bambous, des murailles en sagoutier, au milieu de portiques élégants et de palmiers qui s'inclinent pour ombrager de

fort jolies mosquées. Ce quartier malais est occupé par la race la plus pauvre de ce comptoir, par les hommes de peine des Européens et des Chinois, leurs maîtres par la force ou par l'intelligence. Dans toute cette étendue, règnent dans les rez-de-chaussée des cases, de chétives boutiques, où sont exposés de petits poissons du pays, ou des fruits du territoire. L'occupation principale des Malais est la pêche. Leurs pirogues, chargées de filets, couvrent la rade dans le jour, et vont à la pêche au bruit du tam-tam, sans lequel les rameurs n'auraient sans doute pas d'énergie. Le soir encore, la rade s'illumine des feux des bateaux pêcheurs.

Le troisième et dernier quartier d'Amboine est le quartier chinois. Là, ces marchands nomades ont fondé une colonie, comme à Sincapour, à Manille, à Batavia, comme ils le feront partout où il y aura de l'or à gagner; car les Chinois sont les Israélites de l'Orient. Ceux que j'y vis ne différaient en rien de ceux que j'avais vus : même activité, même entente des affaires, même propreté dans l'étalage des marchandises, même ordre dans leurs maisons silencieuses, où les femmes restent cloîtrées. Ce qui me frappa le plus, ce fut le *campong* ou bazar. C'était l'heure où les habitants d'Amboine venaient s'y approvisionner de toutes les choses utiles à la consommation journalière. Là se vendent les plus beaux fruits, les plus beaux poissons. On y trouve aussi des étoffes, des objets de luxe de Chine et d'Europe, des parasols, des laques, du thé. Rien ne saurait donner une idée du mouvement qui règne sous cette halle, vaste hangar que supportent une vingtaine de grands poteaux, et dont la toiture est recouverte en chaume. Des officiers hollandais s'y croisent avec les pêcheurs malais; des douaniers chinois, apostés par le gouverneur, y exercent une active surveillance, tandis que toute cette foule d'indigènes se heurte, se croise, parle, se querelle et tourbillonne dans l'enceinte. La nuit venue, ce bazar ne perd rien de son activité; c'est au contraire l'instant où les marchands s'y rassemblent de préférence. Ils y restent jusqu'à neuf heures. Chaque boutique s'éclaire d'une ou deux torches de résine enveloppées dans des feuilles de sagouer, éclairage qui produit peu de fumée. Ainsi des Européens, des Malais et des Chinois, voilà de quoi se compose la population d'Amboine. Ces trois races distinctes habitent dans la même ville sans presque se mêler, si ce n'est de rares mariages qui ont lieu entre individus appartenant à des familles de Chinois et de Malais, ou bien encore par quelques croisements entre Européens et jolies filles malaises. Malgré ce contraste de mœurs, d'origine et de religions, Amboine est une ville facile à gouverner. Tout est prévu, tout est réglé pour cette population de 10,000 âmes; le flegme paternel des Hollandais y fait la loi.

Les jours suivants se passèrent en courses aux environs. Nous vîmes d'abord le jardin de la Compagnie, qui offrait peu d'objets remarquables; puis le tombeau du célèbre naturaliste Rumphius, simple mausolée entouré du joli arbuste qu'on nomme *panax fructicosum*. Ensuite nous nous engageâmes au sein de la campagne, l'une des plus belles et des plus riches qu'on puisse voir. Le premier arbre que nous remarquâmes fut le sagouer, dont les pédoncules fraîchement coupés distillent une liqueur agréable que l'on recueille au moyen de morceaux

de bambou. Chacun de ces arbres peut fournir par jour, et pendant plus de deux mois, de six à huit litres de liqueur. Pour empêcher sa fermentation, les habitants se servent du bois du *sonlonnea*. Outre la liqueur, il résulte de cette sécrétion de l'arbre une espèce de sucre noir que les Malais nomment *goula-itan* et qui se forme en pains cristallisés. Le sagouer fournit encore des filaments dont les naturels font de très-bonnes cordes, et qu'à leur forme, à leur couleur noire, on prendrait presque pour des crins de chevaux. Enfin, les jeunes fruits du sagouer, préparés avec du sucre, donnent une confiture excellente.

Les naturels qui peuplent les environs d'Amboine sont des Malais mélangés sans doute avec les premiers indigènes. Nous entrâmes dans une de leurs cases, composée simplement de tiges de bambou rapprochées les unes des autres et recouvertes de feuilles de sagoutier. Trois femmes se trouvaient dans cette pauvre demeure, et, à notre aspect, leur premier mouvement fut un sentiment d'effroi. Nous demandâmes à acheter quelques objets; mais il ne nous fut répondu d'abord que par des refus constants. *Trada ! trada !* (rien ! rien !) disaient-elles ; et sans doute cette défiance de leur part venait de la mauvaise réputation que les Européens s'étaient faite dans ces villages. A peine, en effet, eûmes-nous offert quelques bagatelles à la maîtresse du logis, que nous obtînmes au delà de ce que nous avions demandé. On nous servit des patates, des ignames, avec du vin de sagouer légèrement fermenté. De ces trois femmes, une seule avait déjà atteint l'âge mûr ; c'était la maîtresse du logis : les deux autres, ses filles sans doute, étaient jeunes, jolies, bien prises dans leur taille : une simple chemise, tombant jusqu'à mi-jambe, et fixée autour des reins par une ceinture, laissait deviner en elles une grande perfection de formes. Quant aux hommes qui survinrent, ils portaient un simple caleçon, semblable au langouti des nègres. Ils sont doux, sobres, industrieux, quoique indolents.

En quittant cette case pour retourner vers Amboine, nos guides nous montrèrent un *maté*, monument votif et funéraire sacré pour les naturels. Ces matés sont ordinairement de petits hangars surmontés d'un toit d'environ deux pieds d'élévation, couverts des folioles du nipa, et soutenus par quatre pieds de bambou. Du milieu de ce toit pendait un tronçon de bambou attaché à une corde et couvert d'une moitié de coco. C'était là qu'on avait enfermé, nous dit-on, quelques effets du naturel qui y était enterré. Coco, bambou, poteaux, toiture, tout était sacré, et ne devait pas même être profané par le contact.

A peu de distance de la ville, et dans un jardin qui l'avoisine, une musique étrange attira notre attention. Les sons en étaient justes et non sans quelque mélodie. Nous approchâmes pour voir de quel instrument ils sortaient. C'était un bambou de 60 pieds de haut que les naturels avaient fixé sur le bord de la mer dans une situation verticale. Entre chaque nœud se trouvait une fente d'environ un pouce de long, et toutes ces fentes, formant comme autant d'embouchures, rendaient un bruissement doux et plaintif quand le vent s'y introduisait. C'était la harpe éolienne des naturels, et la musique qui en résultait vibrait comme celle

de l'harmonica. On avait eu soin de pratiquer les trous en sens différents, pour que la brise animât l'instrument de quelque côté qu'elle vînt.

A mesure que nous nous rapprochions, les plantations de muscadiers et de girofliers devenaient plus importantes. Les plus grands parmi les muscadiers n'avaient guère plus de vingt pieds ; l'arbre s'élève parfois jusqu'à la hauteur des plus hauts poivriers. Les feuilles sont alternes et ovales, courtement pétiolées, coriaces, glabres, d'un vert brillant en dessus, blanchâtres et glauques à la surface inférieure. Cet arbre, qui a le port de l'oranger et du laurier, donne des fruits depuis l'âge de dix ans jusqu'à cent ans. Le giroflier croît jusqu'à la hauteur de quarante pieds et étend au loin ses feuilles pointues. Ce sont les boutons à fleurs qui constituent l'épine connue sous le nom de clou de girofle, dont la récolte se fait depuis novembre jusqu'en février. On trouve aussi à Amboine un giroflier sauvage qui diffère de l'autre par ses feuilles plus longues et son tronc plus élevé.

Mes promenades aux environs de la ville me faisaient découvrir chaque jour de nouvelles beautés dans ce magnifique territoire. Située sous une douce latitude, dans une atmosphère égale et salubre, Amboine est une des résidences favorisées des Moluques. Son sol rocailleux donne de la sève aux épices, qui font sa richesse. Les flancs de ses montagnes sont d'une grande fertilité, ses plaines et ses grèves élèvent des cocotiers et des sagoutiers. Quoique moins cultivé, le riz y prospère ; le café et l'indigo ont réussi dans toutes les expériences qu'on y a faites ; le bois de cayou-pouti donne en abondance l'huile médicinale connue sous le nom de cajeput. Mais de toutes ces richesses la plus grande est celle du giroflier (*caryophyllus aromaticus*), arbre précieux, qui a occasionné des guerres longues et sanglantes. Le monopole de la culture de ce végétal a coûté bien du sang à l'archipel, et les bénéfices qu'il a procurés à ses exploitants n'ont pas offert l'équivalent de ces cruels sacrifices. Les districts d'Amboine, de Harouko, de Larique, de Saparoua et de Hila, ont été plus spécialement affectés à la culture du giroflier : on les a subdivisés en cantons placés sous la surveillance de chefs natifs. Dans ces cantons, les parcs ou jardins, nommés en malais *tanah-daté* et contenant une certaine quantité de girofliers, sont placés sous la garde des *orang-touas* (anciens), chefs subalternes qui exercent sur les plantations un droit de surveillance, dirigent l'entretien et président à la récolte, qui dure deux ou trois mois. On assure que le produit moyen d'un giroflier s'élève à 5 ou 6 livres de clous, quoiqu'on en ait vu qui donnaient jusqu'à 25 livres. L'arbre lui-même est magnifique, avec ses branches courtes, ses feuilles oblongues et d'une couleur foncée. A quinze ans, le giroflier porte des fruits ; il est dans toute sa force à vingt ans. Le clou, *tjinkéh* en malais, est d'abord d'un vert clair, ensuite jaune-orange ; puis il prend une couleur foncée qui indique que la récolte peut se faire. Quand on veut garder des clous pour les semer, il faut les laisser un mois de plus sur l'arbre ; pendant ce temps, la graine grossit, perd son odeur aromatique et tombe. Semée vingt-quatre heures après, elle germe et pousse des rejetons. Le giroflier

se multiplie aussi au moyen de plants et de greffes. Année commune, la récolte des clous de girofle peut être évaluée de 250 à 300.000 livres.

Amboine a été depuis plusieurs siècles le verger exclusif des girofliers, et ce n'est que depuis peu d'années qu'on y a permis la culture du muscadier. Des deux produits essentiels des *îles aux Épices*, les Hollandais, catégorisant le monopole, en avaient affecté un à une île, l'autre à une autre, le giroflier à Amboine, le muscadier à Banda. Banda ne pouvait pas cultiver le girofle, Amboine ne pouvait pas cultiver la muscade. Il y a plus : on envoyait sur toutes les îles circonvoisines des agents qui avaient l'ordre d'arracher tous les plants de girofliers et de muscadiers, de les raser, et de punir de peines très-sévères les Malais et les Harfours qui oseraient se livrer en fraude à ces cultures privilégiées. On a mis des troupes sur pied, on a fait de longues et rudes campagnes, des croisières coûteuses, contre des végétaux. Le fer et le feu ont dévasté ces coteaux et ces plaines, afin que la terre ne produisît point au delà de ce que voulaient les exploitants. A l'appui de ce calcul stérilisant, il a fallu encore bâtir des forts, entretenir des postes nombreux, payer des pensions aux princes indigènes. Ces actes de vandalisme économique ne restèrent pas circonscrits dans ces contrées lointaines, hors des regards de l'Europe : quand le système de prohibition locale n'avait pas suffi pour amoindrir les récoltes, de telle sorte que la valeur des épices se maintînt à la hauteur des tarifs de la Compagnie, on organisait à Amsterdam et à Hambourg de grands auto-da-fés de cannelle, de muscades et de girofle, offrant ainsi d'autres victimes au démon du monopole.

On va croire sans doute que ce système, poursuivi avec une persévérance et des rigueurs inouïes, a dû couvrir d'or ceux qui l'employaient. Bien au contraire. Jamais la Compagnie n'a pu vendre en Europe pour plus de deux millions de florins de clous de girofle, de noix muscades et de macis, tandis que l'entretien des îles aux Épices coûtait près de trois millions aux exploitants privilégiés. Ainsi le monopole (une longue expérience le prouve) est une arme à deux tranchants, blessant ceux qui s'en servent autant que ceux qu'elle frappe. Depuis peu d'années, la Hollande semble être revenue à de plus saines applications d'économie commerciale. Le premier pas a été d'élargir le cercle des cultures et d'annuler des prohibitions ridicules. Peut-être arrivera-t-elle un jour au commerce libre des épices, qui gagnera beaucoup à être émancipé.

Amboine peut être regardé comme le chef-lieu des îles Moluques, dépendantes elles-mêmes du gouvernement général établi à Java. Le gouverneur d'Amboine a sous ses ordres plusieurs résidents et sous-résidents : à Ternate, à Banda, à Larique, à Bourou, à Ceram, à Manado, à Gorontalo. Sous les ordres du gouverneur des Moluques est un administrateur en chef (*hoof administrateur*) chargé de la gestion générale de la colonie. Des tribunaux de justice existent dans toutes les résidences. Sous l'administrateur en chef sont les *orang-kaïas*, chefs indigènes que les Hollandais choisissent de préférence parmi ceux qui se sont convertis au christianisme. Chacun de ces orang-kaïas surveille cent naturels. Une épée à poi-

gnée d'argent, don de la Compagnie, un costume noir européen, un chapeau tricorne et des souliers, distinguent ces hommes de leurs subordonnés. Leur place est un moyen de faire fortune, et ils en profitent. Le régime hollandais, à la fois paternel et fiscal, fournit matière à une foule d'abus dont les chefs malais et les collecteurs chinois savent merveilleusement tirer parti. Il en résulte que pressuré de toutes parts et sachant qu'il ne travaille que pour ses maîtres, l'Amboinais se laisse aller au découragement et à la nonchalance. Les indigènes parlent la langue malaise, dont la prononciation est harmonieuse et douce. Ils usent du bétel presque du matin au soir, ainsi que d'un extrait de plantes amères, connu sous le nom de *gamber*. Ils vivent de poisson, de viande et de légumes. La population générale du pays peut s'élever de 45 à 50,000 habitants, dont environ 2,000 Européens, et le reste Malais ou Chinois. On y compte aussi quelques esclaves tirés pour la plupart de Macassar et de Ceram.

Cette dernière île n'est séparée de la côte d'Amboine que par un canal étroit. Après Guilolo, CERAM est la plus grande de toutes les Moluques; elle est la plus grande du groupe d'Amboine. Une partie considérable de l'île dépend d'un sultan vassal des Hollandais. Suivant Forrest, Ceram a 67 lieues de long sur 13 à 14 de large. Elle produit du sagou, du girofle, malgré les interdictions hollandaises; elle est couverte de magnifiques casuarinas. Des torrents coupent dans tous les sens une contrée toute montueuse, et sans les arbres qui, s'abaissant d'une cime à une autre, forment des ponts naturels, les communications intérieures seraient presque impossibles, dans ces forêts profondes. A Ceram, comme à Célèbes, existe dans l'intérieur une race de Harfours; mais, s'il faut croire au caractère féroce que lui attribuent les anciens voyageurs, nul autre rapport, si ce n'est celui du nom (hommes) des terres n'existe entre ces Harfours et les paisibles habitants du lac de Tondano. D'après Valentyn, les hommes vont nus, à l'exception d'une ceinture roulée autour des reins, avec des fleurs et des feuilles de palmier attachées sur la tête, les épaules et les genoux. Leur bouclier carré est incrusté d'ivoire, de coquillages et de nacre de perle. Parmi ces insulaires, les faveurs d'une jeune fille ne s'obtiennent qu'au prix de cinq ou six têtes d'ennemis. Pour conquérir de tels trophées, ils se tapissent dans les bois, se couvrent de mousse, se déguisent ainsi en arbres et en plantes buissonneuses, de manière à tromper l'imprudent qui se hasarde sous ces profondeurs. Ils surprennent ainsi l'ennemi, l'attaquent par derrière, lui coupent la tête, et rentrent dans leur village au bruit des acclamations. Montanus, prédicateur hollandais, raconte qu'un chef d'Harfours, croyant lui donner un spectacle intéressant, fit exécuter une danse guerrière qui se termina par des coups d'épée sérieux, par du sang et des cadavres; et quand le pasteur conjura le roi de terminer cette boucherie : « Ce sont des esclaves, » dit celui-ci.

Outre Amboine, Bourou et Ceram, le groupe d'Amboine comprend encore GORAM, l'un des points les plus avancés vers l'orient où ait été porté le mahométisme; HAROUKO, MANIPA, SAPAROUA et NUSSA-LAUT, soumis à la domination

directe des Hollandais. Reste encore le groupe de BANDA, l'un des plus importants et des plus riches de tout l'archipel des Moluques, groupe qu'on peut nommer la terre aux muscades. Les principales îles sont BANDA-NEIRA, la plus grande du groupe et résidence du gouverneur hollandais; ROSINGAIN, LONTHOIR et POULO-AIJ; enfin, GOUNONG-API, qui n'a de remarquable que son volcan en activité. De ces îles, l'île Rosingain est la moins habitée, depuis qu'on y a ordonné les extirpations de muscadiers. On dit pourtant que des esclaves libérés s'y sont établis depuis peu, et lui ont donné quelque importance.

Mais les trois points essentiels sont Banda-Neira, Lonthoir et Poulo-Aij, îles qui forment, avec le Gounong-Api, la belle et sûre rade de Banda, que défendent les forts de *Belgica* et de *Nassau;* ceux de *Hollandia*, sur les hauteurs de Lonthoir. D'après les rapports des ingénieurs hollandais, cette position est inexpugnable, et cependant Banda s'est rendue aux Anglais. Le fort de Nassau, fondé par les Portugais, tombait en ruines, quand l'amiral Peter Willemsz Verhove laissa tomber l'ancre à Neira, le 8 avril 1609, et le reconstruisit. Cet établissement ne s'acheva point toutefois sans une catastrophe : l'amiral et une partie de son équipage furent massacrés. Ce fut seulement en 1621 que le gouverneur général Koen, avec quelques troupes auxiliaires d'Amboine, parvint à réduire Banda et les îles adjacentes. Dans l'intervalle, le fort Belgica avait été construit. Informe d'abord, il fut réédifié sur un plan plus vaste par l'amiral Speelman.

Banda doit sa fortune au privilége de l'exploitation des noix muscades, exploitation chèrement payée par l'insalubrité du climat et par des tremblements de terre épouvantables. En 1691, les ravages de l'éruption volcanique furent si grands, ils furent accompagnés d'un tel soulèvement dans les eaux de la mer et de telles secousses dans la charpente de l'île, que la portion la plus aisée de la population émigra pour Amboine et Ternate. Le sol pierreux de Banda ne semble être spécialement propre qu'à la culture de la noix muscade et du macis, quoiqu'on trouve dans les parties boisées l'arbre de canari dont on tire une espèce d'huile, le sagouer, les citronniers, les bambous, les cocotiers. Banda peut fournir annuellement 500,000 livres de noix muscades et 150,000 livres de macis. Ce dernier produit est l'enveloppe interne de la noix. Nulle part encore le muscadier n'a pris de plus beaux développements. Quand la fleur du muscadier tombe, la noix se forme; elle grossit lentement, prenant la forme d'un abricot. Son écorce, d'un vert jaunâtre, s'écaille et s'entr'ouvre pour laisser voir la muscade recouverte de son macis d'une belle couleur rouge. Le produit annuel moyen d'un arbre est de cinq à six livres de noix. Ces noix, détachées de leur écorce verte et du macis, sont exposées sur des claies, à la fumée, dans les bâtiments destinés à cet usage, puis dépouillées de leur écorce intérieure pour être trempées dans de la chaux mélangée d'eau de mer. Cette préparation exige des soins infinis.

L'exploitation du muscadier à Banda diffère de celle du giroflier à Amboine. A Amboine, ce sont des indigènes qui soignent ces cultures; à Banda, ce sont des créoles nés d'Européens. Ici c'est le travail esclave; là le travail libre. Le con-

traste provient d'un fait très-ancien. En 1621, quand Banda-Neira et Lonthoir eurent été soumises par la force, la majeure partie des peuplades indigènes périt par les armes ou s'exila volontairement. Pour donner des bras à ce pays désert, la Compagnie colonisa le territoire, et le partagea gratuitement entre tous les Européens qui s'offraient pour l'exploiter. La seule charge pour les acceptants était la vente exclusive à la Compagnie des épices produites, et cela dans les termes d'un tarif stipulé. En revanche, la Compagnie attribuait plusieurs avantages aux colons. On divisa le territoire de Poulo-Aij en trente-un parcs de terre, celui de Lonthoir en trente-quatre, et celui de Banda-Neira en trois, chacun de vingt-cinq *âmes de terre*, c'est-à-dire formant l'étendue que vingt-cinq esclaves pouvaient cultiver. Quand cette concession fut faite, les planteurs européens firent venir des esclaves, et l'exploitation du muscadier commença. Cet essai, il faut le dire, n'a pas été favorable au système de colonisation au moyen d'aliénation de terres. Loin que la pensée de la propriété fût un stimulant pour les Européens établis, ils laissèrent le soin de cette culture à leurs esclaves, n'y employant que les sujets les plus médiocres, et gardant les plus beaux, les plus robustes, pour le service de leurs maisons. Aussi, par suite de cette vie oisive et molle, presque tous se sont peu à peu ruinés, grevant leurs terres d'hypothèques et dépensant en six mois cinq années de leurs revenus. En 1796, le passif de cette petite colonie s'élevait à 300,000 rixdalers, et ceux des colons qui étaient restés riches ne devaient qu'à la contrebande leurs scandaleuses fortunes. L'un de ces derniers, devenu millionnaire par ce moyen, ayant été traduit en justice et condamné aux travaux forcés, osa proposer à la Compagnie 100,000 florins pour être autorisé à porter une chaîne d'or au lieu d'une chaîne de fer.

Les îles Moluques, ou *îles Royales*, du mot arabe *el melek* (roi), portent le caractère évident de terres volcaniques. L'aspect déchiré du sol, des pics énormes sortant tout à coup d'une mer profonde, des rochers bizarrement groupés et s'élançant à une grande hauteur; enfin, une foule de volcans, soit éteints, soit en activité, indiquent une contrée longtemps bouleversée, et qui a dû éprouver quelque cataclisme à une époque qu'on ne saurait préciser.

L'histoire de cet archipel, avant que les Portugais y eussent abordé, a un caractère fabuleux qui doit provoquer la défiance. Vers le commencement du XVIe siècle, elle commence à se mêler à celle d'Albuquerque et des autres navigateurs ses compatriotes. Alphonse de Souza parcourt cet archipel; Garcia Henriques, Britto Galvan, y abordent à leur tour. La reine régente de Ternate et le roi de Tidor se disputent l'honneur d'avoir dans leurs États un fort gardé par des Portugais. C'est la reine qui obtient la préférence. Pour la payer de ses sympathies, Britto, le chef de l'escadre portugaise, la destitue en 1527. Plus tard, accusé de sorcellerie par son oncle, le jeune roi de Ternate se réfugia dans la citadelle, où il périt en cherchant à sauter par une fenêtre. Mais son peuple se refusa alors à approvisionner le fort, ce qui amena une collision. Le commandant de l'escadre portugaise, Menezès, s'empara des trois chefs, fit couper la main droite à

deux d'entre eux, et livra le troisième à deux énormes chiens qui le dévorèrent. Exaspérés par de telles vengeances, les naturels bloquèrent le fort et affamèrent la garnison. La chronique portugaise dit qu'il fallut, pour se tirer de là, vaincre 30,000 indigènes; puis, qu'à la suite de ce miraculeux triomphe, on envoya le roi de Ternate dans l'Inde pour le convertir au christianisme. Cette phase de succès fut de courte durée : le roi de Ternate, revenu de son voyage, ayant été assassiné par le gouverneur général Lopez de Merquito, son fils Baber se retira dans les montagnes avec tous les indigènes; et en 1580, Bab-Ullah parvint à expulser les Portugais. Ils se réfugièrent sur Amboine, où, depuis un demi-siècle, saint François-Xavier avait implanté le christianisme.

Ce fut vers ce temps que les Hollandais parurent dans l'Inde sous la conduite de Peterboot, le premier gouverneur général de Batavia. Tour à tour vainqueurs des Portugais et des Anglais, vers 1620 ils s'établirent dans les Moluques et y organisèrent un système de colonisation, qui, malgré ses vices, résista aux siècles et sera à peine modifié de nos jours. Le roi de Ternate se vit contraint d'aller à Batavia, et d'y signer un traité par lequel il laissait arracher de son île les muscadiers et les girofliers. On en exigea autant du roi de Tidor. Le prix de ce sacrifice fut pour le premier une pension de 70,000 livres, et pour le second une pension de 13,000 livres.

Ainsi, depuis l'époque où Étienne Verhaeye et le vice-amiral Jacques de Heemskerk conclurent leur premier traité avec les orang-kaïas, c'est-à-dire vers les premières années du XVIIe siècle, jusqu'à la fin du XVIIIe, les Hollandais gardèrent sous leur patronage incontesté les *îles aux Épices*, et distribuèrent à l'Europe, dans la mesure qui convenait à leurs intérêts mercantiles, ces produits dont elle était alors avide. Cette possession ne fut inquiétée pendant ces deux siècles que par quelques révoltes locales, que l'habileté des gouverneurs généraux sut étouffer par la force ou calmer par la persuasion. En 1796 survinrent des ennemis plus sérieux; les Anglais s'emparèrent, au nom du stathouder, de toutes les Moluques, d'Amboine, de Banda, de Bourou. Ternate seule ne se rendit qu'en 1801. Dans les années que dura cette occupation, la digue élevée à grand'peine par le monopole hollandais fut rompue. Exploitant son privilége en sens inverse, la Compagnie anglaise des Indes orientales exporta, de 1796 à 1798, 817,312 livres de clous de girofle, 93,742 livres de muscades et 46,730 livres de macis, sans comprendre dans ce chiffre aucune des exportations particulières. Les traités de 1814 et de 1815 ont rendu aux Hollandais, avec leurs possessions malaises, tous les comptoirs des Moluques. Quel que soit le génie de colonisation entreprenante qu'aient montré les Anglais, ils n'ont pas cette persévérance, cette paternité flegmatique et sévère, cette expérience locale, ces habitudes de sage économie, qui rendaient possible aux Néerlandais la possession de ces groupes lointains, situés hors de la route de tous les vaisseaux. Les Moluques embarrassaient l'Angleterre; elles profiteront à la Hollande, si elle persiste dans la voie de réformes que l'habile Vander-Capellen a ouverte le premier.

CHAPITRE XXVIII.

MALAISIE. — ILE TIMOR.

Le Siva quitta la rade d'Amboine le 10 septembre. Après avoir aperçu quelques-uns des écueils et des îlots bas dont cette mer est semée, il prolongea, le 15, l'île Timor, et mouilla le jour suivant dans sa baie principale, celle de Coupang, connue aussi sous le nom de Babao. C'est une vaste échancrure qui ne semble pas avoir moins de cinq à six lieues de profondeur sur trois ou quatre de large. Ouverte à l'O., elle n'est sûre que depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'octobre. A mesure qu'on pénètre dans l'intérieur de ce bassin, les terres grandissent et se dressent en amphithéâtre. On voit se développer peu à peu une ligne de coteaux verdoyants, couverts de bruyères, d'où s'élancent des bouquets de magnifiques cocotiers. Le fort hollandais de Concordia avec son enceinte de murs, et sur la gauche le petit village malais partagé par une rivière, complètent ce tableau, dont les détails et l'ensemble satisfont le regard. Une demi-heure après notre arrivée, la yole du brik accostait le débarcadère du fort Concordia. Ce fort a du côté de la mer un rempart naturel de rochers, et du côté de la terre une enceinte qui le défend contre toutes les attaques des naturels. Mais la disposition du terrain le mettrait à la merci d'une descente de troupes bien disciplinées. A marée haute, on pourrait débarquer devant le fort même, dans une cale située à l'entrée de la rivière ; à marée basse, il faut s'échouer sur la plage. Coupée en deux parties par la rivière qui la traverse, la bourgade malaise a pour communication d'un bord à l'autre un pont de bois assez solidement construit. Le fort hollandais est à l'O. : le quartier chinois est à l'E. La bourgade se compose de deux cents maisons à peu près, jetées çà et là, sans ordre, sans plan régulier. Elles sont presque toutes construites en bois ou en bambous fendus. L'intérieur de la bourgade est aussi vert que la campagne elle-même. Des manguiers et d'énormes figuiers banians forment au-dessus de chaque rue d'impénétrables voûtes de feuillage. Il en résulte pour les maisons qui les bordent une fraîcheur délicieuse, bienfait inappréciable dans cette zone équatoriale.

Nous avions deux jours pour visiter Timor. Notre brick-estafette laissait à peine à ses passagers le temps de respirer l'air des grèves. Il fallut se contenter de relever ce que Coupang et son littoral offraient de plus curieux, et pour le reste s'en tenir aux descriptions qu'en ont faites tour à tour Péron, Hogendrop et Freycinet. Dès notre première course dans l'intérieur, nous dûmes regretter de n'avoir pas plus de loisir pour visiter un pays d'une si belle végétation. Les palmiers grandioses, les aréquiers annelés, avec leurs gracieux panaches, ne laissaient voir le paysage que par éclaircies; mais ce qu'on en voyait se composait de sites ravis-

sants et variés. Aux environs même de la bourgade, et sur une plaine plus découverte, nous aperçûmes le cimetière malais, composé de petits mausolées en pierres semblables aux *tumulus* romains. Tous ces environs sont embellis de vergers et de jardins situés, pour la plupart, sur les bords de la rivière. C'est là que les riches bourgeois de Coupang se retirent pour se dérober aux chaleurs de la côte. Accueillis dans une de ces habitations, nous admirâmes longtemps ce qu'elle contenait de beautés naturelles et d'aisances somptueuses. Elle était située dans une campagne charmante, à une lieue de la ville. Une foule d'arbres, les uns couverts de fleurs, les autres chargés de fruits, l'air embaumé, l'eau qui bruissait en glissant sur des roches granitiques, les brises qui agitaient le feuillage, le roucoulement des tourterelles, le cri de la perruche et du calao à tête chauve, tout contribuait au charme de cette délicieuse résidence. La rivière, protégée par des rideaux de bambous élevés, semblait être une salle de bains où les propriétaires du voisinage venaient tromper les longues heures caniculaires. A la suite du bain pris en famille, ils se couchaient sur des nattes à l'ombre des bosquets d'orangers et de tamariniers. Là, une chique de bétel à la bouche, ces sybarites s'endormaient, massés par de jeunes esclaves qui, à l'aide de chasse-mouches en latanier, protégeaient leur sommeil contre les insectes importuns.

La maison que nous devions visiter s'offrit à nous à la suite d'une longue avenue parallèle à la rivière. L'allée du milieu était vaste et sablée; elle aboutissait à un grand bassin carré, rempli de beaux poissons. Au delà était un large péristyle, supporté par des colonnes et dont le dessus formait une espèce de kiosque chinois, pittoresque et gracieux. Ensuite venait une cour, puis enfin la maison, protégée par deux rangs de galeries extérieures, parquetées, et meublées de jolis fauteuils en cannes. Cette résidence appartenait à une riche Malaise, veuve d'un des souverains du pays. C'était une femme déjà âgée, un peu chargée d'embonpoint, mais ne manquant ni de noblesse ni de dignité. Vêtue de magnifiques pagnes, elle vint à nous avec une escorte de jeunes filles couvertes d'étoffes blanches et portant les cheveux nattés au sommet de la tête. Quelques esclaves mâles, en gilets et en pantalons blancs, semblaient attendre qu'on leur donnât des ordres pour le service. A peine étions-nous assis sous la galerie, au milieu de ces bois, de ces fleurs, de ces eaux courantes ou jaillissantes, que toute cette troupe de jeunes filles et de jeunes garçons se mit en mouvement pour la collation qu'on allait nous offrir. Cette collation fut servie avec une rapidité qui tenait de la magie : les sucreries sur des cabarets chinois, le thé, les confitures, les pâtisseries, les fruits, les essences, circulèrent parmi les convives, pendant que la propriétaire de cette résidence vraiment royale présidait à tout avec la plus affectueuse sollicitude.

Après la collation, nous eûmes le spectacle d'une fête. Les jeunes filles revinrent dans un élégant costume, les cheveux huilés et noirs, réunis à la grecque et retenus par une épingle d'or, avec un pagne léger qui ne leur tombait qu'à mi-jambe, sveltes et gracieuses comme des sylphides. Les jeunes esclaves, tous bien

faits et de bonne mine, se mêlèrent à ces groupes féminins, et la fête commença, les chants d'abord, les danses ensuite. Le chant, lent et monotone, avait une harmonie sauvage qui vibrait jusqu'au fond de l'âme. La danse des femmes se composait de passes gracieuses, où leurs corps élégants dessinaient leurs sveltes et moelleuses proportions; la danse des hommes consistait en pantomimes militaires, en combats simulés, qui prenaient souvent un caractère farouche. Nous vîmes figurer un tournoi à cheval, dans lequel les champions couraient l'un sur l'autre au galop, la lance en arrêt, ne s'arrêtant et ne s'évitant que lorsque les haleines de leurs coursiers se confondaient déjà. Rien de plus étrange et de plus hardi que ces cavaliers de Timor, montés sur des chevaux dont les belles proportions rappellent les étalons arabes, avec une camisole blanche et flottante, la tête entourée d'un mouchoir qui laisse échapper de longues mèches de cheveux, le bras ceint d'anneaux, l'arme d'une main, le bouclier de l'autre; pressant du talon le flanc de leur monture, se cherchant, se fuyant, se heurtant, esquivant le choc avec une effrayante et prodigieuse adresse. Le soir venu, la fête continua aux flambeaux. Cent torches furent allumées et portées par des esclaves qui figuraient comme des candelabres autour de l'enceinte du bal. La musique renforcée se composa de cinquante à soixante goum-goums et tam-tams qui répandaient au loin leur épouvantable harmonie. Enfin, les danseurs reparurent avec des pagnes très-courts, sans armes, sans boucliers, les bras, la chevelure, les jambes ornées de feuilles de latanier et de fleurs de malaty. Ils exécutèrent différentes danses au bruit de l'orchestre et aux chants de l'assistance. Une sorte de maître de ballets réglait les pas, et pressait ou ralentissait la mesure. Ces nouvelles évolutions chorégraphiques représentaient des chasses, des exercices gymnastiques. Le mouvement en était lent, mais elles étaient accompagnées de si nombreuses contorsions que bientôt les danseurs devinrent haletants et couverts de sueur. Dans les intermèdes, les jeunes esclaves, vêtues de pagnes bleus et rouges, venaient nous offrir sur des plateaux des fruits, des pâtisseries, du thé, des liqueurs, disposés avec élégance dans des corbeilles.

Conviés à la fête, les rajahs des environs n'y arrivèrent qu'assez tard avec leurs compagnes, parmi lesquelles on pouvait remarquer de ravissantes figures. Ces rajahs étaient tous de jolis hommes, portant avec une gravité fort digne leur robe d'indienne à fleurs et à ramages. Assis sur des fauteuils de cannes, chacun avait devant soi une petite table sur laquelle on mit une boîte renfermant du bétel et des noix d'arec; derrière eux se tenaient leurs sujets, bien vêtus, armés de longues piques et commandés par le majordome, facile à reconnaître au jonc à pomme d'argent, attribut de l'autorité du maître; enfin à leurs côtés, sur des siéges beaucoup plus bas, étaient les femmes à demi voilées, sorties du harem pour la circonstance. Ces femmes de distinction étaient beaucoup plus couvertes que les simples esclaves. Un pagne, qui leur descendait jusqu'aux pieds, était recouvert encore d'une longue robe qui ne s'arrêtait qu'à mi-jambe, et qui était fermée sur le sein par des épingles en or. Toutes étaient parfumées d'essences et d'huiles odorantes.

Leurs habillements exhalaient le benjoin et le bois de sandal. Elles mâchaient même du *kakioudel*, qui donne à l'haleine une odeur suave. Cette passion pour les parfums est poussée si loin parmi ces femmes, qu'elles jonchent leurs lits de fleurs odorantes; elles en ont des guirlandes, des colliers et des bracelets. Les fleurs ne sont pas seulement un ornement pour ces Malaises; elles deviennent aussi un langage. La manière de plier une fleur ou des feuilles de bétel a pour elles une valeur, une signification dans le langage des amants. Nous ne quittâmes ce théâtre de féeries que fort avant dans la nuit. Quand le moment fut venu de faire nos adieux à la veuve du rajah, des serviteurs se détachèrent pour aller chercher de nouvelles torches de résine, et formant deux haies lumineuses sur notre route, ils nous accompagnèrent ainsi jusqu'à Coupang. Ce fut le seul incident de notre relâche dans cette baie.

Nous ne pûmes, comme nous l'aurions voulu, suivre l'itinéraire de Péron dans l'intérieur de Timor, et vérifier l'exactitude de ses observations, qui ont un caractère un peu romanesque. A un mille à l'E. de Coupang, et dans le circuit de sa vaste baie, on rencontre Oba, joli village au delà duquel se trouve une plaine de sable fort étendue, qui se prolonge jusqu'à l'embouchure de la rivière Osapa; puis Osapa-Kitkil, village important en face duquel s'étendent deux îles couvertes de palétuviers. La route continue ensuite, au milieu de beaux cocotiers festonnés de lianes, jusqu'à Osapa-Bessas, bourgade peuplée de 400 habitants, parmi lesquels on compte quelques Chinois. Passé ce point, la route est moins inégale. On trouve alors Nonsouis, où l'on élève les plus beaux et les plus agiles chevaux de la contrée. Paissant en liberté, ces animaux regagnent l'écurie le soir à la seule voix de leurs conducteurs, véritables centaures qui les montent sans mors et sans bride. Cebello, où commence une vaste plaine qui s'étend jusqu'aux montagnes d'Amfoa, chaîne septentrionale de la baie de Coupang; enfin Babao après lequel commencent des marécages qui ne finissent qu'à la petite ville d'Olinama. Olinama est une réunion de cabanes spacieuses et charmantes, percées à jour et ombragées par de grands arbres. Là des familles vivaient sous l'autorité de quelques vieillards de mœurs tout à fait patriarcales: les femmes filaient le coton; les hommes confectionnaient de petits ouvrages de vannerie; les enfants déjà forts s'ébattaient sous le feuillage, tandis que les plus jeunes, couchés sur des cordes en bambou, étaient balancés à l'ombre des arbres.

Ce fut à Olinama que Péron et ses compagnons tuèrent un crocodile dont la dépouille existe au Muséum du Jardin des Plantes. Ici, comme en Égypte, le crocodile est un animal sacré. Les rois de Timor descendent du crocodile; les grands du pays sont tous plus ou moins parents du crocodile. En montant sur le trône, un souverain va faire son offrande à cet amphibie. On dépose dans un certain lieu des vivres dont le crocodile est friand, et l'animal, sur un certain son, se rend dans l'endroit voulu pour y prendre sa pâture. On dit alors qu'il obéit à l'appel, et qu'il se montre au peuple. Jusque-là c'est un divertissement fort innocent; mais ce qui l'est moins, c'est le sacrifice d'une jeune vierge que l'on donne

ce jour-là à dévorer aux crocodiles du rivage. Parée de fleurs et vêtue de ses plus beaux habits, on la dépose de gré ou de force sur le *katbla*, endroit fatal, et les amphibies viennent la saisir et l'entraîner sous les eaux. On prétend que la virginité est une condition de rigueur pour la victime, les crocodiles ayant une fois rapporte intacte une jeune fille qui n'était plus vierge.

Avec une telle vénération pour les crocodiles, on conçoit la répugnance des indigènes à la vue de hardis chasseurs qui venaient tuer ces animaux jusque dans leurs retraites marécageuses. Péron raconte qu'après leur expédition, tous les habitants de Babao les fuyaient comme impurs. « Le roi nous attendait, dit-il, et du plus loin qu'il nous vit, il envoya un de ses officiers pour nous faire déposer sous un arbre, assez loin de son habitation, le fardeau *sacrilége* que nous escortions. Nous fûmes surpris de voir tous les curieux dont nous avions été entourés les deux jours précédents s'éloigner de nous avec précipitation : le rajah lui-même, quoiqu'il nous accueillît avec sa bonté ordinaire, ne voulut pas nous approcher que préalablement nous ne fussions purifiés : il nous le fit entendre, en nous montrant du doigt une auge creusée dans un tronc d'arbre, où nous devions entrer pour recevoir les ablutions d'usage. Cette cérémonie ne nous plaisait guère ; mais il n'y eut pas moyen de l'éviter. Tous les Malais, hommes, femmes et enfants, formaient un cercle autour de nous ; et, malgré les règles de la bienséance européenne, il fallut nous déshabiller complétement. L'auge ne pouvant contenir qu'une seule personne, nous y passâmes, M. Lesueur et moi, successivement : deux esclaves apportèrent de grands vases remplis d'eau, et nous les vidèrent sur la tête : nous reçûmes ainsi chacun vingt ablutions. Pendant que tout cela s'exécutait, un Malais se servit d'un long bambou pour enlever nos hardes et les porter, sans y toucher autrement, dans le bassin d'une fontaine voisine. Lorsque nous fûmes ainsi suffisamment purifiés, le rajah nous fit donner de grands pagnes du pays dont nous nous vêtîmes. Dès ce moment, tout le monde nous approcha sans crainte, et chacun plaisantant sur notre nouveau costume, se faisait un plaisir de nous appeler *oran malayo* (hommes malais). » Après un court séjour à Olinama et à Babao, Péron et ses compagnons rentrèrent à Coupang. Depuis lors des documents plus sûrs et plus nombreux sont venus compléter ce que cette reconnaissance avait de tronqué et d'inexact.

Située entre le 8° et 11° de latitude méridionale, et entre les 121° et 124° longitude E., en la mesurant dans la partie centrale, Timor a 75 milles de long sur 16 à 17 de large. Accore et élevée, elle offre peu de mouillages, l'eau demeurant profonde jusqu'à terre. Son territoire est une succession de hautes montagnes boisées, entrecoupées de gorges ondulées et régulières. Comme toutes les régions intertropicales, on y a deux saisons qui varient suivant les moussons : la saison sèche, de mai en novembre; la saison pluvieuse, de novembre en mai. De temps à autre, quelques tremblements de terre se font sentir, mais ils sont sans danger pour les habitants.

Les richesses naturelles du pays sont nombreuses et variées. Dans le règne

minéral, il faut citer des mines d'or et de cuivre fort abondantes situées près de Delly, d'Ade et de Mantoto; mais il est probable qu'on ne connaît pas dans le pays l'exploitation souterraine de ce métal, et que la quantité obtenue provient du lavage des sables des rivières. Parmi les productions végétales, la première à citer est le bois de sandal, principal article d'exportation. Ensuite viennent le bambou, tellement abondant qu'il forme des forêts impénétrables; le latanier, dont la feuille sert à fabriquer les voiles des pros; le bananier, au fruit doux et pâteux; le cocotier, le plus universel de tous les végétaux d'entre les tropiques; l'oranger de Chine; le manguier avec ses fruits au goût de térébenthine; le pamplemoussier, le papayer, le grenadier, le jambosier, l'eugenia, remarquable par la beauté de son feuillage; le sagoutier, le dattier, l'aréquier, le tamarinier, les bois de teck, de rose, d'acacia, de figuier; enfin les casuarinas et l'arbre à pain, qui rappellent encore les groupes océaniens. Cette végétation est déjà celle de la Malaisie centrale, riche, abondante, féconde. Les produits agricoles ont aussi une nomenclature étendue. Le riz, le maïs, les patates, le coton, le tabac, la canne à sucre, le caféier, le cacaotier, couvrent les plaines. L'indigo est commun à Timor, mais les procédés de préparation y sont très-imparfaits. Les plantes potagères, médicinales, vénéneuses, y sont innombrables.

Le règne animal n'a pas moins de richesses. Nulle part les singes ne sont plus nombreux; les naturels leur donnent la chasse, les tuent, et mangent leur chair dont ils sont très-friands. On trouve dans les forêts des buffles et des babiroussas, des kangourous, des chauves-souris roussettes d'une grosseur énorme et fléaux des vergers; des cerfs, des chèvres, parmi lesquelles est la chèvre membrine, qui donne un lait excellent; des moutons, originaires sans doute de l'Inde, couverts de poil et non de laine; des bœufs assez rares; des chevaux très-communs, petits, agiles et bien membrés. C'est aussi dans les bois de l'intérieur qu'on trouve des chats sauvages, la terreur des oiseaux. Ces oiseaux sont de mille sortes : des aigles de mer, des éperviers, des pics, des canards sauvages, des kakatoës blancs, des loris, des perruches gracieuses et couvertes de nuances éclatantes. Outre le crocodile, si vénéré dans le pays, il existe une foule de reptiles dangereux, de serpents dont la morsure est venimeuse; de scorpions, de mille-pieds, d'autant plus à craindre qu'ils se glissent inaperçus. En fait d'insectes, on cite des moucherons blancs et des sauterelles qui arrivent du S. par nuées et dévastent tout sur leur passage; des papillons aux couleurs magnifiques, des abeilles sauvages qui déposent leur miel dans de grands arbres et donnent une cire magnifique. Dans les rivières et dans la mer, on pêche des poissons exquis, quelques perles de peu de valeur, des huîtres et de fort beaux coquillages. Les crustacés et les testacés se présentent aussi en foule; mais ce qui excite le plus d'intérêt sur cette côte toute madréporique, ce sont ces zoophytes vivants, myriades d'animalcules qui aboutissent à une pétrification graduelle. Toutes les roches semblent s'animer sous les couleurs pures et délicates de ces zoophytes, au milieu desquels le *tubipora musica* étale ses tentacules verts et frangés, et forme, au-dessous des flots, ces

grandes masses demi-globuleuses qui offrent l'aspect de pelouses de verdure étendues sur un fond de corail.

Timor a quatre races d'habitants : les Timoriens proprement dits, sorte de Papous ou d'Harfours; les Malais, qui occupent le littoral et qui ont probablement donné à cette île le nom qu'elle porte aujourd'hui, *Timor* (orient); les Chinois, ces juifs de l'Inde établis dans tous les comptoirs; enfin les Européens, Portugais ou Hollandais. Ces deux dernières puissances se rencontrèrent sur Timor, au commencement du XVII[e] siècle, comme elles s'étaient rencontrées sur toutes les Moluques. Maîtres incontestés jusqu'en 1613, les Portugais furent chassés cette année-là de Coupang par une escadre hollandaise. Toutefois, cette conquête ne détermina pas l'évacuation complète du territoire : les Portugais allèrent fonder à Lifao un établissement qu'ils transportèrent ensuite à Delly. Depuis cette époque déjà ancienne, nuls convois de Portugais n'étant venus renouveler cette population lointaine, il en est résulté une race métisse plus malaise que portugaise. Delly, à l'exception de son gouverneur et de deux ou trois agents, n'est habité que par des races croisées. Le sang hollandais, plus souvent renouvelé par les fréquentes expéditions de la métropole, a cependant aussi une race métisse; mais elle est bien plus blanche, et a les traits du visage bien plus réguliers. En général, aujourd'hui, la race métisse domine à Timor. En 1801, quand les Anglais ravirent ce comptoir aux Hollandais, ce fut cette population qui massacra la garnison britannique. Restés de nouveau maîtres de la colonie en 1811, les Anglais la gardèrent jusqu'à l'exécution des traités de 1814 et de 1815.

Les Timoriens sont bien faits et vigoureux, noirs ou cuivrés, avec les cheveux teints en roux ou en noir, et laineux. Tous les habitants, hommes et femmes, ont le nez aplati par suite d'une pratique exercée sur les enfants dès leur naissance; cet usage se retrouve aussi parmi diverses races océaniennes, et cette conformité n'est pas la seule que l'on remarque dans cette île qui confine à l'Australie. Le salut par l'attouchement du nez, le tatouage par incision, le massage comme moyen curatif, l'échange du nom avec celui d'un étranger dont on veut se faire un ami, toutes ces coutumes, que nous avons observées et décrites dans les groupes polynésiens, se retrouvent à Timor, modifiées, mais faciles à reconnaître. Les Timoriens se vêtent de deux pièces de toile blanche, bordées de rouge, de quatre à cinq pieds de long sur deux de large, brodées sur les bords chez les riches, et accompagnées parfois, comme preuve de grand luxe, de morceaux de toile peinte et de deux mouchoirs autour de la tête. En temps de guerre, les combattants mettent des plumets, dépouilles des plus beaux oiseaux du pays. La plus grande parure consiste en plaques d'or et d'argent et en bracelets d'une coquille qui imite l'ivoire par sa couleur. Dans les solennités, les rois et les grands placent sur leur tête un morceau d'or en demi-lune. Les vassaux immédiats des Hollandais portent de grandes redingotes à l'européenne. Les femmes des grands, qui ne se montrent que rarement en public, se font remarquer par des bracelets d'or et d'argent et les colliers de coraux et de fils de cuivre dont elles entourent



GUERRIERS DE TIMOR.

Publié par Furne à Paris


THE ASTOR LIBRARY
NY

leurs bras et leurs jambes. Presque toutes les parties de leur corps sont marquées ou tatouées de petits points noirs en forme de fleur, pratiqués avec un instrument pointu trempé dans de l'indigo. Dans l'intérieur des maisons, les femmes s'enveloppent d'une ample pièce de coton qu'elles tournent autour de leurs reins ; elles gardent alors le sein découvert et se couvrent seulement quand elles sortent. Les hommes du peuple ont les cheveux retenus par un mouchoir, avec un pagne qui leur laisse ordinairement le buste nu.

La polygamie est permise à Timor. Les filles y sont la richesse des familles : on les vend, comme dans les contrées mahométanes, contre une somme en or ou une valeur en bétail. Si les stipulations faites ne sont pas remplies par le gendre, le père a le droit de reprendre sa fille, et même les enfants issus de cet hymen. Les mariages se font, d'ailleurs, sans de grandes formalités : la demande faite et le prix une fois convenu, on tue un animal pour consulter ses entrailles : si les augures sont propices, le mariage se conclut. En possession de mari, une femme a peu d'occasions de commettre des fautes ; mais jeune fille et libre, elle est maîtresse d'elle-même, et l'on ferme les yeux sur ses faiblesses.

La chronologie des Timoriens consiste dans les noms des divers gouverneurs qui ont régné sur leur territoire. Pour caractériser les saisons, ils citent les récoltes qui les accompagnent, la plantation du riz et du maïs, la maturité des fruits, la floraison des tamariniers. Quelquefois aussi, pour désigner un temps écoulé, ils calculent depuis l'âge de la virilité. Si quelqu'un leur doit de l'argent, ils enfilent dans un cordon autant de grains de maïs qu'il en faut pour marquer le montant. Sobres et patients, les Timoriens ne se nourrissent, dans leurs plus longs voyages, que de maïs rôti et pilé. Quelques grains de ce farineux leur suffisent pour un repas. En revanche, ils offrent aux voyageurs ce qu'ils ont de mieux, du lait de buffle chaud, dans de grands cylindres de bambou ; un mouton tout entier cuit, avec du riz.

La forme du gouvernement de Timor est fort peu saisissable. Ce qu'on y nomme des rois, est une sorte de chefs ou rajahs, dont l'autorité semble assez limitée. Ils se disent tous proches parents du crocodile, leur dieu révéré. Parmi ces rajahs, ceux qui dépendent du gouvernement européen ont des pouvoirs subordonnés à des formes imposées par les Hollandais. S'ils y dérogent, le résident les fait saisir et les envoie prisonniers à Batavia. Un tribut annuel levé avec pompe est le signe public du vasselage. Une fois ce devoir accompli, ils peuvent se faire leur propre part, en prélevant sur les récoltes de leurs sujets une valeur en riz, maïs, cire et bois de sandal. Malgré cela, les rajahs malais semblent moins les maîtres de leurs administrés que leurs compagnons. Il y a dans leur organisation quelque peu d'égalité républicaine. A part quelques ornements de peu de valeur, une robe d'indienne à fleurs et une case mieux construite, rien ne les distingue de leur peuple. Les rajahs de l'intérieur sont les plus absolus de tous. Ils peuvent mander leurs sujets devant eux toutes les fois que l'occasion s'en présente ; ils administrent la justice sans avoir besoin de l'intervention du résident, punissent le cou-

pable, tantôt par l'esclavage, tantôt par des amendes, quelquefois par la mort; mais ce dernier cas est rare. Dans certains États, le chef ne peut rendre ces sentences sans le concours des grands; il en est aussi où, à défaut d'héritiers mâles, les femmes peuvent monter sur le trône. Suivant la coutume ordinaire, le fils succède au père; mais il est rare que les changements de règne n'occasionnent pas quelques troubles. Chaque royaume a ses trésors, soit en argent, soit en pierres précieuses, qu'on expose, dans les jours de cérémonie, à la vénération du peuple. Les sujets pensent que si une seule pièce de ce trésor venait à se perdre, il s'ensuivrait de grandes calamités pour le pays. Aussi ces richesses ne sont-elles pas enfermées : on les place dans de grandes armoires ouvertes, au milieu de l'habitation du roi.

Les funérailles d'un roi ne sont pas, comme celles d'un particulier, simples et courtes. A la première nouvelle de la mort du prince, tous ses sujets se font raser la tête. Ses femmes et ses concubines prodiguent les signes de deuil extérieur, se tordent les bras, s'arrachent les cheveux, se frappent la poitrine. Ensuite on place le cadavre sur une table au milieu de la maison: on le revêt de ses plus beaux habits, on le couvre de plaques d'or, de chaînes, de colliers; et on le laisse ainsi pendant deux jours qu'on passe en lamentations déchirantes. Pendant ce temps on a coupé dans la forêt voisine un grand tronc d'arbre dans lequel on creuse un espace suffisant pour que le cadavre puisse y entrer avec tous ses joyaux. Quand tout y a été enfermé, on bouche l'ouverture avec de la gomme, et l'on porte cette espèce de momie dans une maison voisine, où elle doit rester jusqu'à ce qu'on ait ramassé l'argent nécessaire pour des funérailles très-coûteuses. La somme qu'il faut réunir est si forte, qu'il n'est pas rare de voir des souverains demeurer trois, quatre et cinq ans dans leurs troncs de bois. Enfin, quand la collecte est faite, la cérémonie commence, et l'on dépose le corps dans son tombeau, le visage tourné du côté de l'orient, quelquefois debout, quelquefois couché, le tombeau étant en forme de puits. Auprès de l'endroit, on dépose du riz et du pinang, puis on tue des chevaux, des chiens et des buffles. Les funérailles se terminent par des cadeaux aux assistants: au peuple, du maïs et du riz; aux chefs, des plaques d'or. Les agents de la Compagnie hollandaise manquent rarement de s'y trouver.

Les métis, qui forment la race mixte de Timor en sont la partie la plus civilisée. Timides au premier abord, ils se montrent constamment doux, bons, hospitaliers. Produit du croisement d'Européens et de natifs, ils varient de teint suivant le degré du mélange. Leurs demeures sont simples, mais commodes, entourées d'arbres, coupées en plusieurs pièces et quelquefois pourvues d'eau courante. C'est là que le chef de la maison, accroupi sur des nattes, passe une grande partie du jour, soit à fumer, soit à mâcher du bétel. Sa femme et ses enfants, assis autour de lui, travaillent à de petits ouvrages en paille de riz ou en feuilles de latanier. L'industrie des habitants de Timor consiste presque tout entière dans la construction de leurs embarcations. Ils font des *champans* ou *sampans* qui peuvent porter jusqu'à cent tonneaux, bâtiments frêles qui parfois sombrent sous

voiles. Les ancres sont en bois, les bouées en bambou, les câbles en rotin ou en crin, les cordages en crin ou en filaments de cocos.

Autour de Timor, et à une distance de quelques milles, se trouvent plusieurs îles et îlots qu'on peut regarder comme des annexes de la grande île. Les plus grandes sont Simao et Rottie. — SIMAO, séparée de Timor par un simple détroit, a environ 17 milles de long sur 6 milles de large. Moins haute que celle-ci, elle est boisée et peu fertile; on n'y cultive guère que le maïs. On cite dans cette île une source dont l'eau ferrugineuse et vitriolique a la propriété du savon et blanchit le linge qu'on y trempe; les bords en sont noirs et d'une odeur fétide. — Au S. O. de Coupang est ROTTIE, qui a 9 milles de long sur 2 et demi de large. Les indigènes de cette dernière sont plus beaux que les Timoriens. Leurs femmes, Circassiennes de la Malaisie, sont envoyées jusqu'à Batavia pour y être vendues aux possesseurs de harems. Les habitants de Rottie sont aussi plus braves et plus entreprenants que ceux de Timor. Ils ont, à diverses reprises, résisté aux invasions hollandaises.

CHAPITRE XXIX.

MALAISIE. — BORNÉO. — JAVA.

Après deux jours de relâche à Coupang, *le Siva* en repartit le 18 septembre, remonta tout de suite vers le N., franchit le détroit entre Ombay et Solor, puis, prolongeant la côte occidentale du groupe Salayer, il reconnut, le 23, la pointe S. de Célèbes, doubla le cap Salatan, et jeta, le 26 septembre, l'ancre à l'entrée de la rivière de Banjermassing, devant le principal poste qu'occupent les Hollandais sur la grande île de Bornéo. Là, le capitaine Norbott ne crut pas prudent de s'engager dans le fleuve; il attendit que l'agent de la résidence fût venu à bord pour conférer avec lui, car le sol n'est pas sûr pour les Européens. C'est donc de loin et à l'ancre que je pus observer cette terre.

Bornéo, la plus grande île du groupe après Madagascar et après la Nouvelle-Hollande, si tant est que la Nouvelle-Hollande soit une île, Bornéo, que les naturels nomment *Brúnaï*, est une terre de 300 lieues du S. au N. sur une largeur qui varie de 50 à 250 lieues. L'immense largeur de cette île a empêché les Européens de pénétrer dans cette vaste contrée. A diverses reprises, des essais de colonisation ont été entrepris, puis délaissés. La première tentative fut faite par les Anglais, vers 1774, sur l'île de Balambangan, située à la pointe N. E. de l'île, et à proximité de ce qu'on nomme le Bornéo propre; mais cet établissement, placé à quelques milles de l'archipel Soulou, d'où sortent les plus hardis pirates des mers malaises, fut bientôt dévasté et détruit. Les colons eurent grand'peine à se

réfugier sur Poulo-Condor, île cochinchinoise. Une nouvelle expérience sur le même point, en 1803, n'a pas été plus heureuse.

Les Hollandais n'ont pas négligé non plus de se créer des pied-à-terre sur le littoral. Leur premier essai n'eut toutefois que des résultats diplomatiques. Par suite d'un accord fait avec le sultan de Bantam (district javanais), ils purent s'établir à Pontianak, dont ils acquirent alors la suzeraineté. Plus tard encore, à la suite de services rendus au sultan de Banjermassing, ils obtinrent de fonder une espèce de comptoir dans le ressort de ce nom. Ce prince, en reconnaissance d'un secours accordé, s'engagea, en 1787, à accepter le patronage de la Hollande, et à recevoir d'elle ses États comme fiefs héréditaires, à l'exception de quelques districts sur la côte et de la moitié de la province de Dousoun, que la Compagnie s'adjugea en propre.

Toutefois, sur tous les points de cette côte la puissance européenne n'a jamais été ni sûre ni assise. On a pu camper quelques jours sur ce territoire, s'y maintenir, grâce à des amitiés royales inconstantes et chanceuses, y trafiquer en paix et s'y faire respecter pendant quelque temps; mais il est rare que des catastrophes fatales ne soient pas venues déranger une possession qu'on aurait pu croire durable, et que les perfidies des naturels n'aient pas dérangé les plans des gouvernements colonisateurs et des agents qui opéraient en leur nom. Le capitaine Padler égorgé en 1769; les Anglais chassés en 1774 de Balambangan; un capitaine hollandais massacré en 1788, avec tout son équipage, en rade de Bornéo, à l'heure du dîner; le capitaine Pavin, en 1800, tombant dans un guet-apens pareil, que *le Rubis* n'évita à son tour que par miracle; des scènes, des surprises analogues, renouvelées en 1803, 1806, 1810 et 1811; enfin, de nos jours l'assassinat du major Muller, autre Clapperton, qui s'était dévoué à l'exploration intérieure de Bornéo : tout témoigne combien sont précaires les espérances de ceux qui rêvent des établissements sérieux sur ce vaste et fécond littoral, et qui, dans l'ardeur de leur théorie d'exploitation, embrassent les mines d'or que recèlent ses montagnes, les bois précieux dont elles sont tapissées. Sans des dangers si grands et si réels, ce serait presque une honte pour la géographie, dans un moment où les moindres coins du globe sont minutieusement explorés, de voir qu'une terre de 1,000 lieues de tour, aux portes de l'Asie, au milieu d'un archipel civilisé et populeux, reste plus inconnue que les contrées les plus sauvages les plus lointaines.

Cette île est coupée dans tous les sens de fleuves et de rivières qui contribuent à faire un vaste marécage de toute la partie littorale. Mais au delà, et à quelque distance dans l'intérieur, commence un système de montagnes dont le plus haut sommet est celui qu'on a désigné sous le nom de mont de Cristal. Ces montagnes semblent abonder en minéraux; on y trouve de l'or, de l'antimoine, du zinc, de l'étain et du fer. Les diamants y sont des plus beaux qu'on trouve sur le globe. Les naturels de Bornéo propre sont un mélange de Kayans, de Souliens, d'Idaans, de Malais, et d'une foule d'autres peuplades. Parmi eux, les Malais domi-

nent, par le nombre et par la civilisation. Les autres tribus sauvages, qu'on peut appeler, avec M. de Rienzi, les Harfours de Bornéo, vont nues, avec un morceau de toile de coton ou d'écorce d'arbre roulé autour des reins. Leurs armes sont la sarbacane, qui lance des flèches empoisonnées, l'épée, la lance, et de longs boucliers. Généralement farouches et sanguinaires, ces hommes coupent des têtes par plaisir, et s'en font des trophées pour orner leurs demeures. On n'a pu encore savoir quel est leur culte, ou même s'ils en ont un.

Cette partie de l'île, stérile aujourd'hui et presque improductive, serait susceptible de grandes améliorations, soit agricoles, soit commerciales. La capitale, Bornéo, située à 75 milles de l'embouchure d'un fleuve navigable pour des bâtiments de 300 tonneaux, à portée de la Chine, des Philippines, de l'archipel Soulou et du royaume de Siam, enfin résidence du sultan, est une ville importante et peuplée de 10,000 habitants. Bâtie sur pilotis et coupée de petits canaux, elle ressemble, suivant M. de Rienzi, à une petite Venise. Comme dans la terre des Papous, les maisons communiquent de l'une à l'autre par de petits ponts faits d'une seule planche. Elle entretenait jadis un commerce considérable, que de récentes guerres civiles ont bien amoindri. Dans le temps où ce commerce florissait, deux jonques chinoises y venaient annuellement; Macao y envoyait aussi des navires portugais. Les relations entre Bornéo et Soulou, d'actives qu'elles étaient jadis, sont maintenant nulles; celles avec Manille ont aussi bien déchu. Les affaires les plus suivies sont aujourd'hui avec Sincapour et la presqu'île de Malacca. Depuis que l'anarchie la plus horrible dévaste cette contrée, les Européens n'osent pas y risquer des armements.

Notre brick voyageur eut bientôt laissé loin de lui et Bornéo et l'embouchure du Banjermassing. Le 2 octobre, par une fraîche brise de S. O., il ouvrit ses voiles, et glissa sur ce calme bassin qu'on nomme la mer de Java, véritable chenal entouré de hautes terres. Pendant deux jours, le vent continua en mollissant. Enchaînés sur ce lac stagnant, nous n'aperçûmes Carimon-Java que le 10, et le 12, après avoir doublé la pointe de Caravan, nous jetions l'ancre dans la vaste rade de Batavia. *Le Siva* mouilla d'abord au large, après avoir envoyé au gouverneur général les dépêches qu'il avait recueillies sur sa route; puis, ayant reçu l'ordre de venir prendre son poste dans la rade, il se rapprocha davantage de cette forêt de mâts qui se dressait dans le lointain.

Vue de la rade, Batavia présentait en perspective la chaîne montueuse à laquelle elle est adossée, chaîne basse, toute couverte d'une végétation active et belle; puis, sur un plan plus rapproché, quelques maisons de plaisance groupées à droite et à gauche de la ville, demeures charmantes, entourées de quinconces et de vergers; enfin, sur le premier plan, la ville elle-même presque noyée dans cette grève plate, ne montrant que ses milliers de toits et les arbres élevés de ses jardins. Plus près encore du *Siva* qui venait de jeter son ancre, quelques îlots se montraient comme des bouquets verts, tandis que la rade laissait apercevoir ses navires, et qu'une foule de barques glissaient dans son vaste demi-cercle, se ren-

dant d'un port à l'autre. Parmi ces îles il en est d'inhabitées; mais presque toutes avaient été utilisées jadis par l'ancienne Compagnie des Indes. Elles contenaient des chantiers, des magasins ou des hôpitaux.

La principale est Onrust, en malais *Poulo-Kappal*, située à 3 lieues au N. O. de la ville. Son importance a duré jusqu'au temps de l'occupation anglaise. Prévoyant bien que leur conquête serait précaire, les Anglais détruisirent les travaux de cette île ; ils démantelèrent cette tête avancée de la rade. Des chantiers magnifiques où des vaisseaux pouvaient être carénés, des magasins immenses, des greniers de réserve qui pouvaient contenir deux mille koyangs de riz, de fort belles habitations, tout fut mis hors d'état de service. Pourtant, en 1823, Onrust a commencé à renaître de ses cendres; mais une restauration complète sera une chose difficile, longue et coûteuse. Après Onrust, vient l'île d'Edam, ou *Poulo-Dammer*, qui dut ce nom malais à son phare aujourd'hui sans feux. Ensuite paraissent l'île de Purmerend, ou *Poulo-Sakit* dont on avait fait un hôpital de lépreux; enfin, un peu plus vers le sud, l'île de Kniper ou Poulo-Bourong, où se trouvent encore les ruines de grands magasins.

Je ne débarquai que le lendemain de notre arrivée. Le 13, à la pointe du jour, la yole me conduisit vers le débarcadère. On prit terre au *Boom*, port qui s'étend devant l'ancienne ville. C'est la portion la plus malsaine, la plus dangereuse d'une ville qui a dans l'Inde une si grande réputation d'insalubrité. A part quatre ou cinq rues fréquentées seulement dans la matinée, ces quartiers sont presque déserts ; on les a quittés pour se porter en foule vers le Weltevreden et le Konings-Plein, où se déploie la ville nouvelle. Les rues modernes commencent à l'ancien faubourg, ou *Buiten Nieuw-Poort straat;* rues charmantes que bordent de longues allées d'arbres et de jolies maisons avec leurs frais jardins. Le mouvement de ces rues rappelle celui des grandes villes européennes. Des voitures sans nombre, d'élégantes calèches à deux chevaux, de jeunes cavaliers s'abritant sous de larges parasols, tout anime et embellit ces délicieuses avenues. On reconnaît alors Batavia, élégante capitale de la Malaisie, ville de luxe et de bruit, de plaisirs et d'affaires. Une foule de gracieuses habitations, toutes ombragées, s'étendent aussi le long des canaux de Moolenvliet et de Rijswijk sur une longueur d'environ trois quarts de lieue. Puis se développe une grande plaine carrée, vaste pelouse avec des rangées de maisons européennes. C'est le *Weltevreden* ou quartier militaire, qui a donné son nom à la ville neuve. Plus loin, en prenant à droite, paraît une autre plaine carrée, le *Konings-Plein*, entourée aussi de constructions charmantes et de jardins bien tenus. C'est au delà du Weltevreden que se prolonge la grande route de Buitenzoorg, chaussée tout unie, bordée de maisons de plaisance et de cases, qui se continue pendant près de deux lieues jusqu'au delà du fort de Meester-Cornelis. Si l'on ajoute à cela quelques allées latérales qui forment comme autant de rayons autour de ces grands ronds-points, on pourra se former une idée de l'aspect de Batavia. Entre et derrière ces différents quartiers se trouvent les quartiers des diverses colonies asiatiques établies dans la capitale malaise.

Le camp chinois est hors de l'enceinte et à l'ouest de l'ancienne ville, dont il formait jadis un vaste faubourg.

Batavia fut fondée en 1616 sur le terrain qu'occupait la ville indienne de Jaccatra. Elle reçut, le 11 mars 1619, le nom qu'elle a conservé depuis, quand fut bâti le fort qui la commande. En 1629, fut élevé le château des gouverneurs, à l'entrée de la ville du côté du port, et que les gouverneurs généraux habitèrent plus d'un siècle et demi. A ce château on adjoignit les bâtiments nécessaires pour les réunions du conseil des Indes, les bureaux, et les magasins de la Compagnie. Toutes ces constructions, encore debout, peuvent donner une idée de la manière large et grande qu'avait adoptée alors l'architecture coloniale, et qu'elle réalisait avec des ouvriers européens et des matériaux tirés de la métropole. A cette époque, la ville formait un parallélogramme que coupait en deux parties à peu près égales la grande rivière nommée Tjiliwong. Ceinte de murailles, de bastions, et fermée par cinq grandes portes, elle avait, en outre, quatre églises et plusieurs édifices réguliers.

Pendant tout le XVIIe siècle, les fonctionnaires de la Compagnie et les négociants habitèrent l'intérieur de Batavia ; mais vers le commencement du XVIIIe, quand les guerres avec les Bantamais furent éteintes et que la prospérité de la ville demanda des constructions nouvelles, on commença à bâtir en dehors des fossés et à créer ce qu'on nomme aujourd'hui encore le faubourg du midi. Vers ce temps, les habitants aisés se construisirent des maisons de plaisance le long des canaux extérieurs et sur le chemin de Jaccatra, entre la ville et les forts extérieurs qui composaient la première ligne ; puis, enhardis par les dispositions plus pacifiques des indigènes, ils poussèrent ces constructions jusqu'au pied de la seconde ligne de forts. Au commencement du XVIIe siècle, le fort de Meester-Cornelis était les colonnes d'Hercule des créoles néerlandais ; on parlait d'une course aux environs comme d'une expédition aventureuse, et, il n'y a pas trente ans encore, on adressait au ciel des prières publiques toutes les fois que le gouverneur général se rendait à sa maison de plaisance de Buitenzoorg. Ce trajet se faisait alors en trois jours ; aujourd'hui il se fait en trois heures.

Ce fut seulement sous le gouverneur général Daendels qu'on songea à sortir de l'ancienne ville et à l'abandonner. La situation politique de Java sembla à cet administrateur assez clairement dessinée pour renoncer à l'enceinte de murs qui la protégeait contre les attaques de l'intérieur. Ses vues se reportèrent sur la seule défense extérieure : « Là sont des ennemis pour l'avenir, disait le gouverneur général. De l'intérieur, nous n'avons rien à craindre. » C'était alors le temps où Batavia devenait le tombeau de presque tous les Européens nouvellement débarqués. Des miasmes pestilentiels semblaient, à de certaines époques, envahir l'atmosphère, et une mortalité effrayante régnait même parmi les individus acclimatés. L'épidémie faisait plus de ravages que n'en eût pu faire la guerre. Daendels tourna sa pensée de ce côté. Son premier plan avait été d'abandonner entièrement Batavia et de transporter à Sourabaya la capitale des possessions

hollandaises; mais contrarié dans cette pensée et obligé d'adopter des moyens moins décisifs, il fit bâtir, hors de la ville et à une petite distance dans l'intérieur, des casernes et des habitations commodes pour les officiers de la garnison. Un palais du gouverneur fut même commencé à cette époque, mais il ne fut achevé qu'en 1827.

A peine cette initiative eut-elle été prise, que tous les habitants européens, tant soit peu fortunés, désertèrent la vieille enceinte et vinrent habiter des maisons plus fraîches, plus belles, plus saines, le long du Moolenvliet, plus tard enfin le long du vaste Konings-Plein et sur le chemin de Meester-Cornelis. Un plan régulier avait été d'abord imposé aux architectes; mais l'interrègne qui suivit l'occupation anglaise détermina une confusion telle parmi les constructions, qu'à l'heure actuelle il serait impossible d'organiser un système de défense pour Batavia sans couvrir de décombres toute la plaine environnante. L'engouement s'en étant mêlé, bientôt le vieux Batavia fut abandonné. La décadence le frappa comme la foudre. Dans l'espace de vingt années, les plus beaux quartiers furent démolis pièce à pièce, maison à maison. Quand les traités de 1816 rendirent à la Hollande sa plus belle colonie, la ville ancienne comptait à peine pour habitants quelques Européens vieillis dans leurs demeures, quelques Portugais et quelques Chinois. Les bureaux du gouvernement, les comptoirs et les magasins y restaient bien encore, comme dans un lieu plus à portée de la rade; mais quand le soir venait, on les abandonnait pour retourner vers les quartiers modernes, où tout respire l'insouciance des affaires.

Ce que le gouverneur général Daendels avait prévu se réalisa. Batavia n'était une ville malsaine que sous les conditions primitives. On avait bâti sur un terrain humide et bas une ville toute hollandaise, une ville à rues étroites sous un ciel des tropiques; on avait, comme à Amsterdam et à Rotterdam, entassé dès maisons le long de canaux stagnants et bourbeux. A ces causes de mortalité vinrent s'en joindre d'autres, telles que la tolérance accordée aux Malais et aux Chinois, dont les cimetières infectaient les portes même de la ville. Enfin on avait laissé exister, à la barre de la rivière, des dépôts d'immondices qui, frappés par le soleil, exhalaient des odeurs pestilentielles. En transportant sa résidence hors de l'ancienne enceinte, le gouverneur général chercha à combattre cette foule d'influences délétères, et, depuis, Van-der-Capellen réalisa les améliorations que Daendels avait seulement projetées.

Ce fut sous Van-der-Capellen que de nouvelles rues furent tracées dans le Konings-Plein, l'endroit le plus salubre de tous ces environs. Des concessions de terrain, des facilités pour les constructions, donnèrent de grands développements à ce quartier tout moderne. On assujettit les propriétaires et les architectes à des règles d'alignement qui avaient pour but de subordonner les convenances particulières à la salubrité générale. Les Chinois eurent un local assigné pour leur cimetière, à une grande distance de la ville. Les canaux de l'ancienne ville, ceux dont l'existence ne présentait aucune utilité, furent comblés pour cause d'assainis-

sement, et les canaux maintenus y gagnèrent un plus grand volume d'eau, moins chargée de matières putrides; on encaissa le fleuve de manière à ce que, resserré dans son lit, il coulât toujours sur sa barre et n'en laissât aucune partie exposée à l'action des rayons du soleil. Une belle jetée en bois de teck, môle et débarcadère à la fois, compléta ces grandes et utiles constructions. Depuis qu'elles existent, Batavia n'est pas plus insalubre qu'aucun autre point de l'archipel malais et du continent de l'Inde.

La population de Batavia, extrêmement variable, a été l'objet de beaucoup d'évaluations, fausses pour la plupart. En 1824, un dénombrement fait avec la plus grande précision donna le résultat suivant: 3,025 Européens ou descendants d'Européens, 23,108 Javanais ou Malais, 14,708 Chinois, 601 Arabes, 12,419 esclaves: total, ville et banlieue, 53,861 âmes, la garnison exceptée. La province est divisée en quatre arrondissements ou quartiers. La population européenne ou créole se compose d'employés du gouvernement, de négociants, d'officiers retraités, rentiers ou propriétaires, enfin de Portugais, qui à Batavia comme dans toute l'Inde ne sont plus qu'une race métisse, d'un teint plus cuivré que celui des Malais et parlant un jargon presque inintelligible.

Dans son état actuel, Batavia renferme une foule d'édifices publics remarquables. Un des plus beaux est la maison qu'occupe la Société du commerce des Pays-Bas, située dans l'ancienne enceinte et sur le quai de la rivière. Non loin de là est la Bourse, petit bâtiment avec une colonnade ouverte, simple et de bon goût. Après vient le vaste et superbe bâtiment que le général Daendels a fait construire dans l'angle du canal de Rijswijk et de Moolenvliet. *Harmonie*, tel est le nom de cet édifice vraiment royal, devint le temple des plaisirs de la vie privée; destiné aux concerts qui se donnent par souscription et aux bals du gouverneur, il sert aussi tous les jours aux rendez-vous des bourgeois et des militaires aisés, qui viennent y causer, jouer au billard, ou lire les journaux. Ce local est composé de quatre grandes salles contiguës, dont chacune peut contenir quatre cents personnes. Dans les jours d'apparat, quand la société européenne de Batavia s'y réunit à la lueur de mille bougies, ces salles offrent un aspect vraiment magique. A côté de l'*Harmonie* s'élève un édifice destiné à l'art et à la science: c'est encore une des fondations du général Daendels. La Société des arts et des sciences de Batavia a déjà rendu des services au monde savant. Encouragée dans ses travaux par des gouverneurs qui eux-mêmes en étaient membres, elle a éclairé bien des questions qui étaient de son domaine, elle a fourni au grand faisceau commun son contingent de lumières. La bibliothèque de cette Société est riche en ouvrages de grand prix. Batavia a aussi un théâtre. De nombreux bazars ou marchés à jours fixes sont établis dans la ville et dans les environs.

Le commerce est de deux sortes, l'un centralisé entre les mains de la Société du commerce des Pays-Bas, l'autre disséminé entre une foule de maisons de premier et de second ordre, néerlandaises, anglaises et américaines. Cette Société s'est composée de l'agglomération de capitaux particuliers, auxquels le gouver-

nement a créé une position privilégiée. Les premiers résultats ont été heureux; ils pourront l'être davantage encore si la pensée qui préside à cet établissement n'est pas celle d'une exclusion injuste pour le commerce individuel. La marine marchande se compose de quarante-trois navires et d'un bâtiment à vapeur. Les importations comprennent tous les objets manufacturés d'Europe, tissus de luxe et de première nécessité, armes de prix, draps, mercerie, quincaillerie, soieries, marchandises d'Europe, de Chine, des comptoirs indiens et des échelles de la Malaisie, puis les denrées et les produits étrangers au sol de Java, comme les vins et eaux-de-vie de France et d'Espagne, le thé de la Chine, le riz de l'Inde et de Manille. En retour, Java fournit à l'Asie et à l'Europe des sucres, des cafés, du riz, du tabac, du katjang, du maïs, du coton, même de l'indigo, enfin les produits d'une foule d'industries locales assez avancées.

Parmi ces industries, les fabriques de cartes à jouer occupent un grand nombre de bras; celles que l'on confectionne sont des cartes chinoises dont les jeux se composent par vingtaine. Les autres industries manuelles s'exercent, comme en Europe, par des maîtres ayant sous leurs ordres des ouvriers. Ces métiers sont presque tous exercés par des Chinois ou par des Malais, qui s'y montrent fort habiles. Peu d'Européens voudraient et pourraient lutter contre eux. La chaleur du climat, la différence des salaires, tout éloigne nos artisans des colonies asiatiques : ils n'y soutiendraient pas la concurrence de la main-d'œuvre indigène. Ainsi, dans toutes ces possessions lointaines, manquera toujours cette classe moyenne qui fait la force du nœud social. Quelques Européens superposés à des milliers de Chinois et de Malais ne créeront jamais à Java une nationalité européenne, tandis que les colonies de la Nouvelle-Hollande où existe une classe ouvrière active, presque riche, ayant des affaires et une clientèle, pourront réaliser ce problème d'une civilisation transplantée.

La vie de Batavia est une vie d'aisance et de luxe. Les Européens ont les premiers donné l'impulsion; ils ont eu, dès le commencement de la conquête, des meubles fastueux, de nombreux domestiques, de la vaisselle d'or et d'argent, des voitures, des chevaux, des meutes. Entraînés par l'exemple, les Javanais et les Malais ont voulu avoir à leur tour des habits magnifiques, des bijoux, de riches étoffes ; ils ont mené une vie de bals et de fêtes, comme si chacun d'eux avait eu à sa disposition les trésors d'un rajah. Les Chinois, quoique plus économes, ont aussi leur faste, celui du confort intérieur, celui d'une grande magnificence dans leurs fêtes annuelles, dans leurs noces, dans leurs enterrements. Parcimonieux pendant les autres jours, ils prodiguent ces jours-là des sommes énormes, surtout quand vient le nouvel-an ou la cérémonie du *Cap-Bomé* qui l'accompagne. Quant aux Arabes et aux Maures, ils préfèrent à tout une valeur durable et réelle : leur luxe consiste dans la possession de pierres précieuses, de vases d'or et d'argent, de joyaux dont se parent leurs femmes.

Tel était ce Batavia, où je venais de prendre terre, et où m'attendait l'hospitalité la plus affectueuse. Au nombre des lettres depuis longtemps oubliées dans

mon portefeuille, il s'en trouvait une de la maison Wilmot de Calcutta pour une des meilleures maisons de la capitale javanaise. Dès que j'eus présenté ces quelques lignes d'introduction, je devins l'hôte de M. Perkus; il fallut, bon gré mal gré, accepter un logement chez lui. Je renonce à dire tout ce que je rencontrai d'égards et de prévenances au sein de cette famille. Pendant le peu de jours que j'y passai, je vécus comme un riche habitant du pays, promené de fête en fête, de repas en repas. J'avais à mes ordres quatre serviteurs, un palanquin, une voiture, deux chevaux de trait et deux chevaux de selle. J'étais accablé d'invitations, tant chez les autorités de la ville que chez d'opulents armateurs. Dans toutes ces réunions régnait un luxe vraiment asiatique; les parfums, les essences, les mets recherchés, les rafraîchissements de mille sortes, tout était offert avec une prodigalité presque royale. D'une maison à l'autre, c'était comme un assaut de luxe; on eût dit que personne ne voulait rester en arrière de ses voisins.

Après un an de croisière pénible dans les mers océaniennes, encore sous l'impression des scènes de cannibalisme dont j'avais vu les acteurs, on conçoit combien je dus être saisi de ce faste asiatique, de ces mœurs européennes. Je m'y livrai pendant une semaine entière avec un élan facile à comprendre : il me semblait que j'avais retrouvé la France, ses coutumes polies et douces, sa société rieuse et spirituelle. Mais enfin je me pris à songer que j'étais en terre malaise et que je n'y étais pas venu pour voir seulement de riches armateurs, de jeunes et belles créoles; alors je cherchai à m'isoler de la partie européenne de Batavia pour en observer la partie indigène. On comprit ma pensée; on la seconda. Quelques excursions furent organisées dans la campagne environnante et dans les districts limitrophes.

Ma première course fut chez un des chefs les plus puissants des environs. Il habitait une magnifique résidence, assise sur les bords d'un petit ruisseau, et précédée d'un long péristyle à colonnes qui formait une galerie ouverte à la brise. Ce chef était un homme jeune encore, d'une grande famille très-considérée dans le pays. Il nous reçut de la manière la plus gracieuse. Son hospitalité avait quelque chose de grave et digne qui lui donnait encore plus de prix. Il nous fit voir dans tous ses détails sa riche habitation et les belles cultures qui l'entouraient, des caféières tenues comme des vergers, des champs de cannes à sucre, et des essais de plantations d'indigo. On n'évaluait pas à moins de 200,000 piastres le domaine sur lequel résidait ce noble rajah.

Ma seconde excursion me conduisit à Buitenzoorg. Le gouverneur, en tournée dans les districts voisins, ne pouvait nous recevoir lui-même; mais, des officiers généraux nous firent en sa place les honneurs de la résidence souveraine. La route de Batavia à Buitenzoorg, autrefois tracée à travers une campagne déserte, n'est aujourd'hui qu'une longue allée bordée de maisons, qu'on prendrait presque pour un faubourg de grande ville. Après deux heures de route, on arrive devant le château, dont la façade est élégante. Le bâtiment se compose d'un corps de logis et de deux ailes. Une galerie à colonnades

circule autour du massif central qui fait saillie, et un dôme pointu surmonte sa toiture. Plusieurs autres constructions sont jointes à l'édifice principal. Ce nouveau palais ne date guère que de 1816. A cette époque, on reconstruisit ses divers bâtiments avec plus d'ordre et de symétrie. Les jardins antiques et raides furent convertis en jardins anglais; on utilisa les eaux abondantes de la vallée; on les fit monter en jets, tomber en cascades ou en gerbes. A ces améliorations de simple agrément le baron Van-der-Capellen ajouta bientôt des innovations plus utiles. Il établit à Buitenzoorg un jardin botanique qu'il confia à la direction du savant Reinwardt, remplacé depuis par le docteur Blume. Dans ce jardin furent rassemblés, à grands frais, non-seulement tous les végétaux que produit le sol fertile de Java, mais encore une multitude de plantes des Moluques, du Bengale, du Brésil, de la Chine, du Japon et de l'Australie. Nous vîmes une à une toutes ces merveilles, le palais et ses beaux salons de réception, le jardin botanique, les pièces d'eau, le parc, les bosquets, la campagne coupée par mille ruisseaux. C'était, dans l'intérieur des terres javanaises, un spectacle qui frappait davantage par le contraste, par la couleur tout asiatique du paysage.

Après avoir ainsi vu les pays vassaux des Hollandais, je brûlais du désir de visiter un pays purement malais et où les vieilles mœurs indigènes ne se fussent pas effacées. L'occasion fut heureuse pour moi. Un des commis de la maison Perkus allait être envoyé dans le pays de Bantam pour surveiller un grand achat de riz qui devait être dirigé sur Anjer, l'un des ports de la contrée. Je devins son compagnon de route. Nous partîmes le 19 octobre, dans une excellente calèche; et le lendemain, après avoir traversé la rivière Tjikandi et admiré une magnifique campagne, nous entrions à Ceram, la capitale actuelle de l'État de Bantam.

Cet État de Bantam est un des pays les plus intéressants de Java. Longtemps il fut indépendant de l'autorité batave; mais, depuis que le gouverneur général Daendels a soumis par les armes un des sultans du pays qui avait cherché à inquiéter les districts voisins, Bantam est devenu presque une annexe des districts de Batavia. Ceram, située dans l'intérieur des terres, est une jolie ville, bien peuplée, bien bâtie; la maison du résident, où nous descendîmes, est une habitation élégante, commode, près de laquelle se trouvent quelques autres habitations européennes, le corps de garde et les casernes de la garnison. J'y vis des Malais avec leurs costumes, leurs mœurs, leurs allures nationales. Déjà, dans les campagnes environnantes, j'avais aperçu une foule d'hommes et de femmes du peuple, diversement costumés: le vêtement le plus ordinaire consistait, pour les premiers, en un grand *sarong*, sorte de pagne à fleurs, et un *kolambi*, espèce d'habit à manches courtes; pour les secondes, en une jupe à carreaux, avec un vêtement par-dessus qui leur serre le haut du corps comme un spencer un peu long. Ceux-là sont coiffés d'un mouchoir roulé en forme de turban; ils portent tous le crid à la ceinture; celles-ci ont d'énormes pendants d'oreilles, et les cheveux relevés sur le sommet de la tête. Hommes et femmes, tous marchent pieds

nus. Dans les classes plus élevées, le costume varie suivant les circonstances, les temps, les lieux. Ainsi, pour les dignitaires qui entourent les sultans, il y a un costume de cour et un costume de guerre. Le costume de cour oblige à garder les épaules, les bras et tout le buste nus; il ne comporte qu'un seul crid au côté droit, et un instrument tranchant au côté gauche. Ce second instrument, nommé *wedung*, a la forme d'un couteau. C'est une arme presque symbolique, qui signifie que la personne qui la porte est prête à couper l'herbe et les arbres sur l'ordre de son souverain. La coiffure de rigueur est alors le kuluk, bonnet de soie blanche ou de velours bordé d'or, imitation arabe, que le sultan Palang a introduite à Java. Toute la partie découverte du corps est frottée d'une poudre blanchâtre ou d'un jaune brillant. Le sultan lui-même est soumis à cette servitude du cérémonial. Le costume de guerre est encore plus compliqué. Il exige trois crids: le premier, acquis par l'officier qui le porte; le second, provenant de ses ancêtres; le troisième, donné par les parents de sa femme. Deux de ces armes sont placées à chaque côté de la ceinture; l'autre est placée par derrière. Un baudrier soutient une épée au côté gauche. Le reste du costume se compose du pantalon nommé *chelana*, d'une veste rayée et collante, du gilet blanc boutonné jusqu'au cou, enfin d'un vaste chapeau en velours. Parmi les autres costumes il faut citer celui des deux fiancés quand ils marchent au temple où l'iman doit bénir leur union. Dans cette occasion, on déploie tout ce que la toilette javanaise connaît de raffinements. Couvert, de la ceinture aux talons, d'un magnifique pagne; les bras et le buste nus, mais garnis de bracelets ou de plaques d'or; coiffé d'un diadème dentelé, d'où tombent plusieurs rangs de perles, le fiancé marche en avant du cortége. La fiancée le suit, vêtue comme lui de ses atours les plus beaux, la gorge à demi découverte et les bras nus; avec un long pagne, avec un justaucorps prenant au-dessous des bras et retenu par une ceinture; comme lui encore, elle est parée d'un diadème de plaques d'or et de bracelets.

Je ne vis tout cela qu'en courant et comme à la hâte. Nous n'avions pu passer que quelques heures à Ceram; mais du moins j'emportais l'impression exacte et vraie des contrées intérieures; j'étais sorti de la sphère d'idées que fait naître cette grande ville plus européenne que malaise. Mon grand pèlerinage n'étant pas encore fini, il fallait que je me tinsse en défiance contre les mollesses fastueuses de la vie créole. De rudes mers et des contrées sauvages m'attendaient, avec leurs épreuves de mille sortes. Aussi, dès le lendemain de mon retour à Batavia, une occasion s'étant offerte pour les terres australes, je dis adieu à mon hôte, qui me conjurait de ne pas m'exposer de nouveau à des dangers gratuits, de me contenter de mon premier itinéraire, si varié et si long. Sourd à ces avances amicales, j'arrêtai mon passage sur *le Kanguroo*, capitaine Powell, qui devait mettre à la voile le 23 octobre, gagner Sourabaya à l'extrémité E. de Java, y compléter ses vivres et faire voile pour la Nouvelle-Hollande.

Le 23, dès l'aube, nous quittions la grande rade, et, à l'aide d'une brise de terre, nous prolongions la partie N. de la côte javanaise. Le temps étant beau et

le vent bon, trois jours nous suffirent, en serrant le rivage, pour cette traversée ordinairement contrariée par les vents d'E. Nous doublâmes, presque à les toucher, les caps Bantam et Bonang qui forment les deux têtes de la presqu'île de Japara; puis, à la hauteur du cap Panka, nous entrâmes dans le détroit qui sépare l'île de Maduré de la grande terre. Tous les accidents de cette île couverte d'une végétation luxuriante se déroulèrent devant nous : nous pûmes distinguer, étendus au pied de la chaîne intérieure, les beaux champs de café de Cheribon et de Japara; sur toute cette côte pointaient, à travers le feuillage des arbres, une multitude de villages avec leurs maisons construites en bambous et en rotins. Après avoir doublé le cap et s'être engagé dans le détroit, alors large de 5 lieues, *le Kanguroo* traversa une foule de bateaux javanais, qui semblaient se jouer autour de lui avec leurs pagaies et leurs voiles triangulaires. Nous doublâmes le cap d'Orange, le point le plus resserré de la passe, et sur l'extrémité duquel est bâti un fort qui la commande : les deux rives étaient garnies de hameaux charmants d'où se détachèrent plusieurs pirogues. Fin voilier, *le Kanguroo* glissa au milieu de ces passes vaseuses; il aperçut la rade de Grissé, l'une des plus renommées de Java pour la réparation des navires, et laissa tomber l'ancre, le 26 octobre, devant la résidence de Sourabaya.

Sourabaya est, après Batavia, la station qui doit le plus au gouverneur général Daendels. On y remarque un arsenal maritime, des quais spacieux et solides sur la rivière Kediri qui traverse la ville, de longues jetées pour combattre les envasements de son embouchure, un atelier de monnaies, des chantiers, une fonderie de boulets, enfin un palais pour le gouverneur. Situés en dehors de la ville, ces édifices y communiquent par des rues longues et larges que bordent des maisons en pierre ornées de galeries extérieures. Les quartiers riverains, moins beaux et moins salubres, restent noyés pendant une portion de l'année. C'est encore au général Daendels que Sourabaya doit un magnifique chemin pratiqué à travers des marais et des montagnes jusqu'à Samarang, et qui se lie avec la route de Samarang à Batavia.

Notre bâtiment ne devant pas séjourner longtemps à Sourabaya, il me fallut recueillir à la hâte des renseignements qui pussent servir à juger la valeur d'études et d'observations plus complètes. Débarqué avec le capitaine sur l'une des jetées qui marquent l'entrée du port, nous fûmes obligés de subir d'abord la visite des douaniers, seuls maîtres de cette avenue. Les maisons européennes ne commencent qu'au delà. Des murailles blanches, des toits en terrasse, de jolies galeries couvertes, avec des colonnettes extérieures, tel est le premier aspect de la ville. Sur la rive opposée à la douane est une batterie qui commande la rivière et termine ce faubourg. Plus haut, sont les chantiers; puis vient le quartier des Chinois, propre, bruyant, animé, comme dans toutes les villes où ces nomades ont planté leurs tentes marchandes; ensuite paraît la ville créole, bien bâtie, bien peuplée; enfin la maison du résident, signalée par son pavillon, édifice dont les deux étages se reflètent dans les eaux de la rivière. La population de Sourabaya

se compose en outre, comme à Batavia, de Malais et de Chinois. Ce poste est aussi fréquenté par les habitants de l'île voisine de Maduré, qui ont un type spécial dans la famille javanaise. *Le Kanguroo* n'ayant pas plus de vingt-quatre heures à sacrifier à cette relâche, je ne pus débarquer sur cette île, dont nous découvrions une partie de la rade de Sourabaya.

CHAPITRE XXX.

JAVA. — GÉOGRAPHIE — MŒURS, RELIGION. — ANTIQUITÉS. — HISTOIRE.

Java, s'il faut en croire les étymologistes, a été ainsi appelée du *jawa-vut* (*panicum italicum*) qui formait la principale nourriture des aborigènes. Les naturels la nomment aussi Tana. Cette île s'étend entre le 103° et le 112° de long. E. et le 5° 52′ et 8° 46′ de lat. australe. Sa longueur depuis le cap Java jusqu'à la pointe la plus orientale, est de 192 lieues marines; sa largeur entre la pointe S. O. de la baie de Padjitan et le cap Japara est de 66 lieues, et entre l'embouchure de la rivière Serayou et celle de Sourabaya elle varie de 16 à 19 lieues. Sa forme est celle d'un rectangle, et ses côtes sont assez parallèles pour qu'on pût la diviser en cinq ou six parties qui formeraient autant de parallélogrammes. Les côtes de l'O. et du N., fortement découpées, ont des ports abrités et des baies très-sûres. Ayant peu de largeur dans toute son étendue, Java n'offre guère que deux cours d'eau qu'on puisse citer, le Solo et le Kediri. Le premier parcourt la partie centrale et se jette dans la mer de Java; le second, descendu des *Montagnes Sacrées*, va se perdre à Sourabaya dans le golfe de ce nom. Les autres rivières sont à peine dignes d'une mention. On n'y trouve pas non plus de lacs importants. De vastes étendues d'eau se forment dans la saison des pluvies; mais ces flaques, nommées *cawas* par les naturels, se dessèchent quand la mousson change et deviennent des champs cultivables.

Le terrain de Java est accidenté. Toute la côte septentrionale, flanquée de petites îles que forment les atterrissements des cours d'eau, est plate, sablonneuse et vaseuse. La côte méridionale au contraire, est escarpée et bordée de falaises basaltiques. L'île présente ainsi un amphitéâtre qui va du sud au nord, sauf dans quelques districts que coupent les chaînons intérieurs. Son sol primitif semble volcanique. Les montagnes ignivomes, toutes terminées en pointes aiguës, ont leurs flancs sillonnés de ravins qui, dans la saison pluvieuse, roulent des torrents d'eau. Tantôt de petites chaînes de collines élancent vers les cieux leurs blocs de basalte; tantôt des chaînes calcaires se présentent sous l'aspect de plateaux élevés; d'autres chaînes enfin, participant de l'une et de l'autre nature, demi-calcaires, demi-volcaniques, se prolongent le long des côtes sous toutes les formes et dans toutes les directions.

La géologie de cette île est d'un caractère tout spécial, et ne semble pas se lier, au moins d'une manière apparente, au système montagneux de la presqu'île de Malacca et de l'île de Sumatra. Les montagnes de Java ne forment plus des chaînes suivies, mais des groupes détachés, alignés toujours dans le sens de la plus grande longueur des terres. Ce n'est pas là d'ailleurs la seule différence qui existe entre Sumatra et Java. L'arbre de teck croît en grande abondance dans cette dernière île et ne se produit pas dans la première. Sumatra est riche en minéraux précieux, Java n'en a point; enfin le sol de Java est plus fécond, mais on n'y trouve pas de camphrier, richesse principale de Sumatra. L'élévation des montagnes javanaises du premier rang varie de 4,500 à 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Toutes ces chaînes forment des montagnes bien distinctes, recouvertes d'une magnifique végétation, offrant partout les traces de cratères éteints. A diverses époques, ces cratères ont vomi sur Java leurs flots de lave et leur pluie de fumée. Un phénomène plus étrange encore se produisit en 1772, pendant une courte mais épouvantable éruption. Vers la partie occidentale du district de Cheribon, existait à cette époque l'un des plus grands volcans de Java, le Papadayang. Dans la nuit du 11 au 12 août un nuage lumineux d'un aspect extraordinaire enveloppa toute la montagne; puis, quelques heures après, avant que les habitants eussent pu prendre la fuite devant l'horrible phénomène, la montagne s'abîma à la suite d'une détonation effrayante. On eût dit une longue décharge d'artillerie, accompagnée d'éruptions de pierres volcaniques lancées à plusieurs milles de distance. Au jour, la montagne avait entièrement disparu. Tout le sol, sur 15 milles anglais de long et 6 milles de large, fut bouleversé : 2,957 habitants périrent ; toutes les cultures furent détruites. Cette montagne, jadis élevée de plusieurs mille pieds au-dessus du sol, et avec une base de 15 milles de diamètre, fut engloutie d'une manière si complète, qu'aujourd'hui on la distingue à peine de la plaine environnante, au-dessus de laquelle elle a conservé tout au plus un mètre de hauteur.

Ainsi, des feux souterrains tourmentent cette grande île, la travaillent et la minent. Son sol est généralement recouvert de roches basaltiques sur lesquelles s'élèvent des masses calcaires faciles à reconnaître à leurs sommets en table. Des débris basaltiques se trouvent aussi roulés dans les lits de toutes les rivières. Il faut en conclure que cet archipel n'est pas composé des parties disjointes d'un continent, mais au contraires d'îles qui se sont formées et soudées graduellement l'une à l'autre.

Malgré sa réputation d'insalubrité, Java jouit d'un climat sain dans presque toutes ses zones. La température n'y varie guère qu'avec les moussons. Les pluies qui y règnent sont toujours orageuses; le tonnerre roule avec d'horribles éclats dans les montagnes, et les ruisseaux débordent sur la plaine. La chaleur varie suivant l'élévation du sol. Les mêmes différences se font sentir dans la végétation. Comme il y a six climats distincts depuis la mer jusqu'au sommet des montagnes, il y a également six végétations distinctes; on y retrouve toute l'échelle végétale depuis les plantes aquatiques jusqu'aux plantes alpestres. Aucune partie de ce ter-

ritoire n'est dépourvue de végétation, soit que les graminées et les fougères tapissent le sol, soit que les arbustes et les arbres s'élancent dans l'air à des hauteurs prodigieuses. Au premier rang sont les plantes et les arbres utiles : le riz, dont on compte près de cent variétés, le maïs, les fèves, la canne à sucre, le cocotier, l'aréquier, et une foule d'arbres de la famille des palmiers; l'arbre à pain, cultivé dans quelques cantons; l'arbre du voyageur de Madagascar (*ravenala*), qui fut naturalisé à Java par d'Entrecasteaux; le rarak, ou arbre à savon (*sapindus saponaria*); le cotonnier, divisé en plusieurs espèces; le bendud, d'où découle la gomme élastique; de hautes fougères qui s'élèvent jusqu'à la hauteur de 80 pieds; le bois de teck (*tectona grandis*), en malais *pohon jattier*, bois de jattier, d'un grand usage dans les constructions et dont Java possède des forêts entières; le bambou, végétal précieux dont on fait des colonnes pour soutenir les édifices, des planchers, des parois de maisons; le *djarak maira*, ou djarak à feuilles rouges, dont les Javanais se servent en guise de remède contre la surdité; le *djarak* (*palma christi*), dont le fruit, semblable à une noix triangulaire, produit l'huile connue en pharmacie sous le nom d'huile de ricin. La liste des plantes médicinales serait trop longue à faire; celle des arbres fruitiers comprend le mangoustan, le manguier, l'attier, l'oranger, le citronnier, le jambosier, le grenadier, le goyavier, le bilimbing, le papayer, l'ananas, le bananier, le melon d'eau. Les fruits d'Europe, à l'exception du fraisier, ont presque tous avorté dans l'île. Les plantes à fleurs sont rares, faute d'horticulteurs habiles; mais en revanche la nature a prodigué les arbres et les arbustes à fleurs.

Au nombre des végétaux il en est un qui a longtemps servi de thème aux contes les plus étranges et les plus absurdes. C'est le *pohon upas*, ou arbre à poison. Les voyageurs des XVIIe et XVIIIe siècles ne tarissaient pas sur ses propriétés malfaisantes, sur son énergique et soudaine activité : à les en croire, l'arbre qui porte ce poison croissait isolé au milieu d'un désert, tuant toute végétation à la ronde; un oiseau volant au-dessus de sa cime était frappé de mort; un homme passant sous son ombre était presque toujours engourdi ou asphyxié. Pour obtenir le suc vénéneux de cet arbre, on s'adressait aux malfaiteurs condamnés au dernier supplice; et ces malheureux succombaient presque tous dans cette périlleuse récolte. Ces fables aujourd'hui font sourire les naturalistes. Le *pohon upas*, ou arbre à poison, semble être une espèce de strychnos ou d'antiaris, dont les qualités vénéneuses sont définies et parfaitement connues.

La zoologie de Java offre aussi un riche et long catalogue. En tête des animaux utiles, il faut placer le buffle (*karbow* en malais; *manding* dans l'idiome des montagnes). Le buffle est, dans l'archipel indien, l'équivalent du bœuf en Europe. Sa chair est un des aliments les plus sains et les plus recherchés du pays; il laboure les champs et transporte les récoltes; au besoin, on l'attelle même à des voitures, et il devient ainsi bête de trait dans les passages difficiles. Le buffle de Java est de la grande espèce, à poil ras, à longues cornes placées horizontalement; il se plaît dans l'eau, et passerait sa vie couché dans une rivière. Il aime à être lavé plusieurs

fois par jour. Le soir, quand on le dételle, il court à la mare la plus prochaine, s'y plonge avec délices, ne gardant souvent hors de l'eau que son museau pour aspirer l'air. Les chevaux de Java sont vigoureux et vifs, mais petits. Malgré des essais constants pour l'amélioration des races, on est encore obligé d'avoir recours aux chevaux de Célèbes et de Timor, qui ont des qualités supérieures. Le goût des chevaux est général à Batavia. Le gouvernement entretient à Tjanjor un haras fondé par le baron Van-der-Capellen. On a fait venir à grands frais, pour cet établissement, des étalons anglais, persans et arabes.

Presque tous mahométans, les Javanais n'élèvent point de porcs, dont la chair leur est interdite ; les Chinois, au contraire, en ont en très-grand nombre. La chair de ces animaux est plus fine et de meilleur goût que celle de leurs congénères d'Europe ; on la dit même plus saine que celle du bœuf ou du mouton. *Kambing wollanda* (chèvre de Hollande), tel est le nom que les indigènes donnent au mouton, ce qui prouve qu'il n'est point originaire de Java. Maigres en général, chétifs, couverts d'une laine hérissée, ils ne sont pas très-communs dans l'île, tandis que les chèvres y abondent. Les habitants élèvent des troupeaux de ces dernières et se nourrissent de leur viande, plus succulente que celle des chèvres d'Europe. Le gibier, en grosses et en petites espèces, foisonne à Java. On y trouve le sanglier, le cerf, le kidang, petit chevreuil très-délicat, le lièvre, le paon, le coq de bruyère, une caille plus grande que celle d'Europe.

Les animaux dangereux et sauvages vaguent dans toutes les forêts. A leur tête est le tigre royal et le tigre tacheté ou léopard, dont le tigre noir semble une variété. On a, en effet, trouvé dans un même nid des tigres tachetés ordinaires et de petits tigres noirs dont la peau avait des dessins tavelés. Ces animaux font de grands ravages dans les campagnes ; ils dévorent, année commune, de 2 à 300 individus ; aussi inspirent-ils une sorte de respect superstitieux. Dans chaque village on se cotise pour apaiser la bête carnassière par un tribut de viande, de bêtes mortes et d'abattis, mais comme le pacte est souvent rompu, le gouvernement colonial, pour aider à la destruction des tigres, à créé une prime pour chaque tête qu'on lui apporterait. Depuis lors, il en est tué de 350 à 400 par année. Voici comment se fait cette chasse : on place une chèvre au fond d'une fosse large et profonde, au-dessus de laquelle on a préparé une trappe à bascule ; quand la bête est tombée dans ce piége, on l'y tue à coups de pieux pointus, ou bien on l'enferme dans une forte cage en bois et on la réserve pour un genre de spectacle assez curieux, qui est le combat du buffle et du tigre, et pour lequel les habitants du pays sont passionnés. Grâce à la précaution qu'on prend d'affiler les cornes du buffle, c'est toujours lui qui est vainqueur. Le tigre, d'ailleurs, a peur d'un adversaire qui se présente en face ; pour devenir hardiment agresseur, il faut qu'il ait l'occasion de surprendre son ennemi par derrière ou à l'improviste. Aussi arrive-t-il souvent qu'au lieu de sortir de sa cage, il se pelotonne, tremblant, dans un coin, et alors, pour lui faire quitter la place, il faut recourir à une foule de moyens violents, tels que les aiguillons, les tisons allumés, l'eau bouillante. D'autres fois,



LA CHASSE AUX RHINOCÉROS.

Publié par Furne à Paris

les princes se donnent le spectacle d'un *rampok matjan*, sorte de combat dans lequel, au lieu de lancer l'animal contre un buffle, on ouvre sa cage au milieu d'un carré de 2 ou 3,000 hommes armés de piques, qui forment ainsi comme un mur de fer acéré. L'animal tourne dans l'intérieur de l'enceinte; puis, stimulé par les cris de la foule, il cherche à s'élancer par-dessus la tête des guerriers, et il est rare que dans ce bond il ne s'enferre pas de lui-même. Le rhinocéros de Java est moins dangereux que le tigre; il n'attaque l'homme que lorsque celui-ci veut lui disputer le passage. Le chakal, le chat-tigre, infestent aussi les forêts; les singes, les cerfs, s'y trouvent en variétés nombreuses.

Parmi les oiseaux, on retrouve presque tous ceux qui vivent en Europe à l'état de domesticité. La famille des perroquets y offre une foule d'individus inconnus aux autres contrées de la zone torride. Dans le nombre se font remarquer, et par leur beauté et par leur intelligence, le lori rouge, aux ailes irisées en violet, et le kakatoës blanc, à l'aigrette jaunâtre. Le lori bleu et noir est célèbre pour avoir fourni le sujet d'un des plus jolis contes des *Mille et une Nuits*. Le casoar, ce haut gallinacé dont les pennes des ailes n'ont pas de barbules, espèce d'autruche par la taille, est naturalisé à Java. Mais l'un des oiseaux les plus intéressants est sans contredit l'hirondelle salangane (*hirundo esculenta*), dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. C'est une petite hirondelle bleuâtre, qui habite par milliers les cavernes profondes et ténébreuses de la côte du sud. On sait quel prix les Lucullus chinois attachent à ces nids de salanganes, dont la forme est exactement celle d'une écorce d'orange. Détrempés dans l'eau et ramollis de manière à se partager en fibres mucilagineuses, ces nids entrent comme assaisonnement dans les ragoûts, dans les pâtés faits avec soin. Leurs vertus aphrodisiaques ou supposées telles n'ont pas peu contribué à les élever fort haut dans l'estime des Chinois et à en augmenter le prix.

Pour recueillir les nids de salanganes, les indigènes emploient de longues échelles en bambous, au moyen desquelles ils arrivent à toutes les parties escarpées du rocher; grimpant ainsi d'une grotte à l'autre, d'une anfractuosité à une anfractuosité. Quelquefois le rocher n'a qu'un seul souterrain; d'autres fois il y en a plusieurs de superposés. Pour que les gens chargés de la récolte ne soient pas tentés d'en prélever la dîme à leur profit, on ne les laisse monter que nus. Avant de mettre le pied sur l'échelle, ils sont bénis par le prêtre mahométan, qui doit aussi les bénir au retour; formalité religieuse, qui est simplement une surveillance; car les prêtres, chèrement payés pour cela, sont les inspecteurs de la récolte. Quand la bénédiction est donnée, le Javanais pénètre dans les souterrains; il tient à la main une bougie de gomme élastique (*ficus elastica*) sur laquelle est un éteignoir. Lorsqu'il croit toucher un nid, il lève l'éteignoir, et la flamme reparaît, tant la combustibilité de la gomme est prompte. Ainsi, il peut recueillir les nids facilement, sans effrayer les nombreuses habitantes de ces profondeurs. Les soins de cette récolte se bornent à observer l'époque de la ponte et celle où les jeunes oiseaux quittent leurs nids. Pendant ce temps, on les laisse

tranquilles. Toutefois une portion des nids est recueillie avant que les œufs y aient été déposés. Ces nids plus nets et plus blancs sont ce qu'on nomme dans ce commerce : nids de première qualité. Les nids de seconde et troisième qualité sont ceux que l'oiseau construit à la hâte pour la seconde fois et ceux dans lesquels les petits ont été élevés. Moins beaux et bien moins propres, ils sont couverts de petites plumes qui ne s'en détachent qu'avec peine, même avec le secours de l'eau. Dans la résidence de Djocjokarta et de Sourakarta, quelques-unes de ces cavernes sont exploitées pour le compte du gouvernement.

L'oiseau de paradis a été importé à Java, où l'on en connaît aujourd'hui de dix à douze variétés. Les reptiles y pullulent; on y voit beaucoup de caïmans dans les rivières, et dans les bois une quantité énorme de serpents. Ces derniers y sont de mille espèces, depuis le boa constrictor jusqu'au biloudak, petite vipère qui n'a que 8 à 10 pouces de long, mais dont la morsure venimeuse donne promptement la mort. Comme remède, on conseille la cautérisation avec un fer rouge ou la pierre infernale, ou une potion composée d'esprit de corne de cerf et d'ammoniaque. Parmi les insectes vermineux on doit ranger les scorpions et les mille-pieds qui infestent les maisons. Contre les piqûres très-fréquentes de ces animaux, les Javanais emploient les cataplasmes d'ognons, ou la chaux fine dont ils se servent dans la préparation du bétel. Valentyn a compté à Java 538 espèces de poissons. D'autres naturalistes plus récents, MM. Temminck, Reinwardt, Blume, ont augmenté encore cette longue liste. A ces hommes éclairés, patients et consciencieux, la science doit des ouvrages spéciaux où l'histoire naturelle de Java est présentée sous toutes ses faces et dans tous ses détails.

L'ethnologie de cette île n'est pas moins curieuse à étudier. La race qui l'habite est une variété de cette race malaise répandue sur la longue chaîne d'îles qui se prolonge depuis la pointe achinaise de Sumatra jusqu'à la pointe sud de Timor. C'est une race d'hommes de couleur tannée, robustes, bien pris, avec la bouche large, le nez étroit et court, rarement proéminent, les yeux petits, mais vifs et noirs; les cheveux noirs, longs et rudes. Les femmes, plus petites que les hommes, ont le teint d'un jaune d'or, et ce teint orangé est célébré dans les poésies javanaises, comme celui de nos dames dans nos madrigaux et dans nos romances. On a même inventé pour les Javanaises des cosmétiques jaunes, comme pour les Européennes la céruse et le fard.

Ces peuples de la race tannée sont actifs, industrieux, agiles, rusés et vindicatifs. On les croit ou autochthones ou originaires de la presqu'île birmane. La constitution physique des habitants est vigoureuse et saine. La durée de la vie humaine y est à peu près la même qu'en Europe; les centenaires ne sont point rares. Les maladies inflammatoires sont moins connues et moins dangereuses qu'en Europe. En revanche, les fièvres y déciment la population. Avant l'introduction de la vaccine, la petite vérole faisait aussi de grands ravages dans l'île. La peste et l'hydrophobie y paraissent inconnues; mais on dit que l'une des échelles de Java, Samarang, a été le berceau primitif du choléra-morbus.

Dans un pays aussi chaud, et sous la loi mahométane qui en fait une prescription, on conçoit que les bains doivent être une nécessité, une habitude, un devoir. A toute heure du jour, les Javanais se baignent; ils se jettent pêle-mêle dans l'eau des ruisseaux et des rivières. Le soleil, en certaines saisons, a des ardeurs si grandes qu'un coup de soleil est mortel ; aussi les hommes marchent-ils rarement sans un mouchoir sur la tête : quant aux femmes, leurs longs cheveux tressés les garantissent suffisamment. Un singulier préjugé veut que la lune soit dangereuse. Les matelots européens ne sont-ils pas eux-mêmes persuadés que les rayons lunaires exercent une fâcheuse influence sur la santé?

Le caractère des Javanais est doux, indolent et facile. Ils sont sobres, patients, contents de peu, soumis à des chefs nationaux, hospitaliers envers les voyageurs, quelle que soit leur nationalité, attachés à leurs traditions de race et aux liens de la famille, et aiment le sol qui les vit naître. Comme contraste à ces bonnes qualités, il faut ajouter qu'ils sont jaloux, rancuniers, faux quelquefois et méchants, toujours superstitieux et crédules.

Les Javanais sont presque tous mahométans, mais d'un islamisme assez relâché. Rigoureux observateurs des pratiques extérieures, la circoncision, les ablutions, le jeûne du ramadan, l'abstinence de certaines viandes défendues, rencontrent chez eux peu de contrevenants; mais ils sont d'une ignorance complète sur tout ce qui est dogme, et ne se privent pas toujours de liqueurs spiritueuses. Parmi leurs imans il en est peu qui sachent lire le Koran, encore moins qui aient obtenu le titre de hadgis par le long et pénible pèlerinage de la Mekke : ces prêtres savent à peine lire et écrire, marmotter quelques sourates du livre saint, exécuter quelques gestes auxquels ils donnent la valeur d'un cérémonial. Cette religion accommodante et facile admet toutes sortes de tempéraments; elle adoucit, par l'organe des imans, ses pratiques les plus sévères, et conduit à une morale fort peu édifiante. Souvent encore, elle s'empreint de quelques vieilles traditions du culte primitif, et devient un mahométisme mêlé de bouddhisme. Ainsi, outre les deux grandes fêtes prescrites par le Koran, les Javanais en célèbrent une troisième en l'honneur de leurs ancêtres, fête aborigène qui s'est mêlée à leur rituel avec la grande fête de la naissance de Mahomet. Dans leurs cérémonies, ils portent les figures dorées d'un serpent ou *naga*, d'un animal qui ressemble à une oie, ou d'un autre animal qui a la forme d'un daim. Toutes ces figures sont évidemment des allégories bramaniques, et forment une espèce de contre-sens avec la religion qui est devenue dominante.

Comme dans toutes les contrées où règne la mahométisme, la polygamie domine à Java, mais l'usage en est restreint aux hommes des classes riches, qui ont seuls la faculté d'avoir des femmes à prix d'or et d'entretenir un harem. D'ordinaire, les princes et les chefs du premier rang ont quatre femmes légitimes, outre les concubines; les chefs d'un rang inférieur n'ont que deux femmes, trois au plus; enfin, le simple habitant des *campongs* ou villages doit se contenter d'une seule épouse. Il est vrai que la loi, très-facile sur ce point, leur permet de

nombreux divorces; mais souvent la femme, soit qu'elle ait des enfants, soit qu'elle saisisse l'autorité dans le ménage, parvient à maîtriser cette liberté facultative et à l'annuler à son profit. Les princes et les régents ont une première femme en titre qu'ils ne répudient presque jamais, parce qu'elle est généralement d'un rang et d'une famille égale à celle de l'époux. Dans ce cas, les conventions matrimoniales ont été stipulées de telle sorte que des causes majeures peuvent seules motiver un divorce. Une femme de ce rang jouit, d'ailleurs, de certaines prérogatives : elle marche l'égale de son époux, fait les honneurs du dalam, y est la souveraine des autres épouses, dont elle règle les prétentions et les droits. A Java, les femmes sont industrieuses; elles pratiquent divers métiers et circulent dans les rues pour les exercer. Celles du haut rang sont seules murées; encore les Européens ont-ils souvent été admis dans l'intérieur de harems.

La polygamie ne semble pas avoir produit dans cet archipel un décroissement de population. Quand une femme est enceinte de son premier-né, il y a grande fête ; après le septième mois, il y a fête encore ; à la naissance, il y a de nouveau fête ; on donne alors un nom à l'enfant. Ce nom est purement de fantaisie ; il n'y a point de nom de famille. Les personnes pieuses prennent des noms arabes ; les autres, des épithètes malaises, *bon*, *aimable*, *généreux*, etc. Seulement, comme en Arabie, le père ajoute à son propre nom celui qu'on a donné à son premier-né lors de sa naissance. On circoncit les enfants mâles à l'âge de huit à douze ans.

Les enterrements se font avec décence et sans bruit : si un individu meurt dans la nuit, on l'enterre le lendemain ; s'il meurt dans le jour, on l'enterre avant le coucher du soleil. Les cimetières sont entourés de *sambaja* (*plumieria obtusa*), dont la verdure commande le respect. Cependant, à la mort d'une personne riche et puissante, on observe un cérémonial plus pompeux : on lave le corps, on l'enveloppe d'une toile blanche, et on le dépose dans une bière couverte d'une toile peinte et de guirlandes de fleurs.

Les Javanais mettent peu de façons à leurs repas. Accroupis à terre sur des nattes, ils mangent leur poisson, leur riz ou leurs viandes, avec les doigts ; ils se lavent avant et après le repas. L'eau est leur principale boisson ; on la fait bouillir avant de la servir, et on l'aiguise parfois à l'aide d'épices. Ils prennent du thé deux ou trois fois par jour. L'usage du *siri*, préparation de bétel, est général comme dans toutes les contrées hindoues et malaises. On étend avec une cuiller, sur la feuille du siri, une petite quantité de *terra japonica*, substance d'une amertume agréable, et un peu de chaux vive. On y ajoute de la noix d'arec, qui est narcotique, et l'on en fait une boule qu'on mâche. Cette préparation, on le sait, dévaste la bouche, noircit les dents, et colore les lèvres d'une salive sanguinolente. Malgré de si hideux inconvénients, on ne peut faire renoncer les indigènes à l'usage du bétel ; chaque Javanais, homme ou femme, a toujours à ses côtés sa boîte à siri. Le tabac à priser n'est pas non plus inconnu à ces contrées ; les cigarres y sont délicieux.

Les liqueurs fermentées du pays sont de deux sortes, le *badek* et le *brom*. La

passion pour ces boissons spiritueuses ne se montre que chez un petit nombre d'individus. La loi religieuse empêche d'ailleurs qu'elle ne fasse des progrès. Il n'en est pas de même de l'usage de l'opium, qui devient à la longue, pour eux, une fièvre et une frénésie. Quoiqu'on nomme, en malais, buveurs d'opium (*minoun wadat*) ceux qui se livrent à ce goût, à Java on ne boit pas l'opium : on le fume dans des pipes en bois ou en jonc (*padudan*) de la grosseur et de la longueur à peu près d'une flûte traversière, dont un des bouts est ouvert, celui qui se met dans la bouche, et dont l'autre est fermé. Au-dessus de celui-ci est un trou garni d'un petit entonnoir en cuivre, où se place un paquet de tabac coupé très-fin, mêlé d'opium préparé à cet effet. Le fumeur aspire cette fumée, qu'il avale ou qu'il rend par le nez : quelques bouffées suffisent pour déterminer l'ivresse et les sensations qui la suivent. On a déjà dit quelle nature d'extase résulte de l'emploi de ce narcotique, en parlant des fumeurs chinois. Une fois accoutumé à ces jouissances indescriptibles, on ne peut plus s'en passer; il faut chaque jour avoir recours à l'opium, chaque jour en augmenter la dose. Cependant, au bout de quelques mois, se révèlent les suites fâcheuses de cette triste passion : l'appétit se perd, les yeux deviennent rouges et égarés, les facultés intellectuelles s'abrutissent, le corps s'étiole, et tombe dans un état de marasme et de phthisie.

On a beaucoup parlé, dans toutes les relations sur l'Inde, de ces fumeurs d'opium qui, dans leurs égarements maladifs, parcourent les rues des villes un crid à la main, poignardant tout ce qui se présente; fous furieux qu'il a fallu mettre hors la loi en autorisant à les tuer comme des bêtes atteintes d'hydrophobie. M. Hogendorp, longtemps administrateur dans la colonie batave, a ramené tous ces récits dans la limite du vrai. « Des voyageurs, dit ce judicieux observateur, ont parlé avec exagération des crimes auxquels les fumeurs d'opium se trouvaient entraînés dans leur ivresse. Plusieurs années de séjour parmi les Javanais m'ont convaincu qu'il n'y en avait que fort peu d'exemples. La tranquillité qui règne dans les lieux où se vend l'opium préparé, et où se réunissent les fumeurs sous la surveillance de la police, est bien rarement troublée : au contraire, ces endroits même sont d'une grande ressource, et plus d'une révélation importante y a été faite et a conduit sur les traces d'un crime longtemps ignoré. Les anciennes relations faisaient souvent mention des *amokspuwers* qui, dans leur rage aveugle, couraient dans les rues, tuant ou blessant tout ce qu'ils rencontraient, jusqu'à ce qu'on fût parvenu à les tuer eux-mêmes : ces accidents sont infiniment rares depuis la cessation de la traite des esclaves. Ils étaient le plus ordinairement causés par des Bouginais ou des Balinais nouvellement amenés et vendus, parmi lesquels il s'en trouvait qui, regrettant leur patrie, des parents, une famille, d'autres qui, ne pouvant exécuter des ordres qu'ils ne comprenaient pas encore et craignant le châtiment, éprouvaient un dégoût de la vie qui parfois dégénérait en frénésie pendant laquelle ils se saisissaient de la première arme venue pour en frapper aveuglément autour d'eux, sachant d'avance qu'ils tomberaient à leur tour. »

Les jeux et les divertissements des Javanais sont nombreux et divers. Les dis-

tractions les plus puériles plaisent à leur indolence. Celles des femmes consistent en visites, pendant lesquelles elles mâchent le siri, se racontent des histoires, ou chantent en s'accompagnant sur le tambour de basque. Les hommes ont leurs combats de coqs pour lesquels ils se montrent passionnés comme tous les Malais. Les combats de cailles ou *bourou-guca* sont aussi l'une des récréations du peuple ; par imitation, les enfants font battre des sauterelles, et des hommes même ne dédaignent pas de s'amuser du combat de deux grillons : ils parient des sommes considérables pour ou contre les insectes combattants, et les excitent en titillant leurs mandibules avec des brins d'herbe.

D'autres fois pourtant ce sont des combats plus sérieux. Peu querelleurs par nature, les Javanais se livrent, dans des moments convenus, à un jeu appelé *acton*, après en avoir réglé les chances. Ce jeu consiste à s'appliquer en cadence des coups de baguette jusqu'à ce que l'un des deux champions s'avoue vaincu. On peut frapper partout; mais pour éviter des blessures à la tête, ils se l'enveloppent d'une pièce de toile qui ne laisse que les yeux à découvert. On ne peut porter qu'un coup à la fois; quand il est porté, on recule pour recevoir la riposte. Cette espèce de duel, au son des instruments, dure quelquefois une heure, et les antagonistes n'en sortent guère qu'avec de larges blessures saignantes. Mais ce ne sont là que les jeux du peuple; les grands ont le combat du buffle et du tigre, auquel on ajoutait autrefois la lutte du tigre contre un criminel. Cet usage, tombé en désuétude, fut pourtant ressuscité en 1812 pour deux criminels que cite Crawfurd. On donna à chacun d'eux un crid dont la pointe était émoussée; puis on ouvrit une cage d'où un tigre s'élança. Le premier des deux champions fut bientôt terrassé; mais le second, après une lutte de deux heures, eut le bonheur de tuer la bête farouche en la frappant plusieurs fois sur la tête, sous les yeux et sous les oreilles. Non-seulement le vainqueur obtint sa grâce, mais encore il fut promu au rang de *montri*.

Parmi les autres divertissements des Javanais il faut citer les représentations scéniques. Leur théâtre est une espèce de hangar ouvert, autour duquel se rangent les spectateurs. Au centre est un lecteur ou souffleur (*dalang*) armé d'un bâton. C'est lui qui ouvre la pièce par une espèce de prologue; il annonce ensuite les personnages qui vont entrer en scène, et leur donne le signal en frappant avec son bâton. On croirait, à les voir ainsi paraître, qu'ils vont à leur tour débiter leurs rôles: il n'en est rien ; c'est le dalang qui continue, les acteurs se bornent à s'associer à ses paroles par le geste, et la chose dure ainsi jusqu'à la fin, eux poursuivant leur pantomime, lui sa lecture. Tous ces acteurs sont richement habillés à la mode du pays. Les rôles de femmes sont remplis par des jeunes gens qui se couvrent le visage de masques blancs assez bien sculptés, comme ceux des Grecs et des Romains. Ces masques sont, les uns, de forme régulière et naturelle, les autres, bizarres et chargés à dessein.

On a déjà vu ce qu'était l'habillement des Javanais. La plupart de nos étoffes européennes sont aujourd'hui employées par eux; ils connaissent le drap, le

velours, les guinées, les toiles de l'Inde, et ils apportent à se bien vêtir un raffinement, une recherche incroyable. Voici la description d'une toilette javanaise, extraite d'un poëme qui date d'avant le mahométisme; elle pourra servir à la fois à caractériser la civilisation de cette époque et à donner une idée de la poésie indigène, qui a ses modèles et ses chefs-d'œuvre. C'est un poëte qui parle et qui fait le portrait de sa maîtresse. « Son visage a l'éclat de la lune; la splendeur du soleil est éclipsée par sa présence, elle lui a dérobé ses rayons. Elle est tellement belle qu'on ne peut décrire sa beauté. Rien ne manque à sa taille; ses cheveux, lorsqu'ils ne sont pas attachés, tombent à ses pieds en boucles noires ondoyantes. Ses sourcils sont comme deux feuilles de l'arbre appelé *imbo;* ses yeux sont étincelants; son nez est aquilin; ses dents sont noires, brillantes et bien rangées; ses lèvres sont de la couleur de l'écorce fraîche du mangoustan; ses joues ressemblent à la forme du douran. Ses deux seins, semblables à l'ivoire, sont parfaitement ronds et s'inclinent l'un vers l'autre. Ses bras sont comme un arc; ses doigts longs et flexibles ressemblent aux épines de la forêt : ses ongles sont des perles, sa peau est d'un jaune éblouissant; son pied est aplati sur la terre, sa démarche est majestueuse comme celle de l'éléphant.—Cette belle personne était parée d'un chindipatola de couleur verte, entouré d'une ceinture d'or; à son doigt était une bague, production de la mer; ses boucles d'oreilles étaient d'émeraudes enchâssées de diamants; l'épingle qui attache ses cheveux était d'or; un rubis enchâssé d'or et d'émeraudes la terminait; son collier était formé de sept pierres précieuses. Elle était parfumée de manière qu'il était impossible de distinguer l'odeur d'aucun parfum. » C'est bien là un amant inspiré par la muse dans toute son exagération orientale. Cette poésie peut paraître un peu étrange; mais elle prouve incontestablement un haut degré de civilisation chez les anciens Javanais.

Une autre preuve de ce fait, et preuve non moins péremptoire, c'est la magnificence des ruines dont est jonché le sol de l'île. Nulle terre peut-être n'est plus féconde en trésors archéologiques. Le culte antique, que le mahométisme a presque effacé, semble avoir gardé quelques débris de ses temples, afin que la comparaison avec les mosquées fasse rougir son heureux rival. Dans toute la partie orientale on voit des groupes de *tchandis* ou temples en pierre avec une statue au centre; des ruines de temples en briques; enfin, des temples moins parfaits et d'une date plus moderne. Ces édifices sont entièrement couverts de broussailles à travers lesquelles on pénètre difficilement dans leur intérieur; ils sont précédés d'énormes *rechas*, statues des gardiens des temples, que les sculpteurs indigènes représentaient accroupis et un crid ou un *wedung* à la main. Ces *rechas* ressemblent aux fakirs de l'Inde, ont de larges pendants d'oreilles semblables à ceux des femmes de Java, des bracelets et un collier en chapelet; une ceinture épaisse, qui descend jusqu'au genou, soutient du côté droit une petite épée; la main gauche tient un serpent roulé qui regarde la poitrine de la statue. L'architecture extérieure est d'une grande simplicité : celle de l'intérieur est plane. Il y a deux de ces temples dans le district de Brambanan, l'un grand, l'autre petit, tous les

deux du même caractère et du même style. Près de ce même lieu se trouve le *Tchandi-Siwou*, ou les mille-temples, l'une des plus belles réunions d'antiques qu'on puisse voir, couvrant une surface de 600 pieds sur 530. Mais ces beautés ne sont rien auprès des merveilles du temple de Boro-Bodo, dont on fait remonter l'origine du VIe au VIIIe siècle de notre ère. C'est un bâtiment élevé au sommet d'une colline conique, grand et carré, avec sept rangs de murailles, chaque rang étant plus élevé que celui qui le précède. Il est terminé par un dôme d'environ 50 pieds de diamètre et entouré d'un triple cercle de tours, au nombre de 72, qui toutes sont occupées par des statues dont la figure est tournée vers l'extérieur. Tout le monument est couvert de riches et fines sculptures. Près de 400 niches sont pratiquées dans le parapet extérieur, et dans chacune d'elles est une statue de Bouddha accroupie, les yeux baissés, la tête raide, le torse nu, avec deux oreilles en saillie et une coiffure qui ressemble à un bonnet phrygien; en un mot, Bouddha tel qu'on le représente dans la plupart des temples hindous.

Les indigènes ont trois histoires que cite M. Raffle, et dont chacune a évidemment sa partie fabuleuse. L'auteur anglais croit que les premiers habitants de Java furent des émigrés égyptiens. Middlekop les suppose Hindous, et avec plus de raison. La première date consignée dans leurs livres ne remonte guère qu'à l'an 72 avant l'ère vulgaire : antérieurement à cette époque, tout est conjectural. La table chronologique la plus complète cite trente-huit souverains de l'an 1er de Java à l'an 1200, c'est-à-dire environ 1100 de notre ère. L'empire de Madjapahit fut fondé vers l'an 1221 de Java, et ne tarda pas à s'étendre sur toute l'île. Il survécut même à l'établissement du mahométisme qui eut lieu vers 1300 de l'ère javanaise (1400 à peu près de J.-C.). En 1355, il était à son apogée; tous les archipels voisins, Bali, Florès, Sumbawa, Timor, étaient ses tributaires; mais, cinquante ans après, une guerre de religion étant survenue, la vieille dynastie des souverains de Madjapahit succombait sous les coups d'aventuriers islamites. Les temples firent place aux mosquées; les souverains du pays cédèrent l'empire aux sultans.

Cette situation dura jusqu'à l'apparition des navigateurs européens. Albuquerque conquit Malacca en 1511 et 1521; Antonio de Britto, allant aux Moluques, reconnut l'île de Maduré. Le premier Hollandais qui débarqua sur ces parages était un nommé Houtman. Jeté dans les prisons de Lisbonne, il y avait reçu d'un détenu de précieuses confidences au sujet du commerce des Portugais dans les îles de la Sonde. Houtman créa à Bantam, en 1596, la première factorerie hollandaise; mais ce fut en 1610 seulement que Pierre Both, nommé gouverneur général par le stathouder, fonda un comptoir aux bords de la petite rivière de Jaccatra : c'est la Batavia actuelle. Depuis cette époque, les Hollandais eurent à lutter tour à tour contre les Portugais, les Anglais et les indigènes, avant que leur autorité fût assise dans les Indes. L'amiral Speelman soumit Macassar; Dewilde débattit avec les divers petits rajahs de Java les conditions de patronage;

le chef rebelle Mongkoural Mas vint faire amende honorable aux pieds du gouverneur général Van How; le baron Van Imhof triompha d'une révolte de Chinois, qui menaçait d'envahir l'île entière, et après lui ses successeurs eurent la longue et pénible tâche d'extirper les restes de cette rébellion. Enfin, en 1749, l'empereur de Java, ou *sousounam*, à son lit de mort, abdiqua pour lui et ses héritiers en faveur de la Compagnie hollandaise des Indes-Orientales, la laissant libre de désigner son successeur. Quelques guerres eurent encore lieu pour l'exécution de ce testament politique, mais la ténacité batave surmonta peu à peu tous les obstacles, et Java devint, ce qu'elle est encore aujourd'hui, vassale de la Hollande. En 1811, le général Daendels ayant été remplacé par le général Jansens, les Anglais s'emparèrent de Batavia et de toutes les colonies hollandaises; ils ne les restituèrent qu'en 1814.

Il faut rendre cette justice aux Hollandais, que bien qu'ils gouvernent ce pays d'une manière sévère, ils ont mieux que d'autres compris le régime à suivre pour qu'une colonie profitât à ses maîtres lointains sans que les sujets indigènes eussent trop à souffrir. Se montrant en cela plus sage et plus retenue que l'Angleterre, la Hollande n'a pas coupé l'arbre pour cueillir le fruit, n'a pas épuisé le terrain pour avoir des récoltes meilleures; elle a respecté, autant que possible, les mœurs, les habitudes, les lois indigènes; elle a laissé cette population à ses chefs et à ses juges, se réservant seulement le droit de juger elle-même et ces juges et ces chefs; elle a respecté les vieilles distributions de propriété, et quand elle a voulu implanter le monopole a milieu des échanges, elle l'a fait avec des ménagements qui l'ont rendu presque insensible.

Ajoutons pourtant que la Hollande a été mieux servie que l'Angleterre par le caractère des hommes sur lesquels elle avait à régner. Le Javanais n'a rien du fanatisme et de l'intolérance poussés, dans l'Inde, jusqu'à éviter tout contact avec le vainqueur. C'est un peuple bon et facile : ses mœurs se ressentent de sa langue, qui est douce, poétique et sonore; composée de vingt consonnes et de six voyelles, elle semble dériver du sanscrit. Sa littérature et sa poésie ont des règles et des notions fort avancées; ses chants nationaux sont nobles, majestueux, d'une facture large et hardie. Les sciences ne lui sont pas non plus étrangères : il connaît la numération et les premiers rudiments des mathématiques, la navigation et la géographie; chez lui le calendrier arabe a remplacé le calendrier bramanique. Parmi les Javanais la médecine est exercée par des vieillards des deux sexes, et quelques-unes des recettes dont ils se servent sont empruntées aux Arabes.

CHAPITRE XXXI.

AUSTRALIE (NOUVELLE-HOLLANDE). — PORT DU ROI-GEORGE.

Au delà du détroit de Bali, *le Kanguroo* trouva la mousson de N. E. qui avait déjà pris le dessus dans les mers australes. Il lui ouvrit ses voiles, espérant que la brise aurait les allures régulières et douces qui la caractérisent dans la mer des Indes; mais son attente fut trompée. Soit que la saison ne fût pas encore assez avancée, soit que le voisinage d'un vaste continent imprimât aux vents régnants une variabilité et une intermittence fâcheuses, nous perdîmes plus de vingt jours à batailler contre les houles du S. et les rafales contraires. Ce ne fut guère que le 28 novembre que nous pûmes relever les premières terres de l'Australie aux environs du cap Leeuwin; le jour suivant, nous doublions la pointe de Bald-Head et nous jetions l'ancre à l'entrée du havre de la Princesse-Royale, au port du Roi-George, heureux de trouver un abri contre les caprices du vent et de la mer.

Le premier aspect de cette terre me frappa. La végétation de la Nouvelle-Hollande ne trouvait aucun analogue dans mes souvenirs; rien, ni dans la Malaisie, ni dans l'Océanie, ne pouvait lui être comparé. Au lieu de ces admirables végétaux si verts, si majestueux, je n'apercevais sur des coteaux dénudés que de maigres arbustes d'une teinte triste et pâle; quelquefois même des buissons rampants ou des plantes herbacées à demi charbonnées.

Le Kanguroo avait, dans un précédent voyage, laissé sur ce point sept hommes pour la pêche des phoques. Quand il parut en tête de la rade, six d'entre eux accoururent dans la baleinière; le septième était resté à la garde du dépôt établi sur l'île Michael-Mas à l'entrée du port. La pêche de ces hommes avait été fructueuse, et le capitaine Powell parut satisfait des résultats qu'ils avaient obtenus. Quant à moi, à qui ces détails importaient peu, j'appris avec plus de plaisir qu'une tribu, composée d'une quinzaine de sauvages, résidait à un mille environ du mouillage. D'après les rapports des matelots, c'étaient des hommes tout à fait inoffensifs, et qui de temps à autre venaient rendre aux Européens des visites amicales. Comme je témoignais au capitaine le désir d'étudier promptement cette race si curieuse pour la science ethnologique: « Mon Dieu, répliqua-t-il, vous serez servi à point! Voici un de ces sauvages. Regardez là, sur l'avant de la baleinière. » Je jetai un coup d'œil vers le point qu'il m'indiquait, et je vis un objet qui ne pouvait, en aucune manière, passer pour un homme. C'en était pourtant un qui ne montrait alors que la partie dorsale. Dans cette position, on l'eût pris pour une peau de bête étendue au soleil. Sur un appel des matelots, cet objet se tourna de notre côté. Rien de plus hideux au monde. Qu'on se figure une grosse tête garnie

de cheveux ébouriffés, avec une face plate, élargie transversalement, des arcades sourcilières très-saillantes, des yeux d'un blanc jaunâtre très-enfoncés, des narines écrasées et écartées, des lèvres passablement grosses, des gencives blafardes et une bouche très-grande; qu'on ajoute à cela un teint de suie, un corps maigre et grêle, et des jambes plus grêles encore. La disproportion des bras et des jambes est telle qu'on peut très-bien comparer ces individus à certains oiseaux de la famille des échassiers. Maintenant, qu'à un corps ainsi constitué on donne pour vêtement une peau de kangarou bien râpée, ne couvrant guère d'un côté que la moitié de la poitrine et tombant à peine de l'autre jusqu'à la chute des reins, et l'on aura une idée assez complète des autochthones de l'Australie.

Pourtant, celui que j'avais alors devant moi ne comptait pas parmi les êtres les plus disgraciés de cette race. Yalepouol (c'était son nom) était susceptible d'une certaine civilisation : âgé de dix-huit à dix-neuf ans, depuis quelques mois il était devenu le commensal des Anglais, avait appris à bredouiller quelques mots de leur langue, et se plaisait à leur rendre une foule de petits services, heureux d'obtenir en retour une nourriture plus abondante et plus substantielle que celle qu'il pouvait se procurer sur le continent. C'était un guide utile et presque un truchemian. Le capitaine lui ayant dit que je désirais aller voir ses compatriotes, il s'offrit sur-le-champ à me conduire. Le canot nous déposa sur la plage, l'un et l'autre armés de fusils pour chasser les oiseaux et les kangarous très-abondants sur ce point.

Un peu à gauche de l'endroit où *le Kanguroo* se balançait sur ses ancres, était l'emplacement d'une petite colonie fondée en 1826, mais abandonnée quelque temps avant notre apparition sur ce rivage. Composée d'une dizaine de petites cases, on l'avait d'abord appelée *Frederick-Town*, dénomination que le gouvernement n'avait pas adoptée. Des hommes libres devaient venir de Swan-River pour occuper ce point et réaliser la colonisation projetée, car jusqu'alors on n'avait vu au port du Roi-George que des soldats et des convicts envoyés de Port-Jackson. A l'entrée du canal, mon guide me montra une esplanade où avaient campé quelque temps auparavant des Européens qui n'étaient pas des Anglais. Autant que je pus le comprendre à ses gestes et à ses paroles confuses, ces Européens étaient les marins de *l'Astrolabe*, qui en effet avaient planté leurs tentes sur ce point. A mon tour, je cherchai à faire connaître à cet homme que j'appartenais à la même nation; il me comprit et en parut très-satisfait, donnant à entendre que ses compatriotes et lui n'avaient eu qu'à se louer des Français, que d'excellents rapports avaient existé entre ces étrangers et les indigènes, enfin qu'il était même arrivé à une portion de l'équipage de *l'Astrolabe* de passer une nuit sous les huttes des sauvages

Près de l'endroit où nous avions pris terre, glissait, entre les herbes et les broussailles, un petit courant d'eau qui vient former, au bord de la mer, une aiguade assez commode. En le suivant, nous atteignîmes le sommet de la presqu'île, où se dessinaient plusieurs troncs de xanthorrea et de kingia, aux longues feuilles

linéaires réunies en touffes épaisses et retombant en dehors sous la forme d'une coupe antique. La première fournit une gomme tenace, avec laquelle les sauvages soudent à des manches les pierres tranchantes qui leur servent de couteaux, de scies ou de marteaux. Quoique ce petit promontoire n'ait guère plus de 58 toises d'élévation, du haut de sa crête on découvre un point de vue admirable, les étangs paisibles qui bordent la plage, puis la baie du havre aux Huîtres avec son îlot verdoyant du Jardin.

Tout à coup mon guide se mit à pousser deux ou trois *kou-hi* très-perçants, auxquels on répondit par des *kou-hi* à peu près sur le même ton. Ces cris partaient de quelques cases que nous aperçûmes bientôt au pied de la colline, dans un petit bocage à l'abri des vents d'O.; au nombre de quatre ou cinq, elles étaient bâties à la façon du pays, et près d'elles se tenaient assis deux insulaires qui semblaient nous attendre. Le plus âgé, homme d'une cinquantaine d'années, s'avança vers moi et me présenta un couteau fabriqué avec quatre dents en scie, soudé à une sorte de manche avec de la racine de xanthorrea; en retour, je lui offris un petit couteau de pacotille dont il parut enchanté. L'autre, plus vigoureux et plus jeune, mais non moins hideux, était resté accroupi près du foyer, s'occupant moins de ma visite que de sa cuisine. Cette cuisine se composait de petits poissons, de coquilles, de lézards, de petits serpents et de racines. Durant quelques minutes, j'observai son manége, et je pus me convaincre que ce qu'il en faisait était pure complaisance de sa part; cuits ou crus, ces aliments lui eussent procuré le même régal : il y eut même un instant où un lézard ayant paru à sa portée, il le saisit, l'exposa seulement à la chaleur de la flamme, puis le croqua à belles dents, comme si c'eût été un oiseau rôti avec soin.

Parmi les cases que j'avais alors sous les yeux, les plus belles pouvaient se comparer à une ruche hémisphérique de trois ou quatre pieds de rayon, coupée en deux par un plan vertical. La charpente était en menues branches, et des feuilles de xanthorrea formaient comme un toit de chaume. L'unique meuble qui existât à l'intérieur était une large pierre placée sur le devant. Sur cette pierre, les naturels broient l'ocre rouge dont ils se parent dans leurs jours de toilette. Le plus vieux des deux indigènes me montra un morceau de cette ocre, qu'il nomma *boïel;* il en râcla avec l'ongle du pouce une poudre qu'il recueillit dans la paume de sa main et dont il se peignit la figure avec une certaine symétrie; puis, se rengorgeant, il eut l'air d'avoir grandi beaucoup dans sa propre opinion. Le malheureux n'en était pourtant pas plus beau; aussi trouva-t-il en moi un homme complétement insensible aux charmes de ce coloriage.

Au delà de ce triste hameau, nous traversâmes une petite prairie naturelle que coupe un torrent limpide; puis devant nous s'ouvrit une forêt plus considérable, composée d'eucalyptus, de banksias, de casuarinas, etc., dont quelques-uns atteignent de grandes dimensions. Ces lieux, quoique déserts et étrangers à toute espèce de culture, sont d'un accès facile; on y marche sans danger et sans peine, et une foule de sentiers naturels s'y forment par suite de l'usage répandu chez

les Australiens de mettre le feu aux herbes dès qu'elles sont sèches, pour déblayer le sol, faciliter la chasse aux kangarous et aux autres animaux qui servent à leur nourriture. Ils allument ces incendies avec des cônes de banksia enflammés qu'ils portent avec eux, autant pour se chauffer que pour avoir constamment du feu sans recourir au procédé fatigant de la friction de morceaux de bois sec. Ces cônes restent très-longtemps allumés sans se consumer. Outre sa lance et son bâton, le vieux sauvage que nous avions trouvé dans le hameau en tenait un à la main, et de temps à autre il s'amusait à enflammer les broussailles sur le chemin.

Comme nous marchions, le long des étangs d'eau douce, dans un espace couvert de roseaux et d'herbes paludiennes, un bruit assez fort, suivi de coups périodiques et sourds, comme celui que produit un corps pesant qui tombe sur le sol, vint frapper mon oreille et saisir mon attention. Pendant quelques minutes, je regardai çà et là, sans rien voir; puis j'aperçus une tête assez menue qui s'élevait au-dessus des roseaux et s'éloignait comme en bondissant. C'était un kangarou. Je l'ajustai et le tirai; mais l'agile animal était déjà loin. Mon guide me fit entendre qu'il était fort difficile de les tuer ainsi. « Quand nous les chassons, me disait-il dans son expressive pantomime, nous avons soin de les cerner de manière à ce que, d'un côté ou d'un autre, ils passent à la portée de nos lances. » Les Anglais, dans leur chasse, mettent sur leurs traces de grands chiens qui les forcent à la course. Ne pouvant tuer des kangarous, je pris ma revanche sur les canards qui peuplent ces étangs. Tout en observant le pays et en ajustant le gibier, je poussai jusque sur les bords du havre aux Huîtres, où l'îlot nommé du Jardin s'arrondissait en effet comme une corbeille de verdure. De grands oiseaux, réunis en troupes, occupaient l'un de ces caps avancés.

De ce point, je gagnai de nouveau l'intérieur et pénétrai dans la forêt, où les kangarous bondirent encore à mes côtés sans que je pusse en atteindre un seul. Rien de plus bizarre que le bond de cet animal, qui franchit des distances énormes sur ses deux pattes de derrière et sur sa queue, tandis que les deux pattes de devant, beaucoup trop courtes pour qu'il s'en serve dans sa course, semblent ne former que deux appendices superflus. En approchant du lieu où les masses de granit se présentent à la surface du sol, les *kou-hi* de mes compagnons recommencèrent, et d'autres *kou-hi* leur répondirent. Peu de minutes après, nous étions entourés de naturels de tout âge, vêtus de peaux de kangarous et quelques-uns armés de lances. Yalepouol leur dit quelques mots, et alors ce fut à qui me comblerait de plus d'amitiés. Seulement, m'étant dirigé vers un côté où j'avais cru entendre des voix d'enfants et de femmes, je remarquai qu'ils mirent de l'affectation à m'en détourner en m'attirant dans une direction contraire. Ainsi chez eux le sentiment de la jalousie l'emporte sur l'hospitalité. C'est là, du reste, le caractère général des races mélanésiennes. Quand je vis cette répugnance, je n'insistai pas, et suivis l'impulsion que mes hôtes me donnèrent. Peu à peu, nous reprîmes le chemin du navire avec une escorte de plus en plus amoindrie; quand je me retrouvai sur la plage, Yalepouol restait seul à mes côtés.

Le jour suivant, j'accompagnai le capitaine, qui fit une reconnaissance dans sa baleinière le long de la rivière des Français. En passant près de l'îlot du Jardin, nous voulûmes surprendre les pélicans abattus dans les buissons; mais, avant que nous fussions arrivés à portée, ils s'enfuirent à tire-d'aile et formèrent un long ruban dans les airs. Plus tard, pourtant, nous parvînmes à les rejoindre dans les hautes graminées qui poussaient sur la grève. Un de nos marins prit même trois ou quatre jeunes pélicans, dont le plumage n'était qu'une sorte de duvet cotonneux. Leur chair, accommodée en ragoût, se trouva être un mets assez délicat. Dans le fond de la baie, nous donnâmes aussi la chasse à quelques bandes de cygnes noirs, de céréopsis et de canards. A mesure que le canot s'engageait plus avant, il trouvait un fond de plus en plus inégal et bas. Enfin, nous entrâmes dans la rivière des Français, dont le lit se trouve fort étroit à un mille de son embouchure, tandis que près de la mer sa largeur est d'environ 50 à 60 toises sur 8 à 10 pieds de profondeur. Les deux rives abondent en jolis paysages, où de beaux eucalyptus dominent d'élégants buissons.

Pendant 5 milles environ, le cours de cette rivière n'offre aucun obstacle à la navigation en canot; mais à cette distance de la mer, une chaîne de gros rochers en barre entièrement le cours et empêche de pénétrer plus avant. Près de cette barre sont trois îlots dont les insulaires ont fait des pêcheries d'une disposition aussi simple qu'ingénieuse. Ce sont des digues en pierres, formant de petits parcs arrondis, dont les issues sont tournées du côté de la mer. En montant, le flot y amène des poissons qui restent engagés dans ces labyrinthes, dont les issues ont l'ouverture intérieure beaucoup plus étroite que l'ouverture extérieure. Nous mîmes pied à terre et marchâmes pendant quelques heures, tantôt à l'ombre de grands eucalyptus, tantôt sur une pelouse belle et rase; d'autres fois à travers de hautes fougères entrelacées qui livrent difficilement passage. Parvenus à 7 ou 8 milles de l'embouchure, nous quittâmes la rivière à un endroit où elle avait à peine de 4 à 5 toises de largeur : là une cascade de 5 pieds de hauteur interrompt encore la navigation, et au-dessus ce n'est plus qu'un torrent rapide dans un lit semé de blocs de rochers. Tout semble annoncer que ce cours d'eau ne remonte guère plus haut, et qu'il a sa source au pied même des montagnes qui s'élèvent dans le N. O. Ce territoire est rempli de kangarous, et le long de la rivière, au retour, des cygnes noirs, des céréopsis et des canards partaient à droite et à gauche. Nous tirâmes un cygne noir, et comme il ne fut que blessé nous eûmes une peine infinie à le prendre. Il plongeait dans l'eau, et ne reparaissait qu'à de grandes distances : pour l'achever, il fallut deux ou trois coups de feu. Ce cygne est un noble et bel oiseau; mais pour la majesté du port, pour l'élégance des formes, il ne peut se comparer au cygne blanc d'Europe.

En repassant devant l'îlot du Jardin, un bruit épouvantable s'y fit entendre. C'était celui d'une myriade d'hirondelles de mer et d'huîtriers qui s'y étaient abattus. Les pélicans qui s'y trouvaient, tenus en éveil par le tapage, se levèrent encore et disparurent. On eût dit que ces oiseaux, comme plusieurs espèces de

singes, plaçaient, avant de se reposer quelque part, des sentinelles qui veillaient sur la sûreté de la troupe. Aussi sont-ils très-difficiles à surprendre et à tuer. Il n'en est pas de même des huîtriers, qui sont un gibier excellent.

Malgré la fatigue, je poursuivais mes explorations. Dans une de ces courses, en compagnie de Yalepouol, je me trouvai vis-à-vis d'une tombe où un naturel, au dire de mon guide, venait d'être récemment enterré. Cette tombe avait 4 pieds de long sur 3 de large : de chaque côté, la terre était disposée en forme de croissant. Des touffes de rameaux étaient plantées sur tout le tertre funéraire, et au-dessus de l'endroit qu'occupait le cadavre étaient les armes, les ustensiles et les ornements du défunt. Enfin, sur l'écorce des arbres voisins, et à la hauteur de 6 ou 7 pieds, étaient gravés des cercles de diverses grandeurs. Dans la fosse, Yalepouol me le dit du moins, le corps était placé les bras croisés et les genoux recourbés jusqu'à la poitrine. Sur le cadavre avait été jeté un grand nombre de branches, puis la fosse avait été remplie de terre. Ceux qui avaient assisté aux funérailles s'étaient barbouillés de taches noires et blanches, qui devaient durer pendant quelque temps comme signe de deuil. Ils s'étaient, dans le même but, ouvert le bout du nez. Tant que se prolonge le deuil, il est défendu de porter aucune sorte d'ornements. Ces sauvages, en apparence si bruts, si éloignés de toute civilisation, ont donc des cérémonies régulières instituées en l'honneur des morts. Par exemple, une coutume bien remarquable, c'est la défense, durant un temps déterminé, de prononcer le nom du défunt, dans la crainte de provoquer l'apparition de son *gnoit* (esprit); et comme il peut arriver que deux individus portent le même nom, l'homonyme doit même changer le sien jusqu'à l'expiration du délai. Cette croyance aux esprits, ces précautions à l'égard des morts, pourraient faire soupçonner que ces sauvages ont le sentiment d'une autre vie.

On doit au docteur Nind des détails curieux touchant les coutumes et les mœurs de ces sauvages. Selon lui, dans cette portion de l'Australie les indigènes se divisent en deux classes générales, les *Ernioung* et les *Tem* ou *Taaman*. Ces deux classes doivent constamment s'allier entre elles par des mariages. Un homme ernioung doit épouser une femme taaman, et *vice versâ*. Les enfants appartiennent à la classe de leur mère. Ainsi un homme ernioung aura des enfants taamans, tandis que ses neveux par ses sœurs seront ernioungs.

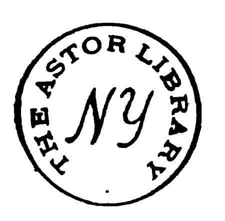
Les autochthones australiens ne paraissent pas avoir de cérémonie nuptiale proprement dite. La jeune fille est présentée au futur, mais les présents de ce dernier s'adressent moins à elle qu'à son père : ils consistent en gibier et en provisions; quelquefois même le beau-père reçoit un manteau, des lances ou des ustensiles. A l'âge de onze ou douze ans, la jeune fille est livrée à son mari. Dans ces sortes de mariages, l'époux s'appelle *parn-yocker*. Ceux qui dérobent leurs femmes, ce qui arrive assez fréquemment, sont tenus à plus de soins pour captiver leurs bonnes grâces. Quelquefois encore la violence est employée et la jeune fille est entraînée malgré elle; ou bien, destinée à un vieil époux, elle se livre de plein gré à un homme plus jeune et plus agréable. La tribu entière connaît et tolère le

fait. Durant quelque temps, les deux amants se tiennent à l'écart; ils changent souvent de résidence et fuient avec soin les poursuites de l'époux outragé, car celui-ci ne rêve que vengeance. Il y a danger pour le couple fugitif jusqu'à ce que la femme soit enceinte. Alors les amis interviennent; on apaise le mari avec quelques présents, et les premiers liens sont rompus. Dans leur langage, s'enfuir ainsi et courir les bois avec la femme d'un autre, s'appelle *marr in kolata.*

Cet état de choses assez bizarre est tempéré par une coutume plus bizarre encore, le *tarra manakkarak*, institution voisine du sigisbéisme italien : elle consiste à faire la cour à une femme du vivant même du mari, à la condition qu'elle deviendra l'épouse du galant après la mort du vieil époux. C'est une manière de vivre dans un adultère licite et toléré, mais qui doit être pourtant accompagné d'une réserve suffisante pour n'exciter ni la jalousie du mari, ni le scandale de la tribu. Dans ce cas, les jeunes femmes vont résider chez leur père pendant toute la durée du deuil, et elles doivent éviter toute espèce d'intimité avec celui auquel elles ont l'intention de s'unir ensuite. Violer cette dernière prescription, ce serait de leur part s'exposer à de rudes châtiments. Les femmes ont des couches très-faciles et très-peu douloureuses : le lendemain de leur délivrance elles vont, comme à l'ordinaire, chercher leur nourriture. Dans les premiers jours, elles portent l'enfant sur le bras gauche, enveloppé dans un pan du manteau; plus tard, il est suspendu aux épaules de la mère. Les enfants demeurent tout nus jusqu'à ce qu'ils puissent marcher seuls. S'il naît deux jumeaux du sexe masculin, l'un d'eux est tué : s'ils sont de sexe différent, on conserve la fille. La raison que les sauvages donnent de cette coutume barbare, c'est qu'une femme ne peut avoir du lait pour deux enfants, et qu'elle n'est pas assez forte pour les porter tous les deux à la fois.

Dans leurs danses, ces sauvages sont complétement nus; pourtant, quand les Anglais y assistaient, ils s'enveloppaient les reins de leurs manteaux, laissant seulement à découvert le haut du corps. Leur visage est d'habitude peint en rouge, avec diverses figures peintes en blanc sur les bras et sur le corps. Le blanc est l'emblème du deuil; mais pour la danse on l'emploie également, parce que cette couleur se distingue mieux la nuit. Dans les jours de ces jeux solennels, un grand feu est allumé sur un terrain uni, et derrière ce feu s'assied un vieillard président de la fête. Les danseurs observent tous les mêmes positions; ils font des gestes, des pas symétriques, qui varient seulement de temps en temps. Quelquefois ils s'arrêtent tout court, grommelant entre leurs dents, tournant la tête de côté et d'autre, en prenant les allures les plus grotesques. Ces danses paraissent être d'une nature allégorique ou symbolique; elles figurent souvent des parties de chasse, autant qu'on peut en juger par les cris qu'ils profèrent : *warre*, *wait*, *tourt*, etc. (émn, kangarou, chien).

Depuis quelques jours j'étais sur cette côte, sans avoir pu satisfaire mon désir d'assister à une chasse au kangarou. Enfin le vent du S. O. s'étant mis à souffler avec violence, mon guide Yalepouol vint me prévenir que c'était le moment favo-


THE ASTOR LIBRARY
NY



ILE DES KANGAROUS

rable et qu'il fallait en profiter. Malgré la tempête qui régnait, je partis avec quatre sauvages et gagnai un marécage couvert de roseaux où, à diverses reprises, j'avais aperçu quelques-uns de ces mammifères. Les naturels savaient en outre que l'un d'eux y avait son gîte. En approchant de ce gîte, ils eurent soin de conserver le vent droit au milieu du visage; puis, à une certaine distance, ils me firent signe de m'arrêter. Alors ils se dépouillèrent de leurs manteaux et continuèrent d'avancer à pas de loup, rampant sur les pieds et sur les mains, et ne bougeant plus dès que le vent cessait. Si le kangarou inquiet, étonné, se tournait par hasard vers eux et les découvrait, ils restaient immobiles et comme morts. Après avoir fait ce manége pendant dix minutes environ, ils ne se trouvèrent plus qu'à quelques pas de l'animal, et lui lancèrent tous leurs sagaies, dont une le blessa à l'une des pattes de derrière, et une autre à la tête. Le kangarou tomba et fit encore quelques bonds; mais, se précipitant sur lui, les sauvages l'achevèrent bientôt en lui assenant de grands coups sur la tête. Au moment où je m'approchai, il était déjà presque entièrement dépecé. L'un arrachait de la mâchoire inférieure les deux dents de devant, qui servent à garnir les pointes de leurs lances; un autre, s'étant saisi de la queue, en avait coupé le bout avec ses dents et en retirait les fibres nerveuses. Ces fibres, qu'ils roulent autour d'un bâton pour les faire sécher, leur deviennent fort utiles, soit pour coudre leurs manteaux de peaux, soit pour attacher les pointes de leurs lances. Les naturels se rendirent ensuite à leur camp, portant leur proie en triomphe.

CHAPITRE XXXI.

AUSTRALIE. — ILE DES KANGAROUS. — PORT WESTERN.

Powell n'avait plus rien à faire au port du Roi-George; le 6 décembre il remit à la voile. Nous cinglâmes vers l'E. par une mer et une brise assez dures, bien que cette saison fût l'été de l'Australie. Après dix jours de triste navigation, nous laissâmes tomber l'ancre, le 16 décembre, à Napean-Bay, sur l'île des Kangarous, ainsi nommée par Flinders, qui la découvrit en 1802, parce que ces animaux y étaient en si grand nombre et si peu farouches, qu'en une soirée son équipage en tua 31 : le plus petit pesait 60 livres, et le plus gros 125. Comparée aux plages stériles et nues de l'Australie, c'est un Éden de verdure. Une fraîche pelouse règne le long de rochers d'ardoise, disposés par couches parfaitement horizontales. Cette végétation, cette plage belle comme un tapis, y avaient sans doute attiré un grand nombre de kangarous et favorisé leur multiplication. Un bois assez épais couvre toutes les autres parties de la baie. Flinders remarqua que les arbres alors en végétation paraissaient bien plus chétifs qu'une foule d'autres, dont les troncs morts étaient debout, et dont les débris jonchaient le sol. Comme ces gigantes-

ques végétaux semblaient avoir tous péri le même jour et par suite d'un incendie général ; comme d'ailleurs rien n'indiquait que les hommes eussent jamais mis le pied sur cette terre, il en conclut que la foudre ou le frottement accidentel de deux arbres morts pouvait avoir mis le feu à ces forêts. D'après son calcul, cet accident avait pu arriver de dix à vingt-cinq ans auparavant. L'île a près de 30 lieues de long sur 10 de large ; son sol est d'une hauteur médiocre. L'intérieur en est inconnu : on n'y a point encore découvert d'habitants ; seulement on sait que les terres du cap Jervis, qui en sont séparées par un simple canal de 2 à 3 lieues, nourrissent la même race d'hommes, chétive et farouche, que celle qui campe au port du Roi-George.

Quelques mois avant notre passage à Nepean-Bay, la férocité de ces peuplades avait causé la mort d'un brave officier anglais, victime de son amour pour la science. Du point du mouillage où nous étions alors, on pouvait même apercevoir le sommet du mont Lofty, théâtre de la catastrophe. En voici le récit, tel qu'il m'a été fait plus tard à Port-Jackson. Ces nobles dévouements, accomplis sur des terres lointaines, méritent d'avoir des échos qui les répètent au monde, afin que les noms des martyrs de la science soient honorés comme ceux des autres martyrs. Le lieutenant Sturt, dont il sera question plus loin, venait de reconnaître le cours du fleuve Murray et de découvrir le vaste lac Alexandrina, qui communique à la baie Encounter près du lac Jervis par un canal impraticable pour les plus petits navires, quoique assez large pourtant. A la suite de cette découverte, il avait soupçonné que ce lac pourrait bien communiquer avec le golfe Saint-Vincent par un autre canal plus profond. C'était là un fait important à constater : il se liait à tout le système de colonisation de l'Australie méridionale et à la nature des relations qu'on pouvait entretenir avec les contrées de l'intérieur.

Le capitaine Barker, de retour d'une mission au port du Roi-George, entreprit de résoudre cette grande question géographique. Le 10 avril 1831, il arriva près du cap Jervis, prolongea de très-près la rive orientale du golfe Saint-Vincent, et s'assura qu'il n'y existait point de canal apparent dans une étendue assez considérable. Afin d'être plus sûr de ses investigations, le 17 il descendit à terre, accompagné de M. Kent, attaché au commissariat, de deux soldats et de son domestique. Ils débarquèrent près d'un petit canal, dont l'embouchure était obstruée par une barre, et dont le cours, qui n'était que de 4 milles, s'enfonçait jusqu'au pied de la chaîne parallèle à la côte. Le paysage offrait un aspect fertile. Les bords du chenal se composaient de prairies naturelles, légèrement boisées et tapissées d'herbes de toute espèce. Le sol était un terreau fécond, d'une couleur chocolat, qu'on supposa provenir de la décomposition de la pierre à chaux bleuâtre qui se montrait le long de la côte. Au fond du canal, un vallon encaissé de rochers conduisait dans les montagnes. On y trouva beaucoup d'eau douce, déposée dans les mares qui s'étaient remplies durant les dernières pluies. La petite troupe bivouaqua sur ce point.

Le lendemain, le capitaine Barker, escorté de M. Kent et de son domestique,

se mit à gravir le mont Lofty, en suivant la crête de la chaîne. Les parties inférieures lui parurent formées de schiste argileux ; les flancs et les sommets, couverts d'arbres qui atteignaient des dimensions extraordinaires. A l'E., la vue était bornée par d'autres chaînes parallèles à celle qu'on suivait. Dans le cours de la journée, on passa sur les bords d'un profond ravin dont les flancs portaient un tapis d'herbes gracieux au regard. A 600 pieds de profondeur roulait, dans le fond de cette gorge, un petit torrent brisé sur un lit de rochers. Çà et là, des blocs énormes opposaient comme une digue à son cours, et dans ces endroits l'eau avait tellement usé et poli la pierre, que les veines de quartz rouge et bleu qui la traversent figuraient des ouvrages en mosaïque. A quelques milles de ce ravin, nos voyageurs firent leur seconde halte de nuit.

Le jour suivant les conduisit au sommet du mont Lofty, à 2,250 pieds environ au-dessus du niveau de la mer et à une distance de 11 milles de la côte. Ce qui les surprit le plus, ce fut la grosseur des arbres qui en couronnaient la cime. L'un des troncs se trouva avoir plus de 40 pieds de circonférence, et ces robustes végétaux ne semblaient souffrir ni des vents régnants, ni de leur position élevée. Nos voyageurs redescendirent par le côté septentrional du mont et atteignirent le point où la chaîne se termine au N. N. E. Là ils jouirent d'une vue plus étendue que du sommet lui-même : ils dominaient la plus grande partie du golfe ; ils pouvaient distinguer les montagnes qui le cernent au N. N. O., et, droit à l'E., un autre mont tout à fait semblable au Lofty, mont élevé qui, sur ce point semblait terminer la chaîne en masquant la vue du lac Alexandrina. Barker en conclut que ce piton était celui signalé par le lieutenant Sturt comme s'élevant des bords même du lac, et confondu par lui avec le mont Lofty. Tout à fait au-dessous du point où s'arrêtèrent les explorateurs, se prolongeait au N., aussi loin que la vue pouvait s'étendre, un terrain plat, légèrement ondulé, tantôt découvert, tantôt boisé en partie, mais partout tapissé de verdure. Nos voyageurs passèrent encore la nuit sur le sommet de la chaîne, près d'un grand bassin qui ressemblait à la bouche d'un cratère ; d'énormes fragments d'un granit grossier et grisâtre s'y trouvaient amoncelés dans le plus effrayant désordre. Les parties culminantes de toute la portion septentrionale de la chaîne du mont Lofty viennent de cette formation, qui se trouve ainsi placée entre les formations schisteuses qui environnent le canal situé à la croupe de cette chaîne.

Cette première expédition fut heureuse. La troupe voyageuse se retrouva le 21 avril sur la grève. Mais, quelques jours après, elle débarqua de nouveau dans une petite baie assez sûre, située immédiatement au N. du cap Jervis, et trouva dans le fond une vallée de 9 à 10 milles de longueur sur 3 à 4 milles de largeur. Cette vallée, flanquée de deux ramifications de la chaîne principale, abondait en pâturages dans lesquels se montrèrent de nombreux kangarous. Quoique pierreux en certains endroits, le sol était, en général, fertile et d'un agréable aspect. Tirant droit vers l'E., Barker et ses compagnons traversèrent la première chaîne de collines, puis entrèrent dans une vallée stérile, pierreuse, et couverte de broussailles.

Ils la traversèrent, franchirent une seconde chaîne, d'où ils eurent vue sur la baie Encounter. Étendue à leurs pieds, une plaine aboutissait à des dunes de sable ou à des collines couvertes d'arbrisseaux. Le capitaine monta sur le point le plus élevé, et de là il découvrit enfin le lac Alexandrina et le canal par lequel ce lac communique à la baie Encounter; il descendit vers ce point, atteignit les bords du canal, et le suivit en foulant des dunes de sable jusqu'à ce qu'il pût apercevoir la pointe S. E. du cap Jervis. A cet endroit, le chenal devait avoir environ un quart de mille de largeur, et M. Barker se disposa à le traverser à la nage pour gagner une dune située sur l'autre rive et où il comptait obtenir un plus grand développement de perspective sur les contrées situées à l'E. Malheureusement il était le seul qui sût nager, personne ne put le suivre. On voulut vainement le détourner de son projet; quoique souffrant et maladif, il persista. M. Kent lui attacha sa boussole sur la tête; il se déshabilla et partit. En dix minutes, il était sur l'autre rive. Gravissant la berge, il prit quelques relèvements à l'aide de ses instruments, puis descendit du côté opposé. On ne le revit plus.

Voilà où s'arrête le journal de M. Kent; et le sort du malheureux capitaine Barker serait encore une énigme, si une femme du pays, qui resta longtemps au service des pêcheurs anglais, n'avait donné les détails de la catastrophe. Suivant elle, M. Barker, après avoir gravi la première dune, se dirigea sur une autre située à une grande distance. Ce fut dans ce trajet que trois naturels qui des bords de la mer s'en retournaient vers le campement de leur tribu, aperçurent de loin cet étranger. Ils le suivirent et n'osèrent l'accoster, retenus par la crainte de l'instrument qu'il portait. Voyant des hommes décidés à l'attaquer, le capitaine chercha d'abord à les calmer; puis, aimant mieux les prévenir, il s'élança sur l'un d'eux. Mais son attaque ne fut pas heureuse; il ne fit aucun mal à cet homme tandis qu'un des sauvages lui lança une sagaie qui l'atteignit à la hanche. Pour se tirer de leurs mains, il se jeta vers la mer et courut à travers les brisants. Il y reçut une nouvelle lance dans l'épaule, puis une troisième au milieu de la poitrine. Tombé dans l'eau sur son séant, il y fut achevé à coups de lance (il en reçut plus de cent); après quoi les naturels traînèrent son corps par les jambes sur les récifs, le jetèrent dans l'eau profonde, où la marée le prit et l'entraîna au large. S'il faut s'en rapporter à la femme qui donna ces détails, les trois sauvages, en tuant le capitaine Barker, n'avaient pas d'autre but que celui de s'assurer si l'on pouvait tuer un homme blanc; mais Sturt est plutôt disposé à croire qu'ils exerçaient un acte de vengeance, comme représailles des atrocités que les pêcheurs de phoques avaient si souvent commises à leur égard. Peu de temps auparavant, cette même tribu avait témoigné les dispositions les plus hostiles envers Sturt et ses compagnons, et les meurtriers de Barker furent sans doute enchantés de pouvoir satisfaire sans péril une haine de tribu.

Le 18, *le Kanguroo* quitta le mouillage de Neapan et donna dans le passage de Backstaire, entre le cap Jervis et l'île des Kangarous; puis il gouverna vers le détroit de Bass. Dans cette traversée, plus d'une fois le brick longea la côte, qui

se montra généralement basse, sablonneuse, d'un triste et morne aspect. De temps à autre des brumes épaisses la dérobaient à nos regards. Le 21, nous doublions la pointe du cap Otway, composée de mornes et de hautes falaises, boisées, vertes, plus gracieuses qu'aucune des terres aperçues jusque-là. Le soir même, nous étions mouillés dans le port Western, sur la partie nord de l'île Phillip. Aussitôt, je voulus faire une excursion sur les bords de la crique profonde qui échancre les terres de cette île. Tant que je me tins sur la grève, je pus marcher tout à l'aise sur un sable fin et mouvant; mais dès que je voulus pénétrer dans l'intérieur, une masse épaisse d'arbrisseaux et de plantes buissonneuses m'opposa une barrière tellement épineuse et serrée, qu'après avoir déchiré plusieurs fois mes vêtements je me vis obligé de retourner sur mes pas. A marée basse, le rivage est bordé d'une couche de vase molle qui empêche de regagner les canots. Plus loin la grève se couvre de galets arrondis, noirâtres et lourds, qui au premier abord sembleraient provenir d'une formation ignée; mais ce sont des géodes qui doivent leur pesanteur et leur couleur à une proportion de fer assez considérable.

Il fut plus facile de se promener sur la pointe de sable qui forme la partie occidentale de la baie. De ce côté, c'est une belle plage, bordée par des dunes couvertes d'arbres de diverses espèces. A l'intérieur, le paysage est magnifique; il offre des promenades délicieuses. On est maître de choisir, ou des pelouses charmantes, émaillées de fleurs diverses, traversées par des sentiers bien battus, ou de beaux massifs d'arbres entre lesquels on peut circuler sans peine. A voir cette nature soignée et partout accessible, on croirait reconnaître le travail de l'homme. C'est pourtant quelque chose d'incontestable, que l'homme n'y a jamais ni rien ajouté ni rien retranché. Les misérables tribus qui habitent ces plages ne songent guère à l'embellissement de leurs campagnes. Le soin de leur nourriture est déjà une occupation suffisante. Il est même douteux que les petits sentiers qu'on aperçoit çà et là soient l'œuvre de leurs mains; on les attribue plutôt aux animaux, qui, dans leurs courses, suivent toujours la même direction. C'est du moins ce que disent les pêcheurs habitués de ces parages. Dans un endroit de la plage assez éloigné, nous aperçûmes trois ou quatre phoques de la plus grande taille, qui venaient s'abattre et s'allonger sur les dunes. On courut vers eux; mais, prévoyant et redoutant le péril, ils se rejetèrent et disparurent dans la mer avec une vitesse et un élan incroyables pour de telles masses.

Ces phoques appartiennent à l'espèce que les naturalistes ont nommée *otarie cendrée*. Leur taille, quand ils sont adultes, varie de 7 à 10 pieds de longueur. Ils ont une grosse tête, le front élevé, le museau carré et court, la lèvre supérieure dépassant l'inférieure. De la tête au milieu du tronc, leur grosseur augmente progressivement, puis décroît peu à peu de la même manière, de sorte que, au premier abord, ces animaux offrent, pour ainsi dire, la forme de deux cônes réunis par la base. Le pelage, en dessus, est d'un gris cendré uniforme. Le menton, les aisselles et les deux côtés du corps sont roux; les membres postérieurs presque

noirs, et les antérieurs d'un brun foncé tirant sur le rougeâtre. Les poils de la tête et du cou sont longs, rudes et grossiers; ceux des autres parties sont plus courts et plus serrés. Leur couleur cendrée provient du mélange de ces poils, dont les uns sont d'un blanc jaunâtre et les autres noirâtres. En les écartant, on trouve en outre, à leur base, un feutre roux assez doux. Les individus jeunes sont noirs et ont les poils très-soyeux; leur tête est arrondie, et leur aspect est moins disgracieux qu'à un âge plus avancé. Au bout de quelques jours de domesticité, ils se montrent aussi familiers et aussi caressants que de petits chiens. Ils ont un bêlement qui approche de celui du chevreau, et viennent recevoir la nourriture de la main de celui qui les appelle. Dans le bas âge, ces phoques se meuvent plus facilement que lorsqu'ils ont grandi, attendu que leurs membres ne sont pas encore aussi disproportionnés qu'ils doivent le devenir par la suite. Comme la peau de ces amphibies est une fourrure estimée dans plusieurs contrées du N. de l'Europe, et que leur espèce est très-commune sur les côtes méridionales de la Nouvelle-Hollande, surtout aux environs du détroit de Bass, des pêcheurs anglais, américains, russes, et français, ont très-avantageusement exploité pendant 30 ans cette branche de commerce; mais ces battues actives et multipliées ont complétement détruit, sur plusieurs points, cette race d'animaux, et l'ont considérablement diminuée sur tous les autres. Aussi, les pêcheurs de phoques sont-ils aujourd'hui obligés d'essuyer beaucoup de fatigues et de courir de grands dangers pour aboutir à des récoltes médiocres. Souvent ils vont relancer leur proie sur des rochers stériles et nus, sur des plages basses et presque inaccessibles. Quoique ce métier soit devenu un des plus ingrats qu'on puisse imaginer, il est pourtant encore une foule d'armateurs anglais et américains qui y consacrent leur vie et leur fortune.

Nous fîmes plusieurs autres excursions sur cette plage, et notamment dans la partie orientale de la baie, où nous accostâmes près de la passe de l'E. sur une belle grève sablonneuse. A notre arrivée, nous fûmes salués par le gazouillement d'une foule de philédons, hôtes habituels des arbres qui entourent ce point. Ces lieux fourmillaient d'oiseaux appartenant aux genres coucou, martin-pêcheur, philédon, perroquet, etc. En deux ou trois heures, nous eûmes fait une chasse abondante. Plusieurs kangarous s'enfuirent à notre approche, et quelquefois ils s'élançaient presque d'entre nos jambes; mais leur fuite était si rapide, qu'aucun de nos coups ne put les atteindre. Près du rivage, nous trouvâmes une cinquantaine de huttes, en plus ou moins mauvais état, entourées de traces de foyers et de débris de coquillages, preuves évidentes du séjour récent des insulaires. J'aurais été curieux de visiter ces naturels, attendu qu'au rapport de Tuckey, qui les vit lors de la fondation de la colonie de Port-Jackson, ils paraissaient plus nombreux, mieux faits et plus civilisés que ceux des autres cantons. Selon lui, ils reconnaissaient des chefs qui s'ornaient la tête de plumes de cygne noir, se peignaient en rouge, blanc et jaune, et se faisaient porter sur les épaules de leurs sujets. Du reste, cette peuplade, fière de sa supériorité, déployait un caractère

féroce et inhospitalier ; sa malpropreté dépassait tout ce qu'on peut imaginer en ce genre. Il y a quelques années, des rixes sanglantes s'élevèrent entre elle et les pêcheurs de phoques ; il paraît que, depuis cette époque, les naturels se sont retirés dans l'intérieur et ne reparaissent sur le littoral quelors que les blancs sont absents du port Western. Quand on tient compte, d'une part de leur caractère farouche, de l'autre des mœurs licencieuses et déréglées des pêcheurs, on peut en conclure que les torts étaient réciproques, et que les naturels ont agi sagement en opérant leur retraite.

Des voyageurs anglais qui avaient fait par terre, au commencement de 1826, la route de Twofold à Port-Western, rapportèrent qu'ils avaient trouvé sur la côte orientale de cette baie une rivière magnifique, des plaines immenses d'une grande fertilité, et une foule d'autres merveilles de ce genre. Déterminé par ces récits, le gouvernement de Port-Jackson expédia vers ce point un détachement de soldats qui devaient y fonder une colonie. Ces soldats y arrivèrent sur la fin de 1826, quelques jours après le passage du capitaine d'Urville ; mais au lieu de la belle rivière fastueusement annoncée, c'est à peine si l'on trouva un large torrent dont le lit était complétement à sec. Après un séjour de peu de durée, le manque d'eau douce força le gouverneur à rappeler ces colons et à renoncer, du moins pour le moment, à son projet. Il est toutefois difficile de supposer qu'il n'existe point d'eau à Port-Western, et d'ailleurs il serait très-facile d'y creuser des puits abondants. Port-Western offre un magnifique mouillage pour les navires de tout rang, et sa position au milieu du détroit de Bass ne peut manquer de lui donner un jour une grande importance.

CHAPITRE XXXIII.

AUSTRALIE. — NOUVELLE-GALLES DU SUD.

Le 23 au soir, *le Kanguroo* quitta le port Western. Il passait, le jour suivant, entre le promontoire Wilson, masse énorme de granit qui termine l'Australie vers le S., et l'île Redondo, cône imposant par sa forme, sa hauteur et son isolement, escarpé à sa base et couvert d'une belle végétation. Dans les dix jours qui suivirent, on prolongea, à 12 ou 15 lieues de distance, cette plage sablonneuse qui s'étend depuis Ram-Head jusqu'au promontoire de Wilson. Déjà l'on peut apercevoir, de 20 lieues au large, la chaîne des monts Waragong, qui domine toute cette partie de la côte, et que les Anglais nomment Alpes australiennes ou Montagnes-Blanches. On rangea d'assez près le cap Howe, plage de sable sans verdure et sans eau; puis, plus loin, le mont Dromadaire, plus remarquable par sa forme que par sa hauteur, qui n'est guère que de 500 toises au-dessus du niveau de la mer. La plage est une montueuse bande de sables; mais à l'intérieur l'œil

découvre de riantes pelouses ombragées par de beaux arbres. Toutefois, il était rare que nous pussions voir nettement la terre. Le plus souvent, des brumes intenses ou des tourbillons de fumée, provenant de l'habitude répandue parmi les Australiens de brûler les fougères de leurs plages, nous en dérobaient totalement l'aspect et la configuration.

Le 30 au matin, en montant sur le pont, je fus surpris de trouver *le Kanguroo* à l'entrée d'une passe étroite, bordée de chaque côté par des falaises escarpées, noirâtres, et tristes au regard. Sur la gauche se dressait un phare élégant et élevé, qui, dès le premier abord, aurait trahi la civilisation anglaise, quand même un pilote monté à bord et dirigeant le navire n'eût pas mieux encore rappelé les coutumes d'Europe, transportées sur la côte australienne. Quand nous eûmes dépassé ce chenal, nous vîmes s'ouvrir et s'agrandir devant nous un immense bassin, capable de contenir à la fois toutes les flottes du monde. Ses bords sont agréablement accidentés de criques, de calangues et de pointes. C'est un magnifique lac salé. Sur la droite, le sol est en majeure partie sans culture; il n'offre que quelques bouquets d'arbustes et un vêtement de fougères élevées. Mais sur la gauche se déroule toute une colonisation agricole; des villages, des maisons de plaisance, des métairies, le tout avec un aspect d'aisance et de richesse. Au milieu de ce panorama mobile se trouvent la ville et le port ou anse de Sydney-Cove. Là est une ville vraiment européenne, plus européenne que tout ce que j'avais pu voir dans les mers de l'Inde. Vaisseaux, forts, magasins, rues et maisons, tout rappelle l'Angleterre. En quarante ans, la construction de cette ville a été conçue et réalisée dans un pays antipode, sur un sol où l'on ne voyait pas pierre sur pierre, où tout était solitude et barbarie.

A peine l'ancre fut-elle au fond, que je débarquai avec mon bagage. Le capitaine m'indiqua dans George-Street un hôtel où je fus bien traité et dont les prix étaient à peu près les mêmes que ceux d'un hôtel de second ordre à Londres. Les domestiques qui me servaient, les hommes de peine qui faisaient mes commissions, étaient tous des condamnés pour vol ou pour d'autres crimes en Angleterre; et pourtant, pendant mon séjour, je pus m'assurer que les délits ne sont pas plus fréquents à Port-Jackson que dans nos contrées les plus civilisées de l'Europe. Le dépaysement, une longue traversée, une vie nouvelle à se faire sur une terre inconnue et à demi sauvage, tout contribue à ramener les criminels à une meilleure entente de leurs intérêts, et à leur prouver que la moralité est aussi un bon calcul.

Quelques heures de promenade dans Sydney m'eurent bientôt fait connaître cette ville, dont la plus grande merveille est son existence. Comme la plupart des maisons y sont éparpillées, isolées entre cour et jardin, elle occupe un espace immense. Ces maisons n'ont guère qu'un ou deux étages. Les rues sont pour la plupart bien alignées, d'une belle largeur et assez bien tenues; mais elles ne sont point pavées, et la poussière y est quelquefois incommode : la boue y est rare, grâce à la sécheresse à peu près constante du climat. La principale, George-Street, a près

d'un mille de longueur ; elle est coupée par intervalles à angle droit par des rues transversales, tandis que d'autres courent dans un sens parallèle. L'eau dont usent les habitants provient de citernes creusées dans le roc. La ville n'est traversée que par un mince ruisseau qui prend sa source dans un marais voisin, et dont les eaux sont bientôt infectées par les immondices de toute nature. La plupart des constructions sont élevées avec un grès que fournissent les rives du canal de Port-Jackson ; aussi remarque-t-on déjà dans Sydney des édifices importants, tels que d'élégantes casernes, les prisons des condamnés, les magasins de la marine, et l'église catholique commencée sur un plan trop étendu pour les moyens de la population catholique, ce qui a forcé d'en suspendre les travaux. Plus modeste, le temple des protestants est surmonté d'un clocher pyramidal qui est jusqu'à ce moment l'édifice le plus élevé de la ville. Insoucieux de l'avenir, les premiers colons avaient abattu les arbres du voisinage ; aussi l'aspect des environs est-il aujourd'hui triste et dépouillé. Depuis quelques années on cherche à réparer cet inconvénient par des plantations de végétaux d'Europe ; mais ils poussent lentement sur ce sol brûlant et aride, souvent même ils dégénèrent. Les arbres indigènes n'ont eux-mêmes qu'une croissance très-lente, ce qui voue pour quelque temps encore la campagne d'alentour à une triste nudité.

La partie de Sydney située sur la bande orientale du port renferme la plupart des édifices publics et des habitations des riches particuliers. Dans le nombre, on distingue le palais du gouverneur, résidence agréable et commode entourée d'un vaste parc, de jolies promenades et de bosquets délicieux. La partie de cet édifice qui frappe l'œil le plus vivement, sont les écuries, construction bizarre et hors de proportion avec les autres, anomalie monumentale dans laquelle l'architecte a employé le gothique au milieu d'une cité qui date d'hier. Aussi, au premier abord, prend-on ce bâtiment plutôt pour une église que pour une écurie. Sur le revers occidental de Sydney-Cove est le quartier vulgairement nommé *Rocks*, parce que, en effet, sa base est sur le roc nu. C'est la cité des artisans et du bas peuple. Les patriciens de la Nouvelle-Galles du Sud se hasardent rarement dans ces bas quartiers, et quand je témoignai le désir d'aller les visiter, on me conseilla de prendre garde à mes poches. Il ne m'arriva pourtant rien de fâcheux.

La population actuelle de Sydney est évaluée à 15,000 âmes, 2,000 convicts et 400 militaires. On peut la diviser en cinq classes bien caractérisées : les agents du gouvernement, les marchands et les cultivateurs, les individus de tout état et de tout rang qui n'ont jamais subi de condamnation, les émancipistes et les convicts. Les émancipistes sont ceux qui, venus dans la colonie sous le poids d'une condamnation, y ont recouvré la liberté soit par l'expiration, soit par la remise partielle ou entière de leur peine. Cette classe est assez nombreuse, et plusieurs de ceux qui en font partie ont acquis déjà des propriétés importantes. Si la pensée de la colonisation australienne était comprise de tous ceux qui aujourd'hui en sont membres, ces hommes rentrés dans le giron social, lavés de leur faute par le temps et l'expiation, devraient être regardés à l'égal des autres, et se voir

accueillis comme si le passé n'était plus, par les membres qui n'ont jamais eu maille à partir avec la justice. Il n'en est rien pourtant, les individus d'origine libre ont déjà constitué à Sydney une aristocratie insultante pour les émancipistes. Ces repentis ne sont admis dans aucune société patricienne, et leurs tentatives pour rétablir une égalité qui est dans leurs droits ont souvent donné lieu aux scènes les plus scandaleuses. Cette réprobation ne s'arrête pas même à la personne de celui qui l'a encourue, elle passe d'une génération à l'autre; la tache au front va du père au fils, et sur cette terre qui devait être le purgatoire des fautes humaines, non-seulement le délit ne s'expie pas, mais il devient héréditaire. Changez donc les institutions pénitentiaires pour rencontrer des préjugés qui luttent si obstinément contre la charité évangélique!

Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que, par suite de cet injuste système, les émancipistes ont eux-mêmes établi entre eux des catégories, tant il est vrai que l'exception crée l'exception, que l'injustice enfante l'injustice. On divise cette classe en *émancipistes purs*, c'est-à-dire ceux qui n'ont subi aucune condamnation dans la colonie même, et *émancipistes impurs*, ceux qui ont été repris pour délits locaux. Ces deux catégories s'excluent l'une l'autre avec un acharnement pareil à celui que les hommes libres montrent contre elles-mêmes. Un dîner public ayant été donné, il y a quelques années, par les émancipistes purs, un émancipiste impur parvint à s'y introduire. Malheureusement on s'en aperçut, et à l'instant des cris partirent de tous les côtés : *A la porte! à la porte! chassez-le!* On se préparait à en venir au fait, mais l'impur avait tout prévu. Son intention était de se procurer un bon repas ; coûte que coûte, il voulut s'en donner le plaisir. Seul contre tous, il avait imaginé de rouler le coin de la nappe autour de son bras, de telle manière que si l'on en venait à une expulsion par la force, la nappe entraînât tout le service et renversât tout le dîner. Quand on le menaça, il montra son bras, continuant bravement à manger, comme un homme qui n'était pas venu là pour autre chose. A l'aspect de ce singulier moyen de défense, la masse des convives se mit à rire. L'impur dîna; c'était tout ce qu'il voulait.

Quelques excursions dans Sydney et au sein des campagnes environnantes n'avaient pu me donner qu'une idée imparfaite de cette partie de l'Australie. Je résolus de pousser plus loin mes courses et de visiter les endroits les plus remarquables de la Nouvelle-Galles du Sud. Ma première excursion fut dirigée vers Paramatta. Deux chemins y conduisaient, l'un par mer, l'autre par terre. J'usai de l'un et de l'autre, de l'un pour aller, de l'autre pour revenir. Partis de bonne heure avec le flot, nous doublâmes la pointe Dawer, au delà de laquelle se déroulèrent entièrement devant nous le quartier des Rocks, le havre Derbing, le bel établissement de feu John Mac-Arthur, puis de délicieux cottages disséminés sur la côte. Quand nous arrivâmes en face d'une de ces demeures, le batelier, jusque-là taciturne, s'écria avec un soupir : « Ici était le cottage du pauvre William Bardley. » Au ton de cette exclamation, je devinai qu'elle rappelait quelque aventure dramatique. « William Bardley, qu'est-ce que cet homme? un gouverneur, un lord, un

capitaine? — Non, Monsieur, ni un capitaine, ni un lord, ni un gouverneur, mais un pauvre vieillard qui gagnait honnêtement sa vie à l'aide de son travail. Il vivait là, dans cette maisonnette que vous voyez sur la berge du canal, content de peu, cultivant son petit jardin, ou pêchant pour sa nourriture quelques poissons de la baie. Des gentilshommes de la ville s'arrêtaient de temps à autre pour causer avec le vieux Bardley, qui était gai, spirituel et bavard. Un jour, l'un d'eux remarqua l'absence de Bardley, et s'aperçut que sa maison était fermée. Il passa sans s'inquiéter autrement du vieillard. Au bout de quelques jours, la maisonnette restant close, il conçut des soupçons, et se fit débarquer sur la plage. Que vit-il? Une porte forcée, une cabane vide de meubles, un intérieur dévasté. Un chien seul restait, étendu sur le plancher et rongeant un os. Le gentleman le lui arracha: c'était un os humain. Évidemment Bardley avait été assassiné, et le chien rongeait le cadavre de son vieux maître. Mais où était ce cadavre? D'abord on ne put le découvrir : la justice, les magistrats, y échouèrent. Alors le gentleman eut l'idée d'affamer le chien, pour qu'il allât de nouveau arracher un lambeau de chair de la sépulture du vieillard. Ce moyen réussit : le chien alla vers le lieu où le corps avait été inhumé. On le déterra dans un état de décomposition très-avancé. Un convict qui avait été longtemps au service de Bardley fut saisi et emprisonné : il fit l'aveu de son crime et fut pendu à Sydney; mais tout cela ne rendit pas ce pauvre Bardley à la vie : c'était un brave homme; nous l'avons tous pleuré. » Au delà de ce point et jusqu'à la moitié de la route, les deux bords du canal offrent peu de terrains en culture. Ces bords se composent de rochers de grès, couverts de plantes buissonneuses, tandis qu'à l'intérieur court une suite de collines peu élevées et mollement ondulées, collines que tapissent des buissons et des arbrisseaux verts. Çà et là, dans les criques et les anses du canal, on aperçoit des cases, habitations temporaires des bûcherons, des laboureurs et des distillateurs ambulants. Quand ces derniers y logent, des fumées continuelles décèlent leur présence.

A une distance de 7 milles environ, et sur la rive droite, paraît la taverne de Squire et ses débarcadères, ses attenances, ses vergers entourés de vertes palissades. Son fondateur, mort depuis peu, fut le premier brasseur de la colonie, et sa bière eut longtemps une célébrité éclatante sur le continent austral. Plus loin, et du même côté, s'échelonnent des métairies et des habitations. Sur la gauche défilent les vastes salines de M. Blaxland, avec sa jolie maison, ses jardins et ses parcs, délicieux paysage dont la verdure s'élève en amphithéâtre. Après un moulin à blé sur la droite, le terrain n'offre plus qu'une succession d'enclos, les uns en pacages, les autres en champs de blé, jusqu'à ce qu'on se trouve en face de la magnifique résidence de M. Hannibal Mac-Arthur, cachée, dans un coude du canal, sous des touffes d'orangers couverts de fleurs et de fruits, et peuplée de kangarous domestiques qui courent et s'ébattent le long de la grève.

Un peu plus loin vient l'école des orphelines, située sur une éminence entourée de toutes parts de jardins et de pâturages, faisant face au cottage de M. John

Mac-Arthur, dont les bâtiments jaunes se détachent sur un fond de délicieuse verdure. A cette hauteur, le canal se rétrécit tout à coup, et prend le nom de rivière, quoique l'eau en soit toujours salée. L'eau douce ne commence qu'au delà du pont de Parramatta, où l'eau de la mer se trouve contenue par une chaussée qui l'empêche de remonter plus avant. Cette circonstance suffit pour indiquer combien le sol s'élève peu depuis Sydney jusqu'à Parramatta, dans une étendue de 45 milles environ. On débarque sur la rive gauche, devant un grand bâtiment en briques qui forme les magasins du commissariat; après quoi, en un quart d'heure de marche, on se trouve à Parramatta.

Cette ville occupe une surface considérable; mais la plupart des maisons sont isolées et à un seul étage, souvent même avec un simple rez-de-chaussée entouré de cours et de jardins. Les rues sont larges, tirées au cordeau, mais inhabitées encore en grande partie. Le sol n'étant pas ferme comme celui de Sydney, le manque de pavés s'y fait sentir d'une manière plus fâcheuse, surtout après les pluies. Les édifices les plus remarquables sont les casernes des soldats, celles des convicts, les deux églises et l'hôtel de la Toison-d'Or (*golden fleece*). Ce dernier, bâti en briques, élevé de deux étages, offre sur le devant un boulingrin entouré d'un chemin pour les voitures, et fermé par une belle grille en fer. Dans cet hôtel sont accueillis les étrangers de distinction, qui y trouvent le comfortable anglais le plus raffiné. A un quart de lieue de la ville est un vaste bâtiment nommé *female Factory*, où sont enfermées les femmes auxquelles on ne trouve pas convenable d'accorder la liberté dès leur arrivée dans la colonie, et celles qui ont mérité d'en perdre l'usage depuis qu'elles l'habitent. Quoique cette prison soit entourée de toutes parts de murs de 12 pieds de haut, les recluses trouvent souvent le moyen de franchir ces barrières.

Parramatta se trouvant située dans une plaine entourée de coteaux, les rayons du soleil s'y concentrent de toutes parts, et il y a toujours dans sa température de 3 à 6 degrés de chaleur de plus qu'à Sydney. Il en résulte de longues et désolantes sécheresses dans les mois d'été : alors ces tapis verts, ces bosquets en fleurs, ces coteaux riants, tout se dépouille et se flétrit; au lieu d'une végétation active et lustrée, on n'a plus qu'un paysage poudreux, sans brise, sans feuillage et sans eau. Le gouverneur a une résidence agréable dans cette ville, qui est destinée à devenir la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud. Cependant, comme les gouverneurs continuent à résider à Sydney, où les autorités locales maintiennent le centre des affaires administratives, Parramatta en souffre, et sa population ne va guère au delà de 3 à 4,000 âmes.

Notre capitaine ne devant pas séjourner à Sydney plus de deux semaines, je ne pus, malgré tout mon désir, pousser jusqu'aux plaines de Bathurst au delà des Montagnes-Bleues; mais ce temps me suffisait au moins pour visiter les points les plus remarquables du Cumberland et de la Nouvelle-Galles du Sud. Un jeune médecin anglais nommé Harry, avec qui j'avais lié connaissance, s'offrit à me servir de guide dans un pays qu'il avait traversé dans tous les sens. Nous louâmes à

Parramatta un joli gig attelé de deux chevaux pleins d'ardeur, et dès l'aube du jour suivant nous roulions vers Windsor. En quelques heures nous eûmes franchi la distance, évaluée à 21 milles.

Windsor est située sur les rives de l'Hawkesbury, belle rivière dont les eaux ne sont douces qu'à 60 milles au-dessus de son embouchure, 30 milles avant d'arriver à cette charmante bourgade. Assise sur la croupe des Montagnes-Bleues, qu'on voit s'élever par terrasses successives, tapissées dans toute leur étendue de forêts toujours vertes, et cela jusqu'aux limites les plus reculées de l'horizon vers l'ouest, jusqu'ici elle n'a qu'une seule rue méritant ce nom, bordée de maisons et de jardins disposés et tenus avec goût. On y trouve une jolie maison du gouvernement, deux églises, une prison, un tribunal, des casernes pour les militaires et pour les convicts, deux bonnes hôtelleries, enfin des boutiques où sont étalés les objets nécessaires à la consommation des habitants. La fertilité du sol, sans cesse renouvelée par les alluvions du fleuve, fait de Windsor un lieu important. Chaque année il s'en exporte des quantités de grains considérables. En face et sur l'autre rive de l'Hawkesbury, on trouve le village de Wilberforce, puis en deçà celui de Richmond, l'un et l'autre fort importants et à une distance de 5 milles environ de la ville.

A 12 milles de Windsor on trouve Emu-Ford, au point où la route de Bathurst traverse la rivière au moyen d'un gué pour entrer dans les vastes et fécondes plaines d'Emu, qui forment de ce côté la lisière des Montagnes-Bleues. Dans cette étendue de 12 milles, le sol est d'une fertilité singulière, quoique exposé aux ravages occasionnés par les débordements du fleuve. Devant Emu-Ford est la ferme du gouvernement, où de nombreux convicts sont employés à diverses cultures, et surtout à celles du blé et du tabac. Nous fîmes une halte à quelques milles plus haut, chez sir John Jamisson, qui possède une magnifique habitation au sommet d'une colline, d'où se découvre le plus beau et le plus vaste paysage : les eaux du fleuve, les plaines riantes du fertile Emu et une vue magnifique des Montagnes-Bleues. Une source d'eau fraîche, trésor inestimable à la Nouvelle-Hollande, coule près de l'habitation. La propriété de M. Jamison occupe une immense étendue : un millier d'arpents environ sont déjà défrichés et donnent en abondance toutes sortes de productions. Sir John est réputé dans la colonie pour son inépuisable hospitalité; sa maison de campagne est le rendez-vous de la meilleure société de Sydney. Son parc abonde en kangarous apprivoisés. Quand j'allai m'y promener, l'un d'eux s'approcha de moi. A sa haute taille, à son air vénérable et grave, je jugeai que c'était le patriarche de la bande. Il s'approcha de moi de l'air du monde le plus inoffensif, se coucha à mes côtés, puis me flaira amicalement pour m'inviter à le caresser. « Défiez-vous! s'écria Harry, c'est un mauvais plaisant; vous allez voir. » En effet, le jeune Anglais fit alors semblant de se prêter à ces caresses. L'animal continua son jeu, plaça ses pattes de devant sur Harry; puis, tout d'un coup s'appuyant brusquement sur sa queue, il lui donna avec ses pattes de derrière une vigoureuse poussée qui, bien que prévue,

envoya mon compagnon de route tomber sur l'herbe à quatre ou cinq pas plus loin. Le facétieux kangarou entendait par là prier les promeneurs de songer à lui, de fouiller dans leurs poches pour voir s'ils n'y trouveraient pas quelques friandises. Cette humeur gourmande semblait être l'instinct dominant de cet animal. Quand vint l'heure du souper, il se glissa par la porte du salon qu'on avait laissée entr'ouverte, et vint se poster gravement derrière la chaise de Harry, debout comme un serviteur, observant tous ses mouvements, le frappant de temps en temps avec sa patte, pour lui demander sa part de ce qu'il avait sur son assiette. Ne croyant pas les kangarous susceptibles de cette familiarité intelligente, ce spectacle m'amusa et m'intéressa beaucoup.

A peu de distance de la maison de sir John, le Hawkesbury, dont le nom est Warragamba en langue indigène, traverse des gorges sauvages, où des rochers barrent souvent son cours et forment des cascades. On va quelquefois visiter en canot le Regent-Glen. Les bords de la rivière y sont resserrés, élevés et escarpés; les arbres étendent leurs rameaux et semblent former une voûte au-dessus du fleuve, tandis que çà et là des buissons chargés de fleurs couvrent la nudité des parois, en sortant des crevasses.

La première ville qui vient ensuite est Liverpool, dans le district de Bringelly, que borde à l'O. la chaîne des Montagnes-Bleues, et qui s'étend au S. vers les plaines de Cow-Pasture. Pour la grandeur, Liverpool vient immédiatement après Windsor : elle est située sur le George-River, qui va se jeter à la mer dans Botany-Bay. Jusque-là, son cours entier n'est que de 12 milles en droite ligne, et du double environ en tenant compte des sinuosités. De petits navires peuvent remonter jusqu'à Liverpool. Cette ville, qui occupe une grande surface, a des rues bien alignées, une église, un tribunal, une prison, des casernes de soldats et de convicts, un hôpital général, plusieurs bonnes auberges et des magasins. La population ne s'y élève guère au-dessus de 1,000 âmes. Il y a quinze ans, tout ce qu'on voyait aux lieu et place de ces maisons, de ces rues, de ces édifices, de ces habitants, c'était un large écriteau cloué sur un arbre et portant ces mots : *This is Liverpool* (c'est ici Liverpool); pas un toit, pas une caserne n'existait encore. Mais Liverpool était le point d'embranchement de deux routes; l'une qui conduit aux fertiles districts d'Aird, d'Appire, d'Illawara, et aux comtés d'Argyle et de Cambden vers le S. La colonisation prompte et progressive de ces contrées naguère désertes a hâté le développement de la ville, et tout indique qu'il prendra de jour en jour plus d'extension. Le temps me manquait pour aller reconnaître toutes les richesses intérieures du pays; après un séjour de vingt-quatre heures à Liverpool, je remontai avec Harry dans notre gig rapide, et un jour nous suffit pour regagner Sydney par une route unie comme une avenue, large, macadamisée, une route comme les Anglais en construisent dans toutes les colonies qu'ils fondent.

A notre rentrée à Sydney, comme nous approchions de notre hôtel, nous vîmes la porte assiégée par une demi-douzaine d'individus, dont l'un était remarquable par son chapeau garni de torsades et surmonté d'une longue plume noire, par

une grande redingote bleue à brandebourgs, assez semblable à celles que portent les officiers supérieurs anglais, par ses bottes, par son pantalon, le tout extrêmement sale et presque en haillons. Sur la poitrine de cet individu brillait une large plaque en cuivre; ses compagnons n'avaient guère pour tout vêtement qu'une chemise déchirée ou un caleçon troué. « Que font là ces mendiants, dis-je à Harry, et ce grand estafier qui semble leur chef? » Harry éclata de rire. « Quoi! dit-il, vous ne connaissez pas notre roi Boungari? » Je fis un signe de tête négatif. « Boungari est le chef de la tribu à qui appartenait le territoire de Sydney. C'est vous, sans doute, qu'il vient voir. Un étranger de quelque distinction n'arrive pas à Sydney qu'il ne se croie tenu à le saluer pour en recevoir un présent. C'est une charge pour l'étranger, mais elle a son côté curieux. et d'ailleurs elle est peu coûteuse. On contente facilement Boungari avec un peu de gin et de brandy. Regardez; voici à ses côtés, dans cette robe en loques, sa noble et majestueuse épouse, et derrière eux cinq ou six gentlemen qui constituent les principaux officiers et les chefs les plus vaillants de la tribu de Gouïa-Gal. Sans doute, à l'arrivée du *Kanguroo*, Boungari était absent; mais aujourd'hui il répare sa faute: il se rend à son devoir. »

En effet, à peine avions-nous mis pied à terre que l'illustre Boungari s'avança vers moi, me tira son chapeau et me fit à diverses reprises de profondes salutations que je lui rendis gravement. Ensuite, en fort mauvais anglais, il me félicita sur ma bienvenue, insinuant, avec assez d'adresse, que comme roi du pays, il avait lieu de compter sur ma générosité. Harry m'avait soufflé ma leçon; je fis la sourde oreille. Alors S. M. précisa mieux sa demande et borna ses prétentions à une bouteille de brandy (eau-de-vie). « Sans doute, lui dis-je, grand Boungari, une bouteille pour vous; mais pas aujourd'hui; demain. » A cette réponse dilatoire, il fallait voir quelle révolution s'opéra sur la figure de mon sauvage. Ce n'était plus du patelinage suppliant, mais bien une bouderie piteuse et refrognée : « *No*, *massa*, disait-il dans son jargon, *no tamara; derekle*, *brandy*, *derekle*. » (*No master*, *not to morrow; directly*, *brandy*, *directly*.—Non, monsieur, pas demain, tout de suite de l'eau-de-vie, tout de suite.) Je ne voulus pas le faire attendre plus longtemps, d'autant qu'il pouvait me fournir quelques renseignements sur les mœurs des indigènes antérieurement à la colonisation. Je lui tendis une piastre. Rayonnant de joie, Boungari se mit d'abord à gambader seul, puis donnant le signal à son épouse et à sa troupe, il exécuta avec tout ce monde une danse en grand qui formait le plus singulier tableau qu'on pût voir. Cette danse consistait en une sorte de marche qui procédait par sauts et par bonds brusques et pesants, de manière à imiter la course du kangarou. Ensuite, s'approchant de moi et me serrant la main avec la plus grande cordialité, il me déclara qu'il était, lui et son épouse, tout à fait à mon service. J'en profitai pour lui faire subir, à l'aide de Harry qui le comprenait fort bien, une espèce d'interrogatoire auquel il répondit de son mieux. Nous montâmes dans mon appartement où je ne laissai entrer que Boungari et sa femme, et afin de disposer mon nouvel ami à une con-

fiance illimitée, je lui fis apporter un verre d'eau-de-vie qu'il avala, mais non sans nous avoir fait à l'un et à l'autre un profond salut. Malgré son avidité pour le brandy, il eut l'attention d'en laisser un doigt environ au fond du verre, destiné à sa femme, qui l'avala sans se faire prier.

Boungari répondit ensuite avec toute la complaisance possible aux questions de mon compagnon. Nous apprîmes que, dans ce moment, le noble chef était absorbé par des soins de la plus haute importance. Il s'agissait d'une espèce de congrès pour vider à toujours les différends existants entre les diverses tribus voisines de Sydney. C'était aussi le moment où les *Kerredais* devaient exécuter la cérémonie du *gna-loung*, cérémonie qui consiste à arracher une dent de devant à plusieurs jeunes garçons arrivés à l'âge requis. Les préparatifs de ces deux solennités, le choix du lieu de la scène et les formalités sans nombre qui s'y rattachaient avaient nécessité déjà plusieurs réunions et conférences entre les chefs, et Boungari lui-même avait été obligé de s'absenter de sa capitale Sydney pour aller régler divers détails avec ses voisins. L'eau-de-vie agissant sur sa langue, il me dit tant de merveilleuses choses au sujet du *gna-loung* que je témoignai le désir d'assister à l'une et à l'autre cérémonie. Boungari m'offrit de m'y conduire lui-même, et j'acceptai avec empressement. Comme il était tard, nous renvoyâmes les deux majestés à moitié ivres.

Quand nos Australiens furent partis, je me retournai vers Harry. « Docteur, lui dis-je, voilà des bêtes brutes au premier degré. Depuis quarante ans qu'ils vivent en face de la civilisation européenne, ils sont restés aussi sauvages, aussi stupides que le premier jour : la seule chose qu'ils aient comprise, c'est le brandy.—Vous avez raison, me répondit Harry; ces êtres tiennent de la bête autant que de l'homme, et pourtant on a essayé de tout pour les policer et les humaniser. Rien n'y a fait, ni les intentions philanthropiques des colons, ni les prédications des missionnaires: tout est resté en pure perte; l'instinct sauvage et vagabond a toujours repris le dessus. Dans le but de les amener à des dispositions plus sédentaires, le gouverneur Macquarie fit construire aux portes de Sydney une maisonnette assez propre, entourée d'un jardin. Il la mit à la disposition de la tribu qui habite le territoire de Port-Jackson. Ce fut inutilement. Le jardin resta en friche, et ils se bornèrent à venir de temps à autre s'abriter sous le toit de la maison, sans vouloir renoncer à leur existence errante. Un jour un Anglais demandait à Boungari quel cas ils faisaient des maisons : *Mari boudjiri*, *massa*, *poss i rain*, répliqua le sauvage (Très-bonnes, Monsieur, à supposer qu'il pleuve). Le même gouverneur avait fondé, à quelque distance de Parramatta, une école gratuite pour l'éducation des jeunes indigènes. L'attrait d'une nourriture facile et succulente y attira d'abord quelques individus; mais bientôt, dégoûtés de l'assiduité qu'on leur demandait, ils préférèrent à cette vie sédentaire l'existence précaire et pénible de leurs compatriotes. Aujourd'hui l'établissement est presque désert.

« Des divers essais vainement tentés pour amener ces sauvages à la civilisation,

en voici un des plus remarquables. Le fondateur de la colonie, le gouverneur Phillip, avait admis à sa table, en 1788, l'Australien Benilong qui s'était fait bien venir par divers services rendus aux premiers colons. Quand Phillip retourna en Angleterre, en 1792, il emmena avec lui Benilong et le garda dans sa maison jusqu'en 1795, époque où le capitaine Hunter fut nommé au gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud. Benilong reparut dans sa patrie à la suite du nouveau dignitaire, et fut admis à sa table, comme il l'avait eté à celle de son prédécesseur. Pendant quelque temps il se comporta d'une façon assez convenable. On le croyait presque civilisé ; on ne lui supposait pas la fantaisie de quitter cette existence tranquille pour la vie sauvage des forêts. C'est pourtant ce qui arriva. Il fréquenta d'abord quelques Australiens sans se ressentir en aucune manière de ce contact; puis, petit à petit, il en revint à sentir comme eux, à rêver comme eux les solitudes de l'intérieur. Un beau jour il se dépouilla de ses vêtements et disparut pour toujours ; il ne remit plus le pied dans la ville. Le révérend Marsden, chapelain de la colonie, qui vit Benilong dans la forêt, raconte que cet homme, redevenu sauvage, ne regrettait aucune des jouissances de la civilisation.

« Découragé de ses infructueuses tentatives, le gouvernement a pris le parti de laisser ces hommes vaguer à leur gré; seulement on les oblige à respecter les propriétés dans les campagnes, et les lois de la pudeur quand ils se présentent dans les villes. A quelques infractions près, ces deux injonctions sont assez scrupuleusement respectées. Les indigènes du littoral vivent d'une façon pacifique au milieu des Anglais ; ils se contentent de mendier auprès d'eux quelques vivres et de l'eau-de-vie, pour laquelle ils sont passionnés. Mais dans l'intérieur surviennent souvent les rixes violentes entre les sauvages et les Anglais; il y a des voies de fait et du sang versé. Quelquefois ce sont les sauvages qui attaquent; d'autres fois ce sont les Anglais, et, dans l'un et l'autre cas, il faut envoyer des détachements de troupes qui font des exemples sévères. Il est à peu près certain que les naturels de la zone maritime ne sont point cannibales, mais divers témoignages attestent que les habitants des montagnes et des vallées intérieures ont quelquefois massacré des Européens pour les dévorer ensuite. »

Comme il me l'avait promis, Boungari vint, au jour de la fête, me chercher à mon hôtel. Vers neuf heures du matin, des cris perçants et bizarres m'annoncèrent l'arrivée de sa bande. Je me mis à la croisée, et je vis venir une douzaine de sauvages, peints de blanc, de noir et de rouge, à la tête desquels marchait gravement Boungari. Il n'y avait plus rien chez lui de l'humble mendiant qui la veille demandait de l'argent et du gin. Décrassé, le visage et le corps barbouillés d'ocre rouge irrégulièrement distribuée, il avait vraiment une meilleure façon; il semblait rajeuni de vingt ans. Je lui offris un verre de rhum, mais il n'en but que la moitié, me faisant signe qu'il devait ménager sa tête pour les combats qu'il allait avoir à soutenir. Puis il m'engagea à me hâter, car ses guerriers l'attendaient et semblaient s'impatienter à l'idée d'entrer les derniers dans la lice.

Nous suivîmes donc, Harry et moi, la troupe sauvage à quelques pas de dis-

tance. Elle se composait d'à peu près vingt hommes, qui marchèrent assez paisiblement tant qu'ils se trouvèrent dans l'enceinte de la ville ; mais une fois dans la campagne, ils commencèrent leurs parades, tantôt courant avec précipitation et serpentant à travers les broussailles, tantôt s'arrêtant tout à coup pour exécuter une danse nationale. Ainsi gambadant et bondissant, ils arrivèrent sur un petit plateau qui domine les rades de Port-Jackson et de Botany-Bay. C'était un vaste espace dégagé de buissons, qui semblait merveilleusement disposé pour les joutes de ces gens-là. Déjà nombre de tribus se trouvaient campées dans les bois environnants. Quand nous arrivâmes sur le champ-clos, la troupe de Boungari exécuta certains exercices dont le but semblait être de défier leurs ennemis et de s'exciter au combat. Bientôt, à un signal, toutes les tribus sortirent des broussailles, et s'acheminèrent vers l'arène par bandes de quinze à vingt hommes, chacun d'eux armé de lances, boucliers, casse-têtes et *womerangs*. Tous les guerriers étaient ornés de dessins rouges, blancs et noirs. Chaque tribu se distinguait par la forme et la couleur de ces peintures. Parmi tous ces guerriers, je remarquai principalement ceux de Marrigong, qui étaient presque tous des hommes petits, il est vrai, mais vigoureux, agiles, dont les membres charnus et bien proportionnés contrastaient singulièrement avec les formes émaciées et grêles des naturels du littoral. Sans doute ils devaient cet avantage à une nourriture plus abondante et plus substantielle. Leurs peintures figuraient sur leurs poitrines des espèces de cottes de mailles, et n'ajoutaient pas peu à leur attitude martiale.

Les scènes commencèrent vers midi. Un jeune homme d'une figure farouche vint se poser au milieu de l'arène. Seul et nu, il n'avait pour arme qu'un bouclier en bois étroit et oblong. Ce champion était connu : dans un combat singulier qui avait eu lieu quelque temps auparavant entre lui et un membre d'une tribu voisine, il avait lâchement assommé son antagoniste au moment où celui-ci ramassait son casse-tête. C'était un acte qui criait vengeance ; le vainqueur ne l'attendit pas, et il s'enfuit vers les bois. Cependant, fatigué d'une vie si misérable, il reparaissait et venait s'offrir à une punition publique. Cinq amis du défunt devaient, tour à tour, lui décocher six lances à quinze pas de distance. C'était la première épreuve. Il s'en tira admirablement ; avec son bouclier et un léger mouvement de corps, il para tous les coups. La seconde épreuve était d'éviter les sagaies lancées toutes à la fois et à diverses reprises. Deux volées furent évitées par le patient, mais à la troisième une lance le toucha à la cuisse. Un cri général suivit cet accident ; les amis du blessé intervinrent, et quoique les champions du mort voulussent pousser plus loin la vengeance, il fut décidé que la réparation était suffisante. Le blessé se retira parmi les siens et y fit panser sa plaie. Après cette première scène, cinq femmes parurent et furent placées en demi-cercle, munies chacune d'un bâton court ; puis survinrent et se mirent un peu à l'écart trois hommes ayant chacun un bouclier. Tous ces individus étaient collectivement accusés d'un meurtre commis sur un individu d'une tribu voisine. La punition des femmes consistait à recevoir un certain nombre de coups de bâton sur la tête ; mais pour quatre d'entre

elles les exécuteurs se contentèrent du simulacre, car elles présentaient leur bâton en travers du front, et les hommes frappaient dessus avec leur casse-tête. La cinquième n'en fut pas quitte à si bon marché : elle tenait son bâton comme les autres; mais, esquivant la parade, l'exécuteur lui portait sur la poitrine un coup si violent qu'à chaque fois elle en était renversée. A diverses reprises, elle tomba ainsi et se releva. Cette femme, nous dit-on, était beaucoup plus sérieusement incriminée que ses compagnes.

La fête était terminée, et la plupart des assistants faisaient leurs préparatifs de départ, quand survint un événement inattendu. D'un des coins de l'arène partaient des cris aigus et déchirants : c'était une jeune femme que deux guerriers entraînaient de force vers le milieu du champ de bataille. La malheureuse se cramponnait aux arbustes et aux troncs d'arbres; mais les deux sauvages, sans s'inquiéter ni de ses cris, ni de sa résistance, continuaient à l'entraîner violemment. Sa tête se heurtait aux cailloux et aux branches; et le sang mêlé à ses larmes en faisait un objet digne de pitié. Je voulus aller au secours de cette pauvre créature. « Gardez-vous-en bien, me dit Harry; c'est un mariage qui s'accomplit : la femme est peut-être d'accord avec ses ravisseurs; elle doit appartenir à l'un d'eux, après la comédie jouée. » Harry n'avait pourtant qu'à moitié raison : des tiers devaient survenir.

Quand le petit groupe se trouva au milieu de l'arène, un troisième sauvage, proche parent de la femme, s'avança d'un air martial, comme pour disputer leur proie aux deux premiers. Ils s'arrêtèrent pour lui répondre, et déjà l'on se mesurait de l'œil, quand accoururent des sauvages des autres tribus pour arranger l'affaire. Profitant de ce pêle-mêle, un Anglais fond sur la femme, la saisit, l'entraîne, et écarte avec son bâton les naturels qui la lui disputent. La jeune victime, de son côté, semble se prêter avec reconnaissance à l'intervention de l'Européen; elle s'attache à son libérateur, et paraît fort heureuse d'échapper aux poursuites de ses ravisseurs. Alors l'affaire commença à se compliquer. Forts de leur droit, les sauvages entourèrent en foule l'Anglais, et ils allaient peut-être lui faire un mauvais parti, si plusieurs de ses compatriotes n'étaient parvenus à le faire renoncer à sa folle entreprise. Le chevaleresque Breton lâcha enfin la femme, mais avec la plus vive répugnance, et celle-ci, ressaisie par les deux sauvages, fut remise sous la garde des guerriers de leur tribu; après quoi ils se posèrent de nouveau sur l'arène dans une attitude de défi. L'incident se termina par quelques coups de lance échangés sans qu'il en résultât aucune blessure. Plus tard, j'eus l'explication de cette aventure. La tribu de Marrigong avait eu deux de ses jeunes filles enlevées par des guerriers de la tribu des environs de Sydney, et son honneur exigeait qu'elle prît à son tour deux filles appartenant à la tribu de ces derniers. C'était donc une scène préparée et arrangée d'avance : on avait désigné les filles à enlever, et le rapt devait être accompli en assemblée générale, afin que son authenticité lavât pleinement l'honneur de la tribu de Marrigong. Mais un artisan de Sydney (celui qui était intervenu dans la scène) avait déjà retiré chez lui l'une

des deux jeunes filles, et vivait maritalement avec elle depuis un ou deux mois. Non content de cela, il revenait sur le champ de bataille pour prendre également l'autre. C'était un outrage trop direct aux coutumes des sauvages, pour qu'il pût en venir à bout sans danger; aussi fut-il obligé de céder, et la belle dut aller vivre avec l'homme que lui destinaient les lois de son pays.

Le plateau où nous étions alors n'était pas fort éloigné de South-Head, distant lui-même de 5 ou 6 milles de Sydney. On y va par une belle route, bien battue, qui aboutit à un phare élégant perché au sommet d'une haute falaise de grès. Çà et là paraissent quelques maisons de campagne d'un agréable aspect, mais le sol est en général peu fertile et couvert encore en majeure partie par les végétaux que la nature a pris soin d'y répandre. Grand nombre d'entre eux forment des bosquets d'une belle verdure et offrent des fleurs élégantes et variées. Vers le milieu de la route, un sentier conduit à un plateau nommé *Belle-Vue*, d'où l'on découvre d'un côté la mer, de l'autre la contrée à une grande distance. La route de South-Head est pour les élégants de Sydney une promenade favorite; le dimanche elle se couvre de cavaliers et d'équipages qui poussent leur course jusqu'au pied du phare : c'est un bruit, un mouvement, une gaieté, un air de civilisation et d'opulence, qui rappellent les plus riches villes de l'Europe.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis mon arrivée à Sydney; je les avais mis à profit : j'avais visité toute la colonie, et le hasard m'avait fait assister à plusieurs cérémonies des indigènes. Je sus donc prendre mon parti quand Powell vint m'annoncer que *le Kanguroo* était prêt à mettre à la voile pour la Tasmanie. Je dis adieu à Harry, et m'embarquai le 15 janvier 1832. Peu d'heures après, le léger navire avait le cap au S. et prolongeait de nouveau la côte australienne.

CHAPITRE XXXIV.

AUSTRALIE. — HISTOIRE NATURELLE. — GÉOGRAPHIE.

On ne peut guère douter que longtemps avant l'arrivée des Européens dans la mer des Indes, les Malais et surtout les Macassarais et les Boughis n'aient eu connaissance des terres de l'Australie. Presque tous les ans, ils s'y rendaient, avec leurs bateaux, pour faire la pêche des tripangs ou des holothuries sur les plages septentrionales de la grande île, et les navigateurs ont souvent rencontré des flottilles entières occupées à cette pêche. Mais, attirés par ce but spécial, ces hommes ne songeaient pas à l'importance géographique de leur découverte; ils savaient que des côtes abondantes en tripangs existaient dans le S., et cela leur suffisait.

L'abbé Prévôt et le président de Brosse ont voulu naguère réclamer en faveur de Paulmier de Gonneville la précieuse découverte des terres australes; mais tous deux ils ont basé leur réhabilitation sur une erreur évidente. Le portrait qu'a

tracé Paulmier des habitants de la terre où il aborda en 1504 n'offre aucune espèce de rapport avec ce qu'on sait aujourd'hui des chétifs et grêles Australiens. En pesant et combinant les détails du journal de Gonneville et ce que dit ce navigateur des insulaires qui l'accueillirent, il y a tout lieu de croire que ce fut à Madagascar qu'il aborda et qu'il prit son prince Essomeric, revenu avec lui en Europe.

Dès les premières années de leur établissement dans l'Inde et aux îles aux Épices, les Portugais eurent connaissance des terres australiennes. Non-seulement les pêcheurs de tripangs purent les informer de l'existence de ces îles, mais quelques-uns de leurs navires, accidentellement détournés de leur route, y abordèrent sans doute. Cette opinion tire une valeur presque incontestable de l'examen d'une vieille carte qui porte la date de 1542, sur laquelle est figurée au S. des Moluques une grande terre avec le nom de *Grande-Java*, et dont le tracé de la côte approche assez de la vérité pour la partie septentrionale. Toutefois l'Australie resta une terre mystérieuse jusqu'à l'année 1606 où le navire hollandais *le Duythen*, expédié par Bantham pour explorer les îles de la Nouvelle-Guinée, reconnut une étendue de près de 300 lieues des côtes septentrionales de l'Australie dans l'O. du détroit de Torrès. Tout ce qu'on put apprendre de ce voyage se trouve réuni en ces quelques mots reproduits textuellement : « Cette vaste contrée fut trouvée, en majeure partie, déserte ; cependant, en certains endroits, on rencontra des sauvages noirs, cruels et farouches, qui massacrèrent quelques hommes de l'équipage. Ainsi l'on ne put apprendre d'eux rien qui concernât le pays ; on ne put même s'y procurer de l'eau et des vivres ; et la disette des navires fut cause qu'on ne put pas pousser fort loin cette reconnaissance. Le point où les Hollandais longèrent la terre fut nommé par eux *cap Keer-Weer* ou cap du Retour. »

Précisément dans la même année et dans les mêmes parages, vers le mois d'août à peu près, un navigateur espagnol eut connaissance de la partie septentrionale de l'Australie. Ce fut Luis Vaes de Torrès, second commandant de l'expédition dirigée par Fernandez de Quiros. Après avoir côtoyé cette terre pendant 300 lieues environ, Torrès arriva sur un espace embarrassé d'îlots à travers lesquels la navigation devint extrêmement pénible. Il employa près de deux mois à franchir ce passage, puis il fit route au N. Il n'est pas douteux que ce ne fût le détroit connu aujourd'hui encore sous le nom de détroit de Torrès, et que les grandes îles qu'il rencontra plus tard ne soient celles qui avoisinent le cap York, et peut-être ce cap lui-même, extrémité septentrionale de l'Australie. Ainsi, à Torrès appartient la gloire d'avoir séparé cette grande terre de la Nouvelle-Guinée ; mais ce fait ne fut guère avéré qu'après les travaux de Cook.

Le hollandais Dirck Hatichs, capitaine du navire *Eendracht*, reconnut, en 1616, une portion de la côte occidentale, à laquelle il donna le nom de son navire ; ce qui fut constaté par une plaque en étain, successivement retrouvée, en 1697 et en 1801, sur une des îles de la baie des Chiens-Marins. On y lisait en

hollandais : « 1616, *le* 25 *octobre, est arrivé ici le navire* L'EENDRACHT *d'Amsterdam ; premier marchand, Gilles Miebacs de Liége; capitaine, Dirck Hatichs d'Amsterdam. Le* 27 *du même mois, il remit à la voile pour Bantam. Sous-marchand, Janstins; premier pilote, Pieter E. Dooves Van Bil. Année* 1616. »

J. de Edel, en 1619, donna son nom à la portion de côte qui s'étend au S. de la terre d'Eendracht. Le grand récif d'Houtman's Abrolhos passe pour avoir été découvert, à la même époque, sinon par Edel lui-même, du moins par un navigateur contemporain. Trois ans plus tard, le navire *le Leeuwin* étendait du côté du S. la portion de côte déjà reconnue. En 1623, Jan Carstens, commandant les navires *Pera* et *Arnheim*, fut expédié d'Amboine pour explorer les côtes septentrionales de l'Australie, que l'on confondait encore avec la Nouvelle-Guinée. Carstens périt dans cette reconnaissance, massacré par les sauvages avec huit hommes de *l'Arnheim*. L'expédition n'en poursuivit pas moins sa mission; on découvrit des terres qui reçurent les noms d'Arnheim et de Spult, après quoi les deux navires se séparèrent. *L'Arnheim* retourna à Amboine, mais *le Pera* continua de prolonger la côte, d'où il fit voile pour les Moluques. « Dans cette découverte, dit la relation, on ne trouva partout que des hauts-fonds, des côtes stériles, des îles maigrement peuplées par diverses nations cruelles et misérables, qui ne pouvaient offrir que très-peu d'utilité à la Compagnie. »

En 1627, Pieter Nuyts, qui montait *le Gulde Zeepaard*, longea pendant 1,000 milles environ la côte méridionale de l'Australie. Le journal de l'expédition ne fut jamais publié. En 1629, Francis Pelsart perdit son navire, *le Batavia*, sur les rochers nommés Houtman's Abrolhos. N'ayant point trouvé d'eau douce sur ces îlots, ce capitaine fit ponter un de ses canots et chercha à gagner le continent avec une portion de son équipage. Après plusieurs jours d'efforts pénibles et infructueux, et à la suite d'une navigation de 400 milles le long des côtes, il prit le parti de se rendre à Batavia d'où il revint avec le yacht *le Sardam* pour reprendre les hommes laissés sur les Abrolhos. Ceux-ci avaient fini par découvrir de l'eau dans le creux des rochers; mais avec la certitude de pouvoir vivre sur cet écueil étaient venues des pensées d'insubordination et de révolte. A son retour, Pelsart fut obligé de sévir; on exécuta quelques mutins, et l'on en déposa deux autres sur le continent vis-à-vis des Abrolhos.

En 1636, Gerrit Tomaz Pool fut expédié de Banda avec les yachts *Klyn Amsterdam* et *Wezel*, pour le même objet que Carstens; mais, par une déplorable fatalité, il fut, comme ce navigateur, massacré par les sauvages et presque au même endroit. Néanmoins l'expédition fut continuée sous la direction du subrécargue Pietersen. On ne put, à cause des vents contraires, atteindre la côte occidentale du golfe de Carpentarie, mais on reconnut celle de Van Diemen's Land dans ce golfe, dans un prolongement de 120 milles environ.

Dès 1643, Tasman avait découvert la partie la plus australe de la Tasmanie, sans soupçonner que cette terre formait une île à part, et il lui avait donné le nom de Van Diemen's Land, bien qu'une portion considérable du nord de l'Australie eût

déjà reçu le même nom. Il paraît, du reste, que ce fut à la suite des reconnaissances du capitaine hollandais que cette grande terre, habituellement indiquée sous le nom générique de Grande-Terre du Sud ou Terres Australes, reçut définitivement le nom de Nouvelle-Hollande, qui a longtemps prévalu parmi les géographes; mais il doit faire place à celui d'Australie, plus rationnel et plus vrai, que les Anglais établis sur ce territoire ont adopté et maintenu, et que nous employons ici de préférence à tout autre.

En 1688 et 1699, l'Anglais Dampier longea une certaine étendue des côtes du N. O., et ce fut à cet observateur judicieux qu'on dut les premières notions détaillées et fidèles sur ces contrées jusqu'alors imparfaitement connues. En 1696, William Vlaming fut chargé aussi de faire une reconnaissance sur les côtes occidentales de l'Australie pour y découvrir des traces des naufragés du navire *Ridderschap* qu'on supposait avoir échoué sur ces plages en 1684 ou 1685. Les rapports de ces divers navigateurs, tant sur l'histoire naturelle que sur l'ethnologie de la Nouvelle-Hollande, n'étaient pas de nature à exciter la cupidité ou la curiosité des Européens; aussi cessa-t-on de s'en occuper pendant longues années. Ses limites vers l'orient restaient toujours ignorées. Bougainville, en 1769, découvrit, il est vrai, plusieurs des bancs qui la bordent de ce côté; mais la crainte d'un échouage le retint, et cette crainte l'empêcha de révéler le premier à la science la géographie de l'Australie orientale.

Cette gloire était réservée à Cook qui déjà en cumulait tant d'autres. En 1770 il attaqua la terre près du cap Howe, et ne cessa de la garder en vue jusqu'au cap York, qui forme son extrémité septentrionale. Cet admirable travail suffirait seul pour classer le marin anglais au rang des plus célèbres navigateurs : il ne s'accomplit pas sans que de nombreux périls missent en danger et la fortune du navire, et le précieux butin de découvertes dont il était porteur. La plus terrible alerte eut lieu dans la nuit du 10 au 11 juin 1770, devant un cap qui reçut le nom de cap *Tribulation*. Là, le navire du capitaine anglais se trouva tout à coup échoué sur les pointes de coraux qui forment comme une chaîne continue autour de la côte. Longtemps la houle le secoua dans cette position périlleuse : elle lui enleva des planches du doublage et une portion de sa fausse quille, avant qu'il pût se remettre à flot. Cook ne croyait pas pouvoir se dégager des pointes aiguës qui déchiraient le flanc de sa frégate. Cependant après douze heures d'échouage, après avoir jeté à la mer, pour s'alléger, les canons, le lest, les futailles et les provisions les moins urgentes, on parvint à se relever et à gagner un havre voisin, près d'une rivière qui reçut le nom d'Endeavour. En y abattant le navire en carène, on vit avec effroi quel danger sérieux on avait couru. Parmi les déchirures que les roches avaient faites dans les bordages et même dans la membrure, il y en avait une assez large pour que le bâtiment eût coulé en peu de temps, malgré même le jeu de toutes les pompes; mais, par une sorte de prodige, l'angle de la roche qui avait fait le trou s'était brisé dans l'ouverture, et il y était resté engagé de telle sorte qu'il en bouchait la majeure partie. Sans cette circonstance presque

miraculeuse, jamais peut-être n'eût-il été question des magnifiques découvertes de Cook. En quittant la rivière d'Endeavour, l'intrépide capitaine ne se crut pas au bout de son immense tâche; il franchit le détroit de Torrès, et ne quitta la Nouvelle-Hollande qu'après avoir tracé le gisement de sa côte orientale dans une étendue de plus de 600 lieues. Le contour de l'Australie était donc enfin connu. On savait que ce n'était qu'une île immense, et il fallait définitivement renoncer à cette chimère, si longtemps caressée, du continent austral, supposé indispensable pour faire contre-poids à celui de l'hémisphère nord. Toutefois les notions acquises sur cette grande terre étaient encore bien incomplètes et bien vagues, même sous les rapports purement nautiques et géographiques. De nouvelles reconnaissances de détail étaient devenues nécessaires, et elles furent exécutées successivement par les ordres des gouvernements anglais et français.

On ne fera que nommer ici Saint-Allouarn qui, en 1772, sur la flûte *le Gros-Ventre*, visita quelques parties de la côte occidentale, mais sans rien réaliser de bien important; Macluer, qui, en 1791, explora une portion de la côte septentrionale; Bligh, Edwards et Pertlock, qui, en 1789, 1791 et 1798, ajoutèrent des notions utiles à la navigation du détroit de Torrès. Il faut se hâter d'arriver au voyage de Vancouver : en 1791, il découvrit le beau port du Roi-George, et traça avec une précision remarquable une petite étendue de la côte voisine. Au port du Roi-George, il ne vit point de naturels, mais il trouva de nombreux vestiges de leur séjour. L'année suivante, d'Entrecasteaux reconnut à son tour une fort grande étendue de côtes dans les mêmes parages, et fixa leur gisement avec plus de précision encore.

Le chirurgien Bass, en 1797, pénétra avec une simple chaloupe dans le détroit qui sépare l'Australie de la Tasmanie et qui reçut son nom. En 1800, Grant signala aussi, au N. O. du cap Otway, une étendue de côtes d'environ 120 lieues que personne n'avait encore vue. Baudin et Flinders, le premier pour la France, le second pour l'Angleterre, dans les années 1801 et 1802, explorèrent en détail, chacun de son côté, la majeure partie des côtes occidentale et méridionale. Les relations de leurs voyages répandirent en Europe une foule de documents du plus haut intérêt sur cette grande contrée terrestre ignorée jusque-là. Plus récemment encore, et dans les années 1818, 1819, 1820, 1821 et 1822, le capitaine King a complété la reconnaissance détaillée de toute la partie septentrionale de l'Australie. Monté sur des navires d'un petit tonnage et d'un faible tirant d'eau, il put se tenir constamment entre les brisants et la terre et pénétrer dans une foule de criques où ses devanciers n'avaient pu se hasarder avec leurs gros bâtiments. Son travail est un modèle de précision et de patience, et d'ici à longtemps il sera difficile de rien ajouter à ce qu'il a fait.

Enfin, on doit aux capitaines Freycinet et d'Urville les derniers détails fournis par des navigateurs : le premier, en 1818, recueillit quelques documents nouveaux sur la baie des Chiens-Marins; le second, en 1827, explora le port du Roi-George, le port Western et la baie Jervis. Sur deux de ces points, le capitaine

d'Urville eut des communications amicales avec les naturels; il remarqua qu'à la baie Jervis ils avaient une apparence plus robuste et des formes plus régulières. Leur intelligence paraissait en outre supérieure à celle de leurs compatiotes du port du Roi-George, et les Français n'eurent qu'à se louer de leur probité, de leur douceur et de leur réserve. Leurs huttes, construites avec de longues bandes d'écorces rapprochées au sommet et recouvertes de gramen et de feuilles de zostera, étaient spacieuses et propres à l'intérieur : chacune pouvait recevoir huit ou dix individus. Enfin les Français observèrent, sur les roches de grès de la côte, des esquisses de cutters et de chaloupes, de leur façon, assez bien dessinées.

Si le périmètre entier de l'Australie est aujourd'hui bien tracé et bien connu, nous n'avons encore, en fait de notions exactes et un peu étendues touchant les pays du centre, que les explorations de la côte méridionale sur laquelle semblent s'être concentrés tous les efforts des voyageurs. L'établissement des Anglais sur la côte amena aussi la reconnaissance de cette zone. Il fut démontré que cette grande île, aride le plus souvent et dépouillée sur les bords de la mer, ne tarde pas à offrir, quand on y pénètre, des terrains fertiles, susceptibles de recevoir un grand nombre de cultures, et surtout de vastes et excellents pacages pour toute espèce de troupeaux. La nature du sol n'offrit aucun obstacle au progrès des colons jusqu'à la base d'une chaîne de montagnes qui furent désignées sous le nom de Montagnes-Bleues : la difficulté ne provenait pas pourtant de la hauteur de cette chaîne, dont les sommets les plus élevés n'ont pas plus de 400 toises; mais chaque fois qu'on voulut se frayer un chemin vers les cimes, en longeant des ravins plus ou moins praticables, on se trouva arrêté par d'immenses murailles naturelles, terminées à pic et infranchissables. Ainsi échouèrent les tentatives de Bass, de Caley et de Bawallier; après des efforts inouïs et de cruelles privations, ils furent successivement obligés de renoncer à l'entreprise. L'opinion que les Montagnes-Bleues étaient inaccessibles s'accrédita peu à peu parmi les colons, et avec d'autant plus de facilité que les indigènes eux-mêmes ne purent indiquer aux Anglais aucun passage par lequel il fût possible de pénétrer dans les contrées intérieures.

Enfin, dans l'année 1813, une sécheresse affreuse vint frapper la colonie. L'herbe était brûlée depuis le littoral jusqu'au pied des montagnes; les sources avaient disparu; les cours d'eau étaient taris; les bestiaux mouraient de toutes parts. Alors MM. Blaxland, Wentworth et Lawson, se décidèrent à tenter encore une reconnaissance pour voir si l'on ne trouverait pas quelques ressources au delà des Montagnes-Bleues. Par une heureuse inspiration, au lieu de s'engager dans les ravins et dans les défilés, ils suivirent constamment les crêtes des montagnes, et après une foule de détours qui les obligèrent plus d'une fois à revenir sur leurs pas, ils se trouvèrent à l'extrémité occidentale de cette chaîne, environ 25 milles à l'O. de la rivière Nepean. On devine quelle fut leur joie lorsqu'ils découvrirent sous leurs pieds une magnifique vallée couverte d'herbes et bien arrosée. L'ingénieur de la colonie, M. W. Evans, marchant sur les traces de ces voyageurs,

découvrit bientôt les plaines de Bathurst et les rivières Macquarie et Lachlan qui les traversent. Dès l'année suivante, un chemin fut tracé de main d'homme à travers les montagnes, et aujourd'hui de faciles et belles communications existent entre la bande maritime et les contrées de l'intérieur.

En 1817, Oxley et Cunningham suivirent le cours du Lachlan, qu'on avait longtemps regardé comme un affluent du Macquarie, et ils reconnurent qu'il parcourait une suite de coteaux et de plaines légèrement ondulées, sans recevoir même un seul cours d'eau qui fût digne d'être cité. Le terrain portait, en outre, des traces évidentes de submersion dans la saison des pluies. A 400 milles à peu près dans l'intérieur se termina cette longue et précieuse reconnaissance : les voyageurs se virent alors arrêtés par des marais infranchissables. L'année suivante, M. Oxley tenta la reconnaissance du Macquarie; mais après l'avoir suivi au N. O. l'espace de 50 lieues environ, au delà du mont Harris, colline située sur la rive et dominant de 200 pieds la plaine environnante, il vit la tête du fleuve se perdre en d'immenses marécages qui semblaient former une sorte de mer méditerranéenne. Oxley se dirigea alors vers l'E., découvrit encore les riches et pittoresques plaines de Liverpool, puis atteignit la côte au port Macquarie.

Après ces diverses reconnaissances, les tentatives des colons se portèrent vers le S. de la colonie. L'Argyle fut exploré, et l'on découvrit une troisième rivière courant vers l'intérieur, rivière que les naturels nomment le *Morrumbidgi*. En 1823, un officier de marine remonta ce fleuve très-près de sa source, vers un pays de pâturages qu'il nomma Brisbane-Downs. Il fut alors à peu près constaté que la ligne de partage des eaux qui coulaient vers l'O. et vers l'E. devait être déterminée par la chaîne des Montagnes-Bleues, dans toute l'étendue de la Nouvelle-Galles du S., et, plus au S., par les monts Warragong qui semblaient courir sans interruption jusqu'au promontoire de Wilson.

Vers la fin de 1824, deux hardis voyageurs, MM. Hovell et Hume, se rendirent par terre des bords du lac George dans l'Argyle jusqu'aux rives du port Phillip dans le détroit de Bass. Cette pénible excursion ajouta beaucoup à la connaissance de l'Australie méridionale. Cunningham, dans plusieurs explorations aux plaines de Liverpool, ajouta quelques détails aux faits déjà connus; et en 1827 il fut officiellement chargé d'une mission plus importante. Il s'agissait de reconnaître tout le pays compris entre la rivière Hunter et la baie Moreton, en pénétrant jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur. Parti le 30 avril des bords même de cette rivière, il traversa la chaîne des montagnes, haute sur ce point de 3,000 pieds, et continua sa route à travers un pays élevé qui borde les plaines de Liverpool du côté de l'orient. Se trouvant alors à 50 lieues de la mer, Cunningham commença à se diriger au N. E. avec l'intention de s'en rapprocher peu à peu. Sa marche eut lieu d'abord sur des terrains extrêmement stériles où ses chevaux trouvèrent à peine quelques poignées d'herbe pour se soutenir. Ce ne fut que vers le 28° qu'il trouva les Darling-Downs et Peel-Plains, pays plus fertile et plus habitable. Le 16 juin, il était parvenu à 20 lieues à peu près de la baie Moreton,

mais l'état des chevaux le força à rebrousser chemin. Le voyageur repassa le Dumerang à 50 milles plus près de sa source que la première fois, et les indications du baromètre donnèrent une élévation de 900 pieds au-dessus du niveau de la mer pour cette portion de son cours. Il rangea de près la chaîne des monts Harkwick, dont la charpente est formée par un granit rougeâtre. De ce point, après une foule d'autres reconnaissances trop longues à relater, Cunningham se trouva de retour sur les bords de la rivière Hunter après une absence de treize semaines pendant lesquelles il avait fait près de 1800 milles à travers des contrées jusqu'alors inconnues. L'année suivante, il reprit le cours de ses voyages. Des bords de la baie Moreton il put atteindre, à travers la chaîne des montagnes, le point où il s'était arrêté dans sa grande excursion, et s'assurer qu'une communication facile pouvait être ouverte entre les fertiles dunes de Darling-Downs et l'établissement formé à Moreton-Bay.

Le capitaine Sturt opérait presque à la même date où Cunningham reconnaissait les environs de la baie Moreton ; c'était l'époque où depuis trois ans d'horribles sécheresses pesaient sur la colonie, et l'on pouvait croire que les marécages qui avaient barré la route à Oxley seraient alors sûrs et praticables. Le 20 décembre 1827, Sturt se trouvant sur le sommet du mont Harris et jetant un coup d'œil sur la plaine, reconnut en effet avec surprise et avec joie que les vastes nappes d'eau stagnante reconnues par son devancier n'existaient plus. A leur place se développait une plaine verte, d'un terrain uni, sans la moindre éminence. Le capitaine traversa cette plaine dont le sol était çà et là crevassé, et, à 50 milles plus loin, le lit du Macquarie, effacé jusqu'alors, se reproduisit dans une petite rivière qui allait réunir ses eaux à celles du Castlereagh découvert un peu plus au nord. Alors Sturt poursuivit ses recherches vers le N. O. dans la direction de ces immenses plaines, où plus d'une fois sa troupe eut à souffrir du manque d'eau. Un petit courant d'eau qu'il suivit le mena sur les bords d'une grande rivière qu'il nomma Darling, et dont la vue lui donna de grandes espérances. C'était vers le 30ᵉ degré de latitude et à 150 lieues environ des rives de la mer orientale. Mais quel fut le désappointement des voyageurs quand ils s'aperçurent que les eaux du Darling étaient complétement salées ! Pendant 40 milles environ ils suivirent son cours dans la direction du S. O., et ne trouvèrent aucun changement dans la nature de ses eaux. La largeur de son lit, au point où ils se trouvaient, pouvait être de 30 toises environ, et l'élévation de ses rives de 30 à 40 pieds. Enfin, le manque d'eau potable, l'aridité du sol et le défaut de provisions, les déterminèrent à revenir sur leurs pas.

Dans cette reconnaissance, Sturt et ses compagnons eurent avec les naturels des rapports nombreux et journaliers. Le capitaine évalue à deux cent cinquante le nombre des sauvages qu'il eut l'occasion d'observer. Leur conduite fut toujours amicale, et ils rendirent plus d'un service aux Anglais. Du reste, il trace de ces régions lointaines le tableau suivant : « Les naturels étaient errants dans le désert, et la mauvaise qualité de l'eau qu'ils étaient obligés de boire leur avait fait con-

tracter une maladie cutanée qui les emportait promptement. Les oiseaux qu'on voyait sur les arbres semblaient soutenir avec peine le poids de l'existence, au milieu d'une atmosphère lourde et embrasée. Le chien sauvage ou *dingo* se traînait çà et là en plein jour, et sa faiblesse l'empêchait de fuir l'approche des hommes. Tandis que la petite végétation était complétement consumée, les arbres eux-mêmes périssaient de langueur à cause de la grande profondeur où la sécheresse avait pénétré dans le sol. Plusieurs personnes de l'expédition furent affligées d'ophthalmies occasionnées par la réverbération de la chaleur sur les plaines qu'on avait parcourues. »

Vers les premiers jours de 1832, le major Mitchell partit à son tour pour explorer les pays du N. O. Son absence ne fut que de quatre mois, la perte d'une partie de ses provisions et de deux de ses hommes, tués traîtreusement par les naturels, l'ayant empêché de pousser cette reconnaissance aussi loin qu'il l'eût désiré. Il ne fit point de découvertes nouvelles; mais il reconnut les cours d'eau que Cunningham avait longés dans son voyage, le York, le Gwyder et le Dumerang ou Karaula, et constata qu'ils n'étaient, en réalité, que des affluents du Darling. Sur les bords du Karaula, les naturels ne tentèrent point ouvertement d'attaquer la caravane; mais ils cherchèrent à la surprendre, soit en la suivant par derrière, soit en marchant par groupes de cent hommes sur une ligne parallèle. Il en résultait que les Anglais devaient rester continuellement sur leurs gardes, et que, chaque soir, ils étaient obligés de choisir pour leur campement des lieux naturellement fortifiés, afin de se trouver à l'abri d'attaques nocturnes. Une nuit, deux hommes furent égorgés, au moment où ils dirigeaient vers le camp du major du bétail et des bagages à son usage. Sur la côte occidentale, la plus grande distance à laquelle on put parvenir fut celle de 120 milles environ et sous le parallèle du 32e degré de lat. S. Le sol, dans cette zone, était gracieusement accidenté, fertile en apparence, bien arrosé, et offrant partout de magnifiques pâturages. A mi-chemin, une jolie rivière qu'on nomma Avon se dirigeait du S. au N. Sur ses bords, et sous une grande roche de granit, M. Dale découvrit une vaste caverne, dont la voûte arquée offrait l'apparence d'une ruine rustique. « Sur un côté, dit-il, était gravée une image grossière du soleil : c'était un cercle d'environ 18 pouces de diamètre, lançant des rayons du côté gauche, et ayant dans l'intérieur des lignes qui se coupaient presque à angle droit. Près de la figure du soleil étaient les images d'un bras et de plusieurs mains. » M. Dale, dans cette course, ne rencontra que trois naturels, qui se montrèrent désireux d'être utiles; mais il observa les traces de plusieurs autres.

Enfin le docteur Wilson a tout récemment exploré les contrées de l'intérieur depuis le port du Roi-George, jusqu'à la distance de 100 milles environ. Il a pu s'assurer que la rivière dite des Français prenait effectivement sa source près de hautes montagnes déchirées, situées au nord du havre, et que son cours entier pouvait avoir de 30 à 40 milles d'étendue. Il visita, à 45 milles de la mer, le lac Katarina, abondant en cygnes noirs et autres oiseaux aquatiques; découvrit

ensuite les rivières Sleeman, Hay et Denmark, qui vont toutes les trois se jeter dans les lagunes, derrière la pointe Hillier, après avoir parcouru 30 à 40 milles. On put s'assurer que dans cette zone la terre était fertile et pouvait se cultiver avec le plus grand succès.

Voilà où en est, à l'heure actuelle, la reconnaissance intérieure du vaste continent australien. Avant d'arriver à une description générale, il fallait constater les explorations récentes des voyageurs anglais, dont les détails étaient encore inconnus en France.

L'Australie, ou Nouvelle-Hollande, a pour limites en latitude le 11° et le 39° de latitude méridionale, et en longitude le 111° et le 152° de longitude à l'est du méridien de Paris. Ainsi elle compte environ 1,000 lieues terrestres de longueur sur une largeur moyenne de 450 lieues, et sa surface peut égaler environ les trois quarts de celle de l'Europe. Sur un globe ou sur une mappemonde, cette grande terre, dans sa configuration, offre plusieurs traits de similitude avec l'Afrique: l'une et l'autre se prolongent en pointe vers leur extrémité, l'une et l'autre sont échancrées dans la partie du sud-est, et leur largeur se dilate beaucoup vers le milieu. Seulement, le détroit de Bass, placé entre elle et la Tasmanie, établit une différence saillante. L'Australie est séparée de la Nouvelle-Guinée par le détroit de Torrès. A l'est, un canal de 3 à 400 lieues de large l'isole des terres de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Calédonie, et à l'ouest l'Océan Indien tout entier s'étend entre elle et l'Afrique. Un grand nombre d'îles de diverses grandeurs sont disséminées sur les côtes, surtout dans la partie septentrionale où, soudées par des brisants, elles forment souvent une barrière continuelle au-devant de la grande terre.

Le vaste golfe de Carpentarie, qui n'a pas moins de 130 lieues de profondeur sur 110 de large, échancre considérablement l'Australie vers le N. Les autres enfoncements les plus remarquables sont le golfe de Van Diemen, de Cambridge, d'Exmouth, la baie des Chiens-Marins, les golfes Spencer, Saint-Vincent, les baies de Glass-House et Hervey. Les côtes de cette grande île offrent encore quantité de bons mouillages capables de recevoir et d'abriter de nombreuses flottes, comme Port-Jackson, Botany-Bay, le port Western, le port Phillip, le port du Roi-George, et enfin la magnifique baie Jervis, si spacieuse et si sûre.

Il est facile de comprendre que sur une terre aussi vaste, la nature du climat doit varier dans ses diverses zones, suivant leur élévation en latitude. Sur toute la bande septentrionale, les chaleurs sont brûlantes et presque continuelles. Dans la partie moyenne, du 23e au 30° de latitude S., le climat se tempère déjà; enfin, sur sur toute la bande méridionale, l'année peut se diviser par saisons, les étés et les hivers, offrant toutes les alternatives ordinaires de chaud et de froid, de pluie et de sécheresse. Toutefois ces saisons n'y sont pas nettement dessinées comme dans nos climats d'Europe. Les variations de température sont brusques et fréquentes.

D'affreuses sécheresses désolent toute l'étendue de la Nouvelle-Galles du Sud,

et souvent six ou sept mois s'écoulent sans qu'il tombe une goutte d'eau. Alors des incendies immenses, les uns fortuits, les autres provenant du fait des naturels, dévorent toute la végétation, compromettent la sûreté des habitations et la vie des troupeaux. Pendant tout le temps que durent ces incendies, l'atmosphère est chargée de tourbillons d'une fumée suffocante, et longtemps après le pays garde encore un aspect triste et calciné. D'autres fois ce sont des pluies qui arrivent, et elles tombent avec une impétuosité telle qu'on dirait un véritable déluge: le lit des rivières s'élargit tout d'un coup; les eaux débordent et inondent les campagnes voisines, au point d'en former de vastes lacs du milieu desquels surgissent seulement les cimes des grands arbres. Ainsi, dans l'année 1799, le Hawkesbury monta rapidement à plus de 40 pieds au-dessus de son niveau, et en 1806 jusqu'à la hauteur prodigieuse de 80 pieds. On a, il est vrai, attribué ces crues rapides et subites au voisinage des Montagnes-Bleues; mais les récits des voyageurs qui ont vu dans les mêmes lieux, les uns de vastes lacs, les autres des plaines desséchées, indiquent que cette alternative de pluie et de sécheresse est le caractère général du continent australien.

L'Australie n'a encore présenté aucune montagne comparable, pour la hauteur, à celles du premier ordre en Europe. Sur la bande de l'E., la chaîne des Montagnes-Bleues, qui règne parallèlement à la côte à une distance de 15 à 20 lieues, s'élève rarement à plus de 400 toises au-dessus du niveau de la mer; Sea-View-Hill, point culminant de ce système, est seul évalué à une hauteur de 700 toises. Cette altitude suffit toutefois pour déterminer le point de partage des eaux qui coulent à l'E. et à l'O. Pendant longtemps on avait cru qu'elle n'était arrosée par aucune rivière véritable; mais les découvertes opérées depuis une dizaine d'années ont apporté à cette opinion des modifications importantes. Les rivières Brisbane, Darling, Murray, Avon, ne sont pas sans doute des fleuves comme ceux d'Europe ou d'Asie; mais ce sont des cours d'eau considérables et profonds, navigables sur une assez longue étendue. Ainsi le Murray ou Morrumbidgi, le plus considérable de ceux dont le cours entier a été reconnu, a environ 200 lieues en ligne droite de l'E. N. O. à l'O. S. O.

Au temps de la découverte, il n'y avait sur le continent australien aucun quadrupède qui rappelât l'ancien monde, si ce n'est le chien. Les autres étaient des espèces nouvelles qu'il fallait presque toutes classer dans la famille des marsupiaux ou animaux à poche. Le chien y a de l'analogie avec le renard, quoiqu'il soit un peu plus grand, ayant environ deux pieds de hauteur sur deux pieds et demi de longueur. Sa tête ressemble à celle du renard, ses oreilles sont droites, sa couleur est variable, bien que le plus souvent elle soit d'un brun rougeâtre; il hurle d'une manière lugubre, sans aboyer. Cet animal donne la chasse aux brebis, et en fait souvent un grand carnage. Sa morsure passe pour être mortelle aux troupeaux. Il est extrêmement vivace et fort difficile à tuer. Quand le chien s'adresse au kangarou de moyenne taille, il se contente de s'élancer sur son dos pour le déchirer; si celui-ci se tourne et se défend, le chien se retire, mais il


THE ASTOR LIBRARY
NY



L'ALLIGATOR DE L'AUSTRALIE.

Publié par Furne à Paris

recommencer l'attaque dès que le kangarou veut s'éloigner; de sorte que ce dernier finit par succomber sous cette manœuvre opiniâtre.

Les kangarous se divisent en plusieurs espèces, et l'on n'en compte pas moins d'une dizaine dans la seule Nouvelle-Galles du Sud. La grande espèce, longue de cinq pieds, dépasse à la course les chiens les plus agiles, et les terrasse quelquefois d'un coup de queue. La femelle porte rarement plus d'un petit, et jamais plus de deux. Leurs bonds ordinaires sont de douze à quinze pieds; mais on a vu l'un de ces animaux franchir, sur une pente douce, un espace de plus de quarante-deux pieds. Le kangarou a plusieurs ennemis à redouter, parmi lesquels l'aigle n'est pas le moins opiniâtre. Les autres animaux sont le koala, vulgairement nommé paresseux par les colons, de la grosseur d'un chien ordinaire, avec une belle fourrure, et se nourrissant des feuilles et de l'écorce des arbres sur lesquels il grimpe; le wombat ou desman, petit animal dont la forme a quelque analogie avec celle de l'ours, et dont la chair est estimée; les opossums et les écureuils volants, autrement nommés phalangistes et pétauristes par les naturalistes, petits quadrupèdes qui habitent communément les arbres, où ils se nourrissent d'insectes et de végétaux; les péramèles, autres espèces de petite taille qui vivent dans les troncs d'arbres en décomposition. On dit avoir rencontré au delà des Montagnes-Bleues des dasyures, animaux de proie dont les plus grands ont la taille d'un loup; mais le fait n'est pas prouvé, et l'on croit que ces quadrupèdes sont particuliers à la Tasmanie.

Il y a trente à quarante ans, la plage méridionale de l'Australie offrait encore de nombreuses troupes de phoques; mais les poursuites incessantes des pêcheurs, qui les tuaient pour en extraire l'huile et pour en avoir les précieuses fourrures, en ont singulièrement diminué le nombre. Les crocodiles ou alligators, comme les nomment les Anglais, abondent dans les canaux de la partie septentrionale, et atteignent de fort grandes dimensions. La tortue verte existe sur plusieurs points. Les lézards sont d'espèces variées, et quelques-uns ont jusqu'à quatre pieds de long. On y trouve plusieurs sortes de serpents, dont quelques-uns sont venimeux, comme le *black-snake*, le plus redouté de tous.

Les oiseaux offrent un bon nombre d'espèces. Quant à la taille, on a remarqué d'abord l'ému, sorte de casoar, d'une haute stature et d'une chair succulente; les pélicans, les cygnes noirs, les céréopsis, les ménures à la queue lyriforme, diaprée des plus riches teintes d'orange et d'argent; les aigles, les faucons, les cacatoës noirs, blancs et gris; les perroquets, les perruches au plumage nuancé de toutes les couleurs; les hérons, diverses espèces d'oies et de canards, des corbeaux, des martins-chasseurs et pêcheurs, souvent d'une forte taille; puis encore des pigeons, des tourterelles, des perdrix, des huîtriers, des philédons à la langue en pinceau, des pies-grièches, des coucals, des cassicans causeurs, des gobe-mouches, l'admirable loriot prince-régent, l'éclatant épimaque royal; enfin des traquets, oiseaux tout petits, mais au plumage jaspé et riche en éclatants reflets.

Sans être aussi étendue que dans l'ancien monde, la famille des insectes a offert à l'entomologiste des types nouveaux particuliers à l'Australie. Les lépidoptères n'y sont pas très-abondants, et rarement ils brillent par l'éclat de leurs couleurs, excepté pourtant dans la partie du N., où se représentent plusieurs espèces de mollusques de la Nouvelle-Guinée; mais en revanche on rencontre en Australie plusieurs coléoptères de formes curieuses. On a recueilli sur les côtes de cette grande île une foule de coquilles inconnues, qui, dans les premiers temps de la découverte, furent grandement recherchées des amateurs. Les poissons de mer sont très-abondants et presque tous fort bons. Malgré leurs petites dimensions, les rivières y sont aussi très-poissonneuses. Divers cétacés de toutes les tailles fréquentent les côtes australiennes.

La flore de la Nouvelle-Hollande a enrichi le règne végétal d'une foule d'espèces nouvelles douées des formes les plus élégantes et les plus variées. L'horticulture s'est emparée d'un grand nombre de ces charmants végétaux, et plusieurs sont déjà cultivés avec succès dans les jardins des amateurs, principalement en Angleterre. Mais, d'un autre côté, la nature semble avoir pris à tâche de n'offrir à l'homme, dans ces vastes solitudes, aucune plante alimentaire. On y chercherait en vain quelqu'un de ces végétaux précieux qui croissent sur toutes les îles de l'Océanie; le cocotier lui-même, cet arbre nourricier et cosmopolite qu'on retrouve dans toutes les îles sauvages ou malaises, le cocotier manque sur les plages les plus chaudes de l'Australie. Aussi pas un seul des végétaux dont les naturels tiraient une nourriture maigre et précaire, n'a-t-il présenté d'intérêt aux colons anglais. Les arbres les plus touffus de l'Australie n'offrent qu'un ombrage équivoque, à raison de la forme et de la disposition de leurs feuilles. Les eucalyptus, les casuarinas ou leptospermums les plus beaux, et qui de loin semblent annoncer une voûte fraîche et ombreuse, ne prêtent plus au voyageur qu'une verdure insuffisante pour le garantir des rayons du soleil. Quant au règne minéral, encore mal exploré, il offre peu de chose à dire. On ne possède non plus que des renseignements fort incomplets sur la géologie de la contrée. En 1818 on a découvert une montagne enflammée dans une assez grande étendue, le mont Wingen, et l'on crut d'abord que c'était un véritable volcan; mais cette combustion semble étrangère à toute espèce d'action volcanique.

Les tribus qui peuplent l'Australie appartiennent au type le plus commun et le plus dégradé de la race mélanésienne. S'il est possible d'avancer à ce sujet une hypothèse plausible, sans doute ce vaste continent a pu recevoir sa population des terres de la Nouvelle-Guinée par le détroit de Torrès. D'écueil en écueil et d'île en île, ces sauvages sont probablement parvenus jusque sur les plages ingrates de la Nouvelle-Hollande, et là, privés des végétaux nourriciers de la patrie primitive, astreints à une vie de chasseurs nomades, souffrants, malheureux, ils s'étiolèrent, et enfin descendirent où ils sont restés, au dernier degré de l'échelle des êtres.

L'Australien n'est guère plus noblement organisé que le difforme Saab de



LE MONT WINGEN.

AUSTRALIE.

Publié par Furne à Paris.


THE ASTOR LIBRARY
NY

l'Afrique méridionale et l'affreux Pécherai de la Terre-de-Feu. Toute notion d'agriculture lui est demeurée étrangère, et c'est à peine si quelques tribus sont arrivées jusqu'à entrevoir quelques faibles idées de navigation, sans les développer au delà de la fabrication d'un radeau ou d'une pirogue en écorce d'arbre. En général, il est petit et d'une conformation chétive : ses extrémités sont grêles et disproportionnées avec le reste du corps; le ventre est souvent proéminent, le front comprimé, le nez épaté; les narines sont évasées, les yeux enfoncés et petits, la bouche très-large, les mâchoires saillantes, la barbe noire, touffue et hérissée. Sa couleur varie depuis le jaune ou cuivre foncé jusqu'au noir assez prononcé. Les cheveux sont tantôt longs et lisses, tantôt noirs et crépus, le plus souvent ébouriffés et frisés; mais ils ne sont jamais vraiment laineux, et c'est là le seul trait qui sépare réellement ces hommes des nègres d'Afrique, dont sous d'autres rapports ils se rapprochent d'une manière surprenante. Jeunes, les femmes ne sont pas aussi désagréables. Leurs formes, souples et légères, ont même une certaine grâce sauvage. Mais tout s'en va au premier enfant, et dans leur vieillesse ce sont les créatures les plus hideuses qu'on puisse imaginer.

Les Australiens sont fort agiles à la course; ils grimpent à la cime des arbres avec la souplesse et la rapidité du chat; leur vue est perçante, leur ouïe fine et subtile; leurs dents sont belles et très-bonnes. L'huile de poisson est en grand usage parmi eux; ils s'en oignent le corps, ce qui leur donne, à la longue, une odeur repoussante. Souvent, pour cela, ils posent les entrailles du poisson sur leur chevelure, et laissent aux rayons solaires le soin de les fondre. L'huile qui dégoutte de la sorte sur tout leur corps sert du moins à les garantir des piqûres des moustiques. Les naturels du littoral trouvent de grandes ressources dans les poissons et dans les coquilles. Ces ressources manquant à ceux de l'intérieur, ces derniers en sont réduits aux racines de fougère, à certains tubercules, aux oiseaux, aux serpents, aux lézards et aux chenilles qu'ils peuvent recueillir. Pour toute préparation, ils se contentent fort souvent de les présenter un instant à la chaleur du feu, de les torréfier d'une manière assez légère. Quand ils peuvent attraper un kangarou, ce qui n'est pas très-fréquent, c'est un grand régal pour eux; mais une bonne fortune extraordinaire, c'est lorsque arrive sur la côte le cadavre d'une baleine échouée; ils s'en gorgent pendant plusieurs jours, et ne l'abandonnent que lorsque la chair est dans un état de décomposition complète. Une bizarrerie assez inexplicable, c'est que ces mêmes sauvages, si peu difficiles dans le choix des aliments, ne veulent goûter à aucune sorte de raie.

Longtemps on avait pensé que les Australiens n'étaient point anthropophages; mais des faits récemment signalés ne permettent plus de douter que les peuplades de l'intérieur ne le soient. P. Cunningham raconte que, se trouvant chez un colon de ses amis, à 40 milles environ de Sydney, une tribu du district d'Argyle y passa, au retour d'une campagne contre les tribus de Bathurst qui avaient envahi leur territoire. Sur une question du voyageur anglais, l'un des guerriers montra ses cinq doigts, pour dire qu'on avait tué dans cette guerre cinq ennemis, au

nombre desquels se trouvait une femme. La poitrine de cette malheureuse était encore renfermée dans un sac qu'on ouvrit; les sauvages ne se cachèrent pas pour déclarer que ce morceau de chair serait mangé comme le reste du corps l'avait été déjà.

Dans la partie australe de cette terre, la plus froide et la plus montueuse, les naturels portent de petits manteaux en peau de kangarous; mais ces vêtements, n'abritant guère que le dos et les épaules, laissent à peu près le reste du corps à découvert. Pour ornements, ils mêlent à leurs cheveux des plumes, des touffes de poil, des os de poissons et d'oiseaux, des dents de quadrupèdes, fixés à l'aide d'une espèce de gomme. La plupart ont la cloison des narines traversée par un os ou cylindre en bois. Dans les jours de grande toilette, ils se teignent le visage et le corps de blanc, de noir et de rouge, qu'ils tirent de la chaux des coquilles, de la terre d'ocre et du charbon : la distribution des couleurs et la forme des dessins caractérisent les diverses tribus. Chez toutes, le tatouage en relief est en grand honneur: il se compose d'entailles assez profondes dans la peau, formant diverses sortes de figures en bosse plate quand les plaies se sont cicatrisées.

Chez les peuplades les plus avancées de l'Australie, les habitations sont des huttes en larges fragments d'écorces, réunies au sommet en forme de ruches, recouvertes de terre et tapissées d'herbes marines qui les mettent parfaitement à l'abri de l'eau. Le plus souvent la cabane de l'Australien n'est qu'un hangar en branchages, couvert de roseaux, de joncs, ou de feuilles de xanthorrea. Parfois encore, dans leurs courses, ils ne prennent pas la peine de construire ces huttes, et, pour s'abriter les reins contre le vent et la pluie, ils se contentent d'un large morceau d'écorce enlevée à l'eucalyptus le plus voisin, tandis qu'ils se chauffent le devant du corps à un petit foyer autour duquel ils s'endorment. Chaque soir, ils campent ainsi, et quand on parcourt les forêts des Montagnes-Bleues, on rencontre à chaque instant de ces débris de foyers, autour desquels sont semés des morceaux d'écorce et les restes des végétaux dont ils se sont nourris.

L'arme nationale des Australiens est la lance en bois dur, dont ils doublent la force à l'aide d'un petit bâton de 2 à 3 pieds de long, muni d'un adent à l'une des extrémités. Quand ils se servent de cette arme, le bâton est tenu presque verticalement de la main droite, tandis que la lance est contenue, vers son milieu, entre les doigts de la main gauche, et que son extrémité repose sur l'adent du bâton. Après avoir balancé et ajusté un instant la lance, ils la poussent avec une grande force et une étonnante justesse, jusqu'à d'incroyables distances; ils frappent souvent leur but à 70 et 80 pieds. Ces lances sont ou simplement acérées, ou barbelées, quelquefois armées d'arêtes ou de morceaux de coquilles. Aux environs de Sydney, leurs casse-têtes ou *waddis* sont fabriqués avec du bois très-dur et souvent terminés par un gros bouton, ce qui rend leurs coups très-redoutables.

Dans l'Australie méridionale, les tribus qui ne comptent guère plus de 30 à 40 individus se réunissent en famille sous l'autorité du plus ancien. Le pouvoir de ce

chef est assez précaire, s'il faut en croire quelques voyageurs; suivant d'autres, c'est une influence active et réelle, qui confère quelques priviléges, comme celui de pouvoir par exception prendre plusieurs femmes et prélever la meilleure part sur les produits de la chasse et de la pêche. Aux environs de Port-Jackson, les mariages se forment d'une manière barbare. Le jeune homme qui veut prendre femme cherche à surprendre quelque jeune fille d'une tribu voisine, la renverse à coups de bâton, la charge sur ses épaules, et la porte jusqu'au sein de sa tribu où le mariage se consomme de la manière la plus brutale. Cette coutume sauvage ne semble pas générale dans l'Australie; dans toutes les autres régions, les mariages se consomment d'une manière moins violente.

Les honneurs rendus aux morts ne varient pas moins de tribu à tribu, de zone à zone. Les uns les enterrent avec un certain cérémonial; d'autres les brûlent en entier sur des foyers; quelques-uns livrent le corps aux flots. Enfin (et cela a été observé notamment près de la baie Moreton), en certaines circonstances, les parents ou amis enlèvent la peau du défunt, et le reste du corps est consumé par le feu. En tout cas, c'est une coutume presque générale de s'abstenir de prononcer le nom du défunt durant un certain espace de temps, dans la crainte de rappeler son esprit. Ces hommes évitent en outre de passer devant la tombe d'un mort, de peur de voir apparaître son fantôme. Aux kerredais seuls, sorte de prêtres parmi eux, appartient le droit de hanter impunément ces terribles lieux, et, pour être reçu kerredai, il faut avoir eu le courage de dormir une nuit entière près d'une tombe. L'Australien croit aux esprits, à l'influence des songes, aux charmes et aux sortiléges; il attribue à ces influences malfaisantes presque toutes ses maladies: aussi les remèdes les plus ordinaires employés par les kerredais ne sont-ils que des conjurations ou des contre-charmes.

Jusqu'ici la population indigène de l'Australie a échappé à toutes les évaluations statistiques. Si l'on voulait toutefois établir un calcul, en allant du connu à l'inconnu, on n'atteindrait pas un chiffre plus élevé que celui de 100,000 âmes, dont la moitié dans le rayon littoral sur une bande de 10 lieues environ. D'immenses intervalles ont été parcourus à l'intérieur, sans offrir d'autres habitants que quelques tribus clair-semées, et la chose se conçoit facilement, quand on songe au peu de ressources qu'offre cette région pour la nourriture de l'homme. D'ailleurs, partout où les races plus civilisées ont mis le pied, il est immanquable de voir disparaître graduellement les races primitives, et l'Australie n'échappera pas plus à cette fatalité que n'y ont échappé l'Amérique et l'Afrique. A Port-Jackson, les tribus vont chaque jour s'affaiblissant, et cette décroissance amènera bientôt leur extinction : c'est là une des lois du progrès lent mais continu de l'humanité. L'Australien, demi-homme, demi-brute, incapable de se ployer à la civilisation, et n'ayant aucune des conditions d'amalgame qui peuvent créer, comme ailleurs, une classe métisse, périra tout entier. Dans deux siècles, l'Australie sera l'Europe de l'autre hémisphère, et peut-être y cherchera-t-on vainement alors des aborigènes : ils n'existeront plus que dans nos livres, échos des récits des voyageurs.

CHAPITRE XXXV.

COLONIES ANGLAISES DE L'AUSTRALIE.

Vers les dernières années du siècle passé, la Grande-Bretagne cherchant un lieu de déportation pour ses criminels, une terre expiatoire où elle pût envoyer l'écume de sa population, en la faisant servir à ces vastes pensées de colonisation lointaine qui absorbaient alors le cabinet de Saint-James, songea, grâce à Banks, à l'Australie et à Botany-Bay que ce marin avait visitées dans son premier voyage avec Cook. Le lieu était propice, en effet, pour une destination pareille. Distance de la métropole, position commerciale entre l'Océanie et la Malaisie, heureuses dispositions des indigènes, tout semblait militer en faveur du projet. La première tentative eut lieu en 1787. Neuf bâtiments furent armés pour transporter les condamnés dans la nouvelle colonie, avec quelques soldats d'escorte et des munitions. La frégate *le Sirius* et le brick *Supply* devaient protéger la marche de ce convoi, et le commodore Phillip, premier gouverneur de ce poste pénitentiaire, mit son pavillon sur la frégate. Cette petite escadre emmenait 1,017 personnes, savoir : en condamnés ou *convicts* (expression anglaise dont nous usons de préférence), 565 du sexe masculin et 192 de l'autre sexe; plus, les diverses autorités et les soldats chargés de l'organisation et de la police de la colonie.

Partie des ports de l'Angleterre le 13 mai, l'escadre toucha successivement à Ténériffe, à Rio-de-Janeiro et au Cap de Bonne-Espérance, où elle se ravitailla en faisant provision de graines et d'une grande quantité de bétail. Le 20 janvier 1788, tous les navires étaient à l'ancre dans la rade de Botany-Bay, n'ayant, dans cette longue traversée, perdu que 32 hommes. A peine mouillé, on reconnut le terrain. Il fut facile de comprendre qu'il était tout à fait impropre à une colonisation, et l'on modifia le projet de Banks en ce sens que le poste fut fondé à quelques milles plus au nord devant Port-Jackson, où Phillip alla jeter l'ancre avec toute l'escadre. Alors on fonda sur cette plage la ville de Sydney, premier nom de l'établissement; on déblaya le terrain, on éleva des tentes, on procéda à des essais de culture qui réussirent tous, à part les blés dont la première récolte avorta complétement. Ces débuts furent ingrats et difficiles : les convicts, à peine libres, retournèrent à leurs penchants; il y eut des pillages et des meurtres, dont quelques exemples sévères arrêtèrent à peine le cours. Une cour martiale fut établie en permanence; pourtant elle ne prononçait la peine de mort qu'à la majorité de 7 voix contre 5, et encore fallait-il que le gouverneur donnât l'ordre formel d'exécuter la sentence. Au mois d'avril assez de baraques étaient déjà construites pour mettre à l'abri les nouveaux colons pendant les rigueurs de l'hiver. Malgré les ravages du

scorbut, l'état sanitaire était assez satisfaisant. A son arrivée, l'établissement possédait 5 vaches, 2 taureaux, 3 poulains, 29 moutons, 19 chèvres, 25 verrats, 49 pourceaux, 5 lapins, 18 dindons, 35 canards, 29 oies, 122 poules et 85 poulets. Ces détails ne sont pas sans importance; il faut savoir d'où est partie Sydney pour apprécier le chemin qu'elle a fait en quarante années.

De nouveaux approvisionnements arrivèrent en 1789 du Cap de Bonne-Espérance par la frégate *le Sirius*. Ce bâtiment portait, entre autres objets, 127 milliers de farine, provision précieuse au moment où la récolte des blés venait de manquer tout à fait. Cependant elle devint meilleure dans l'année courante, et l'on put obtenir 200 boisseaux de blé, 60 d'orge, et quelque peu d'avoine et de maïs. En 1790, la colonie souffrit encore de la disette. Envoyé aux approvisionnements, *le Sirius* s'était perdu sur l'île Norfolk, et il fallut se réduire à une ration très-mesquine jusqu'à l'arrivée du *Lady Juliana* qui, avec des vivres, portait 222 femmes condamnées. Il fut suivi de trois autres bâtiments chargés de 1,000 nouveaux convicts.

La question était vidée : la colonisation marchait. On distribuait des terres aux soldats qui voulaient se fixer à Sydney; on en donnait aux convicts qui voulaient employer leurs bras à se créer une position meilleure. Chacun d'eux recevait 30 acres de terrain s'il était célibataire, 50 s'il était marié, plus 10 acres pour chaque enfant né au moment de la concession. La seule condition qu'on imposât aux adjudicataires était de résider sur le sol et de le cultiver. Un système d'indulgence était en outre adopté pour que peu à peu les criminels prissent goût au travail et s'attachassent à leur nouvelle patrie. Depuis lors la situation devint de plus en plus prospère. Longtemps hostiles aux nouveaux débarqués, les tribus indigènes leur laissèrent quelque trêve, et finirent par faire la paix avec eux. Le chef de la tribu de Sydney, Benilong, vint même s'établir près du gouverneur, qui l'accueillit et l'admit à sa table. En même temps les défrichements de l'intérieur s'organisaient sur une échelle plus importante : on fondait le village de Parramatta, autour duquel s'établissaient des colons; 1,700 convicts arrivaient comme renfort agricole à la colonie nouvelle, et, en avril 1791, James Ruse venait déclarer le premier, au gouverneur, qu'il renonçait à sa ration sur les magasins publics, son travail pouvant désormais suffire à sa subsistance. Cet exemple devait bientôt avoir une foule d'imitateurs. Le gouverneur recevait alors le droit de gracier et de commuer les peines, et la colonie, dont l'importance croissait chaque jour, devenait la Nouvelle-Galles du Sud.

L'année 1794 vit les défrichements s'accroître d'une manière prodigieuse. Ce fut vers cette époque que le gouverneur général Hunter vint administrer la nouvelle colonie. Au 1er septembre 1796, le recensement y constatait 4,848 âmes, dont 889 pour l'île Norfolk. Alors les villes commencèrent à s'organiser; les maisons de Sydney et de Parramatta furent divisées par quartiers; on établit des magistrats, des constables et des watchmen; on construisit une prison en bois dans l'une et l'autre localité; on fonda des écoles, des hospices et des églises. Le

nombre des colons libres, jusqu'alors assez restreint, alla en augmentant d'une manière sensible : ils poussèrent leurs exploitations dans le cœur du pays, et, à l'aide de convicts que le gouverneur mettait à leur disposition, ils eurent bientôt décuplé la masse des terres en culture. A mesure que la civilisation agricole empiétait ainsi dans l'intérieur, elle avait davantage à se défendre des attaques des insulaires, dont elle abordait les solitudes ; plus d'une fois les fermes furent pillées, et il fallut que les colons anglais se réunissent pour aller, à leur tour, attaquer et contenir ces sauvages. Ces harcèlements presque continuels et les débordements de l'Hawkesbury furent une double plaie qui affligea longtemps ces industrieux cultivateurs. Malgré ces obstacles on comptait, vers la fin de 1798, 7,865 acres de terres en culture.

En septembre 1800, lorsque Hunter quitta le gouvernement de la colonie, Sydney comptait une foule d'édifices publics ; deux petits navires étaient sur les chantiers ; une monnaie de billon apportée d'Angleterre fut appropriée au service de la colonie, et défense fut faite d'exporter ou d'importer en monnaie de cuivre aucune somme au-dessus de 5 livres sterling. Au mois de juin 1801, la population était de 6,508 personnes ; mais dans les années suivantes, sous le capitaine Gidley King, elle s'accrut dans des proportions énormes, non pas à l'aide des convicts, mais par suite d'émigrations d'ouvriers honnêtes, qui vinrent d'Angleterre pour chercher fortune sur les terres australes. Ce fut durant cette ère de progression que passa à Sydney l'expédition française commandée par le capitaine Baudin ; et, au retour, le naturaliste Péron révéla à l'Europe l'existence à peine soupçonnée de cette colonie, dans les termes d'enthousiasme et d'exagération qui lui étaient habituels. En 1806, le capitaine Gidley King céda le poste de gouverneur au capitaine Bligh, déjà célèbre par la révolte de l'équipage du *Bounty*, homme dur, impitoyable, despote : bientôt son administration devint si odieuse, que les plus notables habitants de Sidney se liguèrent pour l'arrêter et le traduire devant une cour martiale. Le gouvernement métropolitain, mis au défi par cet acte de hardiesse, n'osa pourtant pas maintenir sa créature ; mais il fit punir les principaux agents de la destitution de Bligh. A la suite de ce petit coup d'État, la colonie resta longtemps sans gouverneur ; enfin, en décembre 1809, arriva l'homme qui devait lui imprimer le plus rapide et le plus fructueux élan.

Cet homme, c'était le colonel Lachlan Macquarie, débarqué à Sydney avec le 73e régiment. Bientôt des travaux importants marquèrent son administration. Sydney, confuse et mal ordonnée jusque-là, devint une cité régulière et belle. Cinq autres villes furent fondées : Windsor, Richmond, Wilberforce, Pitt et Castlereagh. Des troupeaux considérables et des magasins remplis de grains tinrent la population rassurée contre le besoin. En 1814, on découvrit les régions situées au delà des Montagnes-Bleues ; et en 1817, une ville y fut fondée, en même temps qu'on pratiquait entre le littoral et les plaines de l'intérieur un chemin accessible aux voitures.

Ces améliorations matérielles n'absorbèrent pas Macquarie au point de lui faire

négliger l'état moral de la colonie. Ce fut lui qui le premier chercha à lui imprimer une organisation sociale, en harmonie avec les éléments divers qui la constituaient. Dans l'origine, Sydney n'avait que deux classes d'habitants, c'est-à-dire des convicts et des fonctionnaires ou des colons libres venus d'Angleterre. Ces convicts, une fois libérés, formèrent une troisième classe, celle des *émancipistes*. On pouvait croire que ce troisième élément servirait de lien entre les deux premiers, et qu'il en résulterait une fusion graduelle ; il en fut tout autrement. Exposés au mépris et aux affronts, exclus des fonctions civiles, sinon de droit, du moins de fait, les émancipistes se virent réduits à une espèce d'ilotisme semblable à celui qu'ont longtemps subi aux Antilles les hommes de couleur. Mais cette classe grandissait chaque jour en importance et en richesses : propriétaires d'une grande partie des terrains en culture, les émancipistes étaient devenus, pour la plupart, des hommes de mœurs pures et de conduite irréprochable, et ils subissaient sans se plaindre ces exclusions blessantes.

Le sage et bienveillant Macquarie chercha à rétablir la concorde dans cette jeune colonie, en donnant lui-même l'exemple de la conciliation. Il admit au rang de magistrats quelques émancipistes de mérite, invita à sa table les hommes les plus distingués de cette classe, et interdit aux militaires toute espèce d'affaires commerciales. Cet exemple n'eut toutefois d'autre résultat que d'indisposer la classe privilégiée. Quelques patriciens poussèrent la résistancc plus loin encore ; ils refusèrent les invitations du gouverneur, pour ne pas se trouver en présence d'hommes flétris par la justice. Ils dénoncèrent même Macquarie aux autorités de la métropole comme coupable de spéculations criminelles. La calomnie eut assez de succès pour déterminer l'envoi d'une commission d'enquête. Elle arriva en 1819, avec le mandat de faire les investigations les plus minutieuses. Macquarie sortit dignement et noblement de cette épreuve ; mais scandalisé de la partialité des commissaires pour les plaignants, et frappé d'impuissance par suite du mauvais vouloir qui se manifestait autour de lui, il donna sa démission et quitta la colonie le 4 décembre 1821, emportant les regrets des hommes de bien. L'histoire dira que Macquarie fut le premier administrateur qui fit entrer Sydney dans une voie de prospérité et de progrès. A son départ, 9,000 acres de terre étaient semées en blé ; on avait 30,000 bêtes à cornes et 200,000 brebis.

Au général Macquarie succéda le général Brisbane, homme affable, doux, probe, estimé des savants pour ses connaissances astronomiques ; mais froid, timide, et peu propre à ses hautes fonctions. Son système fut de rester complétement neutre entre les deux partis ; mais, cédant à l'influence des colons libres, il n'accorda aucune faveur publique aux émancipistes, et nul d'entre eux ne parut à sa table. Ce fut sous son administration que l'autorité jusqu'alors absolue du gouverneur fut modifiée par un acte du parlement, en date du 19 juillet 1823, qui devait avoir force de loi jusqu'au 1er juillet 1827. D'après sa teneur, on devait créer dans la colonie un conseil législatif, composé de cinq à sept membres nommés par le gouverneur ou son suppléant, et ce conseil à son tour avait à exa-

miner les lois et ordonnances proposées par le gouverneur et soumises ensuite à l'approbation du grand juge. Si le conseil rejetait la loi proposée, il était facultatif au gouverneur de passer outre, jusqu'à ce que l'intention du roi fût connue. Ainsi l'influence réelle de ce conseil se réduisait à peu de chose.

Les dissentiments entre le parti aristocratique et le parti populaire ou émancipiste prirent un caractère de plus en plus âpre et tranché. Le rapport du commissaire d'enquête Briggs, œuvre souverainement impolitique, réveilla de vieilles haines; il fournit aux patriciens une justification complète de leurs dédains à l'égard des émancipistes; il devint pour la colonie un nouveau brandon de dissensions interminables. Le mal n'eût été que fort circonscrit, si le gouvernement eût laissé dormir cette pièce dans ses cartons; mais on l'imprima et on la répandit dans le public à un grand nombre d'exemplaires. Il est possible, comme le dit M. d'Urville, que jalouse des rapides progrès réalisés en si peu de temps dans la Nouvelle-Galles du Sud, la métropole ait vu avec plaisir naître ces divisions et ces querelles, qui empêchaient la colonie de songer à proclamer son indépendance. Brisbane quitta l'île en 1825, et le général Darling lui succéda. Celui-ci n'avait ni la même affabilité, ni la même douceur de caractère que l'homme qu'il venait remplacer : juste, mais âpre et sec, il lui suffit de quelques actes arbitraires à son début, pour soulever de grands mécontentements qui ne s'apaisèrent qu'à la longue.

Cependant l'établissement du conseil colonial n'avait nullement répondu à ce qu'on attendait de lui. Il avait été composé des autorités supérieures, de deux grands propriétaires et d'un négociant, ce qui faisait de lui une espèce de tribunal aristocratique dont tous les arrêts portaient le cachet de la morgue patricienne. Parmi les journaux qui s'imprimaient à Sydney, il y en avait un intitulé *Monitor* qui était l'organe avoué de l'opposition, et qui enregistrait dans ses colonnes les plaintes du parti démocratique. Ce parti formulait pour le moment assez bien ses désirs, en demandant pour la colonie la création d'une assemblée représentative, du jugement par jury et de la liberté de la presse. Mais le ministère anglais promettait et ne tenait pas; il procédait par tâtonnements et par demi-expériences.

A ce moment on estimait la population totale de la Nouvelle-Galles du Sud à 60,000 âmes environ, dont 22,000 convicts. Parmi ceux-ci, les uns, et c'est le plus petit nombre, ont des congés qui leur donnent une liberté provisoire dont la continuation dépend de leur conduite future. Autrefois ces congés (*tickets of leave*) étaient laissés à la discrétion du gouverneur; aujourd'hui, des restrictions sévères viennent d'être imposées à cette faveur : ainsi, aucun déporté ne peut plus recevoir son pardon ou son congé sans avoir accompli une partie de sa peine, c'est-à-dire quatre années de travaux, s'il a été condamné à sept; six, s'il a été condamné pour quatorze années; huit, s'il est déporté à vie. En outre, les hommes pourvus de ces congés ne peuvent plus posséder de propriété, ni plaider devant les tribunaux : ils restent toujours dans une espèce de déchéance et de tutelle.

Plusieurs de ces individus sont employés comme constables ou comme surveillants pour le compte des colons.

La plupart des condamnés sont remis par le gouvernement local aux particuliers qui demandent à les prendre à leur service et qui s'engagent à leur fournir les vêtements et les rations prescrites par les règlements. La dépense obligée qu'occasionne un serviteur de ce genre monte à environ 250 francs par an. Les autres sont entretenus aux frais du gouvernement et employés pour son compte aux travaux publics : dans les villes, des casernes sont destinées à recevoir ces derniers; dans la campagne, on se contente de baraques en bois. Les réfractaires encourent la peine du fouet, suivie quelquefois de grands travaux sur les routes avec les fers aux pieds; mais, pour les crimes plus graves qui toutefois n'emportent pas peine de mort, ils sont envoyés dans les établissements pénitentiaires de l'île Norfolk ou de Moreton-Bay, où on les traite avec une rigueur excessive; aussi préfèrent-ils souvent la mort à cette seconde déportation. On désigne sous le nom de *bush-rangers* les convicts qui se sont enfuis dans les bois et qui préfèrent une vie indépendante et vagabonde à une vie sage et régulière. Il y a deux ou trois ans, le nombre en était assez considérable, et leurs entreprises inquiétaient surtout les voyageurs et les propriétaires des campagnes; mais les recherches de la police à cheval et les primes offertes à qui les découvre en ont déjà beaucoup diminué le nombre. On a remarqué que ces bandits ne commettaient guère l'assassinat qu'à leur corps défendant.

Les divisions actuelles de la Nouvelle-Galles du Sud sont les districts d'Ayr, de Cambridge, de Durham, de Roxburgh, de Northumberland, de Londonderry, de Westmoreland, d'Argyle, de Cambden et de Cumberland. Jusqu'à ce moment, le dernier comprend à lui seul près des trois quarts de la population entière : plusieurs des autres districts sont à peine peuplés; ils ne contiennent que des métairies isolées ou des cabanes de pâtres.

Après la Nouvelle-Galles du Sud, la colonie australienne la plus importante est, sans contredit, celle de la Rivière des Cygnes, fondée en 1829 par les soins du capitaine Stirling. On sait peu de chose à cet égard, et ce peu est tellement contradictoire, qu'il faut attendre des informations plus authentiques et plus complètes. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que la contrée présente des ressources plus grandes peut-être que celles qu'offrait, à l'origine, la Nouvelle-Galles du Sud.

En 1824, un autre établissement fut fondé sur l'île Melville par le capitaine Bremer, qui lui donna le nom de fort Dundas. Le principal intérêt de ce poste était dans les communications qu'on pouvait établir avec les Malais qui viennent pêcher le tripang sur la côte N. O. de l'Australie; mais les Malais n'ayant pas répondu aux avances qu'on leur faisait, et les naturels ayant montré à diverses reprises des dispositions hostiles, les Anglais évacuèrent cette île, que, d'ailleurs, la sécheresse, la chaleur et l'infécondité du sol rendaient presque inhabitable. Il en fut de même des postes qu'en 1826 on essaya d'établir à Port-Western et à

King-George-Sound. Toutefois, il était question récemment de reprendre celui de King-George, non pour un établissement de condamnés, mais pour en faire une colonie libre qui, désormais, ressortirait au gouvernement de la Rivière des Cygnes.

D'autres projets d'établissements dans le golfe Saint-Vincent avaient, en outre, suivi les belles découvertes du capitaine Sturt; mais la mort déplorable de Barker vint jeter quelque froid sur ces entreprises lointaines. Cependant, au milieu de ces tentatives intermittentes, il est un fait visible aujourd'hui, c'est que l'Australie, occupée peu à peu par les Anglais, formera bientôt un nouveau monde, et ce monde créé tout entier de leurs mains leur appartiendra à bien plus juste titre que l'Inde; car là du moins, en y abordant pour la première fois, ils n'avaient trouvé que des solitudes incultes.

CHAPITRE XXXVI.

TASMANIE (TERRE DE VAN-DIEMEN). — HOBART-TOWN ET SES ENVIRONS.

Quoique les parages qui séparent la Nouvelle-Galles du Sud de la Tasmanie soient exposés à des tourmentes très-fréquentes, nous eûmes le bonheur de faire cette traversée par un temps serein et avec une mer magnifique. Point de coup de vent, point de bourrasque; tout au contraire, une brise régulière et douce qui nous poussa, le 25 janvier, dans la vaste baie des Tempêtes, havre de la Tasmanie. Le jour suivant, à l'aide de la marée et d'une petite brise du S. et du S. S. O., nous remontions la rivière de Derwent pour aller mouiller devant Hobart-Town. Déjà, dans cette courte traversée, on pouvait se faire une idée de cette terre nouvelle. Semées çà et là, des métairies offraient des plantations récentes, au milieu desquelles vaguaient quelques troupeaux. Sur l'une et l'autre rive, on devinait la main intelligente de l'Européen, qui seule peut donner à la terre un aspect d'ordre, de propreté et de symétrie. Vingt-quatre heures de navigation fluviale nous suffirent pour remonter jusqu'à Hobart-Town, devant laquelle *le Kanguroo* laissa tomber son ancre.

Hobart-Town occupe une surface considérable sur un terrain légèrement ondulé qui s'étend au pied du mont Wellington; mais si l'on voulait évaluer sa population sur son étendue, on tomberait dans une appréciation fautive, car les maisons de la ville ont rarement plus d'un étage, et elles sont presque toutes entourées de cours et de jardins. Un ruisseau traverse la ville, et, quoique peu considérable, il fournit aux besoins des habitants et à la mise en activité de plusieurs usines. Sur ses bords croissaient une foule d'arbres que les colons, mieux avisés que ceux de la Nouvelle-Galles du Sud, ont eu le bon esprit de ne pas dé-

truire. Aussi la ville et ses environs surtout offrent-ils un aspect moins triste et moins nu que la capitale de l'autre colonie.

En 1832, la population d'Hobart-Town s'élevait à 9,600 habitants, mais sur ce nombre la moitié seulement appartenait à la classe libre; le reste se composait de convicts employés aux travaux publics. Cette conformité d'organisation originelle entre Hobart-Town et Sydney conserve à ces deux pays une physionomie à peu près analogue : ce sont, à quelques nuances près, les mêmes mœurs, les mêmes préjugés, les mêmes catégories, les mêmes haines. Là aussi se retrouve la scission entre les hommes libres et ceux qui ne le sont pas, entre les colons patriciens et les colons affranchis. Aucun de ces détails n'était nouveau pour moi. Aussi, après avoir visité la ville, et à la suite de quelques courses dans les plus jolies fermes des environs, m'empressai-je d'utiliser notre relâche, en poussant une reconnaissance jusqu'à Launceston, située sur la partie opposée de l'île. Un jeune officier de la garnison s'offrit obligeamment à moi comme compagnon de route, et nous partîmes montés sur d'excellents chevaux.

La première halte sur cette route est à New-Town, village de dix à douze maisons, agréablement situé sur la rive droite du Derwent, au milieu d'une campagne riante, entrecoupée de jardins et de plantations en plein rapport. Lieu de plaisance des habitants de la capitale, dont il n'est distant que de 7 milles, ils poussent jusque-là leurs parties de plaisir et leurs promenades du soir. Plus loin, on traverse le Derwent sur un bac; puis, gagnant à travers une forêt dégagée, on arrive à Brighton, située près du petit ruisseau le Jordan, au milieu d'une plaine charmante qu'environne un terrain rocailleux. Plus loin encore apparaissent la délicieuse vallée de Bagdad et tout le pays connu sous le nom de Green-Pounds; enfin, à 40 milles de Hobart-Town, on franchit la colline appelée Spring-Hill, éminence boisée qui sert de station aux naturels quand leurs excursions les amènent dans cette zone. Sur notre route se trouvèrent encore tour à tour la cité naissante de Jéricho, au nom biblique, comme le sont une foule d'autres noms de la Tasmanie.

Après deux jours de route, nous arrivâmes à Launceston, capitale de la Tasmanie septentrionale. Le pays environnant est boisé, agréable, fertile et assez peuplé. La ville elle-même est située au confluent du North-Erk et du South-Erk, dont la réunion forme la rivière de Tamar, à une distance de 45 milles de la mer. Une partie est assise dans la plaine; l'autre est disposée en amphithéâtre sur une éminence. Bien qu'elle ne contienne que 2,500 habitants, son étendue est assez grande; mais ses rues sont détestables, et, dans les temps de pluies, il s'y forme des fondrières telles, qu'on ne saurait dégager les chariots et les bœufs qui s'y trouvent engagés. Les édifices ont peu d'importance : on ne peut guère citer que l'église, un grand magasin, les casernes, et un collége qui fut fondé, en 1826, par souscription. Les souscripteurs pour la somme de 50 livres sterling peuvent y placer leurs fils moyennant une pension annuelle de 30 livres sterling. Ce côté de l'île est bien plus riche, bien plus fertile que les environs de Hobart-Town. Aussi

ne trouve-t-on pas, dans tout ce rayon, un seul coin de terre qui ne soit exploité. A 40 milles au nord de Launceston, et près de l'embouchure du Tamar, se trouve George-Town, où les navires d'un fort tonnage devaient décharger leur cargaison. Le gouvernement anglais, attachant une grande importance à cette position, y a dépensé beaucoup d'argent; mais, peu à peu, la nudité et la mauvaise qualité du sol ont fait déserter ce poste ingrat. Aujourd'hui ce n'est plus guère qu'un établissement militaire; on y a formé un dépôt de convicts gardé par un détachement de vétérans.

Pour revenir de Launceston à Hobart-Town, nous ne suivîmes pas la route qui nous y avait conduits. Variant notre itinéraire, nous pûmes voir successivement les plaines de Patterson composées d'un terreau fécond et argileux, localité peuplée de jolies métairies; les plaines de Norfolk, où se trouve un établissement agricole qui embrasse 2,000 acres de terrain. Nous vîmes encore Elisabeth-Town, charmant village à 22 milles de Hobart-Town, composé d'une cinquantaine de maisons parmi lesquelles on remarque le cottage du gouverneur dans un site fort agréable. Situé sur le Derwent, il a des communications faciles avec la capitale, grâce aux bateaux qui remontent la rivière. On y voit une auberge excellente et une jolie église en briques. Non loin de là se trouve le riant village de Sorrell-Town, composé d'une quarantaine de jolies habitations. De petits sloops naviguent continuellement entre cette bourgade et Hobart-Town. Nous remarquâmes encore Richmond, autre emplacement pour une ville future, qui est entouré de nombreuses métairies; puis Lawrenny, superbe propriété de 14,000 acres de terre, entourée de palissades, mais dont une partie seulement est en culture. Ces fermes de Lawrenny, placées dans une campagne que baigne le Derwent, renferment de précieuses ressources agricoles qui n'attendent plus qu'une exploitation. Le sol y est fertile jusqu'à plusieurs centaines de pieds au-dessus du bassin de la plaine. Déjà on y compte un troupeau de 10,000 brebis; mais ce nombre pourrait être facilement doublé. De l'autre côté du Derwent est la ferme de Dunrobbin tout aussi fertile, mais moins spacieuse et plus resserrée par les forêts. C'est à peu de distance de l'une et de l'autre plaine cultivable, que commencent les mornes inféconds de l'intérieur, masses confuses de montagnes d'un aspect sauvage et monotone.

Après six jours d'absence et de voyages, j'étais de retour à Hobart-Town; notre capitaine n'était pas prêt encore. Quatre ou cinq journées de brises violentes soufflant du N. O. avaient contrarié ses opérations. Quand ce vent souffle, tout mouvement devient presque impossible dans la rade. Les rafales descendent du mont Wellington sur la ville et sur la baie, avec une impétuosité sans égale. Les rues de Hobart-Town ne sont plus tenables alors; le vent y soulève la poussière et les cailloux pour les lancer au visage. Ce mont, ce vent, ces cailloux, cette poussière soulevée, donnent à la ville quelque ressemblance avec celle du Cap de Bonne-Espérance, similitude qui pèche toutefois en ce sens que la rade d'Hobart-Town est sûre, tandis que celle du Cap est féconde en sinistres.

Le mont Wellington, que Flinders avait surnommé le mont de la Table, était d'une conformation assez curieuse pour que la fantaisie me vînt de gravir jusqu'à son sommet. Mon jeune compagnon de route arrangea la partie; il choisit un guide et loua des chevaux. Partis dès l'aube, nous galopâmes l'espace de quatre milles dans une plaine gracieusement accidentée, présentant une foule d'aspects variés. Au pied du coteau était un cottage qui nous offrit l'hospitalité, l'abri du toit et le repas du matin. Ainsi restaurés, et renforcés d'un nouveau guide, nous gravîmes le mont dont les trois premières terrasses sont d'un accès facile.

A mesure que nous montions, le soleil devenait plus chaud et l'air plus calme; l'atmosphère semblait embrasée; car dans ces climats on ne connaît pas les rosées matinales qui tempèrent la force des rayons solaires. Nous continuâmes toutefois à gravir la montagne par un sentier bien frayé, jusqu'à ce que nous fussions parvenus au pied du dernier piton qui, à lui seul, a une hauteur presque égale aux trois autres ajoutés ensemble, c'est-à-dire environ 300 toises. A cette hauteur disparut toute trace battue, et il fallut se frayer une route ardue à travers les buissons et les rocs, se cramponnant avec les mains, de peur de rouler au fond des précipices. A une certaine distance du sommet se présenta un nouvel obstacle, c'étaient des amas confus de rochers à peine adhérents au sol, et sur lesquels la marche devenait difficile et pénible. Leurs surfaces glissantes offraient une grande difficulté pour garder l'équilibre; et, quand on cherchait à s'y accrocher, des blocs se détachaient, en entraînaient d'autres dans une débâcle horrible, et roulaient ainsi pêle-mêle jusqu'au pied de la montagne. Notre guide, quand nous marchions sur ces roches mouvantes, prenait plaisir à nous raconter comment des voyageurs s'y étaient brisés et meurtris. Heureusement, nous en fûmes quittes pour une grande fatigue. Arrivés au sommet, qui se termine en un plateau spacieux et uni, nous n'y aperçûmes pas même un arbuste, mais un tapis serré de verdure, où l'on remarquait, réunies par masses compactes de deux ou trois pouces seulement de hauteur, des plantes qui, dans la plaine, atteignent parfois un ou deux pieds quand elles naissent isolées. Ce rabougrissement singulier doit être attribué sans doute à la violence des vents qui règnent à cette hauteur.

Du côté qui regarde la ville, le bord de la montagne forme un précipice immense avec d'énormes colonnes de basalte, dont plusieurs sont si régulières, qu'on les dirait taillées par la main de l'homme. Des milliers de fragments dispersés çà et là attestent que quelque convulsion a dû avoir lieu à une époque reculée. Dans certains endroits, les fragments de colonnes ont été empilés par masses de 40 à 50 pieds de hauteur. Sur le plateau se trouvent plusieurs sources d'une eau excellente et fraîche, qu'on pourrait réunir dans des aqueducs pour les faire descendre vers la ville. Aujourd'hui elles vont toutes se jeter dans la petite rivière Huon, qui elle-même aboutit au canal de d'Entrecasteaux. Quand le temps est clair, on jouit du haut du mont Wellington, d'une vue vraiment magnifique.

A une heure et demie, nous commençâmes à descendre, œuvre bien plus pénible et bien plus dangereuse que celle de l'ascension. Le moindre faux pas nous

exposait à une chute, et une chute était une mort infaillible. Enfin, après quelques heures de marche, nous atteignîmes la demeure où le matin nous avions trouvé une hospitalité si bienveillante, et de là, après avoir repris nos montures, nous regagnâmes promptement Hobart-Town. C'était le dernier jour que j'eusse à y passer; Powell avait terminé ses affaires. Dans la nuit, profitant de la marée et d'une légère brise de terre, il descendit la rivière et se laissa dériver jusqu'à la baie des Tempêtes, d'où l'appareillage est toujours facile.

CHAPITRE XXXVII.

TASMANIE. — DÉCOUVERTE. — COLONISATION. — INDIGÈNES.

Tasman, ce navigateur hollandais dont le nom a si souvent figuré dans notre récit, est encore le découvreur de la Tasmanie, qu'il nomma *Van Diemen's land* en l'honneur du gouverneur général de Batavia; mais depuis longtemps les colons eux-mêmes ont adopté le nom de Tasmanie, nom plus juste, et qui restitue du moins au célèbre navigateur l'honneur de la découverte.

Ce fut le 24 novembre 1642 qu'il aperçut cette terre. Il passa plusieurs jours à la reconnaître, et, le 1er décembre, il mouilla dans une baie qui fut nommée Frederick Hendrik's Bay. Les hommes du premier canot envoyé à terre entendirent des voix humaines, et l'on observa plusieurs fumées qui ne permirent pas de douter que le pays ne fût habité. Le 3, Tasman s'approcha lui-même du rivage dans sa chaloupe, et fit planter sur la grève, par son charpentier, un pilier sur lequel était gravée une boussole et que surmontait le drapeau du prince. « Quand le premier charpentier, dit-il, eut fait cela en présence de moi, Abel J. Tasman, du maître Gerrit Sansz, et du sous-marchand Abraham Coomans, nous allâmes avec la chaloupe aussi près que possible du rivage, et ledit charpentier revint à la nage au travers du ressac. Nous nous en retournâmes alors à bord et laissâmes ce pilier comme un souvenir pour les habitants du pays. Ils ne se montrèrent point; mais nous conjecturâmes que quelques-uns d'entre eux n'étaient pas éloignés, épiant avec soin toutes nos actions. » Deux jours après, Tasman perdit la terre de vue. « On ne sait, dit-il, si cette terre de Diemen, située au S. O. de la Nouvelle-Hollande, la touche ou non. »

Personne ne revit cette terre jusqu'à Marion, qui mouilla ses deux vaisseaux sur la baie de Frederick Hendrik, le 4 mars 1772. Les feux et les fumées qu'on voyait en différents lieux annonçaient que le pays était très-peuplé, et à l'aspect de la manœuvre des navires qui s'approchaient pour jeter l'ancre, une trentaine d'individus s'étaient groupés sur le rivage. Le jour suivant, ils allèrent sans défiance au-devant des canots, présentant aux étrangers un tison enflammé comme pour les inviter à mettre le feu à une pile de morceaux de bois qu'ils avaient préparée.

Ignorant le but de cette cérémonie, les Français allumèrent le bûcher sans qu'il en résultât aucun changement dans l'attitude des naturels, qui continuèrent à se tenir auprès d'eux avec leurs enfants et leurs femmes. Suivant le capitaine, ces naturels étaient noirs, de taille moyenne, tous nus, hommes et femmes. Les hommes étaient armés de lances et de haches en pierre. On voulut les gagner à l'aide de quelques petits présents; mais ils repoussèrent presque tous les objets offerts, même le fer, les miroirs, les mouchoirs et les étoffes; on leur montra ensuite des canards et des poules, en leur faisant entendre par signes qu'on désirait avoir des animaux semblables; au lieu de répondre, ils jetèrent au loin les poules et les canards avec un air de colère.

Depuis une heure environ, les Français se trouvaient à terre, quand le capitaine Marion y descendit lui-même. S'avançant au-devant de lui, l'un des naturels lui offrit un tison enflammé pour qu'il pût mettre le feu à un tas de bois amoncelé sur la plage. Marion s'y prêta, croyant que c'était une formalité capable de les rassurer; mais à peine le petit bûcher était-il en feu, que les naturels se retirèrent en masse vers une petite hauteur d'où ils lancèrent ensuite une volée de pierres qui blessa les deux capitaines. On leur riposta par quelques coups de fusil, puis on alla prendre terre sur un lieu découvert au milieu de la baie, d'où les sauvages ne pouvaient harceler l'équipage. Pendant ce temps les indigènes ayant renvoyé dans les bois leurs femmes et leurs enfants, s'étaient mis à suivre les canots le long du rivage, et au moment où l'on accosta, ces sauvages, sur les cris de leurs chefs, décochèrent tous leurs lances. Un nègre au service des Français, fut blessé. La mousqueterie joua de nouveau; on tua un naturel, on en blessa plusieurs, et les autres s'enfuirent en hurlant vers les bois. Maître de la place, Marion fit chercher vainement de l'eau douce et des arbres propres à la mâture. Les chasseurs du navire aperçurent un chat-tigre; ils tuèrent des corbeaux, des merles et des tourterelles, une perruche à bec blanc et des pélicans. La pêche fut abondante en poissons et en coquillages. On ne trouva aucune habitation, car on ne pouvait appeler ainsi de misérables hangars en branchages.

L'année suivante, le compagnon de Cook, le capitaine Furneaux, mouilla sur la baie de l'Aventure, où il fit du bois et de l'eau, sans voir aucun naturel. Cook, à son tour, en janvier 1777, parut sur le même mouillage où, plus heureux, il trouva des indigènes avec lesquels il eut quelques communications. Ses relations arrivèrent même à un tel degré d'intimité, que les officiers de *la Découverte* essayèrent de faire des avances aux femmes; mais leurs galanteries furent repoussées avec dédain, et un vieux sauvage, ayant vu le manége, ordonna aux femmes de se retirer, ce qu'elles firent en montrant toutefois quelque répugnance. Dans cette relâche, le naturaliste Anderson recueillit, sur l'histoire naturelle de la contrée, une foule de documents. Il reconnut que le pays avait l'aspect des environs du Cap de Bonne-Espérance, et que les sauvages offraient une foule d'analogies avec ceux de Tanna et de Mallicolo. Enfin, Cook lui-même rectifia toute la géographie de la Tasmanie méridionale.

Ensuite vint Bligh qui, en 1788, passa douze jours sur cette baie. Les naturels parurent une fois sur la plage au nombre de vingt; mais comme le ressac empêchait le débarquement, les relations furent courtes. On jeta quelques présents aux indigènes qui ne parurent pas en faire grand cas. Après Bligh vint aussi, en 1788, le capitaine Hunter, qui prolongea les côtes de la Tasmanie; puis, en 1789, Cox qui découvrit la baie aux Huîtres sur l'île Maria; puis encore, Vancouver, qui en 1791 se contenta de reconnaître à la voile quelques points de la Tasmanie; enfin, en 1792 et 1793, d'Entrecasteaux qui fit deux stations importantes dans le sud de cette contrée, et explora avec beaucoup de soin le beau canal qui reçut son nom. Ce fut dans cette reconnaissance que les officiers français remontèrent le Derwent jusque vers l'endroit où il commence à couler à l'O. Le botaniste Labillardière étudia avec soin les productions naturelles du pays, et raconta avec naïveté les entrevues amicales qu'on eut avec les habitants. C'est à lui que sont dus les meilleurs documents que nous ayons sur les mœurs et les coutumes des aborigènes.

L'Anglais Hayes visita, en 1794, la rivière nommée Rivière du Nord par d'Entrecasteaux, et lui donna le nom de Derwent qui a prévalu; puis vint, en 1798, le chirurgien Bass, qui le premier constata la séparation existant entre l'Australie et la terre de Van-Diemen. Dans une baleinière armée de six hommes, il descendit la côte depuis Port-Jackson jusqu'à Port-Western, et donna son nom au détroit qui sépare les deux terres. Presque à la même époque, le lieutenant Flinders exécutait d'utiles reconnaissances sur diverses îles situées dans la partie orientale du détroit. Enfin, dans les derniers mois de la même année, Flinders et Bass exécutèrent ensemble, sur le sloop *le Norfolk*, la circumnavigation de Van-Diemen's-Land. Aussi, lorsqu'en 1802 le capitaine Baudin parut sur les mêmes côtes, il ne fit guère que compléter ce travail; et les relevés géographiques de cette expédition ajoutèrent peu aux documents recueillis. Il n'en fut pas de même des travaux des naturalistes, et entre autres de Péron, qui avec cette chaleur de style et cette vivacité d'imagination qui le caractérisaient, décrivit plusieurs de leurs entrevues avec les naturels du pays.

« A peine avions-nous mis le pied sur le rivage, dit-il, que deux naturels se présentèrent à nous sur le sommet d'un morne taillé presque à pic. Aux signes d'amitié que nous leur fîmes, l'un d'eux se précipita du haut du rocher plutôt qu'il n'en descendit, et en un clin d'œil il fut au milieu de nous. C'était un jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, d'une constitution forte, n'ayant d'autre défaut que la gracilité des jambes et des bras qui caractérise sa nation. Sa physionomie n'avait rien de farouche : ses yeux étaient vifs, spirituels, et son air exprimait à la fois la bienveillance et la surprise. M. Freycinet l'ayant embrassé, j'en fis autant; mais, à l'air d'indifférence avec lequel il accueillit ce témoignage de notre intérêt, il nous fut facile de juger qu'il n'avait aucune signification pour lui. Ce qui parut d'abord l'affecter davantage, ce fut la blancheur de notre peau : voulant s'assurer sans doute si cette couleur était la même pour tout

le corps, il entr'ouvrit successivement nos gilets et nos chemises, et son étonnement se manifesta par de grands cris de surprise. Cependant notre chaloupe paraissait l'occuper encore plus que nos personnes, et, après nous avoir examinés pendant quelques minutes, il s'élança dans cette embarcation. Là, sans s'inquiéter nullement des matelots qui s'y trouvaient, il parut comme absorbé dans son nouvel examen. L'épaisseur des courbes et des membrures, la solidité de la construction, le gouvernail, les rames, les mâts, les voiles, il observa tout avec ce silence et cette attention profonde qui sont les signes les moins équivoques d'un intérêt et d'une admiration réfléchis. Dans ce moment, un des canotiers, voulant sans doute ajouter à sa surprise, vint lui présenter une bouteille de verre remplie de l'arack qui formait une partie de la ration de l'équipage. L'éclat du verre fit d'abord pousser un cri d'étonnement au sauvage, qui prit la bouteille et l'examina pendant quelques instants; mais bientôt sa curiosité se trouva ramenée sur la chaloupe, il jeta cette bouteille dans la mer, sans paraître avoir aucune autre intention que celle de se débarrasser d'un objet indifférent, et tout de suite il revint à son premier examen. Ni les cris du matelot qui s'affligeait de la perte de sa bouteille d'arack, ni l'empressement d'un de ses camarades à se jeter dans l'eau pour la pêcher, ne parurent l'émouvoir; il essaya, à diverses reprises, de pousser la chaloupe au large; mais le cabliau qui la retenait attachée rendant impuissants tous ses efforts, il fut contraint de l'abandonner et de revenir nous joindre, après nous avoir donné l'exemple le plus frappant que nous ayons jamais eu de l'attention et de la réflexion chez ces peuples sauvages.

« Arrivés au haut du morne dont j'ai déjà parlé, nous trouvâmes, M. Freycinet et moi, le second naturel : c'était un vieillard de cinquante ans environ. Sa barbe était en partie grise, ainsi que ses cheveux; sa physionomie, comme celle du jeune homme, était ouverte et franche; à travers quelques signes non équivoques de trouble et de frayeur, on y distinguait aisément de la candeur et de la bonhomie. Ce vieillard, après nous avoir examinés tous deux avec autant de surprise et de satisfaction que le premier, après avoir vérifié, comme lui, la couleur de notre poitrine en écartant nos gilets et nos chemises, fit signe à deux femmes qui se tenaient à l'écart d'approcher; elles hésitèrent quelques instants, après quoi la plus âgée vint à nous. La plus jeune suivit, plus timide et plus troublée que la première; celle-ci paraissait avoir une quarantaine d'années, et de larges rides sur le ventre annonçaient, à ne pas s'y méprendre, qu'elle avait été mère de plusieurs enfants : elle était absolument nue et paraissait, comme le vieillard, bonne et bienveillante. La jeune femme, de vingt-six à vingt-huit ans, était d'une constitution assez robuste : elle était entièrement nue, à l'exception d'une peau de kangarou dans laquelle elle portait une petite fille qu'elle allaitait encore. Cette femme, comme le vieillard et la femme âgée, que nous présumâmes être son père et sa mère, avait une physionomie intéressante : ses yeux avaient de l'expression et quelque chose de spirituel qui nous surprit, et que depuis nous

n'avons jamais trouvé dans aucune femme de cette nation : elle paraissait d'ailleurs chérir beaucoup son enfant, et ses soins pour lui avaient ce caractère affectueux et doux, qui chez tous les peuples se montre comme l'attribut particulier de la tendresse maternelle. Nous nous empressâmes, M. Freycinet et moi, de combler de présents cette intéressante famille; mais tout ce que nous pûmes offrir fut reçu avec une indifférence qui nous surprit et que depuis nous avons eu l'occasion d'observer souvent chez d'autres individus de la même race.

« Le jeune homme s'étant aperçu que nos matelots voulaient allumer du feu, s'empressa de ramasser des branches d'arbre autour de nous; puis, avec une espèce de torche qu'il avait déposée tout près de l'endroit où nous étions, il nous procura en quelques instants un très-grand feu, qui nous fit d'autant plus de plaisir que le thermomètre de Réaumur se soutenait à peine à 9°. Dans ce moment, la jeune femme éprouva une surprise dont la cause pourrait paraître bien frivole, mais que je ne crois pas devoir passer sous silence, parce que ce sont précisément ces petits détails qui peuvent donner une idée plus exacte et plus vraie de l'état des peuples qui se trouvent placés à de si grandes distances de notre état social. Un de nos matelots portait une paire de gants fourrés, qu'en approchant du feu il retira de ses mains et mit dans sa poche. La jeune femme, à cette vue, se mit à pousser un si grand cri que nous fûmes d'abord alarmés; mais nous ne tardâmes pas à reconnaître la cause de cette espèce d'effroi, et nous ne pûmes douter à ses expressions et à ses gestes, qu'elle n'eût pris ces gants pour de véritables mains, ou du moins pour une espèce de peau vivante qu'on pouvait ainsi quitter, mettre en poche, et reprendre à son gré. Nous rîmes beaucoup de cette singulière erreur; mais il n'en fut pas ainsi d'un enlèvement que le vieillard nous fit un instant après d'une bouteille remplie d'arack. Comme elle contenait une grande partie de notre boisson, nous fûmes obligés de la lui faire rendre, ce dont il parut conserver quelque ressentiment, car il ne tarda pas à partir avec sa famille, malgré toutes les instances que je pus faire pour le retenir plus longtemps. »

Le moment approchait où ces indigènes allaient être dépossédés de ces forêts et de ces plages, leurs domaines et leur propriété. Proscrits, fugitifs, traqués dans les solitudes intérieures, ils devaient bientôt échanger leur vie calme et libre contre une vie de terreurs perpétuelles et de servitude toujours menaçante. En effet, en juin 1803, une colonie partie de Port-Jackson, composée d'un détachement de soldats, de quelques officiers libres et d'un petit nombre de convicts, dirigée par le capitaine John Bowen, vint mouiller dans la baie de Hobart-Town, et jeter les fondements de cette ville, capitale de la Tasmanie. Les débuts furent pénibles; on eut à lutter contre la disette, le nombre des bestiaux importés ne pouvant suffire à la fois et à la nourriture des Anglais et à la propagation du bétail. L'établissement était dans un état peu prospère, lorsqu'en février 1804, le lieutenant-colonel Collins vint en prendre le commandement. Ce fut cet administrateur qui imprima à la Tasmanie son plus rapide essor. On agrandit la ville, on

exploita les environs; on poussa des reconnaissances intérieures dans toutes les directions. L'élan une fois donné, il ne fit que se continuer, et aujourd'hui la colonie compte 30,000 habitants, dont 13,000 sont d'origine libre. Longtemps le gouvernement de Van-Diemen's Land resta subordonné à celui de la Nouvelle-Galles du Sud; c'est seulement en 1825 qu'il devint une colonie indépendante, sous la direction d'un lieutenant-gouverneur.

L'île de Van-Diemen a été partagée par les habitants actuels en deux grandes divisions: le comté de Buckingham, partie méridionale de l'île, dont Hobart-Town est la capitale; et le comté de Cornwall qui en comprend tout le nord, et dont la capitale est Launceston. Elles ont pour limites le lit de la rivière Macquarie, dans la partie qui se rapproche de sa source. Jusqu'ici les établissements des Anglais ont presque tous été agglomérés dans la bande centrale de l'île, la plus fertile et la plus habitable. Les régions voisines des côtes orientale et occidentale sont en grande partie couvertes de montagnes impénétrables qu'occupent des tribus indigènes.

Quelque temps après la fondation de la colonie, les naturels essayèrent de se lier avec les nouveaux venus; mais, par un malentendu fâcheux, l'officier qui commandait les accueillit à coups de fusil : plusieurs de ces malheureux furent tués ou blessés. A la suite d'un pareil accueil, les insulaires conçurent pour les Anglais une haine profonde, et repoussèrent toutes les avances qu'on voulut leur faire par la suite : retranchés dans des lieux presque inaccessibles, ils n'en sortirent plus que pour exercer des actes de vengeance et de pillage. Aujourd'hui que la domination anglaise a pris dans cette contrée de plus grands développements, ces agressions deviennent plus rares. De jour en jour les Tasmaniens reculent devant la civilisation européenne, et dans quelques années on en cherchera vainement un seul. Déjà leur nombre est, dit-on, réduit à 2,000. Ces indigènes, simple variété de la famille mélanésienne, se rapprochent par tous leurs caractères des races déjà décrites de l'Australie. Les mœurs, les habitudes, le genre de vie, tout est à peu près identique. La chasse et la pêche fournissent à leur subsistance, surtout la pêche des crustacés et des coquillages. Pour traverser les rivières et les bras de mer, ils se servent de radeaux ou catimarons formés de troncs d'arbres réunis par des traverses plus menues et qu'assujettissent des liens d'écorce. Chez eux les deux sexes vont nus, quoique parfois en hiver ils se couvrent de petits manteaux en peaux de kangarous cousues ensemble. Les femmes surtout conservent plus habituellement ce vêtement, qui s'attache sur les épaules et qu'une corde maintient autour des reins. Quoique les mœurs de ces naturels n'aient été que très-imparfaitement étudiées, il semble prouvé qu'ils ignorent plusieurs des coutumes barbares observées sur divers points de l'Australie. Ainsi ils ne font point sauter de dents aux adultes, ils ne coupent pas une phalange du doigt aux jeunes filles, ne tuent point les nourrissons à la mort des mères, et n'enlèvent pas brutalement les femmes. Les Tasmaniennes ne semblent pas avoir beaucoup à se louer des procédés de leurs maris, car souvent elles les quittent

pour s'attacher aux marins qui viennent à la pêche des phoques et des baleines. Quelque misérable que soit cette existence, elles la trouvent douce en comparaison de celle qui leur est réservée dans leurs affreuses solitudes.

La Tasmanie où île de Van-Diemen, que le détroit de Bass sépare de l'Australie, se prolonge du 41e au 44e de lat. S. et du 143e au 146e de long. E. Sa largeur et sa longueur sont d'environ 150 milles, et l'on peut évaluer sa superficie à 12,000 milles carrés. Le climat est tout à la fois pur et salubre. En hiver, le thermomètre descend rarement au-dessous de zéro, et en été on éprouve rarement ces chaleurs insupportables qui rendent si pénible le séjour de Sydney. On n'y est pas exposé à ces longues et désolantes sécheresses qui font périr les récoltes et tuent les bestiaux. Le seul inconvénient consiste en bourrasques impétueuses et fréquentes. En tirant vers l'intérieur, l'état atmosphérique ne semble pas sujet à des commotions aussi violentes.

Quoique les dimensions de cette terre soient trop resserrées pour contenir aucun fleuve considérable, on y trouve de nombreux cours d'eau qui l'arrosent dans tous les sens. Le sol est très-montueux, particulièrement sur ses bords. Les espèces de plantes y sont à peu près les mêmes que les espèces australiennes.

Tous les animaux de la Nouvelle-Hollande se retrouvent sur la terre de Van-Diemen, à l'exception du chien sauvage. On y trouve de plus le grand dasyure (*thylacinus cynocephalus*), animal carnassier qui parvient quelquefois à une longueur de six pieds et demi du bout du nez à l'extrémité de la queue. Il attaque les troupeaux, mais il fuit la présence de l'homme. Un autre dasyure d'une taille plus petite (*dasyurus ursinus*), vulgairement nommé *native devil* (diable du pays), et tout à fait particulier à cette île, est entièrement noir, muni de fortes dents, de la taille d'un basset, et d'un naturel tellement indomptable, qu'au bout de deux ans de captivité un de ces individus s'est montré tout aussi farouche que le premier jour. Ces animaux peuvent vivre longtemps sans manger, et celui dont on vient de parler est resté trois semaines entières sans recevoir aucune espèce de nourriture. Leur naturel contraste vivement avec celui des autres mammifères du pays; car les kangarous, les wombats, les oppossums et même le grand dasyure, peuvent en peu de jours se familiariser au point de suivre celui qui les nourrit, comme le ferait un chien.

Jusqu'ici, les productions minéralogiques de la Tasmanie ont été très-peu étudiées. On assure pourtant que l'île renferme des mines de cuivre, de fer, d'alun, d'ardoise et de charbon de terre. Aucune n'a encore été exploitée. La pierre à chaux y est rare; dans le S. il y a d'excellente pierre de taille, mais la partie du N. est moins favorisée. Quelques marais salants fournissent du sel en abondance.

CHAPITRE XXXVIII.

NOUVELLE-ZÉLANDE. — BAIE DUSKY. — CANAL DE LA REINE-CHARLOTTE.

Le 5 février 1832, *le Kanguroo* leva la seule ancre à jet qui le retînt dans la rade d'Hobart-Town, et, se laissant dériver par une petite brise de N. N. O., il atteignit la baie des Tempêtes, où il trouva les vents de l'O. et de l'O. S. O. qui le mirent à même de gagner le large. Quand la côte fut hors de vue, le capitaine Powell fit gouverner à l'E. S. E., pour atteindre la partie méridionale de la Nouvelle-Zélande. C'était alors l'été de cet hémisphère, et l'on aurait pu espérer d'y rencontrer des mers tranquilles et des brises douces. Tout au contraire, notre schooner eut à se débattre contre d'épouvantables bourrasques. Il bondissait sur l'eau avec une violence inouïe; on eût dit à chaque minute qu'il allait se briser et s'entr'ouvrir. Aucune mer n'est plus tourmentée que les mers australes; les parages du Cap de Bonne-Espérance, si célèbres par leurs sinistres, sont calmes en comparaison de cette mer qui s'étend entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande. *Le Kanguroo* se comporta admirablement : pendant trois jours, il soutint la cape avec une constance opiniâtre et en fut quitte pour un foc et un hunier emportés; mais pour nous, passagers ou marins, le pont fut à peine tenable; il fallait, sous peine d'être saisi par la lame et lancé à la mer, se tenir accroché à une corde ou ramper sur le pont.

Enfin, après dix jours d'une navigation ainsi tourmentée, le schooner arriva devant le port Mason, sur la côte occidentale de l'île Stewart, où un détachement de 6 hommes travaillait depuis trois ou quatre mois à la pêche des phoques pour le compte de l'armateur de Powell. Nous devions, en passant, leur donner des vivres; mais devant l'entrée du port, à 2 lieues environ de terre, nous fûmes surpris par un calme plat et abandonnés à la merci d'une longue houle qui continuait à nous balancer d'une manière fort incommode. Heureusement, les pêcheurs avaient reconnu le navire : ils accoururent avec leur canot que montaient deux ou trois Nouveaux-Zélandais, naturels du détroit de Foveaux, qui devaient retourner vers leurs familles aussitôt que leur engagement serait terminé. On questionna le patron sur la pêche et sur les besoins de son équipage : il répondit que la pêche avait été heureuse; qu'il avait ramassé 6,000 peaux, et qu'il espérait doubler cette quantité pour l'époque où le capitaine pourrait venir les reprendre, c'est-à-dire à la fin du mois de mars ou au commencement d'avril. Quant aux provisions, grâce à la pêche et à la chasse, ils avaient pu les économiser de telle sorte qu'il leur restait encore assez de viande salée et de légumes pour atteindre l'époque de leur départ; seulement, ils demandèrent du rhum, du

tabac, du thé, du sucre et un peu de savon, toutes choses que Powell leur fit donner sur-le-champ. Renonçant alors à la relâche de Port-Mason, le capitaine préféra conduire son navire dans la baie Dusky, où il aurait, espérait-il, plus de facilités pour se procurer du bois et de l'eau, et faire les réparations nécessitées par ses avaries. En conséquence, Powell congédia les pêcheurs, et gouverna vers le N. O., pour doubler le cap ouest, et nous quittâmes l'île Stewart sans pouvoir la reconnaître autrement qu'à la voile, c'est-à-dire à 2 lieues environ de distance. Elle offrait un aspect montueux, sauvage et stérile; sa surface très-tourmentée semblait avoir éprouvé l'effet de grandes convulsions terrestres.

Le 17 février, au point du jour, *le Kanguroo* rangeait à 2 ou 3 lieues à l'O. les îles Solander. Ce sont deux rochers stériles et hauts, séparés l'un de l'autre par un canal fort étroit, et qui servent de point de reconnaissance à l'entrée du détroit de Foveaux, détroit dangereux pour les grands navires, soit à cause des écueils dont il est semé, soit à cause des vents qui, en quelques heures, y font le tour du compas, au milieu d'épouvantables rafales, soit enfin à cause de courants impétueux et irréguliers qui tourmentent ses eaux. Quand nous eûmes dépassé ces îles, la grande terre s'offrit à nous. C'était la pointe S. O. de Tavaï-Pounamou, composée de montagnes escarpées d'une grande hauteur, dont quelques-unes étaient couvertes de neige. Ce sol paraissait âpre, mais non complétement stérile. A travers ces déchirures profondes, l'œil distinguait de vastes espaces boisés. Dans la soirée, *le Kanguroo* rasa la terre de plus près encore, et doubla le cap ouest, morne médiocrement élevé, remarquable seulement par un rocher très-blanc situé dans sa partie méridionale.

Favorisé par une jolie brise du large, le schooner donna le lendemain dans le bras le plus méridional de la grande baie Dusky, et vers midi il se trouva mouillé, à l'abri de la houle et du vent, dans la jolie petite anse de la Cascade. On ne peut se faire une idée de l'aspect solitaire et silencieux de ce rivage : dans toute cette enceinte, *le Kanguroo* seul semblait contenir des êtres animés. A peine quelques oiseaux se faisaient-ils entendre sous ces voûtes muettes, et si l'on n'eût aperçu çà et là quelques arbres entaillés ou abattus, on eût pu croire que jamais l'homme n'avait mis le pied sur cette terre. La végétation de la grève avait aussi une physionomie tout inaccoutumée : ce n'étaient plus ces merveilleux paysages de la Polynésie, où les palmiers, les bananiers, les pandanus, déployaient leurs formes élégantes et caractéristiques; ce n'était pas non plus la flore de l'Australie, si variée, quoique dépourvue de fraîcheur. Ici la nature végétale reprenait un aspect sombre et sévère, tel que l'affectent les contrées les plus septentrionales de notre Europe; mais cette similitude ne portait que sur l'ensemble, car, à part quelques familles de l'organisation la plus simple, comme les lichens, les mousses et quelques fougères, les autres plantes appartenaient à des espèces étrangères au reste du globe. Toutefois, cette végétation est active et puissante dans les vallées : leur sol, formé par les végétaux en décomposition, offre un aliment fécond à ceux qui les remplacent, et elles sont presque entière-

ment couvertes de buissons touffus, de plantes sarmenteuses, à travers lesquels il est fort difficile de se frayer un passage. Les plantes herbacées sont proportionnellement en fort petit nombre, et nul espace ne se présente qui puisse, en aucune manière, ressembler à un pâturage ou à une pelouse; en revanche, il y a de véritables forêts où l'on rencontre de grands arbres, parmi lesquels les plus beaux semblent appartenir aux genres *dacrydium* et *podocarpus*, dont Cook employait les jeunes pousses à la fabrication de la bière qu'il donnait à son équipage. Les feuilles et les sommités d'un arbrisseau fort commun (*maleleuca scoparia*), infusées dans de l'eau bouillante, formaient une boisson aromatique d'un goût assez agréable, que le capitaine et ses compagnons buvaient en guise de thé.

Ce fut Cook qui donna à cette baie le nom de baie Dusky, à cause d'une cascade curieuse qui se trouve à son entrée sur la côte méridionale. Une colonne liquide de 15 à 20 pieds de volume tombe d'un rocher vertical, haut de 50 toises environ. Au quart de cette hauteur, cette colonne, venant attaquer une saillie du roc un peu incliné en avant, se transforme en une nappe limpide et transparente dont les eaux s'éparpillent, bouillonnent, se brisent sur le roc, ou jaillissent en prenant mille formes diverses, jusqu'à ce qu'elles viennent se réunir dans un beau bassin d'environ 50 toises de circuit. Cerné de tous côtés par les flancs de la montagne, et sur le devant par des fragments énormes entassés au hasard les uns sur les autres, le torrent se fraie un passage entre ces blocs, pour se précipiter vers la grève. Les alentours, dans un rayon de plus de 150 toises, sont chargés d'un brouillard tellement épais, produit par les eaux dans leur chute, qu'en quelques minutes il pénètre les vêtements comme pourrait le faire une pluie fine; et le bruit de la cascade est si fort, qu'on peut à peine s'entendre à quelque distance. Aussi les oiseaux séjournent-ils peu dans les environs; ils fuient cette poussière humide qui mouille leurs ailes et ce tapage qui les assourdit. Les roches sont tapissées de mousses, de fougères et d'autres plantes, pendant que les bords du torrent s'ombragent d'arbrisseaux et d'arbres dont quelques-uns s'élèvent jusqu'à une hauteur de 40 pieds. Enfin, quand on se place, pour la considérer, dans une position qui la domine, cette nappe d'eau écumante présente un admirable aspect: l'œil embrasse les accidents sans nombre qui la caractérisent; puis au delà, pour compléter le tableau, une baie spacieuse, parsemée d'îles verdoyantes; puis enfin, aux limites de l'horizon, d'un côté des montagnes imposantes avec leur cime couronnée de neiges, de l'autre les plaines sans bornes de l'Océan Antarctique. A diverses reprises nous allâmes visiter ce joli réduit, parfois nous bornant à jouir de ce spectacle toujours nouveau, d'autres fois poussant plus loin nos reconnaissances intérieures.

A mesure qu'on s'éloigne de la mer, il est aisé de voir que les montagnes deviennent plus hautes, plus escarpées et plus stériles; alors aussi la taille et les dimensions des grands arbres diminuent progressivement, jusqu'à ce qu'on ne rencontre plus que des buissons. De ce point on découvre très-distinctement la

chaîne intérieure, avec ses sommets blanchis par la neige. Cependant, au milieu de nos courses, nous n'avions trouvé d'autres vestiges humains que les débris de deux cases, près d'une anse de l'île aux Tonneliers: c'était l'indice du séjour antérieur de quelque tribu ou de quelque famille. En effet, Cook raconte qu'il trouva les plages de la baie Dusky peuplées de naturels; mais, après lui, Vancouver les vit inhabitées, et durant notre séjour nulle âme vivante ne s'y montra.

Au bout d'une semaine que nous passâmes dans les plaisirs de la chasse et de la pêche, *le Kanguroo* mit à la voile le 23 février pour sortir de la baie Dusky, soit à l'aide d'une brise folle du S. E., soit avec le secours du jusant. Mais à peine avions-nous gagné le large que la brise sauta brusquement au S. O., au milieu d'affreuses rafales et de grains mêlés de grêle et de pluie; la mer devint dure et clapoteuse, le ciel tempêtueux, la bourrasque violente et opiniâtre. Ce nouvel ouragan dura soixante-douze heures, pendant lesquelles nous laissâmes courir vent arrière sous le petit foc seulement, en faisant 40 à 50 lieues par jour, sans avoir aperçu une seule fois la terre. Par intervalles, le ciel devenait même si brumeux qu'on ne distinguait pas un matelot de l'avant à l'arrière du navire. Enfin, le 26 au soir, dans une accalmie, le vent passa au N. O., plus modéré, plus tolérable. Au coucher du soleil, de hautes montagnes se révélèrent, et leur configuration, jointe à la latitude observée, fit penser à Powell qu'il se trouvait vis-à-vis de la pointe des Rochers. Il courut toute la nuit à l'E. N. E., et le lendemain matin, nous rangions à quelques milles de distance le cap de Farewell pour donner dans le détroit de Cook. Quand nous eûmes doublé la longue pointe basse qui se prolonge en forme de corne à l'E. du cap Farewell, Powell laissa porter au S. pour aller mouiller sur l'anse de l'Astrolabe, découverte en 1827 par le capitaine d'Urville. Il voulait s'assurer si, dans cette localité peu fréquentée, les naturels ne pourraient pas lui fournir du chanvre de phormium en bonne quantité et à un meilleur prix que sur les points plus battus. Dans l'après-midi, *le Kanguroo* jeta donc l'ancre près de l'aiguade; et, pour annoncer son arrivée aux sauvages, Powell fit tirer deux coups de canon chargés à poudre.

C'est un joli petit havre que l'anse de l'Astrolabe, un havre recueilli, sûr, tranquille, où les bâtiments se trouvent à l'abri des vents et de la houle. A peine *le Kanguroo* fut-il au mouillage, que je sollicitai comme une faveur d'être débarqué sur cette terre vierge. Un canot me porta à terre avec le chirurgien du bord, et bientôt, armés de fusils, nous foulâmes l'une des plages voisines. Pendant quelque temps nous suivîmes le cours d'un joli ruisseau encaissé au fond d'un ravin, et dont les bords étaient ombragés de magnifiques fougères. Cette végétation se prolongeait pendant quelque temps; mais, à 60 ou 80 toises au-dessus du niveau de la mer, elle disparut tout d'un coup. Plus d'arbres; çà et là, pourtant se présentaient quelques buissons formés par deux ou trois maigres arbrisseaux; quelquefois encore le sol, tout à fait nu, n'était tapissé que de lichens. Du reste, à ces faibles hauteurs, le règne animal semblait lui-même frappé d'impuissance. Pas d'oiseaux, pas d'insectes, pas même de reptiles de la plus petite espèce.

Aussi en résulte-t-il un silence lugubre et absolu, une immobilité profonde, qui font éprouver au voyageur les sensations les plus singulières. On dirait une nature morte et pétrifiée.

Nous étions dans cette zone ingrate, quand nous aperçûmes dans la baie une grande pirogue qui semblait se diriger vers le schooner de toute la force de ses pagaies. Jaloux de voir des insulaires, nous rebroussâmes chemin; mais ayant mal pris notre direction, nous n'arrivâmes sur la plage que le soir au coucher du soleil, et après trois heures d'une course pénible. La pirogue avait déjà quitté le bord, mais elle venait d'accoster la grève au lieu même où nous retrouvions notre chemin, et les naturels, installés dans deux cases en ruines pour y passer la nuit, s'apprêtaient à prendre leur repas, composé de racines de fougère rôties et de poisson desséché. Aussitôt qu'ils nous aperçurent, ils vinrent à nous en poussant des cris de joie et en exécutant une sorte de parade militaire, accompagnée de gestes menaçants avec leurs casse-têtes et leurs lances. Cette démonstration martiale aurait pu nous effrayer, si mon compagnon, au courant des habitudes indigènes, ne m'eût dit de rester tranquille, attendu que ce n'était là qu'un témoignage d'honneur et une simple formalité de réception. En effet, au bout de cinq ou six minutes, ces hommes nous tendirent amicalement la main; les chefs frottèrent gravement leurs nez contre les nôtres, puis nous conduisirent autour de leurs foyers.

A la lueur des flammes et aux clartés douteuses du crupuscule, j'examinai ces sauvages : je ne pouvais m'y méprendre, c'était bien le type polynésien que je revoyais, mais plus mâle, plus énergique que je ne l'avais observé à Tonga, même à Hamoa. Quelques-uns surtout, qu'à leur air de supériorité naturelle et à leurs nattes plus fines et mieux ornées, on pouvait reconnaître pour des *ranga-tiras*, ou gentilshommes, se faisaient remarquer par leur bonne mine, autant que par leur attitude digne et pleine de gravité. La figure de ces indigènes était presque entièrement couverte par un tatouage composé de dessins symboliques et réguliers, profondément gravés dans la peau; d'où il résultait qu'au lieu d'être simplement d'un jaune cuivré, leur visage affectait une couleur presque noire. A part cette espèce de difformité, leurs traits avaient de la régularité et de la distinction; chez quelques-uns, ils avaient presque le caractère européen. Grands et bien faits. leurs mouvements accusaient en général la vigueur et l'agilité. On ne trouvait pas d'embonpoint chez eux; mais leur tête haute, leurs épaules effacées, leur démarche assurée et droite, respiraient la fierté naturelle particulière à cette race. Les chefs se distinguaient par d'élégantes nattes de phormium qui leur couvraient presque entièrement le corps jusqu'à mi-jambe et se rattachaient sur la poitrine, plusieurs portaient en outre une seconde natte rattachée autour des reins. Leurs cheveux étaient relevés et noués au sommet de la tête, et, chez quelques-uns, surmontés de plumés flottantes d'oiseaux de mer.

Ces sauvages nous offrirent de bon cœur de partager les vivres qu'ils avaient devant eux, en répétant d'un air amical : *Ka-paï*, *ka-paï* (c'est bon, c'est bon!).

Je mangeai avec plaisir les pommes de terre, qui dans ce pays sont d'une qualité supérieure, quant à la racine de fougère, malgré mon appétit, je ne fis guère qu'y goûter : je la trouvais coriace et privée de toute saveur agréable. Le poisson lui-même n'était pas mangeable, quoiqu'il eût assez bonne mine. Nos hôtes se régalèrent de tout cela avec un air de satisfaction indicible. Afin de leur rendre politesse pour politesse, je voulus offrir à deux ranga-tiras quelques gouttes de rhum tirées de ma gourde; ils portèrent la liqueur à leurs lèvres; mais à peine l'eurent-ils dégustée, qu'ils la rejetèrent avec une horrible grimace, en s'écriant : *Kawa, kawa; ka kino* (fort, fort; c'est mauvais). C'était la première fois que je voyais des Polynésiens repousser une boisson spiritueuse; ceux que j'avais observés jusque-là en avaient paru fort avides. Quand, au bout d'une demi-heure, nous nous levâmes pour aller sur la grève attendre le canot, un des ranga-tiras vint me prendre mystérieusement par le bras et me conduisit derrière un rocher. Je cherchais à comprendre ce que cela signifiait, lorsque je me sentis poussé dans les bras d'une jeune fille dont la nuit ne permettait pas de distinguer les traits, et qui ne souffla pas un seul mot. Mon honnête sauvage, qui semblait glorieux de son action, me disait d'un ton caressant : *Ka-pai, ka-pai!* (c'est bon, c'est bon!) D'abord interdit de cette politesse inattendue, je m'efforçai de lui faire comprendre que les ténèbres étaient déjà profondes, et qu'à bord on commençait sans doute à s'inquiéter de nous. Il insista, ne voulant pas perdre le fruit de son entreprise, et peut-être ne m'en serais-je pas tiré si je ne lui eusse fait présent d'un fort joli couteau que j'avais dans ma poche.

Une fois remontés sur le pont, nous apprîmes les événements de la journée. Deux pirogues étaient venues, l'une grande, l'autre petite, mais à peu près vides, n'apportant que quelques coquillages, des armes, et fort peu de chanvre à échanger. Quand Powell eut annoncé qu'il achèterait tout le chanvre qu'on lui fournirait, l'une des pirogues retourna vers le village, afin d'y répandre cette nouvelle; les sauvages qui montaient l'autre n'avaient pas voulu s'éloigner, et quatre ou cinq d'entre eux étaient restés à bord pour y coucher, profitant des vivres qu'ils tenaient de la générosité de quelques matelots. Tous se montraient d'ailleurs doux, familiers, bienveillants; et quoique assez vifs, ils savaient se taire dès qu'on leur en faisait signe, ils évitaient de se rendre importuns.

Le lendemain de bonne heure parurent quatre autres pirogues des villages de Maï-tehé et de Skoï-tehé : elles pouvaient contenir environ 80 insulaires, parmi lesquels figuraient huit ou dix femmes et autant d'enfants. Deux ou trois seulement de ces dernières pouvaient passer pour jolies, à cause de leur fraîcheur et de leur jeunesse; bien faites, elles étaient pourtant au-dessous des femmes de Tonga pour la régularité des traits, pour la souplesse des formes, et surtout sous le rapport de la propreté. Powell acheta tout le chanvre qui lui fut apporté, c'est-à-dire quatre à cinq quintaux, moyennant un vieux mousquet et quatre livres de poudre environ. Les sauvages avaient préféré ces objets à tout ce qu'on avait pu leur offrir, haches, bêches, et même aux étoffes de laine qu'ils estiment beaucoup,

parce qu'ils devaient leur servir à repousser les fréquentes attaques des tribus de Tera-Nake et de Tera-Witi, situées de l'autre côté du détroit. « Avant que les Européens eussent fourni des armes à feu à ces redoutables ennemis, nous pouvions, disaient-ils, nous défendre; maintenant, quand ils se présentent, il faut les désarmer par des présents, ou fuir en toute hâte vers les montagnes. Voilà pourquoi nous voulons des fusils; c'est le seul moyen de soutenir notre indépendance. Malheureusement nous voyons rarement des navires. » Ils ajoutèrent que nous devrions revenir plus souvent, et qu'ils tiendraient beaucoup de chanvre prêt pour les échanges.

Vers midi, un canot de pêche s'étant dirigé sur une grande plage de sable située au S. de notre mouillage, j'en profitai pour me faire débarquer de nouveau. Une lisière d'un terrain uni et couvert de quelques herbes occupe le bord de la grève; puis, au delà, règne une forêt majestueuse, d'un abord facile, au milieu de laquelle coule un large torrent à travers de gros blocs de granit. Parfois ces blocs forment sur la pente du sol des cascades charmantes, surmontées par des voûtes d'une verdure admirable. Sous ces ombrages s'ébattaient une foule d'oiseaux dont le chant animait une nature aussi vivante, aussi gaie que celle de la veille s'était montrée triste et morne. A quelque 30 ou 40 toises plus haut, ma chasse fut abondante; car aucune de ces espèces emplumées n'avait encore appris à craindre le fusil meurtrier. Parmi ces oiseaux, je remarquai plus particulièrement une colombe à reflets métalliques, le glaucope cendré et un étourneau, tous les deux revêtus de caroncules rougeâtres; le gros perroquet nestor au plumage sombre, le philédon avec sa jolie cravate de plumes blanches recoquillées autour du cou; de petites perruches vertes presque semblables à celles de l'Australie; des tourterelles, des fauvettes, des mésanges, etc. Il faut citer encore un grimpereau d'une couleur brune, si familier qu'il vient se poser tout près de vous: l'un d'eux eut même l'audace de se percher sur le bout du canon de mon fusil, d'où il me regardait d'un air de curiosité complaisante.

Revenu sur le rivage, j'y tuai encore quelques huîtriers et chevaliers, qui sont un gibier excellent; puis j'assistai à la levée des filets, qu'on ramenait pour la troisième fois chargés de superbes poissons appartenant surtout au genre scombre. Ce fut là notre adieu à cette baie. Un coup de canon nous avertit qu'il était temps de rallier : sa provision de chanvre étant faite, Powell voulait pour partir profiter d'une brise de S. O. Nous nous hâtâmes de retourner à bord, et *le Kanguroo* cingla vers la côte sauvage et rocailleuse de l'île d'Urville; le jour suivant, il doublait les îles Stephen, passait devant la baie de l'Amirauté, et allait mouiller sous l'île Moutou-Aro, dans le canal de l'île Charlotte, où l'illustre Cook jeta l'ancre tant de fois.

A peine étions-nous à poste fixe sur cette baie, que nous vîmes cinq grandes pirogues déborder de l'anse des Cannibales qui nous faisait face, et s'avancer vers le schooner. A la lunette, il était aisé de reconnaître qu'elles étaient encombrées de guerriers armés. « Ce ne sont plus là des marchands de chanvre, dit Powell, il

faut se défier de ces visiteurs; » et en un clin d'œil les filets d'abordage furent tendus, les canons mis en état de faire feu. Ces embarcations accostèrent hardiment; nous les tenions comme en arrêt. On n'y voyait pas une femme, pas un enfant; mais en revanche nous y comptâmes 150 guerriers bien tatoués, vigoureux, armés de casse-têtes, de lances et même de fusils. C'étaient évidemment des aventuriers qui cherchaient fortune. Powell les héla; il leur signifia que les chefs seuls seraient admis sur son bord, mais sans armes, ajoutant qu'au moindre mouvement suspect, ses canons et ses grenades leur apprendraient à respecter ses volontés. Un murmure sourd accueillit cette déclaration; mais le chef de la grande pirogue se leva et imposa silence à la troupe. C'était un homme d'une trentaine d'années, d'une taille majestueuse et d'une physionomie imposante. Parlant au nom des siens, il déclara qu'ils étaient venus dans des intentions amicales, et qu'ainsi il ne voyait aucun motif qui pût s'opposer à ce qu'on satisfît les défiances du capitaine. Alors il donna l'exemple, remit entre les mains d'un de ses officiers son fusil et ses casse-têtes, puis monta à bord avec hardiesse. Deux de ses compagnons le suivirent, mais les chefs des quatre autres pirogues, sauvages à la figure farouche, refusèrent de l'imiter. Arrivé sur le pont, il tendit la main à Powell en disant qu'il se nommait *Te Matangui na Rangui* (le vent du ciel), qu'il était le premier ariki de l'île Entry, dans le détroit de Cook, et que ses compagnons étaient des chefs de districts voisins; après quoi, tirant le capitaine à l'écart, il lui dit en mauvais anglais qu'il désirait l'entretenir en particulier, et qu'il ordonnât à ses gens d'amuser les autres chefs pendant qu'il lui ferait quelques confidences. Powell fit ce qu'il désirait, et recommanda de surveiller rigoureusement les pirogues.

Descendu dans la chambre du capitaine, Te Matangui na Rangui lui déclara franchement que ses compagnons avaient conçu le projet d'enlever le navire. Deux ans auparavant, un capitaine anglais avait eu la perfidie de prêter à leurs ennemis l'appui de ses armes pour ravager leur district et détruire bon nombre de leurs compatriotes; et cela, pour un misérable chargement de chanvre. Suivant la coutume du pays, cet acte de déloyauté demandait un *outou* (satisfaction), et c'était contre *le Kanguroo* qu'on voulait l'exercer. Les guerriers des pirogues avaient juré d'exterminer l'équipage; mais lui, Matangui, savait qu'une pareille vengeance était injuste. Il dit encore qu'ayant vécu, quelques années auparavant, six mois chez M. Marsden, où il avait toujours été traité de la manière la plus bienveillante, il aimait les Européens. « Ne pouvant dissuader mes compagnons de leurs projets sanguinaires, ajouta-t-il, j'ai fait semblant d'y entrer pour les faire avorter. » Enfin, il révéla le plan d'attaque : on devait aborder le navire avec des dispositions amicales en apparence, et, si tout le monde était reçu à bord, l'enlever à un signal donné; au cas contraire, ils chercheraient à se faire admettre en aussi grand nombre que possible, armés de *meres* (casse-têtes) cachés sous leurs nattes; ils demanderaient à passer la nuit à bord, et les pirogues, à la brune, feindraient de se retirer, pour revenir tout doucement vers minuit

tenter l'abordage, surprendre l'équipage dans le sommeil, et contribuer avec les naturels restés à bord à compléter le massacre. Le complot avait échoué en partie, grâce aux précautions du capitaine; cependant les guerriers n'avaient pas renoncé à leur *outou*, et ils comptaient encore sur l'audace bien connue de Matangui et des deux chefs qui l'accompagnaient. Comme preuve de sa véracité, Matangui tira de dessous sa natte deux beaux casse-têtes en serpentine, puis les remit au capitaine en disant que, loin de vouloir s'en servir, il les lui offrait en présent. Enfin, il l'engagea à feindre de tout ignorer, à lui permettre, ainsi qu'à ses deux collègues, de passer la nuit sur le navire, ajoutant que deux ou trois coups de canon suffiraient pour mettre les autres en fuite lorsqu'ils viendraient pour exécuter leur guet-apens.

A cette déclaration si étrange, si précise, Powell resta étonné et indécis. Il ne doutait pas de la réalité du complot; mais il connaissait l'astuce de ces sauvages, et il craignait que les confidences même de Matangui ne fussent combinées pour le faire tomber dans un piége. Quel parti prendre? Appareiller? il était trop tard; d'ailleurs la mer était calme. Force était donc de s'en tenir au parti indiqué par l'ariki, car c'était le plus exécutable et le plus sûr. Powell regarda son homme en face : l'attitude du Nouveau-Zélandais était digne et calme. Il n'y avait pas à s'y méprendre; Matangui disait la vérité. Pour réponse, le capitaine lui tendit la main en disant : « Votre conseil sera suivi. » Cette conférence avait duré dix minutes à peine; aussi, quand Powell et Matangui remontèrent sur le pont, les deux autres chefs étaient-ils encore occupés à examiner les armes à feu qu'on leur montrait, sans avoir conçu aucun soupçon.

Cependant quelques échanges avaient eu lieu entre le schooner et les pirogues. Les naturels avaient vendu quelques corbeilles de pommes de terre et quatre ou cinq de leurs lances dont ils ne paraissaient se défaire qu'avec une répugnance extrême. Parmi ces derniers il y en eut qui semblaient se refuser à ce commerce, quoiqu'on vît sous les bancs de leur embarcation douze corbeilles soigneusement recouvertes. Voulant connaître la cause de cette obstination, un de nos matelots s'affala dans la pirogue, et s'approchant de ces objets, se mit à les marchander. *Kaï-kaï* (des vivres, pour manger), répondirent les Nouveaux-Zélandais. Sans se payer de cette réponse, il s'apprêtait à découvrir une des corbeilles, quand on s'y opposa violemment. Alors un des chefs dont l'air féroce m'avait déjà frappé, fit signe avec un sourire ironique et méprisant de le laisser faire, et le matelot, nullement déconcerté, souleva la fougère qui recouvrait les corbeilles. Qu'aperçut-on? Des tranches de viande à demi boucanées qu'à leur blancheur on pouvait prendre pour de la viande de porc, mais qui étaient réellement des lambeaux de chair humaine. Notre marin avait saisi un morceau de cuisse de femme, et comme il le rejetait avec dégoût, le chef le saisit, le porta à sa bouche, y mordit à belles dents en lui disant : *Ka-paï! ka-paï!* (c'est bon! c'est bon!) L'équipage du *Kanguroo* semblait fait à ce spectacle et à ces mœurs; mais tout cela était nouveau pour moi, qui avais parcouru tant de contrées de l'Océanie et visité des

peuplades cannibales sans que j'eusse jamais eu l'occasion de voir de mes propres yeux une preuve aussi péremptoire de cette horrible coutume.

Tout avait été arrangé ainsi que Matangui l'avait prescrit : lui et les deux autres chefs avaient seuls obtenu l'autorisation de passer la nuit à bord. Quand le jour eut baissé, Matangui monta sur le bastingage, et d'une voix forte il ordonna aux pirogues de se retirer, ajoutant que ses deux compagnons et lui attendraient leur retour pour l'heure convenue. A ces paroles répondit un hourra sauvage qui fit retentir les échos de l'île Motou-Aro ; quelques coups de fusil, tirés en signe de réjouissance, accompagnèrent la retraite des pirogues, qui se dirigeaient vers l'anse des Cannibales. Elles ne tardèrent pas à disparaître dans l'obscurité.

A peine se furent-elles éloignées, que Powell donna au maître d'hôtel l'ordre de faire servir à souper aux trois chefs ; puis il nous réunit en conseil dans la chambre, ses officiers, le maître et moi. Quand j'appris ce dont il s'agissait, je fus saisi d'un frisson involontaire, et les corbeilles remplies de chair humaine, la figure atroce du chef de sauvages, se représentèrent à mon esprit. Cependant il n'y avait pas à reculer. Le plan de défense fut approuvé : on chargea les canons; on tint sur pied tout l'équipage. De leur côté, nos hôtes ne dormaient pas; ils semblaient épier la mer et attendre la coopération promise. A minuit, nous tenions nos regards attachés sur l'anse des Cannibales, quand Matangui tira brusquement le capitaine par l'habit, et lui montrant la pointe S. de l'île Motou-Aro, exactement à l'opposite de ce point : « C'est là, dit-il, qu'il faut regarder ; » puis après un coup d'œil jeté sur la mer : « Les voici, » s'écria-t-il, et il rejoignit ses compagnons. Deux minutes après, on pouvait voir la petite flottille s'approcher doucement, au milieu du plus profond silence. Elle arriva ainsi perceptible à peine, jusqu'à 50 toises environ du *Kanguroo*, et elle aurait pu s'avancer plus près encore sans être vue, si l'on n'eût à temps mis le feu aux canons. Trois coups suffirent pour l'arrêter et la décider à la retraite. Pendant qu'à l'extérieur on faisait ainsi justice de l'agression, sur le schooner on s'emparait des trois chefs, qui furent liés, garrottés, et mis aux fers séparément. Pour compléter cette espèce de victoire, des salves de mousqueterie furent tirées de temps à autre, durant la nuit: leur résultat fut de tenir les pirogues constamment éloignées.

Matangui n'avait pas été mieux traité que ses compagnons. Powell lui fit ôter ses liens et le prit à l'écart. Comme marque de reconnaissance, il voulait lui faire accepter un fusil de chasse à deux coups; mais le généreux insulaire refusa. « Quoique je sois content de vous avoir sauvés, ajouta-t-il, je ne veux point passer pour un traître parmi les miens ; ils ne comprendraient pas les motifs qui m'ont fait agir. » Seulement, il pria Powell de lui donner un certificat attestant ce qu'il venait de faire pour *le Kanguroo*, afin que cette pièce lui servît à gagner la confiance des capitaines anglais qui visiteraient ces parages. Il n'est pas besoin de dire que Powell rédigea ce certificat dans les meilleurs termes qu'il put trouver.

Entre autres choses, Matangui nous raconta que ses compagnons et lui se trou-

vaient depuis quinze jours occupés à faire la guerre sur les bords du canal de la Reine-Charlotte : qu'ils y avaient perdu beaucoup de monde, mais en faisant le plus grand mal aux tribus ennemies ; qu'ils avaient ravagé les terres, brûlé les villages, et tué une centaine d'individus des deux sexes. En ce moment, ils s'apprêtaient à retourner chez eux avec leur butin. Je lui parlai des corbeilles pleines de chair humaine, et témoignai mon étonnement qu'un homme doux et généreux, qui avait vécu avec des Européens, pût prendre part à de pareilles horreurs. Mon observation le contraria; bientôt pourtant il reprit sa figure calme et sereine : « Cela est mal, je le sais, dit-il; mais comment voulez-vous que je fasse? Puis-je à moi seul réformer les mœurs barbares de mes compatriotes? Si je ne prends point part aux combats, je serai dégradé de mon rang, et méprisé par les esclaves eux-mêmes, qui taxeraient ma conduite de lâcheté. Quant aux festins de chair humaine, si je ne puis les empêcher, du moins je n'y prends plus part. D'abord on a vu de mauvais œil cette dérogation à nos usages ; mais comme j'ai dit que le dieu des blancs m'était apparu en songe, pour me dire que la chair de l'homme était *tapou*, on a respecté mon scrupule, et l'on a fini par convenir que j'avais raison d'obéir à l'atoua. » Matangui exprima le désir de voir des missionnaires s'établir dans son île, disant qu'il seconderait leurs efforts de tout son pouvoir. « Mais, ajoutait-il, quelques missionnaires, cela ne suffirait pas; il faudrait qu'à leur suite vinssent d'autres Européens, bons et bien disposés pour les naturels, qui leur apprissent les métiers utiles de l'Europe et l'art de cultiver la terre ; qui fussent tout à la fois assez puissants pour les protéger contre les insultes de leurs voisins, et pour leur interdire toute attaque contre ceux-ci. Sans cela, poursuivait-il en soupirant, les Zélandais voudront toujours combattre, et tant qu'ils auront des armes, personne ne pourra les en empêcher. » Nous sentîmes que toutes ses paroles étaient l'expression de la vérité, et nous plaignîmes le pauvre ariki, assez éclairé pour désirer l'amélioration des mœurs de son peuple, mais contraint à rester dans son état de barbarie primitive.

Comme le jour approchait, Matangui nous pria de le remettre aux fers, afin de détruire tout soupçon dans l'esprit de ses deux collègues. La brise venait de s'élever du fond de la baie, et Powell avait fait orienter le schooner pour gagner le large ; à cette vue, les pirogues se rapprochèrent de nouveau, mais cette fois avec des allures toutes pacifiques : les armes même avaient été cachées. Jusqu'alors les deux compagnons de Matangui n'avaient cessé de protester de leur innocence. Bien que Powell sût à quoi s'en tenir, il fit semblant d'ajouter foi à leurs paroles et à celles des autres chefs qui avaient dirigé l'attaque nocturne. Pour faire oublier aux deux premiers la mauvaise nuit qu'ils avaient passée, ou plutôt pour trouver l'occasion d'offrir quelque chose à Matangui, le capitaine leur fit présent d'une large pièce d'étoffe ; à notre ami il donna un bel uniforme de fantassin anglais, qu'il accompagna en secret d'un serrement de main expressif. Remplis de joie en voyant les cadeaux faits à leurs chefs, les guerriers poussèrent de bruyantes acclamations et s'éloignèrent en faisant jaillir l'eau avec leurs pagaies. Matangui

nous adressa aussi de loin des saluts de la main, jusqu'à ce que la lame le déroba à nos regards. « Adieu, digne chef ! lui disait Powell en répondant à ses gestes d'amitié par des gestes semblables ; sans toi *le Kanguroo* aurait bien pu laisser ses membres sur cette grève. » En effet, depuis que les sauvages de la Nouvelle-Zélande ont appris l'usage des armes européennes, cette côte est devenue de plus en plus dangereuse pour les navires marchands, et bientôt les bâtiments de guerre pourront seuls y mouiller sans crainte.

Comme nous doublions le cap Koamaro, près des arides îlots des Deux-Frères, un courant violent nous saisit et nous emporta, malgré toutes nos manœuvres. En peu de temps, nous fûmes jetés près du cap Poliware, d'où nous apercevions déjà le vaste bassin de la baie Inutile. Éclairé par les découvertes toutes récentes du capitaine d'Urville, Powell craignait d'être obligé d'y pénétrer, quand la marée nous ramena et nous chassa en quelques heures jusqu'à une lieue du cap Campbell, que termine une pointe basse et près duquel s'élève le mont Tako surmonté d'un piton couvert de neiges. Profitant d'une brise du S., *le Kanguroo* gouverna vers le cap Kava-Kava ; il prolongea ensuite, le 2 mars, à toutes voiles, la côte, terre haute, boisée, et bordée d'une étroite lisière de terrain. De nombreuses fumées indiquent que cette plage est habitée dans toute son étendue. Le jour suivant, comme nous rangions à un mille de distance l'îlot stérile de Moutou-Okoura dont les cases s'échelonnent le long de la pente d'un coteau, Powell mit en panne, tira un coup de canon, et arbora un pavillon rouge en tête du grand mât. C'était un signal convenu avec les insulaires dans son voyage précédent. Une heure après, trois pirogues étaient amarrées le long du bord, apportant du chanvre, des cochons et des pommes de terre, dont l'acquisition se fit à la satisfaction réciproque des parties contractantes. Devant Tea-Houra, devant Houa-Houa, devant Waï-Tepari et devant le cap Runawaï, Powell fit le même signal, et partout les naturels accoururent au navire, apportant leurs marchandises. Powell se procura ainsi 30 quintaux de chanvre. Les naturels de ces localités se distinguaient par leur bonne mine, par leur démarche altière et par une grande vigueur. Tout en eux annonçait l'audace et la résolution. Aussi Powell mit-il dans ses rapports avec eux la plus grande prudence. L'exemple de Rutherford enlevé et obligé de faire pendant dix ans l'apprentissage de la vie zélandaise, était une leçon qui devait rendre les autres navigateurs défiants et circonspects.

Nous quittâmes Runawaï le 5 mars, chassés par une houle longue et creuse qui venait du N. Cette houle inquiétait Powell ; elle allait contre la brise qui jusque-là avait soufflé de l'E. à l'E. N. E. Ce contraste s'expliqua vers 2 heures, où, au milieu de grains de pluie et de rafales violentes, le vent se mit à souffler du N. au N. E. Le soir c'était une tempête. Affalés sur la côte de manière à ne pouvoir laisser porter vent arrière, il fallut à toute force tenir la cape, au risque de voir le navire s'abîmer sous les lames pyramidales qui déferlaient sur le pont. Heureusement, le 6 au matin, le vent s'apaisa, quand nous nous trouvions à peu près à mi-chemin des îles Pouhia-i-Wakadi et Motou-Kora.

A une demi-lieue au vent de Motou-Kora, Powell mit en panne et fit son appel ordinaire. Une pirogue seulement s'y rendit, montée par dix ou douze naturels, dont un seul paraissait être le chef des autres. Après avoir livré trois quintaux de chanvre, cet homme ajouta qu'une plus grande quantité de cette denrée avait été mise en réserve, mais que la plupart des chefs et des guerriers étaient partis depuis quinze jours pour aller au secours de leurs alliés, les Nate-Awas, à Tauranga. Cette tribu s'attendait à une attaque combinée de toutes les forces du nord, et elle avait invoqué le secours de tous ses alliés dans la baie d'Abondance. Le vent ayant passé au S. et au S. S. E., Powell prit les amures à bâbord, et força de voiles pour Tauranga, qu'il atteignit au coucher du soleil. Quand nous entrâmes dans la baie, un petit schooner s'y balançait à l'ancre. « C'est *l'Active*, petit bâtiment qui appartient aux missionnaires, dit Powell. Il paraît que ces messieurs s'enhardissent, et qu'ils accompagnent les naturels dans leurs expéditions militaires. » En effet, les évangélistes avaient essayé de s'entremettre dans les querelles des tribus ; mais les haines étaient si vives et les rancunes si ardentes, qu'ils n'avaient pu amener une réconciliation. A la première vue, Powell jugea donc que la place n'était pas tenable pour lui, et qu'il n'avait rien de mieux à faire que de gagner la baie Shouraki. Quant à moi, l'occasion était trop belle d'observer la manière dont ces peuples font la guerre, pour que je la laissasse échapper. Je songeai aux missionnaires, en estimant que, si j'étais admis à partager leur fortune, je pourrais tout observer sans courir de grands dangers. Je fis part de mon projet à Powell. « Sans doute, dit-il, c'est le meilleur parti à prendre ; mais il est douteux qu'ils vous acceptent. Ils craignent les nouveaux venus, et ils craindront un Français catholique, plus que tout autre. Cependant, si votre désir est de rester ici pour assister à la guerre des Zélandais, je vous présenterai à Tetore. Tetore, l'un des chefs de l'armée de la baie des Iles, est de mes amis, et mon obligé de vieille date. Moyennant une dizaine de livres de poudre, il vous prendra avec joie sous sa protection et vous traitera comme son fils : vous partagerez sa bonne comme sa mauvaise fortune. — Ne vaut-il pas mieux commencer par voir les missionnaires? — Non ; assurez-vous d'abord du chef sauvage. » Il fut convenu que la démarche aurait lieu le lendemain.

Durant la nuit, quelques décharges de canon nous apprirent mieux encore que nous étions sur un théâtre de guerre. Au jour, la yole était prête ; Powell m'accompagna sur le rivage, pour me présenter au chef Tetore. Nous eûmes à traverser une immense flottille de pirogues, parmi lesquelles régnait la plus grande activité. Tous les sauvages étaient en mouvement : les uns mettaient leurs barques à flot ; les autres préparaient leurs armes. Au milieu de cette agitation, nous vîmes Tetore, un peu à l'écart, donnant des ordres à ses officiers, d'un air calme et grave. Une belle natte de guerre le couvrait : il tenait à la main un mousquet étincelant, tandis que deux *meres* pendaient à sa ceinture. Powell s'avança vers le chef, lui donna le salut nasal avec toute la gravité possible, lui offrit un paquet de poudre d'environ dix livres, lui fit part de mon désir, et ajouta

qu'il lui saurait gré de tout ce qu'il voudrait bien faire pour moi. A cette ouverture, Tetore soupesa avec un sourire de satisfaction le paquet de poudre, afin de s'assurer de la valeur du cadeau, puis répondit gracieusement à Powell qu'il savait bien qu'il était son ami, et qu'en conséquence il me traiterait comme le propre enfant du capitaine.

J'avais trouvé un protecteur assuré parmi les chefs indigènes; il ne me restait donc plus qu'à sonder les missionnaires. Leur chef, M. Williams, ne se trouvait point à bord de *l'Active;* il campait sous une jolie tente déployée sur la grève, et qui contrastait avec les huttes en branchages des naturels. A la porte étaient cinq ou six de ces derniers, qu'à leur air recueilli, à leurs manières composées et timides, on reconnaissait sur-le-champ pour des disciples de la mission. Quand nous voulûmes ouvrir la tente, ils nous arrêtèrent : « Le maître est en prières, » dirent-ils. Nous attendîmes dix minutes, après lesquelles nous fûmes introduits auprès de M. Williams, qui nous reçut de la manière la plus glaciale. Powell parla pour moi, il expliqua mon désir; puis, à mon tour, je pris la parole. Je tâchai de faire comprendre au missionnaire que je n'étais pas guidé dans cette démarche par un simple sentiment de curiosité, mais bien par le désir de signaler à l'Europe, à mon retour, les travaux utiles des apôtres de la Nouvelle-Zélande. M. Williams répliqua froidement que, bien qu'il eût la volonté d'être utile, les circonstances s'y opposaient, et qu'il en était au désespoir. Alors je vis qu'il fallait employer un argument décisif : « Monsieur, lui dis-je, quelle que soit votre décision, je resterai ici pour accomplir mon dessein, si ce n'est en votre société et celle de vos collègues, du moins avec le brave chef Tetore, qui m'a pris sous sa sauvegarde, moyennant un beau fusil de chasse à deux coups. » Cette brusque déclaration eut l'effet d'un coup de théâtre. Le visage de M. Williams se dérida; il me tendit la main avec un sourire agréable : « Vous êtes bien vif! me dit-il. Allons, puisque vous y tenez tant, vous serez des nôtres. Je voulais vous épargner une vie pénible et dure; vous insistez : je ne m'y oppose plus. Vous voici notre compagnon et notre frère. » L'affaire ayant été ainsi conclue, Powell prit congé de nous, pour remettre à la voile. Il avait été convenu entre lui et moi qu'il laisserait à la baie des Iles le reste de mon bagage, en le confiant aux missionnaires de Paï-Hia, si, sous quinze jours, nous ne nous étions pas revus. Je ne conservai qu'un petit porte-manteau contenant les effets nécessaires pour mon séjour à Tauranga.

J'étais donc sur une terre inconnue et au milieu d'événements au moins singuliers, au moment où deux tribus ennemies, celle des Nate-Awas et celle des Nga-Pouïs, allaient en venir aux mains. Après avoir déjeuné avec M. Williams, nous partîmes pour visiter les lignes. A mesure que nous passions devant une hutte, les guerriers en sortaient pour venir questionner le missionnaire au sujet de l'usage de leurs armes; celui-ci leur refusait toute espèce de conseil, disant que ce n'était pas à un homme de paix d'enseigner la guerre, mais qu'en revanche ses avis ne leur manqueraient pas s'il s'agissait de mettre fin aux hostilités. A dix

heures, tout le monde s'embarqua, les pirogues serrèrent leurs rangs, pavillons déployés; et près de 80 yachts, que les tribus s'étaient procurés par des échanges avec les baleiniers, donnaient à cette flottille un aspect imposant. Vers midi, nous arrivâmes à Karo-Poua, qui est distant d'un demi-mille de Outomo-Epoï, c'est-à-dire du pâ des Nate-Awas.

A la marée basse, tous nos gens s'armèrent pour aller fourrager dans les plantations jusqu'auprès du pâ; cependant il n'y en eut qu'un petit nombre qui y marchèrent directement, en suivant le lit d'un torrent profond. Une escarmouche eut lieu, et pendant longtemps deux guerriers des Nate-Awas résistèrent seuls au feu des Nga-Pouïs; mais peu à peu le nombre des combattants s'accrut des deux côtés, et, séparés seulement par la rivière, ils tiraillèrent chaudement. La brune seule et la marée montante les forcèrent à se replier.

Les deux jours suivants, la fusillade recommença avec des succès divers. Alors les chefs des Nga-Pouïs résolurent d'attaquer le pâ par derrière et de l'enlever d'assaut. Dans la nuit du 9 au 10 mars, un peu après minuit, tous les guerriers s'embarquèrent au milieu d'un désordre épouvantable. Cette heure avait été choisie pour éviter le feu des ennemis auquel ils auraient été exposés pendant le jour, parce qu'il fallait franchir la rivière dans un endroit dangereux. Si les Nate-Awas avaient eu un peu de présence d'esprit, en venant se poser à cet endroit ils auraient jeté le désordre dans nos rangs; mais ils n'y songèrent pas. Nos pirogues couvrirent donc la rivière, et, comme on avait mis le feu aux fougères et aux broussailles, il en résulta bientôt une scène d'un caractère satanique. Ces reflets rouges dans l'eau et dans l'air, ces figures noires et ces corps nus, ces pirogues étranges, ce bruit entrecoupé de silences, tout formait un tableau digne d'être reproduit par un Dante ou par un Milton. Nous débarquâmes sur l'arrière du pâ, et, au bout de quelques minutes, trois cents torches s'y montrèrent et l'animèrent comme par magie. C'était l'ennemi.

Par prudence, nous restâmes, M. Williams et moi, couchés jusqu'au jour dans notre canot; mais, dès que l'aube parut, nous montâmes sur une colline voisine, que couronnait un pâ en ruines, et d'où nous pouvions suivre de l'œil les mouvements des deux partis. Aux premières lueurs de l'aurore, nos gens s'étaient dirigés vers l'ennemi, tous absolument nus, à l'exception d'un très-petit nombre qui portaient une chemise ou un mouchoir autour des reins, et un cartouchier attaché autour de la poitrine. Les Nate-Awas étaient sortis pour les recevoir, et bientôt on ouvrit le feu des deux côtés. Nous vîmes les Nga-Pouïs débusqués d'un fourré de broussailles où ils s'étaient cachés, et les Nate-Awas, armés et en grand nombre, se rangeant en ordre de bataille. Au bout de trois heures environ, les nôtres reprirent la route du camp après avoir épuisé toutes leurs munitions. Ils rapportaient un mort et ramenaient un blessé qui n'avait dû la vie qu'au cartouchier placé sur sa poitrine. Au moment où le feu cessa, un hourra général partit du milieu des Nga-Pouïs, comme pour célébrer leur triomphe. M. Williams et ses deux compagnons, MM. Kemp et Fairburn, qui voyaient leurs conseils

pacifiques toujours inutiles, se retirèrent à bord de *l'Active*. Quant à moi, trop curieux pour quitter la place, je ne les accompagnai que jusqu'à leur canot.

Si je persistais à rester sur le rivage, c'était moins pour assister encore aux hostilités que pour découvrir ce qu'on allait faire du cadavre que j'avais vu transporter avec mystère. Tetore m'avait dit qu'une cérémonie allait avoir lieu à l'atoua. D'abord je crus que c'étaient quelques funérailles; mais le cadavre en question était celui d'un ennemi, et on lui destinait des honneurs d'un autre genre. Au moment où je revins, le corps venait d'être préparé et dépecé par les chefs, qui en mettaient alors les morceaux sur de grands brasiers. Lorsque tout fut rôti, cinq prêtres, et le vieux Tohi-Tapou à leur tête, placèrent chacun un morceau de viande dans une petite corbeille, qu'ils suspendirent à des bâtons fichés en terre. C'était le *kai-Atoua* (vivres de Dieu), la portion des divinités qu'ils se proposaient de consulter tout à l'heure. Les autres prêtres se mirent ensuite à réciter des prières, qu'ils interrompaient de temps à autre pour manger des morceaux de la chair consacrée, pendant que les chefs, assis en cercle autour d'eux, silencieux, graves, recueillis, se couvraient le visage de leurs mains et de leurs nattes. Les rites accomplis, Tohi-Tapou déclara que les atouas avaient accueilli les offrandes, qu'ils seraient favorables à la cause de Tetore et des siens, et qu'on pouvait continuer la guerre en toute confiance. A cette déclaration, les chefs satisfaits relevèrent la tête : chacun d'eux se saisit d'un morceau du corps et se mit à le manger.

Je laissai les chefs achever leur hideux festin, et me mis à parcourir le camp. Les guerriers y étaient disséminés dans le plus grand désordre : les uns dormaient, étendus sous leurs ramées; d'autres nettoyaient leurs fusils avec tout le soin qu'y mettrait un fantassin à la veille d'une revue; quelques-uns fondaient des balles, ou taillaient, pour en tenir lieu, de petits cailloux en granit ou en basalte; le plus grand nombre préparaient leurs repas. A tout cela se mêlaient les cris des enfants, les aboiements des chiens, et quelquefois même les chants des coqs; car plusieurs chefs aimaient ces animaux, et les emmenaient avec eux quand ils entraient en campagne.

Ne pouvant ce jour-là rejoindre *l'Active*, je me décidai à rester avec Tetore, qui m'avait offert de partager son repas. Il fut moins mauvais que je ne m'y attendais. Je mangeai de tout avec appétit. Quant à Tetore, il ne touchait de la main aucun mets; il avalait ce que ses serviteurs lui portaient à la bouche, comme on aurait pu faire à un enfant nouveau-né. Je pris d'abord ce cérémonial pour une chose habituelle; mais Tetore m'expliqua qu'il cesserait le soir même, et que c'était seulement une conséquence du sacrifice du matin. Il était, lui comme les autres chefs, *tabou* pour vingt-quatre heures : ses mains ne devaient toucher aucun aliment. Un des compagnons de Tetore, qui se trouvait dans le cas du tabou pour avoir préparé le corps des prisonniers, prenait son repas de cette manière. Cette prohibition n'était pas la seule qui résultât de la cérémonie du jour. Pendant que nous mangions en plein air, un orage survint, et je voulus courir, un mor-



SAUVAGES DE LA NOUVELLE ZÉLANDE

Publié par Furne à Paris



ceau de poisson à la main, pour m'abriter sous la cabane de Tetore. « Gardez-vous-en bien, me dit le chef en me retenant; ma tente est tapou pour tout le jour: il n'y faut point manger, sous peine d'attirer sur elle les vengeances de l'atoua. » Après avoir passé la nuit chez mon hôte, je regagnai le lendemain de bonne heure le canot des missionnaires.

Le soir, la fusillade recommença sur le rivage, et continua toute la nuit avec un grand acharnement. Le 12 mars, au point du jour, les Nga-Pouïs se groupèrent en masse, et serrèrent l'ennemi de très-près. Un moment, ils ne se trouvèrent qu'à cent pas du fort. Une cinquantaine d'entre eux avaient pris une forte position dans un fourré de hautes herbes; mais ils en furent bientôt délogés par les Nate-Awas. L'endroit où l'engagement était le plus vif se trouvait précisément en face de notre mouillage; et nous pouvions voir une foule d'enfants sortir du pâ pour chercher les balles, et les recueillir à mesure qu'elles tombaient autour d'eux.

Le 13 au matin, les deux partis étaient au repos, et un profond silence régnait dans la baie. Les missionnaires Williams et Fairburn voulurent profiter de cette trêve pour aller voir ce qui se passait dans le pâ des Nate-Awas et visiter un chef de leurs amis, nommé Kia-Roa, arrivé dans la matinée même au secours des assiégés. Je les accompagnai dans cette visite. Les gens du pâ nous reçurent à bras ouverts; ils ne pouvaient tarir en expressions de gratitude au sujet des secours qu'on avait donnés à leurs blessés. Les fortifications dont s'étaient entourés ces sauvages présentaient, quoique informes, quelques combinaisons bien calculées. Doubles palissades, doubles fossés, cavaliers près des portes, et jusqu'à des ouvrages avancés pour défendre le dehors, rien n'y manquait. Mais les Nga-Pouïs avaient l'avantage du nombre, des fusils et de l'expérience.

Pendant que nous parcourions ainsi l'enceinte palissadée, ces derniers s'ébranlèrent de nouveau. Une jeune femme rentra, blessée au bras, et la fusillade devenue plus vive nous avertit qu'il était temps de nous retirer. De retour à bord, nous pûmes pendant trois heures voir le plus fort du combat : il y eut quelques morts de part et d'autre. La nuit survint, et avec elle des lamentations qui semblaient partir du camp des assiégés. Sans doute on y rendait aux morts les honneurs funèbres, cérémonie qui était accompagnée de coups de fusil tirés par intervalles. Ces cris serraient le cœur et le remplissaient d'impressions lugubres.

La guerre s'était jusqu'alors poursuivie avec des chances à peu près égales; mais un événement déplorable et inattendu fit changer cette situation. Un schooner anglais venait de mouiller sur la rade, et son capitaine, moins homme que marchand, avait offert aux Nga-Pouïs des canons, des fusils et des munitions, à la condition que ceux-ci lui compléteraient gratis sa cargaison de chanvre. L'offre avait été accueillie avec enthousiasme, et, au point du jour, on débarquait déjà les canons auxiliaires. Ce trafic infâme s'opérait sous les yeux des missionnaires et par des mains chrétiennes, sans qu'ils pussent y opposer autre chose que de stériles remontrances. Perdant tout espoir d'amener un arrangement, ces entre-

metteurs pacifiques se décidèrent à quitter le théâtre d'une lutte dont l'issue ne pouvait plus être douteuse. Déjà plus forts que leurs adversaires, les Nga-Pouïs venaient d'obtenir l'appui d'une artillerie qui avançait pour les Nate-Awas l'instant fatal d'une prise d'assaut. Toute la guerre se résumait dans cette sanglante catastrophe, aussi m'apprêtai-je avec plaisir à quitter ces parages. Peu d'heures avant le départ, plusieurs des guerriers nate-awas, Kia-Roa entre autres, vinrent nous faire leurs adieux. Ils semblaient moins inquiets sur leur sort que nous ne l'étions nous-mêmes, et ils insistèrent beaucoup auprès des missionnaires pour qu'on envoyât quelques apôtres leur prêcher l'Évangile. M. Williams leur promit de le faire à la cessation des hostilités. « Hélas! me dit-il ensuite, il sera trop tard, il n'en restera peut-être plus un seul. »

L'Active appareilla; mais, au moment de débouquer de la rade, le vent lui refusa tout à coup; et, dans les trois jours qui suivirent, le brick fut obligé, tantôt de mouiller son ancre, tantôt de courir de petites bordées. Dans l'état de conflagration où était la côte, la station était dangereuse. Dans l'une de ces journées, une dizaine de Nga-Pouïs s'approchèrent de nous et débarquèrent sur la plage qui était en face, en nous faisant signe d'aller les voir à terre. C'étaient Tetore et quelques-uns de ses compagnons ; l'air de ces guerriers et de leur chef était en général plus sérieux et moins fier que les jours précédents. Quand on leur parlait de la guerre, la plupart hochaient la tête avec découragement pour indiquer qu'ils en étaient las. Nous avions en effet trop tôt désespéré des Nate-Awas. Tous les assauts des Nga-Pouïs avaient échoué; leur artillerie, traînée devant le pâ deux jours après notre départ, n'avait produit aucun effet, et une sortie audacieuse avait tourné à l'avantage des assiégés. Il était donc à croire que cet échec inattendu allait amener une trêve qu'aucun conseil n'avait pu déterminer; et sans doute l'armée des guerriers du nord se verrait bientôt réduite à reprendre le chemin de la baie des Iles.

Enfin, *l'Active* quitta les parages de Tauranga. Nous passâmes entre la grande terre et les îles Touhoua et Aldermans, puis nous doublâmes les îles Mercure; le 24 mars, nous passions devant le cap Moe-Hao, quand un schooner vint croiser notre route. C'était *le Kanguroo*, qui se dirigeait vers la baie des Iles. Ma campagne étant finie alors, je m'empressai de me rendre de nouveau à son bord, en remerciant vivement les missionnaires de tout ce qu'ils avaient fait pour moi. M. Williams me donna des lettres pour sa famille, et, comme *le Kanguroo* était plus fin voilier que *l'Active*, nous l'eûmes bientôt laissée en chemin.

Poussés par une belle brise du S. E., le lendemain nous donnions à pleines voiles dans la baie des Iles. Nous doublâmes la pointe Tapeka et laissâmes tomber l'ancre devant le village de Korora-Reka. Parmi ses cases en joncs et en branchages, s'élevaient deux ou trois bâtiments en briques et en planches, qui annonçaient déjà l'industrie européenne. Du côté opposé, se montrait l'établissement des missionnaires de Paï-Hia, agréablement situé au pied d'un monticule; mais un nouvel objet attira bientôt plus directement mon attention : parmi les trois

navires qui se trouvaient déjà au mouillage, l'un d'eux déployait fièrement à sa baume les étoiles des États-Unis. A peine l'eus-je aperçu qu'il me frappa comme une vieille connaissance : « Est-ce une illusion? me disais-je. Mais non, voilà bien sa mâture penchée, son couronnement, sa poulaine effilée! Oui, c'est bien lui, c'est *l'Oceanic!* » Mais comment? et par quel hasard inexplicable? Son excellent capitaine se retrouverait-il encore à bord? A l'instant même je priai Powell de mettre le canot à ma disposition, pour que je pusse aller vérifier mes doutes. J'abordai *l'Oceanic*, et quelle fut ma joie quand j'aperçus Pendleton sur la lisse et me tendant les tire-veilles. « Soyez le bienvenu, » me dit-il. Je lui sautai au cou. « Oh! nous sommes destinés à nous rencontrer, m'écriai-je; vous ici! — Oui. Venez dans la chambre, nous causerons. » Je touchai la main à Rainbow, au maître de l'équipage, aux matelots; puis je descendis avec le capitaine.

Il me fit d'abord raconter mes aventures; il me dit ensuite les siennes. « Après vous avoir laissé à Manado, entre les mains de ces juifs de Hollandais, me dit-il, j'allai droit à Canton, où, tout en réparant quelques avaries, je plaçai à un bon prix les tripangs, le sandal, l'écaille et le missoï dont *l'Oceanic* était encombré, toutes choses qui ne pouvaient guère convenir qu'à des Chinois. En retour, je pris du thé, des soieries et quelques autres articles que j'allai porter sur les marchés de Panama, de Guayaquil et de Lima. Mes traversées furent heureuses, et mes affaires plus heureuses encore. Après m'être ravitaillé à Callao, je repris mes campagnes, moitié marchandes, moitié hydrographiques; je revis plusieurs îles de l'archipel Pomotou, je trouvai l'occasion de quelques bons échanges; puis, sur le conseil d'un compatriote établi à Taïti, je me décidai à pousser une pointe vers la Nouvelle-Zélande, où m'attendaient, disait-on, de magnifiques bénéfices. Voilà bientôt un mois que je suis arrivé sur cette côte. Nos débuts y ont été assez heureux. Nous y avions ramassé quelque peu de chanvre de phormium, et coupé quelques pièces de bois assez belles. Les vivres abondaient. Tout allait à souhait, lorsque, il y a dix jours, une horrible catastrophe vint frapper *l'Oceanic*. Ayant envoyé une de nos baleinières bien armée, pour chercher quelques barriques d'eau, dans une baie voisine du cap Waï-Apou, les naturels, jusqu'alors très-doux, tombèrent au nombre de 40 à 50 sur nos pauvres matelots. Ceux-ci se défendirent avec le plus grand courage, et tuèrent une vingtaine de leurs agresseurs : mais la partie était inégale, et bientôt cinq de nos hommes succombèrent; les cinq autres ne parvinrent à regagner la baleinière qu'avec des blessures plus ou moins graves. Quand l'attaque commença, une pirogue de naturels stationnait le long du bord, et, aux premiers coups de fusil, je fis main-basse sur elle et sur le monde qu'elle contenait. Ce n'est qu'au moyen de pareils otages que j'ai pu obtenir la restitution des corps de nos infortunés compagnons, pour qu'ils ne soient pas dévorés.

« Comme vous le pensez bien, nous avons à l'instant même quitté cette rade inhospitalière, et nous sommes venus ici, où j'ai recruté quatre matelots pour remplacer ceux que les sauvages ont massacrés. Du reste, nous avons ici de trop

funestes souvenirs pour y séjourner longtemps. Nous partons après-demain. — Et quel est votre itinéraire, capitaine? — La Nouvelle-Calédonie, l'île de Rotouma, les Carolines et les Mariannes. — Et ensuite? — Oh! ensuite; vous m'en demandez plus que je n'en sais moi-même. Ensuite? nous pourrons nous rabattre sur le nord de l'Amérique pour regagner mon New-York, que j'ai tant envie de revoir après une longue absence. — Eh bien! capitaine, voulez-vous de votre ancien passager? — Brave jeune homme, vous savez bien que vous êtes un enfant de *l'Oceanic.* » Mon déménagement fut bientôt fait : j'embrassai cordialement Powell, qui s'était montré plein de bontés pour moi. La mer, lie si vite et si fortement; les périls courus ensemble donnent tant de force à la fraternité du bord!

Comme il me restait peu de temps pour visiter les établissements de la baie des Iles, Pendleton organisa sur-le-champ pour moi une excursion au village de Kawa-Kawa, en passant par la maison des missionnaires de Païa-Hia. Le 27, dès cinq heures du matin, nous nous embarquâmes dans la baleinière avec six robustes marins, qui nous eurent bientôt conduits devant ce dernier établissement dont j'admirai la propreté et la belle tenue. Le frère de mon hôte dans la baie de Shouraki, M. W. Williams, m'y fit un gracieux accueil, surtout quand il sut que j'avais partagé avec ses collègues une partie des périls de la campagne des Nga-Pouïs contre les Nate-Awas. Il me présenta à sa femme et à sa belle-sœur, l'une et l'autre aimables et jeunes. On nous fit les honneurs de la maison et ceux d'un déjeuner improvisé. En quittant la table, nous partîmes pour Kawa-Kawa, en compagnie de M. W. Williams, qui s'offrit à être notre guide.

Peu de temps après notre départ, nous entrâmes dans le lit du Waï-Kawa, qui pendant 3 à 4 milles n'a pas moins de 1 mille de large. Sur ses bords, la nature me rappela cet aspect grave et sauvage qui caractérise l'anse de l'Astrolabe. Au milieu d'un petit vallon couvert de quelques arbres, M. Williams nous montra la résidence du fameux Tohi-Tapou, ce prêtre fanatique que j'avais vu à Tauranga. Dans le premier temps de leur installation à Païa-Hia, les missionnaires avaient eu beaucoup à souffrir des prétentions de ce personnage; mais leur attitude ferme et calme avait fini par le ramener à des sentiments meilleurs.

Après un coude très-brusque sur la gauche, le lit du canal se resserre et s'encaisse entre des rocs fort escarpés; puis il s'élargit encore pour se développer en un beau bassin qu'alimentent deux branches : on remonte celle qui vient du S. et qui seule conserve le nom de Kawa-Kawa. Celle-ci forme une jolie rivière d'un cours paisible de 30 à 40 toises de largeur, mais peu profonde, comme le prouvaient les détours que nous faisait faire M. Williams pour empêcher la baleinière de toucher. Des vols de canards hantaient cette branche; mais bien différents de ceux de la baie Dusky, ils ne se laissaient pas approcher à portée de fusil. De leur côté, les naturels qui naviguaient dans leurs pirogues semblaient tellement habitués à voir des Européens, qu'ils ne se donnaient pas la peine de se déranger quand nous passions devant eux. La rivière se réduisit enfin à un torrent de 20 à 30 pieds de large, dont le cours était souvent embarrassé de troncs

d'arbres et de plantés aquatiques. Il fallut mettre pied à terre près des premières cases de Kawa-Kawa. Là se trouvaient des naturels, et le ranga-tira, chef du village, était avec eux.

Notre première excursion eut lieu vers la forêt, où Pendleton voulait voir le *koudi*, ce beau pin avec lequel les insulaires fabriquent leurs grandes pirogues, et que les Anglais ont exploité avec succès comme bois de construction. Pour y arriver, nous fûmes obligés de traverser le village de Kawa-Kawa, composé de cent cases environ, situées au milieu d'une riante vallée. Parmi ces cases, on en remarque plusieurs qui sont fort bien construites en belles planches et ornées de sculptures à l'extérieur. Cinq ou six ont déjà l'aspect d'habitations européennes. Le sol est arrosé par les eaux de deux torrents et divisé en champs de pommes de terre, patates, maïs, citrouilles, etc. Les plantations de *koumaras* ou patates douces sont protégées pendant un certain temps par un *tapou* rigoureux : alors, le terrain, les individus, tout est taboué; on construit sur le lieu même des cases temporaires, où les hommes sont astreints à résider jusqu'à la fin des travaux. La récolte des koumaras est aussi une grande époque qui marque le retour de l'année ; elle ne s'opère qu'à la suite de la bénédiction du prêtre, et on la termine par un tapou imposé sur les magasins où se dépose cet aliment sacré. Durant les guerres les plus rudes, lorsque tous les autres objets sont livrés au pillage, on respecte les endroits où les koumaras ont été empilées.

Quelque désir que nous eussions d'abréger notre chemin, il fallut nous défendre de fouler les terrains plantés de patates, et plus d'une fois faire de longs circuits pour les éviter. Peut-être eût-on accordé le passage dans ces champs à M. Williams seul; mais le chef prétendit que l'accorder à Pendleton et à moi, c'était s'exposer à la colère de l'atoua. Que répondre à cela? Il fallait bien s'y soumettre. Enfin, après une longue course, nous arrivâmes sur un plateau enfoncé qui doit être entièrement couvert d'eau à l'époque des pluies. Un peu plus loin, et sur le penchant du coteau, nous trouvâmes des koudis aux tiges colossales, arbre qui fournit le bois le plus estimé de la Nouvelle-Zélande. C'est un végétal magnifique : il présente une forme pyramidale et s'élance quelquefois à 150 et même à 180 pieds, tandis que jusqu'aux deux tiers de sa hauteur le tronc ne porte pas une seule branche. On nous dit que ce fut aux environs de cette forêt que le capitaine Marion fit jadis couper les mâtures dont il avait besoin. Les naturels de ce district ne parlaient qu'avec affection et respect de ce capitaine, l'un des Européens qui les ont le plus fréquentés; ils disaient que c'était un fort brave homme, et ajoutaient que la funeste querelle qui causa sa mort provenait des naturels de Wangaroa, qui voulurent se venger de l'enlèvement de Nagui-Nouï par Surville. Depuis lors les Français sont tous devenus des Marion aux yeux des Nouveaux-Zélandais, et quand on sut que j'appartenais à cette nation, on s'empressa de me dire que naguère un capitaine Marion avait encore débarqué et qu'il fit des cadeaux aux indigènes; qu'il faisait ramasser beaucoup d'herbes de la Nouvelle-Zélande, même de celles que les cochons ne voulaient point manger, ce qui avait été pour

eux l'occasion d'un grand étonnement. Ce nouveau capitaine Marion n'était autre que le capitaine d'Urville.

Après cette longue reconnaissance, nous revînmes vers le canot. Comme la marée commençait à baisser, nous touchâmes plus d'une fois, et nous ne regagnâmes les grandes eaux que vers 4 heures. M. Williams voulut à toute force nous retenir à un dîner où rien ne manquait, ni chair de porc, ni gibier, ni volaille, ni légumes, ni pâtisseries et confitures, le tout parfaitement apprêté par les dames du logis. Ce repas européen, ces femmes vêtues comme à Londres, ces jolis enfants jouant dans une salle bien meublée, tout cela ce n'était plus un tableau sauvage, ce n'était plus la Nouvelle-Zélande. Dehors seulement, on trouvait des hommes à demi nus, couverts de nattes et de chanvre, au milieu desquels paraissaient pourtant quelques individus qui poussaient le luxe jusqu'au pantalon. Au dessert, Tekoke, chef de Paï-Hia et de Kawa-Kawa, et sa femme Tapa-Tapa, furent admis, et ils ne parurent pas médiocrement flattés de cet honneur. C'était un couple déjà sexagénaire, d'une figure bienveillante et sereine, et dont la physionomie n'était point trompeuse. Les missionnaires ne tarissaient pas en éloges sur leur compte. Je me hasardai à leur demander des nouvelles de leur fils Rangui-Touke, dont le capitaine d'Urville a fait mention dans sa relation. Leurs figures se couvrirent de larmes; ils ne purent répondre. Alors M. Williams me raconta que Rangui avait été tué dans un combat, peu de temps après que le capitaine d'Urville l'eut rencontré. Du reste, ils avaient été bien malheureux dans leurs enfants. Dix ou douze années auparavant, leur fils aîné, beau jeune homme de la plus belle espérance, qu'ils avaient envoyé à Port-Jackson avec M. Marsden, y fut emporté par une maladie subite. Ce fut M. Marsden, alors de retour à la baie des Iles, qui reçut cette nouvelle. Il envoya chercher Tekoke et lui en fit part. Le pauvre père pleura et demanda à voir la lettre fatale; puis, se faisant indiquer le lieu précis où se trouvait cité le nom de son fils, il y porta les lèvres avec recueillement. Toutes les personnes de la famille en firent autant tour à tour. Enfin, Tekoke essuya ses larmes, et dit à M. Marsden qu'il était bien sûr qu'on avait eu de son fils tout le soin possible; il le supplia de lui renvoyer le corps de son enfant, pour que la famille pût lui rendre les derniers devoirs, et réunir ses os à ceux de ses ancêtres. M. Marsden le lui promit.

Nous quittâmes un peu tard le logis hospitalier des missionnaires : c'était notre jour d'adieu. Le lendemain, 29 mars, le vent étant devenu favorable, *l'Oceanic* appareilla; il doubla la pointe Tapeka, sortit de la baie, et le soir, au coucher du soleil, nous perdîmes de vue le cap Nord de la Nouvelle-Zélande.

CHAPITRE XXXIX.

NOUVELLE-ZÉLANDE. — DÉCOUVERTE ET HISTOIRE.

Tasman venait de découvrir les terres de Van-Diemen, quand il accosta, le 13 décembre 1642, les côtes de la Nouvelle-Zélande, dont avant lui les Européens n'avaient aucune connaissance. Après avoir côtoyé la terre pendant trois jours, il entra, le 17, dans le détroit auquel Cook a depuis donné son nom, détroit qu'il prit pour une baie profonde, puis il alla le jour suivant mouiller près de la terre. Un guet-apens, tendu avec une astuce incroyable et pourtant si commune chez les sauvages, lui ayant fait perdre plusieurs hommes de son équipage, il quitta cette baie en lui laissant le nom de *Moordenaar's Bay* (baie des Meurtriers), prolongea la côte occidentale d'Ika-na-Mawi, et arriva le 4 janvier près de sa pointe N. Le jour suivant, il mouilla près d'une des îles Manawa-Tawi, qu'il nomma *île des Trois-Rois*. On tenta d'y débarquer pour faire de l'eau; mais empêché par le ressac qui brisait avec une grande violence sur la plage, aussi bien que par les dispositions hostiles des insulaires, il remit à la voile, et donna aux terres qu'il venait de découvrir le nom de *Staten-Land*, soupçonnant qu'elles devaient aller se réunir à celles qui ont été découvertes par Schouten à l'E. de la Terre-de-Feu et nommées par lui également *Staten-Land*. Toutefois, ces dernières ayant été reconnues comme bien distinctes, les découvertes de Tasman reçurent le nom de *Nouvelle-Zélande*, nom qu'elles ont conservé sans qu'on puisse dire quelle en fut l'origine. Du reste, les unes et les autres restèrent complétement oubliées pendant 120 années, et l'on peut dire que Cook les découvrit de nouveau.

Dans une navigation par les latitudes élevées des mers australes, le 6 octobre 1769, le célèbre navigateur retrouva la Nouvelle-Zélande, atterrit dans sa partie orientale sur un cap qu'il nomma Young-Nicks, et vint mouiller dans la baie de Taone-Roa. De même que Tasman, il vit ses premiers rapports avec les insulaires marqués par des scènes sanglantes. Le capitaine et les deux naturalistes Banks et Solander, ayant débarqué sur la plage, s'acheminaient vers des cabanes voisines, lorsque quatre sauvages, armés de longues lances, s'élancèrent sur le petit canot: ils l'auraient enlevé si le patron n'eût tiré un coup de fusil par-dessus leur tête. Arrêtés un instant par l'explosion, ils recommencèrent leur attaque, qu'un second coup tiré en l'air ne réussit pas mieux à contenir : il fallut les ajuster et en étendre un raide mort pour intimider les autres. A l'aspect de ce cadavre, ils demeurèrent comme pétrifiés, puis, après avoir essayé de l'entraîner, ils finirent par l'abandonner. Comme il était tard, les Anglais retournèrent à leur navire; et toute la nuit on put entendre les naturels se livrant sur le rivage à de bruyantes démonstrations.

Le lendemain, Cook et ses compagnons débarquèrent sur le bord d'une rivière dont une cinquantaine d'insulaires garnissaient la rive opposée. Le Taïtien Toupaïa tenta d'entrer en pourparler avec ces hommes, mais ils ne répondirent qu'en agitant leurs armes et en faisant signe aux étrangers de se retirer. Pour les intimider, Cook fit tirer un coup de fusil dont la balle tomba dans la rivière qui séparait les deux partis; ensuite il fit ranger ses soldats en bataille, et marcha vers les sauvages avec les naturalistes et le Taïtien Toupaïa. Ce dernier leur adressa de nouveau la parole, et leur expliqua ce que voulait le capitaine; ils comprirent, et, répondant qu'ils consentaient à commercer, firent signe qu'on s'approchât d'eux. Enfin, ils se décidèrent à passer la rivière à la nage avec leurs armes. Cook leur fit quelques cadeaux de verroterie et de fer dont ils parurent faire peu de cas; mais ils demandèrent avec instance d'échanger leurs armes contre des fusils. Après plusieurs tentatives inutiles pour s'emparer des mousquets, l'un d'eux finit par enlever un coutelas de la ceinture de l'astronome Grean, puis l'agita autour de sa tête en signe de triomphe. L'insolence de la bande s'en étant accrue, M. Banks tira sur le voleur un coup de fusil à petit plomb. Cet homme se tut; cependant, comme il recommença bientôt ses gestes de défi en se retirant lentement, un officier l'ajusta avec un fusil chargé à balle et l'étendit raide mort. Ses compagnons marchèrent vers les Anglais; mais trois coups de fusil à petit plomb en blessèrent quelques-uns et les décidèrent à la retraite.

L'opiniâtre Cook, voyant que ces sauvages ne s'intimidaient pas facilement, résolut de s'emparer de vive force de quelques-uns d'entre eux qu'il comblerait de cadeaux et de bons traitements, afin d'amener les autres à des dispositions plus amicales; mais, à son ordinaire, l'intrépide marin y mit des formes un peu acerbes. Comme il côtoyait la plage, deux pirogues arrivées du large tombèrent inopinément au milieu de ses canots. Le capitaine leur cerna le passage vers la côte; mais elles gagnaient de vitesse ses embarcations, et allaient leur échapper, quand il fit tirer un coup de fusil en l'air. A ce bruit, les sauvages s'arrêtèrent et se mirent nus. On crut qu'ils allaient se jeter à l'eau; tout au contraire, ils voulaient combattre, et ils commencèrent l'attaque, au nombre de sept, avec des rames et des pierres. Il fallut faire feu sérieusement; on en tua quatre et l'on prit les trois autres qui s'efforçaient de gagner la côte à la nage. Ces hommes se voyant prisonniers, témoignèrent par leur attitude qu'ils s'attendaient à une mort certaine; aussi leur joie fut-elle grande lorsqu'ils virent que non-seulement on ne voulait pas les tuer, mais encore qu'on leur donnait des habits et des aliments. Ils mangèrent de grand appétit, firent une foule de questions, et allèrent se coucher très-contents. Le jour suivant, après les avoir comblés de cadeaux, on leur annonça qu'on allait les reconduire à terre; mais quand ils reconnurent l'endroit où l'on voulait les débarquer, leur figure s'assombrit, et ils finirent par déclarer que si on les déposait sur cette partie de la côte, ils seraient tués et dévorés par les habitants, qui étaient leurs ennemis. Toutefois, après s'être consultés, ils se décidèrent à prendre terre. Aucun mal ne leur survint: ils furent entourés

par une foule curieuse, qui leur faisait redire les circonstances de leur séjour à bord.

Cook s'avança ensuite vers le S. En passant près de l'île Tea-Houra, il remarqua des terres cultivées et des palissades qui servaient de fortifications. Les naturels débordèrent de terre dans cinq pirogues, tous armés et animés d'intentions hostiles, comme il était facile de le voir à leurs cris et à leurs gestes menaçants. Un coup de fusil n'ayant pas suffi pour les calmer, on leur envoya une volée de mitraille. « Alors, dit le capitaine, ils se levèrent brusquement, poussèrent de grands cris, se rassemblèrent, et, après une courte délibération, ils se retirèrent tranquillement. » Mieux avisés, les habitants de la presqu'île Tera-Kako s'approchèrent dans deux pirogues, écoutèrent les explications de Toupaïa, lui répondirent avec politesse, refusèrent de monter à bord, mais acceptèrent quelques présents, et parurent s'en retourner satisfaits. Le jour suivant, sur la même côte, une autre pirogue, la plus grande qu'on eût encore vue, s'avança lentement sous les flancs du navire, comme pour trafiquer. Après avoir essayé quelques petits vols, les sauvages en tentèrent un plus audacieux : le Taïtien Toupaïa avait pour serviteur un enfant nommé Taï-Abo; un Zélandais saisit cet enfant, et l'entraîna dans sa pirogue, qui se mit à pagayer vers le rivage. On fit feu; un des voleurs tomba sur le coup, et Taï-Abo profita de la stupéfaction des autres pour se jeter à la mer et nager vers le navire. Les ravisseurs essayèrent de le poursuivre, mais ils furent arrêtés par une vive fusillade.

Le 20 octobre, Cook mouilla sur une baie qu'il nomma *Tegadou*. Les habitants se comportèrent avec les Anglais d'une façon toute pacifique, ce qui permit aux naturalistes de faire plusieurs excursions dans lesquelles ils observèrent des plantations de patates douces, de taro et de citrouilles, tenues avec beaucoup de soin et de régularité. Deux cents arpents étaient ainsi en culture par lots d'un à deux arpents. La population ne s'élevait guère au delà de 100 âmes. La bonne harmonie s'établit si bien que les botanistes furent souvent transportés à bord par les pirogues des habitants, quand aucune embarcation des navires ne se trouvait sur la plage. De là on passa sur la baie Houa-Houa, où les naturels ne se montrèrent pas moins bienveillants. Cook prolongea la côte, doubla le cap E. de Waï-Apou, et il fut obligé, devant le cap Runawaï, d'avoir recours au canon pour repousser plusieurs pirogues qui s'avançaient avec des intentions évidemment hostiles.

Le 1er novembre, dans la baie d'Abondance, le navire fut environné, un matin, par une cinquantaine de pirogues. Après quelques échanges assez paisibles, se manifestèrent tout à coup des intentions perfides et même des insultes directes. Cook fit tirer quelques coups de fusil, puis un coup de canon à boulet; et le projectile, ricochant au milieu des agresseurs, les mit promptement en fuite. Le 3 au soir, Cook mouilla sur la baie Miti-Anga, qu'il nomma *Baie-Mercure*. Bientôt plusieurs pirogues entourèrent *l'Endeavour*, et les naturels ne répondirent que par des menaces aux avances des Anglais. Loin de leur faire peur, quelques coups de fusil tirés par-dessus leurs têtes ne servirent qu'à les irriter ; mais, comme la

nuit arrivait, ils se retirèrent, promettant de revenir le lendemain en plus grand nombre pour mettre à mort les Européens ; ce qui ne les empêcha pas de tenter, durant la nuit, deux surprises qui furent complétement déjouées. Au moment où *l'Endeavour* sortait de cette baie, deux grandes pirogues parties de la pointe septentrionale s'approchèrent. Les raisonnements de Toupaïa ne parvenant pas à calmer leurs démonstrations hostiles, un coup de fusil fit plus d'impression, et elles virèrent promptement de bord. Devant la baie Wangari, le canon dut encore gronder pour refroidir l'ardeur belliqueuse des naturels qui étaient accourus, au nombre de 200, sur de grandes pirogues. Les naturels des îles Motou-Kawa provoquèrent aussi des voies de fait par des attaques à coups de pierres. Contrarié par le vent, Cook se rendit ensuite dans une vaste baie parsemée d'un grand nombre d'îles, circonstance qui lui a valu le nom de *Baie des Iles*.

Cook fut horriblement contrarié par les vents et les tempêtes dans son exploration de la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande, et là comme partout ailleurs il déploya une constance infatigable. Enfin, le 1er janvier 1770, il doubla le cap Reinga et parut sur la côte occidentale qu'il reconnut jusqu'au cap Borrell ; puis il s'engagea dans le vaste enfoncement que Tasman avait pris pour un golfe, et alla mouiller, le 15 janvier, dans une baie située sur la côte méridionale, à laquelle il imposa le nom de *canal de la Reine-Charlotte*. Ce fut durant cette station que Cook acquit la preuve que les Nouveaux-Zélandais mangeaient les corps de leurs ennemis tués dans les combats. Des ossements humains à demi rongés gisaient çà et là sur le sol, et les sauvages ne se cachaient pas pour dire que c'étaient les restes d'un festin.

Cook désirait savoir s'il n'existait dans le pays aucune tradition touchant le passage de Tasman. Pour s'en assurer, il fit interroger un chef par le Taïtien Toupaïa. A la demande qui lui fut faite, si jamais il avait entendu raconter qu'un vaisseau eût paru sur ces côtes, ce chef répondit que non ; mais il ajouta que ses ancêtres lui avaient dit qu'autrefois il était arrivé, en ce même endroit, un petit bâtiment venant d'une contrée éloignée, nommée *Ulimaroa*, et que dans ce bâtiment se trouvaient quatre hommes qui furent tués lors du débarquement. Au bout de trois semaines, le capitaine remit à la voile. Se dirigeant au S. E., il reconnut que l'enfoncement pris par Tasman pour une simple baie était un véritable détroit. Après avoir remonté la côte de la terre du nord (*Ika-na-Mawi*) jusqu'au cap Topolo-Polo, et constaté que c'était une île, il se dirigea vers la terre du sud (*Tovai-Pounamou*) pour l'explorer à son tour. Enfin, le 31 mars 1770. il perdit de vue la Nouvelle-Zélande. Tandis qu'il en reconnaissait toutes les côtes. qu'il recueillait les plus précieux documents géographiques, ses compagnons Banks et Solander avaient doté la science d'une foule de notions nouvelles sur l'ethnographie et l'histoire naturelle de ces contrées.

Au moment même où Cook passait devant la baie Oudoudou, le capitaine Surville, dont il a déjà été question à propos des îles Salomon. s'y trouvait aussi mouillé. C'était le 17 décembre qu'il y avait jeté l'ancre, et il l'avait nommée *baie*

de Lauriston. Là, une tempête violente lui fit courir les plus grands dangers; d'habiles manœuvres préservèrent le navire, mais la chaloupe, qui était à terre avec les malades, fut obligée de fuir devant le mauvais temps et de se réfugier dans une petite anse près d'un village où commandait un chef nommé Nagui-Nouï. Ce chef reçut les étrangers dans sa propre habitation et leur donna des rafraîchissements autant qu'il était en son pouvoir de le faire, sans vouloir rien accepter en retour. Malheureusement la tempête avait détaché du bord un canot amarré à la poupe, et il était allé s'échouer près du village de Nagui-Nouï; le capitaine envoya à sa recherche, mais les naturels s'en emparèrent et le cachèrent si bien qu'il fut impossible de le retrouver. Surville ne craignit pas de faire lui-même des perquisitions minutieuses dans une petite rivière où il pensait qu'on avait pu le couler; puis, quand il vit que toutes ses peines étaient stériles, il résolut de tirer vengeance du vol. Des sauvages se trouvant dans le voisinage, il leur fit signe d'approcher, en saisit un qui accourut avec confiance, le conduisit à bord, s'empara d'une pirogue, brûla celles qu'il trouva sur le rivage, mit le feu au village, puis appareilla pour quitter la Nouvelle-Zélande. C'était là une vengeance atroce et bien peu justifiable; mais ce qu'il y eut de plus affligeant, c'est que le prisonnier se trouvait être Nagui-Nouï lui-même.

Potier de l'Orme, un des lieutenants de Surville, qui commandait la chaloupe au moment où avait éclaté la tempête, parle ainsi de cet enlèvement: « Je fus très-surpris de voir que l'Indien qu'on amenait à bord, pieds et poings liés, fût le même chef qui, à mon arrivée à l'anse du Refuge, m'avait fait apporter du poisson séché, sans exiger de paiement, avec l'air du monde le plus honnête. Cet infortuné ne m'eut pas plus tôt reconnu, qu'il se jeta à mes pieds les larmes aux yeux, en me disant des choses que je n'entendais pas, et que je pris pour des prières d'intercéder en sa faveur et de le protéger, parce qu'il m'avait rendu service dans une circonstance où j'en avais le plus grand besoin. Je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour lui montrer qu'on ne voulait pas lui faire du mal. Il me serrait dans ses bras, et il me montrait sa terre natale qu'on le forçait d'abandonner. Heureusement pour moi, le capitaine le fit mener dans sa chambre de conseil; car il me faisait peine de voir cet homme alarmé du sort qu'on lui préparait. » Le pauvre Nagui-Nouï ne se remit que difficilement de ses craintes. On remarqua qu'il était extrêmement vorace, et qu'après avoir mangé ce qu'on lui donnait, il allait encore auprès des matelots mendier les restes de leurs vivres. Néanmoins il regrettait souvent sa nourriture primitive, la racine de fougère. Il mourut le 12 mars 1770, en vue des îles de Juan-Fernandez.

A son tour, le 24 mars 1772, le capitaine Marion, commandant des navires *le Mascarin* et *le Castries*, accosta la Nouvelle-Zélande à la hauteur du cap Borrell; ensuite il prolongea toute la bande occidentale de Ika-na-Mawi, et, le 4 mai, il mouilla sur la baie des Iles. La veille, trois pirogues étaient allées au-devant des navires jusqu'à 3 lieues en mer, et les hommes qui en montaient une consentirent, après quelque hésitation, à venir à bord. Ils mangèrent le pain qu'on leur

offrit, mais n'acceptèrent les liqueurs fortes qu'avec une extrême répugnance.

Le 12 mai, les navires se trouvant amarrés dans un bon mouillage, Marion fit établir des tentes sur une île voisine, nommée Motou-Roua, pour y soigner les malades. Dès le premier abord, ils s'étaient vus entourés de pirogues dont les naturels apportaient quantité de poissons qu'ils échangeaient avec empressement pour de vieux clous, des morceaux de fer et quelques verroteries. Tous ces hommes montraient de la sagacité et de l'intelligence. Les chefs se distinguaient des autres par des touffes de plumes plantées au sommet de la tête. On reconnaissait les femmes mariées à une tresse de jonc qui rattachait leur chevelure sur le sinciput, tandis que chez les jeunes filles les cheveux étaient flottants. En indiquant eux-mêmes ces distinctions, les sauvages avaient averti que les hommages pouvaient s'adresser aux filles libres, mais qu'il fallait respecter les femmes mariées. Bientôt ils prièrent les Français de venir les visiter à terre, et l'on se rendit à leur invitation.

Après plusieurs courses dans l'intérieur, Marion avait découvert une forêt de magnifiques cèdres, distante de 3 lieues du mouillage, et où il trouva des arbres propres à remplacer la mâture qu'il avait perdue dans une tempête. Un établissement fut aussitôt formé en cet endroit; on y laissa des ouvriers pour abattre les arbres et les traîner jusqu'à la mer, d'où l'on devait les transporter à bord des navires. Chaque jour, la chaloupe allait leur porter les vivres nécessaires. Trois postes se trouvaient ainsi établis à terre : l'un, sur Motou-Rou, pour les malades, la forge et les hommes qui faisaient l'eau et le bois; le second, à une lieue et demie des vaisseaux, au bord de la mer, pour servir d'entrepôt; puis l'atelier des charpentiers, établi à 2 lieues du rivage et dans la forêt. Chacun de ces postes était protégé par un détachement de soldats, sous les ordres d'un officier, et les naturels y apportaient du poisson, des cailles, des pigeons ramiers, des canards sauvages : ils mangeaient avec les matelots, les aidaient dans leur besogne. A leur tour, attirés par les avances des jeunes filles, les hommes des canots ne craignaient plus de s'aventurer dans l'intérieur, partout fêtés, choyés, bien accueillis. Quand ils étaient fatigués, les sauvages poussaient la complaisance jusqu'à les porter dans leurs bras. Enfin, l'harmonie la plus parfaite paraissant affermie à toujours, Marion donna l'ordre de désarmer les embarcations qu'il envoyait à terre.

Le plus grand bonheur du capitaine était de se trouver au milieu de ces hommes : sa chambre en était toujours remplie; il les comblait de présents et commençait à pouvoir converser avec eux. De leur côté, les sauvages le servaient comme l'eussent fait des esclaves, lui portant chaque jour les plus beaux turbots de leur pêche. Quand il descendait à terre, ils le portaient en triomphe, en poussant des cris de joie; les femmes, les filles, les enfants même, venaient lui faire des caresses; tous l'appelaient par son nom. L'un des chefs qui lui montrait le plus d'égards était celui d'un des principaux villages voisins, et se nommait Tekouri. Le 8 juin, Marion fut accueilli avec des témoignages d'amitié plus vifs.

plus éclatants que jamais. Rassemblés en conseil général, les chefs le proclamèrent le grand chef du pays, et, comme insignes de cette nouvelle dignité, ils lui placèrent sur la tête quatre magnifiques plumes blanches. Quelques jours après, le lieutenant du bord, Crozet, remarqua qu'un jeune sauvage qu'il avait pris en affection, jovial garçon jusque-là, était devenu tout à coup triste et soucieux; il voulut lui faire des présents; l'indigène les refusa, il refusa même des vivres, s'en alla d'un air morne, et ne reparut plus. Il en fut de même de quelques autres sauvages qui étaient devenus les amis des officiers. Ces hommes avaient-ils connaissance d'un complot tramé, et s'étaient-ils retirés soit pour y prendre part, soit pour ne pas tremper dans un crime? On ne le sut pas. D'ailleurs, on s'aperçut à peine de ces absences individuelles : pour ouvrir les yeux aux Français, il ne fallait pas moins qu'une catastrophe soudaine, horrible et imprévue. Laissons Crozet lui-même la raconter :

« Le 12 juin, à deux heures après midi, M. Marion descendit à terre dans son canot armé de 12 hommes, emmenant avec lui deux jeunes officiers, MM. Vaudricourt et Le Houx, un volontaire et le capitaine d'armes du vaisseau. Tekouri, chef du plus grand village, un autre chef et 5 ou 6 sauvages qui étaient sur le vaisseau, accompagnèrent le capitaine, dont le projet était d'aller manger des huîtres et de donner un coup de filet au pied du village de Tekouri. Le soir il ne vint point, comme à son ordinaire, coucher à bord du vaisseau. On ne vit revenir personne du canot; on n'en fut pas inquiet; la confiance dans l'hospitalité des sauvages était si bien établie parmi nous qu'on ne se défiait point d'eux. On crut seulement que M. Marion et sa suite avaient couché à terre dans une de nos cabanes, pour être plus à portée le lendemain de voir les travaux de l'atelier, qui était à 2 lieues dans l'intérieur du pays, occupé à la mâture du vaisseau *le Castries*. Cette mâture était fort avancée, et déjà une partie des matériaux se trouvait transportée assez près du rivage. Les sauvages nous aidaient tous les jours à ces transports très-fatigants.

« Le lendemain à cinq heures du matin, le vaisseau *le Castries* envoya sa chaloupe faire de l'eau et du bois pour la consommation journalière, suivant l'usage établi entre les deux bâtiments, qui envoyaient ainsi alternativement tous les jours pour les provisions communes. A neuf heures, on aperçut à la mer un homme qui nageait vers les vaisseaux; on lui envoya aussitôt un bateau pour le secourir et l'amener à bord. C'était un des chaloupiers, qui seul avait échappé au massacre; tous ses camarades avaient été assommés. Il avait deux coups de lance dans le côté. Il raconta que, lorsque la chaloupe avait abordé la terre sur les sept heures du matin, les sauvages s'étaient présentés au rivage sans armes, avec leurs démonstrations ordinaires d'amitié; qu'ils avaient, suivant leur coutume, porté sur leurs épaules, de la chaloupe sur la rive, les matelots qui craignaient de se mouiller, qu'ils s'étaient montrés enfin, comme à l'ordinaire, bons camarades; mais que les matelots s'étant séparés les uns des autres pour ramasser chacun leur paquet de bois, les insulaires, armés de casse-têtes, de massues et de lances, s'étaient

jetés avec fureur, par troupes de 8 ou 10, sur chacun d'eux, et les avaient massacrés; que lui, n'ayant affaire qu'à 2 ou 3 assassins, il s'était d'abord défendu, et avait reçu deux coups de lance; mais que, voyant venir à lui d'autres insulaires, et se trouvant près du bord de la mer, il s'était enfui et caché dans les broussailles; que, de là, il avait vu tuer ses camarades; que les sauvages, après les avoir tués, les avaient dépouillés, leur avaient ouvert le ventre, et commençaient à les hacher en morceaux, lorsqu'il avait pris le parti de tenter de gagner un des vaisseaux à la nage. Après un rapport aussi affreux, on ne douta plus que M. Marion et les 16 hommes du canot dont on n'avait aucune nouvelle n'eussent éprouvé la même fin que les hommes de la chaloupe.

« Les officiers qui restaient à bord des deux vaisseaux s'assemblèrent pour aviser aux moyens de sauver les trois postes que nous avions à terre. On expédia aussitôt la chaloupe du *Mascarin*, bien armée, avec un officier et un détachement le soldats commandé par un sergent. L'officier avait ordre d'examiner le long de a côte s'il ne découvrirait pas le canot de M. Marion et la chaloupe; mais il lui était surtout recommandé d'avertir tous les postes, et d'aller d'abord au débarquement le plus voisin de l'atelier des mâts pour porter promptement à ce poste, le premier et le plus important, du secours, avec l'avis de ce qui venait de se passer. L'officier découvrit en passant la chaloupe du *Castries* et le canot de M. Marion échoués ensemble dans le village de Tekouri, et entourés de sauvages armés de haches, de sabres et de fusils qu'ils avaient pris dans les deux bateaux après avoir égorgé nos gens. Pour ne rien compromettre, il ne s'arrêta point à cet endroit, où il aurait pu facilement dissiper les sauvages et reprendre les embarcations; il craignait de ne pas arriver à temps au poste de la mâture. Il se conforma donc à l'ordre qu'il avait reçu d'y porter promptement secours, avec l'avis des événements tragiques de la veille et du matin.

« Je me trouvais heureusement au poste; j'y avais passé la nuit, et, sans rien savoir de ce qui se passait, j'y avais fait faire bonne garde. J'étais sur une petite montagne, occupé à diriger le transport de nos mâts, lorsque, vers les deux heures après midi, je vis paraître un détachement marchant en bon ordre avec des fusils armés de baïonnettes, que je reconnus de loin, à leur éclat, pour n'être pas les armes ordinaires du vaisseau. Je compris aussitôt qu'on venait m'annoncer quelque événement fâcheux. Pour ne pas effrayer nos gens, dès que le sergent qui marchait en tête fut à la portée de ma voix, je lui criai d'arrêter, et je m'avançai seul pour apprendre ce dont il pouvait être question. Lorsque j'eus entendu ce rapport, je défendis aux hommes du détachement de parler, et je les conduisis au poste. Je fis aussitôt cesser les travaux, rassembler les outils et les armes; je fis charger les fusils, et partager entre les matelots tout ce qu'ils pouvaient emporter; je fis faire un trou dans une de nos baraques pour enterrer le reste; puis je donnai l'ordre de l'abattre et d'y mettre le feu.

« Nos gens ne savaient rien des malheurs arrivés à M. Marion et à leurs camarades. J'avais besoin, pour nous tirer d'embarras, qu'ils conservassent toute leur

tête. J'étais entouré de sauvages, chose dont je ne m'étais aperçu qu'au moment où le détachement m'avait rejoint et après que le sergent m'eut fait son rapport. Rassemblés par troupes, ils occupaient toutes les hauteurs. Je partageai mon détachement, que je renforçai de matelots armés de fusils, partie à la tête, précédés du sergent, et partie à la queue : les matelots chargés d'outils et d'effets étaient au centre; je formais l'arrière-garde. Partis au nombre d'environ 60 hommes, nous passâmes à travers plusieurs troupes de sauvages, dont les différents chefs me répétaient souvent ces tristes paroles : *Tekouri mate Marion* (Tekouri a tué Marion). L'intention de ces chefs était de nous effrayer, parce que nous avons reconnu que chez eux, lorsque le chef est tué dans une affaire, tout est perdu pour ceux qui le suivent.

« Nous fîmes ainsi près de 2 lieues jusqu'au bord de la mer, ou les chaloupes nous attendaient, sans être inquiétés par les sauvages, qui se contentaient de nous suivre sur les côtés, et de nous répéter souvent que Marion était mort et mangé. J'avais dans le détachement de bons tireurs qui, entendant dire que M. Marion était tué, brûlaient d'envie de venger sa mort, et me demandaient souvent la permission de casser la tête à ces chefs qui semblaient nous menacer. Mais il n'était pas temps de s'occuper de vengeance : dans l'état où nous étions, la perte d'un seul homme était irréparable, et si nous en avions perdu plusieurs, les deux vaisseaux ne fussent jamais sortis de la Nouvelle-Zélande. Nous avions d'ailleurs un troisième poste, celui de nos malades, qu'il fallait mettre en sûreté. J'arrêtai donc l'ardeur de nos gens, et je leur défendis de tirer, leur promettant de donner carrière à leur vengeance dans une occasion plus favorable. Lorsque nous fûmes arrivés à notre chaloupe, les sauvages voulurent nous serrer de plus près. Je donnai l'ordre aux matelots chargés de s'embarquer les premiers; puis, m'adressant à un chef sauvage, je plantai un piquet en terre à dix pas de lui, et je lui fis entendre que, si un seul des siens passait la ligne de ce piquet, je le tuerais avec ma carabine, dont je fis la démonstration de vouloir me servir. Le chef répéta docilement mon commandement aux siens, et aussitôt les sauvages, au nombre de 1,000 hommes, s'assirent tous.

« Je fis successivement embarquer tout le monde, ce qui fut assez long, parce qu'il y avait beaucoup de bagages à mettre dans la chaloupe; que, tirant beaucoup d'eau, elle ne pouvait accoster la terre, et qu'il fallait entrer dans l'eau pour y monter. Je passai le dernier, et j'avais à peine mis le pied dans la mer que les sauvages se levèrent simultanément, forcèrent la consigne, poussèrent le cri de guerre, nous lancèrent des javelots de bois et des pierres qui ne firent de mal à personne. Ils brûlèrent nos cabanes qui étaient sur le rivage, et nous menacèrent avec leurs armes qu'ils frappaient les unes contre les autres. Aussitôt que je me fus hissé dans la chaloupe, je fis lever le grappin, puis j'ordonnai à nos gens de se ranger de manière à ne pas embarrasser les rameurs. L'embarcation était si chargée et si pleine, que je fus obligé de me tenir debout à la poupe, la barre du gouvernail entre les jambes. Mon intention était de ne pas faire tirer un coup

de fusil, mais de regagner promptement le vaisseau, pour envoyer ensuite la chaloupe sur l'île Motou-Roua relever le poste de nos malades, notre forge et notre tonnellerie.

« A mesure que nous nous éloignions du rivage, les cris, les menaces augmentaient, de sorte que notre retraite avait l'air d'une fuite : les sauvages entraient dans l'eau, comme pour venir nous attaquer. Je jugeai alors, avec le plus grand regret, qu'il était important et nécessaire à notre propre sûreté de faire connaître à ces barbares la supériorité de nos armes : je fis lever les rames; je commandai à quatre fusiliers de tirer sur les chefs : chaque coup abattit un de ces malheureux. La fusillade continua ainsi pendant quelques minutes. Les sauvages montrèrent une stupidité incroyable: ils ne comprenaient pas comment ces hommes pouvaient être tués par des armes qui ne les touchaient pas comme un casse-tête ou une massue. Redoublant leurs cris et leurs menaces, ils s'agitaient horriblement sans changer de place; ils restaient sur le rivage comme un troupeau de bêtes. Nous les eussions détruits jusqu'au dernier si j'avais voulu. Après en avoir fait tuer plusieurs, je dirigeai sur le vaisseau, et les cris cessèrent. »

Revenu à bord, Crozet s'occupa du transport des malades, et prit toutes les mesures nécessaires pour que les navires fussent à l'abri d'un coup de main. Le jour suivant, il envoya un détachement sur l'île pour continuer la provision d'eau et de bois : dans l'après-midi, 300 naturels environ sortirent d'un village voisin, prêts à livrer le combat. Pour les prévenir, les Français marchèrent sur eux, la baïonnette en avant, et les repoussèrent jusqu'à leurs maisons, où ils se disposèrent à résister. « Parmi ces naturels, ajoute la relation, on remarquait cinq ou six chefs qui s'agitaient avec violence, exhortant les guerriers à fondre sur l'ennemi. Arrivés à une portée de pistolet, nos hommes firent halte et commencèrent par abattre les six chefs, ce qui mit en fuite tous les autres. Le détachement les poursuivit, en tua une cinquantaine, en culbuta plusieurs dans la mer, et mit le feu aux cases. Cette opération rendit les Français maîtres de l'île entière, et ils en furent quittes pour un homme blessé à l'œil d'un coup de lance. »

Crozet fit enterrer les morts, après avoir recommandé expressément qu'on leur laissât à chacun une main hors de terre, pour prouver aux Zélandais que les Européens ne sont point des cannibales. Il aurait voulu aussi prendre quelques jeunes gens en vie, promettant même une prime de cinquante piastres; mais les insulaires avaient eu soin de faire evacuer sur la grande terre les femmes et les enfants. Quant aux blessés, on essaya d'en saisir quelques-uns; mais les malheureux se débattaient avec frénésie, mordant comme des bêtes féroces, et rompant comme des fils les cordes avec lesquelles on tenta de les garrotter. Il n'y eut pas moyen d'en retenir un seul. Pendant un mois encore, les travaux nécessaires pour fabriquer les mâts du *Castries* et compléter le bois et l'eau, retinrent les Français sur ce point, et plusieurs fois les sauvages tentèrent inutilement de les surprendre.

Avant de quitter cette terre funeste, le capitaine voulut faire un dernier effort

pour se procurer des renseignements sur le sort de Marion et de son escorte. Une chaloupe bien armée de pierriers et d'espingoles porta un détachement vers le village où commandait Tekouri, village qui, d'après les récits des naturels, avait été le théâtre de la catastrophe. L'officier aborda au lieu même où l'on avait vu les canots échoués ; mais ils n'y étaient plus : les naturels les avaient brûlés pour en tirer le fer. Le détachement continua d'avancer ; mais à son approche les habitants avaient pris la fuite, et l'on remarqua de loin Tekouri ayant sur ses épaules le manteau de Marion, qui était de deux couleurs, écarlate et bleu. A peine restait-il quelques vieillards paisiblement assis devant les portes de leurs cases. L'un d'eux, qu'on voulut emmener captif, frappa, sans s'émouvoir, un soldat avec un javelot; il fut tué sur-le-champ, mais on ne fit aucun mal aux autres. Les fouilles opérées dans les huttes firent découvrir dans celle de Tekouri le crâne d'un homme mort depuis quelques jours, et auquel adhéraient encore quelques parties charnues à demi rongées; on y trouva aussi un morceau de cuisse humaine fichée dans une broche en bois et aux trois quarts dévorée. Ailleurs, on recueillit une chemise ensanglantée qui avait appartenu à Marion, les vêtements et les pistolets du jeune Vaudricourt, tombé victime de la catastrophe ; enfin, on découvrit diverses armes du canot et plusieurs lambeaux des hardes des matelots. En représailles du meurtre de leurs compagnons, les Français réduisirent en cendres le village. Enfin, le 14 juillet 1772, ils quittèrent la baie des Iles, laissant dans la mémoire des sauvages de terribles souvenirs de leur passage. Relativement aux motifs qui purent amener l'assassinat de Marion et de ses compagnons, voici, d'après les renseignements recueillis par M. d'Urville, la version la plus vraisemblable : c'était une conséquence des idées d'implacable vengeance adoptées par les naturels. Nagui-Nouï, traîtreusement enlevé deux ans auparavant par Surville, était de la même tribu que Tekouri. La loi de l'honneur, tel qu'on l'entend dans ce pays, exigeait de Tekouri qu'il tirât satisfaction de cet outrage.

Dans son second voyage, en mars et avril 1773, Cook fit une longue relâche dans la baie Dusky, près du cap ouest de la Nouvelle-Zélande ; puis il alla mouiller, le 18 mai, dans le canal de la Reine-Charlotte où il retrouva son compagnon de route, le capitaine Furneaux; ce dernier y séjourna quelque temps et y essuya une catastrophe : ayant envoyé à terre un canot avec des hommes, ce canot ne reparut plus. Cook avait levé l'ancre sans connaître le désastre de son compatriote.

Au mois d'octobre 1774, il revint sur la même baie, où il stationna encore vingt jours. Timides d'abord, les naturels redevinrent familiers. Ils demandaient souvent avec inquiétude aux Européens s'ils n'étaient point fâchés, et les protestations d'amitié les rassuraient à peine. Cependant, à la longue, ils reprirent confiance. A plusieurs reprises, les officiers et les naturalistes se hasardèrent seuls et sans armes à faire des courses dans l'intérieur et à de très-grandes distances du navire sans qu'il en résultât rien de fâcheux. Cook quitta ces parages

pour la dernière fois, le 25 février 1777. Il emmenait avec lui deux jeunes naturels, Tawaï-Aroua et Kokoa, qui ne devaient plus revoir leur patrie. Cette relâche fut aussi utile que les deux autres aux progrès des sciences naturelles : le laborieux Anderson avait augmenté d'une foule d'observations précieuses les observations recueillies dans les campagnes antérieures.

Au mois de novembre 1791, Vancouver stationna trois semaines dans la baie Dusky ; il n'y vit que deux misérables huttes désertes. A son tour, en 1793, d'Entrecasteaux releva les îles Manawa-Tawi et la partie N. d'Ika-na-Mawi, dans une étendue d'environ 25 milles. Du reste, il n'eut, à la voile, que des communications insignifiantes avec les naturels. Dans la même année 1793, au mois d'avril, le capitaine Hansen du *Dedalus*, qui avait porté des vivres à Vancouver, enleva par surprise deux insulaires nommés Oudou et Touki, appartenant au district de Wangaroa, et les emmena sur l'île Norfolk. Pour faire excuser cet acte de brutalité, le gouverneur de l'île, King, montra toutes sortes d'égards à ces jeunes Zélandais, et poussa même la complaisance jusqu'à les reconduire lui-même dans leur patrie six mois après. Ces attentions habilement prodiguées se gravèrent dans l'esprit des naturels, et les disposèrent favorablement.

A cette époque le pavillon britannique commençait à se montrer sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, où la pêche de la baleine et surtout celle des phoques attiraient une foule d'armateurs. Bientôt les aventuriers abondèrent sur ces parages, et les Européens apprirent à connaître les Zélandais. Ils surent que, s'ils étaient des ennemis sanguinaires, intrépides, implacables, et poussant leur vengeance jusqu'à dévorer les cadavres des vaincus, ils pouvaient également devenir des amis fidèles, dévoués et courageux. De leur côté, les Zélandais étudièrent les Européens, les apprécièrent, les ménagèrent. S'apercevant que la supériorité la plus réelle des étrangers consistait dans la possession des armes à feu, ils n'épargnèrent rien pour s'en procurer : ils donnaient jusqu'à douze cochons ou plusieurs centaines de corbeilles de patates pour un fusil. Ainsi, la possession d'un instrument de mort affamait un village pour un mois.

Longtemps ces sauvages se refusèrent à s'embarquer sur les navires anglais pour aller visiter une colonie européenne. Le premier qui s'y décida fut un chef de la baie des Iles, nommé Tepahi. Vers 1805, il se laissa conduire avec ses cinq fils à l'île Norfolk, d'où il passa à Port-Jackson. Fort bien traité par le gouverneur King et par les personnes les plus distinguées de la colonie, il retourna chez lui comblé de présents, et surtout d'instruments utiles. Sur le navire qui ramenait le chef se trouvait un jeune Anglais nommé George Bruce, qui demanda et obtint la permission de rester avec lui à Rangui-Hou. Bientôt George eut acquis et mérité toute l'affection de Tepahi, qui lui donna en mariage sa fille Etoki, âgée de quinze ans à peine, et le nomma son premier général. Pour obtenir ce double honneur, il lui fallut subir un tatouage complet. Bruce devint un personnage important dans sa tribu adoptive, et plus d'une fois il rendit des services essentiels à ses anciens compatriotes; mais ceux-ci ne se montrèrent pas toujours reconnaissants; et

L'un d'eux, entre autres le capitaine Dalrymple du navire *General Wellesley*, se conduisit à son égard comme ne l'aurait pas fait un boucanier ou un pirate. Dalrymple, quoique mouillé sur un point assez éloigné du district de Tepahi, s'était réclamé de Bruce pour obtenir une provision d'espares. Bruce s'y prêta. Alors le capitaine demanda un autre service : il s'agissait de l'accompagner au cap N. pour l'aider dans ses échanges. Malgré sa répugnance, Bruce y consentit; il s'embarqua avec sa femme sous la condition formelle qu'on les ramènerait dans leur tribu. Au lieu de tenir sa promesse, Dalrymple fit route pour l'Inde, abandonna Bruce à Malacca, et vendit sa femme à Penang.

Ces actes de perfidie et de brutalité, qui se reproduisaient de temps à autre, provoquèrent de terribles représailles. Telle fut, entre autres, l'aventure du *Boyd*, capitaine John Thompson. Ce navire allant charger des espares à Wangaroa, avait reçu à bord plusieurs naturels pour les reconduire dans leur patrie. Dans le nombre se trouvait le fils d'un des chefs de Wangaroa, nommé Taara, mais plus connu sous le nom de George. Quoique Taara eût payé son passage, il se prêtait au service du bord, et mettait la main à la manœuvre. Une maladie l'ayant empêché de continuer ce travail gratuit et volontaire, le capitaine le fit châtier sévèrement, lui refusa sa ration, et le menaça de le jeter à la mer. En vain le malheureux Zélandais représenta-t-il qu'en sa qualité de chef il ne devait pas être frappé comme un esclave; on continua de le déchirer de coups. Taara dissimula; mais, arrivé au milieu des siens, il assembla ses amis, et la perte du *Boyd* fut décidée.

Aussi imprévoyant que cruel, Thompson s'était rendu à terre avec son équipage presque entier, laissant le navire à la garde de quelques matelots seulement. A peine parut-il devant Tepouhi, que celui-ci lui reprocha vivement sa conduite envers son fils, et l'assomma d'un coup de casse-tête ; tous ses compagnons eurent le même sort. En même temps se passait à bord une autre scène de carnage : accourus en grand nombre dans leurs pirogues, les naturels surprenaient le navire et sautaient à l'abordage. Quelques-uns des matelots, s'étant réfugiés dans le gréement, furent sauvés par le chef Tepahi, qui venait d'arriver de la baie des Iles, et qui les reçut dans sa pirogue : mais à peine furent-ils arrivés à terre, que les naturels de Wangaroa se précipitèrent sur eux et les égorgèrent. Les corps des victimes furent rôtis et dévorés par les vainqueurs. Des 70 personnes qui montaient *le Boyd*, il n'échappa que deux femmes et un enfant, qui s'étaient cachés dès le premier moment du massacre; découverts plus tard, ils ne subirent aucun mauvais traitement, et furent remis, peu de temps après, à un capitaine qui relâcha dans la baie. Le mousse de la chambre fut aussi sauvé. C'était un enfant qui pendant la traversée avait eu des attentions pour Taara, et celui-ci l'avait pris en affection. Au fort du carnage, il aperçut le chef et courut se jeter dans ses bras, en s'écriant : « George, vous ne voudriez pas me tuer ! » Malgré l'irritation du moment, George le prit sous sa sauvegarde, et il fut épargné. Au reste, le succès devint fatal au vainqueur lui-même : le père de Taara, une fois maître

du *Boyd*, voulut essayer son mousquet; comme il se trouvait auprès d'un baril de poudre défoncé, la poudre prit feu, fit sauter le vieillard et brûla le navire. Cet incident acheva d'exaspérer le jeune chef contre les Européens, auxquels il imputait la mort de son père.

On a vu que le chef Tepahi avait essayé, mais en vain, de sauver quelques matelots anglais. Loin de lui valoir l'amitié des Européens, cette conduite, mal comprise, lui attira leurs ressentiments. On confondit ou l'on feignit de confondre son nom avec celui de Tepouhi, le père de George, et il passa pour l'un des auteurs du massacre. Afin d'en tirer vengeance, plusieurs capitaines baleiniers vinrent mouiller quelques mois après dans la baie des Iles, et attaquèrent de concert la tribu de Tepahi. Les naturels furent très-maltraités, et leur village complétement détruit. Quoique blessé grièvement, l'infortuné réussit à s'échapper, mais il mourut, à quelque temps de là, dans une bataille contre la tribu de Wangaroa, bataille dont l'enlèvement même du *Boyd* était la cause primitive.

Vers le même temps, plusieurs insulaires quittèrent leur pays pour suivre des Européens, et se faire à leurs mœurs en résidant parmi eux comme Tepahi en avait donné le premier exemple. En 1805, Maounga de Korora-Reka se rendit en Angleterre sous la protection du docteur Savage; il y fut présenté à la famille royale et à diverses personnes de distinction qui lui firent de riches cadeaux. Bientôt après son retour, il fut condamné au bannissement par l'ariki pour un vol commis à bord d'un navire. Son exil fut de longue durée, mais lorsqu'il rentra dans son pays, il y jouit d'un certain crédit sous le nom de *King-Harry*. Un autre Zélandais, Mawi, âgé de neuf à dix ans, fut aussi confié par son père, en 1806, à un capitaine qui avait réussi à le convaincre des avantages de la civilisation et des bienfaits du christianisme. Mawi apprit à lire et à écrire chez un colon de l'île Norfolk qu'il suivit, en 1812, à la Nouvelle-Galles du Sud. Là, il passa sous la direction de M. Marsden, principal chapelain de la colonie, qui eut pour lui la plus tendre affection. Le jeune homme accompagna les premiers missionnaires dans son pays, où il leur fut très-utile comme interprète. Peu de temps après, il passa en Angleterre où il fut reçu dans l'établissement de la société des Missions. Sa conduite fut exemplaire. Il montrait la plus grande ardeur pour s'instruire, et le chef des Missions fondait sur lui la plus grande espérance, quand une fièvre putride l'emporta le 28 décembre 1816.

Doua-Tara, neveu de Tepahi, chef de Rangui-Hou, eut une destinée plus singulière encore. Jouet de la mauvaise foi des capitaines, il ne connut de notre civilisation que ses côtés perfides. Embarqué en 1805 sur le baleinier *l'Argo*, il y fit pendant plus d'un an le service de matelot, puis il fut débarqué à Port-Jackson sans avoir reçu la moindre indemnité. Alors il monta sur le baleinier *l'Albion*, capitaine Richardson, et passa six mois à pêcher sur les côtes de la Nouvelle-Zélande. *L'Albion* ayant mouillé à la baie des Iles, Doua-Tara retourna chez ses amis; mais cette fois du moins il reçut divers articles d'Europe en paiement de ses services. Six mois après, le *Santa-Anna*, capitaine Moody, étant survenu, il s'em-

barqua de nouveau, et fut mis à terre à l'île Bounty avec un autre Zélandais, deux Taïtiens et dix Européens, pour tuer des phoques et en préparer les peaux. Abandonnés sur cette plage aride avec une faible provision de pain, de salaisons et d'eau, ces émigrants y passèrent cinq mois, en butte à de grands besoins, à des souffrances inouïes. Au bout de ce temps seulement, Moody reparut, enleva 8,000 peaux, et mit à la voile pour l'Angleterre, l'Angleterre que le pauvre Doua-Tara rêvait depuis si longtemps. Le *Santa-Anna* entra dans la Tamise en juillet 1809. Doua-Tara demanda à voir le roi. Moody le lui promit; mais, au bout de quelques jours, il le fit transborder sur le navire *Ann* qui portait des convicts à la Nouvelle-Galles du Sud. En vain le pauvre insulaire réclama-t-il quelques hardes et des gages pour ses longs services; on lui répondit qu'à Port-Jackson il serait payé avec des mousquets.

Malade, autant de chagrin que par suite du changement de climat, Doua-Tara arriva à bord de *l'Ann*, exténué, à demi mort. Heureusement pour lui, M. Marsden retournait sur ce même naviré à Port-Jackson; mais ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que le missionnaire fut instruit de sa présence. La première fois que M. Marsden l'aperçut, Doua-Tara était tristement assis sur le gaillard d'avant, enveloppé de haillons et souffrant d'une toux violente. Il lui raconta ses aventures; il dit les misères excessives qu'il avait souffertes à bord du *Santa-Anna;* il ajouta que les marins anglais l'avaient cruellement battu, ce qui lui avait occasionné des crachements de sang; enfin, que le capitaine l'avait frustré de ses gages et l'avait empêché de voir le roi. L'homme de charité vint au secours du pauvre Zélandais, qui bien soigné, mis à un régime sain et fortifiant, se rétablit assez vite. Arrivé à Port-Jackson, il demeura huit mois chez M. Marsden à Parramatta, s'occupant de travaux d'agriculture. Enfin, le bon missionnaire passa un marché avec le capitaine du baleinier *Frederick* pour le reconduire dans son pays avec trois autres Zélandais alors employés chez lui. Il avait été stipulé que les naturels travailleraient pour aider à faire la cargaison du navire, tant qu'on serait sur la côte de la Nouvelle-Zélande. Près du cap Otou, Doua-Tara passa deux jours à terre, pour procurer à l'équipage une provision de porcs et de patates; après quoi le capitaine s'occupa de faire sa cargaison d'huile, qui fut prête au bout de six mois. *Le Frederick* se trouvant alors aux environs de la baie des Iles, Doua-Tara et ses compagnons rappelèrent au capitaine ses engagements, et le supplièrent de les déposer dans leur patrie. dont les côtes étaient devant leurs yeux. Quelle fut leur surprise quand il leur répondit qu'il allait à l'île Norfolk, et que sur sa route il accosterait pour les débarquer sur quelque autre point de la Nouvelle-Zélande! C'était encore une nouvelle perfidie. Arrivés à l'île Norfolk, ces malheureux Zélandais furent envoyés à terre pour y faire de l'eau : chavirés par la houle, ils faillirent se noyer sous des rochers creux du rivage. Pour exprimer ce qu'il avait éprouvé, Doua-Tara disait que, dans ce moment périlleux, « son cœur était plein d'eau. » Il n'était pas au bout de ses infortunes. Quand ils furent revenus à bord, le capitaine du *Frederick* déclara à ses passagers qu'il allait mettre

à la voile pour l'Angleterre ; qu'en conséquence il les laisserait sur l'île Norfolk. En effet, on les abandonna sur cette terre déserte et sans ressource. Ils y furent trouvés par le capitaine Gwyner du baleinier *l'Ann*, qui les recueillit mourants de faim, et les ramena à Parramatta auprès de M. Marsden.

Enfin, à la suite d'un nouvel accord et d'une nouvelle campagne de cinq mois, le pauvre Doua-Tara fut rendu à sa patrie en 1812, avec des semences de blé et des instruments d'agriculture qu'il avait apportés de Parramatta. Dès son arrivée, il fut investi de l'autorité de son oncle Tepahi, qui venait de mourir. Tout préoccupé d'améliorations agricoles, il rassembla ses amis, leur expliqua les avantages qui pouvaient résulter pour eux de la culture des terres, leur montra son blé, leur expliqua que cette graine était la base du pain et du biscuit qu'ils mangeaient avec tant de plaisir à bord des navires européens ; puis, il leur en distribua une partie, réservant le reste pour lui et son oncle Shongui, l'un des chefs les plus influents de cette contrée de la Nouvelle-Zélande.

Instruit des bonnes dispositions des naturels, M. Marsden songea à envoyer sur les lieux MM. Kendall et Hall, pour examiner les localités et calculer les chances d'un établissement. Ces deux évangélistes arrivèrent à la baie des Iles le 1er juillet 1814, et passèrent six semaines à visiter les tribus voisines. Partout on leur fit le meilleur accueil, et à leur départ les chefs du pays voulurent les accompagner, afin que M. Marsden se décidât plus promptement à fonder une mission chez eux. Ne voulant pas confier à d'autres cette importante affaire, M. Marsden s'embarqua, le 19 novembre 1814, avec MM. Kendall, Hall, King et leurs familles. En passant devant Wangaroa, il eut la satisfaction d'apaiser une guerre violente qui s'était élevée entre ses tribus et celles de la baie des Iles, où à son arrivée il visita plusieurs tribus. Partout il fut accueilli avec joie et respect, partout il reçut les hommages des chefs. Ayant poussé même jusqu'à la baie Shouraki, accompagné d'une escorte nombreuse de naturels, l'ariki Houpa, l'un des plus puissants de la contrée, lui fit une réception des plus distinguées. Revenant à la baie des Iles, M. Marsden y convoqua une assemblée des chefs du pays, et là, en présence de tous, se conclut un marché qui attribuait à la société générale des Missions, moyennant le prix de 12 haches, 200 acres de terre sur le territoire de Rangui-Houa. Pour sceller ce traité, le vendeur apposa sur le papier la copie du tatouage qui lui couvrait la figure. Des cases furent promptement élevées, dans lesquelles les missionnaires se logèrent avec leurs familles et des ouvriers qui les avaient suivis. L'établissement se composait de 25 Européens de tout sexe et de tout âge. M. Marsden partit le 26 février 1815, avec le regret de laisser Doua-Tara très-malade d'une affection d'entrailles qui l'emporta peu de temps après. C'était pour la Nouvelle-Zélande une perte irréparable : seul de ses compatriotes, Doua-Tara avait vécu assez de temps parmi les Européens pour comprendre leur civilisation.

Par suite de cet événement, les missionnaires installés à Rangui-Hou avaient à craindre les effets des coutumes superstitieuses, toutes puissantes dans cette contrée, un usage bizarre voulant qu'à la mort d'un ariki les nations voisines

viennent ravager en armes son territoire. Grâce à l'intervention du puissant Shongui et de plusieurs autres chefs, ils échappèrent au danger. Ces pieux colonisateurs s'occupèrent avec zèle de la culture des terres, de l'instruction des enfants et de la conversion des naturels. Le sol répondit mieux à leurs désirs que l'esprit des indigènes : la plupart des produits d'Europe réussirent dans les plantations; mais, à part quelques enfants qui apprirent à lire et à écrire, leurs efforts spirituels restèrent sans succès. Le caractère de cette race avide de sang et de combats semblait presque incompatible avec une religion de mansuétude et de paix. Au lieu de parvenir à éteindre les guerres, la présence des Européens ne servit qu'à les rendre plus meurtrières, en amenant l'introduction des armes à feu. Pour en obtenir des colons, les naturels employèrent tour à tour la douceur et la menace; allant même jusqu'à leur refuser des vivres pour les porter aux baleiniers, qui se montraient infiniment moins scrupuleux.

Quoi qu'il en soit, le progrès ne s'arrêtait pas. Au mois d'avril 1817, M. Kendall avait réuni dans son école jusqu'à 70 enfants, moitié de l'un, moitié de l'autre sexe, qui montraient pour la lecture et l'écriture une aptitude presque égale à celle de jeunes Européens. Si les parents ne les eussent souvent dérangés pour les envoyer à la recherche des vivres nécessaires à leur subsistance, sans doute ils eussent fait des progrès bien plus grands encore. Vers ce temps, M. Marsden envoya à la baie des Iles six bêtes à cornes. Ce fut aussi à cette époque qu'eut lieu une guerre entre les peuples de la baie d'Abondance et Shongui d'accord avec Houpa, ariki des bords du Shouraki. Il s'agissait de venger trois meurtres commis sur des membres de la tribu de Shongui. Les forces réunies des deux chefs ne s'élevaient qu'à 800 guerriers; mais les armes à feu leur donnaient un grand avantage. Cinq cents villages furent livrés aux flammes. Outre une quantité considérable de morts, il y eut 2,000 prisonniers de tout sexe et de tout âge, que les chefs se partagèrent comme esclaves. Une seule pirogue de Rangui-Hou rapporta 70 têtes préparées suivant les procédés du pays. La même année, Touaï et Titari, de la tribu de Paroa, s'embarquèrent pour Port-Jackson, et de Port-Jackson pour l'Angleterre sur le brick *le Kanguroo*. Arrivés à Londres l'année suivante, les deux Zélandais passèrent dix mois dans les écoles de la société des Missions, mais ils ne prêtèrent un peu d'attention qu'aux arts mécaniques. La civilisation ne les avait pour ainsi dire qu'effleurés, quand ils retournèrent dans leur patrie, en 1819, avec M. Marsden et trois nouveaux missionnaires suivis de leurs familles. Ceux-ci s'établirent à Kidi-Kidi sous la protection de Shongui, sur un territoire de 13,000 acres, acheté de ce chef moyennant 48 haches. Témoin de cette nouvelle organisation, Koro-Koro montra un regret si vif de n'avoir point de missionnaires chez lui, que M. Marsden se décida à fonder une petite annexe dans un de ses domaines nommé Manawa-Oura.

La puissance et l'influence de Shongui sur toute la partie septentrionale d'Ika-na-Mawi étaient alors en voie de progression. Ce chef, l'une des têtes les plus caractérisées de cette race, affectait déjà des prétentions à l'autorité suprême en

se gardant, toutefois, de heurter l'esprit essentiellement indépendant des chefs zélandais. Comme il voulait arriver à son but par la terreur des armes, il ménageait les missionnaires parce que leur présence attirait des navires anglais et le mettait à même de faire de beaucoup plus fréquentes acquisitions de fusils, et que d'ailleurs les ouvriers de la Mission savaient seuls entretenir et réparer les armes de ses guerriers. Aucune pensée religieuse ne se mêlait à ses égards; suivant lui, les dogmes du christianisme ne pouvaient convenir qu'à une nation d'esclaves, tandis que les idées nationales touchant la gloire militaire et la destinée future de l'âme, suivant le rôle que l'homme a rempli sur la terre, étaient des dogmes bien plus dignes d'un peuple fier, noble et indépendant. M. Marsden cite un fait qui prouve comment Shongni savait faire respecter son rang. Un jour, des habitants du district de Wangaroa s'emparèrent d'une baleine échouée sur une portion du littoral qui appartenait à ce chef, et la mangèrent. C'était la seconde injure à venger; car déjà, précédemment, les naturels d'un autre village, situé dans le même district, avaient déterré les ossements du beau-père de Shongui, les avaient dispersés, en avaient fait des hameçons, et fiché le crâne sur un pieu. Le sang seul pouvait laver une pareille insulte. D'abord Shongui marcha avec ses guerriers contre la tribu qui avait profané la sépulture de son beau-père; arrivé à une portée de fusil du village, il déclara qu'il venait demander satisfaction. Les coupables confessèrent leur tort; alors le chef ordonna le feu et tua cinq hommes. Supplié par les habitants de borner là ses vengeances, la mort de cinq hommes étant, disaient-ils, une expiation suffisante, Shongui se laissa fléchir; mais, passant ensuite sur le territoire de ceux qui lui avaient volé la baleine, il s'empara de leurs cochons, et détruisit la pirogue qui avait servi au rapt.

Au mois d'octobre, M. Marsden parcourut à pied une grande étendue de la partie septentrionale de Ika-na-Mawi. Il s'avança jusqu'à l'embouchure du Shouki-Anga, puis visita le fertile district de Tae-Ame, où l'on trouve des traces encore récentes de l'action des volcans. Dans toutes ces courses, il fut parfaitement reçu par les naturels; partout il trouva l'hospitalité la plus cordiale et la plus franche. Dans chaque village on lui fournissait une escorte d'honneur pour l'accompagner jusqu'au village voisin; et même plusieurs de ceux qui en faisaient partie restaient pour lui servir de guides dans le reste du voyage. Au mois de février 1820, M. Marsden revint à la baie des Iles. Il employa plus de six mois à parcourir les différents établissements du N. de la Nouvelle-Zélande jusqu'à Viti-Anga. Ce fut à Kaï-Para qu'il fit connaissance avec le célèbre Moudi-Panga, le plus vaillant des rivaux de Shongui.

Moudi-Panga, homme d'un esprit vif et pénétrant, était plein d'intelligence et avide de s'instruire. D'une taille moyenne, actif et robuste, avec un regard fier et spirituel, il avait, malgré ses 50 ans, une physionomie martiale et belle, qui commandait le respect et l'obéissance. Vainqueur dans presque toutes les occasions, seul il avait pu opposer une digue aux empiétements de Shongui. Dès 1808, ce dernier avait marché contre lui avec des forces supérieures : Moudi-Panga

tailla ses armées en pièces, lui tua deux de ses frères et la plus grande partie de ses officiers; Shongui lui-même ne trouva son salut que dans une prompte fuite. Longtemps après, les chefs de la baie des Iles voulurent prendre leur revanche; ayant réuni leurs forces, ils firent une nouvelle invasion sur le territoire de Kaï-Para. Ils comptaient beaucoup sur le grand nombre d'armes à feu qu'ils possédaient; mais l'adroit Moudi-Panga sut neutraliser cette cause de supériorité : il ordonna à ses guerriers de se jeter à plat ventre contre terre quand on les coucherait en joue, puis, la décharge faite, de se relever et de courir sur l'ennemi. Le stratagème eut un plein succès : les hommes de la tribu envahie, tombant sur leurs adversaires avec leurs casse-têtes, s'en servirent avantageusement, tandis que ceux-ci ne savaient plus que faire de leurs fusils. L'armée de la baie des Iles fut presque entièrement détruite; à peine s'en échappa-t-il 15 hommes sains et saufs. Malgré ces glorieux exploits, Moudi-Panga désirait vivre en paix; il ne combattait que pour sa défense et celle de son peuple, et déplorait la nécessité qui l'y contraignait. Souvent il témoigna à M. Marsden le désir qu'il avait de voir une paix durable s'établir entre les chefs de la Nouvelle-Zélande, et il souhaitait ardemment l'arrivée des missionnaires sur son territoire, parce qu'il les regardait comme les agents les plus sûrs d'une civilisation prochaine.

Dans sa longue pérégrination évangélique, M. Marsden trouva encore d'autres chefs animés de vues justes et de sentiments droits. Il en rapporta une connaissance complète et approfondie de ce peuple : il s'assura par lui-même de tous les éléments de grandeur et de richesse que renfermait la contrée, constatant d'une manière irrécusable que les seuls obstacles à ses progrès futurs se trouvaient dans la multiplicité des superstitions régnantes, et surtout dans ses habitudes belliqueuses, qui la constituaient en un état de guerre permanente.

Les missionnaires travaillaient donc à consolider leurs premiers établissements et à en créer de nouveaux. Dans le cours de 1823, deux d'entre eux poussèrent une reconnaissance jusqu'à la baie Shouraki pour s'établir dans le district de Wangari; mais la guerre l'avait dépeuplé, et les derniers habitants s'étaient réfugiés dans les forêts. Ils vinrent alors à Wangaroa, où ils achetèrent un peu de terrain du chef George ou Taara, et se bâtirent une petite habitation où deux autres de leurs collègues les rejoignirent. M. Marsden parut encore cette année, au mois de juillet, à la baie des Iles : c'était son quatrième voyage. Le navire *Brampton*, sur lequel il était venu, ayant fait naufrage dans la baie, à l'entrée de la rivière Waï-Tangui, les naturels se comportèrent avec une probité et une convenance qui eussent fait honneur à un peuple civilisé : le sauvetage du bâtiment fut respecté, pas un seul vol ne fut commis. Vers la fin de 1823, un renfort de prédicateurs évangélistes arriva à la Nouvelle-Zélande et y fonda l'établissement de Paï-Hia sous la protection du chef Tekoke, vieillard d'un caractère doux et bienveillant.

Cependant la mort opérait quelques changements parmi les chefs de la contrée. Koro-Koro et son oncle Kaïpo, chefs de la baie Shouraki, ayant succombé, l'un

à la maladie, l'autre dans un combat, leur successeur fut Touaï, ce même Zélandais qui avait fait le voyage d'Angleterre et qui se plaisait tant à en singer les mœurs. Touai avait un oncle nommé Pomare, chef de Mata-Ouwi, près de Korora-Reka, guerrier illustre parmi les siens, et d'une bravoure au-dessus de toute croyance. A cette époque, Pomare, à la tête de 130 hommes d'élite, porta la guerre chez les tribus du sud. De victoire en victoire, il poussa, dit-on, jusqu'au détroit de Cook, ravageant tout sur son passage, et s'en retourna par la bande occidentale d'Ika-na-Mawi, faisant ainsi le tour entier de l'île sans rencontrer aucun adversaire assez puissant pour l'arrêter. Cette expédition plaça ce guerrier au premier rang dans l'estime de ses compatriotes: Touaï, qui avait vu Napoléon à Sainte-Hélène et avait entendu raconter les merveilles de sa vie, disait que Pomare était le *Panapati* (Bonaparte) de la Nouvelle-Zélande.

Ce fut en avril 1824 que la corvette française *la Coquille*, commandée par M. Duperrey, mouilla devant le village de Paroa. La meilleure intelligence régna entre les Français et les indigènes. Touaï ne quittait presque point le bord. Plein d'attention pour ses hôtes, il procura au lieutenant d'Urville, pour lequel il s'était pris d'amitié, une foule de documents pleins d'intérêt. Quelques officiers de la corvette tentèrent de petites reconnaissances intérieures. Ceux qui se rendirent à Kidi-Kidi, dans la tribu de Shongui, n'eurent point à se louer des procédés des Zélandais; M. d'Urville, au contraire, trouva un excellent accueil à Paï-Hia, chez Tekoke, et à Mata-Ouwi, où M. Kendall vivait sous la protection de Pomare.

Au mois d'octobre suivant, Touaï étant mort à la suite d'une longue et douloureuse maladie, Touao, son cousin, lui succéda; mais, sous ce nouveau chef, la tribu de Paroa, longtemps florissante et jalousée par les peuplades du nord de la baie des Iles, vit s'évanouir sa force et son influence. Les Nga-Pouïs, réunis aux guerriers de Waï-Mate, fondirent sur le pâ de Kahou-Wera, en saccagèrent les habitations, et obligèrent ceux qui les occupaient à se disperser dans les tribus voisines. Sans y prendre part directement, Shongui fut l'instigateur de cet acte de violence: il ne pouvait souffrir rien qui portât ombrage à sa suprématie; et comme, sous les lois de Koro-Koro, le peuple de Paroa l'avait souvent entravé dans ces projets ambitieux, il avait saisi l'occasion de se venger. Bientôt il reprit lui-même les hostilités. En février 1825, il quittait la baie des Iles à la tête de 400 guerriers, et allait rejoindre une armée alliée beaucoup plus considérable. Il s'agissait de combattre son ancien rival le vaillant Moudi-Panga, à l'intention duquel il avait fait naguère le voyage de Londres. Malgré la résistance opiniâtre de la tribu de Kaï-Para, Shongui resta maître du champ de bataille; il y perdit son fils aîné, beau jeune homme de vingt ans, mais il eut la joie de tuer Moudi-Panga et de le dévorer.

Shongui expia son triomphe par des chagrins domestiques. Après son fils, un de ses gendres mourut dans les combats; sa fille aînée périt de consomption; sa favorite se pendit pour avoir été prise en flagrant délit avec l'époux de la malade; et sa sœur faillit être tuée par lui-même pour avoir aidé la favorite dans son suicide:

deux fois il fit feu sur elle, deux fois il la manqua; enfin, une autre de ses femmes fut immolée publiquement pour cause d'adultère, et, pour comble de désastre, des voisins avides le dépouillèrent de plusieurs de ses propriétés. Exaspéré par tant de revers, Shongui voulut quitter Kidi-Kidi et se fixer à Wangaroa.

Wangaroa était occupée par les tribus des Nga-te-Oudous qui comptaient environ 200 guerriers, et par celles des Nga-te-Pos qui en comptaient près de 700. A la nouvelle de l'invasion de Shongui, les Nga-te-Oudous prirent la fuite, abandonnant sans défense les missionnaires de Wesley, dont l'établissement, composé d'un jardin en plein rapport, d'une belle pièce de terre de quatre acres environ, cultivé en blé, d'une habitation solide et commode, d'une grange, d'un atelier de charpentier et de diverses dépendances, fut livré au pillage. Ce ne fut qu'à grand'peine et en courant plusieurs fois le risque d'être massacrés, que les évangélistes regagnèrent la baie des Iles. Quant aux Nga-te-Pos, ils ne cédèrent pas ainsi la place. Retranchés dans leur pâ, ils s'y défendirent vaillamment pendant plusieurs jours; mais enfin ils furent accablés par le nombre et payèrent cher leur résistance. A peine parvint-il à s'en échapper une dizaine. La tête du chef, le vieux Matapo, fut plantée sur une perche dans la baie des Iles, comme un trophée de la victoire, et elle y resta longtemps. Du reste, Shongui, le corps traversé par une balle, faillit lui-même trouver la mort.

Les missionnaires se trouvaient dans une position des plus critiques. Quoique Shongui ne se montrât pour eux bienveillant qu'à demi, c'était à l'ombre de son nom qu'ils s'étaient jusqu'alors maintenus dans la contrée : sa mort pouvant causer des troubles interminables, ils envoyèrent à Port-Jackson tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Quand même des navires anglais ne se fussent pas trouvés en rade, ils avaient alors un moyen de salut, c'est-à-dire un petit schooner de 60 tonneaux, *l'Herald*, construit par eux sur les lieux mêmes, et lancé à la mer aux acclamations des sauvages émerveillés. Plus tard, en 1828, il se perdit sur la côte, fut pillé par les naturels, et il fallut le remplacer.

Le 12 mars 1827, *l'Astrolabe* mouilla devant le village ruiné de Paroa. Ce navire venait d'accomplir sur les côtes de la Nouvelle-Zélande de grands travaux hydrographiques, durant lesquels il avait couru plus d'un danger imminent, et reconnu un développement de 350 lieues de côtes. Après avoir essuyé des temps affreux, dans sa traversée de Port-Jackson à la Nouvelle-Zélande, M. d'Urville avait accosté l'île Tawaï Pounamou, à la hauteur du cap Foul-Wind, le 10 janvier 1827; puis il avait rangé la côte jusqu'au cap Farewell. Pénétrant ensuite dans le détroit de Cook, il avait exploré avec soin la grande baie Tasman, où pendant une relâche de quelques jours, il avait eu avec les naturels des relations fréquentes et amicales. De là on s'était engagé dans des passes inconnues où deux fois *l'Astrolabe* avait failli périr. Sorti du détroit de Cook, le capitaine avait relevé avec la plus scrupuleuse exactitude toute la côte orientale de l'île Ika-na-Mawi. Après avoir mouillé sur plusieurs points de la baie Shouraki, où il découvrit des îles et des canaux inconnus jusqu'alors, il avait continué de relever la côte jusqu'au cap

Nord; enfin, retournant sur ses pas, il venait jeter l'ancre dans la baie des Iles. Durant sa courte relâche, M. d'Urville fit plusieurs excursions à Paï-Hia, à Korora-Reka, et jusqu'à Kawa-Kawa; et, sur tous ces points, s'abouchant avec les naturels et les missionnaires, il recueillit une foule de renseignements utiles. Réunis à ceux qui ont été le résultat de ses observations, en 1824, pendant la relâche de *la Coquille*, ces documents forment un travail étendu et presque complet qui a paru avec le *Voyage de l'Astrolabe.* Au départ de la frégate, les missions zélandaises semblaient un peu plus rassurées sur leur avenir. Un nouvel établissement fondé sur les bords du Souki-Anga, dans un lieu nommé Mangounga, se formait sous la protection d'un chef puissant, nommé Patou-One, homme d'une grande réputation de talent et de bravoure, qui leur donna des preuves de la plus grande bienveillance.

Enfin, le célèbre Shongui mourut à Wangaroa, dans le pâ de Pinia, qu'il habitait depuis le jour où il y était entré de vive force. A sa dernière heure, ce chef redouté, conservant toute sa présence d'esprit, appela ses enfants, les exhorta à rester unis, leur recommanda les missionnaires; et, ce qui est plus extraordinaire pour un homme si cruel et si avide de sang, il défendit expressément qu'on immolât sur sa tombe aucun de ses esclaves. Son successeur dans le commandement de Kidi-Kidi fut son cousin Rewa, ami des missionnaires, qui s'était toujours montré d'une humeur beaucoup plus pacifique que les autres chefs; aussi les colons virent-ils son avénement avec plaisir.

L'année 1829 paraît s'être écoulée d'une manière assez paisible. Si les évangélistes ne faisaient pas beaucoup de prosélytes, leur influence politique et religieuse prenait peu à peu de l'extension; le caractère des insulaires semblait s'adoucir; plusieurs chefs eux-mêmes paraissaient las de la guerre, et soupiraient après un état de choses moins précaire et plus stable. En un mot, ils se flattaient d'obtenir bientôt des succès plus complets. Le plus grand obstacle à la propagation de la religion nouvelle parmi les Nouveaux-Zélandais, c'est le fractionnement du pays en une foule de petits États formant comme autant de républiques gouvernées par des chefs influents. Entre ces diverses tribus règnent des guerres opiniâtres et sanglantes qu'éternisent les préjugés d'honneur militaire et la nécessité de laver le sang par le sang. Pour qu'une tribu entière devienne chrétienne, il faudrait qu'elle pût se faire respecter des peuplades voisines, soit par ses propres forces, soit par le secours des Européens. Quand les partisans que les missionnaires travaillent à se faire autour de leurs établissements seront assez nombreux pour former une sorte de garnison ou de garde permanente, il est très-probable que ce but sera atteint.

CHAPITRE XL.

NOUVELLE-ZÉLANDE. — GÉOGRAPHIE. — PRODUCTIONS. — INDIGÈNES.

Sous la désignation de Nouvelle-Zélande sont comprises les terres australes renfermées d'une part entre le 34° et le 48° de latitude S.; de l'autre, entre le 164° et le 176° de longitude à l'E. du méridien de Paris. Toutefois la superficie de leur sol ne peut guère se comparer qu'à celle d'une zone de 400 lieues terrestres de long avec une largeur très-variable, mais dont la moyenne serait de 25 lieues. Vers son milieu, cette bande est partagée en deux parties par le canal de Cook, sorte d'entonnoir dont la bouche est tournée vers la mer occidentale et qui se termine par une étroite issue dans la mer de l'E. Pour désigner les deux îles principales, Cook employa les mots *Tovy-Poenammou* et *Eahi-Nomauwe*, qu'il tenait des naturels; pour la dernière, il y eut évidemment erreur de transcription. M. d'Urville a constaté que les deux noms étaient usités parmi les naturels du détroit pour indiquer les deux terres situées, l'une au S., l'autre au N.; mais il doute qu'ils soient unanimement reçus dans les deux îles. Toutefois, il les a consacrés sous la forme rectifiée de *Tawaï-Pounamou* et *Ika-na-Mavi*. Le premier indique le lac où se recueille le *pounamou* ou jade vert, qui se trouve effectivement sur l'île australe; l'autre, qui signifie *poisson de Mawi*, a trait à certaines idées superstitieuses dans lesquelles les naturels comparent cette terre à un poisson dont les membres seraient représentés par quelques-uns des caps principaux. Suivant leurs traditions, Mawi est le nom du fondateur de leur race.

Ces terres, celles du nord surtout, jouissent d'une température uniforme et modérée qui rend le climat salubre et le sol fécond. Les arbres conservent leur feuillage jusque dans l'hiver, et aux mois d'avril et de mai, qui correspondent à nos mois d'octobre et de novembre, les plantes potagères de l'Europe centrale y sont en pleine floraison. D'un autre côté, les vents soufflent avec une grande fureur sur les côtes et en rendent la navigation pénible et dangereuse. Tasman, Surville, Cook, Marion et d'Urville éprouvèrent successivement d'horribles bourrasques qui compromirent le sort de leurs bâtiments. Ces tempêtes auraient des effets plus dangereux encore si la côte n'offrait une suite d'excellents ports et de havres abrités.

Les seuls quadrupèdes connus sur la Nouvelle-Zélande avant sa découverte étaient le chien et une sorte de rat plus petite que celle d'Europe. Cook y introduisit les cochons, et les missionnaires y ont apporté plusieurs espèces d'animaux domestiques, qui y réussiront très-bien si les naturels veulent le permettre. Les mammifères amphibies étaient plus variés : les phoques abondaient sur ces

côtes, surtout dans le S. : les baleines et les marsouins sillonnaient la mer. Dans l'ordre des reptiles, les recherches des naturalistes n'ont fait connaître qu'un petit lézard très-inoffensif. Pourtant les indigènes ont des notions relatives à l'existence de serpents dangereux et d'énormes lézards capables de dévorer un enfant. Les contrées intérieures recéleraient-elles donc des serpents et des crocodiles, ou bien n'est-ce là qu'un conte populaire? La famille des oiseaux a offert un plus riche tribut à l'histoire naturelle, et les bois de la Nouvelle-Zélande ont enrichi de plusieurs espèces nouvelles les catalogues des ornithologistes. Tels sont le perroquet-nestor, le philédon à cravate, deux ou trois sortes de colombes, un carouge à caroncules, le glaucops cendré. Une espèce fort remarquable est une sorte de casoar nain, qui a été désigné sous le nom générique d'*apterix*. Le capitaine d'Urville apprit que cette espèce est commune sur les flancs du mont Ikou-Rangui, et qu'on en fait la chasse aux flambeaux, avec des chiens. Le perroquet-nestor, nommé *kaka* dans le pays, et le philédon à cravate (*toui*), étaient les seuls oiseaux qu'on eût tenté d'apprivoiser, l'un à cause de sa familiarité, l'autre pour lui apprendre à parler et à siffler. Aujourd'hui, quelques familles nourrissent des poules, et le chant du coq plaît beaucoup à ces sauvages, ainsi que son attitude belliqueuse. Enfin, la tribu des insectes est pauvre en grandes espèces. Quelques papillons nocturnes et un très-petit nombre de coléoptères ont été recueillis sur cette grande terre; mais on y voit des fourmis, de petites sauterelles, des araignées et des mouches. Les moustiques, les mouches de sable et les mouches bleues de la viande sont les seuls insectes importuns et malfaisants.

Sur les rivages de la Nouvelle-Zélande vivent diverses sortes de coquilles marines; les ampullaires foisonnent sur les rives fangeuses des torrents. Il y a beaucoup de crustacés, surtout le long de Tawaï-Pounamou; car les habitants ont été nommés, pour ce motif, *Kai-Kohoura* (mangeurs d'écrevisses), par ceux de l'autre île. Les sauvages plongent dans la mer, du fond de laquelle ils détachent ces crustacés avec leurs pieds. Nous n'énumérerons pas tous les poissons qui peuplent les baies et les canaux de ces îles, et dont plusieurs fournissent une chair exquise; qu'il suffise de nommer les genres spare, scombre, serran, trigle, raie, labroïde, etc., représentés chacun par une ou plusieurs espèces, tandis que d'autres se rapprochent des soles, des carrelets, des morues, des mulets et des anguilles de nos contrées. Un petit poisson d'eau douce, voisin des galaxies, infeste l'aiguade de la baie des Iles, et il est si visqueux de sa nature, qu'il s'introduit dans les seaux et les tonneaux, dont il corrompt le contenu en se putréfiant. Quant au règne végétal, sans être riche et majestueux comme dans les îles équatoriales, élégant et varié comme dans l'Australie, il est dignement représenté à la Nouvelle-Zélande. Une flore d'environ 400 espèces résulte déjà des recherches opérées jusqu'à ce jour, et de nouvelles investigations accroîtront sans doute ce chiffre. Les seules familles de fougères comptent 45 espèces.

A l'ensemble de ses caractères, il est aisé de reconnaître que la population de

la Nouvelle-Zélande appartient à la grande famille polynésienne qui habite les îles Havaï, Taïti, Hamoa et Tonga; mais sur ces terres australes et sous leur climat plus sévère, elle a acquis un degré d'énergie et de vigueur remarquable. Chez elle la soif des combats, le mépris de la mort et le point d'honneur individuel ont été portés à un degré inconnu parmi les peuplades plus amollies de la zone torride. Voici comment on peut généraliser ce type: taille moyenne, conformation régulière, membres vigoureux, peu d'embonpoint, physionomie caractérisée, teint d'un jaune peu foncé, cheveux longs, plats, lisses, le plus ordinairement noirs, quelquefois châtains, yeux grands et bien fendus, nez bien fait, quoique un peu dilaté, peu de poils sur le corps. On y remarque, dans une certaine proportion, des individus plus petits, plus trapus, plus larges de carrure, au teint foncé sans être noir, avec des cheveux crépus, la barbe frisée, les yeux petits, enfoncés, perçants, et le corps beaucoup plus velu; ce qui a engagé des voyageurs à séparer les Zélandais en deux races distinctes; mais M. d'Urville n'y voit que deux variétés, et la dernière serait due au mélange des conquérants, qui appartenaient à la race polynésienne pure, avec les autochthones, qui pouvaient être des Mélanésiens semblables aux indigènes des Nouvelles-Hébrides ou de la Nouvelle-Calédonie. Pour ce qui est des femmes, elles sont pour la plupart bien inférieures aux hommes. Leur visage manque d'expression et de délicatesse; leurs membres sont trop gros, leur sein trop fort, leur taille trop courte et trop ramassée. Dès qu'elles deviennent mères, elles perdent toute la fraîcheur de la jeunesse. Il en est qui, plus favorisées, conservent leurs traits gracieux', leurs longs cheveux noirs, leurs yeux plein de feu et de vivacité; mais ce ne sont là que de très-rares exceptions.

Presque toujours accompagnés de catastrophes sanglantes, les premiers rapports qu'eurent les Européens avec les Zélandais valurent à ces indigènes un renom de barbarie et de férocité que semblaient mieux justifier encore leurs horribles habitudes de cannibalisme. Plus tard cependant on reconnut que souvent l'agression était venue des Européens parce qu'ils ne connaissaient pas les coutumes des insulaires. L'étiquette et l'honneur voulaient qu'on ne se présentât devant des étrangers que les armes à la main, et en faisant des démonstrations belliqueuses qui, au fond, n'étaient ici qu'une parade militaire, qu'un honneur rendu à des hôtes inconnus; loin de répondre à ces avances par des avances analogues, les Européens gardaient un silence défiant, ou faisaient feu sur les visiteurs. Dans le premier cas, c'était une marque de mépris à laquelle les naturels ripostaient par des outrages; dans le second cas, c'était une hostilité directe qui exigeait toujours des représailles, ou, comme le disaient les indigènes, un *outou* (satisfaction). Mieux connus, ces peuples prouvèrent qu'ils avaient plus de qualités que de défauts. Honnêtes, probes, hospitaliers, amis dévoués et fidèles, parents tendres et affectueux, ils sont, d'un autre côté, irascibles, fiers, pointilleux, et implacables dans leurs vengeances. Le trait le plus singulier de leur caractère, c'est leur disposition à passer tout à coup des sentiments de la bienveillance et de l'amitié à des transports de rage et de colère, quand ils se

croient offensés. Du reste, cette fureur subite s'apaise promptement : il suffit de lui opposer du calme et du sang-froid. A l'appui de cette assertion, nous citerons un fait emprunté au Voyage du capitaine d'Urville :

« En 1824, nous ramenions de Sydney dans sa patrie Taï-Wanga, petit neveu de Shongui. Ce jeune homme était gai et facétieux; ses plaisanteries et ses grimaces amusaient beaucoup les gens de l'équipage, qui parfois se plaisaient à lui faire des niches. Cela réussit durant un temps; mais un matelot s'étant avisé de saupoudrer de farine un vieil habit que ce naturel rapportait de Port-Jackson et qui lui servait à faire le *gentleman*, cette plaisanterie le mit dans une colère épouvantable. Dans sa rage, il s'arrachait les cheveux, trépignait, proférait mille menaces et pleurait comme un enfant; il finit par lancer son habit à la mer. J'eus connaissance du désespoir de Taï-Wanga; je le fis appeler et le questionnai : il me répondit qu'il n'était pas juste de le traiter ainsi, attendu qu'il était ranga-tira de naissance; que c'était bon pour son compagnon Pahi, qui n'était qu'un esclave; qu'à son arrivée chez lui, il se vengerait de ces insultes. Je tâchai de l'apaiser et défendis sévèrement aux matelots de le molester davantage. Mais ce qui consola le mieux le pauvre garçon, ce fut de recevoir une bonne capote grise qu'il endossa à l'instant pour remplacer son vieil habit; car il sécha sur-le-champ ses larmes et reprit toute sa bonne humeur. Taï-Wanga avait conçu beaucoup d'affection pour moi. Comme j'avais témoigné le désir de faire une longue incursion dans l'intérieur, il s'était offert à me servir de guide et d'otage parmi ses compatriotes; il revint même deux ou trois fois à bord, malgré la distance de Kidi-Kidi au mouillage, pour me renouveler ses offres de service; mais des raisons particulières m'empêchèrent d'exécuter mon projet. » Quoique passionnés pour la vengeance, les Zélandais ne sont pas étrangers aux sentiments de générosité. D'humeur joviale et plaisante, un de leurs délassements favoris est de parodier les gestes et la tournure des Européens, ce qu'ils font d'une manière fort comique et souvent spirituelle; pourtant, leur maintien habituel est sérieux et réfléchi. On a vu avec quelle opiniâtreté ils poursuivent leurs projets de représailles sans que de longues années écoulées puissent les leur faire perdre de vue.

Ces insulaires portent une vive affection à leurs enfants, à leurs pères et à leurs amis. Cette affection se manifeste durant la vie par des preuves de dévouement, et après la mort par les regrets les plus vifs et des mutilations volontaires. Les survivants se déchirent le visage et le corps avec des coquilles et des pierres tranchantes. Quand ils voient les Européens supporter plus paisiblement des pertes semblables, ils prétendent qu'ils sont étrangers aux véritables sentiments d'affection : car, disent-ils, il n'y a point de douleur là où le sang ne coule pas. Ces démonstrations sanglantes ont lieu encore quand ils doivent se séparer pour longtemps des objets de leur tendresse. Plus d'une fois les Européens ont été touchés, du spectacle que leur offraient ces scènes de désolation. Dans ces occasions, des guerriers impitoyables sur le champ de bataille se montraient aussi éplorés que des femmes.

Le respect pour la vieillesse est en grande vigueur parmi ces peuples. Partout, aux repas, aux conseils, dans les grandes cérémonies, les places d'honneur sont réservées aux vieux guerriers. Quand l'âge les éloigne des combats, on écoute leurs avis avec respect. Ces égards s'étendent jusqu'aux esclaves, et les chefs continuent de soigner ceux qui parviennent à un âge avancé, même lorsqu'ils ne peuvent plus en recevoir de services. L'hospitalité est aussi une vertu si générale, que dans les colonies anglaises le plus grand étonnement des indigènes était de voir des hommes exposés à mourir de faim devant des boutiques de boulangers et de bouchers. C'était là pour eux une monstruosité inexplicable, une énigme sans mot; et pour parler d'un chef avare, ils ne trouvaient aucun point de comparaison plus saillant que celui de l'hospitalité anglaise. Taï-Wanga offrait un jour à M. d'Urville des patates qu'il prenait dans la corbeille de son oncle Shongui; voyant que cet officier hésitait à les accepter, il lui dit : « Prends, ranga-tira, nous ne sommes point à Port-Jackson; il n'est pas nécessaire de donner de l'argent pour avoir de quoi manger. »

A l'école des Européens, ces sauvages sont devenus de bons ouvriers dans les métiers qu'ils ont appris; ils font d'habiles charpentiers, des maçons, des forgerons, des armuriers intelligents, et même, avec un peu de pratique, d'excellents matelots. Ils y ont pris aussi quelques idées de négoce. Aventureux et hardi, le Zélandais aime les longs voyages. Cependant il chérit sa patrie, et la revoit avec de grands transports de joie. Malheureusement les indigènes ont perdu plusieurs de leurs qualités natives : devenus défiants, dissimulés, exigeants et cupides, ils n'ont reçu en échange que peu de vertus nouvelles; et d'ailleurs, aucune de leurs barbares coutumes n'a encore disparu au contact de la civilisation. Sans doute, ce progrès arrivera, mais lentement, et quand les guerres, devenues plus sanglantes encore par l'introduction des armes à feu, auront décimé les populations, quand surtout ces populations auront sous les yeux d'autres modèles que ceux que leur offrent les baleiniers anglais et américains.

Rien de plus simple que leur constitution politique. Chaque tribu, et probablement ce n'était qu'une seule et même famille, reconnaissait un chef chargé de veiller à ses intérêts, et de la conduire au combat en temps de guerre. Du reste, chaque ranga-tira ou noble était totalement maître dans sa propre sphère, et cette liberté individuelle semblait même s'étendre sur tous les individus qui pouvaient se créer une existence indépendante du chef de la famille. Ainsi, la société se composait de trois classes : les *ranga-tiras*, nobles ou possesseurs du sol; les *tangalas*, hommes du peuple sans propriétés; enfin les *taorekas* ou esclaves, plus souvent appelés aujourd'hui *koukis*, corruption du mot anglais *cook* (cuisinier), provenant des prisonniers faits à la guerre.

Le titre de chef se transmet ordinairement du fils aîné aux cadets, pour retourner aux enfants du frère aîné. Aux environs de la baie des Iles, il fallait faire preuve d'habileté militaire pour conserver le commandement, et quand le chef ne se sentait pas le talent nécessaire pour guider les autres au combat, il résignait

de lui-même ses pouvoirs. En d'autres lieux, le chef se fait remplacer par une sorte de généralissime sorti quelquefois des rangs du peuple, mais illustré par ses exploits. On a même cité des peuplades dirigées par des femmes. Les ranga-tiras tiennent beaucoup à leur dignité, et devant les Européens ils s'efforcent d'en maintenir l'importance avec une gravité parfois grotesque. Quand un équipage arrive, ils s'informent du rang des diverses personnes qui le composent, pour établir ensuite des comparaisons avec leurs catégories sociales; mais la tentation qu'excitent chez eux les objets que de simples matelots peuvent offrir à leurs regards, détruit bientôt tout ce vain échafaudage d'étiquette improvisée. Entre eux, les barrières ne s'abaissent pas aussi facilement : tout chef, tout ranga-tira est fort susceptible sur le chapitre des honneurs et de la préséance; les moindres infractions à ces règles peuvent entraîner des guerres sanglantes, et par suite l'extermination de tribus entières. En effet, le motif apparent de toute guerre est de réclamer satisfaction (*outou*) pour une offense réelle ou supposée. Si le parti attaqué la refuse, la lutte s'engage et ne cesse qu'au moment où l'un des deux succombe. Pour que la paix soit cimentée, il faut que les belligérants s'accordent réciproquement l'*outou;* c'est par cette raison que, dans leurs querelles avec les Européens, les sauvages en réclamaient toujours la garantie.

Comme leurs guerres opiniâtres et perpétuelles pourraient à la longue dépeupler le pays, ordinairement plusieurs tribus forment entre elles une ligue offensive et défensive. Presque toujours les hostilités sont annoncées d'avance; mais il arrive aussi qu'on tombe à l'improviste sur l'ennemi. On débute par une volée de lances; après quoi on combat corps à corps avec le casse-tête. L'introduction des armes à feu a rendu plus rares les rencontres générales, et la guerre d'escarmouches et de surprises a acquis un plus grand développement. Avant d'en venir aux mains, les deux partis entonnent le chant guerrier, accompagné de gestes et de hurlements affreux. Une de leurs grimaces les plus familières est de tirer la langue d'une manière démesurée, en roulant les yeux dans leur orbite, au point que le blanc seul en est visible. Pour eux, c'est l'emblème de la gloire (*oudou*), et l'on retrouve cet emblème dans la plupart de leurs figures sculptées. Les guerriers qui tombent sur le champ de bataille sont assommés et dévorés sans pitié; les femmes et les enfants des vaincus sont quelquefois mis à mort, quelquefois emmenés en esclavage.

Dans un pareil état social, les notions du bien et du mal étant fort peu distinctes, on conçoit qu'il n'existe pas de code criminel : tout se règle selon le droit du plus fort. Les esclaves dépendent entièrement de leurs maîtres; les hommes du peuple, des chefs qui les commandent; les ranga-tiras inférieurs, des ranga-tiras principaux, quoique, dans ce dernier cas, l'obéissance soit peu onéreuse. Entre eux, les ranga-tiras principaux sont assujettis à quelques formalités traditionnelles, à certaines règles de convention, dont leur assemblée générale surveille l'observation. Si l'un d'eux vient à les violer, ses voisins se rassemblent, décident quelle punition il doit subir, et ils la mettent à exécution, soit en le dépouillant de ses biens

en tout ou en partie, soit en le maltraitant et le frappant. D'autres fois les querelles des chefs se vidaient dans un combat singulier, en présence des chefs rassemblés : véritables duels, comme nos anciens jugements de Dieu, ces combats se changeaient en tournois quand les amis respectifs des champions prenaient fait et cause pour eux. La peine du talion est la plus usitée : ainsi, le pillage est opposé au vol, le sang aux blessures, la mort au meurtre. L'adultère entraîne presque toujours la peine capitale; cependant il s'établit une distinction suivant le lieu où le crime a été commis : quand c'est chez l'homme, la femme est sacrifiée seule; quand c'est chez la femme, l'homme seul est immolé. Lorsque l'époux craint les ressentiments d'une famille puissante, il se borne à renvoyer l'infidèle chez ses plus proches parents. Les adultères et les voleurs sont bannis de la tribu, et après la mort de ces derniers on suspend leur corps ou leur tête à un poteau en forme de croix.

Les occupations de ces sauvages, dans les classes élevées, sont la culture de leurs terres, la fabrication des cases et des pirogues, la pêche et la chasse; parfois encore, ils passent leur temps à exécuter divers objets en bois, en os ou en pierre, comme coffrets, flûtes, hameçons, casse-têtes, etc.; ils fabriquent aussi des lances, des pagaies, des bêches et autres instruments. Plusieurs de ces objets sont ornés de ciselures parfaitement travaillées, quoique d'un goût bizarre et quelquefois monstrueux. Cette industrie était d'autant plus admirable, qu'avant l'introduction du fer, ils n'avaient que des outils grossiers, en pierre ou en coquilles. Les femmes sont plus spécialement chargées des plantations et de la recherche des coquillages; elles portent aussi en voyage les vivres et l'eau nécessaires. Habituellement les Nouveaux-Zélandais font deux repas, l'un au lever du soleil, l'autre un peu avant son coucher. Hormis les cas particuliers de tabou, les femmes peuvent manger avec les hommes, bien qu'elles ne le fassent pas ordinairement; mais les esclaves ne mangent jamais avec les maîtres. On trouve chez eux beaucoup moins de prohibitions touchant les vivres qu'à Taïti et à Hawaii.

Ces peuples ont quelques notions confuses d'astronomie et d'uranographie. Les constellations et les grandes étoiles ont reçu d'eux des noms particuliers auxquels se rattachent des idées religieuses ou des traditions nationales. Souvent ils passent des heures à épier l'apparition d'une étoile sur l'horizon, et ils s'inquiètent quand elle ne se montre pas. La plus grande utilité de ces connaissances est dans l'application qu'ils en font pour se diriger dans leurs courses nocturnes. Passionnés pour les voyages, ils en entreprennent souvent de longs et de pénibles, dans un intérêt soit politique, soit commercial, quelquefois même dans un simple but de curiosité. Malgré la défiance qu'ont dû engendrer de longues guerres, ils sont presque toujours bien accueillis par les autres indigènes, qui leur fournissent des vivres et des guides.

Les hommes se marient entre vingt et vingt-quatre ans, les femmes beaucoup plus tôt. Jeunes filles, elles disposent à leur gré de leurs faveurs, pourvu que les convenances du rang soient observées. Sans doute, avant l'arrivée des Euro-

péens, elles abusaient de cette tolérance; mais les sollicitations des étrangers et la séduction des présents les eurent bientôt amenées à l'état de dévergondage que nous voyons aujourd'hui. Dès qu'une femme a contracté une liaison, soit durable, soit éphémère, elle perd toute sa liberté; il faut qu'elle devienne fidèle et chaste, ce que les Zélandaises semblent faire autant par goût que par crainte des châtiments corporels qui peuvent leur être infligés. De plus, une femme répudiée devenant *tabou* pour l'autre sexe, la coupable se trouve sous le poids de cette interdiction et des peines qui s'y rattachent. Ce vif sentiment de la fidélité conjugale se retrouve jusque chez les esclaves qui vont offrir leurs faveurs à bord des navires : qu'un matelot déclare à l'une d'elles qu'il la prend pour femme, à l'instant même celle-ci s'impose les devoirs que commande ce titre, et rien ne saurait la déterminer à enfreindre son engagement. Le mariage entraîne peu de formalités : l'homme choisit parmi les filles libres celle qui lui convient, déclare son choix aux parents, et emmène sa femme chez lui après qu'on a réglé le cadeau d'usage. La polygamie est autorisée; mais l'homme doit fournir à chacune de ses épouses une habitation particulière. Quelques ranga-tiras en ont jusqu'à huit ou dix, dont une occupe le premier rang : c'est celle qui appartient à la famille la plus puissante. Elle partage seule les honneurs rendus à son mari; ses enfants succèdent également seuls aux pouvoirs et aux possessions du père. Souvent un homme épouse plusieurs sœurs; le vieux Tepahi a eu quatre femmes issues d'une même famille. En épousant une esclave, l'homme s'expose à une sorte de dégradation : il est chassé de ses domaines; la femme est punie par ses parents. Tepahi enferma dans une cage, durant plusieurs années, une de ses filles qui s'était mésalliée. L'enfant issu d'un chef et d'une esclave est esclave, à moins que, pour légitimer sa naissance, le chef n'affranchisse la mère et ne la demande ensuite à sa famille avec les formalités requises.

Il n'est pas rare de voir les femmes, lorsqu'elles ont perdu leur mari, se donner volontairement la mort, et celles qui accomplissent cet acte d'héroïsme sont un grand objet d'admiration. Quelquefois, mais bien plus rarement, c'est le mari qui s'immole sur le cadavre de sa femme. Une veuve ne peut se remarier avant d'avoir accompli la cérémonie de relever les os du défunt; et même c'est encore pour elle une sorte de tache que de contracter de nouveaux liens. Pour éviter cet affront, les parents et les amis du mort immolent parfois la malheureuse. Les femmes sont d'une grande susceptibilité à l'égard des reproches que peuvent leur adresser leurs maris; on en voit qui poussent ce sentiment jusqu'à se détruire. Le suicide est fort commun parmi les deux sexes, et souvent pour des motifs très-insignifiants.

A la Nouvelle-Zélande, le tatouage porte le nom de *moko*, et cette décoration comporte des idées de distinction beaucoup plus positives que dans les autres archipels : il est interdit aux esclaves, aux hommes du peuple, et même à ceux de race noble qui ne se présentent point au combat. A la suite d'une campagne, le guerrier ajoute de nouveaux traits à son moko, et l'on passe le tranchant du stylet

sur les mêmes dessins jusqu'à trois ou quatre reprises différentes ; aussi les traits du tatouage, qui dans les autres îles se bornent à de simples dessins superficiels, deviennent-ils dans ce pays de véritables sillons incrustés dans la peau. Un rangatira est d'autant plus honoré que les traits de son moko sont plus profonds et plus rapprochés. Les femmes ne peuvent se faire tracer sur le visage que des dessins insignifiants; mais, en revanche, elles ont le droit de porter des incisions plus profondes, plus compliquées, sur les épaules et sur le reste du corps. Ce sont là les armoiries des Zélandais. Certaines familles ont leur moko particulier, que d'autres ne pourraient usurper sans leur faire un sanglant affront. En certaines circonstances, il sert de signature. Pendant son séjour en Angleterre, Toupe-Koupa consentit à ce qu'on fît son portrait, mais il tenait par-dessus tout à ce que les dessins de son visage fussent fidèlement reproduits ; ce chef désignait toujours par le nom de Toupe le dessin tracé précisément au-dessus de la partie supérieure de son nez, en disant : « L'Européen écrit son nom avec une plume ; le nom de Toupe est ici. »

Industrieux et actifs sous tant de rapports, les Nouveaux-Zélandais sont restés bien arrière en fait de construction : leurs cabanes ont rarement plus de sept ou huit pieds de long sur cinq ou six de large et quatre ou cinq de hauteur. Des pieux plantés les uns près des autres, avec des branches entrelacées, voilà ce qui en forme les parois, recouvertes à l'intérieur et à l'extérieur d'espèces de paillassons en plantes fluviatiles, surtout en feuilles flexibles de *typha* ou massette qu'ils enduisent d'une préparation composée d'huile et d'ocre. Le plancher est une aire en terre bien battue et peu exhaussée ; le foyer, un petit carré creux, entouré de pierres, et la fumée s'échappe par la porte, quand il n'y a point de fenêtre. Aussi ces cases sont-elles constamment enfumées, et, pour peu qu'il y ait de feu, leur température est toujours fort élevée. Enfin, le mobilier consiste en instruments en pierre ou en os, en corbeilles de jonc, courges et nattes. Les objets plus menus, tels qu'aiguilles, poinçons, hameçons en os ou en coquilles, sont réunis dans de petits coffrets ovales, taillés dans un bloc de bois massif, et très-ingénieusement ornés de ciselures et de bas-reliefs. Outre les cabanes disséminées dans la campagne, cabanes que ces naturels occupent en temps de paix, chaque tribu possède son *pá* ou forteresse, dans laquelle tous les membres se réfugient en temps de guerre. Ces pâs sont ordinairement construits sur des collines ou des rochers naturellement fortifiés, et rendus presque inexpugnables par la main de l'homme.

Dans toute la Nouvelle-Zélande, la base de la nourriture est la racine de fougère légèrement torréfiée, qu'on ramollit en la battant plusieurs minutes sur une pierre avec un maillet. De tous les légumes d'Europe apportés en ce pays par Cook et Marion, il n'est guère que la pomme de terre qui se soit multipliée ; elle foisonne dans toute l'île du nord. Jadis, parmi les quadrupèdes, le chien et le chat offraient seuls une chair mangeable ; celle du chien était surtout fort estimée. Aujourd'hui, le cochon est commun sur Ika-na-Mawi, quoique cette viande soit

encore réservée pour les chefs, et que les hommes du peuple n'en mangent qu'après l'avoir dérobée à l'ennemi. Naguère les indigènes prenaient au lacet certains oiseaux, comme des colombes, des canards et des cormorans, pour les faire rôtir; l'introduction des armes à feu a rendu cette ressource moins précaire. Plusieurs d'entre eux élèvent aussi des poules qu'ils nomment *kakatouas*, dont ils aiment beaucoup les œufs; seulement, le peu de respect que ces animaux ont pour les lieux taboués cause souvent de l'inquiétude à leurs maîtres. Un motif semblable a fait repousser l'introduction des bêtes à cornes.

La mer offre aux Nouveaux-Zélandais une de leurs plus grandes ressources. A certaines époques, ils pêchent de grandes quantités de poissons, les vident, les font sécher au soleil, puis les conservent pour l'hiver. Ils mangent ce poisson avec délices, bien qu'il exhale souvent une odeur repoussante et qu'il fourmille de vers. C'est encore une bonne fortune pour eux quand une baleine, un marsouin, un dauphin, vient échouer sur les côtes. Tous les habitants de la tribu voisine accourent pour s'en emparer, et la possession du cétacé devient parfois un objet de querelle entre plusieurs tribus. L'huile de phoque est aussi pour eux un mets exquis; mais le principal régal, c'est la chair des ennemis tués sur le champ de bataille. Des idées superstitieuses sont, sans doute, la première cause de ces festins; cependant la sensualité y entre aussi pour quelque chose. Les missionnaires ont constaté que, plus d'une fois, les chefs ont assommé des esclaves sur le plus frivole prétexte, mais avec le désir caché de s'en repaître. De la tête ils ne mangent ordinairement que la cervelle, après quoi ils préparent le reste du corps et le mettent cuire dans leurs fours en terre, absolument comme ils feraient d'un cochon. Ils établissent une différence très-grande, pour le goût, entre la chair d'un Nouveau-Zélandais et celle d'un blanc, et ils donnent la préférence au premier, à cause de l'habitude qu'ont les Européens d'employer le sel dans la préparation de leurs aliments. En effet, on a remarqué que ces sauvages si passionnés pour les légumes gâtés et le biscuit pourri, touchent rarement aux viandes salées des marins. Avant l'arrivée des Européens, ils ne connaissaient aucune liqueur spiritueuse. Nos boissons fermentées ne leur inspirent que du dégoût; mais ils savourent avec plaisir le thé, le café, le chocolat, tout ce qui est sucré.

Le vêtement ordinaire des deux sexes se compose de deux nattes, l'une jetée simplement sur les épaules et rattachée par-devant, l'autre enveloppant les reins, descendant jusqu'à mi-jambe, et assujettie par une ceinture. D'habitude, la natte de dessus est d'un tissu grossier, quelquefois même de joncs noircis à la fumée et disposés de manière à ce que toutes les pointes se rabattent les unes sur les autres comme des soies de porc-épic. Quand ils s'accroupissent à terre avec ces nattes, qui les recouvrent presque tout entiers, ces sauvages présentent au premier abord l'aspect de ruches en paille semées sur le sol. Mais dans les grandes occasions, dans les fêtes, dans les solennités, le guerrier d'un certain rang porte une magnifique natte de phormium d'un tissu éclatant et soyeux, avec des bordures de couleurs variées garnies de touffes de poils, de plumes de kivi, ou de laine

rouge obtenue des Européens; les cheveux sont relevés sur le sommet de la tête et ornés de belles plumes blanches qui flottent au gré du vent. Les enfants vont habituellement nus jusqu'à l'âge de huit ans. Dans le cours de leurs occupations, les hommes ne gardent quelquefois que leurs ceintures, mais les femmes ne quittent jamais leurs nattes de dessous : elles sont, en général, plus modestes que dans les autres îles de l'Océanie.

Les deux sexes portent comme ornements des dents de requin, des morceaux de bois, de petits coquillages, des rouleaux d'étoffes, des plumes d'albatros, qu'ils suspendent à leurs oreilles, et dont ils garnissent leurs cheveux. Mais leur ornement le plus précieux, sans contredit, est la bizarre figure en jade vert, nommée *poumanou*, qu'ils gardent suspendue à leur cou. Cet ornement semble être l'attribut des chefs d'un certain rang, ainsi que de petites baguettes de la même matière, longues de deux à trois pouces, recourbées à l'un des bouts, et qui se suspendent devant la poitrine, à l'un des angles supérieurs des nattes. Ces décorations ne forment qu'une partie de la toilette solennelle d'un Zélandais. Dans les occasions importantes, il se barbouille le visage d'ocre détrempée dans de l'huile de poisson, et se frotte d'huile tout le reste du corps; coutume qui fait contracter à ces naturels une odeur désagréable et forte. Leurs pirogues sont de deux sortes; les premières, destinées à l'usage journalier, peuvent porter de 10 à 20 personnes; les secondes, propriété de la tribu, ne servent qu'à la guerre, et peuvent contenir de 80 à 100 personnes. Toutes, elles sont faites d'un tronc d'arbre creusé dans sa longueur, et exhaussées de chaque côté à l'aide d'une planche d'un pied de large cousue à la carène: la couture est remplie par du chanvre et calfeutrée avec une espèce de résine. Elles sont enduites de la même peinture que les maisons. Les pirogues naviguant d'ordinaire à la pagaie, on ne déploie la voile qu'avec un vent favorable; ces voiles, de forme triangulaire, sont en nattes de paille cousues ensemble. Avec ces frêles embarcations, les Zélandais entreprennent des courses de 100 à 200 lieues sur les mers tempêtueuses qui les environnent.

Autrefois les armes nationales des Zélandais étaient des lances de différentes grandeurs, depuis 5 jusqu'à 30 pieds, des casse-têtes en jade, en obsidienne, en os de baleine, ou simplement en bois dur; enfin, des haches d'armes de 5 pieds de long et terminées par un quart de cercle tranchant sur les bords; le casse-tête (*mere*) est une arme que les chefs ne quittent jamais. Il a 18 à 20 pouces de longueur sur 4 à 5 de large, et sa forme ordinaire est celle d'un battoir; le manche est percé d'un trou pour passer une corde destinée à le suspendre au poignet. Ils se servaient encore de pierres, qu'ils lançaient avec beaucoup de force; mais l'usage de la fronde, de l'arc et du bouclier leur était inconnu. Ces diverses armes ont cédé le pas au fusil, dont les sauvages ont promptement reconnu la supériorité. La puissance d'une tribu ne se mesure plus au nombre de ses guerriers, mais au nombre de ses mousquets. Heureux le possesseur d'un fusil à deux coups, un *pou-doua tangata* (ainsi nommé parce qu'il peut tuer deux hommes à la fois).

Les instruments de musique de ces sauvages sont des flûtes de deux ou trois espèces, pourvues d'un petit nombre de trous : on en joue à l'aide du souffle des narines. Les unes sont en bois, d'autres en tibias humains, mais toujours ornées de ciselures. Ils ont encore une lyre grossière à trois ou quatre cordes, qui ne rend que des sons disgracieux. La trompette marine (*murex tritonis*) leur sert de trompette de combat. Ils possèdent des chants, érotiques, satiriques, élégiaques et guerriers, qu'ils accompagnent en se frappant la poitrine, ce qui produit un effet bizarre, mais bien pénible pour l'exécutant. Quand ils chantent ainsi en chœur, l'un donne le ton, et les autres terminent le couplet en se frappant la poitrine; d'autres fois, ce chorus a lieu par un refrain commun à tous les couplets. Le plus remarquable, sans contredit, est cet hymne solennel nommé *Pihe*, qui s'exécute avant le combat et au milieu des cérémonies funèbres : les Zélandais y apportent un recueillement et un enthousiasme qui frappent l'étranger. Ce chant sacré semble faire vibrer en eux des sensations de la nature la plus extraordinaire : s'il était bien compris, peut-être fournirait-il quelques documents sur les opinions religieuses de ces peuples; peut-être y trouverait-on un symbole de leurs croyances. Malheureusement aucun Européen n'a pu jusqu'à ce jour en donner une traduction même approximative.

Les Nouveaux-Zélandais comptent le temps par nuits, *po;* par lunes, *marama;* par mois, *tau*. Au delà de 20 ou 30 lunes, leurs supputations sont fort inexactes. Pour un événement d'une date éloignée, il leur est à peu près impossible d'en assigner l'époque autrement qu'en le comparant à quelque circonstance importante de leur vie. Les distances itinéraires se mesurent par journées de marche et par demi-journées. La profondeur de la mer s'évalue par *koumou*, mesure qui représente tantôt une brasse, tantôt deux brasses. Un singulier moyen d'arpentage usité parmi eux, c'est de se coucher à plat, la main droite étendue au-dessus de la tête, de se relever ensuite et de continuer ainsi jusqu'à ce qu'ils aient mesuré tout le terrain. C'est par ce procédé qu'ils se rendaient compte de la longueur des navires européens.

Quant aux croyances religieuses de ces peuples, voici le résumé des nombreuses recherches qui ont été faites à ce sujet. Chez eux, le mot *atoua*, comme à Hawaii et à Taïti, s'applique à la divinité en général; celui de *waïdoua*, aux esprits spéciaux et surtout aux esprits des personnes défuntes. Les atouas zélandais, autant qu'on peut en juger, sont des êtres de raison, des êtres immatériels; jamais idole n'est destinée à les représenter. Les principaux dieux seraient *Mawi-Ranga-Rangui*, chef suprême du ciel; *Tipoko*, dieu de la colère et de la mort; *Tauwaki*, maître des éléments et du tonnerre; *Mawi-Moua* et *Mawi-Potiki*, deux frères qui travaillèrent ensemble à la formation de la terre; *Heko-Toro*, dieu des larmes, etc. A ces divinités principales il s'en joint une foule d'autres, pourvues d'attributions particulières. Un insulaire auquel on demandait un jour comment il se figurait l'atoua, répondit : « Comme une ombre immortelle. » Touaï, auquel M. d'Urville adressait la même question, dit : « C'est un esprit, un souffle tout-



FUNÉRAILLES D'UN CHEF_NOUVELLE ZÉLANDE.

Publié par Furne à Paris.

puissant. » L'atoua peut revêtir une forme particulière : il prendra la forme d'un lézard pour s'introduire dans les entrailles et les ronger. Aussi, ce reptile leur a-t-il inspiré en tout temps une crainte religieuse. L'atoua signale sa présence par un sifflement sourd et léger qui n'est souvent perceptible que pour le prêtre. C'est encore l'atoua qui, sous la forme d'un immense poisson, produit le grondement du tonnerre, et quand la foudre se fait entendre, ils lui adressent des prières; car le culte des Nouveaux-Zélandais, comme celui de presque tous les Polynésiens, est un culte de terreur : ils conjurent les dieux malfaisants plutôt qu'ils n'adorent les divinités bienfaisantes.

Les prêtres zélandais se nomment *tohoungas*. Interprètes de la divinité, on les consulte dans toutes les grandes occasions et l'on a foi en leurs conseils; ils prédisent l'avenir, calment les orages, apaisent les vents, guérissent les maladies, etc. De si grands priviléges ne sont qu'une jonglerie; mais il est des tohoungas qui s'imaginent de bonne foi posséder le pouvoir que leur attribuent l'ignorance et la superstition. Leurs fonctions sont héréditaires, et les pères y forment de bonne heure leurs enfants. Tolérants; d'ailleurs, ces prêtres montrèrent, dès les premiers temps, les plus grands égards aux missionnaires, qu'ils appelaient *atoua-tangatas* ou *tohoungas* (hommes de Dieu ou prêtres). Ils ne demandaient même pas mieux que de reconnaître le dieu des chrétiens et de lui rendre les hommages qui lui étaient dus; mais quand on les pressait de quitter leurs atouas, ils refusaient formellement : « Sans doute, le dieu des chrétiens est puissant, disaient-ils; il peut suffire aux chrétiens; mais nous, il nous faut encore, avec lui, les atouas de notre patrie. Si nous les délaissions, ils feraient fondre mille maux sur nous. » Et ils se mettaient à débiter des contes absurdes dans lesquels ils ont une ferme croyance. Le *tabou* polynésien se retrouve dans toute sa rigueur à la Nouvelle-Zélande. Il y est le tyran des consciences, le régulateur des actions, l'unique ressort qui soutienne l'autorité des chefs. Toute infraction, quelque légère qu'elle soit, entraîne pour les esclaves et les hommes du peuple, la perte de la vie ; pour les hommes d'un certain rang, le châtiment se borne à des expiations. Si le violateur du tabou n'est pas châtié par sa tribu, la divinité frappera la tribu entière ; telle est la conviction de ces peuples.

Les funérailles d'un ariki ou chef se font avec une certaine solennité. Durant trois jours, le corps du défunt reste exposé avec ses ornements, et les parents, hommes et femmes, viennent se lamenter devant lui, en poussant des cris, en se déchirant la poitrine et les épaules de manière que le sang se mêle aux larmes. Le troisième jour, on place le corps dans une espèce de chaise, que deux hommes chargent sur leurs épaules comme on ferait d'un palanquin. On le transporte ainsi dans un endroit isolé et rigoureusement taboué. Un pieu, une figure sculptée et rougie d'ocre, le tout entouré d'une palissade, signalent la tombe d'un rangatira ; un tas de pierres seulement indique celle d'un homme du peuple ; le cadavre d'un esclave est jeté à la voirie, ou précipité dans la mer. Après l'inhumation, on laisse le corps dans la terre tout le temps nécessaire pour que la chair se détache

des os ; et au bout de six mois ou d'un an, les parents les plus proches du défunt viennent accomplir la cérémonie de relever ses os. On les nettoie avec soin ; puis un nouveau deuil a lieu, et il se termine par le transport de ces restes effectué dans des caisses qu'on range dans les sépulcres de famille. Le plus ordinairement, ces sépulcres sont des grottes naturelles; quelquefois ce sont tout simplement des plates-formes élevées de deux ou trois pieds au-dessus du sol et entourées de palissades. A la mort d'un ariki, on sacrifie plusieurs esclaves, dont les corps sont enterrés à peu de distance du sien, afin que son vaïdoua ait encore des serviteurs. Quand le cérémonial des funérailles est accompli, tous les ranga-tiras marchent en armes vers le territoire de la tribu à laquelle il commandait, et y portent le ravage, comme pour la punir d'avoir laissé mourir son chef.

Une coutume tout à fait particulière aux Nouveaux-Zélandais, est celle qui consiste à préparer les têtes des ennemis tués en combattant. L'opération se fait à l'aide de fumigations lentes et minutieuses et ne se pratique guère que pour les guerriers distingués. Véritables trophées, ces têtes deviennent d'une grande importance pour ceux qui les possèdent; car il est certain que les parents et les amis de ceux auxquels elles ont appartenu feront les plus grands sacrifices pour les racheter. Aussi ne manquent-ils pas de les porter avec eux quand ils vont de nouveau faire la guerre aux tribus que ces restes intéressent, et si le sort des combats les force à demander la paix, ils l'obtiennent en offrant la restitution de ces précieux gages. Bien préparées, ces têtes conservent tous les traits de l'individu vivant.

La langue zélandaise, aujourd'hui passablement connue, grâce aux travaux de MM. Kendall et Lee, est radicalement la même que celles des autres archipels polynésiens. Harmonieuse et riche, elle semble féconde en ressources oratoires; et plus d'une fois les missionnaires ont jugé de l'effet qu'elle produisait dans la bouche des chefs, qui haranguaient leurs troupes pendant des heures entières. Comme, à défaut de données positives, on ne peut que former des conjectures sur la population des îles de la Nouvelle-Zélande, nous nous bornerons à citer les chiffres hypothétiques que donne M. d'Urville, c'est-à-dire 200,000 âmes pour Ika-na-Mawi et 50,000 pour Tawaï-Pounamou. Il est bon toutefois d'observer que les guerres d'extermination occasionnées par l'introduction des armes à feu doivent réduire ce chiffre de jour en jour, et si quelque circonstance heureuse et imprévue ne vient brusquement couper court à un si funeste fléau, il est à croire que la population subira une extinction complète.


THE ASTOR LIBRARY
NY



HABITANTS DE LA NOUVELLE CALÉDONIE.

Publié par Furne à Paris

CHAPITRE XLI.

NOUVELLE-CALÉDONIE. — HISTOIRE. — HABITANTS. — PRODUCTIONS.

La traversée de *l'Oceanic*, de la Nouvelle-Zélande à la Nouvelle-Calédonie, ne fut signalée par aucun épisode remarquable. Jusqu'à la hauteur de Norfolk, les vents du N. O. fatiguèrent le navire; mais au delà se reproduisirent les brises régulières du S. E., qui nous poussaient presque vent arrière. Aussi, dès le 8 avril, eûmes-nous connaissance de l'île des Pins, que nous rangeâmes à 2 lieues de distance pour gouverner ensuite au N. Le jour suivant, apparurent aux limites de l'horizon les îles Britannia et Chabrol, sous l'aspect d'une bande uniforme, découpée çà et là à angle droit comme un mur garni de crénelures irrégulières. De là, cinglant à l'O. S. O., nous aperçûmes les hautes montagnes de la Nouvelle-Calédonie; enfin, le 10 avril, après avoir rangé de près les récifs qui bordent le havre de Balade, *l'Oceanic* donna à pleines voiles dans la passe, et alla jeter l'ancre près de la petite île de Poudioua, à 400 toises environ de la grande-terre. Pendleton voulait simplement s'assurer si le pays n'offrait pas quelque ressource commerciale; car, à l'aspect d'une plage qui ne produisait que des arbres maritimes, il désespéra d'y trouver des rafraîchissements et des provisions.

Bientôt des pirogues arrivèrent le long du bord : tout à fait dépourvues de l'élégance de celles de Tonga et de Viti, et même de Vanikoro, elles figuraient des espèces de caisses quadrangulaires, manœuvrant fort mal et marchant plus mal encore. Les naturels qui les montaient étaient des Mélanésiens au teint noir assez foncé, aux cheveux frisés, d'une petite stature, grêles, peu vigoureux, et d'un aspect assez chétif. Après quelques instants d'hésitation, plusieurs d'entre eux montèrent à bord et consentirent à échanger divers objets de leur industrie, des sagaies, des haches en pierre, des pioches en bois, des peignes et des frondes, contre divers objets en fer, bien qu'ils fissent plus de cas des étoffes. Ils avaient apporté des cocos et des cannes à sucre qu'ils refusèrent de céder, à quelque prix que ce fût; plus nous insistions, plus ils témoignaient par leurs gestes que ces aliments leur étaient nécessaires, donnant à entendre qu'ils étaient affamés, et montrant leurs ventres pour faire remarquer combien ils étaient aplatis. A la suite de ces entrevues nous nous décidâmes à descendre sur le rivage : on arma le canot, et nous abordâmes, un officier et moi, sur la grève que couvrait une troupe d'environ 300 insulaires. Comme ils se montraient paisibles et doux, nous ne craignîmes pas de nous aventurer jusqu'à un demi-mille dans les terres.

Chemin faisant, nous vîmes des cases, tantôt isolées, tantôt groupées par trois ou par quatre. Ces cases étaient construites sur un modèle à près uniforme,

c'est-à-dire qu'elles ressemblaient à de grandes ruches de 9 à 10 pieds de diamètre, terminées par une pointe. Un poteau central supportait toute la charpente, et son extrémité supérieure dépassait le toit. Plusieurs étaient entourées de palissades en feuilles de cocotier, plantées à 3 ou 4 pieds de la paroi; auprès de quelques autres s'élevaient de petits tertres, surmontés, dans le milieu, d'un treillage de 6 à 8 pieds de haut. Les naturels nommaient celles-ci *nbouat*, et baissant la tête de côté, la soutenant dans leur main, puis fermant les yeux, ils indiquaient d'une manière assez claire que ces espèces de monuments étaient des tombeaux. Parmi les sauvages groupés autour de nous, quelques-uns se montrèrent impudents voleurs. L'un d'eux, entre autres, nous joua un tour assez plaisant. On venait de conclure avec lui un marché relatif à un petit sac rempli de pierres ovales, taillées pour servir de projectiles aux frondes; il le dénoua de sa ceinture, et me le tendait d'une main, tandis qu'il avançait l'autre pour recevoir le prix convenu. L'échange allait se faire régulièrement, quand un compère placé derrière nous poussa un cri si perçant, qu'il nous fit tourner la tête, et l'homme, sa marchandise et la nôtre, disparurent.

Désirant reconnaître plus à fond le pays, Pendleton prit terre le lendemain au point du jour, avec 6 hommes bien armés : je l'accompagnais. Nous traversâmes d'abord un terrain assez bas, où se trouvaient clair-semées des plantations d'ignames et de patates. Au point où il commençait à s'élever, six sauvages se réunirent à nous, et sans que nous l'eussions demandé ils nous servaient de guides. Vers le tiers de la montagne, nous remarquâmes de petits murs élevés par étages, de manière à empêcher l'éboulement des terres: ce genre d'industrie nous surprit chez un peuple si grossier, mais il prouvait en même temps toute la pauvreté du sol. A peine avions-nous gravi un peu plus haut, que nos guides s'arrêtèrent; ils ne voulaient pas aller plus loin, et tâchaient de nous faire entendre que les habitants du revers de la chaîne étaient des ennemis; qu'ils nous tueraient. Nous leur montrâmes nos armes, en leur indiquant que nous tuerions ceux qui voudraient nous tuer; mais, peu rassurés par cette démonstration, il y en eut trois qui nous quittèrent. Le soleil commençait à darder avec force, et pour apaiser une soif ardente nous ne trouvions point d'eau; nous vîmes nos sauvages cueillir et mâcher les jeunes pousses de l'*hibiscus*, mais cette manière de tromper le besoin nous parut pire que le besoin même: nous les rejetâmes sans pouvoir les sucer.

Après de courtes haltes, nous arrivâmes enfin au sommet de la montagne. Élevé de 400 toises au-dessus du niveau de la mer, ce n'est qu'un prolongement de la grande chaîne qui traverse l'île dans sa longueur, suivant la direction de l'E. S. E., jusqu'à 15 lieues de distance, où elle atteint son point culminant. De là notre regard dominait le mouillage, sa ceinture de récifs, et les brisants qui enserrent à une grande distance la côte occidentale. Au sud, sous nos pieds, le regard plongeait sur une belle vallée entourée de grandes plantations de cocotiers, à travers lesquelles les fumées des huttes montaient en spirale vers le ciel. Des cultures assez

étendues annonçaient aussi un terrain plus fertile et plus peuplé que le versant qui regarde la baie. Après nous être un peu avancés au S. O. nous trouvâmes deux hommes et un enfant assis sous une grotte naturelle, occupés à faire rôtir des racines dont ils nous offrirent une portion. Non loin de là était une petite source d'eau fraîche, auprès de laquelle nous fîmes un frugal déjeuner avec du biscuit et du fromage. Nos guides mangèrent du biscuit avec plaisir, mais ils ne voulurent ni du fromage ni de nos boissons spiritueuses. De temps à autre, ils s'approchaient de nous, tâtaient les parties charnues de nos bras et de nos jambes, puis articulaient le mot *kaparak*, avec un cri d'admiration mêlé de sensualité. Cette exclamation était-elle causée par la simple curiosité, ou par la réflexion que ces chairs pourraient former un excellent repas? Le fait est que les malheureux avaient un effrayant appétit. Après avoir dévoré une portion de nos vivres et une énorme quantité de tubercules, ne se sentant pas encore repus, ils se mirent à manger de gros morceaux de stéatite très-tendre, d'une couleur verdâtre. Nous crûmes d'abord que c'était une simple fantaisie; mais il nous fut facile de reconnaître ensuite que ce goût dépravé était général, que cette race était géophage. Suivant Labillardière, quoique cette stéatite ne puisse fournir aucun suc nourricier, son emploi ne laissait pas d'être recherché par des hommes exposés à de longues privations alimentaires, parce qu'elle sert à amortir le sentiment de la faim en remplissant l'estomac.

Nous avions pu remarquer déjà que, parmi ces individus, il en était quelques-uns nommés *tea-boumas*, qui semblaient exercer une certaine influence sur les autres, sans avoir cependant une autorité directe. Plus d'une fois nous nous étions adressés à eux, pour qu'ils eussent à réprimer les larcins des naturels, et leur autorité n'avait pu s'étendre jusque-là. A notre retour à bord, ces tea-boumas nous présentèrent un chef auquel ils donnèrent le titre d'*aliki*, en nous faisant entendre que c'était un personnage fort distingué. Pendleton fit à cet homme quelques présents qui nous valurent son affection. Quand il se fut bien familiarisé, on chercha à lui faire comprendre que notre intention était d'entreprendre plusieurs incursions, et que nous désirions avoir de sa bouche l'assurance que ce serait en toute sécurité. On crut comprendre à ses gestes qu'il accordait sa protection; mais serait-elle efficace? c'est ce qui nous parut au moins douteux. Du reste, l'aliki fit présent à Pendleton d'une espèce de coutelas, fabriqué avec une pièce ovale de serpentine, parfaitement polie, tranchante sur les bords, et ajustée proprement à un manche en bois avec des tresses en poils de roussette. L'un des tea-boumas nous apprit que cet instrument nommé *nbouat*, comme leurs tombeaux, servait à dépecer les membres des ennemis tués dans le combat, et il s'offrit à nous en donner la démonstration théorique sur un de nos marins qui, à son invitation, s'étendit sur le dos. Le sauvage débuta par simuler un combat, dans lequel le mort était censé avoir été abattu sous les coups de sa sagaie et de son casse-tête; une danse guerrière succéda à cet exploit; puis il fit le simulacre d'ouvrir le ventre du vaincu, d'en arracher les entrailles avec une sorte de petite

fourchette à deux dents fabriquée avec deux os de cubitus humains fixés ensemble, et de les rejeter au loin. Il continua cette pantomime en enlevant les organes sexuels, que toujours le vainqueur réserve pour lui; les jambes et les bras, coupés aux articulations, sont distribués, ainsi que le reste du corps, aux divers combattants, qui les emportent dans leurs familles. La chair des bras et des jambes était coupée par tranches d'un ou deux pouces d'épaisseur, et les parties musculeuses étaient principalement appréciées. Tout cela nous fut indiqué à l'aide de gestes fort expressifs et d'un léger sifflement qu'accompagnaient plusieurs clappements de la bouche, semblables à ceux que pourrait faire entendre un gourmet qui vient de goûter d'un bon plat. Il était impossible de s'y méprendre, ce peuple était cannibale par goût.

Malgré cette découverte peu rassurante, nous continuâmes dès le lendemain nos reconnaissances dans le pays; seulement, Pendleton eut soin de doubler notre escorte, et d'ordonner qu'aucun canot ne se rendît à terre pendant son absence. Débarqués dès quatre heures du matin, nous tirâmes à l'O. et entrâmes dans un bois où nous abattîmes plusieurs oiseaux. Après une demi-heure de marche, parut un petit village, et auprès d'une des cases se dressait un monceau d'ossements humains dont quelques-uns avaient subi l'action du feu. A un demi-mille plus loin, nous en trouvâmes un autre, mais plus considérable et situé sur le bord d'une petite rivière qui venait du sud. Des femmes y étaient occupées à faire cuire les aliments dans un grand pot en terre, que trois gros cailloux servant de trépieds soutenaient au-dessus du feu. Ce fut près de ce hameau que nous rencontrâmes l'aliki notre protecteur avec deux de ses compagnons.

Nous continuâmes à suivre le cours ascendant de la rivière, rencontrant, à mesure que nous avancions, des pentes de plus en plus raides, et quelquefois obligés de gravir des roches très-escarpées. Dans ces passages difficiles, les guides sauvages se montraient fort obligeants; ils portaient les bagages et nous soutenaient par le bras. Arrivés au sommet de la chaîne, leur complaisance fut plus grande encore : mourant de soif, et voulant déjeuner, nous demandâmes de l'eau, et en vingt minutes ils allèrent en chercher dans un ravin situé à 300 toises au-dessous. Pour les indemniser, on leur donna du biscuit et du porc frais qu'ils mangèrent avec délices : ils ne voulurent point de salaisons. Enfin, de l'autre côté de la montagne, la caravane trouva un canal profond qui, pénétrant sous la roche, servait de havre aux pirogues des insulaires. L'aliki en détacha une, et nous traversâmes le canal. Sur l'autre rive s'élevaient quelques huttes en ruines, avec des plantations que la guerre avait dévastées. Nous étions à 5 lieues environ du mouillage.

Tirant alors au S. E., nous allâmes reconnaître une vaste plaine que nous n'avions vue que de loin dans notre première exploration. Pour y arriver, nous eûmes à traverser un petit vallon, planté de choux-palmistes et d'aleurites si verts, si frais, si bien alignés, qu'on l'eût dit arrangé par la main de l'homme. Là nous changeâmes de guides. L'aliki et ses compagnons, nous montrant d'un geste

significatif le soleil près de se coucher, reprirent le chemin de leurs cases, tandis que d'autres sauvages de la plaine se chargeaient de nous conduire. Parmi ces derniers se trouvait un individu borgne et estropié que nous avions vu à bord, et qui parut enchanté de nous faire les honneurs de son territoire. La caravane fit une lieue ainsi, laissant de chaque côté de la route des huttes éparses et environnées de cocotiers ; puis, après une courte halte auprès d'une case où l'on cueillit des cocos, elle poussa jusqu'aux bords du canal, simple bras de mer, d'une eau parfaitement salée, qui mordait bien avant dans les terres. Rien n'excitant plus notre curiosité dans cette plaine monotone, et d'ailleurs la nuit approchant, il nous parut prudent d'aller camper sur la montagne. Nous y arrivâmes à la nuit close, et déjà nous pouvions, dominant la mer et la vallée, voir d'un côté le fanal mobile de *l'Oceanic*, de l'autre les feux immobiles des sauvages. Comme, à cette hauteur, le froid se faisait sentir, nous allumâmes nous-mêmes un grand feu que les sentinelles alimentèrent durant la nuit. Aucun incident fâcheux ne signala ce campement nocturne : seulement, vers l'aube, trois sauvages qui paraissaient s'avancer vers nous à pas lents se retirèrent effrayés par les cris de nos vedettes.

Le jour suivant ne fut pas aussi tranquille. Dans les premières heures de la route, un de nos hommes s'étant écarté, rencontra inopinément un sauvage qui prit une attitude menaçante, brandissant sur lui sa lance. Si nous n'étions survenus, peut-être eût-il mis ses menaces à exécution ; mais, à notre vue, il se contenta d'examiner les armes et les vêtements, après quoi il se retira. Arrivés à quelques centaines de toises du rivage, le bruit de plusieurs coups de fusil nous fit hâter le pas, dans la crainte d'un événement fâcheux. Voici ce qui était arrivé. Le second de *l'Oceanic*, nous ayant vus de loin descendre d'un petit coteau, avait envoyé au-devant de nous une baleinière armée de six matelots qui, en nous attendant, s'étaient mis à pêcher au tramail, le long de la côte qui est fort poissonneuse. A la vue d'une pêche si abondante, 30 à 40 naturels qui se trouvaient là éprouvèrent le désir de se l'approprier ; les matelots défendirent leur bien, et il s'ensuivit une lutte dans laquelle deux de leurs camarades furent blessés à coups de pierres. Ils ripostèrent à coups de mousquets, tout en se retirant avec l'embarcation.

L'affaire en était là quand nous parûmes avec notre escorte, et cette circonstance changea brusquement la face du combat : les matelots se rallièrent ; les sauvages s'enfuirent de tous les côtés. Un seul d'entre eux, un vieillard, l'un des tea-boumas qui venaient souvent à bord, eut la présence d'esprit de saisir une branche de cocotier, et de s'avancer vers Pendleton d'un air calme et grave, comme pour demander la paix. Le capitaine lui tendit la main, lui dit qu'il voulait bien consentir à faire la paix, mais que ses compagnons avaient agi avec nos gens comme des voleurs. « C'est vrai, répliqua le tea-bouma ; ce sont de misérables *kaias* (voleurs) ; tuez-les, tuez-les : je vous aiderai moi-même, et nous les mangerons ensemble. » Que répondre à cela ? Nous en rîmes, et nous emmenâmes le tea-bouma, enchanté de lui et de nous. Il était à bord depuis un quart d'heure à

peine que six pirogues se montrèrent autour du navire pour le réclamer. Les insulaires avaient peur ou qu'on ne le retînt prisonnier, ou qu'on ne le fît rôtir pour la table du capitaine; aussi, quand le tea-bouma parut sur le bastingage fut-il accueilli par un cri d'allégresse. Il fit signe qu'il voulait parler; le silence s'établit aussitôt, et il débita une harangue pour reprocher aux siens leur conduite. Pendant qu'il les sermonnait ainsi, les sauvages secouaient par moments la tête, comme marque d'acquiescement. Ces préliminaires accomplis, notre tea-bouma se retourna vers nous, et, autant que nous pûmes le comprendre à ses gestes, il nous supplia de nous tenir pour satisfaits de la vengeance que nous avions tirée des naturels, ajoutant que l'un d'eux en était mort. Pendleton fit signe qu'il consentait à tout, et les pirogues se remirent à circuler autour du brick, comme si aucunes voies de fait n'avaient eu lieu. Le lendemain, 15 avril, *l'Oceanic* reprenait la mer de grand matin.

Ce fut Cook qui le premier, le 4 septembre 1774, aperçut cette grande île à la hauteur du havre de Balade, sur lequel il passa huit jours. Les relations qu'il eut avec les naturels, durant le cours de cette relâche, furent de la nature la plus amicale; d'où il résulte que Cook et Forster tracèrent de ces tribus le portrait le plus flatteur. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnèrent qu'ils étaient anthropophages; Forster, au contraire, vante à diverses reprises leur confiance et leur douceur.

Après avoir quitté le havre de Balade, Cook suivit toute la côte N. E. de la Nouvelle-Calédonie, mais en s'en tenant toujours à une grande distance. Le 23, il atteignit la pointe S. E., formée par un promontoire fort élevé; puis il aperçut une île haute et assez grande, sur laquelle il remarqua des objets qui ressemblaient à des colonnes, quelquefois isolées, plus souvent réunies par groupes; mais quand on eut mis pied à terre, on reconnut que c'était une espèce de pin, propre à fournir des bois de mâture : les branches croissaient autour de la tige, en formant de petites touffes; rarement elles surpassaient la longueur de 10 pieds et étaient comparativement fort minces. C'était là ce qui donnait à ces arbres une forme si extraordinaire. Cook en fit couper plusieurs pour les besoins de son navire; puis il quitta définitivement ces terres, en laissant à cette dernière le nom d'*île des Pins*.

En 1792, d'Entrecasteaux compléta la reconnaissance du capitaine anglais. Il la commença près de l'île des Pins, prolongea les brisants qui bordent dans toute son étendue la côte du S. O. et constata que cette redoutable barrière s'étendait encore à près de 170 milles au N. O. de la partie septentrionale de la Nouvelle-Calédonie. Ce travail dangereux fit beaucoup d'honneur au navigateur français, d'autant plus qu'aucun épisode brillant, aucune observation curieuse ne pouvaient s'y rattacher. L'année suivante, il alla mouiller au havre de Balade, où il passa trois semaines. Ce fut dans cette relâche que mourut le capitaine Huon de Kermadec, dont le corps, à l'insu des sauvages, fut inhumé sur la petite île de Poudioua. Dans leurs relations journalières, les naturels se montrèrent voleurs, cupides, audacieux et entreprenants. A diverses reprises, ils insultèrent les Fran-

çais, qui se virent obligés d'avoir recours aux armes à feu. En outre, on put constater par diverses épreuves qu'ils étaient cannibales. Aussi le tableau que nos marins ont tracé de ces peuples diffère-t-il entièrement des descriptions laissées par Cook et Forster. Pour expliquer des récits tout à fait contradictoires, on serait vraiment tenté de penser que ces Minghas, signalés comme anthropophages par les naturels de Balabea, auraient fait, peu de temps après le passage de Cook, la conquête de la partie septentrionale de la Nouvelle-Calédonie, et auraient chassé et exterminé ses paisibles habitants. Ce qui semblerait donner encore quelque crédit à cette hypothèse, ce sont les traces récentes de pillage, de ruines et d'incendie, que Labillardière observa sur toute la surface du sol dans le cours de ses nombreuses excursions.

Depuis Cook et d'Entrecasteaux, aucune reconnaissance authentique ne semble avoir été faite sur la Nouvelle-Calédonie. On sait seulement qu'en 1793 le capitaine Kent, du *Buffalo*, découvrit, à travers les brisants de la partie S. O., un excellent havre dans lequel il séjourna six semaines, et qu'il nomma *Port Saint-Vincent*. Quelques géographes avaient exprimé le doute que les immenses brisants qui accompagnent cette terre dans le nord se terminassent effectivement au point où d'Entrecasteaux les quitta. Le capitaine d'Urville, en 1827, résolut cette question; il constata qu'au lieu de se prolonger au N., les brisants forment, sur ce point, un petit arc concave, dans lequel *l'Astrolabe*, entraînée par des courants violents, faillit trouver sa perte.

En se résumant sur la Nouvelle-Calédonie, il faut dire qu'elle forme une île de 200 milles environ de longueur du S. E. au N. O., sur une largeur presque uniforme de 25 à 30 milles. Une chaîne de montagnes fort élevées la traverse dans toute sa longueur. Dans toute la partie du vent ou du N. E., ses brisants s'étendent, en général, peu loin de la côte; mais, sur toute la bande du vent, ils forment une barrière continuelle, souvent éloignée de 8 à 10 milles du rivage. Ces brisants s'étendent jusqu'à 30 milles au large de la pointe méridionale, et, dans la partie septentrionale, ils forment une sorte de prolongement d'environ 160 milles de longueur, sur lequel sont disséminées quelques petites îles basses et peuplées, que Cook et d'Entrecasteaux nommèrent *Balabea*, *Moulin*, *Reconnaissance*, *Surprise* et *Huon*. Les plus grandes n'ont guère plus de 6 milles d'étendue; mais à 30 milles au S. E. de la pointe S., gît l'île des Pins, terre haute, bien peuplée et boisée, ayant au moins 30 milles de circuit.

Suivant Cook, les habitants de la Nouvelle-Calédonie se rapprochent beaucoup des insulaires de Tanna; seulement, il trouve aux premiers des traits plus réguliers, un air plus agréable. Du reste, ils ont les lèvres épaisses, le nez aplati, le teint très-foncé, et qui le devient davantage encore par une teinture d'un noir luisant dont ils se frottent le visage. Leurs cheveux, bouclés et frisés, sont noirs ainsi que leur barbe. Les uns laissent croître leur chevelure, pour la rattacher au sommet de la tête; d'autres n'en laissent croître qu'une touffe de chaque côté, qu'ils nouent avec beaucoup de soin. Quelques-uns enfin, comme les femmes, les

portent coupés court. Ces dernières ont paru aux navigateurs plus chastes et plus réservées que celles des autres îles océaniennes; et, sous ce rapport, on ne peut les comparer à celles de Tanna. Ce fait particulier confirme l'observation générale de M. d'Urville, que les hommes de la race mélanésienne sont beaucoup plus jaloux de leurs femmes que ceux de la couleur jaune.

L'unique vêtement des hommes est un pagne en écorces d'arbres ou en feuilles, et ils emploient à cet usage les morceaux d'étoffe et de papier que leur donnent les Européens. Ils ont aussi des nattes grossières, mais qu'ils ne semblent pas employer comme vêtements. Quelques chefs portent de grands bonnets noirs, à forme cylindrique, sans fond. Les femmes sont couvertes d'une sorte de jupe courte en fibres de bananier, attachée par un cordon autour des reins. Les filaments extérieurs de cette jupe sont teints en noir, et garnis de nacre de perle sur le côté droit. Comme ornements, les deux sexes portent des pendants d'oreilles en ecaille de tortue, et des bracelets en pierres ou en coquillages. Certaines parties de leur corps sont tatouées; mais les piqûres n'en sont point noires. Pour se gratter et se peigner les cheveux, les hommes ont habituellement des peignes fabriqués avec de petits bâtons fort menus et ajoutés parallèlement les uns aux autres, comme les peignes des Papous.

Forster estime à 50,000 âmes la population totale de la Nouvelle-Calédonie, et si toutes ses parties ressemblent aux environs du havre Balade, ce chiffre est plutôt au-dessus qu'au-dessous de la vérité.

CHAPITRE XLII.

LES ONOU-AFOU, WALLIS, ALLOU-FATOU ET ROTOUMA.

Au moment où *l'Oceanic* quitta les plages ingrates de la Nouvelle-Calédonie, l'intention de son capitaine était de serrer le vent de manière à pouvoir atteindre au moins les îles Gilbert. Cet itinéraire n'avait été ainsi réglé par lui que comme pis-aller, car nous manquions de vivres, et il lui tardait d'atteindre une terre féconde en ressources. Le vent le servit mieux que ses projets. Au lieu de garder ses allures régulières entre le S. E. et l'E. S. E., il souffla, au sortir du havre Balade, du côté du S. O., avec tous les caractères tempêtueux qui signalent la queue d'un ouragan dont la tête est dans les mers australes. Chassé par la bourrasque, *l'Oceanic* courut sous son foc et sa misaine, en servant à l'E., de manière à se rapprocher le plus possible des îles Viti.

Dans la matinée du 17, nous étions à la hauteur des Hébrides, à égale distance des îles Sandwich et Koromango, l'une et l'autre enveloppées de brumes si épaisses que c'était à peine si l'on pouvait discerner confusément leurs masses.

Quand elles furent dépassées, nous continuâmes pendant trente-six heures notre route à l'E.; après quoi, un calme profond étant survenu, le vent sauta au S. E., brise régulière dans ces parages. Vers le soir, comme Pendleton semblait regarder tour à tour avec inquiétude sa carte et l'horizon, interrogeant de temps à autre la vigie des barres, je compris que nous approchions de parages semés d'îles et d'écueils, et je m'avançai pour lui demander ce qu'il cherchait. « C'est l'île Hunter, dit-il, nommée *Onacuse* par son découvreur, le capitaine Hunter du navire *Dona Carmelita*. Comme on sait peu de chose sur le compte de cette terre, j'aurais désiré la reconnaître et relever ses côtes. Je ne vois rien, et nous sommes pourtant par 15° 31′ de lat. S. et 173° 51′ long. E., exactement le point fixé par le capitaine. Ou il se trompe, ou je me trompe. D'autres seront plus heureux que moi; nous allons gouverner vers Rotouma, où *l'Oceanic* trouvera peut-être quelques vivres. » Pendant que Pendleton parlait, j'avais jeté les yeux sur la carte. Je saisis cette occasion pour lui demander des renseignements sur des îles que je voyais situées entre les archipels Hamoa et Viti: c'étaient les îles Onou-Afou, Wallis et Allou-Fatou, qu'il n'avait pas le dessein de visiter. « Ma foi! dit le capitaine américain, je suis assez embarrassé pour vous répondre d'une manière précise. Ces îles ont été signalées à diverses époques et par divers capitaines : elles n'ont jamais été vues par des navigateurs dont les observations méritent d'être acceptées avec confiance. Leur existence est donc quelque chose de vague; leur position quelque chose de plus vague encore. Toutefois, on croit que Onou-Afou est identique avec *Goede-Hoope* découverte et nommée ainsi par Schouten, en 1616, quand il quitta l'île des Traîtres. En 1791, le capitaine Edwards revit cette terre et la nomma *île Proby;* mais il ne laissa aucun renseignement sur elle, et ne sut pas même en fixer exactement la position.

« Les îles Wallis furent découvertes en 1767 par le capitaine de ce nom. « Le terrain, dit-il, paraissait élevé dans l'intérieur: mais au bord de l'eau il était bas et d'un aspect agréable. L'île était entièrement environnée de récifs qui s'étendaient à 2 ou 3 milles dans la mer. La côte était couverte de cocotiers, et en plusieurs endroits nous vîmes des cabanes et de la fumée. Les canots envoyés en découverte trouvèrent que les arbres croissaient jusqu'au bord de l'eau, et qu'il y en avait de fort grands : on remarqua aussi plusieurs petits ruisseaux. Dès que les Anglais furent près de la côte, plusieurs pirogues se détachèrent, portant chacune cinq ou six hommes, et accostèrent les canots. Ces Indiens, robustes et actifs, n'avaient pour tout vêtement qu'une sorte de natte qui leur ceignait les reins. Ils portaient de grandes massues semblables à celles qu'on donne à Hercule dans les tableaux; ils consentirent à en céder deux au maître pour des clous et quelques colifichets. »

« Les îles Allou-Fatou semblent être les îles de *Horn*, découvertes par Schouten, qui se trouva à leur hauteur le 19 mai 1616. D'après les détails qu'il donne, il paraît évident que les naturels appartiennent à la race polynésienne, et que même, par leurs habitudes, ils se rapprochent beaucoup des peuples de Tonga. La carte

d'Arrowsmith porte les noms d'Allou-Fatou et de Podou-Natou pour ces deux îles, sans qu'on sache précisément d'après quelle autorité : ils auront été recueillis de la bouche des insulaires par quelque navigateur. On présume que ces îles sont identiques avec celle que Bougainville aperçut le 11 mai 1768, et qu'il nomma *l'Enfant-Perdu*. On crut d'abord y distinguer deux îles séparées ; mais, le jour suivant, on reconnut que ce n'était qu'une seule et même terre, dont les deux parties élevées étaient jointes par une plaine qui semblait se courber en arc et former au N. E. une baie ouverte. Pourtant, comme Bougainville ajoute, immédiatement après, que le vent l'empêcha d'approcher cette île de plus de 6 à 7 lieues, on doit se tenir en garde contre l'observation précédente. »

Tandis que Pendleton complétait ainsi mes notions sur les îles polynésiennes, *l'Oceanic* quittait les mers de la Mélanésie, et filait rapidement vers Rotouma. Pour neutraliser l'action perfide des courants, notre prudent capitaine avait été obligé de courir plus au loin à l'E., et ce fut seulement le 21 avril au point du jour que nous aperçûmes, à 4 lieues devant nous, les terres de cette île. Elles sont médiocrement élevées ; mais quand on s'en approche, elles se présentent sous la forme d'un vaste tapis de verdure, doucement accidenté, parsemé de plantations riantes et de cabanes. Sur les bords de la mer, de grandes cases élèvent çà et là leurs toits à travers des bocages de cocotiers et d'arbres à pain. A une lieue de terre, une multitude de pirogues entourèrent le navire, montées toutes par des naturels qui nous accueillirent avec des témoignages non équivoques de bienveillance et de joie. Il n'y avait pas à s'y méprendre : c'étaient là mes Polynésiens, mes naturels de Tonga et de Taïti, mais avec plus de bonté, plus de candeur et plus de simplicité. Cependant, je fus étonné de la différence qui existait entre leur langage et celui de toutes les familles polynésiennes que j'avais déjà visitées ; aussi mes études linguistiques me firent-elles défaut, et je fus obligé de me contenter de quelques mots décousus, communs à la langue tonga et à celle de Rotouma. Heureusement, sur une des grandes pirogues, se trouvait, à côté d'un des principaux chefs de l'île, un Anglais, nommé Young, fixé depuis longtemps dans le pays : ce fut un interprète tout trouvé.

La première question de Pendleton fut celle-ci : « Pouvons-nous obtenir des légumes et des cochons ? — Des légumes et des fruits ! répliqua Young, rien de plus aisé : vous en aurez tant que vous voudrez moyennant quelques verroteries et quelques instruments en fer ; quant aux cochons, ce sera un peu plus difficile. Il y a douze ou treize ans, un affreux ouragan souffla sur Rotouma, abattit les cocotiers, les bananiers, ravagea les plantations ; une horrible famine s'ensuivit ; et dans cette déplorable extrémité, les naturels tuèrent tous ces animaux pour assouvir leur faim : la race entière fut anéantie. Quelque temps après, ils obtinrent d'un capitaine baleinier un petit nombre de porcs ; mais afin d'en activer la propagation, ils s'imposèrent la loi de n'en tuer aucun. C'est grâce à cette loi rigoureuse qu'on en compte aujourd'hui à peu près 400. On n'en dispose que dans les grandes occasions, jamais en faveur des étrangers. » Pendleton ayant paru con-

trarié de cette nouvelle, Young s'approcha de lui et lui dit tout bas : « Calmez-vous ; nous ferons un peu de contrebande : mon chef vous cédera dix cochons contre un fusil et dix dents de cachalot. »

Rien n'était plus curieux à observer que le manége des naturels qui nous entouraient. D'abord ils avaient pris la précaution de demander si le navire n'était point tabou, et, sur la réponse négative, ils s'étaient décidés à monter sur le pont. Là, ils se promenaient avec un air de joie et de ravissement difficile à décrire. Un matelot se rencontrait-il sur leur passage, ils le saisissaient à bras-le-corps, frottaient leur nez contre le sien, puis, d'un ton doux et caressant, ils lui disaient, en montrant le rivage : « *Rotouma lailei* (Rotouma est bonne). » Ces cajoleries, à chaque instant réitérées, ne laissant pas de gêner la manœuvre, Pendleton voulut renvoyer les visiteurs dans leurs pirogues; mais ils prirent une attitude si soumise qu'ils désarmèrent sa sévérité. Quand ils virent que le bâtiment gouvernait vers le mouillage, ils ne furent plus maîtres d'eux-mêmes : ils gambadaient, sautaient comme des enfants qui, après une longue absence, revoient des parents chéris.

L'Oceanic mouilla par dix-huit brasses sur la côte septentrionale de l'île; un canot fut sur-le-champ envoyé à terre pour acheter des provisions, et je m'y embarquai. Nous ne devions pas faire un long séjour à Rotouma ; il fallait donc se hâter de voir. A notre arrivée sur la grève, nous fûmes accueillis à bras ouverts par les insulaires, qui se précipitaient au-devant de nous en poussant des cris de joie. Ce fut à qui nous ferait le plus de caresses. Ceux-ci nous offraient des légumes et des fruits, ceux-là des poissons et des coquillages ; d'autres, exagérant les devoirs de l'hospitalité, nous amenaient de jeunes filles, avec des signes qui ne nous permettaient pas de douter du motif qui les guidait. Sans être positivement laides, ces femmes étaient inférieures à celles de Tonga. Leurs traits n'étaient pas aussi réguliers; elles n'avaient, non plus, ni leur propreté, ni leur maintien décent et réservé. Ici, comme dans la plupart des îles polynésiennes, les filles peuvent disposer librement de leurs faveurs; les femmes mariées doivent rester chastes et fidèles : l'adultère est puni de mort. C'est auprès d'un des plus grands villages de l'île que nous avions débarqué; la demeure du chef, le principal édifice, avait 40 pieds de long sur 25 de hauteur. Les autres cases n'ont ordinairement que 15 à 20 pieds de long; comme à Tonga, elles sont couvertes de toits en feuilles de cocotier supportés sur des pieux. Des nattes, des coussinets et quelques vases en bois, voilà en quoi consiste le mobilier de ces demeures, qui sont tenues avec une grande propreté. Les insulaires font trois repas, dont le poisson, les coquillages, le fruit à pain, le taro ou *arum esculentum*, les ignames, les bananes, etc., sont la base habituelle. Leur manière de préparer les aliments est la même que dans les autres îles de la Polynésie ; mais ils ne mangent jamais le poisson cru.

Tout ici me rappelait Tonga, Taïti et Nouka-Hiva. Il m'était bien aisé de voir qu'un plus long séjour n'eût servi qu'à constater des analogies, à faire des rap-

prochements. D'ailleurs l'heure pressait ; il fallait partir. Quand on vit que le canot allait quitter la plage, il s'éleva un sentiment général de regret et presque de douleur ; il n'est aucun genre de séductions, de promesses, de caresses, d'offres, de protestations, que les naturels ne missent en usage pour nous décider à rester parmi eux. Comme j'avais paru répondre avec complaisance aux questions dont nous avions été l'objet, le chef mit tout en œuvre pour me séduire. Il fit passer une à une sous mes yeux toutes les jouissances qui m'étaient réservées, si je consentais à devenir citoyen de Rotouma : une jolie case avec de riches plantations ; une de ses filles, fraîche et joyeuse créature de 14 à 15 ans ; enfin, si mon interprète a dit vrai, il alla plus loin encore : il offrait de se dessaisir de son autorité, de faire de moi son chef et le chef de son peuple. Me voyant inflexible, l'excellent homme se mit à pleurer à chaudes larmes, et avec toutes les marques d'un si violent chagrin, que je ne pus me défendre d'en avoir pitié : je lui fis dire que je reviendrais l'année suivante, et qu'alors je pourrais céder à ses vœux. Cette assurance le consola un peu. Enfin, malgré les larmes de nos nouveaux amis, nous regagnâmes promptement le bord, où Pendleton venait de terminer son marché. Au lieu de 10 cochons, il en avait obtenu 25. Plusieurs chefs s'étaient prêtés de si bonne grâce à imiter leur collègue, que nous pûmes remettre à la voile avec l'assurance que nous avions assez de provisions pour les deux mois qui devaient s'écouler jusqu'à notre arrivée à Gouaham.

L'affection que ces insulaires montrent aux Européens est d'autant plus inexplicable, qu'elle paraît complétement désintéressée. Jusqu'ici les Anglais qui ont vécu avec eux ne leur ont pas été d'une grande utilité ; plus d'une fois, au contraire, ils ont compromis par leur mauvaise conduite la paix et la bonne harmonie qui régnaient parmi les naturels. A coup sûr des missionnaires trouveraient sur cette terre les mêmes éléments de succès qui ont conduit à bien leurs prédications à Taïti.

Rotouma fut découverte au mois d'août 1792, par le capitaine Edwards de *la Pandora*, qui la nomma *île Granville*. En 1797, Wilson du *Duff* eut avec les habitants des communications tout amicales. L'île lui sembla populeuse et fertile. Dans une étendue d'un mille, la grève offrait 200 cases apparentes. Ce capitaine la désigne déjà par son véritable nom. Au commencement du siècle, une foule de navires baleiniers fréquentèrent cette île et apprirent aux naturels à faire des échanges réguliers. Dans ce nombre figure *le Rochester* qui, en 1823, après avoir harponné beaucoup de baleines dans les parages environnants, mouilla sur l'un des havres de Rotouma. L'équipage s'était plusieurs fois révolté, et l'esprit d'insubordination continuait de régner à bord. Des matelots envoyés à terre pour se procurer des rafraîchissements ne reparurent plus ; mais le capitaine ayant mis aux fers cinq des chefs de l'île, les déserteurs lui furent ramenés. Une autre fois, les mutins furent plus heureux. C'était au moment du départ : dans le premier quart de nuit, le nommé Young, beau-frère du capitaine, l'aide-charpentier et quatre hommes, mirent un canot à la mer et quittèrent le bord, emportant des

armes. des livres, des instruments et divers autres objets. Arrivés à terre, ils eurent à subir quelques violences de la part des naturels, qui brisèrent leurs instruments, déchirèrent leurs vêtements et leur linge, pour se parer de ces lambeaux; mais, à cela près, ils furent bien traités: on leur donna des nattes pour se couvrir; on les combla d'attentions et d'égards. La seule chose qui rencontra quelque obstacle, ce fut la concession d'épouses légitimes: ils devaient préalablement déclarer que le séjour de Rotouma leur convenait. Quand, à deux reprises, ils eurent rempli cette formalité, le roi assembla son conseil, et il fut décidé qu'on leur accorderait des esclaves pour leur faire prendre patience. Enfin, au bout d'un mois, quand l'épreuve parut suffisante, on rassembla toutes les jeunes filles nubiles, et les Européens purent choisir dans le nombre. Celles qui furent agréées parurent enchantées de la préférence.

Le 1er mai 1824, *la Coquille*, capitaine Duperrey, passa la journée entière près de Rotouma; on eut des communications de la nature la plus paisible et la plus amicale avec les insulaires, qui restèrent longtemps à bord, au nombre de plus de 100. Ils se montrèrent bons et affectueux: plusieurs d'entre eux néanmoins se livrèrent au vol. D'abord on se contenta d'exiger la restitution de l'objet volé, ce qu'ils faisaient sur-le-champ et sans paraître y attacher la moindre importance; mais les larcins devinrent si répétés et si audacieux, qu'il fallut employer des moyens de répression. Des matelots armés de bouts de corde furent chargés de la surveillance, et aussitôt qu'un des voleurs était découvert, on le chassait ignominieusement. Cette scène se passait au milieu des éclats de rire des naturels: aucun d'eux ne parut s'en formaliser, et les coupables, châtiés et fustigés, étaient souvent les premiers à rire de leur mésaventure. Malgré ces précautions, on reconnut, quand ils furent partis, qu'il manquait à bord bon nombre d'objets en fer et en cuivre.

Parmi les naturels se trouvaient quatre des déserteurs du *Rochester*, qu'au premier abord il était assez difficile de distinguer, attendu qu'ils étaient vêtus, tatoués, et même barbouillés de poudre jaune, comme les sauvages. Mais on finit par les reconnaître à leur peau plus blanche, et aux traits de leur visage qui annonçaient une intelligence plus développée. Ces hommes racontèrent leurs aventures et leur manière de vivre chez les insulaires: ils affirmaient que cette existence douce et facile leur plaisait infiniment, et qu'ils comptaient finir leurs jours à Rotouma. L'un d'eux pourtant, nommé Williams John, tonnelier de son état, lassé sans doute des plaisirs de la vie sauvage et regrettant sa famille et sa patrie, demanda et obtint de rester à bord de *la Coquille*. Quand le chef de l'île sut qu'il allait perdre un Européen, il entra dans un profond désespoir, pleura, se lamenta; puis, voyant que ni ses prières, ni ses larmes, ni ses caresses, ne pouvaient changer la résolution de John, il alla supplier le capitaine d'interposer son autorité. Il ne se consola que lorsqu'on lui eut annoncé qu'en échange du tonnelier on lui donnerait deux Anglais pris à Port-Jackson et qui demandaient à être débarqués à Rotouma. Le chef les fit descendre sur-le-champ dans sa pirogue,

comme s'il eût craint qu'ils ne vinssent à changer d'avis. Il y perdait, car on lu donna deux fort mauvais sujets pour un bon ouvrier.

Le dernier navigateur qui ait visité Rotouma est M. Le Goarant Tromelin. Il parut devant l'île au mois de mai 1829, et voici le passage de son journal relatif à sa relâche : « Le 26, j'arrivai devant Rotouma, et j'y mouillai dans le N. E., à un mille de terre. Cette île a environ 7 lieues de tour : elle est composée de terres basses et de terres de moyenne hauteur. Elle possède une population d'environ 5,000 habitants, assez belle race rouge-cuivrée, cheveux longs, les meilleures gens possibles, un peu subtils pour s'approprier les objets en fer : mais nous n'avons pas eu à nous plaindre d'eux, ayant eu la précaution de ne laisser monter à bord que les chefs, puis les jeunes filles, qui eurent la curiosité de nous rendre visite en assez grand nombre, et qui, presque toutes, nous tinrent compagnie pendant les trois jours que nous nous y arrêtâmes. Rotouma est en général bien cultivée, mais on y manque de beaucoup d'espèces de fruits et de légumes. Je fis de l'eau, du bois et un fort approvisionnement de racines diverses et de cocos. Après trois jours de relâche dans cette île agréable, je la quittai, au grand regret de nos jeunes gens, qui chantaient :

Les femmes y sont belles,
Les maris complaisants !

Les habitants étaient, de même, peinés de notre départ, et nous assuraient que, si nous voulions y retourner, ils seraient fort joyeux de nous revoir. »

De tous les détails fournis sur cette île, les plus circonstanciés sont ceux que le tonnelier John donna à M. Lesson, naturaliste à bord de *la Coquille*. « Les habitants de Rotouma, dit-il, sont grands et bien faits ; un très-petit nombre nous parurent au-dessous de 5 pieds ; d'autres avaient de 3 à 5 pouces au-dessus, et quelques-uns même davantage. Leur physionomie est douce, prévenante, pleine d'enjouement et de gaieté ; leurs traits sont réguliers, et les jeunes gens, à la teinte près, offraient des visages très-agréables. Ils portent la chevelure longue, relevée sur le derrière de la tête en grosse touffe. En montant à bord, ils dénouèrent leurs cheveux, qui sont longs et noirs, et les laissèrent épars sur leurs épaules, comme une marque de respect et de déférence. Leurs yeux sont noirs, grands et pleins de feu ; leur nez est un peu épaté ; leur bouche est grande, meublée de deux rangées de dents très-blanches. Ils ne portent pas la barbe longue, et ils la coupent avec des coquilles ; seulement, sur la lèvre supérieure ils conservent la moustache, qu'ils maintiennent courte. Les lobes des oreilles sont percés, et ils y placent, comme à Taïti, des herbes odorantes, des fleurs suaves de *gardenia*, ou des corolles rutilantes de la rose de Chine (*hibiscus*). Leurs membres sont bien proportionnés, leur jambe est bien faite, et plus d'un des jeunes gens qui étaient à bord aurait pu servir de modèle à un statuaire. Le corps a un embonpoint raisonnable ; la peau en est douce, lisse, de couleur de cuivre clair, plus foncée chez



FEMME DE ROTOUMA



INDIGÈNE DES ILES RADAK.

Publié par Furne à Paris



quelques-uns. L'habitude qu'ils ont d'être fréquemment dans l'eau les rend très-propres, et ils sont aussi fort soigneux de leur chevelure. Quelques enfants avaient la tête rasée, à l'exception d'une longue natte à la chinoise conservée sur le sommet du crâne.

« L'ornement le plus remarquable et le plus caractéristique de ce peuple est le tatouage, qu'ils nomment *chache*. Le corps, depuis le bas de la poitrine jusqu'au-dessus du genou, est complétement recouvert d'un tatouage très-régulier qui n'imite pas mal les cuissards de nos anciens preux. Une raie tracée en long sur la partie postérieure de la cuisse empêche aux bandes tatouées d'en faire le tour. Le ventre et les reins sont recouverts de lignes courbes festonnées, dont le noir tranche agréablement sur les parties de la peau qui sont intactes. La poitrine et les bras reçoivent un autre genre de dessin : autant le premier est remarquable par la masse noire qu'il forme sur la peau, autant celui-ci se distingue par la légèreté des dessins, qui se composent de linéaments ténus, imitant des poissons volants, des fleurs et autres objets délicats.

« L'île de Rotouma est divisée en vingt-quatre districts gouvernés par autant de chefs qui portent le titre de *hinhangatcha*. Chacun d'eux, par rang d'âge, parvient à l'autorité suprême, et l'exerce pendant vingt lunes sous le nom de *chaou*. Leur pouvoir est très-étendu : ils possèdent toutes les terres, forcent les habitants à travailler, et règlent à leur gré le mariage des jeunes filles : ils sont à la tête de leur tribu dans une bataille, remplissent les fonctions sacerdotales dans les baptêmes, les mariages et les enterrements, et administrent la justice. Au reste, chez un peuple dont les mœurs sont si douces, cette autorité est celle d'un père; elle n'est ni oppressive ni cruelle. Partout où un chef passe, on se dérange pour lui, et devant le roi on est obligé de s'asseoir en détachant sa chevelure; ce qui est le salut ordinaire. Les honneurs qu'on rend aux chefs, le respect pour les vieillards, la soumission du peuple, l'obéissance des enfants, annoncent un grand système d'ordre, et les usages des Rotoumiens font l'éloge de leur morale. La guerre les trouble quelquefois; mais leur caractère les en éloigne. Il y a cinq ans environ, la jalousie et des limites mal fixées allumèrent la guerre civile entre deux districts et le reste de l'île : on en vint à un engagement dans lequel une centaine d'hommes furent tués; aussitôt après, la paix fut offerte et acceptée, et toute haine disparut. Quelque temps auparavant, Rotouma avait été attaquée par les naturels anthropophages d'une île nommée Noué, qui se trouve à trois ou quatre journées de navigation : les agresseurs se retirèrent en laissant derrière eux quelques-uns des leurs qui sont encore dans l'esclavage.

« Les villages sont bâtis sur les bords de la mer, et disposés en rond autour du cimetière, le *thamoura* du district. La cabane du chef est la plus près du rivage et la plus grande. Toutes sont formées de poteaux plantés en terre qui supportent un toit aigu recouvert de feuilles de cocotier. Outre le thamoura de chaque village, il y a un lieu de sépulture sur la plus haute montagne de l'île, où sont placés les rois qui meurent dans l'exercice de leurs fonctions. Ce lieu renferme aujourd'hui

une vingtaine de tombes; il est entretenu avec soin et entouré d'arbres, les plus beaux de l'île. »

CHAPITRE XLIII.

ILES GILBERT ET MULGRAVE, OTDIA, UALAN, MAC-ASKILL, HOGOLEU. — ILES MARSHALL.

Après avoir pris congé des habitants de Rotouma, *l'Oceanic* cingla droit au N. pour attaquer l'île *Gran-Cocal*. Ainsi nous laissions sur notre droite et à une petite distance diverses îles récemment découvertes et encore peu connues; ces îles, avec celles de Wallis et de Rotouma, semblent former une chaîne qui unit les îles Hamoa et le reste de la Polynésie avec toute la Micronésie. Naguère les cartes offraient, dans ces parages, de larges vides qui tendent chaque jour à se combler; et le plus grand intervalle qui sépare une île de la suivante étant de 60 lieues, on conçoit que l'homme ait pu, de proche en proche, se répandre sur toute l'Océanie, atteindre jusqu'aux régions les plus éloignées de cet immense bassin.

Le 25, au lever du soleil, parut l'îlot Gran-Cocal, terre basse dont nous n'approchâmes pas à plus de 4 lieues. A cette faible distance, c'est à peine si nous apercevions la cime des arbres. Ce que nous en vîmes nous prouva, toutefois, qu'elle méritait bien le nom de *Gran-Cocal*, que lui imposa l'Espagnol Maurelle. Voici ce qu'en dit ce navigateur : « Le 5 mai 1781, nous trouvâmes une île très-rase, environnée d'une plage sablonneuse qui aboutissait à un récif impénétrable au voisinage duquel je ne trouvai point de fond avec une ligne de plus de 50 brasses. L'île était couverte d'un plant épais de cocotiers, ce qui causa d'autant plus de plaisir à l'équipage, que, ce jour-là même, les provisions faites à l'île de Consolation étaient épuisées. J'envoyai la chaloupe armée pour nous amener, s'il était possible, plusieurs charges de cocos: le brisant du récif ne le permit pas. La frégate avança néanmoins à une telle proximité de la côte, que les insulaires nous parlaient de dessus le rivage; mais nous ne vîmes aucun moyen de pousser plus avant. Cependant les Indiens jetèrent leurs canots à la mer, non sans une peine extrême, vu l'obstacle du récif. Ils arrivèrent à bord en grand nombre : la difficulté de la navigation ne leur avait permis que de se charger d'un très-petit nombre de cocos. Ils essayèrent de remorquer la frégate, en amarrant divers câbles à la proue, et en voguant tous ensemble vers l'île, d'où l'on jetait même des cordages pour nous tirer vers la terre. Voyant qu'en six heures de temps on n'avait pu réussir, et n'espérant aucun succès ultérieur, je fis voile au N. O. »

A peine avions-nous perdu de vue les arbres du Gran-Cocal, que nous vîmes pointer à l'horizon la petite île de Saint-Augustin, dont nous pûmes prolonger la bande occidentale, à 2 ou 3 milles de distance. Quelques groupes de naturels, assis paisiblement sur la grève, nous regardèrent passer, sans paraître en au-

cune manière curieux de venir nous visiter. Découverte par Maurelle en 1781, cette île fut revue en 1809 par le capitaine de *l'Élisabeth*, qui la nomma *Taswell*, et par Duperrey dans l'année 1824. C'est une terre basse, de 6 milles seulement d'étendue, du N. O. au S. E., sur 2 milles de large, en y comprenant même les récifs.

Au delà de Saint-Augustin commencèrent pour nous les calmes qui règnent sous la bande équatoriale. Nous n'avançâmes dès lors qu'à l'aide de petites risées qui nous portèrent, le 29, en vue des îles Gilbert. *L'Oceanic* les atteignit à la hauteur de l'île Drummond qu'il prolongea à l'O. dans une étendue de 40 milles environ. Le lendemain, on reconnut et on prolongea aussi l'île Sydenham. Ces terres ne sont guère que de vastes récifs, d'où surgissent çà et là de petits îlots couverts d'arbres. A l'aide de la longue-vue, on pouvait cependant apercevoir plusieurs cabanes et quelques groupes assez nombreux de naturels. Deux ou trois pirogues parurent avoir envie de nous accoster; mais Pendleton, qui redoutait pour la santé de son équipage les calmes de la ligne et ne se souciait pas de perdre son temps le long de ces misérables plages, ne voulut point les attendre, et il poursuivit sa route. Ainsi, nous filâmes sans avoir eu de communications avec la terre.

L'Oceanic gouverna vers les îles Mulgrave, qu'il découvrit le 4 mai au matin. Avec les indications sous les yeux, Pendleton gagna le mouillage qu'avait occupé *le Dolphin*. Nous y étions ancrés à peine, que les naturels parurent le long du bord, nous offrant, d'un air affectueux et désintéressé en apparence, du fruit à pain, des cocos et des fruits de pandanus, le tout en petite quantité, car ces îles n'étaient pas riches, et ils s'efforçaient de nous le faire comprendre. Mais le peu qui était offert l'était avec une telle franchise et une telle cordialité que la valeur du présent était décuplée par le procédé même. Ces bons insulaires nous faisaient entendre que plus tard ils nous apporteraient des poissons et des coquillages, si nous restions quelques jours avec eux. Leurs traits agréables et effilés, leur formes souples, leurs cheveux longs massés sur la tête, rappelaient au premier coup d'œil le type général attribué aux Carolins par la plupart des navigateurs.

Quand nous fûmes descendus à terre, chacun des habitants accourut à nous pour nous convier à entrer dans leurs cabanes et à prendre quelques rafraîchissements. Par mesure de prudence, nous préférâmes ne point nous séparer, et nous marchâmes tous ensemble vers la case du chef Lugoma, plus grande que les autres. Là il nous offrit quelques fruits à pain et un peu de poisson rôti; puis il appela une de ses filles, jeune personne d'une figure douce et gracieuse, à laquelle il ordonna de chanter. Elle s'accompagnait d'une espèce de petit tambour semblable à ceux que j'avais observés à Nouka-Hiva, tout en exécutant avec une admirable prestesse plusieurs gestes, et en prenant diverses attitudes : une des plus fréquentes était d'étendre rapidement un de ses bras tandis qu'elle plaçait l'autre sur sa poitrine. Autant qu'il me fut possible de comprendre la pantomime de la fille et les explications du père, cette improvisation avait trait à quelque

combat récemment livré. Au bout de dix minutes environ, la jeune musicienne se retira.

En sortant de la maison, nous vîmes un terrain sacré destiné aux sépultures royales, espace assez resserré qui comprend seulement quelques verges de terrain. A la tête de chaque tombe s'élevait un cocotier dont le tronc était entouré de feuilles sèches, ce qui indiquait que les fruits étaient interdits au peuple. Nous étions alors accompagnés d'un fils du chef, enfant de douze ans environ. Il nous montra deux tombeaux comme étant ceux de deux chefs qui avaient joui d'une haute distinction; l'âge avancé des cocotiers plantés auprès annonçait que leur mort devait dater d'une époque bien éloignée. Tout en nous servant de cicérone dans cette enceinte funèbre, le jeune homme semblait préoccupé de la crainte que nous ne vinssions à marcher sur le tombeau de ses ancêtres. En effet, une grave responsabilité pesait sur sa tête; car son père accourut bientôt lui-même, en nous invitant d'un air effaré à quitter cet endroit. « Vous troublez nos morts, disait-il; et, à leur tour, les morts viendront nous troubler dans nos cabanes. » Il fallut bien céder à ces scrupules superstitieux, et nous nous éloignâmes des bocages sacrés.

Revenu vers le village, je remarquai dans plusieurs cabanes d'énormes piles de poisson qu'on avait rôti pour le conserver. Quand je demandai comment on pouvait s'en procurer une si énorme quantité, le chef me montra le rivage en face, ajoutant que si je voulais passer la nuit dans sa case, il me donnerait le spectacle d'une grande pêche, dont une portion serait pour le navire. Moitié curiosité, moitié désir de procurer au bâtiment quelques approvisionnements frais, j'acceptai sa proposition avec empressement. Non-seulement Pendleton, à qui j'en référai, y consentit, mais encore il me donna une escorte de six matelots. Nous soupâmes d'assez bon appétit, avec nos provisions du bord, auxquelles nous joignîmes des fruits à pain et des cocos que notre hôte nous fournit de la façon la plus libérale; puis nous songeâmes à nous arranger pour la nuit, en veillant deux par deux et à tour de rôle, de manière que, à la moindre alerte, la décharge de nos mousquets pût avertir les hommes du bord. Le plus difficile était d'installer nos deux sentinelles sans blesser les susceptibilités de notre hôte, dont l'accueil ouvert et cordial ne méritait pas cette défiance. Mais quand l'heure fut venue d'aller se reposer, le vieux chef s'aperçut que deux de nos matelots restaient debout, le mousquet au bras; il alla vers eux, et leur dit qu'il y avait place pour tout le monde, qu'ils pouvaient se coucher comme les autres. Force fut donc de lui expliquer que ces hommes étaient placés en faction pour que personne ne vînt nous surprendre. « Personne ne songe à vous faire du mal, répliqua-t-il; tout cela est inutile. » J'excusai du mieux que je pus et le fait et l'intention, disant que c'était l'habitude constante, et que notre devoir était de nous y soumettre; alors il étendit à terre des nattes pour nous tous. Je me plaçai à l'un de ses côtés, tandis que sa femme et sa fille dormaient de l'autre. A part le vent et la pluie, la nuit fut tranquille.

Au point du jour, le ciel s'éclaircit; Lugoma et ses enfants ramassèrent et brisèrent autant de morceaux de bois sec qu'il en fallait pour chauffer les fours en pierre et les tenir prêts pour sécher le poisson qu'ils allaient prendre : ensuite, on prépara tout pour la pêche. En face des maisons s'étendait, à une grande distance du rivage, un banc de corail dans lequel les poissons s'engageaient par troupes nombreuses pour filer de là entre les divers îlots. Sur le bord de ce banc, on avait enfoncé, à quelques pieds sous l'eau, une longue chaîne de feuilles de cocotier rougeâtres et desséchées, dont l'une des extrémités était attachée au rivage, dans un endroit où l'on avait pratiqué une sorte de parc en pierres. La rangée de feuilles faisait ensuite le tour du récif, dans une direction demi-circulaire, de manière à en envelopper une portion considérable, tandis que l'espace compris entre son autre extrémité et le rivage restait libre. Quand une bande de poissons venait se montrer, les naturels se mettaient à leur poursuite, de manière à les faire entrer par l'espace libre, puis ils les poussaient en avant, jusqu'à ce qu'ils arrivassent dans le parc en pierres, où il était ensuite facile de les prendre avec des filets à la main. Deux ou trois heures de cet exercice nous procurèrent plus de trois quintaux de beaux et excellents poissons. La moitié fut portée à bord. Ce qu'il y avait de plus surprenant dans cette manière de pêcher, c'est que le poisson n'était jamais tenté de passer par-dessous la chaîne de feuilles de cocotier, quoique souvent il restât entre elle et le fond de l'eau un espace de plusieurs pieds.

Quelque désir que j'eusse de prolonger mon séjour sur cette île, je dus me rendre à l'ordre formel de Pendleton de regagner le bord avant midi. Son intention était de remettre le jour même à la voile; car il craignait les calmes, assez frequents dans cette zone, et les retards qui en seraient résultés pour lui. Nous dîmes donc adieu à mes hôtes, et vers deux heures de l'après-midi nous montions l'échelle de *l'Oceanic*.

Le groupe des Mulgraves, découvert en 1788 par les capitaines Marshall et Gilbert, est composé seulement de petits îlots bas et très-étroits, disséminés sur un récif de 140 milles de circonférence qui sert de ceinture à un grand lagon intérieur parsemé de bancs de corail. Le fruit à pain des deux variétés, les cocos et les fruits de pandanus sont toutes les ressources que le règne végétal offre à la subsistance des habitants, qui sont même souvent réduits aux seuls fruits du pandanus, aliment d'un goût peu agréable, et par lui-même peu substantiel. Le nombre des plantes qui croissent sur ces îles est très-borné. Le seul quadrupède qu'on y trouve est une sorte de petit rat qui pullule partout, et dont les naturels maudissent l'importunité : il suffit de laisser une poignée de racines près d'une cabane pour voir aussitôt le sol couvert de ces animaux.

En quittant l'archipel Mulgrave, Pendleton fit gouverner vers Otdia, non pas qu'il espérât trouver la moindre ressource sur ces îles pauvres et infécondes, mais il désirait jeter un coup d'œil sur ces peuplades devenues célèbres par les récits du navigateur russe Kotzebue. Laissant donc à peu de distance sur la droite

Podder, Mediuro, Aur et Kawen, dont on voyait souvent les arbres pointer à l'horizon, *l'Oceanic* rangea de près, dans la journée du 7 mai, la baie orientale de l'île Eregup, et alla mouiller près des récifs d'Otdia, à l'endroit même que Kotzebue avait coutume de choisir pour ses relâches. Il était alors un peu plus de midi. Les habitants, rangés en foule sur la grève, semblaient examiner avec un air inquiet et défiant notre navire au pavillon inconnu pour eux. Vainement attendîmes-nous pendant une heure qu'un d'entre eux se présentât pour entamer les premières relations : pas une seule pirogue ne se hasarda dans la rade ; au contraire, inquiets sur la nature de nos dispositions, les sauvages se mirent à battre le tam-tam et à pousser des cris plaintifs.

« Nous n'avons qu'un moyen de rassurer ces pauvres gens, me dit Pendleton, c'est de nous recommander du nom de Kotzebue ; la recette est indiquée dans la relation du second voyage de ce capitaine : suivons-la. » Et à l'instant même il fit armer le bot, dans lequel nous descendîmes avec deux matelots. Les insulaires nous observaient avec la plus grande attention. Pendleton avait attaché un mouchoir blanc au bout d'une longue perche : à ce signal, leurs clameurs cessèrent ; mais quand nous eûmes touché le rivage, quand Pendleton eut prononcé les mots : *Aïdara Totabou* (ami de Kotzebue), la foule éclata en bruyantes démonstrations de joie, répétant en chœur : *Heï Totabou, Totabou !* Ils s'empressèrent autour de nous, nous serrant dans leurs bras avec effusion, et nous portèrent en triomphe sous les arbres du rivage. Nous y trouvâmes deux chefs qui, ces premiers transports apaisés, nous demandèrent avec empressement si leur ami Totabou était à bord du navire. Sur la réponse négative, ils parurent affligés ; mais ils se consolèrent quand nous leur assurâmes qu'il se portait bien, et que sous peu il reviendrait les voir. Dès ce moment, nos rapports avec ces braves gens devinrent des plus intimes et des plus agréables. Tout au contraire de ce que nous avions observé jusqu'alors parmi les peuplades polynésiennes, on distinguait chez ces tribus de Carolins de la douceur, de la dignité et de la grâce.

Après une petite halte sous les cocotiers de la grève, un des chefs, nommé Rarik, nous conduisit à sa cabane ombragée par des arbres à pain et entourée d'une verte pelouse. Nous nous y assîmes sur des nattes, en face de lui et à côté de sa vieille mère, âgée de 80 ans. Les naturels formaient autour de nous un double cercle, ceux de devant assis, les autres debout par derrière, pour contempler à leur aise des étrangers amis de Totabou. Pour mieux jouir de ce spectacle, quelques adolescents grimpaient sur les arbres ; les pères élevaient leurs enfants dans leurs bras. Nous étions l'objet des attentions les plus touchantes : des femmes avaient apporté des corbeilles de fleurs et en tiraient des guirlandes dont elles nous décorèrent. La mère de Rarik, qui semblait m'avoir pris en grande affection, détacha de ses oreilles une belle fleur blanche, ornement habituel des dames, et s'efforça de la suspendre aux miennes avec une tresse en herbe. Des jeunes filles étaient occupées à exprimer dans des coquilles de moule le jus du fruit de pandanus, qu'elles nous présentèrent ensuite d'un air gracieux. Pendant tout ce

temps, le peuple répétait souvent le mot *aïdara*, qui signifie tout ensemble *bon* et *ami*.

Bientôt le cercle s'agrandit autour de nous, et je compris que nos hôtes se préparaient à nous procurer un spectacle de leur façon, auquel ils donnent le nom d'*eb*. Dix hommes se placèrent en demi-cercle, ayant dix femmes devant eux, aussi en demi-cercle, de manière à former un cercle entier dont les deux portions n'étaient séparées que par un intervalle de six pieds environ. Dans chacun de ces espaces se tenait une vieille femme munie d'un tambour, instrument fait avec un tronc d'arbre creusé, long de 3 pieds, ayant 6 pouces de diamètre à chaque extrémité, et moitié moins dans le milieu. Les deux fonds étaient couverts d'une peau de requin : on le tenait sous le bras, et l'on en jouait avec la paume de la main. Au milieu du cercle, se placèrent assis dos à dos, un vieillard et une jeune et jolie fille. Tous les acteurs avaient la tête parée de guirlandes de fleurs, et les femmes en portaient en outre autour de leur ceinture. En dehors du cercle se tenaient deux hommes qui, à l'aide de trompettes marines, indiquaient le moment où toute la troupe devait accentuer ses chorus, accompagnés de mouvements violents des bras, de gestes sans doute en harmonie avec les paroles. Quand le chœur cessa, un duo, exécuté par le couple du centre, fut accompagné par les tambours et les trompettes; après le duo, le chœur reprenait. Ce mouvement alternatif se répéta plusieurs fois de suite, jusqu'au moment où la jeune chanteuse, dont les mouvements étaient devenus de plus en plus violents, tomba tout à coup par terre comme frappée de mort. Autant que nous pûmes le comprendre, ce drame lyrique figurait un mariage mal assorti. On voulait unir une jeune fille à un vieillard, et celle-ci, plutôt que d'accepter un époux qu'elle n'aimait point, se donnait la mort. Après le spectacle, les jeunes filles se réunirent autour de nous, et dans le nombre je reconnus bientôt la jeune et gentille actrice. Plusieurs de ces femmes étaient fort agréables avec leurs ornements de fleurs; mais leur plus belle parure, c'était la pudeur et la réserve de leurs attitudes, de leurs manières. Rien auprès d'elles ne rappelait les provocations indécentes et effrontées des femmes de la Polynésie.

Après le spectacle vint le repas, auquel furent admis un petit nombre de naturels et seulement quelques femmes. Nous nous assîmes en cercle sur des nattes, au centre desquelles les vivres furent disposés sur des feuiles de cocotier, en guise de plat et d'assiette : chacune était pourvue d'une cuillère en bois. On nous expliqua que cette innovation était due à Kadou, qui longtemps avait été l'hôte de Kotzebue dans son premier voyage.

Quand le repas fut terminé, les chefs nous donnèrent le spectacle d'évolutions guerrières. Rarik et un autre chef nommé Laguediak rassemblèrent deux troupes qu'ils placèrent à peu de distance l'une de l'autre, comme si elles eussent été ennemies, et dont le premier rang était composé d'hommes; le second, de femmes. Les hommes étaient armés de bâtons qui figuraient des lances, les femmes avaient des corbeilles remplies de graines de pandanus en guise de pierres : leurs che-

veux, au lieu d'être, comme de coutume, attachés avec goût, flottaient épars, ce qui leur donnait un air de fureur sauvage. Rarik se plaça à la tête d'une des deux troupes; Laguediak se mit à la tête de l'autre; puis ils donnèrent simultanément le signal de l'attaque en soufflant dans leurs trompettes. Les deux partis se rapprochèrent; mais, au lieu d'en venir aux mains, ils se mirent à exécuter une danse comique où chacun luttait de grimaces, de gestes furieux, de roulements d'yeux et de contorsions, tandis que les femmes faisaient entendre un chant guerrier barbare et discordant. Quant aux chefs, ils restaient presque impassibles, se contentant d'animer leurs guerriers par les accents de leurs conques. Bientôt les trompettes se turent, et les deux armées se bornèrent à s'entre-regarder jusqu'au moment où leurs champions les plus vaillants en vinrent à des combats singuliers. La lutte terminée, les trompettes retentirent de nouveau; les armées se rapprochèrent lentement l'une de l'autre; les champions rentrèrent dans les rangs, et l'action devint générale; les lances voltigèrent dans l'air, les graines de pandanus, que les femmes lançaient par-dessus la tête des combattants, tombaient comme la grêle sur le parti adverse. Toutefois, les deux troupes ne se trouvèrent jamais assez rapprochées pour que le tumulte dégénérât en une mêlée. A la fin, soit par accident, soit à dessein, un des hommes de Laguediak tomba par terre: la victoire ainsi décidée, on sonna la retraite, et les guerriers épuisés se jetèrent sur l'herbe, au milieu des cris de joie de la foule.

La journée s'écoula ainsi dans des divertissements curieux et variés. Quand, à la nuit tombante, nous voulûmes regagner le bord, nos hôtes cherchèrent à nous retenir par la perspective d'autres fêtes; mais Pendleton avait résolu de reprendre la mer le jour suivant, et il se refusa à leurs vives instances. Dans la courte relâche qu'on venait de faire, on avait pu s'assurer que ces îles renferment peu de ressources pour le ravitaillement des navires.

Le groupe d'Otdia paraît avoir été vu pour la première fois en 1788 par les capitaines Gilbert et Marshall, qui nommèrent ces îles *Iles Chatam*. Presque oubliées depuis cette époque, elles furent explorées avec soin, en 1817, par Kotzebue qui les nomma *îles Romanzow;* mais il eut soin d'avertir que les naturels du pays les nomment *Otdia*, du nom de l'île principale, et il est incontestable que ce nom indigène doit être préféré à tout autre. Ce groupe n'a pas moins de 30 milles d'étendue de l'E. à l'O., sur 13 de largeur : il contient 65 îlots bas et boisés dont le plus grand n'a que 2 ou 3 milles d'étendue. Les naturels ne sont remarquables ni par la stature ni par la force corporelle, mais ils sont bien faits et agiles; leur caractère est gai, vif et plein d'enjouement. Leur teint est plus foncé que celui des Hawaiiens; en revanche, ils ont la peau plus propre; ils sont aussi à l'abri des effets du *kava* et des maladies cutanées. Le principal ornement des hommes et des femmes est une feuille de pandanus roulée et passée dans une ouverture pratiquée au lobe inférieur de l'oreille. Pour les premiers, ce rouleau a jusqu'à 3 pouces de diamètre; pour les secondes, il est de moitié moins gros. Quelquefois il est garni d'une mince doublure en écaille de tortue. Leur tatouage, élégant et

bien tracé, diffère pour les deux sexes ; mais il est uniforme chez chacun d'eux. Les hommes tracent sur la poitrine un triangle dont la pointe est dirigée vers le nombril, et qui consiste en plusieurs raies diversement combinées ensemble ; des raies semblables occupent le derrière du corps. Chez les femmes, les bras et les épaules seulement sont tatoués. A cette opération se rattachent certaines idées religieuses, et elle ne peut être pratiquée sans un signe divin. Les personnes qui désirent s'y soumettre passent la nuit dans une maison sur laquelle le chef qui doit l'exécuter invoque la divinité. Un son d'une nature particulière, une sorte de sifflement, indique l'acquiescement du dieu ; dans le cas contraire, l'opération n'a pas lieu : de là vient que quelques individus ne sont jamais tatoués S'ils passaient outre, la mer submergerait leur île, la terre serait détruite. C'est la mer seule que redoutent ces insulaires, et, pour arrêter l'effet de son courroux, ils ont recours aux conjurations. Les naturels d'Otdia refusèrent, sous différents prétextes, de conférer la décoration du tatouage aux officiers russes qui le demandaient, alléguant les conséquences pénibles de cette opération, l'enflure, la douleur, etc. Enfin, un chef désigna sa maison à l'un d'eux pour y passer la nuit, promettant de le tatouer le lendemain matin ; mais, le jour venu, il éluda de nouveau toutes les instances de son hôte.

En sortant des récifs de l'île Otdia, *l'Oceanic* contourna par le S. le groupe Eregup, passa entre ceux de Wadelen et de Namou, bas, boisés, et peuplés par une race semblable à celle que nous venions d'observer ; puis il cingla directement vers Ualan. Par un temps propice, la traversée eût été courte ; mais les calmes et les brises variables nous retinrent une semaine dans ces parages, et ce fut seulement le 15 mai au soir que nous aperçûmes les pitons élevés de l'île. Accoutumés depuis longtemps à l'aspect triste et monotone des terres basses et à fleur d'eau, nous retrouvâmes avec plaisir les formes changeantes et accidentées des terres hautes et pittoresques. Durant toute la nuit le temps fut favorable ; mais au matin, quand nous nous trouvâmes devant les récifs de la côte ouest, à 2 milles au plus du havre de la Coquille, un calme plat nous empêcha de donner dans les passes. Nous voyions, à l'aide de longues-vues, les naturels occupés à pêcher sur les récifs ; nous distinguions les signes qu'ils nous faisaient pour nous engager à descendre sur le rivage, et nous ne pouvions ni avancer ni reculer, enchaînés que nous étions sur cette mer sans mouvement. Durant trois jours entiers, nous cherchâmes à nous engager dans le chenal qui aboutissait au mouillage ; tous nos efforts furent en pure perte. *L'Oceanic* faillit même aller en dérive sur des récifs vers lesquels il était porté par le courant. Vaincu enfin par un contre-temps si opiniâtre, Pendleton renonça à cette relâche qu'un mauvais génie semblait nous interdire. De cette île je ne vis que trois naturels venus à bord dans une pirogue : c'étaient des hommes de manières affables et douces. Il fallut même se contenter d'une courte entrevue ; car la brise s'étant faite, nous prîmes le bord au large (19 mai).

Le 21 au matin, *l'Oceanic* apercevait à l'horizon les bouquets d'arbres qui

signalent les deux îlots du groupe Mac-Askill; quand il fut à peu de distance de la côte, il vit venir à lui une foule de pirogues dont la manœuvre annonçait d'autres navigateurs que les insulaires d'Ualan, qui ignorent l'usage des voiles. Bientôt 7 ou 8 de ces pirogues nous accostèrent hardiment, et débutèrent par lancer une grêle d'objets qui tombaient sur le pont. Nous ne savions que penser de ce prélude, quand nous reconnûmes que ces projectiles étaient des fruits à pain, des fruits de pandanus, et même quelques cocos. Toute brusque et singulière qu'elle fût, cette libéralité prévenait en faveur de nos visiteurs, qui, en effet, montrèrent bientôt au-dessus des bastingages leurs figures joviales et confiantes. En échange de leurs denrées, nous leur donnâmes quelques bagatelles qui les comblèrent de joie, puis nous continuâmes notre route. Semblables par beaucoup de points à ceux de Ualan, ces insulaires étaient, en général, plus trapus et plus vigoureux : quelques-uns même offraient un embonpoint rare chez les Carolins. Ils se distinguèrent par une grande loyauté dans les échanges: pas une tentative de vol ne signala leur passage.

Le petit groupe de Mac-Askill fut découvert, en 1809, par le capitaine de ce nom; il fut revu, en 1824, par M. Duperrey, et, en 1828, par Lütke. Sur un développement de 6 milles de circuit, il comprend 3 îlots bas et boisés, Pelelap, Tougoulou et Takaï. Le jour suivant nous rangeâmes la bande méridionale de ce groupe que Duperrey découvrit en 1824, et auquel il donna son nom : c'est un assemblage de 3 îlots bas et boisés, nommés : Mongoul, Ongaï et Aoura, dont le plus grand n'a qu'un mille de long sur 250 toises de largeur. Il n'a également que 6 milles de circuit.

De ce point, *l'Oceanic* courut à l'E. S. E.; et, dans la journée du 24 mai, on vit durant deux ou trois heures dans la partie du N., une masse confuse que plusieurs d'entre nous prirent pour une terre haute. Cependant Pendleton ne savait comment la nommer : aucune de ses cartes n'accusait une terre sur ce point, et une forte brume empêchait de distinguer nettement si ce n'était pas une illusion produite par des nuages. Il eût couru vers elle pour s'en assurer, mais il craignit de prolonger plus longtemps une navigation stérile à travers l'archipel des Carolines. *L'Oceanic* continua donc à cingler vers Gouaham. Là seulement on sut que le capitaine russe Lütke avait découvert par cette latitude une île nommée *Pounipet.* Il n'y avait pas à regretter de l'avoir laissée sans la reconnaître, car elle était occupée par une race noire, d'un caractère farouche, qui n'avait montré que des dispositions hostiles.

Pendant huit jours, nous naviguâmes sans apercevoir aucune terre; mais dans la journée du 1er juin, on put remarquer des barres de perroquet, et à toute distance, quelques têtes d'arbres annonçant des îles basses et boisées. Nous jugeâmes que c'était le petit groupe découvert en 1824 par M. Duperrey, et auquel il donna le nom de *d'Urville.* Sur la carte de Lütke, il figure sous le nom de *Louasape*, qui lui fut sans doute indiqué par les habitants des îles voisines; car il n'y alla point. Cinglant ensuite droit à l'E., *l'Oceanic* alla attaquer la partie S. du grand groupe

de Hogoleu, l'un des plus considérables des Carolines par le nombre de ses îles et par l'élévation de plusieurs d'entre elles. Nous n'eûmes en passant que des communications fort rapides avec les habitants de quelques-unes des petites îles les plus méridionales. Ces hommes nous parurent bruyants, d'un caractère bienveillant et enjoué, et leur conduite indiquait qu'ils avaient de fréquents rapports avec les Européens. Plusieurs portaient des espèces de chapeaux pointus comme les Chinois; d'autres, des vêtements en nattes qui affectaient la forme du *poncho* américain. Nous échangeâmes avec eux des bagatelles pour des fruits, du poisson et des objets de leur industrie. A plusieurs reprises, ils nous invitèrent à descendre sur leurs îles; mais quelques maladies venaient de se déclarer à bord, et Pendleton avait hâte d'atteindre une station où l'on pût se procurer les soulagements convenables. Il ne mit même pas en panne, et continua à faire servir vers les Mariannes.

Le groupe de Hogoleu fut sans doute connu des anciens navigateurs, puisqu'il figure sur les plus vieilles cartes, quoique d'une manière incorrecte; ce fut le capitaine espagnol Dublon qui le premier, en 1814, le signala d'une manière positive, bien qu'il ne parle que d'une île haute. John Hall le reconnut plus correctement le 2 avril 1824; deux mois et demi après, M. Duperrey fit la géographie d'une bonne partie du groupe, et communiqua plusieurs fois avec les naturels. Ce travail fut complété par M. d'Urville en avril 1828. Lütke vit Hogoleu en février de la même année, et l'Américain Morrell mouilla en août 1830 sur ce groupe, qu'il nomma *îles de Bergh.* C'est un petit archipel de 100 milles de circuit, contenant une soixantaine d'îles ou îlots dont une dizaine sont des îles hautes.

Poursuivant sa navigation, le 5 juin *l'Oceanic* rangea d'assez près le petit groupe de Tamatam, Fanendik et Ollap, en passant à 2 ou 3 milles de la première de ces îles. Ce groupe paraît répondre aux Iles Martires des anciennes cartes espagnoles, mais il n'a été signalé d'une manière certaine qu'en 1801 par l'Espagnol Ibergoïtia, capitaine du navire *Philippine;* ensuite il fut successivement reconnu par Freycinet en 1819, par Duperrey en 1824, et par d'Urville en 1828. Ce sont trois îlots bas, boisés, rapprochés, mais séparés les uns des autres et entourés chacun d'un brisant, n'embrassant qu'une étendue de 6 milles du N. au S. Les naturels vinrent au-devant de nous à 10 milles de distance dans de grands et jolis pros d'une construction fort élégante et d'une marche supérieure. La voile en triangle allongé, la proue et la poupe relevées et saillantes, la plate-forme formant sur chacun des côtés une espèce de cabine, tout signalait un peuple assez avancé dans l'art de la navigation. Cependant, il nous fut aisé, au premier coup d'œil, de voir combien les premiers navigateurs avaient exagéré la marche de ces pirogues, en l'estimant à 20 nœuds par heure; au lieu de cette rapidité fabuleuse, c'est à peine si elles en filaient 7 ou 8 sur une mer assez dure. Vigoureux, alertes et bien constitués, ces insulaires abordèrent le navire avec la hardiesse d'hommes habitués à voir des Européens. Ils riaient, chantaient, et nous

offraient de petits modèles en bois de leurs pirogues, qu'ils désiraient échanger contre du fer (en leur langue, *loulou*). Nous n'eûmes avec eux que des communications très-courtes, Pendleton ayant fait revenir au vent pour atteindre la partie méridionale des Mariannes.

Désormais la route était libre. Jusqu'à Gouaham, plus d'îles, plus de terres; et pourtant ce ne fut que le 10 juin que nous pûmes en doubler la pointe S. Le jour suivant, rejoint par l'Anglais Anderson, qui était depuis longtemps capitaine de port dans cette résidence, *l'Oceanic* fut conduit dans la vaste baie d'Apra, où il jeta l'ancre vers trois heures de l'après-midi.

CHAPITRE XLIV.

ILES MARIANNES. — GOUAHAM.

Gouaham était une diversion et un contraste parmi ces archipels peuplés de races primitives. Dans cette île, plus de sauvages au corps demi-nu, à l'idiôme inintelligible; nous étions en Espagne, ou tout au moins en colonie espagnole. Embarqué dans la yole pour me rendre à Agagna, je pus, en voguant vers cette bourgade chrétienne, saisir tout ce que ce spectacle avait d'effets curieux et presque nouveaux pour moi. Des clochers d'église, des croix plantées sur tous les promontoires, des habitations qui rappelaient les quartiers pauvres de Manille, puis l'airain catholique qui résonnait au sein de cette atmosphère dilatée, me rendaient à des impressions jadis familières et aujourd'hui presque perdues. Après un an de vie errante, je retrouvais le culte des chrétiens sur un groupe isolé au sein d'une vaste mer. Sur la grève, cette impression continua. C'était un jour férié pour le pays, et la population se portait vers l'église. Rangées en longues files, les femmes et les filles avançaient en silence, avec ordre et recueillement. Pour charmer les ennuis de cette marche religieuse, chacune d'elles avait allumé un immense cigarre qu'elle fumait avec une gravité tout espagnole.

Cette population était misérable sans doute, si on la jugeait avec des souvenirs européens, mais, rapprochée de ses voisins de l'Océanie, elle avait un aspect remarquable d'ordre et de civilisation. Ce n'était pas une ville dans l'acception européenne; mais une ville coloniale, une cité mariannaise. Les maisons propres et jolies, quoique faites pour la plupart en arêtes et en feuilles de cocotier, forment des rues assez larges et des places assez régulières; on voit qu'une pensée d'ordre et de symétrie a présidé à leur arrangement. On en compte près de 600, dont une cinquantaine seulement sont en maçonnerie; les autres ne sont que des cases entourées d'un petit clos planté de tabac. Elles ont rarement plus de deux chambres, séparées par une cloison de tiges de bambous ou de cocotiers. Dans l'une, on cause, on travaille, on se balance sur le hamac, tant que dure le jour;

puis, le soir venu, les enfants et les domestiques s'y étendent pour dormir; dans l'autre pièce reposent les chefs de la famille, sous la protection de quelques images de saints. Ces maisons, à part celles où l'on a employé la maçonnerie, sont toutes construites sur pilotis à cause de la saison des pluies.

En recueillant sur ma route quelques notions préliminaires sur Agagna, j'arrivai au palais du gouverneur D. Medinilla, à qui, par convenance et par nécessité, je devais ma première visite. D. Medinilla me reçut comme il reçoit tout Européen qui se présente devant lui, avec une grâce affable et une politesse exquise. Ne poussant pas ses interrogations au delà des mesures voulues, il s'enquit avec intérêt de l'objet de mon voyage, et se mit à ma discrétion pour me procurer toutes les facilités nécessaires. Son palais est bâti en pierre et en bois : huit pièces d'artillerie et une petite garde mal armée en défendent les approches. Quoique vaste, on n'y voit aucun ornement : un assez médiocre portrait du roi d'Espagne et quelques méchantes gravures en tapissaient seuls les parois intérieures. Sur le derrière est un terrain ceint de murs qu'on nomme le *jardin :* en le traversant rapidement, j'y remarquai une prodigieuse quantité des beaux ananas dont Gouaham se glorifie. Outre cet édifice, Agagna possède d'autres établissements publics, un collége royal, par exemple, et une école primaire où l'on n'apprend guère qu'à chanter et à lire. Il y existe aussi deux ou trois filatures, les unes françaises, les autres chinoises.

Cependant Pendleton était venu à son tour rendre visite à D. Medinilla, et, en l'honneur de ce brave capitaine que le gouverneur connaissait et estimait déjà, nous fûmes témoins de quelques fêtes. Le premier divertissement fut celui d'un combat de coqs, passion des naturels du pays qui sans doute ont emprunté aux Manillais ce jeu cruel. Le second, plus nouveau pour nous et plus caractéristique, fut la représentation de danses mexicaines dont les traditions, probablement importées jadis par les galions d'Acapulco, s'étaient perpétuées aux îles Mariannes. Déjà, avant nous, on avait donné ce spectacle à M. Freycinet et aux Français de *l'Uranie.* Les acteurs étaient des écoliers du collége d'Agagna, vêtus de brillants costumes que les jésuites ont trouvés dans les temples indigènes de la Nouvelle-Espagne. Ces danses, espèce de pantomime allégorique, furent exécutées devant le palais du gouverneur, sur une place illuminée avec des flambeaux et des lampions pleins de résine : elles retraçaient l'histoire de l'infortuné Montezuma presque tout entière. Ensuite vint une espèce de jeu de rubans qui a son anaogue dans les provinces méridionales de la France. Un mât fut planté en terre, au sommet duquel étaient fixés, par un bout, huit à douze rubans longs et larges, les uns rouges, les autres jaunes ou bleus : suivant le nombre des danseurs, les couleurs étaient plus ou moins variées. Chacun de ces comparses tenait le bout de l'un des rubans, et devait tourner en rond en passant alternativement devant celui qui était à sa droite, puis derrière celui qui venait après. Ceux de rang pair tournaient dans un sens, et ceux de rang impair dans l'autre. Il résultait de ces passes et contre-passes, un réseau ou entrelacement dont l'agrément

naissait de la diversité des couleurs et de la régularité du dessin. Quoique fort simple, cette chorégraphie paraît très-compliquée, car la multitude de cordons qui se croisent à droite et à gauche avec rapidité, permet difficilement aux yeux d'en saisir les combinaisons. Les danses nationales sont moins savantes et moins curieuses.

La danse est fort peu du goût des Mariannais : comme les créoles espagnols, ils n'ont qu'une passion réelle, celle du *far niente*. L'état le plus désirable pour eux, c'est l'immobilité. Ils ne bougent de place que lorsqu'ils y sont contraints, et poussent cette indolence jusqu'à un point incroyable. Un voyageur nous racontait, entre autres preuves à l'appui, qu'il venait d'acheter d'un Mariannais un petit cochon (*porquito*), au prix assez modique d'une piastre. Le prix une fois payé, l'acquéreur voulut faire porter sa marchandise jusqu'au canot, qui n'était guère à plus de deux cents pas; mais le Mariannais se rétracta sur-le-champ. « Oh! disait-il, pour le transporter jusque-là, c'est une piastre de plus; » et il se recoucha tranquillement à l'ombre pour fumer son cigarre. Si la danse est antipathique à ce peuple paresseux, s'il ne s'y livre que dans les occasions d'apparat, en revanche, la musique est un de ses plus doux passe-temps: le Mariannais se réveille, se repose et s'endort en chantant. Généralement doux et langoureux, ces chants sont des *trios* ou des *boleros*, parfois des *seguedillas*, quoique presque toujours le naturel préfère ce qui assoupit à ce qui anime.

Les Carolins, avec leurs pirogues coquettes et rapides, ne craignent pas de franchir les 200 lieues qui séparent leur archipel de celui des Mariannes : à l'aide des étoiles et servis par la direction des vents, ils s'aventurent sur une mer souvent orageuse, et arrivent presque toujours à bon port. Pendant mon séjour, je vis une dizaine de ces pros qui faisaient le service du cabotage de l'archipel. Agiles, sveltes, hardis, les marins qui les montaient nous donnèrent à leur tour le spectacle de leurs danses nationales : armés de bâtons, ils riaient, gambadaient, jouaient, se divertissaient. C'était vif et pétulant autant que les danses mariannaises étaient molles et indécises. Réunis d'abord sur deux colonnes, les danseurs entonnaient un chant qu'ils accompagnaient de gestes gracieux et de mouvements lascifs; puis bientôt un chant plus gai succédait; ils se prenaient par la main, couraient en rond, faisaient mille soubresauts, chacun posant le pied sur la cuisse de son voisin. Leurs exercices terminés, ils venaient demander aux spectateurs si l'on était content de leurs efforts.

Ainsi se passèrent plusieurs journées pendant lesquelles Pendleton consentit à oublier son *Oceanic;* mais aussitôt qu'il le put, le vigilant capitaine retourna à bord, me donnant une semaine pour compléter mes reconnaissances sur Gouaham : les bontés du gouverneur en firent pour moi une suite non interrompue de distractions charmantes. Ma première course fut au village de Mongmon, situé dans le voisinage d'Agagna, sur un sol fertile, mais mal cultivé : du maïs, du riz, du tabac, telle est la base de l'exploitation. J'allai rendre visite à la première autorité du pays, une sorte de maire, le *gobernadorcillo*, qui après m'avoir reçu en

tenant à la main sa canne à pomme d'argent, insigne de sa dignité, me présenta à sa femme, virago accroupie sur le sol de sa cabane, au milieu d'un groupe d'enfants à demi sauvages. Lorsque j'eus prononcé la formule d'introduction, que j'avais apprise à Agagna : « *Ave Maria purissima,* » elle balbutia sans lever les yeux et sans quitter son cigarre: « *Sin pecado concebida,* » et ce fut tout ce que je pus obtenir d'elle, bien que son digne époux s'évertuât à rendre la conversation plus animée. En sortant de chez le sous-alcade, je visitai le charmant village de Sinahagua, qui domine sur toute la contrée; puis Sanvitores, lieu illustré par la mort du missionnaire de ce nom, apôtre des Mariannes. Dans la baie de Tomon et sur le lieu même du martyre, on a élevé un autel où plus d'un Mariannais accomplit chaque année un pieux pèlerinage; je m'y rendis par mer avec le secrétaire du gouverneur, admirant les beaux arbres qui bordent le rivage, et surtout, aux approches de la baie Taynanesso, les innombrables *cycas*, sorte de palmier dont la fécule ressemble à celle du sagou. Quoique la traversée se fît en plein jour, des nuées de chauves-souris venaient raser notre barque. Ayant mis pied à terre, nous visitâmes ces lieux révérés, et, sur le mausolée même, un prêtre du pays nous raconta le martyre de Santivores et ses suites miraculeuses. « A peine Santivores eut-il été frappé du coup mortel, que son âme, franchissant les distances, et portée sur l'aile des vents, arriva au milieu de sa patrie et y annonça ce malheur. Les églises de toute l'Espagne furent tendues de noir, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes, la cour prit le deuil; ce fut une calamité générale. Huit à dix mois après, Gouaham fut agitée par deux ou trois tremblements de terre, et la cause n'en demeura pas inconnue : le crime de Matapang devait être expié. » Après avoir recueilli ces pieuses traditions, nous nous dirigeâmes par un sentier raboteux vers le village de Guaton, au delà duquel s'offre la pointe de *los Amantes*, célèbre par une aventure romanesque. Toute cette partie du territoire de Gouaham est d'une fécondité merveilleuse. Avec le plus léger travail, le sol serait une source de richesse; mais les indolents Mariannais ne cultivent que ce qui leur est strictement nécessaire; et peu de chose suffit à leurs besoins.

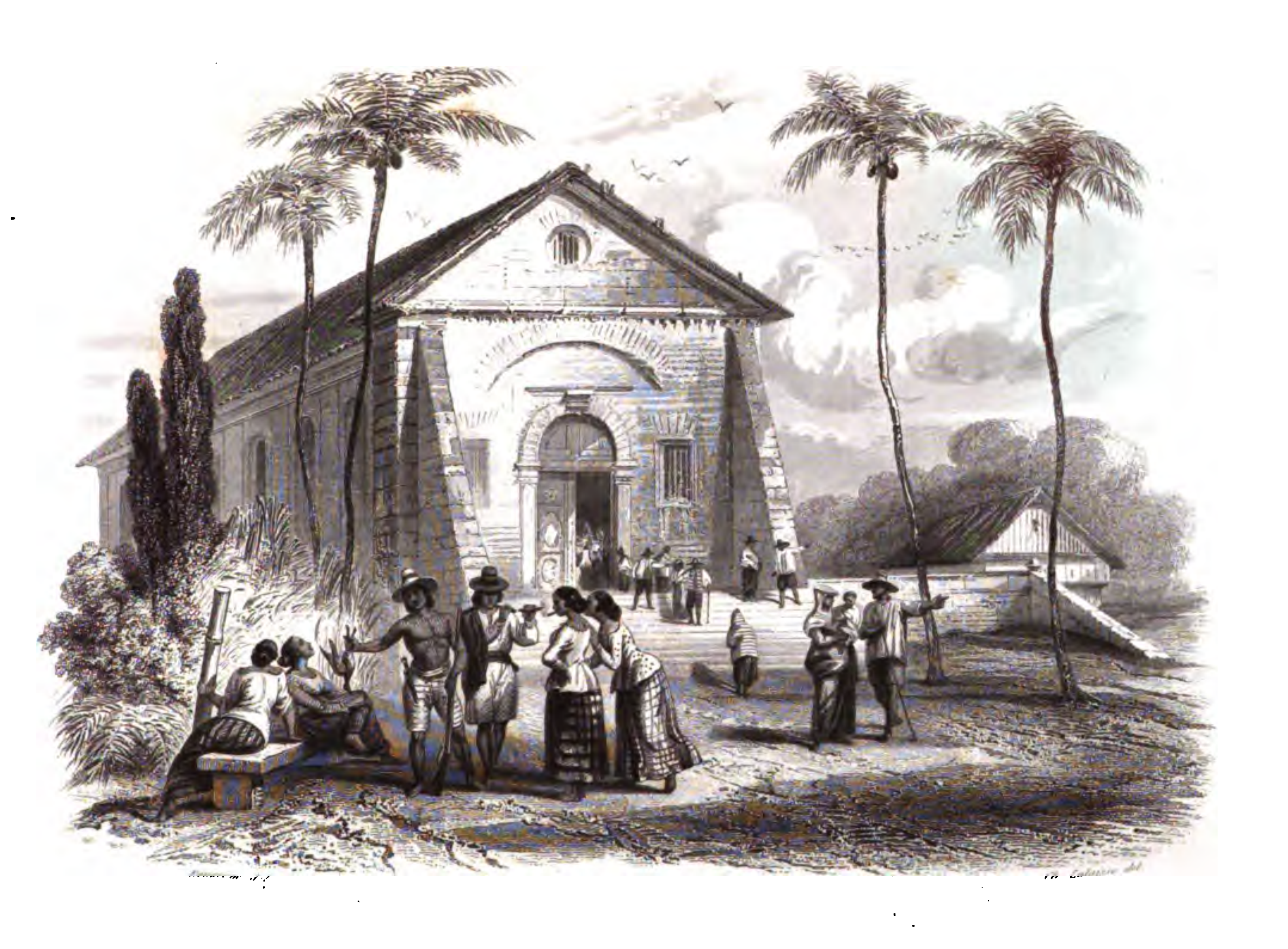
Dans tous ces villages, grâce à mon compagnon de voyage, l'hospitalité la plus empressée nous était prodiguée. Nous voyions accourir de toutes parts les habitants avec quelques cadeaux à la main; ceux-ci offraient des poules, ceux-là des œufs. Au lieu de recevoir ces objets gratis, nous les payâmes avec quelques piastres, ce qui parut combler de joie ces braves gens. Bientôt ils nous donnèrent le spectacle d'une pêche qui exige des soins extrêmes et pour laquelle, hommes et femmes, tout est en mouvement. C'est la pêche du *magnahak*, petit poisson passager, d'un goût exquis, dont les Mariannais font une grande consommation. Je visitai tour à tour à Agagna le magasin général, le bâtiment des casernes dont un côté sert d'hôpital, un fort joli pont en pierre, puis un hangar soutenu par des piliers en maçonnerie, destiné à abriter les pirogues et les ouvriers du port contre l'ardeur du soleil. Mais de tous ces édifices, le plus gracieux dans son ensemble et dans ses détails était le collége, construction régulière qui se com-

pose de deux ailes et d'un corps de logis, avec de petites croisées et une porte en arceau.

Il me restait encore à voir Umata, la seconde bourgade de l'île, que plusieurs relâches scientifiques ont rendue célèbre. Toujours plein de bontés pour moi, le gouverneur me donna son majordome pour m'accompagner, avec l'ordre de mettre à ma disposition le palais de la résidence. Le jour suivant, nous partîmes dans le plus singulier équipage qu'on puisse imaginer : la femme du majordome ouvrait la marche, portant suspendues à l'épaule quelques bananes pour tromper les ennuis du chemin ; il la suivait, monté sur un bœuf bridé par les narines ; et moi, assis dans un hamac que portaient deux naturels, garanti du soleil par une immense ombrelle, j'avançais comme un vrai sybarite, sur une route aride et sablonneuse.

Après trois heures de marche, nous arrivâmes à Umata, plus jaloux de trouver un abri contre les rayons solaires que de visiter la résidence ; mais avant tout nous eûmes à subir l'entretien de l'homme important du lieu, d'un *sergente de la milicia*, fonctionnaire fort amusant par son orgueil espagnol et par le profond mépris qu'il affectait pour sa nouvelle patrie. Cet homme, ancien soldat de l'armée de Lacerna au Pérou, était venu, après la défaite de Cantazada, chercher un refuge aux Mariannes. Il se glorifiait d'être, lui et le gouverneur, les deux seuls véritables Espagnols qui vécussent sur l'île : tout le reste n'était que des *Chamorres* (des hommes de la race primitive). Enfin, il nous fut permis d'entrer dans le palais ou plutôt dans le *palacio*. Ce palacio ou *casa real* me parut assez remarquable. Il élève, avec une certaine coquetterie orgueilleuse, son beau toit de tuiles rouges par-dessus les misérables chaumes dont il est flanqué à droite et à gauche. L'édifice est construit en pierres et en bois, en bois de teck, la mort des cognées, ce qui fait sans doute que les poutres qui le soutiennent ont été assez grossièrement équarries. Les madriers qui forment les planchers sont aussi fort inégaux, en dépit de leur vétusté et des frottements que l'usage a dû leur faire subir. Du reste le palacio est si robuste, si fortement chevillé dans le sol, que les tremblements de terre, fréquents aux Mariannes, en ont à peine lézardé la charpente, ont à peine déplacé quelques solives qui, portant aujourd'hui à faux, ne font qu'ajouter au pittoresque de l'ensemble. La porte, ou plutôt le vestibule, sert de hangar public. C'est là, sous le royal péristyle, que les chasseurs de cerfs viennent prendre leur repas du soir, et passer la nuit étendus sur la pierre ; c'est là aussi que, dans le jour, abritées contre le soleil, les femmes se livrent à des travaux manuels, tandis que, le cigarre à la bouche, et éparpillés çà et là sur le sol, les hommes causent entre eux, ou jouissent du souverain bien des Espagnols, le plaisir de ne rien faire.

Prévenu par le sergent de la milice, l'alcade me fit les honneurs de la casa real. On ouvrit pour moi les appartements du premier, qui consistent en une vaste salle flanquée de deux chambres sur le devant, et d'autres petites pièces sur le derrière ; on m'installa dans la grande salle ; on me donna pour lit un vieux



ÉGLISE D'UMATA.

Publié par Furne à Paris

canapé en rotin qui criait sous moi. Cette salle était à jour : ouverte aux brises du large, elle me laissait voir le soleil se couchant à l'O. dans les vastes eaux de la baie dorée de ses reflets. Tout auprès, une croix de bois, un perron, une espèce de débarcadère; au loin, la grève bordée de cocotiers; puis au delà le pauvre fort San Angel, telle était la vue extérieure. Dans la salle, une immense table en teck massif ramenait à d'autres impressions. Autour de cette table, sans doute, à l'époque où l'Espagne avait le monopole des splendeurs maritimes, quand ses galions chargés d'or venaient, dans leur traversée d'Acapulco à Manille, jeter l'ancre sur ces parages; autour de cette table, dis-je, officiers et passagers, religieux ou marins, séculiers ou ecclésiastiques, s'assirent bien des fois aux heures de relâche. Plus d'une fois aussi, ces vieux navigateurs qui s'aventuraient sur des mers presque inconnues oublièrent, accoudés sur ce bois, et les dangers passés et les dangers à venir. Le vin par larges verres, les gigots de cerf servis comme dans un banquet homérique, les chants, les éclats de rire, les sacs d'argent et d'or roulant sur ce parquet, les marchandises précieuses entassées dans les angles de cette salle, voilà quelles scènes m'apparurent le soir à la lueur douteuse de ma lampe, à cette heure où la pensée a plus d'essor pour franchir les distances et pour rêver des choses d'autrefois. Du reste, rien aujourd'hui, dans cette enceinte, ne prête à des illusions prolongées : les hôtes les plus ordinaires du logis royal sont des chiens; ils viennent par centaines flairer l'étranger qui y passe, et encombrent les salles de leurs immondices. Les moustiques y sont aussi des visiteurs incommodes et infatigables.

Le lendemain je visitai Umata en détail. Après le palacio, l'édifice le plus considérable est l'église, bâtiment assez simple et sans clocher, que précède une sorte de perron composé d'une douzaine de marches. Ce perron était alors garni de fidèles qui entraient à la file pour aller entendre l'office. Non loin de l'église était un couvent jadis peuplé de religieux, mais qui, aujourd'hui désert, tombe en ruines. De la terrasse, on découvre une magnifique vue. Indépendamment de ces deux églises, le voyageur trouve à Umata un hôpital, un grand hangar pour les embarcations, enfin les forteresses qui commandent la baie. La situation du village est délicieuse. Ses cases en bois, assez proprement tenues, couvertes de feuilles de palmier, sont alignées sur deux rangs de chaque côté de la route, au milieu de bois de cocotiers et de bosquets d'orangers, qui surtout donnent des fruits dont le suc et la saveur l'emportent sur les plus renommés. En passant sous ces berceaux de verdure, on ne pouvait résister au plaisir de cueillir quelques oranges. Cette journée fut pleine de distractions charmantes : un fusil sur l'épaule, je parcourus les environs d'Umata, plantés de taro, de tabac et de bananes; puis, quand la chaleur excessive commanda une halte, je pris un bain délicieux dans un ruisseau limpide qu'ombrageait une immense voûte de bambous. Toute cette campagne est d'une fécondité merveilleuse, mais la paresse des habitants n'en sait pas utiliser les ressources. Quoique pauvres, les habitants d'Umata paraissent contents de leur sort. Tout, parmi ce peuple, révèle quelles traces profondes ont

laissées chez lui les mœurs et les habitudes espagnoles. Le costume ressemble au costume espagnol ; seulement, au lieu de la mantille, les femmes portent sur le front un mouchoir qui leur retombe sur les épaules. Les cheveux noués très-bas et massés sur le derrière, le corset qui laisse à nu une partie des formes, parfois même un petit chapeau d'homme rabattu sur l'oreille, tout donne aux Mariannaises un air coquet et engageant, des allures gracieuses et vives. Leur teint est jaune, leurs dents sont en général gâtées par l'usage du bétel, et peut-être aussi par l'abus de ces énormes cigarres dont quelques-uns peuvent avoir 6 pouces de long sur 8 à 9 lignes de diamètre.

D'autres excursions suivirent ma visite à Umata : dans l'une d'elles, toujours accompagné du secrétaire du gouverneur, je poussai jusqu'à Pago, bourg situé sur la côte orientale de l'île. Nous devions, en chemin, voir la ferme royale de Tachogna, qui se trouve dans une position fertile et pittoresque de la partie centrale. Fondée jadis par les jésuites, cette ferme fut bientôt florissante ; un village riche et peuplé s'élevait à l'entour, et semblait devoir acquérir une importance plus grande encore, lorsqu'un ouragan rasa les plantations, détruisit les cases, et amena la misère et le deuil là où, la veille, étaient la richesse et la joie. Depuis, on a essayé, il est vrai, de restaurer les maisons, de recommencer les cultures ; mais ces tentatives n'ont été que partielles et peu suivies ; cet endroit n'est important aujourd'hui qu'à cause du bétail qu'on y élève. De Tachogna pour aller à Pago, il faut suivre, à travers la forêt, un sentier étroit, dont les arbres obstruent le passage : à chaque pas je découvrais des vestiges de villages disparus. A partir du dernier, qui s'appelle Agoan, on ne rencontre plus, jusqu'à Pago, qu'un immense bois de vacois. Pago est un bourg assez considérable, qui renferme un palais pour le gouverneur, une église et un couvent, bâtis aussi par les jésuites, des écoles de garçons et de filles. Le major D. Luis, qui commandait dans ce rayon, nous fit le meilleur accueil.

Par ses soins et sous sa conduite, nous eûmes le lendemain le plaisir d'une grande chasse qui nous conduisit aux environs de Merisso. Dès l'aube, nous étions réunis au nombre de douze, tant chasseurs indigènes qu'européens, les uns armés de fusils, les autres de gourdins, de *machetes*, et aussi d'une corde à nœuds coulants, qu'on devait tendre dans des sentiers pratiqués exprès. En général, on se met à l'affût du cerf, au point de section entre la montagne et la plaine. Tantôt les chiens lancent l'animal jusqu'à ce qu'il tombe dans une embuscade préparée ; tantôt on le chasse au courre. S'il arrive qu'on le poursuive près du rivage, il se jette à la mer, gagne le large, et ne revient à terre que lorsque le danger est passé. Par un gros vent, la chasse est beaucoup plus facile que pendant le calme. Notre journée fut heureuse : à peine étions-nous parvenus à la hauteur de Merisso, que nos chiens firent partir du même bois quatre cerfs qui s'élancèrent dans la direction de la montagne. L'un d'eux fut tué au passage par un indigène, habile tireur, qui l'ajusta de fort loin ; le second, fatigué par nos chiens, vint se jeter sous nos yeux dans un étang où on le cribla de balles. Enchantés de notre expé-

dition, nous regagnâmes Merisso le soir, pour y festoyer avec cet excellent gibier.

De retour à Agagna au jour de rigueur fixé par Pendleton, j'eus à peine le temps de faire mes adieux au gouverneur, et de me jeter dans un pros carolin qui devait me ramener à bord. Le capitaine avait déjà fait le signal de partance. Ainsi je ne pus, comme je l'aurais désiré, visiter les curieuses îles de Tinian et de Rota, sur lesquelles se retrouvent des vestiges de grands monuments appartenant à l'ère primitive des Mariannes, débris gigantesques qui révèlent une civilisation grandiose dans un pays où les constructions sont aujourd'hui petites et frêles. J'aurais voulu pouvoir mieux constater l'état de cette contrée, que les marins et les artistes de *l'Uranie* n'avaient pu qu'effleurer; mais le temps me manqua, et je dus me contenter de la reconnaissance faite en commun par MM. Bérard, officier, Gaudichaud, naturaliste, et Arago, dessinateur à bord de *l'Uranie*.

Ces trois explorateurs appareillèrent d'Agagna le 22 avril 1819 avec une petite escadre composée de 3 pros carolins et 5 pros mariannais. Ils furent bientôt à même de constater l'habileté de leurs pilotes. Avec un petit vent et au plus près, on filait quatre nœuds à l'heure, et cependant il n'y avait personne au gouvernail; un seul homme à l'écoute manœuvrait la pirogue et serrait le vent à cinq quarts, la voile pleine. Le vent ayant fraîchi, il fallut, vers midi, changer de bordée pour courir sur la terre, puis louvoyer pour atteindre le mouillage voisin dans l'O. de Ritidian. Pendant cette traversée, M. Bérard tira quelques oiseaux et en tua quatre, ce qui jeta les pilotes carolins dans la plus grande surprise. Ils regardaient le fusil de l'officier avec étonnement et attention : ils donnèrent à cette arme le nom de *pak*, et pendant tout le voyage appelèrent *Birar-Pak* celui qui s'en servait. Aussitôt que le coup était parti, on filait l'écoute, et un homme se jetait à la nage, une amarre à la main, pour aller chercher le gibier. Ils sont si habiles à la natation, qu'il leur est presque indifférent d'avoir la tête dans l'eau ou hors de l'eau : la mer semble être leur élément. Lorsque la petite flottille eut atteint le mouillage, les Français débarquèrent pour passer la nuit; à l'avance, quelques Carolins avaient gagné la terre, s'y étaient fait un abri, avaient épluché plus de cinquante cocos, et allumé un grand feu à l'aide duquel ils firent rôtir le gibier. Pour cela, ils se contentèrent d'en enlever les plus longues plumes, et ayant passé un morceau de bois dans le bec des oiseaux, ils les tournèrent et les retournèrent devant le feu jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement cuits. Cette opération terminée, ils les mangèrent avec une grande voracité, non sans avoir eu, toutefois, la politesse d'en offrir aux voyageurs. Ces derniers passèrent la nuit dans la cabane d'un insulaire.

On repartit le jour suivant, vers sept heures, par un temps orageux et incertain. Quand un grain paraissait à l'horizon, les matelots carolins s'accroupissaient; puis, frappant par intervalles avec la main ouverte sur l'autre main à moitié fermée, ils faisaient signe aux nuages de s'éloigner, prononçaient à demi-voix et avec beaucoup d'onction des mots rapides qui revenaient périodiquement et comme

par refrain. Une fois le danger éloigné, ils reprirent leur gaieté ordinaire, chantant ou psalmodiant des prières du matin au soir. Au surplus, avides et gloutons, ces hommes ne cessaient d'engager les Français à multiplier leurs repas, sachant bien qu'on leur livrerait, soit quelques morceaux de volaille, soit du pain. Ils ne repoussèrent que la chair du corbeau, parce que cet oiseau fréquente les cimetières et se nourrit de cadavres.

Les pros ne mouillèrent à Rota que fort avant dans la soirée. Quand la nuit fut venue, ils parvinrent à se maintenir l'un à côté de l'autre, en se réglant sur de mutuels signaux faits avec un buccin, instrument que les Carolins ont toujours dans leurs pirogues, et qui porte le son à une grande distance. Pour provoquer de la part des habitants de l'île un signal qui pût faciliter l'atterrage, M. Bérard tira un coup de fusil, auquel on répondit du rivage en allumant un grand feu; en même temps, une pirogue parut, mais elle se tenait à distance, comme si elle eût craint d'aborder. Elle accosta enfin, et M. Arago, que tourmentait le mal de mer, demanda à y descendre; mais à peine avait-on franchi quelques brasses, que la pirogue chavira. Sans un de ses matelots qui se jeta à la mer pour le sauver, l'artiste ne s'en fût peut-être pas tiré. Enfin, grâce à une plus grosse embarcation qui survint, nos voyageurs débarquèrent sains et saufs, et trouvèrent asile dans la maison de l'alcade, qui leur fit l'accueil le plus cordial, surtout quand il eut pris connaissance des lettres du gouverneur D. Medenilla. Il ne fallut pas moins que cette recommandation supérieure pour calmer les alarmes; car sur le coup de fusil tiré dans la nuit, on avait pris les arrivants pour des insurgés de l'Amérique espagnole.

Ce séjour à Rota fut court, mais agréable. Le naturaliste et l'officier poussèrent une reconnaissance dans l'intérieur de l'île, le dessinateur releva divers points de vue, et entre autres l'une de ces ruines antiques qui étonnent par leurs proportions. Tous trois ils trouvèrent les procédés de l'alcade et du capitaine Martinès pleins de bienveillance: tout ce que produisait l'île fut mis en réquisition pour eux, et, en leur honneur, on fit venir des vivres des villages éloignés. La campagne paraissait d'une admirable fécondité; les arbres étaient magnifiques, les fruits et les légumes délicieux; les coteaux étaient tapissés de plantations de cotonniers, dont les houppes blanches reproduisaient dans ce paysage équatorial les accidents de la neige. Le rima, le tacca, le melon d'eau, à Rota tout est de qualité supérieure.

Comme celles de Gouaham, les maisons de Rota sont bâties sur pilotis; mais leur aspect est beaucoup plus délabré. Les hommes vont presque nus les jours ouvrables; le dimanche, ils se parent du pantalon. Quant aux femmes, elles n'ont pour se couvrir qu'un mouchoir retenu par une corde, qu'elles font tourner ou par devant ou par derrière, suivant qu'on leur fait face de l'un ou de l'autre côté. M. Arago trace de ces femmes un tableau qui semble un peu poétisé : « Leurs formes, dit-il, sont de toute beauté, leurs épaules amoureusement arrondies, leur démarche élégante, leurs seins hauts et bien séparés, leurs pieds petits, leurs

jambes bien tournées, leurs cheveux admirables, d'un beau noir, et flottants sur leurs reins et sur leurs épaules. Elles nous fuient avec une persévérance désolante. Nous avons trouvé sur les montagnes quelques-unes de ces jeunes infortunées, courbées sous de lourds fardeaux, et qui, pour nous éviter, couraient, pieds nus sur des cailloux tranchants, sans paraître éprouver la plus légère douleur. » On peut croire que Rota serait plus peuplée et moins négligée par les Espagnols, si la disette d'eau ne s'y faisait sentir : les habitants n'ont qu'un puits situé à près d'une lieue et demie du village, et dont l'eau est un peu saumâtre. Cependant ils y suppléent en recueillant l'eau de pluie par un procédé fort ingénieux. Au sommet du cocotier on fixe une feuille de cet arbre, de manière que le fort de l'arête soit en haut; puis, en emboîtant ainsi feuille par feuille, il se forme une espèce de conduit à l'extrémité duquel une jarre est déposée.

Le 26 avril, les Français quittèrent leurs hôtes et partirent pour Tinian dans les pros des Carolins. Toute la journée ils louvoyèrent par une mer très-grosse, et n'atteignirent Tinian que le 27 à dix heures du soir. Les pros mouillèrent devant la maison de l'alcade, qui ne se montra pas moins officieux que son confrère de Rota : malheureusement, les ressources de son île ne laissaient pas libre carrière à sa générosité. Quoi qu'en ait dit Anson, rien de plus aride, de plus triste, de plus misérable que Tinian. Soit qu'il ait exagéré la beauté des lieux, soit qu'en peu d'années une terre féconde soit devenue une terre ingrate, ce n'est plus aujourd'hui qu'un sol maudit, sans culture et sans population; tous les habitants de l'île tenaient dans le salon de l'alcade : ils étaient 15 en tout, logeant dans dans quatre misérables chaumières. Les arbres sont rabougris et rares; çà et là quelques vieux rimas pelés, quelques pieds de cocotiers, un petit nombre de plantations mesquines, telle est cette contrée qui semble avoir été surprise un jour par une grande catastrophe. Pourtant, à la vue des magnifiques ruines encore debout, il est impossible de ne pas reconnaître qu'elle a eu ses jours de prospérité et de grandeur. Lorsqu'on pénètre au milieu des broussailles, on retrouve encore des débris de ce qu'on nommait jadis *Maisons des antiques.* A l'aspect de leurs proportions colossales, on se demande quel est le peuple qui a élevé ces monuments, et s'ils ont été renversés par la nature ou par les hommes. Le rapprochement de ces constructions, leur forme demi-circulaire, leurs matériaux de sable cimenté, leur gisement, leur ordre, leur disposition, étonnent et déconcertent. Pourquoi ces couronnements massifs? Quel souverain, comme dit M. Arago, a pu bâtir cette longue colonnade qui évidemment ne formait qu'un seul édifice? Les légendes locales n'en disent rien, ou bien en disent des choses si absurdes qu'on ne peut les croire. Les mieux conservées de ces ruines sont celles qu'on voit à l'O. du mouillage. L'édifice avait douze piliers; huit seulement sont debout : un incident singulier, c'est que, dans la chute des premiers, la demi-sphère qui les couronne est restée intacte. D'autres, plus dégradées encore, sont situées près d'un puits qu'on nomme également le *Puits des antiques.* Elles semblent avoir formé un édifice de plus de 400 pas de long. Les racines qui

les lient encore donnent une physionomie originale et pittoresque à toute cette enceinte.

Après un assez court séjour à Tinain, nos trois voyageurs se rembarquèrent sur les pros carolins, dont l'équipage était renforcé d'un tamol venu de l'île de Saypan. La traversée du retour fut plus prompte et plus heureuse. Le 2 mai, ils remontaient à bord de *l'Uranie* et rendaient compte au capitaine de leur curieux pèlerinage.

CHAPITRE XLV.

ILES MARIANNES. — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

Magellan est le découvreur des Mariannes. Le 6 mars 1521, après avoir doublé le cap Horn, il aperçut ce groupe, qu'il nomma îles de *las Velas latinas* (des Voiles latines), puis îles *de los Ladrones* (des Larrons). L'amiral espagnol aurait voulu s'y arrêter quelques jours; mais l'audace des naturels, leur penchant pour le vol, leurs bruyantes importunités, le dégoûtèrent bientôt de cette relâche. Il y eut même un instant où il fallut se débarrasser des visiteurs à coups de mousquets; ils y répondirent par les pierres et par les lances. Ces escarmouches continuèrent à la voile jusqu'à ce que les Indiens fussent parvenus à enlever la chaloupe suspendue à la poupe du navire. Alors le commandant jeta l'ancre, débarqua avec 40 hommes armés, fit mettre le feu aux habitations et aux pirogues qu'on trouva près de la plage, tua sept insulaires et reprit sa chaloupe. De retour à bord, il s'y vit encore entouré par une flottille de pirogues sur le corps desquelles il fallut passer.

Le 4 septembre 1526, l'Espagnol Loyasa revit les Mariannes, et y recueillit un déserteur de l'équipage d'Espinosa, l'un des capitaines de Magellan. Au lieu de trouver les naturels mal disposés à son égard, Loyasa n'eut avec eux que des relations amicales; il les paya d'ingratitude en enlevant 11 naturels dont il renforça le nombre de ses marins. Les navigateurs qui parurent ensuite aux Mariannes avaient la mission de prendre possession de tout l'archipel au nom du roi d'Espagne. Alvaro de Saavedra ne le fit que d'une manière incomplète et nominale: mais, le 25 janvier 1565, Miguel Lopez de Legaspi marqua son passage d'une façon plus authentique. Le P. Urdaneta, qui était à bord, voulait former un établissement sur des îles qui semblaient fournir en abondance les choses nécessaires à la vie; Legaspi rejeta cet avis comme contraire aux ordres du roi, qui lui enjoignaient d'aller directement aux Philippines.

Francisco Galli en 1582, Thomas Cavendish en 1588, Mendana en 1596, Olivier Van Noort en 1600, relâchèrent tour à tour aux Mariannes, et se bornèrent à confirmer l'observation déjà faite du penchant des indigènes pour le vol. En 1600, le navire espagnol *Santa Margarita*, ayant atterri sur Rota dans un état de dé-

tresse, les naturels montèrent à bord, s'emparèrent du bâtiment, pillèrent la cargaison et égorgèrent quelques matelots; le reste de l'équipage se dispersa sur l'île, où le plus grand nombre mourut : quelques hommes seulement parvinrent plus tard à regagner les Philippines. En 1616 et 1635, les Hollandais se montrèrent de nouveau devant le groupe pour y prendre des rafraîchissements et des vivres: mais ce ne fut qu'en 1668 qu'eut lieu la véritable colonisation des Mariannes.

L'initiative en appartient au P. Sanvitores, missionnaire-jésuite, qui, dans la traversée d'Acapulco à Manille, avait relâché sur ce point et s'était intéressé au sort des naturels, qui se montrèrent alors doux, honnêtes et bons. Le gouverneur des Philippines ayant repoussé son projet, il ne se rebuta point et s'adressa directement au roi d'Espagne qui entra dans ses vues. En conséquence, le P. Sanvitores, accompagné des PP. Tomas Cardenioso, Luis de Médina, Pedro de Casanova, Luis de Moralès et du F. Lorenzo Bustillos, parut, le 23 mars 1668, en vue du groupe qu'il nomma *îles Mariannes*, en mémoire de Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV. A peine le vaisseau qui portait le missionnaire eut-il jeté l'ancre à Gouaham que 50 pirogues l'entourèrent au cri de : *Abok! abok!* (amis! amis!) Dans l'une se trouvait un Espagnol qui, établi depuis 30 ans sur ces îles, servit de guide et de trucheman aux nouveaux venus. Favorablement accueilli par le chef Kipoha, Sanvitores bâtit une église à Agagna, qui devint ainsi le chef-lieu de la mission et le centre des travaux apostoliques. Malgré la résistance des chefs, qui repoussaient une religion basée sur l'égalité des classes, Sanvitores accomplit des conversions nombreuses, et avant toutes les autres celle du chef Kipoha. Un séminaire fut fondé à Agagna : 20,000 insulaires furent baptisés la première année.

Quand les prédications eurent fructifié à Gouaham, on songea aux autres îles. Des compagnons de Sanvitores et Sanvitores lui-même parcoururent Saypan, Rota, Tinian, Anataxan, Sariguan, Alamaguan, Pagan et Grigan, baptisant tout ce qui écoutait la parole évangélique. Deux catéchistes, le P. Lorenzo et le P. Médina, tombèrent victimes de leur zèle dans l'accomplissement de cette pieuse entreprise. Sanvitores, quoique exposé à des dangers sans nombre, ne se rebuta point. La guerre étant survenue, on lutta tout en colonisant et en convertissant. Un Chinois nommé Choco était l'âme et le bras de ces révoltes, qui bientôt gagnèrent l'île entière. Les Espagnols furent assiégés dans Agagna. Pendant treize jours et treize nuits, ils vécurent dans des alertes continuelles et dans des assauts répétés. Sans une sortie décisive qui mit l'ennemi en complète déroute, de grands malheurs auraient pu survenir. La victoire des Espagnols amena une trêve, tantôt gardée, tantôt rompue, jusqu'au moment d'une triste catastrophe. Sanvitores périt assassiné par un indigène nommé Matagang, dont il venait de baptiser la fille, et comme si la mort ne suffisait pas à sa haine, le meurtrier chargea son corps dans une pirogue et alla le submerger en pleine mer.

Depuis ce funeste événement, survenu en 1672, jusqu'en 1699, les Espagnols eurent à poursuivre, les armes à la main, leur établissement aux Mariannes. On ne dut la possession tranquille et incontestée de ce groupe qu'à D. José de Qui-

roga y Lozada, puissant seigneur de Galice. Sur le récit du massacre de Sanvitores, il se dévoua à l'œuvre que le missionnaire avait commencée. Quiroga arriva à Gouaham en 1680, et, dès le début, divisa l'île en districts de manière à former des points de défense contre toute révolte éventuelle. Gouaham était tranquille alors; mais Rota renfermait encore des rebelles : Quiroga y passa et les soumit. Le gouverneur Saravia, qui survint, trouva l'organisation du pays fort avancée. Il réunit les principaux chefs dans une assemblée solennelle, afin qu'ils prêtassent serment de fidélité au roi des Espagnes et des Indes. Dès ce jour, les naturels montrèrent moins de répugnance à entrer dans les mœurs et les usages des Espagnols. On les habitua à se vêtir, à semer le maïs, à en faire leur nourriture habituelle, et à manger de la viande. On instruisit des ouvriers dans les diverses professions d'Europe, on leur apprit à filer de la toile, à coudre, à tanner les peaux et les cuirs, à forger le fer, à tailler les pierres, à bâtir des maisons, etc.

Sous Damian de Esplana, nouveau gouverneur, D. Quiroga partit pour la conquête des îles du nord, soumit Saypan et presque toutes les îles adjacentes. Mais pendant que la puissance espagnole s'étendait sur les dernières Mariannes, son existence était menacée dans le chef-lieu même. Un complot formidable éclata, dont le chef, nommé Djoda, se présenta comme un vengeur de l'indépendance du pays. Au jour désigné, 60 indigènes résolus, sous prétexte d'assister à la messe du dimanche, entrèrent à Agagna bien armés. A l'issue de l'office, ils se distribuèrent sur des points convenus. Le gouverneur, qui se promenait sur la place, fut percé de coups; les sentinelles tombèrent égorgées, plusieurs missionnaires succombèrent à leur tour, et déjà ces furieux, entrés dans les maisons, commençait le sac de la ville. La mort de Djoda, que tuèrent deux soldats espagnols, arrêta les conjurés. Le gouverneur, quoique grièvement blessé, semblait d'ailleurs devoir survivre à ses blessures. Ces deux nouvelles arrêtèrent les chefs indigènes dans leurs projets; et les Espagnols profitèrent du répit pour disputer la position. Toutefois, la place devenait de jour en jour moins tenable, quand l'arrivée de Quiroga, débarrassé des ennemis du nord, releva les affaires. Les rebelles furent chassés d'Agagna, traqués et poursuivis dans leurs montagnes. Des boucaniers anglais, survenus sur cette côte, achevèrent les fugitifs avec un raffinement incroyable de barbarie.

De 1689 à 1693, le gouverneur Damian et D. Quiroga eurent à lutter contre des révoltes de la garnison espagnole et contre un horrible complot tramé par des forçats de passage à Gouaham. A ces calamités se joignit bientôt un fléau plus terrible. Dans la nuit du 20 novembre 1693, un ouragan dévasta tout le groupe. L'eau tombait par torrents, le ciel était déchiré par la foudre, et le vent semblait vouloir arracher l'île de sa base de rochers. Les habitants s'enfuirent dans les montagnes, et, à leur retour, quand l'ouragan fut apaisé, rien ne restait debout à Gouaham : les arbres, le village, les églises, la forteresse même, tout se trouvait au ras du sol. Il fallut tout édifier de nouveau. Gouaham seule avait été ainsi maltraitée; les autres îles avaient moins souffert. Ce fut là le dernier désastre

qu'eut à subir l'archipel. Resté maître du pouvoir, Quiroga gagna la bataille d'Aguigan, qui décida de la pacification complète et définitive du groupe. En 1699, il n'y avait plus dans toutes les Mariannes ni un rebelle, ni un idolâtre. Aussi, depuis lors, leur histoire n'a-t-elle d'autres incidents que le passage de divers gouverneurs, ou la relâche d'armements européens. Parmi les gouverneurs il y en eut, comme D. Mariano Tobias, qui régirent le pays dans l'intérêt colonial; d'autres, comme D. Juan Pimentel, qui se firent du pouvoir un instrument de fortune. Quant aux navigateurs, je citerai le célèbre Dampier, en 1686; en 1716, Gentil de la Barbinais, le premier Français qui ait abordé aux Mariannes; en 1742, le commodore Anson; en 1765, le commodore Byron; en 1772, le capitaine Crozet, commandant des navires français *le Mascarin*, et *le Marquis de Castries;* en 1792, le capitaine espagnol Malaspina; en 1817, le capitaine Kotzebue; en 1818 et 1819, *le Kamstchatka* et *le Kutusoff*, navires russes, et *l'Uranie*, corvette française, commandée par le capitaine Freycinet; enfin, en 1828, le capitaine d'Urville, commandant de *l'Astrolabe*.

Telle est l'histoire connue et authentique des Mariannes : le reste est une série de fables. Quant à leur géographie, elle est précise. Situé dans la partie septentrionale du Grand-Océan équinoxial, à l'E. et à 400 lieues environ des Philippines, ce groupe s'étend du N. au S., depuis 13° 10′ jusqu'à 20° 30′ de latitude, tout en n'occupant pas plus de 1° 17′ en longitude. Dix-sept îles ou groupes d'îlots le composent. Les plus considérables sont : Gouaham, puis Saypan, Rota et Tinian. Autrefois, toutes les îles au N. de Tinian étaient connues sous le nom générique d'îles Gani; toutes celles de l'archipel étaient couvertes de villages et de hameaux. Aujourd'hui le nombre en est bien diminué : Gouaham seule a conservé quelque importance.

Le groupe des Mariannes, composé, tantôt de roches calcaires ou de masses madréporiques, tantôt de couches volcaniques, annonce un sol qui, à des époques reculées, a été tourmenté par des volcans sous-marins, auxquels on doit peut-être la formation de toutes ces terres. A la base des montagnes, produit de ces éruptions, la mer a accumulé avec beaucoup de régularité des bancs de calcaire mélangés avec des détritus de madrépores. Cette formation s'étendit au loin et d'une manière très-uniforme; puis, lorsque l'Océan eut abaissé son niveau, toutes les couches calcaires, en se montrant au jour, contribuèrent à l'agrandissement de ces îles, dont quelques-unes paraissaient n'avoir été, dans le principe, que des volcans isolés. A peine le règne organique a-t-il trouvé sur ce sol des circonstances favorables, que la végétation s'y est développée avec vigueur, quoique contrariée d'abord par les ravages des feux souterrains : ainsi, on trouve à Gouaham des tronçons d'arbres carbonisés. Parfois encore des éruptions se sont fait jour à travers le calcaire même, comme sur le piton de Santa Rosa. De tous ces faits il semble résulter que ces îles, loin d'avoir formé, comme le pensait Buffon, une seule terre avec l'Océan indien, sont, au contraire, d'une formation spéciale et récente.

Au premier coup d'œil qu'on y jette, la fertilité des Mariannes est un fait évident · peu de pays sont plus favorisés sous le rapport des substances végétales propres à la nourriture de l'homme. De ce nombre sont plusieurs espèces d'arbres à pain, de palmiers, de bananiers, d'ignames, puis le riz et le maïs. Le cocotier, l'aréquier, le cyca, palmier très-multiplié qui donne une excellente fécule, complètent cette liste des végétaux alimentaires. Le dogdog et le rima fournissent des fruits abondants et précieux ; les Espagnols y ont ajouté, en les naturalisant, la mangue, l'orange, le citron, l'ananas, la goyave, la grenade, le raisin, etc. Enfin, la flore et la faune du pays réunissent presque toutes les espèces qui caractérisent la zone équatoriale.

Les productions animales ne sont pas moins abondantes aux Mariannes, depuis l'établissement des Espagnols. Autrefois le rat seul existait sur ces îles : aujourd'hui, on y voit le bœuf, le cerf, le porc, la chèvre, le cheval et l'âne. Une partie de ce bétail vit à l'état domestique; le reste est sauvage. Le chien (*galgo*) est aussi d'origine exotique; il en est de même des chats, que les habitants nomment *keto* ou *gheto*, corruption du mot espagnol *gato*.

La race indigène se désigne dans le pays sous le nom de *Chamorre* ou de *Chamorrin*, nom auquel il serait difficile de donner une justification satisfaisante. Peut-être une méprise des compagnons de Magellan a-t-elle donné naissance à cette qualification, qui s'est maintenue depuis. Quoi qu'il en soit, la race mariannaise était autrefois magnifique : les chefs avaient des formes athlétiques, une corpulence énorme et une force bien supérieure à celle des Européens. Aujourd'hui l'espèce semble fort degénérée à Gouaham : elle se conserve mieux à Rota, dont les habitants ont toute la beauté des formes anciennes. D'un embonpoint souvent excessif, les hommes n'en ont pas moins de souplesse ni moins de grâce. Ils nagent et plongent avec une habileté que rien n'égale, et, dans leurs marches, portent, sans se fatiguer, les plus lourds fardeaux. Dans les mœurs anciennes, un jeune homme qui voulait se marier devait faire la preuve de son adresse à grimper sur les arbres, de son habileté à manœuvrer une pirogue, etc.; on faisait donc de ces exercices gymniques une condition d'établissement, ce qui ne contribuait pas peu à développer chez ces hommes la vigueur et l'agilité. La couleur des indigènes proprement dits est basanée, tirant un peu sur le sombre : leurs cheveux sont noirs et lisses; leurs formes harmonieuses. La race aborigène est loin de former la majorité de la population de ces îles : elle n'en est pas même la moitié. Le reste se compose de colons d'origine espagnole, de métis, de Philippinois et de leurs descendants, de Carolins, d'Hawaiiens et de mulâtres.

La nourriture des Mariannais se composait autrefois de poisson, de fruits d'arbre à pain, de riz et de quelques racines féculentes; depuis la conquête, les Espagnols y ont ajouté les grands bestiaux et les animaux domestiques. Pour toute boisson ils ne connaissaient que l'eau; aujourd'hui ils usent du *tuba*, eau-de-vie de coco dont la recette leur est venue de Manille. Quelques métis sont aussi parvenus à extraire du maïs une sorte d'alcool, inférieur pour la force au précédent.

Il en est de même de la liqueur tirée de la plante exotique nommée *barra de San José*.

Dans les temps primitifs, les ornements de ces peuples consistaient en pendeloques d'écaille de tortue, en coquillages rares, en grains d'une sorte de jais entrelacés de fleurs, en colliers et en rondelles, quelquefois même en une simple plaque d'écaille. Certaines coquilles précieuses et de petits cocos bien travaillés aidaient à orner leur ceinture. Les femmes se teignaient les dents, mais cet usage est tombé en désuétude. Elles portent à présent un rosaire avec une croix ou un médaillon en argent; quand elles le peuvent, elles y ajoutent des bagues et des pendeloques du même métal.

Les habitations des anciens Mariannais étaient, les unes, bâties sur des piliers en pierres, les autres, assises immédiatement sur le sol. Ces maisons, celles des personnes considérables du moins, étaient proprement construites, divisées en plusieurs appartements, et supportées par de forts piliers en terre. Outre ces habitations, on voyait des espèces de hangars bâtis sur de grands piliers. Les vestiges qu'on en trouve indiquent que plusieurs de ces édifices, palais ou temples, avaient des proportions colossales; chacun des piliers consistait en un seul bloc composé de chaux et de sable, et, dans quelques endroits, de grosses pierres englobées dans un massif commun. Le mobilier de ces logements n'était pas fort considérable : des nattes, une espèce de berceau pour les enfants, tissé en feuilles de vacois, une boîte au bétel, quelques paniers de diverses grandeurs, des corbeilles, des calebasses, des marmites en terre cuite, un grattoir de coco, des mortiers en bois et en pierre; voilà de quoi il se composait. Aujourd'hui tout a changé : on trouve chez les Mariannais quelques meubles et ustensiles de la Chine et de l'Inde, des hamacs, des vases de métal fondu, une chocolatière en laiton, des bouteilles et des jarres, une pierre à broyer le maïs; enfin, les premiers et les plus indispensables objets d'un ménage européen.

Il est difficile d'évaluer aujourd'hui, même approximativement, ce qu'était la population des Mariannes à l'époque de la conquête. Une note du gouverneur Mariano Tobias la portait, pour Gouaham, Tinian et Rota, à 50,000, ce qui donnerait, pour tout l'archipel, le chiffre proportionnel de 73,000 âmes. Si ces nombres n'ont pas été exagérés au delà de toute mesure, il faut supposer que, dans les 40 années qui suivirent la colonisation, il y eut un massacre effroyable d'insulaires, puisque les états de 1710 ne stipulent que 3,539 habitants pour tout le groupe; à moins pourtant que l'exil volontaire n'ait occasionné ce vide immense, et encore, dans cette hypothèse, où se seraient réfugiés les proscrits? Quoi qu'il en soit, la progression décroissante semble s'être arrêtée, et, en 1818, on comptait 5,406 âmes sur tout le groupe. Les indigènes étaient partagés en trois classes : les nobles, *matoas*; les demi-nobles, *atchaots*, et les hommes du peuple, *mangatchangs*. Ces derniers, espèce de parias, semblaient appartenir à un type déchu; la navigation leur était interdite. Les matoas commandaient aux deux autres classes.

L'histoire et la tradition représentent les Mariannais comme de hardis naviga-

teurs. « Les petits bateaux de ces îles, dit un ancien voyageur, sont faits de deux troncs d'arbres courbes et creux, qui sont cousus et joints avec la canne des Indes. Leur longueur est de 15 à 18 pieds; comme leur largeur n'est que d'environ 3 pieds, on joint aux côtés des pièces de bois solides, qui les empêchent de chavirer. Le bateau pouvant à peine contenir les trois matelots indiens, on fait dans le milieu un plancher qui s'avance de chaque côté sur l'eau, où se placent les passagers. De ces trois matelots, il y en a toujours un dans le milieu, occupé à jeter l'eau qui entre par dehors et par les fentes; les deux autres sont aux extrémités pour conduire le bateau. La voile est, comme celle que nous appelons latine, faite de nattes et longue comme le bateau : c'est ce qui fait qu'ils évitent, autant que possible, d'avoir le vent en poupe, parce que cela les ferait chavirer facilement. Lorsqu'ils ont à retourner d'un endroit à un autre, ils ne font que changer la voile, sans tourner le bateau : la poupe devient la proue, et celui qui y était devient le timonnier. » On voit, par cette description, que les pirogues avaient une analogie frappante avec les pros carolins, ce qui prouve incontestablement que les Mariannais étaient au moins les rivaux de leurs voisins dans l'art de la navigation. Aujourd'hui, ils sont bien déchus sous ce rapport; la construction de leurs pros est si inférieure, qu'ils sont obligés d'avoir recours aux pros carolins pour la navigation d'île en île. Le commerce des Mariannes est presque nul; il se borne à quelques envois de tripangs jusqu'en Chine et à des échanges fort restreints avec les Philippines. La paresse des naturels et le monopole imposé par l'Espagne ont tout paralysé.

L'ancien gouvernement mariannais ne réunissait pas toutes les îles sous le même chef. Un certain nombre de tribus se les partageaient, chacune d'elles comprenant plusieurs bourgades et étant soumise à des lois et à des coutumes qui étaient à peu près les mêmes pour toutes. Les lois civiles n'étaient pas dépourvues de raison et de moralité. Le mariage n'était pas indissoluble; il ne durait qu'aussi longtemps qu'il convenait aux époux de vivre ensemble : dès que l'incompatibilité était reconnue, la séparation avait lieu. Une femme adultère, répudiée et renvoyée dans la maison maternelle après jugement, était privée de ses biens. L'époux avait le droit de venger son affront sur le séducteur, mais non sur sa femme, pour qui l'exclusion du domicile conjugal était la plus grande peine. Si le mari au contraire venait à porter quelque atteinte au contrat, ou s'il menait une conduite répréhensible, sa femme pouvait impunément le battre ou retourner à son premier état de liberté. De quelque côté que vînt la séparation, les enfants allaient avec la femme, et, quand elle se remariait, ils regardaient son nouvel époux comme leur véritable père. La même chose avait lieu à l'égard d'une fille devenue mère; ses enfants entraient dans la nouvelle famille, comme chez nous les enfants des veuves.

Le P. le Gobien étend plus loin encore ce droit de représailles. « Si une femme est convaincue que son époux a des liaisons dont elle n'a pas sujet d'être contente, elle le fait savoir dans le village à toutes ses compagnes, qui se donnent un rendez-

vous. Elles s'y trouvent la lance à la main et le chapeau de leur mari sur la tête. Dans cet équipage guerrier, elles s'avancent en corps de bataille vers la maison du coupable. Elles commencent par désoler ses terres, fouler et arracher ses grains, dépouiller ses arbres de leurs fruits, et faire partout un dégât épouvantable ; elles fondent ensuite toutes ensemble sur la maison, et si le malheureux mari n'a pas eu la précaution de se retirer et de se mettre à couvert, elles l'y attaquent et le poursuivent jusqu'à ce qu'elles l'en aient chassé. Les femmes ont encore une autre manière de se venger d'un époux infidèle : elles abandonnent la demeure conjugale et font savoir à leurs parents qu'elles ne peuvent plus vivre avec leur mari. Ceux-ci se transportent sur l'heure à la maison du coupable, la pillent, la saccagent, et emportent tout ce qu'ils y trouvent ; heureux le mari quand ils s'en tiennent là et qu'ils n'abattent pas les bâtiments, comme cela a lieu quelquefois. »

A la mort du chef de la famille, sa fortune et ses enfants passaient entre les mains de la veuve : si c'était la femme qui mourait, les parents de celle-ci s'emparaient non-seulement des biens du mari, mais aussi de ses enfants. C'est là une nouvelle et décisive preuve de la prééminence des femmes dans cet état social : sans doute on pensait que, plus affectueuses et plus sédentaires, elles étaient plus propres à se livrer à tous les soins qu'exige l'éducation des enfants. Cette série de coutumes a donné cours à l'hypothèse que dans les temps primitifs les Mariannes avaient appartenu, à une peuplade d'Amazones. Un fait hors de doute, c'est que les femmes avaient dû faire la législation du pays, car elle était toute en faveur de leur sexe.

Telle était la physionomie des Mariannes, sous le rapport physique et moral. Aujourd'hui, il n'existe plus rien de tout cela. C'est un groupe demi-espagnol, demi-indigène, sans type, sans caractère précis.

CHAPITRE XLVI.

CAROLINES. — ILES ELIVI, GOUAP ET PELEW. — NAUFRAGE DE L'ANTELOPE.

Notre courte relâche à Gouaham avait rétabli complétement les malades de *l'Oceanic*. Aussi quand, le 2 juillet 1832, il quitta l'île hospitalière, tout l'équipage était sur le pont, dispos, et apte au service. C'était alors l'époque des beaux temps, des brises douces et régulières. Le léger navire glissait donc sur l'Océan, faisant route au S. O., sans qu'il fût nécessaire de remuer une seule corde du gréement, une seule partie de la voilure. Quatre jours s'étaient écoulés ainsi, quand le 6 juillet la vigie signala à l'horizon une petite île basse et boisée. Pendleton la chercha vainement sur ses cartes : c'était en effet une découverte récente, l'île Feis, reconnue en 1828 par le capitaine d'Urville, et dont les Carolins avaient

parlé un siècle auparavant en exagérant son importance. Ils lui donnaient 6 lieues de tour, tandis qu'elle n'avait guère plus de 2 ou 3 milles. On n'avait d'ailleurs sur sa position que des données peu certaines. Le 8, *l'Oceanic* prolongeait la bande S. du groupe Elivi, composé d'un grand nombre d'îlots, disséminés sur les bords d'un immense récif. A l'abri de cette ligne de brisants, la mer était aussi unie qu'un lac; et pourtant nous étions à une telle distance de terre qu'une seule pirogue se hasarda à venir jusqu'à nous. Elle était montée par quatre naturels qui nous abordèrent avec confiance, en nous offrant des cocos, des fruits à pain et quelques racines de leur pays. C'étaient des hommes d'un teint médiocrement foncé, doux, tranquilles, et animés d'intentions bienveillantes. Au bout d'une heure, ces braves gens, voyant que *l'Oceanic*, toujours à la voile, les entraînait trop loin, se décidèrent à nous faire leurs adieux.

Les îles Elivi furent connues des Espagnols, au commencement du siècle dernier, sur les indications que leur donnèrent les Carolins qui fréquentaient alors les Mariannes. Quelques missionnaires se hasardèrent à débarquer sur ce groupe pour le convertir au christianisme, mais leur tentative n'aboutit qu'à une sanglante et stérile catastrophe. Voici comment Fernando Valdès Tamon, alors gouverneur des Philippines, rend compte de cet événement : « Les PP. Cantova et Walter partirent de Gouaham, le 2 février 1731, pour aller aux îles nouvellement connues. Ils arrivèrent heureusement à l'une des Carolines le 2 mars suivant, et y séjournèrent trois mois, occupés de leurs exercices de missionnaires. Comme on manquait de tout dans ces îles, Walter s'embarqua pour revenir chercher aux Mariannes les choses nécessaires à la subsistance de Cantova, qui restait avec 14 Mariannais dont il était accompagné ; mais les vents contraires les contraignirent de relâcher aux Philippines, où il fallut attendre un an entier l'occasion du bâtiment qui va tous les deux ans aux Mariannes. Walter ne se rembarqua donc que le 12 novembre 1732, et, après trois mois et demi de navigation, le bâtiment échoua par malheur à l'entrée du port. Les missionnaires, sans se décourager, en firent, à grands frais, construire et charger de provisions un autre, sur lequel Walter s'embarqua le 31 mai 1733 avec 44 personnes. Après neuf jours de navigation, ils se trouvaient près des îles; aussitôt ils tirèrent plusieurs coups de canon pour avertir Cantova de leur arrivée; mais aucune barque ne parut, ce qui donna des soupçons que les barbares pouvaient l'avoir tué. On prit la résolution d'entrer dans une baie formée par deux îles, dont la plus grande est Falalep, et s'étant approché du rivage à la portée du pistolet, on s'aperçut que la maison avait été brûlée, et que la croix élevée sur la côte ne subsistait plus. Enfin quatre petites barques des insulaires s'approchèrent du bâtiment et apportèrent des noix de coco. On leur demanda en leur langue des nouvelles de Cantova et de ses compagnons : ils répondirent d'un air embarrassé qu'ils étaient allés à la grande île d'Yap ; mais la frayeur peinte sur leur visage et le refus qu'ils firent de venir à bord, quoiqu'on leur offrît du biscuit, du tabac et d'autres bagatelles de leur goût, ne laissèrent aucun doute que nos gens n'eussent péri par la main des

barbares On vint enfin à bout de prendre un de ces insulaires et de le faire monter dans le vaisseau : les autres, abandonnant aussitôt leurs barques, se jetèrent à la nage en poussant de grands cris. Le bâtiment passa la nuit dans cette baie, et, le lendemain, s'éloigna des îles à dessein de faire route vers Yap. Les Espagnols naviguèrent trois jours entiers ; mais ne sachant à quel degré l'île est située ni le rhumb de vent qu'il fallait suivre pour s'y rendre, ils ne purent jamais la découvrir. Pendant ce temps-là, on questionna l'insulaire, en lui donnant toute sorte d'assurances qu'il ne lui serait fait aucun mal s'il disait la vérité. Il avoua enfin que, peu de temps après le départ de Walter, on avait tué Cantova et tous ses compagnons.

« Ce père était allé, avec son interprète et deux soldats, à l'île de Mogmog pour y faire un baptême : ses compagnons étaient restés à Falalep pour garder sa maison. A peine eut-il mis le pied dans l'île, que les habitants s'attroupèrent en grand nombre armés de lances ; et, poussant des cris affreux, s'avancèrent vers Cantova, qui leur demanda doucement pourquoi ils voulaient lui ôter la vie, à lui qui ne leur avait jamais fait de mal. « Tu viens, répondirent-ils, pour détruire nos coutumes et nos usages : nous ne voulons point de ta religion. » A ces mots, ils le percèrent de trois coups de lance, dépouillèrent son cadavre de ses habits, l'enveloppèrent dans une natte, et l'enterrèrent sous une petite maison, ce qui est, parmi eux, une sépulture honorable qu'ils ne donnent qu'aux principaux de leur île. Ils massacrèrent de même les trois autres, et mirent leurs corps dans une pirogue qu'ils abandonnèrent au gré des flots. Après ce meurtre, ils s'embarquèrent et vinrent à l'île Falalep, au lieu où les autres étaient restés. A l'approche des barbares, qui paraissaient transportés de rage, les soldats se mirent en défense et tirèrent quatre petits canons qu'ils avaient placés devant leur maison : quatre insulaires furent tués. Ils continuèrent à se défendre à coups d'épées et de sabres ; mais enfin, accablés par le nombre, ils furent tous percés à coups de lances, et leurs corps enterrés au bord de la mer. Il périt 14 personnes en cette occasion, Cantova, huit Espagnols, quatre Indiens des Philippines et un esclave. Un autre jeune Philippin, de la province Tagale, fut seul épargné, parce qu'un des principaux de l'île en eut compassion et l'adopta pour son fils. La maison fut pillée par les barbares, qui partagèrent entre eux tout ce qui s'y trouva et la détruisirent. »

La triste issue de cette mission semble avoir dégoûté les Espagnols d'une nouvelle tentative du même genre ; car les Carolines ne sont plus citées dans l'histoire des Mariannes. Les îles Falalep et Mogmog des missionnaires furent complétement oubliées, et à leur place on vit seulement figurer sur les cartes un groupe d'îles sous le nom d'*Egoï*, désignation qui doit son origine au capitaine D. Bernard d'Egoy, leur premier découvreur en 1712. Le plus grand vague régnait sur la connaissance géographique de ce groupe, lorsqu'en juin 1828 le capitaine d'Urville le releva et lui donna le nom d'*Elivi* d'après les désignations de quelques naturels qui eurent avec lui des communications rapides. « Ces naturels, dit le capitaine, n'accostèrent la corvette qu'à sept heures du soir, comme il faisait

déjà entièrement nuit, et quatre d'entre eux montèrent sur-le-champ à bord. Par leur gaieté et leur confiance, ils nous rappelaient parfaitement les habitants d'Hogoleu, lors du voyage de *la Coquille*. Ils nous nommèrent plusieurs fois, et avec une grande complaisance, toutes les îles qui composent leur petit archipel, au nombre de 18 ou 20; mais, à cause de l'obscurité, nous ne pûmes profiter de ces renseignements. Aussi, sur la carte dressée par M. Guilbert, je me suis contenté de distinguer ces îlots par des numéros d'ordre. Seulement, comme le nom d'*Elivi* venait plus souvent dans la bouche des insulaires que tous les autres, je l'ai imposé provisoirement au groupe entier. Quand nous leur prononçâmes le nom de *Yap*, ils indiquèrent sur-le-champ dans l'O.; ils avaient aussi connaissance de Saterval, Feïs, Mogmog, Lamourek, Iouli, etc., mais le nom d'*Egoï* leur était parfaitement inconnu, et quand nous prononçâmes ce mot en montrant leurs îles, ils faisaient un signe de dénégation en disant: *Elivi*. Ces sauvages m'auraient encore donné de grand cœur une foule d'autres renseignements, car ils étaient fort communicatifs; mais nous n'entendions point leur langue, et leurs gestes mêmes étaient perdus pour nous. Au bout d'une heure, je leur fis observer que nous nous écartions de leurs îles. Ils nous quittèrent avec regret, et en nous promettant à diverses reprises de revenir le lendemain matin, et de nous apporter de beaux poissons. »

Six mois plus tard, survint le capitaine Lütke, qui fit la géographie complète et détaillée de ce groupe, en lui imposant le nom d'*Ouluthy*, nom qui, sans aucun doute, doit être préféré à celui d'Elivi. Quoi qu'il en soit, le groupe Elivi ou Ouluthy, long de 18 à 20 milles du N. au S., avec une largeur à peu près égale de l'E. à l'O., comprend une vingtaine d'îles basses et boisées, toutes de très-petites dimensions.

L'Oceanic était déjà loin du groupe Elivi, quand, le 15 juillet au matin, je vis fuir devant nos sabords, à 2 ou 3 lieues de distance, une île gracieuse, d'un terrain mollement accidenté, bordée d'une grève que couvraient de beaux massifs de cocotiers. C'était l'île Yap, suivant le plus grande partie des cartes; Gouap, selon M. d'Urville. Longtemps négligée, elle fut revue, en 1792, par les navires *Exeter*, *Hawk* et *Dundas*, et par *le Swallow*, en 1804. Mais le capitaine d'Urville est le premier qui ait donné exactement sa forme et sa position. Le 4 juillet 1828, il eut quelques communications avec les naturels. On lit dans son journal :

« Quatre pirogues, qui depuis longtemps se dirigeaient vers nous, profitèrent de ce moment pour nous rejoindre. Trois d'entre elles ne contenaient que trois ou quatre hommes chacune; mais la quatrième, beaucoup plus grande, en portait neuf. Tous ces sauvages montèrent à bord sans aucune difficulté, et ne parurent nullement surpris de nous voir; ces hommes avaient la figure ouverte, la gaieté et la plupart des manières des autres Carolins: par les haillons que plusieurs d'entre eux portaient, il était facile de juger qu'ils avaient eu de fréquentes relations avec les Européens. En effet, l'un d'eux, qui parlait un peu espagnol, me cita les noms d'une dizaine de navires qui avaient péri près de son île, et m'indiqua

un mouillage dans un enfoncement sur la côte de l'E. Cet homme me dit qu'il avait été à Gouaham dans un de leurs grands pros. Il n'avait aucune connaissance des îles Elivi; mais il m'a parlé des îles Egoï, situées dans l'E. S. E., et qui sont, dit-il, au nombre de quatre. Il m'a fort bien indiqué les îles Palaos et Matelotas dans leurs directions respectives, mais il m'a dit que les dernières se nommaient *Goulou* dans sa langue, et que sa propre île s'appelait *Gouap*.

« Ces naturels sont assez bien faits, à peine tatoués; leur teint est fort clair, et plusieurs d'entre eux portent des chapeaux pointus, comme les Chinois. Leurs pirogues sont absolument semblables à celles des Carolins, à cela près que les deux extrémités se relèvent beaucoup plus, à l'instar des gondoles de Constantinople. Ils n'avaient apporté à vendre ni fruits, ni provisions, ni même aucun objet de leur industrie. Cependant, leur île offre l'aspect le plus riant et le plus fertile, surtout dans toute sa partie méridionale, qui est basse et presque entièrement couverte de superbes cocotiers. De distance en distance, on remarque sur le rivage de très-grandes maisons avec d'immenses toits, dans le genre des cases d'Ualan. Combien il m'eût été agréable de pouvoir mouiller à Gouap, et d'y étudier, durant quelques jours, les mœurs de ses habitants et les productions du sol! Mais *l'Astrolabe* n'était plus qu'un hôpital flottant; un découragement général régnait à bord. Il fallut donc se contenter du coup d'œil rapide que nous venions de jeter sur ce coin de terre, et poursuivre notre route au S. quart S. E., en gouvernant sur les îles Goulou. Au moment où nous fîmes servir, tous les naturels qui se trouvaient à bord sautèrent précipitamment dans leurs pirogues et s'empressèrent de regagner la plage. »

Le jour suivant, 16 juillet, le temps beau jusque-là était devenu incertain et capricieux. Par intervalles, des grains inattendus fondaient sur *l'Oceanic*, et le forçaient à faire route dans toutes les directions du compas. Au milieu des embarras de ces manœuvres, je signalai le premier un bouquet d'arbres qui semblait flanqué d'un large brisant. A peine l'eus-je montré à Pendleton, qu'il s'élança vers le timonnier : « Laisse arriver sur bâbord! » s'écria-t-il; et bientôt le navire glissa dans la direction opposée à celle du récif. Quand toute crainte fut passée, Pendleton vint vers moi. « Vous m'avez donné là un bon avis, dit-il; je ne me croyais pas si près des terribles *Matelotas*, et il faut que le courant nous ait portés vers elles avec une grande rapidité. Je m'en croyais à 30 milles; nous en sommes à 6 milles à peine. » Je lui demandai ce qu'était ce groupe : il me l'expliqua. Ce sont de pauvres îles qui ont été aperçues pour la première fois, en 1547, par Willalobos; et Gabraon, gouverneur des Moluques, y envoya Francisco de Castro pour en baptiser les habitants. En 1796, l'amiral Reynier, qui commandait le vaisseau *le Suffolk*, en eut connaissance et les nomma *Spencer Keys*. C'est au capitaine d'Urville qu'on doit la connaissance exacte de leur position. En 1828, il prolongea de très-près toute la bande occidentale, et reconnut que ce groupe, composé de quelques îles basses très-petites, était entouré d'un immense brisant qui en rendait les approches très-dangereuses.

Pendant cinq ou six jours, ballotté par les vents contraires, *l'Oceanic* tint la cape, en attendant que la brise lui permît de faire servir; mais il fallait que les courants eussent bien de la force dans ces parages, puisque, dès le 22 au matin, une autre terre fut aperçue par le travers. D'une forme allongée et d'une hauteur médiocre, elle paraissait avoir une étendue de 4 à 5 lieues. Quand nous en fûmes proche, une longue chaîne de récifs qui l'enveloppait se déroula peu à peu devant nous. Ces brisants formaient une barrière infranchissable, excepté dans le S., où ils se rapprochaient beaucoup du rivage. *L'Oceanic* se trouvait arrivé par le travers de l'île du S., quand deux ou trois pirogues l'accostèrent. Pendleton les accueillit favorablement; mais, apercevant au loin un plus grand nombre d'embarcations, au lieu de ralentir sa marche pour les attendre, il fit une manœuvre qui devait les dégoûter de le suivre. Quand on eut l'air de gagner le large et de les éviter, ils parurent tristes et surpris comme des hommes qui n'avaient rien fait pour mériter une telle défiance, et qui étaient familiarisés avec la vue des Européens. C'étaient, en effet, des habitants des îles Wilson, célèbres par la relation du naufrage de *l'Antelope*, relation qui, partageant la popularité de Cook et de Robinson, a été si souvent feuilletée par la jeunesse, prompte à s'impressionner au récit des aventures extraordinaires. Ces îles Pelew et leur souverain, le jeune Li-Bou, le noble Abba-Thulle son père, tous ces noms se réveillaient en moi, à l'aspect de cette île, comme autant de gracieux et frais souvenirs. « Pourquoi n'allons-nous pas, dis-je à Pendleton, rendre une courte visite aux hospitaliers habitants des îles Pelew? — Vous le dites sur un ton bien pastoral, répliqua le capitaine d'un air moitié sérieux, moitié railleur; on voit que vous avez encore la tête pleine des hâbleries de Wilson, ou plutôt de son arrangeur le chevalier Keate. C'était obéir à la mode alors que de faire de poétiques récits sur ces peuplades océaniennes. On fabriquait des sauvages à l'eau de rose, on les faisait vivre dans un pays digne de l'âge d'or. Sous la plume des publicistes européens, les cannibales eux-mêmes étaient devenus des agneaux. Qu'en est-il résulté? De tristes et cruels démentis. Le lieutenant Macluer, par exemple, séduit par les récits de Wilson et fatigué de la société des Européens, vint chercher à Pelew des hommes meilleurs. Il y passa une partie des années 1793 et 1794; mais il ne fut pas longtemps à se dégoûter des insulaires, qu'il trouva, comme la plupart des sauvages, avides et malfaisants. Si Macluer n'était pas mort, nous aurions de sa bouche des récits plus exacts, plus curieux sans doute, et plus dignes de foi que les fables de Wilson. Malheureusement Macluer n'a rien écrit; il n'a laissé sur ces îles qu'un plan assez imparfaitement dressé, mais qui a cela de caractéristique que les noms de sa carte diffèrent complétement de ceux de Wilson et méritent d'être préférés par tous les géographes comme ils l'ont été par le capitaine d'Urville.

« Depuis Macluer, quelques navires ont sans doute communiqué avec les îles Pelew; et l'on sait même que l'un d'eux a failli devenir, il y a quelques années, la victime de sa confiance dans ces sauvages. Voici à ce sujet ce que m'a raconté

à Gouaham le capitaine Anderson, et c'est à la suite de ce bon avis que *l'Oceanic* a manœuvré, il y a une heure, comme vous l'avez vu manœuvrer. Montés en grand nombre sur le navire de ce capitaine, les naturels s'étaient d'abord comportés avec décence et réserve. Quelques échanges avaient été effectués, et la plus complète harmonie semblait régner entre les contractants, quand tout à coup les sauvages tombèrent sur les matelots pris au dépourvu et s'emparèrent du bâtiment. Heureusement, des marins qui se trouvaient dans les hunes tirèrent quelques coups de feu sur les sauvages. Cette mousqueterie inattendue commença la résistance, qui peut-être eût été inutile sans la présence d'un nègre, *cok* ou cuisinier du bord. Une chaudière pleine d'huile bouillante était sur le feu; il y plongea une large cuillère et se mit à en asperger les insulaires, qui recevaient le liquide sur leur corps entièrement nu. On conçoit qu'une pareille aspersion les fit promptement renoncer au pillage; ils s'enfuirent tous, en poussant des rugissements horribles. Longtemps après, on les entendait encore hurler sur la plage. Grâce à la présence d'esprit du nègre, les Européens furent sauvés. » Ainsi Pendleton détruisait en un instant le rêve de ma jeunesse. Quoi! cette histoire de Wilson était une fable; ce naufrage de *l'Antelope* avait été embelli, coloré à plaisir! Je persistais à n'en rien croire. Mon capitaine, avec ses idées toutes positives, devait se tromper : les sauvages d'aujourd'hui, gâtés par le contact européen, ne devaient point être les sauvages d'autrefois. Voilà ce que je me disais pour persister dans mes impressions, et, malgré Pendleton, je croyais encore aux aventures de *l'Antelope*. On va, du reste, juger de leur vraisemblance.

L'Antelope, paquebot de la Compagnie des Indes, du port de 300 tonneaux, monté par 34 Anglais et 16 Chinois, était commandé par Henri Wilson, qui avait à bord son fils et son frère. Parti de Macao le 21 juillet 1783, ce capitaine fit route à l'E., doubla le 26 les îles Bashee, et ne rencontra plus de terre jusqu'au 10 août, dans la nuit, où il se perdit sur un brisant. On coupa les mâts, on mit les chaloupes à la mer; le naufrage était complet et sans remède. Au point du jour, on aperçut, à 3 ou 4 lieues de distance, une petite île dans le S. et quelques autres dans l'E. Les embarcations y furent expédiées, tandis qu'on travaillait à bord à la construction d'un radeau, sur lequel on devait charger les objets les plus utiles. Les canots abordèrent dans un petit havre bien abrité, y débarquèrent leurs provisions qu'ils laissèrent sous la garde de 5 hommes, puis retournèrent à bord. Dans l'intervalle le radeau avait été terminé; on en compléta le chargement, puis l'équipage quitta *l'Antelope* et se rendit à terre. Sur la route, le radeau rencontra des obstacles tels qu'on fut obligé de l'abandonner mouillé dans une anse; les équipages seuls prirent terre : ils apprirent, de leurs camarades, que l'île était peuplée, et que des cris d'hommes s'étaient fait entendre durant toute la nuit. Les jours suivants, on s'occupa du sauvetage des objets confiés au radeau, sans que rien vînt distraire les naufragés de ce soin. Le 12 seulement, à huit heures du matin, comme on dégageait le sol pour y planter des tentes, arrivèrent deux pirogues montées par quelques sauvages, et l'un d'eux, s'approchant des

étrangers, leur dit en assez bon malais : « Êtes-vous amis ou ennemis? » Heureusement, un matelot connaissait cette langue; il leur répondit : « Nous sommes de malheureux Anglais dont le navire a échoué sur ce récif; nous avons eu le bonheur de sauver notre vie; nous sommes vos amis. » Puis le capitaine alla à eux et les embrassa affectueusement. Dès lors l'amitié fut scellée entre les naufragés et les insulaires.

Parmi les hommes, au nombre de 8, qui s'étaient mis en rapport avec les Anglais, étaient deux frères du roi et un Malais de Ternate, celui qui avait servi d'interprète. Patron d'un navire marchand qui appartenait à un Chinois, cet homme faisait route pour Amboine, dix mois auparavant, quand les courants le drossèrent sur les îles Pelew. Le roi l'avait accueilli favorablement, et il n'avait eu qu'à se louer des procédés des naturels à son égard. L'étonnement et l'admiration qui se manifestèrent parmi ces sauvages à la vue des objets débarqués étaient la preuve que jusqu'alors ils n'avaient pas eu de relations avec les Européens. A tout ce qu'ils apercevaient, à tout ce qu'ils touchaient, ils s'écriaient : *Weal! weal!* et quelquefois : *Weal a tracoy!* exclamation de surprise, du moins à ce que dit le Malais. Ce qui d'abord les frappa le plus, ce fut la peau blanche des Anglais; ensuite vint le tour de leurs vêtements, qu'ils palpaient avec curiosité pour s'assurer s'ils ne faisaient point partie de leur corps. Du reste, ils comprirent promptement l'explication que le Malais leur donna au sujet de ces vêtements, indispensables dans un pays plus rigoureux et plus froid que les îles Pelew. Alors ils voulurent savoir si les bras étaient de la même couleur que les mains et le visage; plusieurs Anglais se découvrirent la poitrine et leur firent voir que le reste de leur corps était de la même couleur. Les poils qui garnissaient le buste parurent leur inspirer du dégoût; à leurs yeux, c'était une marque de malpropreté, car chez eux les deux sexes ont l'habitude de s'épiler.

Comme les sauvages entraient dans les tentes avec leurs nouveaux amis, un chien de Terre-Neuve et un épagneul, sauvés du naufrage, se mirent à aboyer avec force. Les naturels leur répondirent d'abord par des cris bruyants; puis ils s'accoutumèrent à la vue de ces animaux qui leur offraient un spectacle tout à fait nouveau, car ils ne connaissaient pas d'autres quadrupèdes que les rats. Dès la première entrevue, il fut convenu que le frère du capitaine, Mathias Wilson, se rendrait auprès du roi de l'île avec quelques présents, tandis que les Anglais garderaient comme otages le frère du roi, Raa-Kook, un autre naturel et l'interprète. Le nombre de ces insulaires s'accrut encore le surlendemain par l'arrivée d'un autre frère du roi, Arra-Kooker, et d'un des fils du roi, venus dans des pirogues chargées d'ignames et de noix de coco qu'ils offrirent au capitaine. Le fils du roi portait un message du monarque ainsi conçu : « Le roi voyait avec plaisir les Anglais dans ses États, et leur faisait savoir qu'ils avaient pleine permission de construire un vaisseau là où ils étaient; qu'ils pouvaient même venir le construire dans l'île où il résidait et sous sa protection immédiate. » Peu de temps après, Mathias Wilson reparut; il avait eu de grandes inquiétudes, mais l'événe-

ment prouva qu'elles étaient peu fondées. Le peuple de Pelew lui avait fait le plus gracieux accueil. Voici, du reste, son rapport :

« Lorsque le canot qui me portait approcha de l'île où le roi faisait sa résidence, le peuple sortit en foule des maisons pour me voir débarquer. Le frère du roi m'accompagnait, et il me prit par la main pour me conduire jusqu'à la ville. En entrant dans la maison, je vis une natte étendue sur un pavé de pierres carrées, où il me fit signe de m'asseoir. J'obéis, et le roi ne tarda pas à paraître. Averti par son frère, je me levai pour le saluer à la manière des Orientaux, en portant la main à mon front et en m'inclinant en avant; mais il ne parut pas y faire attention. Après cette cérémonie, j'offris au roi les présents dont mon frère m'avait chargé pour lui : il les reçut très-gracieusement. Alors Arra-Kooker parla avec lui quelque temps; je présumai que c'était pour l'instruire de notre désastre. Cet entretien terminé, le roi mangea un peu de sucre candi, qui lui sembla bon, et en distribua à chaque chef; puis il ordonna d'emporter les présents chez lui, et fit venir dans une noix de cocotier des rafraîchissements consistant en eau chaude qu'on édulcora avec une espèce de mélasse. Lorsqu'il en eut goûté, il dit à un jeune homme qui était à côté de lui de monter sur un cocotier pour y cueillir des noix fraîches. Il en prit une, en ôta la coque, en goûta le lait, et la donna au jeune naturel pour me la présenter, me faisant signe de la lui renvoyer lorsque j'en aurais bu; après quoi, il cassa la noix en deux, en mangea un peu, et me la renvoya aussi pour en manger. Je fus alors entouré d'une foule d'individus des deux sexes; le roi eut une longue conversation avec son frère et les chefs qui se trouvaient présents. Leurs regards, qui s'arrêtaient souvent sur moi, me firent comprendre que j'en étais l'objet. J'ôtai par hasard mon chapeau, ce qui causa la plus grande surprise à toute l'assemblée. Je m'en aperçus; aussitôt je déboutonnai ma veste, et retirai mes souliers, pour leur montrer qu'ils ne faisaient point partie de mon corps, car je crus que c'était leur première idée. En effet, aussitôt qu'ils furent désabusés à cet égard, ils vinrent plus près de moi, me palpèrent, et portèrent même leurs mains sur ma poitrine, pour me tâter la peau.

« Déjà il commençait à faire nuit : le roi, son frère, plusieurs autres personnes et moi, nous nous retirâmes dans une maison où l'on avait servi, pour souper, des ignames cuites dans l'eau. La table était un tabouret autour duquel régnait un banc de trois à quatre pouces de haut. Il y avait dans un plateau de bois une espèce de poudding fait aussi d'ignames bouillies, écrasées et battues ensemble, comme nous arrangeons les pommes de terre. J'y vis en outre quelques coquillages, mais je n'en pus reconnaître les espèces. Après souper, une femme me conduisit dans une autre maison, à quelque distance de la première, où je trouvai 50 personnes des deux sexes. Aussitôt que j'entrai, mon guide me fit signe de m'asseoir ou de me coucher sur une natte étendue pour moi sur l'aire de la pièce; autant que je pus comprendre, c'était dans cet endroit que je devais dormir. Lorsque toute la compagnie eut satisfait sa curiosité en me considérant de la tête aux pieds, chacun alla se coucher; je m'étendis sur la natte, et j'en plaçai sur moi une seconde,

que je présumai avoir été mise à ma portée pour cet effet. Mon oreiller fut un billot ; c'est le seul dont se servent ces insulaires. Quoiqu'il me fût impossible de sommeiller, je demeurai tranquille, Assez longtemps après que tout fut devenu silencieux, sept ou huit hommes se levèrent, et se mirent à faire deux grands feux à chaque bout de cette maison, qui n'était pas divisée par pièces, mais ne formait qu'une vaste salle. J'avoue que ceci m'effraya ; je pensai qu'ils se dispcsaient à me rôtir, et qu'ils ne s'étaient couchés que pour me laisser endormir puis se saisir de moi dans cette situation. Quel que pût être l'événement, dans le danger dont je me voyais menacé de toutes parts, et qu'il m'était impossible d'éviter, je rappelai toutes mes forces et me recommandai à l'Être-Suprême, attendant ma destinée avec résignation. Mais quel fut mon étonnement lorsque je les vis, peu de temps après s'être chauffés, se couvrir de leurs nattes, et rester paisiblement couchés jusqu'au point du jour! Je me levai aussi à ce moment, et me promenai de tous côtés, au milieu de la foule qui m'environnait.

« Le frère du roi ne tarda pas à me rejoindre. Il me mena dans plusieurs maisons, où l'on m'offrit des ignames et des noix de cocotier : il me conduisit ensuite chez le roi, à qui je fis entendre, par gestes, que je désirais beaucoup retourner vers mon frère. Le roi me comprit très-bien, et il me dit aussi par signes que les canots ne pouvaient se mettre en mer. Pour me désigner le grand vent, il me montra de la main les astres, et souffla très-fort ; quant à la violence des flots à laquelle les canots seraient exposés, il joignit les mains, puis, les élevant, il les renversa aussitôt ; voulant par là indiquer que les canots pouvaient chavirer. J'employai le reste de la journée à me promener dans l'île pour en examiner les productions ; elles me parurent consister en ignames et en cocos ; les naturels cultivaient les premières, avec le plus grand soin, dans de grandes plantations situées au milieu de terrains marécageux, comme on voit le riz dans l'Inde. Les cocotiers croïssent près de leurs maisons, de même que le bétel, qu'ils mâchent comme du tabac. »

Dès le jour suivant, Abba-Thulle, que Keate nomme le roi de Pelew, bien qu'il ne fût que le chef d'une des îles de cet archipel, vint lui-même rendre visite à Wilson. En lui renouvelant ses offres de service, il lui dit que le lieu où il se trouvait était insalubre, et que, sous tous les rapports, il aurait plus d'avantage à venir résider auprès de lui. Wilson, sans affecter de défiance, remercia le roi ; mais il préféra rester sur le point où il était, calculant qu'il lui serait plus facile de se tenir en garde contre une surprise ou une trahison. Abba-Thulle, ce roi de Pelew, était complétement nu ; il n'avait pas même au poignet la marque distinctive de son frère le général. Il portait sur l'épaule uue hache en fer, tandis que celles de tous les autres n'étaient qu'en coquillages. D'après le désir qu'exprima le chef sauvage, Wilson fit faire devant lui l'exercice à feu par ses fusiliers, ce qui causa parmi les insulaires une surprise et une admiration indescriptibles : ils sautaient, bondissaient, criaient, gesticulaient. Depuis ce moment, on vit leurs égards pour leurs hôtes aller toujours croissant, soit qu'un sentiment de crainte

se fût mêlé à leur amitié, soit qu'ils les prissent pour des êtres surnaturels, doués d'une puissance supérieure. Ils savaient d'ailleurs faire la différence des Anglais et des Chinois, et ces derniers furent regardés par eux comme des individus d'une espèce subalterne, quand ils virent qu'ils n'étaient pas, comme les Européens, habitués au maniement des armes à feu. Sa curiosité étant satisfaite, le roi se retira avec les gens de sa suite sur une partie un peu éloignée de l'île, où il voulait passer la nuit. Quelques chefs restèrent auprès des Anglais avec plusieurs autres insulaires.

Sur le point de se coucher, Wilson et ses camarades entendirent ces sauvages entonner un chant aigre et perçant qui leur donna l'éveil. Croyant que c'était ou un cri de guerre, ou un signal destiné à parvenir au roi et à ses guerriers, chacun saisit ses armes, décidé à vendre chèrement sa vie; ensuite Wilson alla vers le lieu où campaient les naturels, pour s'assurer de leurs dispositions. Là, il lui fut aisé de se convaincre que ces cris étaient une espèce de prélude à un chant national qu'ils se mirent à exécuter, mais d'une manière si bizarre et si bizarrement expliquée par le narrateur, qu'il faut recourir à son texte même pour en donner une idée: « Lorsqu'ils furent d'accord, Raa-Kook présenta d'abord une planchette, que prit un autre *rupack* (chef), assis à quelque distance. Celui-ci chanta un couplet, accompagné des autres insulaires, excepté de Raa-Kook et du jeune prince. Ils répétèrent deux fois le refrain, et les naturels qui étaient dans la tente voisine le répétèrent à leur tour en chœur. Raa-Kook présenta ensuite une autre planchette, avec laquelle ils chantèrent de la même manière, et l'on continua ainsi les dix ou douze couplets. Quand ils eurent fini, ils montrèrent le désir d'entendre quelques chansons anglaises. On les satisfit sans délai. Le jeune Cobbledick en chanta plusieurs, dont ils furent charmés. Ce fut ainsi que se terminèrent nos craintes, et l'on ne douta plus que ces gens n'avaient eu que l'intention de s'amuser. Après ces chants, ils allèrent dormir; mais peu d'Anglais se remirent totalement de leur frayeur : l'alarme leur avait donné de trop violents soupçons pour qu'ils se rassurassent promptement. »

Abba-Thulle était alors en guerre avec un chef voisin. Après s'être concerté avec ses frères, il calcula que l'assistance des Européens pourrait lui être d'un grand secours; mais il n'osa d'abord s'en ouvrir à ses hôtes, craignant qu'ils n'y vissent une condition imposée à son hospitalité. Il ne le fit que timidement, et en demandant cinq ou six Anglais pour l'accompagner dans une expédition sur une île voisine. Sa prière ayant été favorablement accueillie, la joie fut grande parmi les insulaires. Le lendemain donc, cinq jeunes matelots alertes, vigoureux et bien armés, s'embarquèrent pour l'île Pelew, tandis que les autres s'occupaient, avec l'activité la plus grande, à la construction d'un petit schooner qui devait leur servir à reprendre le large.

Abba-Thulle avait promis de renvoyer ses auxiliaires le quatrième jour, et neuf jours s'étaient écoulés sans qu'on les vît reparaître. Leur absence commençait à inquiéter Wilson, quand, le 25 août, ils arrivèrent sous la conduite de Raa-

Kook. Voici ce qu'ils racontèrent : « Partis le 17 pour se rendre à l'une des îles du roi, à 6 lieues environ, vers le S., ils y furent traités avec beaucoup d'amitié et y passèrent toute la nuit. Le lendemain, ils se rendirent à Pelew, lieu de la résidence du roi, à 3 ou 4 milles de distance de l'endroit qu'ils quittaient. Ils y séjournèrent jusqu'au 21, le roi n'ayant pas encore pu rassembler tous ses canots ; mais le 22, à la pointe du jour, tous les canots se rangèrent avec leurs armes devant la maison du roi, qui les passa en revue. Ces armes étaient des traits de bambou de 8 pieds de long, munis d'une pointe de bois de bétel barbelée. C'est avec ces traits qu'ils se battent de près ; ils en ont de moins longs pour combattre de loin. Ils les lancent à l'aide d'un petit bâton d'environ deux pieds de longueur. Sur ce bâton il y a une encoche dans laquelle ils placent la pointe du trait ; portant ensuite la main à l'autre extrémité, ils le courbent en raison de la distance à laquelle ils veulent l'envoyer, et enfin le laissent partir. En général, ces traits tombent perpendiculairement sur l'objet qu'ils doivent atteindre.

« Les Anglais qui étaient de cette expédition s'embarquèrent dans cinq canots différents, et tournèrent du côté de l'E., faisant environ 10 à 12 lieues pour rassembler des renforts de plusieurs villages qui étaient sous la domination du roi. A deux heures et demie de l'après-midi, on se trouva devant l'ennemi. Le roi avait alors une flottille de 150 canots, portant plus de 1,000 combattants. Nos gens ne purent savoir quelles étaient les forces de l'ennemi. Avant d'engager le combat, Raa-Kook s'approcha de la ville avec son canot, et parla quelque temps à l'ennemi. Il avait avec lui Thomas Dulton. On avait prévenu celui-ci de ne faire feu qu'à un certain signal qu'on devait lui donner. L'ennemi ayant entendu avec beaucoup d'indifférence ce que lui dit le général, celui-ci lança un trait qui fut renvoyé sur-le-champ. C'était là le signal dont on était convenu ; Thomas Dulton fit feu aussitôt, et l'on vit tomber un homme. Cette mort surprit beaucoup les ennemis : ceux qui étaient sur le rivage prirent la fuite ; ceux qui étaient dans les canots se jetèrent à la nage pour gagner la terre. On tira encore quelques coups de fusil, et la bataille fut gagnée.

« Nos amis parurent très-satisfaits de cette victoire facile ; mais ils n'en tirèrent d'autre avantage que celui de descendre à terre pour abattre quelques cocos et emporter des ignames. Après ce combat, ou plutôt cette déroute, la flotte revint chez nos insulaires. Le roi fut très-flatté de son triomphe. On s'arrêta dans différents endroits, où les femmes apportèrent des rafraîchissements. Comme il était trop tard pour que chacun se retirât chez soi, la flotte se dispersa, vers huit heures du soir, dans diverses petites calangues où l'on passa la nuit. La matinée suivante, on prépara des divertissements dans toutes les maisons voisines. A trois heures après midi, tout le monde se rembarqua, et l'on cingla vers Pelew, où l'on arriva sur les sept heures du soir. On y trouva aussi les femmes prêtes à recevoir les troupes avec des noix de coco pleines de boissons agréables. Les Anglais, en abordant au rivage, firent une décharge de mousqueterie et poussèrent trois acclamations dont le roi fut très-content. Ils couchèrent là : on les avait engagés

à y passer un jour et à différer leur départ pour leur île. Ce ne fut que réjouissances dans la ville. »

Le service signalé que les Anglais venaient de rendre aux insulaires resserra les nœuds d'amitié qui les unissaient les uns aux autres. Pour en donner un nouveau gage, Abba-Thulle fit dire à Wilson, par l'organe de son frère Raa-Kook, qu'il lui abandonnait en toute propriété l'île où il se trouvait; en même temps, il invitait le capitaine à se rendre auprès de lui, pour recevoir les honneurs dus à son rang. Wilson refusa la seconde offre, mais accepta la première en faisant hisser au haut d'un mât le pavillon anglais, qu'il salua de trois décharges de mousqueterie. Ce fut alors, pour la première fois, qu'on sut le nom de l'île, *Oroulong*. Ne pouvant se rendre lui-même auprès du roi à cause de ses occupations, disait-il, il envoya deux de ses compagnons pour le féliciter de sa victoire, et adjoignit à cette ambassade un Chinois qu'il chargea d'examiner avec soin le pays et ses productions pour savoir quelles étaient ses ressources commerciales et agricoles. Les envoyés furent reçus avec distinction et bien traités. Le rapport du Chinois fut « que le pays était misérable; que le peuple y était très-pauvre; qu'il n'avait ni vêtements, ni riz, ni cochons, mais des ignames, des petits poissons et des noix de coco; que ne faisant aucun commerce, il n'avait guère de quoi manger. » Comme le narrateur ne s'était arrêté qu'au positif, le sentimental Keate le compare à un Hollandais qui ne calcule dans un pays que ce qu'il y a à gagner avec ses habitants.

A son tour, Wilson, suivi du médecin Sharp et de deux autres personnes, alla rendre visite à Abba-Thulle. Le dimanche 31 août, il s'embarqua pour Pelew, et arriva dans le débarcadère de cette île vers une heure de l'après-midi. Raa-Kook conduisit les visiteurs à une maison située sur la grève et dans laquelle ils devaient attendre l'arrivée du roi. On servit des rafraîchissements avec une certaine symétrie : le service se composait d'abord d'une large soupière de bois, ayant la forme d'un oiseau, garnie d'écorce en dedans, et remplie d'une boisson sucrée; puis d'un cabaret peint, de deux pieds de hauteur environ, garni comme la soupière, sur lequel on avait disposé des confitures et des oranges; enfin, de deux paniers, l'un rempli d'ignames, l'autre de noix de coco. Lorsque Abba-Thulle entra, il reçut l'accolade du capitaine, puis s'assit à ses côtés. Les Anglais étaient servis par un homme qui distribuait à chacun d'eux, par ordre du roi, sa part des provisions. Après le repas, Wilson offrit à son hôte les présents qu'il avait apportés, des cercles de fer, des colliers en fil d'or et d'argent. La maison était entourée de naturels qui examinaient les étrangers avec la plus grande curiosité. Un des compagnons de Wilson, nommé Devis, qui savait dessiner, ayant remarqué dans la foule une femme assez belle, se mit à faire son portrait; mais celle-ci, s'apercevant que l'étranger la regardait souvent en traçant quelque chose devant lui, se retira d'un air chagrin, sans que les instances des rupacks pussent la retenir. L'un d'eux ayant jeté les yeux sur le travail de Devis, en fut si content qu'il voulut le montrer au roi; et celui-ci, enchanté à son tour, témoigna le désir que

l'artiste fit le portrait de deux de ses femmes. On les fit venir, et d'abord elles se prêtèrent à poser d'un air riant et satisfait; mais quand elles virent que Devis ne cessait de tenir les yeux attachés sur elles, elles prirent un air inquiet et sérieux, et, sans les ordres formels du roi, elles seraient sorties. Enfin les portraits furent terminés et présentés au prince; quant aux deux modèles, elles retrouvèrent leur gaieté à l'aspect du dessin, et parurent honteuses des inquiétudes qu'elles avaient éprouvées.

Abba-Thulle conduisit ses hôtes vers sa capitale, située sur un coteau couvert de bois, à 300 toises du rivage. Au delà du bois commençait une belle chaussée pavée, que bordaient plusieurs rangées d'arbres. Cette chaussée, aux approches de la ville, se divisait en deux chemins, l'un conduisant à un chantier de construction pour les pirogues, l'autre au lieu où l'on prenait les bains. Arrivés à la ville, que le narrateur appelle quelquefois *Pelew* et bien plus souvent *Pali* (sans dire pour quel motif), les Anglais entrèrent dans une grande place pavée, entourée de plusieurs maisons; puis ils gagnèrent un bâtiment situé au centre d'un des côtés de la place. Plusieurs femmes en sortirent, et leur beauté, ainsi que leurs ornements, firent conjecturer qu'elles étaient d'un rang distingué. Leur visage et leur poitrine étaient peints en jaune.

Introduits dans cette habitation, les Anglais y furent suivis par les femmes, qui leur distribuèrent des noix de coco et des boissons sucrées; après quoi elles se remirent à tresser des nattes avec des feuilles. Abba-Thulle installa ses hôtes; puis, après leur avoir dit que cette maison était la leur pendant tout leur séjour à Pelew, il prit congé d'eux pour aller au bain. A peine était-il parti que les Anglais reçurent un message de la reine, qui désirait de les voir. Ils se rendirent auprès d'elle, précédés par Raa-Kook. La souveraine occupait une habitation retirée qu'entouraient des plantations de cocotiers; au-devant régnait une balustrade sur laquelle plusieurs pigeons apprivoisés restaient attachés par la patte. Ces oiseaux sont très-rares à Pelew : les rupaks seuls et leurs familles ont le droit d'en manger. Quand la reine vit les étrangers près de sa case, elle ouvrit sa fenêtre, et, par l'organe de Raa-Kook, elle les pria de s'asseoir sur le pavé devant elle. Des esclaves survinrent alors avec des rafraîchissements, tandis que la reine interrogeait son beau-frère sur le compte de ses amis. Curieuse à l'excès, la princesse fit approcher de sa fenêtre quelques Anglais, et les pria d'ôter leurs habits pour qu'elle pût voir la couleur de leur peau; après quoi elle les congédia fort poliment. Alors le général conduisit ses hôtes dans sa maison, où de nouveaux rafraîchissements leur furent offerts. Raa-Kook était enchanté de voir les Anglais chez lui. Sa famille, dans laquelle se trouvaient deux tout petits enfants, paraissait avoir le plus grand amour pour lui, et Raa-Kook semblait lui rendre toute cette affection : les petits enfants sautaient sur les genoux de leur père, qui les passait à ses hôtes pour que ceux-ci pussent les caresser à leur aise.

De chez Raa-Kook, les Anglais retournèrent à la maison qui leur avait été assignée, et y passèrent une assez bonne nuit, grâce à des feux à l'aide desquels on

chassa l'humidité et les moustiques. Le lendemain, ils furent conviés à déjeuner avec le roi. On les reconduisit dans la maison où ils avaient fait la veille leur visite à la reine ; cette maison n'offrait qu'une grande pièce, dont le plancher n'était pas parqueté suivant l'usage adopté dans le pays, mais couvert de bambous proprement ajustés. A l'un des bouts de cette pièce, et sans qu'aucune cloison les en séparât, les serviteurs faisaient la cuisine ; à l'extrémité opposée était une haute balustrade entièrement masquée par une grande natte. On invita les Anglais à s'asseoir, et à peine l'eurent-ils fait que la natte tombant laissa apercevoir le roi et la reine accroupis l'un à côté de l'autre. Le déjeuner consista en poissons et en ignames bouillies. Pendant le repas, le roi montra à Wilson une pièce d'indienne que le Malais avait sauvée du naufrage et qu'il lui avait donnée en cadeau. Abba-Thulle conservait cette étoffe comme une des choses les plus précieuses qui fussent au monde.

Dans l'après-midi, un grand conseil eut lieu en plein air, sur la place, et non loin du logement des Anglais. Plusieurs rupacks en faisaient partie, assis chacun sur une pierre placée près du bord extérieur de l'aire pavée ; le roi siégeait sur une pierre plus élevée que les leurs, le bras appuyé sur une seconde pierre plus haute encore. Des rupacks inférieurs se tenaient derrière et debout. Dans cette assemblée, chacun opinait à son tour, et les questions se décidaient à la majorité des voix. Les mots *Englis* et *Artingall* revinrent souvent à la bouche des membres délibérants, ce qui fit comprendre aux Anglais qu'il s'agissait d'eux. En effet, à l'issue du conseil, le roi, suivi de l'interprète malais, vint trouver les étrangers : il demanda à Wilson dix de ses hommes pour l'assister dans un second combat qu'il voulait livrer aux mêmes ennemis. Le capitaine lui répondit que les Anglais étaient ses amis, et qu'ils regardaient ses ennemis comme les leurs, puis il demanda les motifs de cette guerre. Abba-Thulle raconta que, dans une fête à Artingall, un de ses frères et deux de ses chefs avaient été tués, et qu'au lieu de faire justice de cet attentat, Artingall avait protégé les meurtriers. « Depuis lors, ajouta-t-il, les deux îles sont en guerre. » Wilson consentit à sa demande, en disant qu'il désirait qu'on retînt ses gens à Pelew le moins longtemps possible. Le 4 septembre, Wilson et ses compagnons retournèrent à Oroulong, où les travaux se continuaient avec activité. Ils y reçurent, quelques jours après, une nouvelle visite d'Abba-Thulle, accompagné de plusieurs de ses officiers. La construction de leur nouveau navire avait été poussée avec la plus grande vigueur ; et, le dimanche 9 novembre 1783, il fut lancé à la mer en présence du roi, de ses chefs et d'une foule d'insulaires émerveillés de ce spectacle. Suivant le vœu d'Abba-Thulle, le brick fut nommé *l'Oroulong*. Son gréement achevé, on le pourvut de vivres que la générosité des indigènes fournit en abondance.

Mais, avant le départ, le roi voulut, à toute force, conférer à son ami Wilson *l'ordre de l'os* et le nommer rupack de premier rang. Le capitaine ayant accepté, Abba-Thulle et ses rupacks se retirèrent à l'écart, et se placèrent à l'ombre de quelques arbres ; Wilson fut prié de s'asseoir à une petite distance. Alors Abba-

Thulle donna l'os à Raa-Kook, qui, avant de le remettre au capitaine, voulut s'assurer de quelle main il se servait le plus habituellement, et, pour cela, lui donna une pierre à lancer. Ayant vu qu'il se servait de la main droite, il pria Wilson de s'asseoir de nouveau, et essaya l'os à la main gauche. Comme l'ouverture était trop étroite il lima l'os jusqu'à ce qu'elle fût suffisamment élargie ; cela fait, il attacha une corde à chacun des doigts de la main gauche du capitaine, et la lui frotta avec de l'huile. Pour faciliter l'opération, qui s'accomplissait au milieu du plus grand silence, le premier ministre tenait le récipiendaire par les épaules, tandis que le généralissime, ayant passé les différentes cordes dans l'os, s'efforçait, avec l'aide d'un autre rupack, à y faire entrer la main : il s'y prenait de toutes les façons, pressant, pétrissant cette main, pour que l'os passât par-dessus les jointures. Enfin il en vint à bout. Abba-Thulle, s'adressant alors au capitaine, lui dit qu'il fallait frotter et nettoyer cet os tous les jours, et le conserver soigneusement comme la preuve du rang qu'il tenait parmi eux; qu'il devait, en toute occasion, défendre avec courage cette marque de dignité, et ne pas souffrir qu'on l'arrachât de son bras autrement qu'avec sa vie. Pendant que tous les rupacks félicitaient leur nouveau collègue, les naturels d'un ordre inférieur se groupèrent autour de lui pour regarder l'os : enchantés de voir son bras orné de cette distinction, ils l'appelaient le rupack anglais.

Le chef sauvage, avant de quitter ses bons amis les Anglais, voulut donner encore à Wilson une marque de confiance des plus honorables : il lui confia son second fils, nommé Libou, afin, disait-il, qu'il pût se perfectionner par la société des Anglais, et apprendre une foule de choses qui, à son retour, pourraient être utiles à son pays. Le capitaine promit de traiter le jeune prince comme son propre fils. Raa-Kook eut aussi la velléité de suivre les Anglais, et il en demanda la permission à son frère ; mais celui-ci refusa, en lui représentant les inconvénients qui résulteraient pour le pays si le roi venait à mourir pendant cette absence. A Pelew, en effet, l'autorité suprême se transmet du roi à ses frères ; puis, à la mort du dernier de ceux-ci, elle retourne au fils aîné de la première branche. Le 11 novembre au soir, Li-Bou arriva à Oroulong, et son père le présenta au capitaine et aux autres officiers. Ce jeune homme les aborda d'une manière si aisée et si affable, ses traits respiraient une gaieté si douce et une sensibilité si aimable, que tout le monde fut sur-le-champ prévenu en sa faveur. Sa conduite et son caractère justifièrent le vif intérêt que déjà l'on prenait à lui. Après un discours sur la confiance qu'il avait dans le capitaine Wilson, Abba-Thulle termina sa recommandation à peu près en ces termes : « Je désire que vous appreniez à Li-Bou tout ce qu'il doit savoir, et que vous en fassiez un Anglais. J'ai souvent réfléchi à ma séparation d'avec mon fils. Je sais que les pays éloignés qu'il va traverser différant beaucoup du sien, il doit être exposé à bien des dangers, à bien des maladies qui nous sont inconnues. Il mourra peut-être... J'ai préparé mon âme à ce malheur... Je sais que la mort est le destin inévitable de tous les hommes, et qu'il importe peu que mon fils la rencontre à Pelew ou ailleurs. Je suis persuadé, d'après l'idée que

j'ai de votre humanité, que vous aurez soin de lui s'il est malade; et s'il arrivait quelque malheur que vous n'auriez pu prévenir, que cela ne vous empêche pas, vous, votre père, votre fils, ou quelqu'un de vos compatriotes, de revenir ici. Je vous recevrai, ainsi que tous les vôtres, avec la même amitié, et j'aurai le même plaisir à vous revoir. »

L'Oroulong mit enfin à la voile le 12 novembre, entouré d'une multitude de pirogues remplies d'indigènes qui apportaient de nouveaux présents et suppliaient les matelots de les accepter. Vainement leur disait-on que le navire était encombré, qu'on n'y pouvait plus rien placer; ils s'obstinaient à faire agréer leur offrande, en criant : « Rien que cela de ma part! Rien que cela pour l'amour de moi! » Ces cris répétés avec des gestes suppliants touchèrent vivement tout l'équipage : on accepta de ceux qui étaient le plus près quelques ignames et des cocos. Le roi, qui était monté à bord, accompagna les Anglais presque jusqu'au récif. Avant de faire approcher sa pirogue, il adressa ses derniers adieux à Li-Bou et lui donna sa bénédiction : le jeune homme la reçut avec beaucoup d'attendrissement et de respect. Comme le capitaine était occupé à donner des ordres, Abba-Thulle attendit qu'il fût libre. Alors, s'avançant vers lui, il l'embrassa avec tendresse, serra la main à tous les officiers de la manière la plus cordiale, et leur dit : « Vous êtes heureux, parce que vous retournez dans votre patrie. Je suis également heureux de votre bonheur, mais pourtant bien malheureux de vous voir partir. » Souhaitant ensuite un bon voyage à tout le monde, il descendit dans sa pirogue avec une partie de sa suite; Raa-Kook et quelques autres chefs restèrent jusqu'à ce qu'on fût au delà du récif : ils voulaient voir leurs amis les Anglais hors de tout danger.

Wilson eut une heureuse traversée de Pelew à Macao, où il arriva le 30 novembre. Là il s'embarqua pour l'Angleterre avec Li-Bou, et ils arrivèrent à Portsmouth le 14 juillet 1784. Nous ne le suivrons pas dans le récit des petites anecdotes qui marquèrent le séjour du jeune Li-Bou en Angleterre : il n'en parle qu'avec enthousiasme. Disons seulement que par la douceur de son caractère, la bonté de son cœur, le charme de ses manières, ce jeune homme sut captiver l'affection des personnes qui le virent. Déjà Li-Bou avait appris à lire et à écrire, quand il fut atteint de la petite vérole qui l'emporta, le 27 décembre 1784, à l'âge de 20 ans. Un jour Wilson lui expliquait que les prières du culte avaient pour but de rendre les hommes meilleurs, et qu'après leur mort ils allaient revivre en haut; Li-Bou leva la main, et avec un geste expressif, « La même chose à Pelew, dit-il; méchants hommes rester en terre : bonnes gens aller au ciel, devenir très-beaux. » Paroles qui annonçaient clairement la croyance de ces peuples à une existence future.

Tels sont en abrégé les détails que laissa Wilson sur les habitants de Pelew. Favorablement accueilli sur ce groupe, il a tout coloré en beau, et singulièrement adouci les teintes sombres. L'usage barbare d'immoler les ennemis faits dans le combat, il l'explique et l'excuse par la nécessité politique; le vol, il dit que

sous ce rapport les Anglais n'eurent pas à se plaindre des insulaires, ajoutant que, toutes les fois qu'on dénonçait aux chefs le plus petit larcin, ils n'avaient point de repos que l'objet n'eût été retrouvé et rendu. Nul doute que le voyage de Macluer n'eût été la contre-épreuve de celui du capitaine anglais; mais comme le lieutenant n'en a pas laissé le récit, il faut passer aux aventures du *Duff*, capitaine James Wilson, qui avait reçu l'ordre de déposer des missionnaires sur Pelew, au retour d'une navigation dans l'Océan polynésien. Les circonstances s'étant opposées à ce qu'il exécutât complétement ses ordres, ce navigateur n'eut avec les naturels de l'île devenue si célère que des communications à la voile. Voici ce qu'il en dit :

« Le 6 novembre 1797, à trois heures et demie après midi, nous nous trouvions à 2 milles au plus du récif qui s'étend à une distance médiocre de la plus grande des îles : elle se nomme *Babelthoup*, et est divisée en deux districts, gouvernés chacun par un chef qui reconnaît l'autorité suprême d'Abba-Thulle. Quand nous mîmes en panne, nous étions devant la partie méridionale du district d'Artingall : 200 personnes environ se rassemblèrent sur le rivage ; une douzaine de pirogues furent vues à la mer, les unes marchant à la voile, les autres à la pagaie; il n'y en eut que trois qui se hasardèrent assez loin au large pour venir le long du bord. Les naturels avaient attaché un morceau d'étoffe blanche au bout d'un bâton, et ils l'agitaient en l'air : nous supposâmes que c'était un emblème de paix. Ils abordèrent sans crainte et sans hésitation, et nous adressèrent la parole comme à des gens qu'ils connaissaient depuis longtemps. Mais leur langage fut tout à fait inintelligible pour nous; et nous ne pûmes, même avec l'aide du vocabulaire de Henri Wilson, leur faire comprendre un seul mot, excepté quelques-uns de leurs noms propres. Du reste, ils ne cessèrent de parler, accompagnant leurs discours de gestes très-vifs des mains et du corps, qui exprimaient leur désir ardent de nous voir mouiller dans un lieu qu'ils nous désignaient au N. O. L'un d'entre eux, qu'à l'os grossier qu'il portait au poignet nous supposâmes être un rupack, vint en grande hâte le long du navire pour redoubler ces instances, et il fut suivi par deux autres, qui se montrèrent aussi pressants; mais, malgré leurs sollicitations, malgré notre désir de faire quelque séjour dans ce groupe célèbre, nous tînmes le large, car nous ne découvrions aucun endroit où il fût probable qu'un navire pût mouiller en sûreté, et la carte du lieutenant Macluer nous manquait. Quand nous mentionnâmes le nom d'Abba-Thulle, ils le répétèrent plusieurs fois en disant : *S'thulle, s'thulle !* et montrant la terre du doigt. On ne leur parla point de Li-Bou, car ils parlaient si vite et d'une manière si incessante, que nous trouvions à peine le moyen de leur adresser des questions; probablement le temps, qui menaçait alors d'une tempête, les empêcha d'y songer. Comme les hommes qui étaient restés dans les pirogues appelaient à grands cris nos visiteurs, le capitaine offrit à ceux-ci quelques couteaux, miroirs, etc.; puis ils prirent congé à la hâte, mais avec regret. Avant de s'éloigner, ils voulurent témoigner leur reconnaissance en lançant à bord une couple de noix de coco : c'était tout ce

qu'ils possédaient. Là se bornèrent les communications que nous pûmes avoir avec les habitants des îles Pelew.

« Si l'on doit juger du peuple entier par le petit nombre de naturels que nous vîmes, à notre avis ces hommes sont inférieurs, pour l'aspect extérieur, aux insulaires des îles Marquises, de la Société et des Amis (Nouka-Hiva, Taïti et Tonga); ils n'ont ni la taille avantageuse, ni les belles proportions des deux premiers peuples, et sont loin d'avoir l'air vigoureux, mâle et entreprenant du dernier. Ils ressemblent beaucoup plus à leurs voisins les Carolins, et, comme eux, n'appartiennent pas à une race belle et robuste. Parmi les coutumes qui leur sont communes, est celle de se fendre les oreilles pour y passer des ornements tirés de végétaux, qui ont au moins un pouce d'épaisseur. Par l'effet du tatouage, à Pelew comme aux Carolines, les jambes et les cuisses des insulaires semblent avoir été trempées dans une teinture d'un noir bleuâtre; mais leur corps est orné de figures semblables à des doigts ou à des gants. Ils se montraient à nous entièrement nus, sans paraître en éprouver le moindre sentiment de honte, et ils nous témoignaient leur politesse et leur hospitalité par les plus pressantes sollicitations d'aller les visiter chez eux. »

Au mois de juin 1828, le capitaine d'Urville parut devant les îles Pelew. Lui aussi, il avait un vif désir de visiter ce groupe si peu connu et si digne d'attention; mais il en fut empêché par le mauvais temps qui régnait alors, et plus encore par l'état désastreux de son équipage, qu'avaient épuisé les fièvres prises à Vanikoro. Il se vit donc contraint de borner ses travaux à la reconnaissance de la partie orientale de ce groupe, opération qui lui fit courir plus d'un danger. Le mauvais temps empêcha aussi les insulaires de venir à bord de *l'Astrolabe*, et nul document ethnographique ne put être recueilli touchant cet archipel. Cependant, des travaux combinés de Macluer et de d'Urville, il résulte que les îles Pelew ou Palaos forment une chaîne d'îles et d'îlots entourés de récifs qui s'étendent jusqu'à une très-grande distance de terre dans la partie occidentale, tandis qu'à l'E. ils vont rarement à plus de 3 ou 4 milles au large. Le groupe entier a 40 lieues du N. au S., sur 20 à 30 milles de largeur. Ses limites géographiques sont : 6° 55′ et 8° 35′ lat. N.; 132° 20′ et 131° 40′ long. E.

L'archipel des Carolines proprement dit, archipel immense, n'a pas moins de 750 lieues de l'E. à l'O. sur 200 lieues environ du N. au S. A lui seul il forme la plus grande division de cette partie de l'Océanie que M. d'Urville désigne sous le nom de *Micronésie*. Hors de ses limites, dans cette division, trois îles seulement, Gouaham, Tinian et Rota, offrent une faible population, de sorte que l'histoire complète des Carolins serait en même temps celle des Micronésiens. Malheureusement, à l'égard de ces insulaires, les documents sont encore bien incomplets, et il faut attendre que des explorations étendues en aient augmenté le nombre. Alors seulement, par la comparaison des mœurs, des habitudes diététiques, et surtout du langage, on pourra renouer quelques-uns des fils de la chaîne qui a pu rattacher les Polynésiens aux habitants des îles malaises, ou bien,

au contraire, conclure avec connaissance de cause de cet examen que les deux nations ont été distinctes et séparées depuis un temps immémorial.

CHAPITRE XLVII.

AMÉRIQUE. — TRAVERSÉE. — PÊCHE DE BALEINES. — ILES GALAPAGOS. JUAN-FERNANDEZ.

Dans le cours de sa navigation à travers l'archipel des Carolines, Pendleton avait sérieusement songé au but principal de son voyage. Son pèlerinage d'échelle en échelle, apportant à chacune les objets qui y étaient de prompte vente, pour charger les denrées qui convenaient à un marché voisin, ses dix campagnes en une seule campagne étaient terminées. Il commençait à être fatigué de sa croisière; il se sentait pris du désir de revoir son pays, sa famille, ses enfants : aussi avait-il, après le départ de Gouaham, tout disposé à bord pour reprendre son métier de baleinier. Il lui restait une centaine de futailles à remplir, et il ne voulait par rentrer dans le port de New-York avec son *Oceanic* sur demi-lest. Cette fois, le hasard le servit mal. Pendant quinze jours, nous battîmes ces mers sans faire une rencontre heureuse. A peine signala-t-on dans le lointain quelques petits baleinons qui ne valaient pas qu'on mît les embarcations à la mer. « On a ensorcelé ces parages, répétait Pendleton; c'est pourtant la bonne latitude et la bonne époque : persistons. » Cependant, après trois semaines de recherches infructueuses, il perdit patience. « Au diable la croisière! s'écria-t-il; toutes les baleines ont dû émigrer vers l'E. Nous en trouverons, s'il plaît à Dieu, aux Galapagos et sur la côte du Chili. S'il faut pousser jusqu'à la Nouvelle-Shetland, nous le ferons : *l'Oceanic* ne rentrera pas avec ses tonnes vides. » Cette résolution une fois prise, il fit porter au N. E., afin de trouver des brises faites hors de la zone tempérée, laissa courir ainsi jusqu'aux approches du continent américain, puis donna l'ordre de cingler au S. E. Le 12 octobre, nous étions par le travers des Galapagos, quand la prévision de Pendleton se réalisa. *L'Oceanic* était entouré de baleines. On en signala quatre le même jour. « A l'ouvrage, enfants! » s'écria-t-il. A ces mots, l'équipage se réveilla. On eût dit que cet appel avait fait vibrer en lui une corde nouvelle. Chaque matelot sautait sur les harpons, et se disputait l'honneur de la première prise. On arma deux baleinières, dans lesquelles descendirent les matelots les plus hardis et les plus habiles, au nombre de cinq seulement. Pour combattre le monstrueux cétacé, il ne fallait point de bras inutiles : malgré mes instances, on m'exclut, et je fus obligé de suivre ce spectacle de dessus le pont.

La proie que l'on convoitait était une baleine énorme, qui paraissait dormir sur l'eau. Pour un œil peu exercé, l'animal ressemblait à un rocher, tant il était

immobile et grisâtre, sans vie apparente, sans forme précise. Les embarcations ramèrent vivement vers cette masse. Quand on en fut arrivé à une distance de quelques toises, le harponneur se dressa sur l'avant de la baleinière, l'œil fixé sur l'animal et ne perdant pas un seul de ses mouvements. Le monstre ne remuait pas, il semblait mort. Ce ne fut guère qu'au moment où l'on allait lever les rames que, par une brusque secousse, la baleine fit sentir qu'elle prévoyait le danger. Elle avait plongé; mais au remous que causait le déplacement de l'eau, on pouvait suivre sa marche sous-marine, et tenir incessamment les embarcations dans son sillage. Au bout de dix minutes, elle reparut avec un bruit effroyable, et, cette fois, mettant dehors une tête couverte d'insectes marins, elle lança par ses évents, à une hauteur de 20 à 30 pieds, deux immenses jets d'eau salée. A la suite de trois ou quatre plongeons semblables, les embarcations arrivèrent enfin à portée. « Debout! » dit l'officier. Tout le monde se leva; les harponneurs avant tous les autres, en brandissant leur arme. « Pique! » ajouta l'officier. Le harpon fut lance avec tant de force, que le fer tout entier disparut dans le corps de l'animal. La baleine, se sentant pénétrée, resta un instant engourdie sous le coup; mais quelques instants après, vaincue par la douleur d'une première blessure, elle commença à se rouler sur l'eau, élevant d'abord son énorme tête, comme pour chercher son ennemi, puis frappant la surface de la mer avec ses nageoires, ou bien plongeant de manière à ne laisser voir que sa vaste queue oscillante. Quand ce premier moment eut été donné à l'angoisse d'une surprise, elle disparut, reprit sa course, brisée, éperdue. On eût dit qu'elle cherchait à fuir sa propre blessure. L'embarcation suivait, désormais inséparable de sa proie : une corde la tenait fixée au harpon, et le harpon adhérait à la baleine. On voyait donc de loin cette barque glisser sur l'eau comme une flèche, sans apercevoir le moteur qui l'entraînait. Elle filait par zig-zags rapides, et si ardemment emportée, que l'haleine devait manquer à l'équipage et que le moindre mouvement eût suffi pour la faire chavirer.

Le cétacé ne pouvait pas toujours fuir ainsi; à un moment donné, il devait s'arrêter, puis remonter sur l'eau pour voir derechef où était le péril, se présentant plus affaibli, plus vulnérable que la première fois. Le harponneur se tenait préparé pour le coup décisif. Quand la baleine reparut, exposant aux atteintes une de ses parties vulnérables, le harponneur l'ajusta et la frappa adroitement au défaut de l'aileron. C'était un coup mortel. « Hourrah! » cria l'équipage. L'animal se sentit perdu. Il plongea de nouveau, roula sur lui-même au sein de l'onde, et courut furieux vers les profondeurs de l'Océan. Cette fois, sa trace était facile à reconnaître, l'eau était rose de sang; et quand il revint, à demi mort, à la surface de la mer, au lieu d'eau salée ce fut du sang qu'il souffla. Les baleiniers en furent inondés. La mer clapotait sous cette énorme queue comme si elle eût été saisie par un ras de marée. Par trois fois le cétacé plongea encore, essaya de fuir, par trois fois on aggrava ses blessures; puis quand la vie et la force furent éteintes, il revint sur l'eau comme une masse inerte, ne montrant plus son dos

brun et nuancé, mais son ventre dont les taches blanches luisaient au soleil et tranchaient sur cette mer toute sanglante. Le duel était fini : on ramena la victime le long du bord, où elle fut dépecée dans la journée.

Les chaudières étaient prêtes. On fondit l'huile et l'on remplit les barils vides. Quatre baleines, qu'on harponna les jours suivants, suffirent pour faire regorger la cale de *l'Oceanic*. Jamais il n'était rentré avec une si belle cargaison. Pendant ce temps, je questionnais Pendleton sur ce commerce et sur ses avantages. « Autrefois, me dit-il, la pêche de la baleine était une chose de peu d'importance et même de peu de profit; à peine quelques armements paraissaient-ils chaque année au Spitzberg ou au Groënland, la patrie des baleines franches : on n'en cherchait pas ailleurs. Plus tard, assaillis par un grand nombre de pêcheurs, et devenus farouches, ces cétacés émigrèrent vers les glaces polaires, où il devint difficile de les atteindre. Depuis cette époque, au lieu d'aller chercher, au milieu de grands dangers, les plus gros de ces animaux, fugitifs habitants des glaces, on songea à poursuivre ceux qui se présentent dans des latitudes plus tempérées, depuis le 60e jusqu'au 10e degré de latitude, dans l'un et l'autre hémisphère terrestre, quelquefois même sous la ligne. Ainsi des armements allèrent à la pêche dans le Canada et à Terre-Neuve, sur les côtes de l'Amérique occidentale, près des îles Aléoutiennes, sur les côtes de Japon et de Corée, dans les archipels des Carolines et des Mariannes; puis dans le Sud, sur toute la surface de l'Océan-Pacifique, et dans une bonne partie de l'Océan-Atlantique; enfin, dans les parages situés à l'ouest du Cap de Bonne-Espérance, les îles Tristan-d'Acunha, les côtes du Brésil et de la Patagonie, les îles Malouines, les côtes du Chili, les Galapagos, Madagascar, la Guinée, etc. Depuis qu'on pratique la pêche sur toutes les mers, le nombre des baleiniers s'est considérablement accru. L'Union en envoie partout; l'Angleterre aussi; la France a fait quelques essais heureux dans les mers du Sud. Avec le temps, elle deviendra sans doute une rivale pour les négociants de l'Union : au lieu de 30 pêcheurs, elle en aura 200. L'huile de baleine est un excellent produit, peu coûteux à acquérir et d'un facile débouché. »

Pendant que je jouisssais du spectacle de cette curieuse pêche, plusieurs îles avaient fui devant nous. *L'Oceanic* avait glissé d'abord le long des Galapagos, groupe découvert par les premiers navigateurs espagnols, mais reconnu avec quelque soin par l'Anglais Wood Rogers, qui avait sous lui le célèbre Dampier. Wood Rogers mouilla sur l'une de ces îles sans pouvoir y trouver une seule source d'eau douce, quoiqu'il se fût avancé jusqu'à 3 et 4 milles dans l'intérieur du pays. Suivant lui, cette île, sèche et aride, est jonchée de cailloux qui ressemblent à du mâchefer, et couverte d'un sable qui cède sous les pieds comme de la cendre. Ce sont là des signes évidents d'une formation volcanique récente. L'une des îles voisines, nommée Santa Maria de la Aguada, a plusieurs sources d'eau, comme l'indique son nom, du bois de charpente et une rade très-sûre. La particularité la plus caractéristique de ce groupe, c'est l'abondance des tortues de terre et de mer (en espagnol *galapagos*). Les plus grosses tortues de terre ne

vont qu'à 100 livres, mais on y trouve des tortues de mer qui en pèsent jusqu'à 400. Les œufs des premières, à peu près de la grosseur d'un œuf d'oie, sont blancs, ronds, couverts d'une coquille épaisse. Rien n'est plus hideux à la vue et au toucher que ces monstrueux animaux. Leur carapace est presque noire comme du jais, ainsi que leur peau rude et ridée. Ils ont le cou long comme les jambes et de la grosseur du poignet d'un homme, les pieds tortus et massifs comme ceux d'un pachyderme, avec cinq ongles épais à ceux de devant, quatre à ceux de derrière; la tête petite, le museau pointu comme la tête d'un serpent, noir et couvert de rides. Roger vit aussi aux Galapagos une grande quantité de serpents d'eau, des oiseaux de mer, des oiseaux de terre, tels que des tourterelles et des faucons; des guanos et des chiens marins autrement dits phoques, dont la fourrure ne vaut pas celle des phoques de Juan-Fernandez.

Bientôt nous aperçûmes cette île Juan-Fernandez, célèbre en Europe par les aventures du matelot Selkirk, type primitif du Robinson Crusoë. Découverte et nommée par les premiers aventuriers espagnols, Juan-Fernandez ne fut réellement explorée que par Wood Rogers et par Anson. Ce fut Rogers qui recueillit, le 1er février 1709, le matelot Selkirk, abandonné depuis quatre ans sur cette île déserte. Il le trouva vêtu de peaux de chèvres et devenu aussi sauvage que ces animaux. Cet homme, né dans le comté de Fife en Écosse, avait été jeté sur cette terre par le capitaine Paulding, avec ses habits, son lit, un fusil, quelques livres de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques ouvrages de piété et des instruments de marine. D'abord triste et malheureux, il avait fini par se résigner à la vie. Il avait construit deux cabanes de branches d'arbres, à quelque distance l'une de l'autre, les avait couvertes d'une espèce de jonc, et doublées avec la peau des chèvres qu'il tuait à mesure du besoin. Il se procura du feu avec de la poudre, puis il s'apprit à en tirer de deux morceaux de bois de piment qu'il frottait sur son genou l'un contre l'autre. La plus petite de ses huttes était sa cuisine; il dormait, priait et travaillait dans la grande. Le bois de piment lui servait à la fois de torche et de combustible. Il ne manquait pas de poisson; mais mangé sans sel, ce poisson déterminait chez lui des symptômes dyssentériques. Des écrevisses de rivière, d'un goût exquis, tantôt bouillies, tantôt grillées, et les chèvres dont la chair était excellénte, formèrent presque toute sa nourriture. Dans les premiers temps de son arrivée, il fit la chasse à ces animaux avec sa poudre et ses munitions; puis, quand cette ressource fut épuisée, il devint si agile à la course, qu'il les atteignait sur le sommet des pics les plus ardus et les poursuivait de précipice en précipice. Cette chasse était pour lui une véritable distraction. Plus d'une fois il courut après des chèvres, les prit, et les relâcha après les avoir marquées à l'oreille. Rogers mit son agilité à l'épreuve. Selkirk exécuta devant lui sa chasse, s'y montra plus rapide que les meilleurs chiens, et rapporta sur son dos la proie qu'il venait d'atteindre. Une de ces captures faillit pourtant lui devenir très-funeste : en poursuivant un de ces animaux, il n'aperçut pas un précipice que cachait un buisson, et

roula avec sa proie dans une grande profondeur; quand il reprit ses sens, il trouva la chèvre morte sous lui. Quoique ses aliments fussent cuits sans sel, il avait fini par s'y habituer. L'île produisait des navets, semés sans doute par d'autres Européens, et d'excellents choux-palmistes qu'il assaisonnait avec du piment. Ses souliers et ses habits s'étaient bientôt usés dans ses courses à travers les bois; mais il s'habitua vite à marcher pieds nus; quant aux habits, il parvint à se fabriquer un bonnet et un justaucorps de peaux de chèvres qu'il cousit ensemble avec de petites courroies à l'aide d'un clou qui lui servait d'aiguille. Pour se distraire, il avait dressé des chats et des chevreaux à danser et à jouer avec lui. Ses plus cruels ennemis étaient les rats, qui allaient jusqu'à lui ronger les pieds pendant son sommeil. Pour s'en débarrasser, il apprivoisa des chats sauvages, en les nourrissant de chair de chèvre. Quand Rogers le recueillit sur son navire, il avait tellement perdu l'habitude de parler, qu'il ne fit entendre d'abord que des sons à peu près inintelligibles. Il refusa l'eau-de-vie qu'on lui offrait, et resta quelques semaines à bord sans pouvoir goûter des viandes apprêtées à l'européenne. Bientôt l'escadre partit, et le capitaine anglais emmena Selkirk comme contre-maître. Rogers ne quitta pas l'île sans en explorer l'intérieur; mais Anson devait, trente ans plus tard, donner sur elle des documents plus complets.

Après avoir beaucoup souffert à la hauteur du cap Horn, Anson parut devant Juan-Fernandez, le 9 juin 1741, avec des équipages ravagés par le scorbut. Il mouilla dans la baie Cumberland, abritée contre les vents du sud; puis, quelques jours après, il établit à terre un campement où les malades purent débarquer et se rétablir. Après une relâche de trois mois sur ce point, Anson reprit la croisière avec ses équipages tout à fait remis et quelques provisions fraîches.

L'île Juan-Fernandez, située par 33° 40′ de latitude méridionale, et à 110 lieues de distance de la côte du Chili, tire son nom d'un Espagnol qui en obtint la concession et y fonda un établissement presque aussitôt abandonné. C'est une terre d'une forme irrégulière : sa plus grande étendue est de 4 à 5 lieues, et sa plus grande largeur ne va pas tout à fait à 2 lieues. Le mouillage ne se trouve que vers la bande nord, qui est rarement exposée aux vents. Ce côté de l'île est formé par des montagnes escarpées, quelquefois inaccessibles, quoique souvent couvertes de bois. Le terrain y est léger, peu profond, et souvent on y voit des arbres se renverser et périr faute de racines. Un des matelots d'Anson en fit la singulière et fatale expérience. En poursuivant des chèvres sur les montagnes, il saisit, pour s'aider à monter, un arbre qui était sur une pente dangereuse; cet arbre céda, ainsi qu'un second auquel il voulut se raccrocher, et le malheureux alla se briser au fond du précipice. La partie méridionale de Juan-Fernandez est au contraire un pays sec, pierreux et sans arbres, plus bas et plus uni que le nord. Jamais aucun vaisseau n'aborde ses hautes falaises, incessamment battues par le vent et par la vague. Parmi ces montagnes, Anson en remarqua quelques-unes qui affectaient les formes des collines aurifères du Chili, et d'autres qui contenaient une terre rouge ressemblant au vermillon.

Les arbres qui croissent dans le nord de l'île sont presque tous aromatiques. Le plus grand de tous ces végétaux est le myrte, qui, s'élevant à une quarantaine de pieds de hauteur, peut seul fournir du bois de charpente; sa tête est ronde et régulière comme celle d'un arbre qu'on aurait taillé. L'arbre à piment est aussi très-commun sur Juan-Fernandez, ainsi qu'une foule de plantes antiscorbutiques, le cresson d'eau, le pourpier, l'oseille sauvage et une prodigieuse quantité de navets et de raves de Sicile. Ce fut à l'usage de ces végétaux, comme à celui de la viande et du poisson de l'île, que les équipages d'Anson durent la disparition du scorbut.

Les montagnes n'avaient que des bois de haute futaie, sous lesquels aucunes broussailles ne gênait la marche. On pouvait donc pénétrer sans peine et sans danger jusque dans l'intérieur pour y jouir des magiques paysages qu'il offrait à la vue. A chaque instant, derrière un rideau d'arbres verts et touffus, se déroulait une gracieuse vallée qu'arrosaient des ruisseaux tombant par cascatelles. Ces vallées encadrées au milieu de pics âpres et élevés, entrecoupées de bouquets de bois odorants, animées par les chants des oiseaux et par le bruit des cascades, semblaient autant d'Édens solitaires où l'homme n'avait qu'à se laisser vivre, sans souci de besoins auxquels la nature avait pourvu. A voir ces sites agrestes, on concevait tout ce qu'un homme jeté seul sur une terre déserte avait pu y trouver de ressources, de consolations. Selkirk ou Robinson étaient expliqués par l'aspect des lieux.

Ce qui animait aussi ce paysage, c'était la multitude de chèvres qu'on y rencontrait. Anson en trouva encore une grande quantité. Un incident assez singulier, c'est que la première qui fut tuée par les matelots anglais portait sur l'oreille la marque que Selkirk avait coutume de faire à celles qu'il relâchait après les avoir saisies. Cependant le nombre de ces animaux se trouvait alors considérablement diminué par suite d'une destruction générale tentée par les Espagnols, qui voulaient enlever cette ressource aux boucaniers et aux flibustiers, leurs ennemis. Pour obtenir ce résultat, ils avaient lâché un certain nombre de chiens qui pullulèrent d'une manière effrayante; aussi bientôt ne resta-t-il plus sur l'île qu'un petit nombre de chèvres, marchant par troupeaux et réfugiées sur les sommets les moins accessibles. Anson fut un jour témoin des préparatifs d'un combat entre les deux ennemis. Se rendant en chaloupe dans la baie orientale, il aperçut quelques chiens qui semblaient en quête. Curieux de savoir de quel gibier ils suivaient la piste, il s'arrêta pour examiner leur manœuvre. Les chiens gagnèrent en courant une hauteur, sur le sommet de laquelle se voyait un troupeau de chèvres qui, au lieu de fuir, les attendaient de pied ferme. En cet endroit était un sentier fort, étroit, bordé de précipices des deux côtés : elles s'y disposèrent, alignant leurs cornes de manière à opposer des espèces de chevaux de frise à l'ennemi. Jusqu'à la tête du défilé, les chiens avaient couru comme s'ils eussent été sûrs de leur curée; mais quand ils virent cette rangée de cornes menaçantes, un tremblement convulsif les saisit; ils se couchèrent à terre tout haletants, et

renoncèrent à l'attaque. Ces chiens étaient si affamés quand Anson relâcha sur l'île, qu'ils venaient la nuit dérober des provisions, et que même un jour ils attaquèrent un homme isolé. Comme l'île offre peu de ressources, Anson pensa qu'ils se nourrissaient de poissons et surtout de veaux marins. Les équipages anglais, dans la disette de chèvres, mangèrent aussi de cet amphibie, qu'ils finirent par trouver fort bon.

Outre le veau marin, on rencontre souvent à Juan-Fernandez le lion marin, dont le commodore anglais donne une description détaillée, et dont les matelots mangeaient la chair, en lui donnant par plaisanterie le nom de *bœuf*. Le lion marin, dans toute sa taille, peut avoir de 12 à 20 pieds de long, et de 8 à 15 pieds de circonférence. Il est tellement gras, qu'après lui avoir fait une incision à la peau, qui a environ un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse avant de parvenir à la chair ou aux os. Les plus gros de ces amphibies fournissaient jusqu'à 126 gallons d'huile (500 pintes). Ils sont très-sanguins, et lancent comme une fontaine de sang par chaque blessure qui leur est faite. La peau des lions marins est couverte d'un poil court, de couleur tannée claire; mais leurs nageoires et leurs queues, qui leur servent de pieds quand ils se traînent à terre, sont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts pourvus d'ongles, que réunirait à mi-longueur une membrane brune et lisse. Les mâles ont une espèce de grosse trompe qui leur pend de la mâchoire supérieure; chez les femelles on ne trouve pas cet appendice. Véritables amphibies, ces animaux passent tout l'été à la mer et tout l'hiver à terre. Cette dernière saison est celle où les femelles mettent bas. A terre, ils vivent de l'herbe qui croît sur le bord des eaux courantes, et le temps qu'ils ne paissent pas, ils l'emploient à dormir dans la fange. Lourds et engourdis, ils ont le soin de placer des sentinelles qui les avertissent du moindre danger. Quand on approche du lieu où ils habitent par troupes, les vedettes font entendre un grognement tantôt sourd, tantôt aigu; et à ce signal toute la famille glisse vers la mer et disparaît dans ses profondeurs. Les compagnons d'Anson en tuèrent un grand nombre, dont ils mangeaient le cœur et la langue comme des morceaux fort délicats. Quelquefois ces animaux se défendent contre les hommes même. Un matelot occupé à écorcher un jeune lion marin fut surpris par la mère de l'animal, qui se jeta sur lui et lui broya la tête dans sa gueule : le malheureux en mourut. Voilà ce que dit Anson au sujet du lion marin. Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que c'est là de l'histoire naturelle un peu vieillie; aujourd'hui toutes les espèces qui avaient reçu des anciens navigateurs différents noms, comme lion marin, veau marin, chien marin, éléphant marin, cheval marin, etc., sont classés sous la dénomination générale de phoques.

Anson vit peu d'oiseaux sur l'île, quelques faucons, merles, hiboux et colibris. En revanche, ses gens prirent une grande quantité de poissons, des morues d'une grosseur prodigieuse, de grandes brêmes, des anges de mer, des cavaliers, des poissons argentés et des congres d'une espèce particulière. Comme le rivage était

hérissé de rochers et de cailloux, il n'y avait pas moyen d'y traîner la seine; mais on pêchait à l'hameçon, et cela suffisait. Les écrevisses de mer y étaient plus belles qu'en aucun pays du monde, et en si grande quantité qu'assez fréquemment on en perçait quelqu'une avec le croc quand les chaloupes partaient de terre ou y abordaient.

Les voyageurs espagnols, qui connaissaient depuis longtemps Juan-Fernandez, avaient parlé de deux îles, la grande et la petite. Anson avait mouillé sur la plus grande. Quant à l'autre, nommée *Mas-a-Fuero*, parce qu'elle est plus éloignée du continent, on trouva qu'elle était à 22 lieues dans le S. O. *Le Trial Sloop*, navire d'Anson, reconnut que, contrairement à des récits antérieurs, elle était boisée et sillonnée de beaux ruisseaux qui tombent dans la mer. On y aperçut aussi un ancrage, mais peu sûr. Plus que Juan-Fernandez, Mas-a-Fuero était peuplée de chèvres, moins effarouchées et plus tranquilles que ne l'est d'habitude cet animal dans l'état sauvage.

CHAPITRE XLVIII.

LE CAP HORN. — ILES MALOUINES.

Des Galapagos jusqu'à Juan-Fernandez, *l'Oceanic* n'avait pas eu à souffrir un seul moment des brises égales et douces de ces parages. Des calmes, quelques grains courts et peu dangereux, avaient seuls marqué cette portion de notre traversée; mais au delà du quarantième parallèle commencèrent les bourrasques tempêtueuses qui règnent dans les parages du cap Horn durant une grande partie de l'année. Ces temps orageux se prolongèrent pendant plus d'un mois avec tous leurs incidents, pleins de fatigues et d'angoisses, et quand, après avoir longé cette suite d'îles qui accompagnent vers le S. le grand continent américain, nous en vînmes à attaquer le cap Horn lui-même, notre équipage était rendu, exténué, scorbutique en grande partie. Ce mal terrible, résultat des voyages de long cours, semble sévir surtout contre les vaisseaux qui font route vers les pôles. Les causes ordinaires du scorbut sont l'usage prolongé des salaisons, les fatigues, les brouillards, la pluie et les temps orageux. Dans sa première période, le mal est peu de chose; il se borne à un léger allanguissement, et laisse au malade une grande partie de ses facultés physiques. Mais, arrivé à un certain degré, il devient une affection grave et mortelle. Rien de plus irrégulier d'ailleurs que les symptômes et les caractères du scorbut; ils varient d'un sujet à l'autre, et semblent frapper surtout l'organe le plus faible et le plus maladif. Cependant, il existe un diagnostic à peu près général : au physique, ce sont de grandes taches livides sur tout le corps; les jambes enflées, les gencives fétides, une lassitude et une atonie complètes; au moral, c'est un abattement d'esprit, une prédisposition à des terreurs

étranges, un dégoût de toutes choses, des hallucinations qui rappellent les doux souvenirs de la terre natale. Huit hommes de *l'Oceanic*, qui avaient été le plus violemment frappés, étaient étendus sur leurs cadres, et les autres ne continuaient leur service qu'avec une sorte de découragement. Le capitaine lui-même, soit qu'il fût travaillé intérieurement par quelques atteintes du mal, soit que son cœur se serrât à l'aspect de tant de misères, n'avait plus la même sérénité. Il s'emportait ou gardait un sombre silence. Le 25 décembre, quand nous doublâmes le cap Pilar, bouche occidentale du détroit de Magellan, il me serra la main et me dit : « Si nous trouvons le S. E. à la hauteur du cap Horn, nous sommes perdus : il ne reste pas dix hommes valides à bord. »

Heureusement la chance tourna pour nous. Le vent d'O., variable du N. au S., nous suivit le long de la chaîne des îles américaines, et quand, plus tard, il sauta au N. E. dans un grain brusque et rude, nous étions en face du cap Horn, cette extrémité d'un grand continent, terre immense qui se termine par une île haute, ronde et escarpée. Le capitaine Hall dépeint ce cap comme un rocher noir, élevé. abrupt, dressant avec majesté, au-dessus des terres voisines, son sommet nu et dépouillé, et se révélant au loin aux navires par sa grandeur morne et solitaire. C'est là, il faut le dire, une trop poétique peinture, car le cap Horn n'a pas une autre apparence qu'une foule de promontoires européens.

Le même vent du N. E., qui venait de nous surprendre en face du cap Horn, avait soulevé une mer rude et clapoteuse, qui nous força à tenir la cape avec un foc et un hunier au bas ris. Le tangage était si fort, si brusque et si dur, que plusieurs de nos matelots en furent grièvement blessés. On ne pouvait rester debout sur le pont sans chercher le point d'appui d'une corde. A cinq reprises diverses, je fus renversé pour avoir voulu me passer d'un pareil secours. On en était là, et chacun se trouvait obligé de se surveiller lui-même, quand un cri d'alarme se fit entendre : « Un homme à la mer! » cria-t-on de l'avant. En effet, un matelot qui avait voulu dégager une manœuvre sur le beaupré venait d'être enlevé par la vague. La mer était affreuse et le vent assez dur; il y avait danger à sauver ce malheureux. Pendleton n'hésita pourtant pas à le faire. En même temps qu'on jetait une bouée de sauvetage, la baleinière était amenée, et le navire s'orientait de manière à recueillir et le naufragé et les hommes qui s'exposaient pour son salut. Il y eut là, pour nous tous, une heure terrible, une heure d'angoisse, dont il est impossible de rendre compte quand on ne l'a point éprouvée. Cette embarcation hasardée, cet homme dont les cris étaient si perçants qu'ils dominaient le bruit de la tempête, ce navire ballotté sur l'eau et regardant, comme une mère inquiète, ses enfants en péril; le vent, la pluie, la grêle, qui compliquaient cette scène affreuse, tout concourait à serrer le cœur, à le remplir d'épouvante et de pitié. Le ciel ne voulut pas que tant de dévouement restât inutile. L'embarcation parvint à joindre le pauvre matelot déjà à demi évanoui; après quoi, à la force des avirons, elle regagna le bord. Le capitaine pleurait presque; il se jeta au cou du chef des canotiers et l'embrassa. Ensuite comme le temps était encore lourd et

dangereux, chacun reprit silencieusement son poste. Les vents étaient contraires; mais Pendleton savait fort bien ce qu'il devait attendre des courants, qui nous faisaient faire alors plus de 5 milles à l'heure vers le N. O. Grâce à eux, le jour suivant, nous prolongions *la Terre des États* malgré le vent debout. Par 55° de latitude, comme nous nous trouvions alors, c'est-à-dire par la même hauteur que la Baltique et la Norvége, nous avions des temps chauds et presque étouffants. Il est vrai que c'était l'été de ces parages. Mais, dans l'hiver même, les froids n'y sont pas aussi rigoureux qu'on pourrait le croire : à peine y sévissent-ils comme dans nos zones tempérées de la France et de l'Allemagne. Le caractère météorologique le plus saillant de cette immense pointe de terre, c'est une alternative constante de pluie et de vent, et parfois une combinaison épouvantable de l'un et de l'autre. Les tempêtes de S. O. et de N. O., les grains mêlés de trombes, les variations brusques de la brise qui saute à toutes les aires de vent du compas, semblent attester la lutte que se livrent, sur ce point, les grands courants d'air, comprimés dans l'intérieur du continent par les Andes grandioses et les gigantesques Cordillères. Le même phénomène se reproduit au cap de Bonne-Espérance, et, par une coïncidence singulière, là aussi les courants portent vers l'Atlantique, en allant de l'E. à l'O., tandis que ceux du cap Horn vont de l'O. à l'E. Nous étions alors à la pointe N. O. de la Terre des États, emportés par l'eau qui filait comme si elle eût subi l'effet d'une marée. Elle est séparée de la Terre de Feu par le détroit de Lemaire, passage dangereux pour les navires.

L'Oceanic, forcé de tenir toujours le plus près contre les vents d'E., se trouva bientôt à la hauteur du groupe des Malouines, que les Anglais nomment sur leurs cartes *îles Falkland*. Nous en prîmes connaissance le 25 janvier. Les Malouines sont presque une terre française, célèbre dans le siècle dernier par une tentative malheureuse de colonisation, plus fatalement célèbre, dans le siècle actuel, par le naufrage de *l'Uranie*, que son commandant, M. Freycinet, ramenait en France après un long voyage autour du monde. On peut attribuer la découverte des Malouines à Améric Vespuce, qui, en 1502, en parcourut la côte N., la prenant, non pour une île, mais pour une tête avancée du continent américain. Davis et Cavendish les retrouvèrent en 1692, et sur quelques cartes du temps elles figurent sous le nom d'*îles méridionales de Davis*. Strong vint ensuite et les nomma *Falkland*. Beauchesne Gouïn à son tour constata, en 1700, que c'était un groupe composé d'une grande île que flanquent deux îlots. Richard Hawkins les décrivit aussi, assurant qu'elles étaient peuplées, fait qui ne s'est pas vérifié depuis; enfin, un navire de Saint-Malo, nommé *le Saint-Louis*, y mouilla et y fit aiguade sans chercher à les reconnaître. Ce fut alors que Bougainville entreprit de les coloniser, trouvant que, par leur situation, elles pouvaient offrir un excellent point de relâche aux navires qui se rendraient dans les mers du Sud par le cap Horn, ou qui en reviendraient par la même route. Au commencement de 1763, aidé auprès de la cour de France par deux de ses parents, il proposa d'entreprendre sur ce point un établissement à ses propres frais, fut autorisé à le faire, et partit de Saint-Malo

le 15 septembre, avec *le Sphinx* et *l'Aigle*, emmenant plusieurs familles canadiennes, composées d'hommes laborieux et intelligents.

A son débarquement, Bougainville ne trouva aucune trace visible d'une colonisation antérieure; au contraire, tout annonçait que l'homme n'avait jamais fréquenté ces lieux : les animaux y avaient conservé la familiarité des premiers jours de la création; les oiseaux se laissaient prendre à la main. Cela ne dura pas longtemps. On s'installa du mieux qu'on le put; on fit du feu avec de la tourbe, on vécut de chasse et de pêche; on construisit des cases couvertes de jonc, on bâtit des magasins et un fortin, au milieu duquel fut élevé un petit obélisque. Aujourd'hui encore, les restes de ces constructions se retrouvent assez intacts. Le 5 avril 1764, Bougainville prit possession de ce groupe au nom du roi de France, et enterra sous les fondements des édifices une médaille commémorative de cet événement. De retour en France, il n'oublia pas les vingt-sept colons qu'il avait laissés sous les ordres d'un de ses cousins germains, M. de Nerville. Il revint aux Malouines le 5 janvier 1765, alla dans le détroit de Magellan chercher un chargement de bois de charpente, de palissades et de jeunes plants d'arbres. A cette époque, la colonie commençait à prendre forme : le commandant et l'ordonnateur occupaient des maisons commodes et bâties en pierre; les autres habitants s'étaient contentés de maisons en gazon. On avait aussi cherché à utiliser les ressources locales. *L'Aigle* rapporta en France, avec un chargement d'huile, des peaux de phoques tannées. Les graines venues d'Europe avaient parfaitement réussi, et le nombre des habitants s'élevait à 150. Malheureusement la jalousie anglaise contrecarra bientôt les projets de Bougainville. Le commodore Byron vint fonder au port d'Egmont, sur ces îles, un établissement rival; et l'année suivante la frégate *le Jason* menaça l'établissement d'une descente. Ces deux démonstrations n'auraient peut-être abouti à aucun résultat fâcheux, et la colonie des Malouines eût continué à prospérer malgré l'Angleterre, si l'Espagne n'avait réclamé ce groupe comme lui appartenant. L'affaire fut traitée entre les cabinets de Madrid et de Versailles, et celui-ci céda les Malouines aux Espagnols, qui n'en devaient rien faire. Le groupe devint une terre banale, où les pêcheurs de phoques de toutes les nations ont successivement atterri, sans y laisser de traces de leur passage. Peu de faits saillants s'y passèrent avant le naufrage de la corvette française *l'Uranie*, capitaine Freycinet.

De retour d'une longue navigation dans les mers du Sud, *l'Uranie* avait doublé le cap Horn, au milieu d'une tempête, et déjà, à la hauteur des îles Malouines, elle trouvait une mer plus unie et des cieux plus sereins. Ce fut dans un moment où nul danger réel n'existait, et pendant qu'elle cherchait l'entrée de la *Baie des Français*, sur les bords de laquelle Bougainville avait fondé son établissement, que la corvette se trouva soudainement arrêtée par les pointes d'une roche. C'était le 14 février 1820 : la brise soufflait si bonne et si douce, que les perroquets étaient dehors. Aussi la secousse que le rocher imprima au navire causa-t-elle d'abord plus de surprise que d'effroi. On se trouvait alors vis-à-vis du cap

Barra, qui forme la pointe N. de la baie. Dès qu'on eut touché, un cri général se fit entendre : « Aux pompes! aux pompes! » Tout le monde y courut. Soins inutiles! La blessure faite au flanc de la corvette était trop large pour être guérie. Il entrait plus d'eau dans ses flancs que les pompes n'en faisaient sortir. Douze heures se passèrent ainsi, douze heures de travaux et d'angoisses, au bout desquelles le maître monta sur le pont, pour dire qu'il fallait renoncer à une fatigue infructueuse. La cale était pleine d'eau; le navire allait sombrer. Qui le croirait! cet arrêt fatal fut reçu par l'équipage avec le sourire sur les lèvres : on y répondit, à la française, par des quolibets. Au milieu de la nuit, quand la terre était encore à plusieurs lieues, et que l'on n'avait pas même l'espoir de sauver les hommes, il fallait voir les marins s'amusant et riant entre eux, se renvoyant d'étranges plaisanteries sur la mort, sur le plaisir d'aller boire à la grande tasse, vidant, en l'honneur de l'Achéron, les dernières bouteilles qu'ils trouvaient sous leur main. Personne n'avait peur à bord, pas même la femme du commandant, qui avait voulu le suivre dans son aventureuse circumnavigation.

Il était toujours nuit, et *l'Uranie* avait donné dans la vaste baie. M. Freycinet, était allé en canot à la découverte de l'endroit le plus convenable pour l'échouage. Après l'avoir trouvé, il y pilota le navire, qu'il fit abattre de manière à pouvoir attendre sans danger le jour suivant. La corvette se coucha sur son lit de rochers, où quelques vergues lui servirent d'étançons. Dès que l'aube eut éclairé les objets, on put voir qu'on se trouvait vis-à-vis d'une plage sablonneuse : le regard se prolongeait sur des plaines herbeuses, tristes, monotones, presque sans fin, au milieu desquelles ruisselaient quelques cours d'eau ou dormaient quelques étangs. L'horizon était bordé par de hautes montagnes nues; pas un arbre, pas un arbrisseau ne se dressait sur ces steppes. Des nuées d'oiseaux de mer, peu habitués à de telles visites, tournoyaient autour du navire; ils plongeaient à l'envi sur les débris d'aliments que la vague emportait de la corvette. Cependant la position empirait. La marée en se retirant avait forcé *l'Uranie* à s'incliner davantage, et les lames entraient et sortaient par le sabord de la batterie. Il fallut couper les mâts et se hâter de chercher un asile à terre.

La nécessité de conserver tous les bras au maniement des pompes avait empêché de donner autant de soin qu'il l'eût fallu au sauvetage des objets utiles à l'établissement à terre. On y songea quand le navire fut échoué : on dégagea le plus qu'on put de poudre et de biscuit; on espérait aussi que l'île fournirait le reste de la nourriture. En effet, à peine y était-on débarqué, que les matelots tuèrent, sur les bords d'un petit étang, un phoque qui s'y était retiré sans doute pour mourir de vieillesse. C'était une énorme bête du poids de 2,000 livres environ, et qui pendant longtemps fournit aux naufragés un aliment gras et huileux. Quand on n'avait rien autre chose à manger, on enlevait à cette grosse pièce la quantité de chair nécessaire pour la journée. Dans ces contrées à température fraîche, la viande se conserve d'autant plus facilement en plein air, qu'on n'y trouve aucun des insectes qui la corrompent ailleurs.

Cependant tout était disposé pour le campement. A quelques pas du rivage, et derrière des dunes de sable, on dressa des tentes non loin d'un ruisseau d'eau douce. Le même ordre que celui du bord présida à cet arrangement. Le commandant eut sa tente, l'état-major la sienne, puis les maîtres, puis enfin l'équipage. Les rapports respectifs furent maintenus ; la plus grande discipline fut observée : on se serait cru encore sur la corvette. Au milieu d'une terre ingrate et après avoir perdu ses provisions, le plus essentiel était de songer aux vivres. Il y avait là 101 hommes à nourrir. On alla donc, dès les premiers jours, à la chasse et à la pêche. Dans le temps de leur prise de possession, les Espagnols avaient lâché sur l'île des bœufs et des chevaux, redevenus sauvages. On se mit à l'affût derrière des accidents de terrain, et l'on parvint à en tuer un petit nombre. Les oies du rivage, les oiseaux de mer, les canards, les alouettes, servirent aussi, dans les premiers jours, à défrayer la table. On fit tout cuire, tout rôtir, les albatros, les pétrels géants, les mouettes, les vautours noirs, les aigles, les cormorans, qui volent par milliers autour de ces îles brumeuses. Ces oiseaux étaient si affamés, qu'ils tourbillonnaient autour des chasseurs pour leur disputer le gibier qu'ils venaient d'abattre : ainsi les Français avaient deux proies au lieu d'une. Mais de tous, celui qui fut d'un plus grand secours, c'est le manchot ou pingouin. Cet oiseau-poisson, que nous avons déjà vu à l'île de Tristan-d'Acunha, est organisé de manière à pouvoir plutôt nager que voler. Au lieu d'ailes, il a deux nageoires aplaties, et son corps est couvert d'un feutre serré, plutôt semblable à de la soie qu'à de la plume; on dirait même que ses petites rames sont couvertes d'écailles. Vivant presque toujours dans l'eau, où ils se nourrissent de poisson, les pingouins tenaient alors leurs assises passagères dans une petite île fangeuse de la rade : c'était l'époque où ils pondent et élèvent leurs petits; pour n'être point inquiétés, ils se cachaient par milliers au milieu des hautes graminées. Les naufragés manquaient-ils de leurs autres ressources, on faisait une descente sur l'île aux Pingouins; on y surprenait, rangés à la file dans leurs terriers, ces stupides oiseaux, qui se laissaient assommer un à un, sans presque savoir ce que cela voulait dire, opposant à peine aux coups de bâton une fuite embarrassée et des cris lamentables ressemblant à ceux d'un ânon.

Les amphibies et les poissons de mer furent aussi d'une grande utilité. Les matelots poursuivirent et tuèrent un grand nombre de phoques, mammifère qui ressemble au chien, et qui n'a pour se mouvoir à terre que des moignons informes sur lesquels il se traîne et rampe. Un jour, la chance fut plus belle encore, on tua une baleine. L'énorme cétacé était venu s'échouer entre deux rochers: il frappait la mer de sa queue et lançait par ses évents des torrents d'eau réduite en vapeur. Vingt coups de fusil tirés sur lui n'avaient pu entamer le monstre marin, quand un matelot nommé Barthe alla vers lui en sautant d'un rocher à l'autre, grimpa, armé d'une hache, sur son dos, et lui fit une entaille énorme dans laquelle il enfonça un grapin qu'il avait d'avance amarré à terre. La baleine se débattait; mais, échouée et hors de son élément, elle ne pouvait que redoubler la terrible

oscillation de sa queue et le jeu hydraulique de ses évents. A la marée montante, elle parvint néanmoins à se dégager, rompit le filin qui la retenait fixée au rivage et prit le large ; mais, quelques heures après, elle fut rejetée de nouveau mourante sur la grève. A peine les oiseaux de proie eurent-ils vu ce corps énorme, qu'ils fondirent sur lui pour le déchiqueter pièce à pièce. Leurs coups de bec en eurent bientôt fait jaillir une huile énorme qui rendit les alentours glissants et presque inabordables.

Ainsi, chacun se distribuait le travail. Pendant que les chasseurs et les pêcheurs s'aventuraient au loin, on ne restait pas oisif dans le camp. A terre comme à bord, chaque matin la cloche appelait les gens à l'ouvrage. Ceux-ci allaient enlever au navire échoué ce qui était nécessaire pour en construire un autre, ceux-là préparaient la tourbe qui servait à la cuisson des aliments. Les charpentiers et les serruriers donnaient leurs soins au pontage de la chaloupe qu'on devait, à la dernière extrémité, envoyer vers le continent américain, à la recherche de secours. Cette dernière tentative était si sérieusement projetée, qu'on avait déjà choisi les matelots destinés à monter cette embarcation.

Dans une situation si critique, les savants de *l'Uranie* ne se croyaient pas plus dispensés que les autres du travail commun, et encore, dans les heures libres, continuaient-ils à étudier la zoologie de cette terre. Dans une de ces reconnaissances, le docteur Quoy poussa jusqu'au village Saint-Louis, ruines de l'établissement fondé par Bougainville. Il parcourut avec un serrement de cœur ces maisons debout encore, mais sans toiture. Il retrouva des plantes potagères qui attestaient le passage d'une colonisation. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est qu'au moment où il traversait ces lieux, une fumée abondante s'échappa du sol. Il s'approcha : il crut que quelqu'un avait abordé sur l'île à l'insu de ses nouveaux habitants. Vain espoir ! c'était un feu qui brûlait depuis deux mois sur ce terrain tourbeux. La date en était écrite en anglais sur le mur.

Cependant les jours s'écoulaient et l'hiver était proche. Encore quelques mois, et ces 100 hommes allaient périr, sous les neiges, de misère et de faim. Les pingouins avaient déjà émigré; les autres oiseaux, les phoques aussi, allaient les suivre. L'île ne pouvait suffire à nourrir tout ce monde dans la saison mauvaise. La perspective était affreuse, désolante, sans issue. Si aucun navire ne se montre, c'en est fait de tout l'équipage. La chaloupe s'aventurera bien à la recherche du continent; mais arrivera-t-elle? Et si elle arrive, enverra-t-elle du secours à temps? Horrible incertitude! effrayant et triste avenir! Telle était la situation des naufragés dans la première quinzaine d'avril, quand un matin on entend une voix de matelot crier : « Navire! navire au large! Nous sommes sauvés! » On regarde; on monte sur les hauteurs : c'était en effet un navire. Le canot est mis à la mer avec quelques provisions, les meilleurs matelots et l'officier de marine Fabré. Le navire sauveur paraît, disparaît, puis reparaît encore. M. Fabré l'atteint. C'est une goëlette dépendant d'un navire américain de 500 tonneaux, qui est en cours de pêche sur une île voisine. Le patron ne peut traiter directement,

n'ayant que des pouvoirs subalternes; mais un officier, M. Dubaud, monte à bord pour aller avec la goëlette vers le capitaine nommé Horn, de qui dépend dès lors le salut de l'équipage français. Ce ne sera pas lui toutefois qui le sauvera. Pendant l'aller et le retour, paraît en tête de la rade un autre navire américain, qui vient aux Malouines pour se réparer d'une voie d'eau. L'officier Dubaud étant alors de retour avec le capitaine qu'il est allé chercher, tout s'arrange pour le mieux. On indemnise le capitaine Horn, et l'on achète l'autre navire après l'avoir fait remettre en état par les calfats et les charpentiers de *l'Uranie*. Ainsi secouru, ce malheureux équipage peut gagner Montevideo, et de là un des ports de France.

Deux ans après ce funeste événement, un autre vaisseau français relâcha sur les îles Malouines; mais, plus heureuse que *l'Uranie*, *la Coquille*, capitaine Duperrey, n'eut qu'à se féliciter de cette station. Le 18 mars 1822, elle mouilla sur la Baie des Français, à une assez grande distance du rivage, par un temps pluvieux et à bourrasques. Débarqués les jours suivants, les officiers trouvèrent sur la plage la coque de *l'Uranie*, à demi ensablée, des caronades, des caisses en fer, des débris de toutes sortes. Non loin de là se voyait l'emplacement que nos marins avaient occupé. La relâche avait pour but quelques observations astronomiques, pour lesquelles la frégate vint s'abriter dans l'enfoncement de la baie, en dedans des îlots aux *Pingouins* et aux *Loups marins*, non loin des ruines de l'ancien établissement fondé par Bougainville au Port-Louis. Quand on se trouva établi sur ce point, chacun songea à ses occupations spéciales, les officiers à leurs travaux, les naturalistes à leurs observations. M. Lesson prépara dans cette relâche les matériaux d'un des meilleurs chapitres de son voyage.

On reconnut alors que les Malouines étaient pour le chasseur une terre de promission, car, pendant le séjour de *la Coquille*, on tua une énorme quantité d'oiseaux et de lapins auxquels on ajouta plusieurs porcs sauvages et deux taureaux. De leur côté, cherchant à constater la géologie de cette terre, MM. d'Urville et Lesson traversèrent une plaine couverte de bruyères et arrivèrent à des montagnes d'une nudité complète. Le grès blanc dont elles sont formées n'était caché qu'en de certains endroits où des mousses dessinaient quelques écharpes verdoyantes. Les fougères et les nassauvies tapissaient des versants raides et prolongés. Les crêtes de ces montagnes, hautes de 300 toises environ, usées par le temps et par des ébranlements terrestres, sont couvertes de pans de grès quartzeux, affectant la forme de cubes ou de tables d'un grand volume, dont les assises imitent des monuments d'architecture. Ces strates de grès et de quartz sont placées avec une symétrie telle qu'on ne peut attribuer qu'à des causes puissantes la destruction de leur parallélisme en de certains endroits. Du sommet de ces montagnes on en distinguait une seconde rangée dans la même direction, et, entre les deux, une vallée parsemée de blocs énormes qui lui donnait l'aspect d'un chaos. Quelques végétaux perçaient çà et là et s'élevaient au milieu de ces éboulements de blocs. Les plantes des plaines et des hauteurs sont les singuliers *bolax* ou gommiers, le jonc à grandes fleurs, la gunnère de Magellanie. Sur les

rochers se balancent des lichens fruticuleux, qui, par leurs ramifications, ressemblent parfois à de petits arbustes. L'île est dominée dans le centre par le mont Chastellux, point culminant, d'où s'irradient une foule de petites chaînes, entre lesquelles serpentent des ruisseaux, ou dorment des baies, des lacs et des étangs. Les prairies avec leur teinte rougeâtre, un ciel assez souvent terne et décoloré, au loin des cétacés sur la mer, et plus près, sur la terre, des troupes de chevaux galopant en liberté, tel est l'aspect général de la contrée.

L'équipage de *la Coquille*, comme celui de *l'Uranie*, se livra à la chasse aux pingouins, ces oiseaux dont le bénédictin Pernetti a dit : « A les regarder de cent pas, on les prendrait pour des enfants de chœur en camail. » Ces pauvres animaux, qui n'avaient à craindre autrefois que la voracité du chien antarctique, sont aujourd'hui mis en coupes réglées par les Européens qui relâchent aux Malouines. On chassa aussi aux phoques, qui sont beaucoup moins abondants sur ces côtes depuis que les Anglais et les Américains y ont dirigé tant d'armements. Autrefois, les navires partis de Liverpool ou de New-York pour cette curieuse pêche n'avaient pas besoin de pousser au delà des Malouines pour faire une récolte productive. Sur cette même terre où l'on en voit si peu aujourd'hui, campaient des Européens occupés à faire bouillir la graisse de ces amphibies pour en emplir leurs barils. Aujourd'hui il faut pousser plus loin, atteindre la hauteur de la Terre des États et même de la Nouvelle-Shetland.

Le climat des Malouines est variable et inconstant. Les froids y sont modérés, mais les ouragans y règnent en toute saison. Il est rare qu'on y ait une journée complétement sereine. Cependant l'atmosphère, au rapport de ceux qui les ont habitées, n'est pas insalubre. Bougainville, Freycinet et Duperrey n'eurent pas à s'en plaindre. Le sol de l'île proprement dit est une argile rouge, ocreuse, feuilletée, supportant deux espèces de tourbe. La terre végétale n'existe réellement nulle part; aussi ne voit-on pousser sur le sol que des prairies qui semblent avoir été tondues au ciseau, sans qu'un végétal s'élève au-dessus du végétal voisin. Comme pour se dérober aux atteintes de la tempête, les fleurs se cachent et se dérobent sous les feuilles. A part le grand gramen ou fétuque en éventail, qui couvre l'île aux Pingouins, le reste ne consiste qu'en un lacis d'herbes inextricable et serré, à petits rameaux, à feuilles plus petites encore. Les terres incultes semblent être la propriété des animaux, dont les espèces s'y sont accrues en paix pendant des siècles. Les plages schisteuses des Malouines fourmillent d'oiseaux qui y digèrent dans la plus parfaite immobilité. Des tribus de palmipèdes nagent en tous sens sur la surface des baies; des huîtriers tournent autour des mollusques pour épier le moment où ils entr'ouvrent leurs coquilles; ailleurs des mouettes promènent dans l'air leurs nuées mouvantes. Tout est animé, tout indique la présence ou le passage d'une création entière d'oiseaux dont la fiente tapisse par couches les parois des rochers.

Les quadrupèdes des Malouines sont tous d'importation récente; on y voit les bœufs, les chevaux, les cochons, les lapins, qu'y naturalisèrent les Espagnols. Les

seuls mammifères indigènes sont les phoques, et surtout le loup antarctique, carnassier destructeur, sans cesse à l'affût de sa proie. Des poissons d'une grande taille et d'une excellente qualité abondent aux Malouines. En revanche, on y trouve peu d'insectes, tandis que les coquillages y foisonnent. Jusqu'à ce jour, nulle bête venimeuse ne s'est offerte aux regards de l'explorateur.

CHAPITRE XLIX.

AFRIQUE. — SAINTE-HÉLÈNE. — ASCENSION.

L'Oceanic n'avait fait que raser ces côtes : les vents ayant adonné jusqu'au S. S. E. et au S., il gagnait rapidement vers l'O., le cap tourné vers l'île Sainte-Hélène où Pendleton devait relâcher à cause de moi. Cet acte de complaisance était le résultat d'un entretien que nous avions eu à la hauteur du cap Horn, quand, fatigué de cette navigation interminable, je me plaignais de n'entrevoir que dans le lointain mon arrivée sur le sol de la patrie. « Qu'à cela ne tienne, me dit le brave marin; j'éviterai que vous ne fassiez échelle à New-York. *L'Oceanic* poussera une pointe jusqu'à Sainte-Hélène; c'est l'affaire de huit jours de retard; et là, si vous ne trouvez pas un français de relâche, vous aurez au moins un navire anglais pour vous débarquer dans un port de la Manche. Ainsi, ajouta-t-il, mon cher passager, vous reverrez votre patrie plus tôt que vous ne l'espériez. » Je ne sus répondre à l'excellent homme qu'en lui serrant affectueusement la main.

J'allais donc revoir la France, et avant elle Sainte-Hélène, île aux grands souvenirs. Ce fut le 20 février que nous aperçûmes cette terre si obscure autrefois et devenue si célèbre dans ce siècle. On la découvrit à 10 lieues de distance, et, à mesure que le navire s'en approchait, on pouvait distinguer la forme âpre et rude de sa charpente. On eût dit un château sombre et noir, sortant de l'eau comme d'un lit, droit, à pic, nu, dépourvu même de ces blanches grèves qui rompent d'ordinaire l'uniforme aspect des côtes. Quand on accoste surtout la partie orientale de l'île, c'est un mur de rochers qui se présente, c'est une falaise de 2,000 pieds de haut, dentelée, affectant des formes gigantesques et bizarres, laissant pendre sur la mer des blocs énormes, qui se dessinent en relief comme autant d'excroissances de la montagne. Toute cette roche anfractueuse recèle dans ses hauteurs des milliers d'oiseaux, tandis que sa base plonge dans les vagues de la mer, qui y pénètrent avec furie, et en ressortent blanches et floconneuses, comme sur une longue ligne de récifs. Cet ensemble est triste, désolant : il serre le cœur. On se prend à douter que l'homme ait cherché à s'approprier une terre sur laquelle les éléments sont encore en lutte, et que l'Océan semble battre comme s'il voulait la déraciner un jour; une terre éloignée de tout

continent, seule sur cette étendue d'eau, morne, sauvage, sans verdure. On ne comprend cette colonisation que lorsqu'on se trouve à une petite distance. Des redoutes armées sur le sommet de chaque mont, des forteresses bâties de main d'homme sur cette grande forteresse de la nature, indiquent qu'on n'a entendu faire de Sainte-Hélène qu'une station militaire, qu'une échelle navale sur l'Atlantique, qu'un point intermédiaire entre la Grande-Bretagne et le Cap; un Gibraltar, aussi inexpugnable que celui qui commande les bouches de la Méditerranée. Vers l'après-midi, nous étions à 3 milles environ de la pointe du Pain-de-Sucre, et à quatre heures nous jetions l'ancre dans la rade de James-Town qu'encaissent de hautes collines. En face de nous, au fond de la gorge, pointaient les maisons de la ville, tandis qu'au fond et sur le revers des précipices serpentait la route qui conduit à Long-Wood.

Sainte-Hélène fut découverte le 21 mai 1502 par João de Nova-Castella, navigateur portugais. Son premier habitant fut, dit-on, un déserteur, nommé Fernando Lopez, qui fut abandonné sur l'île par Albuquerque, en 1513, avec un petit nombre de noirs. Les Portugais l'ayant délaissée en 1645, les Hollandais s'y établirent jusqu'en 1651, époque où la Compagnie anglaise la trouva de nouveau déserte et l'occupa. Depuis lors, elle resta aux Anglais, excepté pourtant dans l'année 1672 où les Hollandais la conquirent de nouveau, pour ne la garder que jusqu'en 1673. Dès lors, Sainte-Hélène devint une relâche presque obligée pour les navires de la Compagnie revenant des Indes ou de la Chine. C'est une terre arrosée de nombreux ruisseaux, longue de 10 milles et demi, large de 7, avec une circonférence de 30 milles. La surface entière est de 30,300 acres, dont 18,000 en culture, appartenant en partie à des particuliers, en partie à la Compagnie des Indes. La hauteur moyenne de ses montagnes est de 1,400 pieds. Le plus haut pic, celui de *Deane*, a 2,700 pieds.

Ce qui saisit le plus vivement le regard quand on mouille dans la rade de James-Town, ce sont ces immenses et magnifiques lits de rochers qui forment la base de toute l'île. Ils sont coupés çà et là de gouffres profonds et d'abîmes qui effraient le regard. On dirait que l'ordre naturel a été interverti : ce sont les sommets qui portent des arbres, tandis que les vallées sont arides et nues. Cette anomalie provient sans doute de ce que les sommets, toujours baignés de nuages qui s'y condensent, offrent un aliment à la végétation, tandis que les vallons, privés d'eau et calcinés par le soleil, ne peuvent nourrir longtemps les arbres et les plantes. La petite ville de James-Town est construite sur le bord de la mer, au fond d'un étroit ravin. Un débarcadère assez commode conduit devant le magasin de la Compagnie des Indes, après quoi on entre dans la ville par une porte à arceau. Là, sur une place assez grande, se trouve à gauche la maison du gouvernement, autrement dite le château, et, en face, l'église, d'une assez triste structure. La principale rue, qui commence près de la porte, consiste en une quarantaine de maisons de négociants, d'une élégance et d'une propreté remarquables. Elles sont en bois et peintes au vernis, et on les a toutes apportées du

Cap ou d'Angleterre, ce qui fait qu'elles ressemblent à un décor de théâtre. La rue est divisée en deux parties, l'une du côté de l'E. conduisant dans l'intérieur, l'autre se dirigeant vers le ravin. Dans cette rue sont les casernes, le nouveau jardin et l'hôpital. La ville, qui contient 200 maisons, est flanquée de batteries qui lui donnent l'aspect redoutable d'une place de guerre. Les maisons sont disposées en grande partie dans le fond du ravin, dont les parois sèches et d'une couleur de fer fondu semblent les menacer de leur chute.

L'aspect général de Sainte-Hélène n'est ni beau ni séduisant. Le peu de champs qui verdoient sont écrasés par la masse des rochers nus et arides. L'île ne se compose que d'une paroisse et de deux églises; sa seule ville est James-Town. Elle s'étend dans le ravin à un mille et demi environ de distance, entre deux collines nommées, l'une *Ladder Hill*, l'autre *Keeper's Hill*. Dans beaucoup d'endroits, le rocher surplombe les édifices, et souvent les pierres qui s'en détachent enfoncent les toitures. A l'extrémité du ravin, qui forme une sorte d'impasse, est une chute d'eau d'environ 100 pieds d'élévation, qu'on nomme *Chute de Briars*. Cette eau descend à James-Town, et y devient fort utile pour l'approvisionnement des navires.

Après avoir visité la ville à la hâte, j'en vins à la demande obligée d'un étranger, d'un Français surtout : « Quelle distance y a-t-il d'ici au tombeau de Napoléon ? » On sait ce que cela veut dire : à l'instant même voitures et chevaux sont à vos ordres. C'est un court voyage qui, en dehors de son but essentiel, offre l'occasion de voir les tableaux les plus pittoresques de la contrée. Les chemins scabreux et étroits qui y conduisent sont pratiqués sur le côté gauche du ravin. Ce sont de vrais chefs-d'œuvre de patience. Creusés dans les scories, ils ont, du côté du précipice, un petit mur à hauteur d'appui, propre à empêcher toute espèce d'accident. De cette rampe qui décrit sur les hauteurs de blanches sinuosités, l'œil plonge perpendiculairement sur la ville, découvrant au loin, par une échappée entre les deux montagnes, la rade de James-Town couverte de navires, et plus loin l'Océan immense, tempêtueux et solitaire.

C'est du sommet des premières montagnes qu'on peut aussi apercevoir la partie féconde et cultivée de l'île. Là se trouve Briars, la première demeure de Napoléon, véritable Éden si on le compare à Long-Wood; Briars, maison de plaisance, assise à mi-côte, dominant James-Valley, et la ville, et le mouillage, et les vaisseaux à l'ancre; Briars, dominé lui-même par le Mont-Diane, le plus haut piton de l'île. Avec ses pelouses fraîches et ses parcs charmants, Briars aurait sans doute gardé plus longtemps son hôte que le brumeux Long-Wood, cette Thébaïde de Sainte-Hélène. Mais les destins l'avaient dit : le Prométhée de la gloire devait mourir sur un rocher d'une maladie de foie; il devait mourir chargé de chaînes, avec Hudson-Lowe à ses côtés !

De Briars, je poussai sur-le-champ jusqu'à Long-Wood. Avant d'y arriver, des brumes humides et froides m'avaient enveloppé. C'était une autre nature, une autre atmosphère. On ne voyait autour de soi que par éclaircies. Le vent et les

brouillards de l'île semblaient s'être donné rendez-vous sur ces plateaux ingrats et escarpés, entrecoupés d'abîmes profonds et de fondrières effrayantes. Aux environs tout était nu et stérile; et à 1,800 pieds au-dessus de la mer, la végétation prenait un caractère demi-alpestre : de grands conisas au feuillage mélancolique et lugubre diminuaient seuls l'âpre nudité de ces lieux. Tout était triste, funèbre, comme les souvenirs impérissables de ce séjour. Celui qui l'avait habité n'avait donc eu, à ses dernières heures, que la perspective de ces roches calcinées! Au moment où je visitai Long-Wood, la demeure de Napoléon était dans un état de délabrement impossible à décrire. Les salons étaient devenus un blutoir où se vannait le grain; la chambre de l'empereur était une étable; une crèche occupait la place où se trouvait son lit quand il expira. Il eût mieux valu incendier ces débris de peu de valeur que de les profaner par cet usage. Il en eût coûté bien peu pour le faire, et les Anglais se seraient honorés en cela! D'intact ou à peu près, il ne restait que les barrières dont la défiance britannique avait entouré cette demeure.

Non loin de cette maison, la seule qu'ait habitée le proscrit, s'élevait un bâtiment plus propre, plus convenable, destiné à Napoléon, mais non terminé encore lorsqu'il mourut. Cet édifice était commode comme logement, construit avec élégance, entouré de galeries couvertes, de jardins tracés avec goût; on l'avait fait venir pièce à pièce du Cap, pour le meubler avec une sorte de recherche. On y voyait une bibliothèque, un billard, une salle de bains, luxe tardif dont la victime n'eut pas le temps de jouir.

Pendant toute cette reconnaissance, mon guide seul avait parlé. Je ne l'écoutais pas; il est des choses qu'on devine. Il continuait en toute conscience ses explications de *cicérone*, quand je l'interrompis : « Au tombeau! » lui dis-je. Il m'y conduisit par les sentiers étroits et sinueux des Talwéges, qui dominent la vallée de Sinn. Ce chemin est tout parsemé de roches noircies et de ravines profondes. Il aboutit à un entonnoir dont les bords sont taillés en précipice : cet entonnoir est le *val de Sinn*, où dort Napoléon, couché sur une petite pelouse verte, à la moins concave de ses extrémités. Le val de Sinn, dans lequel j'entrais alors, offre les incidents les plus variés et les plus fantastiques. Une vallée laissée à nu à la suite d'un cataclysme n'aurait pas un aspect plus tourmenté et plus bizarre. A côté de noires scories s'étend un tapis vert, sur lequel roule une eau de cristal; ici se dressent des pins au feuillage sombre, puis des géraniums ouvrant, à l'abri des brises maritimes, leurs brillantes corolles de feu; plus loin encore des châtaigniers et des pins d'Europe, pendus aux roches du ravin, tandis que de sa base même, et cachée sous des fougères, jaillit une source qui se perd en arrosant le gazon.

Au fond de ce terrain creux, sur une petite pelouse que baigne un filet d'eau, reposent les restes de Napoléon. Quelques saules vieillis et dépouillés pleurent sur cette tombe. Une enceinte ovalaire en bois entoure la petite prairie qu'égaient des géraniums en fleurs. Une guérite aux abords de l'enceinte funèbre, et

une petite habitation sur la hauteur, ont été ménagées pour l'invalide anglais qui garde la vallée mystérieuse. La tombe est des plus simples. De larges pierres de taille, empruntées, dit-on aux cuisines de Long-Wood, recouvrent la fosse à ras terre; elles sont entourées d'une balustrade. Sur ces pierres, pas de nom, pas d'armoiries, pas de signes emblématiques.

Ce lieu était celui que Napoléon avait désigné pour sa sépulture, dans le cas où son corps ne serait point rendu à la France; c'était le lieu favori de ses promenades, quand il pouvait monter à cheval et s'éloigner un peu de l'enceinte où la garde anglaise l'étouffait par la preuve vivante de sa captivité. Il venait souvent s'étendre sur cette molle pelouse, y causer avec madame Bertrand, jouer avec ses enfants, boire à ce ruisseau dont il aimait l'onde transparente! C'était son Élysée, le lit de repos qu'il avait choisi, la terre qu'il avait jugée la plus légère pour ses cendres, sur cette charpente de Sainte-Hélène toute de fer et de plomb! Devant le tombeau d'un grand génie, il est impossible que les idées du voyageur, tristes et religieuses, ne s'agrandissent pas. Sans le jour qui baissait, sans mon guide qui avait fini sa monotone antienne, je me serais oublié dans ce vallon. On me rappela; je me réveillai, je détachai une branche de ces saules qui seront un jour complétement dépouillés par les pèlerins qui viennent y chercher un rameau funéraire. Il était nuit quand j'arrivai à James-Town.

Le lendemain, j'eus le spectacle d'une course de chevaux aux environs de la ville. Les Anglais, qui importent partout leurs coutumes nationales, ont dans toutes leurs colonies un Epsom ou un New-Market. Dans une île toute de roc, les emplacements convenables à de tels plaisirs sont fort rares. Aussi, dans l'impossibilité d'obtenir une arène circulaire, ont-ils tracé un hippodrome tout en longueur. L'endroit se nomme *Dead-Wood* (bois mort); il se prolonge sur la crête des sommets qui entourent James-Town. C'est là que nous nous rendîmes. Toute l'île assistait à cette fête, qui devait durer plusieurs jours. Pour apercevoir les chevaux, dont le point de départ était à 2 milles il fallait avoir recours aux longues-vues. Ces chevaux étaient fort beaux, pour la plupart. Plusieurs firent même preuve d'une agilité qui les eût rendus dignes de concourir dans les courses les plus célèbres. La journée, qu'éclaira un magnifique soleil, se termina par un banquet de quatre-vingts couverts, auquel prirent part les plus élégants cavaliers et les plus jolies femmes de l'île. Le soir même, après avoir visité la charmante maison de M. Seel, qui possède un musée fort intéressant, j'appris de mon hôte, M. Salomon, qu'un navire bordelais venait de mouiller sur la rade. C'était le trois-mâts *le Mercure*, capitaine Persac, qui à son retour de l'Inde, et après avoir manqué la relâche du Cap, s'arrêtait un jour ou deux à Sainte-Hélène pour y faire de l'eau. Sur le désir que je témoignai de traiter avec lui pour mon passage, le capitaine Persac vint à l'hôtel. Nos accords furent bientôt conclus. « Surtout, soyez prêt pour demain au point du jour, me dit mon nouveau patron en me quittant. Le canot sera sous le débarcadère à six heures. »

J'allais donc de nouveau me séparer de mon *Oceanic*, ma seule patrie pendant

dix-huit mois! et de son digne capitaine, si bienveillant pour moi, si noble dans ses procédés! On ne sait vraiment à quel point on aime les choses et les hommes que lorsqu'on est sur le point de les quitter. Certes le désir de revoir la France, et des parents chers, et des amis plus chers peut-être, était bien vif, bien ardent chez moi. Je touchais à ces jouissances; j'allais les saisir. Eh bien, cette pensée ne suffisait pas pour effacer l'amertume d'une séparation. J'allai à bord de *l'Oceanic* le cœur gonflé. Quand je montai sur le pont, Pendleton me devina. « Eh bien, me dit-il, vous avez trouvé votre affaire. Le bordelais est bien; je l'ai visité; la coque est saine, la mâture bien placée : vous pouvez vous embarquer sans péril. » L'excellent homme! il n'aurait pas eu des soins plus inquiets pour son enfant. Nous dînâmes ensemble; et il fut bien entendu entre nous que la première lettre que nous écririons, lui de New-York, moi de Bordeaux, serait pour échanger de nos nouvelles. Au moment de m'embrasser, il me dit : « Quelque jour peut-être viendrez-vous visiter l'Union. On ne sait ce que la destinée nous réserve. Eh bien, voyageur ou proscrit, heureux ou malheureux, venez chez Pendleton; vous êtes de la famille. Ma femme et mes enfants vous connaîtront avant que vous vous nommiez. » Comment répondre à cela, si ce n'est avec des larmes? Je partis oppressé. Le jour suivant, quand je m'embarquai pour gagner ma nouvelle maison flottante, je ne vis plus *l'Oceanic :* il avait disparu dans la nuit. C'était encore une attention de mon digne ami.

En passant devant l'Ascension, *le Mercure* avait à y déposer deux employés du gouvernement anglais, que des affaires urgentes appelaient sur cette île. Nous arrivâmes le 8 mars dans cette rade, d'où l'on pouvait découvrir le mouvement général du terrain. C'était une terre moins âpre au regard que Sainte-Hélène, plus basse, mêlée de plaines et de hauts pitons, présentant partout un sol volcanique semé de scories. De cette distance, ce qu'on saisissait le mieux, c'était l'éminence littorale, au haut de laquelle flottait le pavillon britannique, puis plus loin le petit établissement anglais dont les maisons blanches se détachaient sur les teintes plus sombres de la montagne.

Déserte il y a quelques années, cette île a aujourd'hui une population qui semble devoir s'accroître et prospérer. Le capitaine Persac m'ayant offert une partie à terre, j'acceptai de grand cœur. La yole nous conduisit sous une espèce de débarcadère que gardait une sentinelle. Pour les hommes, on avait pratiqué un escalier dans le roc vif; pour les marchandises, on avait planté un poteau sur lequel on frappait un palan, quand on voulait décharger les embarcations. Au moment où nous débarquâmes, le gouverneur de l'île, M. Bate, se trouvait sur le rivage avec les deux chapelains de George-Town. Il était venu à la rencontre de ses deux amis. Bien accueillis par lui et invités à visiter l'île, nous nous dirigeâmes vers l'établissement anglais.

Il est impossible de ne pas être frappé, au débarquement, de la physionomie générale de ce territoire. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne découvre qu'un sol volcanique, rougeâtre, sans aucune sorte de végétation. Partout on

marche sur des amas de scories qui forment, en certains endroits, des monceaux tels qu'on dirait des déblais arrangés par la main des hommes. Cela rappelle le souvenir de l'île de France, où l'on relève les laves pour faire des champs de cannes à sucre. Le piton le plus élevé est au centre de l'île. De là seulement on peut en embrasser la géologie; de là on découvre tous ces pitons qui furent des centres d'action ignivome, quand l'île se forma dans des jours de conflagration générale. Plusieurs de ces pitons ont leurs sommets parfaitement découpés en cratères. Quant aux contours de l'île, ils sont très-dentelés. Il n'y a point de port proprement dit; on mouille sous le vent. Les plages de sable sont exclusivement formées de débris de coquilles et de madrépores. Il en est résulté des agglomérations de ce sable qui forme une bonne pierre à bâtir. Aujourd'hui, ces madrépores n'existent plus vivants; ils ont été recouverts par les irruptions, et il n'en est resté que quelques lisières pulvérisées par la mer et formant les plages sur lesquelles les tortues aiment à venir déposer leurs œufs.

C'est en 1815 que, pour la première fois, on songea à fonder un poste sur l'Ascension. A l'époque où l'on transporta Napoléon à Sainte-Hélène, on craignit que d'autres puissances ne vinssent s'y fixer, dans le but de délivrer l'illustre captif. Les Anglais y placèrent donc un lieutenant de vaisseau avec 25 hommes. Aujourd'hui, on y compte 110 marins avec 4 lieutenants, un chirurgien et son aide, un agent comptable et 50 nègres. Cette petite colonie a déjà exécuté, pour le peu de temps écoulé depuis son établissement, des prodiges de patience et d'adresse. Comme dans tous les pays qu'ils occupent, les Anglais ont d'abord songé aux routes. La première et la plus essentielle conduit à la Montagne-Verte (*Green-Mountain*) et aux sources de Dampier, seul réservoir d'eau douce de la colonie, situé à un mille et demi du rivage. Toutes les maisons de l'établissement ont été construites avec des matériaux apportés du Cap. Les pierres seules ont été trouvées sur les lieux mêmes. Jadis les vivres venaient du dehors; aujourd'hui on a dans l'île des chèvres, des volailles, des tortues, du poisson, et même des légumes provenant de l'établissement de la Montagne-Verte.

Nous fîmes le jour même une cavalcade qui nous conduisit jusqu'à ce poste, pittoresquement situé sur le flanc d'une colline, à 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Grâce aux nuages qui baignent toujours cette partie de l'île, les substances volcaniques s'y sont décomposées en une terre végétale propre à toutes les cultures. Là, autour de cinq ou six maisons que domine le pavillon anglais, on a pratiqué un jardin entouré d'un mur de scories. Tout le terrain cultivé de l'île ne s'élève pas à plus de 1,200 acres. De ce petit oasis cultivé, la physionomie de la plaine est plus frappante encore par le contraste de sa rudesse et de sa sauvagerie. Après l'action du feu, il n'est resté sur cette terre que cratères éteints ou pitons rougeâtres. Sur la Montagne-Verte, au contraire, la végétation est fraîche et active. On y a établi des cultures parfaitement entendues de légumes d'Europe et de quelques arbres à fruits, les seuls de cette terre qui n'en a point d'indigènes.

C'est de la Montagne-Verte que vient toute l'eau destinée à la consommation

de la colonie, la grève n'ayant ni fontaines ni ruisseaux. Cette eau est celle des sources de Dampier, qui sont moins une source d'eau courante qu'un suintement à travers les rochers. Nous nous y rendîmes à cheval par un chemin qui contourne la montagne. Dampier, dit-on, découvrit cet abreuvoir en épiant un troupeau de chèvres qui allait s'y désaltérer. On se souvient que le navire de Dampier, *le Rosbuck*, ayant sombré près de l'Ascension en 1701, l'équipage se sauva sur cette île, où un navire anglais le recueillit après un séjour de trois semaines. Ces sources sont la richesse de l'île; sans elles le poste ne serait pas tenable: encore fournissent-elles de l'eau si peu abondamment, que chaque homme est toute l'année à la ration d'un gallon et demi par jour.

L'eau des sources de Dampier coule non par filets, mais goutte à goutte, dans trois ou quatre endroits, et pendant huit mois de l'année seulement. Pour la recueillir, on a un grand nombre de tonneaux défoncés par un bout et placés côte à côte, se communiquant par des conduits et se remplissant les uns par les autres. Quelquefois, on ne reçoit guère que l'humidité du lieu condensée sur une pierre, dont on recueille les gouttes qui tombent de minute en minute. L'eau qui provient de ces filtrations est légère, salubre et sans mauvais goût. Elle est bien préférable à celle de Sainte-Hélène, qui conserve le goût de la terre sur laquelle elle coule. Dans le moment actuel, l'île ne peut, sans s'imposer une privation énorme, fournir dix tonneaux d'eau. Celle qu'on donne aux animaux provient de la toiture de l'étable à bœufs qui, couverte d'une toile vernie, reçoit l'eau qui se dégage des nuées condensées autour d'elle. On a aussi le soin de placer dans la campagne et sur des points solitaires, quelques petits abreuvoirs, afin que les poules, les pintades, les pigeons et les dindes qu'on a lâchés dans l'île, n'y meurent pas de soif.

Lors de sa découverte, l'Ascension n'était pour les navigateurs qu'un rocher aride, de 30 milles environ de circonférence, connu seulement par la quantité énorme de tortues qu'on recueillait sur ses plages. Aujourd'hui encore, ces tortues sont la plus grande richesse de cette terre. L'espèce qui s'y trouve est la tortue *mydas*, ou verte (*testudo viridis*), ainsi nommée à cause de la couleur de sa graisse. Cette tortue est un excellent manger, et elle tient lieu de bœuf. Les femelles seules fréquentent l'île, pour la pondaison seulement. Elles pèsent ordinairement de 5 à 6 cents livres. Jamais de jeunes ou de petites tortues ne viennent sur la grève. Dans la saison propice, c'est-à-dire de décembre en juin, elles se rendent à terre dans la soirée, et de préférence par un clair de lune. Elles gravissent les grèves mouvantes, se font un large trou dans le sable, y déposent leurs œufs, les recouvrent, puis retournent précipitamment vers la mer. Quand elles sont en train de pondre, on les toucherait qu'elles ne se dérangeraient pas. Elles pondent de soixante-dix à quatre-vingts œufs à la fois, et l'on dit qu'elles répètent cette ponte deux et même trois fois par saison. La tortue est un des amphibies les plus accomplis : elle peut rester un temps énorme sans venir respirer au-dessus de l'eau. Elle a aussi une vie extrêmement tenace et une grande

faculté d'abstinence, car elle peut rester trois ou quatre mois sans prendre la moindre nourriture. Elle semble vivre des fucacées qui flottent à fleur d'eau et de celles qui tapissent le fond de la mer.

Quoique le poids brut des tortues atteigne parfois jusqu'à 900 livres, leur partie mangeable ne va guère au-delà de 100 à 150. On donne cette viande à la garnison, à raison d'une livre par homme et par jour. La graisse sert à faire une excellente huile de cuisine, et la masse demi-cartilagineuse qui lie le dos au ventre est le principal ingrédient de la fameuse soupe à la tortue. La viande est d'une digestion facile et légère : les navires de relâche à l'Ascension ne manquent pas de s'en approvisionner. Rarement elles peuvent arriver jusqu'en Europe : la longueur de la traversée les tue. A bord on ne doit rien leur donner à manger ; il suffit de leur jeter de temps à autre un peu d'eau de mer sur la carapace. Hors de l'eau, les tortues sont des animaux lourds et presque immobiles. On les prend sur le rivage avec la plus grande facilité. Des sentinelles sont disposées dans les angles de la baie pour épier le moment où elles sont à peu près toutes rendues à terre. Quand elles ont fait leur trou et qu'on peut croire qu'elles ont pondu tous leurs œufs, on accourt, et avec des leviers on les renverse sur le dos. Elles restent alors à la merci des capteurs, qui les recueillent le lendemain et les portent dans des viviers d'où on ne les extrait qu'au fur et à mesure des besoins de la colonie. Afin de ne pas arriver trop promptement à la destruction de l'espèce, on n'en prend que ce qu'il faut pour tenir toujours les viviers bien garnis. Les tortues de l'Ascension sont si uniformément grosses, qu'on a cru pendant quelque temps que les femelles ainsi prises étaient de vieilles tortues qui ne venaient à terre que pour mourir. Celles des Indes occidentales, celles qu'on pêche sur les côtes de l'Amérique espagnole, quoique de la même espèce, n'ont pas le tiers du poids des tortues d'Amérique ; mais leur chair est bien plus fine et bien plus délicate.

Les tortues étant la principale ressource de l'Ascension, on a tout fait pour qu'elles continuassent à s'y plaire. Ainsi, on ne reçoit ni on ne rend le salut, parce que le bruit du canon leur est contraire. On va même jusqu'à empêcher de fumer sur le rivage, parce qu'on a vu que l'odeur du tabac les éloignait. Enfin ces animaux trouvent encore sur les grèves de l'île la solitude qui y régnait avant qu'elle fût habitée.

L'histoire naturelle de l'Ascension n'est pas longue à étudier. A peine quelques chétives fougères tapissaient-elles les parties les plus humides des montagnes, avant que les Anglais eussent importé dans l'île quelques-uns de nos produits agricoles. Les insectes sont nombreux, importuns et malfaisants ; on y voit des moustiques, des scorpions, des mille-pieds, etc. En oiseaux, l'Ascension ne possède que la poule d'eau, qui fréquente les grèves. Le poisson est abondant et bon. La température de l'île diffère beaucoup suivant les hauteurs. Dans la saison des pluies, qui est la plus fraîche, le minimum du thermomètre de Fahrenheit est, sur la plage, à 70°, et sur la montagne à 58°. Dans les autres saisons, le mini-

mum de la chaleur est, sur la plage, de 92°, et sur la montagne de 80°. Ainsi il ne gèle jamais; jamais non plus il ne se déclare d'ouragans. La monotonie du climat répond à la monotone nudité de la végétation.

CHAPITRE L.

EUROPE. — AÇORES. — FRANCE.

Quatre heures passées à l'Ascension avaient suffi pour nous donner une idée de cet aride séjour; après quoi *le Mercure* laissa tomber ses voiles et procéda à l'appareillage. Une traversée sur l'Atlantique était un jeu pour un homme qui venait de croiser dans tous les sens, pendant plusieurs années, les terribles et périlleuses mers du Sud. Une table qui me rappelait la vie d'Europe, un équipage qui parlait ma langue, dix navires hélés sur la route, tout me donnait un avant-goût du rivage et me préparait à des impressions depuis longtemps absentes. Par les 6° de lat. N., après avoir perdu une semaine sous les calmes de la ligne, les alisés du N. E. réveillèrent nos voiles et nous forcèrent à aller chercher d'autres brises moins contraires par des latitudes moins élevées. On fit route en serrant le vent à deux quarts de largue, de manière à pouvoir atteindre la hauteur des Açores, zones des vents généraux. Nous trouvâmes en effet le vent de N. O. vers le 38° parallèle, et nous fîmes route à l'E. La traversée avait été longue et dure, et le 10 mai, quand nous aperçûmes les Açores, à dix lieues sous le vent, notre capitaine se décida à y prendre en passant quelques vivres frais pour son équipage fatigué. Le groupe septentrional étant trop éloigné de notre route, ce fut sur Saint-Michel qu'il résolut d'atterrir. Nous prolongeâmes donc à grande distance Fayal et l'île de Pico, dont le piton majestueux dominait toutes ces terres pélagiennes; puis, à une distance plus grande encore, Terceira, devenue célèbre dans la guerre récente qui déchira le Portugal. Continuant la route droit à l'E., nous étions le 11 mai au soir devant Ponta-Delgada, capitale de l'île Saint-Michel et la ville la plus considérable de tout le groupe. Vue du large, à une lieue de distance, cette cité présentait une longue et uniforme ligne de blanches maisons, encadrées dans une suite de collines coniques et légèrement ondulées, couvertes, pour la plupart, jusqu'au sommet, d'orangers en fleurs. Je renonce à peindre l'effet que produisit sur moi cette nature verte et parfumée, par le plus beau ciel du monde, et dans la plus belle des saisons. Tous mes sens s'ouvraient à cette atmosphère d'Europe, à cette campagne dont les teintes me rappelaient mon sol méridional. J'aspirais ces émanations odorantes, je suivais tous les détails de cette grève peuplée, les clochers des églises, les toits des maisons.

Ponta-Delgada, devant laquelle nous louvoyions alors, est une ville de

22,000 habitants, ville active et industrielle, ville de richesse et de luxe. Comme toutes les cités portugaises, elle est mal entretenue et mal pavée; mais elle contient de nombreux et beaux édifices, 6 églises et 12 couvents. Une grande partie de la population de Ponta-Delgada se compose de moines et de nonnes; ces dernières plus coquettement vêtues qu'elles ne le sont dans d'autres contrées. Au choix de la sœur, le costume est noir ou blanc, et coupé dans certains couvents avec une élégance vraiment remarquable. L'un des plus jolis est celui de Nossa-Senhora Conceição. Sur la robe blanche tombent le crucifix et l'étoile d'argent, tandis que le béguin relevé affecte la forme des coiffures bernoises. L'aspect général de la population rappelle l'Europe portugaise pour le type, pour le vêtement et pour les usages.

L'archipel des Açores occupe, dans le milieu de l'Atlantique, une ligne de 100 lieues de l'O. N. O. à l'E. S. E. entre les 36° 59′ et 39° 44′ latitude N., et les 31° 7′ et 25° 10′ longitude O. Les Portugais le subdivisent en trois groupes distincts : l'un comprenant Flores et Corvo, qui gisent à l'extrémité O. de l'archipel; l'autre formant un groupe central avec Fayal, Pico, Saint-George, Graciosa et Terceira; le troisième renfermant Saint-Michel et Sainte-Marie en un groupe oriental. La découverte de toutes ces îles appartient à D. Henri, troisième fils du roi Jean Ier de Portugal. Ce fut D. Henri qui, en 1431, dépêcha Gonsalvo Velho Cabral à la recherche d'un archipel qu'avait aperçu l'année d'auparavant un navire en détresse, commandé par Joseph Vanderberg de Bruges. Cabral échoua dans un premier voyage; mais, dans un second, il fut assez heureux pour trouver la première île du groupe, à laquelle il donna le nom de *Sainte-Marie*. Les autres ne furent guère reconnues qu'en 1460. Elles furent appelées *Açores* par les premiers navigateurs, à cause de l'abondance d'une espèce d'épervier qu'ils y rencontrèrent et que les habitants nommaient *açor*. Le climat de ces îles est un printemps à peu près perpétuel. Les chaleurs y sont tempérées par les brises de mer et par les pics élevés qui absorbent constamment les vapeurs humides. L'air est salubre, comme on peut le voir à la vigueur et à la force des habitants du pays. Le seul inconvénient du climat, c'est d'être fréquemment exposé à des ouragans du N. O. et de l'O., qui entretiennent une humidité à peu près constante. Les terres des Açores sont évidemment de formation volcanique : toutes en portent des traces, excepté Sainte-Marie. L'aspect général est pittoresque et sauvage avec des effets larges et bien accentués. C'est presque toujours une suite irrégulière de monts coniques ou aigus, s'élevant de 2,000 jusqu'à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Toutes ces montagnes recèlent une grande quantité de sources d'eaux minérales. Les éruptions volcaniques, sans être très-fréquentes, se reproduisent de temps à autre dans l'archipel. Dans le nombre, on cite celle de 1445, qui forma le lac dit des *Sept-Villes;* et celle de 1811, qui jeta hors du sein de la mer l'île de Sabrina, disparue depuis. Les tremblements de terre y sont moins rares encore, sans être bien dangereux pour cela : ceux de 1531 et de 1755 ont seuls laissé des souvenirs néfastes.

Dans aucun pays du monde le sol n'est plus beau, plus riche, plus fécond qu'aux Açores. Dans des mains actives et intelligentes, cet archipel deviendrait le grenier et le cellier de tous les navigateurs qui traversent l'Atlantique. On en ferait un point de relâche obligé, une échelle de ravitaillement où tous les produits pourraient se trouver en abondance. Mais l'apathie portugaise laisse à demi stériles ces vallées si fécondes; elle ne veut rien créer au delà des besoins du moment. Sans doute la faute n'en est pas seulement au caractère des naturels : le régime ombrageux sous lequel ils ont jusqu'ici vécu, la quantité énorme de bras qu'absorbait la vie spéculative du couvent, les funestes lois de succession, le manque absolu de bonnes routes, tout a contribué, jusqu'à l'heure actuelle, à maintenir l'agriculture dans un état d'infériorité déplorable.

Quand on découvrit le pays, des forêts immenses en couvraient toute l'étendue. On les brûla pour planter la canne à sucre, importée de Candie et de Chypre. Après la découverte des Indes occidentales, cette ressource déchut, et alors on s'adonna à la culture des grains de toutes sortes, des oranges, des citrons, et surtout de la vigne, qui y fut importée de Madère et du Portugal. Ce produit a été une source de richesses et de fructueux échanges. Les parties rocheuses de l'île sont toutes couvertes de vignobles, tandis que les belles plaines du littoral produisent le froment et l'orge. L'économie rurale est d'ailleurs une lettre morte dans ces contrées. On y a quelque peu de routines agricoles, mais point de connaissances théoriques. On n'y connaît aucune méthode d'engrais et d'assolements, et pourtant la terre est si bonne que tout y vient à point.

Bien cultivées, les Açores nourriraient six millions d'habitants. Les parties les plus fertiles sont Graciosa, Saint-Michel et Fayal. Depuis peu, des agriculteurs européens y ont introduit une si grande variété de végétaux, que toute la nature européenne semble y avoir été transplantée : il est à croire qu'avec des soins bien entendus et une direction convenable, on naturaliserait, sur ce point, les arbres et les plantes du monde entier. Le tabac, le sucre, le café, viennent à souhait, ainsi que toutes les plantes médicinales qu'on exporte d'Amérique, dont les Açores semblent l'échelle avancée. Les tubercules de toutes sortes y foisonnent; le myrte y croît naturellement. Les fruits s'y présentent en mille variétés : à côté de la pêche et de l'abricot croît la banane américaine. Les fleurs y ont aussi ce caractère intermédiaire des deux continents. Sous le point de vue zoologique, le bétail abonde; les moutons y sont également communs; mais on ne les y élève guère que pour leur toison, avec laquelle on confectionne une mauvaise sorte de drap pour l'usage de ces îles. Partout où pousse un brin d'herbe, les chèvres se montrent par myriades. Les produits agricoles surtout composent les exportations des Açores. L'archipel fournit à l'Angleterre, au Brésil, à la Russie et aux États-Unis, 20,000 pipes de vin ou d'eau-de-vie et 200,000 caisses d'oranges; au Portugal une énorme quantité de grains, du porc et du bœuf salés, de mauvaises toiles, du fromage et des bestiaux. En retour de ces denrées, les Açores reçoivent du sel, du thé, des images, des crucifix et des reliques.

Les habitants des Açores sont d'un naturel doux, paisible, faciles à gouverner. Ils parlent un portugais qui varie d'une île à l'autre. Au physique, ils sont bien mieux partagés que les Portugais; les femmes y sont plus belles, moins brunes, avec des yeux et des cheveux noirs. On les dit très-fécondes; elles ont quelquefois douze, quatorze et jusqu'à quinze enfants. Les hommes sont bien faits, bien proportionnés, forts, d'une figure expressive et qui rappelle le type du peuple maure dont ils sont descendus. Les basses classes y sont proportionnellement beaucoup plus distinguées qu'en Portugal; douces, inoffensives, polies, elles sont même, avec de bons guides, industrieuses et actives. On les dit superstitieuses et fanatiques de musique, comme tous les Espagnols et les Portugais. La viole est leur instrument favori. La danse de l'île est le *landoun*, qui ressemble pour les allures au bolero des Espagnols.

L'histoire des Açores n'est pas longue à raconter. Cédées en 1466 par Alphonse V à sa sœur, duchesse de Bourgogne, elles firent retour à la couronne portugaise après la mort de cette princesse, qui y avait envoyé des Flamands pour les coloniser. Espagnoles de 1583 à 1640, quand Philippe II eut ceint la couronne de Portugal, elles furent la première colonie qui salua la restauration des rois légitimes et la dynastie de Bragance. Restées portugaises jusqu'à nos jours, elles ont acquis, dans ces dernières années, une grande importance politique par leur opiniâtre résistance en faveur de l'un ou de l'autre des deux rois qui se disputaient naguère le Portugal. Aujourd'hui les Açores sont de nouveau devenues paisibles, obéissant au mouvement qui leur est imposé par la métropole. Prélèvement fait de ses dépenses, l'archipel verse au trésor de Lisbonne un excédant de 2 millions. Peu de colonies offrent une balance pareille. On a vu que l'archipel était divisé en trois groupes : ces trois groupes comprennent neuf îles.

Sainte-Marie, la plus méridionale, de 13 milles de long sur 9 de large, a une ville nommée Porto et trois villages, Santo-Spirito, Santa-Barbara et San-Pedro. Porto, magnifiquement située au sommet d'une colline qui domine la mer, est défendue par un petit château-fort. L'ancrage y est mauvais. On compte 1,800 âmes à Porto. Parmi les villages, on ne peut guère citer que San-Pedro, qui renferme 1,000 habitants.

Saint-Michel a 45 milles de l'E. N. E. à l'O. S. O. Plus qu'aucune des Açores, elle porte sur son terrain la preuve de son origine volcanique. On évalue sa population totale à 110,000 habitants. Parmi les villes qu'elle renferme, on a déjà vu ce qu'est la capitale, Ponta-Delgada. La ville qui vient après elle pour l'importance, est Villa-Franca, située à quelques lieues au S. E., et l'une des plus anciennes villes de Saint-Michel. Originairement, cette ville était située dans la partie de l'O. : elle y demeura jusqu'en 1522, époque où une éruption volcanique du Pico do Fogo ébranla dans leur base les collines de Lorical et de Rubaçal, et les précipita sur la ville. 4,000 habitants périrent sous ces masses; mais, sur le lieu même on rebâtit sur-le-champ une ville qui compte aujourd'hui 5,000 habitants, ville remarquable par ses monastères, ses églises, son château et ses batte-

ries du rivage. Nulle cité littorale ne se présente plus favorablement aux navigateurs qui viennent du large : nulle n'a des environs plus fertiles. Pour bien jouir du point de vue qu'elle offre, il faut se rendre sur un petit îlot volcanique, situé à une lieue de distance. De là, on voit, à l'abri d'une chaîne de montagnes, blanchir une lisière de maisons, entrecoupées de bouquets de verdure; ici des fortifications, là des clochers d'églises, plus loin des bâtiments publics; le tout au sein d'un paysage charmant et au bord d'une mer paisible qu'anime une multitude de barques. Alagoa, Povoaçâo, Fenaës de Ajuda, Nordeste avec 2,500 habitants, Ribeira-Grande, Rabo de Peixe, Mosteiros, complètent la série des villes et villages de quelque importance que renferme Saint-Michel. Parmi plusieurs pics élevés, on y voit ceux de Maffra, de Pico do Fogo ou Pico do Varra. Du haut de ces sommets, on peut se rendre compte des accidents survenus à la suite des tremblements de terre. Le premier remonte à Cabral, et semble avoir anéanti une partie de la population. Le second est celui qui, en 1522, détruisit complétement Villa-Franca. En 1810 et en 1811, deux tremblements de terre, accompagnés de symptômes volcaniques, ébranlèrent de nouveau toute l'île, et firent craindre son anéantissement total.

Terceira, presque ronde, a 20 milles de long, sur une largeur moyenne de 13 milles. Ses habitants furent à toutes les époques la tête de la population açorienne; en 1580, ils s'opposèrent avec énergie à l'usurpation du roi d'Espagne, Philippe II, et, réduits par le nombre, ils ne cédèrent qu'en 1583. Terceira contient une population de 40,000 âmes avec trois villes et quinze villages. Angra, sa capitale, est pittoresquement située sur les bords d'une crique qui mord bien avant dans les terres. Elle est défendue au midi par la forteresse du Mont-Brésil, au nord par le fort Saint-Sébastien, séparés l'un de l'autre par trois quarts de mille environ. La ville, qui s'élève avec ses maisons étagées, offre un luxe de couvents et de palais qui préviennent en sa faveur. Les ruines d'un château espagnol la couronnent et l'encadrent. Mais ce qui relève ce tableau, c'est une magnifique campagne, située au sud de la ville et nommée Terra-Cha, jardin embaumé de l'île où les nobles et les mogadors de Terceira ont leurs maisons de plaisance. La ville d'Angra, outre sa situation splendide, a, comme avantage intérieur, des rues régulières et propres se coupant toutes à angle droit; elle a des maisons bien bâties, presque toutes hautes de trois étages. Malheureusement, les rues sont mal pavées, et les maisons sont défigurées par ces lourdes fenêtres mauresques, disgracieux accessoire de toute maison de colonie espagnole ou portugaise. Comme port, Angra présente peu d'avantage, sa crique étant ouverte à presque tous les vents, depuis le N. jusqu'au S. O. Aussi, dans la mauvaise saison, les navires sont-ils obligés de relâcher à l'entrée de la baie par 28 à 30 brasses de fond. Après Angra, Terceira contient plusieurs villes du second ordre; entre autres, Praya, dont la population est de 12,000 âmes.

Saint-George est une île longue et étroite, de 35 milles sur 5, coupée dans son étendue par une falaise montagneuse qui forme une plaine à deux mille pieds au-

dessus du niveau de la mer. A l'E. et à l'O., elle est flanquée de deux îlots volcaniques. Sa capitale est Vellas, ville de 4,000 âmes, située sur les bords d'une large baie qui offre un mouillage assez sûr. Elle est entourée de remparts du côté de la mer, et adossée de l'autre côté à des collines garnies de petits fortins, mais sans canons. La population entière de Saint-George est de 20,000 âmes.

Graciosa a 12 milles de long sur 6 de large; elle nourrit 12,000 âmes. Sa capitale Santa-Cruz, qui en contient 3,000, n'a qu'un ancrage dangereux et ouvert à tous les vents.

Fayal, longue de 12 milles, large de dix, a une forme circulaire, et s'élève par des ondulations graduelles jusqu'à un pic majestueux qui domine la mer de 3,000 pieds. C'est une île bien moins rocailleuse que Terceira et Saint-Michel. Elle possède une bien plus grande quantité de sol cultivable, dont le quart à peine est exploité. La capitale est Horta, fondée en 1460, par le premier coloniste, Job de Huerta, de qui elle a tiré son nom. On évalue sa population à 10,000 âmes. Elle est située dans une baie profonde, terminée au N. par un haut et âpre promontoire, et au midi par la pointe rocheuse de Ponta da Guia. La ville s'élève comme par assises dans le fond de la baie, avec ses églises et ses couvents, ornement obligé de toutes les cités açoriennes. Les rues en sont étroites et irrégulières; les forts en assez bon état, mais mal armés. De toutes les rades de l'archipel, la rade de Horta est sans contredit la meilleure et la plus sûre. D'un mille de profondeur à peu près, elle est défendue à l'E. par les terres gigantesques de Pico, qui n'en sont éloignées que de 4 milles, et au N. par l'île Saint-George, qui, posée transversalement, arrête la violence des vagues. Les vents du S. E. au S. S. O. et même du S. O. sont les seuls à craindre dans ce mouillage, et encore leur action est-elle fort amortie par un courant qui file en sens contraire, et qui soulage le service des câbles. Horta, comme la meilleure station maritime des Açores, possède un petit arsenal. Le territoire de Fayal est en général dans un bien meilleur état de culture que celui des autres îles. Toutes les récoltes y sont belles, et les approvisionnements peuvent s'y faire à des prix modiques. Aussi est-ce sur ce point que viennent presque tous les baleiniers américains, en cours de ravitaillement. C'est aussi à Horta que se débite la plus grande partie des vins des Açores, les propriétaires de Pico, l'île la plus fertile en ce genre de produit, y envoyant toutes leurs récoltes.

Pico, dans sa forme longitudinale, a 35 milles de long sur 8 de large, au point où elle se développe le plus dans ce sens. Sa surface est coupée par une haute chaîne volcanique, terminée à l'O. par le fameux pic qui a donné son nom à l'île. Ce pic, suivant des calculs exacts et récents, compte 6,700 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'île contient 30,000 habitants, qui vivent, comme ailleurs, presque tous sur le rivage, disséminés dans trois villes et plusieurs villages, dont il n'en est pas un seul qui soit abordable pour des navires. La côte est bordée de rochers inaccessibles; et à peine trouve-t-on à Lagens, la capitale, une mauvaise petite crique pour les caboteurs. Pico possède les plus beaux bois des Açores

comme les plus fertiles vignobles. On y récolte, année commune, 2,500 barriques de vin. Les habitants de Pico sont hardis, beaux, robustes et laborieux. Leur costume tout montagnard ne ressemble pas à celui des autres insulaires. Aussi, quand ils se rendent à Horta pour y vendre leurs denrées, les prendrait-on pour des demi-sauvages. Ils sont bons vignerons et bons pêcheurs.

Le pic de l'île compte plusieurs zones. A partir de la mer, jusqu'à un tiers environ de sa hauteur, il est couvert de magnifiques cultures, de plantations, de jardins d'orangers. Dans la zone centrale paraissent des cèdres, des myrtes, des genévriers immenses, des arbres-fougères; végétation qui, dans la zone supérieure, fait place aux plantes alpestres, aux lichens et aux mousses. Au point culminant de la montagne est un cratère de 200 pieds environ de profondeur, accessible seulement dans le N. E., où se trouve une ouverture. Ce cratère, comme celui de l'Etna, est noir et sombre dans l'intérieur; mais ce qui le distingue de tous les autres volcans connus, c'est un cône pyramidal qui surgit du centre du cratère, et qui le dépasse en hauteur de 200 pieds environ. C'est à ce signe que l'on reconnaît le pic, même à de très-grandes distances. Lagens, la capitale de l'île, est située tout près du pic. Du haut de la terrasse où s'arbore le pavillon, on peut distinguer le géant avec son capuchon de neige, tandis qu'au pied et sur les bords de la crique s'étendent les maisons des nobles et des morgados, que domine le clocher de l'église gothique.

Corvo et Flores, quoique séparées du groupe central par une grande distance, n'en font pas moins partie de l'archipel des Açores. Corvo a de bonnes rades; Flores, plus considérable, plus riche et plus féconde, a deux villes, Santa-Cruz et Lagens. Elle nourrit 9,000 habitants.

Nos provisions étaient faites, et *le Mercure* avait doublé Saint-Michel par le N. Les brises d'O., fraîches et suivies, le poussaient depuis dix jours vers le golfe de Gascogne, quand le 22 mai au matin la vigie des hunes cria : « Terre ! » Cette fois, c'était la France, la France, que je n'avais pas vue depuis quatre ans. J'accourus sur le pont à demi vêtu, saisi comme par un rêve, voyant à peine, muet, en extase. Avec quel frémissement je suivais de l'œil cette ligne indécise qui dessinait les contours de la côte ! J'avais peur que le matelot ne se fût abusé, je craignais que cette apparence lointaine ne disparût comme un mirage; je n'en détachai point mes regards, de peur de la perdre et de ne plus la retrouver. Un cri m'avait jeté dans cette contemplation; un autre cri m'en tira. « Pilote, sous le vent ! » Il n'y avait plus à en douter, nous étions en France : on voyait au loin la tour du phare, endormie sur son récif.

Quand, au retour d'une longue navigation, on revoit la côte natale, il est toujours, surtout pour le marin, une heure d'indicible joie et d'exaltation fiévreuse. Je l'éprouvai alors : à chaque objet nouveau qui se présentait, cette sensation semblait redoubler en moi. La tour de Cordouan qui semble se mirer dans l'eau, le chenal tortueux du fleuve, ces steppes qui se prolongeaient sur la droite, cette verdure, ces hameaux, cette population; puis Royan et Pauliac. Blaye et sa cita-

delle se déroulant à mes yeux dans notre navigation sur le fleuve, au milieu d'arbres en fleurs, de vignobles qui bourgeonnaient, d'oiseaux qui chantaient, de navires qui sillonnaient l'eau; que de choses en deux jours! que de souvenirs tirés du fond de l'âme, si lointains pour moi qu'ils étaient devenus des rêves!

Ces douces visions duraient encore, quand m'apparut Bordeaux, la reine marchande, avec ses quais couverts de têtes et ses édifices grandioses. Ainsi, je revoyais ma patrie, après quatre ans de pèlerinage, et riche d'une multitude de faits recueillis. C'est ce butin de voyage, résumé de mes observations, que je viens de livrer au public.

FIN DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

TABLE DES CHAPITRES.

Chapitre Ier. — Traversée des îles Nouka-Hiva aux îles Taïti. — Ile Waihou... 1
— II. — Traversée de Nouka-Hiva à Taïti. — Ile Pitcairn... 7
— III. — Traversée de Pitcairn à Taïti. — Archipel Pomotou.. 13
— IV. — Arrivée à Taïti. — Séjour... 18
— V. — Archipel de Taïti. — Géographie. — Histoire... 38
— VI. — Archipel de Taïti. — Mœurs, Coutumes et Productions... 65
— VII. — L'Océanie. — Iles Vavitou. — Mangia. — Vaïtou-Taki. — Toubouai, etc. — Traversée des îles Taïti aux îles Tonga... 74
— VIII. — Traversée de Taïti aux îles Tonga. — Iles Hamoa... 79
— IX. — Iles Hamoa. — Géographie et Histoire... 85
— X. — Traversée des îles Hamoa aux îles Tonga. — Niouha. — Iles Tonga... 90
— XI. — Archipel Tonga. — Géographie. — Histoire... 108
— XII. — Iles Tonga. — Mœurs. — Coutumes. — Religion... 140
— XIII. — Archipel Viti... 164
— XIV. — Archipel Viti. — Géographie. — Histoire... 153
— XV. — Archipel Viti. — Mœurs. — Coutumes. — Langage... 167
— XVI. — Nouvelles-Hébrides. — Géographie. — Histoire... 169
— XVII. — Nouvelles-Hébrides. — Géographie. — Mœurs... 186
— XVIII. — Tikopia. — Vanikoro... 190
— XIX. — Vanikoro. — Histoire. — Naufrage de La Pérouse.. 194
— XX. — Vanikoro. — Géographie. — Mœurs... 207
— XXI. — Ile Nitendi ou Santa-Cruz. — Iles Toupoua, Mindana, Duff... 209
— XXII. — Iles Salomon... 216
— XXIII. — Archipel Salomon. — Iles du Massacre... 229
— XXIV. — Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Bretagne et îles voisines... 233
— XXV. — Nouvelle-Guinée. — Louisiade et îles voisines... 244
— XXVI. — Malaisie. — Ile Célèbes... 276
Chapitre XXVII. — Malaisie. — Iles Moluques... 285
— XXVIII. — Malaisie. — Ile Timor. 298
— XXIX. — Malaisie. — Bornéo. Java... 307
— XXX. — Java. — Géographie. — Mœurs, Religion. — Antiquités. — Histoire... 319
— XXXI. — Australie (Nouvelle-Hollande). — Port du Roi-George... 332
— XXXII. — Australie. — Ile des Kangarous. — Port Western. 339
— XXXIII. — Australie. — Nouvelle-Galles du Sud... 345
— XXXIV. — Australie. — Histoire naturelle. — Géographie... 358
— XXXV. — Colonies anglaises de l'Australie... 374
— XXXVI. — Tasmanie (terre de Van-Diemen). — Hobart-Town et ses environs... 380
— XXXVII. — Tasmanie. — Découverte. — Colonisation. — Indigènes... 384
— XXXVIII. — Nouvelle-Zélande. — Baie Dusky. — Canal de la Reine-Charlotte... 391
— XXXIX. — Nouvelle-Zélande. — Découverte et Histoire... 413
— XL. — Nouvelle-Zélande. — Géographie. — Productions. — Indigènes... 435
— XLI. — Nouvelle-Calédonie. — Histoire. — Habitants. — Productions... 449
— XLII. — Iles Onou-Afou, Wallis, Allou-Fatou et Rotouma... 456
— XLIII. — Iles Gilbert et Mulgrave, Otdia, Ualan, Mac-Askill, Hogoleu. — Iles Marshall. 464
— XLIV. — Iles Mariannes. — Gouaham... 474
— XLV. — Iles Mariannes. — Histoire et Géographie... 484
— XLVI. — Carolines. — Iles Elivi, Gouap et Pelew. — Naufrage de l'Antelope... 491
— XLVII. — Amérique. — Traversée. — Pêche de baleines. — Iles Galapagos, Juan Fernandez... 510
— XLVIII. — Le cap Horn. — Iles Malouines... 517
— XLIX. — Afrique. — Sainte-Hélène. — Ascension... 526
— L. — Europe. — Açores. — France... 535